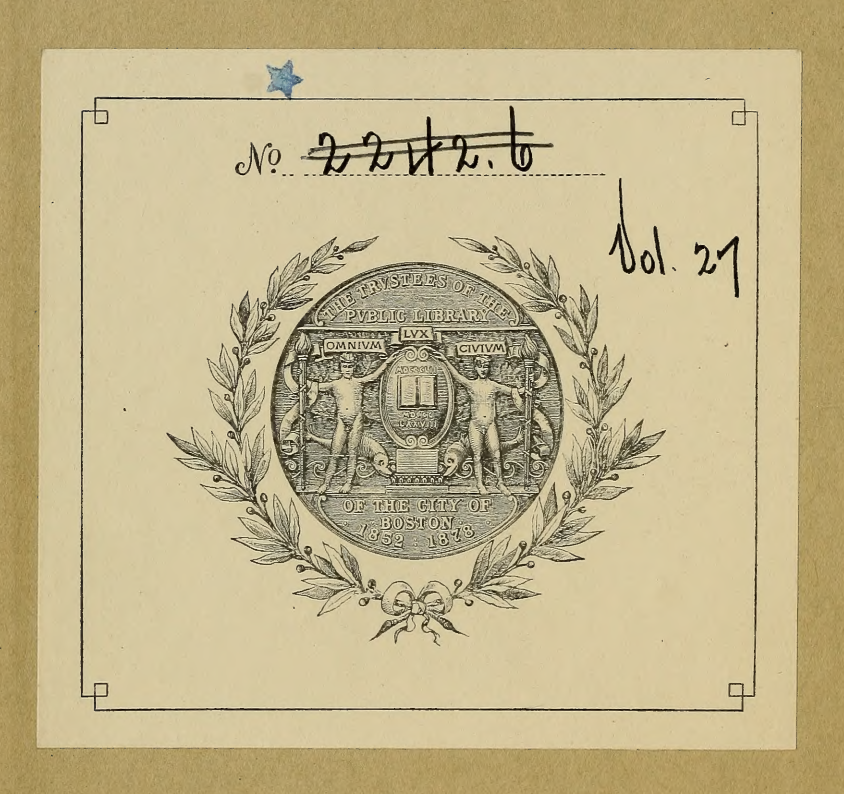
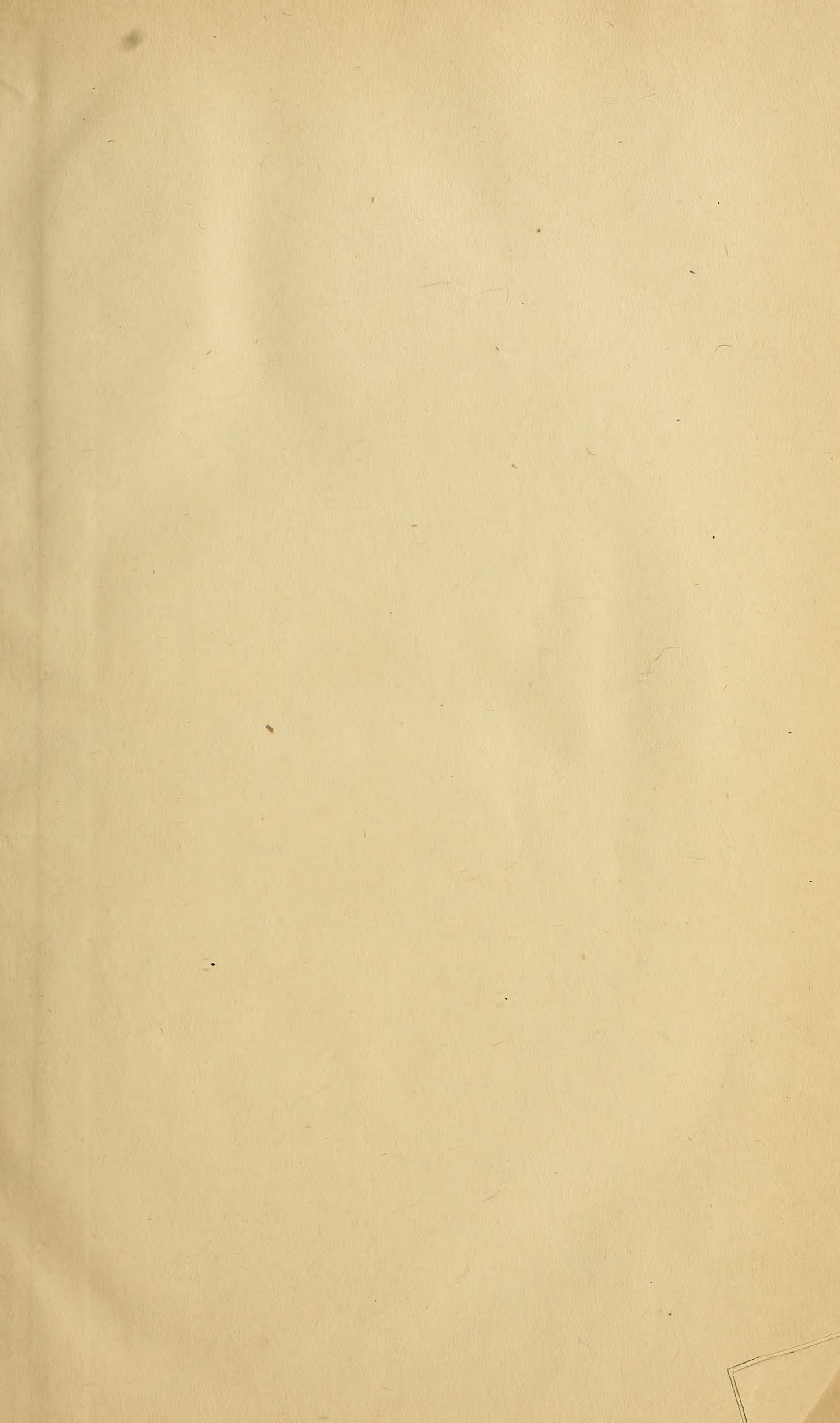
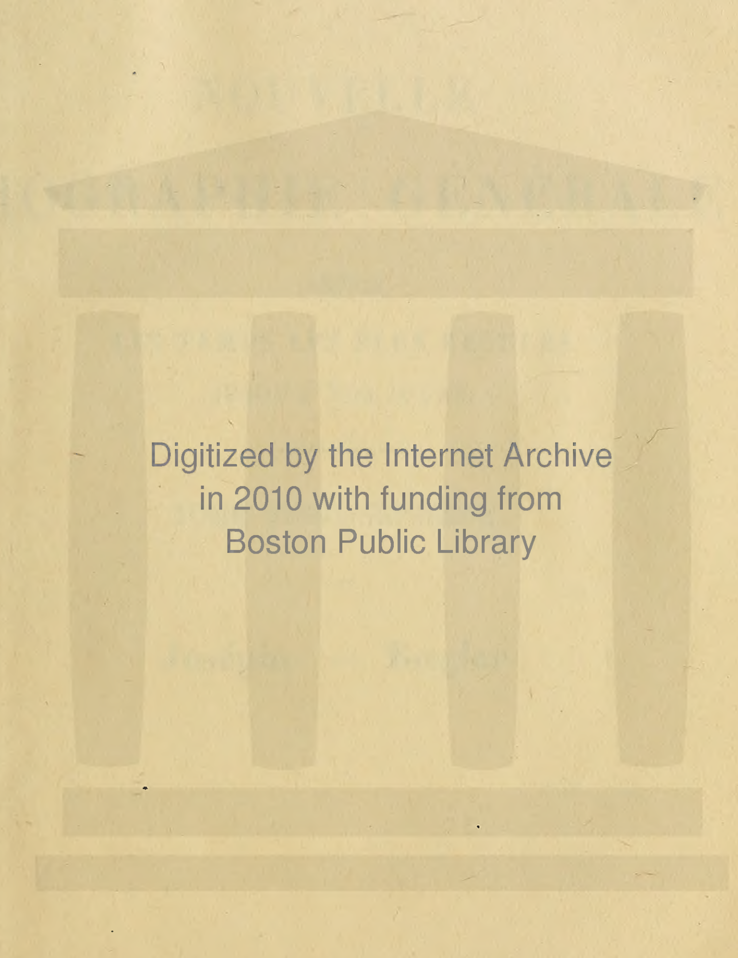



No. 22142.6
Vol. 27
THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
MDCCCLII
MDCCC
LXXVIII
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 : 1878





NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

—

Josépin. — Kœgler.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB,

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Vingt-Septième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56

M DCCC LVIII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

J

JOSÉPIN (*Giuseppe* CESARI, dit le chevalier D'ARPIN OU LE), peintre de l'école romaine, naquit à Arpino, petite ville du royaume de Naples, en 1560 selon les uns, en 1568 selon d'autres, et mourut à Rome en 1640. Cet artiste tient parmi les peintres le rang que le chevalier Marini occupe parmi les poëtes; doués l'un et l'autre d'une imagination vive et d'un désir insatiable de renommée, ils trouvèrent tout chemin bon dès qu'il conduisait à leur but; sacrifiant sans mesure au goût déjà dépravé de leur époque, négligeant le vrai pour le brillant, ils contribuèrent également à la décadence de la poésie et de la peinture italiennes. Après avoir eu pour premier maître son père, pauvre peintre d'*ex-voto*, le futur chevalier vint à Rome à l'âge de treize ans, et, grâce aux grandes dispositions qu'il montrait, grâce surtout à la protection de Dante, il obtint du pape Grégoire XIII une petite pension de dix écus par mois, qui lui permit de se livrer à l'étude de son art sans préoccupation de la vie matérielle. Il devint l'élève et bientôt l'émule du Roncalli; la réputation ne se fit pas attendre, et presque dès son début il fut regardé comme le premier peintre de Rome. Quelques peintures, exécutées en compagnie de Giacomo Rocca, élève de Daniele de Volterre, furent la première preuve de talent qu'il offrit au public. Les connaisseurs mêmes furent surpris de l'extrême facilité et de la richesse d'invention qu'avait déployées le jeune artiste, et ces qualités brillantes ne permirent pas de remarquer les incorrections de dessin, la fausseté de mouvement des draperies, le manque de justesse des ombres et des lumières, qui n'étaient que trop nombreux dans ces ouvrages. Né véritablement peintre, il coloriait habilement ses fresques; ses compositions étaient riches, ses figures avaient de l'âme et du charme. Lorsqu'il voulait s'en donner la peine, il s'élevait parfois à une grande hauteur de talent, comme il le fit dans l'*Ascension* de Saint-Jean de Latran, la *Gloire de la Vierge* de Saint-Chrysogone, et surtout dans ses deux fresques du Capitole, la *Naissance de Romulus* et la *Bataille de Tullus Hostilius contre les Véiens*, compositions qui sont regardées comme ses chefs-d'œuvre. Dans d'autres ouvrages, au contraire, et malheureusement en plus grand nombre, il abuse de sa facilité jusqu'à la négligence. Ce fut surtout dans sa vieillesse qu'il se laissa ainsi entraîner. On peut comparer ces deux manières en voyant au Capitole, dans la même salle, les deux peintures que nous avons citées et quatre autres sujets exécutés quarante ans plus tard, *Romulus traçant l'enceinte de Rome*, l'*Enlèvement des Sabines*, le *Combat des Horaces*, et *Numa confiant aux Vestales la garde du feu sacré.*

Venu en France en 1600, avec le cardinal Aldobrandini, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV, il fut nommé par ce prince chevalier de l'ordre de Saint-Michel. A son retour, Clément VIII lui conféra l'ordre du Christ. Dès lors l'orgueil du *chevalier d'Arpin* ne connut plus de bornes. Ayant insulté le Caravage, il refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'était pas chevalier; mais aussi, ayant provoqué Annibal Carrache, qui s'était permis de ne pas l'admirer, il fut refusé à son tour. « Mon arme, dit le grand maître bolonais, est le pinceau, et non pas l'épée; c'est à cette arme que je le défie. » Chargé d'honneurs, comblé de richesses par dix papes, qui tous l'avaient protégé, le Josépin mourut octogénaire, et fut enterré en grande pompe dans l'église de Saint-Jean de Latran. Nous ne passerons pas en revue les innombrables ouvrages qu'il exécuta pendant sa longue carrière; nous nous contenterons d'indiquer les principaux : ROME, au palais Chigi, *La Charité;* — au palais Sciarra, un *Ecce Homo;* — au

palais Borghèse, une *Conversion de saint Paul* et un *Enlèvement d'Europe;* — à Santo-Lorenzo-in-Passe-Perna, *Sainte Brigitte* et le *Mariage de la Vierge;* — à Saint-Louis-des-Français, les *Prophètes;* à la Chiesa-Nuova, une *Purification de la Vierge;* — à Santa-Maria-della-Pace, *Saint Jean évangéliste;* — à Saint-François, le *Saint en extase;* — enfin, au cloître de Saint-Onuphre, la *Vie* de ce saint peinte à fresque. — Naples, au Musée : *Saint Michel*, *La Madeleine*, *La Samaritaine*, *Le Christ au jardin des Oliviers*, et un *Chœur d'anges.* — Florence, à la Galerie publique : le *Portrait de Cesari* par lui-même; au palais Bartolommei, *Thetis et Neptune.* — Paris, au Louvre : *Diane et Actéon*, *Adam et Eve chassés du paradis terrestre.* — Londres : *Triton portant une Nymphe.* — Dresde : une *Bataille.* — Munich : à la Pinacothèque, *La Vierge avec sainte Claire et un pape.* — Vienne, *Persée et Andromède.*

Le Josépin a gravé à l'eau-forte quelques pièces de sa composition, dont la plus importante est une *Assomption de la Vierge.* Parmi les nombreux élèves de ce maître, on compte son frère *Bernardino*, habile copiste, qui mourut jeune, au commencement du dix-septième siècle, après l'avoir aidé dans quelques-uns de ses travaux, et Cesare Rossetti, Bernardino Parasole, Guido Ubaldo Abatini, Francesco Allegrini, qui, sans avoir le talent de leur maître, continuèrent la tradition de ses défauts. E. B—n.

Baglione, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti del* 1573 *al* 1642. — Orlandi, *Abbecedario.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — *Catalogues* de Florence, Naples, Londres, Munich, Dresde et Vienne. — Villot, *Musée du Louvre.*

* **JOSIKA** (*Miklos* ou *Nicolas*, baron), romancier hongrois, né le 28 avril 1796, à Torda (Transylvanie). Issu d'une des premières familles du pays, il entra en 1811, après avoir reçu une excellente éducation particulière, dans les rangs de l'armée autrichienne, prit part aux campagnes de 1814 et de 1815 contre la France, et quitta le service en 1818, avec le grade de capitaine; ayant épousé vers cette époque une riche héritière, qui le laissa veuf après plusieurs années de l'union la plus malheureuse, il se retira sur ses domaines de Transylvanie et s'adonna à l'économie rurale. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans, en 1836, qu'il songea à aborder la carrière littéraire avec le récit historique d'*Abafi*, qui lui fit, dès son apparition, une réputation toute populaire. La critique le salua du titre de *romancier national*, que ses dernières productions sont loin de lui mériter. Doué d'une activité dévorante, il publia, jusqu'en 1848, une soixantaine de volumes, dont les sujets étaient ordinairement empruntés aux annales de la Hongrie; il y remettait en œuvre, avec une certaine habileté, les procédés de Walter Scott; le style en était brillant, l'exposition des caractères pleine de puissance. Toutefois au théâtre, où il s'essaya à plusieurs reprises, il ne rencontra que des succès d'estime. Le baron Josika joua dans les événements de 1848 un rôle politique qui a été diversement apprécié. Dans la diète de Transylvanie, où il avait représenté l'année précédente le comitat de Szolnok, il s'était rendu facilement populaire par ses votes constants contre l'Autriche; mais sa timidité naturelle, qui l'empêcha toujours de se produire à la tribune, l'avait fait reléguer au second rang des chefs de l'opposition. Nommé membre du comité de défense nationale, il s'associa franchement à la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, siégea au tribunal de grâce, établi à Pesth, suivit le gouvernement à Debreczin, puis à Arad, et fut obligé, après la catastrophe de Vilagos, de chercher son salut dans la fuite. Condamné à mort par contumace, il fut, au mois de septembre 1851, pendu en effigie à Pesth, ainsi que trente-cinq partisans de Kossuth. Marié en secondes noces, en 1847, avec la baronne Julia Podmaniczky, une des femmes les plus distinguées de la Hongrie, il réside depuis 1850 à Bruxelles, d'où il adresse une correspondance étrangère au *Magyar Hirlap*, feuille politique. Le baron Nicolas Josika a été plus d'une fois confondu par les critiques ou biographes de l'Allemagne avec un de ses homonymes, le baron Samuel Josika, qui a pris aussi une part très-active aux débats de l'ancienne diète de Transylvanie. Parmi ses nombreux romans, nous citerons : *Abafi*; Pesth, 1836; 3e édit., 1851, que l'on regarde comme son meilleur ouvrage; — *Az utolso Bátori* (Le dernier des Bathory), 2e édit., 1840, 3 vol.; — *A' Czehek Magyarorszagban* (Les Bohémiens en Hongrie); 2e édit., 1845, 4 vol.; — *Zrinyi a' Kœlto* (Zrinyi le poëte); 1843, 4 vol.; — *Jósika István* (Étienne Josika); 1847, 5 vol., aventures d'un des ancêtres de l'auteur; — *Familie Mailly* (La Famille Mailly); Leipzig, 1850, 2 vol., en allemand; — *Egy Magyar Csalad a' Forradalom alatt* (Une Famille hongroise sous la révolution); Brunswick, 1851, 4 vol. Les ouvrages du baron Josika, qui forment aujourd'hui plus de soixante-dix volumes, ont été presque tous traduits en allemand, soit par Klein, soit par sa seconde femme. Paul Louisy.

Conversations-Lexikon. — Pierer, *Universal-Lexik.* — *Leipziger Repertorium.* — *English Cyclopædia.*

JOSQUIN DESPREZ. *Voy.* Desprez (*Josquin*).

JOSSE (Saint), célèbre solitaire français, mort le 13 décembre 668, était fils de Juel, comte de Bretagne, et frère de Judicael, qui prit le premier le titre de roi de Bretagne. Ce prince ayant résolu de quitter ses États pour se faire religieux, chargea Josse, son frère, de régner à sa place; mais celui-ci, qui voulait aussi se consacrer au service de Dieu, demanda huit jours de réflexion, et sur ces entrefaites, sept pèlerins étant venus à passer, il partit avec eux pour Rome.

Il s'arrêta dans le Ponthieu, où un seigneur du pays, nommé Haimon, le retint dans son palais, et lui donna sa chapelle à desservir, après l'avoir fait ordonner prêtre. Au bout des sept ans Josse pria ce seigneur de lui permettre de vivre en solitaire dans un désert du côté de la mer, appelé Brahic et depuis *Ray*. Le duc Haimon lui accorda sa demande, et lui fit bâtir une chapelle et une cellule. Josse y vécut pendant huit ans, avec un disciple nommé Vurmaire, dans la pénitence et le travail, exerçant les œuvres de charité envers les pauvres et les passants. Il alla ensuite dans un lieu appelé *Runiac*, aujourd'hui *Villiers-Saint-Josse*, vis-à-vis d'Étaples, et il y bâtit une chapelle en l'honneur de saint Martin. Il y passa treize ans, au bout desquels il alla se renfermer dans un ermitage, où il mourut, en odeur de sainteté, et où il fut inhumé. Il y avait autrefois à Paris une église paroissiale sous l'invocation de saint Josse, qui était auparavant un petit hôpital où saint Josse avait logé dans un voyage dans la capitale. J. V.

Baillet, *Vies des Saints*, 13 décembre. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

JOSSE *de Luxembourg*, empereur d'Allemagne, né en 1351, mort le 8 janvier 1411 à Brinn (Moravie). Fils de Jean de Luxembourg, frère cadet de l'empereur Charles IV, il était marquis de Moravie lorsqu'en 1388 il prit possession du duché de Luxembourg, du comté de Chini et de l'avouerie d'Alsace, en vertu du transport qui lui en avait été fait par son cousin Wenceslas II. Indigné des excès de tous genres auxquels ce dernier se livrait, il se concerta avec Sigismond pour le faire arrêter (1395), sans cesser néanmoins de le soutenir, même lorsqu'il eut été déposé. Après s'être démis du gouvernement du Luxembourg en faveur du duc d'Orléans, frère de Charles VI, il le reprit en 1407, à la mort de ce prince. Le 1er octobre 1410, il fut élu, par une partie des électeurs, pour succéder à l'empereur Robert, qui venait de mourir; dix jours auparavant, une autre partie avait élu Sigismond, son cousin, de sorte qu'on vit alors trois empereurs à la fois, car Wenceslas était encore vivant. Josse mourut trois mois après, sans laisser de postérité. Son règne fut si court que plusieurs historiens n'en ont pas fait mention. P. L—Y.

Art de vérifier les dates, t. XIV.

JOSSE (*Charles*), théologien français, né au Maine, dans la seconde moitié du seizième siècle, mort après l'année 1636. Il fit profession d'observer la règle de Saint-François, chez les Minimes du Mans, et vint ensuite à Paris, où il publia *La Déroute de Babylon, descrite par saint Jean en l'Apocalypse;* 1612, in-8°. La littérature franciscaine, au seizième siècle, est, pour ainsi dire, le *nec plus ultra* de la bizarrerie prétentieuse. La *Déroute de Babylon* nous offre un exemple de ces extravagances. C'est un recueil de sermons : on ne l'aurait pas soupçonné. La singularité du titre est encore surpassée par celle du livre lui-même. On ne peut recommander les sermons de Charles Josse qu'aux gens curieux qui recherchent avidement les écrits burlesques. Ils y trouveront amplement de quoi se contenter. B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. I, p. 110.

* **JOSSE** (*Étienne*), général français, né le 20 mars 1768, à Ambly (Meuse), mort le 3 juillet 1839 à Verdun (Meuse). Engagé volontaire au 2e bataillon de son département (1791), il fit partie de l'armée du Nord, et passa, deux ans plus tard, sous-lieutenant. Sous la république, il se distingua au passage de la Roër (an III), aux combats de Rastadt et de Savone. Employé à l'armée d'Italie (1805), il assista au siége de Gaète, et fut autorisé en 1807 à prendre du service dans les Deux-Siciles en qualité d'aide de camp du général Gambs. Nommé chef de bataillon le 30 avril 1809, il fit partie de l'expédition de Calabre, et rendit dans l'administration militaire, comme sur les champs de bataille, de grands services à l'armée napolitaine. Le 28 janvier 1814 il devint adjudant-général, chef d'état-major de la garde du roi Murat, prit part à la dernière campagne d'Italie, et reçut, le 15 mai 1815, le grade de général de brigade. Rappelé en France après les Cent Jours, il fut admis à l'activité avec le titre de colonel d'infanterie, et nommé maréchal de camp honoraire le 22 octobre 1823. P. L—Y.

Victoires et Conquêtes. — Pascal, *Les Bulletins de la Grande Armée*. — *Fastes de la Légion d'Honneur*. — *Annuaire militaire*.

JOSSE (*Louis*), publiciste français, né à Chartres (1) en 1685, mort dans la même ville, le 2 décembre 1749 (2). Fils d'un conseiller au Châtelet de Paris, il devint clerc chartrain, diacre, licencié de Sorbonne, et fut reçu chanoine de la cathédrale de Chartres, le 9 mars 1706. S'étant rangé parmi les opposants à la bulle *Unigenitus*, il fut exclu du chapitre, en 1729. Dans sa retraite il s'adonna à la littérature. On a de lui : *L'Argenis de Barclay*, traduction nouvelle; Chartres, 1732, 3 vol. in-12; — *Dissertation sur l'état du commerce en France sous les rois de la première et de la seconde race*; Paris, 1753, in-12.

R.—R (de Chartres).

Journal de Verdun, juillet 1732, p. 3-9.

JOSSE (*Pierre*), pharmacien français, né à Paris en 1745, mort en 1799. Né de parents pauvres, il apprit la pharmacie avec Rouelle et de Laborie, et publia en 1777 l'analyse de la racine de Colombo. Reçu membre du Collége de Pharmacie en 1779, il y fut nommé professeur adjoint de chimie, et prévôt en l'an VI. Josse donna un nouveau procédé pour préparer l'oxyde noir de fer nommé *Æthiops martial*. Il s'oc-

(1) A Paris, suivant Brilion, additions mss., p. 138-238.
(2) *Regist. Capitul.* mss, p. 543.

cupa de la préparation de l'opium, et montra que les vins sucrés, tels que ceux d'Espagne, sont les seuls dont on doive se servir pour les teintures d'opium. Il trouva que le lait fermenté donnait à la distillation plus d'alcool que le vin de raisin; que l'éther nitrique distillé sur du sucre se dépouillait du gaz acide nitreux. Enfin, il fit connaître une méthode économique pour préparer le beurre de cacao. J. V.

Nachet, *Notice historique sur Josse.*

JOSSELIN. *Voy.* GAUZLIN.

JOSSELIN ou **JOSCELIN I** DE COURTENAI, comte d'Édesse de 1118 à 1131. Il se croisa en 1191, et suivit Étienne de Blois en Palestine. Son cousin Baudoin II, second comte d'Édesse, lui céda en 1107 plusieurs villes situées sur les rives de l'Euphrate. Josselin eut beaucoup de peine à défendre sa petite seigneurie contre les Turcs. Il fut même fait prisonnier, et resta cinq ans captif à Mossoul. Il s'échappa de prison, et, n'ayant pu reprendre sa seigneurie, il se réfugia dans le royaume de Jérusalem, et obtint la principauté de Tibériade. Lorsque Baudoin alla prendre possession du trône de Jérusalem, en 1118, il céda le comté d'Édesse à Josselin. Celui-ci se signala tellement dans diverses expéditions contre les Sarrasins, qu'il mérita le surnom de *Grand*, qui lui est donné par divers auteurs et par son fils, dans des lettres de l'année 1134. Il fut mortellement blessé au siége d'un château près d'Alep. N.

Guillaume de Tyr, *Histoire.* — Michaud, *Histoire des Croisades*, t. II.

JOSSELIN II DE COURTENAI, comte d'Édesse, fils et successeur du précédent, mort en 1147. « Ce prince, surnommé *le Jeune*, dit Du Cange (1), fut très-libéral et vaillant de sa personne, mais adonné extraordinairement aux femmes, à l'ivrognerie, et autres vices, qui le plongèrent, avec le temps, dans le malheur, et lui firent perdre en un moment ce que son père avait acquis avec beaucoup de gloire et de réputation et conservé avec beaucoup de peine. » En effet, Zengui, sultan de Mossoul, vint tout à coup, en 1144, mettre le siége devant Édesse, d'où le comte était alors absent avec ses troupes. Malgré le courage des habitants, la ville fut prise d'assaut après vingt-huit jours de siége, et, suivant une chronique contemporaine, « le glaive s'enivra du sang des vieillards et des enfants, des pauvres et des riches, des vierges, des évêques et des ermites ». Cependant Zengui étant mort l'année suivante, Joscelin parvint à pénétrer dans la ville, au moyen de quelques intelligences qu'il avait conservées avec les habitants; mais il ne put se rendre maître des tours, et le fils de Zengui, Noureddin, étant accouru au secours de la garnison, les chrétiens n'eurent plus d'autre moyen de se sauver que de se faire jour à travers l'armée ennemie. 1,000 d'entre eux à peine, Josselin à leur tête, échappèrent aux musulmans. Noureddin, maître de la ville, extermina les habitants, et la détruisit de fond en comble. Cet événement eut un immense retentissement en Europe, et détermina la seconde croisade. Le comte Josselin mourut trois ans après prisonnier dans la ville d'Alep.

Son fils, JOSSELIN DE COURTENAI, fait prisonnier par les Turcs à la bataille de Harul, en 1165, resta près de dix ans prisonnier. Son cousin Baudoin, roi de Jérusalem, le racheta, et le nomma sénéchal, puis régent du royaume de Jérusalem. [M. LE BAS, dans le *Diction. encyc. de la France*, avec addit.]

Guillaume de Tyr, l. XVI, c. 4. — Bernard le Trésorier, dans les *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori. — Michaud, *Histoire des Croisades*, t. II.

* **JOSSELYN** (*Jean*), littérateur anglais, né dans la première moitié du dix-septième siècle. On n'a aucun renseignement sur sa vie; on sait seulement qu'à deux reprises, en 1638 et en 1671, il fit un voyage aux colonies anglaises de l'Amérique du Nord, et qu'il résida plusieurs années à Boston. Dans ses ouvrages, il traite de préférence les questions qui se rattachent à l'histoire naturelle, bien qu'on y rencontre beaucoup de détails curieux sur les mœurs et la société de l'Amérique à cette époque. On a de lui: *New England's Rarities discovered in birds, beasts, fishes serpents, plants of that country*; Londres, 1672, in-4°, fig.; — *Chronological observations of America*; ibid., 1673; — *Account of two Voyages to New England*; ibid., 1674. P. L—Y.

American Cyclopædia, 1855, t. Ier.

** **JOST** (*Isaac-Marc*), érudit allemand, né le 22 février 1793, à Bernbourg. Appartenant à une famille israélite, il ouvrit en 1816 à Berlin un cours de philologie, dont il ne voulut pas permettre l'accès aux chrétiens. Depuis 1835 il est attaché à une académie juive de Berlin, destinée à l'enseignement professionnel. Très-dévoué aux intérêts de sa religion, il a dirigé, de 1841 à 1842, un journal intitulé *Sion*, avec M. Creizenach. On a de lui: *Geschichte der Israeliten* (Histoire des Israélites); Berlin, 1820-1829, 9 vol. in-8°; — *Neue Geschichte der Israeliten von* 1815-1845; ibid., 1846-1747, 3 vol., complément de la précédente; — *Allgemeine Geschichte des jüdischen Volkes* (Histoire générale du peuple juif); ibid., 1831-1832, 2 vol.; — une traduction de la *Mischna*, avec commentaire; ibid., 1832-1834, 6 vol.; — *Die Israelitischen Annalen* (Les Annales israélites); Francfort, 1839-1841; — *Lehrbuch der englische Sprachen* (Manuel de Langue Anglaise); Berlin, 1826, avec Burckhardt; — *Theoretisch-praktisch Handbuch zum Unterricht* (Traité théorique et pratique de l'Éducation); ibid., 1835; — *Lehrbuch des hoch deutschen Ausdrucks* (Traité du haut allemand); Brunswicz, 1852. P. L—Y.

Pierer, *Universal Lexikon.* — Gersdorf, *Repertorium.*

JOSUÉ, fils de Nun, successeur de Moïse, dans

(1) Dans son *Histoire* (inédite) *des Royaumes et des Principautés d'outre-mer.*

le commandement des Hébreux, naquit en Égypte, et mourut l'an 1424 avant J.-C. Il quitta avec Moïse, dont il fut le serviteur ou plutôt le lieutenant, le pays des Pharaons, et guida avec ce grand homme les Israélites dans le désert. Enfin, il accompagna sur le Sinaï le législateur des Hébreux. Avant de conquérir la Palestine, il fut chargé de l'explorer. Ainsi que Caleb, l'un des émissaires, pendant que les autres décourageaient Israel, Josué ne craignit pas de le rassurer et de l'engager à entrer dans la Terre Sainte. Il reçut de Dieu même sa vocation. « Mon serviteur Moïse est mort, lui dit le Seigneur; lève-toi, et franchis le Jourdain avec ce peuple pour aller dans la contrée que je vous donnerai. » Josué obtempéra à la volonté divine, et pénétra dans le pays de Canaan. Après avoir traversé le fleuve qui devait marquer la limite assignée à son peuple, Josué imprima aux Israélites la consécration originelle commandée à Abraham, leur père, par ordre de Dieu, en ordonnant une circoncision générale. Il célébra aussi la Pâque, et mangea, ainsi que tout le peuple, le pain azyme. Ayant ainsi rattaché Israel aux traditions qui l'individualisaient, Josué procéda aux opérations qui devaient lui assurer la conquête de la Palestine. Il s'avança vers Jéricho, qu'il prit après sept jours de siége et au son des trompettes. Il ne fit aucune grâce aux habitants, et ne laissa la vie sauve qu'à Raab, la courtisane qui avait reçu et renseigné les explorateurs venus pour visiter la Terre Sainte, et dont la maison, située en dehors des murs, put bien servir de brèche pour introduire les assiégeants. Après la prise de Jéricho et le massacre des habitants, Josué dirigea huit mille hommes contre Haï; mais cette fois il éprouva une défaite. Surpris et effrayé de ce résultat si imprévu, « il déchira ses vêtements, dit l'Écriture, et, réuni aux anciens du peuple, il pleura devant le Seigneur ». Et le Seigneur lui apprit que la cause de ce désastre était la violation de la défense de rien retirer des trésors de Jéricho, exclusivement réservés au Seigneur. On rechercha l'auteur de cette violation du commandement de Dieu, et l'on découvrit que c'était un individu du nom d'Achar, de la tribu de Juda. Il fut lapidé, et les siens furent enveloppés dans sa ruine. Cet exemple donné, Josué marcha lui-même contre Haï; une habile surprise fit tomber cette ville entre ses mains. Pendant qu'il faisait marcher à l'occident de Haï une troupe de guerriers, il se dirigeait lui-même vers le nord. Les assiégés ayant fait une sortie, Josué et ses hommes simulèrent une retraite précipitée. Les habitants de la ville assiégée se mirent aussitôt à leur poursuite, et la ville resta ouverte et sans défense. Josué profita du moment: il déploya un étendard, et aussitôt ses soldats embusqués se précipitèrent dans la ville à laquelle ils mirent le feu, tandis que ses troupes qui avaient simulé la fuite, faisant volte-face, enveloppaient les habitants d'Haï, qui furent tous massacrés.

L'invasion de Josué répandit un trouble profond parmi les peuples indigènes de la Palestine; ils se liguèrent contre les Israélites; on comptait dans cette ligue les Amorrhéens, les Cananéens, les Phérésiens, les Héviens, les Chettiens, les Gergésiens, enfin les Jébuséens. Seuls, les Gabaonites ne prirent point part à cette levée de boucliers; ils recoururent à un stratagème pour devenir au contraire les alliés des Hébreux. Ils se présentèrent à Josué avec des vêtements usés et porteurs de provisions de voyage qui semblaient avariées et desséchées. Ils dirent au chef d'Israel qu'ils venaient de loin pour solliciter son alliance; et comme preuve ils lui montrèrent dans quel état les avait mis leur long voyage. Josué et les anciens de son peuple accédèrent à leur vœu, et jurèrent l'alliance. Le stratagème des Gabaonites fut bientôt découvert; il n'était plus temps de revenir sur une alliance jurée au nom du Seigneur. Josué et les anciens du peuple d'Israel déclarèrent aux Gabaonites menteurs qu'ils seraient réduits à une dure servitude; qu'ils couperaient le bois et porteraient l'eau du peuple par eux induit en erreur. Cependant, Josué les protégea contre Adoni-Tzedek, roi des Jébuséens et les alliés de ce prince, indignés de leur défection. Il défit la ligue, ou plutôt le ciel triompha pour lui : « il fit pleuvoir une grêle de pierres sur les ennemis des Hébreux et des Gabaonites, et il en périt beaucoup plus sous le poids de cette grêle que par l'épée d'Israel ». Josué voulut ce jour-là avoir entièrement raison de ses ennemis; il les poursuivit, commanda au Soleil de s'arrêter et à la Lune de planer sur la vallée d'Elom. L'autorité de ce miracle fut depuis invoquée pour combattre les astronomes qui les premiers enseignaient le véritable mouvement de la Terre.

Josué poursuivit le cours de ses victoires; il remplissait une mission divine, et, selon les habitudes de ces temps reculés, ce fut une guerre sans merci ni miséricorde. Le lieutenant de Moïse conquit la terre située au delà du Jourdain, depuis le levant à partir de la vallée d'Arnon jusqu'au mont Ermon et toute la terre d'Araba. Puis l'Écriture (Josué, XII) énumère tous les rois soumis par le glaive de Josué, en tout vingt-neuf. Il y en eut cependant qui échappèrent au sort commun, et Josué était trop avancé en âge pour espérer les réduire sous sa domination; il dut se borner à obéir à Dieu, qui lui prescrivait de faire entre les tribus le partage des terres conquises. Il procéda à cette opération, secondé par le grand prêtre Éléazar et les chefs des tribus. Le pays tout entier fut tiré au sort et par portions, sauf les parties réservées à certaines tribus. Les lévites eurent un lot particulier, en dehors de celui des autres tribus, parce que le sacerdoce du Seigneur devait constituer leur part. On leur assura quarante-huit villes. Josué rendit tributaires les Cananéens, qui résistaient encore. Il eut la satisfaction de voir ce peuple, qu'il avait

amené nomade du sein du désert, assis enfin sur la terre que la volonté divine lui assignait pour demeure. C'est ainsi que Josué s'avançait avec une singulière vigueur, avec un rare esprit d'unité, vers le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Il attacha aussi son nom à une institution qui eût été remarquable dans tous les temps, celle des villes d'asile ou de refuge, où le meurtrier par imprudence trouvait une retraite sûre et échappait ainsi à la mort.

Avant de mourir, et avancé en âge, Josué convoqua les enfants d'Israel, les anciens du peuple, leurs chefs, leurs juges, leurs écrivains : il leur rappela tout ce que Dieu avait fait pour eux; il leur annonça de nouveaux triomphes, en leur recommandant de s'en rendre dignes par l'exacte observation des commandements « écrits dans le livre de la loi de Moïse et par l'amour du Seigneur leur Dieu. » — « Quant à moi, dit-il, je suis la voie de tous ceux qui sont sur cette terre. » Dans une autre assemblée de son peuple, il lui récapitula l'histoire des ancêtres, les souffrances du passé, et les succès présents. « Dieu vous a donné, dit-il, une terre que vous n'aviez point labourée, et des villes que vous n'aviez point édifiées, des vignes et des olives que vous n'aviez point plantées. Et maintenant, craignez le Seigneur et servez-le dans la droiture et la justice; méprisez les dieux étrangers et servez le Seigneur. » — Le vaillant successeur de Moïse indiquait ainsi en peu de mots la source de la force présente et celle de la faiblesse future de ce peuple qui promit de ne jamais déserter le culte du vrai Dieu. Josué mourut âgé de cent dix ans; il fut enseveli dans le domaine qui lui était échu à Thamnasachar. Israel vit apparaître peu d'hommes d'un tel génie et d'une si ferme piété. David seul peut lui être comparé.

Il serait difficile de décider si le livre qui porte le nom de Josué est son œuvre. Il est vrai qu'il est dit, chap. XXIV, v. 26. « Et il écrivit ces paroles dans le livre des lois de Dieu; » mais il y a lieu de penser que ce passage n'a trait qu'aux recommandations que Josué venait d'adresser au peuple. La mention de sa mort, qui suit, prouve qu'une main étrangère a coopéré au livre de Josué, comme il arriva sans doute pour les livres de Moïse. V. Rosenwald.

Le Livre de Josué. — Winer, *Bibl. Real-Lex.*

JOTAPIEN, usurpateur romain, mort vers 250 après J.-C. D'après Zosime une insurrection éclata en Syrie par suite de l'intolérable oppression de Priscus, qui avait été nommé gouverneur de l'Orient par son frère l'empereur Philippe. Les révoltés décernèrent la pourpre à un certain Jotapien, qui se disait parent d'Alexandre Sévère. L'insurrection fut bientôt comprimée, et Jotapien périt. Aurelius Victor place cet événement ou du moins la mort de l'usurpateur sous le règne de Decius, vers 250. Y.

Zosime, I, 21. — Aurelius Victor, *De Cæs.*, 29.

* **JOT FA** (*Phra*), roi de Siam, vivait au commencement du seizième siècle. Il succéda à son père Xaja Raxa Thiràt sur le trône de Juthia, en l'année 1527 de l'ère chrétienne (899 de l'ère civile siamoise (Chŭnlasăkkărât), 2070 de l'ère de Bouddha (Phŭtthăsăkkărât). L'État venait d'être désolé par la famine, et la capitale en grande partie détruite par un incendie, où plus de cent mille maisons devinrent la proie des flammes. Jòt Fa n'avait que onze ans, sa mère Sí Suda Chăn fut nommée régente du royaume. Elle se servit de sa puissance pour élever sur le trône un ministre qu'elle aimait, peut-être le meurtrier de son époux, et pour faire périr son propre fils. Mais révoltés de tant d'horreurs, les grands du royaume la massacrèrent, avec l'usurpateur son complice, dans une cérémonie religieuse, et offrirent la couronne à l'oncle du roi défunt, qui régna sous le nom de Măhá Chăkkrăphăt Raxa Thirăt, depuis l'année 1529. Teissier.

Annales du royaume Thaï (en siamois, non traduit).

JOTSAULD, moine de Cluny, hagiographe, mort quelques années après saint Odilon, c'est-à-dire après l'année 1050. Quelques auteurs lui donnent l'Allemagne pour patrie, et ils fondent cette conjecture sur le témoignage de Jotsauld lui-même : faisons cependant remarquer qu'il ne s'est pas exprimé à cet égard en des termes suffisamment clairs. L'emploi qu'il exerça dans l'abbaye de Cluny fut celui de chancelier. On lisait sur le mur de l'église de Saint-Pierre, à Cluny, l'épitaphe d'un certain Jotsauld, décoré du titre d'abbé. Or, aucun abbé de ce nom ne gouverna Cluny. Mais on trouve précisément en l'année 1050 un Jotsauld, abbé de Saint-Claude, dans le Jura, et, comme ce nom est peu commun, nous supposons volontiers que cet abbé de Saint-Claude est l'ancien moine, l'ancien chancelier de Cluny. On a de Jotsauld une *Vie de saint Odilon*, qui a été publiée par Mabillon dans ses *Acta SS. Ord. S. Bened.*, t. VIII; — et un poëme funèbre sur le même saint : *Planctus*, inséré dans la *Bibliothèque de Cluny*, p. 329-331. B. H.

Hist. Litt. de la France, t. VII, p. 487.

* **JOTTRAND** (*Lucien*), publiciste belge, né en 1803 à Genappes (province de Brabant). Reçu avocat à Bruxelles, il combattit de bonne heure, dans les rangs de l'opposition la plus avancée, l'administration si impopulaire de la Hollande, et écrivit contre elle de nombreux articles de polémique dans le *Courrier des Pays-Bas* et *La Sentinelle*. Lors de la révolution de septembre 1830, il siégea au congrès national, et appuya vivement la candidature du duc de Leuchtenberg, à l'exclusion de celle du prince Léopold. A la chambre des représentants, où il n'a cessé de figurer depuis 1831, il est un des champions les plus fermes du parti libéral et des plus hostiles aux visées ambitieuses du clergé. On a de lui plusieurs écrits politiques : *Guillaume*

d'Orange avant son avénement au trône; Bruxelles, 1827; — *Garanties de l'existence du royaume des Pays-Bas;* ibid., 1829, in-8°; — *Des Relations Politiques et commerciales entre la France et la Belgique;* ibid., 1841, in-4°, ouvrage où il cherche à faire prévaloir l'alliance de l'Allemagne sur celle de la France; — *La nouvelle Constitution de New-York;* ibid., 1846; — *Les Églises d'État, dernière cause d'intolérance religieuse;* ibid., 1849. P. L—Y.

Dictionnaire des Belges. — *Annuaire royal de la Belgique.* — *Littérature française contemporaine.*

JOUANNET (*François* Vatar), statisticien et archéologue français, né à Rennes, le 31 décembre 1765, mort à Bordeaux, le 18 avril 1845. Il étudia d'abord le droit; mais une timidité naturelle l'éloignant du barreau, il se consacra à l'enseignement public, et devint professeur au collége de Périgueux. Plus tard, il vint se fixer à Bordeaux, où il fut nommé conservateur de la bibliothèque de la ville. Il devint un des correspondants du ministère de l'instruction publique pour les travaux de l'histoire de France. Jouannet a beaucoup écrit; ses principaux ouvrages sont : *Statistique du département de la Gironde;* 1837-1844, 3 vol. in-4°; une addition y a été faite par MM. Léonce de Lamothe et G. Brunet, sous le titre d'*Essai de Complément de la* Statistique du département de la Gironde; 1847, un vol. in-4°; — *Voyage de deux Anglais dans le Périgord fait en* 1825, *et traduit sur leur journal manuscrit;* Périgueux, 1826, in-18; — *Second Voyage de deux Anglais dans le Périgord et leur pèlerinage à Rocamadour, en* 1827, *traduit sur leur journal manuscrit;* Périgueux, 1827, in-18; — *Note géologique sur divers Gisements de Fossiles de la famille des Rudistes, situés dans le département de la Dordogne;* Périgueux, 1827, in-8°. — Quelques *Lettres sur les antiquités du Périgord;* Périgueux, 1836, in-18; — *Notice sur quelques deniers du moyen âge trouvés en* 1842 *à Sancats;* Bordeaux, 1843, in-8°; — le tome Ier du *Catalogue comprenant la Bibliothèque de Bordeaux;* Paris, impr. royale, 1832-1842 : la mort l'empêcha de terminer ce catalogue; — des notices d'histoire, de statistique, d'archéologie, de géologie, d'histoire naturelle, etc., et des morceaux de poésie dans les *Annuaires de la Dordogne* et autres journaux littéraires.

Guyot de Fère.

Notice de M. de Lamothe, en tête du *Complément de la Statistique de la Gironde.* — J.-F. Lapouyade; *Essai sur la Vie de F.-V. Jouannet,* 1849, in-8°. — *Éloge de Jouannet;* par M. Gautier, dans les *Actes de l'Acad. de Bordeaux,* 7e année, 1845.

JOUANNIN (*Joseph-Marie*), orientaliste français, né à Saint-Brieuc (Bretagne) en 1783, mort à Paris, le 1er février 1844. Les missions dont il fut chargé en Orient et le long séjour qu'il y a fait lui donnèrent une connaissance aussi profonde que variée des idiomes, des mœurs, des usages, des lois et de l'histoire des peuples de ces contrées. Il devint premier interprète du roi pour les langues orientales, directeur et professeur au collége Louis-le-Grand. On a de lui : *Deux Odes mystiques composées par Séid-Almed-Hatti d'Ispahan*, trad. du persan; Paris, 1828, in-8°. Il a été collaborateur du *Complément du Dictionnaire de l'Académie française*, publié par F. Didot et auteur du volume la *Turquie* dans l'*Univers Pittoresque*. Membre de la Société de Géographie de Paris, il a rédigé pour le *Bulletin* de cette société les notices annuelles sur les travaux qu'elle a faits en 1829, 1830, 1831, et le *Souvenir d'un Séjour à Brousse*, inséré dans le t. X, année 1829 de ce *Bulletin*. Enfin, il a fourni des notes et des documents à plusieurs auteurs qui ont écrit sur la Turquie et sur la Perse, tels que MM. Andréossy, Dupré, Tancoigue. G. de F.

Discours prononcés, le 2 fév. 1844, aux obsèques de M. Joannin.

JOUBERT (*Laurent*), médecin français, naquit à Valence (Dauphiné), le 6 décembre 1529, et mourut à Lombers (Languedoc), le 21 octobre 1582. En 1550 il se rendit à Montpellier pour y étudier la médecine. Reçu bachelier l'année suivante, il fut envoyé, selon l'usage d'alors, dans une autre ville pour s'initier à l'exercice de son art, et se fixa d'abord à Aubenas, puis à Montbrison, où il se lia avec le célèbre jurisconsulte Papon. Après avoir visité les universités de Padoue, de Ferrare, de Bologne, de Turin et de Paris, il revint à Montpellier pour y recevoir le diplôme de docteur (1558), et en 1567 il succéda à Rondelet, son maître, dans la chaire d'anatomie. En 1569, et quoiqu'il professât la religion protestante, il fut attaché, en qualité de chirurgien, à l'armée royale commandée par le duc d'Anjou : et c'est du camp de ce prince, de Colonge-Layrroyau (Poitou), le 1er janvier 1570, qu'est daté le *Traicté des Arcbusades*. En 1573, il devint chancelier de l'université, dignité qu'avait laissée vacante la mort d'Ant. Saporta. En 1579, le duc d'Anjou, devenu roi de France (Henri III), l'appela à Paris, pour le consulter sur la stérilité de la reine; mais toutes les ressources de son art échouèrent contre l'impuissance constatée de ce prince. Joubert quitta néanmoins la cour avec le titre de médecin ordinaire du roi. Il était déjà médecin du roi de Navarre. Le bruit que la nouveauté et la hardiesse de ses opinions firent dans le monde médical lui procura une clientèle immense. On l'appelait souvent au loin pour des cas difficiles ou désespérés. Ce fut en revenant de Toulouse, où il était allé voir des malades, qu'il mourut, à Lombers, des suites d'une dyssenterie. Haller l'appelle *vir acuti ingenii.* Homme d'esprit et de grand savoir, Joubert a détruit une foule de préjugés qui avaient acquis la sanction du temps. Deux de ses ouvrages, le *Traité du Ris* et les *Erreurs populaires*, dédiés par lui à Marguerite de Navarre, sont écrits

d'une manière assez licencieuse : on fut surpris, dans le temps, qu'une princesse en eût accepté la dédicace. — Joubert ne s'est pas occupé seulement de médecine. Dans sa *Question vulgaire*, il recherche l'origine du langage : il soutient que le langage n'est point inné ; qu'il a été révélé à Adam par Dieu même et que les enfants du premier homme ont appris de lui à parler. Cette idée a quelque chose de philosophique pour son temps ; il y a là une sorte de pressentiment de Locke. Joubert a aussi abordé, dans le *Dialogue sur la Cacographie françoise*, une question qui a été reprise par les grammairiens modernes, à savoir que notre langue offrirait moins de difficultés si l'on écrivait comme on la parle. Bien que son imprimeur n'ait pas voulu adopter sa réforme orthographique, on en retrouve quelques échantillons dans ses livres, et même dans les titres, comme on peut le voir ci-après. On a de lui : *Traité du Ris, contenant son essance, ses cavses, et mervelheus effais, curieusement recerchés, raisonnés et observés. Item, la cause morale du ris de Démocrite, expliquée et témoignee par Hippocras. Plus, vn Dialogue svr la Cacographie françoise, avec des annotacions sur l'orthographie de M. Ioubert;* Paris, Chesneau, 1579, in-8°. Une partie de cet ouvrage avait d'abord paru en latin à Lyon, en 1558. La traduction dont nous venons de donner le titre est de L. Papon et de J.-P. Zaugmaistre ; — *Histoire entière des Poissons, composée premièrement en latin par Guillaume Rondelet, maintenant traduite en françois par homme expert à le bien entendre ;* Lyon, 1558, 2 tomes in-fol. Les bibliographes attribuent généralement cette traduction à L. Joubert, d'après le témoignage de du Verdier. Mais Amoreux la croirait plutôt de du Moulin, traducteur de l'*Histoire des Plantes* de Daléchamp ; — *Paradoxorum demonstrationvm medicinalivm Decas prima. Accessit Declamatio qua illud paradoxe interpretatur, quod vulgo aiunt, nutritionem vincere naturam, ex Platonis* Timæo ; Lyon, 1561, in-4°. Le deuxième paradoxe, à savoir « que l'on peut vivre longtemps sans manger, » donna lieu à une vive polémique, qui prit, en 1602, une nouvelle intensité à propos de la célèbre *jeûneuse* de Confolens. Cette première décade de paradoxes parut ensuite avec une seconde à Lyon, 1566, in-8° ; — *De Peste Liber unus. Accesserunt duo tractatus : unus de quartana Febre, alter de Paralysi;* Lyon, 1567, in-8° ; traduit en français par Guillaume des Innocents, Genève, 1581, in-8° ; — *Traicte des Arcbvsades, contenant la vraye essence dv mal et sa propre curation, par certaines et méthodiques indications : avec l'explication de divers problèmes touchant ceste matiere ;* Paris, 1570, in-8°. Il y a eu trois éditions de cet ouvrage. Joubert soutient que les blessures occasionnées par les armes à feu ne sont pas vénéneuses ; que les balles ne brûlent pas et ne produisent qu'une simple contusion et solution de continuité : il prescrivait en conséquence les suppuratifs et les détersifs. Ces opinions, nouvelles de son temps, firent une grande sensation parmi les médecins, et furent l'origine d'une longue polémique entre J. Duchesne, N. Poget, J. Veyras, Tannequin Guillhemet et Guillaumet ; — *Brief Discovrs en forme d'épître tovchant la cvration des arcbvsades ;* Paris, 1570, in-8° ; — *Opuscula olim discipulis suis publice dictata;* Lyon, 1571, in-8° ; — *Medecinæ Practicæ priores Libri tres ;* Genève, 1572, in-8°. Il y a eu trois éditions de cet ouvrage ; — *Sentence de deux belles questions svr la cvration des arcbvsades et autres playes ;* Genève, 1577, in-12 ; — *Isagoge Therapeutices Methodi. Eiusdem De Affectibus Pilorum et cutis, præsertim capitis, et de cephalalgia. De Affectibus internis partium thoracis ;* Lyon, 1577, in-16 ; — *Erreurs popvlaires av fait de la medecine et regime de sante... Cette-cy est de toutte l'œuure la premiere partie contenant cinq liures, avec l'indice des matieres qui seront traitteez ez autres ;* Bordeaux, 1578, in-16, souvent réimprimé. La dédicace des trois premières éditions est adressée à Marguerite de Navarre que Joubert appelle « l'une des plus chastes et des plus vertueuses princesses du monde » ; mais les matières scabreuses traitées dans l'ouvrage ayant généralement fait regarder cette dédicace comme inconvenante, il la supprima dans les suivantes, et en mit une autre à l'adresse de Pibrac ; — *Segonde partie des* Erreurs popvlaires, *et Propos vvlgaires, touchant la medecine et le regime de sante ;* Paris, 1579, in-8° : souvent réimprimé. Les deux parties ont été publiées ensemble sous le titre de *La première et seconde Partie des Errevrs popvlaires*, etc. ; Paris, 1587, in-8° : souvent réimprimé. Ces deux parties ont été traduites en latin, *cum notis Joan. Borgesii ;* Anvers, Plantin, 1600, in-8° ; en italien, par Lucchi, Florence, 1592, in-4°. L'ouvrage entier, tel que Joubert l'avait conçu, devait être divisé en 6 parties et contenir 30 livres ; mais, dégoûté par les attaques auxquelles l'inconvenance de sa dédicace et la hardiesse de ses opinions l'exposèrent, il ne donna pas de suite à son projet. Cependant le grand succès de son livre ayant fait désirer sa continuation, le médecin Gaspard Bachot en donna une 3e partie ; Lyon, 1626, in-8° ; — *Question des Hviles traictée problématiquement. Item, Censure de quelques opinions touchant la décoction pour les arquebusades* (Genève) ; 1578, in-12 ; — *Pharmacopœa ;* Lyon, 1579, in-8° ; trad. en français par J.-P. Zaugmaistre, sous le titre de *La Pharmacopée de M. Lavr. Iovbert ;* Lyon, 1581, in-12, souvent réimprimée ; — *Oratio de Præsidiis futuri excellentis medici, habita in celeberr. academia Valentina ;* Genève, 1580, in-8° ; — *Operum latinorum Tomus primus*

et secundus); Lyon, 1582, 2 vol. in-fol. Il y a trois éditions de ce recueil de ses œuvres; — *La grande Chirurgie de M. Guy de Chavliac, medecin tres-famevx de l'vniversité de Montpelier, composee l'an de grace mil trois cens et trois, restituee par M. Laurens Iovbert;* Tournon, 1598, in-8°, très-souvent réimprimée; — *Traicté des Eaus;* Paris, 1593.

A. Rochas (de Die).

Éloges de Sainte-Marthe. — *Additions aux Éloges de De Thou*, par Teissier. — *Mémoires* de Nicéron. — Van der Linden, *De Scriptis Medicis*, édit. de 1662. — Castellanus, *Vitæ Illustrium Medicorum;* 1618, in-8°. — *Bibliothèques* de La Croix du Maine et du Verdier. — *Dictionnaire* de Bayle. — *Notice Historique* par Astruc, dans les *Mémoires sur la Faculté de Montpellier*, p. 243. — Barbier, *Examen des Dictionnaires Hist.* — Amoreux, *Notice historique et bibliographique sur la Vie et les Ouvrages de L. Joubert;* Montpellier, 1814, in-8°. — A. Rochas, *Biographie du Dauphiné.*

JOUBERT (*Nicolas*), dit *Angoulevent* ou *Engoulevent*, bouffon français, vivait au commencement du dix-septième siècle. On ignore sa patrie; on ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Il a joué un certain rôle dans l'histoire de la littérature comique. Il eut le titre de *prince des sots* ou *prince de la sotie*, c'est-à-dire des fous, et il est désigné comme valet de chambre d'Henri IV. Il est question dans la *Satyre Ménippée* et dans la *Confession de Sancy* d'un farceur connu à Paris sous le sobriquet d'*Angoulevent*, et on a tout lieu de croire que c'est notre Joubert. Une circonstance de sa vie est connue avec détail c'est une contestation qui s'éleva entre lui, les comédiens de l'hôtel de Bourgogne et le cessionnaire d'un de ses créanciers au sujet de la *principauté des sots;* Angoulevent la déclarait « sa propriété exclusive »; Valentin Le Comte (Valeran), Jacques Resneau (Rameau) prétendaient la lui disputer. Il en résulta un long procès qui, commencé en 1603, dura au moins cinq ans, et donna lieu à un assez grand nombre d'écrits devenus très-rares; le *Manuel du Libraire* en a donné les titres (1). On y remarque le *Plaidoyé sur la Principauté des Sots* par Julien Peleus, avoçat alors en renom; Paris, 1608, écrit de 34 pages, qui n'est nullement une facétie, comme l'ont cru quelques personnes qui ne l'avaient pas lu; c'est au contraire un travail sérieux (2). Angoulevent obtint gain de cause, et l'arrêt que le parlement rendit en sa faveur est imprimé dans l'*Histoire du Théâtre-Français*, par les frères Parfaict. L'entrée par la grande porte de l'hôtel de Bourgogne était un des points en litige; Angoulevent prétendait être le seul à y avoir droit; le parlement lui conserva ce privilége. Ce ne fut pas la seule querelle qu'eut le prince des sots; un rimeur du temps, dont le nom est resté ignoré, lança contre lui une vive attaque en vers sous le titre de : *Surprise et Fustigation d'Angoulevent par l'archipoëte des Pois pilés*, Paris, 1603; c'est le récit d'une mésaventure, plus ou moins véritable, advenue à Joubert, qui est signalé comme très-enclin à la débauche. Le prince des sots opposa à son adversaire un opuscule intitulé : *La Guirlande et Réponse d'Angoulevent*, Paris, 1603; mais le dernier mot ne lui resta pas, car, en 1604, il fut attaqué de nouveau dans la *Réplique à la Réponse du poëte Angoulevent.* Un autre farceur de l'époque, voulant se placer au-dessus d'Angoulevent, prit le titre d'*archi-sot*, et fut l'objet d'une diatribe en vers intitulée : L'*Archi-Sot, echo satyrique* (1). Quelques autres opuscules, mais d'un faible intérêt aujourd'hui, se rattachent à ce singulier personnage. Le savant auteur du *Manuel du Libraire* attribue à Joubert un volume de poésies fort peu décentes intitulé : *Les Satyres bastardes et autres œuvres folastres du cadet Angoulevant;* Paris, 1615. Ce recueil n'a point été réimprimé, et il est devenu presque introuvable; les bibliophiles le recherchent avec avidité; il s'est élevé à 151 fr., à l'une des ventes de Ch. Nodier. G. B.

Dreux du Radier, *Récréations Historiques*, t. I, p. 41. — La Place, *Choix des Mercures*, t. LVI, p. 158. — Leber, *Monnaies des Foux*, p. iii. — *Histoire du Théâtre Français*, par les frères Parfaict, t. III, p. 252. — *Bulletin du Bibliophile belge*, tom. V, 1847, p. 454.

JOUBERT (Le P. *Joseph*), lexicographe français, jésuite de Lyon, mort dans cette ville, le 20 février 1719 suivant le P. Colonia, en 1724 suivant Sabatier. Le P. Joubert s'est fait connaître par son *Dictionnaire Français-Latin, tiré des auteurs originaux et classiques de l'une et l'autre langue*, dédié au prince des Asturies; Lyon, 1709, in-4°, et 1752, in-4°, œuvre très-estimée, mais qu'ont fait oublier les dictionnaires donnés depuis par le P. Lebrun, par Noël, par de Wailly, etc., qui, néanmoins, ont profité de ses laborieuses recherches. Le P. Joubert avait composé son *Dictionnaire* au collége de la Trinité, où il fut longtemps professeur de basses classes. Il est auteur aussi de quelques panégyriques qui ont été publiés sous un autre nom que le sien. G. de F.

Colonia, *Hist. Littér.*, t. XI. — *Mém. de Trévoux*, 1710. — Sabatier, *Siècles Littéraires.*

JOUBERT (*François*), écrivain religieux français, né à Montpellier, le 12 octobre 1689, mort à Paris, le 23 décembre 1763. Fils du syndic des états de Languedoc, il exerça lui-même cette charge avant d'entrer dans le sacer-

(1) Parmi les six pièces qu'énumère M. Ch. Brunet, nous ne trouvons pas celle-ci, que M. Techener faisait figurer, en 1849, sur un de ses catalogues : *Sentence prononcée contre le sieur Angoulevent, par laquelle on voit comment se fait appréhender ledit Angoulevent au corps;* Paris, 1607.

(2) Un exemplaire de ce livret s'est payé près de 63 fr. en 1830, à la vente Nodier. Dans ce singulier plaidoyer, Peleus maltraite d'ailleurs son client; il convient « qu'il est né au pays des grosses bêtes; que c'est une tête creuse, une citrouille éventée, vide de sens comme une canne, un cerveau démonté, qui n'a ni ressort ni roue entière dans la tête ».

(1) Cet opuscule, devenu extrêmement rare, a été réimprimé dans la curieuse collection publiée par M. Ed. Fournier sous le titre de *Variétés Historiques et Littéraires* (voir tom. VII, p. 37). La *Surprise et Fustigation* est comprise dans le même recueil, tom. VIII, p. 81.

doce en 1728. Son attachement au jansénisme lui valut d'être enfermé à la Bastille pendant six semaines, en 1730. Il fut exilé ensuite à Montpellier, puis il put venir à Troyes et enfin à Paris. On a de lui : *De la Connoissance des Temps par rapport à la Religion;* in-12; — *Explication de l'Histoire de Joseph selon divers sens que les saints pères y ont donnés;* Paris, 1728, in-12; — *Éclaircissement sur les Discours de Job;* in-12; — *Traité du Caractère essentiel à tous les Prophètes;* in-12; — *Observations sur Joël;* Avignon, 1733, in-12; — *Lettres sur l'Interprétation des Écritures;* Paris, 1744, in-12; — *Concordance et Explication des principales Prophéties de Jérémie, d'Ézéchiel et de Daniel;* sans nom de lieu (Paris), 1745, in-4°; — *Explication des principales Prophéties de Jérémie, d'Ézéchiel et de Daniel, disposées selon l'ordre des temps;* Avignon (Paris), 1749, 5 vol.; — *Commentaires sur les Douze petits Prophètes;* Avignon, 1754 et ann. suiv., 6 vol. in-12; — *Commentaire sur l'Apocalypse;* Avignon (Paris), 1762, 2 vol. in-12; — *Dissertations sur les Effets physiques des Convulsions;* in-12; — *Critique sommaire d'un livre intitulé:* Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique; in-12.

Son frère, *Jean-Baptiste* JOUBERT DE BEAUPRÉ, né à Montpellier, en 1701, mort dans la même ville, en 1791, a eu part à la composition du *Propre des Saints de l'église cathédrale et du diocèse de Montpellier,* et de l'*Office pour la fête des miracles de Notre-Dame des Tables, qui se célèbre dans l'église paroissiale de ce nom à Montpellier, le* 31 *août.* J. V.

Nouvelles Ecclésiastiques, 1767. — Chaudon et Delandine; *Dict. Univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JOUBERT (*Philippe-Laurent* DE), baron DE SOMMIÈRES et DE MONTREDON, antiquaire et naturaliste français, neveu des précédents, mort à Paris, le 30 mars 1792. Il succéda à son père dans la charge de président de la chambre des comptes et finances de Montpellier, et en 1777 il obtint celle de trésorier des états du Languedoc. Enrichi par cette position, il se livra tout entier à son goût pour les arts, encouragea Chaptal, prépara les succès du peintre Fabre, qu'il envoya étudier à Rome, et aida de ses deniers beaucoup d'autres artistes. Il fit dessiner par Wicar les chefs-d'œuvre de peinture que renferme le palais Pitti, et commença la publication de ces dessins gravés sous le titre de *Galerie de Florence;* 1787-1813, 48 livraisons, ouvrage que ses héritiers continuèrent. On trouve de lui trois dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences,* société dont il était correspondant, savoir: *Mémoire sur une Coquille de l'espèce des Poulettes, pêchée dans la Méditerranée,* et *Mémoire sur quelques Coquilles nouvellement pêchées dans la Méditerranée* (Savants étrangers, 1774); — *Description du petit Volcan éteint dont le sommet est couvert par le village et le château de Montferrier, à une lieue de Montpellier* (1779). J. V.

Quérard, *La France Littéraire.*

JOUBERT (*Barthélemy-Catherine*), célèbre général français, né à Pont-de-Vaux (Bresse), le 14 avril 1769, tué à la bataille de Novi, le 28 thermidor an VII (15 août 1799). Il n'avait pas encore quinze ans lorsqu'il s'évada du collége où il étudiait, pour aller s'engager dans un régiment d'artillerie en garnison à La Fère (Picardie). Son père, qui le destinait au barreau, lui fit obtenir son congé, et lui fit terminer ses études à Lyon. En juillet 1789, Joubert faisait son droit à Dijon; il accepta les idées libérales avec toute l'exaltation d'un jeune homme, entra dans la garde nationale pour se familiariser au maniement des armes, employa tout son temps à s'instruire dans les manœuvres militaires, et, en décembre 1791, s'enrôla avec le grade de sergent dans le 3e bataillon de l'Ain. Il rejoignit l'armée du Rhin; il eut un avancement rapide, mais chaque grade qu'il obtint fut mérité par une action d'éclat. Nommé sous-lieutenant le 23 avril 1792, il passa lieutenant le 20 août suivant, et, sous les ordres du général Anselme, il franchit le Var au mois de septembre. Attaqué par cinq cents Austro-Sardes dans une redoute du col de Tende, qu'il défendait avec trente grenadiers, il fut grièvement blessé et fait prisonnier. Il fut conduit à Turin et présenté au roi de Sardaigne. On lui demanda s'il était noble. « Je suis citoyen français », dit-il; cette réponse, toute républicaine, lui valut d'être jeté en prison et fort maltraité. Cependant, attaqué par la dyssenterie, il ne tarda pas à être, sur la sollicitation du général Devins, renvoyé sur parole. Il revint dans son pays, où il s'éleva avec force contre les excès sanglants des commissaires de la Convention Albite, Alban et Vauquois. Pour sauver sa vie, il dut réjoindre l'armée, où il fut promu adjudant général (en prairial an II; mai 1794). En messidor an III, il fut chargé avec 2,000 volontaires d'enlever 6,000 Hongrois rétranchés à Melagno; il fut repoussé avec une perte de 56 officiers et de 450 hommes. « Exposé, écrivit-il lui-même, à dix pas de la mitraille, aux grenades et au plomb dirigés à bout portant, j'ai tout fait humainement pour m'enterrer dans leurs redoutes. » Kellermann le fit nommer chef de bataillon. Le 2 frimaire an IV, à Loano, Joubert devint chef de brigade sur le champ de bataille; il donna de nouvelles preuves de courage à Montenotte (22 germinal an V, 11 avril 1796). Le lendemain il chassa le général autrichien de la position de Sainte-Marguerite, et enleva le château de Cossaria, où il fut blessé. Le 3 floréal (12 avril), il combattit à Mondovi. Il fut atteint d'une balle à la poitrine. Bientôt rétabli, le 20 floréal (9 mai), il se trouvait au passage du pont de Lodi. Bonaparte le chargea d'assiéger la forteresse de Milan. Joubert eut à la fois à repousser les sorties des Autri-

chiens et l'insurrection de la ville. Il eut ensuite le commandement de l'avant-garde du corps d'armée de Massena, entra le premier dans Vérone (juin 1796), et alla s'établir dans le Tyrol pour en garder les défilés pendant le siége de Mantoue. Le 11 messidor (28 juin), il força le col de Campione, où les Autrichiens perdirent 700 hommes et tous leurs bagages. « Cette journée fut si fatigante, qu'il portait, dit-il, les ordres lui-même, ne trouvant personne qui pût aller assez promptement. » Attaqué le 11 thermidor (29 juillet), à l'important défilé de Corona, par 30,000 hommes, que Wurmser conduisait en personne, coupé de toutes parts, il fut obligé de battre en retraite en laissant ses équipages. Cette défaite eut pour résultat la levée du blocus de Mantoue. Joubert prit une brillante revanche quelques jours après. L'armée française rétrogradait sur Castiglione, suivie par les Autrichiens : Bonaparte avait résolu d'arrêter là son mouvement de retraite ; il donna ordre à ses généraux de marcher à la rencontre de l'ennemi. Le 5 août, à neuf heures du matin, le canon se fit entendre vers Cauriana. Bonaparte courut à Joubert. « Sérurier attaque, s'écria-t-il, tu devrais déjà être engagé ; pars avec les chasseurs, et force le centre ». Joubert se précipite sur les Autrichiens ; il est soutenu par Augereau, et, de concert avec le général Digeon, il enlève à la baïonnette le village de Solforino, et poursuit Wurmser jusqu'à Borghetto. Après avoir consacré quelque temps à rétablir sa santé, le 5 frimaire an v il prit le commandement de la division du général Vaubois, et se trouva en face d'Alvinzi, qui opérait pour délivrer Mantoue. Repoussé dans une première affaire, Joubert atteignit sur les hauteurs de Campara l'arrière-garde ennemie, la fit prisonnière, et reprit les positions de Corona et de Rivoli. Il reçut pour récompense le grade de général de division. Le 23 nivôse (12 janvier 1797), attaqué par Alvinzi avec des forces immenses, il fut délogé du Monte Baldo, et se replia sur le plateau de Rivoli, s'y maintint durant quarante-huit heures, et lorsque enfin Bonaparte arriva à son aide ; il contribua plus que tous au succès de cette mémorable et sanglante action. Joubert eut son cheval tué sous lui, mais il se releva plus terrible : un fusil à la main et à la tête de l'infanterie légère, il renversa les masses autrichiennes du plateau dans les précipices de l'Infernale. « Joubert se montra, écrivit Bonaparte dans son rapport au Directoire, grenadier par son courage et grand général par ses connaissances militaires. » Poursuivant sans relâche l'ennemi, il le culbute à Avice, à Lavis, à Turgoli, à Mori et prend possession de Trente (4 pluviôse). Alors commença cette *campagne de géants*, selon l'expression de Carnot, cette expédition du Tyrol, le plus beau titre de gloire d'un capitaine infatigable, qui a pu, en différentes circonstances, paraître l'émule de Bonaparte. Le 29 ventôse, il entra dans ces montagnes à la tête de trois divisions : les généraux Baraguay d'Hilliers et Dumas étaient sous ses ordres. Les défilés redoutables du Tyrol étaient défendus par les généraux Kerpen et Laudon ; il était moins difficile de vaincre leurs troupes que de surmonter les obstacles naturels joints à la résistance armée des habitants, qui, très-dévoués à la maison d'Autriche, s'étaient insurgés de toutes parts. S'étant rendu maître de Bautzen et de Brixen, il réussit à séparer Kerpen et Laudon de l'armée de l'archiduc Charles, qui opérait en Carinthie. Il força presque aussitôt les gorges d'Inspruck, et, se multipliant jusqu'au prodige, il sut inspirer à ses troupes un attachement qui les rendit capables de surmonter des fatigues inouïes ; dans son enthousiasme, il alla jusqu'à leur abandonner son traitement. Les Tyroliens eux-mêmes, pleins d'estime pour son intégrité, son désintéressement et sa douceur, cessèrent en grande partie les hostilités. Dans l'espace d'un mois il avait livré sept combats, dispersé deux corps d'armée, tué ou fait prisonniers 11,000 ennemis, enlevé plusieurs villes, de riches magasins et une nombreuse artillerie. Le pays était soumis jusqu'à la Drave, lorsqu'à Vienne les Autrichiens, croyant certainement sa perte assurée, faisaient chanter un *Te Deum*. L'armée française aussi doutait de son sort, lorsque Joubert déboucha triomphant. A son arrivée à Unzmark (15 germinal — 4 avril), il se présenta pour entrer chez le général en chef ; la sentinelle avait ordre de ne laisser entrer personne. Joubert insiste, et s'avance malgré la consigne ; Bonaparte se jette dans les bras de Joubert : « Va, dit-il au soldat, le brave Joubert, qui a forcé le Tyrol, a bien pu forcer la consigne. » Les Autrichiens, reconnaissant que l'Empire ne pouvait plus être sauvé par les armes, sollicitèrent la paix : les préliminaires en furent signés à Léoben le 29 germinal an v (18 avril 1797). Joubert assista aux conférences, et dans le mois de vendémiaire alla à Pont-de-Vaux prendre un repos nécessaire à sa santé. Pendant les négociations, Bonaparte crut n'être que juste en chargeant Joubert de porter à Paris les drapeaux, monuments des victoires de l'armée d'Italie. Présenté au Directoire, Joubert fit l'éloge de l'armée dans un discours où règne toute l'énergie d'un citoyen libre, d'un vrai républicain. Le président du Directoire lui répondit dans les termes les plus flatteurs, et rappela en détail toutes les actions d'éclat du jeune héros.

Le Directoire confia au vainqueur du Tyrol le commandement en chef des troupes françaises en Hollande, et le chargea d'opérer un changement dans le gouvernement de ce pays. Joubert s'acquitta de cette mission (3 pluviôse an vi, 22 février 1798), et passa comme général en chef à l'armée de Mayence, et ensuite, en remplacement de Brune, à l'armée d'Italie (vendémiaire an vii, août 1798). Il réorganisa l'armée, et en trois jours occupa le Piémont sans coup férir. Cette singulière campagne procura aux

vainqueurs des approvisionnements de guerre immenses. Dans l'arsénal de Turin seul on trouva 1,800 pièces de canon, 100,000 fusils, etc. Joubert, que six ans auparavant le roi Emmanuel avait fait jeter en prison, conserva pour le monarque vaincu des égards pleins de délicatesse et de générosité. Emmanuel voulut lui marquer sa reconnaissance, et lui offrit quelques tableaux d'un grand prix : « Nous serions tous les deux coupables, lui dit Joubert, vous en me les donnant, moi en les acceptant. » Lorsque, en janvier 1799, le Directoire voulut réformer les abus commis par plusieurs généraux dans les pays conquis, il trouva une grande résistance dans les états-majors. Championnet même, qui commandait à Naples, osa chasser les commissaires civils qui avaient ordre de faire cesser l'incroyable gaspillage des fonds prélevés au nom de la république française. Le Directoire ne faiblit pas, et destitua Championnet malgré l'éclat de ses dernières victoires. Le brave Joubert se persuada que l'honneur militaire était atteint par les arrêtés du Directoire, et ne voulut pas conserver le commandement aux conditions nouvelles prescrites aux généraux : il donna sa démission; elle fut acceptée. Bernadotte refusa de succéder à Joubert, par les mêmes motifs. Scherer, ministre de la guerre, fut alors nommé général en chef de l'armée d'Italie presque malgré lui. Le sort des batailles se déclara en effet contre lui, et bientôt l'armée française, battue à Magnano, puis sur les bords de la Trebbia, fut expulsée de l'Italie. Le vieux Scherer en avait remis la direction à Moreau ; mais toute l'habileté de ce grand général ne put aboutir qu'à une glorieuse retraite. Le Directoire ayant été renouvelé (le 18 juin 1799, 30 prairial an VII), les nouveaux directeurs sentirent le besoin de ranimer le moral des soldats par un de leurs généraux les plus aimés, et Joubert fut réintégré dans le commandement supérieur (1). Moreau reçut l'ordre d'attendre son arrivée, et manqua ainsi l'occasion de reprendre l'offensive avec avantage.

« Joubert, dit M. Thiers, qu'on avait voulu, par un mariage et des caresses, attacher au parti qui projetait une réorganisation, perdit un mois entier (2), celui de messidor (juin et juillet), à célébrer ses noces (avec Mlle de Montholon), et manqua ainsi une occasion décisive. On ne l'attacha pas réellement au parti dont on voulait le faire l'appui ; car il resta dévoué aux patriotes, et on lui fit perdre inutilement un temps précieux. Il partit en disant à sa jeune épouse : « Tu me reverras mort ou victorieux. » Il emporta en effet la résolution héroïque de vaincre ou de mourir. Ce noble jeune homme, en arrivant à l'armée dans le milieu de thermidor (premiers jours d'août), témoigna la plus grande déférence au maître consommé auquel on l'appelait à succéder. Il le pria de rester auprès de lui pour lui donner des conseils. Moreau, tout aussi généreux que le jeune général, voulut bien assister à sa première bataille et l'aider de ses conseils : noble et touchante confraternité, qui honore les vertus de nos généraux républicains, et qui appartient à un temps où le zèle patriotique l'emportait encore sur l'ambition dans le cœur de nos guerriers. »

Sans perdre un instant Joubert se porta vers les montagnes du Montferrat, qu'il traversa avec 20,000 hommes, s'empara d'Acqui, où il trouva les vivres des Austro-Russes, et opéra sa jonction avec les débris de l'armée de Naples, ramenés par Championnet. Ses forces s'élevèrent alors à 40,000 hommes, parmi lesquels beaucoup de recrues : il avait devant lui 70,000 hommes aguerris et victorieux ; car le général russe Souwarow venait d'opérer sa jonction avec Kray et 20,000 Autrichiens. Alexandrie et Mantoue venaient de se rendre (22 et 30 juillet). Joubert résolut, mais trop tard, de se retirer dans les gorges des Apennins et d'attendre des renforts en restant sur la défensive. Le 28 thermidor (15 août 1799), dès cinq heures du matin, Souwarow attaqua les positions françaises avec son impétuosité accoutumée : il n'était plus temps de refuser la bataille. Joubert, sans nécessité reconnue, se jeta témérairement au milieu des tirailleurs ; il était à cheval, le bras droit levé et le sabre à la main, lorsqu'une balle le frappa sous l'aisselle et pénétra jusqu'au cœur. En tombant il criait encore à ses soldats : « En avant, mes amis ! en avant ! marchez toujours ! » Puis il dit au colonel Drave, un de ses aides de camp : « Prenez mon sabre, tirez-moi par les jambes et couvrez-moi ; que les Russes me croient encore avec vous. » Moreau prit aussitôt le commandement. La mort de Joubert pouvait jeter le désordre dans l'armée : elle ne fit que rendre le combat plus furieux ; les Austro-Russes furent culbutés une première fois sur toute la ligne ; mais, revenant à la charge, après douze heures d'extermination, ils forcèrent les Français à abandonner le champ de bataille dans le plus grand désordre.

Les membres du corps législatif portèrent le deuil de Joubert durant cinq jours, et une fête funèbre fut célébrée en son honneur. Le Conseil des Anciens déclara qu'il *avait bien mérité de la patrie*. Son corps, transporté plus tard à Toulon, fut déposé par ordre du premier consul dans le fort Lamalgue, qui prit dès lors le nom de *fort Joubert*. Sa statue avait été placée dans le grand

(1) On a pensé que cette faveur apparente du Directoire avait été l'effet d'une intrigue. Il paraît qu'en l'absence de Bonaparte ceux qui voulaient à tout prix la chute des Directeurs, ayant trouvé dans la faiblesse de Moreau un obstacle à ce qu'il se saisît du pouvoir, parvinrent à procurer un grand commandement à Joubert pour préparer les esprits à voir bientôt ce général à la tête du gouvernement. Quoi qu'il en soit, rien n'indique que Joubert se soit prêté à ces machinations.

(2) Quelques autres historiens ont écrit que Joubert, marié le 30 messidor (18 juillet), ne resta que *six* jours auprès de sa jeune épouse. Il l'aurait quittée le 6 vendémiaire à Pont-de-Vaux, et serait arrivé le 15 à Gênes.

escalier du sénat; elle en fut retirée sous la restauration (1). Un monument, que les habitants du département de l'Ain lui avaient fait élever à Bourg, fut démoli à la même époque; mais depuis 1852 une nouvelle statue du valeureux général républicain décore la façade extérieure du Carrousel du côté de la rue de Rivoli. Son éloge a été prononcé dans les assemblées législatives par Chénier, Garat, Riboud et Lamarque. Joubert était grand et maigre; il semblait d'une faible constitution; il l'avait mise à l'épreuve des grandes fatigues dans les Alpes, et s'y était endurci. Intrépide, vigilant, actif, il réunissait aux plus grands talents militaires toutes les vertus du citoyen : simple et sans faste, plein de douceur et de bonté, il était bienfaisant et désintéressé autant que brave. Admiré de tous les partis, il ne s'était lié à aucun. La gloire et le bonheur de sa patrie étaient son unique but, et tous ses efforts tendaient à établir la république sur des bases inébranlables. H. LESUEUR.

Moniteur universel : an IV, n°s 218 ; an V, n° 131, 155, 272, 326 ; an VI, 73, 83, 132, 271, 296, 334, 339, 350 ; an VII, 24, 50, 54, 85, 90, 91, 97, 115, 121, 153, 220, 272, 288, 295, 335, 340, 342-345, 347, 349, 354, 357, 363. — *Victoires et Conquêtes des Français*, passim. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. VII et VIII. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823). — C.-A. Hallot, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — Jos.-Jér. Lefrancois de Lalande, *Notice sur le général B.-C. Joubert*. — Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. V, p. 393-394. — Léonard Gallois, *Biographie des Contemporains par Napoléon*. — De Courcelles, *Dict. historique des Généraux français*. — D.-J. Garat, *Éloge funèbre de Barth.-Cath. Joubert*; Paris, 1799, in-8°. — Thomas Riboud, *idem, ibidem*. — Sonthonax, *id.*, *ibid.* — Joseph Lavallée, *id.*; Paris, 1800, in-8°. — P.-J.-E.-V. Guilbert, *Notice sur la Vie de Barth.-Cath. Joubert, général en chef de l'armée d'Italie*; Rouen, 1799, in-12.

JOUBERT DE LA SALETTE (*Pierre-Jean*), général et musicien français, né à Grenoble en 1762, mort en 1832. Il entra fort jeune comme officier dans le régiment de La Fère; il était lieutenant-colonel en 1792, et mérita par sa conduite pendant les guerres de la révolution, le grade de général de brigade, puis celui d'inspecteur de l'artillerie. Il prit de bonne heure sa retraite, et se livra tout entier à la musique, vers laquelle son goût l'entraînait. Un nouveau système de notation musicale, consistant à substituer des lettres aux notes, et l'art d'accorder les instruments à clavier, furent de sa part l'objet de sérieuses études; il soutenait le principe de l'égalité des demi-tons. Ses théories furent attaquées par Chladni, dans la *Gazette Musicale* de Leipzig (avril 1825, n° 40), et par le savant de Prony dans le *Bulletin des Sciences technologiques* (juillet 1825, p. 42). L'ouvrage qu'il donna, en 1810, sur la musique ancienne et moderne, est plein de recherches, et, bien qu'on lui ait reproché de grossières bévues dans la partie qui concerne le moyen âge, on s'est accordé à lui reconnaître de l'érudition et de la sagacité. Il était membre de la Société Asiatique et de celle des Sciences et Arts de Grenoble.

On a de lui : *Nouvelle Méthode d'accorder les Clavecins, et en général tous les Instruments à demi-tons fixes* (inséré dans le *Recueil des Connaissances élémentaires pour le Forté-Piano* de Ricci); Paris, 1786; — *Sténographie Musicale, ou manière abrégée d'écrire la musique, à l'usage des compositeurs et des imprimeurs*; Paris, 1805, in-8°; — *Considérations sur les divers Systèmes de la Musique ancienne et moderne, et sur le genre enharmonique des Grecs, avec une Dissertation préliminaire relative à l'Origine du Chant, de la Lyre et de la Flûte attribuée à Pan*; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; — *Lettre à M. le rapporteur de la commission chargée par la seconde classe de l'Institut de France d'examiner les mémoires concernant le prix proposé sur les Difficultés qui s'opposent à l'introduction d'un rhythme régulier dans la versification française*; Paris, 1815, in-8° (extr. du *Magasin Encyclop.*). — *De la Notation Musicale en général, et en particulier de celle du système grec*; Paris, 1817, in-8° (extr. du même recueil); — *De la Fixité et de l'Invariabilité des Sons musicaux, et de quelques Recherches à faire à ce sujet dans les écrivains orientaux*; Paris, 1824, in-8°. A. ROCHAS.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*. — Quérard, *La France Littéraire*. — Rochas, *Biographie du Dauphiné*.

JOUBERT (*Joseph*), moraliste français, né à Montignac (Périgord), le 6 mai 1734, mort à Paris, le 4 mai 1824. Fils aîné d'un médecin et destiné au barreau, il alla achever ses études à Toulouse. Les Pères de la Doctrine chrétienne l'attirèrent dans leur collége. Il y resta jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, sans prononcer de vœux, chargé du professorat des basses classes, et s'initiant, sous la direction des vieux maîtres de la Doctrine, aux secrets de l'antiquité grecque et latine. Sa santé ne suffisant pas aux travaux de l'enseignement, il quitta Toulouse, et, après avoir passé deux ans dans sa famille, il se rendit à Paris au commencement de 1778. Il se lia avec Marmontel, La Harpe, d'Alembert, et fut admis dans la familiarité de Diderot, dont la bonhomie et l'originalité le charmèrent. Une amitié plus intime et plus durable l'unit bientôt à Fontanes. Ces deux esprits distingués ne s'accordaient pas dans leurs admirations littéraires. Tandis que Fontanes, plus classique, craignait de s'écarter des modèles français du dix-septième et du dix-huitième siècle, Joubert, plus hardi, parlait de Shakspeare avec enthousiasme. Cette différence d'idées n'altéra en rien leur intimité, et, en 1788, Joubert, profitant d'un séjour de quelques mois à Villeneuve-le-Roi en Bourgogne, ménagea à son ami un riche mariage. Lui-même songeait à s'établir dans cette petite ville

(1) « Il était fait, dit Napoléon, pour arriver à une grande renommée militaire; mais il n'avait pas encore acquis toute l'expérience nécessaire. »

lorsque en 1790 ses compatriotes le rappelèrent à Montignac en l'élisant juge de paix. Il remplit ces fonctions, si difficiles dans des temps de troubles, avec une extrême sollicitude; mais, les trouvant trop pénibles pour sa santé, il refusa de les continuer plus de deux ans, et alla chercher à Villeneuve un abri contre la tourmente révolutionnaire. Il s'y maria, et au milieu des terribles agitations dont le bruit arrivait jusque dans sa paisible retraite, il poursuivit des recherches de philosophie morale dès longtemps commencées et qui l'occupèrent toute sa vie. Vers le même temps les troubles politiques amenèrent près de lui une femme jeune encore, de l'esprit le plus noble et le plus délicat, cruellement frappée dans sa famille et atteinte dans sa santé. Mme de Beaumont, dont le nom se rattache aux dernières pages d'André Chénier et aux débuts de Châteaubriand, exerça une vive influence sur son talent. « Ce qu'elle lui inspirait, dit M. Sainte-Beuve, serait difficile à définir : c'était une sollicitude active et tendre, perpétuelle, sans orage et sans trouble, pleine de chaleur, pleine de rayons. Cet esprit trop vif, qui ne savait pas marcher lentement, aimait à voler et à s'élever près d'elle. Il avait, comme il le dit, l'esprit « frileux »; il aimait qu'il fît tiède et doux autour de lui; il trouvait auprès d'elle cette sérénité et cette chaleur d'affection, et il y puisait la force et l'indulgence. » Aussitôt que l'agitation politique se fut calmée, Mme de Beaumont revint à Paris, et son salon rassembla une société dont les membres les plus fidèles étaient MM. Pasquier, Molé, de Vintimille, Chênedollé, Gueneau de Mussy, Mmes Krudner, de Duras. Joubert, un des hôtes de ce cercle choisi, y introduisit d'abord Fontanes, puis Châteaubriand, que Fontanes lui avait fait connaître, et dont il devint le conseiller éclairé et l'admirateur affectueux. La mort de Mme de Beaumont, en 1803, laissa un grand vide dans son existence; son ardeur littéraire, qui n'avait jamais été bien vive, en fut tout à fait ralentie. Il continua de méditer, et se découragea d'écrire. En 1809, Fontanes, grand-maître de l'université, le porta, après MM. de Bonald et de Bausset, sur la liste des conseillers et des inspecteurs généraux. En le proposant à l'empereur, il ajoutait : « Ce nom est moins connu que les deux précédents, et c'est cependant le choix auquel j'attache le plus d'importance. M. Joubert est mon ami depuis trente ans. C'est le compagnon de ma vie, le confident de toutes mes pensées. Son âme et son esprit sont de la plus haute élévation. » Appelé pour la seconde fois, et sans l'avoir désiré, à des fonctions publiques, Joubert s'y dévoua entièrement. Il allait même jusqu'à négliger ses sujets de causerie habituelle pour ne plus s'entretenir que d'enseignement, de professeurs, de lycée : ce qui faisait dire à Mme de Châteaubriand :

L'ennui naquit un jour de l'université.

La Restauration satisfit les idées de Joubert, sans éveiller ses passions, et quoique diverses circonstances le fixassent dans un monde tout royaliste, les vivacités de la politique n'altérèrent point la sérénité de son intelligence et la bienveillance de son commerce. « Il eut le rare bonheur, dit M. Raynal, d'arriver au terme de la vie sans avoir perdu une des amitiés formées pendant la route. » Dans les premiers mois de 1824, ses indispositions habituelles s'aggravèrent, et le 22 mars il écrivit à la fin de son journal ces derniers mots qui résument sa vie : « le vrai, le beau, le juste, le saint ». Il n'avait publié que quelques articles de journaux; mais il laissait de nombreux manuscrits. Sa veuve les confia à Châteaubriand, qui en tira un volume de *Pensées*. Ce volume, qui n'était point destiné au public, obtint un vif succès dans le cercle restreint où il fut répandu. Une édition beaucoup plus complète parut par les soins de M. Paul Raynal, neveu de l'auteur : *Pensées, Essais, Maximes et Correspondance;* Paris, 1842, 2 vol. in-8°. Une troisième édition, encore augmentée, a été publiée en 1849. Malgré ce succès, les *Pensées* de Joubert ne paraissent pas destinées à la popularité; mais, pour une certaine classe de lecteurs, elles forment un livre original, charmant, quoique trop subtil, et qui restera. L. J.

Paul Raynal, *Notice sur Joubert*, en tête de ses *Pensées*. — Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires*, t. II. — *Causeries du lundi*, t. I.

JOUBERT (*Arnaud*), magistrat français, frère du précédent, né à Montignac, en 1768, mort le 20 juillet 1854. Il comptait douze ans de services judiciaires lorsqu'il entra à la cour de cassation, en 1813, avec les fonctions d'avocat général. Il conserva ces fonctions jusqu'au 6 août 1832, époque à laquelle il fut nommé conseiller. Il prit sa retraite en 1849. « Cette vie modeste, obligeante et dévouée, étrangère aux ambitions politiques, s'était fait, dit M. de Royer, un cercle d'affections intimes et distinguées, parmi lesquelles les noms de Châteaubriand et de Fontanes se rencontrent à côté de celui de son frère. » Après la mort de ce frère, « sa grande préoccupation, dit M. F. Barrière, fut la publication des *Pensées* et des *Fragments* qu'il avait laissés. Un premier choix, encore incomplet, fut d'abord imprimé pour un petit nombre d'amis par les soins d'un glorieux éditeur, M. de Châteaubriand; mais bien des recherches restaient encore à exploiter, et il fallait une publicité plus étendue. M. Joubert en chargea son gendre, M. Paul Raynal, et le livre publié en 1842 montra qu'il avait dignement placé sa confiance. Quelques années après, privé par une mort prématurée de ce gendre si cher, M. Joubert, à plus de quatre-vingts ans, se vit forcé de présider lui-même à une nouvelle édition devenue nécessaire. » On a de lui : *Notice historique sur Jos. Joubert, ancien inspecteur général de l'Université*; Paris 1824, in-8°. J. V.

F. Barrière, *Nécrologie* dans le *Journal des Débats*, des 16 et 17 août 1854. — M. de Royer, *Discours de rentrée de la Cour de Cassation, le* 3 *novembre* 1854.

JOUBERT (*Joseph - Antoine - René*, vicomte), général français, né le 11 novembre 1772, à Angers, mort le 23 avril 1843 à Paris. Volontaire de 1791 au 2e bataillon de Maine-et-Loire, il franchit rapidement les grades inférieurs, fit les campagnes de l'armée du nord, et fut envoyé en Italie avec l'épaulette de lieutenant. A Rivoli, à la tête de 50 hommes de la 85e demi-brigade, il surprit un corps de 2,000 Autrichiens, qu'il emmena prisonniers; cette action d'éclat lui valut un sabre d'honneur et le grade de capitaine (an VI). En Égypte, il se distingua de nouveau aux batailles de Chébréiss et des Pyramides, passa dans le régiment des dromadaires, fut blessé de deux coups de feu devant le fort d'El-Arisch, et combattit avec la plus grande valeur à Aboukir et à Héliopolis. Nommé successivement aide-de-camp du général Lagrange (an IX), chef de bataillon (an X) et officier de la Légion d'Honneur (an XII), il fit, à la grande armée, les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne, devint colonel le 20 janvier 1806, et prit une part importante aux batailles de Friedland, d'Eckmühl et de Wagram; blessé à cette dernière journée, il reçut en récompense le titre de baron (1809). Deux ans plus tard, il était promu général de brigade (6 août 1811). En cette qualité il commanda en Russie, contribua à la prise de Smolensk, fit à Lutzen des prodiges de valeur, et se replia sur le Rhin avec les débris du sixième corps. Durant la campagne de France, il donna de nouvelles preuves de son intrépidité, à Brienne et à Montmirail. La Restauration conserva le général Joubert dans le cadre d'activité. D'abord inspecteur général d'infanterie, il commanda ensuite les département du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine. En 1835 il fut admis à la retraite. Il tenait son titre de vicomte du roi Louis XVIII. P. Louisy.

Victoires et Conquêtes. — *Fastes de la Légion d'Honneur.* — *Moniteur de l'Armée.* — Pascal, *Les Bulletins de la Grande Armée.*

JOUENNEAUX (*Guy*), grammairien et théologien français, né dans le Maine, vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1507. La pauvreté de ses parents ne lui permettant pas de se consacrer tout entier à l'étude, il se rendit à Paris, avant même d'avoir achevé ses humanités, et se procura la plus modeste subsistance en surveillant l'éducation de quelques enfants. En 1490 il avait acquis de la renommée, occupait une chaire, et faisait des cours publics, entouré d'auditeurs. C'est pourtant vers cette époque qu'il crut devoir chercher au fond d'un cloître une existence mieux garantie et plus tranquille, et qu'il alla revêtir la robe noire à l'abbaye de Chesal-Benoît, récemment réformée. En 1497 nous le voyons institué abbé triennal de Saint-Sulpice de Bourges, après l'abdication de Jean ou Guillaume Alabat. Il fut ensuite, suivant dom Liron, confesseur de Jeanne de France.

Le premier ouvrage publié par Guy Jouenneaux est un *Commentaire sur Térence*, qui parut d'abord à Paris, chez Marnef, en 1492, in-fol. On l'a souvent réimprimé. Nous désignerons ensuite : *Guidonis Juvenalis, patria Cenomani, in Linguæ Latinæ Elegantias tam a Laurentio Valla quam a Gelio memoriæ proditas Interpretatio dilucida;* Paris, 1494, in-4°. Dom Liron lui attribue en outre un traité spécial sur la grammaire, *Guidonis Juvenalis Grammatica*, publié à Limoges en 1518. Mais nous avons vainement recherché cet ouvrage, et peut-être il ne diffère pas du commentaire sur les *Élégances* de Valla. Les œuvres ascétiques de Guy Jouenneaux sont : une traduction française de la Règle de Saint-Benoît, publiée, suivant Catherinot, en 1500, suivant dom Liron en 1505, et un traité intitulé : *Vindiciæ, seu defensio reformationis monasticæ;* Paris, 1503, in-8°. B. H.

D. Liron, *Singularités Hist. et Litt.*, t. III. — Catherinot, *Annal. typogr. de Bourges.* — *Corresp. littér.* du président Bouhier, t. V (Manuscrits de la Bibliothèque impériale). — B. Hauréau, *Hist. Littér. du Maine*, t. I, p. 233, et t. IV, p. 397.

JOUET (*Jean*), archéologue français, né à Chartres, en 1629, mort en la dite ville, le 20 novembre 1702. Chanoine de Saint-Piat, cathédrale de Chartres, il fut reçu maître de psallette (musique), le 2 mai 1652, charge dont il se démit le 10 septembre 1687. On a de lui : Trois *Lettres pour l'éclaircissement de la fondation de la victoire de Philippe le Bel à Chartres et à Paris, et de l'offrande de son cheval et de ses armes à Notre-Dame de Paris*, imprimées, pag. 339 et suiv., dans le *Voyage de Munster et de Hollande* par Joly, chanoine de Paris; Paris, 1672. R. (de Chartres).

Brillon, *Add. mss.*, p. 220. — Janvier de Flainville, *Mss., v. auteurs*, p. 601.

JOUFFROI (*Jean* DE), en latin *Joffredus*, prélat français, né à Luxeuil (Franche-Comté), vers 1412, mort au prieuré de Rully, le 24 novembre 1473. Né d'une ancienne famille, il commença ses études à Dôle, et les termina à Cologne et à Pavie; il prit l'habit religieux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Luxeuil. Il retourna ensuite à Pavie, où il professa pendant trois ans la théologie et le droit canon. A la sollicitation du pape Eugène IV, il assista au concile de Ferrare (10 janvier 1438), dans lequel il porta plusieurs fois la parole avec distinction. De retour à Luxeuil, il se mit au service du duc de Bourgogne, qui le nomma aumônier de son commun, l'admit dans son conseil et le chargea de diverses missions en Espagne, en Portugal et en Italie. Lorsque Philippe le Bon institua l'ordre de la Toison d'Or (27 novembre 1430), il envoya Jouffroi à Rome solliciter d'Eugène IV l'approbation de cet ordre de chevalerie. A son retour, le duc prit Jouffroy pour son secrétaire intime, le fit

élire abbé de Luxeuil et nommer évêque d'Arras. Joubert ne se trouva pas satisfait de sa haute fortune : il s'attacha au dauphin (depuis Louis XI), alors réfugié en Brabant. Ce prince, devenu roi, donna à Jouffroy toute sa confiance, et sollicita pour lui le chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engagerait le roi à supprimer la pragmatique sanction. Jouffroi obtint du monarque une déclaration telle que le pape la souhaitait ; mais Louis XI exigeait de son côté que le pape accordât l'investiture du royaume de Naples à Jean de Calabre. Pie II accorda, en 1461, le chapeau rouge à Jouffroy, et le nomma à l'évêché d'Albi ; mais il refusa sa protection à Jean de Calabre. Louis XI déclara alors qu'il avait été joué par le pape, et fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves et les expectatives, qui étaient presque le seul avantage que l'abolition de la pragmatique sanction avait procuré au souverain pontife. C'était, par le fait, rétablir les choses en leur ancien état. Louis XI ne manifesta pas de déplaisir à Jouffroy ; il le fit son aumônier, lui donna l'abbaye de Saint-Denis, et, en 1469, l'envoya en Castille solliciter la main de l'infante Isabelle (la Catholique), sœur du roi Henri l'Impuissant, pour le duc de Guyenne. Isabelle refusa ; mais Jouffroy réussit à fiancer le duc de Guyenne avec Juana dite *la Beltraneja*, fille d'Henri. Il fut ensuite chargé de réduire le duc d'Armagnac, bloqué dans Lectoure ; il feignit de vouloir traiter, et, profitant de la confiance des assiégés, il s'introduisit dans la ville, et fit massacrer le duc et ses principaux partisans. Jouffroy suivait l'armée en Catalogne lorsque, surpris d'une fièvre aiguë, il s'arrêta au prieuré de Rully, où il mourut âgé de soixante ans. D'Achery a publié plusieurs discours de ce prélat dans son *Spicilegium*. A. L.

Grappin, *Éloge historique de J. Jouffroy, cardinal d'Alby* ; Besançon, 1785, in-8°. — Cellier, *Journal de Verdun*, mars 1758. — Moréri, *Le Grand Dictionnaire Historique*.

JOUFFROY (*Théodore-Simon*), célèbre philosophe français, né en 1796, au hameau des Pontets, près de Mouthe, département du Doubs, mort à Paris, le 4 février 1842. Son père était agriculteur et en même temps percepteur de sa commune. Vers l'âge de dix ans, le jeune Théodore fut confié à l'un de ses oncles, ecclésiastique et professeur au collége de Pontarlier. Ce fut au collége de cette ville qu'il fit la plus grande partie de ses études classiques ; mais il alla, comme élève de rhétorique, les achever au lycée de Dijon. Il y fut remarqué, parmi les plus brillants élèves, par M. Roger, inspecteur général des études et membre de l'Académie Française, qui, au commencement de l'année 1814, obtint son admission à l'École Normale. Une conférence de philosophie venait d'être confiée à M. Victor Cousin. Le jeune Jouffroy suivit cet enseignement ; et de même que, quelques années auparavant, M. Cousin s'était senti philosophe en entendant les leçons de Laromiguière, de même Jouffroy eut conscience de sa vocation en écoutant les leçons de M. V. Cousin. En 1817 Jouffroy fut nommé élève-répétiteur pour la philosophie à l'École Normale, et, en même temps, il fut chargé d'un cours de philosophie au collége *Bourbon*, aujourd'hui lycée *Bonaparte*. Il quitta cette chaire en 1820, et, deux ans après, la suppression de l'École Normale lui fit perdre ses fonctions de répétiteur. Il ouvrit alors chez lui des cours particuliers, et devint en même temps collaborateur à quelques journaux et recueils littéraire, tels que *Le Courrier français*, *Le Globe*, *La Revue Européenne*, *L'Encyclopédie moderne*. Un grand nombre d'entre les articles qu'il y publia furent reproduits plus tard dans ses *Mélanges Philosophiques*. En 1828, sous un ministère réparateur, Jouffroy reparut dans l'enseignement public comme suppléant de M. Milon dans la chaire de philosophie ancienne à la Faculté des Lettres de Paris. Mais ce ne fut qu'à la révolution de 1830 que les portes de l'École Normale (1) se rouvrirent pour lui : il y rentra en qualité de maître de conférences de philosophie, en même temps qu'il était nommé, à la Faculté des Lettres de Paris, professeur adjoint de l'histoire de la philosophie moderne, dont le titulaire était alors Royer-Collard. Ce fut là que Jouffroy fit une série de leçons sur le droit naturel, qui, recueillies par la sténographie et imprimées, constituèrent dans leur ensemble, au nombre de trente-deux, le *Cours de Droit naturel*. En 1833, nous voyons Jouffroy succéder, au Collége de France, à M. Thurot, qui y avait exercé les fonctions de professeur de lettres et de philosophie grecques. Seulement, ce cours fut changé pour Jouffroy en un cours de philosophie grecque et latine. Vers le même temps, Jouffroy fut élu membre titulaire de l'Académie des Sciences morales et politiques d'abord dans la section de morale, puis dans celle de philosophie. En 1835, une première invasion de la terrible maladie qui, sept ans plus tard, devait le conduire au tombeau, força Jouffroy à aller demander la santé au soleil de l'Italie. Ce fut à cette époque qu'il acheva sa traduction des *Œuvres complètes de Thomas Reid* : travail qui, avec la traduction des *Esquisses de Philosophie morale de Dugald-Stewart*, et les *Préfaces* ou *Introductions* annexées par Jouffroy à ces traductions, contribua puissamment à populariser en France cette philosophie écossaise dont Royer-Collard, dans son cours à la Faculté, avait donné de si savantes analyses. De retour à Paris, Jouffroy quitta, en 1838, sa chaire

(1) Cette école, supprimée en 1822 par M. de Corbière, avait été rétablie en 1826, sous le ministère de M. l'abbé de Frayssinous, évêque d'Hermopolis. De 1826 à 1828, elle occupa un des quartiers du collége Louis le Grand. Vers la fin de 1828 elle fut transférée au collége du Plessis. Elle portait alors le modeste nom d'*École préparatoire*. Son ancien nom, celui d'*École Normale*, ne lui fut restitué qu'à la révolution de 1830.

du Collége de France pour la place de bibliothécaire de l'Université, devenue vacante par la mort de Laromiguière, et en même temps il échangea, à la Faculté des Lettres, la chaire d'histoire de la philosophie moderne contre la chaire de philosophie, que Laromiguière laissait également vacante. Mais dès cette même année, sa santé l'ayant forcé à se faire suppléer, il choisit à cet effet M. Adolphe Garnier (1), l'un de ses anciens élèves, qui l'avait aidé dans sa traduction des *Œuvres de Reid*. En 1840 M. Cousin, devenu ministre de l'instruction publique, appela Jouffroy au conseil de l'université. Il y siégea jusqu'à sa mort, et fut, à son tour, remplacé par M. Cousin. Dès 1831 Jouffroy appartenait à la chambre des députés, où il avait été envoyé par l'arrondissement de Pontarlier. « Jouffroy, dit M. Garnier, qui a publié dans le *Dictionnaire des Sciences Philosophiques* un excellent travail sur sa vie et ses écrits, n'occupa point à la chambre le rang qui appartenait à son mérite. Il fut d'abord étonné de la multiplicité des questions et de la rapidité avec laquelle on les décidait : la loi est votée, disait-il, avant que j'aie pu la comprendre : il ne savait pas encore que souvent l'on adopte ou rejette une loi, moins d'après le mérite de la mesure en elle-même, que d'après le parti auquel on appartient, ce qui abrège le temps et l'étude. Il débuta par proposer à la chambre le changement de son règlement sur les pétitions : il voulait que les commissions fussent juges du mérite des demandes, et n'offrissent à la chambre que celles qui mériteraient de l'occuper. Il pensait qu'on aurait ainsi plus de temps pour traiter des affaires sérieuses. Mais les assemblées n'aiment pas que les nouveaux venus réforment leurs usages, et la proposition fut rejetée. La promptitude des décisions ne fut pourtant pas ce qui embarrassa le plus Jouffroy; il fut bien plus arrêté par la faiblesse de sa poitrine. Nous dirons, en empruntant une ingénieuse expression de M. Villemain, qu'il aurait pu « se faire entendre à force de se faire écouter »; mais c'eût été au prix d'efforts pénibles pour l'assemblée, plus pénibles encore pour l'orateur. Il monta donc rarement à la tribune. Il y parut cependant en deux occasions éclatantes pour lui : dans la première, il contribua à sauver le ministère par un excellent discours, en montrant qu'il n'y avait entre les ministres et l'opposition qu'une différence de nuances et point de dissentiment fondamental; dans la seconde, c'était en 1840, chargé de rédiger l'adresse, il crut que le ministère nouveau devait se distinguer de celui qu'il remplaçait par quelque différence profonde; il marqua cette différence, et il fut surpris de se voir abandonné de la majorité, et, par conséquent, du ministère lui-même. Cet échec exerça une influence funeste sur la santé de Jouffroy, déjà fortement ébranlée. Ses amis le pressaient de retourner dans cette Italie où il avait déjà trouvé son salut : il crut pouvoir résister au mal sans changer de climat; mais il ne fit plus que languir, et en février 1842, après s'être vu lentement affaiblir, il s'éteignit. Il ne démentit pas un seul instant le calme et la fermeté de son âme; il voulut, pendant les derniers jours, se recueillir dans une solitude complète; il n'admit auprès de lui que sa femme et ses enfants. Il ordonna de fermer les volets de ses fenêtres; il se priva même de la société de la lumière, et demeura seul avec sa pensée jusqu'au moment de sa mort. »

(1) Voir notre notice biographique sur M. Adolphe Garnier.

Voici l'indication des divers ouvrages de Jouffroy, dans l'ordre chronologique de leur publication :

Traduction des *Esquisses de Philosophie morale* de Dugald-Stewart, 1 vol. in-8°; Paris, 1826 (1). A sa traduction du texte anglais, Jouffroy a annexé une *Préface*, qui, par son développement, et surtout par l'importance des questions qui y sont abordées et résolues, a elle-même la valeur d'un véritable livre. Les principaux points traités dans cette préface sont les suivants : *Des Phénomènes intérieurs, et de la possibilité de constater leurs lois; De la Transmission et de la Démonstration des Notions de Conscience; Des Sentiments des Philosophes sur les Faits de Conscience; Du Principe des Phénomènes de Conscience*; — Traduction des *Œuvres complètes* de Thomas Reid, chef de l'École écossaise, 6 vol. in-8°. Cette publication, commencée en 1828, n'a été achevée qu'en 1835 (2). Jouffroy a joint au tome III et au tome IV de sa traduction plusieurs *Fragments historiques et théoriques* des leçons faites à la Faculté des Lettres de Paris, de 1811 à 1814, par Royer-Collard, et une *Introduction* à ces *Fragments*. Le t. Ier, qui a été publié le dernier des six, s'ouvre par une *Préface du traducteur*, très-étendue, très-développée, dans laquelle Jouffroy entreprend de fixer la véritable valeur de la philosophie écossaise. A cet effet, il divise son travail en quatre parties, qui ont successivement pour objet : 1° les idées des philosophes écossais sur la science; 2° la critique des idées écossaises sur l'ensemble de la philosophie; 3° la critique des idées écossaises sur les limites de la science de l'esprit; 4° la critique des idées écossaises sur les conditions de la science de l'esprit. Cette préface est suivie de la traduction d'une *Vie de Reid par Dugald-Stewart*, et d'une liste, aussi complète qu'il a été possible à Jouffroy de la former, de tous les ouvrages philosophiques sortis du mouvement écossais, à le prendre à son origine, c'est-à-dire depuis Hutcheson jusqu'à nous. Cette notice bibliographique

(1) Cet ouvrage n'a eu jusqu'ici (septembre 1858) qu'une édition.

(2) Même observation que de la note précédente.

donne une idée générale des travaux philosophiques des Écossais. Pour sa rédaction, Jouffroy a été aidé de renseignements que lui ont fournis deux amis de Dugald-Stewart, MM. Bannatyne et Jackson, de Glascow, et en même temps M. Hercule Scott, professeur de philosophie au collége du Roi à Aberdeen; — *Mélanges philosophiques;* in-8°, 1833 (1). Ce volume se compose de dix-huit morceaux dont voici les titres : *Comment les dogm s finissent; De la Sorbonne et des Philosophes; Réflexions sur la Philosophie de l'Histoire; Bossuet, Vico, Herder; Du Rôle de la Grèce dans le Développement de l'Humanité; De l'État actuel de l'Humanité; De la Philosophie et du Sens commun; Du Spiritualisme et du Matérialisme* (2); *Du Scepticisme; De l'Histoire de la Philosophie; De la Science Psychologique* (3); *De l'Amour de Soi; De l'Amitié; Du Sommeil; Des Facultés de l'Ame humaine; De l'Éclectisme en Morale; Du Bien et du Mal* (4); *Du Problème de la Destinée humaine* (5). Plusieurs de ces morceaux étaient complétement inédits à l'époque où Jouffroy publia ce volume de *Mélanges:* Mais la plupart avaient été publiés, soit dans la *Revue européenne* (6), soit dans *Le Globe* (7), soit dans l'*Encyclopédie moderne* de Didot frères (8). — *Cours de droit naturel.* Cet ouvrage a eu jusqu'ici trois éditions. La première, publiée en 1835, 2 vol. in-8°, par Jouffroy lui-même, était restée incomplète; elle a été augmentée, en 1842, d'un troisième volume, par M. Damiron, d'après les notes laissées par Jouffroy. La seconde, 2 vol. in-8°, a été publiée en 1843 par M. Damiron après la mort de l'auteur. La troisième, 2 vol. in-12, a paru en novembre 1857. L'auteur de la présente notice a donné ses soins à la publication de cette troisième édition. L'ouvrage se compose de trente-deux leçons, faites à la Faculté des Lettres de Paris par Jouffroy, en qualité de professeur adjoint à la chaire d'histoire de la philosophie moderne, dont le titulaire était Royer-Collard. Après quelques leçons préliminaires, ayant pour objet la description des faits moraux de la nature humaine, l'auteur expose et apprécie le système fataliste, le système mystique, le système panthéiste, le système sceptique, le système égoïste, le système sentimental, enfin le système rationnel, et consacre ses cinq dernières leçons à des *Vues théoriques;* — *Nouveaux Mélanges Philosophiques*, in-8°; Paris, 1842 (1), précédés d'une notice, et publiés, après la mort de l'auteur, par M. Ph. Damiron, membre de l'Institut, collègue et ami de Jouffroy. Les morceaux dont se compose ce volume sont les suivants : *De l'Organisation des Sciences Philosophiques; De la Légitimité de la distinction de la Psychologie et de la Physiologie* (2); *Rapports sur le Concours relatif aux Écoles Normales; Discours prononcé à la distribution des prix du collége Charlemagne* (août 1846); *Ouverture du Cours d'histoire de la Philosophie ancienne à la Faculté des Lettres en* 1828, 1re *leçon; Faits et Pensées sur les Signes;* — *Leçon sur la Sympathie* (3). — *Cours d'Esthétique;* in-8°; Paris, 1843 (4); publié, après la mort de l'auteur, par M. Damiron, d'après les rédactions et les notes de M. Delorme, l'un des auditeurs de ces cours particuliers professés par Jouffroy de 1822 à 1826. Ce cours, divisé en quarante leçons, est précédé d'une préface de l'éditeur, et suivi d'un appendice composé de trois morceaux ainsi intitulés : *Que le Sentiment du Beau est différent de celui du Sublime, et que ces deux sentiments sont immédiats;* — *Beau, Agréable, Sublime;* — *De l'Imitation.* Le premier de ces trois morceaux était originairement une thèse pour le doctorat, écrite et soutenue par Jouffroy en août 1816, lors de sa sortie de l'École Normale.

On voit par les titres de ces divers écrits que, bien que Jouffroy n'ait pas composé ce qu'on pourrait appeler un système complet de philosophie, cependant toutes les grandes questions de la science ont trouvé place dans ses travaux. Toutefois, Jouffroy est avant tout un psychologue, et, comme tel, il s'était formé à la grande et sage école des Écossais. Sans vouloir rien ôter ici au mérite de la remarquable *Préface* que Jouffroy a mise en tête de sa traduction des *Esquisses de Philosophie morale* de Dugald-Stewart, nous devons faire observer qu'avant lui Reid, dans quelques excellents chapitres de ses *Essais sur les Facultés intellectuelles de l'homme* (5), avait montré la possibilité d'une science psychologique, et indiqué les moyens à employer pour constituer cette science. L'écrivain écossais s'est même mieux tenu que le philosophe français dans les termes de l'exacte vérité, en ce que, tout en décrivant les moyens de connaître les opérations de l'esprit, il n'a pas craint de montrer, et même dans toute leur étendue, les difficultés attachées

(1) C'est la seule édition.
(2) Rapprocher ce morceau de la *Préface* des *Esquisses*, mentionnée ci-dessus.
(3) Même observation.
(4) Confronter ce fragment avec les doctrines contenues dans l'ouvrage intitulé *Cours de Droit naturel*, dont il sera parlé ci-après.
(5) Même observation. Ce dernier fragment est la première leçon du cours de morale professé à la Faculté des Lettres de Paris de 1830 à 1831. Cette leçon, recueillie par la sténographie, fut revue par l'auteur.
(6) Dès 1824.
(7) Pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827.
(8) Voir les tomes II, IV, XII, XIX, XX.

(1) N'a eu jusque ici (sept. 1858) qu'une édition.
(2) Rapprocher ce morceau de la *Préface* des *Esquisses* ainsi que du morceau des premiers *Mélanges*, intitulé *De la Science psychologique*.
(3) 7 février 1834, à la Faculté des lettres de Paris.
(4) N'a eu jusqu'ici (sept. 1858) qu'une édition.
(5) Essai 1er, chap. V et VI, intitulés : *Des vrais moyens de connaître les opérations de l'esprit.* — *De la difficulte d'étudier les opérations de l'esprit.*

à cette étude. Quoi qu'il en soit, il serait injuste de méconnaître le talent et la vigueur avec lesquels Jouffroy, dans la *Préface* dont nous parlons, a soutenu, contre les prétentions d'un physiologisme exclusif, la possibilité d'une science psychologique. Il commence par démontrer, en faisant appel à la conscience individuelle de chacun de nous et à la conscience générale de l'humanité, qu'il y a toute une variété de phénomènes qui se passent dans le for intérieur, telles que nos idées, nos volontés, nos sensations, et que ces faits internes, dont nous avons conscience, nous paraissent d'une réalité tout aussi assurée que les choses que notre œil voit et que notre main touche. S'il y a ainsi deux vues, l'une sur le dehors par les sens, l'autre sur le dedans par le sens intime, il y a donc aussi deux sortes d'observation, l'observation sensible et l'observation interne. De même que c'est par une attention persévérante et soutenue que le naturaliste dépasse la connaissance vague et imparfaite que le commun des hommes a des choses extérieures, et parvient ainsi à une connaissance plus distincte et plus complète de la nature, de même c'est par la considération volontaire et attentive des phénomènes intérieurs que le psychologue peut élever à l'exactitude d'une notion scientifique l'idée vague que nous avons tous de ce qui se passe en nous. On peut donc constater d'une manière scientifique les lois des phénomènes intérieurs, et en tirer des inductions par le raisonnement; et, à cet égard, la science des faits internes est placée dans les mêmes conditions que celle des faits extérieurs. Mais cette science est-elle susceptible de transmission et de démonstration? Ce second point est résolu par Jouffroy non moins péremptoirement que le premier. Rien ne se passe en nous dont nous n'ayons conscience. Il n'est donc pas un seul phénomène intérieur, parmi les faits constitutifs de notre nature morale, que le dernier paysan, comme le plus grand philosophe, n'ait éprouvé et senti plusieurs fois. Seulement, le philosophe, qui a observé ces phénomènes, en a une idée précise, tandis que la plupart des hommes, qui n'étudient pas ce qui se passe en eux, n'en ont qu'une idée vague, et par là qu'un souvenir confus. Eh bien, c'est à cette idée vague, c'est à ce souvenir confus que s'adresse le philosophe. Il aide ses auditeurs ou ses lecteurs à en faire l'analyse et à en remarquer successivement tous les éléments. Telle est la manière dont Jouffroy estime que peut se transmettre la notion des faits de conscience. Si donc, d'une part, il est possible d'observer et d'étudier en nous les phénomènes du for intérieur, et si, d'autre part, il est possible de transmettre à autrui la notion, ainsi acquise, de ces phénomènes, la psychologie mérite de prendre place parmi les sciences positives; et que deviennent alors les dédains des naturalistes exclusifs, pour qui la science de l'homme se ramène tout entière à la seule étude des fonctions physiologiques? Jouffroy a pris soin, du reste, de poser d'une manière bien nette la limite qui sépare la psychologie d'avec la physiologie (1). Le monde interne lui paraît de tous points limité par la conscience, et, avec lui, la psychologie, dont l'objet est d'éclaircir ce que la conscience sait du for intérieur. Le corps est donc exclu de l'objet de la psychologie : « chose singulière, dit Jouffroy (2), si le corps était l'homme! Mais le *moi* ne se reconnaît pas dans cette masse solide, figurée, étendue, et perpétuellement changeante, qui l'enveloppe, et qu'il nomme lui-même le corps. Non-seulement il ne s'y trouve pas, mais il la regarde comme une chose extérieure à lui, qui, à la vérité, agit sur lui, et sur laquelle il agit, mais qui, malgré ces rapports d'action réciproque, ne se confond pas plus avec lui que les planètes qui gravitent dans les cieux ».

Jouffroy s'est moins attaché dans ses écrits à résoudre des questions psychologiques, sauf cependant plusieurs questions de psychologie morale (3), qu'à déterminer avec précision l'objet, la certitude, le point de départ, et la circonscription de la psychologie. Toutefois, on rencontre dans ses premiers et dans ses nouveaux *Mélanges* plusieurs pages sur l'*Amour de soi*, sur l'*Amitié*, sur la *Sympathie*, qui sont autant de formes de la sensibilité, et notamment une étude sur les *Facultés de l'Ame humaine*. A l'exemple de Laromiguière (4), Jouffroy ne veut pas que l'on confonde les facultés avec les simples capacités. L'homme seul lui paraît posséder de véritables facultés, parce que chez l'homme seul le pouvoir personnel intervient dans l'exercice des capacités ou propriétés, tandis que dans les choses, c'est la nature, ou plutôt Dieu, qui agit. Cette distinction une fois posée, Jouffroy décrit la méthode qui lui paraît devoir être suivie pour arriver à déterminer les facultés de l'âme humaine. Cette méthode lui paraît devoir être la même que celle par laquelle nous déterminons les propriétés naturelles des choses. Le feu produit de la chaleur : il a donc la propriété de la produire. Certains corps conduisent l'électricité : ils ont donc la propriété d'être conducteurs de ce fluide. En général, on reconnaît qu'une chose a plusieurs propriétés, quand elle manifeste plusieurs phénomènes d'une nature différente; chaque espèce de phénomènes suppose une capacité spéciale, et l'on reconnaît dans une chose autant de propriétés différentes qu'on y aura observé d'espèces distinctes de phénomènes. C'est de la même manière qu'on parvient à dis-

(1) Voir, indépendamment de la *Préface* des *Esquisses*, l'article intitulé *De la Science psychologique*, dans les *Mélanges philosophiques*.

(2) *Mélanges*, art. *De la Science psychologique*.

(3) Voir notamment, à cet égard, dans le *Cours de Droit naturel*, la 2e leçon, intitulée : *Faits moraux de la nature humaine*.

(4) Voir plus loin, dans ce recueil, notre article sur LAROMIGUIÈRE.

tinguer les différentes facultés de l'âme. Guidé par cette méthode, Jouffroy croit pouvoir composer ainsi la liste de ces facultés : 1° le *pouvoir personnel*, ou ce pouvoir suprême que nous avons de nous emparer de nous-même ainsi que des capacités qui sont en nous, et d'en disposer : cette faculté est vulgairement connue sous les noms de *liberté* ou *volonté*, lesquels, d'après Jouffroy, ne la désignent qu'imparfaitement ; 2° les *penchants primitifs de notre nature*, ou cet ensemble d'instincts et de tendances qui nous poussent vers certaines fins et dans de certaines directions antérieurement à toute expérience, et qui, tout à la fois, indiquent à notre raison la destination de notre être, et animent notre sensibilité à la poursuivre ; 3° la *faculté locomotrice*, ou cette énergie au moyen de laquelle nous ébranlons les nerfs locomoteurs, et produisons tous les mouvements volontaires corporels ; 4° la *faculté expressive* (1), ou ce pouvoir que nous avons de traduire au dehors par des signes ce qui se passe en nous et de nous mettre par là en communication avec nos semblables ; 5° la *sensibilité* (2), ou cette susceptibilité d'être affecté péniblement ou agréablement par toutes les causes intérieures ou extérieures, et de réagir sur elles par des mouvements d'amour ou de haine, de désir ou de répugnance, qui sont le principe de toute passion ; 6° enfin, les *facultés intellectuelles ;* sous cette dernière dénomination Jouffroy comprend plusieurs facultés distinctes, dont il ne lui paraît possible de donner l'énumération et de décrire les caractères que dans un traité sur l'intelligence. Telles sont, dans la théorie de Jouffroy, les six facultés de l'âme humaine. Il s'étend en de grands développements sur l'action de la première de ces facultés. Dans une analyse aussi délicate que savante, il remarque que l'empire du pouvoir personnel ne s'exerce pas en nous sans interruption. De même qu'un ouvrier prend et quitte tour à tour ses instruments, de même nous sentons la volonté tantôt s'emparer des capacités de notre nature et les employer à ses desseins, tantôt les délaisser et les abandonner à elles-mêmes, sans que pour cela elles cessent d'agir. Il remarque encore qu'ordinairement notre pouvoir personnel ne se retire pas en même temps de toutes nos facultés, et que c'est presque toujours parce qu'il est très-occupé à en diriger une qu'il délaisse les autres. Quelquefois cependant il y a défaillance à peu près complète de la personnalité, et c'est cette défaillance qui caractérise l'état de l'âme pendant le sommeil (3). Et Jouffroy ajoute que non-seulement le pouvoir personnel ne gouverne pas toujours nos capacités naturelles, mais encore qu'il est facile de prouver qu'elles se sont primitivement mises en mouvement et développées sans lui. Ainsi, par exemple, nous ne voulons nous souvenir que parce que nous savons que nous le pouvons. Or, comment saurions-nous que nous pouvons nous souvenir ? comment saurions-nous ce que c'est que se souvenir, si jamais nous ne nous étions souvenus ? Il faut donc, de toute nécessité, que nous nous soyons souvenus spontanément une première fois, pour que nous ayons pu ensuite vouloir nous souvenir. Et le même raisonnement s'applique à toutes nos facultés.

Maintenant, quelle nature Jouffroy attribue-t-il à cette âme, douée des facultés qui viennent d'être énumérées et décrites ? Il est très-certainement à regretter que, dans un passage de sa *Préface* des *Esquisses* (1), Jouffroy ait écrit que jusqu'ici l'immatérialité de l'âme pouvait n'être considérée que comme une hypothèse. Mais, immédiatement après l'expression de ce doute, viennent de si bonnes et si puissantes raisons en faveur de la spiritualité, que ce qui précède se trouve, pour ainsi dire, effacé, et qu'il semble que le philosophe, hésitant qu'il était d'abord, se soit converti lui-même à une opinion mieux arrêtée. Après avoir établi qu'il est attesté par la conscience que c'est le même principe qui veut, qui sent et qui pense, qu'ainsi le sujet des faits de conscience est simple et unique, qu'ainsi encore il ne peut être la matière cérébrale, laquelle est composée d'une infinité de parties, Jouffroy expose avec beaucoup de force les raisons qui peuvent nous aider à concevoir l'hypothèse d'une force immatérielle servie par des organes corporels (2). Son spiritualisme se pose sous des formes plus explicites encore dans un autre de ses écrits (3), composé à une date ultérieure, et qui, par conséquent, peut être regardé comme son dernier mot sur cette question. Il montre que le *moi*, par un acte d'aperception immédiate de conscience, se saisit lui-même, et, en même temps, saisit tous les phénomènes dont il est le sujet. Au contraire, ce qui se passe dans le corps et dans les organes du corps, le *moi* n'en est pas informé directement, et, s'il arrive à le savoir, ce n'est qu'à l'aide de procédés complexes et laborieux. Que suit-il de là ? C'est que le corps n'est pas le *moi*, et ne saurait être confondu avec lui. Si le corps était le *moi*, le *moi* saurait ce qui se passe dans le corps ; la vie du corps, les fonctions des organes corporels, les phénomènes qui résultent de l'action de ces organes lui seraient connus comme sa vie propre,

(1) Voir le développement de ce point dans un article (inachevé) des *Nouveaux Mélanges*, intitulé *Faits et pensées sur les signes*. Jouffroy y ramène tous les signes à deux catégories : signes naturels, signes artificiels ; ceux-ci particuliers, ceux-là universels.

(2) Voir, dans les premiers *Mélanges*, les articles *Amitié* et *Amour de soi*, et, dans les *Nouveaux Mélanges*, l'article *Sympathie*.

(3) Voir, dans les premiers *Mélanges*, l'article intitulé *Du Sommeil*.

(1) Part. IV : *Du Principe des phénomènes de conscience*.

(2) *Préface* des *Esquisses*, part. IV.

(3) *Nouveaux Mélanges*, mémoire sur la distinction d la psychologie et de la physiologie.

comme ses fonctions et ses phénomènes propres. Or, c'est ce qui n'est pas; tandis que, d'autre part, le *moi*, par une simple aperception de conscience, s'atteint lui-même dans son existence une et indivisible, et atteint en même temps les phénomènes qui sont véritablement siens. Deux principes sont donc à distinguer dans l'homme : le corps avec ses fonctions, le *moi* incorporel ou l'âme avec sa vie propre et l'ensemble des propriétés et des phénomènes qui s'y rattachent.

En *logique,* Jouffroy n'a traité qu'une seule question; mais c'est la question fondamentale : celle du scepticisme. Toutes les fois qu'un homme adhère à une proposition, si l'on remonte au principe de sa conviction, on trouve toujours qu'elle repose sur le témoignage d'une ou plusieurs de ses facultés : autorité qui vient se résoudre elle-même dans celle de l'intelligence, et qui serait tout à fait nulle, si l'intelligence n'était pas constituée de manière à réfléchir les choses telles qu'elles sont. Mais qui nous démontre que telle est la constitution de l'intelligence? « Non-seulement, dit Jouffroy (1), nous n'avons pas cette démonstration, mais il est impossible que nous l'ayons. En effet, nous ne pouvons rien démontrer qu'avec notre intelligence. Or, notre intelligence ne peut être reçue à démontrer la véracité de notre intelligence; car, pour croire à la démonstration, il faudrait admettre en principe ce que la démonstration aurait pour but de prouver, la véracité de l'intelligence : ce qui serait un cercle vicieux. » Que sortirait-il logiquement d'une telle théorie, si l'on en déduisait rigoureusement les conséquences? Évidemment, un scepticisme universel, absolu, irrémédiable, à l'atteinte duquel n'échapperaient ni la croyance en Dieu, ni la croyance au monde matériel, ni même la croyance en notre propre existence; on aboutirait, en un mot, à un véritable nihilisme. Heureusement qu'en fait l'intelligence croit, d'une foi invincible, à sa propre véracité, et ne se laisse point ébranler dans cette croyance par les arguments de la philosophie sceptique. C'est, au reste, ce que confesse Jouffroy lui-même, lorsque, distinguant entre la théorie et la pratique, il reconnaît que l'homme, et le sceptique comme tous les autres, est invinciblement déterminé à croire, sans motif et sans preuve, à la véracité de son intelligence.

Il y a trois écrits de Jouffroy où sa doctrine morale peut être cherchée : son *Cours de Droit naturel*, un fragment intitulé *Du Problème de la destinée humaine*, un autre fragment intitulé *Du Bien et du Mal* (2). Quelle est la nature du bien et du mal? En d'autres termes, à quel titre telles actions ou telles choses seront-elles jugées bonnes ou mauvaises? Le bien, répond Jouffroy, c'est pour un être l'accomplissement de sa destinée, le mal le non-accomplissement de sa destinée. Chaque être est organisé pour une certaine fin, de telle sorte que, si l'on connaissait complétement sa nature, on pourrait en déduire sa destination et sa fin. Il y a équation entre le bien d'un être et la fin de cet être. Le bien, pour cet être, c'est d'accomplir sa fin, c'est d'aller au but pour lequel il a été organisé. L'homme, ayant une organisation particulière, a nécessairement une fin, dont l'accomplissement est son bien; il a nécessairement aussi les facultés pour l'accomplir. Dès que l'homme existe, s'éveillent en lui, d'une part, les tendances qui sont l'expression de sa nature, de l'autre, des facultés qui lui ont été données pour que ces tendances obtiennent satisfaction. Tant que ces facultés sont abandonnées à l'impulsion des passions, elles obéissent à la passion actuellement dominante. Mais bientôt, la raison, aidée de la volonté, vient poser un but, et y dirige les facultés humaines. Ce but, ce n'est plus la satisfaction des penchants, c'est la recherche de l'intérêt bien entendu. Ce second état est supérieur au premier; mais il ne mérite pas encore véritablement le nom d'état moral. La raison, atteignant un degré supérieur de développement, nous fait concevoir, au-dessus de notre bien personnel, le bien de tous. Échappant à la considération exclusive des phénomènes individuels, elle conçoit que ce qui se passe en nous se passe dans toutes les créatures possibles; que toutes, ayant leur nature spéciale, aspirent, en vertu de cette nature, à une fin spéciale, qui est aussi leur bien, et que chacune de ces fins diverses est un élément d'une fin dernière, d'une fin qui est celle de la création, d'une fin qui est l'ordre universel, et dont la réalisation mérite seule, aux yeux de la raison, le titre de bien, en remplit seule l'idée, et forme seule avec cette idée une équation évidente par elle-même. Quand la raison s'est élevée à une telle conception, c'est alors, mais seulement alors, qu'elle a l'idée du bien. Le bien, le véritable bien, le bien en soi, le bien absolu, c'est la réalisation de la fin absolue de la création, c'est l'ordre universel. Dès que l'idée de l'ordre universel a été conçue par notre raison, il y a entre notre raison et cette idée une sympathie si profonde, si vraie, si immédiate, qu'elle se prosterne devant cette idée, qu'elle la reconnaît pour vraie et obligatoire, qu'elle s'y soumet comme à sa loi naturelle et éternelle. Tels sont les faits moraux de l'ensemble desquels Jouffroy compose les bases de la morale générale. Il n'est pas entré dans les détails de la morale particulière, c'est-à-dire dans l'examen des différents devoirs qui s'imposent à l'homme en cette vie. Mais l'idée de l'ordre universel, base de la morale générale, lui a servi, comme à Kant l'idée de sanction morale, de transition entre la morale et la théodicée. Il montre fort bien que l'idée d'ordre universel,

(1) Premiers *Mélanges*, article *Du Scepticisme.*
(2) Ces deux fragments se trouvent dans les premiers *Mélanges Philosophiques.*

si haute qu'elle soit, n'est pas le dernier terme de la pensée humaine, que cette pensée, faisant un pas de plus, s'élève jusqu'à Dieu, qui a créé cet ordre universel, et qui a donné à chaque créature qui y concourt sa constitution, et, par conséquent, sa fin et son bien. Ainsi rattaché à sa substance éternelle, l'ordre sort de son abstraction métaphysique et devient l'expression de la pensée divine; dès lors, aussi, la morale montre son côté religieux.

Beaucoup de philosophes, s'attachant uniquement à l'idée du vrai et à celle du bien, ont laissé de côté celle du beau. Cette omission ne saurait être reprochée à Jouffroy. Ses doctrines sur le beau, et sur l'idée que nous en avons, sont exposées dans son *Cours d'Esthétique.* Le nom de *beau* lui paraît devoir s'appliquer à tout ce qui nous plaît esthétiquement, sans considération d'intérêt. De là, d'abord, la distinction du beau d'avec l'utile. Non-seulement le beau n'est pas l'utile, mais encore le propre du beau est d'être inutile, puisque son caractère est de ne pouvoir satisfaire à un besoin déterminé. L'objet beau ne sert pas : il est incapable de remédier à quelqu'une de nos privations ; sa possession n'aboutit à rien. L'objet utile, au contraire, a pour effet de faire cesser certaines privations. Mais le beau ne se distingue pas seulement de l'utile, il se distingue encore de l'agréable. D'après Jouffroy, l'agréable se montre partout où nous rencontrons les caractères du développement spontané, et le beau partout où se rencontrent les caractères du développement libre. Jouffroy prend pour exemple deux livres : d'une part l'*Allemagne* de Mme de Stael, d'autre part le *Télémaque* de Fénelon. L'*Allemagne* est un livre agréable : chaque chapitre offre le développement d'un sentiment particulier; mais, d'un chapitre à l'autre, on change de sentiment. Cette variété plaît; mais cette variété n'est qu'agréable; c'est l'image de la sensibilité et de la passion inspirant l'esprit et le faisant parler. Le *Télémaque,* au contraire, est l'image de la raison et de la détermination libre, dirigeant l'esprit vers un but unique, par des moyens ordonnés et proportionnés : c'est pour cela qu'il est beau. A cette occasion, Jouffroy se demande encore quels sont les éléments constitutifs du beau. Il en voit deux, l'ordre et la proportion : non pas cet ordre et cette proportion qui rendent l'objet propre à remplir un but, et qui, par là, rentreraient dans l'utile, mais cet ordre et cette proportion qui nous font plaisir sans considération du but. Tels sont les éléments constitutifs du beau. Quant aux conditions du beau, elles sont, d'après Jouffroy, l'unité et la variété, ou plutôt, ainsi qu'il le dit lui-même, l'unité dans la variété. Sans la variété, l'unité nous fatigue; et, à son tour, la variété nous déplaît sans l'unité. Ici encore Jouffroy apporte des exemples. Si nous entendons une suite de sons variés, sans saisir sous la variété des sons quelque chose qui les lie les uns aux autres, nous pourrons quelque temps nous en amuser; mais au fond de l'esprit, nous ne serons pas complétement satisfaits; nous voudrons bientôt donner à la succession des sons qui flattent notre oreille un but, un principe, un lien commun, qui les réunisse et qui les groupe en quelque unité. C'est là l'office du *motif.* Le *motif* est l'unité qui sert à rassembler des sons épars. C'est autour de lui qu'ils se ramassent, et, en se ramassant, prennent un sens. L'existence du beau réclame donc le concours de l'unité et de la variété : celle-ci pour la satisfaction de la sensibilité, celle-là pour la satisfaction de l'intelligence.

Telles nous ont paru, dans leur expression générale, les doctrines philosophiques de Jouffroy, que notre tâche ici est moins de discuter et de juger en détail que d'exposer. Vraies sur la plupart des points, elles sont exposées en un style toujours clair, souvent élégant, et quelquefois très-élevé. Après trente ans, on relit encore avec le même charme, dans les *Mélanges Philosophiques,* cette ingénieuse étude sur le sommeil, pleine d'observations si fines, si délicates, et les magnifiques pages dont se compose cet autre fragment (1) qui a pour titre : *Du Problème de la Destinée humaine.* Nous y joindrions volontiers, dans les *Nouveaux Mélanges*, le *Mémoire sur l'Organisation des Sciences Philosophiques,* si la première partie de ce travail se composait d'idées moins contestables. Quant à la seconde partie de ce mémoire, elle offre le plus haut intérêt : l'auteur y décrit, avec une naïveté et une grâce charmantes, ses premières impressions et les différentes phases que sa pensée religieuse et sa pensée philosophique ont traversées. Dans les derniers temps de sa vie, Jouffroy, attiré par la politique, vers les études historiques, avait commencé une *Histoire des Révolutions de la Grèce;* il avait communiqué des fragments de ce travail à l'Académie des Sciences morales et politiques, dont il était membre, et nul doute que de ces essais il ne fût sorti un travail sérieux, si la maladie n'était venue briser prématurément une vie si précieuse à la science. Un fragment d'histoire, inséré dans les premiers *Mélanges*, et intitulé *Du Rôle de la Grèce dans le Développement de l'Humanité,* peut donner une idée de ce qu'eût été une grande histoire écrite par Jouffroy.

Bien que Jouffroy ait été surtout un psychologue, cependant l'histoire de la philosophie occupe une certaine place dans ses écrits. Dans cet ordre de travaux, on peut citer : 1° un *Discours* prononcé par lui en 1828, à l'ouverture du cours d'histoire de la philosophie ancienne à la Faculté des Lettres de Paris (2), et dans

(1) Voir les premiers *Mélanges Philosophiques.*
(2) Voir les *Nouveaux Mélanges.*

lequel sont traitées ces trois questions : *Qu'est-ce que l'histoire de la philosophie? Comment peut-on la faire? Quelle instruction peut-on y trouver?* — 2° un article intitulé *De l'Histoire de la Philosophie* (1) ; — 3° une *Introduction* aux œuvres complètes de Reid, dans laquelle il entreprend d'exposer et d'apprécier les travaux de l'école écossaise, notamment ceux de Reid et de Dugald-Stewart, les seuls Écossais que Jouffroy connût bien ; — 4° enfin, plusieurs chapitres du *Cours de Droit naturel*, dans lesquels Jouffroy a entrepris l'exposition et la critique des doctrines morales de Bentham, Wollaston, Price, Kant, etc. C. MALLET.

Dictionnaire des Sciences Philosophiques, t. III, article *Jouffroy*, par M. Ad. Garnier. — *Notice sur Jouffroy*, par M. Mignet, lue en 1853, à la séance annuelle de l'Académie des Sciences morales et politiques.

JOUFFROY (*François-Gaspard* DE), prélat français, né en 1723, au château de Gonsans, près de Besançon, mort à Paderborn (Westphalie), en 1797. Entré dans les ordres, il devint chanoine de Saint-Claude, puis évêque de Gap en 1774 et de Mans en 1778. Élu député aux états généraux en 1789, il protesta contre les décrets de l'Assemblée constituante et émigra en 1792. Le chapitre de Paderborn l'accueillit avec distinction et lui assigna un revenu de douze cents florins. J. V.

P. Renouard, *Essais historiques sur le Maine*, t. II.

JOUFFROY D'ABBANS (*Claude-François-Dorothée*, marquis DE), mécanicien français, l'un des inventeurs des bateaux à vapeur, né vers 1751, mort aux Invalides de Paris, en 1832. Issu d'une grande famille de la Franche-Comté, il montra de bonne heure de l'aptitude pour les mathématiques. En 1772 il entra au régiment de Bourbon-Infanterie ; une affaire d'honneur lui valut un exil de deux ans en Provence. Il y amassa les matériaux d'un ouvrage sur les manœuvres des galères à rames. Venu à Paris en 1775, il alla visiter la pompe à feu de Chaillot, que les frères Périer venaient d'établir, et bientôt il conçut l'idée d'appliquer la vapeur à la navigation. Il développa sa pensée devant Périer, le chevalier de Follenay, le marquis Ducrest, et d'Auxiron : elle fut accueillie ; on la discuta ; mais on ne tomba pas d'accord sur le calcul de la puissance à vaincre, Périer prenant pour base l'expérience d'un bateau halé par des chevaux, et Jouffroy croyant qu'il fallait au moins tripler cette force de résistance, du moment qu'on ne prenait pas le point d'appui sur la terre, mais dans l'eau. Pendant que Périer se perdait en essais infructueux, Jouffroy, aidé d'un simple chaudronnier de village, parvenait à faire marcher un bateau par la vapeur sur le Doubs, à Baumes-les-Dames dans les mois de juin et juillet 1776. Son appareil se composait de tiges de 2^m, 66 de longueur, suspendues de chaque côté du bateau vers l'avant : elles portaient à leurs extrémités des châssis armés de volets mobiles plongeant de 50 centimètres dans l'eau. Les châssis, pouvant décrire un arc de 2^m, 66 de rayon, et de 1 mètre de corde, étaient maintenus au bout de leur course vers l'avant par un levier muni d'un contre-poids. Le moteur était une pompe à feu ou machine à simple effet, dont le piston communiquait aux tiges par une chaîne et une poulie de renvoi. Dès que la vapeur soulevait ce piston, les contre-poids ramenaient en avant les volets qui faisaient alors l'office de rames, et qui dans cette course rétrograde se fermaient sur eux-mêmes, de façon à opposer la moindre résistance possible ; puis, quand le filet d'eau froide opérait le vide dans le cylindre, le piston, en redescendant, retirait ces rames avec une grande rapidité, et alors les volets se trouvaient ouverts pour offrir toute leur surface au choc du fluide. Le bateau auquel fut adapté cet appareil avait 13^m, 33 de long sur 2 de large. Le premier essai ne fut pas complétement heureux. A la même époque Jouffroy voulut entrer dans l'artillerie ou le génie ; ses parents se récrièrent : pour eux c'était déroger, et il dut rentrer dans l'infanterie. On se moquait de ses recherches mécaniques ; on le désignait par le sobriquet de *Jouffroy-la-Pompe*, et à la cour on plaisantait sur lui en disant « qu'il voulait accorder le feu et l'eau ». Il persévéra pourtant dans son projet, et chercha d'abord le moyen d'obtenir un mouvement continu. Pour cela il fit une machine composée de deux cylindres de bronze accolés, ouverts par le haut, placés à bord dans le sens de l'arrière à l'avant, et inclinés d'environ 50° avec l'horizon. En bas ils avaient leurs fonds réunis par une boîte renfermant une lame métallique ou tiroir, qui, successivement, amenait dans chacun d'eux la vapeur ou l'eau froide. Un parallélogramme, formé de deux tringles et de deux traverses, poussait alternativement le tiroir à droite et à gauche, chaque fois qu'un des pistons arrivait au bout de sa course vers l'embouchure des cylindres. Au lieu d'être munis de tiges, les pistons portaient, fixées à un anneau central, des chaînes qui, après s'être enroulées sur un barillet en encliquetage, étaient tirées vers le fond du bateau par un contrepoids. Malgré la médiocre exécution de cet appareil, mis en jeu en 1780, Jouffroy en obtint le résultat désiré.

Le premier appareil nageur de Jouffroy offrait le défaut que lors du retour des volets à charnières de l'arrière à l'avant, l'eau formant un courant rapide, empêchait les volets de se rouvrir dès que le bâtiment marchait vite, surtout en remontant le courant. Ne pouvant arriver remédier à ce défaut, il se décida, quoique à regret, à remplacer les rames à châssis par des roues à aubes. Il plaça le barillet à encliquetage, autour duquel s'enroulaient les chaînes tenant aux pistons, à l'arbre des roues, et chacune de ces chaînes faisait alternativement tourner cet arbre. Il mit cet appareil sur un bateau de

(1) Voir les premiers *Mélanges*.

43^{m}, 33 de long et de 4^{m}, 66 de large; les roues avaient 4^{m}, 66 de diamètre; les aubes, de 2^{m} de longueur, plongeaient de 0^{m}, 66 dans l'eau. Le bateau tirait 1 mètre d'eau, ce qui supposait un poids de 327 milliers. Construit à Lyon, dans les ateliers frères Jean, il remonta jusqu'à l'île Barbe, le 15 juillet 1783, en présence des membres de l'Académie de Lyon et de nombreux témoins, le courant de la Saône, qui alors était au-dessus des moyennes eaux. Procès-verbal de l'expérience fut dressé. Jouffroy chercha dès lors à former une compagnie pour construire des bateaux plus grands et exploiter les rivières. Mais pour cela il fallait obtenir un privilége. Jouffroy en demanda un de trente ans au gouvernement. De Calonne envoya la demande à l'Académie des Sciences. Ce corps savant, à qui Jouffroy adressa en même temps un *Mémoire sur les Pompes à feu*, nomma pour examiner le mémoire Borda, Bossut, Cousin et Périer, et pour inspecter le bateau Borda et Périer. Périer, qui avait échoué de son côté dans ses essais de navigation par la vapeur, ne voulut pas croire au succès pratique de l'expérience indiquée. Il amena l'Académie à ne pas se prononcer, et le ministre écrivit à Jouffroy, le 31 janvier 1784: « Il a paru que l'épreuve faite à Lyon ne remplissait pas suffisamment les conditions requises. Mais si, au moyen de la pompe à feu, vous réussissez à faire remonter sur la Seine, l'espace de quelques lieues, un bateau chargé de trois cents milliers, et que le succès de cette épreuve soit constaté à Paris d'une manière authentique, qui ne laisse aucun doute sur les avantages de vos procédés, vous pouvez compter qu'il vous sera accordé un privilége limité à quinze années. » Jouffroy n'essaya pas de lutter contre cette fin de non recevoir. Sa machine et son bateau d'essai avaient été mis hors de service par la première expérience. Il se contenta de faire établir un petit modèle de son bateau, et l'envoya à Périer la même année. On lui conseillait de porter son invention en Angleterre; il ne put s'y résoudre. Enfin, la révolution arriva; Jouffroy fut un des premiers à émigrer. Il servit dans l'armée de Condé, et prit part à quelques tentatives en faveur des Bourbons. Il ne revint en France que sous le consulat. Desblancs et Fulton s'occupaient alors de la navigation à vapeur, le premier à Trévoux, l'autre à Paris; une polémique s'engagea entre eux, et Fulton déclara que s'il s'agissait d'invention, cette gloire appartenait à l'auteur des expériences de Lyon, « des expériences faites en 1783 sur la Saône ». Le bateau de Fulton était en effet le même que celui de Jouffroy, seulement la machine motrice différait. Watt avait inventé la machine à double effet, et elle rendait l'application de la vapeur à la navigation plus facile.

A son retour, Jouffroy se trouvait sans fortune; il ne réclama pas. A la restauration, il vint se fixer à Paris, obtint un brevet en 1816, forma une compagnie pour l'exploiter, et trouva enfin de l'argent et des protecteurs. Le comte d'Artois lui permit même de donner le nom de *Charles-Philippe* à son premier bateau à vapeur, construit à Bercy et lancé le 20 août. Mais une société rivale lui fit concurrence, et toutes deux se ruinèrent. Jouffroy, tout à fait désillusionné, retomba dans l'oubli. Après la révolution de Juillet, il se retira aux Invalides, où il mourut du choléra. On a de lui *Les Bateaux à Vapeur*; Paris, 1816, in-8°. J. V.

Ach. de Jouffroy, *Des Bateaux à Vapeur. Précis historique de leur invention.* — Arago, *Notice sur les Bateaux à Vapeur*, dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, 1837, p. 292. — Cauchy, *Rapport à l'Académie des Sciences sur les travaux de MM. Jouffroy*, adopté par ce corps savant, le 1er nov. 1840. — Wolowski, *Cours du Conservatoire des Arts et Métiers*, dans le *Moniteur des Cours publics*, 1837; — Le Bas, *Dict. Encyclop. de la France.* — L. Figuier, *Exposition et Hist. des principales Découvertes Scientifiques modernes*, tom. Ier, p. 147 et suiv.

** **JOUFFROY** (*Achille*, marquis DE), publiciste et mécanicien français, fils du précédent, né vers 1790. Il se fit d'abord connaître comme journaliste, et composa des ouvrages pour la défense de la légitimité. Il débuta dans l'*Observateur*, à qui il donna des articles en faveur du droit divin, de l'ultramontanisme et du pouvoir absolu. Après la révolution de 1830, M. de Jouffroy se retira à Londres, où il fonda un journal intitulé *La Légitimité*, soutenu par les fonds des réfugiés et rédigé par Capelle, Dudon, de Latil, etc. La police n'en permit pas l'introduction en France. Bientôt M. de Jouffroy rentra dans sa patrie, et s'occupa de mécanique. Il revint aux idées primitives de son père sur les bateaux à vapeur et construisit un appareil palmipède à charnières pour faire marcher les navires à l'aide d'espèces de rames reproduisant à peu près les mouvements des pieds palmés des oiseaux aquatiques. Cette idée n'aboutit pas à la pratique. Après l'épouvantable catastrophe du 8 mai 1842 sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche), M. de Jouffroy imagina un nouveau système de railway qui devait, selon lui, assurer une plus grande adhérence des locomotives et permettre de franchir des pentes plus rapides, des courbes plus resserrées, et d'arrêter plus promptement les convois; il s'agissait notamment d'ajouter aux voies actuelles un rail à crémaillère au milieu, et de joindre aux locomotives une roue à engrenage entre les deux roues lisses et correspondante au rail central. Cette idée n'aboutit encore qu'à la faillite de M. Germain Sarrut, qui s'était constitué le gérant d'une société fondée pour l'exploiter. On a de M. Jouffroy: *Des Idées libérales des Français, par A. J.*; Paris, 1815, in-8°; — *Les Fastes de l'Anarchie, ou précis chronologique des événements mémorables de la révolution française depuis* 1789 *jusqu'à* 1804; Paris, 1820, 2 vol. in-8°; — *Le Vampire*, mélodrame, en trois actes (avec M. Carmouche); Paris, 1820; — *Réclamation en faveur de Monique, veuve Othon, âgée de vingt et un ans, condamnée à mort par la cour d'Assises du Calvados*; Paris, 1821; — *Les Siècles de la Monarchie*

française, ou description historique de la France, depuis ses premiers rois jusqu'à Louis XVI; Paris, 1823 et ann. suiv., gr. in-fol. : quelques livraisons seulement parurent; — *Avertissement aux Souverains sur les dangers actuels de l'Europe;* Paris, 1831, in-8°; — *Adieu à l'Angleterre;* Paris, 1832, in-8°; — *Introduction à l'Histoire de France, ou description physique, politique et monumentale de la Gaule jusqu'à l'établissement de la monarchie* (avec M. Ernest Breton); Paris, 1838, in-fol., avec cartes et planches : ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; — *Des Bateaux à vapeur. Précis historique de leur invention; Essai sur la théorie de leur mouvement et description d'un appareil palmipède applicable à tous les navires*, avec planches, précédé des deux *Rapports* de l'Académie des Sciences; Paris, 1839-1841, in-8°; — *Mémoire à consulter sur les Chemins de Fer en général, et sur le Système Jouffroy en particulier* (avec MM. le colonel de Posson et Germain Sarrut); Paris, 1844, in-4°; — *Chemins de fer, simple note;* 1844, in-4°; — *Chemins de Fer, système Jouffroy; quelques mots à MM. les directeurs du chemin de fer de Paris à Versailles (rive gauche);* 1844, in-8°. L. L—T.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

* **JOUFFROY** (*François*), sculpteur français, né à Dijon (Côte-d'Or), le 1er février 1806. Élève de Ramey fils, il obtint le premier grand prix de sculpture de l'École des Beaux-Arts en 1832, et partit pour Rome. En 1838 et 1848 il reçut une médaille d'or à l'exposition, en 1839 une médaille de première classe, et, le 6 juin 1843, il fut décoré de la Légion d'Honneur. Candidat à l'Académie des Beaux-Arts en 1856, à à la place de David d'Angers, il échoua contre M. Jaley; mais, le 1er août 1857 il fut élu à la place de Simart, dans la Section de Sculpture. Il a successivement exposé : en 1835: *Jeune Pâtre napolitain pleurant sur un tombeau*, statue en marbre; — en 1838 : *Caïn maudit*, statue en marbre; — en 1839 : *Buste de Monge*, en plâtre; — *Statuette de M. de Lamartine*, en plâtre; — en 1841 : *La Désillusion*, statue en marbre; — en 1844 : *L'Invocation à la Croix; Baptistère pour Saint-Germain l'Auxerrois* : c'est un groupe en marbre de trois petits enfants élevant leurs mains vers la croix, exécuté d'après une composition de Mme de Lamartine; — *Buste du général Merlin*, en marbre; — en 1845 : *Le Printemps* et *L'Automne*, deux statues en marbre exécutées pour la salle d'horticulture du palais du Luxembourg; — en 1848 : *La Rêverie*, statue en marbre; — en 1850 : *Érigone*, statue en marbre, pour le musée de Dijon; — *Bustes du maréchal Dode de la Brunerie, de la comtesse de Chalot (veuve Talma), et de M. Couturier*, en marbre; — en 1853 : *L'Abandon*, statue en marbre; — en 1855, la statue de la *Jeune fille confiant son secret à Vénus*, déjà exposée en 1839, lui valut une mention honorable. Enfin, M. Jouffroy a exécuté un fronton à l'Institution des Sourds-Muets à Paris, une statue à l'église Sainte-Clotilde à Paris, et une statue de *Napoléon Ier* pour Auxonne. L. L—T.

Livrets des Salons, 1835-1855.

JOUHER. *Voyez* DJAUHER.

JOUÏ-TSOUNG, empereur de Chine, de la dynastie des Tang, né en 661 de notre ère, mort la 6e lune de 716. Avant de monter sur le trône impérial, il portait le nom de *Li-Tan.* Il succéda à Tchoung-Soung, en 710. Son règne ne fut troublé que par les intrigues de sa sœur, la princesse Taï-Ping, qui voulait assurer la couronne au fils aîné de Jouï-Tsoung, tandis que ce prince avait donné à son autre fils le titre de prince héréditaire. Jouï-Tsoung, la troisième année de son règne, remit le trône à ce prince qui régna depuis cette époque (712), sous le titre de Hiouen-Tsoung. LUD. L—Y.

Histoire générale de la Chine, par Mailla, tome VI. — *Toung-Kien-Kang-inou;* in-4°.

JOUIN (*Nicolas*), pamphlétaire et versificateur français, né à Chartres, en 1684, et mort à Paris, le 22 février 1757. D'abord marchand joaillier, il exerça ensuite la profession de banquier dans la capitale. Il se fit connaître, dans la première moitié du dix-huitième siècle, par la publication d'un grand nombre de pamphlets, tant en vers qu'en prose, contre les jésuites. Quoique la liste de ses écrits soit considérable, il y a lieu de croire qu'un certain nombre d'entre eux ont dû échapper aux recherches des bibliographes. Nous allons passer en revue ceux dont les titres sont parvenus à notre connaissance : *Les Tuileries*, cantate; 1717, in-12; — *Le Portefeuille du Diable, ou suite de Philotanus;* 1733, in-12; — *Le Véritable Almanach nouveau pour l'année* 1733, *ou le nouveau calendrier jésuitique;* Trévoux, in-24; — *Les Regrets des Jésuites au sujet du nouveau* Bréviaire de Paris, *et Réponse de l'Archevêque aux Jésuites*, en vers, avec des notes; 1736, in-12; — *Chanson d'un Inconnu, nouvellement découverte et mise au jour, avec des remarques critiques par M. le docteur Chrysostome Mathanasius, ou histoire véritable et remarquable arrivée à l'endroit d'un R. P. de la Compagnie de Jésus*; Turin (Rouen), *Alétophile*, in-12 de 164 pag. C'est une imitation du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu;* la chanson ou complainte sur l'air *des Pendus* est relative à l'aventure vraie ou fausse d'un père Couvrigny (1), d'Alençon, qui avait cherché à séduire au confessionnal une jeune et jolie fille, qui n'était qu'un garçon déguisé. A part quelques

(1) Dans un article du *Journal des Savants*. M. Cousin a dit n'avoir aucun renseignement sur le Père Couvrigny.

saillies plus ou moins heureuses, la chanson et le commentaire qui l'accompagne sont bien loin de leur modèle. Cette satire a été réimprimée, avec des augmentations, sous le titre de : *Mœurs des Jésuites, leur conduite sacrilége au tribunal de la pénitence, avec des remarques critiques;* Turin, 1756, in-12; — *Nouveaux Dialogues des Morts, contenant un dialogue du jésuite Varade et du régicide Barrière;* 1739, in-12; — *Le Philotanus moderne;* 1740, 3 vol. in-12; — *Procès contre les Jésuites, pour servir de suite aux* Causes célèbres; Brest, 1750, in-12; — *Harangues des habitants de la paroisse de Sarcelles à monseigneur Christophe de Beaumont;* Aix, 1754, in-12. Ces pièces satiriques, qui furent ensuite recueillies sous le nom de *Sarcellades*, avaient pour but de jeter le ridicule sur le choix des curés que les archevêques de Paris Vintimille (que l'auteur appelle *Ventremille*) et de Beaumont avaient mis à la tête de la paroisse de Sarcelles. Les dernières harangues valurent à Jouin un emprisonnement à la Bastille, qui fut, dit-on, provoqué par la trahison de son propre fils; — *Pièces et Anecdotes intéressantes;* Aix en Provence, aux dépens des Jésuites, l'an de leur règne 210 (Utrecht, 1755), 2 vol. in-12. Les *Sarcellades*, le poëme de *Philotanus* et sa suite forment en grande partie le fond de cette publication. Quoique toutes ces déplorables querelles aient perdu beaucoup de cet intérêt que l'esprit de parti y attachait, il est utile d'en conserver le souvenir, pour nous prémunir, s'il est possible, par l'étonnement qu'elles nous font éprouver, contre le retour de semblables aberrations. Nicolas Jouin avait laissé en manuscrit des mémoires pour l'histoire du cardinal de Tencin, qui passèrent entre les mains du maréchal de Noailles, et dont l'abbé Millot a dû se servir pour la rédaction des *Mémoires* de ce dernier. Selon Barbier, il doit être considéré comme le véritable auteur du *Philotanus*, attribué jusqu'ici à l'abbé de Grécourt. Mais la seule raison qu'il en donne ne nous paraît pas concluante. En faisant réimprimer ce poëme dans la collection des *Sarcellades*, Jouin annonce qu'il le donne plus exact que dans toutes les éditions précédentes; mais, comme il était l'auteur de la *Suite du Philotanus*, ne peut-on pas en inférer qu'il n'a été que l'éditeur de l'autre poëme, qu'il aura jugé à propos de reproduire avec le sien? J. LAMOUREUX.

Barbier, *Examen critique et compl. des Dict. Histor.* p. 474. — *France Littéraire de* 1769, tom. II. — Grégoire, *Les Ruines de Port-Royal-des-Champs*, p. 57.

* **JOUKOFSKI** (*Vasili Andréevitch*), poëte russe, né à Biélef, gouvernement de Toula, en 1783, mort à Stuttgard, vers 1851. Après avoir fait de brillantes études à Moscou, il s'inscrivit, pour la forme, au département des affaires ecclésiastiques, et se livra entièrement, par vocation, à la culture des lettres. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il composa sa première pièce, *Le Cimetière du Village*; à vingt-cinq ans, il rédigeait la revue la plus estimée de l'époque, *Le Messager russe*. En 1812, il s'enrôla comme volontaire, et exhala son patriotisme dans un *Chant au camp des Russes*, où se trouve plus d'une strophe remarquable (1).

En 1817, l'empereur Nicolas, encore grand-duc, le chargea d'initier son épouse à la littérature russe, et lui confia en 1825 l'éducation de son fils aîné, aujourd'hui régnant. Après avoir terminé cette éducation, Joukofski se retira en Allemagne, et il y finit ses jours en traduisant *L'Odyssée* en vers russes. Les poésies de Joukofski ne sont pas aussi populaires que celles de Pouchkin; mais elles ont peut-être rendu à la Russie de plus grands services, en l'initiant aux chefs-d'œuvre des meilleurs poëtes étrangers, tels que Schiller, Gœthe, Klopstock et Byron. Les œuvres de Joukofski ont été imprimées à Saint-Pétersbourg, en 1835, en 9 vol. in-8°, dont le 7e seulement est en prose. Le grand mérite littéraire de cette traduction a été appuyé par Gogol.

Le prince Élim Mecherski a traduit en vers français, dans ses *Poëtes russes*, deux pièces de Joukofski. Pce Augustin GALITZIN.

Gretch, *Opit kratkoi istorii rousskoi literatouri.* — *Nerepiska Gogolia*, VII et XXXI. — Galakhof, *Rouskax krestomatica.* — Pletnef, *O jisni I sotchinénicakh Joukovskago.*

JOURDAIN ou **JORDAIN** de Laon, écrivain ecclésiastique français, né sur la fin du dixième siècle, de Géraud et d'Odolgarde. De simple prévôt qu'il était à Saint-Léonard, il devint évêque de Limoges, en 1021 selon les uns, et 1023 selon d'autres. La dignité d'évêque était alors briguée par un grand nombre de seigneurs : Guillaume IV, duc d'Aquitaine, favorisa l'élection de Jourdain; mais l'ordination ayant eu lieu sans le concours de Gauzlin, archevêque de Bourges et métropolitain de Limoges, il y en eut plainte portée, et on convoqua à Paris un synode où assistèrent le roi Robert et sept archevêques avec leurs suffragants. Hugues, abbé de Saint-Martial, et Odolric, du même monastère, furent chargés de présenter la défense de Jourdain; mais au moment où Odolric discourait, on présenta des lettres de Guillaume IV, injurieuses

(1) Nous citerons, entre autres, la suivante :
« Patrie !
Ce mot dit tout : c'est là qu'est le toit paternel,
Là sont nos enfants et nos femmes;
Leurs prières pour nous fléchissent l'Éternel,
Nos bras, — leurs ravisseurs infâmes !
Là nos vierges aussi, l'amour de nos regards,
Là nos amis et nos vieux maîtres,
Là le trône des tzars et les cendres des tzars,
Et les reliques des ancêtres!
Amis, pour eux, pour eux, versons tout notre sang!
Enfonçons carrés et phalanges!
Que nos pères, joyeux de notre essor puissant,
Se réjouissent chez les anges! »
Le jeune poëte y prédisait au vainqueur trop opiniâtre la défection qui l'attendait :
« Tu viens chez nous nous attaquer
Avec vingt peuples à ta suite!
Ce sont eux qui bientôt reviendront te traquer. »

pour le roi Robert, et l'orateur n'osa pas continuer. Le synode, dans son indignation, suspendit Jourdain de son office, et frappa d'excommunication tout le Limousin, excepté le lieu de Saint-Martial. Pour faire lever cet interdit, l'évêque disgracié alla pieds nus à Bourges, avec cent clercs et autant de moines dans le même état d'humilité, et ils obtinrent de Gauzlin ce qu'ils imploraient. Jourdain entreprit alors avec plusieurs seigneurs et Isembert, évêque de Poitiers, un pèlerinage à Jérusalem. De retour dans sa patrie, il assista au premier concile qui se tint à Limoges, sur la célèbre question de l'apostolat de saint Martial, et il se montra favorable à l'apôtre de l'Aquitaine, après lui avoir été longtemps hostile en ne le reconnaissant que comme simple confesseur. Le 18 novembre 1031, un second concile ayant été tenu à Limoges sur la même matière, Jourdain prononça le discours d'ouverture, et c'est dans la relation de ce concile qu'il attribua le changement qui s'était opéré dans les esprits à saint Martial lui-même, dont on avait transféré la châsse dans la cathédrale, afin, dit le P. Bonaventure, que ce saint, présidant au concile, « prononçât par la bouche de tous les évêques la vérité de son apostolat ». L'année suivante, Jourdain assista à un autre concile tenu à Poitiers, et mourut à Limoges, en 1051 selon Adhémar, et 1052 selon d'autres, le 4 des calendes de novembre (29 octobre). Il fut enseveli dans l'abbaye de Saint-Augustin.

On a de lui une longue et très-curieuse *lettre* adressée au pape Benoît VIII, sur l'apostolat de saint Martial ;— plusieurs discours recueillis dans les actes du concile tenu à Limoges en 1031 ; — une relation abrégée du premier concile tenu dans cette ville, à l'occasion du même apôtre; — une homélie sur ces paroles de l'Évangile selon saint Luc : *Le Fils de l'Homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu ;* — *L'Éloge des monastères du diocèse de Limoges ;* — enfin, un écrit intitulé : *Accord entre Jourdain, évêque de Limoges, et Guillaume, comte de Poitiers*. Cet accord avait pour but d'empêcher toute simonie dans l'élection d'un successeur à l'épiscopat.

Martial Audouin.

Labbe, *Bib. Nov.*, t. I et II. — Geoffroi du Vigeois, *Chronique du Vigeois*. — Adhémar, *Chronique*. — *Recueil des Hist. de France*, t. X, p. 158. — *Chronique de Maldu*, p. 33 et 34. — *Gallia Christiana Nova*, t. II. — Jean Besly, *Preuves des Comtés du Poitou*, p. 304. — *Chartæ sancti Stephani Lemovicensis*. — Amable Bonaventure, *Ann. du Lim.*, t. III, p. 391 et 392. — *Histoire Littéraire de la France*, t. VII, p. 451 et suiv.

JOURDAIN (*Alfonse*), comte de Toulouse, né en 1103, en Syrie, mort en avril 1148, à Acre. Fils du comte Raymond IV (ou Raymond de Saint-Gilles), et de sa troisième femme, Elvire de Castille, il naquit au château du Mont-Pélerin, situé devant la porte de Tripoli, et fut surnommé *Jourdain*, parce qu'il reçut le baptême dans le fleuve de ce nom. A la mort de son père (1105), il resta quelque temps sous la protection du comte de Cerdagne, qui avait hérité de toutes les conquêtes faites en Palestine, et fut amené en Europe vers 1107, par Guillaume de Montpellier et les autres capitaines de Provence; Bertrand, son frère aîné, lui donna le comté de Rouergue. En 1112 il lui succéda dans le gouvernement du duché de Narbonne, du comté de Toulouse et du marquisat de Provence. Pendant l'époque de sa minorité, un de ses puissants voisins, Guillaume le Vieux, duc d'Aquitaine, le dépouilla du comté de Toulouse, qu'il revendiquait au nom de sa femme, nièce de Philippe de Saint-Gilles, et en demeura paisible possesseur jusqu'en 1122. A cette époque, les Toulousains se révoltèrent, et, sous la conduite de l'évêque de Béziers, chassèrent le lieutenant de Guillaume; puis ils vinrent au secours de leur prince légitime, assiégé dans Orange par le comte de Barcelone, allié du duc d'Aquitaine, et le ramenèrent en triomphe dans leur ville (1123). La même année, Alfonse, profitant de sa victoire, s'empara de force de l'abbaye de Saint-Gilles, qui avait pris parti contre lui, et en chassa l'abbé et les religieux : ce fut l'origine de la première excommunication lancée contre lui. Deux ans plus tard il termina par un partage la guerre qu'il avait avec Raymond-Béranger III, comte de Barcelone, au sujet de la souveraineté de la Provence. Par ce partage, qui eut lieu le 16 septembre 1125, une partie du diocèse d'Avignon, ceux de Vaison, de Cavaillon, d'Orange, de Carpentras, de Valence et de Die, échurent au comte de Toulouse sous le titre de *marquisat de Provence*. Ce prince atteignit alors l'apogée de sa puissance : maître de toute la contrée qui s'étendait des Alpes aux Pyrénées et des montagnes d'Auvergne à la mer, il sut pendant quinze ans y maintenir la paix et la prospérité, et fut plus d'une fois l'arbitre des différends qui s'élevèrent entre les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre. Au printemps de 1141, tandis qu'Alfonse était en Provence, le roi Louis le Jeune envahit ses États, et s'avança jusqu'à Toulouse, dont il entreprit le siége. C'est tout ce que nous apprend de cette guerre Ordéric Vital, chroniqueur contemporain, qui en laisse ignorer les motifs et les circonstances. On sait seulement que l'expédition ne fut pas heureuse; les habitants de Toulouse se défendirent vigoureusement, et leur maître leur en témoigna sa reconnaissance par l'octroi de divers priviléges. L'année suivante (1142) il encourut, de la part du pape Innocent II, une nouvelle sentence d'excommunication pour la protection dont il couvrait la rébellion de Montpellier contre son seigneur. Il est assez singulier de voir un prince qui donna tant de marques de sa piété, qui entreprit par dévotion deux pèlerinages à Saint-Jacques en Galice, et qui s'engagea dans une croisade où il perdit la vie, exposé si souvent aux anathèmes de l'Église; « mais, dit un historien, outre le soin qu'il eut de se faire relever de

l'excommunication, il paraît qu'il agit en cela pour des raisons d'État, qui l'emportent quelquefois auprès des princes, même les plus pieux, sur celles de la religion. » Après avoir fondé la ville de Montauban (octobre 1144), il prit la croix à l'assemblée de Vezelay, convoquée par Louis le Jeune, et s'embarqua au mois d'août 1147, sur une flotte qu'il avait fait équiper à la tour du Bouc, vers les embouchures du Rhône et à l'endroit où fut bâti depuis Aigues-Mortes. Il passa l'hiver dans quelque port d'Italie, peut-être même à Constantinople, et, s'étant remis en mer au printemps suivant, il aborda au port d'Acre ou Ptolémaïs, où il mourut bientôt après (avril 1148). Les historiens du temps sont d'accord pour attribuer sa mort à un empoisonnement; mais ils diffèrent quant à l'auteur du crime, qui serait Mélisinde, mère du roi de Jérusalem, ou la reine Éléonore, femme de Louis le Jeune. Alfonse fut le quatrième comte de Toulouse qui périt à la Terre Sainte.
Paul Louisy.

Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. II. — *Art de vérifier les dates.*

JOURDAIN (*Claude*), érudit français, plus connu sous le nom de *Dom Maur*, né en 1696, à Poligny, mort le 20 juillet 1782, à Paris. Après avoir achevé ses études, il fut admis dans l'ordre des Bénédictins, et enseigna d'abord la philosophie et la théologie à l'abbaye de Sainte-Bénigne de Dijon; dans la suite il occupa différents emplois, et parcourut, comme visiteur, plusieurs des anciennes provinces de la France, entre autres la Bourgogne et la Franche-Comté, dont il étudia et releva avec soin les antiquités. Pendant qu'il était prieur de Saint-Martin d'Autun, il fit reconstruire l'église d'après ses plans. Il mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il s'était retiré vers la fin de sa vie. Dom Maur appartenait à plusieurs académies; il entretenait une correspondance avec la plupart des savants de son temps : d'Anville et Caylus parlent avec éloges de son érudition. On a de lui : *Oraison funèbre de Claude Bouhier, évêque de Dijon*, par un Bénédictin; Dijon, 1755, in-4°; — *Mémoires sur les Voies romaines dans le pays des Séquanois*, couronné par l'Académie de Besançon en 1756; — *Défense de dom Grégoire Tarisse, supérieur général de Saint-Maur*; 1766, in-4°; — *Éclaircissements de plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne, ou lettres critiques à M. M.* (Mille); Liége et Paris, 1774, in-8°.
P. L—y.

Lelong, *Bibliothèque Historique* (nouv. édit.), t. IV. — Caylus, *Recueil d'Antiquités.*

JOURDAIN (*Anselme-Louis-Bernard* Bréchillet), chirurgien français, né à Paris, le 28 novembre 1734, mort le 7 janvier 1816. Après six années d'études chirurgicales sous la direction de Moreau, chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Paris, il embrassa, en 1755, la profession de dentiste. On lui doit les ouvrages suivants, qui renferment des vues aussi neuves qu'importantes sur les affections de la bouche : *Nouveaux Éléments d'Odontalgie*; 1756, in-12; — *Traité des Dépôts dans le sinus maxillaire*; 1760, in-12; — *Essai sur la Formation des Dents, comparée avec celle des Os*; 1766, in-12; — *Traité des Maladies et des Opérations chirurgicales de la Bouche*; 1778, 2 vol. in-8°. — Il a aussi publié, sous le voile de l'anonyme : *Le Médecin des Dames, ou l'art de les conserver en santé*; 1771, in-12; — *Le Médecin des Hommes, depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse*; 1772, in-12; — *Préceptes de Santé, ou Introduction au Dictionnaire de Santé*; 1772, in-8°. Il était étroitement lié avec Fréron, et a collaboré à l'*Année Littéraire*.
C. Mallet.

Quérard, *La France Littéraire.*

JOURDAIN (*Amable-Louis-Marie-Michel* Bréchillet), fils du précédent, orientaliste et philologue français, né à Paris, le 25 janvier 1788, mort le 19 février 1818. Il abandonna la carrière du droit, à laquelle ses parents le destinaient, pour se livrer tout entier, sous Silvestre de Sacy et Langlès, à l'étude de l'arabe et du persan. Il fut attaché, comme secrétaire, au ministère des Affaires étrangères, et, en qualité de secrétaire adjoint, à l'École des Langues orientales vivantes. On lui doit les ouvrages suivants : *Mémoire sur l'Observatoire de Méragah et sur quelques Instruments employés à y observer*; Paris, 1810, in-8°; — *Notice sur l'Histoire universelle de Mirkhond*; Paris, 1812, in-4°; — *La Perse, ou tableau du gouvernement de la religion et de la littérature de cet empire*; Paris, 1814, 5 vol. in-18; — *Recherches critiques sur l'Age et l'Origine des anciennes Traductions latines d'Aristote*, ouvrage couronné en 1817 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, publié après la mort de l'auteur, Paris, 1819, in-8°; traduit en allemand par M. Stahr, Halle, 1831, in-8°. Une nouvelle édition, revue et augmentée, a été donnée en 1843 par M. Charles Jourdain, son fils (*voir* ci-après). Amable Jourdain a été l'un des collaborateurs des *Annales des Voyages*, des *Mines de l'Orient*. Il a fourni à M. Michaud divers mémoires, qui ont été insérés dans l'*Histoire des Croisades*. Une *Histoire des Barmécides*, qu'il annonçait au moment de sa mort, est restée inédite.
C. M.

Biograph. portat. des Contemp

* **JOURDAIN** (*Charles-Marie-Gabriel* Bréchillet), philosophe français, fils du précédent, est né à Paris, le 24 août 1817. Entré à vingt ans dans les fonctions universitaires, chargé de conférences au collége Henri IV (aujourdhui lycée Napoléon), il devint en 1841 professeur de philosophie au lycée de Reims, en 1842 au collége Stanislas, en 1847 au collége Bourbon (aujourd'hui lycée Bonaparte); en 1849 et 1850, chef du cabinet au ministère de l'instruction publique et des cultes sous MM. de Falloux et

de Parieu; en 1850, chef du secrétariat au même ministère; en 1852, chef de la division de comptabilité, fonctions qu'il exerce encore aujourd'hui. M. Jourdain a pris successivement, dans les concours ou examens universitaires, les grades de docteur ès lettres (1838), d'agrégé des classes de philosophie (1840), d'agrégé des facultés des lettres (1848). Ses thèses de doctorat, soutenues le 17 juillet 1838 devant la Faculté des Lettres de Paris, ont pour titre : *Dissertation sur l'État de la Philosophie naturelle en Occident, et principalement en France, pendant la première moitié du douzième siècle;* in-8° ; — *Doctrina Johannis Gersonii de Theologia mystica;* in-8°. Les autres ouvrages de M. Charles Jourdain sont : *Questions de Philosophie;* Paris, 1847, in-12; — *Notions de Logique;* Paris, 1856, in-12; — *Le Budget de l'Instruction publique et des Établissements scientifiques et littéraires;* Paris, 1857, in-8°; — *La Philosophie de saint Thomas d'Aquin;* Paris, 1858, 2 vol. in-8° : ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques; — *Un ouvrage inédit de Gilles de Rome, précepteur de Philippe le Bel, en faveur de la papauté;* broch. de 26 pages, gr. in-8°, Paris, 1858 : extrait du *Journal général de l'Instruction publique;* — *Sextus empiricus et la philosophie scholastique;* Paris, 1858, in-8° : extrait du *Journal de l'Instruction publique.* M. Jourdain a édité en outre les ouvrages suivants : *Recherches sur l'Age et l'Origine des anciennes Traductions latines d'Aristote* par Amable Jourdain, 2e édit., revue et augmentée; Paris, 1843, in-8°; — *Œuvres Philosophiques d'Antoine Arnauld*, avec une introduction et des notes; Paris, 1845, in-12; — *Œuvres Philosophiques de Nicole*, avec une *Introduction* et des *Notes;* Paris, 1845, in-12; — *Documents concernant le Grand Aumônier et le Chapitre de Saint-Denis*, publié par ordre du ministre de l'instruction publique et des cultes; Paris, 1854, in-4°; — *Mélanges et Fragments d'Auguste de Blignières;* Paris, 1855, in-8°; — *La Logique de Port-Royal*, suivie de trois *Fragments* de Pascal; Paris, 1854, in-12. M. Charles Jourdain a collaboré, pendant les années 1846-1847, à la *Revue nouvelle*, dans laquelle il a donné un article *Sur Giordano Bruno;* un autre *Sur Ballanche;* un autre *Sur le chapitre de Saint-Denys*. Il a collaboré au *Dictionnaire des Sciences Philosophiques*, auquel il a fourni les articles : *Association des Idées, Abailard, Certitude, Criterium, Définition, Fatalisme, Foucher, Gerson, Idée*, etc.; au *Journal général de l'Instruction publique;* à la *Revue de l'Instruction publique;* à la *Revue Contemporaine*. C. MALLET.

Docum. partic.

JOURDAN (*Jean-Baptiste*), littérateur français, né à Marseille, vers 1711, mort en 1795. On a de lui : *Le Guerrier philosophe;* La Haye (Paris), 1744, in-12; — *Histoire d'Aristomène, général des Messéniens;* Paris, 1749, in-12; — *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire;* Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12; — *Abrocome et Anthia*, roman traduit du grec; 1748, in-12; — *L'École des Prudes*, comédie imprimée en 1755. G. DE F.

Feller, *Dictionn. Histor.* — Barbier, *Examen des Dictionn. Histor.*

JOURDAN (*Mathieu* JOUVE), dit *Coupe-tête*, révolutionnaire français, né en 1749, dans un village du Vivarais, exécuté à Paris, le 27 mai 1794. Successivement apprenti maréchal ferrant, garçon boucher, soldat, contrebandier, et, comme tel, condamné à mort par contumace à Valence, Jourdan vint se cacher à Paris, sous le nom de *Petit*. Attaché d'abord aux écuries du maréchal de Vaux, il entra ensuite, dit-on, au service du gouverneur de la Bastille. La révolution le trouva établi comme cabaretier, profession qui s'accordait au mieux avec des habitudes d'ivrognerie qui ne le quittèrent jamais. Au 14 juillet, ce fut lui, à ce qu'on assure, qui égorgea l'infortuné de Launay, son ancien maître. Plusieurs biographes le présentent aussi comme un des meurtriers des gardes-du-corps massacrés à Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre; mais d'autres prétendent que, dès cette époque, il exerçait à Avignon l'état de roulier. Les troubles qui éclatèrent en cette ville, au mois d'avril 1791, à l'occasion du projet de réunion du comtat Venaissin à la France, ayant donné lieu à la formation d'un corps de volontaires sous le nom d'*armée de Vaucluse*, Jourdan, qui ne savait ni lire ni écrire, et qui ne signait qu'au moyen d'une griffe, devint général en chef de cette troupe, après la mort du chevalier Patrix, assassiné par ses soldats. Sous ce nouveau chef, l'armée de Vaucluse mit tout à feu et à sang dans le comtat, dévastant les moissons, incendiant les églises, les châteaux et n'épargnant pas même les chaumières. Au mois d'août suivant, six membres de la municipalité et plusieurs citoyens ayant été emprisonnés à l'instigation de Rovère, Mainvielle et Duprat jeune, chefs des révolutionnaires de cette commune, ces fonctionnaires et d'autres détenus, au nombre de 73, furent, dans la nuit du 16 au 17 octobre, massacrés par Jourdan et ses satellites. Cette exécution, qui, sous le nom de *massacre de la glacière d'Avignon*, a acquis une horrible célébrité, fut suivie d'un décret d'arrestation émané de l'Assemblée législative contre Jourdan Coupe-tête; mais il échappa aux effets de ce décret par suite de l'amnistie du mois de mars 1792; alors il entreprit à Avignon le commerce de la garance. Vers la fin de 1793, Rovère et Poultier ne craignirent pas de l'investir du commandement de la gendarmerie dans les départements de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. Il fut, dans ces fonctions, le pourvoyeur infatigable de la sanguinaire commission populaire établie à Orange. Un

voyage qu'il fit à Paris, au commencement de 1794, lui procura une éclatante réception au club des Jacobins. De retour dans le midi, il eut l'audace de faire arrêter le représentant Pélissier, porteur d'un congé de la Convention. La dénonciation de ce fait amena Jourdan devant le tribunal révolutionnaire. Il y parut, le 27 mai, portant sur la poitrine une énorme image de Marat; mais ce talisman ne le garantit pas contre un arrêt de mort, qui fut exécuté le même jour. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains.*

JOURDAN (*Jean-Baptiste*, comte), maréchal de France, né à Limoges, le 29 avril 1762, mort le 23 novembre 1833. A la mort de son père, chirurgien habile, on le plaça à Lyon dans le magasin d'un oncle, marchand de soieries, qui se posait en rude chef de famille. Le jeune commis ne souffrit pas longtemps cette domination domestique; il s'engagea en 1778, et rejoignit à l'île de Ré la brigade d'Auxerrois. Soldat pendant six ans, il fit cinq campagnes en Amérique, dans l'armée expéditionnaire du comte d'Estaing, rentra en France pour cause de maladie, et fut réformé le 26 juin 1784. Il se présenta chez son oncle à Lyon; mais celui-ci ne voulut pas recevoir un neveu coupable qui lui avait désobéi. Jourdan, repoussé par son protecteur naturel, se décida à venir à Limoges, où il espérait retrouver beaucoup des amis de son père. Ils ne lui firent pas défaut, et lui procurèrent de l'emploi chez un commerçant, dont, peu de temps après, il épousa la belle-sœur. Son mariage lui fournit les moyens d'ouvrir un magasin de mercerie à Limoges. Jourdan possédait les qualités essentielles du commerçant et même du détaillant; et si les événements de notre grande révolution ne lui avaient pas révélé la puissance de sa véritable vocation, il aurait certainement acquis dans l'exercice de sa modeste profession une position et une fortune honorables.

Nommé, en 1790, lieutenant des chasseurs de la garde nationale de Limoges et, l'année d'après commandant du 2e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne, Jourdan partit pour l'armée du nord au mois de septembre 1792. En arrivant à Étampes, les volontaires trouvèrent les habitants en pleine émeute : cette ville est un des greniers de Paris, et la cherté des grains était le prétexte de ce mouvement populaire. Jourdan rassura les officiers municipaux, effrayés par le récent massacre du maire Simoneau, et contribua à calmer les séditieux autant par sa prudence que par la bonne contenance de sa troupe. Ce début faisait pressentir l'avenir; et, plus tard, à Jemmapes, à Nerwinde, à Famars, au camp de César, sous Dumouriez, Dampierre et Custine, il se montra chef de corps décidé dans l'action et aussi ferme dans le service que soigneux de maintenir la discipline.

Général de division au mois de juillet 1793, Jourdan commandait sous Lille un corps d'observation de 8,000 hommes, chargé de surveiller l'armée anglo-hanovrienne du duc d'York, qui, après les capitulations de Condé et de Valenciennes, allait entreprendre le siége de Dunkerque. A la bataille d'Hondscoote, Jourdan menait les deux divisions du centre, et tomba grièvement blessé d'un boulet de canon, au moment où, maître des bois qui couvraient la position des Anglais, il débouchait sur leur principale batterie. A peine rétabli de sa blessure, il remplaça Houchard, le 22 septembre, dans le commandement des armées du nord et des Ardennes. Depuis un mois le prince de Cobourg bloquait Maubeuge à la tête de 70,000 Hollandais et Impériaux; il fallait se hâter de le combattre et de dégager la frontière du nord. Dans ce dessein, Carnot avait quitté le comité de salut public, et s'était rendu au quartier général de Guise pour y fortifier de sa présence l'autorité de Jourdan, l'assister de ses conseils et présider lui-même aux mouvements des troupes.

Clerfayt occupait avec trois divisions, formant le corps d'observation sur la rive droite de la Sambre, les positions de Wattignies et de Dourlers. Dans l'armée autrichienne on les croyait inexpugnables, et le prince de Cobourg avait dit, en présence de son état-major : « Si les républicains parviennent à me déloger d'ici, je consens à me faire républicain ». Le 15 octobre, Carnot, contrairement à l'opinion de Jourdan, décida qu'on engagerait l'action de front; nos colonnes assaillirent simultanément les deux ailes des Autrichiens, et furent constamment repoussées. Carnot persévéra toute la journée dans sa fatale obstination, et fut la cause du décousu et du malheur de nos attaques. Le soir, au conseil de guerre où s'assemblèrent les principaux généraux, il eut la grandeur d'âme de reconnaître sa faute, et laissa Jourdan libre d'agir comme il l'entendrait; celui-ci tira de sa gauche et de son centre un renfort de 8,000 hommes qu'il porta à sa droite en face de Wattignies. Par ce mouvement de concentration, la gauche des Autrichiens se trouva trop faible pour repousser les colonnes d'attaque; elle fut enlevée et leur position prise à revers. La cavalerie impériale essaya d'arrêter nos bataillons; mais l'élan de la victoire leur était donné; ils avaient eu le temps de se former sur le plateau de Wattignies; et les feux des batteries françaises firent reculer les escadrons autrichiens. Pendant la soirée et la nuit, Cobourg leva le blocus de Maubeuge, repassa la Sambre, et se mit en retraite sur Mons.

L'hiver approchait; et le comité de salut public manda Jourdan à Paris afin de concerter ensemble le plan des opérations en Belgique. Les principaux membres du comité, Robespierre, Barère, Saint-Just, Billaud-Varennes et Collot d'Herbois songeaient à faire reprendre l'offensive;

mais Jourdan leur représenta que les troupes avaient besoin de repos et d'instruction; que les jeunes soldats n'étaient ni armés ni habillés, ni suffisamment exercés pour une campagne d'hiver; qu'il valait donc mieux demeurer sur la défensive, et se mettre en mesure d'attaquer l'ennemi au commencement du printemps. Ces sages idées furent adoptées; néanmoins, le comité, sur la proposition de Barère, prononça la mise en réforme du général. Ainsi Jourdan fit pour son compte l'expérience de l'ingratitude des gouvernements, qui étonne toujours quoique toujours prévue; il revint à Limoges et reprit son modeste commerce; il attacha, fort en évidence, dit-on, au fond de son magasin, son uniforme de général en chef et sa glorieuse épée; et cette spirituelle épigramme en action fut sa seule manière de protester contre l'injuste mesure qui menaçait de briser sa carrière. On sentit promptement le besoin de ses services; et, dès le 15 avril 1794, Jourdan commandait l'armée de la Moselle et battait le corps autrichien du général Beaulieu en avant d'Arlon. Mais ce n'était pas de ce côté que devaient se porter les coups décisifs de la campagne, puisque les coalisés occupaient en Flandre une partie du territoire français et concentraient sur la Sambre leurs principales forces. Le 21 mai, Jourdan laissa le général René Moreaux à la tête de trois divisions entre Longwy et Kaiserslautern, et, quittant les environs d'Arlon avec 50,000 hommes, se dirigea vers la Sambre. Le 3 juin, il rejoignit la droite de l'armée du nord qui, battue et repoussée derrière cette rivière, venait de lever le siége de Charleroi. Les troupes, rassemblées au nombre de 80,000 hommes, devinrent l'armée de Sambre et Meuse; l'éclat qu'elle a jeté, son patriotisme, sa discipline, sa patience dans les travaux, sa constance dans les revers, la grandeur et l'utilité de ses conquêtes, tous ces services rendus, toutes ces vertus communes au général en chef et aux soldats les ont unis à jamais dans la mémoire des hommes.

Jourdan, après sa jonction avec l'armée des Ardennes, se crut assez fort pour repasser la Sambre, et fit reprendre les travaux du siége de Charleroi. L'armée, placée en observation, occupait, en avant de la place, une position demi-circulaire, les ailes à la Sambre et le centre dans la plaine de Ransart. Le siége de Charleroi fut poussé avec vigueur; le 25 juin, six jours seulement après l'ouverture de la tranchée, le feu de la place était éteint; et le commandant autrichien capitula sans qu'il eût pu en informer le prince de Cobourg, qui arrivait en hâte à son secours. Le lendemain, Jourdan gagnait la mémorable bataille de Fleurus : cette victoire, indécise sur le terrain même de l'action, devint décisive par degrés; et par ses résultats ultérieurs elle a déterminé une suite continue de succès pour les Français, de revers accablants pour les coalisés; ils évacuèrent le territoire, et découvrirent Landrecies, Le Quesnoy, Valenciennes et Condé. Le comité de salut public ordonna de reprendre immédiatement ces places fortes, et chargea l'armée de Sambre et Meuse de faire ces quatre siéges.

Le 16 juillet, Jourdan, avec ses divisions de gauche, battait les Autrichiens sur la position de La Montagne-de Fer, en avant de Louvain; le même jour, sa droite s'emparait de Namur; le 27, elle occupait Tongres, Liége, et menaça les communications des Impériaux, qui repassèrent à la rive droite de la Meuse.

L'armée autrichienne changea de chef : Clerfayt succéda au prince de Cobourg. Le nouveau général avait établi derrière l'Ourthe et l'Aiwaille le corps du comte de Latour, sa droite dans le camp retranché de La Chartreuse et sa gauche sur les hauteurs de Sprimont. Le 18 septembre, Jourdan fit franchir l'Ourthe et l'Aiwaille à quatre divisions qui enlevèrent la position de Sprimont. Ce combat força Clerfayt à quitter la ligne de l'Ourthe et les positions de la Meuse; il concentra son armée derrière la Roër sous le canon de Juliers. Jourdan ne devait pas songer à s'emparer de Maëstricht tant que Clerfayt se tiendrait à portée de secourir cette forteresse : le 2 octobre, l'armée de Sambre et Meuse, forte pour la première fois de 100,000 combattants, remporta la victoire d'Aldenhoven. Le lendemain, Juliers se rendit à discrétion; le 6 octobre, Jourdan entra dans Cologne; le 10, à Bonne; le 23, la droite de son armée occupa Coblentz; enfin, le 4 novembre, Maëstricht ouvrit ses portes : il ne resta aux coalisés sur la rive gauche du Rhin que Luxembourg et Mayence.

Pendant le rigoureux hiver de 1795, l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 82,000 hommes, resta cantonnée entre Bingen et Dusseldorf; en face d'elle, de l'autre côté du Rhin, Clerfayt lui opposait ses 96,000 Impériaux. Le printemps et l'été se perdirent à examiner et à discuter avec le gouvernement des projets et des contre-projets pour le passage du Rhin. Le comité de salut public ne l'ordonna que trop tard, vers la fin du mois d'août, et Jourdan l'effectua le 7 septembre. Ses instructions étaient d'obliger l'ennemi à évacuer le duché de Berg et la partie de la Wétéravie située entre le Mein, le Rhin et la ligne de neutralité que garantissait un cordon de troupes prussiennes. En conséquence, il s'avança jusqu'au Mein, et prit position entre Hoechst et Cassel : par ce mouvement, l'armée couvrait le siége d'Ehrenbreitstein, confié à Marceau, et complétait, sur la rive droite du Rhin, l'investissement de la place de Mayence, bloquée de l'autre côté du fleuve par quatre divisions de l'armée de Rhin et Moselle. Le 11 octobre, Clerfayt, ayant traversé le Mein au-dessus de Francfort sans rencontrer la moindre opposition de la part du général prussien qui commandait le territoire neutralisé, marcha sur Bergen. Les Autrichiens manœuvraient pour déborder notre gauche, s'em-

parer de nos communications et nous couper du Rhin; un engagement sérieux n'était pas acceptable dans la position très-resserrée de Jourdan; il se mit en retraite, et, le 20 octobre, reprit ses anciens cantonnements sur la gauche du fleuve.

Clerfayt, poursuivant l'offensive, attaqua les lignes de Mayence, les força pendant la journée du 29 octobre, et, le lendemain, rejeta derrière la Pfrim l'armée qui les avait défendues. Jourdan se porta de Coblentz sur la Nahe; mais, tandis qu'il faisait ses préparatifs pour traverser cette rivière, il apprit la reddition de Manheim, la perte de la bataille de la Pfrim par Pichegru et la retraite de l'armée de Rhin et Moselle sur la Queich.

Il aurait été trop dangereux pour la droite de l'armée de Sambre et Meuse de s'aventurer seule au delà de la Nahe; d'ailleurs, Jourdan avait la défense formelle de livrer une bataille sur la rive droite du Rhin : il se replia, et revint prendre ses anciennes positions de la Moselle. Le 21 décembre, Clerfayt proposa un armistice, que les généraux Jourdan et Pichegru acceptèrent. Le cabinet de Vienne, mécontent de Clerfayt, le rappela; et l'archiduc Charles reçut le commandement des armées impériales.

L'armée autrichienne du bas Rhin faisait face à l'armée de Sambre et Meuse, et lui était de beaucoup supérieure. Le 1er juin 1796 Jourdan fit déboucher par la tête de pont de Dusseldorf son avant-garde et ses divisions de gauche; elles battirent si complétement, à Altenkirchen le corps du prince de Wurtemberg, que l'archiduc abandonna la Nahe et se retira par Mayence pour aller défendre le passage de la Lahne. Son mouvement retrograde dégagea notre centre, qui franchit le Rhin à Neuwied; et l'armée prit position sur la Lahne, sa droite au Rhin et sa gauche à Wetzlar. Le 7 juin, l'archiduc dirigea la masse de ses forces contre cette ville, occupée par la division de Lefèvre, et l'accabla sous le nombre. Jourdan, compromis à sa gauche, se retira sur Neuwied et sur le camp retranché de Dusseldorf.

Cependant Moreau avait débouché en Souabe à la tête de l'armée de Rhin et Moselle; l'archiduc marcha contre ce nouvel adversaire, et laissa Wartensleben sur la Lahne avec un corps d'observation de 34,000 hommes. Jourdan, profitant aussitôt de sa supériorité momentanée, repassa le Rhin, s'empara de Francfort par capitulation, et entra à Wurtzbourg le 24 juillet. Il n'avait pas sur le haut Mein et en Franconie plus de 46,000 hommes, parce qu'il s'était affaibli des trois divisions aux ordres de Marceau, occupées à bloquer Ehrenbreitstein et Mayence, et cherchait à remplir l'ordre du Directoire qui lui prescrivait de livrer une bataille décisive aux Autrichiens; il crut pouvoir les attaquer à Zell; mais Wartensleben lui échappa, pendant la nuit du 1er août, et vint prendre derrière la Naab une bonne position, appuyée aux montagnes de la Bohême. Le 21, Jourdan s'établit au delà d'Amberg, son extrême droite placée à Neumarckt et menaçant la communication de Nuremberg à Ratisbonne.

Mais, tandis que l'armée de Sambre et Meuse se rapprochait du Danube, celle de Rhin et Moselle s'en éloignait : le 18 août, sept jours après la victoire de Neusheim, Moreau, voulant exécuter à la lettre les prescriptions du Directoire, se dirigeait sur le Lech. L'archiduc, par une manœuvre habile, avait donc ressaisi sa position centrale entre nos deux armées et empêché leur jonction dans la plaine de Nordlingen, en attirant Moreau vers le cœur de la Bavière. Depuis le 16 août, il avait rassemblé à Ingolstadt un corps de 28,000 hommes; il le porta contre la droite de l'armée de Sambre et Meuse, et, le 24, la chassa de sa position de Neumarckt. Découvert à sa droite, séparé de Moreau et attaqué à la fois par Wartensleben et par l'archiduc, Jourdan, trop faible pour leur résister, et ayant perdu sa ligne de communication de Lauf à Nuremberg, ne se mit cependant en retraite qu'à la dernière extrémité; il l'opéra lentement, malgré la rapidité des mouvements de l'archiduc et la vivacité de ses démonstrations offensives; car il devait espérer que Moreau, près de forcer le passage du Lech à Augsbourg, réussirait à ramener le prince autrichien sur la rive droite du Danube. Jourdan manœuvrait au milieu d'un pays de montagnes et sur des chemins à peine praticables à l'artillerie et aux voitures, et ne parvint derrière le Mein qu'après trois jours de marches forcées et en s'ouvrant le passage à la baïonnette. Le 2 septembre, il se dirigea sur Wurtzbourg, avec cinq divisions, attaqua le lendemain l'archiduc et perdit la bataille. L'armée de Sambre et Meuse n'avait pas, ce jour-là, plus de 30,000 hommes, et les Autrichiens en comptaient 45,000. Jourdan continua sa retraite vers la Lahne, rejoignit Marceau devant Mayence; et, le 20 septembre, passa le Rhin à la suite du combat d'Altenkirchen, où Marceau fut tué par un chasseur tyrolien. Trois jours après, Jourdan quitta le commandement de l'armée, et fut remplacé par Beurnonville.

La campagne de 1796 est à jamais mémorable, et l'examen des opérations des généraux français et des généraux autrichiens en Italie, dans le Tyrol, en Allemagne formerait peut-être un cours complet d'art militaire. Elle a commencé l'immense renommée de Bonaparte; elle a accru celle de Moreau, monté, par sa victorieuse retraite de Bavière, au rang des grands capitaines; Jourdan seul a été malheureux, et s'est trouvé exposé à de nombreuses et rudes critiques. Napoléon, dans ses dictées de Sainte-Hélène, l'archiduc Charles, dans ses principes de stratégie, ne l'ont pas épargné; cependant, le maréchal Saint-Cyr fait observer qu'à cette époque « Jourdan avait plus d'expérience de la grande guerre que Moreau; qu'en Franconie la fortune de l'armée de Sambre et Meuse avait été balancée; qu'après

des succès, elle a fini par éprouver des revers, mais qu'ils n'étaient pas assez marquants pour changer l'état des choses; et que les événements de la campagne suivante ont prouvé qu'il n'était pas nécessaire que toutes les armées françaises fussent à portée de Vienne pour contraindre le gouvernement autrichien à la paix.... L'important était d'empêcher les Autrichiens de détacher des secours du Rhin pour leur armée d'Italie, et, dans le cas où ils le feraient, d'être en mesure de prendre aussitôt l'offensive et de les suivre » (*Memoires de Saint-Cyr*, camp. de 1797, p. 55 et 57). Le maréchal Jourdan a publié, en 1818, la relation de cette campagne; dans ce mémoire, d'un style simple et naturel, il se montre rempli de l'amour de son art et de la vérité, racontant les faits sans déguisement, sans ménagement, sans orgueil et sans modestie affectée; c'est le langage du mérite supérieur, qui, sûr de soi-même, ne craint pas de reconnaître ses fautes et d'en accepter la responsabilité.

Nommé, au mois d'avril 1797, membre du Conseil des Cinq Cents par le département de la Haute-Vienne, Jourdan fut élu deux fois président de ce conseil. Le traité de Campo-Formio n'avait imposé qu'une trêve aux nations de l'Europe; toutes s'apprêtaient à ressaisir les armes. Les demi-brigades avaient besoin d'être complétées et de remplir leurs vides: le Directoire voulait pourvoir au recrutement régulier et annuel de l'armée par une mesure permanente; Jourdan proposa l'établissement de la conscription militaire, et fut le rapporteur de cette grande et salutaire loi, adoptée le 5 septembre 1798 : elle a nationalisé en France le service légal de la patrie.

Le 14 octobre, Jourdan, alors président des Cinq Cents se démit de ses fonctions législatives, et alla prendre le commandement de l'armée du Danube, réunie entre Strasbourg et Huningen : il était appelé à envahir la Souabe avec 39,000 hommes contre une armée presque double, aux ordres de l'archiduc Charles. Dans la matinée du 20 mars 1799, Jourdan dénonça la reprise des hostilités; son armée était en position, la droite derrière l'Aach, affluent du lac de Constance; le centre, sous Lefèvre, Souham et d'Hautpoul, sur les hauteurs de l'Ostrath, en avant de Pfullendorf; Gouvion Saint-Cyr, à gauche avec 9,000 hommes, occupait Margen et éclairait la vallée du Danube. Le 21, l'archiduc attaqua le centre et força la ligne de l'Ostoach; Jourdan replia ses ailes sur le centre et rétrograda jusqu'en arrière de Stokach. Le 24 mars, certain d'être attaqué le lendemain par toutes les forces ennemies, il résolut de les prévenir malgré son infériorité numérique; il espérait, par ce mouvement offensif, faciliter sa jonction avec l'armée d'Helvétie, qui, le même jour, se promettait d'enlever les retranchements de Feldkirch. La bataille de Stokach eut lieu le 25, et fut perdue, il faut le dire, par les défauts d'ensemble dans les mouvements de nos divisions de droite, par l'obstination de Jourdan à détacher le corps de Saint-Cyr sur Mœskirch contre le flanc droit de l'archiduc, lorsqu'il aurait fallu tenir l'armée serrée autour de Stokach et de Liptingen. Soult, placé au centre, fit une résistance héroïque; Saint-Cyr corrigea les dangers de sa situation par sa prudence et la décision de ses manœuvres; dans les deux armées, les généraux en chef coururent de grands périls personnels; l'archiduc mit pied à terre et combattit à la tête de ses grenadiers, et Jourdan eut un cheval tué sous lui pendant la charge de sa réserve de cavalerie que repoussèrent les cuirassiers autrichiens. Le lendemain, il effectua sa retraite, repassa la chaîne de la forêt Noire, et vint prendre position sur la rive droite du Rhin, à portée des ponts de Kehl et de Neuf-Brisach. Le 9 avril, Jourdan remit à Massena le commandement de l'armée du Danube.

Réélu membre du Conseil des Cinq Cents, il pressentit de bonne heure les destinées de Bonaparte, et fit une tentative désespérée dans le but de conjurer la ruine du gouvernement directorial. Le 13 septembre, il proposa de déclarer la patrie en danger; le conseil s'y refusa, à une grande majorité, composée du parti modéré, qui redoutait que cette mesure, réminiscence des plus mauvais jours révolutionnaires, ne soulevât des inquiétudes exagérées et de dangereuses agitations.

Les éditeurs des *Mémoires* de Napoléon ont prétendu que Jourdan avait été un des premiers à offrir à Bonaparte une dictature militaire. A cet égard, voici ce que Jourdan écrivait au général Gourgaud, le 12 février 1823 : « Vers le 10 brumaire, je me présentai seul chez le général Bonaparte. Ne l'ayant pas trouvé, je laissai une carte. Le lendemain il m'envoya faire des compliments par le général Duroc, son aide de camp; peu après, il m'invita à dîner pour le 14. J'eus lieu d'être flatté de l'accueil qu'il me fit. En sortant de table, nous eûmes une conversation qui sera publiée un jour avec d'autres documents sur le 18 brumaire : on y verra que, si mon nom fut inscrit, peu de jours après, sur une liste de proscription, c'est précisément parce que, prévoyant l'abus que ferait ce général du pouvoir suprême, je déclarai ne vouloir lui prêter mon appui que dans le cas où il donnerait des garanties positives à la liberté publique, au lieu de vagues promesses. Si j'avais proposé une dictature militaire, genre de pouvoir qui est sans limites, j'aurais été traité plus favorablement. »

Le 19 brumaire, Jourdan fut exclu du Conseil des Cinq Cents.

Deux mois après (21 janvier 1800), Jourdan fut nommé inspecteur général d'infanterie et de cavalerie; le 24 juillet, il devint ambassadeur auprès de la république cisalpine et administrateur général

du Piémont. Ce choix avait une signification politique, et, en l'annonçant à Jourdan, le premier consul lui écrivait : « Le gouvernement croit devoir donner une marque de distinction au vainqueur de Fleurus. Il sait qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne se trouvât dans les rangs de Marengo. Les consuls ne doutent pas que vous ne portiez dans la mission qu'ils vous confient cet esprit conciliateur et modéré qui seul peut rendre la nation française aimable à ses voisins. »

Jourdan, qui ne pouvait pas ignorer pourquoi il n'avait pas été dans les rangs de Marengo, répondit : « J'accepte avec reconnaissance la marque de distinction dont le gouvernement veut bien m'honorer. Je répondrai à sa confiance par mon empressement à exécuter ses ordres; et, si mes talents répondent à mon zèle, il sera satisfait de ma conduite. Le gouvernement me trouvera toujours dans les rangs des hommes qui respectent autant les lois et les magistrats qu'ils chérissent la patrie et la liberté. » On savait que la population piémontaise ne se résignerait pas sans désespoir à perdre son ancienne nationalité ; et Jourdan, en deux années d'administration, parvint à détruire le brigandage, à pacifier le pays et à rendre moins pénible aux habitants leur réunion définitive à la France. Conseiller d'État en 1802, à son retour de Turin, général en chef de l'armée d'Italie, le 25 janvier 1804, maréchal d'empire, grand-aigle et chef de la seizième cohorte de la Légion d'Honneur, dès la création de ces hautes dignités, Jourdan commandait en Lombardie à l'époque où Napoléon vint y prendre la couronne de fer. Le 30 août 1805, tous les préparatifs d'entrée en campagne contre l'Autriche étant terminés, il se vit enlever son commandement, qui fut donné à Massena. Il s'en plaignit amèrement, et l'empereur lui répondit : « Mon cousin, je reçois votre lettre du 3 vendémiaire; elle me fait une véritable peine, et je partage toute celle que vous ressentez. Il est impossible d'avoir été plus satisfait que je ne l'ai été de votre conduite et d'avoir meilleure opinion que je ne l'ai de vos talents. Si j'ai envoyé Massena en Italie, c'est en cédant à ma conviction intérieure que dans une guerre qui présente tant de chances, et dont le théâtre est éloigné du secours du gouvernement, il fallait un homme d'une santé plus robuste que la vôtre, et qui connût parfaitement les localités. Les événements se pressent autour de nous avec une telle rapidité, qu'il a fallu de telles circonstances pour faire taire toute considération particulière. J'ai dû envoyer en Italie l'homme qui connaît le mieux l'Italie. Depuis les positions de la rivière de Gênes jusqu'à l'Adige, il n'est aucune position que Massena ne connaisse. S'il faut aller en avant, il a encore un avantage; ces contrées agrestes dont il n'existe pas de cartes même à Vienne, lui sont également familières. Mon cher maréchal, je conçois que vous devez avoir de la peine; je sais que je vous fais un tort réel, mais restez persuadé que c'est malgré moi. Si les circonstances eussent été moins urgentes, comme je m'en flattais, vous eussiez achevé, cet hiver, de bien connaître les localités, et ma confiance dans vos talents et dans votre vieille expérience de la guerre m'eût rassuré. Mais vous connaissez le Rhin; vous y avez eu des succès; la campagne est engagée aujourd'hui; mais, dans quinze ou vingt jours, les événements nécessiteront de nouvelles formations, et je pourrai vous placer sur ce théâtre, que vous connaissez le mieux, et où vous pourrez déployer toute votre bonne volonté. Je désire apprendre, par votre réponse, que vous êtes satisfait de cette explication, et que surtout vous ne doutez pas des sentiments que je vous porte. » — Jourdan resta donc sans emploi pendant la campagne d'Austerlitz. Le 17 mars 1806 il fut nommé gouverneur de Naples, et devint tout de suite le conseiller militaire du roi Joseph-Napoléon, et promptement son ami. A ce double titre il eut une grande part au gouvernement de ce prince, qui fut homme de bien sur le trône, homme d'esprit et de cœur dans ses relations privées, et qui, sous un règne plus long, aurait certainement réalisé au profit des populations de ses États beaucoup des améliorations législatives et administratives qu'elles étaient de nature à supporter. Joseph-Napoléon ne quitta qu'avec regret la couronne de Naples; la grandeur de la royauté espagnole l'effrayait. Malheureusement, à Madrid, en se voyant obligé, pour conquérir sa nouvelle couronne, de vaincre et d'abattre une nation qui se défendait à outrance, il ne se contenta plus du laborieux métier de roi-administrateur : il voulut faire celui de général en chef, et, parce qu'il était brave de sa personne, d'un esprit très-élevé, d'un caractère calme et réfléchi, il crut avoir les hautes facultés et les lumières nécessaires au commandement des armées.

Jourdan avait suivi Joseph en Espagne; il y reçut le titre de major général des armées de Sa Majesté Catholique. Ce titre pompeux ne lui conféra réellement qu'une autorité faible, souvent impuissante pour le bien et toujours contestée. Désormais l'histoire de sa vie militaire est celle des opérations manquées qu'il a eu l'air de diriger dans le cabinet et sur le terrain. Introducteur de la vérité auprès de l'empereur et de ses ministres, exact dans ses correspondances multipliées, sage dans le conseil, et sévère dans le maintien de la discipline, Jourdan, malgré son ancienneté de grade, sa réputation justifiée par d'éclatantes victoires, sa capacité reconnue et ses continuels exemples de zèle et de vigilance, ne put ni modérer les ardeurs guerrières du roi Joseph, ni résister aux instructions, souvent contradictoires, envoyées par Berthier, ni maintenir la subordination parmi des chefs indépendants les uns des autres, ni établir l'accord dans leurs mouvements respectifs. Il lui manquait la pre-

mière des conditions pour être obéi : il n'avait pas la faveur de l'empereur; on le savait, et les généraux, les maréchaux, qui, pour la plupart, avaient commencé et grandi sous ses ordres, se faisaient un jeu de méconnaître son autorité. Jourdan et Brune étaient alors les seuls maréchaux n'ayant pas de titre aristocratique; et l'on rapporte qu'à la création de la noblesse impériale, lorsqu'on s'entretenait aux Tuileries de la convenance des titres à donner aux principaux dignitaires, le maréchal Lannes, qui avait l'habitude de parler à l'empereur comme à un homme, exprima devant lui l'opinion, généralement accréditée, que Jourdan devait être duc de Fleurus. « Mais, répondit Napoléon avec une sorte d'humeur, il aurait un titre plus beau que le mien; car, moi, je n'ai pas gagné de bataille ayant sauvé la France. »

On ne saurait sans injustice rendre Jourdan responsable des fautes et des revers qui ont accablé les armées françaises en Espagne. « Mes fonctions, écrivait-il au ministre de la guerre, se bornent à transmettre aux commandants des corps d'armée les ordres du roi et à rendre compte à V. E. de tous les événements. Je crois avoir rempli ces devoirs avec exactitude. Si j'avais pensé qu'il entrât dans les intentions de S. M. I. de me charger de fonctions plus étendues, je l'aurais suppliée de m'en dispenser, d'abord parce que la direction des affaires en Espagne est beaucoup au-dessus de mes forces, et ensuite parce que, pour réussir à la guerre, il faut qu'un chef ait sous ses ordres des militaires d'un grade inférieur qui obéissent, et non des camarades qui se croient plus de mérite que lui (Madrid, 26 juin 1809). » Au mois d'octobre, Jourdan, abreuvé d'ennuis, à bout de forces physiques et dégoûté d'un simulacre de commandement, dont il venait de faire une malheureuse expérience à Talavera-de-la-Reyna, obtint enfin l'autorisation de rentrer en France, et se retira dans sa terre du Coudray, près Corbeil.

En 1811, lorsque les embarras avec la Russie menacèrent de rendre plus difficile la tâche des armées françaises en Espagne, Napoléon pensa que la présence de Jourdan y serait nécessaire; le 11 juillet, il le nomma gouverneur de Madrid, et, l'année suivante, major-général du roi d'Espagne. Wellington avait ouvert la campagne en enlevant d'assaut Ciudad-Rodrigo et Badajoz : solidement appuyé par ces deux places, il vint occuper les hauteurs des Arapiles en arrière de Salamanque. Dès qu'on l'apprit à Madrid, Joseph-Napoléon et Jourdan se portèrent au secours de l'armée de Portugal, que Marmont commandait et qui manœuvrait entre la Tormès et le Duero. Marmont n'attendit pas leur arrivée ni celle des 14,000 hommes qu'ils amenaient; il livra bataille à Wellington, le 22 juillet, et la perdit. Sa défaite força le roi à opérer sa retraite et à évacuer Madrid; il se replia sur Valence, et fit sa jonction avec les corps de Soult et de Suchet. Bientôt l'héroïque résistance du château de Burgos et quelques succès dans le nord de l'Espagne permirent à Joseph de revenir dans sa capitale; et, au mois de novembre, le roi, Jourdan et Soult remontaient ensemble vers le Duero : Wellington, serré de près par Souham, successeur de Marmont, se rapprochait précipitamment de sa position favorite des Arapiles, et les quatre armées du centre, du midi, du Portugal et du nord, réunis sur la Tormès, franchissaient cette rivière à la poursuite des Anglais. Wellington, qui avait sacrifié deux fois son arrière-garde, était pris en flagrant délit d'imprudence; et, pour le vaincre, il suffisait de l'attaquer résolument. C'était l'avis du roi, de Jourdan et de Souham; mais Soult préféra manœuvrer; Wellington évita la bataille, qu'il n'était pas préparé à recevoir, et se réfugia en Portugal, où il établit ses quartiers d'hiver.

A la reprise des hostilités en 1813, l'armée française entre le Duero et Tolède ne comptait pas plus de 80,000 hommes partagés en trois corps; Wellington, qui pouvait disposer de 130,000 Anglo-Portugais, sortit de ses cantonnements, le 28 mai, et se dirigea par Palencia contre la grande ligne de communication avec la France. A la nouvelle de ce mouvement, qui menaçait de déborder la droite de l'armée française, Joseph gagna rapidement Burgos et Vittoria, où se réunirent les armées du midi, du centre et du Portugal. Le roi, espérant que le général Clausel, en Navarre avec cinq divisions, le rejoindrait le 20 juin, décida qu'on livrerait bataille à Wellington; et Jourdan, qui blâmait ce parti, n'eut qu'à disposer l'armée pour une bataille purement défensive; ce qui est toujours une faute lorsqu'on commande à des Français. La position dans le bassin de Vittoria était mauvaise et complétement tournée par l'ennemi; l'armée, composée de 45,000 baïonnettes ou sabres, était inférieure de 25,000 hommes à l'armée anglo-portugaise et traînait à sa suite un immense convoi, qu'il fallait escorter et défendre. Wellington passa l'Èbre, le 18 juin, et attaqua le 21 : ce jour-là s'est décidé sans retour le sort des armes françaises dans la Péninsule; on y perdit tout, artillerie, trésor, munitions, bagages et jusqu'aux équipages particuliers du roi et de Jourdan; c'est au fond d'un fourgon abandonné que les Anglais ont trouvé le bâton du maréchal, qui figure parmi leurs trophées à Westminster.

Le 12 juillet, Joseph-Napoléon remit à Soult le commandement de l'armée, et Jourdan résigna ses fonctions de major général.

Jourdan était commandant supérieur de la 15e division militaire depuis le 30 janvier 1814, lorsque le sénat prononça la déchéance de l'empereur; le 8 avril, il envoya, de Rouen, son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Louis XVIII l'accueillit avec une distinction mar-

quée, et songea même à lui confier le portefeuille de la guerre. Sous la restauration, il reçut des titres honorifiques et des dignités qui n'en étaient presque plus pour lui, accoutumé à n'estimer que ce qu'on peut mettre utilement au service du pays. Pendant les Cent Jours, Napoléon lui remit le gouvernement de Besançon et de la sixième division militaire. Après le désastre de Waterloo, on le nomma général en chef de l'armée du Rhin; elle n'existait que de nom, et le maréchal assista plutôt qu'il ne prit une part active au dénoûment de cette lutte fatale. Au mois de novembre 1815 il présida le conseil de guerre qui devait juger le maréchal Ney et qui se déclara incompétent. En 1819, un ministère réparateur de beaucoup de fautes appela Jourdan à la chambre des pairs; il y prit place parmi les défenseurs des libertés publiques, et grossit le nombre de ce parti constitutionnel qui, durant onze années, s'attacha à faire vivre en bonne intelligence, sous le drapeau de la charte, la royauté des Bourbons et les impatientes générations nouvelles.

La révolution de 1830, qui rassurait et raffermissait les droits politiques de la nation, trouva Jourdan prêt à lui servir de ministre; son passage aux affaires étrangères ne fut que de quelques jours; le 11 août, il avait déjà remis son portefeuille; et le roi Louis-Philippe le nomma gouverneur de l'hôtel des Invalides. Jourdan y mourut, le 23 novembre 1833, à l'âge de soixante et onze ans. Le maréchal n'a pas laissé de postérité mâle, et son nom glorieux a passé à son petit-fils, M. Ferri-Pisani, lieutenant-colonel d'artillerie, dont le frère, l'un des officiers les plus distingués de l'armée, est aide de camp du prince Napoléon.

Sous la restauration et la monarchie parlementaire de Juillet, Jourdan, à la chambre des pairs, n'a pris la parole qu'à de rares intervalles, et seulement lorsque les circonstances semblaient lui en faire un devoir. Sous l'empire, il avait vécu, depuis l'année 1805, dans une position voisine de la disgrâce. Napoléon, prisonnier à Sainte-Hélène, disait de lui : « Assurément j'ai fort maltraité le maréchal Jourdan. Rien de plus naturel sans doute que de penser qu'il eût dû m'en vouloir beaucoup. Eh bien! j'ai appris avec un vrai plaisir qu'après ma chute il est demeuré constamment très-bien pour moi. Il a montré cette élévation d'âme qui honore et classe les hommes. Du reste, c'est un vrai patriote : c'est une réponse à bien des choses. »

Dans la bouche de Napoléon, le mot *patriote* prend sa signification la plus vraie : le patriote, c'est l'homme de bien, l'homme vertueux, l'homme sans ambition dangereuse, passionnément attaché à sa propre considération et à la grandeur de son pays, sujet fidèle et toujours bon citoyen. Baron Gay de Vernon.

Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.* — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — Du Casse, *Mémoires du roi Joseph.* — *Documents inédits.*

JOURDAN (*André-Joseph*), homme politique français, né à Aubagne (Provence), mort à Marseille, le 6 juillet 1831. S'étant prononcé contre la révolution, il dut quitter son pays, fut inscrit parmi les émigrés, puis arrêté et emprisonné. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut élu député au Conseil des Cinq Cents par le département des Bouches-du-Rhône, en 1795. Il s'opposa dans cette assemblée aux lois contre l'émigration, et y parla en faveur de la liberté de la presse, de la liberté des cultes et des prêtres réfractaires. Nommé rapporteur de l'affaire des naufragés de Calais, il fut assez heureux pour les arracher au supplice et pour faire décréter qu'ils seraient seulement déportés dans un État neutre. Cette modération lui valut d'être compris dans la liste des déportés au 18 fructidor; il se sauva en Espagne, et rentra en France après le 18 brumaire, soumis d'abord à la surveillance de la police à Orléans. Rétabli dans ses droits en 1803, il fut bientôt après désigné comme candidat au sénat conservateur par le collége électoral des Bouches-du-Rhône. Plus tard Napoléon lui confia la préfecture du département des Forêts, dont le chef-lieu était Luxembourg. En 1814, Louis XVIII l'appela au conseil d'État en service ordinaire, et le plaça à la tête de l'administration générale des affaires ecclésiastiques. Resté sans emploi pendant les Cent Jours, Jourdan reprit ses fonctions au retour du roi; en 1816 il donna sa démission, après avoir écrit un mémoire où il demandait qu'on le remplaçât par un évêque, et rédigé l'ordonnance qui investissait le grand-aumônier de la direction des affaires du culte catholique. Il se retira ensuite à Marseille, avec le titre de conseiller d'État honoraire. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biogr. des Vivants.* — Henrion, *Annuaire Biographique.* — *Moniteur*, an IV, an V, an VIII, an XII, an XIII, 1808, 1814, 1816.

JOURDAN (*Antoine-Jacques-Louis*), médecin français et traducteur, né à Paris, le 29 octobre 1788 (non en 1785, comme l'indiquent quelques biographes), mort à Paris, le 2 janvier 1848. Il fut d'abord commissionné chirurgien sous-aide, puis aide-major dans la garde impériale, avec laquelle il fit les campagnes d'outre-Rhin. Il fut ensuite attaché aux hôpitaux militaires du Val-de-Grâce et du Gros-Caillou, à Paris. Après le licenciement de l'armée en 1814, il se livra avec ardeur à la littérature médicale, qui lui doit les ouvrages suivants : *Traité complet des Maladies vénériennes*; Paris, 1826, 2 vol. in-8°; il y établit que la syphilis n'est pas réellement une importation d'Amérique, ni une maladie nouvelle; qu'à l'égard de son traitement, non-seulement le mercure n'est pas le seul remède, mais encore qu'il a été la source d'une infinité d'accidents; — *Pharmacopée universelle, ou conspectus des pharmacopées d'Amsterdam, Anvers, Dublin, Édimbourg, Ferrare, Genève, Londres, Oldembourg, Wurtzbourg...; des dispensaires*

de Brunswick, *de Fulde...*; *de la pharmacopée militaire de Danemark*, *de la pharmacopée des pauvres de Hambourg*, etc.; 1828, et 1840, 2 vol. in-8°; — *Esquisses historiques des principales Sciences Physiques et Mathématiques*; Paris, 1832, in-8°; — *Dictionnaire raisonné, étymologique, synonymique et polyglotte des Termes usités dans les Sciences naturelles*; Paris, 1834, 2 vol. in-8°. — Jourdan a traduit de l'allemand : *Traité de la Plique polonaise*, par Ch. La Fontaine; Paris, 1807, in-8°; — *Traité des différentes espèces de Gonorrhées*, par Hecker; Paris, 1812, in-8°; — *Histoire de la Médecine*, par Sprengel; Paris, 1815 à 1820, 9 vol. in-8°; — *Histoire de la Philosophie Moderne depuis la renaissance des lettres*, jusqu'à Kant, *précédée d'un Abrégé de la Philosophie Ancienne*, etc., par Buhle; Paris, 1816, 6 vol. in-8°; — *Histoire du Droit romain*, par Hugo; Paris, 1823, in-8°; — *Anatomie du Cerveau*, par Tiedemann; Paris, 1823, in-8°, avec 14 planches. Jourdan y a joint un Avant-propos *sur l'Étude de la Physiologie en général, et sur celle de l'Action du Cerveau en particulier*; — *L'Art de prolonger la Vie de l'homme*, par Hufland; Paris, 1824, 4 vol. in-8°; — *Manuel d'Anatomie générale, descriptive et pathologique*, par Meckel; Paris, 1825, 3 vol. in-8° (avec M. Breschet); cette traduction est enrichie d'un grand nombre de notes sur des faits nouveaux; — *Traité de la Solitude*, par Zimmermann; Paris, 1825, in-8°; — *Recherches sur la Digestion*, par Tiedemann et Gmelin; Paris, 1827, 2 vol. in-8°; — *Traité de Physiologie*, par Tiedemann; Paris, 1831, 2 vol. in-8°; — *Traité pratique d'Analyse chimique*, par H. Rose; Paris, 1832, 2 vol. in-8°; — *Exposé de la Doctrine médicale Homœopathique*, par Hahnemann; Paris, 1832, 2 vol. in-8°; — *Mémorial du Médecin Homœopathique*, par Haas; Paris, 1834, in-24; — *Traité de Matière Médicale*, par Hahnemann; Paris, 1834, 3 vol. in-8°; — *Manuel pour l'Analyse des Substances Organiques*, par Liebig; Paris, 1838, in-8°. M. Raspail y a joint un *Examen critique des Procédés et des Résultats de l'Analyse des Corps organisés*; — *Traité de Physiologie considérée comme source d'observation*, par Burdach; Paris, 1837-38, 8 vol. in-8°; — *Manuel de Médecine Pratique*, par Hufland; Paris, 1838, in-8°. — Jourdan a traduit de l'italien : *Institutions Physiologiques et Pathologiques*, par Rolandon; Paris, 1821, in-8°; — il a traduit du latin, *Code Pharmaceutique, ou Pharmacopée française*; Paris, 1821, in-8°. — Jourdan a traduit de l'anglais, *Traité médico-chirurgical de l'Inflammation*, par Thomson; Paris, 1837, — in-8°. Il a donné une édition du *Dictionnaire de Médecine* de Nysten. Il a été directeur ou rédacteur de la *Bibliothèque Médicale*, du *Dictionnaire abrégé des Sciences Médicales*, des *Annales de Médecine Homœopathique*, du *Dictionnaire des Sciences Médicales*, de l'*Encyclopédie Moderne*, etc. GUYOT DE FÈRE.

Sachaile, *Les Médecins de Paris*. — *Journal de la Librairie*. — *Docum. partic.*

JOURDAN (*Athanase-Jean-Léger*), jurisconsulte français, né à Saint-Aubin-des-Chaumes (Nièvre), le 29 juin 1791, mort à Deal (Angleterre), le 27 août 1826. Son père fut membre de la Convention nationale; il y siégea dans les rangs des modérés, et ne vota pas la mort du roi. Après avoir fait ses études à l'école centrale de son département, il vint à Paris pour y suivre les cours de la Faculté de Droit. Il y fut reçu docteur le 31 août 1813, et se destina au professorat. En attendant qu'il trouvât l'occasion de concourir pour une chaire, il donna des répétitions et forma de bons élèves. Il publia aussi un ouvrage intitulé : *Relation du Concours ouvert à la Faculté de Droit de Paris pour la Chaire de Droit romain* (2 vol. in-8°).

Jourdan consacra tous ses efforts à la rénovation de l'étude du droit romain en France. Jusque-là cette étude ne consistait guère que dans un exposé superficiel des *Institutes de Justinien*. Secondé par Blondeau et Ducauroy, Jourdan se mit au courant des découvertes faites en cette matière par les savants allemands et italiens. Il publia les *Institutes de Gaïus* trouvées à Vérone, en 1816, par Niebuhr, et fonda, avec ses collègues que nous venons de mentionner, *la Thémis*, recueil périodique destiné à propager en France les saines doctrines du droit éclairé par l'histoire. Il entra en relation avec l'abbé (depuis cardinal) Maï, qui avait découvert, dans la bibliothèque du Vatican, des palimpsestes contenant des textes anté-justiniens, et acquit de lui le droit de les publier à Paris; ce qu'il fit sous le titre de *Fragmenta Juris Romani Vaticana* (1822). Enfin, il publia les *Tabulæ Chronologicæ* de Haubold (1823). Jourdan entretenait une correspondance suivie avec MM. de Savigny, Gans, Warnkœnig, Mittermaier et autres savants allemands dans le but de se tenir au courant de leurs travaux.

Nommé membre d'une commission chargée de préparer un projet d'organisation judiciaire pour nos colonies, il reçut, en outre, du garde des sceaux, M. de Serre, la mission d'aller en Angleterre étudier l'organisation des justices de paix. Il accomplit avec un zèle éclairé cette tâche honorable.

Jourdan a participé, avec Isambert, Decrusy, Armet et l'auteur de cette notice, à la collection des *Anciennes Lois françaises*, en 29 vol. in-8°. Il y a donné seul les quatre premiers volumes, consacrés à la législation du règne de Louis XVI, qui s'arrêtent au mois de mars 1781.

Dans le courant de 1826, Jourdan avait été chargé, par le ministre de la marine, de se rendre en Angleterre pour y étudier la législation coloniale. Il se livra avec ardeur aux travaux que nécessitait cette mission. Mais, vers la

mi-août il sentit les premières atteintes d'une maladie aiguë qui lui firent désirer de revenir à Paris. Il se mit en route. Arrivé à Deal, près de Douvres, il n'eut que le temps de s'arrêter chez M. Norman, pasteur de cette petite ville, et il y mourut, des accès d'une fièvre cérébrale. Jourdan était timide; il parlait difficilement, ce qui lui eût rendu pénibles les fonctions du professorat, auxquelles il aspira cependant toute sa vie, et où il ne lui fut pas donné d'arriver. Mais il avait un grand zèle et une grande aptitude pour l'enseignement privé. Il a marqué sa place surtout parmi les jurisconsultes qui ont créé en France l'étude de la législation comparée.

A. TAILLANDIER.

Revue Encyclopédique, octobre 1826. — *La Thémis*.

JOURDE (*Gilbert-Amable*), magistrat français, né à Riom (Auvergne), le 17 février 1757, mort à Paris, le 15 février 1837. Il appartenait à une famille de la bourgeoisie. Après avoir achevé son éducation à Clermont-Ferrand, il vint étudier le droit à Paris, et y fut reçu docteur. Avocat au parlement en 1781, il retourna dans son pays, où il exerça près de la sénéchaussée et du présidial. Partisan modéré des principes de la révolution, il fut élu, en 1790, un des administrateurs du district, puis substitut du procureur syndic; en 1791 il devint accusateur public près le tribunal criminel de son département. Nommé député suppléant à la Convention par le même département du Puy-de-Dôme, il y entra en 1794, après le 9 thermidor, et passa en 1795 au Conseil des Cinq Cents. Il en sortit en 1798, fut nommé premier substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation, et bientôt commissaire en chef à la place d'Abrial, envoyé en Italie. Au retour d'Abrial, Jourde se hâta de lui rendre sa place et de reprendre celle de substitut. En 1801 il fut chargé d'organiser l'ordre judiciaire en Piémont, lorsque ce pays fut réuni à la France. En 1802 Jourde revint à Paris, et reprit ses fonctions, dont le titre fut bientôt après celui de premier avocat général près la cour de cassation. Il conserva sa place après la restauration, et fut nommé conseiller le 6 août 1824. C'est sur ses conclusions que la cour de cassation déclara les jeux de bourse des dettes aléatoires. On a de lui : *Instruction par ordre alphabétique sur l'Administration de la justice criminelle, correctionnelle et de simple police*; Turin, 1801, in-8°; — *Bulletin de l'administration du Piémont, contenant les lois de l'enregistrement et de l'organisation judiciaire*, in-8°.

J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biogr. des Hommes Vivants.* — *Moniteur*, an IV, an VI, an VII, an IX.

JOURDEUIL (*Didier*), révolutionnaire français, né à Mussy-l'Évêque, le 14 avril 1760, mort à Paris, au commencement du consulat. Il exerçait avant la révolution les fonctions d'huissier à Paris. Administrateur du comité de salut public au 10 août 1792, et greffier du tribunal du troisième arrondissement de Paris en avril 1793, il prit une vive part aux événements qui conduisirent Louis XVI à l'échafaud. Une grave accusation, qu'il s'efforça dans ses lettres de repousser, pèse sur sa tête : c'est d'avoir provoqué les massacres de Septembre : son nom figure au bas de la circulaire attribuée aux administrateurs de la police de Paris du 3 septembre 1792. Élu juré au tribunal révolutionnaire, le 13 mars 1793, Jourdeuil concourut à l'acquittement de Marat et du général Miranda, à la condamnation du général Miackinski et du colonel Devaux, accusés d'être les complices de Dumouriez, et à celle de douze gentilshommes bretons poursuivis pour conspiration. Il n'a pas été juré dans le procès de la reine Marie-Antoinette, comme le prétendent quelques biographes : Jourdeuil cessa d'être juré le 7 juillet 1793, et le procès de la reine fut jugé le 14 octobre suivant; mais il figura dans ce procès comme témoin, et sa déposition fut d'un grand poids dans la condamnation qui vint atteindre l'infortunée épouse de Louis XVI. Adjoint de Bouchotte, ministre de la guerre à la 5e division, le 7 juillet 1793, le 13 novembre suivant il fit donner par ce ministre une commission secrète au citoyen Hyver, ancien premier employé des bureaux de la guerre, à l'effet de conduire 16,000 hommes de l'armée du nord à celle de l'ouest. Hyver, ne pouvant accomplir entièrement sa mission, fut remplacé par un nommé Houblon, qui eut en même temps ordre de l'arrêter. Hyver disparut tout à coup sans que les démarches de son épouse, les recherches ordonnées par la Convention pussent faire connaître ce qu'il était devenu. Jourdeuil fut accusé de l'avoir fait enfermer dans les prisons de Cambrai, puis fusiller. Malgré ses protestations d'innocence, Jourdeuil fut arrêté, le 20 mai 1794, puis remis en liberté le même jour. Après la chute de Robespierre, il fut, le 1er juin 1795, sur la motion de Marec, député du Finistère, traduit devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. Amené dans les prisons de Chartres, il subit le 25 prairial an III (13 juin 1795), devant le président du tribunal criminel, un interrogatoire dans lequel il déclara avoir fait faire des recherches inouïes pour retrouver Hyver. L'amnistie décrétée par la Convention, le 4 brumaire an IV (26 octobre 1795), en faveur de tous les individus poursuivis pour des faits relatifs à la révolution, ouvrit à Jourdeuil les portes de la prison. Le 20 brumaire an VIII (11 novembre 1799), un arrêté des consuls ordonna que « Jourdeuil sortirait du territoire continental de la république, et qu'il serait dessaisi de tous droits de propriété, que la remise ne lui en serait faite que sur la preuve authentique de son arrivée au lieu fixé par l'arrêté. » Jourdeuil n'eut pas à sortir du territoire; il lui fut permis de rester en France à condition de résider dans un lieu déterminé.

A partir de cette époque on n'entendit plus parler de lui. A. Roullier (de Chartres).

Adresse de la citoyenne Penou, femme Hyver, à la Convention nationale; Paris, in-8°. — *Pétition de la femme Hyver à la Convention;* in-8°. — Duvergier, *Collection complète des Lois*, t. XII, p. 5.—*Répertoire général des Causes célèbres anciennes et modernes* de B. Saint-Edme. — *Procès de Marie-Antoinette*, t VI, p. 423.

JOURDY (*Paul*), peintre français, né le 15 décembre 1805, à Dijon, mort le 28 octobre 1856, à Paris. Élève de MM. Lethière et Ingres, il remporta en 1834 le grand prix de peinture, alla passer cinq années à Rome, et cultiva ensuite le genre historique et religieux; en 1847, il a obtenu une médaille d'or. Ses principales œuvres sont: *La Mort de Virginie* (1834); — *Ève tentée par le Démon* (1836); — *Prométhée enchaîné* (1842), qui est au musée de Dijon; — *Le Christ au milieu des Docteurs* (1843), au lycée de Bourges; — *Le bon Samaritain* (1847); — *Les sept Sacrements* (1850), peinture murale à l'église de Sainte-Élisabeth, à Paris; — *Une Baigneuse* (1852), et des vitraux pour l'église de Sainte-Clotilde. P. L—y.

Livrets des Salons. — *Revue des Beaux-Arts*, 1856.

JOURGNIAC SAINT-MÉARD (*François*, chevalier de), publiciste français, né à Bordeaux, en 1745, mort à Paris, le 3 février 1827. D'une ancienne famille originaire du Limousin, il servit, de 1766 à 1790, dans le régiment du Roi-infanterie; à la dissolution de ce corps, il était capitaine commandant d'une compagnie. Il joua un certain rôle dans l'insurrection militaire de Nancy. Les soldats révoltés le nommèrent leur général, et le forcèrent à marcher à leur tête sur Lunéville; mais il trouva le moyen de les abandonner en route, et les insurgés, se croyant trahis, le condamnèrent à mort. Il vint alors à Paris, où il travailla au *Journal de la Ville et de la Cour*, connu sous le nom du *Petit Gautier*, petite feuille satirique, qui jouissait d'une certaine vogue. Accusé d'être le rédacteur d'un journal anticonstitutionnel, Jourgniac fut conduit à la prison de l'Abbaye quelques jours avant le mois de septembre 1792. Il échappa pourtant aux massacres des prisons. Aux interrogations de Maillart, il répondit: « Je n'ai jamais été inscrit sur la liste civile; je n'ai signé aucune pétition; je n'ai eu aucune correspondance répréhensible; je ne suis pas sorti de France depuis l'époque de la révolution. Pendant mon séjour dans la capitale, j'y ai vécu tranquille, je m'y suis livré à la gaieté de mon caractère, qui, d'accord avec mes principes, ne m'a jamais permis de me mêler sérieusement des affaires publiques et encore moins de faire mal à qui que ce soit. » A ce discours Maillart répliqua: « Je ne vois rien qui doive faire suspecter monsieur; et je lui accorde la liberté. » Jourgniac a donné un récit de cet événement sous ce titre: *Mon Agonie de trente-huit heures, ou récit de ce qui m'est arrivé, de ce que j'ai vu et entendu pendant ma détention dans la prison de l'Abbaye Saint-Germain, depuis le 22 août jusqu'au 4 septembre* 1792; Paris, 1792. Cet opuscule a eu dix-huit éditions la même année, trois autres en 1814 et plus de trente contre-façons; enfin, il a été inséré dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution*. Malgré le succès de cette brochure et les opinions royalistes de l'auteur, Jourgniac ne fut plus inquiété. Habitué de la boutique du libraire Desenne, au Palais-Royal, il y prit le titre de président et général en chef de la société universelle des gobe-mouches. Jourgniac accueillit avec transport la restauration; mais ses espérances furent trompées: ne pouvant obtenir le grade de colonel, qu'il sollicitait, il se mit à publier diverses brochures piquantes, qui lui valurent enfin une pension sur la liste civile. Il avait du reste sauvé quelques débris de sa fortune, et il passa les dernières années de sa vie au café Valois, distribuant des brevets de gobe-mouches à ses amis. A entendre Grimod de La Reynière, « il gobait autre chose que des mouches et présentait en sa personne l'exemple d'un des plus vastes et des plus robustes appétits de Paris. » Outre son *Agonie de trente-huit heures*, Jourgniac a laissé plusieurs pamphlets imprimés à Nancy, entre autres une tragi-comédie en trois actes composée sur son affaire de Nancy. De plus il publia avec Fortia de Piles et Louis de Boisgelin, ses camarades de régiment: *Correspondance de M. Mesmer sur les trois découvertes du Baquet octogone, de l'Homme baquet et du Baquet moral;* Nancy, 1785, in-12. Parmi ses dernières brochures on cite: *Ordre du Jour, ou salmigondis ministériel et bureaucratique, pour servir de supplément et de consolation à mon Agonie du 2 septembre* 1792; Paris, *chez l'auteur, qui en fait présent, et chez le libraire Petit, qui le vend;* 1822, in-8°; — *Ainsi soit-il, ou nec plus ultra du vieux royaliste Jourgniac de Saint-Méard;* Paris, 1824, in-8°; — *Mon Épitaphe*, en vers; 1824, in-8°. J. V.

Galerie historique des Contemp. — Quérard, *La France littéraire.* — *Biogr. des Hommes Vivants.* — *Almanach des Gourmands.*

JOURI, princes russes. *Voy.* Georges.

* **JOURNET** (*Jean*), publiciste français, né à Carcassone, en 1799. Disciple de Fourier, il a pris lui-même la qualification d'*apôtre*, et s'est fait surtout remarquer par des distributions insolites d'imprimés: en 1849 il jeta des brochures de sa composition au public du Théâtre-Français pendant la représentation. Arrêté, il fut condamné, et renvoyé à Bicêtre, où il avait déjà été enfermé en 1841; mais il n'y resta que quelques semaines. Il a fait de nombreux voyages pour répandre la parole du maître, et il a caractérisé lui-même son enthousiasme dans une pièce de vers intitulée *Le Fou*:

Au pied de ce palais, où son destin l'appelle,
Voyez, tout près du parc, loin de la sentinelle,
Voyez ce mendiant...
Lorsque l'aube paraît, quand le soleil se couche

Des mots mystérieux que Dieu met dans sa bouche
Il poursuit le passant.

On a de M. Journet: *Cris et Soupirs, précédés d'un résumé de la théorie de Fourier;* Bruxelles et Paris, 1840-1841, 5 séries, in-18 : les trois dernières séries portent pour premier titre : *Résurrection Sociale universelle; Cris et soupirs;* — *La Bonne nouvelle, ou idée succincte de l'association;* Paris, 1843, in-18; — *Jérémie en* 1845, recueil en vers et en prose; Paris, 1844, in-18; — *Cri suprême, appel aux honnêtes gens;* Paris, 1846, in-32; — *Cri d'indignation! complainte humanitaire;* Paris, 1846, in-8°; — *Cri de délivrance! Intronisation du règne harmonien sur le globe;* Paris, 1846, in-8°; — *Résurrection Sociale, félicité universelle sous le patronage du citoyen Robert Nusbaumez (souscription mensuelle pour la publication et la vulgarisation des chants et poésies de l'apôtre J. Journet et autres);* Paris, 1849, in-8°; — *Résurrection Sociale. Félicité universelle. Cri de détresse;* Paris, 1849, in-8°; — *Association expérimentale. Société de la Fraternité active;* Paris, 1849, in-8°; — *Poésies et Chants harmoniens;* Paris, 1857, in-18; — *Documents apostoliques et Prophéties;* Paris, 1858, in-18. L. L—T.

Champfleury, *Les Excentriques.* — Ch. Monselet, *Statues et Statuettes Contemporaines.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.*

JOURNU-AUBERT (*Bernard*), comte DE TUSTAL, homme politique français, né à Bordeaux, en 1748, mort le 29 janvier 1815. Fils d'un riche négociant de sa ville natale, il se livra dès sa jeunesse au commerce, et, grand amateur des sciences et des beaux-arts, il se forma une riche collection de tableaux et un cabinet d'histoire naturelle. En même temps il encourageait les savants et les artistes. Les événements de Saint-Domingue lui ayant enlevé une partie de sa fortune, il donna ses curiosités au musée de Bordeaux. Élu député de la Gironde à l'Assemblée législative en 1791, il y fit partie de la minorité, et, proscrit en 1793 comme royaliste, il se tint longtemps caché. Après le 18 brumaire il fut appelé au sénat conservateur. Un des fondateurs de la Banque de France, il fut nommé censeur de ce grand établissement financier. S'étant pris de goût pour l'agriculture, il fonda une ferme modèle, introduisit quelques améliorations dans la culture, et s'occupa de la propagation des moutons mérinos, ce qui lui valut une médaille de la Société des Sciences de Bordeaux. Il rechercha aussi les moyens de tirer parti des landes. Créé comte de l'empire, il fut compris dans la première organisation de la chambre des pairs de Louis XVIII; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur. On a de lui : *Mémoire sur l'infertilité des landes, et sur les moyens de les mettre en valeur;* 1789. J. V.

Galerie hist. des Contemp. — Lardier, *Hist. biogr. de la Chambre des Pairs.* — *Moniteur*, 1792, an VIII, an IX, an XI, an XII, 1805, 1806, 1814.

JOUSOUF. *Voy.* JOUSSOUF.

JOUSSE (*Mathurin*), serrurier, ensuite architecte français, né à La Flèche, le 27 août 1607, mort à une date incertaine. Nous connaissons bien peu sa vie; mais du moins ses ouvrages nous apprennent que c'était un homme fort instruit. Dès l'âge de vingt ans il livrait aux presses de Georges Griveau, imprimeur à La Flèche, *La fidèle Ouverture de l'Art du Serrurier;* 1627, in-fol. La même année il publiait : *Le Théâtre de l'Art du Charpentier, enrichi de diverses figures;* La Flèche, in-fol. L'estime qu'on doit faire de ces deux ouvrages a pour garantie l'éclatant témoignage de Ph. de La Hire, qui les fit réimprimer en 1702, avec de nouvelles planches. Enfin, ils ont été publiés de nouveau en 1751, in-fol. Quelques officiers du génie ont cru devoir joindre au *Théâtre de l'Art du Charpentier* des éclaircissements et des notes, et le supplément se compose de trois volumes in-folio, deux de texte, un de planches : mais c'est un travail inédit, sur lequel *La France Littéraire* de M. Quérard nous offre seule quelques renseignements. On doit encore à Mathurin Jousse : *Le Secret d'Architecture, découvrant fidèlement les traits géométriques, coupes et dérobements nécessaires dans les bâtiments;* La Flèche, 1642, in-fol., et *La Perspective positive de Viator, latine et française, revue, augmentée, et réduite de grand en petit;* La Flèche, 1635, in-8°, avec fig. B. H.

N. Desportes, *Bibliog. du Maine.* — Marchant de Burbure, *Essais hist. sur La Flèche*, p. 104. — B. Hauréau, *Hist. Littér. du Maine*, t. I, p. 447.

JOUSSE (*Daniel*), jurisconsulte français, né à Orléans, le 10 février 1704, mort le 21 août 1781. Il cultivait les mathématiques et l'astronomie, lorsqu'un de ses parents lui acheta une charge de conseiller au bailliage, siége présidial et châtelet d'Orléans. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort. Ses ouvrages sont encore consultés aujourd'hui : on y trouve l'exposé clair et méthodique d'une législation qui a servi de base aux travaux des rédacteurs des codes français. Jousse ne voulut jamais, malgré la modicité de sa fortune, tirer profit de la vente de ses livres, dont il abandonna le produit à Debure, son libraire. On a de Jousse : *Détail historique de la Ville d'Orléans;* Orléans, 1736, 1742 et 1752, in-12; — *Commentaire sur l'Édit de* 1695 *concernant la Juridiction Ecclésiastique;* Paris, 1751, in-4°; ibid., 1754, 2 vol. in-12; 1757, in-12, et 1764, 2 vol. in-12; — *Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance criminelle de* 1670; Paris, 1753, 1756, et 1763, in-12; — *Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance civile de* 1667; 1753, in-4°; ibid., 1757 et 1767, 2 vol. in-12; — *Nouveau Commentaire sur les Ordonnances de* 1669 *et* 1673, *ensemble sur l'Édit de* 1675 *touchant les Épices;* Paris, 1755, 1757 et 1761, in-12, — *Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance de commerce de* 1673; Paris, 1755 et 1761, in-12;

Marseille, 1802, in-12; nouvelle édition, avec des notes concernant l'ordonnance et le Code de Commerce; Poitiers, 1827, in-4° et in-8°; — *Recueil chronologique des Ordonnances, Édits et Arrêts de règlement cités dans les Nouveaux Commentaires sur les Ordonnances;* Paris, 1757, 3 vol. in-12; — *Commentaire sur l'Ordonnance des Eaux et Forêts de* 1669; Paris, 1765, 1772, 1775, 1777, et Lyon, 1782, in-12; — *Ordonnances civiles du Commerce;* 1767, 3 vol. in-12; — *Traité du Gouvernement Spirituel et Temporel des Paroisses;* Paris, 1769, in-12; — *Traité de la Justice criminelle en France;* Paris, 1771, 4 vol. in-4°; — *Traité de l'Administration de la Justice;* Paris, 1771, 2 vol., in-4°; — *Traité de la Juridiction des Trésoriers de France, tant en matière de domaine et de voirie que de finance;* Paris, 1777, 2 vol. in-12; Jousse a aussi fourni un grand nombre de notes à l'édition des *Coutumes d'Orléans* donnée en 1740 par Fournier et Pothier; de 1768 à 1778 il a rédigé, en commun avec Delagueulle, les *Notices* se rapportant à l'histoire de l'Orléanais qui se trouvent dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France.* On doit encore à Jousse un *Éloge de Pothier,* mis en tête du *Traité de la Possession* de ce jurisconsulte et dans le tome I[er] de ses *Œuvres* (édition in-4°), ainsi que deux *Mémoires sur le Jeu de Fief,* imprimés dans la *Coutume d'Orléans* (1780, in-4°). Enfin, Jousse a donné lui-même le *Catalogue* de sa bibliothèque; Orléans, 1779, in-12.

Son fils, *Daniel-Charles* Jousse, né en 1742, mort en 1769, fut conseiller au présidial d'Orléans, et a publié : *Lettre d'un Orléanais sur la Nouvelle Histoire de l'Orléanais du marquis de Luchet;* Paris, 1766, in-12. E. G.

Chaudon et Delandine, *Dict. Univ.* —Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie.*

* **JOUSSE** (*J.*), musicien anglais, né vers 1760, à Orléans, mort en 1837, à Londres. Compromis dans les troubles révolutionnaires, il quitta la France et se rendit à Londres, où il chercha à se procurer des ressources par ses connaissances musicales; il donna des leçons de chant et de piano, écrivit pour l'enseignement, et passa la plus grande partie de sa vie à rassembler une collection à peu près complète de tout ce qui avait été imprimé en Angleterre sur la musique. Outre des méthodes de piano et de violon, on a de lui: *Introduction to the Art of Solfying and singing*; Londres, in-8°; — *Arcana Musicæ;* ibid., in-8°, recueil de problèmes sur la composition; — une traduction en anglais du *Traité d'Harmonie* d'Albrechtsberger; — *An Essay of Temperament;* ibid., 1831, in-8°, dans lequel il expose la théorie et la pratique de cette branche importante de la musique. P. L—y.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens.*

** **JOUSSET** (*Pierre-Gatien*), médecin et archéologue français, né à Longny (Orne), le 18 décembre 1802. Docteur de la Faculté de Paris, il fut chargé du service médical à l'hôpital de Bellême (Orne). Ses principaux ouvrages sont : *Notice sur les Propriétés médicinales des Eaux de la fontaine de la Herse, forêt de Bellême;* Mamers, 1853, in-8°; — *Recherches sur l'ancien Suffrage universel, politique et municipal à Bellême,* etc.; ibid., 1854, in-8°; — *Le Protestantisme à Bellême et à Montgoubert, depuis sa naissance jusqu'à son extinction;* Mortagne, 1854, in-8°; — *De l'Assistance publique par le prieuré et la paroisse de Saint-Martin du vieux Bellême depuis l'an* 1000 *jusqu'en* 1793; ibid., 1854, in-8°; — *Documents historiques sur la Herse, forêt de Bellême;* ibid., 1855, in-8°; — plusieurs articles de médecine et de chirurgie insérés dans des recueils spéciaux. A. R.

Documents partic.

** **JOUSSOUF** ou **YUSUF**, général français, naquit suivant les uns à l'île d'Elbe, en 1807, ou suivant d'autres en 1810, dans le midi de la France. Pris par des corsaires tunisiens, alors qu'il se rendait à Florence pour faire son éducation, ou enlevé sur les côtes de la Provence, il fut emmené tout jeune à Tunis, où le bey l'acheta. Ce prince le fit élever en musulman, au milieu des femmes de son harem, puis il le plaça dans ses gardes du corps. Une intrigue amoureuse qu'il eut avec une fille du bey le força à s'enfuir, en 1830. Réfugié sur un brick français, il débarqua à Alger, et entra au service de la France. Il parvint bien vite au grade de capitaine dans le corps indigène des *spahis*, et sut se rendre utile, tant par son courage et son habileté que par sa connaissance des mœurs musulmanes et de la langue des indigènes. Dans un hardi coup de main, il s'empara de Bone, en 1832. En 1836, dans l'expédition contre Tlemcen, il battit complétement Ab-el-Kader, et fut nommé, en récompense, bey de Constantine; mais il ne put prendre possession de cette dignité, l'expédition contre cette ville ayant échoué. En 1837, il vint à Paris, où il fut vivement remarqué. A son retour à Alger, à la fin de l'année, on le mit à la tête d'un détachement de spahis à Oran. Plus tard il obtint le commandement des chasseurs d'Afrique. Peu de temps après il fut nommé colonel d'un régiment de cavalerie, et finit par avoir sous ses ordres toute la cavalerie irrégulière. Il fit la plupart des campagnes qui signalèrent l'administration du maréchal Bugeaud en Algérie, et contribua efficacement à la soumission du pays. Après la bataille d'Isly, il fut créé maréchal de camp, hors cadre. Revenu à Paris en 1845, il embrassa le christianisme, et épousa une nièce du général Guilleminot. En 1852 sa position dans l'armée fut régularisée, et il fit partie de l'expédition de Laghouat. Mis en 1854 à la disposition du commandant de l'armée d'Orient, il devait commander un corps de bachi-bouzouks au service

de la France ; mais on renonça à cette combinaison, et il retourna en Afrique, où il prit le commandement de la division d'Alger au commencement de 1855. Le 18 mars 1856 il reçut le grade de général de division. Partisan de la conquête de la Kabylie, dont il demandait la soumission dans une brochure en 1850, il fut chargé du commandement de la 3e division du corps expéditionnaire qui marcha contre ce pays en 1857, sous les ordres du maréchal Randon; il y fit des prodiges de valeur, et revint triomphant à Alger à la tête de sa division. On a de lui : *De la Guerre d'Afrique;* Alger, 1850, in-8°. L. L—T.

Dict. de la Conversation. — Em. Carrey, *Souvenirs de la Kabylie.*

JOUVANCY ou **JOUVENCY** (*Joseph* DE), humaniste français, né à Paris, le 14 septembre 1643, mort à Rome, le 29 mai 1719. On croit que son père était médecin. Jouvancy entra dans la Société de Jésus en 1659, et professait la rhétorique à La Flèche lorsqu'il prononça ses vœux, en 1677. Il avait auparavant rempli la même chaire à Caen, et plus tard il professa avec distinction à Paris. Ses supérieurs le destinaient à traduire en latin les manuscrits grecs conservés dans leur bibliothèque de Paris, lorsqu'il fut appelé à Rome, en 1699, pour y continuer l'histoire de sa Société. On a de lui : *Novus Apparatus Græco-Latinus, cum interpretatione gallica, ex Isocrate, Demosthene, aliisque præcipuis autoribus græcis concinnatus ab uno e S. J.;* Paris, 1681, in-4° ; — *Persii Satyræ ab omni obscenitate expurgatæ, cum annotationibus ac perpetua interpretatione;* Tours, 1685, 1687, in-12; Rouen, 1696, in-12; Paris, 1700, in-12; Venise, 1702, in-8° ; —*Juvenalis Satyræ ab omni obscenitate expurgatæ, cum annotationibus;* Tours, 1685, 1687, in-12; Rouen, 1697, in-12; Paris, 1700, in-12; Venise, 1702, in-12 ; — *Terentii Comœdiæ ab omni obscenitate expurgatæ, cum interpretatione et annotationibus;* Rouen, 1686, 1711, in-12; Paris, 1715, in-8°; Venise, 1724, in-12; — *Joanni III, regi Poloniæ, magno duci Lithuaniæ, Munera oblata ineunte anno* 1687; Paris, in-fol.; — *In funere Ludovici Borbonii, principis Condæi, Musarum Luctus;* Paris, 1687, in-4° ; — *Horatii Carmina ab omni obscenitate expurgata, cum annotationibus;* Tours, 1688, in-12; Rouen, 1689, in-12; Rome, 1702, in-8° ; Rouen, 1709, 1711, in-8°; Paris, 1699, 2 vol. in-12; — *Ad Franciscum Harlæum, Parisiensem archiepiscopum, cardinalem designatum, Carmina;* Paris, 1690, in-8°; — *Demosthenis Philippica I: latinam ex græca fecit et analysi rhetorica illustravit J. Juvencius, S. J.;* Paris, 1744, in-12; — *Martialis Epigrammata demptis obscenis, cum annotationibus;* Paris, 1692, in-12; Rome, 1703, in-12; — *Ciceronis De Officiis Libri tres, cum Petri Marsi commentariis;* Paris, 1693, in-12; — *Ciceronis Cato major, seu de senectute; Lælius, seu de amicitia, paradoxa; Somnium Scipionis, cum Petri Marsi commentariis;* Paris, 1693, in-8°; — *Petro Danieli Huetio, Abrincensium espiscopo, quod bibliothecam suam domui professæ (Parisiensi) Societatis Jesu dono dederit, ac sibi domicilium in eadem domo sumpserit, Carmina varii generis latina cum græco Idyllio;* Paris, 1694, in-8°; — *Cleander et Eudoxius, seu de Provincialibus quas vocant literis dialogi e gallico exemplari edito;* Cologne, 1694; Naples, 1695, in-8°; — *Orationes*, recueil contenant les pièces suivantes: — *Serenissimi principis ducis Burgundiæ Genethliacum*, prononcé à Paris en 1682; — *Quam falso et periculose ingenii fama novitatis defensoribus tribuatur ;* à Paris, en 1683; — *Panegyricus ecclesiæ Parisiensis;* à Paris, en 1686; — *Lutetiæ Panegyricus;* à Paris, en 1688 ; — *Quid sibi Gallia de sereniss. ducis Burgundiæ institutione debeat polliceri;* à Paris, en 1690; — *Galliam nunquam alias magis invictam, quam hoc anno* 1690, *nunquam vincere digniorem, fuisse;* à Paris, en 1691; — *Res anno* 1692 *prospere in Gallia gestas virtuti gallicæ deberi, non fortunæ;* à Paris, en 1692; — *Quam est populis optanda Pax tam eruditis bellum literarium expetendum esse;* à Paris, en 1694 ; — *Gallos anno* 1696, *dum agere nihil videndur, plus quam annis superioribus egisse;* à Paris, en 1696 ; — *Gentem Gallicam unum omnium esse cui religio debeat plurimum, quæ plurimum religioni debeat;* à Paris, en 1698 ; — *Laudatio funebris Henrici Borbonii, principis Condæi :* c'est une traduction latine de l'oraison funèbre de ce prince prononcée par Bourdaloue; — *Clementi XI, seminarii Romani literarium obsequium; Theander, drama allegoricum ; et varii generis carmina ;* Rome, 1702, in-fol.; — *Magistris scholarum inferiorum Societatis Jesu de ratione discendi et docendi ex decreto congregationis generalis XIV;* Florence, 1703, in-8°; Francfort, 1706, in-8° ; Dijon, 1708, in-8°; Paris, 1711, in-12 ; — *Ovidii Metamorphoseon Libri XV, ab omni obscenitate expurgatæ : interpretatione, annotationibus et appendice de Diis et Heroibus poeticis illustrati ;* Rome, 1704, in-12; Rouen, 1709, 1717, in-8° ; Paris, 1715, 2 vol. in-12; l'*Appendix De diis et Heroibus poeticis, cum notis gallicis et dictionario*, a eu de nombreuses éditions et a été encore réimprimé à Paris en 1831, 1833, 1834, 1845, 1846, 1848, 1849, etc.; à Lyon, en 1836, 1839, 1844; à Tours, en 1845; on en a publié une traduction française sous ce titre : *Mythologie élémentaire*, par E.-L. Frémont; nouv. édit., revue et corrigée, Paris, 1841, in-18 ; — *Historiæ Societatis Jesu Pars quinta;* Rome, 1710, in-fol. Ce volume forme le dernier de la cinquième partie de cette histoire, à laquelle les pères Orlandin, Sacchini et Poussines avaient travaillé

avant Jouvancy. Ce dernier volume finit en 1616. Il fit beaucoup de bruit, et fut condamné en France par deux arrêts du parlement de Paris, le premier du 22 février 1713, le second du 24 mars de la même année, comme renfermant des maximes pernicieuses et contraires aux droits des souverains; — *In sanctum Franciscum Xaverium Indiarum apostolum Odæ sacræ (tres), præcipuas ejus vitæ partes complexæ;* Rome, 1710, in-4°; — *Candidatus repertoricæ olim a Petro Francisco Pomey, e societate Jesu, digestus, in hac editione novissima auctus, emendatus et perpolitus;* Rome, 1710, in-16; Paris, 1712, in-12; Venise, 1713, in-12; Lyon, 1727, in-12; Toulouse, 1731, in-12; — *Clementi XI, opes et sociata principum arma Turcarum conatibus opponenti, Carmina lyrica;* Rome, 1716, in-4°; — *Institutiones poeticæ ad usum collegiorum Societatis Jesu;* Venise, 1718, in-12. J. V.

Moréri, *Grand Dict. Histor.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Barbier, *Examen crit. et Compl. des Dict. Historiques.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Aug. et Aloïs de Backer, *Biblioth. des Écrivains de la Compagnie de Jésus.*

* **JOUVE** (*Esprit-Gustave*), archéologue et musicien français, est né au Buis (Drôme), le 1er juin 1805. Il étudia d'abord le droit à Aix, puis il abandonna le barreau pour se faire prêtre. Il remplit diverses fonctions dans son diocèse, et obtint en 1839 un canonicat dans la cathédrale de Valence. On a de lui : *Notice historique et descriptive sur la Cathédrale de Valence;* Paris, 1848, in-8°; — *Guide Valentinois, ou description de la ville de Valence, en Dauphiné, et de ses environs;* Valence, 1853, in-12; — *Rapport sur un Antiphonaire manuscrit de Sainte-Tulle (Provence)*; Caen, 1855, in-8°; — *Notice sur la Chapelle funéraire monumentale et sur l'Église romane de Saint-Restitut (Drôme)*; Caen, 1855, in-8°; — *Étude historique et philosophique sur les principales Écoles de Composition musicale en Europe de* 1350 *à la première moitié du dix-septième siècle;* Rennes, 1855, in-8°; — *Philosophie du Chant (modes ecclésiastiques)*; Rennes, 1855, in-8°; — *Question d'Esthétique. Peinture chrétienne. Dissertation historique et critique sur les écoles de peinture en Italie, de* 1105 *à* 1520; Nîmes, 1855, in-8°; — *Dictionnaire d'Esthétique chrétienne, ou théorie du beau dans l'art chrétien, l'architecture, la musique, la sculpture et leurs dérivés;* Paris, 1856, in-4°; — *Lettres sur le mouvement liturgique romain en France durant le dix-neuvième siècle;* Paris, 1858, in-8°; — *Messe à trois parties, avec accompagnement d'orchestre ou d'orgue;* Lyon, 1843, in-4°; — *Messe en ré, à trois voix et orgue;* Paris, 1855, in-4°.

Documents partic. — *Biographie du Dauphiné* par A. Rochas.

JOUVE (*Joseph*), historien français, né à Embrun, le 1er novembre 1701, mort le 2 avril 1758. Entré jeune dans l'ordre des Jésuites, il y exerça d'abord le professorat. Plus tard il se mit à écrire, et publia une *Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux* (sous le nom de Voyen de Bunem); Lyon, 1754, 2 vol. in-12. Il y a joint un accord chronologique des annales de la monarchie chinoise avec les époques de l'ancienne histoire, depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ. Le père Jouve tira, dit-on, cette histoire des *Annales de la Chine* du père Mailla, qui n'avaient pas encore été imprimées. On a en outre du Père Jouve : *Histoire de Zénobie, impératrice reine de Palmyre* (sous le nom de *Envoi de Hauteville*); Paris, 1758, in-12. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JOUVENCEL (*Blaise-François-Aldegonde* DE), homme politique français, né à Lyon, le 9 septembre 1762, mort en 1840. Il descendait d'une famille de commerçants. Son grand-père, Pierre Jouvencel, était échevin de Lyon en 1737 et 1738, et son père conseiller à la cour des monnaies. Il fit ses études à Rome et vint les achever à Paris. Il se destinait au génie militaire, mais, au moment de subir ses examens, il en fut repoussé par une ordonnance qui exigeait quatre quartiers de noblesse pour faire partie de ce corps. Il revint alors au commerce; il se trouvait à Nantes à l'époque de la révolution, et contribua à repousser les Vendéens comme garde national. L'émigration de sa famille lui ayant fait perdre ce qu'il possédait, il entra dans l'administration des domaines, et fut nommé receveur à Versailles en 1796, place qu'il conserva jusqu'en 1812, époque à laquelle il donna sa démission pour se livrer à l'agriculture. Un décret du 2 décembre 1813 le nomma maire de Versailles. Il occupait ces fonctions en 1814, lorsque le corps d'armée de Marmont fut amené à Versailles par suite de la défection du maréchal. En apprenant ce qui se passait, les troupes rangées en bataille, sur l'avenue de Paris, crièrent à la trahison et demandèrent à marcher sur l'ennemi; elles ignoraient qu'elles étaient entourées de toutes parts. Jouvencel vint les supplier de rester dans le devoir, et de ne pas attirer les malheurs de la guerre sur la ville qu'il administrait; il fut menacé et injurié; mais enfin les chefs firent entendre raison aux soldats, qui furent dirigés d'un autre côté. Le roi récompensa Jouvencel par la croix de la Légion d'Honneur. Pendant les Cent Jours il garda sa place; mais des dénonciations l'amenèrent à donner sa démission. Rappelé à la tête de la municipalité de Versailles par ses concitoyens, le 30 juin 1815, la veille de l'entrée de l'armée prussienne dans cette ville, il accepta ces fonctions avec dévouement, et réussit à alléger les maux de l'occupation. Le 8 juillet, résistant aux réquisitions humiliantes et vexatoires de quelques officiers étrangers, il leur dit, en découvrant sa poi-

trine : « Tuez-moi, mais laissez ma ville en repos ! » L'empereur Alexandre récompensa ce trait de courage par l'envoi d'une bague enrichie de diamants, avec une lettre flatteuse; l'année suivante le roi de Prusse le décora, et la même année le conseil municipal de Versailles lui offrit un service d'argenterie aux armes de la ville. En 1821 il fut élu député à Versailles. Jouvencel fut un de ceux qui signèrent la protestation contre l'expulsion de Manuel; réélu en 1827 par le grand collége, il siégeait au centre gauche de la chambre en 1830, et vota l'adresse dite des deux cent-vingt-et-un. Rallié au nouveau gouvernement qui surgit de la révolution de Juillet, il fut réélu en 1831, et vota depuis avec la majorité ministérielle. En 1837 il se retira de l'arène politique, et présenta à ses commettants M. de Rumilly, qui fut élu à sa place. J. V.

Daniel, *Biogr. des Hommes Remarquables du Dép. de Seine-et-Oise.* — *Le Biogr. et le Nécrologe réunis*; 1835, p. 111. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Galerie des Contemp.* — *Biogr. des Hommes Vivants.*

* **JOUVENCEL** (*Paul-Hippolyte* DE), fils du précédent, né à Versailles, le 4 novembre 1798. Il devint garde du corps du roi dans la compagnie de Noailles en 1816, et servit jusqu'en 1827, époque à laquelle il sortit de l'armée avec le grade de lieutenant, pour se livrer à l'agriculture. En 1854 il publia à Bruxelles une brochure intitulée : *Lettre à la Bourgeoisie*, dont quelques exemplaires furent saisis en France. Traduit à raison de ce fait devant le tribunal de police correctionnelle, sous la prévention d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, d'offenses envers l'empereur et d'excitation des citoyens à s'armer les uns contre les autres, M. Paul de Jouvencel a été condamné par défaut à trois ans de prison et 3,000 fr. d'amende, et Mme Bosquillon de Jarzy, qui avait reçu cette brochure pour la distribuer, à six mois de prison et 500 fr. d'amende. J. V.

Daniel, *Biogr. des Hommes Remarquables du Dép. de Seine-et-Oise.* — *Journal des Débats du* 18 mars 1855.

* **JOUVENCEL** (*Ferdinand-Aldegonde* DE), homme politique français, frère du précédent, né à Versailles, le 25 juillet 1804. Élève de l'École Polytechnique en 1822, il en sortit en 1824 comme officier d'artillerie. Il donna sa démission en 1825 pour suivre la carrière du barreau. Auditeur de deuxième classe au conseil d'État le 15 novembre 1830, et auditeur de première classe le 27 avril 1831, il devint maître des requêtes en service ordinaire le 24 avril 1832. Nommé député du dixième arrondissement de Paris, à la place de Laurent de Jussieu en 1842, il défendit les intérêts de la rive gauche de la Seine, vota avec l'opposition, et demanda l'exclusion des fonctionnaires de la chambre. En 1844 il fut chargé du rapport d'une pétition réclamant l'organisation du travail. Réélu en 1846, il se rallia à la république après la révolution de février, fut nommé conseiller d'État par le gouvernement provisoire et maintenu dans cette position par l'Assemblée constituante. Sorti du conseil d'État après les événements de décembre 1851, il reçut une pension de retraite en 1852. J. V.

Daniel, *Biogr. des Hommes Remarquables du Dép. de Seine-et-Oise.* — *Biographie-statistique de la Chambre des Députés*; 1846. — *Biogr. des Sept cent cinquante Repr. à l'Assemblée legisl. et des Quarante Conseillers d'État.*

JOUVENET (*Jean*), peintre français, né à Rouen, le 21 août 1647 (1), mort à Paris, le 5 avril 1717. Le goût de la peinture s'était perpétué dans sa famille, qui était originaire d'Italie. Son aïeul Noël en avait enseigné les éléments à Nicolas Poussin; Jean, son père, et Laurent, son oncle, l'exerçaient avec distinction à Rouen. Ses parents s'appliquèrent à développer ses dispositions naturelles. A dix-sept ans, il fut envoyé à Paris, où il fut bientôt chargé d'importants travaux. Au commencement du dix-septième siècle, la confrérie des orfèvres, à Paris, faisait planter tous les ans, au 1er mai, un arbre vert devant le parvis de Notre-Dame, en l'honneur de la sainte Vierge. Depuis, ils y ajoutèrent le don annuel, à l'Église, d'un grand tableau pour servir à la décoration du chœur et de la nef. En 1673, Jouvenet fit un de ces tableaux de *mai* (on les appelait ainsi); il prit pour sujet *Jésus guérissant un Paralytique.* Cette composition, qui est encore à Notre-Dame, fut vivement admirée pour la richesse de sa composition, la fermeté du dessin et la vigueur du pinceau. Le Brun, alors premier peintre du roi, s'empressa d'encourager le jeune artiste, et dès l'année suivante il le fit admettre au nombre des membres de l'Académie royale de Peinture. Jouvenet donna pour œuvre de réception un tableau d'*Esther évanouie devant Assuérus*, que l'on regarde comme un de ses meilleurs ouvrages. Il fut en 1707 élu à l'unanimité un des quatre recteurs de cette Académie, et exerça aussi les fonctions de directeur. Sur la fin de sa vie, en 1713, il devint paralytique et désespérait de pouvoir peindre, lorsqu'un jour, donnant leçon à un de ses neveux qui peignait, et impatienté d'être mal compris, il lui prit le pinceau de la main gauche, et retoucha avec succès l'endroit défectueux. Il continua cette tentative, et réussit à terminer avec la main gauche un grand plafond qu'il avait commencé dans la grande salle du parlement de Rouen, et un grand tableau de la *Visitation de la Vierge*, qui se voit encore dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Ce sont ses derniers ouvrages, et ils n'ont rien d'inférieur aux précédents. Le nombre de ses tableaux est considérable. Le musée du Louvre en possède huit : quatre portraits et les sujets suivants : une *Descente de Croix*, l'un des tableaux où il a mis le plus de sentiment, de grandeur et de hardiesse; — la *Résurrection de Lazare*, composition remarquable par l'expression des figures,

(1) Et non le 14 août 1644, comme on l'indique souvent, en prenant par erreur la date de naissance de son frère aîné, Henri Jouvenet.

surtout par celle du Christ; — *Jésus guérissant les Malades*, tableau d'un dessin large, où les têtes ne sont pas moins expressives; — *La Pêche miraculeuse*, remarquable aussi par le dessin et l'exécution. Ces quatre tableaux avaient été peints pour l'abbaye Saint-Martin-des-Champs; sur la demande du roi, Jouvenet en fit une réduction libre pour qu'ils fussent exécutés en tapisserie. Ces copies sont restées à la manufacture des Gobelins. Le tzar Pierre le Grand ayant vu ces tapisseries en fut frappé, et les choisit pour la tenture qu'on lui avait offerte. Jouvenet a peint aussi le plafond de la tribune royale de la chapelle de Versailles ayant pour sujet *La Pentecôte*, ainsi que *Les Douze Apôtres*, fresque, dans l'église des Invalides. Il a peint un grand nombre de portraits et de tableaux de chevalet qui n'ont pas le même mérite que ses grandes compositions. Son plafond du parlement de Rouen fut anéanti par un accident : il représentait *L'Innocence, poursuivie par le Mensonge, se réfugiant dans les bras de la Justice, tandis que la Religion la couronne en écartant la Fraude et la Chicane*. Il n'existe de cette grande composition qu'une esquisse de la main du peintre, conservée par M. Chapuis à Rouen, qui est possesseur de plusieurs autres ouvrages de Jouvenet, notamment d'une belle esquisse de sa *Descente de Croix*. Le mérite de Jouvenet est surtout dans la richesse de sa composition, dans son dessin ferme et finement accentué, dans ses expressions fortes et vraies. Sa manière austère convenait moins aux figures de femme et aux compositions qui demandent de la grâce; enfin, on lui reproche un coloris souvent négligé.

Guyot de Fère.

Mercure de France, juillet 1713. — Dezallier d'Argenville, *Vie des plus Fameux Peintres*. — *Mém. de Trévoux*, 1717.

JOUVENNEAUX. *Voy*. Jouenneaux.

JOUY (*Louis-François* de), jurisconsulte français, né à Paris, le 2 mai 1714, mort dans la même ville, le 6 février 1771. Avocat au parlement, il se livra particulièrement à l'étude des matières ecclésiastiques, et fut chargé des affaires du clergé, ce dont il s'acquitta avec honneur. On a de lui : *Principes sur les Droits et obligations des Gradués*; in-12; — *Supplément aux Lois civiles, dans leur ordre naturel*; in-fol.; — *Arrêts de règlements recueillis et mis en ordre*; 1752, in-4°; — *Principes et usages concernant les Dixmes*; 1752, in-12; 1776; — *Conférence des ordonnances ecclésiastiques*; 1753, in-4°. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Barbier, *Examen critique et Compl. des Dictionnaires Histor.*

JOUY (*Victor-Joseph* Étienne, dit), littérateur et auteur dramatique français, naquit à Jouy, près de Versailles, en 1769 suivant la plupart des biographes, et en 1764 selon M. Rolle (ce qui est plus vraisemblable), et mourut au château de Saint-Germain-en-Laye, le 4 septembre 1846. Fils d'un commerçant, il entra fort jeune au collége de Versailles. L'élève se distingua par la promptitude de son intelligence, par l'originalité de son esprit. Il apprit Voltaire par cœur. « Ses traits nobles, sa taille élevée, son regard à la fois doux et fier, éveillaient d'abord les sympathies, dit M. Empis. Ardent à tous les jeux, impatient, colère, mais sans fiel ni rancune, excellente nature, aimé des hommes, adoré des femmes, point timide, très-discret, il était ce que toute mère voudrait que fût son fils!.. Une passion furieuse s'était allumée dans le cœur de l'enfant. Il brûlait comme Zamore; il aimait comme Orosmane. Aux grands maux les grands remèdes. Grâce à la protection intéressée d'un haut et puissant seigneur, d'un autre Almaviva, l'amoureux de treize ans reçut comme Chérubin un brevet d'officier, et le 28 mai 1782 le grand petit vaurien faisait voile vers l'Amérique méridionale, sous la surveillance du baron de Bessner, gouverneur de la Guyane française. » Jouy s'aperçut bien vite pourtant qu'il savait peu de chose. Il courut au baron de Bessner, et les larmes aux yeux le supplia de le laisser revenir en Europe pour s'instruire, ce qui lui fut accordé. Un navire de commerce le ramena; en route il étudia les mathématiques. « Pour récréation, ajoute M. Empis, il s'élance à l'attaque d'un corsaire, et reçoit bravement un coup de feu. Il débarque à Belle-Isle, vole à Versailles, dépose son épaulette et son épée entre les mains de sa mère, et le 4 octobre, jour fixé pour l'ouverture des classes, après une promenade de trois ou quatre mille lieues, le voyageur du Nouveau Monde, le bras en écharpe, reprend sa place sur les bancs du collége comme l'écolier qui revient des vacances. » Deux ans après, Jouy était sous-lieutenant d'artillerie. En 1787 il alla rejoindre le régiment de Luxembourg aux Indes orientales. Présenté à Tippo-Saïb, qui aimait les officiers français, il l'étonna par un trait d'audace, et reçut de lui un collier de filigrane en or tressé de sa main. Tippo-Saïb l'admit ensuite aux fêtes de son sérail et à ses chasses. Épris d'une jeune fille de l'île de Ceylan, Jouy, avec trois de ses amis, essaye de l'enlever dans une pagode; les indigènes se soulèvent; les officiers français se défendent courageusement; un Lascar jaloux tue l'objet de son amour sous les yeux de Jouy, qui, accablé sous le nombre, est conduit dans un cachot; mais son régiment a tout appris, et dix officiers viennent le délivrer sur une barque; un coup de vent le jette dans la mer; un vaisseau anglais le recueille, et le porte à Madras, où Parny lui tend une main généreuse. Pendant les deux années de séjour qu'il fit au Bengale, Jouy eut un grand nombre d'aventures romanesques. Avec un inconnu, il essaye d'empêcher le sacrifice d'une suttie; un détachement de cipayes anglais le sauve des mains des fanatiques hindoux : l'inconnu était Charles de Longchamps, qui devait être plus tard son collaborateur. En apprenant la prise de la Bastille, Jouy revint en France. « Jeté

dit M. Empis, à vingt-quatre ans dans le tourbillon révolutionnaire où la France est emportée, M. de Jouy se livre avec l'enthousiasme de son âge aux vastes espérances, aux idées généreuses qui bouillonnent dans toutes les âmes. Tout le monde parlait à la fois; pressé de dire son mot, il se fait journaliste. Le plus terrible adversaire qu'il rencontre dans cette polémique ardente et périlleuse, c'est son ancien maître de pension, Gorsas, rédacteur du *Courrier de Versailles.* » Au premier cri de guerre, Jouy reprend les armes. Nommé capitaine, il entre en campagne comme aide de camp du général irlandais O'Moran, et vole à la frontière du nord. A l'attaque de l'abbaye de Saint-Amand, un hulan lui brise un doigt d'un coup de lance. Sous les murs de Tournay, il voit la jeune sœur du duc de Chartres enveloppée par les cavaliers du duc de Brunswick; à la tête de quelques volontaires, Jouy la délivre et protège sa retraite. Après la prise de Furnes, il reçut le grade d'adjudant général sur la brèche. Le représentant du peuple Duquesnoy ayant proposé la santé de Marat dans un banquet offert sous la tente des vainqueurs, Jouy ne répondit pas. Le lendemain il fut accusé d'avoir pratiqué pendant la nuit, dans la montagne de Cassel, une mine qui devait éclater sous les pas des bataillons français. Un mandat est lancé. Prévenu par son général, il quitte l'armée, et se réfugie au château d'Écobect, chez un Anglais, dont il épouse la fille. Apprenant qu'on est sur ses traces, il se réfugie à Paris, et se cache chez un procureur au palais de justice. On y vient faire une perquisition; sa cachette est mise sous les scellés; il s'échappe, et, près de Saint-Roch, il voit passer son général et son ancien maître Gorsas sur une charrette qui les conduit à l'échafaud. Plus heureux, quoique condamné à mort par contumace par le tribunal révolutionnaire, Jouy parvient à se réfugier en Suisse, après quinze jours de périls. Seul, à pied, sans argent, il va frapper à la porte du collége de Reichenau, et y retrouve, caché parmi les professeurs, le duc de Chartres, qu'il avait laissé à Valmy. En traversant Zurich, il rencontra Lemontey, et, cheminant tous deux sur la route de Bâle, ils apprirent la nouvelle du 9 thermidor. Aussitôt ils accoururent à Paris. Jouy reprit du service dans l'armée du général Menou sous la capitale. A la tête d'un bataillon de jeunes républicains qu'il avait armés la veille, il concourut, dans la journée du 2 prairial, au triomphe de la Convention sur les terroristes. Le 13 vendémiaire, il fut envoyé à Lille pour prendre le commandement de la place. Il avait publié un ordre du jour, réuni les officiers dans un banquet; mais, au moment où il allait porter un toast à la liberté, un commissaire le somma de le suivre, et le conduisit à la prison du Bon-Fils, où la veille il avait enfermé le duc de Choiseul et les autres naufragés de Calais. Jouy était accusé de liaisons politiques avec lord Malmesbury, dont il avait épousé une nièce, et de connivence avec le ministère anglais. Tissot, son ancien condisciple chez Gorsas, éleva la voix en sa faveur et le sauva. Dégoûté de la carrière militaire, Jouy profita d'une troisième réintégration qu'il obtint sous le Directoire pour demander sa retraite. Elle lui fut accordée en 1797, avec un supplément de pension pour cause de blessures.

A la création des préfectures, Jouy suivit à Bruxelles le comte de Pontécoulant, qui l'établit chef de division dans les bureaux de la préfecture de la Dyle. Lorsque le comte de Pontécoulant fut appelé au Sénat, Jouy abandonna l'administration pour se consacrer tout entier à la littérature. Il avait déjà produit quelques chansons, quelques vaudevilles. Il se fit ensuite connaître par quelques comédies, et enfin par des opéras qui eurent un grand succès. *La Vestale* fut regardée par l'Institut comme le meilleur poëme lyrique mis au théâtre à cette époque et proposée pour les prix décennaux. Si ce livret n'est pas exempt de défauts, si les sentences et les maximes qui y sont prodiguées refroidissent l'action scénique et la phrase musicale, il est du moins, comme le remarque un biographe, peu d'opéras écrits d'un style aussi correct, aussi harmonieux et aussi élevé. Un trait original, c'est que l'auteur fit lui-même une parodie de sa pièce; cette parodie fut applaudie au théâtre du Vaudeville. « La représentation de *La Vestale* révéla, dit M. Vieillard, dans Jouy comme poëte et dans Spontini comme musicien, deux talents de premier ordre pour la scène lyrique. Ce fut en désespoir de cause que Jouy en confia la composition à un maître jusque-là à peu près inconnu. Méhul, Boïeldieu et Cherubini, à qui le poëme avait été proposé, le rendirent au poëte, et tant que durèrent les répétitions, on ne cessa de prédire une chute éclatante à cet ouvrage, qui obtint et mérita un succès d'enthousiasme. » D'autres poëmes lyriques vinrent ajouter à sa réputation : le poëme de *Fernand Cortez* fut retouché par Esménard, qui y ajouta quelques morceaux de circonstance pour accommoder la pièce au retour de Napoléon à la suite de la bataille de Wagram. En même temps Jouy obtenait des succès à l'Odéon, à Feydeau et au Vaudeville. En 1813, il débuta dans la tragédie par *Tippo-Saïb*, que joua Talma (1). Il vit avec plaisir le retour des Bourbons, adhéra aux actes du sénat en qualité d'adjudant commandant, et, rattaché à la charte, il écrivit dans la *Gazette de France* une série de

(1) Jouy raconte lui-même la critique que Napoléon fit de sa pièce à Talma après la représentation. Il blâmait surtout le rôle de Raymond, officier français dévoué à Tippo-Saïb et son conseiller : « Raymond est un brave, disait l'empereur, mais il fait le raisonneur. Il donne des conseils qu'on ne lui demande pas, il discute les ordres au lieu d'obéir. Ne s'avise-t-il pas de sauver l'ambassadeur anglais? L'insolent! A la place du sultan, moi, d'un revers de mon sabre, j'aurais fait sauter sa tête! »

Lettres d'une Cousine à son Cousin, où il exalta son enthousiasme royaliste, et fit représenter à l'Opéra une pièce de circonstance en deux actes, *Pélage*, dans laquelle il célébrait le retour du roi et donnait des conseils qui ne pouvaient guère être suivis; la censure fit disparaître un passage où il regrettait le drapeau national. S'il faut en croire M. Empis, il avait été appelé et introduit aux Tuileries par Mme de Staël, et Louis XVIII, après lui avoir révélé ses plus secrètes pensées, ne dédaigna pas de revoir les *Lettres d'une Cousine à son Cousin*. Les veillées clandestines se renouvelèrent entre le roi et Jouy; mais enfin le prince fut surpris en conversation avec Guillaume le Franc-Parleur, et les deux coupables furent séparés.

Attaché successivement à la rédaction de différents journaux, Jouy chercha une voie nouvelle en animant ses articles par une sorte d'imitation des formes dramatiques. Dans ce cadre, il passa en revue, à partir de 1812, les mœurs, les ridicules et les travers du jour. Ces articles publiés sous différents titres ont obtenu un succès européen. « La manière de *L'Ermite*, dit la *Biographie des Hommes du Jour*, se fait remarquer en général sinon par cette profondeur philosophique qui distingue *Le Spectateur* anglais, du moins par l'élégance du style, la finesse des observations, et quelquefois aussi par cette sorte d'atticisme d'expression et de pensée qu'un esprit délicat puise dans la connaissance du monde. On avait reproché à l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* de ne peindre sous le titre de *Mœurs françaises* que celles de la capitale; il fit cesser ce reproche par *L'Ermite en Province*, où il peignit successivement, sous la forme de l'itinéraire, les opinions, les goûts et les habitudes des départements. La matière perdait en agrément ce qu'elle gagnait en gravité; les connaissances locales qu'elle exigeait étaient moins familières aux salons de Paris : aussi *L'Ermite en province*, dont les articles parurent successivement dans le *Mercure de France* et dans la *Minerve*, ne fut point accueilli aussi favorablement du public que ses devanciers. « La *Biographie* Rabbe attribue ce manque de succès à une autre cause : « Au tort grave de se répéter sans cesse, dit-elle, et de déclamer à chaque page, l'auteur joint le tort, plus grave encore, de commettre les erreurs les plus grossières en histoire et en géographie. Il serait, au reste, difficile qu'il en fût autrement; car personne n'ignore que Jouy a pris à tâche de décrire les provinces de la France et les mœurs de ses habitants sans sortir de son cabinet. Aussi le peu de conscience qu'il a mis dans ce travail et l'audace avec laquelle il s'est moqué de ses lecteurs lui ont-ils attiré de tous côtés de violentes critiques, dans lesquelles son amour-propre a été peu ménagé (1).

En 1815, Jouy fut appelé à remplacer Parny à l'Académie Française. Dès la fin de cette année, il avait rompu avec le parti rétrograde de l'émigration, qui s'était emparé du pouvoir. Pendant les Cent Jours il accepta de l'empereur la place de commissaire impérial près le théâtre Feydeau. Après la seconde restauration, devenu hostile au parti de l'étranger, il écrivit contre la réaction dans différents journaux, à la fondation de quelques-uns desquels il participa. Le pouvoir lui fut bientôt contraire (1). En 1819, Jouy comparut sur les bancs de la cour d'assises sous la prévention de calomnie, parce qu'il avait osé blâmer les habitants de Toulon de s'être livrés aux Anglais en 1793. Il fut absous après avoir lui-même plaidé sa cause. Bientôt après il reparut sur les bancs de la police correctionnelle, avec Dupaty et Arnault, à propos d'articles du journal *Le Miroir*. Condamné d'abord ainsi que ses collaborateurs, à trois mois de prison, tous furent renvoyés absous sur appel. Un troisième procès fut intenté à Jouy par le ministère public à l'occasion d'un article de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, qu'il publiait avec Jay, Norvins et Arnault. Il était accusé d'avoir excité à la haine et au mépris du gouvernement dans la notice consacrée aux frères Faucher. M. Dupin aîné présenta sa défense. Le tribunal correctionnel le condamna à trois mois de prison et 150 fr. d'amende. La cour royale maintint la condamnation. Jouy mit à profit sa captivité et publia avec Jay (*voy.* ce nom) *Les Ermites en Prison*, qui eurent un immense succès. La censure ne lui fut pas moins opposée que le parquet. En 1818, elle refusa de permettre la représentation de sa tragédie de *Bélisaire*, dans laquelle Jouy disait :

Tu crois l'empire éteint, il n'est que languissant ;
Sous de noires vapeurs ce flambeau pâlissant,
Au souffle d'un héros recouvrant sa lumière,
Peut resplendir encor de sa clarté première.

A cette époque, Napoléon vivait encore. Sous

(1) Voir entre autres une brochure intitulée : *Cent Bévues de M. Jouy dans trente-quatre pages de l'Ermite en Province, relevées par un Blaisois et un Solonois*; Paris, 1828, in-8°.

(1) M. Alexandre Dumas, qui, nous ne savons sur quelle donnée, a fait Jouy marin et soldat de l'armée de Condé, raconte encore qu'après la restauration, de Vitroles fit venir Jouy, et lui demanda ce qu'il désirait; Jouy demanda la croix de Saint-Louis ; on lui fit des conditions sur ce qu'il devait dire; Jouy retira sa demande, et se jeta dans l'opposition. « Voilà, dit M. A. Dumas, Jouy faisant dans la *Biographie* des articles qui le font fourrer un mois en prison et qui doublent sa popularité. Quels niais que ces gouvernements qui refusent à un homme la croix qu'il demande et qui lui accordent la persécution qu'il ne demandait pas, et qui lui sera bien plus profitable, comme intérêt et comme gloire, que ce bout de ruban auquel personne n'eût fait attention ! Ce n'était pourtant pas bien méchant ce qu'écrivait Jouy. Non, au contraire. Ce qui distinguait Jouy, c'était la douceur de sa critique, l'urbanité de son opposition, la politesse de sa colère. » Cependant, Jouy dit lui-même, dans une préface : « Je n'ai sollicité ni grâces ni faveurs; on ne m'a trouvé dans les bureaux d'aucun ministre, dans les antichambres d'aucun palais. » Sous l'empire, il dédia *Tippo-Saïb* à l'impératrice Joséphine, au moment de son divorce. Sous la restauration, il dédia *Bélisaire* à Arnault, exilé. Ses autres ouvrages sont dédiés tout simplement à ses vieux amis

l'empire on avait refusé la même pièce, parce que la censure y trouvait des allusions à Moreau. Cette fois Jouy livra sa pièce à l'impression. Elle fut représentée en 1825, et dut son succès au génie de Talma. En 1821, le grand tragédien avait déjà fait réussir le *Sylla* de Jouy (1). A cette dernière époque la censure arrêtait également *L'Héritage, ou les mœurs du temps*, comédie en cinq actes, dans laquelle il faisait un grand éloge de l'Amérique, pays

Où l'on fait ce qu'on doit, où l'on dit ce qu'on pense,
Où l'homme, libre et fier de son indépendance,
Ne tient pas son orgueil d'un cordon, d'un rabat,
Ne flatte pas un sot, n'excuse pas un fat ;
Où la loi parle à tous, de tous est entendue ;
Où l'on rend la justice, en d'autres lieux vendue ;
Où le pouvoir n'est pas dans les mains d'un faquin ;
Où la vertu se montre et ne meurt pas de faim.

Cette pièce fut aussi imprimée et dédiée au comte de Pontécoulant. Jouy déclare dans l'épître dédicatoire que cette « production littéraire est la moins faible qui soit sortie de sa plume ». La censure refusa encore le laissez-passer à la tragédie de *Julien* et à la comédie des *Intrigues de cour*. Jouy s'en vengea par des attaques à ces *machines raturantes*, qu'il comparait aux harpies de Virgile, « chargées de déchiqueter et de salir un bon repas, qui n'est pas fait pour elles ».

La révolution de 1830 mit un terme aux taquineries de la censure. Depuis plus d'un an Jouy avait cessé de coopérer aux feuilles quotidiennes ; il ne fit donc point partie de la réunion des journalistes qui protesta contre les ordonnances de Juillet ; mais il se rendit un des premiers à la mairie de son arrondissement, et accepta la place de maire, fonctions qu'il remit le 9 août à M. Berger. Oublié d'abord du nouveau pouvoir, il fut décoré en 1831, et nommé bibliothécaire en chef de la bibliothèque du Louvre. Dévoué de cœur à la personne du roi plus encore qu'à son gouvernement, Jouy ne se mêla plus de politique. Une atteinte profonde brisa tout à coup cette forte organisation : son petit-fils, Camille de Boudonville, jeune et brillant officier, mourut sur la terre d'Afrique. De ce moment le vieillard fut anéanti. Pour donner quelque adoucissement à ses douleurs, Louis-Philippe lui concéda un appartement au château de Saint-Germain-en-Laye ; c'est là qu'il s'éteignit.

Pendant la Restauration, « Jouy, dit M. Rolle, fut un des combattants les plus dévoués, les plus actifs de la guerre libérale, et on peut dire des plus dignes ; ami de la liberté légale, il en défendit la cause avec persévérance et honnêteté ». Lui-même a pu se rendre cette justice : « J'ai parlé, j'ai écrit, j'ai versé mon sang pour la France et la liberté. » — « Jouy avait un certain talent de style, dit M. Ch. Nisard, joint à une qualité d'observateur qui donne une idée assez avantageuse de la sagacité de son esprit et de la justesse de son coup d'œil. On l'a comparé, dans quelques-uns des portraits qu'il a tracés, à Addison et à Steele ; c'est un peu le surfaire, mais entre eux il y a cependant des analogies ; il y a de la finesse, mais sans profondeur. Il manquait d'instruction en bien des parties, et cependant ne doutait de presque rien. Il ne restera de lui que le souvenir du bruit qu'il a fait un moment, qui fut très-disproportionné avec son mérite, mais qu'on s'explique par le silence dans lequel était alors ensevelie la littérature digne de ce nom et par le trouble que causait encore dans les esprits des écrivains d'élite le retentissement des révolutions politiques. »

« Comme Fontenelle, M. de Jouy appartenait, dit M. Viennet, à deux siècles bien divers, et malgré les graves impressions, les terribles secousses des révolutions qu'il a pour ainsi dire traversées en chantant, il avait conservé cette jeunesse d'esprit, cette élégance de manières, cette facilité de communication, cette fleur de sociabilité qui faisaient autrefois des salons de Paris l'école du monde civilisé. La nature l'avait jeté dans ce monde à l'époque où Voltaire le remplissait de sa renommée. Entraîné par l'enthousiasme de l'Europe entière, il avait partagé ce fanatisme de tout un siècle pour le grand écrivain qui avait des rois pour flatteurs et tous les peuples pour clients... M. de Jouy ne pouvait assister de sang-froid à ce qu'il appelait les saturnales de la littérature. La moindre critique de Voltaire lui semblait un sacrilége ; sa tête se hérissait de colère, et dans les derniers temps de sa vie, quand l'affaissement de ses facultés physiques le retenait morne et silencieux, il suffisait de prononcer le nom de Voltaire, le nom même de ses détracteurs pour lui rendre toute la vivacité de son esprit, toute l'énergie de son indignation.

On a de Jouy : *Le Paquebot, ou rencontre des courriers de Londres et de Paris ;* Paris, 1791, in-4° : ce journal, qui paraissait trois fois par semaine, est attribué à Jouy ; — *La Paix et l'Amour, divertissement à l'occasion de la paix ;* Lille et Paris, 1798, in-8° ; — *L'Arbitre, ou les consultations de l'an VII*, comédie en un acte en prose, mêlée de vaudevilles (avec Longchamps) ; Paris, 1799, in-8° ; — *Le car-*

(1) Cette pièce obtint un succès d'enthousiasme. Elle eut sans reprendre haleine quatre-vingts représentations bruyantes et splendides. La coiffure de Talma dans le rôle de Sylla fit dire aux envieux et aux adversaires de Jouy : « C'est un succès de perruque. » Jouy lui-même rapporte ce mot, et n'en est pas blessé. « Il a raison, dit M. Rolle ; le mot est injuste, et ne vaut pas qu'on s'en irrite ; il y a des beautés réelles dans le rôle de *Sylla ;* c'est une sévère étude, d'une fermeté de touche et d'une concision dont la tragédie de Jouy n'a pas toujours l'habitude. M. Empis avoue aussi que le succès de *Sylla* était dû surtout au souvenir de Napoléon. « Le Sylla de M. de Jouy, dit-il, n'est plus celui de Plutarque, celui de Montesquieu ; c'est un Sylla nouveau, inventé, créé, costumé selon l'esprit du jour, suscité contre les détracteurs de l'idole contemporaine. Aucune méprise n'est possible... Le rôle de Sylla est joué par Talma, représenté lui-même dans la tragédie sous la figure de Roscius. Talma, qui vécut dans l'intimité de l'empereur, en a la tête, le regard, le geste, la voix forte, brève et profonde. L'illusion est complète ; c'est lui, c'est Napoléon ! succès éclatant, mérité. »

rosse espagnol, ou pourquoi faire? vaudeville en un acte (avec Aimé et Gentil); Paris, 1799, in-8°; — *Comment faire? ou les épreuves de Misanthropie et Repentir*, vaudeville en un acte; Paris, 1799, in-8°; — *La Galerie des Femmes, collection incomplète de huit tableaux recueillis par un amateur;* Hambourg (Paris), 1799, 2 vol. in-12 : ces deux volumes contiennent les huit nouvelles suivantes : *Adèle, ou l'innocence; Elisa, ou la femme sensible; Corine, ou la femme à tempérament; Zulmé, ou la femme voluptueuse; Eulalie, ou la coquette; Déidamie, ou la femme savante; Sapho, ou les Lesbiennes; Sophie, ou l'amour;* — *L'Intrigue dans les Caves*, vaudeville (avec Dieulafoy); Paris, 1799, in-8°; — *La Prisonnière*, comédie vaudeville en un acte (avec Longchamps et Saint-Just); Paris, 1799, in-8°; — *Le Tableau des Sabines*, vaudeville en un acte (avec Longchamps et Dieulafoy); Paris, an VIII (1800), in-8°; — *Le Vaudeville au Caire*, vaudeville (avec les mêmes); Paris, an VIII (1800), in-8°; — *Le Faux Frère, ou à trompeur trompeur et demi*, comédie-proverbe, mêlée de vaudevilles (avec Théodore Pain); Paris, an VIII (1800), in-8°; — *Dans quel siècle sommes-nous?* vaudeville (avec Dieulafoy); Paris, 1801, in-8°; — *Jeux de Cartes instructives : Géographie; Chronologie; Lecture; Histoire sainte; Nouveau Testament; Histoire ancienne; Histoire romaine; Histoire des empereurs; Histoire de France; Histoire d'Angleterre; Histoire naturelle des Animaux; Musique; Jeu encyclopédique :* en tout quatorze jeux, renfermés chacun dans un étui; Lille et Paris, 1804 et années suivantes; — *Milton, fait historique*, opéra en un acte (avec Dieulafoy); Paris et Lille, 1805, in-8°; — *L'Avide Héritier, ou l'héritier sans héritage*, comédie en cinq actes; Paris, 1807, in-8°; — *Le Mariage de M. Beaufils, ou les réputations d'emprunt*, comédie en un acte; Paris, 1807, in-8°; — *Monsieur Beaufils, ou la conversation faite d'avance*, comédie en un acte; Paris, 1807, in-8°; — *La Vestale*, tragédie lyrique en trois actes, musique de Spontini; Paris, 1807, 1827, in-8°; — *La Marchande de Modes*, parodie en un acte; Paris, 1808, in-8° : c'est la parodie de l'opéra *La Vestale;* — *L'Homme aux Convenances*, comédie en un acte et en vers; Paris, 1808, in-8°; — *Fernand Cortez*, opéra en trois actes (avec Esménard), musique de Spontini; Paris, 1809, 1813, in-8°; — *Le Mariage par imprudence*, opéra-comique en un acte; Paris, 1809, in-8°; — *Les Bayadères*, opéra en trois actes, musique de Catel; Paris, 1810, 1821, in-8°; — *Les Amazones, ou la fondation de Thèbes*, opéra en trois actes, musique de Méhul; Paris, 1812, in-8°; — *Les Aubergistes de qualité*, opéra-comique en trois actes; Paris, 1812, in-8°; — *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, ou observations sur les mœurs et les usages français au commencement du dix-neuvième siècle;* Paris, 1812-1814, 5 vol. in-12 et 5 vol. in-8° : chacun de ces volumes a eu plusieurs éditions. « M. Merle est auteur, dit M. Quérard, des observations détachées qui font partie des deux ou trois premiers volumes; » — *Les Abencérages, ou l'étendard de Grenade*, opéra en trois actes, musique de Cherubini; Paris, 1813, in-8°; — *Tippo-Saïb*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1813, in-8°; — *Le Franc Parleur, suite de l'Hermite de la Chaussée-d'Antin;* Paris, 1814; 7e édition, 1817, 2 vol. in-12; — *Pélage, ou le roi et la paix*, opéra en deux actes, musique de Spontini; Paris, 1814, in-8°; — *L'Hermite de la Guyane, ou observations sur les mœurs et les usages français au commencement du dix-neuvième siècle;* Paris, 1816. 3 vol. in-8° et in-12 : l'auteur a traduit le premier volume en anglais la même année; — *L'Hermite en Province;* Paris, 1818 et années suivantes, 14 vol. in-8° et in-12 : « M. de Jouy a l'obligation, dit M. Quérard, envers plusieurs personnes de nos départements de nombreuses notes et de matériaux pour cet Hermite; on assure même que plusieurs autres ont participé à sa rédaction d'une manière moins secondaire; c'est ainsi que l'on cite le baron La Mothe Langon comme auteur de la partie qui concerne le Languedoc; M. Duthillœul, auteur de celle qui concerne le département du Nord, etc. M. de Jouy a ensuite appliqué son coloris à chacune de ces parties. » On attribue encore une part à MM. Lefebvre-Duruflé, Amoudru, Pierquin de Gembloux et L'Héritier de l'Ain; — *Bélisaire*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1818, 1825, in-8°; — *Zirphile et Fleur de Myrte, ou cent ans en un jour*, opéra féerie en deux actes (avec N. Lefebvre), musique de Catel; Paris, 1818, in-8°; — *L'Amant et le Mari*, opéra comique en deux actes (avec Roger); Paris, 1820, in-8°; — *Maurice, ou l'Ile de France; situation actuelle de cette colonie et pièces à l'appui des réclamations des habitants;* Paris, 1820, in-8°; — *Etat actuel de l'Industrie française, ou coup d'œil sur l'exposition de ses produits dans les salles du Louvre en* 1819; Paris, 1821, in-8°; — *Vues des Côtes de la France dans l'Océan et dans la Méditerranée, peintes et gravées par L. Garneray, décrites par V.-J. de Jouy;* Paris, 1821-1832, 16 livraisons in-fol.; — *La Morale appliquée à la Politique, pour servir d'introduction à la Collection des mœurs françaises au dix-neuvième siècle;* Paris, 1822, 2 vol. in-12 : cet ouvrage est attribué à M. Année; — *Salon d'Horace Vernet. Analyse historique et pittoresque des quarante-cinq tableaux exposés chez lui en* 1822 (avec Jay); Paris, 1822, in-8°; — *Sylla*, tragédie en cinq actes; Paris, 1822; 6e édition, avec variantes, 1824, in-8°; — *Les Hermites en prison, ou consolations de Sainte-Pélagie* (avec Jay); Paris,

1823, 2 vol. in-12 et in-8° : cet ouvrage a eu trois éditions la même année et une autre en 1826 ; Jouy l'a réimprimé dans ses œuvres, mais sans les articles de Jay; on a depuis attribué ce livre à MM. Magallon et Barginet ; — *Les Hermites en liberté* (avec Jay); Paris, 1824, 2 vol. in-8° et in-12 : réimprimé trois fois la même année et en 1829 ; — *Discours prononcés sur la tombe de Talma*, par MM. Jouy, Arnault et Lafon ; Paris, 1826, in-8° ; — *Cécile, ou les passions ;* Paris, 1827, 5 vol. in-12 : on attribue ce roman à M. Ph. Chasles ; — *Julien dans les Gaules*, tragédie en cinq actes ; Paris, 1827, in-8° ; — *Moïse*, grand opéra, en quatre actes (avec M. Ballochi), musique de Rossini ; Paris, 1827, in-8° ; — *Guillaume Tell*, opéra en quatre actes (avec H. Bis), musique de Rossini ; Paris, 1829, in-8° ; réduit en trois actes, Paris, 1838, in-8° ; — *Le Centenaire, roman historique et dramatique en six époques : l'ancien régime ; la révolution ; la république ; l'empire ; la restauration ; la grande semaine ;* Paris, 1833, 2 vol. in-8° ; — *Marie Stuart*, scène lyrique, musique de Giulio Alari ; Paris, 1839, in-4° ; — *La Conjuration d'Amboise*, tragédie en cinq actes, avec un intermède composé d'un mystère et d'un ballet entre le troisième et le quatrième acte ; Paris, 1841, in-8° : non représentée. De 1823 à 1828, il a été publié une édition des *Œuvres complètes* de Jouy avec des notes et des éclaircissements, en 27 vol. in-8° : on y trouve trois pièces de théâtre qui n'avaient pas encore été imprimées : *Velleda, ou les Gauloises*, opéra ; — *L'Héritage, ou les mœurs du temps*, comédie en cinq actes et en vers ; — *Les Intrigues de la cour*, comédie en cinq actes et en prose.

Jouy a fourni un grand nombre d'articles à divers journaux, entre autres à la *Gazette de France*, à *La Minerve française*, de 1818 à 1819 ; à *La Renommée*, en 1819 ; au *Courrier français*, au *Journal des Arts*, au *Miroir des Spectacles, des Lettres et des Mœurs*, en 1821 ; au *Mercure*, au *Journal général*, à *La France chrétienne*, etc., etc. Son nom figure sur le titre de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, avec ceux de Arnault, Jay et Norvins ; mais il paraît qu'il n'y a donné qu'un petit nombre de notices. On doit à Jouy des discours prononcés dans les séances publiques de l'Académie Française pour les réceptions de M. de Barante, le 2 novembre 1828 ; de M. Dupin aîné, le 30 août 1832 ; de Tissot, le 9 août 1833 ; de Charles Nodier, le 26 décembre 1833 ; tous ont été imprimés in-4°. Il a en outre prononcé, comme directeur de l'Académie Française, les discours sur les prix de vertu décernés dans les séances du 9 août 1833 et du 17 juin 1841 ; tous les deux ont été imprimés en un petit livret in-18. Il a encore donné dans le *Livre des Cent et un : L'Ingratitude politique*, tome Ier, page 229 ; — *L'Église, le Temple et la Synagogue*, tome IV, p. 75. On a inséré dans le tome V, p. 371, sous le titre d'*Obsèques de M. Cuvier*, le discours prononcé par Jouy. Enfin, il a été un des collaborateurs de l'*Encyclopédie des Gens du Monde* et du *Nouvel Almanach des Muses*.

L. LOUVET.

Discours prononcés sur la tombe de M. Jouy, par MM. Patin, Dupaty, Tissot et Philarète Chasles. — *Discours de M. Empis, à sa réception à l'Académie Française, le 23 décembre 1847, et Réponse de M. Viennet*. — Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des Hommes du Jour*, tome Ier, 2e partie, p. 368. — Rolle, *M. de Jouy*, dans le *Constitutionnel* du 11 septembre 1846. — J. Janin, *Journal des Débats*, du 7 septembre 1846. — *La Presse*, 6 septembre 1846. — *L'Époque*, 13 septembre 1846. — Alexandre Dumas, *Mémoires*, 2e partie, *Presse*, 9 et 10 avril 1852. — Ch. Monselet, *Statues et Statuettes contemporaines*, p. 9. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Vieillard, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — Ch. Nisard, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot, *La Littér. Franç. Contemp.*

JOVE (*Paul*). *Voy.* GIOVIO.

JOVELLANOS ou plutôt **JOVE-LLANOS** (Don *Gaspard-Melchior* DE), homme d'État et poëte espagnol, né à Gijon (Asturies) en 1744, mort le 27 novembre 1811. Il fut d'abord destiné, comme cadet, à l'état ecclésiastique ; mais, ne se sentant pas de vocation pour cette carrière, il étudia le droit, et fut nommé assesseur au tribunal criminel de Séville. C'est dans cette ville qu'il mit au jour sa comédie *El Delincuende Honorado*, pièce qui a été traduite dans la plupart des langues de l'Europe. Il écrivit ensuite *Pelayo*, tragédie dans le goût classique français, qui fut représentée à Madrid, en 1790. Il traduisit aussi en espagnol le premier livre du *Paradis perdu* de Milton, et donna, sous le nom de Jovino, ses *Ocios juveniles*, poëmes lyriques et satiriques. Nommé en 1778 assesseur de la haute cour criminelle de Madrid, puis en 1780 membre du conseil de l'ordre de Calatrava, il rassembla, dans les tournées qu'il était obligé de faire, les matériaux d'un excellent mémoire, *Informe en el expediente de la ley agraria, tratanse en este informe las questiones mas importantes de economia politica, aduptades al estado presente de la Espana*, qui fut adressé à la junte suprême de Castille par décision de la Société des Amis de la patrie. Lié d'amitié avec Cabarrus, il partagea sa disgrâce, et fut éloigné en 1790 de la résidence royale. On déguisa son exil sous la mission de surveiller la réforme des études dans la maison de Calatrava à Salamanque et l'exploitation des mines de charbon dans les Asturies. En 1794 Jovellanos obtint une place de membre titulaire du conseil de Castille. En 1797, Godoy le fit nommer ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et, sur son refus, ministre de grâce et justice. Mais bientôt la faveur du tout-puissant favori se changea en une haine acharnée. En 1798 Godoy fit exiler Jovellanos à Gijon, d'où il le fit conduire en 1801 à la chartreuse de Valdemuza, dans l'île de Majorque, puis transférer,

en 1802, dans la prison d'Etat de Bellver. C'est là que Jovellanos écrivit ses lettres fameuses adressées à ses amis Carlos Gonzales de Posada et Cea Bermudez, *Sobre la Vida Retirada* et *Sobre los Vanos Deseos y Estudios de los Hombres*. Enfin, en 1808, par suite de la révolte d'Aranjuez et de l'entrée des Français en Espagne, il fut rendu à la liberté, et se retira dans sa ville natale. Joseph Bonaparte lui fit des offres brillantes; il les refusa, et fut au contraire un des membres les plus actifs de la junte centrale qui dirigea la lutte contre les Français. Cette junte s'étant dispersée en 1810, Jovellanos parvint à réunir encore le nombre de membres nécessaire pour pouvoir légalement constituer une régence et ordonner la convocation des cortès extraordinaires. Après cela, Jovellanos, dans les mains de qui avaient passé les trésors envoyés d'Amérique, se trouva réduit à emprunter de l'argent à son domestique pour pouvoir s'en retourner chez lui. L'ingratitude et la persécution furent l'unique récompense de son dévouement. Retiré à Muros, il y rédigea pour la défense de la junte centrale son *Mémoire à mes collègues* (La Corogne, 1811). Quand les Français évacuèrent les Asturies, il revint en 1811 à Gijon, où il fut reçu en triomphe; mais le retour des Français le força de nouveau à s'enfuir. Une hydropisie de poitrine l'enleva peu de temps après. On cite encore de lui : *Discours prononcé dans l'assemblée générale de l'Académie des Beaux-Arts de Madrid, en* 1781 ; Madrid, 1782 ; — *Mémoire sur l'Établissement des Monts de Piété;* Madrid, 1784; — *Mémoire lu à l'Académie d'Histoire, sur la Nécessité d'un bon Dictionnaire Géographique;* Madrid, 1785 ; — *Réflexions sur la Législation d'Espagne;* Madrid, 1785; — *Lettre adressée à Campomanes sur le Projet d'un Trésor public;* Madrid, 1786 ; — *Pan y toros, oracion que en defensa del estado floreciente de la Espana dijo per los annos de* 1796 *en la plaza de Toros de Madrid;* trad. en français, Paris, 1826, in-8°. Ses *Memorias Politicas*, saisis en Espagne, ont aussi été traduits en français sous ce titre : *Mémoires politiques accompagnés de notes, d'éclaircissements historiques et de pièces justificatives ;* dans la *Collection complémentaire des Mémoires relatifs à la Révolution françaice;* Paris, 1825, in-8°. Eynar a traduit son *Honnête Criminel;* Marseille, 1777, in-8°. Dom Ramon Maria de Canedo a donné une édition des *Œuvres complètes de Jovellanos;* Madrid, 1832, 8 vol.

J. V.

Noticias historicas de don G.-M. Jovellanos; Palma, 1812, in-4°. — J. Cea Bermudez, *Memorias para la Vida de Jovellanos y noticias de sus obras ;* Madrid, 1814, in-8°. — *Notice sur Jovellanos*, en tête de la traduction de ses *Mémoires politiques*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Encycl. des Gens du Monde.* — *Dict. de la Conversation.* — *Conversations-Lexikon.* — *Foreign Review*, n° VII, 1829. — *Foreign Quarterly Review*, n° X.

JOVIEN (*Jovianus-Flavius-Claudius*), empereur romain, né à Singidunum, dans la haute Mésie, en 331, mort le 17 février 364. Fils du comte Varronianus, général estimé, il devint capitaine des gardes du palais (premier des domestiques) et suivit en cette qualité l'empereur Julien dans l'expédition de Perse. Julien fut tué le 26 juin 363, et avec lui finit la famille de Constance Chlore. Comme l'armée avait absolument besoin d'un chef suprême, les soldats procédèrent aussitôt à l'élection d'un empereur. Leur choix se porta d'abord sur le préfet d'Orient Sallustius Secundus, qui déclina cet honneur. Les suffrages se réunirent alors sur Jovien, que recommandait surtout le nom de son père. Ammien Marcellin, qui assista à cette élection et qui aurait voulu qu'elle fût moins précipitée, trace un portrait peu flatteur de Jovien; il le représente comme un homme inhabile et mou, grand mangeur, adonné au vin et aux femmes. Il était d'ailleurs affable, généreux et ami des lettres, quoique peu lettré lui-même. Il avait le visage gai, le regard agréable, la démarche noble, le corps robuste. Il était de si haute taille que parmi les ornements impériaux on eut peine à en trouver qui lui convinssent. A peine en fut-il revêtu qu'il se hâta de se montrer aux troupes. Les soldats, désespérés de la perte de Julien, accueillirent son successeur par des gémissements. Mais, en présence d'un ennemi victorieux, ce n'était pas le moment de s'abandonner à la douleur; ils promirent donc obéissance au nouvel empereur. Ses premiers actes furent de se déclarer solennellement chrétien et d'ajouter à son nom ceux de *Flavius Claudius*, comme pour s'associer à la famille impériale qui venait de s'éteindre. Il s'occupa ensuite de tirer l'armée de la position dangereuse où la laissait la mort de Julien. Il ordonna de commencer immédiatement la retraite. Les vétérans de Julien repoussèrent les attaques réitérées des Perses, et après dix jours de combat, l'armée romaine atteignit le Tigre, qui séparait les deux empires. Il était presque impossible de traverser un fleuve large et rapide en présence d'une armée ennemie et victorieuse. Dans cette extrémité, Jovien écouta les propositions de Sapor, qui craignait de son côté de pousser les Romains au désespoir. Après quatre jours de négociations, Jovien acheta le salut de son armée en rendant à la Perse les cinq provinces ou districts que Galerius avait réunies à l'empire en 292, c'est-à-dire l'Arzanène, la Moxoène, la Zabdicène, la Réhimène et la Corduène, avec la cession de Nisibe et de plusieurs autres villes fortes de la Mésopotamie. Cet ignominieux traité a été blâmé par tous les historiens, et, suivant Ammien Marcellin, il n'eut pas même l'excuse de la nécessité, puisque Jovien aurait pu se retirer dans la Corduène. Soit qu'il regardât cette retraite comme impossible, soit plutôt qu'il eût hâte d'en finir avec un ennemi extérieur, afin de pouvoir assurer son autorité au dedans, l'empereur accepta les conditions de

Sapor, et la paix fut conclue pour trente ans. Jovien ramena son armée en deçà du Tigre, où vinrent le rejoindre les troupes romaines de la Mésopotamie, sous les ordres de Procope. Il se hâta ensuite d'investir Lucillianus du commandement suprême de l'Italie et Malaricus de celui de la Gaule, et s'occupa de l'administration. Sa plus célèbre mesure fut l'édit qui révoquait les prescriptions de Julien contre les chrétiens, et qui rendait à ceux-ci une existence légale sans leur donner cependant le droit d'opprimer les païens. Jovien montra à l'égard des deux cultes rivaux et des diverses sectes qui divisaient le christianisme une grande impartialité. Il replaça son ami Athanase sur le siége épiscopal d'Alexandrie. Après avoir évacué Nisibe, il se dirigea vers Constantinople en passant par Édesse, Antioche, Tarse. Arrivé à Tyane en Cappadoce, il apprit que Malaricus avait refusé le gouvernement de la Gaule, que Lucillianus, accourant pour le suppléer, avait été tué dans une émeute de soldats, et que l'armée avait été ramenée à l'obéissance par Jovin. De Tyane il poursuivit sa marche vers Constantinople, malgré les rigueurs de l'hiver. Le 1er janvier 364 il célébra à Ancyre sa promotion au consulat, et prit pour collègue son fils, encore enfant, Varronianus, auquel il donna le titre de *Nobilissimus*. Sa marche était si lente qu'il n'atteignit les frontières de la Bithynie que vers le milieu de février. A Dadastana, petite ville de la Galatie, il se livra avec excès aux plaisirs de la table. Au sortir d'un souper copieux, il se retira dans une chambre récemment blanchie à la chaux et où on avait allumé un réchaud. Le lendemain matin on le trouva mort dans son lit. Sa mort fut attribuée à différentes causes, à l'intempérance, à la vapeur du charbon, au poison. Ammien Marcellin ne semble pas croire à une fin naturelle, et compare la mort de Jovien à celle de Scipion Émilien. Après un interrègne de dix jours, les chefs de l'armée appelèrent Valentinien à l'empire. Y.

Ammien Marcellin, XXV, 5, 10. — Eutrope, X, 17, 18. — Zosime, III, p. 190, édit. du Louvre. — Zonaras, vol. II, p. 28, 29, éd. du Louv. — Orose, VII, 31. — Sozomène, VI, 3. — Philostorge, VIII, 5. — Agathias, IV, p. 135, édit. du Louv. — Themistius, *Orat.*, 5 et 7. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. IV. — La Bléterie, *Histoire de l'empereur Jovien*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. III, l. XV (édit. de Saint-Martin).

JOVIN, général romain, d'origine gauloise, mort en 370 après J.-C. Il commanda un corps de cavalerie en Gaule, sous les ordres de Julien, alors césar. Lorsque Julien, proclamé empereur à Lutèce, se fut décidé, dans l'été de 361, à pousser la guerre avec vigueur contre son oncle Constance, il confia le gros de son armée à Nevitus et à Jovin, et les dirigea sur la Pannonie. La mort de Constance mit bientôt fin à la guerre. Jovin, après avoir siégé dans une commission instituée par Julien pour examiner les actes des ministres du dernier empereur, retourna en Gaule avec le titre de maître de la cavalerie, c'est-à-dire de lieutenant de l'empereur dans cette province. Jovien, successeur de Julien, en 363, remplaça Jovin par Malaricus. Mais celui-ci refusa, et le gouverneur de l'Italie Lucillianus, qui vint prendre le commandement de l'armée de Jovin, fut massacré à Reims par les soldats. Jovin ramena cependant les troupes à l'obéissance, et fit assurer l'empereur de sa fidélité. Jovien, heureux de voir l'ordre rétabli, se hâta de confirmer Jovin dans sa dignité. Le maître de la cavalerie eut particulièrement l'occasion de se distinguer lorsque les Allemans envahirent la Gaule en 366, sous le règne de Valentinien. Jovin battit ces barbares dans trois rencontres, et les rejeta au delà du Rhin. Au retour de cette expédition, il fut nommé consul pour l'année suivante. Il embellit Reims de plusieurs édifices, et fit bâtir près du palais qu'il habitait dans cette ville une église où il fut enseveli. « Son tombeau, qu'on voit encore à Reims, dit Le Bas, est un des plus beaux ouvrages de sculpture du Bas-Empire. On lui attribue la fondation de plusieurs châteaux forts, entre autres de ceux de Joinville et de Joigny. » Y.

Ammien Marcellin, XXV, 10; XXVII, 2. — Zosime, III, 35. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. III, l. 15, 16.

JOVIN, usurpateur gaulois, que quelques historiens font descendre du précédent, tué en 412. Il se fit proclamer empereur à Mayence, en 411, et mit dans ses intérêts les peuplades germaniques qui débordaient de toutes parts sur la Gaule. Avec l'appui des Burgundes et des Alains, il étendit son autorité depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée. Mais sa domination fut de courte durée. Les Francs saccagèrent Trèves, et contraignirent Jovin à s'enfuir dans le midi de la Gaule. Là il rencontra des ennemis encore plus redoutables. Ataulfe, roi des Wisigoths, arriva en Gaule dans les premiers jours de 412. Des négociations s'ouvrirent entre le chef barbare et l'usurpateur; mais elles n'eurent pas de suite, et Ataulfe promit à l'empereur Honorius de lui envoyer la tête de Jovin. Il commença par faire tuer Sébastien, frère de Jovin, que celui-ci avait nommé césar; il assiégea ensuite l'usurpateur dans Valence, le força de se rendre, et le livra au préfet romain Dardanus, qui le tua. Sozomène et Philostorge donnent à cet usurpateur le nom de *Jovien*, tandis que les médailles portent *Jovinus*. Y.

Sozomène, IX, 15. — Philostorge, XII, 6. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. V, l. XXIX.

JOVINIEN, hérésiarque romain, mort après 412. Il était moine dans un monastère de Milan. Fatigué des austérités du cloître, il le quitta, et se rendit à Rome. Là, il soutint que la bonne chère et l'abstinence n'étaient en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, et qu'on pouvait user indifféremment de toutes les viandes, pourvu qu'on en rendît grâce à Dieu. Il prétendit ensuite que la virginité n'était pas un état plus parfait que le mariage, qu'il était faux que la mère du Sauveur fût restée vierge. Il alla même jusqu'à soutenir que les hommes n'ont de mérite que par la

grâce du baptême et que tous les péchés sont égaux. Ces doctrines, qui se rapprochent singulièrement de celles que le protestantisme émit onze siècles plus tard, trouvèrent beaucoup de sectateurs. Saint Augustin et saint Jérôme écrivirent contre cet hérésiarque, qui fut condamné par le pape Sirice, et dans un concile tenu à Milan, par saint Ambroise, en 390. Ces anathèmes ne ramenèrent pas Jovinien à la foi orthodoxe. Il continua ses prédications, et Théodose le bannit par un rescrit du 12 septembre 390. Il paraît que cette ordonnance ne fut pas exécutée, puisque Honorius la renouvela en 412. Jovinien mourut dans une île où il avait été relégué. Y.

Saint Ambroise, *Epist.* 42. — Saint Augustin, *De Hæres.*, c. 82. — Saint Jérôme, *Cont. Jovin.* — Baronius, *Annales Eccles.*, 390, 412. — Fleury, *Hist. Ecclésiastique*, t. II, p. 64, 84, 224 (éd. de Paris, 1844).

* **JOY, JOYE** ou **GEE** (*Jean*), théologien anglais, né vers 1492, dans le comté de Bedford, mort en 1553. Il fut élevé à l'université de Cambridge, et y obtint en 1517 une chaire en qualité d'agrégé. Comme il avait embrassé avec ardeur les principes de la réforme, il fut accusé d'hérésie, perdit sa chaire (1527), et, bientôt menacé par la persécution du cardinal Wolsey, il chercha un refuge en Allemagne, où il résida pendant plusieurs années. Ami du réformateur Tindale, il fut chargé par lui de surveiller l'impression de sa *Bible* (Anvers, 1533), ce qui l'a fait à tort comprendre au nombre des imprimeurs de ce temps; il se permit d'apporter à la traduction des changements dont Tindale se plaignit. On ignore l'époque précise de son retour en Angleterre; mais il est certain qu'il y mourut et qu'il fut enterré dans son pays natal. On a de lui : *On the Unity and Schism of the Ancient Church*; Wesal, 1534, in-8°; — *The Subversion of More's false foundation*; Embden, 1534, in-12; — *A present Consolation for the sufferance of persecution for righteousness*; 1544, in-12; — et autres ouvrages, énumérés dans le catalogue de Tanner. P. L—Y.

Tanner. — Lewis, *History of the Translations of the Bible*. — Ames et Herbert, *Typographical Antiquities*. — Chalmers, *Biogr. Dictionary*.

JOYANT (*Jules-Romain*), paysagiste français, né à Paris, le 16 août 1803, mort dans la même ville, le 6 juillet 1854. Il acquit une réputation durable auprès des connaisseurs par ses belles *Vues de Venise*, qui lui ont valu le surnom de *Canaletto français*. Il passe pour le plus *savant* des paysagistes contemporains. Son dessin est d'une irréprochable correction, sa couleur est *grasse* et *chaude*, et sa touche élégante rappelle celle de Bonnington. C'est par les conseils de ce grand artiste qu'il visita Venise et consacra ses pinceaux au genre difficile du *paysage architectural*. Les œuvres de Joyant se distinguent par une frappante originalité. Les *dessins à l'encre*, qui servaient de projets à ses tableaux, sont surtout placés très-haut par les maîtres de l'art; aussi sont-ils fort recherchés des amateurs. Rien ne saurait, en effet, égaler ces petits chefs-d'œuvre pour la science merveilleuse des lignes unie à la fougue du premier jet et à la vigueur incomparable des tons. Joyant était l'élève des peintres Bidauld et Le Thierre et de l'architecte Huyot. Il fut l'ami intime de Léopold Robert, et fut presque témoin de son derneir acte de désespoir. Les tableaux qui passent pour ses chefs-d'œuvre sont *La Place Saint-Marc*, à Venise; — La *Cour du Palais des Doges* et la *Vue de Santa-Maria-della-Salute*. Les principaux ouvrages de Joyant ont été exposés aux salons des années 1835, 36, 38, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 55. Il eut deux fois la médaille d'or en France, une fois à Bruxelles, et fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 7 août 1852. E. DESJARDINS.

Documents particuliers.

JOYAUT (*Aimé-Augustin-Alexis*), dit *d'Assas*, conspirateur français, l'un des coaccusés de Georges Cadoudal, né à Lénac (Bretagne), en 1778, exécuté à Paris, le 5 messidor an XII (24 juin 1804). Son extrême jeunesse l'empêcha de prendre part aux premiers troubles de la Bretagne; mais, vivant à Rennes dans l'oisiveté, il finit par s'enrôler parmi les chouans. Le gouvernement le fit arrêter et conduire au Temple en l'an VII (1798), et il n'obtint sa liberté qu'en rejetant ses écarts sur son jeune âge. Lors de l'insurrection de 1799, il recruta publiquement pour Georges, et devint son aide de camp. L'amnistie lui ayant permis de venir à Paris, il y resta sous prétexte d'affaires de commerce, et contribua à l'explosion du 3 nivôse. Il suivait la machine, déguisé en charretier. Recherché après l'attentat, il erra en divers endroits, et parvint enfin à s'embarquer pour Jersey, d'où il gagna Londres. Ses anciennes liaisons avec Georges l'engagèrent à le suivre en France dans les premiers jours d'août 1803. Ils débarquèrent ensemble et arrivèrent dans la capitale, où la police le fit arrêter et conduire de nouveau au Temple : il ne tarda pas à être mis en jugement, fut condamné à mort le 21 prairial an XII (10 juin 1804), et exécuté treize jours après. Au moment de l'exécution, il cria : *Vive le roi !* à plusieurs reprises, et mourut avec courage. J. V.

Moniteur, an XI, p. 1256. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.*

JOYCE (*Jeremiah*), compilateur anglais, né en 1764, mort en 1816. Il était ministre unitairien. Après avoir été précepteur des enfants du comte de Stanhope, il fut compris dans les poursuites dirigées par le gouvernement contre Hardy, Tooke et Thelwall; mais il fut renvoyé sans jugement. Il s'établit alors à Londres, et embrassa la carrière littéraire. Il fut d'abord collaborateur de la *Cyclopædia* du docteur Georges Gregory. Il compila ensuite un ouvrage du même genre publié sous le nom de William Nicholson.

Parmi ses autres écrits on remarque : *Dialogues on Chemistry and on the Microscope*, traduits en français par Coulier ; Paris, 1825, in-12 ; — *Scientific Dialogues*, trad. en français par Eugène Niogret ; Paris, 1827, 6 vol. in-18. Z.

Rose, *New General Biog. Dictionary.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JOYEL (*P.*), poëte dramatique français, contemporain de Louis XIII. Nul biographe, à notre connaissance du moins, n'a daigné le mentionner. Il a laissé le *Tableau Tragique, ou le funeste amour de Florivale et d'Orcade*, pastorale ; Paris, 1633. On trouve à la suite plusieurs stances, odes et autres fantaisies poétiques ; le tout forme un volume de près de 500 pages. L'orthographe n'est nullement observée, et une foule de vers sont d'un ridicule achevé ; nous en citerons un exemple, pris au hasard :

O ciel ! je l'aperçoy tout pers de la poison :
Il a son ventre gros ainsi comme un poinson.

Telle est la rareté de cette pièce que le duc de La Vallière, quoiqu'il n'eût rien négligé pour réunir une collection complète de tous les anciens auteurs dramatiques français, n'en avait pas eû connaissance. G. B.

Catalogue de la Bibliothèque Dramatique de M. de Soleinne, t. I, p. 240.

JOYEUSE (*Guillaume*, vicomte DE), maréchal de France, né vers 1520, mort en 1592. Il appartenait à la maison des anciens seigneurs de Châteauneuf-Randon, dans le Gévaudan, dont on fait remonter la généalogie jusqu'au onzième siècle. Guy de Châteauneuf, qui commence la branche des seigneurs de Joyeuse, était le quatrième fils de Guillaume de Châteauneuf et de Marie ou Marquise de Mas de Grosfaux, qui vivaient en 1156. C'est en faveur d'un de ses descendants, Louis II, fait prisonnier à la bataille de Crevant-sur-Yonne (1er juillet 1423), que le roi érigea la baronnie de Joyeuse en vicomté.

Guillaume, vicomte de Joyeuse, fils de Jean, gouverneur de Narbonne, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et nommé évêque d'Aleth avant d'avoir reçu les ordres ; mais la mort de son frère aîné l'ayant rendu le chef de sa famille, il quitta l'Église pour les armes, et s'éleva au grade de lieutenant général. Il devint maréchal de France en 1582, après s'être signalé contre les protestants. Il dut cette dignité bien plus au crédit de l'amiral son fils qu'à son propre mérite. Il eut sept fils, dont trois furent diversement illustres. [*Encyc. des G. du M.*, avec addit. par Z.]

Le P. Anselme, *Histoire généalogique des illustres maisons de France.*

JOYEUSE (*Anne*, duc DE), amiral de France, fils du précédent, né en 1561, tué le 20 octobre 1587. Il réunissait aux grâces de la jeunesse l'habileté dans tous les exercices du corps, beaucoup de douceur de caractère, de l'esprit, de la libéralité. Connu d'abord sous le nom d'*Arques*, il se signala, en 1580, au siége de La Fère, où il reçut un coup de mousquetade qui lui brisa la mâchoire. Il devint le favori du roi, qui le nomma premier gentilhomme de la chambre, chevalier du Saint-Esprit, et, par une grâce insigne, érigea la vicomté de Joyeuse en duché-pairie, dont le titulaire prendrait rang après les princes du sang et précéderait les anciens ducs ; il le maria en même temps à Marguerite de Lorraine, sœur de la reine. Ce mariage fut célébré avec une magnificence dont on n'avait point encore vu d'exemple. La faveur du duc de Joyeuse augmentait chaque jour. Le roi, qui avait assigné à sa belle-sœur une dot égale à celle des filles de France, donna, peu de temps après, à son mignon, la belle terre de Limours, près de Montlhéry, et acheta pour lui, en 1582, la charge d'amiral. Toutes ces grâces ne satisfaisaient pas encore le duc de Joyeuse : il ambitionna le gouvernement du Languedoc ; mais le maréchal de Montmorency, qui en était pourvu, rejeta toutes les propositions du favori, et le roi ne voulut pas consentir à dépouiller un de ses plus fidèles serviteurs ; Joyeuse dut se contenter de celui de Normandie. En 1583, le duc alla à Rome solliciter du pape la permission d'aliéner quelques domaines ecclésiastiques et l'échange du comtat Venaissin contre le marquisat de Saluces ; mais il ne put obtenir que la promesse du chapeau de cardinal pour son frère, l'archevêque de Narbonne. Il était entré dans la ligue formée contre les protestants ; mais, prévoyant les conséquences qu'elle pourrait avoir pour l'autorité royale, il engagea Henri III à la dissoudre, et lui offrit tout ce qu'il possédait pour acheter des partisans. Ennuyé de sa vie oisive et voulant se signaler, il demanda et obtint le commandement d'une armée en Gascogne, à la tête de laquelle il remporta quelques avantages sur les protestants ; il se montra cruel envers les vaincus. Sur ces entrefaites, on lui manda que le duc d'Épernon l'avait remplacé dans la faveur du roi. Il revint en toute hâte à la cour, où il s'assura par lui-même de la diminution de son crédit. Désespéré, il revient en Gascogne, joint le roi de Navarre dans la plaine de Coutras (*voy.* HENRI IV), et lui présente la bataille. Blessé dans la mêlée, il fut rencontré par Saint-Luc, qui lui demanda ce qu'il était à propos de faire : « Mourir ! » répondit Joyeuse. Cependant, rapporte d'Aubigné, il fit cent pas en arrière pour se rapprocher de son artillerie ; mais là il fut entouré par plusieurs huguenots qui le reconnurent, et quoiqu'il leur criât : « Il y a cent mille écus à gagner, » il fut tué d'un coup de pistolet dans la tête par La Motte-Saint-Heray ; son frère, *Saint-Sauveur*, avait été tué dès les premiers coups. Henri III réclama le corps de son favori, et lui fit faire de magnifiques funérailles. [Théodore DELBARE, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec additions de A. DE L.]

Mémoires de Castelnau, t. II, p. 57. — L'Estoile, *Journal du Règne de Henri III.* — Rose, *Bref Discours des*

Faits les plus Mémorables de la mort de Mgr Anne, duc de Joyeuse; 1588, in-12. — Mézéray, *Histoire de France.* — D'Aubigné, *Mém.*, p. 54. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIX, p. 474-521 ; t. XX, p. 6-278.

JOYEUSE (*François* DE), prélat français, frère puîné du précédent, né le 24 juin 1562, mort le 27 août 1615. Il fut pourvu à l'âge de vingt ans de l'évêché de Narbonne, et quelques mois après il obtint le chapeau de cardinal. Nommé protecteur de France à la cour de Rome, il y soutint avec fermeté la dignité de la couronne contre l'ambassadeur d'Espagne. A son retour, il passa du siége de Narbonne à celui de Toulouse, s'entremit pour la réconciliation de Henri IV avec le pape, et fut un des trois commissaires ecclésiastiques qui prononcèrent la dissolution du premier mariage de ce prince. Transféré à l'archevêché de Rouen, il présida, en 1605, l'assemblée générale du clergé; l'année suivante il fut chargé par le pape Paul V de le représenter comme parrain au baptême du Dauphin. Renvoyé en Italie, il y travailla à rétablir la paix entre la cour de Rome et la république de Venise; puis il fut nommé membre du conseil de régence établi par Henri IV peu de jours avant sa mort. Le cardinal de Joyeuse sacra la reine Marie de Médicis à Saint-Denis et le roi Louis XIII à Reims; il présida les états généraux de 1614, et mourut doyen des cardinaux, à Avignon. [TH. DELBARE, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Aubery, *Histoire du cardinal de Joyeuse, avec plusieurs mémoires, lettres, dépêches, ambassades, relations et autres pièces;* Paris, 1654, in-fol.

JOYEUSE (*Henri*, duc DE), maréchal de France, frère des deux précédents, né en 1567, mort en 1608. Connu dans sa jeunesse sous le nom de comte *du Bouchage*, puis sous celui de *P. Ange*. Il embrassa la profession des armes, et se trouva à plusieurs combats, en Languedoc et en Guienne. Il épousa Catherine de La Valette, sœur du duc d'Épernon; mais, étant devenu veuf au bout de quelques années, la douleur qu'il ressentit de cette perte le fit entrer dans un couvent de capucins, où il prononça ses vœux, le 4 décembre 1587. Après la journée des Barricades, les Parisiens, pour engager Henri III à revenir dans la capitale, lui députèrent, à Chartres, une procession, à la tête de laquelle marchait le frère Ange de Joyeuse, couronné d'épines, chargé d'une grosse croix et fustigé par deux autres frères : il représentait ainsi la passion de Notre-Seigneur. Mais la mort de Scipion de Joyeuse, qui était devenu le seul héritier de la famille, força le père Ange à quitter le cloître. Par le crédit du cardinal, son frère, il obtint les dispenses nécessaires, et reparut, en 1592, à la tête de l'armée qui ravageait le Languedoc. Il fut l'un des derniers partisans de la Ligue, et traita enfin avec Henri IV, à des conditions avantageuses. Il fut fait maréchal de France, grand-maître de la garde-robe et gouverneur du Languedoc. « Mon cousin, lui dit un jour Henri IV placé à côté de lui à un balcon, ces gens-là qui nous regardent disent de moi que je suis un huguenot converti, et de vous que vous êtes un capucin renié. » Cette plaisanterie et les remontrances de sa mère, femme très-pieuse, le décidèrent à renoncer une seconde fois au monde. On le vit, en 1600, prêcher à Paris. La singularité de ses aventures attirait à ses sermons une foule d'auditeurs, plus touchés de son extérieur mortifié que de son éloquence. Quelques mois après, il alla en Italie, et, ayant voulu faire le voyage de Rome, pieds nus, pendant l'hiver, il fut saisi de la fièvre, et mourut à Rivoli, dans la maison de son ordre, à l'âge de quarante et un ans. C'est de lui que Voltaire a dit :

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

JOYEUSE (*Ant.-Scipion* DE), frère des trois précédents, et le plus jeune de tous, se trouva en 1587, par la retraite de Henri dans un couvent, le chef de la famille. Il commanda dans le Languedoc pour la Ligue; mais ayant été battu devant Villemur, il prit la fuite, et se noya dans le Tarn, en 1592. [Th. D., dans l'*Enc. des G. du M.*, avec additions.]

Brousse, *Vie de Henri, duc de Joyeuse;* Paris, 1621, in-8°. — Callières, *Le Courtisan prédestiné, ou le duc de Joyeuse capucin;* Paris, 1661, in-8°.

JOYEUSE-GRANDPRÉ (*Jean-Armand*, marquis DE), maréchal de France, d'une autre branche de la famille des précédents, né en 1631, mort le 1er juillet 1710. Il fut d'abord connu sous le nom de *chevalier de Grandpré*. En 1648, il entra comme capitaine dans le régiment de Grandpré, dont son frère était colonel. Il fut mis à la tête de ce régiment en 1650, et fit sous Turenne les campagnes de Flandre de 1654 à 1658. Malgré sa haute naissance, Grandpré, qui portait, depuis 1658, le nom de marquis de Joyeuse, n'eut pas un avancement rapide, et attendit jusqu'en 1674 le grade de lieutenant général. Il servit, en 1678, à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Créquy, et en 1684, en l'absence du même maréchal, il commanda l'armée qui occupait le Luxembourg. Créé maréchal de France en 1693, il conduisit l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Neerwinde. Il commanda en 1694 l'armée d'Allemagne, puis, en 1696 et 1697, l'armée des côtes de Normandie. Il quitta ensuite le service actif, et fut nommé, en 1703, gouverneur général du pays Messin et du Verdunois, et gouverneur particulier de la ville et de la citadelle de Metz. Il conserva ces deux charges jusqu'à sa mort. Z.

Courcelles, *Dictionnaire historique des Généraux français.*

JOYEUSE (*Jean-Baptiste-Xavier*), agronome et naturaliste français du dix-huitième siècle. Commissaire de la marine, il fut attaché au détail des vivres de la marine à Toulon, pendant les cinq ou six années qui précédèrent sa réforme, en 1762. Dans cette position il s'occupa

des améliorations à apporter à ce service, et obtint du succès sur plusieurs points; par exemple pour garantir le blé des charançons, pour préserver le biscuit des vers, pour conserver l'eau douce et l'empêcher de se corrompre; pour perfectionner la fabrication des salaisons et en assurer la conservation. On a de lui : *Histoire des Charençons, avec des moyens pour les détruire et empêcher leurs dégâts dans le bled, qui a remporté le prix proposé par la Société d'Agriculture de Limoges en* 1766; Avignon, 1768, in-12; — *Exposition de la nouvelle Agriculture;* 1772, in-8°; — *Histoire des vers qui s'engendrent dans le biscuit qu'on embarque sur les vaisseaux, avec les moyens de l'en garantir;* 1778, in-8°. J. V.

Barbier, *Examen critique et Complément des Dict. Histor.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JOYEUX de Toulouse, troubadour qui vivait au treizième siècle. Il ne reste de ses écrits qu'une seule pièce; on y trouve quelque naïveté et de la fraîcheur, mais elle ne fait que reproduire des idées bien souvent exprimées. G. B.

Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*, t. V, p. 241.— Millot, *Histoire des Troubadours*, t. III, p. 416. — *Histoire Littéraire de la France*, t. XX, p. 599.

* **JOYNER** (*Guillaume*), littérateur anglais, né en avril 1622, à Oxford, mort le 14 septembre 1706, à Ickford. Élevé à l'université d'Oxford, il y fit partie du corps enseignant; mais, en 1644, il donna sa démission, entra au service du comte de Glamorgan, et l'accompagna en Irlande, puis sur le continent. Au milieu des troubles politiques, il embrassa le catholicisme par attachement à la cause royale. Étant revenu en France, il remplit pendant plusieurs années l'emploi de secrétaire auprès de Walter Montague, abbé du couvent de Saint-Martin, près Pontoise. Lors de la découverte de la conspiration des poudres, il fut traduit devant la cour criminelle d'Oxford comme complice des papistes; son innocence ayant été reconnue, il se retira dans le village d'Ickford, où il vécut dans la plus profonde retraite. En 1687, Jacques II le rétablit dans sa chaire; mais il en fut de nouveau privé par la révolution qui, l'année suivante, chassa les Stuarts. On a de lui : *The Roman Empress,* comédie; Londres, 1670, in-4°; — *Some Observation on the Life of cardinal Pole;* ibid., 1686, in-8°; — *Various latin and english Poems;* 1690. P. L—Y.

Athenæ Oxonienses, t. II. — *Biographia Dramatica.*

JOZÉ DE SANTA-THERESA (Le père *João*), historien portugais, né en 1658, mort après 1733. Bien qu'il ait écrit en italien, il était né à Lisbonne; il s'appelait dans le siècle *João de Noronha-Freire.* Il voulait se marier avec une de ses cousines, et il était allé à Rome pour solliciter les dispenses nécessaires, lorsque, obéissant à une vocation bien différente, il entra dans un ordre régulier. Il fit imprimer à Rome un livre dont la publication exigea des frais considérables, surtout si l'on prend en considération les gravures nombreuses dont elle est ornée : *Istoria delle Guerre del Regno del Brasile, accadute tra corone di Portogallo e la Republica di Olanda;* Roma, 1698, 2 vol. in-fol. Ce grand ouvrage, où les noms sont fort altérés, est encore répandu en Italie, et se trouve assez difficilement en France. F. D.

Pinto de Souza, *Bibliotheca historia de Portugal.*

JOZÉ (*Antonio*), auteur dramatique portugais, né au commencement du dix-huitième siècle, brûlé vif, en 1745. Il acquit une grande réputation, autant par sa fécondité que par sa verve comique. Il ne faut chercher aucune règle sans ses pièces, mais elles sont d'une rare originalité : le dialogue en est vif, piquant, rempli d'observations fines et plaisantes. On lui a pourtant reproché souvent de la trivialité dans le style et une grande négligence dans la marche de ses intrigues. Jozé avait pour protecteur le comte d'Eryceyra, qui le soutint longtemps de son crédit et de sa fortune. Mais ce seigneur étant mort, Jozé tomba sans défense sous la haine de quelques hauts personnages qu'il avait blessés dans ses plaisanteries. Dénoncé au saint-office comme coupable de judaïsme, il ne sortit des prisons de l'inquisition que pour monter sur le bûcher. Parmi les nombreuses pièces de Jozé nous ne citerons que : *Don Quixote*, *Esope*, *Les Enchantements de Médée.*

E. D—S.

Ferdinand Denis, *Théâtre portugais;* dans la *Collection choisie des Auteurs étrangers.*

JUAN D'AUTRICHE (Don), célèbre général espagnol, fils naturel de Charles-Quint, né à Ratisbonne, le 24 février 1545, mort dans son camp retranché de Namur, le 1er octobre 1578. Sa mère, nommée Barbe Blomberg, appartenait à une bonne famille de Ratisbonne. Charles-Quint prit un tendre intérêt à cet enfant de sa vieillesse. Il le fit élever en secret et avec le plus grand soin par Louis de Quexada, gentilhomme espagnol, qui lui était dévoué, et dont il connaissait la discrétion. Aussi la naissance de Juan resta-t-elle ignorée de tout le monde, et lui-même grandit sans connaître le sang qui coulait dans ses veines. Avant de mourir, Charles-Quint apprit à Philippe II qu'il avait un frère, lui ordonna de le traiter comme tel, et par une sollicitude paternelle, à laquelle la politique n'était peut-être pas tout à fait étrangère, il recommanda de le faire entrer dans l'Église et de ne lui conférer que des dignités spirituelles. Deux ans après la mort de l'empereur, Philippe tira Juan de la retraite où il vivait, lui révéla sa naissance, et le fit élever selon son rang avec don Carlos et Alexandre Farnèse. Le jeune homme, qui se distinguait par sa beauté et son aptitude aux exercices du corps, montra bientôt la plus vive répugnance pour la carrière ecclésiastique et un penchant décidé pour celle des armes. Philippe II, touché, malgré son caractère

dur et méfiant, des heureuses dispositions de son frère naturel, ne voulut pas les étouffer sous le froc d'un moine, et, après de longues hésitations, il permit à don Juan de suivre son goût pour la vie militaire. La fidélité et le dévouement de don Juan envers le roi à l'occasion des démêlés de Philippe II avec son fils don Carlos fut une des causes de la condescendance de Philippe pour don Juan. Il l'envoya en 1570 à Grenade, où les Maures s'étaient révoltés, et où don Juan, malgré son extrême jeunesse, montra une énergie et des talents militaires dignes d'un plus vaste théâtre. Ce théâtre ne lui manqua pas. L'année suivante il fut nommé généralissime de la ligue nouvelle formée contre les Turcs, et reçut le commandement des flottes combinées d'Espagne, de Rome et de Venise. Ce fut à la tête de cette armée navale qu'il remporta, en 1571, la fameuse victoire de Lépante. Sous les ordres immédiats de ce général de vingt-six ans se trouvaient les hommes les plus illustres de l'Italie, Antonio Colonna, Barberigo, Sébastien Veniero, André Doria, etc. Avec les 250 vaisseaux qui lui obéissaient, don Juan vint se placer en face de la flotte ottomane, bien plus nombreuse encore, stationnée à l'entrée du golfe de Patras et commandée par Mouezzin-Zadé-Ali, capitan-pacha. Les vaisseaux turcs se rangèrent en bataille le long de la côte de Morée, et l'action s'engagea bientôt, terrible et sanglante. La victoire fut longtemps disputée; on se battit avec acharnement à l'abordage, corps à corps. Enfin, la mort du capitan-pacha et la prise du vaisseau amiral assurèrent le triomphe des chrétiens. La flotte turque fut entièrement détruite, à l'exception de quarante galères seulement, qui parvinrent à échapper au désastre. Les alliés perdirent quinze galères et huit mille hommes. Trente mille Turcs furent tués dans l'action et quinze mille esclaves chrétiens délivrés après la victoire. Pour les puissances chrétiennes, les résultats matériels de cette journée furent peu de chose; mais l'effet moral de la victoire fut prodigieux. Toute la chrétienté et surtout l'Italie la célébra avec un enthousiasme et une pompe sans exemple. Brillante revanche de Nicopolis, la journée de Lépante détruisit le prestige qui entourait le nom des Turcs et l'espèce de fascination dont leurs succès dévastateurs avaient frappé le monde chrétien. Aussi la chrétienté fut-elle unanime dans les louanges qu'elle accorda au jeune don Juan : *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes*, s'écria-t-on de toutes parts, en lui appliquant un verset de l'Évangile.

Don Juan savoura avec délices les éloges qu'on lui prodiguait, et son ambition grandit avec sa gloire; arrivé si haut à cet âge, il lui sembla possible de s'élever encore davantage. Son but était de conquérir un royaume qui fût à lui, et de se rendre indépendant, sans toutefois se révolter contre son frère. Ce noble cœur se sentait mal à l'aise au milieu des intrigues cauteleuses de la politique espagnole; mais ce n'était qu'à force de services rendus à l'Espagne et à la chrétienté qu'il voulait mériter et obtenir une couronne. Chargé par son frère de conquérir Tunis, don Juan se rendit maître de cette ville et des ports environnants. L'idée de fonder sur les ruines de Carthage un royaume nouveau, qui pût servir de boulevard à la chrétienté, sourit à son imagination chevaleresque. A sa prière le pape demanda au roi d'Espagne la permission de proclamer don Juan roi de Tunis; mais le naturel ombrageux de Philippe l'emporta cette fois sur son affection pour son frère : il refusa, et peu de temps après Tunis retomba au pouvoir des Turcs. Cette déception fut cruelle pour don Juan, mais ne le découragea point. Son idée fixe, on peut le dire, était de combattre les infidèles, et il fit tout ce qu'il put pour déterminer le conseil d'État d'Espagne à entreprendre une expédition vigoureuse contre les Turcs et à les chasser pour toujours de l'Europe. Ses efforts furent vains. « Une des principales tendances de la politique européenne, dit Ranke, a toujours été de sauver les Turcs. » Le conseil ne fit à ses propositions que des réponses évasives. Don Juan vit bientôt qu'il fallait renoncer à ce rêve de sa jeunesse, et le héros de Lépante, sous peine de rester dans l'inaction, dut tourner ses armes contre des chrétiens.

Les Pays-Bas venaient de commencer la lutte héroïque qui les affranchit du joug espagnol. Ni les cruautés et les talents militaires d'un duc d'Albe, ni les artifices et les feintes douceurs d'un Requesens, n'avaient pu réduire les provinces confédérées sous l'autorité de Philippe II, qu'elles ne reconnaissaient plus que pour la forme. Don Juan fut envoyé dans les Pays-Bas pour les pacifier et les faire rentrer dans la foi catholique. En combattant l'hérésie, il lui semblait défendre encore la cause de la chrétienté. Les Belges accueillirent d'abord favorablement le fils de l'empereur dont ils vénéraient la mémoire. Il entra à Luxembourg le 4 novembre 1576, le jour même du pillage d'Anvers par les troupes royales, dont il blâma ouvertement les affreux excès. Cependant il ne put faire son entrée à Bruxelles comme gouverneur qu'après avoir renvoyé du pays les troupes espagnoles, odieuses aux habitants. Ce fut à Bruxelles qu'il publia l'*Édit perpétuel*, ou traité de paix avec les provinces, que les États de Hollande et de Zélande, fidèles à la cause de Guillaume de Nassau, refusèrent seuls d'accepter. Mais la tâche que don Juan avait entreprise était au-dessus des forces humaines. Il ne pouvait y avoir ni paix ni trêve entre l'inquisition de Philippe II et les Pays-Pas. En vain don Juan s'empara (par une ruse peu honorable, il faut le dire) des forteresses de Namur et de Charleroi; en vain il remporta sur les rebelles la victoire de Gembloux (31 décembre 1577) : sa position devint de plus en plus critique, et il ne put se soutenir

en Belgique que grâce aux dissensions des provinces entre elles et aux complications amenées par les prétentions de l'archiduc Matthias. Il était d'ailleurs fort mal secondé par Philippe II, dont la défiance à son égard ne faisait que croître. Cette défiance n'était peut-être pas sans fondement. Don Juan, toujours avide de gloire, avait jeté les yeux sur une autre contrée. Le sort de cette belle reine d'Écosse captive, que ses préjugés catholiques lui montraient reine légitime d'Angleterre, excitait au plus haut degré sa sympathie : il conçut le projet de la délivrer et de partager le trône avec elle. Le pape se montra favorable à ce plan. Philippe, d'après les conseils de son ministre Perez, ne s'y opposa pas ouvertement, mais il sut en empêcher l'exécution par des voies détournées. Bientôt don Juan tomba dans une maladie de langueur étrange, qui le conduisit rapidement au tombeau. Sa peau était roussie comme si elle avait subi l'action du feu. On croit généralement qu'il mourut empoisonné. Son corps fut transporté en Espagne et inhumé à l'Escurial.

Don Juan a été l'un des capitaines les plus distingués de son temps. Il était franc, humain, généreux. Son ambition fut exagérée peut-être, mais dirigée sans cesse vers un but louable. Il disait souvent qu'il se tuerait s'il voyait quelqu'un aimer la gloire plus que lui. Don Juan se distinguait par sa beauté physique, par l'élégance de sa toilette et de ses manières. « Il avait bien aussy, dit Brantôme, bonne et belle grâce parmy les dames, desquelles il estoit fort doucement regardé et bien venu. » [M. DE SCHOENEFELD, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Laurent van der Hammen, *Vie de don Juan* (en espagnol); Madrid, 1627, in-4°.— Brantome, *Vies des Grands Capitaines* (étrangers). — Bruslé de Montpleinchamp, *Vie de don Juan d'Autriche*; Amsterdam, 1690, in-12. — Alexis Dumesnil, *Vie de don Juan d'Autriche*; Paris, 1827, in-8°. — Ranke, *Fürsten und Vœlker von Süd-Europa im XVI und XVII Jahrhundert*. — Reiffenberg, dans le *Dict. de la Conversation*. — Sismondi, *Hist. des Français*, tome XIX, p. 18, 19, 20, 116, 488-496.

JUAN D'AUTRICHE (Don), général espagnol, fils de Philippe IV, roi d'Espagne, et d'une actrice nommée *Maria Calderonna*, né en 1629, mort en 1679. Remarquable par de brillantes facultés intellectuelles, il fut appelé, en 1647, à prendre le commandement en chef de l'armée espagnole en Italie, et fit rentrer dans le devoir les Napolitains révoltés. De 1652 à 1654, il eut à résister aux Français, qui faisaient de nombreuses irruptions sur le territoire soumis à l'Espagne, et en 1656 il fut chargé de la direction de la guerre soutenue contre eux par les Espagnols dans les Pays-Bas. Heureux d'abord, il vit la fortune abandonner ses drapeaux lorsque Turenne eut été envoyé contre lui, et, le 14 juin 1658, il perdit la bataille des Dunes. Une autre campagne, commencée avec bonheur en Portugal, se termina également, en 1660, par une défaite. Les intrigues du confesseur de la reine eurent pour résultat de le faire exiler à Consuegra; mais ce prêtre ayant à son tour été banni de la cour, don Juan fut nommé vice-roi d'Aragon. Plus tard Charles II le rappela près de lui, et le nomma son ministre. J. V.

Carlo Botta, *Storia d'Italia*. — Basnage, *Annales des Provinces-Unies*. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Sismondi, *Hist. des Franç.*, tomes XXIV et XXV.

JUAN Y SANTACILIA (D. *Jorge*), plus connu sous le nom de *don Jorge Juan*, mathématicien espagnol, né en 1712, à Orihuela (royaume de Valence), mort à Cadix, le 21 juin 1774. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il entra, en 1727, dans les gardes marines, et perfectionna son éducation à Carthagène, dans l'école de son corps. Les mathématiques et l'astronomie furent les principaux objets de son application, et il développa dans ces sciences une telle sagacité que professeurs et élèves le surnommèrent *Euclide*. Il avait à peine vingt-trois ans lorsqu'on lui confia le commandement d'une polacre (1), sur laquelle il osa passer en Amérique. Sur ce frêle bâtiment il visita une longue étendue de littoral, et fit de précieuses observations astronomiques. A son retour, il fut reçu membre de l'Académie royale de Madrid. En 1734, par lettres patentes des 14 et 20 août, le roi d'Espagne Philippe V l'adjoignit à don Antonio de Ulloa, qui lui-même accompagnait l'expédition scientifique composée des académiciens français La Condamine et Bouguer. Leur mission était de déterminer la figure et la grandeur de la Terre. Ils choisirent le pays de Quito, situé sous la ligne équinoxiale, pour le théâtre de leurs observations. Ils débarquèrent en 1736, et commencèrent à mesurer les degrés terrestres près de l'équateur. Ce fut à don Jorge Juan que l'on dut de pouvoir calculer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre. L'opération terminée, on érigea deux pyramides dans la plaine aux deux extrémités de la base du Yaruqui « pour transmettre, dit don Ulloa, un ouvrage digne d'immortalité ». Le nom de don Jorge Juan y figure avec les qualifications de « chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et vice-amiral des armées navales de Sa Majesté Catholique (2) ». En 1753 le commandement des gardes marines et l'inspection générale des chantiers de construction furent confiés à don Juan. Ceux de Carthagène et de Cadix lui durent leur conservation sous Ferdinand VI et leur développement sous Charles III. La marine espagnole était tombée au dernier rang; elle fut l'objet de tous ses soins; il s'appliqua à la relever : tous les bâtiments qu'il fit lancer étaient remarquables par leur solidité et leur vitesse. Don Jorge Juan mourut comblé d'honneurs et membre de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, correspondant de celle de Paris et de presque

(1) Petit bâtiment à une seule voile latine en usage dans la Méditerranée.

(2) On trouvera plus amplement les détails de cette expédition aux articles LA CONDAMINE et ULLOA.

toutes les sociétés savantes. Parmi les nombreux écrits laissés par don Jorge Juan, on cite surtout : *Relacion historica del Viage a la America meridional, y Observaciones astronomicas y physicas en los reynos del Perú*, etc.; Madrid, 1748, 5 vol. in-4°. Le dernier volume contient les observations astronomiques pour la mesure des degrés sous l'équateur. Cet ouvrage a été traduit en français par Mauvillon; *Amsterdam* (Paris), 1752, 2 vol. in-4°, fig., sous le titre de *Voyage dans l'Amérique méridionale*, et réimprimé à Madrid, 1773, avec la *Vie de don Jorge Juan*; — *Dissertation historique et géographique sur le Méridien de démarcation entre les domaines d'Espagne et de Portugal* (avec don Antonio d'Ulloa); Madrid, 1749; trad. en français, Paris, 1776, in-12, avec cartes; — *Abrégé de l'Art de la Navigation*, à l'usage des officiers de marine; Madrid, 1757; — *Examen maritimo-teorico-practico, ou traité de Mécanique appliquée à la construction des vaisseaux;* Madrid, 1661 et 1771, 2 vol. in-4°; 1793, en 4 vol., très-augmentés par don Gabriele Ciscar; trad. en anglais, puis en français par L'Évêque, avec notes et additions, Nantes, 1783, 2 vol. in-4°. Alfred de Lacaze.

De La Condamine, *Journal du Voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, etc.; Paris, 1751, 2 vol. in-4°. — Don Antonio de Ulloa, *Noticias Americanas*, etc.; Madrid, 1792, in-4°. — Lalande, *Bibliographie astronomique*, p. 433.

JUAREZ, famille de peintres espagnols. *Voy.* Suarez.

JUARROS (D. *Domingos*), historien guatémalien, né au dix-huitième siècle, mort après 1818. Il avait fait des études sérieuses, et il embrassa l'état ecclésiastique; avant lui, on ne possédait aucun renseignement sur cette Amérique centrale, si riche en monuments, dont l'âge et l'origine ne sont pas encore déterminés. Juarros n'avait pu malheureusement se procurer les livres traditionnels que M. l'abbé Brasseur de Bourbourg a fait connaître à l'Europe. Son ouvrage, peu répandu en France, porte le titre suivant : *Compendio de la Historia de la Ciudad de Guatemala, que comprehende los preliminares de la dicha historia;* Guatimala, 1809-1818, 2 vol. in-8°, en six parties. Ce livre, auquel la critique fait parfois défaut, a été traduit en anglais par M. Bailly, lieutenant de marine, Londres 1825. M. Squier, le meilleur juge en ces sortes de matières, fait remarquer avec raison que Juarros néglige des faits importants pour s'attacher à des récits traditionnels de peu de valeur sur l'histoire naturelle du pays; c'est lui cependant qui a appelé le premier l'attention sur les ruines de Copan. F. D.

Documents particuliers.

JUBA (Ἰόϐας), roi de Numidie, fils d'Hiempsal, mort en 42 avant J.-C. On sait peu de choses sur lui pendant la vie de son père, qui avait été rétabli sur le trône par Pompée; mais dès l'année 63 il est mentionné dans un discours de Cicéron. L'année suivante il se rendit à Rome, pour défendre la cause de son père et la sienne contre un certain Numide nommé Masintha, et il eut à ce sujet une violente altercation avec César, alors préteur. A la mort de Hiempsal, il lui succéda. Son pouvoir s'étendait sur toute la Numidie et sur les tribus gétuliennes de l'intérieur. Lucain, avec son exagération ordinaire, le représente comme régnant sur toute l'Afrique depuis le temple d'Ammon jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il prit parti pour Pompée contre César, dans la guerre civile, tant par reconnaissance de ce que Pompée avait augmenté les États de son père, que par haine contre Curion, lieutenant de César en Afrique, qui, étant tribun, avait proposé au peuple romain une loi pour confisquer le royaume de Juba. Curion trouva en lui un ennemi très-redoutable. Juba vint en 49 avec de grandes forces au secours d'Utique, où commandait Varus, mais dont les habitants étaient favorables à César. Curion s'étant avancé avec trop de confiance, fut battu complétement, et se fit tuer dans la mêlée. Juba se montra fort cruel envers les prisonniers. Le petit nombre d'hommes qui échappèrent à cette déroute furent rembarqués pour la Sicile. Quelques années après, César en personne ayant passé en Afrique, Juba marcha contre lui; mais il fut obligé de retourner sur ses pas pour défendre les frontières de son royaume, contre un ancien ami de Catilina qui commandait une troupe d'aventuriers, et que, sans doute, César avait poussé à cette agression. Quoi qu'il en soit, César put attendre des renforts et consolider sa position en Afrique. Cependant Juba revint au secours de Scipion avec des troupes considérables; mais après plusieurs combats, où l'avantage fut disputé vivement avec des résultats divers, une bataille décisive fut livrée près de Thapsus. Scipion et Juba furent vaincus. Le roi de Numidie s'enfuit alors, et parvint, en se cachant, à regagner Zama, où il avait réuni tout ce qu'il avait de plus précieux; mais les habitants lui en refusèrent l'entrée, sachant bien qu'il les ferait tous périr jusqu'au dernier plutôt que de rendre la place à César. Ni menaces ni prières n'ayant pu ébranler les citoyens de Zama, Juba se retira dans sa maison de campagne avec quelques cavaliers, parmi lesquels était Petreius, lieutenant de Pompée; là, ces deux chefs résolurent de se combattre pour se tuer mutuellement, et Juba, après avoir abattu Petreius, se fit achever par un esclave.

Dans les différents récits qui nous sont parvenus sur la vie de Juba, il n'est rien qui nous donne une haute idée de son talent et de son caractère, rien qui le place au-dessus des barbares ordinaires; mais il ne faut pas oublier que ces récits viennent de ses ennemis. Si le parti de Pompée avait triomphé, les historiens romains nous donneraient sans doute une plus haute idée du roi de Numidie. [De Golbery,

dans l'*Encyc. des G. du M.*, avec additions par Y.]

Cæsar, *Bell. Civil.*, II, 23-44; *Bell. Afric.*, 25, 48, 52, 55-57, 60, 74, 80-86, 91-94. — Dion Cassius, XLI, 41, 42; XLII, 56-58; XLIII, 2-9. — Appien, *Bel. Civ.*, II, 44-46; 95-97, 100. — Plutarque, *Cæs.*. 52, 53. — Suétone, *Cæs.*, 71. — Lucain, IV, 581-824. — Tite-Live, *Epit.*, CX, CXIII, CXIV. — Orose, VI, 16. — Florus, IV, 2. — Eutrope, VI, 23.

JUBA, roi de Mauritanie, fils du précédent, né vers 52 avant J.-C., mort vers 18 après J.-C. Il était tout enfant à la mort de son père, en 48. Il fut conduit à Rome, et orna le triomphe de César. Il paraît, du reste, avoir été traité avec douceur. Il reçut une excellente éducation, et en profita si bien, qu'il devint un des hommes les plus savants de son temps. Il s'insinua dans la faveur d'Octave, l'accompagna dans l'expédition contre Antoine, et ne fut pas oublié dans le remaniement de l'empire qui suivit la bataille d'Actium. Octave lui rendit le royaume de Numidie, et lui donna en mariage Cléopâtre ou Séléné, fille d'Antoine et de Cléopâtre. Plus tard, en 25, Auguste reprit la Numidie pour en faire une province romaine, et donna en échange à Juba deux provinces de Mauritanie (la Tingitane et la Césarienne) qui formaient les royaumes de Bocchus et de Bogud. En même temps plusieurs tribus gétuliennes furent placées sous sa souveraineté. Une révolte de ces tribus fut le fait principal de son long règne. Incapable de les soumettre, il fit appel au général romain Cornelius Cossus, qui ne réussit lui-même qu'après une longue lutte, et reçut le titre de *Gétulique*. La date exacte de la mort de Juba n'est pas connue; mais un passage de Strabon qui parle de lui comme récemment mort, et une des médailles de ce prince qui porte la date de la quarante-huitième année de son règne, font penser qu'il mourut en 18 après J.-C. ou en 19 au plus tard.

Le règne paisible de Juba fournit peu d'événements à l'histoire. Il est évident que sous sa domination la Mauritanie atteignit un degré de prospérité qu'elle n'avait pas connu jusque là. Il s'efforça d'introduire parmi ses barbares sujets les éléments de la civilisation grecque et romaine. Il convertit la ville d'Iol en une belle cité, à laquelle il donna le nom de *Césarée* (1), et qui fut depuis la capitale de la Mauritanie. C'est surtout à ses travaux littéraires que Juba doit sa réputation. Il garda sur le trône les studieuses habitudes de sa jeunesse, et par le nombre et la variété de ses écrits il parut vouloir lutter avec les auteurs de profession. Ses ouvrages sont souvent cités par Pline, qui le regarde comme une autorité considérable. Plutarque l'appelle le plus historien des rois (ὁ παντῶν ἱστορικώτατος βασιλέων); Athénée le mentionne comme un homme très-savant (ἀνὴρ πολυμαθέστατος), et Avienus dit de lui que, très-cher à l'empereur Octave, il était toujours dans l'étude.

Octaviano principi acceptissimus
Et literarum semper in studio Juba.

Juba semble en effet s'être exercé dans presque toutes les branches de la littérature. La grammaire, l'archéologie, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle et les beaux-arts sont les sujets de ses ouvrages, dont aucun n'est venu jusqu'à nous, mais dont nous possédons des fragments, et les titres suivants : Λιϐυκά ou Περὶ Λιϐύης συγγράμματα, histoire d'Afrique, dans laquelle Juba s'était servi de sources carthaginoises, circonstance qui rendait son livre fort précieux. Malheureusement sa critique n'égalait pas son savoir, et il mêlait largement les fables grecques aux notions authentiques recueillies sur les lieux. Pline et après lui Élien, Plutarque, Philostrate lui ont fait de nombreux emprunts. C'est probablement de lui que Pline a pris presque toute la géographie de l'Afrique contenue dans le cinquième livre de son *Histoire naturelle*. Les Λιϐυκά formaient au moins trois livres; — Περὶ Ἀσσυρίων (Sur les Assyriens), en deux livres. Juba avait suivi l'autorité de Bérose; — une histoire d'Arabie adressée à C. César, petit-fils d'Auguste, lorsqu'il se préparait à une expédition contre l'Arabie. Cet ouvrage contenait une description générale de l'Arabie, et tout ce que l'on connaissait alors de la géographie et des productions naturelles de ce pays. Pline le cite comme le meilleur livre que l'on possédât sur ce sujet; — Ρωμαϊκὴ ἱστορία (Histoire romaine), dont on cite au moins deux livres, mais qui devait en contenir beaucoup plus. Cet ouvrage, quoique Étienne de Byzance le mentionne une fois sous le titre de Ρωμαϊκὴ ἀρχαιολογία, s'étendait jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, peut-être même jusqu'à Sylla. L'auteur avait cédé au penchant général des historiens grecs de donner aux institutions romaines une origine hellénique; — Ὁμοιότητες; cet ouvrage, qui est connu par une mention d'Athénée, contenait sans doute une comparaison entre les mœurs des Romains et celles des Grecs, ou la synonymie des deux langues; — Θεατρικὴ ἱστορία, volumineux ouvrage, dont Photius cite le dix-septième livre, et qui traitait de tout ce qui a rapport au théâtre. Le quatrième livre en particulier était consacré à la musique instrumentale; — Περὶ γραφικῆς ou Περὶ ζωγράφων. Cet ouvrage, qui contenait au moins huit livres, était sans doute une histoire générale de la peinture, avec les *Vies* des peintres les plus éminents; — deux petits traités : l'un sur l'euphorbe, plante du mont Atlas, que Juba découvrit le premier, et à laquelle il attribuait beaucoup de propriétés médicales; l'autre sur l'opium; — Περὶ φθορᾶς λέξεως (Sur la corruption du Langage). Enfin, Athénée a conservé une épigramme de Juba sur un mauvais acteur nommé Leonteus. Cette pe-

(1) Césarée aujourd'hui *Cherchel*, dans l'Algérie. On y découvrit, il y a quelques années, un buste de marbre. C'est le portrait d'un homme dans toute la force de l'âge, et dont le front est orné du bandeau royal. Ce buste offre une évidente ressemblance avec l'image qu'on voit sur les monnaies de Juba II.

tite pièce ne donne pas une haute idée du talent poétique du royal grammairien. La haute position de Juba ne le protégea pas contre les critiques des littérateurs ses rivaux. Le célèbre Didyme Chalceuterus, son contemporain, l'attaqua dans plusieurs écrits. On suppose, peut-être à tort, que Juba laissa de sa femme, Cléopâtre, deux enfants, un fils, *Ptolémée*, qui lui succéda, et une fille, *Drusilla*, qui épousa Antonius Felix, gouverneur de la Judée. D'après Josèphe, Juba, après la mort de Cléopâtre, épousa Glaphyra, fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce, et veuve d'Alexandre fils d'Hérode le Grand; mais c'est probablement une méprise. Josèphe se trompe évidemment lorsqu'il prétend que Glaphyra survécut à son mari, et qu'après la mort de celui-ci elle revint à la cour de son père. Archelaüs mourut en l'an 17 après J.-C., un ou deux ans au moins avant Juba. Les fragments des ouvrages de Juba ont été recueillis par C. Müller dans ses *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 462. Y.

Clinton, *Fasti Hellenici*, vol. III, p. 203. — Eckhel, *Doctrina Numorum*, t. IV, p. 157. — Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 219, édit. de Westermann. — Sévin, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, vol. IV, p. 57. — Wernsdorff, *Excursus primus ad Avienum*, dans le cinquième volume de ses *Poetæ Latini Minores*, part. III, p. 1419. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

JUBÉ (*Auguste*), baron de LA PÉRELLE, historien et général français, né le 12 mai 1765, mort à Dourdan (Eure-et-Loir), le 1er juillet 1824. Il entra en 1786 dans l'administration de la marine, et fut employé en 1789 sur les côtes de l'Océan par les généraux Dumouriez, Soucy et Wimpfen. Il devint successivement commandant de la première légion des gardes nationales de la Manche (1792), inspecteur des côtes de la Manche (1793) et inspecteur général des côtes (1794). En 1796 il passa dans l'armée de terre avec le grade d'adjudant général. Hoche le prit pour chef d'état-major. Le 18 brumaire an VIII il commandait la garde du Directoire; sa conduite en cette circonstance lui mérita la faveur de Bonaparte, qui lui confia l'organisation de la garde consulaire. Jubé fut nommé membre du Tribunat, et siégea dans ce corps jusqu'à sa suppression, en 1807; il passa alors dans l'administration civile, comme préfet de la Doire (Piémont), puis du Gers jusqu'en 1814. A la restauration il fut attaché au ministère de la guerre en qualité d'historiographe. Il était chevalier de Saint-Louis et commandeur de la Légion d'Honneur lorsqu'il fut mis à la retraite avec le grade de maréchal-de-camp. On a de lui : *Histoire des Guerres des Gaulois et des Français en Italie, avec le tableau des événements civils et militaires, depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*; 1805, in-8°, avec atlas : cet ouvrage a été continué par le général Servan *depuis Louis XII jusqu'au traité d'Amiens*, et forme 7 vol.; — *Hommage des Français à l'empereur Alexandre. De la Nécessité de transmettre à la postérité le souvenir des bienfaits de l'empereur Alexandre et de ses augustes alliés, et des moyens de signaler la reconnaissance des Français*; Paris, Firmin Didot, 1814, in-fol. L'empereur de Russie fut quelque peu étonné, dit-on, de recevoir cet hommage de l'ancien chef d'état-major de Hoche, de l'ex-chef de la garde consulaire; — *Lettre d'un Français à lord Stanhope*, suivie de *Réflexions sur l'événement arrivé à lord Wellington dans la nuit du* 10 *au* 11 *février* 1818; Paris, 1818, in-8°; — *Le Temple de la Gloire, ou les fastes militaires de la France, depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours*; Paris, 1819, 2 vol. avec 40 grav.; — *Histoire générale militaire des guerres de la France, depuis le commencement du règne de Louis XIV jusqu'à l'année* 1815; 2 vol. seulement ont paru, le 3e est resté manuscrit. Le général Jubé a écrit depuis 1818 jusqu'à sa mort dans le *Journal général*. H. LESUEUR.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1824.

JUBÉ (*Jacques*), ecclésiastique français, né à Vanvres, près Paris, le 24 mars 1674, mort à Paris, le 20 décembre 1745. Fils d'un blanchisseur de linge, il dut sa première éducation à un ecclésiastique qui consacrait sa vie à instruire gratuitement de pauvres enfants, et qui, plus tard, l'adressa au P. Jouvenci, professeur de rhétorique au collége des Jésuites. Il prit les ordres, et fut pourvu de la cure de Vaugirard, et, en 1701, de celle d'Asnières, près Paris. Il devint bientôt un janséniste fanatique. Il se signalait par l'austérité de sa conduite et par la sévérité de sa vie. Il s'érigea en réformateur des doctrines et de la discipline de l'Église. Il gémissait sur le culte que le peuple semblait rendre aux images et aux figures de saints qu'il avait trouvées dans son église. N'osant brusquer les choses, il prit un parti plus modéré, il conçut le dessein de se faire construire une nouvelle église, sous le prétexte que l'ancienne était trop petite et peu convenable, et à force d'habileté, il parvint à se procurer des fonds. Pendant qu'on bâtissait l'église, il instruisait ses paroissiens, et les préparait à la réformation qu'il méditait. Ses discours étaient pathétiques, sa vie prêchait d'exemple, ses aumônes étaient abondantes; enfin, il gagna tellement l'affection de son troupeau, que chacun se serait fait tuer pour lui. Dans cette disposition des esprits, il lui en coûta peu pour établir la rigueur de l'ancienne discipline. Mais sa sévérité était grande : il mettait en pénitence publique les pécheurs publics; une fille, par exemple, qui avait manqué à son honneur, se tenait pendant trois mois sous le porche de l'église, sans oser y entrer, et, avant de l'y admettre, il prenait les avis de ses plus graves paroissiens. La marquise de Parabère avait une maison à Asnières; le régent l'aimait et venait la voir de temps à autre. Ces galanteries enflammèrent le zèle du curé, qui fit

défendre l'entrée de l'église à la marquise. Mais celle-ci regarda ce compliment comme une vapeur de zèle, et vint à l'église un jour solennel; le curé lui envoie dire à l'oreille de se retirer; elle s'en moque. Alors Jubé ne sort point de la sacristie; la dame s'impatiente, et envoie un laquais pour savoir quand la messe commencera : « Dès que votre maîtresse sera sortie, répond le curé; et assurez-la que je retournerai plutôt chez moi que de monter à l'autel en sa présence ». La marquise sort furieuse, et va se plaindre au régent de cet affront. Le prince lui répondit qu'elle n'aurait pas dû s'y exposer; qu'elle devait connaître le personnage, et qu'il ne pouvait intervenir. La nouvelle église fut ouverte, mais il ne s'y trouvait aucune image ni figures; l'autel n'était qu'une simple table de marbre, sans crucifix, sans chandeliers, sans ornements; on le couvrait seulement d'une nappe au moment qu'on devait faire la liturgie; alors on allumait deux cierges attachés contre la muraille; le curé était assis près de l'autel pendant tout le préambule de la messe; son diacre chantait l'Épître et l'Evangile en latin; mais aussitôt, se tournant vers le peuple, il les lisait en français, et les expliquait en forme d'homélies. Le curé ne montait à l'autel qu'à l'offertoire, récitait les secrètes et tout le canon à haute voix, et à la conclusion de toutes les prières le peuple répondait *Amen*. Le saint-sacrement n'était jamais exposé avec pompe sur l'autel; il était conservé dans une colombe de vermeil suspendue au-dessus. Malgré plusieurs plaintes contre Jubé, le régent voulut qu'on le laissât en repos. Après la mort du régent, il fut question de l'exiler. En 1774, il fut mandé chez le lieutenant de police, à l'occasion de ballots d'imprimés saisis à Rouen; il aurait été puni, s'il n'eût eu l'adresse de s'évader et de se cacher. L'évêque de Montpellier l'envoya à Rome en 1725, pour aider de ses lumières les théologiens qui devaient se trouver à un concile projeté. Comme Jubé ne s'y crut pas en sûreté, non plus qu'à Naples, où il s'était retiré, il passa en Hollande sous le nom de *Lacour*. Son zèle pour les intérêts de la religion lui fit faire des voyages en Angleterre, en Allemagne et en Pologne. En 1728, toujours caché sous le pseudonyme de Lacour, il partit pour la Russie en qualité d'aumônier et de précepteur des enfants de la princesse Dolgorowki, née Galitzin. Les docteurs de Sorbonne qui avaient signé en 1717 le mémoire rédigé par Boursier et présenté au czar Pierre Ier, pour faciliter la réunion de l'Église de Russie à l'Église latine, signèrent un autre acte, qu'ils adressèrent à Jubé, en le chargeant de négocier cette affaire avec le clergé de Russie. Le fameux archevêque de Novogorod se trouva malheureusement dans des dispositions toutes contraires, et par son crédit il fit échouer tous les projets. Bientôt les Dolgorowki furent disgraciés, et Jubé obligé de prendre la fuite. Il alla se fixer pendant quelques années en Hollande; ensuite il se rendit à Paris incognito. Se sentant subitement indisposé, il se fit transporter à l'hôtel-Dieu, où il mourut. Il fut éditeur de quelques ouvrages et auteur de divers écrits sur les affaires du temps, entre autres de : *Pour et contre Jansenius, touchant les intérêts de la Grâce*, par M. J.; Paris, 1703, in-12 : cette œuvre fut saisie par la police. — *Lettre d'un Curé de Paris à M. Sauval, au sujet de son écrit intitulé :* État de la religion en France, *en lui adressant le mandement du cardinal de Noailles, et deux lettres d'un médecin touchant le miracle arrivé dans la paroisse Sainte-Marguerite*; Paris, 1725, in-12. Il aida Baillet dans la composition de sa *Vie des Saints*. GUYOT DE FÈRE.

L'abbé Lebeuf, *Hist. du Diocèse de Paris*, t. IX. — *Réflexions sur la Nouvelle Liturgie d'Asnières*, 1724, in-12, attribuées à Blin, chanoine de Rouen. — *Nouvelles Ecclésiastiques*, 23 octobre 1746. — Barbier, *Examen critique des Dictionn. Histor.*

JUBIN ou **GEBUIN** (Saint), prélat français, mort à Lyon, le 18 avril 1082. Il était fils de Hugues III, comte de Dijon. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé archidiacre de l'église de Langres. Au mois de septembre 1077, il se tint à Autun un concile de la province de Lyon. Rainard, évêque de Langres, y avait amené Jubin avec lui. Après la déposition d'Humbert, archevêque de Lyon, et sa retraite au monastère du mont Jura, les clercs et les laïques de Lyon, qui étaient de l'assemblée, demandèrent avec instance l'archidiacre Jubin pour remplir le siége vacant. Tout le concile applaudit à cette demande. Jubin refusa d'abord, et alla se cacher près de l'autel; mais on vint l'enlever, et il fut sacré par le légat Hugues de Die, président de l'assemblée. Jubin fit le voyage de Rome aussitôt qu'il eut pris possession de son église. Grégoire VII le reçut avec honneur et l'établit primat, ou plutôt lui confirma la primatie qu'il revendiquait pour son siége sur les quatre provinces de Lyon, de Rouen, de Tours et de Sens, privilége qui engendra de grandes discussions entre les archevêques intéressés. Jubin, de retour à son église, la gouverna avec sagesse. Il eut quelques différends avec saint Hugues, abbé de Cluny, mais ces différends n'eurent pas de suites. Le pape avait tant de confiance en Jubin qu'il l'adjoignit à son légat pour le jugement du doyen de l'église de Langres, qui y causait du trouble. Saint Jubin fut enterré dans l'église de Saint-Irénée de Lyon. Le peuple l'invoquait contre les douleurs de la goutte et celles de la pierre, dont il avait lui-même été affligé pendant sa vie. On a de saint Jubin six *lettres* qui roulent toutes sur la question de la primatie attachée à son siége. Elles ont été imprimées par Descordes, dom Liron, Baluze, etc. J. V.

Gallia Christ. Nov., tome IV, p. 89. — *Chronicon Virdunense*. — *Malleacense, seu potius S. Maxentii in Pretonibus monasterii chronicon*. — Le P. de Colonia, *Histoire littér. de la Ville de Lyon*. — *Hist. Litt. de la France*, tome VIII, p. 104. — Guérin, *Abrégé histor. des Martyrs de Lyon*. — J.-B. Durand, *Notice sur saint Jubin, ar-*

chev. de Lyon, avec une Dissertation sur l'authenticité de son corps; Lyon, 1827, in-12.

* **JUBINAL** (*Michel-Louis-Achille*), littérateur français, né à Paris, le 24 octobre 1810. Sa famille est originaire du Bigorre. Au sortir du collége, il suivit les cours de l'École des Chartes, et publia différentes œuvres du moyen âge. Il collabora en même temps à plusieurs publications littéraires. Dévoué alors à la dynastie d'Orléans, il fut nommé professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Montpellier en 1845, chevalier de la Légion d'Honneur, et reçut un encouragement annuel sur les fonds destinés aux gens de lettres. Après la révolution de février 1848, il quitta sa chaire pour rester à Paris, et se jeta dans la carrière politique. Il s'attacha à M. Ledru-Rollin, présida le club de l'Égalité au salon de Mars, un des plus avancés de l'époque, et signa une des plus violentes proclamations qui aient été alors affichées sur les murs de Paris. Il ne tarda pas cependant à revenir de sa première effervescence, et se rapprocha du parti modéré; il devint même un des rédacteurs du *Bulletin de Paris*. Parfaitement converti en 1851, il se présenta comme candidat du gouvernement aux électeurs de Bagnères en 1852, et fut élu député au Corps législatif. Aussitôt il demanda le rétablissement de l'empire, dans un article qui fut surtout reproduit en province. Il employa, du reste, son influence à servir quelques gens de lettres fidèles à des opinions vaincues, et entreprit de former une bibliothèque dans sa ville électorale. Au Corps législatif il demanda instamment des chemins de fer pour les Pyrénées, la réduction des frais de poste pour les imprimés, la réduction du timbre, appuya le vote des emprunts, parla contre les servitudes militaires auprès des fortifications de Paris, réclama contre l'insuffisance des crédits accordés aux bibliothèques, aux établissements scientifiques, aux gens de lettres et aux sociétés savantes. Réélu en 1857, avec l'appui du gouvernement, il continue à voter avec la majorité, demandant quelques améliorations dans diverses branches administratives.

On a de M. Jubinal : *Li Fablel dou Dieu d'amours, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, et publié pour la première fois;* Paris, 1834, in-8°; ce poëme paraît avoir été composé à la fin du douzième siècle; il contient 568 vers de dix syllabes divisés en quatrains; — *Des XXIII Manières de vilains, pièce du treizième siècle, accompagnée d'une traduction en regard, et suivie d'un commentaire par Éloi Johanneau;* Paris, 1834, in-8°; — *La Résurrection du Sauveur, fragment d'un mystère inédit, avec une traduction en regard, d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi;* Paris, 1834, in-8°; — *Un Sermon en vers, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi;* Paris, 1834, in-8°; — *Jongleurs et Trouvères, ou choix de saluts, épîtres, rêveries et autres pièces légères des treizième et quatorzième siècles, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi;* Paris, 1835, in-8°; — *La Complainte et le Jeu de Pierre de la Broce, chambellan de Philippe le Hardi, qui fut pendu le 30 juin 1278, publiés d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi;* Paris, 1835, in-8°; — *La Légende latine de saint Brandaines, avec une traduction inédite en prose et en poésie romane, publiée d'après des manuscrits de la Bibliothèque du Roi remontant aux onzième, douzième et treizième siècles;* Paris, 1836, in-8°; — *Mystères inédits du quinzième siècle;* Paris, 1836-1837, 2 vol. in-8°, contenant : *Le Martyre de saint Étienne; La Conversion de saint Paul; Le Martyre de saint Denys; Les Miracles de sainte Geneviève; La Vie de saint Fiacre; La Nativité de N.-S. Jésus-Christ; Le Jeu des Trois Rois; La Passion de Notre-Seigneur; La Résurrection de Notre-Seigneur; Les anciennes Tapisseries historiées, ou collection des monuments les plus remarquables de ce genre qui nous soient restés du moyen âge, à partir du onzième siècle au seizième inclusivement,* dessins de Sansonetti; Paris, 1837, 2 vol. in-fol. oblong ornés de 123 planches : cette collection se compose des tapisseries de Bayeux, de Beauvais, de Valenciennes, d'Aix et d'Aulhac, de Reims, de Nancy, de Dijon et Bayard, de Berne, et de La Chaise-Dieu; — *La Armeria real, ou collection des principales pièces du musée d'artillerie de Madrid*, dessins de M. G. Sensi; Paris, 1837, 2 vol. in-fol.; — *La Bataille et le Mariage des sept Arts, pièces inédites du treizième siècle, en langue romane;* Paris, 1838, in-8°; — *Rapport à M. le ministre de l'instrution publique, suivi de quelques pièces inédites tirées des manuscrits de la Bibliothèque de Berne;* Paris, 1838, in-8°; — *Lettre au directeur de* l'Artiste, *touchant le manuscrit de la bibliothèque de Berne, n° 431, perdu pendant vingt-huit ans, suivie de quelques pièces inédites du treizième siècle relatives à divers métiers du moyen âge et tirées de ce manuscrit;* Paris, 1838, in-8°; — *Notice sur les armes défensives et spécialement sur celles qui ont été usitées en Espagne depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle inclusivement;* Paris, 1839, in-8°; — *Recherches sur l'usage et l'origine des tapisseries à personnages, dites historiées, depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle inclusivement;* Paris, 1840, in-8°; — *Explication de la Danse des morts de La Chaise-Dieu, fresque inédite du quinzième siècle, précédée de quelques détails sur les autres monuments de ce genre;* Paris, 1840, in-4°; — *Nouveau Recueil de Contes dits* fabliaux, *et autres pièces inédites des treizième, quatorzième et quinzième siècles, pour faire suite aux collections Legrand d'Aussy, Barbazan et Méon;* Paris, 1839-1842, 2 vol. in-8°; — *Lettre sur la Mort du duc d'Orléans,*

extraite du *Courrier du Midi;* Paris, 1842, in-8°; — *Le Teinturier poëte;* Montpellier, 1844, in-8°; — *Lettres à M. le comte Salvandy sur quelques-uns des manuscrits de la Bibliothèque royale de La Haye;* Paris, 1846, in-8°; — *Lettre à M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), contenant un curieux épisode de l'histoire des bibliothèques publiques, avec quelques faits nouveaux relatifs à M. Libri et à l'odieuse persécution dont il est l'objet;* Paris, 1849, in-8°; — *Lettre inédite de Montaigne;* Paris, 1850, in-8°; — la *Complainte d'Outre-Mer et celle de Constantinople* par Ruteboeuf; Paris, 1834, in-8°; — *Le Miracle de Théophile* par Ruteboeuf; Paris, 1837, in-8°; — une édition des *Œuvres complètes* de ce trouvère du treizième siècle; Paris, 1838-1839, 2 vol. in-8°.

M. Jubinal a été pendant quelque temps rédacteur en chef du journal *Le Voleur et le Cabinet de Lecture.* Il a fourni à la *Revue rétrospective* un article bibliographique sur *la Légende de saint Brandaines*, 2e série, tome VII; — au *Livre des Cent et un: Le Conducteur de Coucou* (tome XIV); — à *La France Littéraire: Le poëme du Cid* (1841); — à la *Revue indépendante: Alonzo de Ercilla* (1846); — à la *Revue du Midi*, dont il a été le fondateur et le directeur: divers articles, entre autres une *Notice sur le baron Taylor;* Montpellier, 1844. Enfin, il a travaillé au recueil intitulé: *Allemagne, Pays-Bas, Dresde;* à *La France départementale;* à *L'Artiste;* au *Journal des Demoiselles;* au *Moniteur;* à *L'Estafette*, etc. M. Jubinal vient d'être nommé officier de La Légion d'Honneur (août 1858).

L. Louvet.

Profils critiques et biographiques des Sénateurs, Conseillers d'État et Députés. — Les grands Corps politiques de l'État: biogr. complète des Membres du Sénat, du Conseil d'État et du Corps législatif. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

JUCHEREAU DE SAINT-DENIS (*Antoine*), général français, né le 14 septembre 1778, à Bastia (Corse), mort vers 1842. Il fut élevé à l'école de Brienne, et commençait à suivre ses cours à l'école du génie militaire à Mézières, lorsque son père, ancien colonel directeur d'artillerie, périt sur l'échafaud révolutionnaire. Son oncle paternel, qui résidait au Canada, l'envoya chercher à la nouvelle de cet événement tragique, le fit passer d'abord en Angleterre, puis de là en Amérique. Pendant son séjour en Amérique, le jeune Juchereau de Saint-Denis perfectionna, dans la célèbre académie de Woolwich, ses études scientifiques et ses connaissances spéciales, comme ingénieur militaire. N'ayant retrouvé à son retour en France, après la paix d'Amiens, que quelques débris de sa fortune patrimoniale, Juchereau de Saint-Denis se rendit à Constantinople, où il se fit admettre au service de la Porte Ottomane comme directeur et instructeur en chef du génie militaire. Ayant bientôt acquis l'estime et la confiance du sultan Selim III, il fut chargé par ce prince de la direction des fortifications de l'empire. Il y était occupé lorsqu'en 1807 la guerre éclata entre la Porte et les gouvernements de la Russie et de l'Angleterre. Il fut alors chargé de présenter des plans pour la réparation et le perfectionnement des places turques sur le Danube. Il dirigea les travaux défensifs du Bosphore et des Dardanelles, mit Constantinople en état de défense, services importants pour la Porte dans ces circonstances critiques, et qui lui valurent la décoration de commandeur de l'ordre du Croissant. Après la mort de Selim et le triomphe des janissaires, Napoléon rappela en France Juchereau de Saint-Denis, et l'envoya en Espagne auprès de son frère Joseph, qui l'employa comme colonel du génie. Il coopéra en cette qualité au siége de Cadix, où il commandait la colonne d'attaque du centre, fortifia plusieurs châteaux et postes militaires dans le midi de l'Espagne, et se distingua particulièrement à l'affaire de Bornos, où quinze mille Espagnols, commandés par le général Ballesteros, furent mis en déroute par trois mille Français. Revenu en France en 1813, après la bataille de Vittoria, il fut chargé de fortifier les approches de Sebour et de Saint-Jean-de-Luz, et dirigea ensuite les travaux du camp retranché de Bayonne, du côté de Biarritz et de l'Espagne. Placé, comme colonel du génie, dans l'armée du duc de Dalmatie pendant la campagne de 1814, il prit part à tous les combats qui précédèrent la bataille de Toulouse. Peu après la restauration, Juchereau de Saint-Denis quitta l'arme du génie, et passa dans l'état-major. En 1815, il remplissait les fonctions de chef d'état-major dans le sixième corps, commandé par le général Lobau, et se trouva aux batailles de Ligny et de Waterloo. De 1816 à 1823, il remplit les fonctions de chef d'état-major en Corse et dans plusieurs divisions militaires du midi. Placé pour remplir les mêmes fonctions sous les ordres du comte Molitor dans le deuxième corps de l'armée expéditionnaire d'Espagne, il participa aux opérations de cette campagne, et signa la capitulation de Torijos qui fut ratifiée par le général en chef. En 1826, Juchereau de Saint-Denis fut chargé d'une mission spéciale en Angleterre; il s'agissait d'examiner tous les changements et tous les nouveaux perfectionnements adoptés dans les armées britanniques, tant sous le rapport du matériel que sous celui des manœuvres et des nouvelles institutions militaires. Il lui était particulièrement prescrit de porter un œil attentif sur la nouvelle arme à vapeur de Perkins et d'en apprécier les avantages et les inconvénients. Il devait faire construire, sous ses yeux, pour le compte du gouvernement français, un canon du calibre de quatre d'après ce système. Après avoir bien examiné et étudié les changements opérés dans l'armement et les manœuvres des troupes britanniques, Juchereau de Saint-Denis proposa d'en adopter une partie, avec des modifications conformes au caractère et aux dispositions du soldat français.

Quant à l'arme à vapeur de Perkins, dans un rapport fort détaillé, fort savant, il en démontra les inconvénients, et en proposa le rejet. Lors de la campagne de Grèce en 1828, Juchereau de Saint-Denis fut choisi par le gouvernement français pour être son agent auprès du gouvernement hellénique et pour porter aux Grecs un premier secours de 500,000 fr. Revenu en France en 1829, il fut consulté par le ministre de la guerre sur l'expédition d'Alger. Ses rapports ayant été approuvés, il fut désigné pour prendre part à cette opération. Juchereau de Saint-Denis, qui avait appris à connaître, pendant son séjour dans le Levant, les institutions politiques et la manière de combattre des Turcs, rendit de grands services à l'armée pendant cette campagne en qualité de sous-chef de l'état-major général. A son retour en France, il fut nommé maréchal-de-camp en récompense de ses nombreux services. En 1835, le roi Othon lui envoya le titre et les décorations de l'ordre royal du Sauveur; depuis longtemps Juchereau était commandeur de la Légion d'Honneur. On a de lui : *Révolution de Constantinople en* 1807 *et* 1808, précédé d'*Observations générales sur l'État actuel de l'Empire Ottoman ;* Paris, 1819, 2 vol. in-8° ; — *Considérations statistiques, politiques et militaires sur la Régence d'Alger*.

A. Jadin.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des Hommes du Jour*.

JUDA, patriarche hébreu, un des douze fils de Jacob et de Lia, né en 1755, et mort en 1636 avant l'ère chrétienne. Après Joseph, Juda fut peut-être le plus remarquable des fils de Jacob. Tout témoigne qu'il eut dans la famille patriarcale une grande influence. Lorsque Joseph vint à la rencontre de ses frères, décidés à le faire périr, Juda eut assez d'empire sur eux pour lui sauver la vie et les déterminer à le vendre aux Ismaélites. L'on voit, par le texte, qu'un motif d'humanité lui fit donner ce conseil. « Pourquoi tuerions-nous notre frère, dit-il, et cacherions-nous son sang ? Que nos mains ne se lèvent pas sur lui, puisqu'il est notre frère et notre chair ? » Ce fut Juda qui décida Jacob à laisser Benjamin se rendre en Égypte, ainsi que l'exigeait Joseph : il se porta en quelque sorte la caution de son plus jeune frère vis-à-vis du patriarche, désespéré à l'idée de cette séparation. Enfin, quand Joseph, après la découverte de sa coupe dans le sac de Benjamin, eut feint de vouloir faire du prétendu voleur son esclave, Juda n'oublia point la promesse qu'il avait faite à Jacob, et offrit à Joseph de remplacer Benjamin. Le discours qu'il adressa à ce frère tout-puissant, mais qui ne s'était pas encore fait reconnaître, est plein d'éloquence. Nous n'en citerons que quelques traits. « Notre père, votre serviteur, nous dit : Vous savez que mon épouse m'a enfanté deux fils; l'un s'est éloigné de moi et vous avez dit qu'une bête l'a dévoré, et je ne l'ai pas revu jusqu'à ce jour; si présentement vous retirez aussi l'autre de ma présence, qu'il lui arrive malheur sur la route, vous me ferez traîner ma vieillesse dans la douleur jusqu'à la mort. Maintenant, ajoute Juda, si je rentre chez notre père, votre serviteur, sans avoir avec nous ce plus jeune frère, de sa vie dépendra celle de notre père, et il arrivera que ne voyant pas avec nous ce plus jeune frère, il mourra. » Et Juda conclut ce discours par l'offre de rester lui-même. « Comment, en effet, retournerais-je vers mon père, dit-il, si cet enfant n'est pas avec nous, car je ne saurais voir les douleurs qui vont accabler mon père. » Joseph ne résista pas, comme on sait, à cette touchante allocution de son frère, et se fit aussitôt reconnaître. Plus tard Juda précéda et alla annoncer à Joseph l'arrivée de la famille patriarcale en Égypte. La vie de Juda donne une idée assez complète des mœurs parfois sauvages des hommes de ces temps reculés, témoin l'épisode de Thamar, sa bru, que Juda voulut faire brûler après l'avoir rendue mère. Il est vrai qu'elle ne s'était pas fait connaître d'abord, et probablement que la sentence eût été exécutée si, avec une prévision toute féminine, elle ne s'était fait donner par lui certains objets qui devaient constater son identité. C'est ce qui arriva; Thamar fit ainsi tomber l'accusation de prostitution lancée contre elle. « Thamar est justifiée plus que moi, dit Juda, » et « il ne la connut pas davantage, » ajoute l'Écriture.

Juda fut compris dans les paroles prophétiques prononcées par Jacob avant sa dernière heure. La manière dont ce grand patriarche parla alors de son fils s'accorde parfaitement avec le caractère et les actes de ce frère de Joseph. « Juda, tes frères te loueront, dit Jacob; tes mains seront sur le dos de tes ennemis; les fils de ton père t'adoreront » (c'est-à-dire subiront ton influence). « Juda est un lionceau; tu as dormi comme un lion. Il ne manquera pas de prince dans Juda;.. de tes cuisses viendra un chef... qui est l'attente des nations ».

On a voulu voir, dans ces paroles, la prédiction d'un Messie, d'un sauveur. V. R.

Genèse, XXXVII-XLIX.

JUDA HAKKADOSCH, c'est-à-dire Juda *le Saint*, fils du rabbin Siméon, de la tribu de Benjamin, et descendant de Hillel l'ancien, né à Tabarija, en 123 de J.-C., le jour même de la mort du rabbin Akiba, et mort en 190, à Zippori. Il entra au sanhédrin dans la plus grande jeunesse, mais après avoir fait une profonde étude de la loi. A l'âge de trente-huit ans il devint le chef de ce corps, qui siégeait alors à Tibériade. Le nom du *Nasi* (prince), sous lequel on le désigne souvent, lui fut donné parce qu'il était à la fois patriarche et directeur de l'école. On l'appelle aussi *Rabbenou* (notre maître) pour indiquer qu'il fut le maître par excellence. Les traditions juives rapportent une foule de fables tout à fait

incroyables sur ses relations intimes avec les empereurs Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Lucius Verus et Commode.

Juda le Saint est l'auteur de la collection connue sous le nom de *Mischna*, recueil de décisions, d'interprétations et de discussions des docteurs juifs antérieurs, sur l'ensemble des croyances, des pratiques, des lois de leur nation. Cet ouvrage est divisé en six parties (*sedarim*), dont la première traite de l'agriculture, la seconde des jours de fête, la troisième de tout ce qui se rapporte aux mariages, la quatrième des affaires civiles, la cinquième des oblations et des cérémonies religieuses, la sixième, enfin, des purifications légales. Le texte de la *Michsna* a été imprimé avec de courtes gloses à Amsterdam, 1631, in-8°, et réimprimé depuis très-souvent, avec des explications plus ou moins étendues, à Amsterdam, à Venise, à Constantinople, etc. M. J. Fürst donne, dans sa *Bibliotheca Judaica*, un catalogue complet de toutes les éditions qui en ont été faites, ainsi que l'indication des publications de diverses parties séparées, des traductions totales ou partielles, et des ouvrages destinés à faciliter l'intelligence de ce recueil.

M. N.

Bartolocci, *Magna Biblioth. Rabbinica*. — Wolf, *Biblioth. Hebraica*. — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei*. — J. Fürst, *Biblioth. Judaica*, tom. II, pag. 40-49.

JUDA BEN-SAMUEL HA-LEVI, nommé par les Arabes *Aboul-Hassan*, poëte et théologien, né dans la Castille, vers 1080, et mort en 1140. Son père, R. Samuel Ha-Levi, était aussi distingué par sa science que par sa piété et sa générosité envers ses coreligionnaires, et Aben-Ezra, son gendre, et non son cousin germain, comme il est dit dans la *Biographie universelle*, soutint dignement la renommée de cette famille. Il est raconté dans le *Schalchelett-Hakkabbala* que Juda Ha-Levi, âgé de plus de cinquante ans, alla en pèlerinage à Jérusalem, et qu'il s'avançait à pied sur la cité sainte, en psalmodiant une élégie qu'il avait composée sur ses malheurs, quand un mahométan, irrité de ses paroles, poussa son cheval sur lui et l'écrasa. Cette fin tragique est fort douteuse; mais son pèlerinage à Jérusalem est un fait incontestable. On lui doit le célèbre ouvrage connu sous le nom de *Cosri*. Il le composa en arabe : Juda ben-Tibbon le traduisit plus tard en hébreu; et Buxtorf l'a traduit d'hébreu en latin, et l'a publié avec des notes; Bâle, 1660, pet. in-4°. On en a une édition moderne sous ce titre : *Liber Cosri, in linguam arabicam descripsit R. Jehuda Ha-Levi, ex arabica in linguam hebræam transtulit R. Jehuda ben-Tibbon, cum commentario rabbinico nunc edidit S. Brecher*; Prague et Landau, 1838-1840, trois part. in-8°. Il a été aussi traduit en espagnol par Abendana, Amsterdam, 1663, in-4°, et en allemand par Jolowicz et Cassel; Leipzig, 1841-42, in-8°, seulement les deux premières parties. La plus ancienne édition de la traduction hébraïque, due à Juda ben-Tibbon, est de Fano, 1506, in-4°. Elle est extrêmement rare. Le *Cosri* a été commenté par plusieurs écrivains juifs. Cet ouvrage, écrit sous forme de dialogue entre un roi de Cozar et un savant juif désigné sous le nom d'Isaac Sanghari, a pour but d'établir la vérité et la divinité de la religion juive. Pour cela, l'auteur réfute les fausses opinions des philosophes et les erreurs des Caraïtes, sous lesquels il a entendu, selon quelques critiques, les chrétiens, et cherche à prouver la nécessité d'une révélation surnaturelle, en montrant que la raison ne peut parvenir par elle-même à connaître quel est le culte qui convient à Dieu, et qu'elle a besoin d'être éclairée sur ce point d'une manière spéciale par Dieu lui-même. Il n'est pas douteux, comme le fait observer M. E. Renan (*Averroès*; Paris, 1852, in-8°, pag. 139) que ce célèbre livre n'ait été écrit sous l'influence d'une réaction tentée par la théologie, alarmée contre la domination de l'aristotélisme parmi les Juifs.

Juda Ha-Levi est regardé par les Juifs comme un de leurs plus grands poëtes. Charizi le met au premier rang, à côté de Gabirol et de Moïse ben-Esra. Il a laissé des poésies en langue arabe et d'autres en hébreu. Celles-ci se trouvent en partie imprimées dans divers *machazor* (recueils de prières du rit portugais). Quelques-unes ont été publiées dans le *Literaturblatt des Orients* (Feuille littéraire de l'Orient); 1840-48, par M. Sachs dans son *Die religiœse Poesie der Juden in Spanien* (La Poésie religieuse des Juifs en Espagne); Berlin, 1845, in-8°; par M. Dukes dans son *Zur Kenntniss der neuhebr. religiœsen Poesie* (Pour la Connaissance de la poésie religieuse hébraïque moderne); Francfort, 1842, in-8°. On cite plus particulièrement une longue pièce *sur l'histoire d'Esther*, publiée avec des traductions latine, allemande et espagnole, à Amsterdam, 1700, in-4°, et une *élégie sur la ruine de Sion*, publiée par Sal. Dubno, avec une traduction allemande de Moïse Mendelssohn, à la fin du Prospectus du *Pentateuque* du savant juif berlinois, à Amsterdam, 1771, et 1778, in-8°.

Michel Nicolas.

Rossi, *Dizion. Storico degli Autori Ebrei*. — Mich. Sachs, *Die religiœse Poesie der Juden in Spanien*. — J. Fürst, *Biblioth. Judaica*, tom. II, pag. 35-38. — Leop. Liew, *Einleitung in die heilige Schrift*, t. I, pag. 205-210.

JUDA BEN-DAVID, plus connu sous le nom de *Juda Chajug*, appelé en arabe *Jahia* ou *Aben-Zacharia*, un des plus célèbres grammairiens juifs, né à Fez, au commencement du onzième siècle. Élevé parmi les Arabes, il exerça la médecine dans le nord de l'Afrique. Il est surtout renommé pour ses travaux sur la grammaire hébraïque, qui, avant lui, était encore dans un état d'enfance, et à laquelle il donna la méthode qui lui manquait. Les Juifs le regardent comme le restaurateur de leur langue et le prince des grammairiens. Juda Chajug est le premier qui ait établi en principe que toutes les racines hébraïques sont trilitères. Jona ben Ganach at-

taqua quelques-unes de ses théories, tout en le reconnaissant pour un grammairien éminent. On a de Juda Chajug : *Sepher Authijoth hannouach* (Livre des lettres oisives), écrit en arabe, traduit en hébreu par Abraham ben-Méir Ibn-Esra; Francfort, 1844, in-8°. Cet ouvrage a trois parties; dans la première il traite des verbes commençant par une des trois lettres *aleph*, *vau* et *zid;* dans la seconde des verbes qui ont une de ces trois lettres pour seconde radicale, et dans la troisième des verbes terminés par une de ces lettres; — *Sepher Baale hakephel* (Liber Duplicationis), examen, par ordre alphabétique, de tous les verbes géminés qui se trouvent dans la *Bible*. Écrit en arabe, il fut aussi traduit en hébreu par Abraham ben-Méir Ibn-Esra. Cette traduction a été imprimée à Francfort, 1844, in-8°; — *Sepher hannikod* (Livre de la Ponctuation), écrit en arabe et traduit en hébreu par Abraham ben-Méir Ibn-Esra, ouvrage tellement rare que Buxtorf fit de vains efforts pour s'en procurer une copie, pendant sa discussion avec L. Cappel sur l'antiquité et l'origine des points-voyelles; — *Sepher harkacha* (Livre des Accents), suite naturelle du précédent, et aussi rare que lui. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés dans la traduct. hébraïq. d'Abraham ben-Méir Ibn-Esra, avec des additions de Moïse Chiquitilla; Francfort, 1844, in-8°. Ces divers écrits ont été publiés ensemble par les soins de M. L. Dukes, sous le titre d'*Œuvres grammaticales de R. Juda Chajug de Fez;* Francfort, 1844, in-8°. — On lui attribue encore un dictionnaire de la langue hébraïque, mentionné souvent par Jona ben-Ganach, et plus tard par Salomon Parchon. Avant d'avoir été publiés par M. L. Dukes, ces écrits étaient fort rares, même parmi les Juifs. Jean Gaguin, professeur d'Oxford, avait fait des deux premiers, dont il existe à la bibliothèque de cette université une copie dans le texte original, une traduction latine, qu'il se proposait de publier, mais qui est restée inédite. Michel NICOLAS.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, t. I, p. 422; t. III, p. 307. — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei.* — Ewald et Dukes, *Beitræge zur Geschichte der ältesten Auslegung and Spracherklærung des A.-T.*, t. I, p. 123-125 et t. II, p. 155-163. — J. Fürst, *Biblioth. Jud.*, t. I, p. 160.

JUDA (*Léon* DE) ou Léon JUDÆ, réformateur protestant, né en 1482, à Rappersweier (Alsace), mort le 19 juin 1542, à Zurich. Il était fils d'un curé d'un village de l'Alsace, et d'une concubine nommée Élisabeth Hochsengerein; on ignore d'où lui venait ce nom de *Juda* ou *Judæ*, nom qui a fait croire faussement à quelques écrivains qu'il était d'origine juive. Après avoir fréquenté l'école de Schelestadt, il se rendit en 1502 à Bâle pour compléter ses études, et s'y lia d'une étroite amitié avec Ulric Zwingle, qui fut un de ses condisciples; reçu maître ès arts en 1512, il obtint une cure en Alsace. Peu de temps après, le désir d'accroître ses connaissances le ramena à Bâle, où il fut attaché à l'église de Saint-Théodore; bientôt appelé à Ensiedeln, il y retrouva Zwingle, qui l'associa à ses nouvelles études; ils relurent et commentèrent ensemble les livres saints, les ouvrages des Pères et ceux de Reuchlin, d'Érasme et de Luther, et commencèrent, vers la même époque, sous la protection de l'abbé lui-même, à prêcher contre les abus de l'Église romaine. En 1519, Juda continua seul ses ardentes prédications, et rejoignit, en 1522, son ami à Zurich. Dans cette ville, qu'il ne quitta plus, et où il épousa, vers la fin de 1523, une ancienne nonne, nommée Catherine, convertie par lui avec tout son couvent, il acquit par l'autorité de sa parole une influence extrême, qu'il mit au service de la réforme avec toute la fougue d'un apôtre. Ne se contentant pas d'attaquer en chaire les vices du clergé et les abus de l'Église, il se laissa entraîner jusqu'à prêcher ouvertement la conquête des cantons catholiques de la Suisse. La guerre éclata, mais elle fut fatale à la cause du parti réformé, qui perdit son principal chef, Zwingle, à la bataille de Cappel. Léon de Juda prit à l'œuvre de la réforme une part considérable, quoique secondaire, par ses traductions, ses traités de controverse et ses annotations nombreuses sur tous les livres saints. Mais il est surtout connu par la version de la *Bible*, à laquelle il attacha son nom et qui fut l'ouvrage capital de sa vie. Cette version, écrite dans un latin élégant, et accompagnée de gloses marginales, fut bien accueillie, même en Espagne, où la faculté de Salamanque la fit réimprimer presque littéralement; reproduite en France par Robert Estienne et mise sous le nom de Vatable, elle fut condamnée par la Sorbonne, et attira de nombreux désagréments à son savant éditeur. Nous citerons parmi les ouvrages de Léon de Juda, dont on n'a jamais pu former une liste complète à cause de leur rareté : *Des Hochgelehrten Erasmi und Luther's Meinung vom Nachtmahl unsers Herr Jesu-Christi* (Opinion du savant Érasme et de Luther touchant la sainte Cène); Zurich, 1526, écrit anonyme, qui lui attira de violentes attaques de la part d'Érasme; — *Die Bücher, die bei den Alten unter biblische Bücher nie gezählet sind* (Les Livres qui ne sont pas compris dans la Bible); ibid., 1529, in-fol., traduction entreprise sur la Bible allemande publiée par Froschover à cette époque; — *Annotationes in IV Évangelistas, Épistolas, Genesin, etc., ex ore Zwinglii exceptæ;* Tongres, 1581, in-folio : recueil complet des commentaires publiés séparément depuis 1517; — *Catechismus;* ibid., 1434, in-12 : resté en usage dans l'église de Zurich jusqu'au quatorzième siècle; — *Adversus omnia Catabaptistarum prava dogmata H. Bullingeri Lib. IV per L. Judæ aucti;* ibid., 1535, in-8°; — *Biblia sacrosancta Testamenti Veteris et Novi, religiosissime translata in sermonem latinum;* ibid., C. Froschoverus, 1543, in-fol.; Paris, R. Estienne, 1545. La version de la *Bible*, laissée incomplète par Juda, fut terminée par

Bibliander et Pierre Cholin; on se servit de celle d'Érasme pour le *Nouveau Testament*, et Pellican se chargea de revoir l'ouvrage entier. Léon de Juda a traduit en allemand les *Épîtres* et les *Évangiles*, d'après Érasme, et divers écrits de Zwingle et de Luther, et il a édité les *Lettres* de Zwingle et d'Œcolampade. P. L—Y.

Altes und Neues aus der gelehrten Welt, 1717. — Salomon Hess, *Geschichte der Pearrkirche zu St Peter in Zürich;* 1793, in-8°. — *Allgem. deutschen Bibliothek*, t. XIV. — J.-J. Hottinger, *Helvetische Kirchengeschichte ;* 1698, in-4°. — M. Adam, *Vitæ Theologorum Germanorum ;* 1653, gr. in-8°. — C. Gesner, *Biblioth. univ.* — Haag, *La France Protestante.* — Brunet, *Man. du Libraire.* — *Bibliothèque Sacrée.*

JUDA AL-HARIZI ou **AL-KHARIZI**. *Voy.* CHARIZI.

* **JUDACILIUS**, un des principaux chefs des Italiotes dans la guerre Sociale, en 90 avant J.-C. Il était né à Asculum, dans le Picenum. Ses premières opérations dans l'Apulie furent très-heureuses. Canusium, Venusia et beaucoup d'autres villes lui ouvrirent leurs portes; plusieurs villes qui essayèrent de résister furent enlevées d'assaut. Il fit tuer tous les nobles romains qui tombèrent entre ses mains. Quant aux gens du peuple et aux esclaves, il les enrôla dans ses troupes. Avec T. Afranius (ou Lafrenius) et P. Ventidius, il remporta une victoire sur Cn. Pompeius Strabon; mais celui-ci prit bientôt sa revanche sur Afranius et mit le siége devant Asculum. Judacilius tenta un effort désespéré pour sauver sa ville natale, où il pénétra avec huit cohortes à travers les lignes romaines. N'ayant pu relever le courage des habitants, et jugeant une plus longue résistance impossible, il commença par faire tuer tous ses adversaires, tous les partisans des Romains. Puis il ordonna d'élever dans le principal temple de la ville un magnifique bûcher. Sur le bûcher il fit placer un lit, et après avoir bu largement avec ses amis, il avala du poison. Il s'étendit ensuite sur le bûcher et commanda aux convives d'y mettre le feu. Y.

Appien, *Bel. Civ.*, I, 40, 42, 47. — Orose, V, 18. — Mérimée, *Essai sur la Guerre Sociale.*

JUDAS MACHABÉE. *Voy.* MACHABÉE.

JUDAS, surnommé ISCARIOTE, sans doute parce qu'il était originaire de Carioth, ville de Juda. C'est l'apôtre qui eut la lâcheté de trahir le Christ. Judas était le trésorier de la petite association de Jésus et de ses disciples, et portait, comme tel, la bourse commune. Saint Jean l'accuse d'être un homme sans honnêteté; il rattache à son avarice le regret que Judas manifesta lorsque Marie répandit du parfum sur le Seigneur, à Béthanie. Judas, devait bientôt après, livrer son maître à ses ennemis. Il alla trouver les principaux sacrificateurs, et s'engagea, moyennant trente deniers d'argent, à faire tomber Jésus entre leurs mains. Néanmoins, Judas prit sa place au milieu des autres apôtres à la Cène, et Jésus, oppressé de tristesse, ayant dit que l'un d'eux le trahirait, Judas osa demander : « Maître, est-ce moi? — Tu l'as dit, » lui répondit Jésus. Alors Judas sortit, et revint à la montagne des Oliviers, suivi de gens armés. Le misérable, s'avançant auprès de son maître, le fit reconnaître par un baiser qu'il lui donna. La troupe s'empara alors du Christ, et Judas s'éloigna. Mais, apprenant bientôt les dangers qui menaçaient le Juste, et comprenant l'énormité de son crime, il voulut rendre le prix de sa trahison; repoussé par ceux même dont il s'était rendu le complice, il jeta le prix de son forfait dans le temple, et se pendit. Cet argent servit à acheter le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers; car il n'était pas permis de le mettre dans le trésor sacré, « parce que c'était le prix du sang »; c'est pourquoi ce champ de repos fut appelé *Hakel damah* (le champ du sang). Saint Pierre diffère de saint Matthieu dans les détails qu'il donne de la mort du traître, et aussi lorsqu'il dit que Judas acquit lui-même un champ du salaire de son crime. Les hérétiques cérinthiens et cajans ou caïanites honoraient Judas; les derniers se servaient même d'un Évangile qui portait son nom. L. LOUVET.

Jean, *Évang.*, XII, 6; XIII, 29. — Matthieu, *Évang.*, XXVII, 3 et suiv. — Pierre, *Actes des Apôtres*, I, 18. — S. Épiphane, *Hæres.*, 38.

* **JUDAS** (Ἰούδας), historien grec, vivait dans le troisième siècle après J.-C. On croit qu'il était contemporain d'Alexandre Sévère. Il écrivit une histoire chronologique depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'empereur Alexandre Sévère, et des dissertations sur les Soixante-dix Semaines de Daniel. Ces deux ouvrages sont perdus. Y.

Eusèbe, *Hist. Eccles.*, VI, 7. — Nicéphore, IV, 34. — Saint Jérôme, *Catal. Script. Illust.*, 52.

* **JUDD** (*Sylvestre*), littérateur américain, né le 23 juillet 1813, à Westhampton, mort le 20 janvier 1853, à Augusta. Il fit ses études au collége d'Yale, et se consacra quelque temps à l'enseignement; puis, étant entré à l'école de théologie d'Harvard, il reçut les ordres en 1840, et devint pasteur d'une congrégation unitaire dans l'État du Maine. On a de lui des romans moraux et des poésies : *Margaret, a tale of the real and ideal ;* 1845, in-12; 2e édit., augmentée, 1851, 2 vol.; — *Philo and Evangeliad ;* 1850, poëme didactique écrit en vers blancs; — *Richard Edney and the governor's family ;* 1850; — *The white Hills*, tragédie; — *The Church;* 1854, discours. P. L—Y.

Cyclop. of American Literature. — *Life of the rev. S. Judd*, 1854.

JUDDE (*Claude*), écrivain religieux français, né à Rouen, le 21 décembre 1661, mort à Paris, en 1735. Entré dans la Compagnie de Jésus, il reçut les ordres, prêcha pendant quelque temps avec succès, et fut chargé à Rouen de la direction d'un noviciat de sa société. Il fut ensuite, jusqu'en 1721, supérieur du noviciat de Paris, d'où il passa à la retraite de ce même noviciat, puis à la maison professe, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Réflexions chré-*

tiennes sur les Grandes Vérités de la Foi et sur les principaux mystères de la Passion ; Paris, 1756, in-12 : ouvrage tiré des manuscrits de ce jésuite par l'abbé Le Mascrier ; — *Exhortations sur les Principaux Devoirs de l'État Religieux;* Paris, 1780, 2 vol. in-12 : publié par le père Chiron, théatin; — *Retraite Spirituelle pour les Personnes Religieuses;* Paris, 1746, in-12. En 1781 et 1782, l'abbé Lenoir du Parc a donné une *Collection complète des Œuvres Spirituelles* du père Judde; Paris, 7 vol. in-12; Besançon, 1815-1816, 7 vol. in-12; Paris, 1825-1826, 5 vol. in-12. On a publié à Besançon : *Traité sur la Confession à l'usage des Séminaristes et des Communautés religieuses,* tiré des œuvres du père Judde; 1825, in-8°. J. V.

Feller, *Biogr. Univ.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.*

JUDE (Saint), surnommé Thaddée et Lebbée (c'est-à-dire *le Courageux*), l'un des douze apôtres du Christ et l'un des quatre personnages nommés frères de Jésus. La seule circonstance de sa vie dont l'Évangile fasse mention, c'est cette question qu'il adressa à Jésus-Christ dans l'un des entretiens de la Cène : « Seigneur, d'où vient que tu te déclareras à nous, et non pas au monde? » Jésus répondit de manière à faire comprendre à ses apôtres qu'il les avait choisis pour faire connaître à tous les paroles de son Père. La tradition n'a rien conservé de bien positif sur saint Jude. On croit qu'il s'occupait des travaux de la campagne avant sa vocation. Jésus-Christ l'aimait tendrement, et il mérita cette affection par la pureté de sa foi. L'apôtre prêcha l'Évangile dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie et la Mésopotamie, selon Nicéphore, saint Isidore et les Martyrologes. Saint Paulin y ajoute encore la Libye. Selon Fortunat, il aurait passé en Perse, où il aurait reçu la couronne du martyre; suivant quelques auteurs grecs, il serait mort en Arménie, percé de flèches, après avoir été attaché à une croix. Les Arméniens l'honorent en effet comme leur apôtre.

L'*Épître* de saint Jude ressemble beaucoup à la seconde de saint Pierre; mais on ne pourrait dire lequel des deux a copié l'autre. L'épître de saint Jude, adressée aux fidèles en général, est une des épîtres dites *catholiques* ou *universelles*. Elle a pour but d'avertir des peines qui suivent toujours le désordre dans les mœurs et dans les croyances. On croit qu'il l'écrivit après la ruine de Jérusalem. Il y parle avec force contre les hérétiques, et surtout contre les nicolaïtes, les simoniens et les gnostiques, qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres. Cette épître ne fut pas d'abord reçue au nombre des écritures authentiques, parce que le livre apocryphe de Hénoch y est cité; mais son antiquité et la pureté de ses doctrines l'ont fait admettre dans le canon, même par les églises protestantes. L. Louvet.

Matthieu, *Évang.*, X. — Marc, *Évang.*, III. — Luc, *Évang.*, VI. — Jean, *Évang.*, XIV, 22. — Jude, *Épître.* — Baronius, *In Annal.* et *in Not. sup. Martyr. Rom.* — Bellarmin, *De Script. Eccles.* — Baillet, *Vies des Saints*, 28 octobre. — Dom Calmet, *Préface sur l'Épître de saint Jude.* — Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs Sacrés et Ecclés.*, tom. I, p. 451 et suiv. — Richard et Giraud, *Biblioth. Sacrée.*

JUDEX (*Matthieu*). *Voy.* Richter.

JUDICAEL Ier, premier roi de Bretagne, mort le 17 décembre 658. Il était le fils aîné de Joel III ; mais son frère, Salomon ou Gozlun II, le supplanta, et prit possession des États paternels. Judicael se retira alors dans le monastère de Gael, dont saint Méen était abbé. Salomon II étant mort, vers 632, Judicael fut appelé par les populations bretonnes à se mettre à leur tête ; il y consentit, quitta son cloître, et prit le titre de roi. En 636, selon dom Bouquet, le roi Dagobert Ier lui envoya saint Éloi (depuis évêque de Noyon) pour demander raison des ravages que les Bretons avaient faits sur les terres de France. Judicael vint trouver Dagobert à Creil-sur-Oise, et lui donna toutes les réparations qu'il était en son pouvoir d'accorder. En 638 il abdiqua en faveur de son fils, *Alain II*, dit *le Long*. Outre ce fils, Judicael laissa de Morose, sa femme, deux autres fils : *Winnoc* et *Arnoc*, qui tous deux se consacrèrent à la vie monastique. A. de L.

Gallet, *Mém. Crit.* — *Brev.* — *Chron. Armoric.* — Dom Moriçe, *Hist. de Bretagne*, t. I.

JUDICAEL II, comte de Rennes, mort en 907. Il était fils de Guirand, comte de Rennes, et succéda en 877 à son père. Il partageait alors la Bretagne avec Alain III, dit *le Grand*, comte de Vannes, et dans maintes occasions eut à défendre son patrimoine contre Alain. Pendant ces divisions, les Normands ravageaient la Bretagne. Les princes bretons finirent par conclure un traité en 838, et, réunissant leurs forces, ils marchèrent contre leur ennemi commun, qu'ils défirent; mais Judicael perdit la vie en poursuivant les vaincus. Alain III fit preuve de loyauté en abandonnant le comté de Rennes aux fils de son allié. A. de L.

Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I.

JUDITH, héroïne juive, fille de Mérari, de la maison de Siméon. Il serait difficile de préciser l'époque à laquelle elle vivait. Elle était femme de Manassé, de la même tribu. Veuve de bonne heure, elle vécut à Béthulie dans une sage retraite et uniquement adonnée à d'austères pratiques de piété. C'était l'époque où Nabuchodonosor, roi des Assyriens, en guerre avec Arphaxad, roi des Mèdes, fit appel aux peuples voisins et leur demanda leur concours. Ils s'y refusèrent; Arphaxad ayant été vaincu, Nabuchodonosor songea à se venger des voisins récalcitrants. Son général Holopherne ravagea les frontières asiatiques depuis le Taurus jusqu'à l'Arabie, puis, traversant le Jourdain, il vint mettre le siége devant Béthulie. Les Juifs qui l'habitaient, récemment revenus de la captivité, se préparèrent d'abord à une énergique défense. Conseillé par les Édomites, qui connaissaient par-

faitement les localités, Holopherne coupa l'aqueduc dont les eaux alimentaient la ville. Réduits à une pénurie extrême, les Béthuliens songèrent à se rendre. C'est alors que Judith intervint : elle réunit les principaux de la ville, leur reprocha leur faiblesse, leur peu de patriotisme, et affirma que, Dieu aidant, elle saurait bien délivrer la ville. Puis elle demanda sa libre sortie de Béthulie. Le gouverneur Ozias lui accorda cette permission. Le soir venu, Judith invoqua le Seigneur en le suppliant d'accorder à ses prières le salut de ses coreligionnaires. Puis elle se vêtit avec une recherche extraordinaire. Suivie seulement de sa servante, qui portait quelques provisions, elle s'avança vers les avant-postes de l'armée assyrienne, et annonça qu'elle s'était évadée de Béthulie pour venir communiquer à Holopherne un moyen de s'emparer de cette ville. Introduite devant le général assyrien, elle le captiva par sa beauté d'abord et par toutes les séductions de sa parole. Elle réitéra l'assurance qu'elle lui livrerait Béthulie. Seulement elle demandait la liberté d'aller chaque soir remplir ses devoirs de piété dans une vallée du voisinage. Elle usa de cette permission pendant trois jours; le quatrième elle fut invitée à assister à un banquet donné par Holopherne et à l'issue duquel ce général se trouva dans un tel état d'ébriété que Judith, restée seule avec lui, put lui trancher la tête avec le propre glaive de cet ennemi des Béthuliens. Aussitôt elle sortit du camp sous le prétexte accoutumé, emportant dans un sac la tête d'Holopherne. Rentrée dans Béthulie, elle exposa aux regards cette sanglante dépouille, qui fut ensuite placée au haut des murs de la ville. Les habitants ayant fait une sortie, les Assyriens, privés, d'une manière si surprenante, de leur général, se démoralisèrent et prirent la fuite. Ozias les poursuivit, et en fit un grand massacre, suivi de pillage. Judith, à qui il était offert, consacra à Dieu et fit déposer dans le temple le butin du général. Puis elle chanta, dans un cantique venu jusqu'à nous, la puissance de Dieu, à qui elle rapportait pieusement la délivrance de Béthulie.

Cette femme, que le motif qui l'inspirait, a pu faire qualifier d'héroïne, mourut à l'âge de cent cinq ans. L'acte qui lui a donné place dans les annales juives a dû exercer les conjectures. Aux yeux de quelques-uns, le livre qui en rend compte ne serait qu'une fiction. Tel est le sentiment de Luther, de David Chitrée, de Grotius. Bayle l'appelle « un roman pieux ». Voltaire l'a traité moins sérieusement encore. L'opinion contraire compte aussi de nombreux partisans. Quant à l'époque où se serait passé l'acte mémorable qui en fait le fond, les uns, parmi lesquels D. Calmet, Huet, Usserius, le placent avant la captivité de Babylone; les autres, en plus grand nombre, et dont nous avons suivi l'opinion, le placent à une époque postérieure. Le livre de Judith a été traduit du chaldéen avec une grande exactitude par saint Jérôme; on préfère cependant la traduction grecque suivie d'une version syriaque. Quant à l'auteur de ce récit extraordinaire, il est resté inconnu; il en est de même de l'idiome primitif dans lequel il a été écrit, quoique saint Jérôme affirme que c'est le chaldéen. Des régicides, tels que les assassins de Guillaume Ier d'Orange et d'Henri III, y ont cherché la justification de leur crime. Judith a inspiré quelques œuvres d'imagination, la plupart médiocres, par exemple la tragédie de Boyer (1695); celle de Poncy de Neuville, jouée à Saint-Cyr, en 1726, et restée inédite; une autre, anonyme, en cinq actes et en vers, Genève, 1747, in-8°; une autre enfin, intitulée *Judith et David*; 1763, in-12. L'héroïne de Béthulie a mieux inspiré les arts; un célèbre peintre de nos jours (*voy.* VERNET), a transporté sur la toile la mort d'Holopherne, et la gravure (*voy.* JAZET) a reproduit avec succès ce sombre tableau. V. R.

Le *Liv. de Judith.* — Schrœder, *Oratio de Juditha*, etc.; Lubeck, 1662. — Jahn, *Introd. in Lib. sac.* — Montfaucon, *Traité de la Vérité de l'Histoire de Judith.* — Artopœus, *Dissertatio utrum Narratio de Juditha et Holopherno historia sit an epopeia*; Strasbourg, 1700, in-4°. — Bayle, *Dict. Hist.*

JUDITH, seconde femme de l'empereur franc Louis Ier, surnommé *le Débonnaire*. Elle naquit vers l'an 900, et mourut en 943. Son père, le duc Guelphe, était un des grands feudataires de l'empire, et sa mère Hégilwich, qui, après la mort de son mari, devint abbesse de Chelles, appartenait à une des plus nobles familles de la Saxe. En 919, Judith épousa Louis le Débonnaire, veuf d'Hermengarde, et père de trois fils, entre lesquels il avait déjà partagé ses États. Lothaire était roi de Neustrie; Pépin, d'Aquitaine; Louis, de Bavière. En épousant Judith, l'empereur confirma solennellement ce partage, dont la nouvelle impératrice se montra fort mécontente. Elle voyait qu'il serait extrêmement difficile d'obtenir et de former des apanages pour les enfants qui pourraient naître de son union avec Louis. Après six ans de mariage, l'impératrice eut un fils, auquel on donna le nom de Charles; dès lors, l'avenir de ce prince devint la constante préoccupation de Judith. D'abord, l'impératrice songea à assurer à son fils un protecteur dans la personne de Lothaire, en unissant les deux frères par une affinité spirituelle, qui, en ce temps, était un lien non moins fort que celui d'une proche parenté. Elle fit donc tenir Charles sur les fonts baptismaux par le roi de Neustrie. Puis elle éveilla dans l'esprit de l'empereur le regret d'avoir disposé à l'avance de tout son héritage. Sur les instances souvent réitérées de son épouse, Louis décida Lothaire à détacher de la Neustrie quelques provinces dont on composa un apanage pour Charles; mais cette concession ne suffit pas à Judith, qui portait ses vues très-haut : cette princesse n'aspirait à rien de moins qu'à procurer à son fils, au détriment des trois princes ses frères aînés, la suc-

cession au trône de Louis le Débonnaire. Cette ambition maternelle a été, plus encore peut-être que la faiblesse de caractère de Louis, la cause des divisions et des scandales politiques qui ont fait du règne de ce prince un des plus tristes tableaux de notre histoire.

Lothaire regretta bientôt de s'être montré généreux à l'égard de son jeune frère, sans doute parce qu'il pénétra les desseins secrets de l'impératrice; en 830, il entraîna Pépin et Louis dans une ligue contre Judith. Ce fut à cette époque que Louis le Débonnaire appela à la cour Bernard, comte de Barcelone (1), espérant que la sagacité de ce seigneur l'aiderait à sortir des embarras où le mettaient ces dissensions domestiques. L'esprit et la galanterie de Bernard lui valurent les bonnes grâces de l'impératrice; cette princesse engagea son mari à donner à son nouveau ministre la place de *grand-chambrier* : cette place procurait au comte de fréquentes occasions de s'entretenir avec l'épouse de son maître; le bruit se répandit bientôt qu'une intimité coupable s'était établie entre Bernard et Judith. En 831, il se forma une conjuration dont le motif apparent fut la faveur excessive dont jouissait le comte de Barcelone; ses ennemis l'accusèrent même d'avoir comploté la mort de l'empereur et de ses trois fils aînés, pour faire asseoir sur le trône le prince Charles. Les révoltés avaient pris pour chef le roi d'Aquitaine. La cour se trouvait alors à Verberie; Louis s'enfuit à Compiègne; mais Judith, ayant été arrêtée par les conjurés, fut obligée, pour avoir la vie sauve, de consentir à se faire religieuse dans le monastère de Sainte-Marie, à Laon, où on l'enferma. Peu de temps après, Pépin l'envoya chercher et la fit mener, sous bonne garde, à Compiègne, afin qu'elle décidât Louis, qui se laissait entièrement gouverner par son épouse, à abdiquer. Probablement le roi d'Aquitaine eut recours à des moyens d'intimidation, pour persuader sa belle-mère de se charger d'une mission dont le succès eût été très-préjudiciable aux intérêts de cette princesse. L'empereur demanda, pour répondre à cette proposition, un délai qu'on lui accorda; mais on reconduisit Judith dans le monastère de Laon. Sur ces entrefaites, Lothaire arriva à la tête d'une armée, non pour secourir son père, comme ce dernier l'espérait, mais pour rendre son sort et celui de Judith plus rigoureux. L'impératrice fut transférée dans le couvent de Sainte-Radegonde, à Poitiers, où on la força de prendre le voile. L'année suivante, l'empereur et ses fils s'étant réconciliés, Judith recouvra sa liberté; son époux fit annuler, par les évêques de France et par le pape Grégoire IV, l'engagement religieux qui lui avait été violemment imposé. Cependant, Louis voulut que l'impératrice se purgeât, par un serment public, des imputations qui flétrissaient sa renommée; les historiens ne disent pas précisément de quelle nature étaient ces imputations; il est vraisemblable qu'elles avaient trait à sa liaison présumée avec le comte de Barcelone, et à sa complicité avec lui en ce qui touchait le projet de placer sur le trône le jeune Charles.

La justification de Judith eut lieu à Aix-la-Chapelle, devant une assemblée de seigneurs et de prélats.

Les échecs et les mortifications que l'impératrice venait de subir auraient dû, ce semble, la rendre plus circonspecte et plus modérée; au contraire, elle usa de son crédit auprès de Louis pour obtenir de ce faible prince le rappel de Bernard et pour contraindre Pépin à augmenter d'une portion de son propre apanage celui de Charles. La faveur du comte de Barcelone eut bientôt un terme; l'impératrice s'étant refroidie pour lui, il se jeta dans le parti du roi d'Aquitaine. A force d'obsessions, Judith poussa l'empereur à des actes de sévérité dans lesquels, toutefois, ce prince ne persévéra pas longtemps. Pour en venir à ses fins, l'impératrice adopta alors un système de politique que, de nos jours, on qualifie de machiavélique. Elle suscita en secret à Pépin, dont le caractère ne ployait pas facilement, toutes sortes de vexations qui devaient l'inciter de nouveau à la rébellion; et la rébellion était le seul moyen de le faire déposséder de ses États au profit de Charles. Cette iniquité eut le succès qu'en attendait l'impératrice. En 833, le roi d'Aquitaine, irrité de la méfiance et de l'injustice avec laquelle on le traitait, conspira encore; Louis lui ôta sa couronne dans une assemblée générale, et en disposa en faveur de Charles. Mais ce triomphe devint fatal à Judith. Le roi de Neustrie et le roi de Bavière, indignés et surtout inquiets d'une spoliation qui était pour eux-mêmes une menace, demandèrent presque impérativement à leur père une entrevue que celui-ci n'osa pas leur refuser. L'empereur et les princes vinrent, chacun de leur côté, camper, avec des troupes nombreuses, dans une vaste plaine de l'Alsace. Judith et son fils accompagnaient Louis le Débonnaire. La conférence s'ouvrit par des discussions animées, et se termina par la défection de la plupart des seigneurs et des évêques qui jusque-là étaient restés fidèles à l'empereur. Celui-ci, effrayé de son isolement, se mit, avec Judith et Charles, au pouvoir de Lothaire et de Louis; il fut aussitôt déposé, et l'on condamna pour la troisième fois l'impératrice à prendre le voile; elle fut conduite dans un monastère, à Tortone, en Lombardie.

En 834, Louis le Débonnaire ayant été rétabli sur le trône, Judith revint auprès de son époux et recouvra toute son influence. En 839, voyant que la santé de l'empereur déclinait sensiblement, elle jugea à propos de se mettre d'accord avec Lothaire, qui s'était retiré en Italie. Elle le décida

(1) La Catalogne faisait partie de l'empire des Francs, depuis que Charlemagne l'avait conquise sur les Maures, en 801.

à venir à la cour et à demander un nouveau partage des États dont se composait l'empire, en en exceptant la Bavière et l'Aquitaine. Ce partage fut très-avantageux à Charles; car Lothaire, en se réservant l'Italie et le titre d'empereur, laissa à son jeune frère toute la Neustrie, c'est-à-dire la France à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. Cela ne satisfit pas encore Judith. Pépin était mort, laissant deux fils. Il eût été juste de restituer à ces jeunes princes l'Aquitaine, que Louis avait retirée à leur père, pour le punir de sa révolte; mais l'impératrice fit confirmer son propre fils dans la possession de ce royaume. Après la mort de l'empereur, qui arriva en 840, la discorde régna pendant plusieurs années entre Charles et ses frères. Judith ne fut pas témoin de leur réconciliation; cette princesse venait de mourir à Tours lorsqu'un nouveau et dernier partage rétablit entre eux la paix. Camille LEBRUN.

Annales Bertiniani. — Eginhard, *Annales.* — Mézerai, *Histoire de France.* — Velly, *Idem.* — Daniel, *Idem.*

JUDITH, petite-fille de la précédente. Elle fut successivement reine des Anglo-Saxons et comtesse de Flandre. Cette princesse naquit vers 843; l'époque de sa mort n'est pas connue. Elle était fille du roi de France (1) Charles II, surnommé *le Chauve*, et d'Hermentrude, sa première femme. En 855, Ethelwolf, roi de Wessex (2), revenant d'un pèlerinage à Rome, s'arrêta à la cour de Charles, à qui il avait déjà fait une visite en allant en Italie. Cette fois, il passa trois mois au palais de Verberie, résidence favorite des princes carlovingiens. Avant de partir pour retourner dans ses États, Ethelwolf demanda en mariage, au roi Charles, sa fille Judith. Cette princesse sortait à peine de l'enfance; Ethelwolf n'était plus jeune; il avait plusieurs enfants (dont quatre fils) de sa première femme, Osburga; néanmoins, Judith, charmée de devenir reine, accepta avec joie sa main. Les deux époux furent unis par Hincmar, le célèbre archevêque de Reims. Immédiatement après la bénédiction nuptiale, Judith fut couronnée, et elle s'assit sur un trône à côté d'Ethelwolf. Depuis que, en 800, Eadburge avait empoisonné, par méprise, son mari, Brihtric, roi de Wessex, le droit naturel qu'ont les épouses légitimes des rois de jouir des honneurs de la souveraineté avait été retiré aux reines anglo-saxonnes. La prétention manifestée par la fille de Charles le Chauve, dès le premier jour de son mariage, de ressaisir ces prérogatives, indisposa contre elle les seigneurs anglo-saxons; mais ils essayèrent vainement de résister à la volonté de la princesse sur ce point. Cette victoire fut à peu près la seule satisfaction que l'orgueil de la nouvelle reine trouva dans son union avec Ethelwolf. Le fils aîné de ce roi, Ethelbald, avait vu de mauvais œil et blâmé ouvertement cette alliance. Il s'était emparé du gouvernement du royaume, pendant l'absence de son père, et lorsque celui-ci revint, il refusa de le lui rendre. Pour éviter une guerre civile, Ethelwolf céda de son vivant, à ce fils rebelle, la plus grande partie de ses États. Il ne paraît pas que le roi songeât à égayer l'existence de la jeune princesse qu'il avait choisie pour épouse; pendant les trois années qu'Ethelwolf vécut encore après son mariage, il partagea son temps entre des pratiques de dévotion et des œuvres de charité.

Judith avait à peine quinze ans lorsqu'elle devint veuve. Soit faiblesse de caractère, soit inclination du cœur ou entraînement des sens, cette princesse, sans prendre aucun souci de sa dignité personnelle, non plus que de l'observance de la morale publique, vécut en concubinage avec son beau-fils, ce même Ethelbald qui l'avait si mal accueillie à son arrivée en Angleterre, et dont l'inimitié fit subitement place à l'amour. Entre alliés aussi proches, l'Église ne permet pas le mariage : la désapprobation des sujets du nouveau roi et les remontrances de l'évêque de Winchester firent cesser le scandale de ce commerce incestueux : les deux amants se séparèrent. Judith, ne voulant pas rester dans un pays où elle ne jouissait plus d'aucune considération, vendit les terres dont se composait son douaire, et retourna en France. Le roi Charles, se méfiant avec raison de la sagesse de sa fille, la confina à Senlis, où d'ailleurs elle fut traitée fort révérencieusement. Mais Judith ne s'accommoda pas de cette réclusion.

Pendant le séjour de peu de durée qu'elle avait fait à la cour de son père, avant d'aller habiter le château de Senlis, la veuve d'Ethelwolf avait remarqué un jeune et valeureux seigneur, Baudouin (1), grand-forestier de Flandre. Le titre de grand-forestier avait été donné par Charlemagne, en même temps que le gouvernement à perpétuité de la Flandre, à Liderick, un des ancêtres de Baudouin. Grâce à la protection d'un de ses frères, Judith put correspondre avec Baudouin. Cette princesse, présumant que le roi de France ne consentirait pas volontiers au mariage de sa fille avec un seigneur non souverain, brusqua le dénoûment de son amour. A la faveur d'un déguisement, elle échappa à la vigilance de ses gardes, joignit Baudouin, qui l'attendait avec des chevaux hors de la ville, et tous deux s'enfuirent en Lorraine. Le roi, très-irrité contre les fugitifs, eut recours, pour les séparer, à un moyen fort en usage à cette époque. A sa demande, les évêques de France excommunièrent Baudouin,

(1) Charles II ne fut couronné empereur qu'en 876.

(2) C'est à tort que quelques compilateurs ont attribué au règne d'Egbert, père d'Ethelwolf, le commencement de la monarchie anglaise; ce fut Athelstan, petit-fils d'Alfred le Grand qui, le premier, s'intitula d'abord roi des Anglais, ensuite roi de toute la Grande-Bretagne. Alfred avait eu seulement le titre de roi des Anglo-Saxons, et Ethelwolf, son père, celui de roi de Wessex.

(1) Dans la suite, il se rendit si redoutable à ses ennemis, qu'il fut surnommé *Bras de Fer.*

comme coupable de rapt d'une veuve; mais le pape, regardant apparemment comme fort douteux que la princesse eût été enlevée de force, ne ratifia pas la sentence épiscopale; au contraire, il s'entremit pour réconcilier les deux amants avec le roi. Charles finit par consentir au mariage de Judith avec Baudouin, bien qu'il ne voulût pas y assister. Toutefois, il érigea la Flandre en comté, afin d'assurer à sa fille un établissement convenable pour une princesse de France. Judith et son mari allèrent à Lille, où ils tinrent une cour brillante, et, dans la suite, ils rentrèrent en grâce auprès du roi.

Camille Lebrun.

Chronique Saxonne. — Asser, *Vie d'Éthelwolf.* — *Chronique de Flandre.* — Lingard, *History of England.* — *Annales Bertiniani.* — Duchêne, Livre VI. — Daniel, *Histoire de France.* — Moréri, *Dictionnaire Historique.*

JUDITH DE NEVERS. *Voy.* Guyot (Mlle).

* **JUDSON** (*Adoniram*), missionnaire américain, né le 9 août 1788, à Maldem (Massachusetts), mort en mer, le 12 avril 1850. Fils d'un ministre congrégationaliste, il fut élevé à l'université de Brown, et entra au séminaire de théologie d'Andover, où il reçut les ordres. Ayant conçu, avec quelques-uns de ses condisciples, le projet de porter l'Évangile aux Indes, il provoqua la fondation d'une Société des Missions étrangères, qui, pour inaugurer ses travaux, résolut de l'envoyer chez les Birmans. Aussitôt qu'il fut marié (1812), il se rendit à Calcutta, où il se rallia à la secte des baptistes; l'année suivante il arriva dans l'empire d'An-nam, et s'établit à Rangoun. Au bout de deux ou trois ans, grâce à un travail persévérant, il fut en état de comprendre et de parler la langue du pays; bientôt les baptistes d'Amérique, touchés de sa résignation et de ses efforts, lui envoyèrent quelques ouvriers, entre autres un compositeur, et les missionnaires de Serampour lui firent présent d'une presse à bras et d'une fonte de caractères birmans. Le premier livre qui sortit de cet atelier improvisé fut un *Abrégé de la Doctrine chrétienne;* puis vinrent des extraits de la Bible, des instructions morales et des prescriptions religieuses. M. Judson visita à différentes reprises l'intérieur de la contrée; il vint à Ava, la capitale, et y eut une entrevue avec le roi, qui lui permit d'ouvrir des écoles et de prêcher publiquement sa religion. Lorsque les Anglais envahirent l'An-nam, sa nationalité le rendit suspect: on le jeta en prison avec tous ses compagnons, et pendant plusieurs mois il fut livré aux plus cruels traitements; pourtant, à la fin de la campagne, on l'employa en qualité d'interprète, et il fut même dépêché au camp anglais pour arrêter les bases d'un traité de paix (1826). Après avoir repris ses travaux et formé un second établissement à Moulméin, il se rendit en 1845 aux États-Unis, où les diverses communions religieuses lui firent un accueil enthousiaste. De retour chez les Birmans en 1846, il retrouva la mission dans l'état le plus florissant; mais les grands travaux qu'il s'était imposés pour achever son *Dictionnaire* ayant délabré sa santé, il résolut d'aller la rétablir à l'île Bourbon; la maladie s'accrut si rapidement qu'il mourut en mer avant d'arriver. Outre les écrits que nous avons cités, on a de ce savant missionnaire : *La Bible,* en birman; Rangoun, 1835, 3 vol. gr. in-8°; 2e édition corrigée; ibid., 1840, in-4°; — *Burmesa and English Dictionary ;* Moulméin, 1849-1852 : le premier travail de ce genre auquel cette langue ait été soumise; Judson, qui en avait depuis longtemps réuni les matériaux, n'imprima que la première partie; le reste fut achevé, d'après ses instructions, par E.-A. Stevens. Le nom de Judson est très-populaire en Amérique; plusieurs pasteurs ont entrepris l'histoire de ses travaux apostoliques. On a aussi écrit la vie de chacune de ses femmes, qui toutes trois paraissent avoir été aussi distinguées par leurs talents que par leurs vertus. La première, *Anna* Hasselline, qui a courageusement partagé ses périls et sa captivité et qui est morte au mois d'octobre 1826, a publié quelques écrits de piété pour les néophytes et une *History of the Burman Mission.* La seconde, veuve d'un missionnaire protestant nommé Boardman, composait des poésies; elle mourut en 1845. La troisième est l'objet de la notice suivante.

Paul Louisy.

Clément, Gillette et Wayland, *Lives of the rev. A. Judson.* — Mme Conant, *The earnest man, a sketch of A. J.;* Boston, 1856. — Allen, *American Biography.* — *The English Cyclopædia* (*Biogr.*).

* **JUDSON** (*Émilie* Chubbuck, mistress), femme du précédent, née à Morrisville (État de New-York), morte le 1er juin 1854. Après avoir été attachée comme professeur au séminaire de femmes d'Utica, elle débuta dans la carrière des lettres par l'insertion de quelques pièces de vers dans le *Knickerbocker Magazine* et le *Weekly Mirror*, sous le pseudonyme de *Fanny Forester*, qu'elle conserva pour toutes ses productions. Étant venue passer l'hiver de 1845 à Philadelphie, elle y connut le docteur Judson, qui la chargea d'écrire la vie de sa seconde femme, morte récemment. Des relations intimes, fondées sur une estime réciproque, s'établirent entre eux; un mariage s'ensuivit (juillet 1846), et miss Chubbuck accompagna son mari dans l'Inde orientale. Après la mort du missionnaire, elle retourna aux États-Unis, où elle traîna, pendant quelque temps, une existence languissante. On a d'elle: *Alderbrook;* 1846, 2 vol., recueil de ses *Esquisses de Village*, qui avaient paru en morceaux détachés; — *A Biographical Sketch of mrs Sarah Judson ;* 1849; — *An Olio of domestic verses;* 1852, mélanges poétiques; — *My two Sisters*, 1 vol., etc.

P. L—y.

Cyclopædia of American Literature.

JUEL (*Niels* ou *Nicolas*), l'un des plus célèbres marins danois, né le 8 mai 1629, mort à Copenhague, le 8 avril 1697. Après avoir étudié l'art nautique en France et en Hollande, il servit sous Martin Tromp et Ruyter, et devint capitaine

d'un vaisseau de guerre hollandais. Retourné dans sa patrie, il reçut le commandement d'une escadre, et prit part à la défense de Copenhague, assiégée par les Suédois (1659). Il fit une descente dans l'île de Gottland, et s'en rendit maître en 1676. Sa flotte, composée de vingt-cinq vaisseaux, fut attaquée, entre Jasmund et Ystad, par une flotte suédoise deux fois plus nombreuse, qui fut repoussée, le 4 juin. Peu de jours après, le 11 juin, ses forces, combinées avec celles du grand-amiral Cornelius Tromp, remportèrent un autre avantage sur les Suédois, près de l'île d'Œland. Le 1er juin 1677, il vainquit l'amiral Sjœblad à Kolbergheide, au sud de l'île de Femern, et l'amiral H. Horn près de Kjœge (1er juillet). De trente-sept vaisseaux de ligne que commandait ce dernier, douze périrent ou tombèrent entre les mains de l'ennemi. Le vainqueur fut nommé grand-amiral-lieutenant, chevalier de l'Éléphant (1679), et reçut en fief l'île de Taasing, près de la Fionie. Chargé de prendre Calmar, il échoua ; mais il fut plus heureux dans son expédition contre Rugen, qu'il conquit en 1678. Sa réputation était telle que le marquis de Preuilly, envoyé au secours du Danemark avec une flotte française de treize vaisseaux, tint à honneur de servir sous ses ordres. Niels Juel était aussi bon que modeste.

Son frère, *Jean* Juel, baron *de Julinge*, mort en 1700, lui fut adjoint en diverses occasions, et contribua grandement par sa prudence à la victoire de Kjœge et à la conquête de Rugen. Il fut l'un des négociateurs de la paix de Lund (1679). Il écrivit : *In Litterarum Studia affectus;* Soræ, 1651, in-4°. E. B.

P. Jespersen, *Ligprædiken over N. Juel.;* Copenhague, 1699, in-fol. — Gjœe, *Ligtale over N. Juel*, ibid., 1853. — Hagerup, *Ligtale over N. Juel;* ib., 1795, in-8°. — H.-G. Garde, *Niels Juel;* ibid., 1842, in-12. — P.-P. *Niels Juel og hans Samtid, historisk Malerie;* ib., 1847-48, 2e édit., 2 vol. in-8° ; trad. en allem., Leipzig, 1848, 2 vol. in-12. — T. de Hofman, *Portraits histor. des Hommes Ill. de Danemark.* — Baden, *Danmarks Riges Hist.*, t. V, p. 117-123, 133, 150. — P. Syv, *Lovskrift over J. Juels og Niels Juels ryggiske Sœtog.*; Copenh., 1674, in-4°. — *Æreminde over J. Juel*; ibid., 1700, in-4°. — N. Jonge, *Vice-admiral J. Juel Liv.*; ib., 1755, trad. en allem. par Mengel ; ibid., 1756, in-8°.

JUÉNIN (*Gaspard*), théologien français, né à Varembon, en Bresse (diocèse de Lyon), en 1650, mort à Paris, le 16 novembre 1713. Entré dans la Congrégation de l'Oratoire, il enseigna la théologie dans plusieurs des maisons de cet ordre et au séminaire de Saint-Magloire à Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones Theologicæ, ad usum seminariorum*, 7 vol. in-12 : l'auteur ayant glissé avec beaucoup d'art dans cet ouvrage quelques opinions nouvellement condamnées, son ouvrage fut proscrit à Rome et par quelques évêques de France ; — *Commentarius historicus et dogmaticus de Sacramentis*; Lyon, 1696, 2 vol. in-fol., dont l'auteur tira *Théorie et Pratique des Sacrements;* Paris, 1701, 3 vol. in-12; — *Théologie morale, ou résolution des cas de conscience sur la vertu, la justice et l'équité;* Paris, 1761, 4 vol. in-12. J. V.

Du Pin, *Biblioth. des Auteurs Ecclés. du dix-septième Siècle*, partie VII, p. 94. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Ladvocat, *Dict. Hist. portatif.*

JUÉNIN (*Pierre*), historien français, né à Bourg en Bresse, le 11 décembre 1668, mort le 17 novembre 1747. Entré dans les ordres, il devint chanoine de la collégiale de Saint-Philibert de Tournus. Il étudia avec soin les actes de cette abbaye, dont il écrivit l'histoire et dont il fut successivement chantre et doyen. On a de lui : *Nouvelle Histoire de l'Abbaye royale et collégiale de Saint-Philibert et de la Ville de Tournus ; enrichie de figures, avec une table chronologique, des remarques critiques sur le tome IV de la nouvelle Gaule chrétienne ; les preuves de l'histoire, le pouillé des bénéfices dépendant de l'abbaye, et un essai sur l'origine et la généalogie de Châlons, de Mâcon et des sires de Beaujeu, par un chanoine de la même abbaye;* Dijon, 1730-1733, 2 vol. in-4°. J. V.

Lelong, *Bibliothèque Historique de la France.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JUERGENSEN (*Guillaume*), littérateur allemand, né à Sleswig, le 5 mars 1789, mort le 5 avril 1827. Son père, employé inférieur au tribunal de Sleswig, voulait lui faire apprendre un métier ; mais, vaincu enfin par les sollicitations du jeune Juergensen, il lui accorda la faculté de s'adonner à une carrière libérale. Après avoir étudié le droit à Kiel et à Gœttingue, Juergensen se fit recevoir avocat en 1812, et se mit à pratiquer dans sa ville natale. Il s'adonna en même temps à la littérature, composant des épigrammes et des comédies qui eurent beaucoup de succès. On a de lui : *Die Brueder* (Les Frères), tragédie; Sleswig, 1821, in-12; — *Gedichte fur meine Binder;* Sleswig, 1826 ; — *Benjamin Schmolk;* Sleswig, 1826, in-8°; étude biographique sur cet hymnographe; — *Kunstlerstolz* (Orgueil d'Artiste), comédie dans les *Ruinen und Bülthen* de Winfried; — *Warum* (Pourquoi), comédie, dans l'*Almanach dramatischer Spiele* de Lebrun (année 1827); — *Oh! oder der Eigenwittzige* (Si! ou le têtu), comédie, dans les *Lesefrüchte* (année 1826); — *Sultan Mammud, oder die beiden Veziere* (dans le même recueil, année 1827); — *Gesammelte poesien* (Recueil de Poésies); Slesvig, 1827 : dans ce livre se trouvent réunies les diverses pièces de poésies que Juergensen avait insérées précédemment dans plusieurs revues. E. G.

Neuer Necrolog der Deutschen, cinquième année, t. I. — Lübker et Schröder, *Lexikon der Schleswig, etc. — Holsteinischen Schrifsteller*, t. I. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, cinquième édition, t. XXIII. — Ersch et Grüber, *Encyklopædie.*

JUGE SAINT-MARTIN (*Jean-Jacques*), agronome et philosophe français, né vers 1750, mort à Limoges, en janvier 1824. Il était ancien professeur d'histoire naturelle à l'École centrale

de Limoges, vice-président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de cette ville, et correspondant de la Société royale d'Agriculture de Paris, qui lui avait accordé une médaille d'or pour les belles pépinières d'arbres indigènes et exotiques qu'il avait su créer et qu'il mettait généreusement à la disposition des cultivateurs de son voisinage. Son exemple et ses instructions ont contribué à améliorer l'agriculture dans le Limousin. On a de lui : *Traité de la Culture du Chêne;* 1788, in-8°; — *Notice des Arbres et Arbustes du Limousin;* Limoges, 1790, in-8°; — *Observations Météorologiques et économiques, faites pendant l'année* 1791, *dans le département de la Haute-Vienne;* 1791, in-8°; — *Proposition d'un Congrès de Paix générale;* 1798, in-12; — *Théorie de la Pensée, de son Activité primitive, et de sa Continuation par les songes;* 1806, in-8°; — *Changements survenus dans les Mœurs des Habitants de Limoges depuis une cinquantaine d'années;* Limoges et Paris, 1817, in-8°.

L—z—E.

Mahul, *Annuaire nécrologique de* 1824.

‡ **JUGELET** (*Jean-Marie-Auguste*), peintre français, né en 1805, à Brest. Élève de M. Gudin, il s'adonna comme lui aux tableaux de marine, commença à exposer au salon de 1831, et fut, à différentes reprises, chargé de reproduire pour les musées de l'État des vues de nos principaux ports. Il a reçu la croix d'Honneur en 1847. Nous citerons parmi ses œuvres : *Baie de Dinan;* 1831; — *Environs de Brest;* 1833; — *Vue de Honfleur;* 1835; — *Port du Conquet;* 1836; — *Rade de Toulon;* 1840; — *Environs de Dieppe;* 1847; — *Combat de* L'Aréthuse *contre* La Belle-Poule, qui se trouve au palais de Versailles; — *Le Port de Gênes;* 1850; — *Vue de Cannes;* 1852; etc.

P. L—Y.

Livrets des Salons. — Siret, *Dict. des Peintres;* 1848.

JUGERMANN (*Valent.*), pseudonyme sous lequel Bruzen de La Martinière (*Antoine-Augustin*), polygraphe français, né à Dieppe, en 1683, mort à La Haye, le 19 juin 1749, a publié les *Entretiens des Ombres aux Champs-Élysées;* Amsterdam, 1723, 2 vol., in-12. « La Martinière, dit Bruys, a tiré ces *Entretiens* d'une énorme compilation allemande, et les a délicatement accommodés au génie de notre langue. »

L—z—E.

Bruys, *Mémoires Historiques*, t. I, p. 151, — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes.*

* **JUGLARIS** (*Louis*), jésuite italien, né en 1607, à Nice, mort en 1653, à Messine. Admis dès l'âge de quinze ans dans la Société des Jésuites, il enseigna d'abord la grammaire; mais son goût marqué pour l'éloquence lui fit donner une chaire de rhétorique, qu'il occupa pendant dix ans. Il fut ensuite appelé à la cour de Savoie pour avoir soin de l'éducation du prince Charles-Emmanuel. On a de lui un grand nombre d'éloges et d'oraisons funèbres; nous citerons : *Funerale fatto a Vittorio-Amedeo, duca di Savoia;* Turin, 1638, in-fol.; — *Christus-Jesus hoc est Dei hominis Elogia centum;* Gênes, 1641, in-4° : ouvrage plusieurs fois réimprimé; — *Inscriptiones, Epitaphia et Elogia;* Lyon, 1644, in-4° : — *Ariadne Rhetorum;* Turin, 1657, in-8°; — *La Scuola della Verità;* Turin, 1650, in-4°; trad. en français, Lyon, 1672; — *Avanzi pretiosi della Sacra Eloquenza;* Milan, 1712, in-4°.

P. L—Y.

Moréri. — *Bibliothèque Sacrée.* — *Dictionnaire historique de la Provence.* — *Journal des Savants*, avril 1710. — *Biblioth. de la Compagnie de Jésus.*

JUGLER (*Jean-Frédéric*), littérateur allemand, né le 17 juillet 1718, à Wettebourg, près Naumbourg, mort à Lunebourg, le 9 janvier 1791. Fils d'un ministre protestant, il fit de bonnes études à l'université de Leipzig, et débuta dans la carrière des lettres par quelques articles insérés dans les *Acta Eruditorum* (1738-1750). En 1744 il obtint une place au collége de Weissenfels, et deux ans plus tard il devint inspecteur de l'Académie des Nobles (*Ritterakademie*) de Lunebourg. Des revers de fortune et d'autres malheurs troublèrent les dernières années de sa vie. Il devint aveugle, et se vit forcé à vendre sa belle bibliothèque, composée de 8,000 volumes et de 9,000 dissertations. Il supporta ces coups du destin avec le courage du sage, et garda jusqu'aux derniers moments de sa vie une grande sérénité d'esprit à l'épreuve des plus grandes douleurs. Ses principaux ouvrages sont : Ἀνδραποδοκαπηλεῖον, *sive de nundinatione servorum apud veteres. Accedit Medicus Romanus servus, sexaginta solidis æstimatus, rarissimum nostris in oris opusculum;* Leipzig, 1741, in-8°; — *Commentatio de Eruditione Theodoræ Augustæ;* Hambourg, 1742, in-4°; — *De Poesia Ciceronis ex historia literaria;* Leipzig, 1744, in-4°; — *De Insignibus Germanorum in Jurisprudentiam elegantiorem meritis;* Lunebourg, 1853, in-4°; — *Beitræge zur juristischen Biographie oder genaue literarische und kristiche Nachrichten von dem Leben und den Schriften verstorbener Rechtsgelehrten und Staatsmaenner welche sich in Europa berühmt gemacht haben* (Biographies d'Hommes de Droit, ou notices littéraires et critiques sur la vie et les œuvres de quelques jurisconsultes et hommes d'État devenus célèbres en Europe); Leipzig, 1773-1780, 6 vol. Cet ouvrage est consulté avec fruit.

R. L.

Weidlich, *Geschichte der jetzlebenden Rechtsgelehrten*, vol. I, p. 432. — Weidlich, *Biographische Nachrichten von Rechtsgelehrten*, vol. I, p. 380. — Winckler, *Nachrichten von niedersaechsischen berühmten Leuten*, vol. I, p. 358. — Sax, *Onomasticon Literarium*, P. VI, p. 742. — Koppe, *Juristischer Almanach auf das Jahr* 1792. — Schlichtegroll, *Nekr. auf das Jahr.* 1790.

JUGONI. *Voy.* INGONI (*Giovanni-Battista*).

JUGURTHA (dans les historiens grecs Ἰουγούρθας ou Ἰογόρθας), roi des Numides, petit-fils de Massinissa, né vers 154 avant J.-C., mort

en 104. Il était fils de Mastanabal (le plus jeune fils de Massinissa) et d'une concubine. Sa naissance illégitime le fit négliger par Massinissa; mais Micipsa, en montant sur le trône en 149, le reconnut pour son neveu, et ordonna de l'élever avec ses propres enfants, Hiempsal et Adherbal. Dès son adolescence, Jugurtha se distinguait dans les exercices du corps et de l'esprit. Micipsa s'en réjouit d'abord, puis il s'en alarma pour ses enfants, craignant l'ambition de Jugurtha et la faveur qui s'attachait à lui. Cependant, comme il n'osait s'en défaire, il imagina de l'exposer aux dangers de la guerre, et le mit à la tête des Numides qu'il envoyait au siége de Numance, en 134. Là Jugurtha gagna promptement la faveur de Scipion, tant par sa bravoure que par sa prudence dans les conseils. Les illustres Romains qui étaient dans le camp ne manquèrent pas de l'exciter à s'emparer du trône après la mort de Micipsa; mais Scipion l'exhorta à rechercher plutôt l'amitié du peuple romain que l'appui de quelques hommes, et il lui donna pour son roi une lettre où il faisait de lui un tel éloge que Micipsa l'adopta et l'institua son héritier, conjointement avec ses fils, auxquels il recommanda de suivre ses exemples. A sa mort, en 118, ce prince adressa à Jugurtha de touchantes paroles. Quand il eut fermé les yeux, on procéda au partage de ses États. Jugurtha avait proposé précédemment l'annulation des actes faits par Micipsa pendant les cinq dernières années de son règne: « Volontiers, avait répondu Hiempsal, car il n'y en a que trois qu'il t'a adopté. » Depuis ce moment, la mort d'Hiempsal fut résolue, et comme il logeait à Thirmida, chez un des licteurs de Jugurtha, celui-ci le fit égorger pendant la nuit, dans l'appartement d'une esclave chez laquelle il s'était enfui au moment où l'on pénétrait dans sa demeure. Ce meurtre augmenta le nombre des partisans d'Adherbal; mais les plus belliqueux se déclarèrent pour Jugurtha, qui prit toutes les villes du royaume, et remporta une victoire qui lui assura le pouvoir. Adherbal s'enfuit à Rome; il y fut suivi par les envoyés du vainqueur, chargés de corrompre le plus de sénateurs qu'ils pourraient. Ce moyen réussit. Des commissaires furent dépêchés en Numidie pour partager cet État entre les prétendants et connaître du meurtre d'Hiempsal. Ils justifièrent ce crime, et donnèrent à Jugurtha la plus riche part des États de Micipsa, en 117. A peine furent-ils partis, que Jugurtha fit une nouvelle irruption dans les terres de son frère adoptif; ni représentations ni prières ne purent l'arrêter. Cette invasion fut suivie d'une attaque générale; il fallut combattre, et les deux armées campèrent près de Cirte. Une surprise nocturne mit le camp d'Adherbal en déroute, et ce roi fut obligé de s'enfermer dans la place, qui ne put tenir que grâce à la résistance de la garnison romaine. Jugurtha en pressa le siége, voulant finir la guerre avant que Rome pût envoyer ses commissaires. A l'arrivée de ceux-ci, il prétexta des embûches de la part d'Adherbal, se présenta comme provoqué, et dit qu'il en référerait au peuple romain. Les commissaires ne purent même approcher d'Adherbal, et le siége continua. Jugurtha sut encore éluder une députation nouvelle, et quitta Scaurus, qui l'avait mandé dans la province romaine, sans lui donner satisfaction. Cirte s'étant rendue en 112, il égorgea Adherbal et tous les Numides, en dépit de la capitulation.

Le sénat se décida enfin à envoyer une armée en Afrique; le commandement échut au consul Calpurnius. Les Romains entrèrent en Numidie et y occupèrent beaucoup de villes. L'or de Jugurtha arrêta Calpurnius et Scaurus son lieutenant; ce prince vint donc au camp romain, où il fit une feinte soumission, et le consul retourna à Rome, laissant tout en paix. Mais le tribun Memmius, indigné de tant de corruption, fit décréter par le peuple que L. Cassius serait envoyé en Afrique pour s'emparer de Jugurtha et l'amener à Rome : ce roi y parut en habit de suppliant en 111. Alors Memmius le somma de déclarer quels Romains étaient ses complices, et rappela tous ses crimes; mais C. Bæbius, autre tribun, que le roi de Numidie avait gagné, ne permit pas qu'il répondît, et l'assemblée se dispersa sans résultat. L'audace de Jugurtha s'en accrut à ce point qu'il fit tuer dans Rome même Massiva, petit-fils de Massinissa, qui briguait le royaume de Numidie. Bomilcar fut accusé de ce meurtre, et quoique Jugurtha eût donné des otages pour lui, il le fit évader et partit lui-même sur l'ordre qui lui fut donné de quitter l'Italie. Salluste rapporte qu'en sortant de Rome, il s'écria : « O ville vénale, et qui périrait bientôt si elle trouvait un acheteur ! » La guerre, qui recommença aussitôt, fut conduite d'abord par le consul Albinus en 110. Après son départ, son lieutenant Aulus fut attiré dans une position défavorable, et battu complétement. Il fut obligé de passer sous le joug, et d'évacuer la Numidie dans les deux jours. Cependant cette capitulation fut annulée par le sénat. Alors le commandement échut à Metellus, qui se hâta d'achever ses préparatifs et de rétablir la discipline dans les débris de l'armée d'Aulus; bientôt il remporta une victoire décisive, en 109. Jugurtha était sur le point de se rendre; mais, craignant le châtiment de ses forfaits, il assembla une nouvelle armée avec laquelle il harcela les Romains, et, sans jamais accepter le combat, il leur faisait quelquefois éprouver de grandes pertes. Metellus ne put prendre Zama; il ramena ses troupes dans la province romaine, en 108. Quelque temps après, une conspiration tramée par Bomilcar fut sur le point de livrer Jugurtha aux Romains. Mais, sur ces entrefaites, les intrigues de Marius firent rappeler Metellus, dont il était le lieutenant; le général venait de remporter une victoire et de prendre Thala. Jugurtha s'était enfui chez Bocchus, où il formait une armée, quand, en 107, Marius arriva de Rome,

où il avait obtenu le consulat et brigué le commandement, au grand déplaisir de Metellus. Jugurtha et son nouvel allié, Bocchus, dispersèrent alors leurs troupes dans l'espoir de diviser aussi l'armée romaine; mais Marius ne donna point dans cette embûche, il fit le siége de Capsa, qu'il prit ainsi que le fort de Mulucha. Alors Jugurtha avertit Bocchus qu'il était temps de livrer bataille. Les Romains étaient en marche vers leurs quartiers d'hiver : les deux rois les surprirent, et les attaquèrent à l'improviste; mais Marius se défendit vaillamment, et vint occuper deux hauteurs sur lesquelles il campa la nuit. Tout à coup, au point du jour, il tomba sur l'ennemi et le tailla en pièces. Quatre jours plus tard, Jugurtha et Bocchus livrèrent un nouveau combat aux environs de Cirte; Sylla s'y distingua. Jugurtha faillit ressaisir la victoire; il courait partout, s'écriant qu'il avait tué Marius; mais celui-ci se montra bientôt dans la mêlée : le carnage fut horrible. Bocchus demanda la paix, et consentit à livrer Jugurtha, qu'il attira chez lui sous prétexte de négociation, l'an 106 av. J.-C. Le captif fut chargé de chaînes, et conduit à Marius par Sylla. On le réserva pour orner le triomphe des vainqueurs, qui eut lieu le 1er janvier 104. Salluste, à qui nous avons emprunté presque tous les détails qui précèdent, se tait sur la mort de Jugurtha; elle nous est connue par le récit de Plutarque. « On rapporte, dit cet historien, que pendant la marche triomphale, Jugurtha perdit la raison. La cérémonie finie, il fut conduit dans une prison, où les licteurs, pressés d'avoir sa dépouille, déchirèrent sa robe et lui arrachèrent les bouts des oreilles pour avoir les anneaux d'or qu'il y portait. Jeté nu dans un cachot, et frappé d'égarement, il dit avec un sourire : « Par Hercule ! que vos étuves sont froides ! » Après avoir lutté cinq jours entiers contre la faim, conservant toujours le désir et l'espérance de vivre, il trouva enfin, dans une mort misérable, la juste punition de ses forfaits. » Ses deux fils, qui avaient précédé le char de Marius, furent relégués à Venusia, où ils passèrent leur vie dans la captivité. — Jugurtha était un véritable chef barbare, audacieux, actif, perfide, sanguinaire, ne manquant pas de talents militaires, mais incapable de cette suite dans les idées et dans les actes qui commande le succès. Il dut sa réputation à sa manière de combattre, à son genre de guerre parfaitement approprié au sol de la Numidie, et qui, nouveau pour les Romains, leur inspira des craintes exagérées; il la dut aussi à l'incapacité de ses premiers adversaires; mais si sa gloire a traversé les siècles, il faut l'attribuer surtout à l'admirable récit de Salluste. Le livre de Salluste a pour nous un nouvel intérêt depuis que les armées françaises ont eu à combattre, dans les mêmes lieux, des chefs qui rappellent à bien des égards le fils de Mastanabal. [DE GOLBÉRY, dans l'*Encycl. des G. du M.* avec additions par Y.]

Salluste, *Jugurtha*. — Tite Live, *Epitome*, LXII. LXIV-LXVII. — Plutarque, *Marius*, 7, 10 · *Sulla*, 3, 6. — Appien, *Hisp.*, 89; *Numid.*, 2-4. — Diodore, *Excerpta*, l. XXXV. — Dion Cassius, *Fragmenta*, 167-169. — Velleius Paterculus, II, 11, 12. — Orose, V, 15. — Eutrope, IV, 26, 27. — Florus, III, 2.

JUIGNÉ-BROISSINIÈRE (D..... DE), sieur DE MOLIÈRE, compilateur français au dix-septième siècle. Il était gentilhomme angevin et avocat au parlement, et publia un *Dictionnaire Théologique, Historique, Poétique, Cosmographique et Chronologique ;* Paris, 1644, in-4°; Rouen, 1668, etc. L'auteur a profité de l'ouvrage de Charles-Étienne, mais il y a ajouté des articles nouveaux. « Presque toutes les additions sont tirées des ouvrages de Magin et de Sébastien Munster, auteurs peu estimés pour avoir trop donné dans les fables, disait Moréri dans la préface de son *Dictionnaire*. Ainsi ce nouveau dictionnaire est peu utile pour les jeunes gens qui ne savent pas distinguer le vrai d'avec le faux. » Malgré les fautes qu'on trouva dans le livre de Juigné, il n'en parut pas moins d'une douzaine d'éditions en moins de trente ans. « Le défaut de critique, dit la *Biographie* Chaudon et Delandine, les anachronismes, les articles tronqués, les erreurs sans nombre, l'incorrection et la foiblesse de style, n'arrêtoient pas les lecteurs, auxquels une pareille compilation manquoit. »

J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.*

JUIGNÉ (*Antoine-Éléonore-Léon* LECLERC DE), prélat français, né à Paris, en 1728, mort, dans la même ville, le 19 mars 1811. Sa famille appartenait à la province du Maine. A l'âge de six ans, il perdit son père, qui fut tué au combat de Guastalla. Il fit ses études au collége de Navarre, à Paris, y acheva sa philosophie, entra au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, et prit ses degrés dans la société des théologiens de Navarre. L'évêque de Carcassonne, qui était un de ses parents, l'avait pris pour grand-vicaire, lorsqu'on lui confia les fonctions d'agent-général du clergé, fonctions qui conduisaient ordinairement à l'épiscopat. En effet, après avoir refusé le siége de Comminges, il accepta celui de Châlons (1764). Il sévit avec rigueur contre le jansénisme, reconstruisit le grand séminaire de sa ville épiscopale, en établit un second, et après l'incendie de Saint-Dizier, en 1776, où il accourut, malgré une distance de quatorze lieues, et où il s'exposa à de grands dangers, il fonda dans sa ville épiscopale un bureau de secours pour le soulagement des victimes de ces sortes de désastres. L'archevêché de Paris étant devenu vacant par la mort de Christophe de Beaumont en 1781, le roi désigna pour lui succéder Juigné, qui auparavant avait refusé de passer à Auch. Il n'accepta que sur des ordres réitérés, et consacra les revenus considérables de sa nouvelle place à des œuvres de bienfaisance. Dans le rigoureux hiver de 1788, il vendit sa vaisselle, et engagea

son patrimoine pour venir au secours des malheureux. Nommé député aux états généraux, ainsi que ses deux frères, il se joignit à la portion de la chambre du clergé qui se montra opposée à la réunion avec le tiers état. Cette résistance ne lui fut pas pardonnée; le 24 juin 1789 il fut accueilli par de vives marques d'improbation, et sa voiture fut poursuivie à coups de pierres. Deux jours après, cependant, il suivit l'exemple des membres du clergé qui s'étaient réunis aux députés des communes, et devint alors l'objet d'une ovation populaire. Il était présent à la fameuse séance du 4 août, où chacun vint faire le sacrifice de ses priviléges : Juigné crut que ce retour à l'égalité évangélique aurait des suites favorables, et il fit la proposition de chanter un *Te Deum* pour célébrer cet heureux rapprochement. Désespérant bientôt de voir l'ordre se rétablir, il demanda l'agrément du roi pour se retirer, et il quitta la France. La constitution civile du clergé ayant été votée et le siége de Paris déclaré vacant, Gobel fut élu à cette place. Juigné s'arrêta d'abord à Chambéry, puis il alla s'établir à Constance. L'arrivée des troupes françaises le força à s'éloigner (1799); il fut très-bien accueilli à Augsbourg par l'électeur de Trèves. En 1802, sous le consulat, il revint en France, après s'être démis de sa prélature entre les mains du souverain pontife, par suite du concordat. « Il passa le reste de ses jours au sein de sa famille, dit la *Biographie* Rabbe, et avec beaucoup de simplicité : il allait quelquefois au palais archiépiscopal visiter, sans aucun regret, son successeur, le cardinal de Belloy, de qui il était reçu avec empressement. L'étude suffisait à ses loisirs; il l'avait toujours aimée, et la littérature profane même ne lui était pas étrangère. Doué d'une forte mémoire, il connaissait tellement la Bible qu'on ne pouvait, assure-t-on, lui en citer des passages sans qu'il n'indiquât aussitôt le chapitre et même le verset auquel ils appartenaient. » Outre des mandements estimés, on a de lui : *Rituel;* Châlons, 1776, 2 vol. in-4°; réimprimé avec de nombreux changements sous le titre de *Pastoral de Paris;* Paris, 1786, 3 vol. in-8°. Ce livre, attaqué par les jansénistes dans les *Réflexions sur le Rituel*, les *Observations sur le Pastoral*, l'*Examen des Principes du Pastoral sur l'Ordre*, *la Pénitence*, *le Mariage*, etc., fut dénoncé au parlement le 19 décembre 1786, par Robert de Saint-Vincent. Charlier, ancien bibliothécaire de l'archevêque et un de ceux à qui on attribue en partie les changements faits dans la seconde édition, a donné en un volume l'*Abrégé du Pastoral.*

Un des neveux de l'archevêque de Paris, le marquis *Jacques-Marie-Anatole* DE JUIGNÉ, appelé à la pairie par Charles X, en 1827, est mort en 1845, à l'âge de cinquante-sept ans. J. V.

L'abbé Jallabert, *Oraison funèbre de M. de Juigné, ancien archevêque de Paris.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.*

JUILLARD (*Laurent*), abbé DU JARRY, poëte et prédicateur français, né vers 1658, à Jarry, près de Saintes, mort en 1730, dans son prieuré de Notre-Dame du Jarry. Il s'adonna de bonne heure à la poésie et à la prédication, et quoique poëte médiocre, il remporta deux prix à l'Académie Française, en 1679 et en 1714. Dans ce dernier concours, il avait eu Voltaire pour adversaire, et l'avait emporté sur lui. Celui-ci se vengea en livrant quelques bévues de l'abbé à la risée publique. En 1683, l'abbé du Jarry avait partagé le prix de l'Académie avec La Monnoye. On a de Juillard : *Recueil de divers Ouvrages de Piété;* Paris, 1688, in-12; — *Sentiments sur le Ministère Évangélique, avec des réflexions sur le Style de l'Écriture Sainte et sur l'Éloquence de la Chaire;* Paris, 1689, in-12; réimprimé avec une deuxième partie sous ce titre : *Le Ministère Évangélique, ou réflexions sur l'éloquence de la Chaire et la parole de Dieu;* Paris, 1726, in-12; — *Panégyriques choisis;* Paris, 1700, in-12; — *Dissertations sur les Oraisons funèbres;* Paris, 1706, in-12; — *Panégyriques et Oraisons funèbres;* Paris, 1709, 2 vol. in-12; — *Harangues* de M. De Vaumorière; 3e édition, Paris, 1713, in-4°; — *Essais de Sermons pour les Dominicales et l'Avent;* Paris, 1696, 3 vol. in-8°; — *Poésies chrétiennes, héroïques et morales;* Paris, 1715, in-12. J. V.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., Hist., Crit. et Bibliogr.*

JUILLET, acteur et chanteur français, né à Paris, en 1755, mort d'apoplexie, le 30 mai 1825. Après avoir été militaire et cuisinier, il se fit comédien, et il avait vraisemblablement joué en province lorsqu'il fut engagé au théâtre comique et lyrique de la rue de Bondy, dont l'ouverture eut lieu en 1790. Juillet fut le sujet le plus remarquable de ce théâtre, dont il aurait pu faire la fortune, et qui succomba dès qu'il l'eut quitté. Il attira la foule pendant plus de cent représentations en jouant *Nicodème dans la Lune*, du cousin Jacques. Dès l'année suivante, il fut engagé au théâtre de Monsieur (depuis Feydeau), où il débuta par le rôle de Gaillardin dans l'*Histoire universelle*, du cousin Jacques; mais il n'y eut qu'un médiocre succès. Il prit sa revanche par le rôle de Thomas du *Club des Bonnes Gens*. En 1792, il créa de la manière la plus vraie et la plus plaisante les rôles du jardinier ivrogne dans *Les Visitandines* et de l'invalide Germond dans *L'Amour filial, ou la jambe de bois*. Il n'eut pas moins de succès en 1793 dans *Cadichon, ou les Bohémiens*, dans *La Papesse Jeanne*, et, en 1795, dans le fermier Thomas du *Traité nul*, dans le père Bontemps de *La Petite Nanette*, dans *Jean-Baptiste*, etc. Le rôle du porteur d'eau Mikeli, dans *Les deux Journées*, en 1800, mit le sceau à sa réputation.

Après la réunion des deux troupes d'opéra-comique de la salle Favart et de la salle Feydeau, en 1801, Juillet devint sociétaire de la nouvelle entreprise. Il prit sa retraite en 1821. « Ce comédien, dit la *Biographie* Rabbe, honora sa profession par son talent et sa probité. Son jeu naturel et piquant, l'extrême mobilité de ses traits, la vivacité de son dialogue, le mordant de sa diction, une grande habitude de la scène, le rendirent longtemps un acteur vraiment précieux, en qui l'on voyait toujours le personnage et presque jamais le comédien. Tontefois on trouvait sa manière un peu uniforme, sa diction quelquefois incorrecte. Il avait moins de profondeur, de tact et de finesse que de rondeur et de gaîté naturelle. » J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Champagnac, dans le *Diction. de la Conversation*, supplément.

***JUILLY** (*Charles* COTHIER, seigneur DE), historien français du seizième siècle. Gentilhomme d'un esprit cultivé, il appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Bourgogne; on le connaît aussi sous le nom de *Charles de Flavigny*. Son fils, M. de Saint-Anthot, fut fait prisonnier à la bataille de Coutras. On a de lui : *Les Rois de France;* Paris, 1592, in-8°; 2e édit., 1594 : abrégé historique depuis Pharamond jusqu'à Hugues Capet, dans lequel il attaque vivement Du Haillan et tâche de le réfuter; — *Consolation du sieur de Juilly à son fils prisonnier;* Châlons-sur-Saône, 1592, in-12. P. L—Y.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — Le Gendre, *Jugement sur les Historiens de France.* — Lelong, *Bibliothèque Historique.* — *Les Auteurs de Bourgogne*, t. Ier.

JULES Ier (Saint), trente-quatrième pape (1), né à Rome, et mort dans la même ville, le 12 avril 352. Il fut élu évêque de Rome le 6 février 337 (et non pas le 18 janvier, comme l'ont prétendu quelques historiens) pour remplir le siége laissé vacant par la mort de saint Marc, arrivée le 7 octobre 336. Saint Jules soutint la cause de saint Athanase contre les ariens, et le reçut avec honneur à Rome lorsqu'il vint se défendre contre les eusébiens. Jules Ier provoqua un concile à ce sujet en 342, et, après une longue enquête, rétablit Athanase sur le siége d'Alexandrie. Les eusébiens se plaignirent; Jules Ier leur répondit, dans une lettre qui, suivant Tillemont, peut être regardée comme un des plus beaux monuments de l'antiquité. Il leur reprocha surtout d'abandonner la doctrine du concile de Nicée pour embrasser des hérésies condamnées. Ces sujets de division entre les Orientaux et les Occidentaux firent désirer un concile qui pût réunir les champions des deux Églises. On le tint en 344 à Sardique (*Sophia*), capitale de la Bulgarie. Il s'y présenta trois cents évêques environ, outre les légats pontificaux. Les prélats ajoutèrent vingt canons à ceux de Nicée. Saint Athanase fut confirmé sur le siége d'Alexandrie. Ce pape, suivant Athanase le Bibliothécaire, ordonna que tous les actes ecclésiastiques seraient dressés par le primicier des notaires apostoliques. Pagi a prétendu que Jules Ier ordonna que l'on fêterait Noël le 25 décembre; mais toutes les *Coll. Concil.* prouvent que l'institution de cette grande fête est postérieure au règne de Jules Ier. Ce pape fut enterré dans le cimetière de Calépode, sur la voie Aurélienne, et ensuite transporté dans l'église de Santa-Maria-*in-Transtevere*. Libère lui succéda. A. L.

(1) Trente-cinquième selon Artaud de Montor.

Saint-Athanase, *Apolog.*, 2, et *Epist. ad Solit.* — Socrate, lib. II et III. — Gennade, *De Script. Eccles.* — Baronius, *Ann. Eccl.* — Pagi, *Breviar. Pont. roman.* — De Tillemont. — Sozomène, *De Sect.*, *Act.* 8. — Artaud de Montor, *Histoire des Souverains Pontifes*, t. I, p. 160-165. — Louis Jacob, *Biblioth. Pontif.* — De Launoi, *Epist.* — Stillingfleet, *Antiquit.* — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du quatrième siècle.* — Baillet, *Vies des Saints*, 12 avril.

JULES II (*Julien* DE LA ROVÈRE), deux cent vingt-cinquième pape, successeur de Pie III, né à Albizale, près de Savone, en 1441, élu le 1er novembre 1503, sacré le même jour, couronné le 19, mourut dans la nuit du 10 au 21 février 1513. A la mort d'Alexandre VI, Julien de La Rovère, ennemi déclaré de ce pontife, cherchait depuis longtemps déjà à se concilier les sympathies de la France. Élevé successivement sur les siéges de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bologne, d'Avignon et de Mende, fait cardinal par Sixte IV, son oncle, qui lui avait confié le commandement des troupes ecclésiastiques dirigées contre les révoltés de l'Ombrie, Julien jouissait d'une grande influence. Le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, ministre de Louis XII, briguait la tiare; Julien promit de tout mettre en œuvre pour la lui faire donner. Mais ces protestations de dévouement n'étaient qu'une ruse au moyen de laquelle il espérait déguiser sa propre ambition. La situation d'ailleurs était difficile; l'armée française, qui approchait et tenait Rome en respect, pesait d'un grand poids dans la balance, et semblait assurer l'élection du cardinal d'Amboise. Julien de La Rovère comprit que le moment n'était pas encore venu pour lui de se mettre en avant; il prit une autre voie; il fit sentir aux cardinaux italiens qu'il était de leur intérêt d'élire un pape italien; il persuada sans peine aux Espagnols que, s'ils nommaient un Français, le royaume de Naples était perdu pour l'Espagne; et, tout en continuant de laisser croire au cardinal d'Amboise qu'il défendait ses intérêts, il mania si habilement les esprits que le choix du conclave tomba sur Piccolomini, qui prit le nom de Pie III; ses vertus le rendaient sans doute digne du pontificat; mais il était trop âgé et trop infirme pour en porter longtemps le fardeau; dans l'intervalle, Julien comptait affaiblir la faction française, éloigner les troupes du roi et s'assurer les voix pour le prochain conclave. Tout marcha suivant ses désirs; Pie III mourut le 13 octobre, vingt-six jours après son élection. Julien ne perdit pas de temps; le car-

dinal Ascagne se laissa séduire par la promesse du rétablissement des Sforces dans Milan; le cardinal de Carvajal, par l'espoir de la conservation de Naples à l'Espagne; restait le plus influent de tous, le cardinal de Valentinois : un traité fut conclu par lequel Julien s'engageait à lui conférer la charge de gonfalonnier et celle de général des troupes ecclésiastiques; le duc, de son côté, garantit les suffrages des créatures d'Alexandre VI. S'il faut en croire Varillas (*Anecdotes de Florence*, p. 229), Julien, pour se concilier le duc de Valentinois, lui aurait déclaré qu'il était son père, lui prouvant que Vanozza, mère du duc, avait été en même temps sa maîtresse et celle d'Alexandre VI. Julien prit enfin si bien ses mesures qu'il fut élu au premier scrutin. Mais la chrétienté se montra scandalisée des intrigues qui, dominant chaque conclave, décidaient l'élection du vicaire de Jésus-Christ. Jules II, une fois son ambition satisfaite, consentit à mettre un frein à celle des autres; par une bulle du 14 janvier 1505, il prononça la nullité de toute élection obtenue par simonie, et ordonna que dans ce cas on pourrait agir contre l'élu comme contre un hérétique, et implorer le secours du bras séculier. Enfin, voulant marquer son pontificat par une entreprise impérissable, il résolut de faire reconstruire l'église de Saint-Pierre, qui, bâtie par Constantin, tombait en ruines. Il publia des indulgences pour tous ceux qui contribueraient à l'érection de ce monument, dont le célèbre Bramante avait dessiné le plan, et qui ne devait pas avoir d'égal. En présence des cardinaux et d'un nombre immense de prélats, Jules posa lui-même, le 18 avril 1506, la première pierre du nouveau temple, qui, dix ans plus tard, devait être la cause indirecte d'un soulèvement contre Rome, et enlever la moitié de l'Europe à la domination de la papauté. Julien de La Rovère avait pris le nom de *Jules*, en mémoire de Jules César, dont il admirait le génie guerrier et qu'il cherchait à imiter; il le prouva dès les commencements de son pontificat. Audacieux et infatigable, résolu à jouer le premier rôle dans les affaires politiques de l'Europe, il voulut avant tout reprendre les places démembrées du domaine de l'Église, et renvoyer les Français au delà des Alpes. Il leva des troupes, se mit à leur tête, et s'empara de Pérouse sur Baglioni et de Bologne sur Jean Bentivoglio. Quant aux Français, Jules se rappelait les inquiétudes que Charles VIII avait données à Alexandre VI; il n'osa donc pas se déclarer ouvertement contre eux. Il fit agir en secret la populace de Gênes, qui se souleva. Ce soulèvement prit bientôt le caractère d'une révolte contre l'autorité royale; un simple teinturier, Paul de Nove, fut élu duc par les Génois. Louis XII se dirigea aussitôt à la tête de cinquante mille hommes contre la cité rebelle. Jules s'adressa alors à l'empereur Maximilien : il lui présenta l'entreprise de Louis XII comme un prétexte pour troubler le repos de l'Italie et rendre encore une fois la France arbitre de l'élection des papes. Maximilien se laissa facilement persuader; toutes les forces de l'empire se réunirent, et une armée nombreuse s'avançait vers l'Italie, quand on apprit que Louis XII venait de licencier ses troupes; il avait fait plus encore, il avait cherché à se ménager un allié dans Ferdinand d'Aragon, à qui il avait abandonné tous ses droits sur le royaume de Naples et donné sa nièce en mariage. Battu de ce côté, Jules s'attaqua aux Vénitiens; il leur redemanda les villes qu'Alexandre VI avait prises sur eux, et dont ils s'étaient ressaisis après la mort de ce pontife. Sur leur refus, il prépara tout pour la guerre. Incapable de la soutenir seul, il réunit l'Europe contre eux; la ligue dite *de Cambrai* entre l'empereur Maximilien, le roi de France Louis XII et Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, fut signée en 1508 et ratifiée par une bulle, le 22 mars 1509. Les Vénitiens, consternés, offrirent alors de se soumettre aux conditions précédemment posées par Jules II; il resta sourd à leurs instances, et, contre ses habitudes, c'est au moyen des armes spirituelles qu'il commença à soutenir ses alliés. Il publia contre les Vénitiens une bulle qui leur accordait vingt-quatre jours pour restituer tous les domaines qu'ils avaient usurpés, et même les revenus qu'ils en avaient tirés; les menaçant de mettre en interdit la ville de Venise et toutes les terres qui en dépendaient, et d'abandonner les personnes et les biens à quiconque pourrait s'en emparer. La bulle fut soumise au sénat, qui, suivant l'ancienne coutume, en appela au prochain concile. Dès que Jules eut connaissance de cet appel, il lança une seconde bulle (1er juillet) par laquelle il prétendait interdire les appels dans tous les États catholiques. Mais pendant que Jules faisait un si étrange abus des armes spirituelles, Louis XII s'avançait à la tête de quarante mille hommes, et le 14 mai eut lieu la bataille d'Agnadel, où les Vénitiens perdirent près de dix mille hommes, et qui permit au roi de France de recouvrer en dix-sept jours toutes les villes dépendantes du duché de Milan. Les troupes du pape, commandées par le duc d'Urbin, neveu de Jules, firent en même temps de grands progrès dans la Romagne, et s'emparèrent de tous les domaines démembrés du saint-siége; l'empereur, de son côté, pénétra en Italie, et reprit sans efforts toutes les places que les Vénitiens lui avaient enlevées. Il ne restait plus au vaincu qu'à implorer la clémence des vainqueurs. Le doge écrivit au pape dans les termes les plus soumis, le laissant maître de fixer lui-même les conditions du pardon. Jules avait voulu humilier Venise, mais non la ruiner; sa jalousie contre la France lui faisait chercher partout des alliés, et il saisit avec empressement l'occasion de se concilier les Vénitiens; leurs ambassadeurs furent donc accueillis avec de grands égards, et, le 25 février 1510, ils reçurent solennellement l'absolution.

La haine politique du pape contre les Français était encore augmentée par des ressentiments personnels auxquels Louis XII avait donné naissance; il ne cachait pas assez sa répulsion pour Jules II, qu'il désignait souvent par le nom d'*ivrogne*, outrage qui, non sans raison, était très-sensible au pape. Celui-ci parvint, à force de promesses, à mettre dans ses intérêts Ferdinand d'Aragon; les Vénitiens, en haine des Français, étaient tout dévoués au saint-siége; Henri VIII, gendre de Ferdinand, fut gagné par des présents, et augmenta la ligue; le duc d'Urbin entretenait des intelligences dans Gênes; douze mille Suisses étaient prêts à faire irruption sur le Milanais; il ne manquait plus qu'un prétexte pour engager la lutte. Jules imagina de demander à Louis XII la restitution de quelques villes sur lesquelles le saint-siége avait des prétentions. Le roi refusa; Jules l'excommunia, mit la France en interdit, et la donna à qui pourrait la prendre. Puis, se livrant à toute la fougue de son caractère, il attaque le duc de Ferrare, son ennemi et le protégé de Louis XII. Avant d'entreprendre une guerre contre le pape, Louis XII voulut avoir l'avis des théologiens; une assemblée de l'Église gallicane s'ouvrit à Tours à la fin de septembre 1510; huit propositions y furent discutées; on décida que le roi de France pouvait sans scrupule faire la guerre au pape, se soustraire à son obéissance et mépriser ses censures, attendu que Jules avait soulevé contre la France d'autres souverains, et faisait actuellement une guerre injuste au duc de Ferrare; on convint en même temps que si le pape ne voulait pas accepter les moyens de conciliation qui lui seraient proposés, on convoquerait un concile général. A cette nouvelle, Jules prononce l'excommunication contre tous les évêques et ecclésiastiques qui assisteraient aux assemblées du clergé de France ou au concile, contre le duc de Ferrare, contre le maréchal de Chaumont et tous les officiers qui servaient en Italie à la solde du roi de France. Jules II, sortant de Rome, avait, dit-on, jeté dans le Tibre les clefs de saint Pierre, en s'écriant : « Puisqu'elles ne peuvent pas me servir dans les combats, je n'ai plus besoin que de l'épée de saint Paul. » La lutte continuait donc avec fureur, activement menée d'ailleurs par le maréchal de Chaumont. Jules, surpris par lui dans Bologne, dut céder aux instances des prélats qui l'accompagnaient, et consentit à traiter avec le maréchal; mais, pendant les négociations, l'armée vénitienne approcha, et Jules put regagner Ferrare. Bologne fut prise; Jules mit le siége devant La Mirandole, où il faillit être fait prisonnier dans une embuscade; il eut à peine le temps de rentrer au château, et l'ennemi allait l'atteindre quand on fit lever le pont-levis. Cet événement ne lui fit rien rabattre de ses prétentions; impatient de la lenteur du siége, il voulut se loger à la portée du canon et diriger lui-même tous les travaux; on vit ce pontife septuagénaire, le casque en tête et la cuirasse au dos, parcourir le camp, encourager les troupes, stimuler leur ardeur, et quand la ville dut capituler, y entrer par la brèche avec tout l'appareil d'un triomphateur. Mais Trivulce, général des troupes françaises, prit bientôt l'offensive; il emporta d'assaut Concordia, et Bologne lui ouvrait ses portes, pendant que les habitants renversaient et mettaient en pièces, après l'avoir traînée dans la boue, la statue de Jules II, œuvre de Michel Ange, et dont les débris, donnés au duc de Ferrare, servirent à la fonte d'un canon qui porta le nom du pontife. L'armée papale et celle des Vénitiens mises en pleine déroute, Jules fut obligé de se retirer dans Rome, et il put voir en passant à Rimini les placards affichés pour annoncer l'ouverture du concile général de Pise, que Louis XII et Maximilien étaient parvenus à faire convoquer. Il s'ouvrit le 1er novembre 1511. Sans se laisser abattre, Jules II opposa concile à concile; une bulle en convoqua un autre à Rome; puis il organisa une nouvelle ligue, dans laquelle entrèrent Ferdinand et les Vénitiens. Pise fut menacée, et le concile dut se transporter à Milan. Jules y fut cité suivant les formes ordinaires, et déclaré contumace; enfin, dans la huitième session, le concile déclara Jules II suspendu comme notoirement auteur du schisme, et exhorta les évêques, les princes et le peuple chrétien à ne plus le reconnaître (21 avril 1512).

Le pape, ne gardant plus aucune mesure, excommunia les cardinaux qui avaient tenu le concile, et mit la France en interdit. Louis XII, de son côté, fit excommunier Jules II, et frappa des médailles portant l'effigie royale, et au revers ces mots : PERDAM BABYLONIS NOMEN. Quoique affaibli par une douloureuse maladie, le pape, toujours infatigable, répondit en se faisant représenter sur la monnaie romaine, la tiare en tête, le fouet à la main, chassant les Français et foulant aux pieds l'écu de France. En effet, il parvint à organiser une autre ligue composée des Espagnols, des Vénitiens et des Suisses; ces derniers pénétrèrent dans le Milanais; mais les Français, commandés par Gaston de Foix, gagnèrent la fameuse bataille de Ravenne, et le pape trembla encore une fois de voir Rome envahie; une lettre du roi d'Espagne lui promit du secours, et lui rendit l'espoir. Il ouvrit alors (3 mai 1512, 1re session le 10 mai) le concile de Latran; il publia un monitoire contre Louis XII, renouvela la bulle qui annulait les décisions prises à Pise et à Milan, et déclara qu'il ne quitterait pas les armes avant d'avoir chassé les Français de l'Italie. A la voix du pape, dix-huit mille Suisses envahissent de nouveau le Milanais; les Français durent céder devant des forces supérieures et quitter le pays. Jules, au comble de la joie, prépara aussitôt d'autres intrigues; cherchant partout des alliés, il s'adressa à la cour d'Angleterre pour décider Henri VIII à employer ses

forces contre la France; il lui offrait de prononcer une nouvelle sentence de déposition contre Louis XII, et de transférer tous les droits de ce prince à lui et à ses successeurs, avec le titre de *roi Très-Chrétien;* il cherchait enfin les moyens de chasser les Espagnols de l'Italie, quand il mourut, à l'âge de soixante-douze ans, après avoir tenu le saint-siége neuf ans trois mois et vingt jours. Son énergie se soutint jusqu'au dernier moment; on le priait d'absoudre les cardinaux du concile de Pise : « Comme Julien de La Rovère, répondit-il, je pardonne aux cardinaux schismatiques; mais, comme pape Jules, chef de l'Église, je juge qu'il faut que justice se fasse. » La même distinction doit être faite, si l'on veut apprécier avec équité le caractère de Jules II. Comme pape, chef de l'Église, il a, sans contredit, mérité tous les reproches qui lui ont été si libéralement prodigués. Il faut bien le dire, c'est surtout aux Grégoire VII, aux Innocent III, aux Boniface VIII, aux hommes habiles et énergiques qui ont occupé le saint-siége, que la liberté de conscience doit, comme une sorte de protestation, son développement. Dans l'ordre politique, les souverains avaient les mêmes intérêts que les pontifes; ceux-ci, en voulant dominer leurs alliés naturels, ont fini par les éloigner, et la lumière a pu se faire jour pendant ces alternatives de lutte et de concorde. Michel-Ange, au moment de terminer la statue de Jules II, et ne sachant que placer dans la main du pontife, allait y mettre un livre; le pape s'y opposa, et voulut tenir une épée nue; son pontificat est là tout entier. Peu soucieux d'accroître l'ascendant moral du saint-siége, Jules II ne songea qu'à agrandir ses domaines; et s'il eut l'enthousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de cette probité qui rend les alliances sincères, et de l'esprit de conciliation qui les rend durables. Pendant les rares intervalles de paix, il ne connut d'autres plaisirs que ceux de la chasse et de la table; l'histoire a conservé cette naïve exclamation de l'empereur Maximilien : « Que deviendrait le monde, mon Dieu, si vous n'en preniez un soin tout particulier, sous un empereur comme moi, qui ne suis qu'un pauvre chasseur, et sous un pape aussi méchant et aussi ivrogne que Jules II! » Triste période d'ailleurs pour l'Église, qui put voir en même temps le vicaire de Jésus-Christ, couvert de la cuirasse, risquer sa vie comme le dernier des soldats; et le cardinal Ximenès, revêtu des habits pontificaux, guerroyer en Afrique à la tête d'une armée de prêtres et de religieux. Rabelais s'en est souvenu. Au point de vue politique, le mérite de Jules II ne saurait être contesté; il se joua pendant dix ans de tous les souverains de l'Europe, les enchaînant à sa cause quand il le jugeait nécessaire, sachant les ressaisir encore après les avoir repoussés. Inébranlable dans la résolution qu'il avait formée de chasser de l'Italie les Français, les Espagnols et les Allemands, qu'il appelait les *barbares*, il avait mesuré cette entreprise plutôt sur son ambition que sur ses forces, et il lui fallut des prodiges d'adresse, de courage, et, disons-le, de mauvaise foi, pour se relever des chutes où le plongea parfois son orgueil démesuré. Si ses opérations militaires lui en eussent laissé le temps, Jules II aurait été intelligent protecteur des arts: « Les lettres, disait-il, sont de l'argent pour les roturiers, de l'or pour les nobles, des diamants pour les princes. » D'ailleurs, le beau siècle artistique de l'Italie est à son aurore; nous avons cité déjà Bramante et Michel-Ange; Léonard de Vinci et Raphael vont paraître; l'Arioste va publier son admirable poëme, et Machiavel écrit ses tristes leçons de politique. Ce pontificat est une période toute de préparation; les hommes et les faits qui l'ont remplie y sont restés incomplets; les hommes auront leur maturité, les faits leurs conséquences sous le successeur de Jules II, le cardinal Julien de Médicis, qui s'appellera Léon X.

On trouve trois lettres de Jules II dans l'*Italia Sacra* d'Ughelli; on a publié encore : *Julii Secundi Constitutio super electione simoniaca papæ;* Rome, 1524, in-4°;—*Julii papæ II Monitorium et Declaratio excommunicationis, interdicti et aliarum censurarum contra Venetos detinentes aliquas civitates et loca S. R. E. ab eis per fraudem occupata;* Rome, 1606, in 4°; — *Mandata Reipub. Venetæ ad concordandum cum Julio II, Pont. Max., ac sede apostolica, et petendum absolutionem a censuris in ejusdem monitorio contra eos promulgato;* s. l. n. d., in-4°.

Alfred FRANKLIN.

Labbe et Cossart, *Sacrosancta Concilia;* Paris, 1671, 15 v. in fol.; t. XIII, p. 1477; t. XIV, p. 1 à 345. — Baronius, *Annales Ecclesiasticæ*, continuées par Raynaldi; Lucques, 1738, 37 v. in-fol.; t. XXX, p. 419. — J. B de Glen, *Histoire pontificale;* Liége, 1600, in-4°, p. 858. — Ph. de Moncay, *Hist. de la Papauté*; 1612, in-12, p. 628. — J. Bouchet, *Mémoires de La Trémoille*, coll. Petitot, t. XIV, p. 458. — *Le bon Chevalier sans paour et sans reprouche*, coll. Petitot, t. XV, p. 343. — Bruys, *Hist. des Papes*, 1732, 5 v. in-4°; t. IV, p. 326. — Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, ch. 50. — De Potter, *Esprit de l'Église;* Paris, 1831, 8 v. in-8°; t. IV, p. 224. — *Iter sanctissimi domini nostri Julii papæ II*, per Hadrianum cardinalem Sancti-Chrysogoni; in-4°. — Allets, *Hist. des Papes;* 1776, 2 v. in-12; t. II, p. 215. — *Dialogus viri cujuspiam eruditissimi, quomodo Julius II, P. M. post mortem cœli fores pulsando, ab janitore illo D. Petro intromitti nequiverit*; s. l. n. d., in-18.— Ughelli, *Italia Sacra;* 1717, 10 v. in-fol.—Fr. Guichardin, *Hist. des Guerres d'Italie*, trad. Chonadey; Paris, 1612, in-fol., p. 133. — Fleury, *Hist. Ecclésiastique*, continuée par le P. Fabre; Paris, 1757, 37 v. in-4°; t. XXIV, liv. 120. — *La Vie du pape Jules Second, grand ennemy du bon roy Lovys XII et des François, gens de bien tant ecclésiastiques qu'autres;* Paris, 1515, in-12. — M. Coccinius, *De Rebus gestis in Italia annis* 1511 et 1512, *sive de bello Maximiliani imperatoris et Ludovici XII, regis Francorum, cum Venetis gesto;* Bâle, 1544, in-8°. — L. Jacob de Saint-Charles, *Bibliotheca Pontificia;* Lyon, 1643, in-4°; 1re partie, p. 142.— *Oratio maximi Corvini Parthenopei, episcopi Esermensis, sanctissimo Julio II dicta;* s. l. n. d., in-4°. — S. Binius, *Concilia generalia et provincialia;* Cologne, 1618, 5 v. in-fol.; t. IV, p. 1. — J.-B. Dubos, *Hist. de la Ligue faite à Cambray en* 1608 *entre Jules II*,

Maximilien Ier...., contre la républ. de Venise; 1709, 2 v. in-12. — Ciacconius, *Vita et Res gestæ Pontificum Romanorum*; Rome, 1677, 4 v. in-fol.; t. II, p. 219. — *Poema Rodulphi Iracinti de gestis Julii II*; Rome, 1515, in-4°. — J. d'Auton, J. de Saint-Gelais, J. Auffray, Varillas, Mézeray, Daniel, J. Garnier, Larrey, Anquetil, Sismondi, Rœderer, H. Martin, *Règne de Louis XII*. — Amelot de La Houssaye, Laugier, E. Labaume, Daru, *Hist. de Venise*.

JULES III (*Gian-Maria* DEL MONTE), deux cent dix-huitième pape, né à Arezzo, le 10 septembre 1487, mort le 23 mars 1555. Il était descendant d'une noble famille, et son oncle Antoine del Monte était cardinal. Lui-même fit de rapides progrès dans les lettres et dans la jurisprudence. Plus tard, il entra dans la carrière ecclésiastique, fut nommé archevêque de Siponte et eut l'administration de divers diocèses. En 1536, le pape Paul III le créa cardinal du titre de Saint-Vitale et évêque de Saint-Palestrina. C'était un esprit ferme et intrépide. Paul III, qui lui avait confié les légations de la Lombardie et de la Romagne, lui donna celle de Bologne et le nomma président du concile qui devait s'y tenir. Il s'y opposa aux ambassadeurs de l'empereur Charles-Quint. A la mort de Paul III (10 novembre 1549), del Monte fut porté au saint-siége. Cependant, la majorité des membres du conclave n'étaient pas décidés en sa faveur. Del Monte avait dans plusieurs occasions agi avec tant de sévérité que les cardinaux refusaient de lui donner leur voix. La nuit qui précéda l'élection définitive, ils se portèrent en foule à la cellule du cardinal Polus, dans l'intention de le faire reconnaître pape par acclamation. Polus les reçut à sa porte, et leur dit : « Mes frères, le Dieu que nous servons est le Dieu des lumières, et non des ténèbres. Remettez au jour votre élection. Après avoir ouï la messe, et invoqué le Saint-Esprit, vous suivrez ses mouvements et ce qu'il vous inspirera pour le bien de son Église. » Les cardinaux, jugeant que Polus leur tiendrait peu compte de son élection, se tournèrent du côté du cardinal del Monte. Le 8 février il fut élu et couronné le 24. Deux jours après il proclama un jubilé. Il rétablit et continua le concile de Trente. Si sa sévérité avait été remarquable avant son exaltation, il n'en fut point ainsi plus tard. « Il s'abandonna au luxe et aux plaisirs, et poussa l'indécence, disent les Bénédictins auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, jusqu'à donner le chapeau de cardinal, qu'il laissait vacant, à un de ses domestiques, qui n'avait d'autre mérite que de prendre soin de son singe. » En 1551, il s'unit avec l'empereur d'Allemagne contre Ottavio Farnese, duc de Parme, qui fut aussitôt secouru par Henri II, roi de France. Jules III à cette nouvelle devint si furieux qu'il excommunia le roi. Henri, par représailles, fit défense à ses sujets de porter de l'argent à Rome. Jules III se radoucit alors, et amena la paix entre l'empereur et le roi. Le reste de son pontificat fut employé à édifier et à embellir, près de la porte del Popolo, un jardin qui devint célèbre sous son nom. Lorsqu'il mourut, après cinq ans un mois et quatorze jours de pontificat, il fut si peu regretté que d'Avanson, ambassadeur de France à Rome, écrivit au connétable, « que le péuple l'avait pleuré, tout ainsi qu'il est accoutumé de faire à carême-prenant ».

A. L.

Ann. Anglic., I. II, p. 96. — Sponde et Rainaldi, *Annales Ecclesias.* — Moréri, *Le Grand Dictionnaire Historique*. — Ciacconi, *Vitæ Pontif.*

JULES L'AFRICAIN. *Voy.* AFRICAIN.

JULES CONSTANTIN. *Voy.* CONSTANTIN JULIUS.

JULES ROMAIN. *Voy.* PIPI (*Giulio.*)

JULIA (*Jean-Baptiste*), sculpteur français, né à Toulouse, mort en 1803. Il s'appliqua surtout à sculpter l'ornement, et acquit dans ce genre une réputation méritée; il décora avec goût plusieurs hôtels à Paris ainsi que le dôme de Saint-Pierre de Toulouse. L'Académie des beaux-arts de cette ville le compta parmi ses membres : son morceau de réception, placé au musée, fut un bas-relief en cire, dans lequel on remarque des arabesques d'une grande légèreté.

P. L—Y.

Biographie Toulousaine, t. Ier.

* **JULIA GENS**, une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome, et dont les membres atteignirent les plus hautes dignités de l'État dès les plus anciens temps de la république. Cette maison était certainement d'origine albaine. Ses membres furent transportés à Rome par Tullus Hostilius, et prirent place parmi les sénateurs. Vers les derniers temps de la république, les Jules, suivant une mode générale parmi les grandes familles, essayèrent de rattacher leur ancêtre mythique Jule à Ascanius, petit-fils de Vénus et d'Anchise et fondateur d'Albe la Longue. César fit plus d'une fois allusion à l'origine divine de sa maison, et, aux batailles de Pharsale et de Munda, il donna pour mots d'ordre à ses soldats : « Venus Genitrix ». On connaît quatre familles de la maison *Julia*, savoir : César, Julus, Mento et Libo. De ces quatre familles la plus célèbre de beaucoup est celle de César (*voy.* ce nom).

Y.

Klausen, *Æneas und die Penaten*, vol. II, p. 1059. — Drumann, *Rom.*, vol. III, p. 114.

* **JULIA DOMNA** (*Pia-Felix-Augusta*), impératrice romaine, femme de l'empereur Septime Sévère, née à Emèse, vers 158 après J.-C., morte en 217. Elle était fille d'un certain Bassianus, prêtre du Soleil et de famille plébéienne. Un astrologue lui prédit qu'elle serait la femme d'un empereur. Cette prophétie attira l'attention de Septime Sévère, qui nourrissait d'ambitieuses espérances, et qui avait toute confiance dans l'astrologie. Après la mort de sa femme Marcia, il épousa la jeune Syrienne, qui n'avait d'autre dot qu'un horoscope. Dion raconte que l'impératrice Faustine prépara la chambre nuptiale de Sévère et de Domna dans un temple de Vénus adjacent au palais. Comme Faustine vint rejoindre Marc Aurèle en Orient

en 175 et qu'elle y mourut peu après, il faut placer à cette date le mariage de Septime Sévère avec la fille de Bassianus. Julia Domna, qui joignait beaucoup de finesse à beaucoup d'intelligence, et dont l'esprit avait été cultivé avec soin, exerça une puissante influence sur son superstitieux mari. Elle lui persuada de prendre les armes contre Pescennius Niger et Clodius Albinus. Cette tentative réussit, et la prédiction de l'astrologue s'accomplit. Julia, devenue impératrice, conserva jusqu'à la fin son pouvoir sur Sévère. Quoique fort occupée du gouvernement elle trouva du temps pour la philosophie, et contribua beaucoup à introduire dans les doctrines grecques des idées empruntées au mysticisme oriental. Par ses ordres, Philostrate entreprit d'écrire la vie d'Apollonius de Tyane. Elle était toujours entourée d'une troupe de grammairiens, de rhéteurs et de sophistes. Mais si elle étudiait la sagesse, elle la pratiquait fort peu. Ses débauches étaient publiques, et bien que Septime Sévère les tolérât par crainte, faiblesse ou indifférence, elle conspira, dit-on, contre lui. Sous le règne de son fils Caracalla, Julia fut plus puissante que jamais. Cependant elle ne put empêcher le meurtre de son second fils Géta (*voy.* ce nom). Elle accompagna Caracalla en Orient. A la nouvelle de la mort de ce prince, et de la révolte victorieuse de Macrin, elle résolut de ne pas survivre à la perte de son fils et de ses dignités. Les bons traitements de Macrin la firent renoncer momentanément à cette résolution; mais soupçonnée de tenter la fidélité des soldats, elle reçut l'ordre de quitter Antioche. Elle revint alors à son premier projet, et se laissa mourir de faim. Son corps, d'abord déposé dans le sépulcre de Caïus et de Lucius César, fut plus tard placé avec les os de Géta dans la sépulture des Antonins. Une accusation, dénuée de toute vraisemblance, a été élevée contre cette princesse par plusieurs historiens anciens. Spartien et Aurelius Victor affirment que non-seulement Julia eut un commerce incestueux avec Caracalla, mais qu'elle l'épousa. Cette histoire, répétée par Eutrope et Orose, paraît être l'exagération grossière d'une rumeur populaire. Si cette rumeur avait eu le moindre fondement, Dion Cassius l'aurait certainement rapportée. Son silence suffit pour faire rejeter le conte adopté par Spartien et Victor.

Le nom de *Domna* était sans doute un nom propre syriaque analogue aux désignations de *Mœsa*, *Sœmias*, *Mammæa*, portées par d'autres membres de cette famille, et non une contraction du mot latin *domina*. Y.

Dion Cassius, LXXIV, 3; LXXV, 15; LXXVI, 4, 16; LXXVII, 2, 10, 18; LXXVIII, 4, 23, 24. — Hérodien, IV, 13, 16; V, 3. — Spartien, *Septim. Sever.*, 3, 18; *Caracall.*, 3, 10. — Capitolin, *Clodius Albinus*, 3; *Macrin*, 9. — Lampride, *Alex. Sev.*, 5. — Aur. Victor, *Epit.* 21; *de Cæsar.*, 21. — Eutrope, VIII, 11. — Orose, VII, 18. — Philostrate, *Vita Apollonii*, I; 3. — Tzetzès, *Chil.*, VI 25. — Bayle, *Diction. Historique et Critique.*

JULIA MÆSA. *Voy.* Mæsa.

JULIA MAMMAEA. *Voy.* Mammæa.

JULIA SOEMIAS. *Voy.* Soemias.

JULIA DE FONTENELLE (*Jean-Sébastien-Eugène*), chimiste français, né à Narbonne le 29 octobre 1790, mort à Paris en février 1842. Les conseils de Barthez le portèrent à l'étude de la médecine, qu'il négligea bientôt pour la pharmacie. Il prit ses degrés à Montpellier et vint à Paris, où il fut présenté à Fourcroy et à Berthollet, dont il suivit les cours. En 1820, il partit à ses frais pour Barcelone, afin d'étudier l'épidémie qui ravageait cette ville, et en 1823, lors de la guerre avec l'Espagne, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital général de convalescence de l'armée de Catalogne. A son retour, il fonda la société des Sciences physiques et chimiques, dont il devint président. Vers 1833 il fut envoyé en Allemagne avec mission d'examiner les établissements mortuaires qui y existent. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Dissertation sur la Fièvre jaune de Barcelone*, traduit de l'espagnol; 1820; — *Recherches historiques, chimiques et médicales sur l'Air marécageux;* Paris, 1823, in-8°: ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de Lyon; — *Manuel de Chimie médicale;* Paris, 1824, in-12; — *Manuel portatif des Eaux Minérales les plus employées en boissons;* Paris, 1825, in-18; — *Des Effets de la Castration sur le corps humain*, traduit de l'italien; 1825; — *Manuel de Physique Amusante, ou nouvelles récréations physiques, contenant une suite d'expériences curieuses, instructives et d'une exécution facile, ainsi que diverses applications aux arts et à l'industrie;* Paris, 1826, 1827, 1829, 1832, 1836, 1849, in-18; — *Manuel complet du Verrier et du Fabricant de glaces, cristaux, pierres précieuses factices, verres coloriés, yeux artificiels*, etc.; Paris, 1828, in-18; — *Manuel théorique et pratique du Vinaigrier et du Moutardier, suivi de nouvelles recherches sur la fermentation vineuse;* Paris, 1828, 1836, in-18; — *Manuel complet du Marchand Papetier et du Régleur;* Paris, 1828, in-18; — *Manuel complet des Sorciers, ou la Magie blanche dévoilée par les découvertes de la chimie, de la physique et de la mécanique, précédée d'une notice sur les sciences occultes;* Paris, 1829, 1831, 1835, 1842, in-18; — *Manuel complet théorique et pratique de Pharmacie populaire*, etc.; Paris, 1830, 2 vol. in-18; — *Manuel complet du Bijoutier, du Joaillier, de l'Orfèvre, du Graveur sur métaux et du Changeur;* Paris, 1832, 2 vol. in-18; — *Rapport sur un procédé de M. J. Wislin pour la Dessiccation et la Conservation des Viandes;* Paris, 1832, in-8°; — *Manuel du Tanneur, du Corroyeur, de l'Hongroyeur et du Boyaudier;* Paris, 1829, 1833, in-18; — *Recherches médico-légales sur l'Incertitude des Signes de la mort,*

les Dangers des Inhumations précipitées, les Moyens de constater les Décès et de rappeler à la Vie ceux qui sont en état de Mort apparente; Paris, 1833, in-8°; — *Manuel complet du Blanchiment et du Blanchissage, nettoyage et dégraissage des fils et étoffes de chanvre, lin, coton, laine, soie, ainsi que de la cire, des éponges, de la laque, du papier, de la paille,* etc.; Paris, 1834, 2 vol. in-18; — *Guide pour les Recherches et Observations Microscopiques;* Paris, 1836, in-8°; — *Nouveau Dictionnaire de Botanique Médicale et Pharmaceutique, contenant les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux, avec les préparations de pharmacie internes et externes les plus usités en médecine et en chirurgie* (avec Barthez et une société de médecins, de pharmaciens et de naturalistes), 3e édit.; Paris, 1836, 2 vol. in-8°, avec fig.; — *Nouveau Manuel complet des Nageurs et de sauvetage, des Baigneurs, des Fabricants d'Eaux Minérales, et des Pédicures;* Paris, 1837, in-18; — *Nouveau Manuel complet du Chamoiseur, Pelletier-fourreur, Maroquinier, Mégissier et Parcheminier;* Paris, 1841, in-18; — *Histoire naturelle des Fables de La Fontaine, d'après les descriptions de Buffon, contenant un précis des phénomènes qui s'y rattachent;* Paris, 1841, in-18. Il a travaillé à d'autres *Manuels* faisant partie de la collection *Roret.* Il a traduit de l'italien : *Conjectures sur la nature du Miasme producteur du Choléra asiatique,* par J.-B. Mojon. Enfin, il a dirigé avec Bory de Saint-Vincent la *Bibliothèque Physico-économique;* avec Pougens, *L'Éclectique, journal de médecine hippocratique,* et le *Journal de la Société des Sciences physiques, chimiques et arts agricoles et industriels.* J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

JULIE, fille de C. Julius César et de Marcia, et tante de César le dictateur, morte en 68 avant J.-C. Elle épousa C. Marius l'ancien, dont elle eut un fils, C. Marius; tué à Préneste, en 82. Les funérailles de Julie donnèrent lieu à une manifestation politique. Jules César, le futur dictateur, prononça son oraison funèbre. Pour la première fois depuis la domination de Sylla, on vit reparaître les statues et les titres de Marius. Y.

Plutarque, *Marius*, 6; *Cæs.*, I, 5. — Suétone, *Cæs.*, 6.

JULIE, fille de César le dictateur et de sa première femme, Cornélie, née en 82, morte en 54. Elle épousa Pompée en 59. Cette alliance entre les deux hommes les plus importants de Rome excita vivement les alarmes du parti oligarchique, et contribua à la formation du premier triumvirat. Julie se fit remarquer à la fois par sa beauté et sa vertu. Quoique la politique seule eût présidé à son mariage, elle n'en montra pas moins à son mari le plus tendre attachement. Elle mourut avant qu'une rupture entre son père et son mari fût devenue inévitable. Aux élections des édiles en 55, Pompée se trouva entouré d'une foule tumultueuse, et le sang de quelques émeutiers rejaillit sur ses habits. Julie, voyant rapporter à la maison la toge ensanglantée de son mari, crut que celui-ci était mort. Le saisissement qu'elle en éprouva la fit accoucher avant terme. Elle ne se rétablit jamais, et mourut au mois de septembre de l'année suivante. Pompée voulait qu'elle fût ensevelie dans sa belle villa d'Albe; mais le peuple, qui avait pour elle beaucoup d'affection, demanda que ses restes fussent déposés dans le Champ de Mars. Il fallait pour cela un décret du sénat. Cette assemblée ne l'aurait pas refusé, si le consul Domitius Ahenobarbus, poussé par sa haine contre Pompée et César, n'eût excité l'opposition des tribuns. Le peuple, sans s'arrêter à leur *veto*, exigea que l'urne de Julie fût placée au Champ de Mars. César était en Bretagne lorsqu'il apprit la mort de sa fille. Il voua à sa mémoire des jeux qui furent célébrés en 46. Y.

Cicéron, *Ad Attic.*, II, 17; IV, 17; VIII, 3. — Plutarque, *Cæsar*, 14, 55; *Pomp.*, 48, 53; *Cato Minor*, 31. — Appien, *Bell. Civ.*, II, 14. — Suétone, *Cæsar*, 26, 50. — Dion Cassius, XXXVIII, 9; XXXIX, 64; XLIII, 20. — Velleius Paterculus, II, 44, 47. — Aulu-Gelle, IV, 10. — Florus, IV, 2.

JULIE, fille d'Auguste et de Scribonia, née en 39 avant J.-C., morte en 14 après J.-C. Elle fut élevée avec un soin sévère. Les manières de la cour impériale étaient extrêmement simples, et Auguste voulut que sa fille apprît à filer la laine. Il lui défendit de rien dire ou de rien faire qui ne pût figurer dans les mémoires journaliers de la maison. Il exigea aussi qu'elle n'eût pas de rapports avec des étrangers, et réprimanda un jeune homme irréprochable, L. Vinicius, qui l'avait saluée aux eaux de Baies. En 25 elle épousa son cousin Marcellus, fils d'Octavie. Après la mort de ce premier mari, qui ne lui laissa pas d'enfant, elle fut donnée en mariage en 22 à M. Vipsanius Agrippa, dont elle eut trois fils, *Caïus* et *Lucius César* et *Agrippa Postumus*, et deux filles, *Julie* et *Agrippine*. Elle accompagna Agrippa en Asie Mineure en 17, et faillit se noyer dans le Scamandre. La mort d'Agrippa, en 12, la rendit libre pour un troisième mariage. Auguste songea pour elle à un simple chevalier C. Proculeius, à un fils de Marc Antoine, à Cotison, roi des Gètes, et fixa son choix sur Tibère Néron. Cette union ne fut ni heureuse ni durable. Après la mort d'un enfant, seul fruit de ce mariage, Tibère se sépara de sa femme (l'an 6). Cet éclat ouvrit les yeux d'Auguste sur la mauvaise conduite de sa fille. Il est probable que les vices de Julie furent, dès l'origine, exagérés par sa belle-mère Livie et par son mari Tibère, et que les historiens les ont exagérés encore. Cependant, ces vices ne sont pas douteux; il paraît même que Julie prenait peu de soin de les cacher. La vivacité de son caractère et de son esprit la portait à braver l'étiquette du palais. Le forum et les rostres furent plus d'une fois le théâtre de ses orgies nocturnes,

et, dans ses amours, elle ne craignit pas de descendre jusqu'à la plus basse classe. L'indignation d'Auguste, en apprenant ce que Rome savait déjà, fut sans bornes. Il révéla au sénat cette honte de famille, et après avoir songé à faire mourir sa fille, il la condamna à l'exil. Julie fut d'abord reléguée à Pandataria, île sur la côte de Campanie. Sa mère Scribonia partagea son exil. Ce fut le seul adoucissement apporté à sa punition. On lui interdit le vin, toutes les délicatesses de la vie, et jusqu'aux objets nécessaires à son bien-être. Personne ne put arriver jusqu'à elle sans une permission spéciale d'Auguste. Chaque fois qu'on demanda à l'empereur le rappel de sa fille, et ces pétitions furent nombreuses, car le peuple aimait Julie et détestait Livie et Tibère, il répondait qu'il désirait aux pétitionnaires de pareilles filles et de pareilles femmes. Au bout de cinq ans, elle obtint la permission de vivre à Rhegium; mais Auguste n'accorda rien de plus que ce léger adoucissement. Il ne fit à sa fille aucun legs, et défendit qu'elle fût ensevelie dans le mausolée de la famille impériale. Une colère si vive et si durable venait-elle simplement d'un sentiment moral? Il est permis d'en douter. Pline rapporte que Julie avait pris part à une conspiration contre son père (ou plutôt contre Livie). De tous ses amants, un seul fut puni de mort, ce fut Antoine, le fils du triumvir, le seul qui eût de l'importance politique. Les souvenirs aimés de Marcellus et d'Agrippa, l'attachement du peuple, peut-être les espérances du parti républicain, et par-dessus tout l'influence de Livie, qui frappait successivement toute la famille impériale pour faire place à Tibère, telles furent, beaucoup plus que ses désordres privés, les causes de la disgrâce de Julie. Tibère, devenu empereur, se montra encore plus dur qu'Auguste. Il lui retira la pension qui lui avait été allouée, repoussa ses justes prétentions sur la fortune paternelle, et la soumit à une séquestration rigoureuse. La coupable et infortunée Julie mourut de chagrin et de privations, à l'âge de cinquante-quatre ans. Y.

Dion Cassius, XLVIII, 34, 54; LVII, 27, 30; LIV, 3, 31; LV, 10, 11. — Suétone, *August.*, 19, 63, 64, 65, 73; *Tib.*, 7, 8, 50. — Plutarque, *Ant.*, 87. — Nicolas de Damas, dans les *Fragmenta Historicorum Græcorum* de A. F. Didot, t. III, p. 350. — Josèphe, *Antiquit.*, XVI, 2. — Tacite, *Ann.*, I, 53; IV, 39, 40. — Pline, *Hist. Nat.*, VII, 45. — Horace, *Carm. sæcul.*, II, 2, 5. — Velleius Paterculus, I, 100; II, 96. — Macrobe, *Sat.*, VI, 5.

JULIE, fille de la précédente, née vers 18 avant J.-C., morte en 28 après J.-C. Elle épousa L. Æmilius Paulus, dont elle eut *M. Æmilius Lepidus* et *Æmilia*, première femme de Claude. Moins célèbre que sa mère, elle hérita de ses vices et de ses malheurs. Coupable d'adultère avec D. Silanus, elle fut bannie par son grand-père Auguste et reléguée dans la petite île de Trémère, sur la côte d'Apulie en 9 après J.-C. Un enfant qu'elle eut, peu après sa disgrâce, fut exposé par l'ordre d'Auguste, comme illégitime. Julie survécut vingt ans à son malheur. Ses restes, exclus comme ceux de sa mère du mausolée d'Auguste, furent ensevelis dans l'île de Trémère. Un rapport probable, bien que difficile à prouver, existe entre le bannissement de Julie et l'exil d'Ovide (*voy.* ce nom). On suppose que la petite-fille d'Auguste est la Corinne du poëte. Y.

Dion Cassius, LIX, 11. — Suétone, *Calig.*, 24; *Aug.*, 64, 65, 101. — Tacite, *Annal.*, IV, 71. — Scoliaste, sur la *Sat.* VI de Juvénal, vers 158.

* **JULIE**, la plus jeune fille de Germanicus et d'Agrippine, née en 18 après J.-C., morte en 41. Elle épousa M. Vinicius, en 33. On prétend que son frère Caligula eut avec elle un commerce incestueux. Cependant il la bannit en 37. Elle fut rappelée par Claude en 41; mais elle ne jouit pas longtemps de ce retour de fortune. Messaline, jalouse de sa beauté, redoutant son influence et irritée de sa hauteur, poussa Claude à la faire périr. La jeune princesse fut mise à mort, comme coupable d'adultère, tandis que Sénèque, qu'on lui donnait pour complice, fut seulement relégué en Sardaigne. Julie est quelquefois appelée *Livilla* et *Livia*. Y.

Tacite, *Annal.*, II, 54; VI, 15. — Dion Cassius, LVIII, 21; LX, 4, 8. — Suétone, *Cal.*, 24, 29.

* **JULIE**, fille de Drusus, fils de Néron et de Livia, sœur de Germanicus, née vers 5 après J.-C., morte vers 42. Elle épousa son cousin Néron, fils de Germanicus, et s'avilit jusqu'à être un des nombreux espions dont sa mère Livie et Séjan entouraient ce malheureux prince. Après la mort de Néron, elle se maria avec Rubellius Blandus, dont elle eut un fils, *Rubellius Plautus*. Comme Blandus était un simple chevalier romain, cette union parut dégradante pour Julie. Plus tard elle encourut, comme la précédente, la haine de Messaline, et fut mise à mort par l'ordre de Claude. Y.

Tacite, *Annales*, III, 29; IV, 60; VI, 27, 45; XIII, 43; XVI, 10. — Suétone, *Claude*, 29. — Sénèque, *De Morte Claudii*.

JULIE, fille de l'empereur Titus et de Furnilla, vivait vers 80 après J.-C. Elle était mariée avec Flavius Sabinus, neveu de Vespasien. Domitien, oncle de Julie, conçut pour elle une passion d'autant plus choquante qu'il était marié lui-même. Elle mourut des suites d'un avortement. Ses restes furent placés dans le temple de la gens Flavia. Y.

Suétone, *Domit.*, 17, 22. — Dion Cassius, LXVII, 3. — Pline, *Epist.*, IV, 11. — Juvénal, *Sat.*, II, 32. — Philostrate, *Vit. Apoll. Tyan.*, VII, 3.

JULIEN (Saint), martyr, né à Vienne (Dauphiné), supplicié près de Brioude, en 304. Il était d'une famille patricienne, et suivit d'abord la carrière des armes, où il acquit un grade important. Il fut dénoncé comme chrétien à Crispinus, gouverneur de la province viennoise, qui voulait faire exécuter les édits des empereurs Dioclétien et Maximien. Julien s'enfuit en Auvergne, se cacha aux environs de Brioude; mais, poursuivi de près, il fut saisi et décapité. Suivant Godescard: « On ignora longtemps le lieu où il avait été enterré; mais Dieu le découvrit miraculeusement à Saint-

Germain d'Auxerre lorsqu'il passa par Brioude, en 431. Le corps de saint Julien fut aussitôt transporté à Brioude, et Dieu fit connaître la gloire de son serviteur par une multitude innombrable de miracles. » De ces miracles, il ne nous reste que le récit de Grégoire de Tours. Saint Julien était fort honoré à Paris, et très-anciennement il existait sous son vocable, au bas de la rue Saint-Jacques, sur la rive gauche de la Seine, une église et une rue qui portèrent successivement les noms de *Saint-Julien-le-Vieux* et de *Saint-Julien-le-Pauvre*. L'Église l'honore le 28 août. A. L.

Grégoire de Tours, *De Gloria Martyrum*, lib. II. — Surius, *Vita S. Germani*. — Bosquet, *Acta*. — Godescard, *Vies des Martyrs*, etc., au 28 août. — Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, t. V. — Baillet, *Vies des Saints*, au 28 août. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

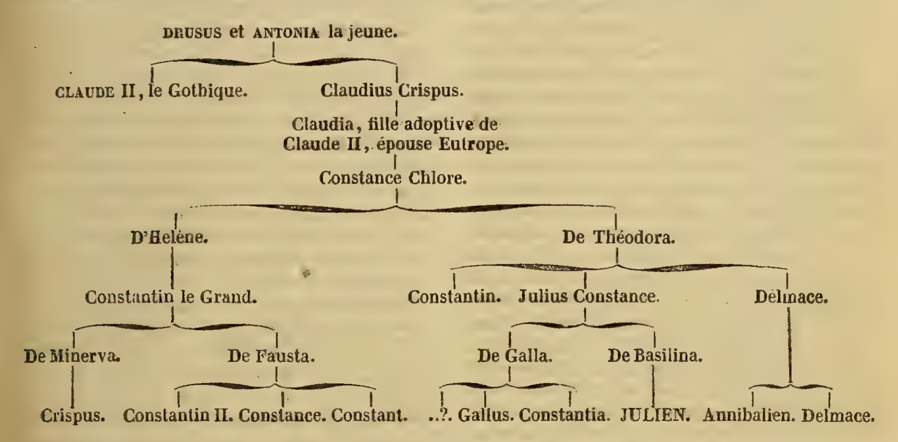
JULIEN, usurpateur romain, mort en 285. Gouverneur de la Vénétie à la mort de Numérien, en 284, il résolut de profiter de cet événement pour s'emparer de la dignité impériale. Mais il fut vaincu par Carin près de Vérone et tué dans l'action. On a fort peu de renseignements sur cet usurpateur, dont le nom même est incertain. Aurelius Victor l'appelle simplement *Julianus*; Victor le jeune le nomme *Julianus Sabinus*. Enfin, certains numismates l'ont identifié avec un M. Aurelius Julianus, connu seulement par les médailles. Y.

Aurelius Victor, *Epitome*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. IV, p. 6, 597.

JULIEN (*Flavius-Claudius-Julianus*), dernier empereur romain de la famille de Constantin, naquit à Constantinople, le 6 novembre 331, sous le consulat d'Annius Bassus et d'Ablavius, et mourut dans la nuit du 26 au 27 juin 363, non loin de Sumère (*Samera*), dans l'Apolloniatide, province d'Assyrie.

Par son père, Jules Constance, Julien descendait de Claude II le Gothique; par sa mère, Basiline, du fameux Didius Julianus qui, en 193, acheta la couronne impériale, mise à l'enchère par les prétoriens.

Le tableau qui suit donnera une idée de la généologie de Julien du côté paternel.



Anicius Julianus, aïeul maternel de Julien, fut consul en 322 et préfet de Rome de 326 à 329.

Julien avait six ans à peine quand Constantin le Grand mourut (mai 337). Deux ans avant sa mort, l'empereur avait réglé sa succession et partagé son vaste empire entre ses trois fils Constantin II, Constance et Constant, et deux de ses neveux Annibalien et Delmace, qu'il aimait tendrement. Celui-ci, qui avait déjà laissé voir de grands talents militaires, avait été placé sur les frontières de la Gothie, et étendait son pouvoir sur la Thrace, la Grèce et la Macédoine : le Pont, la Cappadoce et la petite Arménie formaient l'apanage d'Annibalien, qui avait en outre reçu le titre de roi. Les trois fils de Constantin pouvaient se croire frustrés dans leur ambition. On sait la sanglante tragédie qui suivit la mort de Constantin. Une conspiration militaire éclata; on livra à une soldatesque furieuse toute la descendance mâle de Constance Chlore, qui fut égorgée sans pitié. Des trois fils de Constantin, Constance seul était à Constantinople : s'il ne commanda pas ce massacre, tout au moins il l'autorisa. C'est ce que disent formellement les historiens les plus favorables à ce prince. Zosime accuse formellement Constance d'avoir suborné les soldats et fait tuer ses proches. Saint Athanase et saint Grégoire de Nazianze le font entendre fort clairement; enfin, Julien, dans son manifeste aux Athéniens, s'exprime ainsi : « On sait de quelle manière cet empereur (Constance), si plein d'humanité, nous a traités, nous, ses proches parents. On n'oubliera pas que, sans forme de procès, il fit mettre à mort mes six cousins, qui avaient avec lui le même degré de parenté; mon père, qui était son oncle, puis un autre oncle, qui fut aussi le mien, de la branche paternelle, et enfin l'aîné de mes

frères (1). Il nous réservait le même sort à mon autre frère (Gallus) et à moi; cependant il se contenta de nous bannir (2). »

Gallus et Julien furent seuls épargnés. Le premier, âgé de treize ans, était malade : on laissa à la maladie le soin de l'emporter. Julien, encore dans la première enfance, n'était un danger pour personne. Dans le premier tumulte de ces scènes de violence, l'église de Nicomédie leur servit d'asile. Les historiens ecclésiastiques, Socrate, Sozomène et Théodoret, ne font nulle mention de l'intervention de Marc, évêque d'Aréthuse, qui, s'il faut en croire saint Grégoire de Nazianze, les aurait dérobés à la fureur des soldats. En tous cas, il ne semble pas que l'empereur Constance ait acquis dans cette occasion de grands titres à la reconnaissance de ces deux enfants, et qu'il faille lui faire honneur de sa clémence (3). Les deux frères furent séparés, dépouillés de l'héritage paternel, et relégués, Gallus en Ionie, à Ephèse; Julien en Bityhnie, à Nicomédie auprès de l'évêque arien Eusèbe, qui dut l'instruire dans le christianisme et préparer sa vocation aux fonctions ecclésiastiques. Constance songeait en effet à ensevelir ce jeune prince dans les honneurs obscurs de l'église.

En Bithynie, Julien reçut les soins d'Eusèbe (jusqu'en 342) et de l'eunuque Mardonius, vieux serviteur de sa mère Basiline, qui le conduisit aux écoles, lui donna ses premières leçons, et chercha à développer dans cette âme, heureusement douée, le goût des choses sérieuses et des vertus viriles. En 345 Constance jugea prudent de veiller de plus près sur ses jeunes cousins. Il les fit venir en Cappadoce, et leur assigna pour demeure la forteresse de Macellum, où ils restèrent six ans avec ces apparences d'honneurs qu'on rend aux prisonniers d'État. Saint Grégoire de Nazianze célèbre les bienfaits de cette hospitalité royale avec un enthousiasme que Julien ne partage pas. « Confinés, mon frère et moi dans une campagne de la Cappadoce, il n'était permis à personne de nous visiter.... Que n'aurais-je point à dire des six années pendant lesquelles nous fûmes détenus dans cette terre, qui ne nous appartenait pas et dans laquelle nous étions gardés à vue comme si nous eussions été prisonniers chez les Perses? Là, sans aucune communication, soit avec les étrangers, soit avec nos amis, nous ne pouvions nous livrer à aucun genre d'études, à aucun entretien libre... Nous étions forcés, pour prendre quelque exercice, de faire de nos propres esclaves les compagnons de nos jeux. Les jeunes gens de notre âge et de condition libre ne pouvaient nous approcher (1). » Dans cette retraite, Julien fut astreint aux rigides devoirs du catéchumène, et exerça les fonctions de lecteur dans l'église de Césarée. Peut-être dès cette époque le jeune prince commença-t-il à concevoir une secrète aversion pour une religion qu'on imposait comme un frein à son ambition, et dont le meurtrier de sa famille lui semblait le grand-pontife. Les historiens chrétiens racontent qu'en plusieurs occasions il laissa percer ses sentiments d'antipathie pour la religion chrétienne.

Cependant, la guerre civile avait dévoré tour à tour Constantin II (340) et Constant (350). Constance, dernier reste du sang de Constantin, était seul maître de l'empire; mais trois prétendants avaient pris le titre d'auguste; Magnence à Autun (janvier 350), Vetranion à Sirmium (mai 350), et Népotien à Rome (juin 350); les barbares remuaient; les Perses rappelés du siége de Nisibe par une invasion des Massagètes revenaient à la charge. Constance, seul, sans enfants, avec sa cour d'eunuques et de flatteurs, ne pouvait soutenir l'empire ainsi ébranlé de toutes parts. Il jeta les yeux sur Gallus, le créa césar (mars 351), et lui confia les cinq grands diocèses de la préfecture orientale avec une autorité subordonnée.

Dès lors Julien sortit de Macellum, obtint les honneurs dus à son rang, une sorte de liberté et la restitution d'un ample patrimoine. Il passa en Asie, vit à Constantinople son frère, et suivit dans cette ville les leçons du grammairien Nicoclès et du rhéteur chrétien Hécébole. Déjà il donnait des signes manifestes d'une âme née pour de grandes choses. On ne le laissa pas longtemps à Constantinople : il était dangereux de montrer à la seconde ville de l'empire les rares talents du petit-fils de Constance Chlore. Julien passa à Nicomédie : on lui défendit d'entendre Libanius, qui y enseignait; il se procura ses leçons à prix d'argent, et fut de loin son plus zélé disciple. Chaque jour il paraissait se détacher davantage des croyances qui lui rappelaient les mauvais jours de son enfance. « Au lieu des eaux corrompues où il s'était abreuvé jusque-là, dit Libanius, il trempait ses lèvres aux sources plus pures et plus saines de la vérité, disait adieu aux contes ineptes dont il avait été nourri, et rétablissait dans son âme, comme dans un temple, les images méconnues des dieux, Cependant, fléchissant au temps avec adresse, il dissimulait ses sentiments

(1) C'est la seule trace qui reste dans l'histoire de cet autre frère de Julien. On sait que Jules Constance, son père; se maria deux fois. Julien est le seul enfant qu'il eut de Basiline; de Galla, il avait eu auparavant Gallus et peut-être un autre fils, qui était l'aîné, et dont parle ici Julien.

(2) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

(3) Julien, dans sa lettre au sénat d'Athènes, attribue à son cousin Constance le crime d'un massacre dans lequel il manqua de perdre la vie. Saint Athanase confirme cette assertion. Zosime se réunit à eux dans cette accusation; mais les trois abréviateurs, Eutrope et les deux Victor se servent d'expressions très-remarquables : « Sinente potius quam jubente. »..., « Incertum quo auctore..... « Vi militum. » Note de Gibbon, t. III, p. 438. Lorsque Constance sut que les deux fils de Constance Chlore avaient été sauvés, on dit qu'il délibéra s'il les ferait mourir. Une pareille exécution faite de sang-froid était trop odieuse; il prit le parti de les épargner. La Bletterie, *Vie de Julien*, p. 27.

(1) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

intimes. Il était au fond rendu à ces dieux nouvellement révélés à sa piété, mais il semblait toujours esclave des enseignements de son enfance (1). »

De Nicomédie, Julien se rendit à Pergame. C'était là que, pour nous servir d'un mot d'Eunape, les autels de Plotin fumaient encore (2), bien qu'entre les mains de ses successeurs sa forte et originale doctrine se fût profondément altérée. Le vieil Edesius, dernier disciple de Jamblique de Chalcis, tenait école, entouré de quelques fidèles, Eusèbe de Myndo, Priscus, Chrysanthe et Maxime d'Éphèse. On y cultivait une science mystérieuse dont le dernier terme était d'élever les âmes au-dessus des conditions humaines. « Si tu es capable de t'initier à nos mystères, dit Edesius à Julien, tu rougiras d'être né et de porter le nom d'homme (3). »

Julien fut reçu à bras ouverts dans l'école de Pergame. La curiosité de cette âme naturellement enthousiaste et contemplative, qui naguère en Bithynie se plaisait à rêver silencieusement pendant les nuits sereines à la clarté des étoiles, fut vivement captivée par les promesses d'une sagesse plus qu'humaine. Il en goûta avec ardeur les prémices auprès d'Edesius, d'Eusèbe et de Chrysanthe. Maxime était à Éphèse; on avait raconté à Julien les merveilleuses opérations qu'il savait accomplir par les secrets de la théurgie. Insatiable d'apprendre, il dit adieu au cénacle de Pergame, et se présenta à Maxime comme s'il avait trouvé celui qu'il cherchait. Chrysanthe le rejoignit bientôt, et les deux théurges remplirent l'esprit du jeune prince de tout ce qu'ils savaient, sans parvenir à le rassasier. Il avait parcouru tous les degrés des sciences divines et humaines; il se fit encore initier aux mystères d'Éleusis, qui, au milieu du discrédit universel où étaient tombées les pratiques du polythéisme, conservaient encore quelque autorité. La Bletterie et Gibbon ont vu dans le récit d'Eunape, qui nous a conservé ces détails sur les rapports de Julien avec Edesius, Eusèbe, Chrysanthe, Maxime et l'hiérophante d'Éleusis, une comédie concertée et jouée par des imposteurs et des charlatans pour surprendre l'imagination crédule du jeune prince et le gagner à une cause perdue (4). Nous ne découvrons aucune raison de suspecter la bonne foi des initiateurs et de l'initié. Sans doute Julien était pour la philosophie et la religion païennes une conquête précieuse; mais ni les théosophes de Pergame ni leur élève ne pouvaient songer alors à la réforme que Julien entreprit dix ans plus tard; et une critique impartiale ne saurait trouver dans les communications de Chrysanthe et de Maxime avec Julien les calculs et les arrière-pensées qu'on leur prête si longtemps d'avance : ces calculs même, fussent-ils réels, n'excluraient en aucune manière la bonne foi de l'initié. Dans les cavernes d'Éphèse et d'Éleusis, au milieu de l'appareil redoutable et des cérémonies effrayantes de l'initiation, Julien fut pénétré d'un enthousiasme profond et sincère.

Constance avait permis au frère de Gallus ces pérégrinations philosophiques en Asie. L'amour de la science couvre rarement l'ambition du pouvoir. Cependant il est à croire qu'il fut averti des conférences de Julien avec les membres dispersés de l'opposition païenne, et qu'il en conçut quelque ombrage; car Julien, de retour en Bithynie, se rasa la tête à la manière des moines, reprit ses fonctions de lecteur dans l'église de Nicomédie, et s'agenouilla sur les tombeaux des saints martyrs. Ce retour aux pratiques du christianisme était un acte de pure politique. Les cérémonies expiatoires du paganisme n'avaient pas encore effacé le signe du baptême; mais Julien, quoiqu'il fît encore profession extérieure du christianisme, n'était plus chrétien, ou, pour parler plus exactement, il ne l'avait jamais été. La foi chrétienne n'entra jamais dans son cœur. Le christianisme, depuis qu'il s'est senti vivre, lui rappelle la philosophie pourchassée, les monuments des arts renversés et détruits, les antiques traditions méconnues et violées. C'est à ses yeux, dans la personne de Constance, l'école du meurtre; avec les ariens et les autres sectes, la semence d'éternelles disputes; c'est l'ère de la désorganisation et la cause du dépérissement de toutes les forces vives de l'Empire Romain. L'épithète d'apostat, accolée à son nom, est une flétrissure gratuite infligée à sa mémoire. En réalité il n'a pas changé. Dès ses premières années, sa conscience a été surprise et confisquée comme ses biens, et le christianisme lui a été imposé. Maintenant il s'en revêt comme d'un masque pour faire tomber les insinuations de ses ennemis et calmer les défiances de l'empereur; par prudence, par hypocrisie si l'on veut.

La faveur de Gallus fut de courte durée. Circonvenu par d'habiles émissaires, il se laissa entraîner près de Pola en Istrie, et fut décapité après une instruction sommaire (décembre 354). Les rapports des deux frères avaient été rares. Ils s'étaient vus une fois à Constantinople, et depuis avaient à peine échangé quelques lettres courtes et insignifiantes (1). La calomnie essaya de les envenimer. Constance n'était que trop facile à persuader. Julien fut saisi, entouré de gardes, et conduit de ville en ville. Pendant sept mois il attendit son arrêt de mort. Les voyages et des excès de travail avaient déjà affaibli sa santé (2). Cependant, malgré ses angoisses, il demeurait ferme,

(1) Libanius, *Oratio parentalis.*
(2) Πλωτίνου θερμοὶ βωμοὶ νῦν. Eunape, *Vie de Plotin*, Éd. Firm. Didot, p. 455.
(3) Eunape, *Vie de Maxime*, Éd. Firmin Didot, p. 474.
(4) La Bletterie, *Vie de Julien*, p. 66, 67. — Gibbon, *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, t IV, p. 365.

(1) Libanius, *Orat. Parentalis*, XII.
(2) *Epit. de Julien*, lett. à Jamblique, LX, éd. Heyler. Julien se plaint à plusieurs reprises de douleurs d'estomac et de fièvres.

maître de lui et impénétrable aux délateurs, qui épiaient ses paroles et ses démarches. L'impératrice Eusébie plaida sa cause auprès de Constance, qui consentit à le voir. Il se défendit, et obtint de retourner en Grèce. Il bénit la fortune; car Athènes était pour lui une seconde patrie. « Le jour de mon départ, ou si l'on veut de mon exil, fut un jour de fête pour moi (1). » Dans la ville de Périclès, toute retentissante du bruit des écoles, Julien se livra sans partage à sa passion pour l'étude, vivant au milieu des rhéteurs et des philosophes, insouciant des intrigues qui s'agitaient autour de lui et jouissant en silence d'une popularité qui n'était pas sans péril. « Autour de lui, dit Libanius, circulait un essaim de jeunes gens, de vieillards, de philosophes et de rhéteurs. » Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze étaient dans cette foule. Ce dernier prévit, dit-il, dès ce temps ce qui devait arriver. « Cette chevelure inculte, ces épaules démanchées, ces yeux hagards, ces jambes vacillantes, ce nez insolemment retroussé, les ridicules contorsions de ce visage, ces éclats de rire subits et immodérés, cette manie de remuer la tête sans motif, cette parole saccadée, ces questions brusques, précipitées, inintelligentes, et ces réponses semblables à des demandes, » tous ces traits, selon saint Grégoire, marquaient assez clairement quelle peste croissait pour l'Église du Christ (2).

Il y avait six mois à peine que Julien vivait à Athènes dans le silence de l'étude lorsqu'il fut rappelé à Milan et associé à l'empire en qualité de césar. Le caractère indécis de Constance, ballotté entre les flatteries des courtisans et les conseils de l'impératrice, expliquait ce revirement. L'empire était entamé de toutes parts : à l'orient les Perses, enhardis par leurs premiers succès; sur le Danube, les farouches Sarmates; en Gaule, les barbares que Constance lui-même avait appelés contre Magnence. L'empereur ne pouvait suffire aux soins multiples et aux embarras du pouvoir. Julien, nourri dans les écoles, absorbé par les rêveries innocentes de la philosophie, était représenté par Eusébie comme un prince modeste et sans ambition; les bienfaits enchaîneraient facilement sa reconnaissance et sa fidélité. Et quel danger y avait-il à tirer des jardins de l'Académie ce jeune homme encore couvert du manteau de philosophe? Sans force par lui-même, il porterait dans les provinces l'effigie de l'empereur et l'ombre de son autorité. Julien quitta Athènes non sans répugnance. L'image sanglante de Gallus se dressait devant ses yeux. « Ceux d'entre vous qui étaient avec moi, écrivait-il plus tard aux Athéniens, peuvent dire quels torrents de larmes je répandis, et quels furent alors mes gémissements; ils savent avec quelle ferveur j'élevai mes mains vers votre citadelle, en suppliant Minerve de sauver son serviteur et de ne point le sacrifier à ses ennemis. La déesse elle-même sait combien de fois je lui demandai de mourir avant de quitter Athènes pour me rendre à la cour (1). » Arrivé à Milan, Julien quitta les insignes du philosophe pour un riche costume militaire, et le 6 novembre 355 il fut solennellement présenté à l'armée. Les soldats saluèrent le nouveau césar d'unanimes acclamations; et lui, pendant ce temps, demeurait le visage sombre et couvert comme d'un voile de tristesse. Peu de jours après, il épousa Hélène, sœur de Constance, et se mit en route sans pouvoir se défendre de tristes pressentiments. Les officiers qui l'entouraient étaient les créatures de Constance, et avaient pour mission moins de lui obéir que de le surveiller. Il n'avait avec lui que deux amis à qui il pût se fier, Évémère, son bibliothécaire, et Oribase, son médecin. Eusébie lui avait fait présent avant son départ d'une bibliothèque de choix, qu'il emporta dans les Gaules, et dont il se fit suivre dans toutes ses expéditions. C'était une lourde tâche, et « qui exigeait les bras d'Hercule (2) », que celle dont on chargeait un prince de vingt-trois ans, qui avait vécu jusque-là loin des affaires publiques et des camps, dans le silence et l'austérité de l'étude.

Rien de plus déplorable en effet que l'état des Gaules. Les armées, dispersées et sans chefs, ne savaient plus que fuir; les garnisons laissaient assiéger les places sans les défendre. Les habitants qui échappaient aux barbares étaient écrasés par les agents de l'administration, qui, sans crainte d'une législation impuissante, avaient organisé le pillage. Julien suffit à tout. Dès le commencement, « il prit les armes comme si, pendant toute sa vie, il avait manié non des livres, mais le bouclier (3) ». Le 1er décembre, le nouveau césar quitte Milan, avec une suite peu nombreuse (4), traverse Pavie et Turin, où il apprend que les barbares ont pris et saccagé Cologne, franchit les Alpes Cottiennes près de Suse, et vient prendre ses quartiers d'hiver à Vienne. Constance se l'était adjoint comme consul (356). Les barbares attaquaient Autun : Julien se dirige vers cette ville, et y entre le 24 juin, après une marche conduite avec la prudence et l'habileté d'un vieux général. D'Autun il gagne Auxerre, par la voie la plus courte, et de là Troyes. Il opérait ces

(1) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.
(2) Les deux Discours de Grégoire de Nazianze contre Julien sont deux pamphlets pleins de fiel et de haine passionnée. Le saint évêque y parle en ennemi plutôt qu'en historien; c'est un monument qu'il faut interroger avec la plus grande réserve. L'invective ne saurait avoir la valeur et l'autorité d'un document historique.

(1) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.
(2) Libanius, *Orat. Parentalis*, XVII.
(3) Libanius, *id.*, *ibid.*, XVIII.
(4) Comitatu parvo, dit Ammien Marcellin, XV, 8. On vit bien, dit Libanius (*Orat. Parentalis*, XVII), que Constance, dans sa pensée, envoyait Julien à la mort et non à la victoire. En effet ayant avec lui des légions qui avaient suffi à renverser trois usurpateurs et une foule de cavaliers et de fantassins armés de fer, l'empereur ne lui donna que trois cents mauvais soldats, ajoutant qu'il en trouverait dans les contrées qu'il allait défendre.

mouvements au milieu d'armées ennemies, tantôt se tenant sur une prudente défensive, tantôt, quand il avait l'avantage de la position, se jetant sur eux et les culbutant au pas de course. A Troyes il laisse un instant prendre haleine à ses troupes, puis il pousse rapidement vers Reims, où les différents corps d'armée devaient se réunir. On résolut de se porter en avant et d'attaquer les Allemands dans la direction de Dieuze. Les barbares, favorisés par un brouillard épais, faillirent enlever son arrière-garde. Cette échauffourée, où Julien perdit deux légions, le rendit plus circonspect. Les ennemis occupaient toute la ligne du Rhin, de Strasbourg à Mayence. Le césar perça cette ligne à sa base et s'empara de Brumath. Un corps germain s'avança à sa rencontre. Il le mit en fuite au premier choc. Ce succès, qui rétablissait en partie le prestige des armes romaines, ouvrit à Julien la route de Cologne. Il releva les forteresses de cette ville et revint prendre ses quartiers d'hiver à Sens. Les barbares essayèrent de l'enfermer dans cette ville. Son lieutenant Marcellus, au lieu de le secourir, demeura immobile avec sa cavalerie. Julien, grâce à son intrépidité, fit lever le camp aux ennemis après trente jours de siége, et se plaignit de la trahison et de la mauvaise volonté de Marcellus, qui fut exilé par Constance à Sardique et remplacé par Sévère, général dévoué et actif. Telle fut la première campagne de Julien. Il fut partout à la hauteur des circonstances. Il s'était fait aimer des Gaulois et des soldats par ses mœurs douces et la sévérité de sa vie, son égalité d'âme et son courage infatigable au milieu des épreuves nouvelles qu'il avait à supporter. On le voyait marcher gaiement à la tête des armées, partager toutes les fatigues et se contenter de la nourriture du simple soldat. Il était prudent dans le conseil, quoique porté aux résolutions audacieuses; dans l'action, il était rapide et avait cet élan qui double la force des soldats et déconcerte les ennemis. Pendant le jour, il apprenait la guerre et exerçait ses troupes. De la nuit il faisait trois parts, consacrait la première au repos et les deux autres aux affaires publiques et à l'étude. Il couchait sur une peau de lion: une fois levé, il adressait quelque prière muette à Mercure, puis il travaillait à orner et à enrichir son esprit.

L'année 357 s'ouvrit sous le second consulat de Julien et le neuvième de Constance. Après un hiver passé à Sens au milieu d'ennemis menaçants, le césar rentra en campagne. Barbation, maître de l'infanterie, arrivait avec vingt-cinq mille hommes de renfort. Les deux armées devaient se réunir près de Bâle et là prendre les ennemis comme entre des tenailles, selon l'expression d'Ammien Marcellin, pour en finir avec eux d'un seul coup. Barbation, croyant complaire à l'empereur et aux courtisans, se comporta comme s'il eût été l'allié des barbares, et les laissa s'échapper sans les inquiéter. Plus tard il refusa à Julien quelques barques qu'il lui demandait pour passer le Rhin et déloger les ennemis, et mit le comble à sa perfidie en brûlant toutes ses provisions superflues, dont l'armée des Gaules avait le plus grand besoin. Cette malveillance, qui semblait s'autoriser de la cour de Milan, faisait dire que c'était pour perdre Julien qu'on l'avait mis aux prises avec les dangers d'une guerre cruelle, dont on le jugeait incapable de supporter même le bruit (1).

Au lieu de se rapprocher de Julien, Barbation continuait à agir séparément. Le césar était à Saverne, dont il réparait les fortifications démantelées : Barbation se tenait sur le haut Rhin. Un corps nombreux d'ennemis se jeta entre les deux armées, fondit sur Barbation, le battit et le refoula au delà de Bâle. Une ligue des barbares se forma commandée par Chnodomaire. Il paraissait facile d'écraser Julien, qui n'avait pas plus de 13,000 hommes à opposer à une nuée d'ennemis : ils étaient près de Strasbourg. Julien marcha résolument contre eux. Ses soldats étaient remplis d'enthousiasme : « Ils semblaient, dit Ammien Marcellin, conduits par le génie même des combats. » Il faut lire dans Ammien le récit de cette héroïque bataille. Ici Chnodomaire, le front ceint d'un bandeau couleur de feu et montant un cheval couvert d'écume; là Julien, courant çà et là, distribuant des paroles d'encouragement, donnant des conseils, rappelant l'honneur du nom romain, qu'ils devaient relever en ce jour, trouvant un mot pour chacun, et faisant passer dans toutes les âmes la noble confiance dont il était animé. L'aile droite des Romains, ébranlée par le choc des barbares, fut ramenée à la charge par le césar, qui se trouvait partout à la fois. Les barbares prirent la fuite, après avoir perdu un nombre considérable de soldats, tués ou noyés dans le Rhin. Chnodomaire fut pris et envoyé comme trophée à Constance. Dans la première chaleur de l'enthousiasme, l'armée romaine salua son général du nom d'auguste. Il le refusa, protestant avec serment que ce titre n'était l'objet ni de son ambition ni de ses espérances (2). A la cour de Constance, les flatteurs qui entouraient l'empereur s'évertuaient à diminuer la gloire du césar et à couvrir sa personne de ridicule (3). Constance encourageait ces froides railleries tout en se glorifiant à grand bruit des succès de son lieutenant comme s'il les eût lui-même remportés. Après sa victoire de Strasbourg, Julien pour-

(1) Ammien Marcellin, XVI, 11, édit. Nisard.

(2) « Augustus acclamatione concordi totius exercitus adpellatus, ut agentes petulantius milites increpabat, id se nec sperare nec adipisci velle jurando confirmans. » (Amm. Marcel., XVI, 12.)

(3) « Talia sine modo strepentes insulse : in odium venit cum victoriis suis capella non homo; ut hirsutum Julianum carpentes, adpellantesque loquacem talpam et purpuratam simiam, et litterionem Græcum; et his congruentia plurima atque vernacula principi resonantes audire hæc taliaque gestienti, virtutes ejus obruere verbis impudentibus conabantur, ut segnem incessentes et timidum et umbratilem, gestaque secus verbis comptioribus exornantem. » (Amm. Marcellin, XVII, 11.)

suivit les barbares au delà du Rhin. Ses soldats demandaient du repos; il les entraîna par les séductions de sa parole, franchit le Rhin à Mayence, poussa les ennemis au delà du Mein, détruisit leurs bourgades; puis, arrivé devant des forêts impénétrables, dans un pays couvert de neige, et hérissé d'obstacles de toutes espèces, il s'arrêta, et en témoignage de sa marche victorieuse fit relever à la hâte un fort construit jadis sur ce point par Trajan (probablement près d'Aschaffenbourg ou d'Hochstet). Les barbares obtinrent une trêve de dix mois. En revenant prendre ses quartiers d'hiver, il s'empara de deux forts sur la Meuse, où un corps de Francs s'était enfermé, et envoya les prisonniers à Constance.

Après cette longue campagne (de juillet 357 à janvier 358), Julien vint prendre ses quartiers d'hiver à Lutèce. Pendant les loisirs que lui laissait la saison d'hiver, il s'occupait à guérir les blessures que les invasions des barbares et la rapacité des agents du fisc avaient fait souffrir à la Gaule. En dépit des réclamations du préfet Florentius, il diminua les charges dont souffrait le pays en s'opposant énergiquement aux impôts extraordinaires et aux contributions vexatoires (1). Dans la seconde Belgique, il intervint pour le recouvrement de l'impôt. Aucun césar n'avait encore donné cet exemple d'assumer la charge directe de ces détails secondaires du gouvernement, qui ressortissaient du préfet. En peu de temps un ordre sévère fut établi dans les diverses parties de l'administration; les extorsions mal déguisées des officiers du fisc furent réprimées; les cités détruites par les barbares furent rebâties; la sécurité et l'abondance refleurirent de toutes parts, et par sa douceur, son équité, Julien se fit adorer des Gaulois. Ce n'était pas un vain éloge que celui que Mamertin lui adressait : « Il partage le temps de l'année à dompter les barbares et à rendre la justice aux citoyens, engagé dans une lutte infatigable contre la barbarie ou contre les abus (2). » Dans toutes les affaires un peu importantes, il siégeait lui-même comme juge, et jamais la justice n'eut de dispensateur plus intègre (3). Au milieu de toutes ces affaires il trouvait encore le temps de lire et de philosopher. Il vivait avec l'austérité d'un vrai stoïcien. Dans son *Misopogon*, il nous raconte qu'il faillit être asphyxié à Paris, un jour que, par un très-grand froid, il avait fait apporter du feu dans sa chambre (1).

La campagne suivante (juillet 358) fut aussi heureuse et plus rapide encore que les précédentes. Les Romains, chargés de trente jours de vivres, étaient à Tongres quand les barbares les croyaient encore dans leurs quartiers d'hiver de Paris. Les ennemis, battus ou épouvantés, subirent la loi du vainqueur. Les Chamaves se retirèrent docilement au delà du Rhin. Les Saliens demeurèrent en Toxandrie comme sujets et auxiliaires de l'empire. Les prisonniers romains furent rendus, et les vaincus s'engagèrent à fournir les matériaux nécessaires à la reconstruction des villes détruites. « Le féroce orgueil de ces rois barbares, dit Ammien Marcellin, naguère habitués à s'enrichir du pillage de nos provinces, venait enfin se courber sous la domination romaine, et, ils acceptaient l'obéissance comme s'ils eussent été tributaires nés et rompus par l'éducation à la servitude (2). »

Cependant il fallut encore une expédition pour achever la soumission des barbares. Un tribun fut envoyé pour surveiller leurs mouvements, et dès que la saison fut propice, Julien entra en campagne (359). Il remit en état de défense la ligne du Rhin de Neuss jusqu'à Bingen, remplit les magasins pillés du grain exporté de la Grande-Bretagne; puis toute l'armée étant réunie à Mayence, le Rhin fut franchi en présence des barbares étonnés. Leur ligue fut dissoute sans coup férir, et leur territoire fut mis à feu et à sang. Julien repassa le Rhin suivi de vingt mille captifs romains délivrés de leurs chaînes, après avoir terminé une guerre dont le succès a été comparé aux victoires remportées sur les Cimbres et les Carthaginois, et mis pour longtemps les Gaules à l'abri des entreprises des Germains.

Voilà ce que fit Julien dans les Gaules avec des soldats mal nourris, mal payés (3), malgré

(1) Julien, pour justifier le refus qu'il opposait aux prétentions de Florence, écrivit à la cour de Milan. La lettre qu'il adresse à Oribase à cette occasion exprime une douleur amère de voir ses meilleures intentions traversées et mal interprétées : « Était-il possible à un disciple de Platon et d'Aristote d'agir autrement que je n'ai fait? Pouvais-je abandonner les malheureux confiés à mes soins? N'étais-je pas obligé de les protéger contre les insultes répétées de ces voleurs impitoyables? Dieu m'a placé dans ce poste élevé : sa providence sera mon guide et mon soutien. Si je suis condamné à souffrir, j'aurai pour me consoler le sentiment d'une conscience pure et irréprochable... Si on juge à propos de m'envoyer un successeur, je me soumettrai sans regret; j'aime mieux profiter du peu d'instants où je pourrai faire le bien que de faire longtemps le mal avec impunité. » (A Oribase, lettre XVIII, éd. Heyler.)

(2) Mamertin, *Panégyrique de Julien*. « Perpetuum professus aut contra hostem, aut contra vitia certamen. »

(3) Ammien Marcellin, XVIII, 1. « Erat indeclinabilis justorum, injustorumque distinctor. »

(1) Ce témoignage sur Paris vaut la peine d'être cité. Julien habitait au palais des Thermes dont les restes portent encore son nom. « J'étais, dit-il, en quartiers d'hiver dans ma chère Lutèce. C'est ainsi que les Celtes appellent la petite ville des Parisiens, située sur le fleuve qui l'environne de toutes parts, en sorte qu'on n'y peut aborder que de deux côtés, par deux ponts de bois. Il est rare que la rivière se ressente beaucoup des pluies de l'hiver et de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vue et excellentes à boire. Les habitants auraient de la peine à en avoir d'autres, étant comme ils sont dans une île. L'hiver n'y est pas rude. . On y voit de bonnes vignes et des figuiers même, depuis qu'on prend soin de les revêtir de paille, et de ce qui peut garantir les arbres des injures de l'air. Cette année là un froid extraordinaire couvrit la rivière de glaçons... » (*Misopogon*, éd. Spanheim, p. 340, 341.)

(2) Ammien Marcellin, XVII, 10, édit. Nisard.

(3) Au moment de passer le Rhin pour la seconde fois, l'armée de Julien, fatiguée d'une longue campagne, souffrant de la faim, se révolta. Les soldats n'avaient pas reçu de solde ni de gratifications depuis que Julien avait pris le commandement. Constance se refusait à ouvrir le tré-

la mauvaise volonté ou la trahison de ses lieutenants, souvent malade lui-même, au milieu des intrigues des ennemis secrets dont il était entouré. Quand il quitta la Gaule, la capitation, qui était à son arrivée de vingt-cinq pièces d'or, n'était plus que de sept. Lupicin était en Bretagne, occupé contre les Pictes; Florence à Vienne; Julien reçut l'ordre de détacher de son armée la plus grande partie des auxiliaires et 300 hommes d'élite choisis dans chaque corps et de les envoyer à Constance, qui se préparait à faire la guerre aux Perses. Cette guerre des Perses, était-ce un prétexte pour livrer Julien désarmé aux représailles des barbares encore frémissants? Ammien Marcellin le fait entendre assez clairement. Julien, après avoir pensé à abdiquer, se soumit. Il rappela Lupicin et Florence, qui refusa d'obéir. Une partie des troupes désignées était en marche; le reste allait suivre. A la sollicitation expresse de l'envoyé impérial, elles passèrent par Paris. Le prince les reçut à l'entrée de la ville. Il adressa la parole à tous ceux qui lui étaient connus, les loua individuellement de leurs bons services et les félicita de l'honneur et des récompenses qui les attendaient sous les yeux de l'empereur. Déjà les habitants du pays et les soldats se plaignaient sourdement. Un libelle anonyme circulait. On y lisait des satires contre l'empereur, des plaintes amères sur le perfide abandon dans lequel on laissait les Gaulois; on s'y déchaînait contre le mépris et les outrages auxquels Julien avait été en butte. Cette colère contenue éclata bientôt en révolte. Pendant la nuit les soldats courent aux armes, bloquent le palais et proclament Julien auguste. « Cependant il refusait opiniâtrément, il les adjurait tous et chacun d'eux en particulier, tantôt avec l'accent de l'indignation, tantôt en étendant vers eux des mains suppliantes, de ne pas ternir par un acte odieux l'éclat de leurs victoires. Il leur représentait qu'ils allaient déchirer l'État par la guerre civile, et leur promettait d'obtenir de l'empereur qu'on les laissât dans leur patrie... Le césar fut enfin forcé de céder (1) ». Élevé sur le bouclier d'un fantassin, il fut salué auguste par d'unanimes acclamations (avril 360). L'élévation de Julien flattait peut-être sa secrète ambition; cependant, ses protestations d'innocence paraissent aussi sincères que la résistance qu'il opposa aux violences des soldats. Saint Grégoire de Nazianze seul, dans sa haine aveugle, l'accuse ouvertement de s'être couronné lui-même. Il demeura deux jours sans prendre de décision et comme accablé sous le poids de sa nouvelle fortune. Cependant il fallait agir. Les créatures de Constance se remuaient autour de lui (1). Il envoya une ambassade à l'empereur avec une lettre où il exposait ses intentions. « Cette lettre, dit Ammien Marcellin, était d'un homme qui acceptait franchement sa nouvelle position, mais sans prendre le ton d'arrogance d'un inférieur qui met brusquement la subordination de côté (2) ». Après avoir rendu compte de ce qui s'était passé, il demandait à son cousin d'y donner son adhésion: il acceptait un pouvoir inférieur mais indépendant. Avec ce message officiel, dit Ammien, il faisait passer à Constance une lettre pleine d'outrages et de récriminations. Il y a lieu de douter de l'envoi d'une pareille lettre au moins à ce moment. La politique la plus vulgaire faisait alors un devoir à Julien de dissimuler encore. Constance dans sa réponse refusait de partager l'empire. De nouvelles lettres furent échangées. Constance n'osait pas encore menacer: il se bornait à garantir à Julien la vie sauve, sans s'expliquer même sur sa dignité de césar. En même temps il réunissait ses forces, préparait de vastes approvisionnements, et excitait sous main les barbares à une levée de boucliers. Julien, après avoir battu les Francs Attuariens et remis en état les dernières places du Rhin, suivit le cours du Rhin jusqu'à Bâle, et arriva bientôt à Vienne. Il dirigea de là une nouvelle expédition contre Vadomaire, roi barbare. C'est dans cette guerre, qu'il eut bientôt achevée, qu'il saisit, dit-il lui-même, les preuves écrites des intelligences de Constance avec les barbares. « Il (Constance) salaria les barbares pour ravager le pays des Gaulois... Ce ne sont point des discours mais des faits; car j'ai saisi les lettres que les barbares avaient reçues de lui (3). »

La voie des négociations semblait épuisée entre les deux augustes. Hélène et Eusébie venaient de mourir presque en même temps. Les liens du sang et de l'affection semblaient brisés. Constance et Julien n'avaient désormais d'autre moyen que la force des armes, l'un pour se faire obéir, l'autre pour conserver un pouvoir qu'il tenait de la volonté des troupes. Des deux côtés on se prépara à la guerre, et une fois sa résolution prise, Julien se porta en avant avec cette rapidité foudroyante que la fortune avait jusque-là toujours couronnée de succès. Le jour de l'Épiphanie (6 janvier 361), il s'était associé pour la dernière fois aux prières des chrétiens.

sor public, par malveillance encore plus que par parcimonie, et le césar était trop pauvre pour payer ses troupes de ses propres deniers. (Amm. Marcell., XVII, 10.)

(1) Rien ne paraît plus sincère que la résistance de Julien. La lettre qu'il écrivait peu de temps auparavant à Oribase, son ami, et où il souhaitait qu'on lui donnât un successeur et qu'on le débarrassât des ennuis et des embarras du pouvoir (Lettre XVII), et ses constantes protestations prouvent hautement, contre l'unique témoignage d'Eunape, qu'il ne songeait pas à s'emparer du pouvoir.

(1) Pendant que Julien était retiré dans son palais, le bruit qu'on l'avait assassiné circula parmi les soldats et excita une nouvelle émeute. On envahit le palais en armes; on ne se calma et on ne quitta la place qu'après avoir vu Julien en costume impérial. (Amm. Marcellin, XX, 5.) Libanius raconte qu'un eunuque fut suborné par les partisans de Constance pour le tuer, et que les soldats demandèrent vengeance à grands cris. « Tous les dieux savent, dit Julien dans sa lettre aux Athéniens, quels assauts j'eus à soutenir pour lui sauver la vie. »

(2) Ammien Marcellin, XX, 6, édit. Nisard.

(3) Lettre de Julien au sénat et au peuple d'Athènes.

La rupture une fois déclarée, il leva le masque, proclama solennellement qu'il confiait le soin de sa vie aux dieux immortels, et du même coup répudia hautement l'amitié de Constance et la religion chrétienne. Depuis longtemps du reste ce retour aux dieux de la Grèce était consommé; mais le prince dissimulait, ajustant sa conduite aux nécessités du temps.

Avant que Constance eût ébranlé ses légions encore campées dans leurs quartiers d'Asie, Julien, ayant exposé à ses soldats son plan de campagne, prit une offensive vigoureuse. La Gaule était pacifiée pour longtemps. Il y laisse Salluste en qualité de préfet, ordonne à Nevitta de traverser les deux Rhéties, à Jovius et à Jovinus de descendre en Italie; pour lui il suit le cours du Danube, franchit les montagnes et les forêts, tantôt sur la rive romaine, tantôt sur la rive barbare, s'empare d'une flottille, et en douze jours, avant que les ennemis eussent aucune nouvelle de son départ de la Gaule, il avait franchi plus de sept cents milles, de Bâle à Sirmium, qu'il avait marqué pour rendez-vous à ses lieutenants. La bête fauve que Constance allait bientôt forcer, comme il disait avec mépris, venait au-devant du chasseur, d'une course qui ne décelait pas la crainte (1). Sur sa route Julien s'attachait les populations par des bienfaits de toutes espèces. « Loin d'apporter l'épouvante, le pillage et le massacre, la flotte de Julien laissait derrière elle des priviléges, de l'argent, des promesses pour l'avenir et la liberté (2). »

Les trois corps d'armée étaient heureusement réunis. Florentius et Taurus, préfets d'Illyrie et d'Italie, étaient en fuite. Julien, après deux jours passés à Sirmium au milieu des acclamations et des fêtes, courut se saisir des défilés de Succues, qui séparent les provinces de la Thrace et de la Dacie, y plaça son lieutenant Nevitta; puis, comme s'il voulait s'assurer une force morale qui pût contrebalancer la puissance encore redoutable de son ennemi, il adressa aux principales villes de l'empire une apologie de sa conduite, qui était en même temps un acte d'accusation contre Constance. Dans cet écrit, la mémoire de Constantin n'était pas épargnée. Ce prince était traité de novateur, de violateur des coutumes et des lois anciennes (3). C'était avant la lutte dénoncer la guerre au christianisme.

Le génie de l'empire que Julien avait cru voir deux fois était décidément pour lui, et le songe qu'il racontait à Oribase se réalisait. Le jeune arbrisseau pendu à la racine d'un vieux tronc déraciné portait dans le sol ses racines vivaces

(1) Amm. Marcellin, XXI, 7.

(2) Mamertin, *Panégyrique*. Il faut lire dans ce panégyrique le récit de cette marche triomphale. — L'orateur, dans sa reconnaissance enthousiaste, anime son récit des plus vives couleurs de la poésie. Il ne peindrait pas autrement l'expédition des Argonautes ou la marche héroïque de Bacchus dans l'Inde.

(3) *Épît. de Julien*, lett. XVII, p. 22, éd. Heyler.

et les y attachait avec vigueur. Un instant cependant la position du jeune empereur fut critique. Gaudentius, lieutenant de Constance, tenait l'Afrique et affamait l'Italie. Deux légions suspectes, envoyées par Julien dans les Gaules, s'étaient enfermées à Aquilée, y avaient arboré le drapeau de Constance, et résistaient victorieusement aux efforts de Jovinus; les forces immenses préparées contre les Perses s'acheminaient vers l'occident. La mort de Constance, emporté par la fièvre à Mopsucrène, dénoua tous ces embarras (3 novembre 361) (1). La couronne revenait à Julien, dernier reste du sang de Constantin. Avant de mourir, Constance l'avait, dit-on, désigné pour son successeur.

Julien se préparait à attaquer la Thrace quand il apprit que Constance était mort et que l'armée d'Orient l'avait unanimement reconnu. Il se met aussitôt en marche, traverse Philippopolis, et arrive à Périnthe (*Herekli*). A la nouvelle de son approche, la population de Constantinople se répandit hors des murs avec l'empressement qu'on aurait à voir un homme descendu des cieux. Il y fit son entrée dans les premiers jours de décembre 361. On ne pouvait se rassasier de le contempler. « En effet, ce prince, homme à peine, cette petite taille, ces gigantesques leçons données à tant de rois et de peuples, ces soudaines apparitions de ville en ville où sa présence devançait toute attente et entraînait partout l'adhésion, cette domination s'étendant comme la flamme, et ce trône enfin occupé comme par grâce divine sans qu'il en coûtât une larme, tout cela semblait l'illusion d'un songe (2). » — « Nous vivons, grâce aux dieux, écrivait-il dans le même temps à son oncle maternel, et nous ne sommes plus réduits à souffrir ou à causer nous-mêmes les plus grands des maux! J'ai pour témoin le soleil, le premier dieu dont j'ai imploré l'assistance, et Jupiter, le roi des immortels; ils savent que, loin d'avoir jamais désiré la mort de Constance, j'aurais formé des vœux tout contraires. Pourquoi suis-je donc venu jusqu'ici? Parce que les dieux me l'ont formellement commandé, en me promettant le salut si j'obéissais, et des malheurs, qu'ils ne pouvaient m'épargner, si je demeurais. Comme j'étais d'ailleurs déclaré ennemi, je croyais devoir semer l'épouvante pour parvenir ensuite à un accommodement. Et dans le cas où il m'aurait fallu en venir aux mains, confiant mes destinées à la Fortune et aux dieux, j'eusse attendu avec résignation les événements que leur bonté m'aurait annoncés (3). »

Julien veilla lui-même à ce que les derniers honneurs fussent rendus à Constance, et donna

(1) Saint Grégoire de Nazianze accuse Julien de la mort de Constance. C'est une calomnie absurde et qui ne repose sur aucun fondement. Aucun historien contemporain ne l'a confirmée ni autorisée.

(2) Ammien Marcellin, édit. Nisard, XXII, 2.

(3) *Épît. de Julien*, lettre XIII, p. 19.

à sa mémoire des larmes, vraies ou affectées, mais qu'en tous cas il ne lui devait guère.

Les deux premiers actes du nouveau pouvoir furent la réforme du palais et la punition des crimes du règne précédent. Un prince qui plaçait sa vanité dans le mépris du faste de la royauté ne pouvait tolérer cette fourmilière d'officiers et d'esclaves, vivant des vices de la cour, et plus à charge au trésor que l'entretien de plusieurs légions. Julien expulsa tous ces parasites. Une mesure moins radicale eût été plus goûtée. Les conseillers de Constance furent déférés à un tribunal réuni par les ordres de l'empereur à Chalcédoine. « Mon dessein n'est pas qu'ils soient punis illégalement : on les accuse, ils jouiront du bienfait d'un jugement équitable et impartial (1) ». Le vertueux Salluste Second présidait cette commission. Mais la présence de quatre généraux d'un caractère violent, et les clameurs des soldats qui suivaient les informations emportèrent parfois des arrêts regrettables et que Julien eut le tort de laisser exécuter. Le chambellan Eusèbe, inspirateur de toutes les cruautés de Constance, Paul et Apodème, furent justement punis; mais, suivant la forte expression d'Amm. Marcellin, la justice elle-même pleura le meurtre d'Ursule, trésorier du palais, sacrifié aux rancunes aveugles des soldats (2).

Florentius et Taurus, les *consuls fugitifs*, comme Julien les appelait plaisamment dans les actes officiels quelques mois auparavant, furent condamnés l'un à l'exil, l'autre à mort par contumace. Julien ne souffrit pas qu'on troublât Florentius, dont on connaissait la retraite : les délateurs n'avaient pas l'oreille du nouveau prince. L'année 362 s'ouvrit avec Mamertin et Névitta pour consuls. Julien les conduisit au sénat avec les marques d'un respect que le peuple avait depuis longtemps désappris. Quelques-uns, en voyant le prince précéder à pied la litière des consuls, admiraient l'image des anciens temps, d'autres l'accusaient de dégrader la pourpre impériale. Quel contraste, en effet, entre la majesté immobile de Constance entrant naguère à Rome dans un appareil de triomphe sur un char étincelant de pierreries, et la simplicité populaire de ce prince philosophe, mêlé à la foule, s'inclinant devant les consuls, se rendant au sénat sans escorte, siégeant et discutant au milieu des pères conscrits, se levant de sa place à la nouvelle de l'arrivée du philosophe Maxime, courant au-devant de lui, l'embrassant avec effusion et l'introduisant dans l'assemblée comme son ami et son égal! Les quinze premiers mois du règne de Julien depuis son entrée à Constantinople jusqu'à son départ pour l'expédition de Perse (11 décembre 361, 5 mars 363) furent remplis par une variété de soins qui donnent une haute idée de la prodigieuse activité de ce prince et permettent de prendre à la lettre ce que dit Libanius dans son oraison funèbre, « qu'il ne connaissait d'autre repos que le changement d'occupation, qu'il suffisait à tout, et prenait autant de formes que Protée, tour à tour législateur, pontife, auteur, devin, juge, général d'armée et dans tout cela père de la patrie (1). »

Julien avait pour Constantinople, sa ville natale, une affection toute filiale. Il l'embellit de nombreux monuments, accorda à son sénat les mêmes priviléges qu'à celui de Rome, fit creuser un vaste port, fonda une bibliothèque, et écrivit à Alexandrie pour qu'on envoyât dans la seconde ville de l'empire un obélisque. Le Code Théodosien contient de nombreux témoignages des préoccupations de Julien pour le bien public et de l'esprit d'équité qui présidait à son gouvernement. Par différentes lois, dont on ne saurait trop approuver la sagesse, il flétrit la vénalité des offices (2); réforma les abus qui s'étaient glissés dans le service des postes de l'empire, et interdit sévèrement, hors les cas d'utilité publique, le droit de voyager aux frais de l'État, que Constance avait trop complaisamment étendu (3); il rappela aux charges de la curie certaines classes privilégiées, créées arbitrairement par ses prédécesseurs, et n'accorda ces exemptions que comme récompense de longs services civils ou militaires (4); il se réserva exclusivement le droit de frapper les impôts extraordinaires ou d'en dispenser (5), maintint dans une crainte salutaire les officiers du trésor (*numerarii*), chargés de tenir les comptes et de conserver les registres de l'impôt (6); créa des employés pour vérifier et peser les monnaies (7); remédia à la lenteur des procédures, et assura la prompte solution des procès (8). Julien porta aussi ses regards au dehors, et prit soin d'opposer une digue aux invasions barbares. En Gaule, pendant qu'il était césar, il avait fait rétablir la ligne de fortifications du Rhin. Il en fit autant pour la ligne du Danube et les villes importantes de la Thrace, et eut soin de réunir dans les places fortes des frontières des soldats, des armes et des approvisionnements de toutes espèces.

La grande affaire de la vie de Julien, son crime aux yeux de quelques-uns, son erreur aux yeux de tous, est l'entreprise qu'il forma de restaurer et de réformer le polythéisme.

(1) *Épît. de Julien*, lettre XXIII, p. 31.

(2) Ammien Marcellin, XXII, 3. «Après la prise d'Amide par les Perses, Ursule s'écria, dans l'amertume de sa douleur : Et voilà comme nos villes sont défendues par ceux que l'État s'épuise à ne laisser manquer de rien. » — « Le souvenir de ce propos suffit plus tard à exciter à Chalcédoine un soulèvement militaire contre lui. » (Amm. Marcell., XX, 11.)

(1) Libanius, *Orat. Parentalis*, LXXXV.

(2) Cod. Theod., liv. II, t. XXIX, l. Ire.

(3) Ibid., liv. VIII, t. V, l. 12, 13, 14, 15.

(4) Ibid., l. VI, t. XXVI, l. Ire; l. XII, t. I, l. 56; liv. XIII, t. III, l. 4.

(5) Ibid., l. XI, t. XVI, l. 10.

(6) Ibid, liv. VIII, t. I, l. 6, 7.

(7) Ibid., liv. XII, t. VI, l. 3.

(8) Ibid., liv. II, t. V, l. Ire; t. XII, l. Ire; liv. XI, t. XXX, l. 29, 30, 31.

Quand, à la face du ciel, Julien renonça solennellement au christianisme, il y avait longtemps déjà que dans le fond de son cœur il était revenu aux anciens dieux. Il faut remonter jusqu'à sa première enfance pour retrouver la trace de son apostasie. L'eunuque Mardonius, lui expliquant Homère et Hésiode, fut, sans le vouloir, son premier initiateur. Plus tard, lorsque, malgré la défense des précepteurs dont Constance l'avait entouré, il étudiait secrètement les leçons de Libanius, qu'il ne pouvait recevoir de sa bouche, il faisait son éducation païenne. Enfin, lorsqu'en 351 l'élévation de son frère Gallus lui ouvrit sa prison de Macellum, il courut en Asie chercher la science et les traditions anciennes : il s'arrêta à Pergame, auprès des derniers représentants de la philosophie hellénique, et là avec quelle ardeur il se fit disciple et néophyte! Avec quelle insatiable curiosité il épuisa tour à tour les enseignements d'Edesius, d'Eusèbe, de Chrysanthe et de Maxime! Il commença à la dialectique, et ne s'arrêta qu'au fond du temple d'Éleusis, quand il en eut contemplé les redoutables mystères. Ses dévotions à Nicomédie, sa tonsure, c'est un manége pour tromper Constance : L'expérience du malheur lui avait appris de bonne heure à dissimuler. Pendant son séjour à Athènes, après la mort de Gallus, ce fut autour de lui que se rallia ce qu'il y avait de plus illustre parmi les païens. Rappelé à Milan, couvert de la pourpre, il n'avait auprès de lui que quatre serviteurs. « Un seul, nous dit-il, partageait ma croyance, et aussi secrètement que possible mes pratiques religieuses (1) ».

Rien n'est moins prouvé que la part de Julien à la révolution qui l'éleva du rang de césar à celui d'auguste; mais on peut dire sans témérité, ce semble, que déjà il rêvait le rétablissement des autels. Constance n'avait pas d'enfant: Julien était après lui le seul et légitime héritier de l'empire. Il pouvait espérer occuper tôt ou tard le trône de Constantin. Or, quel plus noble rôle pour un fidèle adorateur des dieux que de relever leurs autels abattus, de rouvrir leurs temples fermés par les édits, de réparer leurs sanctuaires violés ou profanés par des nouveautés juives, de rendre enfin à l'ancien culte son éclat et sa pureté? N'était-ce pas une ambition bien capable de séduire une âme enthousiaste, nourrie dans le respect et dans l'amour des traditions antiques, élevée à l'école des derniers disciples de Porphyre et de Jamblique, et qui associait les destinées de l'empire au maintien de la religion des aïeux?

Depuis que Constantin avait assis le christianisme sur le trône impérial, la situation respective des deux cultes avait bien changé. Le polythéisme avait commencé à subir à son tour de rudes représailles. En pouvait-il être autrement? La foi chrétienne l'avait miné pendant trois siècles par un prosélytisme dévorant. Victorieuse à la fin, malgré les persécutions, elle ne pouvait partager avec lui l'empire des âmes ni lui accorder cette large tolérance qu'elle avait si hautement et si longtemps revendiquée pour elle-même par la bouche de ses docteurs et de ses apologistes. Le Christ n'avait-il pas dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Déjà sous Constantin les violences commencèrent, non contre les personnes, mais contre les objets de l'ancien culte. Les autels furent dépouillés de leurs statues et de leurs ornements d'or et d'argent; les portes et les toitures des temples enlevées; l'usage des aruspices fut en partie défendu; la divination et la magie proscrites. La pioche fut mise aux temples, et l'ardeur de destruction fut telle qu'à la mort de Constantin un édit de Constant ordonna de respecter les temples situés aux environs de Rome. Un peu plus tard une constitution de Constantin le jeune abolit les sacrifices de la manière la plus formelle, et, en 353, après la défaite de Magnence, Constance ordonna la fermeture des temples, sous peine de mort en cas d'infraction et de pratiques idolâtriques. Depuis quarante ans donc le polythéisme était décidément persécuté, quand Julien, proclamé auguste, entreprit de lui rendre la vie et la dignité.

Avant de quitter la Gaule, Julien se déclara ouvertement pour le paganisme. Peut-être alors se fit-il purifier par la cérémonie du taurobole de la souillure prétendue du baptême chrétien. Dès lors aucun rapprochement n'était possible entre les deux empereurs. L'armée de Julien suivit son exemple. « Nous adorons publiquement les dieux, écrit-il à Maxime; mon armée entière est devouée à leur culte. Nous immolons des bœufs en public, et, par plusieurs hécatombes, nous rendons au ciel des actions de grâces. Les dieux m'ordonnent de tout purifier autant que je le pourrai. Je leur obéis de plein gré (1). » En Illyrie il fit rouvrir les temples. La Grèce entière tressaillit à sa voix et releva ses autels. A Constantinople il publia l'édit qui ordonnait de rouvrir les temples dans tout l'empire et de rétablir ceux qui avaient été détruits ou endommagés. « Nous vivons sauvés par les dieux, écrit-il de cette ville à Euthère. Offre-leur donc des sacrifices pour les remercier : et tu le pourras faire non pas seulement pour un seul homme, mais pour l'hellénisme entier (2). » Ainsi il secouait la tiédeur de ses amis, et se donnait tout entier à ce qu'il regardait comme une sainte mission. « Tout sommeil nous est désormais refusé, disait-il à Jamblique d'Apamée, jusqu'à ce que nous ayons acquitté la dette que nous impose l'intérêt de l'univers confié à

(1) Lettre au sénat et au peuple d'Athènes. *OEuv. de Julien*, p. 276-277.

(1) *Épîtres de Julien*, lett. XXXVIII p. 69, édit. Heyler.

(2) *Épîtres de Julien*, lett. LXX, p. 139.

à nos soins (1). » Les rhéteurs, les sophistes, les devins, appelés par Julien, inondèrent sa cour.

Les chrétiens s'attendaient à une persécution plus terrible qu'aucune de celles qu'ils avaient essuyées, sous un prince qui prenait si ardemment en main la cause du paganisme. Il n'en fut rien. Un des premiers actes de Julien fut de rappeler les évêques orthodoxes que l'arianisme triomphant avait proscrits. « Il convoqua dans son palais les évêques divisés entre eux de doctrine, dit Ammien Marcellin, et leur signifia, bien qu'avec douceur, que les disputes cessassent désormais et que chacun pût professer sans crainte le culte de son choix. Il comptait, ajoute le même historien, que la liberté multiplierait les schismes et que de la sorte il n'aurait pas l'unanimité contre lui, sachant par expérience que, divisés sur le dogme, les chrétiens sont les pires des bêtes féroces les uns pour les autres (2). » La politique et la modération naturelle du caractère de Julien lui faisaient une loi de proclamer la tolérance. Des violences eurent lieu sans doute, et l'empereur crut devoir modérer l'emportement de zèle de quelques magistrats païens, qui adoraient la pourpre encore plus que les dieux. « Par tous les dieux, écrit-il à Artabius, il n'entre pas dans mon plan de massacrer les Galiléens (3), ni de les maltraiter sans raison, ni de leur faire aucune violence. Mais je suis entièrement d'avis qu'on leur préfère des hommes *pieux*. Les dieux bienfaisants ont sauvé l'empire, que l'impiété de ces Galiléens menaçait d'une ruine complète. Honorons donc les dieux, honorons les villes et les hommes qui les adorent (4). »

Aux yeux de Julien, la tolérance n'impliquait pas l'égalité des deux cultes. Le nouveau prince eût failli à sa conscience, et, disons-le même, à sa foi en gardant la neutralité. Son enthousiasme sincère excluait cette indifférence apathique. Il faut s'en souvenir, Julien n'est pas un politique ni seulement un philosophe, c'est un croyant et un apôtre. Il croit aux dieux, il les vénère, il les adore, il les aime (1). Aussi le grand pontificat ne fut pas pour lui un vain titre. Cette dignité ne lui était pas moins chère que la dignité impériale elle-même : il en exerçait les fonctions avec un zèle passionné et une sollicitude inquiète. Par ses ordres les prêtres des idoles recouvrèrent leurs anciens priviléges, et des revenus spéciaux furent assignés à leur entretien et à celui des temples. Il apportait une grande attention dans le choix des pontifes. Plusieurs fois il prit la peine de leur rappeler la dignité du caractère dont ils étaient revêtus et les devoirs que la religion bien entendue leur imposait. « Je t'ai chargé de présider aux affaires religieuses de toute l'Asie, écrit-il à Théodore; dans cette charge, le première vertu est la modération, la seconde est la bonté et l'humanité envers les subordonnés qui en sont dignes. La troisième consiste à reprendre librement et à punir avec sévérité quiconque offense le ciel, soit par sa témérité envers les dieux, soit par son injustice envers les hommes. Pour les règles à observer touchant les pratiques les plus pures de la religion, je te les expliquerai ainsi qu'aux autres. Je ne veux aujourd'hui que te donner un petit nombre de préceptes. Tu y obéiras sans doute fidèlement. Les dieux me sont témoins que je ne parle de ces matières qu'avec la plus grande réserve. Personne n'est en cela plus circonspect que moi. En toutes choses je répugne aux nouveautés, mais spécialement en ce qui concerne les dieux, persuadé qu'il faut s'en tenir strictement là-dessus aux coutumes de nos ancêtres.... Le débordement du luxe et de la mollesse les ont altérées ou fait négliger ; c'est pourquoi il convient de les garder et de les observer scrupuleusement (2). Julien va jusqu'à régler les rapports des magistrats civils ou militaires avec le sacerdoce, et l'esprit religieux domine à tel point en lui l'esprit politique, qu'il ne craint pas d'abaisser la dignité des premiers devant la majesté des pontifes : « Visite rarement chez eux les gouverneurs, écrit-il à Arsace, mais corresponds très-souvent avec eux. Lorsqu'ils entrent dans la ville, qu'aucun des prêtres n'aille à leur rencontre. Quand ils se présentent au temple, que le prêtre les reçoive dans le vestibule; les soldats peuvent les suivre, mais non marcher devant eux. Car en entrant dans le temple, ils redeviennent simples particuliers. Tu n'ignores pas, en effet, que tu es le souverain maître dans l'intérieur du temple. La loi divine l'ordonne ainsi. Ceux qui t'obéissent sont véri-

(1) *Épîtres de Julien*, lett. LIII, p. 103.

(2) Ammien Marcellin, XXII, 5. — *Épîtres de Julien*, lettre XXXI, p. 52.

(3) Julien appelait officiellement les chrétiens *Galiléens*. Était-ce pour leur rendre le nom qu'ils eurent d'abord avant que, réunis à Antioche, du temps de l'empereur Claude, ils ne prissent le nom de *chrétiens?* Celse, avant Julien, s'était servi de cette dénomination. Était-ce pour les flétrir et parce que chez les Juifs, depuis les temps les plus reculés, les Galiléens avaient une mauvaise réputation? Était-ce par ironie, et en souvenir de la parole des anges : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel (Act., I, 21), » ou par allusion à la réponse des Pharisiens à Nicodème, dans l'Évangile de saint Jean : « Est-ce que vous êtes aussi Galiléen? Fouillez dans les Écritures, et apprenez qu'il ne sort point de prophète de la Galilée. » (VII, 52.)

L'historien Socrate (III, 12) et Théodoret (*Hist.*, III, 21) prétendent que c'était pour outrager les chrétiens qu'il les désignait ainsi; et Grégoire de Nazianze (*Advers. Jul.*, Orat. II) rapporte qu'il avait porté une loi pour qu'ils fussent appelés de ce nom, et saint Jean Chrysost. (*Orat. contra gentes*) dit qu'il invitait les préfets à se servir comme lui de ce terme. Il n'y a pas trace de cette loi ni de cette invitation dans les livres de Julien.

(4) *Épît. de Julien*, lettre VII, p. 10.

(1) Τοὺς θεοὺς πέφριχα, καὶ φιλῶ, καὶ σέβω, καὶ ἅζομαι. — Julien, *Orat.*, VII. « La variété et l'abondance de la langue grecque semblent ne pas suffire à la ferveur de la dévotion de Julien. » (Note de Gibbon, t. IV, p. 351.)

(2) *Épît. de Julien*, lettre LXIII, p. 130 et suiv.

tablement pieux ; ceux qui s'y refusent par orgueil sont des hommes pleins d'arrogance et jaloux d'une fausse gloire (1). » Julien n'a rien plus à cœur que de savoir qu'on obéit exactement à toutes ses recommandations : « Si j'apprends que tu suis scrupuleusement mes prescriptions, je serai au comble de la joie (2). » L'empereur ne se bornait pas à régler les cérémonies religieuses et à veiller à l'observance des pratiques, lui-même donnait à tous l'exemple du plus grand zèle dans l'accomplissement des fonctions sacerdotales. Il avait consacré dans son palais un temple dont il était le ministre. Le matin et le soir, il y sacrifiait avec la plus minutieuse dévotion. On voyait l'empereur comme le plus humble des pontifes fendre de ses mains augustes le bois destiné aux sacrifices, attiser le feu, immoler les victimes et chercher dans leurs entrailles les secrets de l'avenir et les ordres du ciel. Les politiques et les indifférents voyaient avec peine l'empereur oublier sa dignité et ravaler ainsi la pourpre. Dans les premiers mois du nouveau règne, le polythéisme reprit une activité qui ressemblait à la vie. L'exemple, les sollicitations et la libéralité du souverain redonnaient aux cérémonies négligées un nouveau lustre. Les apostasies étaient nombreuses. Julien, cependant, loin de souffrir qu'aucun chrétien fût violenté et traîné de force aux autels, exigeait de ceux qui voulaient revenir au culte des dieux des expiations et des purifications sévères. Le feu sacré s'allumait de toutes parts sur les autels ; l'encens fumait par tout l'empire, et la religion délaissée semblait avoir retrouvé ses fidèles. Julien put se faire illusion et prendre cette exaltation factice pour une renaissance véritable. Cette erreur ne fut pas de longue durée. L'enthousiasme des païens tomba bientôt : le sens des cérémonies était perdu. En Cappadoce on offrait des sacrifices de mauvaise grâce. Les sectateurs de l'hellénisme étaient rares et ignorants des rites sacrés. Le zèle de l'empereur s'épuisait à organiser le culte, sans réussir à échauffer la piété et à répandre la foi.

Julien était décidé à traiter les chrétiens avec douceur et humanité. La force même des choses engagea la lutte. Il avait privé les chrétiens d'exorbitants priviléges que ses prédécesseurs leur avaient accordés. Il leur avait ôté le droit de rendre la justice, le droit de recevoir des testaments ; il leur avait retiré l'exemption des charges de la curie. Pouvait-on crier à la persécution ? A défaut du zèle religieux la politique ne commandait-elle pas de dégager le christianisme des relations avec l'État, dans lesquelles l'avaient placé Constantin et ses fils ? Plus tard, quand l'évêque arien Georges fut massacré dans une émeute populaire, à laquelle les chrétiens orthodoxes eurent part peut-être avec les païens,

(1) *Épît. de Julien*, lettre LXIII, p. 130 et suiv.
(2) Ibid., lettre XLIX, p. 92.

Julien montra pour les coupables contempteurs des lois une indulgence sans doute excessive ; encore Georges était la victime de la juste colère de tout un peuple. Mais quand Athanase, banni par Constance, rentra à Alexandrie, grâce à l'édit de rappel de Julien, quand il revint prendre possession de son siége épiscopal et continuer sa propagande, l'empereur s'irrita comme s'il était bravé. « Nous avions, écrit-il aux Alexandrins, permis aux Galiléens bannis par le bienheureux Constance de se rendre non dans leurs églises, mais dans leurs patries respectives. J'apprends que le fougueux Athanase, emporté par son audace ordinaire, est allé, au grand scandale des Alexandrins fidèles aux dieux, reprendre possession du siége épiscopal comme ils l'appellent. Nous lui signifions l'ordre de sortir de la ville, le jour même où il aura reçu les lettres de notre clémence. S'il demeure, nous le menaçons de peines plus sévères et plus rigoureuses (1). » Athanase résista. Julien écrivit de nouveau et avec plus de force à Ecdicius, préfet d'Égypte, pour qu'il tînt la main à l'exécution de ses ordres. Les habitants d'Alexandrie réclamèrent auprès de l'empereur, qui leur répondit par une lettre pleine d'amers reproches : « Je rougis, Alexandrins, leur dit-il, qu'il puisse se trouver parmi vous un seul homme qui ose s'avouer Galiléen. Dites-moi quels bienfaits devez-vous à ceux qui ont introduit parmi vous une doctrine aussi nouvelle qu'étrangère à vos mœurs ? Votre fondateur était un fidèle et pieux adorateur des dieux. Les Ptolémées qui lui succédèrent et qui prirent soin de l'enfance de votre ville, comme de leur fille légitime, n'eurent besoin, pour l'élever, l'agrandir et lui donner en abondance tous les biens dont elle jouit, ni des prédications de Jésus ni de la doctrine des odieux Galiléens..... S'il vous plaît de demeurer dans cette superstition et dans la doctrine de ces hommes trompeurs, demeurez unis entre vous et gardez-vous de regretter Athanase. Il ne manque pas de ses disciples dont les discours pourront abuser vos oreilles. Le poison de son école vit parmi vous. Si vous le redemandez pour nouer de nouvelles intrigues (car j'entends dire que c'est un homme plein d'artifice), sachez que c'est précisément pour cette cause qu'il a été chassé d'Alexandrie. La présence d'un chef du peuple, curieux de troubles et de nouveautés, est dangereuse, surtout quand c'est un misérable tel que votre grand Athanase, qui s'imagine être en butte à la persécution. C'est pour cela que nous l'avons éloigné d'Alexandrie ; aujourd'hui nous ordonnons qu'il sorte de toute l'Égypte (2). » Le maintien de l'ordre à Alexandrie était-il en effet intéressé à l'exil d'Athanase ? N'est-ce pas là un prétexte politique que Julien invoque ? Il s'explique plus clairement avec le préfet d'Égypte : « Tu ne sau-

(1) *Épît. de Julien*, lettre XXVI, p. 43-44.
(2) Ibid., lettre LI, p. 94 et suiv.

rais rien faire qui me fût plus agréable que de m'apprendre que ce scélérat d'Athanase a été chassé de toute l'Égypte, lui qui, sous mon règne, a osé porter plusieurs païennes illustres à se faire baptiser (1) ».

Il est à croire cependant que les chrétiens, divisés sous le règne précédent, se rallièrent pour résister à l'ennemi commun, qu'ils opposèrent aux efforts de Julien non-seulement une propagande énergique, mais essayèrent encore de semer des haines et de fomenter des troubles. Julien les en accuse de la manière la plus formelle dans sa lettre aux Bostréniens. « Ceux qu'on appelle les clercs séduisent le peuple et l'excitent ouvertement à la sédition. » L'évêque de la ville en témoigne lui-même. Julien veut que la tolérance soit complète : « Qu'aucun homme n'en offense un autre : ni vous, qui êtes dans l'erreur, ceux qui honorent les dieux justement et religieusement suivant les traditions antiques. Et que les adorateurs des dieux se gardent de violer l'asile ou de dépouiller les maisons de ceux qui sont dans l'erreur.. C'est par la persuasion qu'il faut instruire les hommes et non par les coups, les affronts et les peines corporelles.... Ceux-là doivent nous paraître plus dignes de compassion que de haine qui ont le malheur de se tromper dans les choses de la plus haute importance. De même que la piété et la religion sont le plus grand des biens, ainsi l'impiété est le plus grand des maux (2). »

Malgré sa résolution, Julien ne pouvait pas tenir la balance exacte entre les païens et les chrétiens. Sans persécuter ces derniers de vive force, il montrait clairement que les ennemis des dieux étaient ses ennemis personnels, et ne laissait pas échapper l'occasion de sévir toutes les fois que les excès ou les violences des chrétiens donnaient à ses rigueurs l'apparence de justes représailles. Une collision ayant eu lieu à Édesse entre les ariens et les valentiniens, il confisqua les biens des ariens, en ajoutant une amère raillerie. « Ceux de l'Église arienne, dit-il dans son édit, se sont portés contre les sectaires de Valentin à des excès intolérables dans toute ville policée. Nous leur venons en aide pour qu'ils entrent plus facilement dans le royaume des cieux, selon qu'il est prescrit admirablement dans leur loi, en ordonnant que tout l'argent de l'église d'Édesse soit partagé aux pauvres soldats, et leurs revenus ajoutés à nos domaines privés, le tout afin qu'ils se réjouissent de leur pauvreté, et qu'ils ne soient pas privés du royaume céleste où se terminent leurs vœux (3). » Un édit avait déjà exclu les chrétiens des emplois civils et militaires. L'Évangile ne leur défendait-il pas de tirer l'épée ? Un autre édit les frappa plus sensiblement. C'est celui par lequel il leur interdit la lecture et l'explication des auteurs profanes. Les Muses étaient des divinités qu'il révérait à l'égal des autres ; Homère, Hésiode étaient à ses yeux les livres sacrés du paganisme : « Tout homme, dit Julien dans cette loi, qui enseigne à ses disciples ce qu'il ne croit pas lui-même nous paraît également étranger à la science et à la probité... Et lorsque c'est dans les choses les plus graves qu'il enseigne autrement qu'il ne pense, ne fait-il pas le métier du plus dangereux trompeur, puisqu'il fait profession d'enseigner des erreurs, à son avis détestables ?... Quoi ! Homère, Hésiode, Hérodote, Thucydide, Isocrate et Lysias ne reconnaissaient-ils pas les dieux pour auteurs de toute science, et ne se dévouèrent-ils pas les uns à Mercure, les autres aux Muses ? Il est par trop absurde de voir ceux qui interprètent les ouvrages de ces grands hommes se moquer des dieux qui étaient l'objet de leur vénération. Je ne dis pas pour cela qu'ils doivent changer de sentiments en faveur de leurs jeunes élèves ; mais je leur laisse le choix ou de ne point enseigner ce qu'ils ne jugent point utile, ou, s'ils veulent continuer leurs leçons, de prêcher d'abord d'exemple et de persuader ensuite à leurs disciples qu'Homère, Hésiode et les auteurs dont ils expliquent les livres sont loin de mériter les reproches qu'ils leur font de folie, d'erreur ou d'impiété envers les dieux : autrement, puisqu'ils vivent en commentant leurs écrits et qu'ils en retirent des émoluments, pourraient-ils montrer une plus sordide avarice qu'en se contraignant ainsi pour gagner quelques drachmes ?.. S'ils trouvent de la sagesse dans les auteurs qu'ils commentent, pourquoi ne mettraient-ils pas au premier rang de leurs devoirs celui d'imiter leur piété envers les dieux ? S'ils estiment au contraire que ces hommes illustres se sont égarés, qu'ils aillent aux églises des Galiléens expliquer Matthieu et Luc, qui vous défendront, si vous les suivez, d'assister à nos sacrifices (1). » Les chrétiens éclairés frémirent de cet édit par lequel on prétendait les condamner à la barbarie et à l'ignorance, et Grégoire de Nazianze protesta avec chaleur contre cette persécution des esprits plus cruelle que toutes les violences. Julien, en retirant la parole aux maîtres chrétiens, espérait plus facilement *paganiser* la jeunesse, ainsi placée de force entre l'absence de toute culture intellectuelle et les leçons des rhéteurs et des sophistes fidèles à l'hellénisme, dont il comptait faire de dociles instruments de propagande religieuse.

Julien avait par une loi condamné les chrétiens à restituer au domaine public les édifices et emplacements consacrés autrefois au culte des dieux. L'application de cette loi rencontra de grandes difficultés et donna lieu à des violences que Julien n'avait pas autorisées, qu'il blâma plusieurs fois, trop faiblement peut-être, et dont

(1) *Épît. de Julien*, lettre VI, p. 9.
(2) Ibid., lettre aux Bostréniens, LII, p. 100 et suiv.
(3) Ibid., lettre à Hécébole, XLIII, p. 82.

(1) *Épît. de Julien*, lettre XLII, p. 78 et suiv.

en tout cas il n'est pas juste de charger sa mémoire. Marc, évêque d'Aréthuse, ne pouvait rétablir un temple qu'il avait détruit dans un excès de zèle, et se refusait à toute compensation. La vengeance et le fanatisme abusèrent contre lui du droit exorbitant que les vieilles lois romaines donnaient au créancier sur le débiteur insolvable. Il fut saisi, battu de verges, et cruellement torturé. En Syrie le réveil du paganisme rencontra une plus vive résistance, et la résistance provoqua la persécution. Le temple d'Apollon à Daphné, à six milles d'Antioche, objet d'une sorte de pèlerinage de la part des païens, tombait en ruines. Depuis que les os du saint martyr Babylas et de beaucoup d'autres chrétiens y avaient été enterrés, l'oracle du dieu avait perdu la parole. Les ordres et la présence de l'empereur ne pouvaient parvenir à rendre à des cérémonies dès longtemps oubliées leur ancien éclat. Quel singulier aveu fait Julien de son impuissance dans ce passage où il raconte le triste abandon de ce bois sacré de Daphné : « Vers le dixième mois arrive l'ancienne solennité d'Apollon, et la ville devait se rendre à Daphné pour célébrer cette fête. Je quitte le temple de Jupiter Casius, et j'accours me figurant que j'allais voir toute la pompe dont Antioche est capable. J'avais l'imagination remplie de parfums, de victimes, de libations, de jeunes gens revêtus de magnifiques robes blanches, symbole de la pureté de leur cœur; mais tout cela n'était qu'un beau songe. J'arrive dans le temple, et je n'y trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. J'en suis étonné; je crois pourtant que les préparatifs sont au dehors et que par respect pour ma qualité de souverain pontife, on attend mes ordres pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel. « Rien, me répondit-il; voilà seulement une oie que j'apporte de chez moi, car la ville n'a rien offert aujourd'hui (1). » Julien fit purifier le lieu et transporter les restes de saint Babylas et des chrétiens dans l'intérieur d'Antioche. Les chrétiens accompagnèrent les saintes reliques en chantant des psaumes insultants pour l'empereur. Le lendemain, la flamme du ciel, disaient les chrétiens, consuma le temple et la statue d'Apollon. Julien ordonna la fermeture de l'église cathédrale d'Antioche et la confiscation de ses richesses, et fit mettre à la question plusieurs ecclésiastiques instigateurs présumés de la sédition. Le comte d'Orient, Julien, oncle de l'empereur, fit à cette occasion décapiter un prêtre nommé Théodoret. L'empereur blâma énergiquement cette condamnation. « Est-ce ainsi, dit-il à son oncle, que vous entrez dans mes vues? Tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la douceur et par la raison, vous faites des martyrs sous mon règne et sous mes yeux. Ils vont me flétrir dans leurs écrits comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. Je vous défends d'ôter la vie à personne pour cause de religion, et vous charge de faire savoir aux autres ma volonté (1) ». Mais quand une population entière, dans sa fureur fanatique, se portait spontanément à de semblables violences, pillait les églises et maltraitait les chrétiens, la sévérité officielle de l'empereur semblait s'adoucir. Les païens d'Émèse en Syrie avaient violé les tombeaux des chrétiens : Julien trouve qu'ils ont mis trop de chaleur à obéir à ses ordres et poussé le châtiment des impies plus loin qu'il ne voulait (2). A Gaza, en Palestine, la populace déchaînée commit d'atroces violences. Julien excusa les coupables, qu'il aurait dû punir, et disgrâcia le gouverneur, qui l'avait fait sans attendre ses ordres. Dans ce qu'on appelle la persécution de Julien, on fait trop souvent abstraction de la résistance des chrétiens, qu'on se représente à tort comme résignés, doux, humbles de cœur, et n'opposant aux édits que la prière et de muettes protestations. Il faut voir les choses telles qu'elles sont. Ce sont les révoltes et les outrages des chrétiens qui armèrent contre eux la justice trop passionnée de Julien et le firent sortir de sa modération. Césaire, Jovien et Valentinien lui résistèrent impunément. Il avait employé la ruse pour faire embrasser le paganisme à son armée. Constantin en avait fait autant pour avoir une armée chrétienne (3). Quelques soldats, qui avaient sacrifié à leur insu, s'élevèrent contre leur général : il les menaça et leur fit grâce. A Dorostore en Mésie, Émilien eut la tête tranchée pour avoir renversé les autels. Théodule et Tatien en Phrygie éprouvèrent le même sort pour avoir brisé les idoles. A Pessinonte, l'autel de Cybèle, auquel il venait à peine de nommer une prêtresse fut renversé : les coupables furent livrés au bourreau. A Césarée, en Cappadoce, le temple de la Fortune fut jeté par terre. La punition suivit l'offense. Sans doute ce sont là autant de martyrs ; mais faut-il s'étonner si Julien prit le glaive pour défendre ses dieux attaqués de vive force ; et ces vengeances légales doivent-elles être flétries du nom de persécution? Pouvait-il, lui, sincère adorateur des dieux, voir avec indifférence renverser leurs temples, briser leurs images, piller et brûler leurs sanctuaires? Les païens éclairés, Thémistius, Libanius, Ammien Marcellin, ont blâmé l'excès de sa dévotion et l'intempérance de son zèle. C'est qu'il ne faut pas voir en Julien un philosophe, un disciple de Platon, un artiste épris des arts et des traditions poétiques de la Grèce, mais un dévot animé d'une piété qui va jusqu'à l'enthousiasme, un croyant exalté dont le cœur appartient aux dieux encore plus qu'à l'empire, et qui ne respire que

(1) *Misopogon*, édit. Spanheim, 362.

(1) Philostorg., VII, 10, 12, cité par La Bletterie, *Vie de Julien*, p. 366.

(2) *Misopogon*, p. 361

(3) Eusèbe, *Vie de Constantin*, IV, 20, 21; Théodoret, liv. III, 3.

pour servir leur cause et rétablir leurs autels.

Cette entreprise échoua malgré l'activité et la ferveur de Julien, et on peut dire que l'élève de Maxime et de Chrysanthe conduisit les funérailles du polythéisme. Ses efforts en effet témoignèrent hautement que l'ancien culte était bien mort. Lui-même put acquérir la triste conviction de son impuissance. Il s'était réjoui à son avénement de voir les temples se rouvrir à sa voix et la foule y courir; il s'aperçut bientôt qu'il n'avait fait que galvaniser un cadavre. En vain essaya-t-il, par des mandements et des circulaires adressés aux pontifes et aux cités, de rendre aux cérémonies du culte leur pompe et leur gravité antiques. En vain s'efforça-t-il de réformer les mœurs du clergé païen, et par d'utiles emprunts aux usages chrétiens d'appeler à lui les âmes généreuses. Cet hommage même, qu'il rendait à ses adversaires, était un signe que le polythéisme ne pouvait se soutenir et qu'il portait en lui-même le ver rongeur qui le dévorait. La politique ou l'intérêt fit des païens, mais non des fidèles. On s'inclina devant la majesté impériale plutôt que devant les statues des dieux. On connaît la lettre que Julien écrivit à Arsace, pontife de Galatie : c'est l'acte de déchéance du polythéisme. « Si l'hellénisme n'est pas aussi florissant que je voudrais, la faute en est à ceux qui le professent. Ne tournerons-nous pas nos regards vers les causes qui ont favorisé l'accroissement de la religion impie de nos adversaires, je veux dire sur leur philanthropie envers les étrangers, sur leur sollicitude à ensevelir et à honorer les morts, sur la sévérité, quoique feinte et affectée, de leurs mœurs? Ces vertus, il nous appartient de les mettre en pratique, et c'est ton devoir d'y ramener tous les prêtres de la Galatie par la persuasion, les menaces et les interdictions... Ne manque pas de défendre à tout prêtre de fréquenter les spectacles, de boire dans les cabarets, et d'exercer aucun métier vil ou ignoble. Honore ceux qui t'obéiront, bannis ceux qui oseront te résister. Établis dans chaque cité des hospices pour que les étrangers sans asile ou sans moyens d'existence y jouissent de nos bienfaits, et non-seulement ceux qui sont attachés à notre religion, mais tous ceux qui sont dans le besoin. J'ai pourvu d'avance à tout ce qui serait nécessaire pour cette œuvre.... Il est par trop honteux, quand on ne voit aucun mendiant chez les juifs, et que les impies galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres mais encore les nôtres, qu'on rencontre parmi nous des gens dépourvus de tout secours et délaissés par nous. Apprends donc à nos Hellènes à contribuer pour cette œuvre. Invite toutes les bourgades des Hellènes à offrir aux dieux de telles prémices; accoutume les fidèles adorateurs des dieux à ces actes de bienfaisance, et qu'ils sachent que tel est depuis longtemps l'objet de notre sollicitude. C'est à nous à rougir de notre indifférence et à devancer les autres hommes dans les actes de piété envers les dieux (1). »

Les historiens ecclésiastiques ont triomphé à l'excès de la vaine tentative que fit Julien pour relever le temple de Jérusalem, et ont vu dans l'insuccès de cette entreprise et les circonstances qui l'accompagnèrent une manifestation de la volonté du ciel et une éclatante confirmation des prophéties. Les travaux de reconstruction furent en effet commencés par ordre de l'empereur, qui voulait laisser un souvenir ineffaçable de la magnificence de son règne, et peut-être aussi ranimer le zèle religieux des juifs et donner un démenti aux prédictions des chrétiens. Alypius fut chargé de diriger et de pousser les travaux. Les enfants dispersés d'Israël voyaient déjà dans Julien un nouveau Cyrus. Ils accoururent de toutes parts : « Les hommes oublièrent leur avarice et les femmes leur délicatesse. La vanité des riches se servit de bêches et de pioches d'argent, et on vit porter des décombres dans des manteaux de pourpre et de soie (2). » Mais les ordres de l'empereur et l'enthousiasme d'un peuple nombreux échouèrent devant les éléments déchaînés. « Pendant qu'Alypius, dit Ammien Marcellin, assisté du gouverneur de la province, pressait la reconstruction de l'édifice, d'épouvantables globes de feu, ébranlant par des secousses répétées les fondements, brûlèrent quelques ouvriers, empêchèrent les autres d'approcher, et forcèrent ainsi de suspendre l'entreprise commencée (3). » Peut-être ces secousses et ces éruptions volcaniques n'ont-elles rien de plus miraculeux que le tremblement de terre qui, à la même époque, se fit sentir à Constantinople, et à Nicée, et acheva de détruire Nicomédie? Julien, dans cette conjuration des éléments qui interrompit son projet, vit moins un prodige que la sottise et la superstition des juifs, et dans la lettre qu'il leur écrivit peu de temps avant son expédition contre les Perses, il leur promit qu'à son retour il relèverait leur ville et y rendrait avec eux de solennelles actions de grâces au Dieu suprême (4). L'absence et la mort de l'empereur, les nouvelles maximes d'un règne chrétien expliquent peut-être, dit Gibbon, l'interruption d'un ouvrage difficile commencé six mois avant la mort de Julien, et au milieu des nombreux préparatifs d'une guerre importante (5). »

Dès le commencement de son règne, en effet, Julien songeait à porter la guerre en Perse et à laver les affronts que l'orgueil romain avait constamment essuyés chez les Parthes. Il espérait prendre une revanche éclatante des échecs de ses prédécesseurs. « Par impatience naturelle

(1) *Epît. de Julien*, lettre à Arsace, XLIX, p. 89 et suiv.
(2) Gibbon, *Hist. de la Décad.*, tom. 4, p. 398.
(3) Amm. Marcellin, XXIII, 1. Voir la note de Gibbon, p. 401 et suiv. du tom. IV, et le tom. I, p. 86 et suiv., des *Œuvres de l'empereur Julien*, par R. Tourlet; Paris, 1821.
(4) Fragment d'une lettre de Julien à un pontife païen à la fin, *Épît. de Jul.*, lettre XXV p. 41, 42.
(5) Gibbon, tom. IV, p. 399.

du repos, dit Ammien Marcellin, il rêvait toujours de clairons et du fracas des batailles; puis de glorieuses réminiscences remettaient sous ses yeux les luttes de son jeune âge contre des nations indomptées, et il brûlait de joindre le surnom de *Parthique* à ses autres trophées. Aussi tout en poursuivant la restauration du culte, en réformant les lois, en rendant la justice, il s'occupait activement de cette guerre, en mesurait l'étendue, et s'efforçait d'y proportionner les moyens d'exécution, sans s'inquiéter de l'opposition mesquine de ceux qu'effrayait l'immensité de ses préparatifs, ni des présages défavorables par lesquels la pusillanimité essayait de l'arrêter. Pendant les huit mois qu'il demeura à Antioche (juillet 362, mars 363), au milieu d'une ville que la sévérité de ses mœurs et de ses habitudes irritait, il s'occupa activement de compléter ses armements. Chansonné par une population légère et séditieuse, dont il ne partageait ni les croyances ni les plaisirs, et qu'une mesure imprudente avait soulevée (1), il répondit par une satire amère, « qui révèle la profonde blessure de cette âme païenne, atteinte dans ses plus chères affections par les sarcasmes triomphants des Galiléens (2) ». Le 5 mars il quitta la capitale de la Syrie. Ses préparatifs étaient terminés. Il avait refusé de recevoir les ambassadeurs du roi de Perse, et envoyé une lettre altière au satrape d'Arménie, Arsace, pour lui demander des secours : « Arsace, aussitôt la réception de cette lettre, ayez à marcher contre les Perses, nos ennemis implacables.... Sortez de votre nonchalance; laissez-là toutes vos défaites frivoles, et songez que ce n'est plus maintenant le règne de Constantin, ni celui de cet efféminé Constance, qui n'a vécu que trop longtemps, qui vous enrichissait, vous et les barbares vos pareils, des dépouilles de la noblesse. Pensez que vous avez affaire à Julien, souverain pontife, césar-auguste, le serviteur de Mars et de tous les dieux, l'exterminateur des Francs et des autres barbares, le libérateur de la Gaule et de l'Italie (3). » Le rendez-vous de l'armée était à Hiéraple sur l'Euphrate (*Membigz*). D'Antioche, Julien se rendit à Litarbe, de là à Berée (*Alep*), puis à Batné. « La vapeur de l'encens remplit le pays, écrit-il à Libanius; la pompe des sacrifices est

(1) L'inclémence de la saison avait nui aux récoltes de la Syrie et augmenté le prix du blé à Antioche. Les accaparements produisirent une famine véritable. Julien fixa par une mesure arbitraire le prix du blé, pour venir au secours des habitants pauvres, et envoya au marché quatre cent vingt mille mesures qu'il fit venir des greniers d'Hiéraple, de Chalcis et d'Égypte. Les riches les achetèrent; le prix du blé ne baissa pas. Julien fit mettre en prison le sénat d'Antioche, puis le fit relâcher le jour même. Durant la liberté des saturnales tous les quartiers de la ville retentirent de chansons insolentes, dans lesquelles on tournait en ridicule les lois, la religion, la conduite personnelle et même la *barbe* de l'empereur. — V. Amm. Marcellin, XXII, 13, 14. — Libanius, Περὶ τῆς τοῦ βασίλεως ὀργῆς. — Julien, *Misopogon*.

(2) Amm. Marcellin, XXII, 14.

(3) *Épît. de Julien*, lettre LXVII, p. 135-136.

étalée avec une exagération qui sent la flatterie. Les sacrifices doivent se faire hors de la foule, mais bientôt je corrigerai ces abus (1). » De Hiéraple, Julien envoya des députés aux Saracéniens pour réclamer leurs subsides, passa l'Euphrate sur un pont de bateaux, et arriva à Carrhes. Là il fit connaître son plan, détacha trente mille hommes sous les ordres de son parent Procope et du duc Sébastien, avec mission de manœuvrer sur la rive gauche du Tigre, puis, après s'être réunis aux auxiliaires d'Arsace et ravagé ensemble la Médie et l'Adiabène, de venir le retrouver sous les murs de Ctésiphon. L'armée de Julien comptait soixante-cinq mille soldats bien disciplinés, renforcés d'un corps de Scythes et du contingent offert par les tribus nomades des Saracéniens. Une flotte de onze cents navires, abondamment pourvus de vivres, d'armes, de machines de guerre et d'équipages de pont, remplissait l'Euphrate et suivait l'armée. Le 7 avril, les Romains passèrent le Chaboras, affluent du fleuve, près de Circésium, et entrèrent sur le territoire ennemi. Les auspices et les présages étaient défavorables, mais l'empereur n'en tenait nul compte. A la tête de ses troupes, il fermait l'oreille aux avertissements des aruspices. Il semblait qu'il eût déposé toute superstition. Il adressa une harangue à son armée. « L'amour de la gloire, disait-il, avait déjà conduit en Perse plus d'un général romain. Nous avons à venger, nous, le sac de nos cités, le massacre de nos armées, la destruction de nos forteresses, le pillage de nos provinces. La patrie en deuil nous prie de fermer ses plaies, de relever son honneur, et d'assurer la paix de nos provinces.... S'il plaît à l'éternelle volonté, vous me verrez à votre tête ou dans vos rangs, à cheval ou à pied, partager vos périls et, je l'espère, vos succès. Si le sort capricieux de la guerre veut que je succombe, eh bien, je mourrai content de m'être dévoué pour la patrie, à l'exemple des Curtius, des Scévola et des Décius (2) ».

La connaissance du pays manquait à Julien; il sema sur le front de son armée quinze cents coureurs pour éclairer sa marche, divisa le commandement de ses forces entre ses meilleurs généraux, et pour grossir son armée aux yeux de l'ennemi espaça ses troupes de manière à couvrir près de dix milles de terrain. Après avoir laissé une garnison à Circésium, Julien s'engagea dans les plaines de la Mésopotamie, et arriva, après quinze jours de marche, sur les frontières de l'Assyrie. Les forteresses qui pouvaient retenir trop longtemps l'armée avaient été négligées. Les ennemis commençaient à se montrer par troupes insaisissables, harcelant les arrière-gardes, enlevant les traîneurs, attaquant les détachements isolés, sans pouvoir arrêter la marche victorieuse de l'armée romaine. La prise

(1) *Épît. de Julien*, lettre XXVII, p. 44, 45.

(2) Amm. Marcellin XXIII, 5.

de Périsabor et de Maogamalcha, après une résistance opiniâtre, et où le courage téméraire de Julien faillit lui coûter la vie, conduisit les Romains à quelques milles de Ctésiphon, sous les murs de l'ancienne Séleucie, qui avait repris avec les mœurs et la langue de l'Assyrie son vieux nom de *Coche*. Plusieurs forts qui auraient embarrassé les mouvements des troupes furent enlevés d'assaut. La flotte passa de l'Euphrate dans un canal ouvert autrefois par Trajan au-dessus de Ctésiphon, et qui la conduisit dans le Tigre. Ce fleuve fut ensuite franchi par l'armée malgré les obstacles naturels et la présence des ennemis, et ceux-ci furent taillés en pièces et refoulés jusque dans les murs de Ctésiphon.

Julien comptait opérer sa jonction avec les trente mille hommes de Procope et le contingent du satrape d'Arménie. Ses espérances furent trompées sans que son courage en fût abattu, car, dans le même temps, il refusa avec mépris les ouvertures pacifiques que le roi de Perse tenta auprès de lui. Un conseil de guerre fut réuni, et on décida qu'on n'assiégerait pas Ctésiphon. La moitié de la Perse était conquise, et l'armée romaine n'avait pas été entamée. Les lieutenants de Julien lui conseillèrent avec instance de s'arrêter et de laisser la conquête de la Perse inachevée. Les souvenirs d'Alexandre enflammaient l'imagination de Julien. Il laissa le fleuve à sa gauche, donna l'ordre d'incendier la flotte et s'avança par masses compactes dans l'intérieur des terres. Les Perses adoptèrent alors cette tactique qui fut si fatale à l'armée de Napoléon en 1812. Ils mirent le feu aux pâturages et aux moissons déjà mûres, et tantôt dispersés, tantôt réunis, ils fatiguèrent l'armée, refusant les batailles générales, et usant les forces et le courage des Romains dans de fréquentes et meurtrières escarmouches. Revenir sur ses pas était impossible. On avait réduit tout le pays en désert. L'armée erra quelque temps, trompée par des transfuges perfides, au milieu d'un pays désolé et sans ressources. Enfin Julien résolut de revenir vers les bords du Tigre. L'armée de Sapor essaya de lui barrer le chemin; Julien la battit à Maronga sans la détruire. Les provisions étaient épuisées, le sol dépouillé et fumant n'en pouvait plus fournir. L'empereur montrait un courage à toute épreuve, et oubliait ses besoins pour soulager la détresse de ses soldats. On dit qu'il vit de nouveau, pendant une nuit, le génie de l'empire : sa contenance était morne, un voile épais couvrait sa tête et sa corne d'abondance. Les aruspices donnaient les plus sinistres avertissements. On continua cependant à s'avancer. Julien conduisait l'avant-garde, lorsqu'on vint l'avertir que son arrière-garde était attaquée. Sans prendre le temps de remettre sa cuirasse, il arrache un bouclier des mains d'un de ses soldats et court là où le danger l'appelle. La tête de l'armée, bientôt attaquée, le rappelle à sa défense; il s'y reporte aussitôt. La vue de l'empereur, qui se multiplie pour faire face au péril, anime les Romains d'un irrésistible élan. Les Perses, enfoncés, fuient de toutes parts. Julien, oubliant qu'il combat nu, s'acharne à les poursuivre malgré les avis de ses gardes. Les escadrons en déroute arrêtent les assaillants par une grêle de traits. Un de ces javelots, parti d'une main inconnue, après avoir rasé le bras de l'empereur, lui perça les côtes et s'enfonça profondément dans la partie inférieure du foie. Julien ne peut arracher le trait dont le fer à double tranchant lui coupe les doigts. Il tombe de cheval et est emporté tout sanglant dans sa tente. Dès qu'il fut revenu de son évanouissement, le héros demanda son cheval et ses armes pour retourner au combat. Mais ses forces trahissent son courage. Le sang coulait à flots de sa blessure. L'espérance de vivre l'abandonna. Il montra dans ses derniers moments la sérénité de Socrate. Les paroles qu'Ammien Marcellin met dans sa bouche à cette heure suprême sont d'un héros et d'un sage : « Mes amis et mes camarades, dit-il, la nature me redemande ce qu'elle m'a prêté; je le lui rends avec la joie d'un débiteur qui s'acquitte, et non point avec la douleur ni les regrets que la plupart des hommes croient inséparables de l'état où je suis. La philosophie m'a convaincu que l'âme n'est vraiment heureuse que lorsqu'elle est affranchie des liens du corps, et qu'on doit plutôt se réjouir que s'affliger lorsque la plus noble partie de nous-même se dégage de celle qui la dégrade et l'avilit. Je fais aussi réflexion que les dieux ont souvent envoyé la mort aux gens de bien comme la plus grande récompense dont ils pussent couronner leur vertu. Je la reçois à titre de grâce; ils veulent m'épargner les difficultés qui m'auraient fait succomber sans doute, ou commettre quelque action indigne de moi. Je meurs sans remords, parce que j'ai vécu sans crime, soit dans les temps de ma disgrâce, lorsqu'on m'éloignait de la cour et qu'on me confinait dans des retraites obscures et écartées, soit depuis que j'ai été élevé au pouvoir suprême. J'ai regardé l'autorité dont j'étais revêtu comme une émanation de la puissance divine : je crois l'avoir conservée pure et sans tache, en gouvernant avec douceur les peuples confiés à mes soins, et ne déclarant ni ne soutenant la guerre que pour de bonnes raisons. Si je n'ai pas réussi, c'est que le succès ne dépend, en dernier ressort, que du bon plaisir des dieux. Persuadé que la fin unique de tout gouvernement équitable est le bonheur des sujets, j'ai détesté le pouvoir arbitraire, source fatale de la corruption des mœurs et des États. J'ai toujours eu des vues pacifiques, vous le savez; mais dès que la patrie m'a fait entendre sa voix et m'a commandé de courir aux dangers, j'ai obéi avec la soumission d'un fils. On m'avait prédit que je périrais par le fer. Aussi je remercie le Dieu éternel de n'avoir pas permis que je mourusse ni par une conspiration, ni par les douleurs d'une longue

maladie, ni par la cruauté d'un tyran, mais de me retirer du monde par un glorieux trépas, au milieu d'une carrière glorieuse. A juger sainement les choses, c'est une lâcheté égale de souhaiter la mort lorsqu'il serait à propos de vivre, et de regretter la vie lorsqu'il est temps de mourir... Quant à l'élection d'un empereur, je me tais à dessein sur ce sujet. Je craindrais de ne pas désigner le plus digne, et que mon choix n'étant pas ratifié ne devînt fatal à celui qui en aurait été l'objet; mais, en véritable enfant de la patrie, je souhaite que l'État rencontre un bon chef après moi (1) ».

Après ce discours, il fit par testament le partage de sa fortune privée entre ses amis les plus intimes. Tous les assistants fondaient en larmes. Julien les consolait, disant qu'il ne convenait pas de pleurer celui qui allait prendre place au ciel. Il s'entretint ensuite avec les philosophes Maxime et Priscus sur l'âme et ses destinées. Ces derniers efforts l'épuisèrent. Sa blessure se rouvrit. Il demanda de l'eau fraîche qu'il but, et expira sans agonie, vers le milieu de la nuit du 26 au 27 juin 163, à l'âge de trente-deux ans, après avoir régné vingt mois depuis la mort de Constance (2). Le corps de Julien fut transporté à Tarse, et inhumé dans le faubourg de cette ville suivant la volonté du prince. Deux vers grecs, d'une simplicité toute spartiate, furent gravés sur la pierre tumulaire. « Ici repose Julien, mort au delà du Tigre. Il fut à la fois un bon empereur et un vaillant guerrier (3). »

Il est peu de princes qui aient été jugés aussi diversement et avec plus de passion que Julien. Presque tous les portraits qu'on nous a laissés de cet homme extraordinaire tournent à l'apologie ou à la satire. Dès sa mort, au moment même où Libanius, son maître et son ami, exhalait ses regrets dans une oraison funèbre où l'éloge éclate comme un hymne religieux, saint Grégoire de Nazianze, son condisciple à l'école d'Athènes, saisissait la trompette d'Isaïe pour célébrer la mort du *Dragon*, de *l'Apostat*, du *Démon*. Ici l'amour, l'admiration, la piété pour cette âme divine (4); là le fiel, la haine, la colère pour « l'ennemi commun du genre humain, pour l'homme qui a laissé dans tous les endroits de la terre des marques de sa fureur, qui a fait profession publique du crime et qui a porté l'iniquité jusqu'aux derniers excès ».

Il y a plusieurs personnages à considérer dans Julien : le pontife, l'empereur, l'homme. Attardé dans une civilisation vieillie, qu'il a appris à aimer dans les poëtes de son enfance et de sa verte jeunesse, Homère, Platon, Sophocle; disciple des philosophes alexandrins et héritier du mysticisme déréglé des successeurs de Porphyre et de Jamblique, il dévoua sa vie entière à la restauration et à la transformation d'une société qui s'écroulait de toutes parts. Son génie, plus enthousiaste que pratique, s'éprit de ce projet. Qui niera en effet qu'il n'y eût quelque chose de touchant dans ce dévouement opiniâtre aux traditions antiques, quelque chose de hardi et d'héroïque dans cette entreprise de ranimer l'hellénisme expirant et de rallumer le flambeau de cette civilisation qui représentait l'adolescence éternellement aimable du genre humain? Victime des fureurs jalouses de Constance, enthousiaste d'Homère, disciple de Libanius et de Maxime, Julien fut païen dès qu'il put penser librement. Son apostasie, si on peut se servir de ce mot, fut dans sa première jeunesse à l'état de tendance; elle éclata dès qu'il put choisir sa voie. Salué auguste à la suite d'événements qu'il souhaitait peut-être, mais qu'il n'avait pas provoqués, il porta sur le trône un esprit religieux jusqu'à la superstition, avide de propagande et intolérant. Relever l'ancien culte, le rajeunir en le spiritualisant, animer d'un souffle nouveau les éléments dispersés du vieux monde, voilà son œuvre, œuvre de foi et non de politique. L'intérêt qui veut traîner le peuple aux autels peut bien prendre un masque dans les fêtes et les cérémonies publiques et se mêler avec ostentation aux prières et aux sacrifices; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux tous les jours, à tous les instants, hors des yeux de la foule, et dans tous les détails de la vie. La politique n'inspira jamais un zèle aussi ardent, une activité aussi inquiète et aussi passionnée, des joies et des douleurs si intimes. La politique n'eût jamais dicté les circulaires de Julien à ses prêtres; elle n'eût pas su gourmander avec tant de chaleur les indifférents et les tièdes, ni railler si amèrement les ennemis. Si la poli-

(1) Ammien Marcellin, XXV, 3.

(2) L'insinuation de Libanius que Julien a péri par une flèche chrétienne partie des rangs des Romains ne paraît avoir aucun fondement. Libanius cependant a composé un discours pour demander vengeance à l'empereur Théodose du meurtre de Julien Ὑπὲρ τῆς τοῦ Ἰουλιανοῦ τιμωρίας; et Ammien Marcellin dit que les Perses, le lendemain de la mort de Julien, accusèrent les Romains d'avoir tué leur général. — Amm. Marcell., XXV.

(3) Voici ces deux vers :

Ἰουλιανὸς μετὰ Τίγριν ἀγάῤῥοον ἐνθάδε κεῖται
Ἀμφότερον βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερὸς τ' αἰχμήτης.

(4) Voici les dernières paroles de l'oraison funèbre de Libanius : « O toi, nourrisson des divinités, toi dont les restes mortels n'occupent qu'une très-petite portion de terre, mais qui par ta gloire remplis le monde; vainqueur des ennemis par les armes, des citoyens sans combat; toi que les pères regrettent plus que leurs enfants, les enfants plus que leurs pères, les frères plus que leurs frères; toi qui as exécuté de grandes choses, qui devais en exécuter encore de plus grandes; serviteur et ami des dieux; toi qui foulais aux pieds tous les genres de voluptés, excepté celles qui naissent du charme inexprimable des lettres et de l'éloquence, reçois ce dernier hommage d'une éloquence faible, mais à laquelle, pendant que tu vivais, tu daignas mettre quelque prix. »

(1) M. Jondot, en 1817, a trouvé le secret de réchauffer les déclamations un peu refroidies de saint Grégoire, et a su faire en deux volumes, sous le titre de *Vie de l'empereur Julien*, un long pamphlet, où il frappe à la fois le successeur de Constance, Napoléon et la philosophie du dix-huitième siècle. Il faut se garder de juger les hommes et les choses avec les passions d'un autre temps, et de confondre le tribunal de l'histoire avec celui de l'Inquisition.

tique eût, comme Julien parfois, employé la ruse et la supercherie pour faire des prosélytes, elle n'eût jamais exigé d'eux les sévères et répugnantes expiations auxquelles il les soumit parfois avant de leur ouvrir les temples.

Au reste, la question n'est pas de savoir si Julien s'est trompé et a fait fausse route, mais s'il fut de bonne foi, et cela n'est pas douteux.

Le paganisme de Julien est épuré. Il croit à tous les dieux de la Grèce et de Rome; mais il les considère comme les manifestations, les instruments et les organes d'une puissance unique et ineffable. Il s'incline devant leurs images; mais il n'adore pas le marbre et le bois des statues. Les idoles, œuvres d'un art humain et périssable, n'ont d'autre objet que de rappeler et de fixer dans l'âme la pensée du divin. Il accepte tous les symboles et toutes les cérémonies consacrés par l'usage et la tradition ; mais il s'attache à leur sens mystique, et gémit de voir qu'on les ait altérés et qu'on ne les comprenne plus. « S'il avait été possible, dit-il, de rendre à Bacchus la pureté de son culte primitif, j'aurais mis tout en œuvre pour y réussir;... en tous cas c'est au peuple qu'on doit abandonner ces sortes de scènes licencieuses (1). »

On peut voir, dans ce qui nous reste d'une lettre de Julien à un pontife païen, quelle haute idée il se faisait du sacerdoce. Il veut que le prêtre soit par son caractère vraiment digne de ses fonctions sacrées et de la vénération qu'on lui doit : qu'il ne prêche pas seulement la vertu au peuple, mais qu'il en soit lui-même l'exemplaire et le modèle vivant. Rien d'impur ne doit souiller sa bouche et ses oreilles. Les jeux et les conversations trop libres, les livres et les fables qui allument les passions lui doivent être interdits. Matin et soir il doit invoquer la divinité par des prières et des sacrifices. Pendant les trente jours que la loi assigne à ses fonctions dans l'intérieur du temple, il doit observer la continence la plus absolue, ne jamais sortir de l'enceinte sacrée, se purifier par de fréquentes lustrations et occuper ses loisirs dans la méditation et le recueillement. Rendu à la vie commune, qu'il visite ses amis les plus vertueux, qu'il s'entende avec les gouverneurs pour secourir les pauvres; qu'il porte encore dans toutes ses actions cette pureté qui est le véritable insigne du sacerdoce; qu'il s'abstienne d'assister aux spectacles, aux danses, et aux combats d'animaux. Où prendre un tel homme? C'est parmi ceux qui, pauvres ou riches, nobles ou obscurs, montrent par leur conduite qu'ils aiment à la fois les dieux et leurs semblables. La piété et l'humanité, voilà les signes de la vocation du prêtre. Pour le mauvais prêtre, dégradons-le du sacerdoce comme en étant indigne (2).

Il est permis de rire des hécatombes de bœufs et des myriades d'oiseaux rares que Julien immolait aux autels, de son respect scrupuleux pour des formes oubliées, de son empressement minutieux à remplir les plus menus devoirs du pontificat; mais il est incontestable qu'il entendait le paganisme d'une façon élevée et si nouvelle que les païens eux-mêmes ne cachaient pas leur surprise. Jamais prince n'avait parlé un langage plus noble au nom d'une religion plus dégradée, et n'avait recommandé, par l'exemple et le précepte, de plus solides vertus. En même temps, par zèle pour ses dieux ou par imitation des usages chrétiens, il instituait des écoles de chant sacré, fondait des hôpitaux et essayait de créer un clergé païen. Dans sa lutte avec les chrétiens, la douceur naturelle de son caractère fut aux prises avec son zèle pour les dieux. Il fut tolérant d'abord, mais non pas impartial. Le pouvait-il être, ayant pris parti? La résistance des chrétiens, leurs outrages et leurs attaques, et d'autre part la tiédeur et l'indifférence des païens l'aigrirent, le poussèrent aux menaces, puis aux violences. Ces violences, il put presque toujours les couvrir d'un voile de légalité; souvent il ne les ordonna pas, quelquefois il les blâma; mais les prétextes aux exécutions ne lui manquèrent pas. Et quel plus sacré devoir, à ses yeux, que de défendre ses dieux, naguère opprimés par ses prédécesseurs, conspués et attaqués sous son règne par ceux qu'il appelait lui aussi des apostats (1) et des athées! Le fanatisme religieux n'alluma-t-il pas de tous temps des bûchers? Quel grand pontife, armé comme Julien d'un pouvoir absolu, se fût contenté de se venger comme lui des insultes d'Antioche par une innocente satire? Sans doute si une civilisation morte eût pu être ressuscitée, si un culte qui dès longtemps avait perdu l'empire des âmes eût pu être transformé et rajeuni, il l'eût été par Julien. Son entreprise échoua, et sa mémoire a été flétrie. L'histoire doit dire que sa piété fut profonde et sincère, quoique touchant à la superstition, et que jamais plus noble athlète ne dépensa de plus généreux efforts pour une cause plus désespérée.

Il reste à dire peu de chose sur l'empereur et sur l'homme.

Appelé de l'école d'Athènes pour soutenir un empire chancelant, Julien, à peine âgé de vingt ans, montra que les études silencieuses et la méditation l'avaient préparé à la vie active. Il eut le génie de la guerre et du gouvernement. Ammien Marcellin, soldat et historien, qui l'a vu à l'œuvre, le met de pair avec les plus grands généraux de l'ancienne république. On sait ce qu'il fit en Gaule. En quelques années il délivra ce pays des barbares, qu'il refoula au delà du Rhin, répara les villes ruinées, rétablit les forteresses,

(1) Fragment d'une lettre de Julien à un pontife païen ; traduction Tourlet, tom. II, p. 305.

(2) Ce morceau remarquable est le résumé fidèle de plusieurs pages d'un fragment d'une lettre de Julien à un pontife païen. Quel évêque, quel docteur, quel père de l'Église eût désavoué ces préceptes?

(1) Οἱ τὸν ἑαυτῶν παραβάντες νόμον. *Épît. de Julien*, lettre LI, p. 94.

abaissa l'impôt, et en assura la perception; il allait fortifier par de nouvelles victoires les frontières orientales de l'empire, lorsqu'il mourut sur le champ de bataille. Il sut réformer les lois, régulariser l'administration et rendre la justice.

Sur le trône il porta dans sa vie les habitudes d'un sage; monarque philosophe, il se soucia trop peu de la dignité extérieure de son rang. Ammien lui reproche sa superstition et sa loquacité, son goût excesssif pour les éloges et la popularité. Il le compare cependant à Marc Aurèle, et porte de lui ce témoignage, qu'on peut le compter au nombre des génies héroïques (*vir profecto heroicis connumerandus ingeniis*). On peut dire de lui qu'il est le dernier des Grecs, comme Brutus et Cassius furent les derniers Romains. Enfin, comme s'exprime un critique contemporain : « Il a vécu aussi sobre que Cincinnatus, aussi chaste que Scipion, aussi laborieux que César, et il est mort avec la courageuse sérénité de Socrate (1). »

L'Étude fut pour Julien un délassement au milieu du tumulte des camps et du tracas des affaires publiques. Il fut plus homme d'action qu'écrivain, et cependant c'est un écrivain distingué, plein d'élégance et de charme, et nourri de la pure fleur de l'antiquité. En Gaule ses livres le consolent des intrigues et des passions jalouses qui s'agitent autour de lui; dans ses quartiers d'hiver, il compose des discours, écrit ses campagnes (ouvrage malheureusement perdu) et correspond avec ses amis. Plus tard la multiplicité de ses travaux n'épuise pas son activité. Il publie des satires, écrit des lettres et compose un ouvrage de polémique contre les chrétiens. Rien n'égale sa verve et sa facilité. « Écrivain plein de grâce et de naturel, il laisse rarement échapper des traits de mauvais goût ou des mouvements déclamatoires. Il a plus d'esprit que d'imagination, plus de vivacité que d'éloquence, plus de finesse que d'élévation et de grandeur. Aucun auteur du temps ne peut lui être comparé pour la simplicité de la composition, pour la clarté et l'élégance du style (2). »

Ammien Marcellin nous a laissé un portrait de Julien : « Il était de moyenne taille, avait naturellement la chevelure lisse comme si le peigne y eût passé, la barbe rude et terminée en pointe. Ses yeux étaient pleins de douceur et d'éclat, et décelaient un esprit qui se sent à l'étroit; les sourcils bien dessinés, le nez droit, la bouche un peu grande, la lèvre inférieure proéminente, le cou gros et incliné, les épaules larges et développées. Tout son corps de la tête aux pieds présentait les plus exactes proportions (3) ».

Il y a deux bustes de Julien à Rome (parmi les empereurs et les philosophes). « Il est intéressant, dit M. Ampère, de comparer la physionomie de Julien avec celle de Constantin. Elle est beaucoup plus intelligente, elle est même spirituelle; mais au lieu du regard fixe et profond de Constantin, Julien a un regard indécis et mal assuré; il semble chercher l'avenir un peu au hasard; c'est bien l'homme qui en le cherchant a rencontré le passé (1) ».

Ouvrages de Julien. Les œuvres de Julien comprennent des *Panégyriques*, des *Traités théologiques et moraux*, des *Lettres*, des *Satires* et un ouvrage de polémique dont nous ne connaissons que les fragments épars dans la réfutation de saint Cyrille et de Théodoret.

Panégyriques : deux *Éloges de l'empereur Constance;* — un *Éloge de l'impératrice Eusébie.* Ces trois discours sont des morceaux officiels, composés peu de temps après le départ de Julien pour les Gaules; lieux communs de flatterie, auxquels l'étiquette obligeait le nouveau césar. Dans l'*Éloge d'Eusébie*, l'accent est plus vrai. Julien devait à l'impératrice la pourpre et peut-être la vie.

Traités théologiques et moraux. Le *Discours en l'honneur du Soleil-Roi* et le *Discours en l'honneur de la Mère des dieux* sont deux traités de théologie païenne, qui portent la marque visible de l'école néoplatonicienne; — *Fragment de Lettre à un pontife païen*, morceau remarquable par l'élévation des pensées et le ton d'autorité qui y règne. C'est le souverain pontife qui y trace les devoirs et le portrait du prêtre païen; — *Lettre à Themistius sur les Devoirs de la Royauté,* composé à Naïssus, à la fin de 361 : c'est comme une profession de foi politique; — *Consolation à Salluste* : lieu commun de sentiment; — *Discours contre les Cyniques ignorants*, composé près du Bosphore, dans les premiers mois de 362, en une seule nuit. C'est l'apologie de Diogène et l'éloge de la philosophie naturelle. Julien se plaisait à opposer la vie et les actes d'un vrai sage à la mollesse et à l'avidité des intrigants qui affluaient à sa cour, couverts du masque de la sagesse; — *Discours contre le cynique Héraclius, ou de l'emploi des fables*, composé en 362, à la même époque que le précédent. Julien y gourmande encore la fausse sagesse des maladroits imitateurs de Diogène. Il censure un discours d'Héraclius et les fictions qu'il y a mêlées. A cette occasion, il montre quand il convient d'employer le voile des fables, et en donne un exemple dans lequel il représente avec vivacité l'histoire de ses malheurs et de sa fortune.

Lettres. La correspondance de Julien comprend quatre-vingt-trois lettres, d'après l'édition de Heyler, sans compter son *Épître au sénat et au peuple d'Athènes,* manifeste qu'il répandit en Grèce dès que sa rupture avec Constance fut déclarée, et quelques fragments courts et sans inté-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1848, article de M. Saint-René Taillandier.

(2) Vacherot, *Hist. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 170.

(3) Ammien Marcellin, XXV, 4. Il y a quelque différence entre ce portrait, tracé par ce contemporain, et la caricature que nous a laissée saint Grégoire de Nazianze.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1857, article de M. Ampère.

rêt. Il est extrêmement difficile de classer la plus grande partie de ces lettres quand elles ne contiennent pas certains faits qui portent leur date avec eux. Les différents critiques qui l'ont essayé sont rarement d'accord entre eux. La distribution qu'en a faite M. Abel Desjardins en cinq catégories paraît assez judicieuse, et les époques qu'il leur assigne semblent fondées.

Satires. Les œuvres satiriques de Julien forment ses meilleurs titres à la réputation d'écrivain. Son chef-d'œuvre a pour titre *Les Césars;* c'est une petite comédie comme Lucien en avait donné le modèle. Les empereurs comparaissent devant les dieux de l'Olympe. Il y a une place vacante au ciel; qui l'emportera? Chacun plaide sa cause et expose ses titres devant Silène, qui joue le rôle de juge. On oppose aux césars Alexandre le Grand. Suivent des jugements pleins de sel et de vérité piquante; c'est à Marc Aurèle qu'on accorde la palme. Constantin est maltraité: c'est un ennemi qui le juge. — *Le Misopogon*, écrit à Antioche au commencement de 363, est bien inférieur. C'est une œuvre de rancune, sans dignité; c'est une composition diffuse; le goût n'en est pas toujours irréprochable, l'ironie est amère et sans gaieté. C'est une satire de la licence et de la mollesse d'Antioche; on y trouve de curieux détails sur Julien lui-même, et des renseignements intéressants sur les progrès du christianisme.

Polémique. « Pendant de longues nuits d'hiver (363), dit Libanius, Julien lut les livres où l'on prétend qu'un homme de Palestine est Dieu et fils de Dieu, et s'efforça, par une longue controverse et de très-solides arguments, de prouver que tout ce qui se trouve dans ces livres est puéril et ridicule. » De cet ouvrage considérable, qui, selon saint Jérôme, comptait sept livres, selon saint Cyrille, trois seulement, il ne reste que les citations que saint Cyrille en a données, dans la longue réfutation qu'il en a faite. C'était, autant qu'il nous est permis d'en saisir la pensée dans ces fragments tronqués, une critique du christianisme et une défense de l'hellénisme, et dans l'hellénisme Julien ne comprenait pas seulement les croyances populaires, mais tout ce que la pensée grecque a produit. Il opposait la théologie platonicienne aux récits de la *Genèse*, puis la loi chrétienne à la loi juive, les pratiques chrétiennes aux pratiques juives, montrant partout les contradictions les plus flagrantes.

Les œuvres de Julien ont paru à Paris, en 1583 in-8°, grec et latin; traduction de Martin et Chanteclair, ibid., 1630, in-4°, avec des notes par le père Pétau; à Leipzig, 1696, in-fol., par Ézech. Spanheim.— *Le Misopogon* et *Les Césars* ont eu diverses éditions séparées. Spanheim a donné la traduction latine des *Césars*, 1728, in-4°, Amsterdam, avec des notes nombreuses. Wyttenbach a donné à Leipzig, en 1802, l'*Éloge de Constance* en grec et en latin. L'abbé La Bletterie a traduit *Les Césars*, *Le Misopogon* et un assez grand nombre de lettres; Paris, 1748, 2 vol. in-12. En 1821, Tourlet a donné les *Œuvres complètes de l'empereur Julien*, 3 vol. in-8°, en français. Le texte seul des *Lettres* se trouve dans le troisième volume. Heyler, en 1828, a donné une édition des *Lettres de Julien*, grec et latin, avec les quelques épigrammes attribuées à Julien, et la *Lettre*, probablement apocryphe, de Gallus à son frère; Mayence, 1 vol. in-8°. B. Aubé.

Les ouvrages de Julien, principalement son *Épître au sénat et au peuple d'Athènes* et ses *Lettres*. — Ammien Marcellin, du livre XV au livre XXV. — Libanius, *Oraison funèbre de l'empereur Julien*. — *Discours aux habitants d'Antioche sur la colère de Julien*. — *Discours à Théodose sur la vengeance du meurtre de Julien*. — Mamertin *Panégyrique de l'empereur Julien*. — Saint Grégoire de Nazianze, deux *Déclamations contre l'Apostat*. — Zosime. — Eutrope. — Les deux Victor. — Zonare. — Les historiens ecclésiastiques Socrate, Sozomène et Théodoret. — Lenain de Tillemont, *Hist. des Empereurs*, tom. IV. — Dom Remy Ceillier, *Hist. des Auteurs Ecclésiastiques*.— Fleury, *Hist. de l'Église*. — *Julien l'Apostat, ou abrégé de sa vie, avec une comparaison du papisme et du paganisme*, traduit de l'anglais; 1688. — *Vie de l'empereur Julien* par l'abbé de La Bletterie.— Gibbon, *Hist. de la Décadence*, t. III et IV. — Le Beau. — Crévier. — Thomas, *Essai sur l'Éloge*, t. I. — Neander, *Sur l'empereur Julien et son Siècle;* Leipzig, 1812. — Dœllinger, *Origines du Christianisme*, traduit de l'allemand, 1842, par Léon Boré, tom. II. — Milman, *History of Christianity;* Paris, 1840, tom. II. — Tourlet, *OEuvres de l'empereur Julien*, t. I. — Jondot, *Histoire de l'empereur Julien*, 2 vol. in-8°; Paris, 1817. — Vacherot, *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, tom. II. — Jules Simon, *Hist. de l'École d'Alexandrie*. — Abel Desjardins, *Étude sur l'empereur Julien;* Paris, 1845.

JULIEN, thaumaturge grec, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était Chaldéen de naissance, et fut surnommé *Theurgus*, (le Magicien). On prétend qu'il sauva l'armée de Marc Aurèle, en faisant tomber sur elle, par son pouvoir magique, une pluie abondante. Suidas lui attribue plusieurs ouvrages sur la théurgie et les mystères (θεουργικά, τελεστικά) et une collection d'oracles en vers hexamètres. Il appartenait à l'école néo-platonicienne, et il jouissait sans doute d'une grande réputation, puisque Porphyre écrivit sur lui un ouvrage en deux livres. A. Maï a découvert au Vatican trois fragments relatifs à des sujets astrologiques, et attribués à un certain *Julien de Laodicée*, qu'il identifie avec Julien le Magicien. Y.

Suidas, au mot Ἰουλιανός. — An. Maï, *Nova Script. class. Collectio*, II, p. 675.

* **JULIEN**, grammairien grec, d'une époque incertaine. Selon Photius, il écrivit un ouvrage, aujourd'hui perdu, intitulé : Λεξικὸν τῶν παρα τοῖς δέκα ῥήτορσι λέξεων κατὰ στοιχεῖον (*Lexique alphabétique des locutions des dix orateurs*).

Un autre Julien (*Antoninus* Julianus), ami d'Aulu-Gelle et professeur d'éloquence, s'était aussi occupé de grammaire. Mais les *Commentarii* que mentionne de lui Aulu-Gelle ne sont pas venus jusqu'à nous. Y.

Photius, *Bibl.*, Cod. 150. — Fabricius, *Biblioth Græca*, vol. VI, p. 245.

* **JULIEN** *de Césarée* en Cappadoce, philo-

sophe grec, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Contemporain d'Ædesius et disciple de Maxime de Tyr, il fut un des plus célèbres sophistes de cette époque, et enseigna la rhétorique à Athènes avec beaucoup de succès, si on en croit Eunape, qui rapporte, avec son exagération ordinaire, que Julien attirait les jeunes gens de toutes les parties du monde. On ignore si Julien écrivit quelque ouvrage. Y.

Eunape, *Vit. Sophist.*, t. I, p. 68; t. II, p. 250, édit. de Boissonade.

JULIEN D'ECLANUM (*Julianus Eclanensis*), hérésiarque latin, vivait au commencement du cinquième siècle. Son père, Memorius ou Memor, était lié d'une étroite amitié avec saint Augustin et Paulin de Nole. Nommé, en 416, évêque d'Eclanum en Apulie, Julien se déclara pour Pélage, et se montra un de ses plus habiles et plus fermes partisans. Il en fut puni par la perte de son évêché, et mourut dans l'obscurité, vers 455. Il ne reste de lui aucun ouvrage authentique. Y.

Gennadius, *De Viris illust.* — Garnier, *Diss.*, dans son édit. de *Marius Mercator.* — Shönemann, *Bibl. Pat. Lat.*, vol. II.

JULIEN *l'Egyptien* ou *d'Égypte*, poëte grec, vivait dans le sixième siècle de J.-C. Il fut quelque temps gouverneur de l'Égypte. L'*Anthologie Grecque* contient de lui soixante et onze épigrammes, qui semblent imitées de poëmes plus anciens. Elles sont pour la plupart d'un genre descriptif, et se rapportent à des œuvres d'art. D'après deux épigrammes adressées à Hypatius, neveu de l'empereur Anastase et mis à mort, en 532, on pense que Julien vivait sous le règne de Justinien. Y.

Brunck, *Anal.*, II, 493. — Jacobs, *Anthol. Græca*, III, 195; XIII, 906.

JULIEN ou **JULIANUS ANTECESSOR**, jurisconsulte romain, vivait au sixième siècle. On ne sait rien sur sa vie, sinon qu'il était professeur de droit à Constantinople sous le règne de Justinien. D'après la plupart des manuscrits, c'est à lui qu'il faut attribuer la traduction latine des *Novelles* de Justinien, faite selon toute vraisemblance en l'an 556, à l'usage des Italiens, qui venaient d'être de nouveau soumis à l'empire. Cette traduction n'est pas littérale; souvent l'auteur abrége et résume, dans un style généralement clair, les longues phrases de Justinien. Les *Novelles* de cet empereur sont au nombre de cent soixante-cinq; Julianus n'en a traduit que cent vingt-cinq, qu'il a divisées, après les avoir rangées dans un ordre différent de celui de la collection grecque, en cinq cent soixante-quatre chapitres. L'œuvre de Julien, citée sous le nom d'*Epitome* ou de *Novella*, se répandit dans tout l'Occident, tandis qu'on n'y eut pendant plusieurs siècles aucune connaissance de l'original grec des *Novelles*. Dans les collections de canons, dans d'autres sources juridiques de l'empire franc et de la Lombardie, ainsi que dans les œuvres de Hincmar, se trouvent de nombreux extraits de l'*Epitome*. Vers le commencement du douzième siècle, une traduction plus complète des *Novelles*, connue sous le titre d'*Authenticum*, fut apportée à Bologne; et elle y fut reçue de préférence à l'*Epitome*, parmi les textes expliqués par les glossateurs dans leurs leçons. L'*Epitome* ne fut plus consulté que subsidiairement, et, après un certain temps, on cessa d'en faire des copies, à ce point que des juristes du quinzième siècle déclarent n'en avoir jamais vu de manuscrit. L'*Epitome* fut imprimé pour la première fois à Lyon, en 1512, in-8°, par les soins de Bœrius; cette édition imparfaite fut suivie de plusieurs autres, parmi lesquelles nous citerons: Lyon, 1561, in-fol., par les soins de Miræus; Bruges, 1565, in-4°; Bâle, 1576, in-fol., par les soins de Pithou; et Paris, 1689, in-fol. Une nouvelle édition, devenue nécessaire par la découverte récente de plusieurs manuscrits de l'*Epitome*, sera bientôt donnée par Hænel. On a attribué faussement à Julien deux opuscules juridiques qui, rédigés probablement vers la fin du sixième siècle, dans la partie de l'Italie appartenant aux Grecs, sont intitulés: *Dictatum pro Consiliariis* et *Collectio de Tutoribus*; — Zachariæ et Montreuil ont aussi attribué à Julianus un extrait des *Novelles* en grec; leurs conclusions ont été attaquées par Heimbach, dans les *Kritische Jahrbücher* de Richter (année 1839); — dans l'*Anthologie grecque* se trouvent trois épigrammes de Julien. E. G.

Biener, *Geschichte der* Novellen. — Haubold. *Article sur Julianus* (dans le t. IV de la *Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft*). — Hænel, *Notice sur les manuscrits de l'*Epitome (dans le tome VIII de la même revue). — Winckler, *Opuscula*, t. I, p. 418. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography.* — Savigny, *Histoire du Droit romain au moyen âge.*

JULIEN (Comte), gouverneur de l'Andalousie au commencement du huitième siècle. Il commanda pendant longtemps à Ceuta, et défendit bravement cette forteresse contre les attaques, sans cesse renouvelées, des Arabes. Mais, lors de l'avénement de Roderic, il embrassa avec ardeur la cause des fils de Witiza, qui venaient d'être dépouillés de la couronne (709). Ne se sentant pas assez forts pour renverser l'usurpateur sans un appui étranger, les mécontents appelèrent les Maures à leur aide. Julien livra Ceuta au gouverneur de l'Afrique, Muza, qui, se défiant de ses promesses, l'envoya d'abord reconnaître, à la tête d'un corps de réfugiés goths, toute la côte de l'Andalousie. Il revint avec une ample moisson de captifs et de butin, et servit de guide à l'expédition commandée par Tareck ben-Zeyad. A la fameuse bataille de Guadalete (juillet 711), il soutint ses nouveaux alliés de tout son pouvoir; d'après quelques écrivains arabes, il serait allé, pendant la nuit qui précéda le troisième jour de la bataille, dans le camp espagnol trouver les fils de Witiza, qui commandaient les deux ailes de l'armée chrétienne, et tramer avec eux le plan de leur défection, ce qui eut lieu le lendemain. La défaite de Roderic accomplie, les vainqueurs ne gardè-

rent plus aucun ménagement avec Julien; ses biens furent confisqués, et il fut jeté dans une prison, où il traîna misérablement le reste de sa vie. On a aussi attribué la révolte du comte Julien au ressentiment de l'insulte faite à sa fille Florinde par le roi; mais la plupart des historiens modernes s'accordent à rejeter cette aventure, comme apocryphe. Mantuana, Pellicer, Masdeu, et surtout Conde n'en font pas mention; le premier chroniqueur qui ait adopté comme un fait authentique ce poétique épisode du *romancero* est le moine de Silo, qui écrivait à peu près quatre cents ans après la conquête.

P. L—Y.

Conde, *Hist. d'Esp.* — Masdeu, *Historia critica de España.* — C. Murphy, *History of Mahom. Empire in Spain.* — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. 1er.

* **JULIEN** (*Esprit*), voyageur et théologien français, né en 1603, à Malaucène (Vaucluse), mort le 28 février 1671, à Naples. Entré en 1620 aux carmes déchaussés de Lyon, il fit ses études à Paris, passa ensuite trois ans à Rome au séminaire des missions de son ordre, et partit en 1629 pour l'Orient. Après avoir traversé la Perse, il s'arrêta à Goa où il fut élu prieur d'un couvent; il y resta près de dix ans. Vers 1640, il visita l'Asie une seconde fois, et parcourut l'Arabie, la Syrie, l'Arménie et une partie de la Médie. Après ses voyages, il vint en France dans la province de Lyon, et fut deux fois promu au généralat, en 1665 et en 1668. Il a écrit en latin de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Summa Philosophiæ;* Lyon, 1648, in-fol.; — *Itinerarium Orientale;* ibid., 1649, in-8°; traduit en français par J.-A. Rampalle, 1659, in-8°; — *Summa Theologiæ Thomisticæ;* ibid., 1653, 5 vol. in-fol.; — *Historiæ Carmelitarum Compendium;* ibid., 1656, in-8°; — *Generalis Chronologia, ab initio mundi;* ibid., 1663, in-8°; — *Decor Carmeli Religiosi;* ibid., 1665, in fol., dictionnaire biographique de l'ordre des Carmes; — *De Immaculata Conceptione;* ibid., 1667, in-8°, etc.

P. L—Y.

Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca Scriptorum Carmelitarum;* 1730. — *Bibliothèque Sacrée.* — *Dictionnaire historique de la Provence.* — *Dictionn. du Vaucluse.*

* **JULIEN DE POISSY**, poëte français du dix-septième siècle. On a de lui : *Copies de Lucien* et *La Métamorphose de Daphné, ou la pudeur triomphante, dialogue en vers;* Paris, 1696, in-8°.

R—R (de Chartres).

Guichard, *Catal.*, n° 575.

JULIEN (*Simon*), peintre français, né en 1736, à Toulon, mort à Paris, le 23 février 1800. Il étudia la peinture à Marseille sous Dandré-Bardon, et à Paris sous Carle Vanloo. Il fit ensuite le voyage de Rome, puis il s'attacha à l'école de Natoire, et s'éloigna tellement de la manière reçue, qu'on lui donna le surnom de *Julien l'Apostat.* Le duc de Parme goûta ses ouvrages, lui accorda quelques bienfaits, et, par reconnaissance, Julien prit le nom de *Julien de Parme*, qu'il garda toute sa vie. De retour à Paris, il fut présenté au duc de Nivernais, qui le chargea de peindre les ornements de sa galerie, et lui fit, pour prix de ce travail, une pension viagère. Après la mort de son protecteur, Julien plaça ses tableaux chez le prince de Ligne, qui, en échange, lui accorda une pension. La déconfiture du prince causa la ruine de l'artiste. François de Neufchâteau, alors ministre, lui envoya des secours qui arrivèrent trop tard. On cite comme ses tableaux les plus remarquables : *Jupiter endormi entre les bras de Junon sur le mont Ida;* — *Le Triomphe d'Aurélien;* — *L'Aurore sortant des bras de Titon.*

L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

JULIEN (*Pierre*), sculpteur français, né à Saint-Paulien, près du Puy, en 1731, mort à Paris, le 17 décembre 1804. Il commença à l'âge de quatorze ans l'étude de son art chez un sculpteur doreur de sa ville natale, nommé Samuel. Son oncle, jésuite, reconnaissant ses dispositions, le fit entrer chez Pérache, architecte, qui était alors à la tête de l'Académie de Lyon. Pérache le conduisit à Paris, et le mit sous la direction de Guillaume Coustou. Julien resta pendant dix années dans l'obscurité sous ce maître, et ne concourut pour le grand prix qu'à l'âge de trente-quatre ans. Le sujet était un bas-relief représentant *Sabinus offrant son char aux Vestales obligées de fuir les Gaulois vainqueurs de Rome.* Il remporta le prix. La simplicité du style, un meilleur goût dans les ajustements, la noblesse du caractère contrastaient dans cet ouvrage avec la manière du temps et de ses maîtres. Il fut envoyé à Rome en 1768 et y resta quatre ans. C'est là qu'il fit, pour le président Hocquart, deux charmantes copies réduites de l'*Apollon du Belvédère* et du *Gladiateur combattant.* A son retour il avait acquis une certaine réputation. Coustou l'avait pressé de revenir pour l'aider dans l'exécution du tombeau du dauphin, fils de Louis XV, à la cathédrale de Sens. Comptant trop sur l'appui de son maître, Julien se présenta pour être agréé à l'Académie avec une figure de *Ganymède versant le nectar;* il fut refusé. Cet échec le découragea; se croyant voué à la médiocrité, il sollicita l'emploi de sculpteur de proues de vaisseaux à Rochefort. Il allait l'obtenir quand ses amis le retinrent à Paris. L'Académie, voulant réparer le tort qu'elle s'était fait à elle-même, le reçut agréé en 1778, sur le modèle de son *Guerrier mourant*, et académicien en 1779, sur le marbre de la même statue, qui a le caractère de l'antique. A cette époque, d'Angivilliers avait eu l'idée de faire exécuter aux frais du gouvernement les statues de quelques grands hommes français : Julien fut chargé de La Fontaine et du Poussin. Il fit avec bonheur le fabuliste. Bientôt après il produisit la charmante statue de *La Baigneuse*, destinée à la laiterie de Rambouillet. Deux bas-reliefs représentant *Apollon chez Admète* et la

fable de *La Chèvre d'Amalthée* accompagnaient cette statue. D'Angivilliers allait lui confier des travaux plus importants lorsque la révolution arriva. Julien acheva lentement son Poussin, et mourut trois mois après avoir terminé cette œuvre. Outre ces ouvrages capitaux, Julien avait exécuté pour l'église Sainte-Geneviève un bas-relief qui fut effacé à la révolution, lorsque cette église devint le Panthéon. Il exécuta aussi à Lyon, pour le baron de Juyt, plusieurs copies d'après l'antique. Dejoux lui fit élever, dans les jardins du Musée des Monuments français, un mausolée qui a été porté, en 1815, au cimetière du Père-La-Chaise. « Julien, dit la *Biographie* Rabbe, modeste jusqu'à la timidité, voyait avec plaisir les succès de ses rivaux. Il se plaisait à encourager les jeunes gens qui s'adonnaient à l'étude des beaux-arts; et si l'amitié d'un grand artiste, Claude Dejoux, auquel Julien fût lié par une constante affection, n'eût trahi le secret de sa bienfaisance, on ignorerait tout le bien qu'il ne cessait de répandre sur une foule de jeunes artistes sans fortune. » L. L—T.

Lebreton, *Notice histor. sur la Vie et les Ouvrages de P. Julien.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

*JULIEN (*Stanislas*), célèbre sinologue français, né à Orléans, le 20 septembre 1799. Il fit ses études au séminaire de sa ville natale, où il acquit une solide connaissance du grec et du latin. En 1821 il fut chargé de suppléer Gail, à titre de professeur de langue et de littérature grecques au Collége de France. Peu après il publia : Κολούθου Ἑλένης ἁρπαγή (*L'Enlèvement d'Hélène, poëme de Coluthus*), d'après les meilleures éditions critiques, traduit en français, accompagné d'une version latine entièrement revue, etc., d'un fac-simile entier des deux manuscrits de la bibliothèque royale, et suivi de quatre versions en italien, en anglais, en espagnol et en allemand; Paris, 1823, in-8°, fig.; — *La Lyre patriotique de la Grèce, odes traduites du grec moderne de Kalvos, de Zante;* Paris, 1824, in-18. Il entreprit, environ vers la même époque, l'étude de la langue chinoise, et suivit le cours d'Abel Rémusat, à la chaire duquel il devait un jour succéder. En peu de temps, M. Stanislas Julien acquit une grande facilité dans l'interprétation du texte chinois, et il fut à même de publier : *Meng-tseu vel Mencium, inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit, latina interpret., ad interpretat. tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e sinicis deprompto, illustravit*, etc.; Paris, 1824, 2 vol., in-8o (dont un de texte chinois lithographié). Cet ouvrage fit la réputation de l'auteur comme sinologue. En mars 1827, il fut nommé sous-bibliothécaire à l'Institut, fonction dont il se démit bientôt après. Il publia trois ans plus tard : *Vindiciæ Philologicæ in linguam sinicam, Dissertatio prima*, etc.; Paris, 1830, in-8°. Le comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne fit ensuite paraître de lui : *Hoeï-lan-ki, ou l'histoire du cercle de craie, drame en prose et en vers*, traduit du chinois et accompagné de notes; Paris, 1832, in-8°. L'année suivante, il entrait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France, en remplacement de Saint-Martin. Les principaux ouvrages de M. Stanislas Julien parus depuis cette époque sont : *Tchao-chi-Kou-eul, ou L'Orphelin de la Chine*, drame en prose et en vers, suivi de nouvelles et de poésies traduites du chinois; Paris, 1834, in-8°; c'est ce drame qui a servi de base à la tragédie de Voltaire, intitulée : *L'Orphelin de la Chine;* — *Pé-che-tsing-ki, Blanche et Bleue, ou les deux couleuvres fées*, roman traduit du chinois; Paris, 1834, in-8°; — *Kan-ing-pien, le Livre des Récompenses et des Peines*, en chinois et en français, accompagné de 400 légendes, etc.; Paris, publié aux frais de l'*Oriental translation Found* de Londres, 1835, in-8°; — *Résumé des principaux traités chinois sur la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie*, publié par ordre du ministre de l'agriculture et du commerce; Paris, 1837, in-8°, avec planches. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand, en italien, en russe, en grec moderne et en arabe; — *Discussions grammaticales sur certaines règles de position qui, en chinois, jouent le même rôle que les inflexions dans les autres langues;* Paris, 1841, in-8°; — *Lao-tseu Tao-te-King, Le Livre de la Voie et de la Vertu, composé dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne par le philosophe Lao-tseu*, traduit en français et publié avec le texte chinois et un commentaire perpétuel; Paris, 1841, in-8°; — *Exercices pratiques de Syntaxe et de Lexicographie chinoise;* Paris, 1842, in-8°; — *Simple Exposé*, etc.; Paris, 1842, in-8° : ce volume et le précédent renferment les critiques de M. Stanislas Julien contre M. Pauthier (*voy.* ce nom); — *Histoire de la Vie de Hiouen-Thsang et de ses Voyages dans l'Inde depuis* 129 *jusqu'en* 645, par Hoeï-li et Yen-Thsong, traduite du chinois; Paris, 1853, in-8°. Ce volume est le premier de l'importante collection des *Voyages des Pèlerins bouddhistes*, entreprise par M. Stanislas Julien. Il a paru les tomes II et III de cette collection, sous le titre de : *Mémoires sur les Contrées occidentales*, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-Thsang et du chinois en français, par St. J.; Paris, 1857-1858, 2 vol. in-8°, avec carte (*voy.* sur ces ouvrages l'article HIOUEN-THSANG de cette biographie). Il avait paru entre le premier et le second volumes de ces voyages : *Histoire et Fabrication de la Porcelaine chinoise;* Paris, 1856, in-8°, avec planches et cartes. Ces derniers ouvrages surtout présentaient des difficultés considérables;

M. Stanislas Julien a su les surmonter avec un rare talent. Les principales académies et sociétés savantes du monde l'ont admis parmi leurs membres, et la plupart des souverains d'Europe l'ont gratifié de leurs ordres. Nommé successivement professeur au Collége de France, conservateur adjoint à la Bibliothèque impériale et récemment administrateur du Collége de France, M. Julien contribue puissamment au progrès de la sinologie en faisant venir de Chine de nombreuses séries d'ouvrages, aussi utiles que variés, pour l'étude des différentes branches de la littérature chinoise. Outre les ouvrages indiqués ci-dessus et une foule de mémoires insérés dans le *Journal Asiatique*, les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences* et dans d'autres recueils périodiques, M. Julien a publié les ouvrages suivants, restés inédits jusqu'à présent; —le *Chou-king:* le livre canonique par excellence des anciens Chinois, traduit en français, avec notes et commentaires; — le *Li-ki*, ou mémorial des rites des anciens Chinois, entièrement traduit en français; — le *Tchun-sieou, ou le printemps et l'automne*, un des cinq livres canoniques, renfermant la chronique du royaume de Lou, patrie de Confucius; — le *Si-siang-ki, ou histoire du pavillon d'occident*, roman célèbre du sixième des dix célèbres romanciers modernes, traduit en français; — le *Ping-chan-ling-yen, ou les deux jeunes filles lettrées*, autre roman chinois du même ordre, qui doit paraître prochainement, avec un dictionnaire des mots chinois difficiles qu'il renferme et le glossaire complet du *Yu-Kiao-li* (ou Les Trois Cousines); — *Résumé des procédés industriels des Chinois qui se rapportent à la chimie;* 1 vol., in-8°. — Enfin, l'œuvre immense que M. Stanislas Julien prépare depuis de longues années, et pour laquelle il a relevé et traduit, dans un grand nombre de livres chinois de tous genres, environ 250,000 cartes, constituera un véritable *Trésor de la Langue Chinoise;* ce sera un Dictionnaire beaucoup plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. L. Léon de Rosny.

Documents particuliers.

JULIEN DE FONTENAI. *Voy.* Col doré.

JULIUS OBSEQUENS. *Voy.* Obsequens.

JULIUS SEVERUS. *Voy.* Severus.

JULIUS VALERIUS. *Voy.* Valerius.

JULLIAN (*Pierre-Louis-Pascal*), historien et homme politique français, né à Montpellier vers 1769, mort vers 1836. Il appartenait à une famille honorable qui avait occupé des places importantes dans la magistrature, la finance et l'armée. Il fut d'abord destiné aux fonctions judiciaires; mais, entraîné par un de ses oncles, il venait d'acheter une lieutenance au régiment des gardes françaises quand la révolution du 14 juillet 1789 amena la dissolution de ce corps. Revenant alors à la magistrature, Jullian se rendit à Montpellier pour étudier le droit. A peine avait-il commencé ses études qu'un décret de l'Assemblée nationale supprima les parlements, le 6 septembre 1790. Peu favorable aux idées nouvelles, il se fit des ennemis dans sa ville natale, et courut quelques dangers dans une émeute. Il revint ensuite à Paris : Louis XVI venait d'être ramené de Varennes. Jullian se fit présenter au roi, qui l'accueillit avec bienveillance, et dans la nuit du 9 au 10 août il instruisit Louis XVI des dispositions prises dans les sections pour l'attaque du château; mais, trompé sur le jour, il alla prendre du repos, et lorsqu'il se réveilla au bruit de la fusillade, il ne put rentrer au château. Il courut se cacher chez un ami qui habitait Clichy-la-Garenne. Apprenant que des poursuites étaient dirigées contre lui, il se retira dans une maison solitaire près de Versailles, puis dans une autre retraite, à Meudon. Enfin, il fut découvert, le 8 octobre 1793, arrêté et conduit dans les prisons de Versailles. Mis en liberté trois mois après le 9 thermidor, il s'attacha au parti clichyen, et par son acharnement contre les hommes accusés de terrorisme il fut considéré comme un des chefs de la jeunesse dorée. Le 10 germinal an III il présenta à la Convention une adresse par laquelle il demandait le jugement de Billaud-Varennes et de Collot-d'Herbois; Bourdon de l'Oise le dénonça lui-même comme *chevalier du poignard*, et plusieurs députés proposèrent de le mettre en arrestation; mais cette motion n'eut pas de suite. Pendant les insurrections des 12 germinal et 1[er] prairial an III, il se rendit successivement dans plusieurs sections, qu'il engagea à se rallier pour défendre la Convention nationale. Dans la seconde de ces journées, il eut ses habits déchirés et fut sur le point de partager le sort de Féraud. Au 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il se rangea du côté de la Convention, et accompagna plus tard le représentant Fréron à Marseille, pour y arrêter les progrès de la réaction. Dans un mémoire qu'il publia vers cette époque, Jullian s'applaudissait d'avoir rempli cette mission sans verser une seule goutte de sang. Le 30 avril 1797, il fit insérer dans le *Moniteur* un article par lequel il demandait que dans le traité de paix que la France allait conclure avec l'Autriche, elle exigeât l'élargissement de La Fayette. Après la journée du 18 fructidor, Jullian, accusé d'avoir participé à une radiation d'émigrés, fut arrêté et détenu au Temple pendant six mois. Traduit devant le tribunal criminel de la Seine pour ce fait, il fut acquitté à l'unanimité. Jullian avait connu Lucien Bonaparte à Marseille, en 1795; il renoua connaissance avec lui après le 18 brumaire; mais il ne fut jamais en faveur auprès de Napoléon, qui l'exila deux fois. Chef d'escadron de la garde nationale en 1809, il fut envoyé auprès du maréchal Bernadotte, chargé de repousser l'agression des Anglais contre Anvers, et fit pendant deux mois le service d'officier d'ordonnance du maréchal. De retour à Paris, il se vit encore menacé d'un emprisonne-

ment à Vincennes, et dut s'estimer heureux d'obtenir la permission de se retirer en Franche-Comté, où il passa quatorze mois chez le prince de Baufremont, son ami. Au bout de ce temps, il reçut du directeur des droits réunis une commission pour se rendre en Italie, dans l'intérêt de cette administration, avec défense de repasser les Alpes sans permission. Il parcourut les diverses contrées de l'Italie, et lorsqu'en 1814 ce pays rentra sous la domination autrichienne, Jullian revint à Paris; il retourna bientôt à Naples, où il se serait sans doute fixé sans la catastrophe qui mit fin à la domination de Murat. Rentré en France en 1815, Jullian, persécuté, se retira aux environs de Bruxelles, où il se livra à l'étude, et visita ensuite l'Espagne. Avec Lesbroussart et van Lennep, il entreprit à Bruxelles la *Galerie historique des Contemporains*, 1817-1819, 8 vol. in-8° : il était chargé de la partie politique. Il a fourni les notes qui ont servi à Beauchamp pour rédiger les prétendus *Mémoires de Joseph Fouché, duc d'Otrante;* Paris, 1824, 2 vol. in-8°. On a de lui : *Mémoire sur le midi, présenté au Directoire exécutif par L. Jullian et Alex. Méchin, chargés par les anciens comités du gouvernement d'accompagner le citoyen Fréron dans les départements méridionaux;* Paris, prairial an IV, in-8°; — *Du Retour en France des Émigrés, considérés comme fugitifs ou rebelles;* Paris, — *Fragments Historiques et Politiques;* Paris, 1804, in-8°; — *Souvenirs de ma Vie, depuis 1774 jusqu'en* 1814; Paris, 1808, in-8°; 1815, in-8°; — *Considérations politiques sur les affaires de France et d'Italie pendant les trois premières années du rétablissement des Bourbons sur le trône de France;* Bruxelles, 1817, in-8°; c'est la suite des *Souvenirs;* — *Précis historique des principaux Événements politiques et militaires qui ont amené la révolution d'Espagne;* Paris, 1821, in-8°; — *Histoire du Ministère de G. Canning;* Paris, 1828, 2 vol. in-8°. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JULLIEN *de la Drôme* (*Marc-Antoine*), homme politique français, né au Péage de Romans (Dauphiné), le 18 avril 1744, mort à Pizançon, Drôme, le 27 septembre 1821. Il habitait Paris lorsque éclata la révolution. Il en adopta les principes, qu'il développa avec chaleur dans sa correspondance avec les principaux habitants du Dauphiné. Ceux-ci le firent nommer membre supplémentaire de l'Assemblée législative. Il fut réélu à la Convention. Lors du procès de Louis XVI, Lanjuinais ayant avancé que les membres de la Convention ne pouvaient former un tribunal compétent pour juger le monarque déchu, Jullien soutint avec force l'opinion contraire; il alla jusqu'à accuser le président Defermon de partialité « pour la cause des tyrans, » et à demander que la présidence lui fût ôtée. Lors du vote, il déclara qu'il « avait toujours haï les rois et que son humanité éclairée ayant écouté la voix de la justice éternelle, lui ordonnait de prononcer la mort ». Pendant tout le reste de la session, Jullien se tint presque constamment à l'écart, en sorte qu'il échappa facilement aux opinions réactionnaires. Rentré dans la vie privée, en 1795, il s'occupa de littérature. En 1814 il revint dans son pays natal. N'ayant point exercé de fonctions pendant les Cent Jours, il ne fut pas atteint par la loi de 1816 contre les régicides. Agé de soixante-seize ans, il mourut de la chute qu'il fit d'un balcon très-élevé. Il avait donné au *Mercure*, en 1803, une élégie intitulée : *La nouvelle Ruth;* en 1807, il publia un recueil d'*Opuscules en vers;* in-8°. G. DE F.

Feller, *Diction. Histor.* — *Moniteur*, 1792. — *Galerie des Contemp.*

JULLIEN (*André*), œnologue français, né en 1766, à Châlons-sur-Saône, mort du choléra, à Paris, en 1832. Négociant en vins, il s'occupa surtout de leur amélioration. Ses travaux obtinrent les suffrages du ministre Chaptal, et plus tard la Société d'Encouragement le reçut parmi ses membres. On lui doit des cannelles aérifères pour transvaser les vins en bouteilles, et une poudre pour la clarification des vins; ces deux inventions obtinrent des médailles à diverses expositions des produits de l'industrie. On a de lui : *Appareils perfectionnés propres à transvaser les vins et autres liqueurs avec ou sans communication avec l'air extérieur*, avec pl.; Paris, 1809, in-12 : extrait de la *Bibliothèque Physico-Économique;* — *Topographie de tous les vignobles connus, contenant leur position géographique, l'indication du genre et la qualité des produits de chaque cru, les lieux où se font les chargements et le principal commerce des vins, le nom et la capacité des tonneaux et des mesures en général, les moyens de transport ordinairement employés, les tarifs des douanes de France et des pays étrangers; précédée d'une notice topographique sur les vignobles de l'antiquité et suivie d'une classification générale des vins;* Paris, 1822; 3e édition, refaite et augmentée, Paris, 1832; in-8°; — *Manuel du Sommelier, ou instruction pratique sur la manière de soigner les vins, suivi du tarif des droits de mouvement, d'entrée, d'octroi et de vente en détail;* Paris, 1826, 1836, 1845, in-18. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

JULLIEN (*Louis-Joseph-Victor*, comte), général français, né le 12 mars 1764, à La Palud (Vaucluse), mort le 19 mai 1839, dans le même lieu. Élève d'artillerie en 1782, il servit constamment dans cette arme, où il obtint successivement les grades de capitaine (1791), de chef de brigade (an III) et de général de brigade (11 fructidor an XI). Officier actif et intelligent, il fit les campagnes d'Allemagne et d'Égypte;

commanda la place de Rosette, et repoussa, au mois de floréal an VII, les bandes armées du fanatique El-Modhy. Sous l'empire il reçut le titre de comte, et administra jusqu'en 1814 la préfecture du Morbihan. Il fut aussi conseiller d'État en service extraordinaire. P. L—Y.

Berthier, *Relations de la Campagne d'Égypte.* — *Victoires et Conquêtes*, t. XI. —Barjavel, *Dictionnaire Historique du Vaucluse.*

JULLIEN *de Paris* (*Marc-Antoine*), publiciste français, fils de Jullien de la Drôme, né à Paris le 10 mars 1775, mort le 4 novembre 1848. Il commença ses études à Lyon, et les acheva à Paris, aux colléges de Navarre et de Montaigu. On raconte que le 14 juillet 1789, en sortant de composer pour les prix de l'université, il apprit la prise de la Bastille, et que, transporté, il s'amusa à écrire sur des petits papiers qu'il sema dans la rue : « C'est peu d'avoir renversé la Bastille, il faut renverser le trône ! » En 1790, un de ses maîtres d'études, Eury, attaché à la rédaction du *Journal du Soir*, l'emmenait souvent à la tribune des journalistes à l'Assemblée nationale, et le chargeait quelquefois de l'analyse des séances. Le même journal reçut encore de lui un article de discussion et une lettre à Dupont de Nemours sur des questions économiques et politiques, qui lui valurent l'approbation de Barnave. Déjà le *Mercure de France* avait reçu une pièce de vers de sa composition. En 1791 il fut couronné par Barnave à la distribution des prix du collége Montaigu. Entré dans la Société des Amis de la Constitution ou des Jacobins, il s'y prononça, le 22 janvier 1792, dans le même sens que Robespierre, contre la guerre que le roi serait chargé de diriger. Quelques mois après, il partit pour l'Angleterre avec un brevet d'élève diplomate. Il quitta ce poste après le 10 août. Le 12 octobre, Servan le nomma aide-commissaire des guerres à l'armée des Pyrénées occidentales, et le fit passer commissaire des guerres le 2 janvier 1793. Envoyé à Tarbe, Jullien fut chargé du recrutement extraordinaire dans trois départements, et son succès attira l'attention sur lui. Le comité de salut public l'appela à Paris, et lui donna mission d'aller dans plusieurs villes prendre des renseignements sur l'esprit public, « le ranimer, éclairer le peuple, soutenir les sociétés populaires, surveiller les ennemis de l'intérieur, déjouer leurs conspirations, etc. ». Robespierre devait recevoir sa correspondance. Jullien visita en effet toutes les grandes villes de France, du Havre à Bordeaux. A Saint-Malo il se mit à la tête d'une bande de volontaires qui repoussa les Vendéens, et il donna à cette ville le nom de *Commune de la Victoire*. Il fit aussi quelque bien dans le Morbihan. De Nantes, il écrivit à Robespierre contre la conduite de Carrier; celui-ci ayant intercepté sa lettre, le fit arrêter, et donna l'ordre de son exécution; mais Jullien parvint à le voir, et lui rappela que lui aussi avait une mission du comité de salut public, que son père était représentant, et que sa mort ne serait pas impunie; Carrier le laissa échapper. Bientôt Carrier fut rappelé. De retour à Paris, Jullien fut nommé adjoint à la commission exécutive de l'instruction publique, où il siégeait avec Payan et Fourcade. Dénoncé pour avoir parlé contre l'arrestation de Camille Desmoulins, de Danton, etc., il échappa au moyen d'une mission à Bordeaux. Cette seconde mission fut attaquée par Courtois dans son rapport à la Convention, lequel lui rend pourtant justice en ces termes : « Ses lettres sont presque toutes autant de plans dans lesquels, après avoir usé assez largement du privilége de son âge, qui le porte à ne jamais douter de rien, il laisse échapper souvent des vues saines, quelquefois des sentiments humains, qui font regretter de voir sa jeunesse livrée aux dévorateurs de l'humanité, de la morale et de la vertu. » Il paraît que Jullien n'avait aucun pouvoir réel à Bordeaux, que tout s'y faisait sans son ordre ou sa permission, et lui-même prétendait que les persécutions qu'il éprouva provinrent du mépris qu'il avait affecté pour une jolie femme qui devint ensuite toute puissante. Après l'arrivée de Garnier, Jullien quitta Bordeaux, le 13 thermidor, ignorant ce qui s'était passé à Paris. Il apprit la mort de Robespierre et de ses amis à La Rochelle; un journal lui apporta la dénonciation faite contre lui par Carrier et par Tallien. Il se dirigea sur Paris, et vint trouver le comité de salut public, qui lui accorda quinze jours pour préparer le compte-rendu de sa mission; le jour même il fut arrêté. Tenu au secret pendant deux mois à la prison des Carmes, il fut ensuite transféré dans une maison de santé, grâce aux sollicitations de son père. Une foule d'écrits et de journaux l'accusaient. Cependant Carrier passa en jugement; Jullien, appelé comme témoin, se contenta de dire qu'il avait dénoncé l'accusé lorsqu'il était proconsul, et demanda des juges pour lui-même. Enfin, le 3 brumaire an IV, le comité de sûreté générale prononça la mise en liberté de Jullien; le 2 germinal suivant, il fut appelé par Merlin de Douai, ministre de la police générale, à la place de chef du bureau des lois et arrêtés du Directoire exécutif. Il donna bientôt sa démission, et reprit la carrière de journaliste.

Il avait déjà collaboré au *Journal du Soir*, à l'*Anti-Fédéraliste* et au *Bulletin politique*. Il s'associa avec Ève Demaillot pour la fondation et la rédaction de *L'Orateur plébéien*, dans lequel il inséra une philippique ardente dirigée contre la réaction royaliste. Impliqué dans la conspiration de Babeuf, Jullien dut se cacher pendant plus de six mois dans une campagne des environs de Versailles. Un Piémontais de ses amis obtint pour lui un emploi de capitaine adjoint à l'état-major de la légion lombarde à Milan; Jullien se procura un passeport sous le nom de *Julien Dupré*, et se rendit à Milan, où il fut parfaitement accueilli par le général Lahoz.

Après quelques mois de séjour à Milan, il fut envoyé à Venise, d'où il se rendit par mer à Trieste, et de là au quartier général de l'armée d'Italie. Chargé de conduire un convoi d'un demi-million au général en chef pour le service de l'armée, il fut pris dans le trajet par un corsaire autrichien ; mais, à force de présence d'esprit et d'audace, il parvint à s'échapper, lui et son trésor. A son arrivée auprès de Bonaparte, Jullien fut attaché au cabinet particulier du général, chargé de la direction du *Courrier de l'Armée d'Italie*, journal fondé par Bonaparte, et où se trouvent en germe tous les plans qu'il a développés plus tard. La bonne harmonie ne dura pas longtemps entre le général en chef et le jeune secrétaire, dont la plume n'était pas toujours docile aux inspirations du vainqueur de l'Italie. A l'époque du traité de Campo-Formio, Bonaparte avait dicté à Jullien quelques notes pour la rédaction d'un mémoire destiné à expliquer et à développer les motifs de la cession de Venise à l'Autriche. Jullien se permit quelques observations : « Taisez-vous, lui dit le général ; je cède Venise aujourd'hui ; je la reprendrai quand le jour sera venu... Vous n'y entendez rien. Je ne vous demande pas votre opinion ; je n'ai besoin que d'un secrétaire docile, et je trouverai sans peine un interprète qui me comprendra mieux. » Un nouveau journal parut sous la direction de Regnaud de Saint-Jean d'Angely, sous ce titre : *La France vue de l'armée d'Italie*, et Jullien revint à Paris sans position. Bonaparte, après son retour en France se souvint de Jullien, et lui offrit de partir pour une expédition lointaine. Jullien accepta, et trois jours après il rejoignait à Toulon l'expédition d'Égypte. Envoyé à Rosette, il fut installé en qualité de commissaire des guerres sous les ordres du général Menou. L'état de sa santé le força à demander un congé et son retour en France. Il débarqua à Livourne, et rejoignit à Rome le général Championnet, avec lequel il fit la campagne de Naples, en qualité de commissaire des guerres. Ensuite il fut nommé secrétaire général du gouvernement provisoire napolitain, installé à Naples après l'occupation de cette ville par l'armée française. Dans cette position, il conseilla au général Championnet de ne pas quitter l'armée, malgré l'ordre du Directoire ; après l'arrestation du général Championnet à Turin, Jullien fut à son tour arrêté à Naples et conduit à Rome. Bernadotte, appelé au ministère de la guerre, révoqua ces deux arrestations, et Jullien put rejoindre Championnet à Grenoble. Deux jours avant le 18 brumaire, le général Bonaparte appela Jullien près de lui, et le sonda sur les dispositions du parti républicain à son égard. Après cet événement, il fut envoyé avec le titre de commissaire des guerres à l'armée d'Italie. Lorsque la victoire de Marengo eut livré la péninsule italique aux Français, Jullien fut chargé d'exposer par écrit ses vues sur l'organisation à donner aux divers États de cette contrée. Le mémoire qu'il remit sur ce sujet au premier consul a depuis été imprimé dans le tome IX du *Recueil des Pièces officielles sur Napoléon*, publié par Schœll en 1814 et 1815. Ensuite il fut envoyé en mission auprès du duc de Parme, et, de retour à Paris, il fut chargé de l'organisation de l'école militaire de Fontainebleau. Plus tard il fut envoyé comme sous-inspecteur aux revues dans la quinzième division militaire à Amiens. Passé au camp de Boulogne avec les mêmes fonctions et attaché à la division de dragons du général Klein, il fit la campagne d'Austerlitz, à la suite de laquelle il fut chargé de régler les indemnités dues par la France à la Bavière, au Wurtemberg et à Bade pour le passage de l'armée française sur leurs territoires. Il fut ensuite détaché auprès du ministre de l'administration de la guerre à Paris comme chargé de l'habillement des troupes. Il conserva cet emploi de 1806 à 1810. Jullien, ayant été désigné comme administrateur de la guerre pour le nouveau royaume de Westphalie, créé pour le prince Jérôme, se vit refuser cette position par l'empereur ; Jullien eut l'imprudence de faire une visite à Mme de Staël à Chaumont-sur-Loire, dans un de ses congés, et Napoléon donna aussitôt l'ordre de l'éloigner de la France. Jullien fut envoyé à Milan comme chargé de l'inspection d'une partie de l'armée française. Le vice-roi l'accueillit favorablement ; mais, à la fin de 1813, il fut arrêté à Milan sur l'ordre de Napoléon, comme auteur d'un mémoire qui demandait la déchéance de l'empereur. Ses papiers furent saisis et examinés ; mais on ne trouva pas le mémoire qui avait excité la colère de Napoléon, et qui avait été enterré dans un jardin. Il a été imprimé à Paris au mois d'octobre 1815, sous ce titre : *Le Conservateur de l'Europe*. On le trouve dans le *Recueil des Pièces officielles destinées à détromper les Français*, publié par Schœll, tome IX. Jullien cherchait à y démontrer que l'empereur précipitait la France dans un gouffre ensanglanté, et qu'il fallait prévenir par sa déchéance, légalement prononcée dans le sénat et approuvée par le corps législatif, l'invasion de la France par la coalition européenne et les malheurs incalculables que cette invasion devait entraîner. Il avait été dénoncé par un officier qu'il avait obligé. Après l'abdication de Napoléon, le prince Eugène fit mettre Jullien en liberté. Il revint en France, et fut employé par le ministre de la guerre à l'organisation et l'inspection des corps d'artillerie. S'étant rencontré avec le comte d'Artois, il blâma devant le prince la suppression du drapeau tricolore, ce qui le fit disgracier comme bonapartiste. Il alla passer deux mois en Suisse, chez Pestalozzi, et y rencontra l'ancien roi de Suède Gustave-Adolphe, dont il devint le confident, et avec lequel il resta en correspondance. Pendant les Cent Jours, Jullien se porta candidat pour la députation à Saint-Denis ; il échoua, et redevint journaliste. Il fut un des fondateurs propriétaires de *L'Indépendant*, devenu depuis *Le Constitution-*

nel. Après le désastre de Waterloo, la chambre des représentants ayant, sur la proposition de Garat, décidé qu'elle voterait une déclaration des droits des Français, Jullien rédigea de suite un projet, que Dupont de l'Eure apporta à la tribune avec quelques modifications, qu'il soutint et qui fut adopté. Après la rentrée de Louis XVIII, Jullien écrivit dans *L'Indépendant* un article en faveur de La Bédoyère; le journal fut supprimé par décision ministérielle, et un mandat d'amener fut lancé contre l'auteur. Le ministre ne voulut pas laisser reparaître le journal tant que Jullien en serait actionnaire. Jullien dut céder, et se retira en Suisse, où il séjourna dix-huit mois. De retour en France en 1817, il fonda la *Revue Encyclopédique* en octobre 1818. Ce journal mensuel compta bientôt au nombre de ses collaborateurs les hommes les plus éminents de l'époque, et dont la plupart, depuis la révolution de 1830, occupèrent des fonctions publiques. Jullien, dominé par un concours de circonstances impérieuses, abandonna la direction de sa *Revue*, qui devint l'organe des saint-simoniens, et bientôt cessa de paraître. Pendant les trois premiers jours de la révolution de juillet, Jullien seconda les mouvements de la population parisienne; il s'attacha ensuite à La Fayette, l'engagea à venir à l'hôtel de ville, et l'y accompagna. Il refusa toute position officielle, désirant seulement être député; mais ne fut pas élu. Depuis 1833, époque de la fondation des congrès scientifiques, il se fit remarquer dans ces assemblées; mais ne prit plus aucune part à la vie publique.

Jullien de Paris laissa six enfants; l'aîné, *Auguste* Jullien, successivement rédacteur de la *Revue Encyclopédique*, de *La Semaine* et du *Siècle*, est mort d'apoplexie, en 1854. Un autre, *Adolphe* Jullien, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a construit le chemin de fer de Paris à Lyon. Une fille de Jullien de Paris a épousé M. Lockroy, acteur et auteur dramatique.

On a de Jullien de Paris : *Discours d'un Jeune Citoyen patriote sur les Mesures à prendre dans les circonstances actuelles, prononcé à la Société des Jacobins le* 22 *janvier* 1792; Paris, 1792, in-8°; — *L'Orateur plébéien, ou le défenseur de la république, par une société d'écrivains patriotes,* journal in-8°, du 12 novembre 1795 au 19 avril 1796; — *Le Courrier de l'Armée l'Italie, ou le patriote français à Milan, par une société de républicains;* Milan, 1797-1798, in-4°; — *Entretien politique sur la Situation actuelle de la France et sur les Plans du nouveau gouvernement;* Paris, 1800, in-8°; — *Appel aux véritables Amis de la Patrie, de la Liberté et de la Paix, ou tableau des principaux résultats de l'administration des consuls et des ressources actuelles de la république française;* Paris, 1801, in-8°; — *Mémoire sur l'Extinction de la Mendicité;* Paris, 1801, in-8°; — *Analyse succincte d'un Plan général d'Éducation qui n'a pas encore été imprimé, contenant un Essai sur une méthode particulière de régler le bon emploi de tous ses instants, premier et unique moyen d'être heureux;* Francfort-sur-Mein, 1806, in-8°; — *Essai sur une Méthode qui a pour objet de bien régler l'emploi du temps, premier moyen d'être heureux, à l'usage des jeunes gens de seize à vingt-cinq ans, extrait d'un travail général plus étendu sur l'éducation;* Paris, 1808, 1810, 1824, 1829, in-8°; — *Essai général d'Éducation physique, morale et intellectuelle, suivi d'un plan d'éducation pratique pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse;* Paris, 1808, 1835, in-8°; — *Agenda général, ou livret pratique d'emploi du temps, composé de tablettes commodes et utiles d'un usage journalier;* Milan, 1811, in-12; Paris, 1824, 1835; — *Esprit de la Méthode d'Éducation de Pestalozzi, suivie et pratiquée dans l'institut d'Yverdun en Suisse;* Milan, 1813, 2 vol. in-18; Paris, 1830, 1842, in-8°; — *Mémorial Horaire, ou thermomètre d'emploi du temps,* etc.; Genève et Paris, 1813, in-8°; 2e édition, sous ce titre : *Biomètre, Livret instrument pour mesurer la Vie;* Paris, 1824; 3e édition sous ce titre : *Biomètre ou montre morale;* Londres, 1833; — *Quelques Fragments extraits du Portefeuille politique de Bonaparte, ou mémoires sur les intérêts politiques de l'Italie et sur ceux de la France;* Paris, 1814, in-8°; — *Le Conciliateur, ou la septième époque; appel à tous les Français, considérations impartiales sur la situation politique et sur les vrais intérêts de la France à l'époque du* 1er *mai* 1815, *par un Français ami de la patrie et de la paix, membre d'un collége électoral;* Paris, 1815, in-8°; — *Précis sur les instituts d'agriculture et d'éducation d'Hofwil, près de Berne, fondés et dirigés par M. de Fellenberg :* extrait du journal *L'Éducation;* Paris, 1817, in-8°; — *Vie de Kosciusko;* Paris, 1818, in-8°; — *Esquisse d'un Essai sur la Philosophie des Sciences, contenant un nouveau projet d'une division générale des connaissances humaines;* Paris, 1818, in-8°; — *Esquisse d'un Plan de Lectures Historiques, rapporté spécialement à l'influence des femmes considérée dans les différentes nations, suivie de deux pièces de vers relatives au même sujet;* Paris, 1821, in-8°; — *Réponse provisoire à quelques Articles des répertoires de diffamations et de calomnies intitulés :* Biographie des Hommes Vivants, etc.; Paris, 1821, in-8°; — *Lettre de Jullien de Paris à MM. les Éditeurs de la Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française, au sujet d'une imputation calomnieuse dirigée contre lui dans les Mémoires de Louvet et reproduits depuis dans plusieurs Biographies modernes des Hommes Vivants;* Paris, 1823, in-8°; — *Le Bon Sens national, indication de la marche à suivre par le nouveau gouvernement pour fondre*

en bronze les institutions de la France, coulées en plâtre; 6 août, 1830, in-8°; — *La Pologne et la Russie, par M. M.... ancien officier français, précédé d'un Coup d'Œil sur la Situation actuelle de la France relativement à la Pologne;* Paris, 1831, in-8°; — *Lettre à la Nation anglaise sur l'Union des Peuples et la Civilisation comparée; sur l'instrument économique du temps appelé Biomètre, ou montre morale, suivie de quelques poésies, et d'un discours en vers sur les principaux savants, littérateurs, poëtes et artistes qu'a produits la Grande-Bretagne;* Londres, 1833, in-8°; — *Idée générale de la Méthode de Pestalozzi;* Paris, 1834, in-8°; — *La Voix de la France; Réflexions sur notre situation intérieure et extérieure, et sur la mission à remplir par le nouveau ministère;* Paris, 1840, in-8°; — *Discours sur les Avantages qui doivent résulter pour la France de la Navigation transatlantique à la Vapeur;* 1841. L. Louvet.

Notice biogr. sur M.-A. Jullien de Paris, précédée d'un coup d'œil sur la situation politique et les besoins de la France, et suivie de documents inédits, de lettres et de pièces justificatives; Paris, 1831, in-8°. — *Biogr. des Hommes Vivants.* — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour,* tome VI, 1re partie, p. 326. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemporaine.*

* **JULLIEN** (*Marcel-Bernard*), grammairien et littérateur français, né à Paris, le 2 février 1798. Docteur ès lettres et licencié ès sciences, il a été principal de collége et secrétaire général de la Société des Méthodes d'Enseignement. On a de lui : *Sur l'Étude et l'Enseignement de la Grammaire;* Paris, 1836, in-8°; — *De Physica Aristotelis;* Paris, 1836, in-8°. Ces deux ouvrages sont des thèses pour le doctorat ès lettres; — *Histoire de la Grèce ancienne;* Paris, 1837, in-12 : dans la *Bibliothèque des Familles;* nouv. édit., revue et corrigée par une société d'ecclésiastiques, Tours, 1838, in-12; — *Méthode Brévidoctive ou de prompt enseignement. Abrégé de Grammaire Latine;* Paris, 1841, in-12; — *Petit Traité d'Analyse grammaticale et d'analyse logique;* Paris, 1842, in-18; — *Histoire de la Poésie française à l'époque impériale;* Paris, 1844, 2 vol. in-12; c'est en partie la reproduction d'un cours que M. B. Jullien fit à l'Athénée en 1844 et 1845; — *Cours supérieur de Grammaire :* 1re partie, *Grammaire, proprement dite;* 2e partie, *Haute Grammaire ou étude du style;* Paris, 1849, in-8°; — *Coup d'œil sur l'Histoire de la Grammaire;* Paris, 1849, in-8°; — *De quelques points des Sciences dans l'Antiquité (physique, métrique, musique);* Paris, 1854; — *Thèses de Grammaire;* Paris, 1855, in-8°; — *Thèses de Littérature;* Paris, 1856, in-8°; — *Thèses de Critique et Poésies;* Paris, 1858, in-8°. M. Jullien a rédigé avec M. Hippeau le *Bulletin d'Éducation* publié sous les auspices de la Société des Méthodes d'Enseignement et destiné à l'examen des questions et des ouvrages d'éducation; ce recueil mensuel a paru à Paris de 1840 à 1844, in-8°. M. Jullien a été, d'avril 1843 à 1849, rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique,* publiée par M. Hachette. On lui doit en outre une édition des *Dialogues des Morts* de Fénelon suivis de quelques dialogues de Boileau, Fontenelle, d'Alembert, avec une introduction et des notes; Paris, 1846, in-12. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franc. Contemp.*

JULLIÉRON (*Guichard*), imprimeur libraire à Lyon vers la fin du seizième siècle. Il est moins connu par la beauté ou l'importance des ouvrages qu'il a édités que par le grand nombre d'opuscules de circonstance qui sortirent de ses presses pendant les troubles de la Ligue, et dont quelques-uns, devenus à peu près introuvables, font le désespoir des bibliophiles. Son nom mérite d'être conservé comme celui d'un bon citoyen. Pendant la Ligue, des troupes suisses avaient été introduites à Lyon pour y défendre la cause de Henri IV; mais, ne recevant pas exactement leur paye, elles étaient au moment de se retirer, lorsque Julliéron, pour prévenir une désertion qui aurait laissé la ville à la merci des ligueurs, vendit deux maisons qu'il possédait, et, avec le prix, de 50,000 liv., solda ces mercenaires. Il fit plus : il s'engagea avec eux, par contrat, à leur fournir une paye pendant tout le temps que les intérêts du roi les retiendraient à Lyon. Cet acte de générosité engagea les consuls, lors de la soumission entière de la cité, à charger Julliéron d'en porter l'acte formel à Henri IV. Il partit avec *Jean,* son fils, pour accomplir cette mission, et refusa, dit-on, le remboursement des 50,000 livres qu'il avait avancées aux Suisses, ne demandant pour toute récompense que le titre d'imprimeur du roi : ce qui lui fut accordé par lettres patentes du 6 avril 1594.

Son petit-fils, *Antoine* Julliéron, mort en 1702, prit la suite de ses affaires. Lors du passage de Louis XIII à Lyon, pour se rendre en Roussillon, le *Livre d'Heures* de ce prince ayant besoin d'être réparé, on lui présenta notre imprimeur, qui en refit plusieurs feuillets. On profita de cette circonstance pour raconter au roi ce qu'avait fait *Guichard,* et il en fut si touché qu'il lui ceignit lui-même une épée et l'emmena en Roussillon. A son retour Julliéron fut nommé l'un des capitaines porte-pennon de la milice bourgeoise de Lyon. Il ne laissa que deux filles. Rochas.

Pernetti, *Lyonnais dignes de Mémoire.* — Bréghat du Lute-Péricaud, *Catalogue des Lyonnais dignes de Mémoire.* — Cochard, *Calendrier pour* 1837, p. 62. — Delandine, *De la Milice et Garde bourgeoise de Lyon,* p. 11.

JULYOT ou **JULIOT** (*Fery*), poëte français, né à Besançon, dans le seizième siècle; on croit qu'il fut notaire. Il avait suivi les cours de droit que fit Charles Dumoulin à Besançon, et s'était fait aimer de ce savant jurisconsulte. On lui doit

un petit ouvrage intitulé : *Elégies de la Belle Fille, lamentant sa Virginité perdue, avec plusieurs épîtres*, etc., imprimées aux dépens d'Antoine Ludin, écuyer, par Jacques Étanges; Besançon, 1557, in-12. Tout est rimé dans ce volume, jusqu'à l'avis de l'imprimeur. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibl.*

JUMEL (*Jean-Charles*), littérateur français, né à Paris, au milieu du dix-huitième siècle, mort près d'Avallon, en 1824. Après avoir étudié le droit et pris le grade de licencié, il entra dans les ordres, prêcha, devint chanoine de Saint-Marcel à Paris, puis de la cathédrale du Mans, et fut nommé curé de Houilles, près de Versailles. Ensuite il professa les humanités dans un collége; enfin, il accepta une petite cure du département de l'Yonne. On a de lui : *Éloge de Suger;* Paris, 1779, in-8° : discours qui concourut pour le prix proposé par l'Académie Française ; — *Éloge de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie;* Paris, 1781, in-8°; reproduit plus tard sous ce titre : *Marie-Thérèse, impératrice,* etc. : *Actions de Courage et Actes de Bienfaisance de cette auguste souveraine;* Paris, 1816, in-18; — *Petit Carême prêché en* 1782; Paris, 1782, in-8°; — *Éloge de Charlemagne;* Paris, 1810, in-8°; — *Introduction à l'Éloquence, ou éléments de rhétorique;* Paris, 1812, in-12; — *Galerie des Enfants, ou les motifs d'une noble émulation tirés des progrès dans les sciences, des actions de courage et des traits de bienfaisance qui ont illustré l'enfance;* Paris, 1813, 1825, 1832, in-12; — *Galerie des Jeunes Personnes, ou les qualités du cœur et de l'esprit;* Paris, 1813, 1826, in-12; — *Hervey, ou le meilleur des hommes de son siècle*, drame en trois actes et en prose; Paris, 1814, in-18 ; — *Ornements du Cœur humain, ou variétés morales et historiques;* Paris, 1815, in-18. Il a été l'éditeur de recueils des fables d'Ésope, de La Fontaine, de Fénelon et de Florian, précédés de notices sur ces auteurs; Paris, 1813, 4 vol. in-18. J. V.

Quérard, *La France Littéraire*.

JUMELIN (*Jean-Baptiste*), savant français, né le 12 septembre 1745, mort à Visigneux, près de Soissons, le 25 septembre 1807. Venu jeune à Paris, il y fut reçu docteur médecin, et suivit le comte de Choiseul-Gouffier dans son voyage en Orient. Jumelin traversa la Thessalie, l'Hellade, le Péloponnèse, et retrouva en Laconie l'emplacement de Gythium, ancien port de Sparte. Ayant rencontré Spallanzani en Grèce, Jumelin l'aida dans ses expériences microscopiques. Il était de retour en France à l'époque de la révolution, et passa cette période agitée dans les travaux de sa profession et l'étude des sciences physiques. Il imagina une nouvelle machine pneumatique, une pompe à feu à mouvement continu, il chercha à déterminer expérimentalement les effets produits par l'électricité sur l'économie animale, les résultats de l'usage des styptiques et l'action des liqueurs alcooliques sur l'irritabilité humaine. Après la réorganisation de l'Institut, il lut à la troisième classe un mémoire contenant le récit de sa découverte de Gythium. A la création de l'université, il fut nommé professeur de physique et de chimie au lycée Impérial. On a de Jumelin : *Œuvres diverses concernant les Sciences et les Arts;* Paris, 1799, in-8°; — *Traité élémentaire de Physique, de Chimie et des Sciences physico-mathématiques*, tome Ier, Paris, 1806, in-8° : l'ouvrage n'a pas été achevé. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire*.

JUMENTIER (*Bernard*), compositeur français, né le 24 mars 1749, à Lèves (Beauce), mort le 17 décembre 1829, à Saint-Quentin. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études au séminaire; mais, sur son refus formel de prendre les ordres, il fut placé sous la direction d'un organiste de Chartres, qui lui enseigna la musique et l'harmonie. Maître de chapelle à Saint-Malo en 1773, il alla en 1776 exercer les mêmes fonctions au chapitre de Saint-Quentin, et les conserva jusqu'à sa mort. Compositeur estimé, il n'a guère écrit que de la musique religieuse; aucune de ses productions n'a été publiée, mais tous ses manuscrits se trouvent à la bibliothèque de Saint-Quentin. On cite de lui dix *Messes solennelles*, dont quelques-unes ont été exécutées à la chapelle de Louis XVI à Versailles, trois *Te Deum*, huit *Magnificat*, soixante-quatre *Motets* avec orchestre, dix *O Salutaris*, cinq *Oratorios*, un *Stabat Mater*, trois *Symphonies*, l'opéra de *Chloris et Médor*, représenté en 1793, un petit *Traité du Chant*, etc. P. L—Y.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

JUMILHAC (*Pierre-Benoît*), compositeur français, né en Limousin, en 1611, au château de Saint-Jean-Ligoure, mort le 22 mars 1682. Après avoir terminé ses études à Bordeaux, il entra dans la congrégation de Saint-Maur (1629), malgré la volonté paternelle, et fit profession, l'année suivante, à Saint-Rémi de Reims. En 1647, il fut nommé prieur général de Saint-Julien de Tours, et six ans après supérieur des religieuses de Chelles. Il devait cette nomination à la crainte qu'on eut, pendant la guerre de la Fronde, de voir les troupes ennemies piller l'abbaye de Chelles et faire violence aux religieuses. Grâce à ses démarches, la communauté fut respectée. Appelé en 1651 au prieuré de Saint-Nicaise, il occupa peu de temps cette place, devint visiteur de Bretagne puis de la province de Toulouse (1654), assistant du général de son ordre, 1657, prieur de Saint-Corneille, de Saint-Fiacre, enfin sous-prieur au monastère de Saint-Germain-des-Prés, 1666.

Dom Benoît de Jumilhac a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux ont pour titre : *Règles communes et particulières de la Congrégation de Saint-Maur;* 1687. Il en existe

plusieurs éditions; — *La Science et la Pratique du Plain-Chant, où tout ce qui appartient à la pratique est établi par les principes de la science et confirmé par le témoignage des anciens philosophes, des Pères de l'Église, entre autres de Guy Arétin et de Jean de Mars;* Paris, 1677, in-4°, avec pl. Cet ouvrage, anonyme, fut composé pour les religieux de la congrégation; le P. Bouillard et Le Cerf l'ont attribué à Le Clerc; mais M. Martenne a réfuté leur opinion, et l'attribue avec raison à dom Benoît de Jumilhac. L'auteur y a indiqué les différentes manières dont on notait le chant en occident, avant l'invention de Guy Arétin, et les passages qu'il cite de ce moine italien sont tirés d'un manuscrit du onzième siècle, qui se trouvait à l'abbaye de Saint-Evroult en Normandie. Martial AUDOIN.

Hist. Litt. de la Cong. de St-Maur, in-4°, p. 95.— Martenne, *Hist. manuscrite de la Cong. de Saint-Maur.* — Vitrac, *Feuille hebd. de la Génér. de Limoges;* 1780.

JUMILHAC (*N*.... CHAPELLE, baron DE), homme politique, publiciste et agronome français, né le 3 septembre 1753, mort à son château de Guigueville, près Arpajon, le 7 juillet 1820. Issu d'une famille ancienne, il embrassa tout jeune l'état militaire, fit ses premières armes dans le régiment d'Artois-cavalerie, remplit ensuite des missions diplomatiques, voyagea en Allemagne avec l'ambassadeur de France, et resta quelque temps à la cour du grand Frédéric. A son retour, il reçut le brevet de colonel, et fut nommé conseiller d'ambassade en Portugal. Il avait obtenu la survivance du gouvernement de la Bastille, dont son père avait été gouverneur avant de Launay, son beau-père, lorsque la révolution éclata. Il n'émigra pas, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Louis XVIII lui donna alors la croix de Saint-Louis et le brevet de maréchal de camp. Élu député en 1815 par le département de Seine-et-Oise, il vota avec la majorité ministérielle. En 1816, il appuya la proposition qui fut faite de remettre les registres de l'état civil au clergé catholique. Réélu après la dissolution de la chambre, il revint siéger au centre droit. On a de lui: *Réflexions sur l'État des Finances, sur le Budget de* 1816, *et sur les Moyens les plus propres à fonder le Crédit Public;* Paris, 1816, in-8°; — *Opinion de M. le baron de Jumilhac, député de Seine-et-Oise, sur la Proposition de M. de Lachaise-Murel, tendant à supplier le roi de vouloir bien faire proposer un projet de loi pour rendre aux ministres de la religion les fonctions de l'état civil;* Paris, 1816. Il a fourni aux *Mémoires de la Société d'Agriculture et des Arts du département de Seine-et-Oise* les articles suivants: *Sur la Distillation d'Eau-de-vie tirée de divers fruits sauvages; — Sur l'Application d'un Ressort qui soulage la Fatigue de la ménagère dans l'opération de battre le beurre.* J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La Fr. Litt.*

JUMILHAC (*Antoine-Pierre-Joseph* CHAPELLE, marquis DE), général français, parent du précédent, né à Paris, le 31 août 1764, mort à Lille, le 19 février 1826. Fils du comte de Jumilhac, lieutenant général, et petit-fils du marquis de Jumilhac qui commandait les mousquetaires gris à Fontenoy, il entra en 1777 dans le régiment du Roi-infanterie; en 1788, il devint major du régiment colonel général hussards, et en 1791 Louis XVI le choisit pour lieutenant-colonel de sa garde constitutionnelle. Après le 10 août il fut arrêté; mais il échappa au massacre des prisons, émigra, et entra dans l'armée des princes. Il fit partie de l'expédition de Quiberon, où il fut blessé, le 6 juin 1795, et publia à Londres une relation de cette malheureuse affaire. Revenu en France après le 18 brumaire, il reprit du service, fit en 1812 la campagne de Russie, et obtint la croix d'Honneur à Moscou. A la restauration Louis XVIII le nomma lieutenant général, et au mois d'octobre 1815 il lui confia le commandement de la 16e division militaire. Le marquis de Jumilhac avait épousé une sœur du dernier duc de Richelieu. Son fils a obtenu la transmission du nom et du titre ducat de ce ministre. J. V.

Moniteur du 27 février 1826, p. 239.

JUMONVILLE (*N*..... COULON DE), officier français, né vers 1725, tué au Canada, le 23 mai 1753. Il appartenait à une famille originaire de Picardie, et rejoignit en Amérique son frère, Coulon de Villiers, capitaine. Le traité d'Aix-la-Chapelle avait négligé de régler la question des frontières américaines entre la France et l'Angleterre. « C'était, dit M. Laboulaye, la possession qui devait décider; mais elle était depuis trente ans contestée, et tandis que la prétention constante des Français était d'arrêter les Anglais au sommet des Alleghanys et de mettre au Saint-Laurent le milieu de la colonie, les chartes anglaises étendaient la Virginie jusqu'au lac Érié. Halifax écrivait en 1749 que le pays à l'ouest des grandes montagnes était le centre des possessions anglaises; c'était aux lacs et au Saint-Laurent que l'Angleterre entendait porter les limites; il lui fallait la vallée de l'Ohio. Des deux côtés on voulut s'assurer la possession de ce grand territoire. Le gouverneur de la Virginie envoya pour le reconnaître un jeune homme de vingt et un ans, déjà remarquable par sa fermeté et sa résolution: c'était Georges Washington. Avec un coup d'œil militaire, il désigna comme la clef de l'ouest la fourche que forment, en se réunissant sous le nom d'Ohio, la rivière Alleghany et la Monongahela, c'est-à-dire la place où est aujourd'hui Pittsburg, le Manchester américain; mais les Français, qui comprenaient aussi toute l'importance de la position, s'en saisirent, et y construisirent un fort auquel fut donné le nom de Duquesne, le gouverneur du Canada. » En 1753, les Anglais, commandés par Washington, poussèrent jusqu'aux bords

de l'Ohio, et y commencèrent un fort. Aussitôt le commandant français Contrecœur les fit sommer d'abandonner ce travail et de se retirer. Les Anglais continuèrent ce fort, qu'ils appelèrent *la Nécessité*. Le 23 mai Jumonville fut envoyé pour reconnaître la place et renouveler la sommation à la tête d'une trentaine d'hommes. Environné tout à coup d'Anglais, qui font feu sur sa troupe sur l'ordre de leur chef, Washington, Jumonville tomba mortellement blessé. Ce coup de fusil, tiré au fond des bois de l'Amérique sur un officier français par un homme inconnu alors, et qui devait un jour affranchir son pays, mit l'Europe en feu, et fut le signal d'une guerre qui devait assurer le triomphe des ennemis de la France. La mort de Jumonville, envoyé comme un messager, porteur d'une sommation que les Anglais ne voulurent pas entendre, fut accueillie en France et au Canada comme une violation du droit des gens, comme un assassinat. Le frère de Jumonville, Coulon de Villiers, vengea dignement sa mort. A la tête de quelques soldats, il poursuivit Washington, l'assiégea dans le fort de la Nécessité, et le força à signer une capitulation; mais nos succès furent de peu de durée. La mort de Jumonville fait le sujet d'un poëme de Thomas, et Lebrun la rappela dans une strophe de son *Ode nationale contre l'Angleterre*. J. V.

G. Bancroft, *History of the American Revolution*, tome Ier. — Éd. Laboulaye, *Journal des Debats* du 28 mai 1852.

JUNCKER (*Christian*), philologue et historien allemand, né à Dresde, le 16 octobre 1668, mort le 19 juillet 1714. Après s'être fait recevoir, en 1691, maître en philosophie à l'université de Leipzig, il devint quatre ans après co-recteur du gymnase de Schleusingen. En 1707, il fut nommé recteur du collége d'Eisenach ainsi que historiographe de la branche Ernestine de la maison de Saxe. Élu membre de la Société royale de Berlin en 1711, il fut appelé deux ans après à Altenbourg comme directeur du collége; il y mourut bientôt, par suite du violent chagrin que lui avait causé la mort de sa femme. On a de lui : *Schediasma historicum de ephemeridibus seu de diariis eruditorum in nobilioribus Europæ partibus hactenus publicatis;* Leipzig, 1692, in-12; à la suite de cet opuscule se trouve : *Centuria Fœminarum eruditione et scriptis illustrium;*—*Kaiser Leopold curieuser Geschichtskalender* (Annales curieuses du règne de l'empereur Léopold); Leipzig, 1697; — *Vita Lutheri numis atque iconibus illustrata;* Francfort et Leipzig, 1699, in-8°: une traduction allemande de cet ouvrage curieux fut donnée par Juncker; Nuremberg, 1706, in-8°; — *Epistolæ de Obitu Carpzovii;* Schleusingen, 1699, in-4°; — *Der kur-und fürstlich-sächsische Geschichtskalender von* 1400 *bis* 1600 (Almanach historique des Maisons électorale et princière de Saxe, depuis 1400 jusqu'en 1600; — *Discours von denen von den kur und fürstlichen Häusern zu Sachsen gestifteten Orden* (Discours sur les Ordres fondés par les maisons électorale et princière de Saxe); Eisenach, 1708, in-fol.; — *Historische Nachricht von der Bibliothek des Gymnasii zu Eisenach* (Notice historique sur la Bibliothèque du Gymnase d'Eisenach); Leipzig, 1709, in-4°: rare; — *Vita Jobi Ludolphi, accedunt epistolæ aliquot clarissimorum virorum, nec non specimen linguæ hottentoticæ;* Leipzig, 1710, in-8°; — *Grundlegung zur Kirchenhistorie bis auf das Jahr* 1710 (Éléments d'Histoire Ecclésiastique jusqu'à l'an 1710); Hambourg et Leipzig, 1710, 1716, 1720 et 1727, in-8°; — *Allgemeine Schaubühne der Welt* (Théâtre général du monde); Francfort, 1713-1718, 2 vol. in-8°; cette continuation de l'ouvrage du même nom, publié par Ludolph, contient l'histoire des années 1651 jusqu'en 1675; — *Anleitung zur Geographie der mittleren Zeiten* (Instruction sur la Géographie du Moyen Age); Iéna, 1712, in-4°: cet ouvrage, fait avec beaucoup de soin, se rapporte principalement à l'Allemagne; — *Lineæ primæ eruditionis universæ Historiæ Philosophicæ;* Altenbourg, 1714, in-4°. Juncker a aussi publié des éditions *ad modum Minellii* de Phèdre, de Térence, de Virgile, de Florus, de Suétone, de Salluste, d'Horace, de Quinte-Curce, etc.; parmi les autres éditions données par Juncker, nous citerons : *Der curiose Hofmeister* de Weise; Francfort, 1708, in-12: ouvrage auquel Juncker a ajouté un *Zeitungslexikon* et le *Kern der Zeitungen von* 1660 *bis* 1706; — *Thesaurus Latinitatis* de Reyker; Leipzig, 1712, in-fol.; — *Historie der Stadt Eisenach* de Toppius; Leipzig, 1710, in-8°. On doit encore à Juncker des traductions allemandes de plusieurs ouvrages d'histoire français ainsi qu'une traduction latine de la *Science des Médailles* du P. Jobert, laquelle parut sous le titre de : *Notitiæ rei Nummariæ;* Leipzig, 1695, in-8°. Juncker a aussi publié plusieurs dissertations, parmi lesquelles nous mentionnerons : *De Græcia, artis oratoriæ prima cultrice;* Schleusingen, 1698, in-12; il a laissé en manuscrit une *Histoire du Comté de Henneberg*, dans laquelle, au jugement de Schultes, auteur d'un travail historique sur ce pays, Juncker a fait preuve d'érudition et d'exactitude; trois volumes de cet ouvrage se trouvent dans la bibliothèque de Zeitz, deux autres dans celle de Gotha. E. G.

Schaden, *Ehrengedächtniss Junckers;* Schleusingen, 1714, in-4°. — J. Gid. Gellius, *Epistola de Junckero;* Dresde, 1714, in-4°. — Teller, *Monumenta inedita*, p. 31. — Hager, *Geographischer Büchersaal*, t. I, p. 57. — *Hallesche Bibliothek*, t. XLVI, p. 527. — Fabricius, *Hist. Bibliot.*, pars V, p. 504. — Hirsching, *Hist. litter. Handbuch*. — Jœcher, *Allgem. Gel.-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

JUNCKER ou **JUNKER** (*Jean*), médecin et chimiste allemand, né le 23 septembre 1679, à Lohndorf près Giessen, mort le 25 décembre 1759, à Halle. Il fit ses premières études à Giessen et à Marbourg, et vint en 1697 à Halle, où

les leçons de Cellarius lui inspirèrent le goût des belles-lettres. En 1707 seulement il commença, à Erfurt, ses études de médecine, qu'il ne termina qu'en 1716, à Halle; il y prit le grade de docteur, et obtint en 1729 une chaire qu'il occupa jusqu'à sa mort. Partisan de Stahl, dont il reproduisit la doctrine sur le phlogistique, il peut être considéré, avec Michel Alberti, comme le principal propagateur du stahlianisme. Ses ouvrages sont très-nombreux. Voici les principaux : *Conspectus Therapiæ specialis tabulis CXXXVIII omnes primarios morbos methodo Stahliana tractandos exhibens;* Halle, 1707, in-4° ; ibid., 1724, in-4° ; ibid., 1750, in-4° ; — *Conspectus Medicinæ theoretico-practicæ tabulis CXII omnes primarios morbos methodo Stahliana tractandos exhibens;* Halle, 1718, in-4° ; ibid., 1724, in-8° ; ibid., 1734, in-4° ; ibid., 1750, in-4° ; — *Conspectus Chirurgiæ tam Medicæ methodo Stahliana conscriptæ, quam instrumentalis recentissimorum auctorum ductu collectæ quæ singulæ tabulis CIII exhibentur;* Halle, 1721, in-4° ; ibid., 1731, in-4° ; — *Texte allemand;* ibid., 1722, in-4° ; ibid., 1744, in-4° ; — *Conspectus Formularum Medicorum, exhibens tabulas XVI, tam methodum rationalem quam remediorum specimina, ex praxi Stahliana potissimum desumta, et therapiæ generali accommodata;* Halle, 1723, in-4° ; ibid., 1730, in-4° ; ibid., 1739, in-4° ; ibid., 1753, in-4° ; — *Conspectus Therapiæ generalis, cum notis in materiam medicam tabulis XX methodo Stahliana conscriptus;* Halle, 1724, in-4° ; ibid., 1736, in-4° ; — *Conspectus Chemiæ theoretico-practicæ, in forma tabularum repræsentatus, in quibus physica imprimis subterranea, et corporum naturalium principia, habitus inter se, proprietates, vires et usus, itemque præcipua chemiæ pharmaceuticæ fundamenta e dogmatibus Becheri et Stahlii potissimum, explicantur, eorumdemque aliorum celebrium chemicorum experimentis stabiliuntur;* Halle, 1730-1754, 3 vol. Traduit en allemand par Jean-Joachim Lange; Halle, 1749-1754, 3 vol. in-4°. Traduit en français par Demachy; Paris, 1757, 6 vol. in-12; — *Conspectus Physiologiæ Medicæ et Hygieines, ex forma tabularum repræsentatus, et ad dogmata Stahliana potissimum adornatus;* Halle, 1735, in-4° ; — *Conspectus Pathologiæ, ad dogmata Stahliana præcipue adornatæ, et semiologiæ potissimum Hippocrato-Galenicæ, in forma tabularum repræsentatus;* Halle, 1735, in-4° ; — *Institutiones Physiologiæ et Pathologiæ Medicæ, quibus accedit hygiene et semiologia;* Halle, 1745, in-8° ; — Cent trente-quatre *Dissertations* sur différentes questions de médecine et de chimie. Outre ces travaux, on a de Junker une grammaire grecque, ouvrage de sa jeunesse. Cette grammaire a pour titre : *Hallische Griechische Grammatik;* elle eut beaucoup de succès, et a été réimprimée treize fois; Halle, 1705, in-8°, dernière édition; ibid., 1771, in-8°.

Il ne faut pas confondre ce Junker avec deux autres savants du même nom. L'un, *Jean* Junker, a vécu au dix-septième siècle; il est auteur de deux ouvrages : *Hippocratis Aphorismi paraphrasi poetica illustrati;* Erfurt, 1619, in-12, et *Compendiosa Methodus Therapeutica;* Erfurt, 1624, in-4°.

L'autre, *Jean-Chrétien-Guillaume* Junker, né à Halle, en 1761, et mort dans cette même ville, en 1800, a écrit : *Grundsætze der Volksarzneikunde* (Principes de Médecine Populaire); Halle, 1787, in-8° ; — *Versuch einer allgemeinen Heilkunde* (Essai d'une Médecine Générale); Halle, 1788-1791, 2 vol.; — *Conspectus Rerum quæ in Pathologia medicinali pertractantur;* Halle, 1789-1790, 2 vol. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — *Biographie Médicale.*

JUNCOSA (Fra *Joaquim*), fécond peintre espagnol, né en 1631, à Cornudella (diocèse de Tarragone), mort près de Rome, en 1708. Il eut pour maître son père, Juan Juncosa, peintre assez médiocre, qu'il surpassa bientôt. Très-jeune encore, il se distingua par quatre tableaux mythologiques qu'il exécuta pour le marquis de La Guardia, vice-roi de Sardaigne. Il renonça à ce genre pour se consacrer aux sujets religieux, et se retira, le 21 septembre 1660, à Barcelone, dans la grande Chartreuse de la Scala Dei. Il peignit dans la salle capitulaire de ce monastère les portraits des hommes de mérite qui avaient illustré son ordre, et décora les autres pièces du couvent d'un grand nombre de fresques composées avec art et exécutées avec facilité. Son chef-d'œuvre est *Saint Bruno lisant sa règle à ses disciples.* Il se rendit ensuite à la chartreuse du Monte-Alègre, y peignit la *Naissance* et le *Couronnement de la Vierge* et trente-six autres fresques d'une grandeur immense (1) allusifs à l'*Histoire du Saint-Sacrement,* et qui couvrirent toutes les murailles de l'église. Il représenta aussi sur la voûte une *Gloire d'Anges* composée d'un grand nombre de figures. Peu après il partit pour Rome, et acquit une haute considération parmi les meilleurs maîtres. Dès cette époque, il transforma complétement sa manière. A son retour en Espagne (1678), il fut chargé avec son cousin, le docteur don José Juncosa, et José Franquet, de décorer la voûte ainsi que la chapelle majeure de l'ermitage de Notre-Dame de la Miséricorde près de Reuss. Ils y représentèrent les différentes phases de l'*Histoire de la Vierge.* Ces travaux furent terminés en 1680; fra Juncosa parcourut alors les couvents de la Catalogne, ceux de Tarragone,

(1) Ces tableaux sont de huit palmes catalanes de large et de plus de onze de hauteur.

et passa même dans l'île de Majorque, laissant partout des traces de son passage. Il rentra dans la Scala Dei, mais il ne put s'assujettir aux offices et à la règle commune. Ses supérieurs sévirent contre lui. Juncosa, irrité de cette contrainte, s'enfuit du monastère, et fut droit à Rome conter son cas au pape. Le saint-père, prenant en considération le grand talent du chartreux, lui permit de se retirer dans un ermitage sous les murs de Rome, où il put se livrer sans gêne à ses inspirations artistiques. Ce fut là que Juncosa termina ses jours, laissant la réputation d'un des peintres les plus distingués de l'école espagnole. Ses ouvrages sont justement estimés pour la correction du dessin, la franchise du style, la belle couleur, la bonne entente de la lumière et des demi-teintes.

A. DE L.

Palomino Velasco, *El Museo de la Pintura*. — Quilliet *Dictionnaire des Peintres Espagnols*. — Guevarra, *Los Commentarios de la Pintura*.

JUNCOSA (Le docteur don José), peintre espagnol, cousin du précédent, né à Cornudella, mort vers 1705. Il fut l'élève de son oncle Juan Juncosa et le condisciple de fra Joachim. Il ne se livra pas d'abord à la peinture : il étudia la théologie, reçut la prêtrise, et devint habile prédicateur; mais son goût pour les arts prit le dessus, et peu d'artistes catalans ont autant travaillé que lui. Il peignait avec facilité, mais n'avait ni le dessin correct ni la belle pâte de son cousin, qu'il aida, de 1678 à 1680, dans la décoration de l'ermitage de Notre-Dame de la Miséricorde près Reuss. En 1680 il peignit seul la coupole du sanctuaire de la chartreuse de la Scala Dei, où il représenta divers passages de la *Vie du Christ* et de l'histoire du peuple hébreu. En 1682, il exécuta à fresque plusieurs *Mystères de la Vierge*, sur les murailles de la chapelle de la Conception, dans la cathédrale de Taragone. Il fut ensuite employé dans la chapelle de Sainte-Thècle-la-Vieille et dans le couvent de La Merced. Juncosa a laissé, outre un grand nombre de tableaux et de portraits pour des particuliers, une quantité immense de productions à Barcelone et dans presque tous les établissements religieux de la Catalogne.

A. DE LACAZE.

Palomino Velasco, *El Museo de la Pintura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres Espagnols*.

JUNCUS, philosophe grec, d'une époque incertaine. Sa vie est inconnue. Il composa un traité *Sur la Vieillesse* (Περὶ γήρως), dont Stobée a donné des extraits considérables. L'ouvrage était en forme de dialogue, et l'auteur appartenait à l'école platonicienne.

Y.

Stobée, *Florilegium*, tit. 115, 116, 117, 121.

JUNDZILL (*Boniface-Stanislas*, abbé), naturaliste polonais, né en Lithuanie, en 1761, mort vers 1830. Il voyagea à l'étranger pour se perfectionner dans les sciences naturelles, et à son retour à Wilna, en 1797, il y fut nommé suppléant de la chaire d'histoire naturelle. En 1799, il obtint le grade de docteur en philosophie et en théologie, et, en 1802, il occupa la chaire de botanique et d'histoire naturelle à l'université de Wilna. Jundzill créa le jardin botanique de cette université. On a de lui, en polonais : *De l'Électricité factice et naturelle*, traduit de Jean Bacaria; Wilna, 1786, in-8°; — *Description des Plantes indigènes du Grand-duché de Lithuanie, selon le système de Linné;* Wilna, 1791, 1811, in-8°; — *Principes de Botanique et de Physiologie des Plantes;* Varsovie, 1804, 2 vol. in-8°; — *Zoologie;* Wilna, 1807, 3 vol. in-8°. En 1805 et 1806, Jundzill rédigea avec André Sniadecki et Joseph Kossakowski un excellent journal littéraire intitulé : *Journal de Wilna*.

J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

JUNGE (*Joachim*), célèbre naturaliste et philosophe allemand, né à Lubeck, le 21 octobre 1587, mort à Hambourg, le 23 septembre 1657. Son père, recteur de l'école de Lubeck, fut assassiné en sortant de la maison d'un de ses amis, et le jeune Junge fut élevé par sa mère, qui ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Pauvre, elle ne put parvenir à l'envoyer à l'université, et Junge passa plusieurs années de sa jeunesse à écrire de mauvaises tragédies et à expliquer la logique de Ramus à ses condisciples. En 1606, cependant, un parent lui fournit les moyens nécessaires pour terminer ses études. Junge se rendit à Rostock, et de là à Giessen, et subit dans cette dernière ville un examen brillant, qui détermina les curateurs de l'université à lui offrir une place de professeur de mathématiques. Junge occupa cette chaire pendant cinq ans; mais s'apercevant qu'elle le détournait de ses occupations particulières, il s'en démit en 1614. Il continua ensuite ses études d'histoire naturelle et de médecine, obtint en 1618, à Padoue, le grade de docteur, et se fixa plus tard à Rostock. Son intention d'établir une société pour l'avancement des sciences naturelles le fit soupçonner d'être un des chefs des frères Rose-Croix, dont l'existence mystérieuse inspirait alors d'étranges inquiétudes aux gouvernements de l'Allemagne. On répandit des insinuations perfides sur son compte, et ce ne fut qu'en 1624 qu'il parvint à obtenir à Rostock une place de professeur. Les intrigues de ses ennemis le décidèrent à la quitter et à se retirer à Brunswick. Rappelé, en 1626, à Rostock, il y fit un séjour de trois ans, et se rendit alors à Hambourg, où il passa le reste de sa vie, en qualité de recteur de l'école de Saint-Jean. Bientôt, après avoir pris possession de sa nouvelle place, il commença à attaquer les vieilles doctrines péripatéticiennes de l'université et à substituer l'expérience à la scolastique. Joignant beaucoup de sagacité et de franchise à une grande érudition, il ne recula point devant la rumeur que causèrent ses innovations parmi les partisans de l'aristotélisme, et

mérita l'estime de Leibnitz, qui le place à côté de Kopernic, de Galilée, de Kepler, et un peu au-dessous de Descartes (1). Junge peut être considéré comme le créateur de la botanique scientifique, car c'est à lui que l'on doit la terminologie que Linné a ensuite portée à un si haut degré de perfection. Junge, le premier, conçut l'idée d'appliquer une dénomination particulière aux différences que les végétaux présentent dans leurs diverses parties. Il fit voir sur quelles bases on devait établir une bonne classification des plantes, et entrevit, en un mot, tous les principes de la philosophie botanique. Linné ne connaissait pas encore, en 1771, les travaux de Junge, et ne put en profiter; mais il n'en fut pas de même de Ray, qui les apprécia beaucoup (2).

Des ouvrages très-importants de Junge furent détruits par un incendie; d'autres ne parurent qu'après sa mort, publiés en grande partie par son disciple Jean Vogel, à qui il avait légué ses manuscrits. Nous citerons : *Theses miscellæ ex universa philosophia, organica, theoretica, pratica;* Giessen, 1608; — *Geometria empirica;* Hambourg, 6e édit., 1688, in-4° (3); — *Logica Hamburgensis, id est institutiones logicæ;* Hambourg, 3e édit., 1681; — *Doxoscopiæ physicæ minores, seu isagoge physica doxoscopica;* Hambourg, 1662, in-4° : cet ouvrage a été publié par Martin Vogel; — *Harmonica theoretica, compendiosissima et optima methodo sonorum, etc., demonstrans;* ibid., 1678 et 1679, in-4°; — *Isagoge phytoscopica;* ibid., 1678, in-4°; — *Fasciculus schedarum inscriptus Germania superior;* ibid., 1685, in-4°; — *Mineralia;* ibid., 1689; — *Phoranomica, seu de motu locali doctrina;* ibid., 1689, in-4°; — *Historia Vermium,* publié par J. Harmer; ibid., 1691, in-4°. Les opuscules de Junge étant devenus très-rares, J. P. Albrecht les a réunis dans le recueil intitulé *Opuscula Physica botanica;* Cobourg, 1747. R. Lindau.

Fogel, *Vie de Junge*, dans la *Cimbria Litterata*, t. III. — Guhraurer, *Joachim Jungius und sein Zeitalter, nebst Goethes Fragmenten ueber Jungius;* Stuttgard, 1850, gr. in-8°. — Guhraurer, *Commentatio Hist. Literaria de J. Jungio. Adjecta est Jungii Epistola de Cartesii philosophia;* Breslau, 1846. — M. Vogel, *Historia Vitæ et Mortis Joachimi Jungii* (1658).

(1) Leibnitz ne regrette, en parlant de lui, qu'une chose, c'est que Junge n'ait pas réuni toutes les forces de son esprit pour consolider ses propres opinions au lieu de les disperser en renversant celles des autres : *Utinam vir summus magis elaborasset in stabiliendis propriis quam discutiendis alienis* (Leibnitz, *Opera*, t. VI, p. 39).

(2) Le portrait de cet homme si distingué se trouve à la Bibliothèque de la ville de Hambourg, avec l'inscription suivante :

Jungius, invicti scrutator, cernite, veri
Maximus, his oculis, hoc fuit ori gravi.
Abdita mens, ardens, subtilis, et omnibus instans,
Sollicitam vultu se probat ipsa suo.
Immensum cui scire datum est, huic nulla putantur
Esse satis : nunquam, quod cupit, omne capit.

(3) La traduction allemande de ce livre, faite par Junge même et intitulée *Die Reiss-Kunst*, est une des plus grandes curiosités bibliographiques.

JUNGE (*Joachim*), écrivain danois, né à Odensée, le 28 octobre 1760, mort le 8 juin 1823. Pasteur de Bloustrœd et Lillerœd, en Séelande (1791), il a publié un intéressant ouvrage *sur le Caractère, les Mœurs, les Opinions et la Langue des Paysans de la Séelande septentrionale* (Den Nordsiellandske Landalmues Character, Skikke, Meeninger og Sprog.); Copenhague, 1798, in-8°; remis en circulation avec un nouveau titre, ibid., 1824). On a encore de lui : *Specimen lectionum variantium Codicis membranacei Liviani, seculo XI exarati, qui in Bibliotheca collegii Medicei asservatur;* ibid., 1783-1784, 2 part.; — *Disquisitio de Rebus Schyticis;* ibid., 1786-1787, 3 part.; — des ouvrages théologiques. B.

Erslew, *Forfatter-Lex.* — *Revue Encycl.*, 1825, févr.

JUNGER et non **JUNGEN** (*Jean-Frédéric*), littérateur allemand, né à Leipzig, le 15 février 1759, mort à Vienne, le 25 février 1797. Fils d'un négociant, son père le destina au commerce; mais Junger, après avoir passé quelque temps à Chemnitz, renonça à cette carrière, fit son cours de droit à l'université de Leipzig, et s'adonna plus tard exclusivement à l'étude de la littérature. Ses premiers essais poétiques eurent du succès, et quelques-unes de ses chansons se répandirent dans toute l'Allemagne. (Celle qui commence par ce vers : « Jouissez de la vie, on ne vit qu'une fois » [*Geniesst den Reiz des Lebens*, etc.] est encore très-populaire aujourd'hui). En 1787 Junger se rendit à Vienne, où il reçut de l'empereur Joseph II la place de poëte dramatique du théâtre de la cour. Quelques années plus tard il perdit ce petit emploi, et depuis ce temps vécut pauvrement du produit de ses travaux littéraires. Les privations continuelles qu'il dut s'imposer le jetèrent dans une profonde mélancolie, qui dégénéra à la longue en folie. Il est à remarquer que c'est de cette époque que datent les meilleures comédies et les plus joyeux romans humoristiques de Junger. Quelques années auparavant il s'était amèrement plaint de la triste position que la société a faite à l'homme de lettres. « C'est, dit-il, de tous les hommes celui qui a choisi le métier le plus difficile et le plus ingrat. Passer ses meilleures années à s'instruire, miner sa santé pour enseigner la vérité aux autres, voir ses meilleures intentions méconnues, ses plus belles pensées mal comprises, dépenser plus de temps pour remplir une simple feuille de papier qu'un grand fonctionnaire n'en met toute l'année pour gagner les gros appointements attachés à sa place, être obligé de faire rire le lecteur lorsque le cœur saigne, se voir continuellement confondu avec une foule de misérables qui ont déshonoré le nom d'homme de lettres, et ne recevoir en récompense de tant de travaux, de peines, d'outrages et de larmes qu'un morceau de pain

sec, et encore pas toujours, voilà l'heureux sort des hommes qui se proposent de répandre les lumières. »

Les romans et les comédies de Junger sont amusants, son style est facile et agréable, c'est un homme de beaucoup de talent; mais le génie du véritable auteur comique lui manque. On a de lui : *Huldreich Wurmsamen von Wurmfeld*; Leipzig, 1781-1787, 3 vol.; — *Der Kleine Cæsar* (Le petit César), roman comico-satirique; Leipzig, 1782; — *Des Grafen Heinrich von Moreland merkwuerdige Geschichte und Abentheuer* (Histoire mémorable et Aventures du comte Henri de Moreland); ibid., 1783, 2 vol.; — *Camille, oder Briefe zweier Mædchen aus unserm Zeitalter* (Camille, ou lettres de deux jeunes filles de notre époque); ibid., 1786-1787, 4 vol.; — *Vetter Jakobs Launen*; Leipzig, 1786-1792, 6 vol., recueil de contes humoristiques, auxquels l'ouvrage français *Lunes du cousin Jacques*, de Beffroy de Reigny, a servi en partie de modèle; — *Der Schein trügt*; Berlin et Libau, 1787-1789, 2 vol. Cet ouvrage a été traduit en français : *Marianne et Charlotte, ou l'apparence est trompeuse*; Paris, 1793, 2 vol.; — *Ehe Standsgemælde* (Tableaux du Mariage); Leipzig, 1790. Ce roman a été traduit en suédois; Stockholm, 1798; — *Der Melancholische* (Le Mélancolique); Berlin et Leipzig, 1795-1796, 3 vol.; — *Wilhelmine oder alles ist nicht Gold was glænzt* (Wilhelmine, ou tout ce qui brille n'est pas or); Berlin, 1795-1796, 2 vol.; — *Fritz*, roman comique; Berlin, 1796-1797, 4 vol. Les 5ᵉ et 6ᵉ vol. sont d'un auteur inconnu; nouvelle édition, Leipzig, 1807-1810, 6 vol.

Les œuvres dramatiques de Junger sont : *Amitié et Soupçon*; — *La Correspondance ouverte*; — *Raison et Insouciance*; — *Le Revers*; — *La Lettre de Change*; — *Reconnaissance et Ingratitude*; — *La Mère confidente de sa fille*; — *Les Charlatans*; — *L'Enlèvement*, etc. Elles ont été réunies en trois recueils : *Lustspiele* (Comédies); Leipzig, 1785-1790, 5 vol.; — *Komisches Theater* (Théâtre comique); Leipzig, 1792-1795, 3 vol.; — *Theatralischer Nachlass* (Œuvres dramatiques posthumes); Ratisbonne, 1803-1804, 2 vol. Les poésies de Junger ont été publiées par Eck : *Gedichte*; Leipzig, 1821. R. LINDAU.

Eck, *Leipziger gelehrtes Tagebuch*.

JUNGERMANN (*Godefroi*), philologue allemand, né à Leipzig, dans la seconde moitié du seizième siècle, mort le 16 août 1610. Il était fils de Caspar Jungermann, professeur de droit à l'université de Leipzig. Jungermann s'adonna à l'étude des auteurs de l'antiquité avec une ardeur que l'affaiblissement croissant de sa vue ne put modérer. Après avoir refusé plusieurs emplois qui auraient pu le détourner de ses travaux favoris, il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Weichel, à Francfort, et plus tard dans celle de Marne, à Hanau. Il était en relation suivie avec les premiers savants de son époque, tels que Saumaise, Ritterhusius, Scip. Gentilis et autres, qui appréciaient son zèle infatigable et son grand savoir. On a de lui : *Longi Pastoralia, græce cum latina versione et notis*; Hanau, 1605, in-8°; — *Cæsaris Commentaria*; Hanau, 1606, in-fol.; Francfort, 1609, in-4° : édition où se trouve pour la première fois imprimée la version grecque des *Commentaires*, attribuée communément à Planudes; — *Herodotus*; Francfort, 1608, in-fol. : assez bonne édition, qui contient la traduction latine d'Hérodote par Valla. — Jungermann a aussi donné une édition annotée du *Tractatus de Equuleo* de Jérôme Maggi; Hanau, 1609, in-8°. Il avait encore écrit des observations sur l'*Onomasticon* de Julius Pollux; longtemps après sa mort, le manuscrit fut trouvé chez un cordonnier à Strasbourg, et envoyé à Lederlin, qui publia le travail de Jungermann dans l'édition de Pollux qu'il donna en 1706, à Amsterdam, 2 vol. in-fol. — Deux lettres de Jungermann, adressées à Scip. Gentilis, se trouvent dans les *Gudii et doctorum virorum ad eum Epistolæ*, p. 359; — deux autres, adressées à Mich. Piccart, sont dans le tome I des *Notitiæ historicæ criticæ Librorum veterum rariorum* de Th. Simerus; dans le tome II de la *Sylloge Epistolarum* de Burmann sont insérées vingt et une lettres de Jungermann à Saumaise; enfin, dans les recueils de lettres de Scaliger et de Goldast, il s'en trouve quelques-unes de Jungermann. E. G.

Bayle, *Diction.* — Crenius, *Animadversiones philologicæ*, Pars V, p. 13-20 et p. 103-108. — Witte, *Diarium biographicum*.

JUNGERMANN (*Louis*), botaniste allemand, frère du précédent, né à Leipzig, le 4 juillet 1572, mort à Altdorf, le 7 juin 1653. Il étudia la médecine et les sciences naturelles à Giessen, et obtint en 1625 la chaire de botanique à l'université d'Altdorf, qu'il occupa ensuite jusqu'à sa mort. Rupp (non Linné, comme dit la *Biographie médicale*), en récompense des travaux dont Jungermann et un autre botaniste du même nom (*Joachim Jungermann*) ont enrichi la botanique, a donné leur nom à un genre de plantes de la famille des hépatiques (*jungermannia*, III, 24, L.). On a de lui : *Catalogus Plantarum quæ circa Altdorfium noricum et vicinis quibusdam locis nascuntur, recensitus à Gasp. Hoffmanno*; Altdorf, 1616, in-4°; — *Cornu Copiæ Floræ Giessensis, proventu spontanearum stirpium cum flora Altdorfiensi amice et amœne conspirantis, uti Lipsiensium, Wittenbergensium, Jenensium quoque deliciis herbarum abundantis*; Giessen, 1623, in-4°; — *Aulæum academicum, in quo clariss. professorum, quibus Athenæum Giessense maxime inclaruit, anagrammata tam latine quam vernaculæ linguæ notis exhibentur*; ibid., 1624, in-4°; —

Catalogus Plantarum quæ in horto medico et agro Altdorfino reperiuntur; Altdorf, 1635, in-4°; ibid., 1646, in-8°. Dr L.

Biographie médicale. — Will, *Nurenberg. Gelehrten Lexikon*, vol. II, p. 261. — Witten, *Mem. Medic.*, Dec. II, p. 158. — Strieder, *Hessische Gelehrten geschichte*, vol. VI, p. 407.

JUNGHIUS. *Voy.* JUNG.

*JUNGHUHN (*François-Guillaume*), voyageur et naturaliste allemand, né à Mansfeld, le 26 octobre 1812. D'abord chirurgien dans l'armée prussienne, il eut un duel, à la suite duquel il fut enfermé au fort d'Ehrenbreitstein, d'où il s'évada après une captivité de vingt mois. Après avoir ensuite rempli les fonctions d'officier de santé dans la légion étrangère d'Alger et dans l'armée hollandaise de Batavia, il commença en 1836 à explorer, au point de vue de la géographie et de l'histoire naturelle, les parties encore inconnues de l'île de Java. En 1840 il se rendit dans l'île de Sumatra, et il y fut chargé par le gouvernement hollandais d'aller étudier le pays des Battas, peuple anthropophage. De retour à Batavia en 1842, il s'occupa, pendant les années suivantes, à déterminer la constitution géologique de Java. En 1848 sa santé, affaiblie par les privations auxquelles il avait été soumis pendant ses pérégrinations, le força de retourner en Hollande, où il travaille maintenant à une carte topographique de Java. On a de lui: *Topographische und naturwissenschaftliche Reisen* (Voyages entrepris dans l'intérêt de la topographie et de l'histoire naturelle); Magdebourg, 1845, publié par Nees von Esenbeck; — *Die Battaländer* (Le Pays des Battas); Berlin, 1847, 2 vol in-8°; le même ouvrage parut en hollandais à Leyde, 1847; — *Zurückreise von Java nach Europa* (Retour de Java en Europe); Leipzig, 1851; traduit de l'original hollandais par Hasskarl; — *Java, seine Gestalt Pflanzendecke und innere Bauart* (Java, sa conformation, ses plantes et sa constitution géognostique); Leipzig, 1852, 3 vol.; traduit de l'original hollandais par Hasskarl. Les objets d'histoire naturelle recueillis par Junghuhn se trouvent décrits dans les *Plantæ Junghuhnianæ*; Leyde, 1851, in-8°, ouvrage rédigé par Gœpert, de Vriese, Molkenbœr et autres. — Junghuhn a aussi publié de nombreux mémoires dans le *Tijdschrift vor Neerlandsch Indië* et dans d'autres revues. E. G.

Conv.-Lex.

*JUNGMANN (*Joseph*), lexicographe bohême, né le 16 juillet 1773, à Hudlitz, mort le 16 novembre 1847, à Prague. Fils d'un paysan qui s'occupait principalement de la culture des abeilles, il manifesta de bonne heure une vocation marquée pour l'étude des lettres, et eut beaucoup à lutter avant de pouvoir librement s'adonner à ses goûts favoris. Son exemple paraît avoir entraîné d'autres membres de sa famille; car deux de ses frères suivirent également des carrières libérales; l'un, Antonin, fut médecin, l'autre, Jean, entra dans les ordres. Élevé d'abord à Beraun, il compléta son éducation à l'université de Prague, et obtint en 1799 une place de professeur de grammaire au gymnase de Leitmeritz; en même temps, il employait ses loisirs à faire des cours gratuits sur la langue et l'histoire nationales. Envoyé à Prague en 1815 pour enseigner le latin au collége de la Vieille-Ville, il devint, en 1834, principal de cet établissement, et prit sa retraite en 1845. il fut, pendant quelques années, recteur de l'université. Ce savant, dont le nom est encore dans son pays entouré de la vénération publique, poursuivit, durant sa longue carrière, un but des plus honorables: celui de restaurer l'ancien idiome tschèque ou bohême, remplacé dans les écoles par l'allemand, et dont l'usage semblait abandonné aux classes inférieures. Ce fut là la grande, l'unique affaire de toute sa vie, et l'on peut dire sans exagération que ses efforts furent couronnés de succès, et que son pays lui dut la renaissance d'une littérature vraiment nationale. S'il ne prit pas à ce mouvement une part considérable, marquée par l'importance ou l'originalité de ses écrits, il fut un des premiers à l'indiquer et à y pousser la génération contemporaine. Jungmann fut l'auteur de deux ouvrages d'une utilité incontestable, longuement préparés, et qui sont, en quelque sorte, devenus classiques. L'un, *Slownik Cesko-Nemecki* (Dictionnaire Bohême-Allemand), Prague, 1835-1839, 5 vol. in-4° à 2 col., est un admirable monument d'érudition et de patience, que ses compatriotes placent avec orgueil à côté des travaux analogues de Johnson et d'Adelung; il fut publié aux frais du Muséum de Prague, et par décret impérial, rendu vers 1840, l'orthographe de l'auteur fut imposée dans toutes les écoles publiques; mais en 1842 le Muséum adopta un autre système, auquel Jungmann fut obligé de se conformer. L'autre ouvrage est une *Histoire de la Littérature de Bohême*; Prague, 1825; 2e édit., 1849. C'est moins une histoire qu'un vaste répertoire bibliographique, renfermant une complète et minutieuse énumération de tous les livres écrits en langue bohême, imprimés ou manuscrits, depuis le moyen âge jusqu'à l'année 1846. On a encore de ce savant un recueil de *Mélanges*; Prague, 1841, 1 vol., qui contient quelques essais littéraires et des traductions, entre autres celle du *Paradis perdu* de Milton, qui avait paru à part en 1811, et réimprimés en 1843 dans la *Nowoceska Biblioteka* P. LOUISY.

Conv.-Lex. — *The English Cyclopædia.*

JUNIUS. *Voy.* JON (DU).

JUNIUS (*Adrien*), poëte latin et naturaliste hollandais, né en 1515, à Horn, mort en 1575. On a de lui: un poëme sur un champignon d'une figure singulière appelée par les botanistes *Phallus Batavicus*, parce qu'il croît particulièrement en Hollande; ce champignon croît aussi près d'Ouzain (Loire-et-Cher); —

une *Histoire latine de Hollande;* Anvers, 1588, in-4°, et à Dordrecht, 1652, in-12.

R—R (de Chartres).

Bernier, *Hist. de Blois,* p. 200. — Brillon, mss sur Liron, p. 78, 184. — Lelong, n° 15796.

JUNKER ou **JUNIKER** (*Georges-Adam*), littérateur français, naquit en 1720, à Hanau (la *Biographie* Michaud dit 1716. Ersch et Gruber, ordinairement très-bien renseignés, adoptent la date 1720), et mourut le 12 avril 1805, à Fontainebleau. Il fit ses études aux universités de Halle et de Iéna, dirigea depuis 1746 jusqu'en 1751 le collége de Hanau, vécut ensuite quelques années à Gœttingue, et entra, en 1760, comme conseiller, au service du comte de Solm. Il quitta bientôt cette dernière place et, s'étant familiarisé avec la langue française, il se rendit à Paris, où il obtint, en 1762, la place de professeur d'allemand à l'école militaire. Après avoir occupé cette chaire pendant vingt ans, il fut nommé censeur royal, et se retira à Fontainebleau. Junker a traduit un grand nombre d'ouvrages allemands en français, et a contribué beaucoup à faire naître en France le goût de la littérature étrangère. Ses principaux travaux sont : *Nouveaux Principes de la Langue Allemande à l'usage des Français;* Hanau, 1760; 4e édit., Strasbourg, 1780. Cet ouvrage fut pendant longtemps considéré comme la meilleure grammaire allemande : elle fut adoptée pour les écoles du gouvernement; — *Introduction à la Lecture des Auteurs Allemands;* Paris, 1763, in-12; — *Théâtre Allemand, ou recueil des meilleures pièces dramatiques, tant anciennes que modernes, qui ont paru en langue allemande, précédé d'une dissertation sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la poésie théâtrale;* Paris, 1772, 3 vol. in-12 : cet ouvrage a été fait par Junker en commun avec Liebault; — *Recueil Historique, ou choix de pièces morales, instructives et amusantes;* Strasbourg, 1772; — Il a traduit de l'allem. les *Contes comiques* de M. Wieland; Paris, 1771; — *Les Grâces, et Psyché entre les Grâces,* trad.; ibid., 1771; — *Phædon,* par Moses Mendelssohn; ibid., 1772; — *La Découverte de l'Amérique* de Campe; Hambourg, 1782-1783, 3 vol.; — *Le Nouveau Robinson* de Campe; Paris, 1783; — *Leçons de Droit public;* Paris, 1786, 2 vol. in-fol. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie;* — Strieder, *Hessische Gelehrten geschichte,* vol. 6, 7, 8, et 15. — *Der Biograph, oder Darstellung merkwürdige Menschen aus den letzten drei Jahrh.* — Baur, *Neue Hist. Biogr. liter. Handwoerterbuch.*

JUNOT (*Jean-Baptiste*), écrivain religieux français, né à Châtillon-sur-Seine, en septembre 1638, mort dans la même ville, le 9 octobre 1714. Il était cordelier. On a de lui : *Monumentum et elogium magistri Francisci La Velle;* Clermont, 1664, in-4°; — *Elogium funebre Jacobi du Creux;* Chambéry, 1682, in-4°; — *Oraison funèbre de Marie-Anne-Agnès de Rouville;* Dijon, 1683, in-4°; — *Le Chemin du Ciel ouvert aux Ames qui aspirent à la perfection,* dédié à Gabriel de Roquette, évêque d'Autun; Autun, 1670, in-24. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. Histor. de la France.*

JUNOT (*Andoche*), duc D'ABRANTÈS, général français, né le 23 octobre 1771, à Bussy-le-Grand, mort à Montbard, le 29 juillet 1813. Son père, qui exerçait des fonctions judiciaires, lui fit faire ses études au collége de Châtillon. C'était, dit-on, un écolier plein de facilité, mais tapageur, faisant faire ses devoirs par ses camarades, qui l'aimaient quoiqu'il fût toujours prêt à les battre. Il étudiait le droit quand la révolution éclata. Il partit comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires de la Côte-d'Or. « Il s'était déjà fait remarquer par une valeur poussée jusqu'à la témérité, dit le général Haillot, et ses camarades, qui ne le désignaient que sous le nom de *la Tempête,* l'avaient nommé sergent par acclamation quand le hasard voulut, au siége de Toulon, qu'il servît de secrétaire au chef de bataillon Bonaparte, commandant l'artillerie de siége. Cet incident devint l'origine de la fortune de Junot. Une bombe, qui éclata au moment où il écrivait une dépêche sous la dictée de son nouveau chef, le couvrit de sable et de terre, ainsi que ses papiers; loin de s'en effrayer et de ressembler au secrétaire de Charles XII, Junot s'écria en plaisantant : « Bien! nous n'avions pas « de sable pour sécher l'encre, en voici ! » Ce bon mot, ce sang-froid, au milieu d'un péril évident, plurent à Bonaparte; il s'attacha Junot, qui plus tard devint son aide de camp. Junot, de son côté, subjugué par l'ascendant du grand homme, se dévoua entièrement à lui. » Après le 9 thermidor, Junot partagea la mauvaise fortune de son chef. Bonaparte ayant été mis en arrestation et enfermé au fort Carré à Antibes, Junot prépara des moyens d'évasion et de fuite à l'étranger. Bonaparte le sut, et lui répondit, du 12 au 19 août 1794 : « Je reconnais bien ton amitié, mon cher Junot, dans la proposition que tu me fais; depuis longtemps tu connais aussi celle que je t'ai vouée, et j'espère que tu y comptes. Les hommes peuvent être injustes envers moi, mon cher Junot, mais il suffit d'être innocent : ma conscience est le tribunal où j'évoque ma conduite. Cette conscience est calme quand je l'interroge; ne fais donc rien, tu me compromettrais. » Junot se tint tranquille, et la captivité du vainqueur de Toulon ne fut pas de longue durée. Junot fréquentait avec Bonaparte la maison de Mme Permon. Il recevait de sa famille une petite pension qu'il avait le bonheur de doubler au jeu; il partageait sa bourse avec Bonaparte, et songeait alors à épouser une des sœurs de son ami, Pauline. Bonaparte ne le repoussait pas; mais il l'engageait à attendre des temps meilleurs. Quand il eut obtenu le commandement de l'armée d'Italie, il emmena Junot comme aide de camp. Après la bataille de Millesimo, où il s'était distingué, Junot fut chargé de porter à Paris les

drapeaux pris sur l'ennemi; il se trouva encore à presque toutes les grandes batailles de 1796 et 1797, et fut grièvement blessé à la tête au combat de Lonato. Entré dans la cavalerie légère, il passa rapidement par les grades de chef d'escadron et de colonel. Dans le mois d'avril 1797, Bonaparte chargea son aide de camp de porter et de lire au sénat de Venise la lettre par laquelle il lui reprochait la perfidie de sa conduite. Junot remplit cette mission avec toute la rudesse d'un soldat. L'année suivante, Bonaparte emmena Junot en Égypte, où il fut nommé général de brigade. Junot se distingua particulièrement au combat de Nazareth : à la tête de 300 cavaliers il mit en déroute un corps de 10,000 Turcs, après une résistance qui dura quatorze heures. Dans cette affaire, il abattit d'un coup de pistolet le neveu de Mourad-Bey, qui fondait sur lui le sabre à la main. « Le dévouement que Junot portait au général Bonaparte tenait de l'exaltation, dit le général Haillot; il chercha querelle au général Lanusse, qui ne partageait point son enthousiasme. Blessé grièvement à la suite d'un duel aux flambeaux sur les bords du Nil, duel dont Murat et Bessières furent les témoins, il ne put quitter l'Égypte avec Bonaparte, et ne partit que quelque temps après; mais, moins heureux que son chef, il fut pris par les croiseurs anglais, et ne dut qu'à l'active intervention de sir Sidney Smith de pouvoir rentrer en France. Il débarqua à Marseille le jour de la bataille de Marengo. » Un mois après, le 9 thermidor an VIII, il fut nommé commandant de Paris, et continua à poursuivre de toutes ses forces les ennemis du nouvel ordre de choses. Bientôt il épousa Mlle Permon (*voy.* l'article suivant), que le premier consul dota, et fut nommé général de division. Une affaire fâcheuse le fit envoyer à Arras avec le commandement des grenadiers de l'armée dite *d'Angleterre*. A la fin de 1803, Murat lui succéda dans le commandement de Paris. A Arras, Junot s'occupa beaucoup de l'instruction de ses grenadiers : « Je n'ai jamais vu, dit Mme d'Abrantès, de mère plus coquette pour sa fille, de femme plus coquette pour elle-même, que Junot ne l'était pour ses grenadiers, leur toilette et surtout leur coiffure. » Il fit substituer le schako au tricorne et la coiffure à la Titus à la coiffure poudrée. A son passage à Arras, Napoléon, devenu empereur, admira la belle tenue des grenadiers de Junot. Nommé colonel général des hussards à la création de l'empire (mai 1804), avec une pension de 30,000 fr. sur la cassette impériale, Junot fut créé grand-officier de la Légion d'Honneur en juillet suivant. Cependant, il ne pouvait se consoler de n'avoir pas été compris parmi les maréchaux. Sa femme lui faisait aussi du tort par ses grandes dépenses, son luxe, ses caquetages, ses libertés de langage et ses rapports avec les hommes les moins dévoués à l'empire, les littérateurs de l'opposition et les étrangers les plus dangereux. Napoléon donna vainement des avis répétés aux deux époux; il ne put rien changer à leur conduite. Pour éloigner Junot, peut-être bien aussi pour d'autres motifs, il le nomma ambassadeur à Lisbonne. Junot hésita longtemps avant d'accepter. « Je ne ferai que des sottises, disait-il à Cambacérès; comment imaginer que je pourrai me plier à tous les ménagements, à toute la duplicité qu'exige la diplomatie? » Pressé par sa femme, il partit enfin. Il fit une entrée solennelle à Lisbonne, imitée de celle du comte de Châlons, envoyé par le roi Louis XVI près de la reine de Portugal, en 1789. Il se présenta au prince régent d'une manière très-cavalière, et lui remit la ratification du traité conclu par le maréchal Lannes. Peu de temps après, il reçut le grand cordon de l'ordre du Christ. Au mois d'octobre 1805, sans attendre l'autorisation du gouvernement, Junot vint retrouver Napoléon en Allemagne, et il se fit remarquer à la bataille d'Austerlitz. Pour obliger Mme Récamier, dont le mari était tombé en déconfiture, il sollicita de l'empereur un prêt de deux millions pour ce financier. Irrité de cette demande indiscrète, Napoléon envoya Junot dans les États de Parme et de Plaisance pour réprimer une insurrection. Au mois de juillet 1806, Junot revint à Paris, et fut nommé gouverneur de Paris et commandant de la première division militaire. Engagé dans des dépenses exagérées, Junot se fit remarquer par sa vie dissipée et extravagante. Il voulait voyager aussi vite que l'empereur; il avait ses propres relais, des centaines de chevaux, entretenait des maîtresses, et prodiguait des trésors dans des excès quelquefois grossiers. « Plus d'une fois, dans son bel hôtel à Paris, après avoir fortement déjeuné, on l'a vu entrer en fureur aux moindres réclamations du plus petit créancier, disait Napoléon à Sainte-Hélène, et prétendre le solder à coups de sabre. » Il acheta le domaine du Raincy, qu'il ne put payer, et qu'il dut céder plus tard à l'empereur. Cependant, Mme Murat et l'impératrice Joséphine cherchèrent, dit-on, à s'attacher le gouverneur de Paris, dans la crainte de quelque fâcheuse éventualité. Il fut, à ce qu'on assure, du parti de la plus jeune, et c'est à cette passion que Mme d'Abrantès fait remonter le nouvel exil de Junot; d'autres historiens l'attribuent à quelque imprudence de Mme Junot elle-même. Quoi qu'il en soit, Junot reçut le commandement d'une armée qui devait envahir le Portugal. « Cette armée, dit le général Haillot, réunie dans les premiers jours de novembre 1807, à Salamanque, en partit le 12, et quoique voyageant en Espagne, encore alliée de la France, elle éprouva de grandes privations avant d'arriver à Alcantara. Mais ce n'était que le prélude des souffrances inouïes qu'elle eut à supporter pour pénétrer en Portugal par les montagnes de Beira. Junot, pendant cette marche, que l'on a comparée à la retraite de Moscou, se montra su-

périeur aux événements. A Abrantès, où il arriva le 23 novembre, il rallia une partie de son armée, épuisée de fatigues et dans l'état le plus déplorable, et osa marcher sur Lisbonne, qu'il prit le 1er décembre avec 1,500 hommes seulement, dont la moitié, suivant l'expression du général Thiébaut, chef d'état-major de l'armée, paraissait être des cadavres ambulants. Junot, déployant la plus grande activité, réorganisa son armée, et s'empara des principales places fortes du royaume. Cette brillante conduite lui valut le titre de duc d'Abrantès et celui de gouverneur général du Portugal. D'un caractère vif et emporté, aussi prompt à s'irriter qu'à s'apaiser, Junot n'avait point les qualités nécessaires pour gouverner un peuple tel que les Portugais; cependant, il administra le royaume sans trop de difficultés jusqu'au moment de l'insurrection espagnole. Cette insurrection, qui se propagea rapidement dans le Portugal et le débarquement à Peñiche d'une armée anglaise sous les ordres du duc de Wellington (alors sir Arthur Wellesley) vinrent compliquer les embarras de sa position. Sans se donner le temps de réunir toute son armée, il n'hésita point à marcher contre les Anglais; mais ayant perdu la bataille de Vimeiro, qu'il était venu leur livrer, il conclut, le 30 août 1808, la convention de Cintra, pour l'évacuation du Portugal par l'armée française, que des bâtiments anglais ramenèrent en France. Napoléon et le gouvernement anglais blâmèrent, chacun de son côté, cette convention, et l'on prétend que l'empereur dit à ce sujet: « J'allais appeler Junot devant un conseil de guerre; les Anglais y citèrent leurs généraux, et m'épargnèrent la peine de punir un vieil ami. » Mais si l'on ne pouvait reprocher à Junot son manque de bravoure, on accusait du moins son impéritie et ses déprédations. Les journaux anglais s'amusèrent du *sérail* de l'ex-gouverneur général de Portugal, que l'escadre ramena à La Rochelle avec le corps d'armée. A peine débarqué, Junot apprend que Napoléon passe à Angoulême pour se rendre à Bayonne. Il se rend auprès de lui. « Un homme tel que vous, lui dit l'empereur, ne peut revenir à Paris qu'en passant par Lisbonne; » et il l'emmène en Espagne, où il lui donne le commandement du troisième corps, chargé du siége de Saragosse. Peu satisfait sans doute de sa lenteur, il le remplaça deux mois après par le maréchal Lannes. Junot fut alors rappelé à Paris pour soigner sa santé. En 1809 il fit la campagne d'Allemagne, sans toutefois se trouver aux batailles d'Essling et de Wagram. En 1810 il retourna en Espagne, prit le commandement du huitième corps, s'empara d'Astorga, et rentra en Portugal, mais sous les ordres de Massena. Il fut grièvement blessé d'une balle qui le frappa au milieu du visage. Après la malheureuse issue de cette campagne, il revint à Paris. En 1812 l'empereur lui confia le commandement d'un corps d'armée destiné à agir contre la Russie. Dans un de ses bulletins, Napoléon lui témoigna publiquement son mécontentement en l'accusant d'avoir manqué de résolution. Cette accusation lui porta un coup fatal. Il voulut revoir l'empereur à Paris; il n'en reçut qu'un accueil indulgent. Il accusa Murat, qu'il appelait l'*homme aux mille panaches*, de l'avoir calomnié et d'être cause de sa disgrâce. « Je n'ai qu'une réponse à leur faire, dit-il à sa femme, c'est de me faire tuer : alors, quand un boulet ou une balle m'aura renversé, je leur demanderai, avant de mourir, si j'ai manqué de résolution. » Il sollicita donc la grâce de faire la campagne de Saxe; mais Napoléon le nomma commandant de Venise et gouverneur général des provinces illyriennes. « Le brusque changement de climat, les douleurs intolérables que lui causaient ses anciennes blessures à la tête, et plus encore le désespoir d'avoir encouru la désaffection de Napoléon, réagirent trop fortement sur son esprit, dit le général Haillot : ses facultés mentales se dérangèrent. » On le ramena chez son père, à Montbard, le 22 juillet 1813, et deux heures après son arrivée, dans un violent accès de fièvre, Junot se précipita par une fenêtre. Il se cassa la cuisse. On fit l'amputation; mais il arracha l'appareil, et mourut quelques jours après.

Junot ne manquait ni d'instruction ni de goût pour les beaux-arts, et sa riche bibliothèque contenait les plus beaux exemplaires des belles éditions de Bodoni et des Didot, imprimés sur peau de velin. En s'emparant à Lisbonne de la célèbre Bible ornée des miniatures de Giulio Clovio, il avait su en apprécier tout le mérite (1).

L. L—T.

Mme d'Abrantès, *Mémoires*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Général Haillot, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Sicard, dans le *Dict. de la Convers*. —Norvins, *Hist. de Napoléon*. — Thiers, *Hist. de la Revol. et Hist. du Consulat et de l'Empire*. — *Moniteur*, 1798 à 1813. — *Correspondance de Napoléon*.

JUNOT (*Laure* PERMON, Mme), duchesse D'ABRANTÈS, femme du précédent, née à Montpellier, le 6 novembre 1784, morte à Paris, le 7 juin 1838. Son père était commis aux vivres; sa mère prétendait descendre des Comnène. Vergennes, qui avait épousé une femme de la même race, fit obtenir à Permon l'entreprise des vivres de l'armée de Rochambeau en Amérique, ce qui procura une grande fortune à Permon. Il allait traiter d'une charge de fermier général quand la révolution éclata. A l'époque de la terreur,

(1) Il possédait, entre autres beaux ouvrages publiés par P. Didot, les *Fables de La Fontaine*, avec les dessins originaux de Percier, et le *Daphnis et Chloe*, avec les dessins de Prudhon et de Gérard. Il avait fait offrir à M. Firmin Didot 32,000 fr. pour l'exemplaire unique de Racine, 3 vol. in-fol., imprimés sur peau de velin et accompagnés de 57 dessins par Gérard, Girodet, Prudhon et autres peintres renommés de cette époque; mais M. Firmin Didot voulut conserver ce précieux ouvrage dans sa bibliothèque, où il avait réuni les plus célèbres monuments typographiques.

Permon alla s'établir à Toulouse avec sa femme, laissant leurs filles, Cécile et Laure, dans une pension du faubourg Saint-Antoine. Après le 9 thermidor, Permon se fixa à Bordeaux, et Mme Permon s'installa avec ses deux filles dans un hôtel à Paris, où elle recevait les hommes les plus distingués de l'époque. Le général Bonaparte, alors en disgrâce, y venait assidûment, ainsi que Junot, son aide de camp. Bonaparte, qui avait déjà quelques obligations à cette famille, dînait souvent chez Mme Permon. En 1794, Cécile Permon épousa un officier général nommé Geouffre; elle mourut deux ans après. Au premier prairial, Salicetti trouva un refuge près de Mme Permon, qui l'emmena à Bordeaux sous le costume d'un domestique; échappé à la proscription, Salicetti offrit d'épouser plus tard Laure Permon, mais il fut refusé. Mme Permon resta peu de temps à Bordeaux; elle ramena son mari et ses filles à Paris, où Permon mourut, tout à fait ruiné, quelques jours avant le 13 vendémiaire. Sa veuve prit néanmoins un hôtel à la Chaussée-d'Antin, où elle étala un certain luxe. Bonaparte continuait à venir chez elle, et, si l'on en croit les *Mémoires* de Mme d'Abrantès, il voulait épouser la mère, tandis qu'il aurait marié Laure à son frère Louis, et le jeune Permon à sa sœur Pauline. Mme Permon, qui avait peut-être bien l'âge de la mère du général, reçut cette proposition avec des éclats de rire, et un refroidissement s'ensuivit. Après un voyage aux eaux, en 1795, Laure Permon fit les délices des bals de l'hôtel Thélusson et de l'hôtel Richelieu. Enfin Junot, nommé commandant de Paris au retour de la campagne d'Égypte, demanda et obtint Mlle Permon en mariage. Le premier consul, en approuvant cette union, fournit une dot de 100,000 fr. et une corbeille de 40,000 fr. La position de Mme Junot lui donnait son entrée à tous les spectacles, à tous les bals, à toutes les réunions. Aussi prodigue que son mari, elle dépensait énormément en toilette, faisait des dettes, et s'attirait des désagréments par sa causticité et sa médisance; aussi Napoléon l'appelait-il *petite peste*. Elle était pourtant de la société de la Malmaison, et y jouait la comédie. Si on l'en croit, elle captiva assez l'attention du premier consul pour donner quelque jalousie à Mme Bonaparte. A la naissance de sa première fille, que le premier consul tint sur les fonts de baptême avec sa femme, Mme Junot reçut en cadeau du parrain une maison dans les Champs-Élysées avec 100,000 fr. pour la meubler, et de la marraine un superbe collier de perles. D'énormes gratifications étaient accordées à son mari. Son oncle était nommé évêque de Metz, son beau-frère Geouffre receveur de Lot-et-Garonne, son frère commissaire général de police à Marseille. En 1801 Mme Junot perdit sa mère. Junot avait été chargé du commandement de la réserve des grenadiers à Arras; sa femme dut l'aller rejoindre en 1803, lorsqu'il fut remplacé par Murat dans le commandement de Paris. En 1805, elle quitta la capitale avec son mari, ambassadeur à Lisbonne. Elle entra en Espagne avec « une armée de mules qui portaient ses bagages et traînaient ses cinq voitures et un fourgon. » Elle afficha un grand luxe en Portugal, croyant représenter « la France femme ». Lorsque Junot fut envoyé à Parme, sa femme revint à Paris, où elle passa dans les plaisirs l'hiver de 1806. Elle y était encore lorsque Junot, de retour, fut nommé gouverneur de Paris et commandant de la première division militaire. Les folles dépenses recommencèrent; malgré un traitement de 300,000 fr., des cadeaux sans nombre, Junot était accablé de dettes; il se compromit dans des intrigues politico-amoureuses, et Napoléon le renvoya en Portugal, dans le but de s'emparer de ce pays. Mme Junot, après avoir fait les honneurs de la fête du 15 août à l'hôtel de ville, fut chargée de recevoir au Raincy, que son mari avait acheté, la princesse de Wurtemberg, qui venait épouser le prince Jérôme. Le Raincy n'avait pas été payé; l'empereur en prit possession. Il offrit à Mme Junot d'aller faire *la petite reine* en Portugal, nomma son mari gouverneur général de ce pays, tout en lui laissant le titre de gouverneur de Paris, et le créa duc d'Abrantès, titre que la nouvelle duchesse trouvait « le plus joli nom de la troupe ». Ses intrigues mécontentèrent l'empereur, qui en 1809 enleva à Junot le titre de premier aide de camp. Junot avait envoyé à sa femme une cassette remplie de diamants et de pierres précieuses; à l'occasion de la naissance de son premier fils, il lui fit adresser par le commerce de Lisbonne un collier de diamants évalué à 350,000 fr. Elle loua alors la *Folie Saint-James*, à Neuilly, où elle monta un théâtre, joua la comédie, couronna des rosières et continua de recevoir une société d'étrangers qui déplaisaient à Napoléon. Après la capitulation de Cintra, elle vint retrouver son mari à La Rochelle. L'empereur emmena Junot avec lui pour la péninsule, pendant que la duchesse d'Abrantès revenait à Paris avec de nouvelles richesses. Junot la rejoignit après qu'il fut remplacé à Saragosse, et lorsqu'il partit pour la grande armée en Allemagne, elle fit un voyage aux eaux de Cauterets, et vint reprendre son service auprès de Madame mère. Junot ayant repris le commandement du huitième corps en Espagne, la duchesse d'Abrantès l'y suivit, supportant avec courage les fatigues, les privations, les dangers, risquant de se faire enlever par les guerillas, ouvrant ses salons, donnant des bals, dansant comme à Paris. Son mari dut la quitter à Ciudad-Rodrigo, où elle accoucha d'un garçon. Huit jours après, elle revint à Salamanque. Junot la rejoignit et la ramena en France. Elle fut bien reçue de la nouvelle impératrice, et partit pour Aix en Savoie, où elle se montra légère et inconsidérée. En revenant elle fit une visite à Mme Récamier, exilée à Lyon. A son retour de Moscou, l'empereur lui fit de vifs reproches : il n'était pas moins mécontent de son

mari. Il lui permit pourtant de venir à Paris pour quelques mois, et l'envoya à Venise. Mme d'Abrantès continuait à recevoir une société qui n'était pas du goût de l'empereur. Le ministre de la police lui annonça la maladie de son mari. Elle alla au-devant de lui; mais l'empereur avait défendu d'amener Junot à Paris; en arrivant à Genève, Mme d'Abrantès sut que son mari avait été dirigé sur Montbard, où il mourut. En apprenant cette nouvelle et l'ordre de ne pas s'approcher de la capitale, elle fit une fausse couche, et écrivit à Napoléon une lettre qui fut interceptée par l'empereur Alexandre. Elle arriva néanmoins à Paris le 17 septembre 1813, et résista aux injonctions du ministre de la police, qui n'osa pas faire exécuter les ordres de Napoléon. Quoique la duchesse fût complétement ruinée, sa maison était encore le rendez-vous d'une haute société, qu'attirait le charme de son esprit et de sa personne. Espérant avoir de Louis XVIII ce que Napoléon lui refusait, elle prit part aux intrigues qui ramenèrent les Bourbons en France. Après la restauration, son hôtel fut le rendez-vous des plus illustres personnages russes et allemands; l'empereur Alexandre lui-même vint lui faire visite; mais il s'entremit en vain auprès du roi de Prusse pour lui faire rendre le majorat d'Acken, qui valait 50,000 fr. de rente : selon Frédéric-Guillaume ce domaine ne pouvait appartenir qu'à une famille prussienne. Mme d'Abrantès refusa de changer la nationalité de ses fils, et n'obtint rien. La duchesse d'Angoulême la reçut favorablement; Louis XVIII fut très-gracieux, et lui promit tout ce qu'elle lui demanda, mais rien n'aboutit; seulement le roi lui fit payer richement une Bible que Junot avait enlevée de Lisbonne, et que l'agent portugais réclamait. Pendant les Cent Jours Mme d'Abrantès n'eut aucun rapport avec Napoléon. En 1817, elle était à Rome, et réunissait chez elle les amis des lettres et des arts, qui abondaient dans cette ville. Junot lui avait laissé une magnifique bibliothèque, une riche cave, des meubles; elle vendit tout, emprunta; enfin, à bout de ressources, elle se mit aux gages d'un libraire, et produisit de volumineux *Mémoires*, où elle raconte une foule de détails intimes sur tous ceux avec lesquels elle eut des rapports. A la révolution de Juillet 1830, elle vivait retirée à l'Abbaye-aux-Bois; elle commença l'année suivante l'impression de ses *Mémoires*. « Un style facile, dit un de ses biographes, une exposition amusante, mais touchant trop souvent au bavardage, du reste une foule d'anecdotes curieuses et de portraits piquants, attirèrent bien vite l'attention du public sur l'auteur. » En même temps elle composa des romans, fournit de nombreux articles à des *Revues*, et vécut ainsi toujours dans la gêne. Elle alla s'éteindre dans une maison de santé à Chaillot, deux jours après y être entrée. Un secours du roi était arrivé trop tard. L'archevêque de Paris, M. de Quelen, lui apporta du moins les derniers secours de la religion. On a d'elle : *Mémoires ou Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*; Paris, 1831-1834, 18 vol. in-8°; 2e édition, 1835-1837, 18 vol. in-8°; — *L'Amirante de Castille*; Paris, 1832; Besançon, 1836, 2 vol. in-8°; — *Les Femmes célèbres de tous les pays, leurs Vies et leurs portraits lithographiés* (avec M. J. Straszewicz); Paris, 1833, 1835, in-fol. et in-8°; — *L'Opale* (avec Mmes Allart, Aubert et autres); Paris, 1834, in-18; — *Catherine II*; Paris, 1835, in-8°; — *Histoires contemporaines*; Paris, 1835, 2 vol. in-8°; — *Mémoires sur la Restauration, la Révolution de* 1830 *et les premières années du règne de Louis-Philippe*; Paris, 1836, 6 vol. in-8°; — *Scènes de la vie espagnole*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Histoire des Salons de Paris. Tableaux et portraits du grand monde sous Louis XVI, le Directoire, le Consulat et l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe Ier*; Paris, 1837-1838, 6 vol. in-8°; — *L'Exilé, une Rose au désert*; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *Souvenirs d'une Ambassade et d'un Séjour en Espagne et en Portugal de* 1808 à 1811; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *La duchesse de Valombray*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Hedwige, reine de Pologne*; Paris, 1838, in-8°; — *La Vallée des Pyrénées*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Églantine*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Blanche, roman intime*; Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Louise*; Paris, 2 vol. in-8°; — *Les Deux Sœurs, scènes de la vie d'intérieur*; Paris, 1840, 2 volumes in-8°; — *Étienne Saulnier, roman historique*; Paris, 1841, 2 vol. in-8°. Mme d'Abrantès a donné des articles à différents recueils périodiques, notamment à la *Revue de Paris*. Il y a d'elle, dans le *Livre des Cent et un*, *L'Abbaye-aux Bois* (tome IX). Elle a travaillé au *Conteur, recueil de contes et de nouvelles*. Elle avait entrepris avec Alex. de Laborde, Ch. Nodier et le marquis de Custine un ouvrage intitulé : *La Péninsule, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal*, dont il n'a paru que la première livraison, Paris, 1835, in-8°. L. LOUVET.

A. de Roosmalen, *Les derniers moments de la duchesse d'Abrantès*; Paris, 1838, in-8°. — Bourquelot et Maury, *La Litter. Franç. Contemp.* — F. Fayot, dans l'*Encyclopédie des G. du Monde.* — *Dictionnaire de la Conversation.*

JUNOT (*Napoléon-Andoche*), duc D'ABRANTÈS, littérateur français, fils aîné des précédents, né à Paris en 1807, mort dans la même ville en mars 1851. Filleul de Napoléon et de Joséphine, il fut confirmé, en janvier 1815, par ordonnance de Louis XVIII, dans le titre conféré à son père par Napoléon Ier. Après avoir été pendant quelque temps attaché au corps diplomatique, il dut renoncer à cette carrière par suite du fâcheux éclat que reçut dans de nombreux procès le mauvais état de ses affaires privées. Il s'occupa alors

de littérature, fréquentant surtout les petits théâtres. On a de lui : *Deux Cœurs de Femme;* Paris, 1833, in-8° ; — *Une Soirée chez Mme Geoffrin;* Paris, 1837, in-8°; — *Raphael;* Paris, 1839, 2 vol. in-8° ; — *Alfred;* Paris, 1842, 2 vol. in-8°; — *Aux Ministres anglais* (en vers); Paris, 1843, in-8°; — *Les Boudoirs de Paris;* Paris, 1844-1845, 6 vol. in-8°. Il a donné dans le *Livre des Cent et un* : *Les Femmes de Paris;* — *Un Parisien à Vienne.* J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.* — *Dict. de la Conversation.*

*JUNOT (*Adolphe-Alfred-Michel*), duc D'ABRANTÈS, officier français, frère du précédent, né à Ciudad-Rodrigo, le 25 novembre 1810. Entré dans l'armée, il devint capitaine d'état-major. Attaché comme aide de camp en 1848 au général Mac-Mahon, il a fait plusieurs campagnes en Afrique, et, devenu chef d'escadron, il a été nommé, le 10 janvier 1854, aide de camp du prince Jérôme Napoléon. J. V.

Journal des Débats du 4 mars 1851.

*JUNOT D'ABRANTÈS (*Joséphine*), femme de lettres française, sœur des précédents, née en 1801. Admise en 1825 dans la congrégation des Sœurs de La Charité, elle rentra dans le monde en 1827, et s'occupa comme sa mère de littérature. On a d'elle : *Histoires morales et édifiantes;* Paris, 1837, 2 vol. in-12; — *Une Vie de Jeune Fille*; Paris, 1837, in-8° : dédiée à Mme Adélaïde d'Orléans; — *La Fête du Village, ou l'orgueilleux puni;* Limoges, 1858, in-12; — *Les deux Frères;* Limoges, 1858, in-12; — *Le Voyage de Paris;* Limoges, 1858, in-12 : ces trois derniers ouvrages font partie de la *Bibliothèque chrétienne et morale.* J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

*JUNOT D'ABRANTÈS (*Constance*), plus connue sous le nom de *Mme Constance Aubert*, femme de lettres française, sœur de la précédente, née à Paris en 1805. Elle a épousé M. Aubert, ancien garde du corps, plus tard rédacteur du *National* et préfet de la Corse en 1848. Elle a participé à la rédaction de divers recueils littéraires, *L'Opale, Le Selam*, et *Le Salmigondis*, où elle a donné une nouvelle intitulée : *Dévouement.* Enfin Mme Aubert a publié dans différents journaux des articles de modes et de variétés, et a fondé les *Abeilles parisiennes* en 1843. J. V.

Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

*JUNQUEIRA FREIRE (*Luiz-Jozé*), poëte brésilien, né à Bahia, le 31 décembre 1832, mort le 24 juin 1855. Il prit l'habit de bénédictin le 9 février 1851 : il est très-probable que les ressources intellectuelles qu'il espérait trouver dans cet ordre savant, le plus riche du Brésil, lui firent prendre ce parti. Mais il ne persévéra pas longtemps dans cette vocation, et se fit séculariser en 1854. Comme bénédictin il était connu sous le nom de *Frei Luiz de Santa-Escolatica.* Il mourut moins d'un an après son départ du couvent, et expira près de sa mère. On l'enterra dans le monastère qu'il avait quitté. Junqueira Freire avait un sentiment poétique très-élevé; on l'a parfois appelé le Chatterton du Brésil. Le recueil de ses poésies est intitulé : *Inspiraçōes do Claustro;* Bahia, 1855, in-8°. F. D.

Documents particuliers.

JUNQUIÈRES (*Jean-Baptiste* DE), poëte français, né à Paris, le 6 avril 1713, mort à Senlis, le 23 août 1786. Il était lieutenant de la capitainerie royale des chasses de Senlis. On a de lui : *Epître du père Gris Bourdon à M. de V**** (Voltaire) *sur le poëme de la Pucelle*, sans date (1756), in-18; — *L'Elève de Minerve, ou Télémaque travesti*, en vers; Senlis, 1752, 1759, 1765, 1784, 3 vol. in-12; — *Caquet bon bec, ou la poule à ma tante*, poëme badin; Amsterdam et Paris, 1763, in-12; Paris, 1803, in-8°; 1823, in-32. On a aussi de Junquières beaucoup de pièces de vers dans les journaux. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Hist., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JUNQUIÈRES (*Jean-Baptiste-René* DE), auteur dramatique français, fils du précédent, né à Villemetry, faubourg de Senlis, le 18 mai 1749, mort à Paris, le 6 janvier 1778. On a de lui une comédie intitulée : *Le Guy de Chêne, ou la fête des druides*, en un acte et en vers; 1763, in-8°; — *La Satire du whisk.* J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JUNTE (Les), ou plutôt GIUNTI, appelés *Zunti* en dialecte vénitien, famille célèbre d'imprimeurs italiens, originaire de Florence, où dès le quatorzième siècle on trouve des négociants de ce nom. Cependant, on ne les connaît comme imprimeurs que depuis la fin du siècle suivant. Ils avaient adopté pour type une *fleur de lys*, telle qu'on la voit encore sur le revers des sequins de Florence, appelés aussi florins. Quelquefois ils prirent l'*aigle* de Blade, imprimeur à Rome.

JUNTE (*Philippe*), le chef de cette famille, né en 1450, à Florence, y exerça l'imprimerie pendant vingt ans, de 1497 à 1517. Il obtint en 1516 du pape Léon X un privilége de dix années pour la publication des auteurs grecs et latins : tout essai de contrefaçon y est menacé de l'excommunication par le saint-père.

JUNTE (*Bernard*), l'un de ses fils, mort en 1551, dirigea seul, depuis 1531, l'établissement paternel, qui avait été jusque là exploité par les héritiers réunis; cependant, il a mis son nom aux *Stanze di Angelo Poliziano* (1518) et à l'*Onomasticon* de Jul. Pollux (1520).

JUNTE (*Philippe*), dit *le jeune*, était mort avant 1604, année où ses enfants publièrent un catalogue de leurs livres de fonds : *Catalogus librorum qui in Juntarum bibliotheca Philippi hæredum Florentiæ prostant;* Florence, in-12 de 52 p. Un de ses fils, *Modeste*, passa à Venise.

JUNTE (*Lucas-Antoine*), mort en 1537, paraît s'être établi à Venise vers la fin du quinzième siècle; ses impressions, qui remontent à 1482, sont antérieures à celles de Philippe Junte, dont le nom toutefois est plus estimé. Ses successeurs furent ensuite : *Thomas*, vers 1550; *Bernard*, vers 1608; et *Modeste*, qui exerça au moins jusqu'en 1642. Au mois de novembre 1557, l'atelier de Venise fut dévasté par un incendie; mais il ne tarda pas à être remonté, et depuis l'on publia le *Catalogus librorum qui prostant in bibliotheca Bernardi Juntæ, J.-B. Ciotti et sociorum;* Venise, 1608, in-12.

JUNTE (*Jacques*), mort en 1561, fut le plus connu des imprimeurs de cette famille établis à Lyon; il exerçait en 1520. Ses héritiers lui succédèrent de 1561 à 1570. Il existait encore dans cette ville, en 1592, une imprimerie sous le nom de Junte. Paul LOUISY.

Ange-Marie Bandini, *De Florentina Juntarum Typographia ejusque censoribus;* Lucques, 1791, 2 part. in-8° (il y est aussi question des Junte de Venise et de Lyon). — Tiraboschi, *Letteratura Italiana*, t. VII, 1re part.; p. 190. — Baillet, *Jugem. des Savants*, t I, p. 197, in-4°. — Pernetti, *Rech. pour servir à l'Histoire de Lyon*, t. II, p. 10.

JUNTERBUCK (*Jacques*) (1), théologien et écrivain ascétique polonais, né à Interbok vers 1385, mort le 30 avril 1465. Il entra dans l'ordre de Cîteaux, et fut reçu docteur en théologie à l'université de Cracovie, et devint abbé du couvent du Paradis, diocèse de Posen. Il assista au concile de Bâle, et passa le reste de ses jours au couvent des chartreux à Erfurt, occupé à la rédaction de ses ouvrages, dans lesquels il attaquait avec vigueur la corruption de ses contemporains et cherchait à ranimer dans leur cœur les vertus chrétiennes. Les écrits de lui qu'on a imprimés sont : *Sermones Dominicales notabiles et formales;* Ulm, 1474, in-fol., rare : cet ouvrage a été plusieurs fois réimprimé in-folio et in-4° dans le courant du quinzième siècle, sans date et sans indication de lieu; — *De Valore et Utilitate Missarum pro Defunctis;* Essling, 1474, in-fol.; — *Tractatus de Apparitionibus Animarum post exitum earum a corporibus, et de earumdem Receptaculis;* Burgdorf, 1475, in-fol. : très-rare, souvent réimprimé; — *De Erroribus et Moribus Christianorum;* Leipzig, 1488, in-4°; — *De Arte bene moriendi;* Leipzig, 1495, in-4°; — *Quodlibetum statuum humanorum;* Essling, sans date, in-4°; — *De Veritate dicenda aut tacenda;* sans date, in-fol.; — *De Arte curandi;* Leipzig, sans date, in-4°; — *De Contractibus qui fiunt cum pacto ad vitam;* Cologne, sans date, in-4°; — *De Causis multarum Passionum, præcipue Iracundiæ, et Remediis earumdem*, dans le t. VII de la *Bibliotheca Ascetica* de Pez, lequel avait réuni la plupart des ouvrages de Junterbuck, se proposant de les publier; mais il mourut sans mener à fin ce projet. Parmi les écrits inédits de Junterbuck, qui se trouvent presque tous dans un manuscrit de la bibliothèque de sir Thomas Phillips, nous citerons : *De Varietate Modorum vivendi et Statuum humanorum Diversitate;* — *De Malo hujus Sæculi et de rectificatione Status Ecclesiasticorum;* — *De Cautelis diversorum Statuum;* — *Soliloquium Hominis ad Animam suam;* — *De Profectu Vitæ spiritalis;* — *Consolatio Malorum hujus sæculi;* — *Sermones de Sanctis et de Tempore*, à la bibliothèque de Strasbourg; — *De Excellentia ordinis Carthusiensium et Stabulorum ejus*, à la bibliothèque de Bâle; — *De Auctoritate Ecclesiæ ejusque Reformatione.* E. G.

(1) Il est aussi connu sous les noms de *Jacques de Clusa, Jacques le Chartreux, Jacques de Cîteaux, Jacques de Pologne et Jacques de Paradis.* Cela explique comment ses ouvrages sont attribués quelquefois à plusieurs personnages distincts. Notons aussi qu'il a été confondu avec Jacques de Gruytrode, chartreux de Liége.

Petrejus, *Bibl. Carthusiana.* — Fabricius, *Bibl. Latina Mediæ et Infimæ Ætatis.* — Motschmann, *Erfordia Litterata.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

JUPPIN (*Jean-Baptiste*), peintre des Pays-Bas, né à Namur en 1678, et mort dans cette ville en 1729. Il alla perfectioner son talent pour la peinture sous d'habiles maîtres, en Italie, et se fixa ensuite à Liége. Il se fit connaître par des paysages d'une belle exécution. On admire ceux qui sont dans le chœur des Chartreux : ils font regretter les tableaux qu'il a peints pour l'hôtel des États et qu'un incendie a consumés. G. de F.

Descamps, *Vie des Peintres Flamands*, etc.

JURAIN (*Claude*), historien français, né à Auxonne, au seizième siècle, mort dans la même ville, le 9 novembre 1618. Après avoir pris ses grades en droit à Dôle à l'âge de dix-neuf ans, il se fit recevoir avocat à Dijon à vingt ans; mais il renonça bientôt à l'exercice de son état. Nommé président à Vezelay, il occupa cette place pendant un petit nombre d'années, donna sa démission, et revint dans sa ville natale, dont il devint maire. On lui doit : *Histoire des Antiquités et Prérogatives de la ville et comté d'Auxonne, contenant plusieurs belles remarques des duché et comté de Bourgogne; plus la harangue funèbre du défunt Henri le Grand, et une prière pour le roi d'à présent, du même auteur;* Dijon, 1611, in-8°; — *Voyage de sainte Reine, contenant l'instruction du pèlerin, la vie, mort et passion de cette vierge, la translation de son corps, plusieurs prières et cantiques spirituels à ce sujet, et la messe du jour de la fête;* Dijon, 1612, in-8°. Jurain a laissé en manuscrit un *Voyage à Saint-Claude* et quelques traductions en vers français de l'office de l'église, d'hymnes, psaumes, etc. J. V.

Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne.*

JURET (*François*), éditeur français, né à Dijon, en 1553, mort le 21 décembre 1626. Fils d'Antoine Juret, greffier au bailliage de Bourgogne, il fit ses études à Dijon et à Orléans, et prit ses

grades en droit. Ensuite il embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de Langres, et résigna ce canonicat en faveur de Jacques Gillot. Pendant les troubles de la ligue en Bourgogne, il resta fidèle au parti royal. Le président de Harlay voulut l'attirer à Paris en lui offrant une place de conseiller clerc au parlement; mais il ne put le décider à quitter sa retraite. Outre quelques pièces en vers latins recueillies par Gruter dans ses *Deliciæ Poetarum Gallorum*, on a de Juret les éditions suivantes: *Symmachi Epistolæ, cum notis;* Paris, 1580, in-4°; Genève, 1587, in-8°; 1598, in-8°; 1599, in-8°; Paris, 1604, in-4°; Mayence, 1608, in-8°; — *Notæ in Cassiodori Epistolas et de Ratione Animæ, ejusdem Cassiodori*, imprimées pour la première fois dans l'édition de Cassiodore par le père Jean Garet, bénédictin, 1679, in-fol.; — *Carmen de Jona et Ninive, cum notis;* ce poëme, attribué à Tertullien, revu sur les manuscrits des Pithou, a paru dans la *Bibliotheca Patrum* de Marg. de La Bigne, réimprimé à Leipzig en 1651, et dans le Tertullien de Paris, 1675; — *Jureti Præfatio ad notas suos in libros Paulini, de Vita Martini Turon. arch.;* 1654, 1686, in-8°; — *Yvonis Carnotensis Epistolæ; ejusdem Chronicon de Regibus Francorum;* Paris, 1585, 1610, in-8°; 1647, in-fol.; — *Senecæ ad Lucilium Epistolarum Liber, cum notis Jureti;* Paris, 1602, in-8°. Ces notes furent jointes la même année à celles que Juret avait faites sur toutes les œuvres de Sénèque, et imprimées à Paris, in-fol., reproduites dans l'édition *cum notis Variorum;* Amsterdam, 1672, 3 vol. in-8°, et plusieurs autres fois; — *Panegyrici veteres, cum notis Jureti;* Paris, 1652, 2 vol. in-12. Bouhier et Lamare de Dijon avaient dans leurs mains des notes et corrections de Juret sur une cinquantaine d'auteurs anciens ou du moyen âge, dont on trouve la liste dans Papillon. Les livres annotés par Juret que possédait Lamare passèrent à la Bibliothèque du Roi. Une lettre de Lamare à Heinsius du mois de février 1668 lui mande que Juret avait ordonné pendant sa dernière maladie à un de ses frères, qui n'était point versé dans les belles-lettres, de brûler tous ses papiers, et qu'à peine on en avait sauvé les fragments des anciens poëtes chrétiens latins que Bouhier voulait faire imprimer. Juret a été comblé d'éloges par Saumaise, Scaliger, Colomiès, La Monnoie et par dom Brial. J. V.

Amanton, *Notice sur Juret,* par un contemporain, publiée dans le *Journal de la Côte-d'Or* du 7 janvier 1813. — Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne.* — Barbier, *Examen crit. et Compl. des Dictionnaires Histor.* — *Scaligerana secunda.* — *Menagiana.* — Dupin, *Catal. des Auteurs Ecclés.* et *Biblioth. des Auteurs Ecclés.* — Scioppius, *Consult. de Scholar. et Studior. Ratione.* — Labbe, *Biblioth. des Mss.* — Bœcler, *Bibliogr. Crit.*

JÜRGENSEN (*Urbain*), horloger danois, né à Copenhague, le 5 aout 1776, mort le 14 mai 1830. Après avoir longtemps étudié l'horlogerie en Suisse, à Paris et à Londres, il s'établit dans sa ville natale, en 1809, et fit faire quelques progrès à son art. Il était conservateur des chronomètres à l'état-major maritime (1821) et membre de l'Académie des Sciences de Copenhague (1815). On a de lui: *Regler for Tidens nœiagtige Afmaaling ved Uhre;* Copenhague, 1804, in-4°; 2e édition, 1839, in-4°, augmentée par Louis-Urbain Jürgensen (fils et successeur de l'auteur, né en 1806). Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Principes généraux de l'Exacte Mesure du Temps par les Horloges*, suivis de deux mémoires sur l'horlogerie de précision, et de la description d'un nouveau thermomètre métallique à minimum; ib., 1805, in-4°; 2e édit., Paris, 1838, in-4°, avec 17 planches; — *Mémoires sur l'horlogerie exacte;* Paris, 1832, in-4°, avec 5 pl. contenant des mémoires sur un échappement libre à double roue et sur l'isochronisme des vibrations du pendule; la description d'un pendule compensateur, etc.; — des Mémoires dans *Afhandlinger* (Traités) de l'Académie des Sciences, t. I, II, III. E. B.

Autobiographie, dans *Magazin for Kunstnere og Haandværkere de Ursin,* t. IV, 1829, p. 3-16. — L. U. Jürgensen, Note en tête de *Die hœhere Uhrmacherkunst,* trad. allem. de *Princ. génér.*, etc.; Copenhague 1842, in 4°. — Erslew, *Forfatter-Lex.*

***JÜRGENSEN** (*Jœrgen* ou *Georges*), aventurier danois, frère du précédent, né en 1779 à Copenhague, mort vers 1830 à la Nouvelle-Galles du Sud. Envoyé de bonne heure en Angleterre, il entra dans la marine royale, et y servit en qualité de *midshipman;* mais, se trouvant en Danemark lors de la guerre de 1807, il commanda un bâtiment monté en course, *L'Amiral Juul,* fut pris à la mer, et retenu prisonnier sur parole à Londres. L'abandon presque complet où son pays était alors forcé de laisser ses colonies, notamment l'Islande, lui suggéra le hardi projet d'entreprendre la conquête de cette île éloignée, de s'y maintenir par ruse ou par force ou tout au moins d'y introduire le pouvoir anglais; assurément il comptait que l'éclat de cette tentative se perdrait au milieu de la conflagration générale de l'Europe. Ambitieux ou fou, peut-être l'un et l'autre, d'accord avec un marchand de Londres nommé Phalps, attiré par l'appât d'un gain considérable, il aborda à Reikiavik, au mois de janvier 1809, sous prétexte d'échange de produits. A cette époque toute relation d'affaires avec l'étranger était punie de mort. Les autorités ayant résisté, le bâtiment marchand, qui était dûment pourvu d'une lettre de marque, fit mine de commencer les hostilités; aussitôt on s'entendit à merveille. Quelque temps après, une brèche fut faite au monopole danois en faveur des marchandises de provenance anglaise. Ce résultat ne toucha que médiocrement Jürgensen, qui s'inquiétait peu du commerce. Après s'être entendu de nouveau avec son associé, il revint à bord d'un nouveau bâtiment, *Margaret and*

Anne, et jeta l'ancre devant la capitale de l'île (21 juin 1809). Quatre jours plus tard, un dimanche, il prit terre avec un détachement de douze matelots bien armés, se dirigea vers l'hôtel du gouverneur, le comte Trampe, l'arrêta, et lui donna son navire pour prison. Personne ne bougea. Le lendemain, deux proclamations, signées Georges Jürgensen, annonçaient au peuple ébahi, l'une la déchéance du gouvernement danois, l'autre l'indépendance de l'île. Il y était aussi question de la Grande-Bretagne comme protectrice de la nouvelle république. Le provisoire dura quinze jours. Après quoi, la Grande-Bretagne ne s'étant pas prononcée, notre aventurier jugea à propos de se décerner la première place. « Nous, Georges Jürgensen, dit-il, dans sa proclamation du 11 juillet, avons pris le gouvernement de ce pays sous le titre de *protecteur*, jusqu'à ce qu'une constitution régulière soit établie, avec plein pouvoir de faire la paix et la guerre. Les troupes m'ont mis à leur tête pour commander, sur terre et sur mer, toutes les forces disponibles. Le drapeau islandais sera bleu; nous jurons de le défendre jusqu'à la mort. » Les troupes en question se composaient de huit indigènes; il n'en fallut pas davantage à leur chef pour exercer un pouvoir sans contrôle dans une île de cinquante mille habitants, dont les ancêtres s'étaient maintes fois signalés par leur humeur belliqueuse et indépendante. Au reste, Jürgensen joua son rôle avec une habileté consommée et digne d'un plus vaste théâtre : il abolit les lois oppressives qui restreignaient l'essor du commerce, il rétablit l'usage de la langue nationale, il distribua tous les emplois aux Islandais; le clergé, bercé de l'espoir d'une augmentation de salaire, adhéra au gouvernement de l'usurpateur, l'évêque en tête. Quant aux mesures financières, elles ne furent pas à l'abri du reproche; on confisqua les propriétés danoises et l'on pratiqua des emprunts forcés; mais le peuple ne s'en plaignit pas. Tout alla bien pendant quelque temps, et ce pouvoir-là fonctionnait comme un autre; malheureusement le protecteur, ivre de ses succès, devint orgueilleux et tracassier; l'*armée* vivait de rapines. Un sloop anglais, qui croisait dans les parages, se montra tout à coup dans le port de Reikiavik. On procéda à une enquête sur l'état des choses. Malgré les réclamations de Jürgensen, qui faisait sonner haut la volonté nationale, il dut se constituer prisonnier et s'en aller comme il était venu. Le 22 août, le gouvernement de l'île fut remis aux autorités danoises. Ainsi se dénoua cette aventure politique, ainsi finit l'événement le plus grave peut-être qui ait marqué dans les annales de l'Islande depuis bien des siècles. « Cette révolution, dit un témoin oculaire, vaut la peine qu'on s'y arrête : il suffit de douze marins pour la faire; pas une personne ne fut tuée; on ne versa pas une goutte de sang; on ne tira pas un coup de fusil. » Un autre témoin prétend ainsi justifier l'inaction de ses compatriotes : *La Margaret*, bien armée de canons, n'avait point quitté son poste; au moindre signe de résistance, elle aurait bombardé la ville, qui était bâtie en bois. Placé entre un incendie probable et le soin de leur défense, les habitants hésitèrent, et la conquête fut faite.

Tombé dans l'obscurité de la vie privée, l'ex-protecteur de l'Islande se débattit jusqu'à sa mort avec la mauvaise fortune. Après avoir été confiné sur les pontons de Chatham, dont il a tracé une peinture des plus attrayantes, il se mit à courir le monde et à mener un train de prince déchu. Malheureusement il se croyait toujours en pays conquis, et un jour, au mois de mai 1820, il s'entendit condamner à la transportation pour avoir confisqué le bien d'autrui; il s'était pourtant présenté comme innocent dans une plaidoierie aussi longue qu'embrouillée, où, entre autres choses, il avait amèrement critiqué les défauts de la législation anglaise. Au bout d'une année de prison, il fut relâché on ne sait pourquoi, repris et envoyé définitivement à la Nouvelle-Galles du Sud (1825). Il est probable que la mort ne tarda pas à mettre fin à ses tribulations. On a quelques écrits de Jürgensen, mais aucun (chose bizarre!) ne se rapporte au fait capital de sa vie. Nous citerons : *Efterretning om Engellændernes og Nordamerikanernes fart og Handel paa Sydhavet* (Notice sur les Voyages et le Commerce des Anglais et des Américains dans la mer du Sud); Copenhague, 1807; — *State of Christianity in the Island of Otaheite and a Defence of the Gospel against modern Antichrists;* Londres, 1811; — *Travels through France and Germany in the years* 1815-1817; ibid., 1817, in-8°; — *The Religion of Christ is the Religion of Nature; written in the condemned cells, of Newgate;* ibid., 1827, in-8°. Paul Louisy.

J. K. Hœst, *Politik og Historie*, t. III. — S. Skulason, *J. Jürgensens usurpation i Island i aaret* 1809; Copenhague, 1832, br. in-8°. — Sir William Hooker, *A Tour in Iceland;* Londres, 1809. — *The Religion of Christ* (préface). — *Gentlemen's Magazine.* — *English Cyclopædia* (*Biogr.*). — Erslew, *Forfatter-Lexikon.*

JURIEN (*Charles-Marie*, vicomte), administrateur français, né en 1763, à Paris, mort le 16 août 1836, à Fontainebleau. Entré dès l'âge de vingt ans dans les bureaux de la marine, il combattit, à la journée du 10 août, avec le bataillon des Filles-Saint-Thomas, et fut laissé pour mort dans la cour des Tuileries. En 1793 il passa à l'armée du nord, et y fut chargé des transports militaires. Rappelé dans l'administration de la marine par Truguet, il se rendit, en 1804, à Boulogne pour organiser la flottille, et fut appelé, le 3 avril 1814, par les commissaires du gouvernement provisoire, à remplir l'intérim du ministère dont il était un des principaux employés. La première restauration le nomma successivement conseiller d'État, intendant des armées navales et directeur du personnel et du

matériel de la marine. Démissionnaire dans les Cent Jours, il reprit ses fonctions en juillet 1815, devint directeur des ports, et siégea au conseil d'amirauté de 1824 à 1830. A la révolution de Juillet, il abandonna la carrière politique. Louis XVIII l'avait créé baron et vicomte.

Paul Louisy.

Moniteur universel, 1836. — Vaulabelle, *Histoire des Deux Restaurations*. — *Almanach Royal*.

*JURIEN-LAGRAVIÈRE (*Pierre-Roch*), marin français, né le 5 novembre 1772, à Gannat (Allier), mort le 15 janvier 1849, à Paris. Pilotin sur la corvette *La Favorite* en mai 1786, il obtint un avancement rapide sous la république, et fut nommé capitaine de frégate le 24 nivôse an VI. Trois ans plus tard il commandait *La Franchise* à l'affaire de Léogane; signalé dans le rapport du général Rochambeau comme un officier plein d'intelligence et de bravoure, il reçut le grade de capitaine de vaisseau (13 ventôse an XI). En 1804 il fut nommé officier de la Légion d'Honneur. Son plus beau fait d'armes, sous l'empire, fut le combat des Sables-d'Olonne (février 1809). Ayant sous ses ordres une petite division composée des frégates *L'Italienne*, *La Calypso* et *La Cybèle*, il agissait de concert avec l'amiral Willaumez pour débloquer la passe d'Aix, lorsqu'à la hauteur des Sables il fut attaqué par une escadre anglaise forte de six bâtiments de guerre; malgré le désavantage du nombre, il fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi, et le força à la retraite après un combat acharné, qui dura trois heures. En 1814 il fut chargé d'aller reprendre possession de l'île Bourbon, rendue à la France par les traités. Promu contre-amiral le 28 octobre 1817, il commanda en 1821 la station navale du Brésil, et en 1824 celle des Antilles, et administra, de 1827 à 1830, le 4e arrondissement maritime. Vice-amiral et pair de France depuis la révolution de Juillet, il fut élevé en 1841 au rang de grand'croix de la Légion d'Honneur.

Son fils, *Jean-Pierre-Edmond* Jurien-Lagravière, est aujourd'hui contre-amiral.

P. L—y.

Biographie maritime. — E. Guérin, *Hist. de la Marine française*. — *La France maritime*.

JURIEU (*Pierre*), célèbre théologien protestant, né le 24 décembre 1637, à Mer, dans l'Orléanais, et mort à Rotterdam, le 11 janvier 1713. Il était par sa mère petit-fils de Pierre du Moulin. Son père, ministre à Mer, en soigna lui-même la première éducation, et l'envoya ensuite à Saumur, où il fut reçu maître ès arts le 13 septembre 1656. Il alla alors faire sa théologie à Sedan, où son grand-père, Pierre du Moulin, était encore professeur. Ses études terminées, il visita les universités de la Hollande et de l'Angleterre. Il succéda ensuite à son père dans l'église réformée de Mer. En 1666, il refusa de se rendre aux sollicitations de l'église wallonne de Rotterdam, qui le demandait pour ministre. Mais, en 1674, il accepta la chaire d'hébreu et de théologie à l'Académie protestante de Sedan. Peu de temps après, il joignit à ses fonctions de professeur celle de pasteur. Possédé déjà de cette fièvre de discussion qui empoisonna sa vie, il ne se contenta pas d'écrire contre les théologiens catholiques; il entra en controverse avec ceux de sa communion sur la matière des sacrements, et principalement sur l'efficace du baptême. Après la suppression de l'académie de Sedan, le 9 juillet 1681, il fut appelé à Rouen pour y remplir le ministère évangélique, et il se disposait à se rendre dans cette ville quand, averti qu'il allait être poursuivi pour un ouvrage qu'il venait de publier sous le titre *La Politique du Clergé de France*, Amsterdam, 1681, in-12, il se réfugia en Hollande. Bientôt après, les magistrats de Rotterdam le nommèrent pasteur de l'église wallonne de cette ville, et créèrent pour lui une chaire de théologie dans leur école.

Jurieu était très-attaché à la cause de la réforme; il en avait de bonne heure pris la défense dans quelques écrits de controverse. La révocation de l'édit de Nantes l'affligea profondément. Le spectacle des malheurs de ses coreligionnaires irrita et exalta violemment son esprit, naturellement inquiet et ardent; ne pouvant croire que le culte réformé, le seul conforme, à ses yeux, au vrai christianisme, fût à jamais détruit en France, il demanda aux Prophètes, et surtout à l'Apocalypse, des révélations sur le rétablisement de ce culte. Il crut découvrir dans ces livres ce qu'il désirait y voir, et il annonça que l'année 1689 verrait le triomphe du protestantisme et la chute définitive du catholicisme. Cette prophétie porta la joie dans le cœur d'un grand nombre de réfugiés, prompts à recevoir avec avidité et sans examen tout ce qui leur promettait un prochain retour dans leur patrie. On assure même qu'ils poussèrent la crédulité jusqu'à faire frapper en son honneur une médaille portant cette légende: *Jurius propheta*. D'un autre côté, cette prophétie attira à son auteur de sanglants sarcasmes, non-seulement du côté des catholiques, mais encore de la part d'une foule de ses coreligionnaires, qui l'accusèrent de porter les esprits à un fanatisme insensé et de couvrir de ridicule la cause protestante. La contradiction n'eut d'autre effet que de donner un nouvel aliment à l'enthousiasme de Jurieu, et de faire naître en son esprit quelque défiance sur les sentiments religieux de ceux qui s'étaient élevés contre une prophétie sanctionnée par les Saintes Écritures. Cependant l'année 1689 s'écoula sans que sa prédiction se réalisât. Cette déception ne le rendit pas plus prudent. Acceptant avec une étonnante crédulité ce qu'on racontait des prodiges qui s'opéraient depuis 1686 parmi les réformés du Béarn et du Dauphiné, comptant d'ailleurs outre mesure sur les sentiments protestants du prince d'Orange, qui venait de monter sur le trône de la Grande-Bretagne, il remit à

l'année 1715 le second avénement du Messie et la chute de l'*antéchrist :* c'est ainsi qu'il désignait l'Église catholique. Il mourut avant de pouvoir se convaincre qu'il se trompait encore.

Jurieu ne déploya pas moins de zèle pour maintenir l'orthodoxie parmi ses coreligionnaires. De la même plume virulente avec laquelle il défendait la réforme contre Maimbourg, Arnauld, Bossuet, il combattit les doctrines relâchées sur la grâce de Pajou, les opinions arminiennes de Jaquelot, de La Courcillère, d'Élie Saurin, et les principes de tolérance, avant-coureurs, à ce qu'il croyait, de l'indifférence en matière de religion, de Basnage de Beusenval, de Desmaizeaux et de Bayle. Ce dernier avait été longtemps son ami; mais il lui devint suspect, dès qu'il parla en faveur de la tolérance. La publication du *Commentaire Philosophique* mit le comble à l'exaspération de Jurieu.

Il serait cependant injuste de ne voir en lui qu'un intraitable conversiste, un aigre théologien et une espèce d'illuminé. A des connaissances solides et étendues il joignait une imagination féconde, un esprit pénétrant, une rare facilité de conception. Son jugement était droit et sain, tant qu'il n'était pas question d'orthodoxie et de ses rêveries apocalyptiques. L'irritabilité de son caractère, exaltée encore par les événements dont il fut témoin, paralysèrent malheureusement trop souvent ses remarquables facultés. Il soutint la foi et le courage de ses coreligionnaires persécutés en France, et il se servit de la réputation dont il jouissait dans les pays protestants pour rendre de grands services à ceux qui y avaient cherché un refuge. En 1685, 1697 et à diverses autres reprises, il plaida chaleureusement leur cause, soit auprès du prince Guillaume d'Orange, soit auprès des principaux magistrats de la Hollande. En France, on le tenait pour le plus sérieux obstacle à la conversion au catholicisme des protestants qui n'étaient pas sortis du royaume, et on assure qu'en 1687 le gouvernement français essaya de le faire enlever, pour l'enfermer dans quelque citadelle et étouffer à jamais sa voix.

On a de Jurieu un nombre très-considérable d'ouvrages; nous ne citerons ici que les plus importants : *Traité de la Dévotion ;* Rouen, 1674, in-12 : cet écrit eut jusqu'en 1726 vingt-deux éditions; la traduction anglaise de Fleckwood, qui parut pour la première fois à Londres en 1692, in-12, en a eu vingt-six ; — *Traité de la Puissance de l'Église ;* Quevilly, 1677, in-8°; — *Préservatif contre le Changement de Religion ;* Rouen, 1680, in-12, plus. édit. C'est une réponse à l'*Exposition de la Foi Catholique* de Bossuet; — *Suite du Préservatif,* etc.; La Haye, 1683, in-12, contre Brueys ; — *La Politique du Clergé de France pour détruire le Protestantisme ;* Amsterd., 1681, in-12; — *Les derniers Efforts de l'Innocence affligée;* Rotterdam, 1682, in-12 : suite de l'ouvrage précédent ; — *Histoire du Calvinisme et du Papisme;* Rotterdam, 1682, 2 vol. in-12; 2ᵉ édit., ibid., 1683, 1 vol. in-12 : contre l'*Histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg; — *L'Esprit de M. Arnauld ;* Deventer (Rotterdam), 1684, 2 vol. in-12; — *Apologie de la Morale des Réformés ;* Quevilly, 1675, in-8° : contre Arnauld. Même ouvrage, plus développé, sous ce titre : *Justification de la Morale des Réformés contre les accusations de M. Arnauld;* La Haye, 1685, 2 vol. in-8°; — *Abrégé de l'Histoire du Concile de Trente;* Genève, 1682, in-12; Amsterdam, 1683, in-12 ; — *Préjugés légitimes contre le Papisme;* Amsterdam, 1685, in-8° ; — *Le vrai Système de l'Église et la véritable Analyse de la Foi ;* Dordrecht, 1686, in-8° ; — *Jugement sur les Méthodes rigides et relâchées d'expliquer la Providence et la grâce;* Rotterdam, 1686, in-12 : contre Pajou; — *L'Accomplissement des Prophéties, ou la délivrance prochaine de l'Église ;* Rotterdam, 1686, 2. v. in-12 ; plus fois éd.; trad. en anglais, Londres, 1687, in-8° : c'est dans cet ouvrage qu'il annonce, d'après l'Apocalypse, la chute de l'Église catholique et le rétablissement du protestantisme en France pour le mois d'avril 1689 ; — *Apologie pour l'Accomplissement des Prophéties;* Rotterdam, 1687, in-12 ; trad. en anglais, Londres, 1688, in-8° : contre Gousset, qui avait relevé quelques erreurs dans les calculs que Jurieu prétendait baser sur des passages de l'Apocalypse; — *Lettres Pastorales adressées aux Fidèles de France qui gémissent sous la captivité de Babylone;* Rotterdam, 1686 et 1687, 3 vol. in-12. Ces lettres, publiées d'abord séparément, pénétrèrent en France, malgré la surveillance de la police, et produisirent un effet immense sur les protestants : ce fut à leur occasion que le gouvernement français voulut, dit-on, s'emparer de sa personne. Ces lettres furent traduites en allemand et publiées avec des notes historiques et théologiques par Samuel Andreæ, profes. de théol. à Marbourg; — *Traité de la Nature et de la Grâce contre les nouvelles Hypothèses de M. P.* (Pajou); Rotterdam, 1688, in-12 ; — *De l'Unité de l'Église ;* Rotterdam, 1688, in-8° : contre Nicole; — *Des Droits des deux Souverains en matière de religion, la Conscience et le prince;* Rotterdam, 1687, in-12 : contre le *Commentaire Philos.* de Bayle. Sous le spécieux prétexte de combattre une tolérance sans bornes et sans règles, Jurieu plaida dans cet ouvrage la cause de l'intolérance; — *Tableau du Socinianisme ;* La Haye, 1691, in-12 ; — *La Religion des Latitudinaires ;* Rotterdam, 1696, et Utrecht, 1697, in-12 : contre Élie Saurin ; — *Traités Historiques, contenant le Jugement d'un Protestant sur la Théologie mystique, sur le Quiétisme et sur les Démêlés de l'évêque de Meaux avec l'archevêque de Cambrai, jusqu'en 1699;* Paris, 1699 in-8°, sans nom d'auteur; 2ᵉ édit. augm., 1709, in-12; — *La Pratique de la Dévotion, ou traité de l'amour divin;* Rotterdam, 1700, 2 vol. in-8° :

trad. en allem., Leipzig, 1710, in-8°; — *Histoire critique des Dogmes et des Cultes bons et mauvais qui ont été dans l'Eglise depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, où l'on trouve l'origine de toutes les idolâtries de l'ancien paganisme expliquées par rapport à celles des Juifs*; Amsterdam, 1704, in-4°; trad. en angl., Londres, 1705, 2 vol, in-8°. Il faut joindre à cet ouvrage : *Supplément à l'Histoire critique des Dogmes*, etc., *ou dissertation par lettres de M. Cuper sur quelques passages du livre de M. Jurieu;* Amsterdam, 1705 in-4°; — *Le Philosophe de Rotterdam accusé, atteint et convaincu*; Amsterdam, 1707, in-12 : contre Bayle; — *Les Soupirs de la France esclave, qui aspire après la liberté ;* publication in-4°, qui parut sans nom d'auteur et sans indication de lieu, en quinze livraisons; la première porte la date du 10 août 1689 et la dernière celle du 15 septembre 1690. Les treize premières ont été réunies et réimprimées sous ce titre : *Les Vœux d'un Patriote;* Amsterdam, 1788, in-8°. Attribué par les uns à Levassor et par d'autres à Gatien de Courtilz, cet ouvrage est bien réellement de Jurieu. Il contient une critique juste, quoique exprimée en termes fort vifs, du gouvernement de Louis XIV. Les principes de la souveraineté du peuple et de la subordination des rois aux états généraux sont nettement proclamés. Cette publication fut naturellement l'objet d'une surveillance spéciale de la police. On détruisit avec le plus grand soin tous les exemplaires sur lesquels on put mettre la main; et elle devint si rare qu'en 1772 le chancelier Maupeou en acheta un exemplaire dans une vente au prix de cinq cents livres, sur l'enchère du duc d'Orléans. Michel Nicolas.

Desmaizeaux, *Mémoires de la Vie de Bayle.* — De La Monnoye, *Histoire de Bayle et de ses Ouvrages.* — Chaufepié, *Dictionn.* — Schrœck, *Lebensbeschreib. beruhmter Gelehrten.* — MM. Haag, *La France Protest.*

JURIN (*James*), médecin et mathématicien anglais, né en 1684, mort en 1750. Il reçut son éducation au collège de La Trinité à Cambridge, où il devint *fellow* en 1711. Ensuite il exerça la médecine à Londres, où il se fit connaître comme praticien, devint médecin de l'hôpital de Guy, membre et secrétaire pendant plusieurs années de la Société Royale de Londres; à sa mort il était président du Collége des Médecins. Il se distingua par une série de mémoires publiés dans les *Philosophical Transactions* en 1718 et années suivantes, imprimés collectivement en 1732, sous le titre de *Physico-Mathematical Dissertations*, et dans lesquels les mathématiques sont ingénieusement appliquées à des sujets physiologiques. Ces mémoires l'engagèrent dans diverses discussions, d'abord avec Keill, à propos de ses calculs relatifs à la force des contractions du cœur, contre lesquels aussi Senac publia quelques objections que Jurin réfuta. Jurin ajouta au *System of Optic* de Smith publié en 1738 : *An Essay upon distinct and indistinct Vision*, dans lequel il donne les calculs les plus subtils des changements nécessaires dans la figure de l'œil pour l'accommoder aux différentes distances des objets. Cet écrit fut critiqué et commenté par Robins, à qui Jurin répliqua. Il eut également des discussions avec Michelotti relativement à la force de l'écoulement des eaux, et avec les philosophes de l'école de Leibnitz sur les forces vives. Jurin communiqua encore à la Société royale de Londres quelques expériences faites dans le but de déterminer le poids spécifique du sang humain, et il contribua beaucoup aux progrès des observations météorologiques. Il fut un chaud partisan et un actif défenseur de la pratique de l'inoculation de la petite vérole, et dans diverses publications il rendit compte de ses succès obtenus de 1723 à 1727, et établit l'utilité de cette pratique par la comparaison de la mortalité entre les cas de petite vérole et ceux de l'inoculation. Jurin fut aussi l'éditeur de la *Geography* de Varenius, 1712, 2 vol. in-8°, publiés à la requête de sir Isaac Newton et du docteur Bentley. Dans *The Works of the Learned* pour 1737, 1738 et 1739, il soutint une controverse avec le docteur Pemberton en faveur de Newton dans une série d'articles signés *Philalethes Cantabrigiensis.* J. V.

Rees, *Cyclopædia.* — Nichols, *Bowyer.* — *Works of the Learned;* 1741. — Chalmers, *General Biogr. Dictionary.*

JURINE (*Louis*), médecin et naturaliste suisse, né à Genève, le 6 février 1751, mort dans la même ville, le 24 octobre 1819. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et vint apprendre la médecine à Paris. De retour à Genève, il y exerça la médecine et la chirurgie avec distinction. Son goût le portait surtout vers les expériences délicates et difficiles. La Société royale de Médecine de Paris ayant proposé pour sujet de concours la question des « avantages que la médecine pouvait retirer des eudiomètres », Jurine remporta le prix par un mémoire dont le mérite tient surtout à l'esprit d'analyse et à la patience ingénieuse que l'auteur a dû déployer pour reconnaître quels sont les changements que l'air éprouve dans l'acte de la respiration, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie. On y trouve aussi des recherches importantes pour découvrir si une certaine quantité d'air se dégage par la peau; quelle est la nature de l'air ambiant dans les divers états morbides, et quelle est en outre la nature des gaz intestinaux. Jurine s'occupa en outre d'histoire naturelle, particulièrement d'entomologie et d'ornithologie. A la demande de Mme de Staël, il vint à Paris donner son avis pour le traitement de la maladie à laquelle cette femme célèbre succomba. De retour à Genève, il se livra avec un nouveau zèle à des recherches entomologiques; mais atteint quelque temps après d'une violente attaque d'angine de poitrine, maladie sur laquelle il venait de publier un excellent traité, il n'en releva pas. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur cette question : Déterminer quels*

avantages la médecine peut retirer des découvertes modernes sur l'art de connaître la pureté de l'air par les différents eudiomètres; dans les *Mémoires de la Société de Médecine* de 1798; — *Mémoire sur l'Allaitement artificiel;* Genève, 1807, in-4°; — *Nouvelle Méthode de classer les Hyménoptères et les Diptères;* Paris, 1807, in-4° : l'auteur prend pour base de classement la disposition des nervures des ailes; — *Mémoire sur le Croup, qui a partagé le prix extraordinaire de* 12,000 *fr. fondé par le gouvernement impérial;* Genève, 1810, in-8°; — *Mémoire sur l'Angine de Poitrine*, qui a remporté le prix au concours sur ce sujet à la Société de Médecine de Paris, le 31 octobre 1809; Genève, 1815, in-8°; — *Histoire générale des Monocles qui se trouvent aux environs de Genève;* Genève, 1820, in-4°. On doit encore à Jurine des mémoires insérés dans le *Journal des Mines*, dans la *Bibliothèque universelle de Genève* et dans les *Mémoires de la Société d'Histoire Naturelle de cette ville.* Jurine a laissé en mourant un assez grand nombre d'ouvrages inédits, une précieuse collection de dessins pour ses travaux zoologiques exécutés par une fille chérie, dont la fin prématurée avait précédé la sienne. Son cabinet était considéré comme un des plus riches de l'Europe.

J. V.

A. Thillaye, dans la *Biographie Médicale.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

JUSLENIUS (*Daniel*), écrivain finlandais, né le 10 juin 1676, à Wirmo (diocèse d'Abo), où son père était pasteur, mort à Skara, en 1752. Après avoir été professeur de philologie (1712) et de théologie (1727), à l'université d'Abo, il fut nommé, en 1734, évêque de Borga. Expulsé par les Russes en 1742, il passa en Suède et devint évêque de Skara (1744). Outre quelques écrits théologiques, on a de lui : *Aboa vetus et nova;* Abo, 1710; — *De Convenientia Linguæ Finnicæ cum Hebræa et Græca;* ibid., 1712; — *Finsk Ordaboks færsœk* (Essai de Dictionnaire finnois); Stockholm, 1745.

E. B.

Tengstrœm, *Finska Universitets Pro-Canceller*, p. 208 et suiv. — *Biographiskt-Lex.*, VI, 373.

JUSSIEU DE MONTLUEL (*François-Joseph-Mamert* DE), juriste français, né à Lyon, le 11 mai 1729, mort à Paris, en 1797. Conseiller à la cour des monnaies de sa ville natale, il publia quelques ouvrages de droit, et après la suppression de la cour à laquelle il appartenait, en 1771, il se livra à la culture des lettres. Reçu membre de l'Académie de Lyon en 1777, il vint s'établir dans la capitale quelques années après. On lui doit : *Instruction facile sur les Conventions, ou notions simples sur les divers engagements qu'on peut prendre dans la société* (anonyme); Lyon, 1760, in-12; souvent réimprimé depuis; — *Réflexions sur les Principes de la Justice;* Paris 1761 in-12.

J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ., Hist., Crit. et Bibliogr.* — Quérard, *La France Littéraire.*

JUSSIEU (Les), famille française, dont l'origine remonte à la fin du dix-septième siècle. En voici les principaux membres, qui tous se sont fait un grand nom dans les sciences naturelles, particulièrement en botanique :

JUSSIEU (*Antoine* DE), né à Lyon, en 1686; mort à Paris, le 12 avril 1758. Il était fils de Christophe de Jussieu, apothicaire en renom, qui se fit connaître par un *Nouveau Traité de la Thériaque*; Trévoux, 1708. Antoine fit ses études médicales à Montpellier, parcourut plus tard, avec son frère Bernard, le Portugal, l'Espagne, le midi de la France, et vint à Paris l'année même de la mort de Tournefort (1708), auquel il succéda, sur la recommandation de Fagon, premier médecin et intendant du Jardin du Roi. Antoine fut l'homme d'action de la famille, doué d'une grande activité, d'une pénétration de vues peu commune, d'une vigueur de tempérament qui lui permettait de répondre aux exigences d'une clientèle médicale des plus étendues, de diriger en même temps le Jardin botanique, et de publier chaque année dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, où il entra avant l'âge de trente ans, des notes du plus grand intérêt. On lui doit, entre autres, un Mémoire sur les empreintes de végétaux des houillières de Saint-Étienne, dans lequel il démontra que ces traces de plantes se rapportent à des végétaux analogues à ceux qui peuplent encore aujourd'hui la surface du globe. Après ce travail remarquable, il faut citer quelques mémoires de zoologie, d'anatomie humaine, et surtout de botanique, une note sur les mines de mercure d'Almaden, une autre sur les ammonites. Le premier il a fait connaître la fleur et le fruit du caféier, envoyé à Louis XIV, et qui, confié à Declieux par Chirac, devait plus tard (1719), servir de souche à tous les caféiers des Antilles. Ces nombreux travaux n'effacent cependant pas les souvenirs du cœur : Antoine publia une édition nouvelle des *Institutions* de Tournefort, auquel il devait son entrée à l'Académie, et enrichit cet ouvrage d'un Appendice ou Corollaire dans lequel il cite toutes les espèces recueillies en Orient par son illustre prédécesseur. Il publia (1718), conduit par ce même sentiment, l'*Éloge de Fagon*, avec l'histoire du Jardin royal de Paris, et une introduction à la botanique, ainsi qu'un *Discours sur le progrès de la Botanique.* Ce travail fut suivi, en 1721, d'une dissertation : *De Analogia inter Plantas et Animalia.* La science lui doit encore la publication du grand ouvrage posthume du P. Barrelier : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ*, etc. (1714), dont le manuscrit avait échappé comme par miracle à l'incendie du couvent des Minimes, ordre auquel appartenait Barrelier. Lui-même laissa manuscrit un *Traité des Vertus des Plantes*, qu'édita Gandoger de Foigny. Antoine de Jussieu mourut

frappé d'apoplexie, le 22 avril 1758, à l'âge de soixante-douze ans, laissant sa fortune à son frère Bernard, qui put suivre, avec toute la quiétude qui allait si bien à sa nature le penchant irrésistible qui l'entraînait à l'étude des sciences naturelles. J. D.

JUSSIEU (*Bernard* DE), frère du précédent, naquit à Lyon, en 1699, et mourut à Paris, le 6 novembre 1777. Élevé au grand collége des Jésuites à Lyon, il accompagna son frère en Espagne et en Portugal, se fit recevoir d'abord docteur en médecine à Montpellier, en 1720, puis à Paris, en 1726, succéda à Sébastien Vaillant dans les fonctions de démonstrateur de botanique au Jardin du Roi en 1722, publia, en 1725, une édition nouvelle en 2 vol. in-12 de l'*Histoire des Plantes des Environs de Paris* de Tournefort, enrichie de notes et d'observations qui lui valurent son entrée à l'Académie des Sciences, en 1725, bien qu'il n'eût à cette époque que vingt-six ans; il publia dans les *Mémoires* de cette académie trois notices sur des plantes aquatiques, alors très-mal connues : telles que la *pilulaire*, dont les organes sexuels n'avaient point encore été découverts, une seconde sur le lemna (*marsilea*), qu'il rangea avec la pilulaire à côté des fougères, et enfin un travail sur les fleurs femelles d'un genre voisin des plantains, la *littorelle des marais*, dont J.-J. Rousseau devait nous entretenir plus tard dans ses *Confessions*. En zoologie, les recherches de Bernard sur les polypes d'eau douce le conduisirent à établir définitivement dans la science cette opinion, émise par Peyssonel, que ces petits êtres sont des animaux, et nullement, comme on l'admettait, des fleurs de plantes marines. Le premier il émit une idée qui ne devait se démontrer qu'un siècle plus tard : à savoir que les corallines appartiennent au règne végétal, et non aux polypiers, comme on le croyait naguère. Mais la gloire de Bernard de Jussieu ne repose pas sur ces mémoires; la place importante qu'il occupe dans l'histoire des sciences naturelles lui a été accordée pour quelques feuillets de papier religieusement conservés et publiés par son neveu A.-L. de Jussieu, et sur lesquels on a cru découvrir les fondements de la *Méthode naturelle* tout entière. Cherchons donc à lui assigner sa part dans cette mémorable découverte, en constatant qu'il n'a rien publié et qu'il ne peut être jugé que d'après un petit nombre de simples *catalogues manuscrits*. D'ailleurs, lorsqu'il fit connaissance avec Linné, voyageant en France, l'illustre botaniste suédois avait déjà imprimé ses fragments des *familles naturelles*. Le premier manuscrit que nous possédions de Bernard de Jussieu, relatif à cette question de la méthode naturelle, est précisément une copie des *Fragmenta* de Linné, où l'on voit qu'il a essayé avec beaucoup de bonheur diverses rectifications et l'intercalation de quelques-uns des genres non classés par Linné, et au sujet desquels ce dernier avait dit : *Qui paucas quæ restant bene absolvet plantas, omnibus magnus erit Apollo*. Dans deux autres manuscrits sans date, l'un qui est une simple liste de noms de genres séparés par des tirets en une suite de groupes; l'autre qui est une liste d'espèces rapportées à leurs genres disposés dans le même ordre, Bernard de Jussieu paraît être arrivé à une classification distincte de celle de Linné, et qui lui est propre. Ce fut celle qu'il appliqua en 1759 à la plantation d'un jardin botanique créé à Trianon par Louis XV; elle y fut peu étudiée, si nous en jugeons par le silence des contemporains, mais son auteur continua néanmoins à la perfectionner. Un manuscrit portant la date de 1765 comprend en, effet, un supplément relatif à un certain nombre de groupes de plantes dicotylédonées dont il a modifié la disposition. C'est ce catalogue de genres, avec la modification supplémentaire, que A.-L. de Jussieu a publié en tête de son *Genera*, en ajoutant pour chaque groupe les noms qu'il a lui-même adoptés. Tels sont les seuls documents d'après lesquels on peut chercher à connaître les principes qui ont guidé Bernard de Jussieu. Ils nous permettent de prononcer qu'il a reconnu avec Camerarius la valeur des caractères qu'on doit tirer de l'embryon et de l'insertion des étamines. La série de ses groupes nous montre en effet successivement les acotylédones, les monocotylédones épigynes, périgynes et hypogynes; puis les dicotylédones épigynes, hypogynes, périgynes et diclines, séparées comme nous venons de dire par de simples tirets, sans aucune désignation spéciale. Mais cette série de genres, ainsi groupés, sert à démontrer de la manière la plus claire que Bernard de Jussieu a le premier établi le principe de la subordination des caractères, qu'il a reconnu l'importance des caractères déduits de la structure de l'embryon et de l'insertion des étamines relativement à l'ovaire. Cette vive lumière jetée sur l'organisation végétale tout entière devait guider plus tard A.-L. de Jussieu dans la recherche et la découverte des familles naturelles.

Les écrits de Bernard de Jussieu sont peu nombreux; mais ils témoignent tous d'une admirable sagacité. A ses appréciations profondes sur les végétaux aquatiques, il ajoutait ses remarques sur la structure des cétacés, qu'il retirait de la classe des poissons pour les placer avec les mammifères, dont ils ont en effet les caractères anatomiques.

On doit à B. de Jussieu la plantation du cèdre du Liban, qu'il reçut à Londres du botaniste anglais Sherard, et qu'il transporta, dit-on, dans son chapeau, non de la Syrie, ni même de l'Angleterre, mais de la maison n° 13 de la rue des Bernardins, où il habitait, au Jardin du Roi, où il exerça, de 1722 jusqu'à sa mort, les fonctions de sous-démonstrateur de botanique. B. de Jussieu fut élu membre de l'Académie des Sciences le 1er août 1725; il était de celles de Berlin, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal et de la Société royale

de Londres, de l'Institut de Bologne, etc. Son influence sur ses contemporains fut considérable. Tous le consultaient, et sa décision faisait loi. L'*Histoire naturelle des Fraisiers* de Duchesne, ainsi que l'*Histoire des Plantes de la Guyane* de Fusée-Aublet, ont été écrites sous sa direction. Linné lui-même poussait le respect pour les décisions de Bernard jusqu'à dire, lorsqu'on lui faisait une question insoluble : *Aut Deus, aut B. de Jussieu.* J. D.

JUSSIEU (*Joseph* DE), frère des précédents, naquit à Lyon, en 1704, et mourut à Paris, le 11 avril 1779. Suivant l'usage, il commença sa carrière de savant par l'étude de la médecine, dont il abandonna la pratique pour se livrer sans restriction à l'étude des sciences physiques. Médecin plein de tact et d'instruction, savant botaniste, ingénieur habile, mathématicien profond, Joseph réunissait toutes les qualités qui devaient le faire désigner par l'Académie pour accompagner La Condamine dans le voyage qu'il allait entreprendre (1735), en compagnie de Bouguer et de Godin, pour soumettre à une mesure plus précise la forme de la Terre; mais lorsque les travaux de sa commission furent terminés, Joseph de Jussieu ne put se résoudre à abandonner l'Amérique méridionale, ce sol si fécond en découvertes. Il le parcourut pendant trente-cinq ans, et revint en France en 1771; mais lorsqu'il songea à la retraite, sa santé se trouva tellement altérée qu'il n'eut pas la force de conserver les collections qu'il avait amassées; elles lui furent enlevées avec une partie de ses manuscrits et toute la fortune qu'il avait acquise comme médecin. De tous ses travaux de quarante années consacrées à la science, il ne reste que quelques volumes manuscrits sur l'histoire naturelle du Pérou. On lui doit l'introduction de l'*héliotrope*, aujourd'hui si répandu dans nos jardins, et dont il envoya des graines à son frère Bernard. Joseph mourut à Paris, dans un état complet d'enfance. Il avait été élu membre de l'Académie au mois de mai 1743, et, par un singulier hasard, pendant trente-cinq ans qu'il fut membre de cette société savante, il ne mit jamais les pieds dans l'enceinte où se tenaient ses séances. Les manuscrits de Joseph, comme tous ceux des Jussieu, font aujourd'hui partie de la Bibliothèque du Muséum, à laquelle les héritiers de cette illustre famille les ont donnés. J. D.

JUSSIEU (*Antoine-Laurent* DE), qui devait féconder et étendre les travaux de son oncle Bernard et immortaliser le nom de sa famille, naquit à Lyon, au mois d'avril 1748, et mourut en 1836. Il venait d'achever ses études classiques lorsqu'il fut appelé, à dix-sept ans, à Paris par son oncle, qui désirait le soutenir et le diriger dans ses études, ainsi que lui-même avait été dirigé et soutenu par son frère Antoine. Pendant les quatre premières années qui suivirent son arrivée à Paris, il partageait ses journées entre les études médicales et des lectures qu'il faisait à son oncle, que l'âge affaiblissait déjà. Nous ignorons si la botanique occupait une large place dans ces lectures; mais nous en doutons, puisqu'en 1770, lorsque Bernard désigna son neveu pour professer au Jardin du Roi, le jeune démonstrateur se trouvait obligé de consacrer ses nuits à apprendre ce qu'il avait à enseigner aux autres le lendemain. Une phrase de Bernard à Aublet semble avoir été pour A.-L. de Jussieu le trait de lumière qui devait lui dévoiler tout le mystère de la subordination des caractères : « Il y a dans les végétaux, avait dit Bernard, des caractères qui sont incompatibles les uns avec les autres, et qui s'excluent. » A.-L. de Jussieu se mit à les rechercher, et les découvrit.

Il n'est donc pas douteux que le jeune homme n'ait puisé dans le commerce intime du vieillard, et dans ses leçons, le germe qu'il sut si bien féconder et développer. Dès l'année 1773 il exposait à l'Académie des Sciences les principes d'une classification *naturelle* dans un *Mémoire sur les Renoncules*, qui détermina cette savante société à l'admettre dans son sein. Il compléta cette exposition l'année suivante (1774) dans un second mémoire, non plus borné à l'examen d'une seule famille, mais s'étendant à leur ensemble. Il s'agissait, en effet, de replanter l'école botanique du Jardin du Roi, la méthode de Tournefort, jusque alors appliquée à cette école, ne répondant plus aux progrès et aux besoins de la science. Quoique le système de Linné prévalût dans presque toute l'Europe, il ne pouvait en être question au Jardin du Roi, administré par Buffon. Bernard l'eût peut-être tenté; mais, vieux et presque aveugle à cette époque, il laissa à son jeune successeur le soin de créer l'ordre nouveau qui devait présider à la plantation, qui commença à l'automne de 1773, pour se terminer au printemps de 1774. Ce ne fut qu'après seize ans de travaux préparatoires que sa méthode nouvelle, mûrie par des méditations et des observations continuelles, reçut sa forme et son expression définitives en s'étendant à tous les végétaux cités dans l'ouvrage fondamental, le *Genera Plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in Horto Regio Parisiensi exaratam, anno* 1774; Paris, 1789.

Les principes qui ont dirigé cet illustre savant sont exposés dans une introduction aussi remarquable par la logique que par l'élégante clarté; puis discutés dans le cours du livre toutes les fois qu'ils sont appliqués, c'est-à-dire à la suite des articles qui définissent les classes et les familles. On a donc toute la pensée de l'auteur et le secret de ses procédés dans l'emploi d'un principe qui avait échappé à ses prédécesseurs, celui de la *subordination des caractères*, qui, dans la méthode de Jussieu, sont, suivant sa propre expression, « pesés et non comptés. » Cette valeur est déterminée par l'expérience ou l'observation, et à mesure qu'elle s'abaisse elle est

de moins en moins fixe; de sorte que l'énonciation pure et simple d'un caractère supérieur suffit pour faire préjuger la coexistence ou l'absence d'autres, et qu'une partie de l'organisation d'une plante est annoncée par un seul point qu'on a su constater, ce qui a fait dire à Cuvier « que la méthode naturelle était la science réduite à sa plus simple expression ». Cette subordination des caractères conduisit Jussieu à préférer, avant tout autre, la structure de l'embryon; de là sa division du règne végétal en trois grands embranchements, les *Acotylédones*, les *Monocotylédones* et les *Dicotylédones*. Ce premier pas le conduisit naturellement à la constitution des *familles*, pour lesquelles le même principe devait s'appliquer. Aussi la plupart d'entre elles ont été conservées avec les seuls changements qu'amène nécessairement le progrès de la science, soit en apprenant à connaître à fond des plantes qui n'étaient connues qu'imparfaitement, soit en en faisant découvrir un grand nombre de nouvelles. Mais, dans ce cas, ainsi que le fait remarquer Adrien de Jussieu, si les limites conventionnelles changent, les rapports réels ne changent point, pas plus, par exemple, que ceux de divers points dans une étendue de pays qui, de province unique, serait scindée en plusieurs départements.

De 1789 à 1824, A.-L. de Jussieu ne cessa de travailler aux perfectionnements des *familles* qu'il avait fondées, et de préparer une seconde édition de son *Genera*, qui ne devait jamais voir le jour; car les matériaux s'accumulaient à mesure que ses forces déclinaient et que sa vue affaiblie se refusait à des observations poussées à un degré de finesse et de précision de plus en plus élevé. Il se contenta de publier dans les *Annales du Muséum* une suite de Notes ou de Mémoires où il remaniait des familles ou des groupes plus généraux.

La dernière feuille du *Genera Plantarum* venait d'être tirée lorsque éclata la révolution française, le 14 juillet 1789. De Jussieu fut nommé lieutenant de la mairie de Paris, et dirigea le département des hôpitaux jusqu'en 1790. Son passage à l'administration municipale fut signalé par un Mémoire qui a aidé à l'organisation de cette importante administration. En 1793 il fut chargé de choisir dans les bibliothèques des communautés religieuses les livres scientifiques au moyen desquels on fonda nos établissements publics. En 1808 il fut nommé membre du conseil de l'université, et il apporta dans ses fonctions la sagacité et la profondeur de vues qui l'avaient dirigé dans ses recherches scientifiques. C'est en compagnie de Desfontaines, de Thouin, de Daubenton, de Lemonnier, etc., qu'il organisa en 1790 le Muséum tel à peu près qu'il est aujourd'hui. A.-L. de Jussieu s'opposa donc au changement que le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte, voulut introduire en 1800 dans cet établissement, en le faisant régir par un administrateur ou intendant de son choix. C'était un retour vers le passé, et vers un passé que A.-L. de Jussieu plus que tout autre devait redouter. Sa réponse au ministre ne se fit pas longtemps attendre; la lettre dans laquelle il expose les dangers d'un changement est un modèle de tact et de fermeté; elle porte la date du 30 octobre 1800. Il s'agissait de refuser le titre de directeur, qu'on lui conférait. Voici cette lettre :

« Citoyen ministre,

« Ayant été absent hier une partie de la journée, je n'ai reçu que très-tard, en rentrant, la lettre dont vous demandiez la réponse dans le jour. Elle est conçue en termes flatteurs pour moi; mais, en même temps, elle me met dans un véritable embarras. L'expérience du passé me fait croire que la mesure générale d'administration établie par vous dans les établissements publics ne convient pas au Muséum, qu'elle tend à dissoudre l'égalité et l'union, sans lesquelles tout l'édifice de sa prospérité croulera tôt ou tard, et, dès lors, je ne dois pas me laisser séduire par le plaisir de commander seul. Cette dissolution serait très-rapide si un administrateur étranger, revêtu des pouvoirs que vous lui attribuez, était introduit dans ce lieu. Votre arrêté, interprété naturellement, suspend toutes les inspections particulières de chaque professeur sur la partie qui lui est propre, ou ne les lui laisse que d'une manière trop subordonnée à l'administrateur. Dès lors, chacun d'eux s'en tiendra à l'enseignement, et laissera à ce dernier les travaux de conservation, de disposition des objets, de correspondance, d'envois dans les départements, de nomenclature des objets envoyés, de naturalisation de ceux qui habitent d'autres climats. Un savant, de l'ordre de ceux réunis au Muséum, n'aime point à se charger d'une fonction qu'il n'a que par la déférence d'un administrateur préposé, et que celui-ci peut lui retirer. Sous les intendants du Jardin du Roi, chaque professeur prenait peu d'intérêt à l'établissement, se tenait à l'écart; la même chose arrivera sous l'administrateur, et l'établissement cessera de prospérer.

« Nous avons rédigé en commun des observations qui doivent vous être remises aujourd'hui, et dans lesquelles l'expérience est citée à l'appui du raisonnement. J'ose vous prier de les lire avec le même sentiment qui les a dictées. Il n'est question ici que du bien de l'établissement, et les professeurs ne prétendent point opposer de résistance. Ils ont pensé qu'il était de leur devoir de vous présenter le tableau exact de la situation actuelle du Muséum, de l'étendue de ses travaux indépendants de l'enseignement, lesquels ne peuvent être exécutés que par une société d'hommes instruits.

« Si, après les avoir lues, vous persistez dans votre décision, j'accepte la place, mais seulement pour éviter un administrateur étranger, dont la présence serait le signal d'une dissolution certaine, et dans l'espoir que vous ne tarderez pas à restituer au Muséum ses véritables moyens de prospérité.

« En me résignant ainsi, je crois faire un sacrifice, parce que je risque d'encourir le blâme et de perdre l'affection de mes collègues, dont je ne puis me passer; mais il faut s'exposer à un inconvénient pour en éviter un plus grand.

« Recevez donc, citoyen ministre, mon acceptation

comme momentanée, comme très-subordonnée à la décision que vous prendrez après avoir lu nos observations, et croyez que ma plus grande satisfaction serait de rester confondu avec mes collègues et de n'administrer que conjointement avec eux.

« Salut et respect. »

Les travaux de botanique de A.-L. de Jussieu ont été pour la plupart insérés dans les *Annales* et dans les *Mémoires du Muséum;* nous rangeons ici les principaux d'entre eux par ordre de matières, savoir : d'abord les mémoires généraux, qui traitent de plusieurs familles à la fois, puis les mémoires particuliers, puis les notes sur certains points de synonymie.

Genera Plantarum secundum ordines naturales disposita juxta methodum in Horto Regio Parisiensi exaratam, anno 1774; Parisiis, apud Herissant et Barrois, 1789, in-8°; — *Introductio in historiam plantarum. Introductionis olim Generibus Plantarum præmissæ Editio altera posthuma, aucta et maxima parte nova. Edidit Adr. de Jussieu* (*Ann. des Scienc. Nat.*, 2e série 1837); — *Exposition d'un nouvel Ordre de Plantes, adopté dans les démonstrations du Jardin royal* (*Mém. Acad. des Sc.*, 1774).

Note sur le calice et la corolle.

Mémoires sur les caractères généraux des familles tirés des graines et confirmés ou rectifiés par les observations de Gærtner. Ces mémoires, au nombre de treize, ont été publiés de 1804 à 1819, et embrassent : 1° Aristoloches et Plombaginées. — 2° Monopétales hypogynes. — 3° Monopétales périgynes. — 4° Monopétales épigynes à anthères réunies, en trois parties. — 5° Monopétales épigynes à anthères distinctes. — 6° Caprifoliacées et Loranthacées. — 7° Araliacées et Ombellifères. — 8° Renonculacées et Malpighiacées. — 9° Hypéricinées, Guttifères. — 10° Aurantiacées, Théacées. — 11° Meliacées, Gesnéracées, Tiliacées.

Mémoires sur les genres de plantes à ajouter et à retrancher à diverses familles connues : 1° Primulacées, Rhynanthacées, Acanthacées, Jasminées, Verbénacées, Labiées, Personées. — 2° Solanées, Borraginées, Convolvulacées, Polémoniacées, Bignoniacées, Gentianées, Apocynées, Sapotées, Ardisiacées.

Mémoire sur la réunion de plusieurs genres de plantes en une seule dans la famille des Laurinées.

Observations sur la famille des Amarantacées (1803); sur la famille des Nyctaginées (1803). Observations sur la famille des Verbénacées (1807).

Mémoire sur le *Dicliptera* et le *Blechnum* (1807); — Mémoire sur le genre *Phælipea* de Thunberg (1808); — Mémoires sur les Lobéliacées et les Stylidiées (1811); sur la famille des plantes Rubiacées (1020); sur la nouvelle famille des Polygalées (1815); deux mémoires sur les Passiflorées (1805); mémoire sur les Monimiées (1809); mémoire sur l'*Opercularia*, genre de plantes voisin de la famille des Dipsacées (1804); — Mémoire sur quelques espèces d'Anémones (1804); — Mémoire sur quelques espèces d'*Hypericum* (1804).

Mémoire sur le *Solanum cornutum* du Mexique (1804); sur le *Petunia*, nouveau genre de la famille des Solanées (1803); sur le *Cantua*, nouveau genre de plantes de la famille des Polémoniacées (1804); sur les *Gymnostyles* (1804).

Mémoire sur une nouvelle espèce de *Marcgravia* et sur les affinités botaniques de ce genre (1804); mémoire sur la nouvelle famille des Paronychiées (1815).

Notes sur quelques genres de la Flore de Cochinchine : 1° *Aubletia, Aglaia, Citta, Kuema.* — 2° *Tetradium, Limacia.* — 3° *Adenodus*, réflexions sur l'*Elacoc-Gemella.* — 4° *Anona.* — 5° *Nephoria, Pselium, Thilachium.* — 6° *Melodorum, Desmos*, note sur les genres de la famille des Anonacées. — 7° *Psyskium.*

J. D.

JUSSIEU (*Adrien* DE), fils du précédent, né au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, le 23 décembre 1797, mort dans le même établissement, le 29 juin 1853. Sa santé délicate ne permit point d'assujettir son enfance aux exercices réguliers de la vie de collége : il fut élevé au sein de sa famille, et, à dix-sept ans, en 1814, il remportait le prix d'honneur au grand concours. Maître de suivre ses goûts, Adrien se fût livré peut-être aux études littéraires, mais il comprit vite que noblesse oblige, et sans rompre avec ses livres favoris, il aborda vaillamment l'étude de l'histoire naturelle et celle de la médecine. La thèse par laquelle l'étudiant couronna, en 1824, ses études médicales fut aussi le début du botaniste. Il prit pour sujet la famille des Euphorbiacées, dont il discuta les propriétés médicales et les affinités botaniques, les unes liées aux autres, comme l'indique l'épigraphe mise en tête du mémoire : « *Plantæ quæ genere conveniunt etiam virtute conveniunt, quæ ordine naturali continentur etiam virtute propius accedunt.* » Cette thèse fut soutenue en latin, audace déjà rare à cette époque, et avec un talent qui justifia l'audace; l'honneur de la séance fut, dit-on, du côté du jeune récipiendaire.

Ce fut en 1826, après avoir rempli depuis 1770 les fonctions de professeur de botanique, que son père songea à la retraite. Sur sa proposition, l'assemblée des professeurs du Muséum nomma Adrien professeur de botanique rurale. Ses *herborisations* ont su continuer, sans les rompre, les traditions anciennes, et comme au temps de Linné, de J.-J. Rousseau, on a vu se joindre à lui, dans ses courses lointaines, des hommes éminents dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, attirés et retenus par le charme de sa conversation. Rien de plus charmant, en effet, que le cours de botanique rurale dans lequel le maître s'élevait des notions élémentaires jusqu'aux sommités de la science; rien de plus touchant que de le voir entamer et résoudre, à la manière des sages de l'antiquité, les questions les plus controversées de la botanique. Il prodiguait dans ces occasions les trésors de son érudition variée, répondant à toutes les questions qu'on lui adressait avec cette précision, ce sens exquis, cette variété d'images qui trahissaient autant la richesse de son esprit que son savoir profond. Ceux qui ont pu vivre avec lui, dans cette intimité de l'école, savent l'heureuse influence de ces herborisations sur les jeunes esprits et quelle sage direction il a su leur imprimer. Tempérant avec une bonté paternelle le zèle trop ardent des uns au début de leur car-

rière, raillant avec finesse le besoin de renommée des autres, encourageant et tendant une main amie aux plus timides, blâmant toujours ce qui pouvait à ses yeux enlever à la science ce qu'il chérissait le plus en elle, ce caractère de grandeur et de simplicité qu'il défendait d'ailleurs comme un héritage laissé par ses ancêtres, tel se montrait Adrien de Jussieu.

Des herborisations ou des leçons de botanique à la campagne, quels que soient le talent et le charme qu'on y déploie, ne suffisent pas pour faire la réputation d'un savant, et d'ailleurs il y avait obligation pour Adrien à contribuer d'une manière plus directe et plus durable au développement de la science. A partir de cette époque, il publia une série de mémoires qui sont restés des modèles, et qui ont placé leur auteur au rang des premiers botanistes de l'Europe. Ainsi en 1825 il livrait à la publicité la *Monographie générale des Rutacées;* — en 1830, celle des *Méliacées;* — en 1843, la *Monographie es Malpighiacées*, l'œuvre capitale d'Adrien de Jussieu, et à laquelle il travailla près de quatorze années consécutives; — des *Mémoires sur les Embryons monocotylédonés* (1844); — *Sur les tiges de diverses Lianes* (1845); — une vingtaine de *Rapports* présentés à l'Académie des Sciences; son *Cours élémentaire de Botanique*, qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, ainsi qu'une quinzaine de *Notices* insérées dans les recueils scientifiques publiés à Paris. Adr. de Jussieu fut appelé à la Faculté des Sciences en qualité de professeur d'organographie végétale en 1845. Trois fois nommé directeur du Muséum par le suffrage unanime de ses collègues, il eut l'occasion de démontrer les avantages du système électif qu'avait défendu son illustre père.

Adrien de Jussieu mourut dans l'établissement qui l'avait vu naître, sans laisser d'enfants mâles, et aussi admiré qu'aimé de ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Le Muséum et l'Institut perdirent en lui une de leurs illustrations, la Faculté des Sciences un de ses professeurs les plus renommés, la France un nom glorieux et populaire, étroitement lié aux grands noms de Buffon et de Cuvier. Cette gloire repose entièrement sur la science; elle n'emprunte rien à la majesté du style ni à la hardiesse des vues comme celle de Buffon; elle ne parle pas à l'imagination comme celle de Cuvier, qui nous a fait assister à la résurrection d'un monde perdu; mais elle s'appuie sur des découvertes non moins importantes; elle a des vérités non moins éternelles, la subordination des caractères dans les êtres organisés, et leur distribution en *Familles naturelles*, auxquelles restera pour toujours attaché le nom illustre des de Jussieu.

J. Decaisne, membre de l'Institut.

Éloges des Jussieu, par Condorcet, Flourens, Ad. Brongniart, Fée, Ach. Comte, etc.

*JUSSIEU (*Laurent-Pierre* de), littérateur français, neveu d'Antoine-Laurent de Jussieu, est né à Lyon, le 7 février 1792. Il se fit connaître sous la Restauration par la composition de quelques ouvrages d'éducation, qui furent couronnés par diverses sociétés savantes ou de bienfaisance. Secrétaire général de la préfecture de la Seine, en 1831, et plus tard maître des requêtes au conseil d'État, il fut élu député du dixième arrondissement de Paris en 1839, en remplacement de M. Charles Dupin, qui avait été nommé pair de France. M. de Jussieu siégea au centre, vota pour la dotation du duc de Nemours, contre les fortifications, contre l'extension des incompatibilités entre le mandat de député et les fonctions publiques, et contre l'adjonction des capacités à la liste électorale. Il ne fut pas réélu en 1842. On a de lui : *Simon de Nantua, ou le marchand forain;* Paris, 1818, in-8°; 1820, 1823, 1826, 1830, 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1837, 1840, 1843, 1846, 1847, in-12 : cet ouvrage a remporté le prix fondé par un anonyme et proposé par la Société pour l'Instruction élémentaire en faveur du meilleur livre destiné à servir de lecture au peuple des villes et des campagnes; il a été traduit en sept langues; — *Notices nécrologiques sur l'abbé Gautier, de Montègre, Moreau de Saint-Mery et Mesnier;* Paris, 1819, in-8°; — *Recueil de Discours prononcés au parlement d'Angleterre par J.-C. Fox et W. Pitt,* traduit de l'anglais (avec H. de J.); Paris, 1819-1820, 12 vol. in-8°; — *Le Village de Valdoré, ou sagesse et prospérité,* imité de l'allemand; Paris, 1820, 1829, in-18 (sous les initiales L.-P. J.); — *Antoine et Maurice;* Paris, 1821, in-12 : cet ouvrage a obtenu le prix proposé par la Société pour l'Amélioration des Prisons en faveur du meilleur livre destiné à être donné en lecture aux détenus; — *Exposé analytique des Méthodes de l'abbé Gautier, ouvrage destiné à faire connaître l'esprit et l'ensemble de ces méthodes;* Paris, 1822, in-8°; nouv. édit., sous ce titre : *Guide des Parents et des Maîtres qui enseignent d'après les Méthodes de l'abbé Gautier, ou exposé analytique de ces méthodes coordonnées en un système général;* Paris, 1833, in-12; — *Histoire de Pierre Giberne, ancien sergent de grenadiers français, ou quinze journées aux Invalides, publiée pour l'instruction et l'amusement des soldats de l'armée française;* Paris, 1825, in-12; — *Œuvres posthumes de Simon de Nantua;* Paris, 1829, in-12 : cet ouvrage a obtenu un prix Montyon à l'Académie Française l'année de sa publication; — *Les Petits Livres du Père Lami*, contenant : *Premières Connaissances; Historiettes morales; Éléments de Géographie; Histoire Sainte; Histoire de France; Arts et Métiers;* Paris, 1830, 1833, 1842, 6 vol. in-18; — *Fables et Contes en vers;* Paris, 1844, in-18 : cet ouvrage est la réunion des pièces de poésie que M. Laurent de Jussieu a insérées dans un petit journal de la

jeunesse qu'il rédigea pendant cinq ans, et qui avait pour titre *Le Bon Génie*. Il a aussi rédigé le *Journal de l'Éducation*, publié par la Société pour l'Amélioration de l'Enseignement élémentaire, recueil qui a puissamment contribué à répandre l'enseignement mutuel en France et à l'étranger. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France Litt.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

* **JUSSIEU** (*Alexis* DE), publiciste et administrateur français, frère du précédent. Avocat avant 1830 et l'un des rédacteurs du *Courrier français*, il devint, après la révolution de Juillet, préfet du département de l'Ain, d'où il passa à celui de la Vienne. En 1837, M. Alexis de Jussieu fut nommé directeur de la police au ministère de l'intérieur. En 1851, il s'occupa de l'introduction du gaz à Madrid. Il est maintenant archiviste de la Charente. On a de lui : *Comment on fait des Révolutions*; Paris, 1827, in-8°; — *Lettre à la Société de Cotisation lyonnaise en faveur de la Liberté de la Presse*; Paris, 1827, in-8° : ces deux brochures ont été publiées sous le régime de la censure établie en 1827 par le ministère Villèle; — *Discussions politiques de* 1823 *à* 1830; Paris, 1835, in-8°; — *Le préfet de la Vienne à MM. les Membres des Comices agricoles du département et de la Société d'Agriculture de Poitiers*; Poitiers, 1837, in-8°; — *Paradis perdu*, poëme, tiré à un petit nombre d'exemplaires; Paris, 1856, in-8°; — *Histoire de la Chapelle de Notre-Dame de Bezines, sous les murs d'Angoulême; suivie d'une Notice sur la Fontaine de Notre-Dame, par Mme Alexis de Jussieu*; Paris, 1857, in-8°. L. L—T.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portative des Contemporains.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Bourquelot et Maury, *La Littérature Française Contemp.*

JUSSOW (*Henri-Christophe*), architecte allemand, né à Cassel, le 9 décembre 1754, mort le 26 juillet 1826. Ses parents l'envoyèrent, en 1773, à Marbourg, pour qu'il s'y préparât à la carrière de la jurisprudence; mais les cours de Kæstner, qu'il suivit pendant les semestres de 1775 à 1776, firent naître en lui le goût des mathémathiques. Aussi se destina-t-il à l'architecture, parce qu'il avait ainsi occasion de cultiver sa science favorite. Après s'être exercé dans l'art du dessin, dont il s'était déjà occupé, avec succès, sans aucun maître, dès l'âge de onze ans, il se rendit, en 1780, à Paris, où il travailla pendant deux ans sous la direction de de Wailly; il fit ensuite un assez long séjour à Rome, visita le royaume de Naples et la Sicile, et partit pour l'Angleterre, chargé par son souverain, le landgrave Guillaume IX, d'y étudier la disposition des parcs et des habitations de campagne. De retour dans sa ville natale en 1790, Jussow dirigea la construction de la seconde aile du palais de Wilhelmshöhe, et donna le plan du parc y attenant. C'est d'après son projet que Frédéric II avait fait élever à Francfort un monument en l'honneur des Hessois qui y avaient été tués. D'autres travaux encore, tels que le grand aqueduc près de Wilhemshöhe, le portail de ce palais, l'église de la Neustadt, etc., le firent nommer directeur des travaux publics, emploi qu'il conserva lors de l'occupation française, pendant laquelle il construisit les grandes écuries et la galerie chinoise de Wilhelmshöhe. Après le retour de l'électeur Guillaume Ier, Jussow fut chargé de la construction du palais de Haltenbourg à Cassel, travail qui fut interrompu en 1821, à la mort de Guillaume Ier. E. G.

R. W. Justi, *Hessische Gelehrtengeschichte*, p. 313. — *Neuer Necrolog der Deutschen* (troisième année). — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

JUSSY (*Jacques-Philippe*), chirurgien français, né à Besançon, en 1716, mort le 1er avril 1798. Après avoir étudié la médecine à Paris, il alla l'exercer dans sa ville natale. Chargé de faire l'opération de la pierre à un malade, il se servit du lithotome, nouvellement inventé par frère Côme. L'opération eut un plein succès; et le *Mercure* de 1754 contient l'extrait d'une lettre que le chirurgien-major Ferrier avait écrite à ce sujet. Malheureusement Jussy échoua dans une seconde opération faite par le même procédé; et une polémique assez vive s'engagea entre lui et Vacher, chirurgien-major des hôpitaux militaires de Besançon. Elle donna lieu à des lettres, à des réponses contradictoirement insérées dans le *Mercure* ou publiées à part, en 1754. Il ne paraît pas, du reste, que Jussy en ait éprouvé beaucoup de tort; car, quelques années après, il reçut le titre de premier chirurgien du lieutenant de roi à Besançon, et plus tard, il fut nommé professeur au collége de chirurgie de cette ville. Outre quelques opuscules, on a de lui deux *dissertations* importantes insérées dans le *Journal de Médecine* : l'une *Sur l'Ouverture d'une artère guérie sans ligature*, novembre 1742, tome XLII; l'autre, *Sur les Plaies pénétrantes du bas-ventre*, août, 1777, t. XLVIII. G. DE F.

Biographie Médicale.

JUST (Saint), disciple de saint Hilaire de Poitiers, vivait à la fin du quatrième siècle. Il naquit à quelques lieues de Limoges, dans un village qui est aujourd'hui chef-lieu d'une commune qui porte son nom. Fils de paysans encore païens, il fut ordonné prêtre par l'évêque de Poitiers, qui le chargea de combattre les ariens du Périgord. Comme le fait remarquer dom Rivet, on attribue à tort à saint Just une histoire de saint Hilaire. Bollandus et Baillet attribuent encore à saint Just, avec aussi peu de vraisemblance, le Ier livre de la *Vie de saint Hilaire*, écrite par Fortunat, qui, suivant eux, aurait profité des notes du disciple pour ampli-

fier et pour continuer ce travail. Le savant bénédictin que nous venons de citer répond encore avec raison « qu'un disciple de saint Hilaire n'eût pas négligé de parler du rôle de saint Hilaire au concile de Béziers, ni de sa lutte avec Auxence, évêque arien de Milan ».

J.-B.-L. Roy-Pierrefitte.

Geoffroi du Vigeois, dans le *Recueil des Historiens de France*, t. XXI. — *Bréviaires limousins manuscrits de* 1400. — *Bonaventure de Saint-Amable*, t. II, p. 20, 311 et 582 ; t. III, p. 512 et 542. — Du Saussai, *Martyrologe gallican*, au 26 novembre. — Longueval, *Histoire de l'Église gallicane*, t. I, p. 293. — Collin, *Vies des Saints du diocèse de Limoges*. — Labiche de Reiquefort, *Six Mois des Vies des Saints du Limousin*. — *Manuscrits du grand séminaire de Limoges*. — Nadaud, *Mémoires manuscrits*, t. I, p. 162, et t. III, p. 96, 111, 139 et 188. — Legros, *Vies des Saints limousins*, t. XI, 27 juillet. — *Histoire littéraire de la France*, t. I, partie II[e], p. 219 et 220. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, t. I, 13 janvier, p. 785.

JUST (Saint). *Voy.* Saint-Just.

JUSTAMON (*Jean-Obdias*), chirurgien anglais, d'origine française, mort le 27 mars 1786. Il était membre de la Société royale de Londres. Outre la traduction en anglais de l'*Histoire Philosophique des Indes* de Raynal, de la *Vie privée de Louis XV* et des *Observations sur l'emploi de la Ciguë* de Hoffmann, on a de lui : *An account of the Methods pursued in the Treatment of Cancerous and Scirrhous disorders and other indurations*; Londres, 1780, in-8° ; — *Surgical Tracts : the whole collected and interspersed with occasional notes and observations by W. Houlston*; Londres, 1789, in-4°.

J. V.

Haag, *La France Protestante*.

* **JUSTE** (*Théodore*), littérateur belge, né en 1818, à Bruxelles. Depuis plus de dix ans il remplit les fonctions de secrétaire près la commission centrale de l'instruction publique. Il fait partie de l'Académie belge d'Archéologie. Ses nombreux écrits sont presque tous relatifs à l'histoire de la Belgique ou de la France ; nous citerons notamment : *Histoire populaire de la Belgique*, Bruxelles, 1838, in-18, qui a eu trois éditions et a été remaniée en 1848 ; — *Histoire de la Révolution française*; ibid., 1839, in-8° ; — *Histoire du Consulat et de l'Empire*; ibid., 1840, in-8° ; — *Essai sur l'Histoire de l'Instruction publique en Belgique*; ibid., 1844, in-8° ; — *Précis de l'Histoire Moderne considérée dans ses rapports avec la Belgique*; ibid., 1845 et 1848, in-8° ; — *Histoire de la Révolution belge de* 1790 ; ibid., 1846, 3 vol. in-8° ; — *Hist. des Pays-Bas*; 1857, 3 vol. P. L—y.

Annuaire de Belgique. — *Dictionnaire des Belges*.

JUSTE LIPSE. *Voy.* Lipse.

JUSTEL (*Christophe*), canoniste protestant français, né à Paris, le 5 mars 1580, mort dans la même ville, au mois de juin 1649. Conseiller et secrétaire du roi sous Henri IV, il devint, après la mort de ce prince, secrétaire intime de Henri de la Tour, duc de Bouillon. « Je ne trouve petit avantage pour lui (estant bien appointé comme il est), dit L'Étoile, d'entrer au service d'un tel seigneur que M. de Bouillon; mais je le trouve encore plus grand du costé du maistre que du valet, pource que ce n'est peu de chose en ce temps à un seigneur (de la qualité et religion de M. de Bouillon principalement) de rencontrer un bon serviteur, fidèle et homme de bien, tel que je connois ledit Justel. La rencontre en est rare. » Justel accompagna le duc de Bouillon à la conférence de Loudun en 1616. Ce prince le chargea du soin de former la bibliothèque publique qu'il voulait établir auprès de l'université de Sedan, et cette bibliothèque fut une des plus riches du dix-septième siècle. A la mort du duc de Bouillon, Justel passa au service de son successeur, Frédéric-Maurice, et devint surintendant de sa maison ; il procéda en cette qualité avec les commissaires du roi à l'évaluation des revenus des principautés de Sedan et de Raucourt, lorsque ce prince dut abandonner sa souveraineté au roi en 1642. Au jugement d'Ellies Dupin, Justel était « l'homme de son temps qui sçavoit le mieux l'histoire du moyen âge, » et il eût pu ajouter, comme le remarquent MM. Haag, « un de ceux qui par leurs travaux contribuèrent le plus à éclaircir les premiers temps de l'histoire ecclésiastique ». On a de lui : *Codex Canonum Ecclesiæ universæ a Justiniano imp. confirmatus, gr. et lat., ex versione et cum notis Christ. Justelli*; Paris, 1610, in-8° ; — *Codex Canonum Ecclesiæ Africanæ, gr. et lat., cum notis*; Paris, 1615, in-8° ; dédié à J.-A. de Thou ; — *Nomocanon Photii, patriarchæ C. P., cum commentariis Theodori Balsamonis; nunc primum græce editum ex Bibl. Palatina a Christ. Justello, cum versione latina, interprete H. Agylæo : accessere ejusd. Photii, Nili metropolitæ Rhodi, et anonymi tractatus de Synodis œcumenicis, ex bibl. Sedanensi, ab eod. Christ. Justello nunc primum græce editi et cum versione latina ejusd. Henr. Agylæi*; Paris, 1615, in-4° ; — *Le Temple de Dieu, ou discours de l'Église, de son origine et de l'excellence des perfections de l'Église chrétienne*; Sedan, 1618, in-8° ; nouv. édition sous ce titre : *Excellent Traité de l'Église chrétienne, de son origine, de ses progrès et de l'excellence d'icelle*; Sedan et Quevilly, 1628, in-12 ; — *Codex Canonum ecclesiasticorum Dionysii Exigui; item Epistola Synodica S. Cyrilli et concilii Alexandrini contra Nestorium, eodem Dionysio Exiguo interprete*; Paris, 1628, in-8° ; — *Discours du Duché de Bouillon, et du Rang des Ducs de Bouillon en France*; (Paris) 1633, in-4° ; — *Stemma Arvernicum, seu genealogia comitum Arvernicæ, ducumque Aquitaniæ Primæ et comitum Claromontensium*; Paris, 1644, in-fol. ; — *Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*; Paris, 1645, in-fol. ; — *Histoire généalogique de la Maison de Turenne*; Paris, 1645, in-fol. ; — *Histoire généalogique de la Maison de Vergy*; Paris, 1645, in-fol. Justel a laissé inache-

vées une *Géographie Sacrée* et une *Histoire de la Chancellerie de France.* L. L—T.

Sax, *Onomast.* — Moréri, *Grand Dictionn. Historique.* — Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiast.* — Bouilliot, *Biographie Ardennaise.* — L'Étoile, *Journal.* — Ancillon, *Hist. des Français réfugiés.* — Haag, *La France Protestante.*

JUSTEL (*Henri*), canoniste protestant français, fils du précédent, né à Paris, en 1620, mort à Londres, le 24 septembre 1693. Il succéda à son père comme secrétaire et conseiller du roi de France. Savant dans les belles-lettres, il se plaisait à en encourager l'étude chez les autres, et entretenait un commerce épistolaire avec les premiers savants de son temps. « Il se faisoit un plaisir singulier, dit Ancillon, de leur communiquer ses livres, ses manuscrits et ses lumières, et de leur rendre tous les autres bons offices qui dépendoient de lui.... Il se faisoit chez lui une fois par semaine une assemblée de gens doctes qui s'entretenoient de tout ce qu'il y a de beau, de curieux et de solide dans toutes les sciences, surtout dans la belle littérature. » Justel employait son crédit à protéger les lettres et à procurer aux savants des priviléges pour l'impression de leurs ouvrages. Sa maison était le rendez-vous des lettrés de tous les pays. Locke et Leibnitz le visitèrent. « M. Justel a été de mes amis, écrivait Leibnitz à Ancillon; je le voyois souvent à Paris. Il méditoit un ouvrage fort utile *Sur les Commodités de la Vie*, et il avoit ramassé quantité de belles observations et pratiques utiles pour le ménage, jardinage, bâtiments, voyages et autres occasions... Il seroit à souhaiter qu'on s'informât de ce que sont devenus les mémoires de son recueil et qu'on en fit part au public. » Ce vœu n'a pas été rempli. Justel a d'ailleurs peu écrit. Il paraît qu'il pressentit la révocation de l'édit de Nantes plusieurs années d'avance, si l'on en juge par une conversation que le docteur Hickes eut avec lui. Il se prépara donc à passer en Angleterre, où il avait des amis. Il envoya au docteur Hickes le manuscrit grec original des *Canones Ecclesiæ universalis*, publiés par son père, et d'autres manuscrits précieux, pour être présentés à l'université d'Oxford, qui, en retour, lui conféra le diplôme de docteur en droit, le 23 juin 1675. Il avait une nombreuse bibliothèque, riche surtout en manuscrits; il s'en défit, et en 1681 il passa à Londres. « Quelque temps après, dit Chalmers, il fut nommé garde de la Bibliothèque royale de Saint-James, avec un traitement de 200 livres sterling par an. Il conserva cette place jusqu'à sa mort. » Selon Bruzen de La Martinière, Justel « prétexta que le roi d'Angleterre l'appelait pour prendre soin de sa bibliothèque, et il demanda un congé pour six années; mais son intention n'était pas de revenir. » Justel avait d'ailleurs eu à se plaindre des pasteurs et des anciens de Charenton. En 1684, Bayle se félicitait de ce que Justel était venu chercher un refuge dans son voisinage. « J'espère, dit-il dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, que M. Justel, qui demeure présentement à Londres, et qui est si curieux, si savant, si instruit de tout ce qui regarde la république des lettres, et si enclin à contribuer à la satisfaction du public, nous apprendra bien des choses qui feront beaucoup d'honneur à notre entreprise. » Justel s'était marié à l'âge de cinquante-six ans, avec une proche parente, et ne laissa que de jeunes enfants : l'université d'Oxford fut la marraine de l'un d'eux. On a de Justel : *Bibliotheca Juris Canonici veteris in duos tomos distributa : quorum unus canonum ecclesiasticorum codices antiquos, tum græcos, tum latinos, complectitur; alter vero insigniores Juris Canonici veteris Collectores græcos exhibet, ex antiquis codd. mss. Bibliothecæ Christ. Justelli; horum major pars nunc primum in lucem prodit, cum versionibus latinis, præfationibus, notis et indicibus; opera et studio Gul. Voelli et Henr. Justelli;* Paris, 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil contient: *Codex Canonum Ecclesiæ universæ, gr. et lat.; Codex Dionysii Exigui latinus; Codex Carthaginiensis Ecclesiæ; Breviarium Fulgentii Ferrandi ac Cresconii; Martini Bracarensis Collectio Canonum Orientalium; Cresconii Concordia Canonum; Græci Canonum Collectores; Joannes Antiochenus, Joannes Scholasticus, Alexius Aristenus, Simeon Logotheta, Photius cum Commentario et Paratitlis Balsamonis; Varia Synodica, cum notis variorum.* Barbier attribue à Henri Justel : *Recueil de divers Voyages faits en Afrique et en Amérique*, par le père Ligon, le père Tellès et de Laborde, le tout traduit de l'anglais, et publié par les soins de Henri Justel; Paris, 1674, 1684, in-4°. Le bibliographe anglais Watt indique trois communications faites par Justel à la Société royale de Londres, en 1686, une entre autres au sujet d'une machine fumivore. Chauffepié a imprimé deux lettres de Justel au ministre Jurieu; l'une traite de la sorcellerie. On en trouve trois autres, adressées à Bayle, dans la *Bibliothèque raisonnée*, et une autre a été publiée par Colomiès. L. L—T.

Chauffepié, *Nouv. Dict. Histor. et Crit.* — Sax, *Onomast.* — Dupin, *Biblioth. des Auteurs Ecclés.* — Le père Simon, *Lettres choisies*, avec des notes de son neveu, Bruzen de La Martinière. *Biogr. Britann.*, suppl. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.* — Haag, *La France Protestante.*

JUSTI (*Jean-Henri-Gottlob*), économiste allemand, né à Brüken, en Thuringe, au commencement du dix-huitième siècle, mort Custrin, le 20 juillet 1771. Il étudia à Iéna, et servit dans l'armée prussienne. Fait prisonnier par les Autrichiens, il parvint à s'échapper, et se réfugia à Leipzig, où il se mit à écrire divers ouvrages et devint professeur d'éloquence et d'économie politique au *Theresianum* de Vienne, place qu'il perdit bientôt. En 1758 il partit pour Copenhague, et il y obtint l'emploi d'inspecteur des colonies. Puis il vint à Berlin, et y fut nommé directeur

des mines du royaume. Mais en 1768 il fut destitué pour détournement de deniers à lui confiés; il était détenu en prison à Custrin, lorsqu'il mourut, avant la fin de l'instruction dirigée contre lui.

Sa fille *Amélie*, qui épousa plus tard le docteur Holst, était une femme d'une instruction si étendue, que l'université de Kiel lui envoya le diplôme de docteur en philosophie. Elle a écrit : *Bemerkungen ueber die Fehler unserer modernen Erziehung* (Remarques sur les Défauts de notre Éducation moderne); — *Ueber die Bestimmung des Weibes zur höheren Geistesbildung* (Sur la Destination de la Femme pour la Culture Intellectuelle supérieure); Berlin, 1807, in-8°. Née en 1758, Mme Holst est morte en 1829. Sur sa vie et ses ouvrages, *Voy.* Sehindel, *Teustche Schriftstellerinnen* et le *Neuer Necrolog der Teustchen*, septième année.

On a de Justi : *Staatswirthschaft, oder systematische Abhandlung aller oekonomischen und cameral Wissenschaften* (Economie politique, ou système de toutes les sciences qui concernent l'administration financière); Francfort et Leipzig, 1755, in-8°; ibid., 1759, 2 vol., in-8°; — *Entdeckte Ursachen von dem verderbten Münzwesen* (Causes évidentes de la Corruption du Système monétaire); Francfort et Leipzig, 1755; critique judicieuse des mesures prises alors par quelques princes pour diminuer la valeur du numéraire; le roi de Prusse et le duc de Wurtemberg étaient attaqués avec violence dans cet ouvrage : lorsque Justi vint en 1758 dans le pays du duc, ce dernier le fit garder en prison pendant quelque temps; — *Grundsaetze der Polizeywissenschaft* (Principes de la Science de la Police); Gœttingue, 1756, 1759, in-8°; et 1782; — *Grundriss des gesammten Mineralreichs* (Principes de l'ensemble de la Minéralogie); 1756, in-8° : dans cet ouvrage l'auteur attaque avec violence, et sans raison, presque tous les minéralogues; — *Vollständige Abhandlung von den Manufakturen und Fabriken* (Traité complet des Manufactures et des Fabriques); Copenhague, 1758-1761, 3 vol., in-8°; Berlin, 1789, 2 vol., in-8°; — *Fabeln und Erzählungen* (Fables et Contes); Cologne, 1759, in-8°; — *Scherzhafte und satyrische Schriften* (Écrits badins et satiriques); Berlin, 1760-1765, 3 vol. in-8°; — *Œkonomische Schriften* (Écrits sur l'Économie politique); Berlin, 1760-1761, 2 vol. in-8°; — *Moralische und philosophische Schriften* (Ouvrages de morale et de philosophie); Berlin, 1760-1761, 2 vol., in-8°; — *Historische und juristische Schriften* (Écrits historiques et juridiques); Francfort, 1760-1761, 2 vol. in-8°; — *Gesammelte politische und Finanzschriften* (Recueil d'ouvrages de politique et de finance); Copenhague, 1761-1764, 3 vol. in-8°; — *System des Finanzwesens* (Système des Finances); Halle, 1766, in-4°. Justi a encore publié de nombreux mémoires sur divers sujets d'économie politique et de droit public, ainsi que sur quelques points d'histoire naturelle et d'industrie. E. G.

Précis sur la Vie de M. Justi (dans les *Observations sur la Physique de Rozier*, année 1777. — Bechmann, *Physikalisch-Œkonomische Bibliothek*, t. X, p. 458. — Hœck, *Lebensbeschreibungen barühmter Kameralisten*, t. I. — Adelung, *Suppl.* à Jöcher. — Meusel, *Lexikon der teutschen Schriftsteller*. — Ersch et Grüber, *Allg. Enc.* — Salzmann, *Denkwürdigkeiten aus dem Leben ausgezeichneter Deutschen*.

JUSTIN (Saint), philosophe et martyr, l'un des premiers apologistes du christianisme, naquit à Sichem, l'ancienne capitale de la Samarie, au commencement du deuxième siècle, et mourut à Rome, martyrisé, sous le règne de Marc Aurèle, vers l'année 167. Son père s'appelait Priscus et son grand-père Bacchius : ils étaient Grecs d'origine, et peut-être s'étaient-ils établis à Sichem avec la colonie romaine envoyée par Vespasien dans cette ville.

Justin reçut une instruction solide et variée, et comme beaucoup d'autres du même temps, Tatien, Athénagore, Hermias, il commença par cultiver la philosophie, et ne se donna à la religion nouvelle qu'après avoir traversé plusieurs systèmes, sans trouver nulle part l'aliment dont son esprit curieux et son âme ardente ne pouvaient se passer. Lui-même dans un de ses ouvrages nous a raconté l'histoire de son passage dans les écoles de philosophie et de son initiation au christianisme. « Animé du désir de savoir, et ne connaissant rien de plus précieux que la vérité, je me mis entre les mains d'un stoïcien. Je demeurai longtemps avec lui; mais, comme il ne me disait rien de Dieu, car il ne savait rien là-dessus, et ne pensait pas que cette science même fût nécessaire, je le quittai, et m'adressai à un autre, qu'on appelait un péripatéticien, homme qui avait une haute idée de sa pénétration. Après les premiers jours, il me demanda de fixer son salaire, afin qu'il pût tirer quelque profit de ses rapports avec moi. Pour cette raison, je le quittai, estimant qu'il n'était pas du tout philosophe. Cependant, comme j'étais impatient de connaître ce qui est l'objet propre et capital de la philosophie, j'allai trouver un fameux pythagoricien, personnage très-enflé de sa sagesse. Je m'entretins avec lui et lui demandai qu'il voulût bien me donner des leçons et me recevoir pour son disciple. Eh quoi! dit-il, tu as sans doute étudié la musique, l'astronomie et la géométrie? Tu ne penses pas assurément arriver à la contemplation du beau et du bon en soi, qui est essentielle à la vie bienheureuse, sans avoir d'abord approfondi ces sciences, qui servent à détacher l'âme des choses sensibles et la préparent à l'intuition des objets intelligibles. Il insista sur ce point assez longuement; et, comme je lui avouai que j'ignorais ces sciences, il me ferma sa porte. Je ne souffrais pas médiocrement d'avoir vu s'évanouir ainsi toutes mes espérances, d'autant plus que je m'imaginais savoir quelque chose. Mais, réfléchissant au temps qu'il me faudrait passer à ces études, je ne pouvais

me laisser ainsi ajourner indéfiniment. Dans cet embarras, je me décidai à me rendre auprès des platoniciens; car ils avaient alors une grande vogue. Je me donnai donc à un savant renommé parmi les platoniciens, qui était arrivé depuis peu dans notre ville. Je faisais des progrès auprès de lui, et chaque jour je sentais que je gagnais infiniment dans sa société. La connaissance des choses incorporelles et la contemplation des *idées* donnait des ailes à ma pensée et ravissait mon esprit. En peu de temps je crus déjà être devenu un sage; et dans ma sotte présomption j'espérais arriver promptement à voir Dieu; car c'est la fin de la philosophie platonicienne. Un jour donc que, recherchant la solitude pour me livrer, loin du regard des hommes, à mes contemplations et m'entretenir de mes pensées, je me rendais sur le rivage de la mer, je m'aperçus que j'étais suivi par un vieillard d'un aspect vénérable, dont la figure respirait la douceur et la dignité. Je m'arrêtai, et, me retournant, je le regardai en face. — Et lui : Tu me connais? dit-il. — Nullement, répondis-je. — Pourquoi donc me regardes-tu de la sorte? — Je m'étonne, repris-je, de voir que tu as suivi le même chemin que moi, car je ne m'attendais pas à rencontrer quelqu'un ici. — Je suis inquiet, dit-il, du sort de plusieurs de mes amis qui sont partis en voyage; je venais voir si je n'en trouverais pas quelques-uns par ici. Mais toi, que fais-tu en ce lieu? — Je me plais à ces promenades solitaires pendant lesquelles je puis sans obstacle m'abandonner à la méditation; aucun lieu n'est plus favorable au recueillement (1). »

La conversation ne tarda pas à s'engager entre Justin et le vieillard. Ce dernier lui demanda pourquoi il ne s'adonnait pas plutôt à l'*action* qu'à la *réflexion*. Justin répondit que sans philosophie il n'y avait rien dans l'homme qui fût sain et agréable à Dieu. Tout le monde, ajouta-t-il, devrait s'occuper de philosophie et la regarder comme l'affaire la plus importante et la plus honorable, la préférer à tout, et n'attacher de prix aux autres qu'à porportion qu'elles se rapprochent plus ou moins de la philosophie. Le vieillard exprima alors le désir de savoir quelle idée Justin se faisait de la philosophie, et celui-ci répondit que c'était la science de l'être, la connaissance du vrai, et que le prix de cette science était la vie bienheureuse. Interrogé par le vieillard sur ce qu'il entendait par Dieu, il dit que Dieu était la cause et le fondement éternel et immuable de toutes choses. Le vieillard jugea par ses réponses que ce jeune homme avait l'âme susceptible de recevoir des idées élevées, et s'en réjouissant, il voulut lui faire comprendre que sa philosophie n'était pas aussi certaine qu'il le pensait et le préparer par là à embrasser le christianisme. Justin se vantait, à la manière

(1) Saint Justin, *Dialogue avec Tryphon*, au commencement (tome I[er], part.; 2[e] édit., ch. Théo. Otto, Iéna, 1848).

des platoniciens, de contempler les choses divines par le regard de l'intelligence. Est-il donc possible, reprit le vieillard, de voir Dieu si l'intelligence n'est pas illuminée par le Saint-Esprit? Justin répondit que Platon ne l'entendait pas autrement : que la cause ineffable de toutes choses, le beau et le bien en soi, l'être innommable et au-dessus de toute essence ne saurait être perçu que par cette partie de l'homme qui lui ressemble et par l'amour qu'on lui porte. Le vieillard éleva ensuite contre le système platonicien plusieurs objections, qui laissèrent des doutes dans l'esprit de Justin. A quel guide faut-il donc s'adresser, dit-il, si Pythagore et Platon nous égarent? Le vieillard le renvoya aux Prophètes : eux seuls ont vu le vrai et l'ont annoncé aux hommes, sans scrupule, sans crainte, sans vanité, par la seule inspiration de l'Esprit-Saint.... « Prie donc avant tout que les portes de la lumière s'ouvrent devant toi; car il n'est personne qui puisse connaître et comprendre la vérité que par la grâce de Dieu et de son Christ (1). »

Ce long passage du dialogue de saint Justin avec le Juif Tryphon est fort curieux à plusieurs titres. D'abord c'est le renseignement le plus étendu que nous possédions sur les études et la direction d'esprit de Justin. Il nous apprend ensuite qu'à cette époque le christianisme, loin d'avoir en face de la philosophie profane cette position hostile et agressive qu'il prit plus tard, la considérait comme son alliée et son introductrice naturelle. Enfin nous pouvons induire de là que la foi chrétienne, qui dès le principe s'était répandue dans les classes infimes de la société, parmi ceux qui avaient plus besoin d'espérances et de consolations que de science et de convictions raisonnées, commençait à envahir les régions supérieures, à disputer à la philosophie l'empire des âmes, et à faire des conquêtes plus utiles et plus glorieuses. Justin en effet unit en lui deux hommes : il est philosophe et chrétien. C'est la philosophie qui le conduisit au christianisme. Il devint chrétien sans cesser d'aimer et de pratiquer la philosophie. On sait qu'il en conserva les insignes, et couvrit du manteau platonicien un disciple du Christ. Tant s'en faut même que la philosophie soit pour Justin l'opposé du christianisme, qu'il se sert du mot de philosophie pour le désigner : il l'appelle la philosophie barbare (ἡ φιλοσοφία βάρβαρα). C'est une philosophie plus large et plus compréhensive que la philosophie grecque ou romaine : elle est faite pour tous les hommes et leur convient à tous. La science profane n'est pas méprisable sans doute, mais l'obscurité y est mêlée à la lumière; elle ne contient que quelques rayons épars de la vérité. Cette science nouvelle est la lumière, la vérité complète et absolue. Le voyage que saint Justin fit à travers toutes les sectes nous paraît comme une marche ascendante vers le

(1) *Dialogue avec Tryphon*, p. 31.

christianisme. La dialectique de Platon en est pour ainsi dire la dernière étape et le mène au seuil même du christianisme. Un pas de plus, et il est chrétien, sans croire nécessaire de brûler ce qu'il a adoré. D'autres auront des anathèmes contre les vanités et les audaces de la philosophie; Justin nous raconte naïvement que la doctrine de Platon le transportait. D'autres s'évertueront à ravaler la raison humaine, accuseront son impuissance et sa stérilité : Justin la regarde comme une émanation même de l'intelligence divine, et comme un témoignage de la présence du Christ lui-même dans l'âme humaine. La conversion de saint Justin n'a donc pas le caractère d'une rupture violente avec la philosophie et avec la raison. C'est, au contraire, la dernière démarche de la philosophie et le dernier effort d'une raison incomplétement éclairée jusque alors. « Pour, moi, dit-il, en effet, je me fais gloire d'être chrétien, non pas que la doctrine de Platon soit contraire à celle du Christ, mais parce qu'elle ne lui est pas en tout semblable, non plus que celles des autres, poëtes, stoïciens, historiens. En tant qu'il a parlé conformément à cette parcelle de raison divine répandue partout, et dont il participait, chaque philosophe a bien parlé. Mais s'étant contredit lui-même dans les questions les plus importantes, aucun ne paraît avoir atteint la science sublime et la vérité parfaite et irréfutable (1). » Ainsi la philosophie est une révélation de la *Raison* (λόγος) divine, mais une révélation partielle, altérée et troublée par le mélange des idées et des passions humaines : le christianisme est l'apparition de la Raison elle-même (2) dans l'humanité, sa révélation pure et parfaite. Une autre cause qui porta Justin à embrasser le christianisme est le spectacle du courage et de la fermeté que les chrétiens déployaient devant les supplices. « Et moi, dit-il, lorsque j'étais attaché à la doctrine de Platon, et que j'entendais résonner partout les accusations portées contre les chrétiens, et que je les voyais braver intrépidement la mort et tous les périls, je ne comprenais pas qu'il fût possible qu'ils vécussent dans le crime et au sein des voluptés. Quel est donc, en effet, le débauché, l'intempérant, l'homme qui met au nombre des biens les plaisirs de la chair et les voluptés, qui consentît à se priver par la mort de tous ces biens, au lieu de demeurer dans cette vie, et n'essayât d'échapper aux magistrats, au lieu de se livrer lui-même à la condamnation (3). »

Saint Justin avait trente ans quand il se fit chrétien. Il lut et médita les livres sacrés, et se voua dès lors à la propagation et à la défense de la foi nouvelle. Le costume de philosophe qu'il conserva lui permit de converser avec sécurité sur les questions philosophiques et religieuses. On ne peut affirmer avec certitude qu'il ait été ordonné prêtre. Il a pu se donner lui-même ou recevoir des fidèles la mission d'annoncer et de répandre l'Évangile sans avoir reçu l'ordination régulière. Il fut, suivant l'expression de Neander, un évangéliste voyageur sous le manteau de philosophe (1). Si les actes de son martyre étaient authentiques, il en résulterait que, lorsqu'il demeurait à Rome, une partie de ceux qui entendaient le grec venaient recueillir ses enseignements.

Le christianisme jusqu'alors avait été attaqué par la violence plus que par les écrits. Les empereurs avaient lancé contre lui des édits de persécution, les philosophes ne lui avaient pas encore fait l'honneur de leurs critiques : ils semblaient mépriser cette « doctrine ennemie de la lumière qui cherchait ses disciples dans les bas-fonds de la société » : ils l'accusaient de « fuir les savants et de s'adresser de préférence aux esclaves, aux femmes, aux vieillards, et aux enfants, à tous ceux dont l'intelligence, trop faible ou trop peu exercée, est accessible aux plus grossières superstitions. » L'épicurien Celse le premier prit la plume et écrivit son *Discours véritable*. C'est le premier ouvrage de polémique contre le christianisme. Il fut composé sous le règne d'Adrien. Les deux premières Apologies, celle de Quadratus et celle d'Aristide, sont du même temps. Elles ne sont pas venues jusqu'à nous, si ce n'est un court fragment de la première.

Ces apologies suspendirent un instant la persécution. Elle recommença dans les dernières années du règne d'Adrien ; elle sévissait encore lorsque saint Justin, alors à Rome, écrivit sa première apologie adressée à l'empereur Antonin le Pieux, à son fils adoptif, au sénat et au peuple Romain. Marc Aurèle n'y est pas nommé comme césar, d'où on peut conclure que cette apologie fut composée avant l'année 139, époque où il fut élevé à cette dignité.

Cette apologie respire d'un bout à l'autre une noble indépendance. C'est un philosophe qui s'adresse à des philosophes, et qui semble parfois leur faire la leçon : « Vous vous entendez partout appeler princes, philosophes, gardiens de la justice et amis de la science : vos actes feront voir ce qu'il en est. Nous ne voulons pas, en effet, vous flatter par cet écrit, mais vous demander justice suivant la plus exacte raison, et vous prier de n'écouter ni les préjugés, ni la complaisance pour les superstitieux, ni la passion, ni les faux bruits semés depuis longtemps, pour rendre des jugements qui vous nuiraient à vous-mêmes. Car, pour nous, nous pensons que personne ne nous peut faire du mal tant qu'on ne pourra nous convaincre d'être des hommes méchants et criminels ; vous pouvez nous tuer, mais vous ne pouvez nous nuire (2). » Le chrétien se souvient

(1) *Apologie II*, t. I, part. Ire, p. 201.
(2) Voyez l'article *Jean* (saint), où il a été établi que parmi les nombreuses significations du mot λόγος les interprètes ont précisément choisi la moins exacte : *Verbe*, au lieu de *Raison*.
(3) *Apologie II*, t. I, part, Ire, p. 197.

(1) Neander, *Hist. de l'Église*, t. I.
(2) *Apolog.*, § 2, p. 12, 14.

ici de son ancien maître Socrate. Ce n'est pas la première fois, ajoutait-il, que la vérité et l'innocence sont opprimées. « Lorsque Socrate, avec la puissance de sa raison et la force de la vérité, tenta de dévoiler l'erreur et d'éloigner les hommes des démons, ceux-ci, par la malignité de leurs adorateurs, ont fait tuer Socrate comme athée, impie, et introduisant des divinités nouvelles. Ces démons agissent de la même manière contre nous ; car ce n'est pas seulement au milieu des Grecs que la Raison (λόγος) a fait, par l'organe de Socrate, de semblables révélations, mais aussi au milieu des barbares. Elle a parlé, revêtue d'une forme, faite homme et appelée Jésus-Christ (1). On nous appelle aussi des athées. Oui, nous le sommes en effet, s'il s'agit de ceux qu'on nomme des dieux, mais non s'il s'agit du Dieu très-vrai, père de toute justice, de toute pureté et de toute vertu, l'être infiniment bon. Nous adorons aussi ce Fils qu'il nous a envoyé et qui nous a instruits, et l'armée des bons anges, ses satellites et ses compagnons, et l'Esprit prophétique. Devant eux nous nous prosternons, les vénérant avec vérité et raison, et transmettant sans envie cette croyance telle que nous l'avons reçue à tous ceux qui veulent s'éclairer (2). On ne peut punir les chrétiens pour leur nom. C'est faire profession de vertu que de le porter (3). Si quelques chrétiens ont été convaincus de crimes, il ne s'ensuit pas que tous soient coupables. Est-ce donc que les chrétiens conspirent contre l'État ? Quand nous disons que nous attendons un royaume, ce n'est pas un royaume humain, mais le royaume de Dieu. Est-ce donc que nous menaçons l'ordre et la morale publique ? Dire que rien n'échappe à l'œil de Dieu, qu'il voit le méchant, l'avare, le perfide, comme le vertueux et le juste, et donne à chacun selon ses œuvres, la vie ou le supplice éternel, n'est-ce pas inviter à la vertu et détourner du crime ? Si tout homme était persuadé que Dieu sonde les secrets de nos pensées, peut-être l'imminence du supplice lui ferait pratiquer la vertu. — Personne n'est plus que nous exact à payer l'impôt : nous reconnaissons volontiers votre puissance, nous adorons seulement un seul Dieu et croyons à l'immortalité qu'il nous a promise. — Avec les démons nous avons abandonné les débauches, l'ambition, l'insatiable avidité, nous avons dit adieu aux meurtres et aux larcins ; nous partageons avec les pauvres tout ce que nous possédons, nous prions pour nos ennemis et pour ceux qui nous persécutent. »

(1) *Apolog. I*, § 5, p. 12, 14.

(2) *Apolog. I*, § 6, p. 16-18.

(3) Χριστιανοὶ γὰρ εἶναι κατηγορούμεθα, τὸ δὲ χρηστὸν μισεῖσθαι οὐ δίκαιον. (*Apolog.*, I, § 4, p. 10). C'est une question fort controversée de savoir si le mot χριστανοί doit être lu χρηστιανοί, comme quelques écrivains anciens l'écrivaient (Lucien et Suétone, entre autres). Si oui, il y a là un jeu de mots peu digne du saint martyr. S'il faut lire χριστιανοί, on ne comprend pas très-bien le rapport de ces deux idées : « Nos adversaires devraient être punis de nous accuser d'être chrétiens, car il est contre la justice de haïr ce qui est bien. » Sylburgius, Langus et Grabius veulent qu'on lise χρηστιανοί. Alors même qu'on laisserait subsister le mot χριστιανοί, le rapport de ce mot avec le mot χρηστόν, très-marqué déjà et que la prononciation rendait plus manifeste encore, ainsi le caractère des chrétiens ont peut-être pu donner à saint Justin le droit de revendiquer pour le chrétien le nom de la vertu même. Au reste, la prononciation *Chrestus, Chrestianus* n'est pas universelle dans l'antiquité. Tacite, Pline, Celse, Flavius Vopiscus, Lucien lui-même dans son Protée, disent *Chrestus* et *Christianus*.

Saint Justin défend la doctrine chrétienne en montrant sa parenté avec ce que la philosophie a produit de plus excellent. « Pourquoi, quand nous émettons certains dogmes enseignés par vos poëtes et vos philosophes, et d'une manière plus haute et plus divine qu'eux tous, et seuls en apportant des preuves, pourquoi sommes-nous de toutes parts en butte à des haines injustes ?.. Quand nous disons que Dieu a tout produit et tout ordonné, nous exprimons une pensée de Platon ; quand nous affirmons que le monde sera la proie des flammes, nous sommes d'accord avec les stoïciens ; que les âmes des méchants conservent la sensibilité après la mort et qu'elles sont châtiées pour leurs crimes, tandis que celles des justes évitent les supplices et jouissent de la félicité, nous répétons ce qu'ont dit vos poëtes et vos philosophes ; que les hommes ne doivent pas honorer d'un culte ce qui est inférieur à eux-mêmes, nous ne faisons que rappeler ce qu'a dit le poëte Ménandre et plusieurs autres qui ont exprimé la même idée, et ont dit que l'artiste est supérieur à son ouvrage (1). De même encore tout ce que nous disons du Fils de Dieu, de sa génération, de sa nativité, de sa croix, de ses miracles et de son ascension trouve une excuse dans les fables des poëtes. Quand nous appelons Jésus-Christ la Raison de Dieu, nous ne faisons que lui appliquer la dénomination appliquée à Mercure... Si on dit qu'il a été crucifié, en cela même il ressemble à tous ceux des fils de Jupiter qui, selon vous, ont eu des tourments à souffrir. Il est né d'une vierge. Il a cela de commun avec Persée. Il guérissait les boiteux, les paralytiques et les infirmes, il ressuscitait les morts ; c'est ce que vous racontez d'Esculape (2). »

C'était une manière ingénieuse et adroite en même temps de défendre le christianisme que de l'appuyer ainsi sur la philosophie et la théologie païennes ; mais il n'était pas sans péril de marquer de la sorte l'origine humaine de cette religion, qui se glorifiait d'être nouvelle et se fondait sur une révélation spéciale. Aussi est-ce à des emprunts faits aux livres sacrés de l'Ancien Testament que Justin attribue tout ce que les philosophes et les poëtes païens ont dit de bon et de conforme à la doctrine chrétienne : il estime cependant que la raison humaine participe na-

(1) *Apolog. I*, § 20, p. 52.

(2) *Apolog. I*, § 21, p. 54, 56.

turellement de la Raison divine. Voici ses propres paroles : « *Ceux qui ont vécu d'une manière conforme à la raison sont chrétiens, eussent-ils même passé pour athées. Tels furent chez les Grecs Socrate, Héraclite et ceux qui leur ressemblent; chez les barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Élie et beaucoup d'autres, dont il est inutile de signaler les actions et de citer les noms. Ceux, au contraire, qui ont vécu d'une manière contraire à cette raison ont été vicieux, ennemis du Christ et meurtriers de ceux qui vivaient selon la raison. Ceux donc qui ont vécu ou vivent selon la raison sont des chrétiens intrépides et inaccessibles à la crainte* (1) ». Il s'en faut de beaucoup, comme on le voit, que saint Justin ait condamné au feu éternel les grandes âmes qui avant l'avénement du Christ ont vécu dans la pratique du bien et la recherche de la vérité. Il ne craint pas de leur donner le nom de chrétiens; et ce n'est pas par politique sans doute, mais c'est qu'il pensait que jamais l'humanité n'avait été délaissée par Dieu, et qu'avant même que la pleine lumière de l'Évangile eût brillé dans le monde, la raison humaine l'éclairait déjà, quoique imparfaitement. Le Christ vint achever et non contredire cette révélation naturelle, qui jamais n'avait fait défaut aux hommes. La méthode d'opposer la foi à la raison et de rabaisser celle-ci comme une ouvrière d'erreurs est inconnue des apologistes grecs du second siècle. Justin, Tatien, Athénagore, Théophile honorent la philosophie, recueillent ses enseignements, et ne craignent pas de proclamer qu'elle est souvent l'organe de la vérité.

L'apologie de saint Justin se termine par d'intéressants détails sur les coutumes et les rites des premiers chrétiens : « Après la cérémonie de l'ablution, l'initié est conduit dans le lieu où sont rassemblés ceux que nous nommons nos frères. Là des prières sont dites en commun. Puis nous nous saluons du baiser de paix ; ensuite on apporte à celui qui est le chef des frères du pain, du vin et de l'eau. Il les prend et glorifie le Père de toutes choses au nom du Fils et de l'Esprit-Saint, et offre des actions de grâces. Alors les diacres distribuent à chacun des assistants le pain, le vin et l'eau sur lesquels les actions de grâces ont été dites, et ils en portent aux absents.......... Ceux qui sont dans l'abondance donnent ce qu'ils veulent, et la collecte est remise entre les mains de celui qui préside. Avec cet argent il assiste les veuves, les orphelins, les malades, les indigents, les prisonniers et les étrangers, et vient au secours de toutes les misères. C'est le jour du Soleil que nous nous réunissons de la sorte, car c'est le jour où Dieu a débrouillé le chaos et créé le monde, et c'est le jour où Jésus-Christ Notre Sauveur est ressuscité (1) d'entre les morts. Que si cette conduite vous paraît raisonnable, respectez-la. Si vous n'y voyez qu'un jeu, méprisez-la comme un jeu; mais ne frappez pas comme des ennemis et des coupables des gens qui n'ont fait aucun mal; car nous vous déclarons que vous n'éviterez pas le jugement de Dieu si vous persévérez dans cette injustice. Pour nous, nous dirons d'une seule voix, que la volonté de Dieu soit faite (2) ».

(1) *Apolog. I*, § 46, p. 110.

Il semble que cette apologie des chrétiens fit effet sur l'empereur; car le règne d'Antonin fut un temps de trêve et de repos pour l'Église naissante. Justin, peu de temps après l'avoir écrite, quitta Rome, et fit un voyage en Asie. A Éphèse il rencontra un savant Juif, nommé Tryphon, et institua avec lui la controverse qui est venue jusqu'à nous sous le titre de *Dialogue avec le Juif Tryphon*. Cet entretien, dont on ne saurait fixer la date précise, est l'ouvrage le plus considérable de saint Justin, et une nouvelle défense de la doctrine chrétienne. Eut-il lieu, en effet, à Éphèse et sous cette forme? Quelques critiques en ont douté et n'ont vu là qu'un cadre. La simplicité d'exécution qui frappe dans cet écrit suffit-elle pour lever les doutes? Mœlher le pense. Et quoi de plus vraisemblable en effet que ces discussions entre un païen récemment converti, animé par conséquent d'un vif esprit de prosélytisme et encore à moitié philosophe, et ses amis de la veille?

Après la mort du pacifique Antonin, la persécution recommença. Saint Justin était de retour à Rome; objet de la haine des philosophes et surtout d'un certain cynique nommé Crescent, il composa une seconde apologie pour les chrétiens, qu'il adressa au sénat de Rome, probablement entre 161 et 166. « Et moi aussi, dit-il au commencement, j'attends la mort de ceux qui nous poursuivent et surtout de ce vain Crescent, si indigne du nom de philosophe; car il nous accuse de ce qu'il ignore, et crie, pour plaire au peuple abusé, que les chrétiens sont des impies et des athées. »

Saint Justin reprend avec plus de force dans cette seconde apologie une idée déjà présentée dans la première, et qui devait, à ce qu'il semblait, avoir une grande prise sur un empereur philosophe. « On hait les chrétiens, on les poursuit, on les tue. De même, tous ceux qui, avant l'incarnation du Christ, ont entrepris d'étudier et de pénétrer la vérité ont été entraînés au tribunal comme impies et téméraires. Socrate, le plus ferme d'entre eux tous, a été persécuté comme nous, comme nous accusé d'introduire des divinités nouvelles, et de ne pas croire aux dieux de l'État. *Socrate encore n'apportait pas toute la vérité. Il ne connut le Christ qu'en partie;* car c'était et c'est la Raison qui est répandue partout; cette Raison qui par l'organe des Prophètes a prédit l'avenir; qui, après avoir été revêtue de la

(1) *Apolog. I*, § 67, p. 129, 160.
(2) *Apolog. II*, § 3, p. 174.

forme humaine fut le messager de notre doctrine, qui a eu pour disciples non-seulement des hommes lettrés, mais des artisans, des ignorants, qui ont méprisé la gloire, la crainte et la mort; tandis que personne ne crut à Socrate au point de donner sa vie pour sa doctrine (1). » — On accusait les chrétiens de crimes monstrueux, de débauches inouïes. Saint Justin, dans son indignation, retourne ces accusations contre les païens. « Et pourquoi, dit-il, si ces crimes étaient vrais, ne nous en vanterions-nous pas? Tuer un homme ne serait-ce pas célébrer les mystères de Saturne? déshonorer des enfants, se livrer à la débauche et commettre des incestes, ne serait-ce pas imiter Jupiter?... Plût au ciel que quelqu'un s'écriât d'une voix tragique : Rougissez, vous, rougissez d'attribuer à des hommes innocents ce que vous commettez au grand jour, et de reprocher à des hommes sans tache des actions qui sont propres à vous et à vos dieux (2). »

Cette généreuse colère de Justin lui coûta la vie. Il fut exécuté vers l'année 167.

Ce qui caractérise Justin, c'est sa manière d'envisager et d'apprécier la philosophie profane. Le christianisme n'est pas à ses yeux une rupture violente avec la science profane. Il est l'achèvement et le perfectionnement de cette science. Dieu a toujours été connu de l'homme et éclairé sa raison. Les arts et les lettres profanes ne sont pas des œuvres de ténèbres et de pestilence : c'est le commencement de la sagesse, c'est la préparation à la vérité, dont le christianisme est la manifestation la plus pure et la plus complète expression.

Le style de Justin n'a rien de remarquable. Il ne manque pas en général de clarté, mais la chaleur, l'élégance et la grâce et aussi l'ordre et la méthode lui font presque toujours défaut.

Les seuls ouvrages de saint Justin dont l'authenticité soit incontestable sont ses deux *Apologies* et son *Dialogue avec Tryphon*. Les autres traités qu'on a imprimés sous son nom dans toutes les éditions complètes de ses œuvres sont évidemment apocryphes. Néander et Mœlher l'ont démontré péremptoirement, se fondant sur le peu de conformité qu'ils ont avec les *Apologies* ou le *Dialogue*, soit pour le fond des idées soit pour le style.

Eusèbe marque clairement que saint Justin avait composé un ouvrage sur l'unité de Dieu. Mais il est difficile de croire que cet ouvrage soit le *De Monarchia*. L'ouvrage de saint Justin contenait, en effet, au rapport d'Eusèbe, des preuves de l'unité de Dieu tirées des auteurs profanes et des Livres sacrés. Or, dans le *De Monarchia* il n'est pas question des Écritures Saintes. Faut-il dire que l'ouvrage nous est arrivé mutilé? L'hypothèse est commode, mais sans fondement.

(1) *Apolog. II*, § 10, p. 192.
(2) *Apolog. II*, § 12, p. 200.

Le traité Πρὸς Ἕλληνας (Discours aux Grecs), ne paraît pas non plus appartenir à saint Justin. D'abord, Eusèbe n'en fait pas mention; ensuite le style en est plus vif et plus élégant que celui des *Apologies* et du *Dialogue avec Tryphon*; enfin, la mythologie et la philosophie païennes, que saint Justin juge ordinairement sans haine et même avec une certaine sympathie, y sont attaquées avec une violence passionnée. On en peut dire autant du Λόγος παραινετικὸς πρὸς Ἕλληνας (Exhortation aux Grecs). Le plan méthodique, l'ordre qui règne dans la manière de présenter et d'enchaîner les idées, la rapidité et l'élégance continue du style, et aussi le point de vue d'où la philosophie grecque est jugée, tout cela est antipathique à Justin.

La *Lettre à Diognète*, quelquefois attribuée à saint Justin, est évidemment d'un autre temps et d'une autre main. Il y a dans cette lettre une élégance, une vivacité et comme un parfum attique fort étranger à la manière de saint Justin. L'auteur y parle des sacrifices des Juifs; or, on sait que depuis la destruction du temple de Jérusalem les Juifs n'offraient plus de sacrifices. L'auteur se donne comme un disciple des Apôtres; et il est difficile d'admettre que saint Justin ait de sa propre autorité pris ce titre vénéré. L'auteur oppose à la religion nouvelle le paganisme et le judaïsme, qu'il place pour ainsi dire dans une seule et même catégorie; au contraire, saint Justin dans ses *Apologies* oppose vivement la mythologie païenne et la sagesse juive.

Les autres écrits, intitulés : *Epistola ad Zenam et Serenum; Expositio rectæ Confessionis; Quæstiones et Responsiones ad Orthodoxos; Quæstiones Christianorum ad Græcos, et Græcorum ad Christianos; Confutatio quorumdam Aristotelis Dogmatum*, sont incontestablement des ouvrages supposés.

Nous avons perdu un certain nombre d'ouvrages de saint Justin, le *De Monarchia Dei*, le *Psaltes* dont le sujet nous est inconnu, un écrit contre le paganisme, dans lequel il traitait de la nature des démons; un traité historique sur la nature de l'âme humaine, un traité contre les hérésies et un en particulier contre Marcion. Justin parle de ces deux ouvrages dans sa première apologie. Eusèbe après avoir donné la liste des ouvrages de saint Justin, ajoute que plusieurs autres sont dans toutes les mains. Il serait difficile de les énumérer, et ce n'est pas le lieu de discuter l'authenticité douteuse de ceux qu'on lui a attribués.

La première édition grecque de saint Justin fut publiée par Robert Étienne, en 1551. — Henri Étienne y ajouta l'*Oratio ad Græcos* et la *Lettre à Diognète*; Paris, 1592-1595. Fred. Sylburg en donna une nouvelle, grecque-latine, avec remarques; Heildeberg, 1593. Cette édition fut réimprimée à Paris, avec les œuvres d'Athénagore, de Théophile d'Antioche, de Tatien et d'Hermias, en 1615 et 1636. Une autre édition parut à Wit-

temberg, en 1686, avec les commentaires de Kortholt sur les apologistes du second siècle. Enfin, en 1742 à Paris et en 1757 à Venise parut la grande et justement célèbre édition de Dom. Maran, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Grabe, Lang, Hutchin, Samuel Jebb, Styam Thirleby, Thalemann, ont donné à diverses époques et dans différents pays des éditions particulières de saint Justin. La meilleure traduction latine des œuvres de saint Justin est celle de Lange; Bâle, 1565. — Enfin, dans ces derniers temps M. J. Charles-Théodore Otto, dans son *Corpus Apologetarum Christianorum sæculi secundi*, a donné les œuvres complètes de saint Justin; Iéna, 1847-1848, 5 vol. in-8°. Le tome Ier (2 volumes) comprend les œuvres authentiques, les *deux Apologies* et le *Dialogue avec Tryphon*. — Le tome deux (3e volume) contient les œuvres apocryphes (*Opera addubitata*). Les deux volumes du tome 3e comprennent les œuvres supposées (*Opera subditicia*).

B. AUBÉ.

OEuvres de Justin, passim. — Eusèbe, *Hist.*, IV, V. — Dom Ceillier. — Tillemont. — Dupin, *Bibliot. des Auteurs Ecclésiastiques*. — Fleury, *Hist. Ecclésiastique*. — Néander, *Histoire de l'Église*. — Mœhler, *Patrologie*, traduit par Jean Cohen, t. I, p. 203 et suiv. — Charpentier, *Études sur les Pères de l'Église*, t. II. — Ritter, *Hist. de la Philosophie Chrét.*, t. I; et tous les historiens des premiers temps de l'Église.

JUSTIN (*Justinus*), historien romain, d'une époque incertaine, mais antérieur au cinquième siècle avant J.-C. Nous possédons un ouvrage intitulé *Justini Historiarum Philippicarum Libri XLIV*. L'auteur dans sa préface nous apprend que son ouvrage est entièrement emprunté à l'histoire universelle (*totius orbis historia*) composée en latin par Trogus Pompeius. Le nom de l'auteur de cet abrégé est douteux. Un manuscrit l'appelle *Justinus Frontinus*, un autre *M. Junianus Justus*, tandis que le plus grand nombre lui donnent le nom de *Justinus*. Sa date est incertaine. Les remarquables expressions qu'il emploie dans son VIIIe livre « Græciam etiam nunc et viribus et dignitate orbis terrarum principem », semblent indiquer que l'auteur vivait à une époque où l'empire byzantin d'Orient avait remplacé l'empire romain, c'est-à-dire au plus tôt dans le quatrième siècle. Les mots de la préface « Imperator Antonine », qui ne se trouvent dans aucun manuscrit, doivent être une interpolation des premiers éditeurs, qui, avec Isidore, Jornandès et Jean de Salisbury, confondaient Justin l'historien et Justin le Père de l'Église. Saint Jérôme est le plus ancien écrivain qui parle de Justin. On a souvent reproché à Justin de s'être fort mal acquitté de sa tâche d'abréviateur. Beaucoup d'événements importants sont omis ou à peine touchés en passant, tandis que des faits d'une moindre valeur sont traités longuement. Le blâme serait fondé si Justin avait voulu faire un abrégé de Trogue Pompée; mais tel n'était pas son projet. « Pendant le loisir dont je jouissais à Rome, dit-il, j'ai extrait de quarante-quatre livres qu'il a publiés tout ce qui m'a paru digne d'être connu, et, laissant de côté ce qui n'était pas d'une lecture agréable ou d'une instruction utile, j'ai fait du reste, pour ainsi dire, un humble bouquet de fleurs, dans le dessein de rappeler l'histoire grecque à ceux qui la savent et de l'apprendre à ceux qui l'ignorent. » Ainsi Justin ne prétend pas faire un abrégé systématique, mais une sorte d'anthologie (*breve florum corpusculum*) une collection d'élégants extraits de Trogue Pompée, dont il transcrit textuellement les plus beaux passages. Comme l'original est perdu, il est impossible de décider si les extraits ont été judicieusement choisis, et quelle part revient à Justin dans l'œuvre qui porte son nom. (*Voy.* Trogue Pompée.)

L'édition princeps de Justin fut publiée à Venise par Jenson; 1470, in-4°; une autre ancienne édition, qui parut à Rome sans date ni nom d'imprimeur, appartient, suivant les bibliographes, à la même année ou à l'année suivante. La première édition critique est de Marcus Antonius Sabellicus, Venise, 1490, 1497, 1507, in-fol. (avec Florus); elle fut surpassée par celle de Alde, Venise, 1522, in-8°, et surtout par celle de Bongars, Paris, 1581, in-8°. Depuis Bongars les meilleures éditions de Justin sont celles de Grævius, Leyde, 1683, in-8°; de Hearne, Oxford, 1705, in-8°; de Gronovius, Leyde, 1719, 1760, in-8°, dans la série des *Variorum*; de Frotscher, Leipzig, 1827, 3 vol. in-8°, et de Dübner, 1831. Il existe de nombreuses traductions de Justin dans les principales langues de l'Europe. La plus ancienne traduction anglaise parut à Londres, en 1564 et en 1570, sous le titre suivant : *Thabridge mente* (sic), *of the Histories of Trogus Pompeius, gathered and writhen in the laten tung, by the famous historiographer Justine and translated into English by Arthur Goldinge, a worke containig brefly great plentye of moste delectable historyes and notable examples, worthy not only to be read, but also to bee embraced and followed of al men. Newlie confered with latin copye, and corrected by the translator. Anno Domini* 1570. *Imprinted at London, by Th. Marshe*. On a dans la même langue les traductions de Codrington, Londres, 1654, in-12; de Thomas Brown, Londres, 1712, in-12; de Nicolas Bazley, Londres, 1732, in-8°; de John Clarke, Londres, 1732, in-8°, et de Turnbull, Londres, 1746, in-12. Les plus anciennes traductions françaises de Justin sont celles de Michel, dit de Tours, 1540, in-12, et de Claude de Seyssel, 1559, in-fol. L'abbé Paul en donna en 1774 une nouvelle, qui a été réimprimée en 1817. MM. Jules Pierrot et Boitard ont traduit Justin dans la Bibliothèque latine française de Panckoucke.

J.

Möller, *Dissertatio de Justino*; Altorf, 1684, in-4°; —

Zembsch, *Justinus, Trogi Pompeji epitoma*; Leipzig, 1804, in-8°. — Rzesinsky, *Commentat. de Justino Trogi Pompeji epitoma*; Cracovie, 1826, in-8°. — Smith, *General Biograph. Dictionary.*

JUSTIN Ier, *l'ancien*, empereur d'Orient, né en 450, régna de 518 à 527. Il était d'origine barbare, slave ou gothique, et né dans le village de Tauresium, en Dardanie. Ennuyé de l'humble profession de berger, qu'il exerçait depuis son enfance, il alla avec deux de ses jeunes amis chercher fortune à Constantinople, sous le règne de Léon. Sur sa grande taille et son apparence vigoureuse, on l'enrôla dans la garde. Son courage le fit bientôt remarquer. Il servit avec beaucoup de distinction dans les guerres contre les Isauriens et les Perses, et s'éleva successivement aux dignités de tribun, de comte, de sénateur, et enfin de commandant en chef de la garde. Il occupait ce poste sous le règne d'Anastase. On pensait que l'empereur désignerait pour lui succéder un de ses trois neveux. Mais Anastase hésitait à cause du peu de capacité des jeunes princes. Le premier ministre, l'eunuque Amantius, profita de l'embarras d'Anastase pour porter au trône sa créature Théodat. Il confia dans ce but de grandes sommes à Justin, et le chargea de gagner les troupes de la garde. Il croyait qu'un vieux et ignorant soldat qui, selon l'expression de Procope, ressemblait plus à Hercule qu'à Mercure, n'abuserait pas de sa confiance. C'était une grave erreur. Justin employa l'argent pour son propre compte, et lorsque Anastase mourut, le 10 juillet 518, la garde proclama empereur Justin et non Théodat. Justin ne savait ni lire ni écrire; mais son prédécesseur n'était guère plus instruit, et le peuple avait plutôt besoin d'un maître courageux que d'un prince savant. Le nouvel empereur eut le bon sens de comprendre qu'il était incapable d'administrer, et laissa la direction des affaires au questeur Proclus, homme d'État honnête et habile. Peu après son avénement, il prit le nom noble d'Anicius; quelques historiens pensent qu'il avait été antérieurement adopté par un membre de cette illustre famille. Amantius, furieux de s'être laissé duper par un soldat grossier et ignorant, conspira avec Théodat. Ils furent découverts, et mis à mort sous l'inculpation de haute trahison et d'hérésie. Beaucoup de leurs complices partagèrent leur sort. En 519 Justin, qui était un ferme adhérent de la foi orthodoxe, prit des mesures rigoureuses contre les eutychéens, et conclut avec le pape Honorius un arrangement qui rétablit pour quelque temps la bonne harmonie entre l'Église de Rome et celle de Byzance. En 520 il adopta son neveu Justinien, et lui confia une grande part du pouvoir suprême. Les premiers actes de Justinien furent sur le point d'amener une révolution. La faction des Verts, exaspérée de l'assassinat d'un de ses chefs, le Goth Vitalien, se livra à des violences que Justinien n'eut pas la force de réprimer, et qu'il dissimula à l'empereur. Justin finit cependant par en être informé, et chargea le préfet Theodatus de rétablir l'ordre dans la capitale. En même temps il termina, par une concession plus prudente qu'honorable, le différend qui s'était élevé entre lui et Théodoric, roi des Ostrogoths. Théodoric prétendait avoir le droit, comme maître de Rome, de nommer les consuls. Justin y consentit, et le roi des Ostrogoths conféra le consulat pour l'année 522 à Symmaque et à Boëce. Une querelle plus sérieuse ralluma la guerre entre l'empire d'Orient et les Perses. Le roi de Perse Cabadès revendiquait la Colchide et la Lazique; il désirait de plus que l'empereur adoptât son fils favori, Nushirwan ou Chosroès, depuis si célèbre. Proclus, qui prévit les dangers de cette adoption, décida Justin à refuser. Cabadès, irrité, envahit les provinces romaines du Causase. Bélisaire, dont le nom paraît pour la première fois dans l'histoire, fut envoyé contre lui. Quoique malheureux dans cette campagne, il n'en fut pas moins nommé gouverneur de la forteresse de Dara, sur les frontières de la Mésopotamie et de la Syrie. La guerre traîna pendant plusieurs années sans événements importants. En 525 un terrible tremblement de terre, coïncidant avec des inondations, renversa quelques-unes des plus belles villes de l'empire. Édesse, Anazarbe et Pompeiopolis en Asie, Corinthe et Dyrrachium en Europe, furent en grande partie ruinées. Mais rien n'égala le désastre d'Antioche. Le 26 mai 526, pendant la fête de l'Ascension qui avait attiré beaucoup de visiteurs dans la ville la plus peuplée de l'Orient, un violent tremblement de terre eut lieu, et causa presque instantanément un incendie général. L'invasion de ce double fléau fut si subite qu'une faible partie de la population put seule s'échapper; tout le reste périt écrasé sous les décombres, ou consumé par les flammes. Les historiens byzantins portent le nombre des victimes à deux cent cinquante mille. A cette nouvelle Justin ordonna la fermeture des théâtres, et fit faire des processions où il parut sans diadème et avec des habits de deuil. Il prit en même temps des mesures promptes et efficaces pour réparer le mal autant que possible, et consacra une somme de cinquante millions à la reconstruction d'Antioche. Au printemps de l'année 527, se sentant atteint d'une maladie mortelle, il associa Justinien à l'empire. Il mourut quelques mois après, le 1er août 527, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et fut enseveli dans l'église de Sainte-Euphémie, près de sa femme Euphemia, qui, non moins illettrée et grossière que lui, mais honnête et pieuse, ne s'était jamais mêlée des affaires publiques.

J.

Évagre, IV, 1-10, 56. — Procope, *Vandal.*, I, 9; *De Æd.*, II, 6, 7; III, 7; IV, 1; *Anecd.*, 6, 9; *Pers.*, I, 19; II, 15. — Théophraste, p. 141, édit. du Louvre. — Zonaras, vol. II, p. 58, etc. — Cedrène; p. 363. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*; t. VIII (édit. de saint Martin).

JUSTIN II, *le Jeune*, empereur d'Orient de 565 à 578. Il était fils de Vigilantia, sœur de

Justinien et de Dulcissimus. Justinien avait encore deux neveux, Baduarius et Marcellus, que leur incapacité excluait du trône, et deux petits-neveux, Justin et Justinien, fils de Germanus. Ces deux princes, héritiers des qualités de leur père, s'étaient signalés dans les guerres contre les Perses. Mais le fils de Vigilantia avait sur eux l'avantage de l'habileté. Tandis que ses cousins exposaient leur vie pour la défense de l'empire, Justin, revêtu de la dignité de curopalate, ou grand-maître du palais, restait à Constantinople, et faisait sa cour à Justinien. Il acheva de gagner l'empereur en épousant Sophie, nièce de l'impératrice Théodora. Justinien mourut dans la nuit du 13 novembre 565. Justin, retiré dans son appartement, dormait, lorsqu'on frappa à sa porte; c'était une députation du sénat qui venait le féliciter sur son avénement. Il se rendit en toute hâte au sénat. Là, après la lecture d'un document que l'on donna pour le testament de Justinien, on proclama Justin empereur. Dès qu'il fit jour, le nouveau prince se rendit à l'hippodrome, où l'attendait une foule immense. Il harangua le peuple, annonça une amnistie générale, et ordonna de payer immédiatement toutes les dettes de Justinien. Ces premières mesures, où il n'y avait à blâmer qu'un peu de précipitation, promettaient un bon règne; elles furent suivies d'un acte encore plus louable. Justin, quoique très-orthodoxe, rendit un édit de tolérance universelle. Toutes les personnes exilées pour cause de religion, excepté Eutychius, furent rappelées. L'Église jouit pendant cinquante ans d'une tranquillité telle que l'histoire byzantine n'en avait pas jusque-là fourni d'exemple. L'âge d'or semblait arrivé pour Constantinople et les provinces. Ces espérances furent promptement déçues. Justin avait eu raison de ne pas imiter en tout son prédécesseur, mais il eut tort de se jeter dans une réaction téméraire contre le règne précédent. La conduite de Justinien à l'égard des barbares avait été habile et prudente. Justin crut qu'un empereur devait montrer plus de fierté. Il reçut avec une hauteur déplacée l'ambassade que lui envoya le roi de Perse Chosroès, et excita dans le cœur de ce prince un ressentiment qui éclata bientôt après. Il se montra encore plus hautain avec les députés des Avares lorsqu'ils vinrent lui offrir leurs services, et demander les présents que Justinien avait l'habitude de donner à cette peuplade. « Je vous donnerai, leur dit-il, une leçon plus utile que tous les présents. Je vous apprendrai à vous connaître : retirez-vous; l'empire n'a pas besoin de vos armes; c'est à vous à respecter ses frontières : nous saurons bien les défendre. Les gratifications de mon père, que vous osez apparemment regarder comme un tribut, n'étaient que des gages qu'il payait à ses esclaves. » Il fallait soutenir cette jactance par des actes, et Justin se priva du général le plus capable de résister aux barbares; il fit tuer en 566 son cousin Justin qui commandait sur le Danube. Les nombreux amis du prince assassiné ne cachèrent pas leur indignation et furent cruellement punis. Justin avait prodigué les trésors de l'empire pour satisfaire les créanciers de Justinien; il en amassa de nouveaux par un système d'oppression et de rapacité qui dépassait même la tyrannie fiscale de son prédécesseur. A tant de motifs de haines étrangères et intérieures, il ajouta une mesure dont le résultat immédiat fut le démembrement de l'empire. Alboin, roi des Lombards, convoitait la conquête de l'Italie, et n'était retenu que par la crainte de Narsès qui commandait à Ravenne. Comme Narsès était dans un âge très-avancé, Alboin résolut d'attendre sa mort, et profita de ce retard forcé pour soumettre les Gépides. Dès lors chacun put prévoir la prochaine invasion de l'Italie. Justin aurait dû concentrer ses forces dans les plaines du Pô, et mettre ses trésors et ses soldats à la disposition de Narsès. Mais le vieux général était détesté de l'impératrice Sophie. Justin, écoutant les conseils de sa femme, ordonna à Narsès de revenir à Constantinople, et de rapporter le trésor public de Ravenne. Narsès représenta en vain le danger imminent de l'invasion lombarde; il s'attira un ordre plus pressant et une lettre insultante de l'impératrice. Dans sa colère il engagea Alboin à envahir l'Italie. Lorsqu'un peu plus tard il rétracta cette invitation coupable, il était trop tard (*voy.* NARSÈS) : les Lombards touchaient déjà aux défilés des Alpes. En 568 Alboin franchit les Alpes Juliennes avec ses Lombards, auxquels s'étaient joints les contingents des Bavarois, des Suèves, des Saxons et d'autres Germains. Longinus, successeur de Narsès, n'avait pas eu la précaution de fortifier les défilés des montagnes, et les barbares se précipitèrent comme un torrent dans les plaines de l'Italie septentrionale. La ville de Forum Julii succomba d'abord. Alboin en fit le chef-lieu d'un duché féodal (le Frioul), dont Grasulf fut le premier duc. Aquilée eut le sort de Forum Julii, et ses habitants fugitifs se réfugièrent dans les îles de la Vénétie. En 569 Alboin prit Mantoue, conquit la Ligurie, et le 5 septembre de la même année il entra dans Milan, où il fut couronné roi d'Italie. L'année suivante il s'empara d'une grande partie de l'Italie centrale, et fonda un second duché féodal, celui de Spolète, où Faroald régna sous sa suzeraineté. Une quatrième campagne refoula les Grecs jusque dans la péninsule du Bruttium, et amena la fondation du duché de Bénévent. Rome, Ravenne et d'autres portions de l'Italie résistèrent seules aux envahisseurs, et restèrent sous la domination impériale.

Tandis que la magnifique conquête de Justinien échappait aux Grecs, Justin se consolait dans les plaisirs, et abandonnait le gouvernement à sa femme et à ses ministres. L'empire venait de s'engager dans une guerre dangereuse

avec les Perses. Les Ibériens et les Persarméniens avaient offert de reconnaître la souveraineté de Justin, s'il consentait à les défendre contre Chosroès. L'empereur accepta, et la guerre commença en 572. Marcien, qui fut d'abord chargé de la diriger, trouva la frontière dégarnie. Il forma rapidement une armée, la renforça avec les contingents des tribus caucasiques, et mit le siége devant Nisibe. Chosroès vint avec cent mille hommes au secours de la place. Une bataille était inévitable, lorsque Marcien fut subitement rappelé à Constantinople et remplacé par Acacius. L'armée romaine se débanda sous ce général incapable, et les Perses ravagèrent la Syrie. Dara, le boulevard de l'empire, succomba après une longue résistance. La nouvelle de ces malheurs bouleversa l'esprit de Justin. Sujet à de fréquents accès de démence, incapable d'aucune affaire, il laissa tout le soin du gouvernement à l'impératrice Sophie. Les sanglantes dissensions des Lombards auraient permis de reprendre l'Italie, si l'empire n'avait eu à se défendre en Syrie et sur le Danube contre des ennemis redoutables. Dans ce danger, l'impératrice acheta la paix des Perses au prix de 45,000 pièces d'or. Elle conseilla ensuite à Justin d'adopter comme héritier Tibère, qui, avec de fort mauvais soldats, avait montré de grands talents militaires. L'empereur y consentit, et, au mois de décembre 574, il conféra à Tibère le titre de césar. Tibère aurait voulu attaquer les Lombards; mais la trêve conclue avec Chosroès ne comprenait pas l'Arménie, et il fallut porter de ce côté les forces de l'empire. Tibère parvint à rassembler une armée de cent cinquante mille hommes, recrutés parmi les barbares, et il la mit sous les ordres de Justinien, cousin de l'empereur. Justinien remporta en 576 une victoire complète sur Chosroès; mais il fut vaincu à son tour en 577, et remplacé par Maurice, commandant de la garde impériale. La guerre durait encore lorsque Justin, sentant sa fin prochaine, déclara Tibère empereur, le 26 septembre 578. Il mourut le 5 octobre suivant. Son règne fut une suite de malheurs, de fautes et de crimes. Deux actes seulement recommandent sa mémoire, le grand édit de tolérance et le choix de son successeur. J.

Corippus, *De Laud. Justini*. — Evagrius, V, 1-13. — Théophane, p. 198, etc — Cedrène, p. 388, etc. — Zonaras, vol. II, p. 70. — Glycas, p. 270. — Constantin Manassès, p. 68. — Joël, p. 173. — Paul Diacre, II, 5; III, 11, 12. — Théophylacte, III, 9. — Ménandre, dans les *Excerpta Legationum*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. X, édit. de Saint-Martin.

JUSTIN OUVVRIÉ. *Voy*. OUVRIÉ.

JUSTINE (*Flavia-Justina-Augusta*). *Voy*. VALENTINIEN.

JUSTINE (Sainte), née à Antioche, d'une famille chrétienne, et martyrisée à Nicomédie, en 304. Saint Cyprien, surnommé *le Magicien*, était alors païen et adonné aux sciences occultes. « Il épuisa, rapporte Photius, tous les secrets de son art diabolique pour corrompre la pudicité de la jeune vierge en faveur d'un ami. Il en devint éperdûment amoureux, et opéra pour son propre compte; mais l'inutilité de ses efforts lui fit ouvrir les yeux sur la faiblesse des démons. Il brûla ses livres de magie, et se convertit. » Il est probable que Justine lui tint compte de ce sacrifice, car, lors de la persécution de Dioclétien et de Maximien, ils furent arrêtés ensemble, et un juge, du nom d'Eutolme, sur leur refus de sacrifier devant les idoles, ordonna que Cyprien serait suspendu au chevalet et déchiré avec des ongles de fer, tandis que Justine serait fouettée avec des nerfs de bœuf. Le saint couple persévéra dans sa foi, et subit courageusement encore d'autres tourments. Eutolme, lassé de leur constance, les envoya à l'empereur Dioclétien, qui était alors à Nicomédie. Ce monarque les fit aussitôt décapiter sur les bords d'un ruisseau nommé Gallus, ou dans la petite ville de Gallica. Leurs corps furent portés à Rome, on ne sait pas trop comment; cependant, quelques siècles plus tard ils furent retrouvés auprès du baptistère de Saint-Jean de Latran. Les Grecs vénèrent ces martyrs le 2 octobre, et les Latins le 26 septembre. « On prétend, disent les PP. Richard et Giraud, que l'on a des reliques de sainte Justine à Toulouse, dans l'église consacrée sous son vocable, et ceux de Cyprien et Nicolas. » L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, a célébré les aventures de saint Cyprien et de sainte Justine en un poëme en trois chants. A. L.

Photius, *Bibliotheca*, cap. CLXXXIV. — Cyprien d'Antioche, *Confess*. — Grégoire de Nazianze, *Orationes*, n° XVIII. — Tillemont, *Mémoires Ecclésiastiques*, t. V. — Baillet, *Vies des Saints*, au 26 septembre. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques du troisième siècle*.

JUSTINE DE PADOUE (Sainte), patronne de Venise et de Padoue, était, selon les hagiographes, de cette dernière ville, et y souffrit le martyre, en 304, sous Dioclétien. Quelques auteurs la font périr sous le règne de Néron. Fortunat la met au nombre de « ces illustres vierges dont la sainteté et les triomphes ont fait l'honneur et l'édification de l'Église. Elle fut la gloire de Padoue, etc. » Dans son poëme sur saint Martin, Fortunat « recommande à ceux qui vont voir Padoue d'aller baiser respectueusement le tombeau de la bienheureuse martyre ». Cependant, il ne donne aucun détail sur ce prétendu martyre. Il ajoute « que Justine fut enterrée hors de la ville, par les soins de saint Prodocime, et qu'Opilion, préfet du prétoire et consul en 453, fit bâtir à Padoue une église en l'honneur de la la sainte ». Ses reliques, qui s'étaient perdues, furent retrouvées en 1177, et on les garde avec une grande vénération dans l'église qui porte son nom; cette église fut rebâtie en 1501; elle est, avec le monastère des Bénédictins, auxquels elle appartient, un des plus beaux édifices en ce genre. Dès 1417, il s'établit dans ce monastère

une réforme de l'ordre de Saint-Benoît, qui s'étendit dans diverses provinces d'Italie sous le nom de *Congrégation de Sainte-Justine de Padoue*. Une nouvelle réforme eut lieu, en 1498, par les soins de Luigi Barbo, sénateur de Venise, que le pape Alexandre VI créa le premier abbé de l'ordre. Le monastère du mont Cassin, ayant, en 1504, accepté cette réforme, le pape Jules II en fit le chef-lieu de la congrégation de Sainte-Justine.

Sainte Justine est, avec saint Marc, patronne de Venise, et son image était empreinte sur les monnaies de cette république. Suivant l'abbé Moréri « les actes du martyre de cette vierge sont récents et fabuleux »; néanmoins l'Église l'honore le 7 octobre. A. L.

Tillemont, *Histoire de la Persécution de Dioclétien*, art. 55. — Baillet, *Vies des Saints*, au 7 octobre. — Cavacio, *Historia Cænob. Sanctæ Justiniæ*, lib. IV et V. — Godescard, *Vies des Principaux Saints*, au 7 octobre. — Moréri, *Le grand Dictionnaire Historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*.

JUSTINGER (*Conrad*), chroniqueur suisse, mort en 1426. Il était, de 1411 à 1426, greffier de la ville de Berne, dont le grand conseil l'invita à écrire l'histoire. Justinger composa en allemand une chronique de Berne, qui, commençant à l'an 1152 et se terminant en 1421, est de la plus haute importance pour l'histoire suisse du moyen âge; car Justinger, loin de mériter les reproches d'inexactitude, que lui adresse Haller, dans le tome IV de sa *Bibliothek der Schweizer Geschichte*, fait preuve au contraire d'une étude approfondie des documents qui concernent les événements dont il parle. L'œuvre de Justinger, qu'on cite ordinairement sous le titre de : *Der Stadt Bern alte Chronik* (Vieille Chronique de la Ville de Berne), est le plus ancien travail historique sur Berne, si l'on fait abstraction de la *Cronica de Berno*, petit opuscule de quelques pages, écrit vers 1325, par Ulrich Phunt. La *Chronique* de Justinger a été publiée à Berne en 1819, par Stierlin et Wyss. E. G.

Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

JUSTINIANI. *Voy.* GIUSTINIANI.

JUSTINIEN Ier, *le Grand* (*Flavius-Anicius-Justinianus Magnus*), empereur d'Orient, né vers 483, régna de 527 à 565 (1). Son lieu de naissance fut le village de Tauresium, dans le district de Bederiana, en Dardanie, où il fit bâtir plus tard la splendide cité de Justiniana (aujourd'hui *Giustendil* ou *Kostendil*) (2). Sa mère portait le nom de Biglenza (en latin *Vigilentia*), et son père celui d'Istocus (en latin *Sabatius*); lui-même s'appela d'abord *Upraudа*, mot qui, selon certains philologues, a le même sens que les mots latins de *Justinus* et *Justinianus*. Les parents d'Uprauda étaient dans la plus humble condition; mais son oncle (*Voy.* JUSTIN Ier), qui de pâtre s'était élevé à un haut grade dans la garde, le fit venir près de lui, et prit soin de son éducation et de son avancement. On a peu de détails sur sa vie jusqu'à l'avénement de son oncle. Il vécut quelque temps comme otage à la cour de Théodoric, roi des Ostrogoths. Cedrenus et Zonaras racontent qu'il fut impliqué avec son oncle dans un complot sur la fin du règne de l'empereur Anastase. L'empereur voulait les faire périr tous deux, mais il en fut empêché par une vision. Ce fait, dont ne parlent ni Procope ni les autres écrivains contemporains, est au moins fort suspect. Lorsque Justin monta sur le trône en 518, Justinien eut immédiatement une grande part au gouvernement, et prépara sa fortune en assurant celle de son oncle. Après la ruine d'Amantius et de ses partisans, il travailla à celle de Vitalien. Ce chef goth, célèbre par sa révolte contre l'empereur Anastase, vivait dans les environs de Constantinople, sous la foi d'un traité, et à la tête d'une troupe redoutable. L'empereur et Justinien l'attirèrent dans la capitale à force de promesses, et lui conférèrent les titres de général et de consul. Justinien communia même avec lui, ce qui constituait alors un pacte de fraternité indissoluble. Sept mois plus tard, Vitalien, en quittant la table de l'empereur, fut percé de seize coups de poignard. On accusa généralement Justinien de ce meurtre, dont il recueillit le fruit. Il fut aussitôt nommé maître des milices, ou général en chef de l'armée d'Orient. Mais en quittant Constantinople pour aller prendre le commandement de ses troupes, il aurait risqué de perdre son pouvoir sur le vieil empereur; il resta donc prudemment au centre des affaires, et se ménagea avec soin la faveur du peuple, du clergé et du sénat. Il fut promu au consulat en 521, et son influence devint si grande que, sur la demande du sénat, l'empereur le prit pour collègue, le 1er avril 527. Justin mourut peu de mois après, et Justinien, placé sur le trône, y fit monter l'impératrice Théodora, qu'il avait épousée malgré l'opposition de sa mère et de plusieurs membres de la famille impériale (*voy.* THÉODORA).

Justinien signala son avénement par les fêtes les plus splendides que les Grecs eussent jamais vues. L'argent seul qu'il distribua au peuple s'éleva, dit-on, à 288,000 pièces d'or. Si Justinien n'avait pas été un excellent financier, il n'aurait pas trouvé tant d'argent pour des dépenses superflues, lorsque des guerres générales réclamaient toutes les ressources de l'empire. Mais il s'entendait admirablement à vider les bourses qu'il avait remplies, et si ses généraux n'obtin-

(1) Le jour de la naissance de Justinien est connu par un passage de Théophane. Ce chronographe rapporte qu'on célébra le 5 des ides de mai les jeux anniversaires de la naissance de Justinien, les vingt et unième et vingt-huitième années de son règne. Ce prince était donc né le 5 des ides de mai ou le 11 mai; on ignore en quelle année, mais après une discussion approfondie des témoignages, les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (vol. I, p. 409) ont adopté l'année 483. M. Isambert (*Histoire de Justinien*, Part. I p. 210), préfère la date 489.

(2) *Voy.* D'Anville, *Mémoire sur deux villes qui ont porté le nom de* Justiniana, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXI.

rent pas des succès constants, ce ne fut pas faute d'argent. Les Huns, établis sur les rivages septentrionaux du Pont-Euxin, autour des Palus-Méotides et de la mer d'Azof, furent subjugués, ou se soumirent volontairement. Les Arabes, qui avaient envahi la Syrie et s'étaient avancés jusqu'à Antioche, se retirèrent aussi devant les armes romaines. Les rapports entre la Perse et l'empire d'Orient avaient toujours été difficiles; la promesse que fit Justinien à Tzathus, roi des Lazes, entre le Pont et le Caucase, de l'assister contre les Perses, amena une rupture. Dans la première campagne, les généraux romains, Bélisaire, Cyricus, Petrus, éprouvèrent des échecs; Petrus Notarius, qui leur succéda, fut plus heureux. Cependant, après plusieurs années de luttes en Arménie et sur les frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, Justinien, sans nécessité expresse, consentit à payer aux Perses un tribut annuel de 440,000 pièces d'or. Deux choses le décidèrent à acheter si chèrement la paix, son intention de reconquérir l'Afrique sur les Vandales, et le désir de réprimer les factions qui agitaient Constantinople. Deux partis, dont les noms, empruntés aux jeux du cirque, remontaient aux premiers temps de l'empire, les Bleus (οἱ Βένετοι) et les Verts (οἱ Πράσινοι), avaient fini par former deux immenses associations politiques rivales. Les Bleus, fermes adhérents de l'orthodoxie catholique, aimaient dans Justinien un prince orthodoxe jusqu'à l'intolérance. Les Verts, au contraire, indulgents pour les hérésies, regrettaient la tolérance d'Anastase, et conservaient de l'attachement pour sa famille. Justinien et Théodora protégeaient ouvertement les Bleus, qui se livraient impunément à toutes les violences. Ils portaient comme signe distinctif le costume hunnique, et cachaient des armes sous leurs amples vêtements. Non contents de voler et de tuer dans les rues leurs adversaires et même des citoyens inoffensifs qui n'appartenaient à aucun parti, ils allèrent jusqu'à forcer l'entrée des maisons et à traiter des quartiers de Constantinople comme une ville prise d'assaut. Ces excès appelaient des représailles, et les Verts, resserrant leur association, opposaient la force à la force. Au milieu de ces désordres qui, depuis plusieurs années, allaient toujours croissant, eurent lieu les fêtes des ides de janvier 532. Le mardi 13 janvier l'empereur assista aux jeux de l'hippodrome. A peine eut-il pris place que les Verts poussèrent vers lui de grands cris, et demandèrent justice. Ces cris se renouvelèrent vingt-deux fois sans que Justinien y répondît. Enfin, perdant patience, il engagea avec les Verts, par la voix d'un crieur (mandator) un singulier dialogue que rapporte Théophane. Les propos lancés de part et d'autre avaient déjà gravement compromis la dignité impériale, lorsque les Bleus mirent le comble au scandale en intervenant dans le débat. Les Verts finirent par se retirer en tumulte, abandonnant le cirque à l'empereur et aux Bleus. Le préfet de Constantinople, Jean de Cappadoce, magistrat impopulaire, voulut faire un exemple, et, dans une honorable pensée d'impartialité, il fit porter sa rigueur sur les deux partis. Trois factieux, parmi lesquels se trouvaient un Vert et un Bleu, furent attachés à la potence. Un des suppliciés périt aussitôt. Les deux autres tombèrent de la fourche patibulaire. La foule, les entourant, les conduisit dans une église voisine, et les y mettant comme dans un asile sûr, elle courut au prétoire et demanda leur grâce. Le préfet refusa, et la foule, exaspérée, incendia sa maison. Ainsi commença le mercredi soir une émeute qui se recruta d'abord également parmi les factieux des deux partis, mais où les Verts dominèrent bientôt. Les Hérules de la garde, envoyés pour rétablir l'ordre, chargèrent la multitude avec une brutalité extrême, et ne respectèrent pas même les prêtres, qui, avec les saintes images, s'interposaient entre les combattants. La vue du sacrilége poussa la foule au dernier degré de fureur. Les Hérules furent repoussés, et les factieux vainqueurs se répandirent dans Constantinople aux cris de *Nika* (victoire)! qui devait donner son nom à cette mémorable sédition. Justinien, effrayé, tenta de calmer les esprits par des concessions. Sur le rapport de Constantiolus et de Basilide, qui avaient entendu les vœux et les griefs des insurgés, il destitua les deux magistrats les plus impopulaires, le préfet Jean de Cappadoce et le préteur Tribonien. Cette concession tardive n'apaisa pas la révolte, et annula momentanément toute autorité. Pendant trois jours, jeudi, vendredi et samedi, en l'absence de la population paisible, qui s'était enfuie de l'autre côté du Bosphore, les insurgés et les malfaiteurs mêlés avec eux pillèrent et incendièrent impunément. Des milliers de maisons, l'église de Sainte-Sophie, une grande partie du palais impérial, les bains de Zeuxippe, où étaient réunis tant de chefs-d'œuvre de l'art antique, le grand hôpital de Sampso, beaucoup d'églises et de palais publics ou privés furent la proie des flammes. Enfin, des conseils énergiques se firent entendre au palais. Bélisaire, que ses échecs dans la guerre de Perse avaient fait disgracier, et qui attendait avec impatience l'occasion de rentrer en faveur, offrit d'attaquer les rebelles avec des troupes appelées des villes voisines. L'empereur y consentit, et Bélisaire refoula les insurgés sur plusieurs points; mais il fut forcé de reculer devant l'acharnement populaire, et ramena ses soldats au palais. Tout semblait perdu. Jusque-là Justinien avait gardé près de lui les deux neveux de l'empereur Anastase, Hypatius et Pompée; n'osant ni les faire tuer, ni les retenir, il leur ordonna de quitter immédiatement le palais. La nuit du samedi au dimanche se passa en délibérations. L'empereur avait fait porter ses richesses sur un vaisseau, et songeait à s'enfuir à Héraclée, en Thrace. Théodora le retint par de nobles pa-

roles. Cependant le bruit de son départ se répandit dans la ville, et Hypatius fut proclamé empereur. Cette élection populaire, qui semblait devoir porter le dernier coup au pouvoir de Justinien, commença au contraire la ruine de l'insurrection. Le neveu d'Anastase était si évidemment le candidat des Verts que les Bleus ne pouvaient pas l'accepter, et que la rupture de la coalition des deux partis était imminente. Les conseillers de Justinien l'engagèrent à saisir cette chance heureuse. Au lieu de recourir à la force, il tenta encore une démarche conciliante. Escorté de ses troupes, auxquelles il défendit toute violence, le livre des Évangiles entre les mains, il se rendit à l'hippodrome, où les insurgés étaient réunis autour de leur empereur, et leur promit une amnistie complète. Il s'attribua même la faute de ces malheureux événements. A ses expressions de clémence et de repentir, les Verts répondirent par de violentes injures. Les Bleus ne montrèrent pas les mêmes sentiments. Les paroles de l'empereur et surtout l'argent prodigué par le commandant des cubiculaires, Narsès, aux chefs des Bleus décidèrent ce puissant parti à garder la neutralité. Justinien rentra au palais, et ordonna à ses généraux d'attaquer les insurgés. Bélisaire, avec 3,000 vétérans, pénétra dans l'hippodrome à travers les décombres des maisons incendiées, tandis que Mundus, Constantiolus, Basilide et Narsès, chacun à la tête d'une troupe de soldats, y pénétrèrent par différentes issues. Les Verts, étonnés de cette attaque subite et abandonnés par les Bleus, se défendirent pourtant avec courage. On prétend qu'il en périt 30,000. Hypatius et Pompée, faits prisonniers, furent exécutés le lendemain avec dix-huit de leurs principaux partisans, patriciens ou consulaires. Ainsi se termina, par la ruine momentanée des Verts, une insurrection qui faillit renverser le trône de Justinien. Les ministres disgraciés, Tribonien et Jean de Cappadoce, revinrent bientôt au pouvoir. Les Verts se relevèrent aussi, et quinze ans plus tard une nouvelle émeute reproduisit, mais dans de biens moindres proportions, les horreurs de la révolte de *Nika*.

Aussitôt après ces troubles, Justinien s'occupa sérieusement des préparatifs d'une expédition contre les Vandales. Hildéric, roi légitime de ce peuple et très-cher à l'empereur à cause de son orthodoxie, venait d'être détrôné par Gélimer, prince guerrier et arien. C'était pour Justinien un motif de guerre suffisant. Le peuple, qui ne partageait pas ses passions orthodoxes, voyait cette guerre avec mécontentement. Le prudent Jean de Cappadoce s'y opposait aussi. Justinien aurait peut-être cédé à ses représentations sans les instances de Théodora, poussée elle-même par Antonina, femme de Bélisaire. Au mois de juin 533, une armée de 16,000 hommes, commandée par Bélisaire, s'embarqua sur 500 vaisseaux conduits par 20,000 matelots. La principale force de l'armée consistait dans son excellente cavalerie, recrutée parmi les barbares, et surtout dans ses archers couverts de cottes de mailles. L'antique lutte des Romains et des Carthaginois allait se renouveler pour la dernière fois; mais les peuples qui portaient encore ces deux noms avec orgueil n'avaient rien de commun avec les deux grandes nations rivales qui s'étaient disputé l'empire de la Méditerranée. Des Grecs, des Goths et des Huns allaient combattre contre des Germains et des Slaves. La flotte byzantine, après une relâche de quelques jours dans l'île de Zante, jeta l'ancre à Caucane, à cinquante milles environ de Syracuse. Bélisaire recueillit des renseignements sur les Vandales, obtint des vivres des Ostrogoths, circonstance qui assura le succès de l'expédition, et, remettant à la voile, débarqua près du promontoire de Caput Vada (maintenant *Capaudia*), à cinq journées de Carthage. L'imprévoyance de Gelimer, qui avait envoyé une grande partie de ses forces à la conquête de la Sardaigne, et les sentiments religieux de la population, qui supportait avec horreur le joug des Vandales ariens, facilitèrent le succès de Bélisaire. Il vainquit Gelimer, et entra dans Carthage le 15 septembre 533. La victoire encore plus décisive de Tricaméron porta le dernier coup à la puissance des Vandales. Gélimer, fait prisonnier, fut conduit à Constantinople. Après la conquête de Carthage, Bélisaire s'empara de tout le littoral africain de la Méditerranée, et replaça la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares sous la domination de Justinien (*voy.* BÉLISAIRE et GÉLIMER).

La destruction du royaume des Vandales fut suivie d'une expédition contre les Ostrogoths d'Italie. Ce royaume était alors gouverné par Amalasunthe, fille de Théodoric, laquelle, pour fortifier son autorité, avait épousé son cousin Théodat. Justinien, préoccupé de reconstituer l'unité de l'Empire Romain, aurait sacrifié l'amour à la politique et répudié Théodora pour obtenir la main de la reine des Ostrogoths. Il ne renonça point à son projet, même après le mariage d'Amalasunthe et de Théodat. Théodora, qui soupçonna ce dessein, en avertit Théodat, et le pressa de se défaire de sa femme. Théodat suivit ce conseil, et Amalasunthe, confinée dans un château fort, y fut étranglée en 534. Justinien, irrité, se prépara à venger la mort d'Amalasunthe. Le prétexte immédiat de la guerre fut la possession de la forteresse de Lilybée en Sicile, que les Ostrogoths avaient cédée aux Vandales, qu'ils avaient reprise après la chute de Gélimer, et qu'ils refusaient de rendre à l'empire. La guerre contre les Ostrogoths comprend trois périodes. Dans la première, Bélisaire conquit la Sicile en 535, Naples en 536, et entra dans Rome le 10 décembre de la même année. Il défendit cette ville pendant une année (mars 537 à mars 538) contre Vitigès, roi des Ostrogoths, et força ce prince à lever le siége; enfin, il s'empara de Ravenne et de Vitigès au mois de dé-

cembre 539. Justinien, craignant que le général vainqueur ne devînt trop puissant, le rappela, et la guerre, qui semblait terminée, se ralluma. Les Goths se révoltèrent, sous la conduite de leur nouveau roi, Totila, et reconquirent l'Italie. Bélisaire, envoyé une seconde fois contre eux en 544, vit échouer ses plans les mieux conçus : il essaya vainement de délivrer Rome assiégée par les Ostrogoths. Cette ville fut prise le 17 décembre 546 par Totila, qui l'évacua après l'avoir dévastée, et Bélisaire y entra au mois de mars 547. Il la mit en état de défense, et repoussa les attaques des Ostrogoths. Ce fut le seul événement heureux de ces cinq campagnes. Peu après Bélisaire reçut l'ordre de laisser une garnison suffisante dans Rome, et de tenter une expédition dans l'Italie méridionale. Il échoua complétement, demanda son rappel, et quitta l'Italie en septembre 548, laissant l'armée impériale dans une position critique. Totila reprit Rome, rétablit le sénat, et fit encore une fois de cette ville le siége de la puissance gothique. Il reconquit le sud de l'Italie, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, et envoya ses flottes dévaster les rivages de la Grèce. Il offrait la paix et même son alliance à Justinien, qui aurait accepté s'il n'eût vu dans la guerre contre les Ostrogoths ariens un devoir religieux. L'empereur envoya en Italie le premier de ses généraux après Bélisaire, son neveu Germanus. Le jeune prince mourut à Sardica, en Illyrie, avant d'avoir pu entrer en campagne; mais sa nomination ranima le courage de l'armée romaine, et les événements prirent une tournure favorable. Narsès, successeur de Germanus, remporta en juillet 552 la victoire de Tagina, sur Totila, qui fut tué dans la mêlée. Teias, qui continua la guerre, périt dans une bataille sur les bords du Sarnus, et sa mort fut le signal de la chute du royaume des Ostrogoths. Une armée de Franks et d'Alemanni, descendue des Alpes pour disputer l'Italie à Narsès, pénétra impétueusement jusqu'au détroit de Messine, ne put se maintenir en Calabre, et fut écrasée sur le Vulturne près du pont de Casilinum en 554. Narsès, nommé exarque ou vice-roi d'Italie, établit sa résidence à Ravenne, et tâcha de rétablir l'ordre et la prospérité dans l'Italie, ruinée par tant de guerres.

Tandis que Narsès achevait la ruine du royaume des Ostrogoths, d'autres lieutenants de Justinien complétaient la conquête de l'Afrique par l'occupation du midi de l'Espagne. Le but poursuivi par Justinien était atteint autant qu'il pouvait l'être. L'empereur de Constantinople possédait tous les pays gouvernés par les premiers césars, excepté la plus grande partie de l'Espagne, la Gaule et la Bretagne. Mais la force de l'empire ne correspondait pas à son étendue. Les populations énervées de l'Italie et de la Grèce, incapables de porter les armes, laissaient à des barbares le soin de défendre Rome et Constantinople. Les soldats, recrutés parmi les Huns, les Slaves et les Germains, revenaient dans leurs forêts natales, après leur temps de service, instruits dans la discipline romaine, et avec le sentiment de la faiblesse de l'empire. Aussi les victoires de Bélisaire, de Germanus, de Narsès et de beaucoup d'autres illustres généraux n'empêchèrent pas les barbares de s'accumuler sur les frontières romaines, attendant un moment favorable pour les franchir. De l'extrémité septentrionale de la Germanie, les Lombards descendirent vers le Danube, et s'établirent dans la Moravie et au nord de la Hongrie. Justinien, les regardant comme de dangereux voisins, essaya de les gagner en leur cédant la Pannonie et la Norique, et dirigea leur activité guerrière contre les Gépides. Cette politique, malgré des avantages immédiats, offrait des dangers pour l'avenir, et si Justinien avait vécu quelques années de plus, il aurait vu la destruction des Gépides suivie de l'invasion de l'Italie. Il pratiqua la même politique à l'égard des Avares, peuplades d'origine turque, qui arrivèrent sur le Don en 557. A force d'argent, il les décida à tourner leurs armes contre des tribus barbares qui inquiétaient les Grecs dans la Chersonèse Taurique (Crimée). Cinq ans plus tard tous les peuples établis sur la rive gauche du Danube jusqu'en Bavière étaient soumis aux Avares, et Justin II payait chèrement la politique de Justinien. Les succès des Avares rejetèrent vers le Danube les Bulgares, établis entre le Volga et le Don. Ces barbares, sous les ordres de Zabergan, passèrent le Danube sur la glace dans l'hiver de 559, ravagèrent la Thrace, la Macédoine, et arrivèrent jusque sous les murs de Constantinople. Le vieux Bélisaire, tiré d'une longue inaction, sauva la capitale.

Pendant que Justinien reconquérait ses États au sud et à l'ouest et les protégeait au nord, il avait encore à les défendre à l'orient contre les Perses. A peine la trêve entre les deux empires avait-elle été conclue que le roi de Perse, Chosroès ou Nushirwan, en viola les conditions, et la guerre éclata de nouveau en 540. Chosroès envahit la Syrie, imposa d'énormes contributions aux principales villes, s'empara d'Antioche au mois de juin de la même année, et ruina de fond en comble cette métropole de l'Orient. Justinien la fit reconstruire après la retraite des Perses. Les provinces asiatiques de l'empire auraient été perdues si Bélisaire, par une invasion hardie en Mésopotamie (541), n'avait forcé Chosroès de revenir défendre ses États. Le rappel de Bélisaire amena une nouvelle invasion des Perses en Syrie et en Palestine. Son retour à la tête de l'armée romaine suffit pour décider Chosroès à repasser l'Euphrate. On pensait que le général romain allait marcher sur Ctésiphon; mais sa présence parut indispensable en Italie, et il quitta en 543 l'armée d'Orient, qui éprouva presque aussitôt une grave défaite. Cependant, on revint de part et d'autre à l'ancienne trêve, et les

provinces situées sur les frontières de la Perse jouirent de quelque repos. Les hostilités, qui recommencèrent peu après, eurent lieu dans les vallées maritimes du Caucase. Les habitants de la Lazique et de la Colchide, qui s'étaient volontairement placés sous la suzeraineté des Perses, se fatiguèrent de leurs nouveaux maîtres, et demandèrent à redevenir sujets de Rome. Justinien accueillit leur offre, et leur envoya 8,000 hommes commandés par Dagistée. Petra, la plus puissante forteresse du pays, fut enlevée aux Perses après un long siége (549-551). La guerre continua avec des alternatives de succès et de revers jusqu'en 561. Alors les deux monarques, las de cette éternelle et inutile effusion de sang, conclurent un traité où l'honneur fut pour les Perses, qui reçurent un tribut annuel de trente mille pièces, mais où le profit fut pour Justinien, qui acheta à ce prix la sûreté des provinces orientales et la possession de la Colchide et de la Lazique, alors renommées par leurs mines d'or. Parmi les peuples barbares que la politique ou la guerre mirent en rapport avec Justinien, il en est un qui, malgré son peu d'importance, mérite d'être mentionné, ce sont les Abyssiniens. A cette époque, il existait au sud de l'Arabie un royaume chrétien, qui s'étendait sur l'Yemen et l'Hadhramant, et qui s'appelait le royaume des Homérites. Un prince arabe, nommé Dunaan, s'étant saisi du pouvoir suprême, persécuta les chrétiens, qui réclamèrent l'assistance d'Eleesbam, *negus* ou roi chrétien d'Abyssinie. Eleesbam se rendit en Arabie, et occupa le royaume des Homérites. Justinien entra en rapport avec le prince abyssinien, et lui envoya en 533 un ambassadeur nommé Nonnosus, qui devait lui proposer d'unir ses forces à celles des Romains contre les Perses, et de protéger le commerce entre l'Inde et l'Égypte, particulièrement le trafic de la soie, auquel Justinien voulait donner de l'extension. Nonnosus remonta le Nil, et fut reçu par Eleesbam à Axum; mais il n'atteignit pas l'objet de sa négociation. Le *negus* éluda la demande au sujet du commerce de la soie, et au lieu de pouvoir s'engager dans une guerre lointaine, il ne parvint même pas à maintenir sa puissance. Abrahah, esclave d'un marchand romain d'Adulis, se saisit du sceptre des Homérites. Justinien renoua les négociations avec cet usurpateur, qui se reconnut tributaire de l'empire, et qui, après une longue suite de succès, fut vaincu devant La Mecque. Ses enfants ne conservèrent pas le trône des Homérites, et les Abyssiniens finirent par être chassés du continent asiatique. « Ce récit d'événements obscurs et éloignés, dit avec raison Gibbon, n'est pas étranger au déclin et à la chute de l'Empire Romain. Si une puissance chrétienne s'était maintenue en Arabie, Mahomet aurait été écrasé dans son berceau, et l'Abyssinie aurait prévenu une révolution qui a changé l'état civil et religieux du monde. »

La chute définitive du pouvoir des Ostrogoths en Italie, la paix avec la Perse, la conquête de la Lazique et la victoire de Bélisaire sur les Bulgares, assurèrent le repos des dernières années de Justinien. Il mourut le 14 novembre 565, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, laissant à son faible neveu Justin II un empire colossal et formidable d'apparence, mais miné à sa base, et voué à un prochain démembrement.

Justinien ne se fit pas illusion sur les dangers qui menaçaient son empire, et tâcha d'y pourvoir par le plus vaste système de défense qui ait jamais existé. Toutes les villes frontières, depuis l'Euphrate jusqu'aux Alpes, et les villes importantes de l'intérieur furent transformées en places fortes. Quatre-vingts citadelles protégèrent le cours du Danube et furent protégées elles-mêmes par des forts détachés poussés très-avant dans les contrées barbares. Le vieux rempart grec qui couvrait la Chersonèse de Thrace fut relevé dans de plus larges dimensions. On construisit des remparts du même genre dans les défilés des Thermopyles et sur l'isthme de Corinthe. La suite montra que tant de travaux n'atteignaient pas leur but. Montesquieu a fait à ce sujet de judicieuses réflexions. « Lorsque, dit-il, on lit Procope sur les édifices de Justinien, et qu'on voit les places et les forts que ce prince fit élever partout, il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un État florissant. D'abord les Romains n'avaient point de places : ils mettaient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçaient le long des fleuves, où ils élevaient des tours de distance en distance pour loger les soldats. Mais lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontière ne défendant plus l'intérieur, il fallut la fortifier; et alors on eut plus de places et moins de forces, plus de retraites et moins de sûreté. La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en était comme de la France du temps des Normands, qui n'a jamais été si faible que lorsque tous ses villages étaient entourées de murs. Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entières, ne sont que des monuments de la faiblesse de l'empire. »

Pour suffire aux frais de tant de guerres, aux dépenses de tant de constructions et aux subsides libéralement répartis parmi les barbares, il fallut une administration fiscale, inventive, rigoureuse, insatiable. Sur ce point Justinien surpassa tous ses prédécesseurs et laissa un modèle difficile à égaler. Même au milieu de cette rapacité sans frein qui tolérait et provoquait les plus déplorables abus, Justinien porta certaines idées d'ordre. Il essaya par de vigoureux édits, malheureusement d'une exécution impossible, de mettre un terme au péculat et à la vénalité; et s'il eut recours sans scrupule aux monopoles, il recula toujours devant le détestable expédient de l'altération des monnaies. Les trésors obtenus

par un savant système d'exactions lui permirent de subvenir aux besoins de l'État et de satisfaire son goût des fêtes publiques et des magnifiques bâtiments. L'église de Sainte-Sophie de Constantinople, qui, transformée maintenant en mosquée, excite encore l'admiration, est le plus beau monument élevé sous Justinien. Il fit encore bâtir vingt-cinq églises dans Constantinople et ses faubourgs, embellit avec autant d'éclat que de goût le palais impérial, et fit de son palais d'été et de ses jardins à Heræum, près de Chalcédoine, la plus belle résidence du monde. Il n'y eut pas une grande ville de l'empire qui ne reçût de lui des embellissements. Cet amour de la magnificence et ce déploiement de luxe ne contribuèrent pas moins que la gloire de ses armes à répandre son nom dans l'Orient. Il reçut des ambassades des pays les plus reculés de l'Asie. Sous son règne, le ver à soie fut introduit à Constantinople par des moines nestoriens qui avaient visité leurs coreligionnaires en Chine.

Parmi les autres mesures qui signalèrent la politique intérieure de Justinien, on remarque l'abolition du consulat, qui n'était depuis longtemps qu'une simple formalité, et qu'il laissa tomber en désuétude à partir de 541, et la fermeture des écoles philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie. Ces écoles n'étaient plus que des ombres d'elles-mêmes, mais on y enseignait les opinions néo-platoniciennes, et c'était assez pour les dénoncer au fanatisme orthodoxe de Justinien. Son esprit, étroit et plein d'entêtement, n'admettait pas la divergence des opinions religieuses, et sa manie de ramener tous les hommes à ce qu'il croyait la vérité le conduisit aux actes les plus odieux. Citons encore Montesquieu : « Ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matières de religion, dans des circonstances qui rendaient son zèle entièrement indiscret. Comme les anciens Romains fortifièrent leur empire en y laissant toutes sortes de cultes, dans la suite on le réduisit à rien en coupant l'une après l'autre les sectes qui ne dominaient pas. Ces sectes étaient des nations entières. Les unes, après qu'elles avaient été conquises par les Romains, avaient conservé leur ancienne religion, comme les samaritains et les juifs; les autres s'étaient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie, les manichéens, les sabatiens, les ariens, dans d'autres provinces; outre qu'une grande partie des gens de la campagne étaient encore idolâtres et entêtés d'une religion grossière comme eux-mêmes. Justinien, qui détruisit ces sectes par l'épée ou par ses lois, et qui, les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles : il n'avait fait que diminuer celui des hommes. Procope nous apprend que, par la destruction des Samaritains, la Palestine devint déserte; et ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affaiblit l'empire, par zèle pour la religion, du côté par où, quelques règnes après, les Arabes pénétrèrent pour la détruire. » Si quelque chose pouvait ajouter à l'odieux des persécutions de Justinien, c'est que ce prince ne persévéra même pas dans l'orthodoxie pour laquelle il avait versé des flots de sang. Vers la fin de sa vie, il se laissa aller au nestorianisme, qu'il avait fait sévèrement condamner au second concile général de Constantinople, en 553.

Le règne de Justinien a quelque chose de grandiose, et lui-même est resté longtemps une des plus majestueuses figures de l'histoire. Les révélations inédites de l'historien Procope, publiées au commencement du dix-septième siècle, ont porté une grave atteinte à cette admiration traditionnelle; Gibbon et Montesquieu ont ramené à ses véritables proportions ce personnage imposant, malgré beaucoup de taches. Le caractère de Justinien offre un singulier mélange de bien et de mal. Sa vie privée était exemplaire. Il était frugal, extrêmement laborieux, affable, libéral, mais trop porté à soupçonner ses plus fidèles serviteurs, et trop peu sensible aux souffrances que des guerres perpétuelles causaient à ses sujets. Il eut tous les défauts que l'exercice du pouvoir absolu développe chez les princes, et il y joignit quelques qualités d'un grand roi. En le jugeant il ne faut pas oublier à quelle époque il vivait, et quelles difficultés il eut à combattre. Lorsqu'on le compare aux princes qui le précédèrent et à ceux qui le suivirent, on trouve qu'il mérite le surnom de grand. Son règne, marqué par des conquêtes éphémères, des monuments durables, des codes immortels, fut un suprême réveil de la vitalité dans un corps épuisé, une dernière halte du monde gréco-romain sur la pente de la décadence. L. J.

JUSTINIEN LÉGISLATEUR. Justinien a attaché son nom à une œuvre de législation qui a eu sur la civilisation du monde moderne une très-grande influence. Les règles de droit, qu'il a choisies parmi les anciennes lois romaines, jointes aux principes juridiques nouveaux, qu'il a introduits pour la première fois, forment ce qu'on appelle proprement le *droit romain*, droit qui a régi la plupart des pays de l'Europe et qui en régit encore aujourd'hui plusieurs. Cette refonte complète de l'ancien droit romain fut inspirée à Justinien dès son avénement au trône par l'aspect des vices de la législation d'alors, dont les deux éléments principaux, *jus* et *constitutiones*, c'est-à-dire les écrits des jurisconsultes et les ordonnances des empereurs, offraient les plus grands empêchements à une bonne administration de la justice. Les constitutions impériales, dont une partie seulement avaient été réunies dans les codes de Gregorianus, d'Hermogenianus et de Théodose II (*voy.* ces noms), étaient si nombreuses, qu'il était dans beaucoup de procès presque impossible de dé-

couvrir celle qui s'appliquait à un cas donné, et elles contenaient tant de décisions contradictoires que les tribunaux étaient bien des fois dans le plus grand embarras pour former leurs jugements. Lorsqu'ils avaient à recourir aux écrits des anciens jurisconsultes, auxquels la fameuse loi des citations de Théodose II avait accordé une pleine autorité légale, les difficultés paraissaient au premier abord devoir être moindres. Cette loi en effet ordonnait aux juges de compter, lorsqu'il se présentait une question controversée, les avis pour et contre émis par les cinq célèbres interprètes du droit, Papinien, Ulpien, Paul, Gajus et Modestin, ainsi que par tous les autres juristes dont les écrits se trouveraient mentionnés par ces cinq légistes précités, et de décider ensuite le litige d'après l'opinion admise par la majorité des auteurs consultés. Mais ce moyen de trancher le différend ne pouvait même pas s'appliquer dans la plupart des cas : très-peu de tribunaux possédaient les écrits des principaux jurisconsultes, à cause du prix considérable de ces livres; de plus, beaucoup de points importants de droit, dont l'ancien règlement était tombé en désuétude par suite de la marche de la civilisation, n'étaient l'objet d'aucune disposition législative nouvelle et se décidaient non d'une manière uniforme, mais selon l'usage particulier de chaque tribunal. Justinien, qui, jurisconsulte lui-même, avait occupé diverses charges dans l'administration, fut à même de s'apercevoir de tous ces désordres, et, pendant tout le cours de son long règne, il s'efforça d'y remédier. Il fut activement secondé dans cette entreprise par un légiste qui, s'il était d'une probité douteuse, possédait au moins un savoir rare à cette époque : c'était le fameux Tribonien (*voy.* ce nom). En sauvant d'une perte totale les principes fondamentaux du droit romain, ces deux hommes ont légué ce modèle unique de législation qu'on a appelé avec tant de justesse *la raison écrite*. — César déjà et Théodose II avaient exprimé le projet d'édicter un code unique pour tout l'empire; cette idée, restée sans exécution, fut reprise par Justinien : afin de diviser et d'accélérer le travail immense à faire pour coordonner tous les éléments épars de la législation existante, l'empereur résolut de partager son nouveau code en deux grandes sections indiquées par la nature des matériaux à coordonner, et il décida qu'on classerait séparément d'un côté les constitutions impériales et de l'autre les avis des jurisconsultes. Comme le droit public et l'administration de l'empire étaient régis presque exclusivement par les constitutions, Justinien songea d'abord à les mettre en ordre. En conséquence, il nomma, en février 528, une commission de dix juristes, dont faisaient partie Tribonien et Théophile, les chargeant de réunir en un seul recueil celles des constitutions qu'ils jugeraient propres à conserver encore force de loi. Ces légistes reçurent plein pouvoir pour trancher tout ce qui leur semblerait faire double emploi ou offrir matière à contestation; ils furent même autorisés à modifier le texte des constitutions qui ne se trouveraient pas rédigées avec assez de clarté. La commission se mit immédiatement à l'œuvre, et, s'aidant des trois recueils d'ordonnances impériales cités plus haut, elle termina son travail déjà en avril 529. Le code ainsi élaboré contenait, rangées par ordre de matières sous un certain nombre de titres, les constitutions qui furent proclamées comme devant seules être dorénavant alléguées en justice; il fut promulgué dans le courant de ce même mois d'avril, et reçut le nom de *Codex Justinianeus*. Il n'est pas parvenu jusqu'à nous; on le désigne aujourd'hui par *Codex Justinianeus vetus*, parce qu'il fut plus tard remplacé par une nouvelle collection de constitutions.

Au moment de procéder à la seconde partie de la réforme législative, c'est-à-dire au choix à faire parmi les avis des jurisconsultes, Justinien fut arrêté par les nombreuses questions de droit restées toujours controversées entre les juristes des diverses écoles. Il voulut préalablement trancher lui-même les plus importantes de ces questions, ce qu'il fit par cinquante constitutions rendues successivement; elles furent réunies dans un recueil à part, aujourd'hui perdu, qui fut nommé *Quinquaginta Decisiones*. Après l'achèvement de ce travail préparatoire, qui dura près de dix-huit mois, Tribonien s'adjoignit, en décembre 530, un certain nombre d'hommes capables de l'aider à faire, dans les deux mille et quelques traités laissés par les plus remarquables jurisconsultes des trois premiers siècles de l'empire, des extraits devant contenir tout ce qui était encore en usage de l'ancienne législation romaine. Tribonien fit choix à cet effet de seize personnes : les unes étaient versées dans l'étude de la théorie du droit, les autres en connaissaient la pratique, par les fonctions élevées qu'elles avaient occupées dans le gouvernement. Les commissaires se mirent à lire et à extraire ces deux mille volumes, qui, écrits par trente-neuf auteurs et contenant ensemble environ trois cent mille lignes, renfermaient le trésor de la science juridique des Romains. Ils y choisirent environ neuf mille passages, dont un tiers appartient à Ulpien, un sixième à Paul et un douzième à Papinien; mais ils ne les transcrivirent pas tous littéralement. Ils avaient été autorisés à modifier les textes dans lesquels se trouveraient des allusions à des institutions tombées en désuétude, permission dont ils firent un usage assez fréquent (1). Ces fragments furent disposés d'après un ordre de matières calqué presque entièrement sur celui de l'édit du préteur. L'œuvre entière, appelée *Digesta*, titre

(1) Ces altérations du texte des passages en question s'appellent *emblemata Triboniani;* la plupart sont assez légères, et n'empêchent pas de retrouver le sens primitif.

emprunté au célèbre traité de Salvius Julianus, ou Πανδέκται, dénomination usitée pour des ouvrages où se trouvaient réunis des documents de diverses provenances, fut divisée en sept grandes sections, subdivisées en cinquante livres, dont chacun fut partagé en un certain nombre de titres. Il y a des titres qui contiennent près d'une centaine de fragments; il y en a d'autres qui n'en renferment qu'un seul. La longueur de ces fragments, dont chacun porte en tête l'indication de l'ouvrage auquel il est emprunté, est très-variable; plusieurs ne sont composés que d'une phrase ou même d'un bout de phrase, servant de transition entre deux autres extraits. La liaison d'idées entre les divers fragments est loin d'être toujours bien marquée, et il y a des exemples où elle n'existe pas du tout. Ce défaut de liaison, joint d'abord à ce qu'aucun ordre bien apparent ne se remarque dans l'arrangement des fragments qui forment un même titre, ensuite à ce que souvent les principes fondamentaux d'une matière ne se trouvent pas à leur place naturelle, c'est-à-dire en tête, mais sont rapportés incidemment; tout cela avait fait supposer, pendant longtemps, que les commissaires n'avaient, en faisant leurs extraits, suivi aucune marche régulière, et qu'après s'être bornés à les trier d'après les matières dont ils traitaient, ils les avaient réunis presqu'au hasard. Giphanius, dans le dernier chapitre de son *Œconomia Juris*, et J. Godefroy, dans son *Commentarius de Regulis Juris* (*opera minora*, p. 719 et 739), avaient, il est vrai, signalé certaines particularités propres à indiquer les traces du plan suivi par les commissaires dans leur travail; mais la découverte complète de la manière dont il fut procédé à la rédaction des Pandectes ne date que de 1818; elle est due à Blume, qui a consigné le résultat de ses longues et ingénieuses recherches, dans le tome IV de la *Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft* de Savigny. Voici l'ordre suivant lequel les commissaires ont procédé dans l'examen des ouvrages des jurisconsultes. D'abord ils se sont occupés des nombreux commentaires écrits sur les traités de Sabinus (*voy.* ce nom), ainsi que de plusieurs autres ouvrages où se trouvaient développés les principes du plus ancien droit civil de Rome; puis ils ont analysé les écrits explicatifs de l'édit du préteur; enfin, ils ont terminé par la lecture des traités de Papinien ainsi que des *Responsa* et des *Quæstiones* de Paul. Lorsqu'il s'agissait de réunir les extraits, qui, dans ces trois séries, se rapportaient à la même matière et devaient par conséquent former le même titre, on plaça en tête les fragments de la série qui avaient fourni le plus grand nombre de passages; puis on ajouta ceux tirés des deux autres séries. Sur les neuf mille fragments contenus dans les Pandectes, quatre mille appartiennent à la série sabinienne (placée la première), trois mille à l'édictale (la deuxième), et deux mille à la papinienne (la troisième). Plusieurs fois cependant des fragments ont été transportés d'une série dans une autre pour la plus grande clarté de l'exposition. De là il est résulté incidemment, quant à la disposition générale des Pandectes, que, dans un grand nombre de titres, on rencontre d'abord les principes du droit romain, tel qu'il était dans sa pureté primitive, ensuite les modifications qui y furent apportées par le préteur, enfin les solutions des diverses difficultés auxquelles donnait lieu dans la pratique l'application de ce droit. On ne peut donc plus dire que les Pandectes aient été recueillies sans aucun esprit de méthode; mais il s'y trouve des répétitions, *leges geminatæ*, et, ce qui est plus grave, des contradictions, *antinomiæ*. Les commentateurs se sont autrefois donné beaucoup de mal pour concilier, par des interprétations souvent forcées, les divers passages des Pandectes qui semblent se démentir réciproquement. Aujourd'hui on reconnaît qu'il existe réellement un certain nombre de cas où Tribonien et ses collègues ont laissé passer par mégarde des extraits qui exprimaient une opinion directement contraire à celle déjà établie dans un fragment précédent.

Quoi qu'il en soit, les Pandectes n'en sont pas moins une œuvre qu'il a été glorieux pour Justinien de concevoir et de mener à bonne fin. Quelques-uns prétendent qu'au lieu de rassembler des lambeaux d'ouvrages, il aurait mieux valu faire rédiger une nouvelle législation entièrement originale; mais ils ne font pas attention que personne alors n'était capable d'un pareil travail. La race des anciens jurisconsultes était éteinte depuis longtemps; leur culte du juste, leur prévoyance rare, leur puissance de raisonnement avaient disparu sans retour. D'autres auraient désiré que Justinien n'eût touché en rien aux écrits des jurisconsultes, qui, devenus superflus depuis les Pandectes, n'ont plus été l'objet, disent-ils, d'aucun soin et ont péri presque tous. Mais à cela on peut encore répondre que, lors même que les Pandectes n'auraient pas été rédigées, les ouvrages des jurisconsultes où il était question à tout moment de principes juridiques qui n'étaient plus en vigueur, ou qui allaient cesser de l'être, auraient bientôt perdu toute utilité pratique; les rares manuscrits qui en existaient du temps de Justinien n'auraient plus été ni copiés ni même conservés. C'est le 16 décembre 533 que les Pandectes furent promulguées par Justinien, comme devant acquérir force de loi le 30 de ce même mois. L'empereur défendit de se servir pour les copier d'abréviations ou de signes, comme pouvant amener de l'incertitude sur le sens, et il interdit aussi de les commenter, de peur de voir renaître les controverses, dont l'élimination avait été un de ses buts principaux (1). Presque en même temps que les Pan-

(1) Pour de plus amples détails sur l'histoire de la ré-

dectes, furent promulguées les Institutes, ouvrage de droit élémentaire, que Tribonien, ainsi que Théophile et Dorothée, professeurs de droit renommés, avaient été en 530 chargés de composer. Les Institutes, auxquelles le traité du même nom écrit par Gajus servait de base, remplirent à la fois l'office de manuel à l'usage des étudiants et celui de texte de loi.

Par une constitution du 16 décembre 533, Justinien réorganisa aussi complétement l'enseignement juridique pour lequel il ne maintint que les trois écoles de Rome, de Constantinople et de Béryte. Il fixa la durée des études à cinq ans, et spécifia exactement dans quel ordre les diverses parties de ses codes devaient être exposées aux étudiants. Les lumières nouvelles, acquises par le remaniement complet des sources du droit, firent bientôt apercevoir des lacunes et d'autres défectuosités dans la collection de constitutions publiée en 529. Justinien, désirant y voir figurer un plus grand nombre de constitutions rendues sous son règne, remit à Tribonien, à Dorothée et à trois avocats le soin de procéder à une révision de ce code et de le compléter. En novembre 534, le nouveau code, préparé par cette commission, fut promulgué sous le titre de *Codex repetitæ prælectionis;* c'est le code de Justinien que nous possédons encore aujourd'hui. Il fut disposé d'après un ordre des matières presque identique à celui des Pandectes. Avec ce recueil était achevée la réforme législative dont Justinien avait conçu le projet dès son avénement au trône; et il annonça à ses sujets que bien qu'il dût encore rendre plusieurs décisions sur diverses questions de droit public et privé qui n'étaient pas encore résolues, ces décisions seraient réunies à part, et qu'il ne serait plus touché aux codes déjà promulgués.

Depuis le 1er janvier 535 jusqu'à sa mort, Justinien publia encore un nombre considérable de constitutions séparées, connues sous le nom de *Novellæ*, dont cent cinquante-trois sont parvenues jusqu'à nous. Elles furent presque toutes rédigées primitivement en grec, quoique le latin fût encore la langue officielle de l'empire. Justinien les fit porter successivement sur un registre qui devait servir plus tard de base à un recueil complet de ces Novelles. Mais ce projet ne fut pas exécuté, et c'est à des particuliers, tels que Julien Antecessor (*voy.* ce nom) et autres, que sont dues les diverses collections de Novelles qui parurent dans le public. (Consultez Biener, *Geschichte der Novellen.*)

Une grande partie de ces ordonnances règlent des matières d'administration et de gouvernement; d'autres concernent les affaires ecclésiastiques et le droit civil. Dans ses Novelles, Justinien ne respecte ni l'usage ni la tradition; il fait disparaître, entre autres, plusieurs particularités de l'ancien droit romain encore en vigueur, qui tenaient au caractère propre du peuple de Rome. En Orient les codes de Justinien arrêtèrent pendant quelque temps la décadence des institutions publiques et privées de l'empire byzantin. Une partie notable de leurs dispositions cessa bientôt d'y être observée, et ils furent remplacés par de nouveaux recueils, auxquels ils ont servi de base et qui sont dûs aux empereurs Léon l'Isaurien et Léon le Philosophe (*voy.* ces noms). En Occident il en fut tout autrement. Promulgués en 554 dans l'Italie nouvellement reconquise, les codes de Justinien, après avoir cessé peu de temps après d'y être appliqués d'une manière constante et générale, acquirent vers le douzième siècle une autorité prépondérante qui contrebalança celle des coutumes nationales. Jusqu'au commencement de notre siècle, une tradition presque universellement acceptée attribuait ce fait à la prétendue découverte d'un manuscrit des Pandectes lors de la prise d'Amalfi, en 1135, par les Pisans. Ceux-ci se seraient emparés de ce manuscrit, le seul de ce genre, disait-on, qui existât alors en Europe, et ils auraient obtenu de l'empereur Lothaire IV, dont ils étaient les alliés, une ordonnance prescrivant que dorénavant les tribunaux de l'Empire d'Occident auraient à juger selon les règles des codes de Justinien, et non plus d'après les usages germaniques. Ce récit, comme M. de Savigny l'a prouvé dans le tome III de son *Histoire du Droit Romain au moyen âge*, n'est qu'une fable. La vraie cause de l'autorité nouvelle accordée, au commencement du douzième siècle, à la législation de Justinien doit être cherchée dans les nouveaux besoins de la civilisation, qui, commençant à créer alors entre les hommes des rapports multiples et compliqués, non prévus dans les lois et coutumes barbares, devait amener les hommes à se laisser d'un commun accord régir par des codes où éclatait la sagesse et l'expérience d'une époque dont le glorieux souvenir se ranimait dans tous les cœurs. Cette tendance du siècle fut comprise par le célèbre Irnerius (*voy.* ce nom) et par ses disciples, les légistes de l'école de Bologne, qu'on appelle les glossateurs, et ils parvinrent facilement à faire renaître l'étude scientifique du droit romain. A la suite de leurs recherches consciencieuses pour se procurer les meilleures leçons des codes de Justinien, ils eurent connaissance du précieux manuscrit de Pise, qu'ils considérèrent non pas comme l'unique exemplaire des Pandectes, mais comme celui qui devait faire autorité dans la plupart des cas, à cause de la pureté générale de son texte. Ce manuscrit, en effet, qui avait été conservé à Pise pendant des siècles, et qui fut transporté en 1406 à Florence, où il se trouve actuellement, contient, en deux volumes in-4°, une copie des Pandectes, qui, faite par des scribes grecs à la fin du sixième ou au commencement du

daction des Pandectes, consultez : Hugo, *Lehrbuch der Digesten;* édition de 1828; Tigerström, *De Ordine et Historia Digestorum;* Berlin, 1829, in-8°.

septième siècle, est de beaucoup la plus ancienne parmi celles que nous possédons aujourd'hui. Mais, ne l'oublions pas, les glossateurs du douzième siècle avaient à leur disposition d'autres manuscrits des Pandectes, qui leur permettaient de compléter un certain nombre de lacunes qui existent dans le manuscrit de Pise, désigné aujourd'hui par le nom de *la Florentine* (1). C'est en comparant ces manuscrits entre eux et avec celui de Pise qu'ils élaborèrent un nouveau texte, qui, généralement accepté dans toute l'Europe, fut appelé *Litera communis* ou *Vulgata*, et qu'ils divisèrent en trois grandes parties, *Digestum vetus*, *Infortiatum* et *Digestum novum*, sur lesquelles on trouvera quelques détails à l'article Irnerius. Un travail analogue de révision fut entrepris par eux sur le code de Justinien, dont les manuscrits, qu'ils eurent d'abord entre les mains, ne contenaient que les neuf premiers livres; les trois derniers, concernant surtout le droit administratif de l'Empire Byzantin, avaient cessé d'être copiés, comme n'étant d'aucune utilité pratique.

Quant aux Novelles, les glossateurs n'eurent au commencement à leur disposition que le recueil incomplet qu'en avait fait Julien Antecessor, et qui, très-répandu en Occident avant le douzième siècle, avait donné aux Novelles, dans les premiers siècles du moyen âge, une autorité bien plus étendue qu'aux autres parties de la législation de Justinien. Plus tard on se procura à Bologne une autre traduction des Novelles, appelée *Authenticum*, qui contenait moins de lacunes que l'extrait de Julien. Le texte grec des Novelles ne fut pas connu avant le seizième siècle, époque où l'on découvrit aussi dix-neuf novelles qui manquaient dans l'*Authenticum* (2).

Les efforts des légistes de Bologne, pour ranimer l'étude des Codes de Justinien, furent couronnés d'un plein succès; dans toute l'Europe, la législation de cet empereur acquit bientôt une autorité suffisante pour faire disparaître peu à peu un grand nombre des coutumes iniques ou absurdes de la féodalité, et pour devenir enfin, après le christianisme, un des principaux éléments de la civilisation moderne. Si les historiens ont le droit de critiquer et de blâmer les actes du maître de Bélisaire, les peuples doivent à la mémoire de Justinien respect et reconnaissance (3).

(1) Plusieurs circonstances cependant font croire que pour les sept derniers livres les glossateurs n'ont eu pour source unique que la Florentine.

(2) Les glossateurs n'accordèrent d'autorité légale qu'à quatre-vingt-dix-sept novelles, dont ils firent un recueil à part, divisé en neuf *collationes*; les autres novelles furent appelées par eux *Extravagantes* ou *Authenticæ extraordinariæ*.

(3) Consultez, pour les détails de l'histoire de la législation de Justinien, Spangenberg, *Einleitung in das römisch-justinianische Rechtsbuch*; Hanovre, 1818, in-8°. — Puchta, *Institutionen*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

Les diverses parties des codes de Justinien ont été imprimées un très-grand nombre de fois, tantôt à part, tantôt réunies et formant alors le recueil qu'on appelle le *Corpus Juris civilis*. On distingue ces éditions, au sujet desquelles on peut consulter le *Indicis Codicum et Editionum Juris Justinianei Prodromus* de Beck (Leipzig, 1823, in-8°), selon qu'elles sont ou accompagnées de la glose, commentaire étendu écrit par les légistes de Bologne du douzième et du commencement du treizième siècle, ou munies de notes plus succinctes, ou enfin dépourvues de toute explication.

Parmi les éditions séparées nous citerons, pour les Institutes : Mayence, chez Pierre Schœffer; 1468, in-fol., ed. princeps; Nuremberg, 1529, in-8°, par les soins de Haloander; Paris, 1567, in-8°, par Contius; Paris, 1585; Lyon, 1593; Paris, 1684 et Gœttingue, 1772, par Cujas; Berlin, 1812, par Riener. Le meilleur texte se trouve dans l'excellente édition annotée, donnée par Schrader, Clossius et Tafel; Berlin, 1832, in-4°. (Sur la valeur comparative des six cents et quelques éditions des Institutes, *voyez : Prodromus Corporis Juris civilis a Schradero, Clossio et Tafelio edendi*; Berlin, 1823, in-8°.) Parmi les nombreux commentaires écrits sur les Institutes, nous indiquerons, comme étant les meilleurs, ceux de Baudoin, de Cujas, d'Hotman, de Janus a Costa, d'Otto, de Merillius, de Vinnius (*voy.* tous ces noms), et enfin celui de M. Étienne; Paris, 1847, 2 vol. in-8°.

Pandectes. Nous rappellerons que les glossateurs avaient divisé les Pandectes en trois grandes sections, dont chacune devint, dans le courant du quinzième et du seizième siècle, l'objet de nombreuses éditions à part, qui n'ont plus aujourd'hui d'intérêt que pour les bibliophiles et pour ceux qui s'occupent de la critique du texte. Nous nous bornerons donc à indiquer les éditions princeps : *Digestum vetus*, sans indication de lieu, 1473; — *Infortiatum*; Venise, 1474; — *Digestum novum*; Venise, 1474. Quant aux éditions complètes des Pandectes, dont la plus ancienne fut publiée à Lyon, chez Syber, en 1481, celles antérieures à 1529 ne sont plus recherchées que comme curiosités bibliographiques; elles ne sont, en effet, que la reproduction de la Vulgate. Mais dans la même année 1529 Haloander donna à Nuremberg une édition (in-4°), dont le texte, appelé *Lectio Haloandrica* ou *Norica*, est le résultat d'une confrontation de la Vulgate avec la leçon florentine, dont Haloander avait pu prendre connaissance, non pas directement, mais par des notes manuscrites laissées par Bologuinus; ce dernier avait été autorisé à inspecter le manuscrit de Florence, et il avait de plus eu à sa disposition une collection de variantes faites par Aug. Politien d'après ce même manuscrit. En 1553 parut à Florence, en un volume in-folio, qu'on trouve ordinairement relié en deux ou trois tomes, le texte presque littéral de la Florentine;

cette édition, due à Lælius et à François Torelli, est un chef-d'œuvre de typographie. Parmi les rares éditions séparées des Pandectes qui furent publiées depuis, il n'y en a guère qu'une seule qui mérite une mention particulière; c'est celle de Pothier (*voy.* ce nom); et encore n'est-ce pas, à proprement dire, une édition, puisque le texte y est disposé dans un ordre de matières tout différent. Les commentaires les plus remarquables sur l'ensemble ou au moins sur une grande partie des Pandectes sont dûs à Budée, Duaren, Faber, Wesenbeck, Noodt, Leyser, Voet, Boehmer, Schulting et Glück (*voy.* ces noms). Pour de plus amples renseignements sur les diverses éditions du Digeste, *voy.* Fr. Thibaut, *Versuche über einzelne Theile der Theorie des Rechts*, t. I, p. 265-311.

Code de Justinien : les premières éditions, dont la plus ancienne fut publiée à Mayence, chez Schœffer, 1474, ne contiennent que les neuf premiers livres du code; celle qui fut donnée avec beaucoup de soins par Haloander, Nuremberg, 1530, in-fol., renferme pour la première fois les trois derniers livres, dont Cujas fit paraître à part une excellente édition; Lyon, 1562. Les critiques qui depuis ont travaillé avec le plus de succès à épurer et à compléter le texte du code sont Russard, Contius (*voy.* ces noms) et Hermann, lequel a donné en 1843 dans le *Corpus Juris* de Kriegel l'édition du code la plus exacte qui ait paru jusque ici. Les principaux interprètes du code sont : Cujas, Giphanius, Perez, Brunnemann et Wissenbach (*voy.* ces noms).

Novelles : les quarante et quelques premières éditions (édition princeps; Rome, 1476, in-fol.) ne contiennent que les quatre-vingt-dix-sept Novelles de l'*Authenticum* reçues par les glossateurs, ainsi qu'un nombre plus ou moins considérable d'*extravagantes*. En 1531, Haloander fit paraître à Nuremberg, in-fol., d'après un manuscrit de Florence, une collection plus complète des Novelles, qui, recueillie en Orient sous le règne de Tibère II, était rédigée en langue grecque. Cette même collection fut ensuite publiée par Scringer, Genève, 1558, in-fol., d'après un manuscrit de Venise, qui ne présente pas les mêmes lacunes que le manuscrit de Florence. Les éditions suivantes, notamment celle de Contius; Lyon, 1571, in-8°, sont le résultat d'une combinaison, souvent inintelligente, de l'*Authenticum* avec la collection grecque, qui a été jusqu'ici regardée, quoiqu'à tort, comme digne de la plus grande confiance, car on y remarque la plus grande négligence de rédaction. L'amélioration du texte des Novelles ne pourra être obtenue que par une comparaison attentive de la collection de Julien Antecessor, dont une nouvelle édition est depuis longtemps à désirer, avec l'*Authenticum*, dont Heimbach a donné en 1846, à Leipzig, la première édition critique.

Corpus Juris civilis : cette dénomination, quoique déjà employée par Justinien, ne servit pas de titre collectif à la législation entière de cet empereur avant 1583, année où elle apparaît sur le frontispice de l'édition donnée à Lyon par D. Godefroy. Les éditeurs antérieurs à ce dernier n'en considéraient pas moins, aussi bien que les glossateurs, le différents codes de Justinien comme un ensemble qu'ils avaient pour habitude de faire copier ou imprimer en cinq volumes in-folio, dont le premier contenait le *Digestum vetus*, le second l'*Infortiatum*, le troisième le *Digestum novum*, le quatrième les neuf premiers livres du Code; le cinquième, nommé *Volumen parvum*, renfermait les Novelles, les trois derniers livres du Code et les Institutes. Cette division se retrouve dans la presque totalité des éditions du quinzième siècle et de la première moitié du seizième; ces éditions sont généralement accompagnées de la glose, laquelle se trouve aussi dans plusieurs éditions subséquentes. Parmi ces éditions glosées, on remarque principalement celles de Lyon, 1549; Paris, 1575; Lyon, 1589, en 6 vol. in-fol., due à D. Godefroy, dont les remarques ont été réimprimées, avec des corrections, à Lyon, 1612 et 1618; Genève, 1615, 1619 et 1625; Lyon, 1627, 6 vol. in-fol. : cette édition, la dernière de celles qui parurent avec la glose, est très-estimée; on l'appelle *Lyon moucheté*, parce que le fleuron du frontispice représente un lion entouré d'abeilles. Parmi les éditions accompagnées d'interprétations autres que la glose, on distingue surtout celles de Haloander, Bâle, 1541 et 1570, in-fol.; de Russard, Lyon, 1560-1561, 2 vol. in-fol., et Anvers, 1567, 7 vol., in-8°, de Contius, Lyon, 1571 et 1581, 15 vol. in-8°; de Charondas, Anvers, 1575, in-fol.; de Pacius, Genève, 1580, in-fol.; ensuite celles de Denis Godefroy (*voy.* ce nom), les plus recherchées sont celle d'Amsterdam (Elzevier), 1663, 2 vol. in-fol., et celle de Leipzig, 1740, 2 vol. in-fol.); celle de Gebauer et Spangenberg, Gœttingue, 1776-1797, 2 vol. in-4°, remarquable, parce qu'elle suit pour les Pandectes le texte de la Florentine. Enfin, parmi les éditions qui ne contiennent aucune interprétation, nous citerons : celles des Elzevier, Amsterdam, 1664, 2 vol. in-8°, très-estimée, connue sous le nom de *Pars secundus*, faute d'impression, qui se trouve à la page 150; Amsterdam, 1681 et 1700, 2 vol., in-8°; celles de Freyesleben, connues sous le titre de *Corpus Juris academicum;* Altembourg et Leipzig, 1721, in-8°; Bâle, 1734, 1748, 1775 et 1789, etc., in-4°; celle de Beck, Leipzig, 1825-1826, 2 vol. grand in-8°, et enfin l'excellente édition des frères Kriegel, Leipzig, 1828-1843, in-4°. Dans ces éditions du *Corpus Juris* on trouve généralement, en appendice, plusieurs constitutions des empereurs du Bas-Empire, les *Canones Apostolorum*, les *Feudorum Consuetudines*, et quelques textes de lois du moyen âge. Le *Corpus Juris* a été traduit en français, d'une manière assez inexacte, par Hulot et quelques autres ju-

risconsultes, Metz, 1802-1811, 17 vol. in-4°; il a été traduit en allemand par Otto, Schilling et Sintenis, Leipzig, 1839, 7 vol. in-8°. E. G.

Procope, *Historia, De Ædificiis Anecdota.* — Agathias, *De Rebus gestis imperatoris Justiniani.* — Paul le Silentiaire, *Descriptio eccles. Sanctæ-Sophiæ*, à la suite de Cinname, édit. du Louvre. — Cedrenus, p. 366, édit. du Louvre. — Zonaras, XIV, p. 60, éd. du L. — Jean Malala, vol. II, p. 138, éd. d. L. — Marcellinus, *Chron. ad. an.* 520, etc., p. 50, etc., éd. L. — Théophanes, p. 300, éd. L. — Evagrius, IV, 8, éd. I. — Jornandès, *De Regn. Succ.*, p. 62, etc.; *De Reb. Goth.* p. 143, etc., éd Lindenbrog. — Paul Diacre, *De Longobard.*, I, 25 etc ; II, 4, etc. — Ludewig, *Vita Justiniani* — Engelstoft, *Comment. de Re Byzantinorum Militari sub Justiniano*; Copenhague, 1808, in-8°. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. VIII, IX, édit. de Saint-Martin. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, c. XXXIX-XLIV. — Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, c. XX. — Lord Mahon, *Life of Belisarius.* — Isambert, *Histoire de Justinien.*

JUSTINIEN II, surnommé *Rhinotmète* (Ῥινότμητος, qui a le nez coupé), empereur d'Orient, né en 669, mis à mort en décembre 711 Il succéda à son père Constantin IV, Pogonat, au mois de septembre 685, à l'âge de seize ans. Peu après son avénement au trône, il conclut une trêve de dix ans avec le khalife Abdoul-Malek. Ce traité eut les plus fâcheuses conséquences. Le khalife s'engageait à payer par jour à l'empereur mille pièces d'or, un cheval de race et un esclave. Justinien II, de son côté, cédait au khalife la moitié des revenus de l'île de Cypre, de l'Arménie et de l'Ibérie caucasique. Par un article secret, il promettait d'empêcher les Mardaïtes ou Maronites du mont Liban de troubler les Arabes par leurs incursions. Cette clause était une faute. Justinien l'aggrava encore par la manière dont il tint sa promesse. Un des généraux grecs les plus distingués, Léonce, depuis empereur, chargé d'exécuter cet article du traité, fit assassiner Jean, chef des Maronites, et décida douze mille de ces braves montagnards à quitter le Liban, pour s'établir dans la petite Arménie et dans la Thrace. Le reste de la population se trouva hors d'état d'inquiéter les Arabes, qui s'établirent solidement dans le Taurus et l'Anti-Taurus, et attendirent une occasion favorable d'envahir l'Asie Mineure. On espérait mieux de Justinien, qui en plusieurs occasions avait donné des preuves d'énergie; mais son mauvais caractère se révéla bientôt de manière à causer dans tous ses États un profond désappointement. Au lieu d'établir la paix dans l'Église, il y fit naître par son intolérance de nouvelles dissensions. Des milliers de manichéens, qui avaient vécu tranquilles sous la domination des Arabes, périrent par le fer ou le feu. En 688 il rompit la paix que son père avait faite avec les Bulgares, et remporta sur eux une brillante victoire. Il revenait fier de son succès et plein de sécurité lorsqu'il fut attaqué par les Bulgares dans les défilés du mont Rhodope et perdit plus de la moitié de ses soldats. Lui-même courut grand risque de la vie et revint à Constantinople dans le plus triste état. Dans la même année, les Arabes firent une quatrième invasion en Afrique. Justinien II mit d'abord beaucoup d'activité à s'opposer à leurs projets. Sa flotte, partie de Constantinople avec un corps de troupes considérable, que renforcèrent les garnisons de la Sicile, défendit victorieusement Carthage contre le chef arabe Zohaïr. Mais au lieu de profiter de cet avantage, il ordonna follement l'évacuation de l'île de Cypre, qui fut occupée et ravagée par les Arabes. Ceux-ci, encouragés par l'étrange conduite de l'empereur, envahirent l'Asie Mineure et la Mésopotamie en 692, et conquirent l'Arménie l'année suivante. Il se consola des pertes de l'empire en se plongeant dans les plaisirs et en tourmentant ses sujets. Son goût pour les bâtiments, qui rappelait le premier Justinien, l'induisit à des dépenses extraordinaires, et l'art d'inventer des taxes devint son occupation favorite. Il fut assisté dans cet art par deux ministres dont les noms sont restés fameux dans les annales byzantines. « L'un, dit Le Beau, d'après Théophane, était Étienne, Perse de nation, receveur des deniers du prince et chef de ses eunuques. Cet homme sanguinaire, préposé à la construction des nouveaux édifices, traitait inhumainement les ouvriers, et, sur le moindre sujet de plainte, il faisait tuer à coups de pierres les manœuvres et les inspecteurs. Fier de sa faveur et sans respect pour la maison impériale, il porta l'insolence jusqu'à menacer la princesse Anastasie, mère de l'empereur, de lui faire subir le châtiment ordinaire des enfants. Justinien était alors absent de Constantinople, et nul historien ne dit qu'il ait été sensible à cet outrage. Tout l'empire se ressentait des violences et des rapines d'Étienne, qui rendait son maître aussi odieux que lui-même. Il n'avait qu'un rival en fait de méchanceté : c'était un moine nommé Théodore, qui avait longtemps vécu en reclus sur les bords du Bosphore. Tiré de sa cellule par quelque dame de la cour, dupe de son hypocrisie, il était parvenu à la dignité de grand-trésorier, ce que les Grecs désignaient par le nom de *grand-logothète*. Plus cruel qu'Étienne, il inventait tous les jours de nouvelles taxes; ni le rang ni la naissance ne pouvaient soustraire personne à ses persécutions ; il se faisait un jeu des confiscations, des proscriptions, des supplices même. Payer lentement, murmurer contre l'imposition, c'était un crime digne de mort. On pendait par les pieds à un gibet les malheureuses victimes d'un fisc barbare, et on allumait au-dessous de leur tête un morceau de paille humide, dont la fumée les étouffait. » Le peuple de Constantinople, exaspéré de tant de rapacité et de cruauté, montra des symptômes de révolte, et Justinien ordonna au patrice Étienne de faire prendre les armes à la garde, pendant la nuit, et de massacrer tous les habitants qui se trouveraient hors de leurs maisons. Cet ordre atroce fut connu, et hâta l'explosion de la révolte. Le général Léonce, retenu en prison depuis trois ans, venait de rece-

voir l'ordre de partir immédiatement pour la Grèce. Il allait s'embarquer lorsqu'une foule exaspérée et tremblante l'entoura en le suppliant de la sauver de la fureur de Justinien. Sans hésiter, il se mit à la tête du peuple, et marcha vers Sainte-Sophie. La révolution s'accomplit en quelques heures. Justinien, chargé de chaînes, fut traîné devant le nouvel empereur. La foule demandait sa mort; mais Léonce, qui se souvenait des bontés du père de Justinien, sauva la vie du prince déchu, et se contenta de le bannir à Cherson (Crimée). Justinien, avant son départ, eut le nez coupée. Étienne et Théodore furent massacrés par le peuple (695).

Après un règne de trois ans, Léonce fut détrôné en 698, et confiné dans une prison par Tibère Absimarus, qui régna jusqu'en 704. A cette époque, Justinien rentra en possession du trône dans les circonstances suivantes. Relégué à Cherson, il se servait du peu de pouvoir qu'on lui avait laissé pour tourmenter les habitants de cette ville. Fatigués de ses violences et de ses menaces, ils résolurent de le tuer. Il eut connaissance de leur projet, et se retira auprès du khakhan des Khazares, Busirus, qui l'accueillit avec honneur, et lui fit épouser sa sœur Théodora. Malgré cette alliance Busirus consentit, peu après, à le livrer à Tibère; mais le prince détrôné fut encore averti de ce dessein, et s'enfuit chez Terbelis, roi des Bulgares. Terbelis, à sa persuasion, entreprit une soudaine invasion sur les terres de l'empire et avant que Tibère apprît que Justinien avait quitté Phanagoria (ville des Khazares), il le vit, sous les murs de Constantinople, à la tête de quinze cents cavaliers bulgares. Une nouvelle révolution eut lieu. Justinien signala son retour sur le trône en versant des flots de sang. Il commença par faire trancher la tête à ses deux compétiteurs. Avant l'exécution, Léonce et Tibère furent promenés ignominieusement dans les rues. On les jeta ensuite aux pieds de Justinien, assis sur un trône brillant, dans le lieu le plus élevé du cirque. Tant que dura la première course de chars, il tint ses pieds appuyés sur la gorge des deux princes, qui avaient comme lui le nez coupé. Le peuple applaudissait à cet étrange et odieux spectacle et vociférait ce verset des psaumes. « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » L'exil n'avait fait qu'irriter le caractère féroce de Justinien. On rapporte que dans la traversée de Phanagoria en Bulgarie, assailli d'une violente tempête, il s'écria : « Que Dieu m'engloutisse si j'épargne un seul de ceux qui ont contribué à ma chute. » Rétabli sur le trône, il sembla vouloir tenir son horrible serment, et exerça contre les partisans de Léonce et de Tibère une persécution sans égale dans l'histoire byzantine. Les propriétés des victimes servirent à satisfaire l'avidité de Terbelis. Ce chef barbare revint en Bulgarie, plein d'horreur et de mépris pour Justinien II, et deux ans après, en 708, il recommença ses incursions sur le territoire byzantin. Justinien, qui essaya de les réprimer, fut vaincu à Anchialus, et revint commettre de nouvelles cruautés à Constantinople. Pendant ce temps, les Arabes s'emparaient de Tyane et faisaient de grands progrès dans l'Asie Mineure. Les habitants de Ravenne ayant donné des signes de mécontentement, à cause des exactions de leur exarque, l'empereur envoya contre eux une expédition qui les traita plus rigoureusement que s'ils eussent été des Perses ou des Bulgares. Les dépouilles de leur ville ruinée furent rapportées à Constantinople. En 710 le pape Constantin, invité à venir trouver à Nicomédie l'empereur, qui méditait une réforme ecclésiastique, comparut devant lui en tremblant, et fut étonné d'être reçu avec honneur. Justinien ne put faire plus longtemps sa résidence à Nicomédie, à cause d'une invasion des Arabes, qui pénétrèrent jusqu'à Chalcédoine. Incapable de se mesurer avec ces redoutables adversaires, il tourna sa fureur contre les habitants de Cherson, et chargea de leur punition une flotte puissante sous les ordres du patrice Étienne, surnommé *le Féroce*. Beaucoup de Chersonites eurent le temps de s'enfuir ; les autres furent réduits en esclavage ou périrent dans les supplices. Sept des principaux habitants furent enfilés ensemble par les pieds, avec une traverse de fer, suspendus la tête en bas et brûlés à petit feu. Au retour de cette exécution, la flotte essuya une violente tempête, qui la submergea presque entièrement. On rapporte que les cadavres, parmi lesquels se trouvait celui d'Étienne, flottèrent sur les rivages de l'Asie, depuis Amastris jusqu'à Héraclée. Justinien témoigna, dit-on, beaucoup de joie de ce désastre, qui, selon l'assertion sans doute exagérée de Théophane, engloutit soixante-treize mille personnes, et il fit partir une seconde expédition commandée par le patrice Maurus, avec ordre d'achever le massacre des Chersonites. Mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes. Ils venaient de proclamer empereur un général exilé nommé Bardanes (*voy.* PHILIPPIQUE). Maurus ne put s'emparer de Cherson, et craignant de reparaître vaincu devant le tyran, il se joignit aux insurgés, les prit à bord de sa flotte, et fit voile pour Constantinople. Justinien en même temps se rendait à Sinope pour être plus à portée de recevoir des nouvelles de l'expédition. Il vit sa flotte se diriger vers la capitale, et apprit bientôt que Philippique était maître de Constantinople et que son jeune fils Tibère avait été massacré dans l'église de la Sainte-Vierge. Il voulait encore lutter contre les révoltés; mais ses soldats l'abandonnèrent, et un de ses anciens amis, qu'il avait cruellement offensé, Élias, le tua, à la fin de décembre 711, et envoya sa tête à Constantinople. Justinien II fut le dernier prince de la famille d'Héraclius, qui avait occupé le trône pendant tout un siècle dans la personne de six empereurs. Il fut le premier

des monarques byzantins qui fit graver sur ses monnaies l'image de Jésus-Christ. L. J.

Théophane, p. 303, etc., édit. du Louvre. — Nicéphore Calliste, p. 24. — Cedrenus, p. 440, etc. — Zonaras, vol. II, p. 91, etc. — Glycas, p. 279. — Constantin Manassès, p. 79. — Constantin Porphyrogénète, *De Admin. imperii*; c. 22. 27. — Suidas, au mot Ἰουστινιανός. — Paul Diacre, *De Gestis Longobard.*, VI, 11. 12, 31, 32. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XII, édit. de Saint-Martin.

JUSTINIEN, général byzantin, second fils de Germanus et petit neveu de Justinien Ier, né vers 530, mort vers la fin du sixième siècle. Il fit ses premières campagnes sous les ordres de son père, l'aida à lever l'armée qui devait pénétrer en Italie à travers l'Illyrie (550), et malgré sa jeunesse il en eut le commandement après la mort de Germanus. L'année suivante, il combattit contre les Slavons, avec son frère aîné Justin. Plus tard il commanda les auxiliaires grecs d'Aboin contre Thrasimond, roi des Gépides. En 576, Tibère, régent de l'empire, le nomma général en chef de l'armée contre le roi des Perses, Chosroès, qui avait envahi l'Arménie. Cette armée se composait de 150,000 Germains et Scythes mercenaires. Justinien rencontra Chosroès à Melitène, dans la petite Arménie, non loin de l'Euphrate. Après une lutte acharnée, l'aile gauche des Perses plia, et entraîna le reste de l'armée dans sa défaite. Chosroès se retira au cœur de ses États, tandis que Justinien traversait en vainqueur les provinces du nord de la Perse et pénétrait jusqu'en Hyrcanie, où il prit ses quartiers d'hiver. Au printemps suivant, il revint sans être inquiété en Arménie; mais là il se laissa surprendre par le général perse Tamchosroès, et fut vaincu. Cette défaite eut pour résultat la brusque rupture des négociations pacifiques engagées par Chosroès, et la guerre continua, sans espoir d'une prompte terminaison. Mécontent de la conduite de Justinien dans cette dernière campagne, Tibère le rappela, et le remplaça par Maurice, commandant des gardes du corps. Justinien, irrité de ce qu'il regardait comme une injustice, entra en 578 dans une conspiration qui avait pour but de tuer Tibère le jour de son couronnement et de le placer lui-même sur le trône. Soit qu'il désespérât du succès de l'entreprise, soit qu'il en eût des remords, il avoua tout à Tibère, qui lui pardonna généreusement. Cette clémence ne guérit par Justinien de ses projets ambitieux. L'année suivante, enhardi par l'absence de l'empereur, et poussé par Sophie, veuve de Justin II, il renoua la conspiration. Elle fut découverte. Tibère pardonna encore une fois à Justinien, et ne le priva même pas de ses richesses. On ignore la date de sa mort. L. J.

Théophane, p. 385, etc., éd. du Louvre. — Évagrius, V, 14, etc. — Procope, *Bel. Goth.*, III, 42. 40; IV, 25, 26. — Théophylacte, III, 12 etc. — Paul Diacre, *De Gestis Longobard.*, III, 12 — Ménandre, dans les *Excerpta Legat.* — *Voy.* pour les autres sources les articles JUSTINIEN Ier, JUSTIN II et TIBÈRE.

JUSTUS (Ἰοῦστος), historien juif de Tibériade en Galilée, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Il était le contemporain, le compatriote et l'ennemi de l'historien Josèphe. Justus écrivit en grec une *Chronique* (aujourd'hui perdue) des Juifs et de leurs rois depuis le temps de Moïse jusqu'à la troisième année du règne de Trajan. Il omit beaucoup d'événements importants, entre autres l'histoire de Jésus-Christ. Josèphe l'accuse de nombreuses faussetés dans le récit des hostilités qui amenèrent la ruine de Jérusalem. Y.

Josèphe, *Vita*, 37, 65, 74. — Suidas, au mot Ἰοῦστος. — Saint Jérôme, *De Script. Eccles.*, c. 14. — Photius, *Bibl.*, cod. 33. — C. Muller, *Fragm. Hist. Græcorum*, t. III, p. 523.

JUSTUS. *Voy.* JOOSTENS (*Paquier*).

JUUL ou **JUEL** (*Paul*), conspirateur norvégien, né à Throndhjem, où son père était marchand, décapité à Copenhague, le 8 mars 1723. Après avoir voyagé en Allemagne, aux frais du roi, pour étudier l'exploitation des mines, il fut nommé préfet (*amtmamd*) de Lister et Mandal en Norvège. Mais, destitué en 1720, à cause de sa conduite hautaine, il se rendit à Copenhague; il forma avec le baron de Coïet, général suédois, et le duc de Holstein-Gottorp, un complot pour enlever la Norvège au roi de Danemark. Le mécontentement causé par le projet de remaniement du cadastre favorisait le dessein des conjurés; ils espéraient faire soulever le pays, tandis qu'une flotte russe y ferait une descente. Après l'expulsion des Danois, le duc de Holstein et la Suède devaient se partager la Norvège, et la Russie s'emparerait des colonies (l'Islande, les îles Ferœë et le Groenland), dont Juel serait nommé gouverneur général. Mais la découverte de ce projet coûta la liberté à Coïet et la vie à Juel, qui fut décapité, puis écartelé. On a de ce dernier : *Et lyksaligt Liv* (Une Vie heureuse) en vers; Copenhague, 1721, in-4°; — *En Gode Bondes Avl og Bjering* (La Culture et la Récolte du bon Paysan); Copenhague, 1722, 1733, 1746, 1753; Throndhjem, 1777; trad. en islandais par J. Eigelsen. E. B.

Wolf, *Journal for Politik*, 1809, t. IV, p. 1-169. — Ch. Falster, *Amœnitates Philologicæ*; Amsterdam, t. I, 1729. — Nyerup et Rahbek, *Digtekunst hist.*, IV, p. 195. — Nyerup et Kraft, *Dansknorsk Litteratur-Lex.*

JUUSTEN et non **JUSTEN** (*Paul*), historien suédois, né à Wiborg (Finlande), mort à Abo, le 24 août 1576. Il fut successivement évêque de Wiborg (1554) et d'Abo (1563). Chargé d'une mission diplomatique auprès du czar de Russie Iwan Wasiliewitch, en 1569, il fut enfermé, durant trois ans, dans une prison malsaine, où il perdit la santé. A son retour à Abo, en 1572, il fut anobli. On a de lui : *Narratio de Legatione sua*, publiée par Porthan; Abo, 1775, relation pleine d'intérêt; — *Chronicon Episcoporum Finlandensium*, insérée dans *Schwedische Bibliothek* de Ch. Nettebladt; Stockholm, 1728 et rééditée par Porthan, Abo, 1780-1796, avec des notes et des commentaires; — des écrits religieux en langue finnoise. E. B.

Rhyzelius, *Episcopii Suiogothici.* — *Abo Tidning*, 1772, p. 89, et 1782, p. 188. — Girs, *Hist. de Jean III.* — *Biographiskt Lexikon*, t. VI, p. 375.

JUVARA. *Voy.* IVARA. (*Filippo*).

JUVÉNAL (*Decimus-Junius Juvenalis*), célèbre poëte satirique latin, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Le plus ancien document biographique que l'on possède sur lui est une *Vie* attribuée à Suétone, son contemporain, mais qui paraît être l'ouvrage d'un grammairien plus récent, peut-être de Valerius Probus. D'après l'auteur de cette *Vie*, « Junius Juvénal, fils ou pupille d'un riche affranchi, déclama jusque vers le milieu de sa vie, plutôt par inclination que pour se préparer à l'enseignement ou au barreau. Ensuite ayant composé, non sans talent, une satire en peu de vers contre Pâris, pantomime et poëte gonflé de son grade militaire, il cultiva avec soin ce genre littéraire. Longtemps il n'osa pas même en faire part à un petit nombre d'auditeurs. Plus tard il récita, deux ou trois fois des vers devant une grande affluence et avec tant de succès qu'il glissa sa première composition dans ses nouveaux écrits : « Ce que, dit-il, ne donnent pas les grands, un histrion le donnera. Tu fréquentes les Bareas, les Camerins et les vastes antichambres des nobles ! La Pélopée fait des préfets ; la Philomèle des tribuns (1). » Un histrion faisait alors les délices de la cour et beaucoup de ses partisans étaient journellement promus aux honneurs. Juvénal fut donc soupçonné d'avoir fait allusion aux temps présents, et aussitôt, quoiqu'il eût quatre-vingts ans, sous prétexte de lui conférer une dignité militaire, on l'éloigna de la ville, et on l'envoya commander une cohorte à l'extrémité de l'Égypte. Ce genre de supplice parut convenable pour un délit léger et une simple plaisanterie. Mais, en très-peu de temps, Juvénal mourut de chagrin et d'ennui. »

Diverses notices trouvées dans les manuscrits du poëte ajoutent peu de détails à la *Vie* précédente, dont elles sont des amplifications ou des abrégés. Un biographe nous apprend que Juvénal fut exilé sous le règne de Néron, qu'il fut ensuite rappelé, et mourut à l'âge de quatre-vingt et un ans du chagrin que lui causa l'absence de son ami Martial. Un autre nous dit qu'il fut banni vers la fin du règne de Domitien, et rappelé par un des successeurs de ce prince, et qu'il mourut sous Antonin le Pieux. D'après un troisième, Trajan, irrité d'une attaque du poëte contre son favori Pâris, envoya Juvénal dans une expédition contre les Scots. Enfin Jean Malelas d'Antioche, copié par Suidas, prétend que Domitien relégua Juvénal dans la pentapole de Libye, tandis qu'un ancien commentateur voit dans deux vers (le 37e et le 38e (1), de la quatrième satire la cause de son exil, et en place le lieu dans une oasis. Rien de plus incertain que ces assertions vagues et contradictoires. Heureusement les satires du poëte et les historiens anciens nous fournissent des notions plus assurées. Ainsi, il a existé deux mimes du nom de Pâris, l'un sous Néron, l'autre sous Domitien. Tous deux périrent par l'ordre des princes dont ils avaient fait l'amusement. Il n'est pas douteux que Juvénal n'ait eu en vue le second Pâris, tué en 83. Sa quatrième satire fut écrite après le meurtre de Domitien, au plus tôt en 96 ; la première, où il est question de la condamnation de Marius Priscus, ne peut être antérieure à 100. Ainsi, dix-sept ans après la mort de Pâris, Juvénal écrivait une de ses plus vigoureuses satires. Si, dans l'intervalle, il avait été exilé, ses ouvrages offriraient des traces de cet événement, tandis qu'ils semblent tous avoir été composés à Rome. Les anciens biographes ne virent pas cette difficulté chronologique ; mais elle frappa Saumaise, qui l'éluda par une hypothèse très-ingénieuse. Il supposa que les satires de Juvénal, composées en partie du vivant de Domitien, en partie après sa mort, ne parurent que beaucoup plus tard, sous le règne d'Adrien. L'empereur crut voir dans les vers relatifs à Pâris une allusion à ses propres favoris, et punit le poëte en l'envoyant mourir en Égypte. Dodwell, acceptant la supposition de Saumaise, a placé l'exil de Juvénal dans la deuxième année du règne d'Adrien, en 119, et sa mort au plus tôt en 120 (2). Beaucoup de biographes modernes ont copié Saumaise et Dodwell, sans s'apercevoir qu'ils transcrivaient une simple hypothèse dénuée de toute autorité, et qui s'accorde même assez mal avec les œuvres du poëte. Franke a fait remarquer que la quinzième satire, supposée écrite en Égypte, témoigne d'une grande ignorance de la topographie locale. Si Juvénal avait visité l'Égypte, il n'aurait pas placé Tentyra dans le voisinage d'Ombos (3). Franke en conclut que toute cette histoire du

(1) Quod non dant proceres, dabit histrio ; tu Camerinos
Et Bareas, tu nobilium magna atria curas !
Præfectos Pelopea facit, Philomela tribunos.
(*Sat.* VII, 89-92.)

(1) Quum jam semianimum laceraret Flavius orbem
Ultimus, et calvo serviret Roma Neroni.

(2) Il se fonde sur un passage de la quinzième satire, où il est dit que la querelle entre les habitants d'Ombi et de Tentyra arriva sous le consulat de Junius (*consule Junio*) ; en admettant, malgré les variantes des manuscrits, que ce nom soit exact, rien ne prouve qu'il s'agit, comme le veut Dodwell, de Q. Junius Rusticus, consul en 119, et non de Appius Junius Sabinus, consul en 84. On a souvent reculé jusqu'en 119 et même 127 la date de la treizième satire parce qu'elle fut écrite soixante ans après le consulat de Fonteius. Mais il n'est nullement démontré que le Fonteius de la treizième satire soit le C. Fonteius Capito, consul en 59, ou le L. Fonteius Capito, consul en 67 ; c'est au contraire, selon toute probabilité, le C. Fonteius Capito, consul en 12.

(3) Cet argument aurait plus de poids si le mot de *Ombos* était bien certain ; mais les manuscrits donnent *Combos*, *Cambos*, *Combros* ; un manuscrit très-ancien porte même *Corpos* et beaucoup d'éditeurs ont adopté *Coptos* au lieu de *Ombos*. La ville de Coptos était limitrophe de celle de Tentyra (aujourd'hui *Denerah*), tandis que Ombos en était à plus de trente lieues.

bannissement en Egypte est une invention des grammairiens (1), et il regarde comme interpolé le passage de la quinzième satire où le poëte déclare avoir observé par lui-même les mœurs d'Ombos et de Tentyra (2); ce ne sont là aussi que des conjectures. Il est impossible de rien affirmer, sinon que Juvénal était dans toute la force de son talent vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, et qu'il vivait encore en 100 après J.-C. Il n'est pas prouvé qu'il fût né à Aquinum, bien qu'il y résidât habituellement. Il est probable que le Juvénal auquel Martial a adressé trois épigrammes amicales est le même que l'auteur des satires.

Juvénal, le dernier en date des satiriques latins, eut entre autres mérites celui de ne pas ressembler à ses devanciers. Ses satires ne sont ni d'austères dialogues moraux à la manière de Perse, ni des conversations enjouées et familières dans le genre d'Horace; ce sont de vigoureuses déclamations versifiées, des pièces d'éloquence énergiques, brillantes et sonores. L'auteur pose nettement son sujet; il range ses arguments dans l'ordre où ils doivent produire le plus d'effet, et marche à sa conclusion avec autant de force que d'habileté. Ses développements sont plutôt oratoires que poétiques, et ses meilleures compositions sentent l'artifice du rhéteur. Mais cette forme déclamatoire enveloppe des sentiments sincères. L'éclatante indignation de Juvénal n'est pas jouée, quoiqu'elle soit moins morale et moins désintéressée qu'on ne l'a prétendu. Il vivait au milieu des vices d'une grande ville, et s'il avait eu pour ces vices l'horreur qu'on lui suppose, il ne les aurait pas étalés avec cette complaisance infatigable et exagérés au delà de toute vérité. Son époque prêtait certainement à la satire. Rome, qui jouissait des avantages d'une civilisation avancée, en avait aussi les inconvénients. Les progrès du bien-être avaient conduit aux raffinements du luxe, et les dépouilles du monde, accumulées dans une seule ville, étaient devenues une source inépuisable de corruption. L'élégante immoralité des Grecs, se combinant avec la grossière férocité de la race latine, avait produit une dépravation subtile et violente à la fois qui souillait toute la société romaine. Mais cette époque avait aussi ses beaux côtés, que nous révèle la charmante correspondance de Pline le jeune. Si Juvénal ne les a pas vus, c'est qu'il a regardé son temps à travers ses impressions personnelles, ses souffrances et ses préjugés. Juvénal était pauvre. A la manière dont il peint la misère des gens de lettres, on voit qu'il en éprouva les atteintes. Il en connaît toutes les amertumes, et il les exprime avec une énergie poignante. « C'est pour tous, dit-il, un motif et un aliment de railleries, qu'un habit mal propre et déchiré, un soulier entr'ouvert ou dont la blessure, recousue de gros fil, montre plus d'une cicatrice. Ce que la triste pauvreté a de plus dur, c'est qu'elle rend les hommes ridicules (1). » Pour améliorer sa fortune, Juvénal rechercha le patronage des grands seigneurs; mais, dans leurs antichambres (*atria*) ou à leurs tables, il éprouva des humiliations dont le souvenir lui dicta quelques-unes de ses meilleures satires. Lui, le Romain de la vieille race des vainqueurs du monde, il se vit partout supplanté par ces vaincus souples et intrigants, cette « ordure achéenne » (*fæcis achææ*), ces Grecs qui avaient fait de Rome une « ville grecque » (*urbem græcam*), où les Romains ne pouvaient plus vivre. Rien n'égale l'exécration de Juvénal pour les Grecs. Chaque fois qu'il touche à ce sujet, il est d'une verve incomparable. Voici quelques traits empruntés à la troisième satire : « Génie ardent, audace effrénée, débit prompt et plus rapide que celui d'Isée, sais-tu ce que c'est qu'un Grec? Quand un d'eux nous arrive, il apporte avec lui toute espèce d'hommes; il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin et magicien : que n'est-il point? Dis à un Grec affamé d'aller au ciel, il ira (2). » Cruellement froissé dans son orgueil de romain, Juvénal trouva sa vengeance dans la satire, où débordèrent les rancunes accumulées pendant une longue existence de solliciteur. Les grands l'avaient dédaigné, il les marqua d'une flétrissure, excessive sans doute, mais que le temps n'a pas effacée. L'infamie des mœurs qu'il leur attribue est encore surpassée par leur bassesse, et les grandes dames émules de Messaline offrent un tableau moins repoussant que les sénateurs appelés à délibérer sur l'assaisonnement d'un turbot. Au milieu de cette colère personnelle, il faut reconnaître un noble regret du glorieux et libre passé de Rome. Lorsque le poëte peint avec une force admirable « ce peuple qui donnait, jadis, empire, faisceaux, légions, tout, et qui maintenant abdique et ne désire plus avec anxiété que deux choses du pain et

(1) Comme preuve à l'appui de l'exil de Juvénal, on cite les vers suivants de Sidoine Apollinaire (*Carm.*, IX 270,) :

Non qui tempore Cæsaris secundi
Æterno coluit Tomos reatu.
Nec qui consimili deinde casu
Ad vulgi tenuem strepentis auram
Irati fuit histrionis exsul.

Ces vers sont trop vagues pour prouver quelque chose.

(2) .... Horrida sane
Ægyptus, sed luxuria, *quantum ipse notavi*,
Barbara famosa, non cedit turba Canopo.

(1) .... materiem præbet causasque jocorum
.... si fœda et scissa lacerna,
Si toga sordidula est, et rupta calceus alter
Pelle patet : vel si, consuto vulnere, crassum
Atque recens linum ostendit non una cicatrix.
Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quam quod ridiculos homines facit.
(*Sat.* III, 147-153.)

(2) Ingenium velox, audacia perdita, sermo
Promptus, et Isæo torrentior. Ede quid illum
Esse putes? Quemvis hominem secum attulit ad nos
Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,
Augur, schœnobates, medicus, magus; omnia novit.
Græculus esuriens; in cœlum, jusseris, ibit.
(*Sat.* III, 73-78.)

des jeux de cirque (1) »; lorsqu'il représente Domitien se baignant impunément dans le sang des plus nobles familles, et frappé dès qu'il est devenu redoutable aux savetiers (2); dans ces passages et dans beaucoup d'autres on retrouve le vieux Quirite indigné de la dégradation politique de ses concitoyens. Des satires empreintes de sentiments aussi énergiques forment, malgré bien des fautes de goût et un style monotone, un monument littéraire des plus remarquables. C'est une œuvre unique, comme l'époque qui l'inspira, et dont elle est non le tableau fidèle, mais la caricature tour à tour bouffonne et tragique. L. J.

La plus ancienne édition de Juvnal est un in-4° de 79 feuillets imprimé, à Rome, vers 1470, par Udalricus Galus; elle est très-rare et peut-être postérieure à un autre volume petit in-4°, sans aucune indication et dont le caractère ressemble à celui dont Ulric Han faisait usage à Rome en 1468; le *Manuel du Libraire* ne signale aucune vente publique où ait passé ce volume. Plusieurs autres éditions du quinzième siècle, sans aucune indication, paraissent, d'après la similitude des caractères, devoir être attribuées à Vindelin de Spire ou à Georges. Laver. Un petit in-fol., portant le nom de Brescia, est exécuté avec les types dont Th. Ferrandus faisait usage en 1473 pour l'impression de Lucrèce. On peut signaler comme d'une excessive rareté le Juvénal imprimé à Paris en 1472, avec les caractères de Gering et de ses associés; on ne pourrait citer nulle vente publique où se soit montré ce volume, dans lequel Juvénal est joint à Perse. Après les éditions sans indication de lieu et de date, il en est une, fort rare, portant la date de 1470, sans mention de lieu; elle paraît exécutée par Vindelin de Spire, Viennent ensuite les éditions de Brescia et de Montreal, 1473, et celle de 1474, attribuée par quelques bibliographes à Arnold de Bruxelles, et selon d'autres à l'Allemand Guldinbeck, qui travaillait à Rome. Le Juvénal mis sous presse à Parme, chez Antoine Zarot, en 1474, est également une rareté qui manque aux collections les plus riches en ce genre. Vers la fin du quinzième siècle, plusieurs éditions sont accompagnées de commentaires, dans lesquels il y a peu de chose à apprendre aujourd'hui. Les notes de Calderin, disposées autour du texte, parurent pour la première fois à Venise, en 1475, in-4°; en 1478 on publia celles de Merula; en 1492, celles de Mancinelli; parfois plusieurs de ces commentaires sont réunis. Le seizième siècle débute par l'édition aldine, in-8°, datée de 1501; elle est belle et très-recherchée des bibliophiles. Il en existe plusieurs contrefaçons lyonnaises, assez peu correctes; leur rareté et le caprice de quelques amateurs les ont parfois fait payer des prix bien supérieurs à leur valeur intrinsèque. Parmi les très-nombreuses éditions qui se succédèrent dans le cours du seizième siècle, nous signalerons celle de Simon de Coliners, Paris, 1528, in-8°, qui est estimée; celle que donnèrent les héritiers d'Alde, Venise, 1535 (elle est fort correcte); celles de Robert Estienne, 1544 et 1549, faites avec le secours de manuscrits divers. La petite édition de Plantin (Anvers, 1566) est élégante; celle de 1585, donnée à Paris, chez Mamers Patisson, 1585, se recommande par les notes de Pierre Pithou, lesquelles reparurent, avec celles de plusieurs autres savants, dans un in-4° mis au jour à Paris en 1613, et qui est digne d'estime. En 1612 parurent les notes de Farnabe, maintes fois réimprimées quoique ayant peu de mérite. Schrevelius, critique assez médiocre, mit au jour à Leyde, en 1671, un Juvénal *cum notis variorum*, qui fut réimprimé en 1684, avec des additions. Ce fut aussi en 1684 que Louis Dupré fit paraître l'édition *ad usum Delphini;* elle ne mérite point d'être recherchée. Celle que H.-C. Henninius donna à Utrecht, 1685, in-4°, est préférable; les commentaires sont amples et bien choisis. En 1695 on mit un nouveau frontispice aux exemplaires de cette édition qui restaient invendus, et on y joignit le Perse. Le dix-huitième siècle présente les éditions de Maittaire (Londres, 1716), de J. Hawkey (Dublin, 1746), de Foulis (Glascow, 1750), de Sandly (Cambridge, 1763); tous ces volumes, bien exécutés, sont d'un mérite médiocre quant à la critique. Le volume publié par Baskerville, Birmingham, 1761, in-4°, ne se recommande que par son luxe typographique. En Allemagne Ruperti a donné une édition accompagnée de savants commentaires (Leipzig, 1801, 2 vol. in-8°); ces deux volumes, formant ensemble 1,750 pages, épuisent la matière; 84 manuscrits différents ont été consultés pour l'établissement du texte. Le Juvénal publié par N.-L. Achaintre (Paris, Didot, 1810) est d'une exécution soignée et fort estimée; l'éditeur a collationné les manuscrits conservés à Paris, et il a joint à son commentaire des notes d'Adrien et de Charles Valois, restées inédites. L'édition de Lemaire 1823-1825 en est en grande partie la reproduction. Valpy fit paraître à Londres, en 1820, un *Juvénal* en 3 vol., dans la collection des classiques latins qu'il dédia au régent, et que ce prince, amoureux d'autres plaisirs que ceux de la lecture, ne feuilleta jamais; c'est un *variorum* très-complet. L'édition de Glascow, 1825, 2 vol. in-8°, est belle; on y a reproduit les vastes travaux de Ruperti. On estime les éditions de Weber, Weimar, 1825, in-8°; de Heinrich, Bonn, 1839, 2 vol. in-8°; de O. Jahn, Berlin, 1851, in-8°.

Les anciennes traductions françaises de Juvénal sont tombées dans l'oubli; on ne se souvient plus de celle de Michel d'Amboise, Paris, 1544 (partielle), et de celle de l'avocat Chaline, Paris, 1653, remarquable pour la liberté du langage. La version de Dusaulx, Paris, 1770, est en prose; elle a été souvent réimprimée (en 1782, 1796, 1803, 1821, 1825, 1826, etc.; l'édition de 1796, en 2 vol. in-4°, avec des gravures, est belle. Le traducteur n'a cessé, tant qu'il a vécu, de faire à chaque édition nouvelle de nombreuses corrections, sans toutefois la rendre irréprochable. Parmi le grand nombre des traductions françaises on distingue celle en prose de M. Baillet, 1823 et 1831; les notes sont bonnes et l'original est fidèlement rendu. Les traductions en vers sont plus nombreuses. Des critiques sévères ont fait l'éloge du travail de M. Raoul (1811, 1815, 1818, 1826). On a un peu oublié les traductions de M. Creuzé de Lesser, 1846, in-18; de M. Mechin, 1817 et 1823; de M. V. Fabre, Paris, 1825, 3 vol. in-8° (*voy.* l'article de M. Raynouard dans le *Journal des Savants*, mai 1827).

Plus récemment, M. Barre de Jullais, 1830; M. Jules Lacroix, en 1846; M. Bougiæ, en 1854, ont lutté

(1) .... Nam qui dabat olim
Imperium, fasces, legiones, omnia, nunc se
Continet, atque duas tantum res anxius optat,
Panem et circenses.......
(*Sat.* X, v. 78-81.)

(2) .... Claras .... abstulit urbi
Illustresque animas impune et vindice nullo!
Sed periit postquam cerdonibus esse timendus
Cœperat: hoc nocuit Lamiarum cæde madenti
(*Sat.* IV, v. 151-154.

contre la difficulté de présenter dans notre idiôme l'énergie du poëte latin. M. Jules Lacroix y a souvent réussi.

Parmi les traductions italiennes, celle de Georges Summaripa. imprimée à Parme, en 1480, et réimprimée en 1530, n'est recherchée qu'à cause de sa rareté; le travail du comte Camille Silvestri, Padoue, 1711, in-4°, est une paraphrase accompagnée d'un ample commentaire, où l'érudition a été prodiguée; d'autres éditions ont paru en 1739 et en 1758. Cesarotti s'est exercé, non sans succès, sur les huit premières satires.

La version anglaise de Madan, 1789, 2 vol. in-8° (plusieurs fois réimprimée), est accompagnée d'un commentaire étendu; on l'estime assez, mais elle est loin de valoir celle de W. Gifford, qui est regardée comme un modèle de versification énergique; les notes ont le mérite peu commun d'une concision substantielle; publiée en 1802, in-4°, elle a reparu en 1817, 2 vol. in-8°. Il y a un vrai souffle poétique dans la version de Fr. Hodgron (Londres, 1807, in-4°), mais elle laisse à désirer sous le rapport de l'exactitude. G. B.

Pseudo Suétone, *Juvenalis*. — Tous les anciens documents relatifs à la vie de Juvénal ont été recueillis en tête de l'édition de Ruperti. — Saumaise, *Exercitationes Plinianæ*. — Dodwell, *Annales Quintil.* — Franke, *Examen criticum Dec. Junii Juvenalis Vitæ;* Altona, 1820, in-8°; *De Vita Dec. Juvenalis Quæstio altera;* Dorpat, 1827, in-fol. — Bauer, *Kritische Bemerkungen über einige Nachrichten aus dem Leben Juvenal;* Ratisbonne, 1833, in-8°. — Volker, *Juvenal ein Lebens und Charakterbild;* Elberfeld, 1851, in-8°. — Baehr, *Geschichte der römischen Litteratur*, p. 245. — Teuffel, dans le *Jarbuch* de Jahn, 1845, XLIII, 97-122.

JUVÉNAL DES URSINS. *Voy.* URSINS.

JUVENCUS (*Vettius-Aquilinus*), un des plus anciens poëtes chrétiens, vivait sous Constantin le Grand, dans la première moitié du quatrième siècle. Il était né en Espagne, et descendait d'une illustre famille. Il entra dans les ordres. On ne sait rien de plus sur la vie de cet écrivain, qui doit surtout sa réputation à l'ouvrage suivant : *Historiæ Evangelicæ Libri IV*, composé vers 330. C'est une vie de Jésus-Christ, en vers hexamètres, compilée d'après les quatre évangélistes. Le poëte a pris pour base le récit de saint Matthieu, et en a comblé les lacunes avec des faits empruntés aux autres Évangiles. Cet ouvrage est beaucoup plus recommandable par la piété que par le talent de l'auteur. Cependant, malgré de nombreuses fautes contre la prosodie, la versification en est généralement harmonieuse, et atteste une imitation parfois heureuse des anciens. On a encore de Juvencus un poëme *Sur la Genèse* (*Liber in Genesim*) en 1541 hexamètres, ouvrage du même genre que le précédent, et qui offre les mêmes qualités et les mêmes défauts. Saint Jérôme et d'autres biographes mentionnent de Juvencus des hexamètres sur les sacrements; il n'en est rien venu jusqu'à nous. L'*Historia Evangelica* fut publiée pour la première fois à Deventer en Hollande; 1490, in-4°; elle a été insérée dans les *Poetarum veterum eccles. Opera*, de G. Fabricius; Bâle, 1564, in-fol., dans les *Opera et Fragmenta vet. Poetarum Latinorum* de Maittaire; Londres, 1713, in-fol.; dans la *Bibliotheca Patrum max.;* Lyon, 1677, vol. IV, p. 55, et dans les diverses autres collections des Pères de l'Église; elle a été publiée séparément avec des commentaires par Reuschius, Leipzig, 1710, in-8°. On ne connut pendant longtemps que les quatre premières sections du *Liber in Genesim*, et on les attribuait diversement à Tertullien, à saint Cyprien, à Salvien de Marseille. L'ouvrage complet parut pour la première fois avec le nom de l'auteur dans les *Scriptorum et Monumentorum amplissima Collectio* de Martène et Durand; Paris, 1723, vol. IX, p. 14; il a été réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland; Venise, 1770, in-fol., vol. IV, p. 587. Y.

Saint Jérôme, *De Vir. Illust.* 84; *Ep. ad magnum Chron. Euseb. ad A. D. CCCXXIX.* — Gebser, *D. C. Vettii Aquilini Juvenci Vita et Scriptis;* Iéna, 1827, in-8°. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

JUVENEL (*Félix* DE), historien français, né à Pézenas (Languedoc), en 1596 ou 1597, mort en 16... Travailleur infatigable, il a composé un grand nombre d'ouvrages : voici les titres de quelques-uns : *Histoire de Paul Jove, contenant les plus mémorables événements arrivés dans tous les pays du monde, depuis l'an* 1494 *jusqu'à la fin de l'an* 1544, *traduit et abrégé du latin en françois*, 2 gr. in-fol. (manuscrit); — *Traduction des Sermons de Louis de Grenade*, 6 vol. gr. in-fol. (manuscrit); — *Histoire de la Croisade générale sous le pontificat d'Urbain II jusqu'à la mort de Godefroi de Bouillon*, gr. in-folio (manuscrit); — *Histoire de Florence*, 4 vol. in-folio (manuscrit); — *Histoire des Papes et de l'Église universelle*, 2 vol. in-folio (manuscrit); — *Dom Pélage, ou l'entrée des Maures en Espagne*, imprimé en 1645, 2 vol. in-8°; — *Portrait ou le véritable Caractère de la Coquette*, imprimé à Paris, 1685, in-12, sans nom d'auteur; c'est une instruction en forme de lettres sur les précautions que doit prendre un jeune homme pour éviter les piéges d'une coquette. G. DE F.

Fréron, *Année Littér.*, 1762, t. II. — Barbier, suppl. aux *Dictionn. Histor.*

JUVENEL (*Henri* DE), écrivain français du dix-septième siècle, fils du précédent. Il fut mousquetaire et capitaine de marine. Il mourut jeune. On a de lui les trois ouvrages suivants, imprimés sans nom d'auteur : *Le Comte de Richemont;* Amsterdam (Paris), 1680, in-12; — *Les Amours d'Edgard, roi d'Angleterre;* La Haye, 1697, in-12; c'est sans doute une réimpression; — *La Hardie Messinoise;* 16.. in-12. G. DE F.

Fréron, *Année Littér.*, 1762, t. II. — Barbier, Suppl. aux *Dictionn. Histor.*

JUVENEL DE CARTENCAS (*Félix* DE), historien français, fils du précédent, né à Pézenas, en 1669, mort dans la même ville le 12 avril 1760. Il fit ses études chez les oratoriens de Pézenas,

et, après avoir été passer un an à Paris, revint dans sa ville natale. Il est auteur des ouvrages suivants : *Principes de l'Histoire*; Paris, 1733, in-12; — *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles-Lettres et des Arts*; Lyon, 1740, in-12; 1744, 2 vol. in-12; 1749, 4 vol. in-12; 1757, 4 vol. in-8°. Ces quatre éditions attestent le succès de l'ouvrage, catalogue utile, quoique assez imparfait, des richesses des différents siècles; il a été traduit en allemand et en anglais.

G. DE F.

Fréron, *Année Littéraire*, 1762, t. II. — Barbier, Supplément aux *Dictionn. Histor.*

* **JUVÉNIS** (*Raymond*), chroniqueur dauphinois, né à Gap, dans la première moitié du dix-septième siècle, y est mort le 7 janvier 1705. Il appartenait à une famille issue des vicomtes de Marseille. Un de ses ancêtres, *Jean Juvénis*, chancelier du royaume de Naples, est auteur d'un livre fort rare, intitulé : *De varia Tarentinorum Antiquitate et fortuna Libri VIII*; Naples, 1589, in-fol. Juvénis fut procureur du roi au bailliage de sa ville natale, et y remplit sur la fin de sa vie les fonctions de subdélégué de l'intendant de la province. Il consacra ses loisirs à des recherches historiques sur le Dauphiné, mais principalement sur la ville de Gap, dont il a, le premier, débrouillé les annales à l'aide des documents originaux tirés des archives de cette ville. Sa compilation intitulée *Histoire séculière et ecclésiastique du Dauphiné et de ses dépendances* est très-estimée des curieux. Elle a été signalée pour la première fois par DD. Durand et Martène dans leur voyage littéraire (t. I, p. 279). Elle est aussi mentionnée dans la *Bibliothèque Historique* de Lelong. On la conserve aujourd'hui à la bibliothèque de Carpentras, à laquelle l'a léguée le savant évêque d'Inquimberti. Juvénis a encore laissé quelques autres ouvrages moins importants et qui sont également restés manuscrits. On en trouve une liste complète dans la *Biographie du Dauphiné* de M. A. Rochas.

A. R—S.

Gautier, *Précis de l'Histoire de Gap*, p. 151-153. — *Annales du département de l'Isère*, n° du 18 nov. 1808 (article de M. Champollion-Figeac). — *L'Allobroge, revue des Alpes françaises et de la Savoie*, t. I, p. 127-129.

JUVENTINUS ALBIUS OVIDIUS, poëte latin, vivait probablement dans le troisième siècle après J.-C. On a de lui trente-cinq distiques intitulés : *Elegia de Philomela*. C'est une collection de mots qui sont supposés exprimer approximativement les sons proférés par les oiseaux, les quadrupèdes et les autres animaux. Voici un specimen de cette barbare poésie :

Mus avidus mintrit, velox mustecula drindit,
Et grillus grillat, desticat inde sorex.

La date de l'existence de Juventinus est inconnue; d'après les derniers vers de son élégie, on suppose qu'il était chrétien. Bernhardy a essayé d'établir, par un passage de Spartien, que ce jeu d'esprit et quelques autres du même genre appartiennent à des contemporains de l'empereur Géta, fils de Septime Sévère et frère de Caracalla. Y.

Burmann, *Anthologia Latina*, V, 143 ou 233 éd. Meyer. — Wernsdorf, *Poetæ Latini Minores*, vol. VII, p. 178 et 279. — Bernhardy, *Grundriss der Röm. Litt.*, p. 135.

** **JUVIGNY** (*Jean-Baptiste*), économiste français, né à Bayonne le 31 octobre 1772. On a de lui : *Coup d'œil sur les Assurances sur la vie des hommes, suivi de la comparaison des deux modes d'assurances mutuelles et à primes contre l'incendie, terminé par une notice historique et critique sur la caisse Lafarge*; Paris, 1819, 4e édit., 1825, in-8°; — *Application de l'Arithmétique au Commerce et à la banque*; Paris, 1820, 1827, 1835, 1840, in-8°; — *Les Avantages de la Caisse d'Épargne rendus sensibles par divers résultats de ses opérations*, etc.; Paris, 1826, 1836, in-8°; l'abrégé de cet ouvrage, Paris, 1826, in-18, a été couronné au concours de 1828, par la Société pour l'Instruction élémentaire et plusieurs écrits concernant le système de l'amortissement. J. V.

Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. Contemp.*

JUVIGNY (*Rigoley* DE). *Voy.* RIGOLEY DE JUVIGNY.

K

KAAB, poëte arabe, mort l'an 1er de l'hégire. Il était fils de Zohaïr, qui était lui-même un poëte distingué, et qui vivait avant l'époque de l'islamisme. Son frère Bodjaïr ayant embrassé le mohammédisme, qui commençait à faire des prosélytes, Kaab s'en indigna, et consacra une pièce de vers à railler la religion nouvelle et son apôtre. Mahomet, pour se venger de cette attaque, fit publier qu'il était permis aux musulmans de tuer le fils de Zohaïr. Kaab, fort inquiet, se rendit à Médine, se fit admettre en présence de Mahomet, et lui récita une pièce de vers dans laquelle il louait la réforme et le réformateur. Enchanté de ce poëme, le prophète fit grâce à l'auteur, et lui jeta son manteau pour marquer son enthousiasme. Ce fut à cause de cette circonstance que le poëme prit le titre de *Cacidat el Borda* (Le Poëme du Manteau); on le désignait aussi sous le titre de : *Banat Soad*. La première édition du poëme de Kaab parut en 1748, à Leyden, par les soins de Lette, qui y joignit une version latine et des notes. Une nouvelle édition du même poëme fut publiée par Reiske, dans le numéro de décembre 1747 des *Acta Eruditorum*; enfin, une version allemande de Wahl parut dans le *Magazin de Littérature ancienne et biblique*.

C. DUVERNOIS.

Essais sur l'Histoire des Arabes avant l'islamisme par Caussin de Perceval. — *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot.

KAAS (*Nicolas*), homme politique danois, né en 1535, mort en 1594. Issu d'une ancienne famille, il compléta ses études en Allemagne, où il suivit même un cours de théologie sous Melanchthon. Après avoir été pendant plusieurs années protecteur de l'université de Copenhague, il fut élevé, en 1573, à la dignité de chancelier et en 1588, à la mort de Frédéric II, il fut élu, par l'aristocratie, le premier des quatre membres du conseil des nobles qui devaient, sous le nom de *régents*, administrer les affaires de l'État. Jusqu'à sa mort, il se conduisit au pouvoir avec une grande prudence, et fit donner au jeune Christian IV une excellente éducation. Fort instruit lui-même, il correspondait avec la plupart des savants étangers, et plusieurs de ses lettres ont été conservées dans le recueil de Chytrœus. On croit que l'édition de la *Loi de Jutland*, Copenhague, 1590, in-4°, a été revue, corrigée et notablement augmentée par le chancelier Kaas.

K.

Moeller, *Cimbria Litterata*. — Hofmann, *Portr. hist. des Hommes célèbres du Danemark*. — Niels Slange, *Kong Christ. IV Historie*. — Freher, *Theatrum Virorum*, etc.

KAAU-BOERHAVE (*Abraham*), médecin russe, d'origine hollandaise, naquit à La Haye en 1713, et mourut à Moscou, le 18 octobre 1753. Il avait pour père Jacques Kaau, docteur en droit et en médecine à Leyde, et pour mère Marguerite Boerhave, sœur du célèbre Hermann Boerhave. Il s'était déjà acquis une certaine notoriété dans sa patrie par la pratique de la science traditionnelle dans sa famille, lorsque l'impératrice Anne, dangereusement malade, le fit venir à Saint-Pétersbourg en 1740. L'impératrice Élisabeth le nomma conseiller d'État en 1743 et son premier médecin en 1748. Outre différents *Mémoires* insérés dans les *Novi Commentarii* du collége médical de Saint-Pétersbourg, dont il était directeur, Kaau-Boerhave a laissé les ouvrages suivants : *Perspiratio dicta Hippocratis per universum corpus anatomiæ illustrata*; Leyde, 1738, in-8°; — *Impetum faciens dictum Hippocrati per corpus consentiens philogice et physiologice illustratum*; ibid., 1745, in-12; — *Sermo academicus de iis quæ verum medicum perficient et ornant*; ibid., 1752, in-8°, excellente dissertation, digne d'être reproduite.

A. Pce G.—N.

Ein Russicher Staatsmann; Heidelberg, 1857, I.

* **KABBETE** (*Jean*), peintre hollandais, mort en 1660. Il voyagea en France et en Italie, puis s'établit à Amsterdam, où il passa le reste de sa vie. Quelques-uns de ses sujets de ruines ou de paysages, qui ont un grand mérite d'exécution, ont été gravés par Perelle.

K.

Rose, *New Biog. Dict.*

KABEL (*Adriaan* VAN DER), peintre et graveur hollandais, né en 1631, à Ryswick, mort à Lyon, en 1695. Il fut élève de Jean van Goyen, paysagiste habile. Ses progrès furent rapides; il prit surtout la manière de Benedetto Castiglione et de Salvator Rosa. Il a très-bien imité le premier, au point même de tromper les connaisseurs; sa touche est libre, belle et large. Il dessinait fort bien, surtout les animaux, et ses tableaux sont toujours composés d'après nature; on en possède de lui remarquables par une facilité et une finesse singulières. Ce sont au surplus les qualités dominantes de ses œuvres. Quant à son coloris, il donna trop dans la *manière rembrunie*; aussi ses paysages, quoique composés avec goût, sont tristes à l'œil par la couleur sombre qui règne partout. Il a gravé à l'eau-forte quelques estampes aujourd'hui fort recherchées.

A. DE L.

Jakob Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 277. — Descamps, *La Vie des Peintres*

Hollandais, etc., t. II, p. 173. — Pinkelton (à *Cabel*), *Dictionary of Painters.*

KABRIS (*Joseph*), aventurier français, né à Bordeaux, en 1780, mort le 23 septembre 1822. Il servit d'abord dans la marine impériale, en qualité de simple matelot. Ayant été fait prisonnier et jeté dans une prison d'Angleterre, il obtint, comme faveur extrême, de servir à bord d'un baleinier anglais qui tentait de compléter son équipage pour la mer du Sud. Ce bâtiment navigua avec assez de bonheur jusque dans les mers de l'Océanie; mais, arrivé devant les îles Marquises, il fit naufrage sur les récifs de Noukahiva. Les insulaires se portèrent en foule vers les débris du navire, et s'emparèrent de tous les hommes dont se composait l'équipage. Ces malheureux furent tous mis à mort pour être dévorés; Kabris allait subir le même sort, lorsque la fille d'un chef, nommée Valmaïca, usa de l'ascendant que lui donnait sa naissance pour l'arracher aux anthropophages qui allaient le sacrifier. Kabris épousa sa libératrice légalement et selon les rites, beaucoup plus compliqués qu'on ne le croit généralement, de ces peuples. Dès ce moment le jeune matelot fut compté parmi les chefs de Noukahiva: son beau-père lui fit solennellement cadeau d'un magnifique manteau de plumes d'ivi, et il dut se résoudre à subir l'opération douloureuse du tatouage. Revêtu de cet ornement indélébile, dont le caractère hiéroglyphique constatait sa valeur, Kabris marcha l'égal des plus grands guerriers, et prit part à une foule d'expéditions dans l'intérieur de l'île. Il paraît certain que son adhésion très-franche aux lois que lui imposaient les sauvages lui constitua bientôt une sorte de magistrature; il jugeait ceux qui naguère devaient le dévorer. Il était père de six enfants lorsque l'amiral Krusenstern arriva en 1804 aux Marquises. Le célèbre navigateur commandait alors une expédition scientifique de circumnavigation entreprise aux frais de la Russie. Malheureusement pour Kabris, il n'était pas le seul Européen admis parmi les chefs qui eût du crédit dans Noukahiva. Un matelot anglais, nommé Roberts, partageait avec lui la faveur de l'aristocratie; ce dernier parvint à entrer dans les bonnes grâces du commandant russe et à lui faire partager l'antipathie bien marquée qu'il avait conçue contre le Français. Krusentern ne déguisa pas les soupçons qu'il avait conçus contre le matelot bordelais, dont, à son avis, les menées sourdes mettaient fréquemment obstacle à la réussite de ses projets. Ainsi une misérable question de nationalité, vidée aux antipodes, devint pour un pauvre diable, dont on ne peut s'empêcher d'admirer le courage, la source des plus grands maux. On était au mois de mai, et le commandant russe songeait à quitter ces parages lorsque, pour son malheur, l'ariki européen alla le visiter à bord (1); le vent était favorable, et Kabris n'était pas apparemment un assez grand personnage pour qu'on s'occupât de ses doléances et pour qu'on mît une embarcation à la mer afin de le ramener à son île; le savant et célèbre amiral a soin de faire observer néanmoins que « cet enlèvement involontaire débarrassa à tout jamais l'Anglais Roberts de l'influence de son compatriote ». L'influence que l'on constate ici d'une façon presque ironique, Kabris l'avait obtenue par tous les genres d'habileté qui distinguent le guerrier noukahivien, et, cela soit dit à son honneur, sans faire la moindre concession aux usages féroces qui dominaient dans l'île. Krusenstern a la bonne foi d'en convenir lui-même lorsqu'il raconte quels genres de ruse les naturels employaient dans les combats sans fin dont l'île était alors ensanglantée. Après avoir énuméré les vertus quasi lacédémoniennes qu'on exigeait d'un chef, il ajoute: « Joseph Kabris se distinguait par toutes ces qualités. Il nous a depuis entretenu assez souvent de ses hauts faits en ce genre. Il nous racontait combien d'hommes il avait tués dans cette sorte de guerre, en nous en détaillant toutes les circonstances. Il nous assura, du reste, et son ennemi Roberts lui a rendu justice en ce point, qu'il n'avait jamais mangé de chair humaine, ayant toujours troqué son homme contre un cochon ». Le malheureux matelot bordelais eût pu rester dans l'Océanie; on lui proposa de le débarquer à Owihée; mais, n'entendant pas le dialecte des îles Sandwich, il ne consentit pas à demeurer dans leur capitale naissante; il préféra, dit-on, suivre l'expédition russe jusqu'au Kamtschatka. Ce fut là qu'au mois d'août 1804, on débarqua « le Français sauvage, qu'on avait été *obligé* de ramener de Noukahiva (1) ».

Kabris traversa la Sibérie, et parvint jusqu'à Saint-Pétersbourg; là il se fit professeur de natation. Il ne revint en France qu'en l'année 1817. Louis XVIII lui accorda une légère gratification; mais la munificence du roi de France n'alla pas jusqu'à armer un bâtiment pour reconduire le prince de Noukahiva dans ses lointaines possessions. Le roi de Prusse, auquel notre aventurier fut présenté ensuite, n'avait pas de raisons pour être plus généreux. Kabris se rendit dans sa ville natale avec l'espoir de trouver à s'embarquer pour les îles Marquises. Il y était soutenu par la pensée qu'en mettant de côté ses petites épargnes il pourrait réunir une somme suffisante pour aller rejoindre aux antipodes sa femme et ses enfants. Comme il était admira-

(1) Si l'on admettait les confidences de Kabris lui-même, confidences reproduites par M. Aimé Leroy, les choses se seraient passées fort différemment; il aurait été saisi dans un bois, garrotté et conduit à bord. L'humanité connue du chef de l'expédition russe ne permet guère d'admettre cette version; les qualités qui distinguaient l'amiral Krusenstern ne doivent pas laisser supposer qu'il ait agi ainsi, même à l'égard d'un homme dont il croyait avoir à se plaindre.

(1) Krusenstern, *Voyage autour du Monde*, trad. en français par Eyries, 2 vol. in-8°.

blement tatoué, l'idée lui vint de se faire voir pour de l'argent sur une sorte de petit théâtre bordelais qu'on appelait en ce temps le *Cabinet des illusions*. Ce titre malheureux ne s'appliquait que trop bien à la situation du mime improvisé. L'argent ne venant pas et ne recueillant même pas, de quoi vivre, le pauvre diable résolut de porter sa chétive industrie dans les départements voisins. De pérégrination en pérégrination, il parvint jusqu'à Valenciennes; déjà fort épuisé, il parlait avec douleur de Valmaïka, de ses enfants, de l'espérance qu'il conservait encore de les revoir un jour; mais déjà la maladie avait vaincu le robuste matelot; il entra à l'hôpital le 22 septembre et s'éteignit le lendemain (1).

Ferdinand DENIS.

Krusenstern, *Voyage autour du Monde*. — Aimé Leroy, dans les *Archives du Nord* (*Promenade au cimetière de Valenciennes*).

* **KÂCYAPA**, nom du sixième Bouddha, qui, suivant les livres bouddhiques, précéda immédiatement Çâkya Mouni. C'est aussi le nom d'un des principaux disciples du dernier, qui le chargea d'enseigner sa doctrine. On met généralement devant son nom l'épithète de *Mahâ* (le Grand), ce qui le distingue d'un autre disciple qui portait le même nom. Mahâ Kâcyapa, qui n'était pas auprès de son maître au moment de la mort, fut averti de cet événement par un tremblement de terre. Il se hâta d'aller rendre les derniers devoirs au Bouddha, et fut un de ceux qui présidèrent à ses funérailles.

Ph. Ed. FOUCAUX.

Rgya tcher-rol-pa; Paris, 1848, vol. in-4°.

KADI-PACHA. *Voy.* CAD-ABD ERRAHMAN.

KADLUBEK (*Vincent*), historien polonais, né en 1161, à Karnow (Gallicie), mort le 8 mars 1223. Son père, Baguchwal, était gentilhomme et appartenait selon les uns à la famille des Rosa, selon d'autres à celle des Koscza-Kadlubek. S'étant adonné à l'étude de la théologie, Kadlubek devint d'abord prévôt de Sendomir, et en 1208 évêque de Cracovie. Le roi Leszek le Blanc, qui le consultait souvent dans les affaires importantes, le chargea en 1214 de mener à Halich sa fille Salomé, pour qu'elle y épousât Coloman, fils du roi de Hongrie. En 1218 un incendie ayant détruit la cathédrale de Cracovie et le palais épiscopal, Kadlubek, affecté de ce désastre, se démit de son évêché, et se retira à Jendrzeiow, en Gallicie, dans un couvent de l'ordre de Cîteaux. Il y termina son *Historia Polonica*, qu'il avait entreprise à l'invitation du roi Casimir II. Cet ouvrage, publié à Dobromiel, 1612, in-8°, se trouve aussi dans le tome II de l'édition de l'*Historia Polonorum* de Dlugoss, donnée à Leipzig, en 1712. Le texte qui a paru à Dantzig en 1749, en un volume in-fol., qui contient aussi la chronique de Martin Gallus, n'est qu'un extrait de l'*Historia Polonica*, fait au commencement du quinzième siècle; un autre extrait, traduit en polonais, a été publié en 1803. Quoique écrit dans un style barbare et rempli de fables sur l'histoire primitive de la Pologne, le travail de Kadlubek n'en est pas moins précieux, à cause des détails qu'il contient sur les événements qui se sont passés en Pologne durant le onzième et le douzième siècle. L'*Historia Polonica* est divisée en quatre livres; les trois premiers, dans lesquels l'auteur résume les entretiens que Jean, archevêque de Guesne, et Mathieu, évêque de Cracovie, avaient eus ensemble sur l'histoire de leur pays, s'arrêtent à l'année 1146; le dernier, qui est entièrement l'œuvre de Kadlubek, finit à l'an 1202. L'ouvrage entier a été commenté par un auteur anonyme qui vivait à l'époque des Jagellons, et sur lequel on peut consulter : Oudin, *De Scriptor. Ecclesiasticis*, t. III, p. 25. E. G.

Sim. Staravolski, *Commentar. de Vita V. Kadluko*. — Visch, *Biblioth. Script. Ord. Cister.* — Groddeck, *De Script. Polonicis*. — Hopp, *De Historicis Polonicis*. — Ossolinski, *V. Kadlubek, ein historisch critischer Beitrag zur slavischen Litteratur;* Varsovie, 1822, in-8°.

* **KADOU**, surnommé l'*Ulysse polynésien*, né vers 1795. Ce sauvage, si intelligent, avait pris naissance dans l'île d'Ouléa-Jouli, qui appartient au groupe des Carolines. Son début en navigation aventureuse explique parfaitement comment se sont peuplées certaines régions de la Polynésie. Il était à la pêche avec plusieurs naturels de la Caroline, lorsque son embarcation fut emportée par le vent en pleine mer; les provisions étaient exiguës, elles furent bientôt épuisées, et plusieurs compagnons de Kadou succombèrent. Des sauvages comme lui, mais des sauvages de Tonga-Tabou, le secoururent, et il vécut plusieurs années dans leur île. Lors du voyage de circumnavigation entrepris pour le compte de la Russie par le capitaine Kotzbue, Kadou se sentit pris d'une telle admiration pour les merveilles de la civilisation européenne, qu'il résolut bon gré mal gré de faire partie de l'expédition; grâce à sa persévérance il obtint ce qu'il désirait, et bientôt, considéré à bord comme l'ami du capitaine, il rendit largement en renseignements utiles, en récits de traditions curieuses l'hospitalité qu'il avait reçue. Sa bonne humeur constante ne fut pas même troublée par le froid rigoureux qui se fit sentir à l'approche des régions américaines de l'extrême nord. Son empressement d'être utile à tous l'avait fait aimer de l'équipage entier. Kadou était un observateur sagace, comme le sont la plupart des sauvages; il savait diriger une embarcation d'après le cours des étoiles, mais il sentit tout d'abord la supériorité que donnaient sur lui aux Européens les indications de la boussole : surpris de voir dans les lati-

(1) Des circonstances particulières se rattachent à l'inhumation du pauvre matelot bordelais; le tatouage varié dont sa peau était ornée avait tenté un curieux; on craignit la violation d'une sépulture qu'aucune construction ne défendait; l'autorité prit ses mesures. « On venait d'enterrer un vieillard de l'hospice de Valenciennes, dit M. Aimé Le Roy; Kabris fut mis au-dessus de lui, et sur Kabris on plaça le cadavre d'un autre vieillard du même hospice. »

tudes élevées que parcourait Kotzbue, la chute des neiges, il fut longtemps à s'accoutumer à ce phénomène; il cherchait à retenir entre ses doigts cette eau condensée, et, en la voyant se fondre, il alla jusqu'à imaginer que tous les blancs usaient de sorcellerie, et pouvaient à leur gré changer l'aspect des éléments; ses bonnes dispositions à l'égard de ses compagnons de voyage en furent même un moment troublées. Sa bonne humeur naturelle reprit néanmoins le dessus, et il admira sans crainte les autres merveilles qui se présentaient à ses yeux. Kadou avait résolu d'aller contempler les splendeurs de Saint-Pétersbourg; mais cette résolution ne put tenir contre les affections de famille et les séductions de la terre natale. Ramené par Kotzbue à son île de Radack, où le *Rurick* devait relâcher, il revit sa femme, ses enfants, et abandonna sagement ses projets, pour continuer une vie de paix et de bonheur. Le naturaliste de l'expédition, M. de Chamisso, dit que cet Indien voyageur s'entendait à merveille à soigner les plantes qui lui étaient confiées et qu'on voulait naturaliser. Il est possible que sous sa direction, et d'après ses conseils, l'île si fertile de Radack soit devenue un lieu de relâche avantageux pour les baleiniers. Un artiste voyageur, dont la mort a été prématurée, a donné le portrait de Kadou. Ferd. DENIS.

Otto de Kotzbue, *Entdeckungs Reise in die sud sée*, etc. — L. Choris, *Voyage pittoresque autour du Monde, avec des portraits de sauvages d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et des iles du grand Océan*; Paris, 1822, in-fol.

KÆMPF (*Jean*), médecin allemand, né à Deux-Ponts, le 14 mai 1726, mort à Hanau, le 29 octobre 1787. Il étudia la médecine à Bâle, et entra au service du prince de Hesse-Hombourg, à la cour duquel il passa sept ans. En 1770 il devint médecin du prince d'Orange-Nassau, et en 1778 le prince de Hesse-Hanau l'attacha à sa personne. Kæmpf resta auprès de ce dernier jusqu'en 1787, et se retira alors à Hambourg. On a de lui : *De Infractu vasorum ventriculi*; Bâle, 1753, in-4°; — *Von den Temperamenten* (Des Tempéraments); Schaffhouse et Francfort, 1760, in-8°; — *Enchiridium Medicum*; Francfort et Leipzig, 1778, in-8°; ibid., 1792, in 8° : cet ouvrage a été traduit en allemand par G.-F. Duerr (Chemnitz, 1794, in-12) et par J.-C.-F. Baehrens (Dortmundt et Leipzig, 1796, in-8°); — *Fuer Ærzte und Kranke bestimmte Abhandlung von einer neuen Methode die hartnæckigsten Krankheiten, die ihren Sitz im Unterleib haben, besonders die Hypochondrie, sicher und gruendlich zu heilen* (Dissertation destinée aux médecins et aux malades traitant d'une nouvelle méthode de guérir les maladies, les plus tenaces du bas-ventre, surtout l'hypochondrie); Dessau, 1784, in-8°; Leipzig, 1785, in-8°; ibid., 1786; Hanau, 1788; Augsbourg, 1790 et 1791. Traduction en hollandais par G.-J. de Koning; Utrecht, 1787, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel Kæmpf développa l'idée que les obstructions des viscères abdominaux sont la cause méconnue de presque toutes les affections chroniques, fit beaucoup de bruit; — *Von der Wasserscheu, oder der tollen Hundswuth, nebt den bewæhrtesten Mitteln diesem Unglück zu begegnen* (De l'hydrophobie et des meilleurs remèdes contre ce mal); Hanau, 1780, in-8°; plusieurs dissertations insérées dans les *Actes* de l'Académie de Giessen, dans le *Magazin* de Hanau et dans le *Magazin* de Baldingen.

Il ne faut pas confondre Jean Kæmpf avec son frère *Guillaume-Louis Kæmpf*, médecin comme lui, mort en 1779, et qui a laissé un manuel à l'usage des sages-femmes : *Denkbuch fuer die Hebammen*; Francfort, 1777. Dr L.

Biographie Médicale.

KÆMPFER (*Engelbert*), célèbre voyageur et médecin allemand, né à Lemgo (Westphalie), le 16 septembre 1651 (1), mort dans cette même ville, le 2 novembre 1716. Il était fils de Jean Kæmpfer, qui remplissait les fonctions de ministre à l'église Saint-Nicolas de Lemgo. Très-jeune encore, Engelbert Kæmpfer fut envoyé à Hameln, dans le duché de Brunswick, afin d'y faire ses premières études pour la carrière de médecin, que ses parents lui avaient choisie. Il se rendit ensuite à Lunebourg, puis à Hambourg et à Lubek, pour se perfectionner dans les sciences exactes. De là il passa en Pologne, où il s'adonna avec ardeur à la philosophie et à la pratique des principales langues étrangères; il y séjourna trois ans, et reçut à Varsovie le grade de docteur. Peu de temps après, il alla à Kœnigsberg pour approfondir les sciences naturelles et médicales, afin de se rendre capable d'exercer les fonctions auxquelles son père l'avait destiné. Le goût des voyages engagea bientôt le jeune Kæmpfer à se transporter en Suède, où l'attendait le plus brillant accueil. Présenté d'abord à l'université d'Upsal, puis à la cour de Charles XI, il vit s'ouvrir devant lui un brillant avenir; on lui fit des propositions propres à lui assurer une carrière vaste et belle s'il voulait demeurer en Suède; mais le penchant irrésistible de Kæmpfer pour les pérégrinations lointaines l'empêcha d'accepter de telles offres; et il eût sans doute renoncé aux avantages que lui assurait un prince protecteur des lettres s'il ne se fût présenté une occasion de se joindre à l'ambassade suédoise qui allait partir pour l'empire de Perse, dans le but d'ouvrir des relations commerciales entre les deux pays. Engelbert Kæmpfer partit donc de Stockholm, le 26 mars 1683 (ancien style), pour se rendre à Moskou, par Aland, la Finlande et Novogorod. En moins d'un mois, Fabricius, l'ambassadeur de Suède, termina les négociations dont il était chargé par son gouvernement. Il se dirigea donc vers la Perse avec son se-

(1) Suivant le *Conversations-Lexikon*, Kæmpfer serait né le 16 novembre 1651; nous pensons toutefois que cette date est erronée.

crétaire Kæmpfer et tout le personnel de sa légation; à cet effet, il s'embarqua sur la rivière de Moskwa, qui aboutit au Volga par une de ses branches nommée l'Oka. Après s'être arrêté à Kazan, qui se trouvait sur sa route, il atteignit Astrakan, capitale, sur les bouches du Volga, d'un fameux royaume annexé à la couronne de Russie par Ivan Basilowitch. En quittant cette célèbre cité, ils s'embarquèrent sur la mer Caspienne, où ils faillirent faire naufrage par suite d'un malentendu entre les deux pilotes du navire (1), qui parlaient chacun un idiome différent, durant une violente tempête. Arrivée en Perse, l'ambassade suédoise se rencontra avec deux autres légations envoyées, l'une par la cour de Pologne, l'autre par celle de Russie, et partit avec celles-ci pour Chamakhi (province de Chirvan, dans la Trans-Caucasie actuelle), où l'on devait attendre jusqu'à ce que la cour de Perse eût fait connaître ses intentions relativement à la manière de recevoir ces députations et à la route qu'elles devaient suivre pour se rendre à la capitale. Ce retard, qui ne manqua pas d'ennuyer les ambassadeurs, causa au contraire une joie réelle à Kæmpfer, qui trouvait ainsi l'occasion d'étudier un pays nouveau pour l'Europe, et d'herboriser dans une contrée riche en espèces ignorées des botanistes.

Vers le milieu de janvier 1684, les ambassades reçurent l'avis d'avoir à se rendre à la cour de l'empereur Soléiman, mais chacune par une route différente. Fabricius, avec toute sa suite, arriva le premier à Ispahan, qui était alors la capitale de la Perse. La mission de l'ambassadeur suédois une fois terminée, on se prépara au retour. Kæmpfer vit prendre ces mesures avec un tel regret, qu'il résolut d'abandonner la légation et de se mettre au service de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Instruit de cette résolution, Fabricius ne crut point devoir en détourner son zélé secrétaire; mais comme marque toute particulière de son estime, il accompagna Kæmpfer jusqu'à un mille d'Ispahan. Fermement décidé de se suffire à lui-même par son travail et son talent, notre voyageur s'engagea comme chirurgien dans la flotte hollandaise qui croisait en ce moment dans les eaux du golfe Persique. Cette place, bien qu'inférieure à celle qu'il venait d'abandonner de plein gré, lui sourit d'autant plus qu'elle s'accordait davantage avec son amour ardent des voyages. Il venait de visiter les ruines de l'antique Persépolis et le palais majestueux de Daryavouch; il avait parcouru Chiraz, ville principale du Farsistan, renommée par la beauté de ses femmes et la bonté de ses vins, et que l'on avait qualifiée du titre de *paradis terrestre* avant l'affreux tremblement de terre de 1853; enfin il avait abordé à Bender-Abbassi, port situé à l'opposite de l'île d'Ormus, près de l'entrée du golfe Persique. Après y avoir subi les atteintes d'une maladie longue et dangereuse qui mit sa vie en danger, Kæmpfer passa quelque temps dans la campagne des environs afin de rétablir sa santé altérée. Il profita de cette circonstance pour faire d'utiles observations, qu'il publia en partie dans ses *Amœnitates exoticæ*, et parmi lesquelles il faut mentionner entre autres sa notice sur l'*Assa fœtida*, cette plante fameuse que les Grecs appelaient « mêts des dieux », tandis que les Latins lui donnaient l'épithète peu gracieuse de *stercus diaboli*; ses remarques sur la *Vena Medinensis* des auteurs arabes; sa monographie du dattier commun, etc. Il quitta Bender-Abassi en juin 1688, s'embarqua à bord de la flottille néerlandaise, et visita successivement l'Arabie Heureuse, les États du Grand-Mogol, les côtes de Malabar, l'île de Ceylan, les abords du golfe de Bengale, et l'île de Sumatra. — Vers le milieu de septembre 1689, il débarqua dans l'île de Java, et demeura environ sept mois et demi à Batavia. La plus grande partie de son temps fut passée à recueillir les plantes de ce pays, à les décrire et souvent aussi à les dessiner ou à les dessécher.

Ces précieux documents ont été conservés avec soin : le fonds Sloane au musée britannique de Londres en renferme la plus grande partie. La plupart des notices botaniques de Kæmpfer renferment des détails extrêmement curieux sur les emplois de certaines plantes en Orient. Le 7 mai 1690, il s'embarqua, comme médecin, à bord du navire envoyé chaque année, par la Compagnie des Indes néerlandaises, aux îles du Japon, pour y commercer. Les résultats scientifiques qu'Engelbert Kæmpfer devait retirer de ce voyage devaient faire passer son nom à la postérité et l'immortaliser : on eût dit qu'il s'y attendait. En effet, il n'eut pas plus tôt débarqué à Dé-sima (25 septembre), qu'il déploya toute l'activité dont il était capable pour se procurer des renseignements précis sur un pays si peu connu de l'Europe et cependant si digne de l'être. Non-seulement il s'efforça de se procurer les livres qui pouvaient l'instruire sur tout ce qui concerne le Japon; non-seulement il parvint à réunir de riches collections de plantes recueillies dans les diverses parties de l'empire, mais encore il sut, par ses largesses et par ses profondes connaissances, s'attacher plusieurs Japonais instruits, qui lui firent connaître une foule de faits curieux sur l'histoire, les sciences et la littérature des Japonais, et même, nous dit-il, certains renseignements sur lesquels les Japonais devaient conserver le plus scrupuleux silence devant les étrangers. Le 10 février 1691, Kæmpfer partit pour Yédo, résidence du syôgoun ou grand général des Japonais, près duquel se rendait le chef de la factorerie hollandaise. L'année suivante, il lui fut donné de faire encore une fois ce curieux voyage, ce qui lui

(1) C'était un bâtiment avec deux gouvernails et dirigé par deux pilotes.

permit de compléter les documents importants dont il avait déjà recueillis une partie. Grâce à ces heureuses circonstances, Kæmpfer fut à même de rédiger une histoire et une description de l'empire japonais qui devaient laisser très-loin derrière elles tous les ouvrages analogues qui avaient paru jusqu'alors. Il partit de Dé-sima, le 31 octobre 1692 (1), et se rendit directement à Batavia, où il ne séjourna guère plus de deux mois. Il quitta Java en février 1693, et revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance, où il demeura près d'un mois. En octobre de cette même année, il débarquait à Amsterdam, de retour de ses lointaines pérégrinations.

Au mois d'avril 1694, Kœmpfer fut reçu docteur en médecine à l'université de Leyden. Il publia à cette occasion : *Dissertatio medica inauguralis sistens decadem observationum exoticarum*; Leyde, 1694, in-4°. Ce mémoire renferme de curieuses notices, composées avec les matériaux qu'il rapportait de ses voyages. On y remarque notamment des renseignements sur la guérison de la colique au Japon par l'acupuncture, et sur les nombreux usages que les Chinois et les Japonais font du *moxa* en matière médicale. Il avait eu l'intention, à son retour en Europe, de mettre en ordre ses nombreux manuscrits, afin de les publier; mais il ne put se livrer tout d'abord à ce travail, par suite de la nomination qu'il reçut à son arrivée de médecin du comte de Lippe, prince souverain de son pays natal. En 1700, il épousa Marie-Sophie Wilstach, et en eut trois enfants, qui moururent en bas âge. Ce mariage du reste ne fut pas heureux, et remplit d'amertume la seconde période de la carrière de l'illustre voyageur allemand. Ce ne fut qu'à l'âge de soixante ans que Kæmpfer se décida à publier ses *Amœnitates exoticæ*, qu'il donna à titre de prélude ou d'introduction aux documents considérables dont il annonçait la publication ultérieure. Cet ouvrage fut couronné de succès; mais là devait se borner la récompense de ses utiles travaux, car il ne lui fut pas donné d'en faire paraître d'autres. Il mourut épuisé de fatigues et accablé par les orages de la vie de famille, le 2 novembre 1716, à la suite de vomissements de sang accompagnés d'une fièvre violente; il avait alors soixante-cinq ans. On l'enterra dans l'église cathédrale de Saint-Nicolas à Lemgo.

Outre la dissertation citée, voici le titre des travaux de Kæmpfer : *Amœnitatum exoticarum physico-politico-medicarum Fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum et ulterioris Asiæ, multa attentione, in peregrinationibus per universum orientem, collectæ*; Lemgo, 1712, in-4°, avec gravures. Le cinquième fascicule de cet ouvrage renferme la description des plantes japonaises recueillies par l'auteur et par ses disciples indigènes dans le Nippon; aujourd'hui même il ne manque point d'un certain intérêt. Les noms chinois, assez mal écrits du reste, qu'on y rencontre peuvent servir à établir des synonymes botaniques encore ignorés de la science et de la sinologie. Aucun éditeur ne s'étant offert pour publier les manuscrits de Kæmpfer avant sa mort, ils restèrent inédits jusqu'à ce que sir Hans Sloane les eut acquis des héritiers du célèbre voyageur et eût ordonné la traduction et la publication d'une partie d'entr'eux, sous le titre de : *The History of Japon and Siam, written in high Deutsch by Engelbert Kæmpfer and english'd by John Gaspar Scheuchzer*; London, 1727, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage fut bientôt après traduit en français par Des Maiseaux, sous le titre : *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon*; La Haye, 1729, 2 vol. in-fol., avec planches et cartes. (Le même ouvrage parut en 3 vol. in-12 avec planches, à La Haye, en 1731.) A la suite de la traduction française on a ajouté divers extraits des *Amœnitates exoticæ*. Une traduction hollandaise du même ouvrage parut en 1733. Ce ne fut que quarante ans plus tard, c'est-à-dire en 1773 qu'il parut une édition de ce livre en allemand, langue natale de Kæmpfer et dans laquelle il avait primitivement rédigé son travail. Cette version originale, préférable sous plusieurs rapports à celles qui l'avaient précédée, parut à Lemgo, en 1777 (2 vol. in-4°, avec fig.). On y trouve quelques renseignements sur les manuscrits inédits de Kæmpfer, qui entrèrent dans les collections du *British Museum* à la mort de sir Hans Sloane. L'éditeur avait proposé de publier ces manuscrits, et ouvert une souscription dans ce but. Malheureusement sa proposition n'eut aucun succès, et il dut renoncer à cette entreprise. On a publié, depuis lors, d'Engelbert Kæmpfer : *Sammlung seiner sæmtlichen Reisen*; London, 1736, 2 vol. in-fol.; — *Icones selectæ Plantarum quas in Japonia collegit et delineavit Eng. Kæmpfer, ex archetyp. in Museo Britannico asservatis*; Londres, 1791, in-fol. (avec 89 gravures). Les manuscrits de Kæmpfer, ainsi que nous l'avons dit, font aujourd'hui partie de la collection du Musée Britannique. Les personnes qui s'intéressent aux questions japonaises pourront y trouver quelques renseignements intéressants. Mais la publication de ces manuscrits n'est plus guère à désirer, aujourd'hui que nos connaissances sur le Japon ont de beaucoup dépassé ce que l'on savait à l'époque de Kæmpfer. En outre, ces manuscrits sont, pour la plupart, d'une écriture difficile à déchiffrer, et les faits qui y sont énoncés manquent le plus souvent de cette précision que nous sommes en droit d'exiger dans de pareils travaux. La partie spécialement philosophique des manuscrits de Kæmpfer est de peu d'importance,

(1) En novembre 1692, suivant Scheuchzer.

et son vocabulaire japonais, cité par Adelung, sous le titre de : *A Vocabulary Japonese and Hight German; the japonese words being expressed in Latin Character*, ne saurait être consulté avec beaucoup de fruit : c'est une maigre collection de mots assez souvent mal orthographiés, à laquelle on a joint quelques phrases de dialogues. L'*Herbier* d'Engelbert Kæmpfer, conservé au département botanique du British Museum, mérite d'être étudié avec attention. La comparaison des noms japonais qu'il renferme, à côté des échantillons desséchés et d'un assez grand nombre de noms latins, permettrait d'étendre la liste encore très-exiguë des synonymies botaniques japonaises connues jusqu'à présent, et fournirait les moyens d'aborder les nombreux ouvrages de phytologie publiés chez les Japonais, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous. Aujourd'hui les ouvrages de Kæmpfer sont un peu arriérés; mais au moment où ils parurent ils fournissaient au monde savant une foule de documents aussi intéressants que neufs; et l'on peut dire avec justesse qu'Engelbert Kæmpfer fut un des rares savants qui ont su le mieux mettre à profit toutes les circonstances de leurs voyages. L. Léon DE ROSNY.

· *Documents particuliers.* — *Archives et ms.* de la collection Sloane, au *British Museum.* — Scheuchzer, *Vie d'Engelbert Kæmpfer.* — Siebold, *Archiv zur Beschreibung von Japan* (Nippon). — Hawks, *Narrative of the Expedition of an american squadron to the China seas and Japon.* — Hirsching, *Historich-litterarisches Handbuch,* 3e vol. — Beekmann, *Litteratur der ælteren Reisebeschreibungen ;* Gœtting., 1809, II, 208. — Rotermund, *Allgem. Gelehrten-Lexik.* (Suppl., tom. III). — *Conversations-Lexikon.* — *Voy.* également le discours prononcé aux funérailles d'Engelbert Kaempfer par Berthold Haccius, ministre de Lemgo, où il a été imprimé.

KÆNDLER (*Jean-Joachim*), sculpteur allemand, né en 1706, à Seligenstadt, mort en 1775. Après avoir appris l'art de la statuaire chez Thomæ, il devint en 1730 sculpteur de la cour à Dresde. Il fut ensuite chargé de faire des modèles pour la fabrique de porcelaines à Meissen, dont il devint plus tard directeur. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

* **KÆPPELIN** (*Claude-Eugène-Rodolphe*), physicien français, né à Colmar, le 17 avril 1810. Professeur de sciences physiques à l'école de Colmar, secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture du Haut-Rhin, membre du bureau d'administration de l'École normale de ce département, etc., il a publié : *Traité de Physique;* 1832, in-8°; — *Traité sur la Végétation, les Terrains de Culture et les Amendements ;* 1832, in-8°; — *Traité de Chimie;* 1835, in-8°; — *Tableau synoptique de Chimie*, grand atlas in-folio; 1840; — plusieurs mémoires de chimie, d'histoire naturelle, d'astronomie, insérés dans le *Journal de la Société des Sciences Physiques et naturelles* de Paris et dans les *Bulletins de la Société d'Agriculture du Haut-Rhin.*

M. Kæppelin est inventeur d'une machine à pression qui a obtenu une médaille de bronze à l'exposition de Paris, en 1848. Il a inventé aussi un instrument de pesage qui a figuré à l'exposition universelle de Paris, en 1855. G. DE F.

Journal des Arts, 1er mars 1858.

* **KÆSTNER** (*Abraham*), jurisconsulte allemand, né à Bernstein dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort le 16 novembre 1747. Après s'être fait recevoir, en 1717, docteur en droit à Helmstædt, il exerça pendant vingt-trois ans la profession d'avocat; en 1740 il devint professeur de droit à Leipzig. Il est auteur de soixante-douze dissertations juridiques et historiques, parmi lesquelles nous citerons : *De Angariis et Perangariis ;* Leipzig, 1728, in-4° ; — *De Solidorum Valore;* Leipzig, 1733, in-4° ; — *De Pauli Pediculis argenteis ;* Leipzig, 1835, in-4° ; — *De Jurisconsulto Musico;* Leipzig, 1740, in-4°; — *De Jurisconsulto Œconomo ;* Leipzig, 1740, in-4° ; — *De Weregeldo ;* Helmtædt, 1742, in-4°. E. G.

Rottermund, *Supplément à Jöcher.*

KÆSTNER (*Abraham-Gotthelf*), mathématicien et littérateur allemand, fils du précédent, né le 27 septembre 1719, à Leipzig, mort le 20 juin 1800. Le rapide développement de ses facultés intellectuelles lui permit de suivre, dès l'âge de douze ans, les cours de droit de son père; bientôt après il se livra avec ardeur à l'étude de la physique et des mathématiques, tout en continuant à s'initier à la jurisprudence. Sous la direction de son oncle G. Pommer, avocat de renom, il apprit très-jeune la plupart des langues de l'Europe ; quant à sa langue maternelle, il l'écrivait avec pureté et élégance, ayant formé son style d'après les conseils du célèbre Gottsched. Après s'être fait recevoir, en 1735, bachelier en droit et deux ans après maître en philosophie, il commença, en 1739, à faire des cours de mathématiques. Peu de temps après, il s'adonna à l'étude de l'astronomie, et fit en commun avec Baumbach, opticien exercé, qui lui avait procuré un télescope, plusieurs observations intéressantes. En 1746 il fut nommé professeur suppléant de mathématiques à l'université de sa ville natale; ses appointements n'étant que de cent écus, il se mit à publier, pour vivre, des traductions de divers traités scientifiques ainsi que quelques ouvrages, où il consignait ses propres recherches, qui attirèrent sur lui l'attention de plusieurs hommes distingués, tels que le cardinal Quirini, Euler et Maupertuis, avec lesquels il entra en correspondance. Devenu en 1756 professeur titulaire de mathématiques et de physique à l'université de Gœttingue, il fut appelé en même temps à faire partie de la société savante de cette ville. Six ans après, à la mort de Tobie Mayer, il fut mis à la tête de l'observatoire de Gœttingue. Grâce à son talent d'exposer les mathématiques avec une grande lucidité et en même temps d'une manière attachante, il parvint à réunir

autour de sa chaire une grande foule d'auditeurs; ses nombreux ouvrages, dans lesquels, sans faire des découvertes très-notables, il popularisait habilement les sciences du calcul, jusqu'ici peu accessibles au public allemand, le firent admettre dans presque toutes les académies de l'Europe. Ses travaux scientifiques, qu'il ne discontinua que quinze jours avant sa mort, ne l'empêchèrent pas de s'occuper aussi de littérature. Il composa plusieurs pièces de poésie de divers genres, telles qu'odes, élégies et poëmes didactiques. Ces productions ont peu de valeur; mais en revanche, Kæstner nous a laissé des épigrammes pleines de sel, dont plusieurs, il est vrai, ont dû blesser cruellement les personnes qui en étaient l'objet. Kæstner, en effet, avait l'esprit très-mordant, et ne ménageait jamais ceux qu'il avait choisis à tort ou à raison comme point de mire de ses plaisanteries acérées. On a de lui : *Theses Philosophicæ;* Leipzig, 1736, in-4° ; — *De Justitia ejusque Speciebus, ad Aristotelis Ethicam;* Leipzig, 1737, in-4° ; — *Specimen aliquot Phycicæ jurisprudentiam illustrantis;* Leipzig, 1748, in-4° ; — *De Lege continui in Natura;* Leipzig, 1750, in-4° ; — *Sur les devoirs qui résultent de la conviction que les événements fortuits dépendent de la volonté de Dieu;* Berlin, 1751, in-4°, écrit couronné par l'Académie de Berlin ; — *Perspectivæ et Projectionum Theoria generalis analytica*; Leipzig, 1752, in-4° ; — *Vermischte Schriften* (Mélanges) ; la première partie parut à Altenbourg, 1755 et 1773, in-8° ; la seconde, ibid., 1772, in-8° ; elles furent réunies toutes deux dans une nouvelle édition; Altenbourg, 1783, 2 vol. in-8°, laquelle contient en outre une grande partie de ses épigrammes ; — *De eo quod studium matheseos facit ad virtutem*, Gœttingue 1756; — *Theorema Binomiale universaliter demonstratum;* Gœttingue, 1758, in-4° ; — *Anfansgründe der Arithmetik, Geometrie, ebenen und sphærischen Trigonometrie, und der Perspective* (Éléments d'Arithmétique, de Géométrie, de Trigonométrie plane, sphérique, et de perspective) ; Gœttingue, 1758, in-8° ; la neuvième édition parut à Gœttingue en 1800 ; — *Anfansgünde der Analysis endlicher Grössen* (Éléments de l'Analyse des Grandeurs finies) ; Gœttingue, 1760, 1767 et 1794, in-8° ; — *Anfangsegründe der Analysis des Unendlichen* (Éléments de l'Analyse de l'Infini); Gœttingue, 1760, 1770 et 1799, in-8° ; — *Elogium Tob. Mayeri;* Gœttingue, 1762, in-4° ; — *Elogium Roederi;* Gœttingue, 1764, in-4° ; — *Anfangsgründe der höheren Mechanik* (Éléments de la Mécanique supérieure) ; Gœttingue, 1765 et 1793, in-8° ; — *Erläuterung eines Beweisgrundes für die Unsterblichkeit der Seele* (Exposition d'une Preuve de l'Immortalité de l'Ame); Gœttingue, 1767, in-4°; — *Vorlesungen in der königlichen teutschen Gesellschaft zu Gottingen gehalten* (Mémoires lus à la Société royale allemande de Gœttingue); Altenbourg, 1668-1773, 2 vol. in-8° ; — *Lobschrift auf Leibnitz* (Éloge de Leibnitz); Altenbourg, 1769, in-8° ; — *Dissertationes Mathematicæ et Physicæ, quas Societati regiæ Scientiarum Gottingensi annis* 1756-1766 *exhibuit*, Altenbourg, 1771, in-4° ; — *Astronomische Abhandlungen* (Mémoires d'Astronomie) ; Gœttingue, 1772-1774, 2 vol. in-8° ; — *Elogium Erxleben;* 1777, in-4° ; — *Neueste Sinngedichte* (Dernières Épigrammes); Giessen, 1781 et 1782, in-8° : recueil publié contre la volonté de l'auteur par J. Fr. Höpfner, qui y inséra plusieurs pièces qui ne sont pas de Kæstner ; — *Ueber den Vortrag gelehrter Kenntnisse in der deutschen Sprache* (Sur l'Exposition des Sciences dans la Langue Allemande) ; Gœttingue, 1787, in-4° ; — *Elogium Al. L. F. Meisteri;* Gœttingue, 1789, in-4° ; — *Geometrische Abhandlungen* (Mémoires de Géométrie) ; Gœttingue, 1790-1791, 2 vol. in-8° ; — *Mathematische Abhandlungen* (Mémoires de Mathématiques) ; Erfurt, 1794, in-4° ; — *Geschichte der Mathematik seit der Wiedererweckung der Wissenschaften bis an das Ende des achtzehn Jahrhunderts* (Histoire des Mathématiques, depuis la renaissance des sciences jusqu'à la fin du dix-huitième siècle) ; Gœttingue, 1796-1800, 4 vol. in-8° ; — *Elogium G. Chr. Lichtenberg;* Gœttingue, 1799, in-4° ; — *Sinngedichte und Einfälle* (Épigrammes et Saillies) ; Francfort et Leipzig, 1800, in-8° ; — *Gesammelte poetische und prosaische schoenwissenschaftliche Werke* (Recueil complet des écrits non scientifiques composés par Kæstner en vers et en prose) ; Berlin, 1841, 4 vol., in-8°. Kæstner a encore publié un très-grand nombre de dissertations mathématiques, physiques et astronomiques, ainsi que divers morceaux de littérature et de philosophie (les derniers sont reproduits dans le recueil cité) dans les journaux ou revues intitulés : *Belustigungen der Verstandes und Witzes, Hamburgisches Magazin;* — *Teutsches Museum; Gottingisches Magazin; Leipziger Magazin; Acta eruditorum, Commentationes Societatis Gœttingensis; Teutsche Schriften der Societat der Wissenschaften zu Gottingen; Acta academiæ Moguntinæ; Astronomisches Jahrbuch* de Bode, etc. ; il a enfin inséré beaucoup de compte-rendus d'ouvrages dans la *Allgemeine deustche Bibliothek*, dans la *Neue philologische Bibliothek* et dans le *Gottingischer gelehrter Anzeiger.* E. G.

Vita Kæstneri; Leipzig, 1787, in-8°, *autobiographie*. — Kirsten, *De Kæstnero*; Gœttingue, 1787, in 8°. — Heyne, *Élogium Kæstneri*. — Schlichtegroll, *Necrolog.*, t. XI, partie II, p. 172. — Rottermund, *Supplément à Jöcher*. — Meusel, *Lexikon der deutschen Schriftsteller*, t. IV.

* **KAFFKA** (*Jean-Chrétien*), compositeur allemand, né en 1759 à Ratisbonne, mort vers 1820 à Riga. Fils d'un musicien bohême, attaché de 1743 à 1790 à la chapelle des princes de la Tour et Taxis, il y fut employé, ainsi que son

frère aîné; il avait reçu des leçons de Riepel. Après avoir été violoniste, il se fit chanteur, et débuta en 1778 sur le théâtre de Breslau; puis il s'occupa de composition. En 1803, il s'établit à Riga comme libraire. On a de lui une sorte de journal : *Musikalischer Beitrag für Liebhaber der deutschen Singspiels* (Essai Musical pour les amateurs d'opéras allemands); 1783, 2 part.; — des partitions de théâtre : *Das Milchmædchen* (La Laitière); — *Die Zigeuner* (Les Bohémiens); — *Antoine et Cléopâtre;* — *Rosamunde;* — *Bitten und Erhœrung* (Prières exaucées); — *Der Talismann* (Le Taliman); — *La mort de Louis XVI*, oratorio; — plusieurs grands ballets, symphonies, messes, etc. K.

Dlabacz, *Allgem. histor. Künstler-Lexik. für Bœhmen.* — Meusel, *Gel. Deutsch.*

KAFOUR, gouverneur d'Égypte, mort en 969, était surnommé *Abou-Misk* (l'Homme au Musc). C'était un nègre que Abou-Bekr Mohammed Ibn-Tordj et Ikchidr avaient acheté en 924 pour la modique somme de dix-huit pièces d'or. Abou-Bekr le prit bientôt en très-haute estime, et le chargea de l'éducation de ses deux fils. Kafour s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup d'intelligence, et prit une part active à l'administration du pays. A la mort d'Abou-Bekr, son fils, Abo'ul-Kassem-Anoudjour, se fit investir par le kalife El Monti du gouvernement de l'Égypte et de la Syrie. Le nouveau gouverneur laissa une grande latitude à Kafour, et celui-ci n'en usa que pour pacifier le pays, menacé de plusieurs insurrections. En 960, Aboul-Kassem mourut, laissant pour successeur son jeune frère Aboul-Hassan-Ali. Kafour, bien connu par son excellente administration, pouvait facilement spolier son maître; mais sa fidélité était inébranlable. Il garda la direction des affaires, mais ce fut pour le compte du dernier fils d'Abou-Bekr. Après six ans de règne, Aboul-Hassan mourut, laissant pour héritier un enfant en bas âge. Kafour comprit que l'Égypte ne pouvait être gouvernée sans inconvénient par un enfant, et vit que le moment était venu de prendre pour son compte le pouvoir qu'il exerçait depuis si longtemps pour le compte d'autrui. Il obtint sans peine l'investiture, et bientôt il descendit sur la place publique montrant à la foule les pelisses qu'il avait reçues de l'Irak. Il fit en même temps proclamer l'acte qui l'appelait au pouvoir. Son règne ne dura que deux ans et trois mois, et il n'avait que soixante-cinq ans lorqu'on le porta à sa dernière demeure, au cimetière du petit Karafa. Sa tombe y fut longtemps la plus vénérée : c'est qu'il ne laissait après lui que de bons souvenirs, n'ayant jamais usé de son long pouvoir qu'avec équité et modération. C. DUVERNOIS.

Ibn Khalikan, *Dictionnaire biographique*, trad. de M. le baron de Slane, t. I[er].

KAGER (*Jean-Matthias*), peintre allemand, né à Munich, en 1566, mort à Augsbourg, en 1634. Il se rendit à Rome, vers la fin du seizième siècle, il y fit des études principalement d'après Raphael. De retour dans sa ville natale, il fut nommé peintre de l'électeur de Bavière. Il quitta bientôt Munich, et se rendit à Augsbourg, où les statuts des corporations lui interdisaient de peindre à l'huile, et ne lui permettaient que la peinture à fresque. Mais, peu de temps après son arrivée, il ne se mit pas moins à faire des tableaux à l'huile, dont le mérite fut tellement apprécié, que Kager devint quelques années plus tard bourgmestre d'Augsbourg. Il a peint : *Le Jugement dernier*, dans la salle d'audience de l'hôtel de ville d'Augsbourg; c'est un des plus beaux tableaux de Kager; — *L'Histoire de Jézabel*, dans le même hôtel de ville, où se trouve encore un plafond peint par cet artiste; — *L'Adoration des Mages* et une *Résurrection* dans la cathédrale d'Augsbourg; — *L'Invention de la Croix*, dans l'église métropolitaine de Munich; — *Saint André*, dans l'église de Saint-Martin de Landshut : ce tableau fut longtemps considéré comme d'un des premiers maîtres italiens, jusqu'à ce qu'on y découvrît la signature de Kager; — une *Résurrection de Lazare*, dans l'église de Saint-Maurice d'Ingolstadt.

Kager a encore peint beaucoup d'autres tableaux, dont plusieurs sont conservés dans des maisons particulières à Augsbourg; quelques-uns ont été reproduits par la gravure. Il savait aussi lui-même manier le burin, et on lui attribue une douzaine de gravures. Il était enfin un architecte distingué, et dirigea la reconstruction de l'église de Zwifalten, dans laquelle se trouvent aussi quelques peintures de lui.

E. G.

Sandrart, *Teutsche Academie.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

KAHENA (La). *Voyez* DIHYA.

KAHLE, en latin **CALENUS** (*Christian*), médecin allemand, né en 1529, dans l'île de Femern, mort le 24 mars 1617. Il professa à Greifswald. On a de lui : *Historia de Profectione in Terram Sanctam principis Bogeslai X;* Wittemberg, 1554, in-4°; — *Heroes Romani, ex T. Livio desumpti et carmine redditi;* Rostock, in-4°.

Son fils, appelé aussi *Christian* et surnommé *le jeune*, exerça la médecine à Prenzlau. On a de lui treize dissertations latines, tirées de Mélanchthon. V. R.

Van der Linden, *De Script. Med*

KAHLE (*Jacques*), surnommé *Fresskahle* (Kahle le Glouton), Allemand fameux par sa gloutonnerie, né vers 1671, mort vers 1730. Il se signala à Wittemberg, sa patrie, par la faculté qu'il avait de manger extraordinairement. L'état de jardinier qu'il exerça à Wittemberg ne lui procurait sans doute point les moyens d'entretenir un si prodigieux appétit. Aussi sur la liste des objets destinés à y satisfaire voit-on figurer des aliments qui ne devaient pas être trop coûteux, tels que des souris, des pierres, voire même des métaux. En quoi il ressemblait assez à l'autruche, bien connue pour sa gloutonnerie. La carte des repas de Kahle

le Glouton est des plus curieuses : quand les mets qu'on vient de citer ne se trouvaient pas à sa portée, il se contentait d'avaler plusieurs boisseaux de prunes, de cerises et parfois des mets moins succulents, par exemple des assiettes, des tuiles, des canifs, des écritoires. Il ne paraît pas que ce régime l'ait souvent incommodé. Il était d'ailleurs doué d'une force extraordinaire. Lors de son autopsie, on remarqua chez lui une énorme capacité de l'estomac. N. R.

Frenzel, *De Polyphago et Allotriophago Wittenbergensi;* Wittemberg, 1757.

KAHLE (*Louis-Martin*), philosophe et jurisconsulte allemand, né à Magdebourg, le 6 mai 1712, mort le 5 avril 1775, à Berlin. Après avoir étudié à Iéna et à Halle, il se fit recevoir, en 1734, maître en philosophie, et commença ensuite des cours de philosophie et de mathématiques; en 1735, il entreprit un voyage en Hollande, en Angleterre et en France. En 1737, il devint professeur de philosophie à l'université de Gœttingue. Quelque temps après, il se mit à étudier la jurisprudence, obtint le grade de docteur en droit en 1744, et fut nommé en 1747 professeur de droit à Gœttingue; en 1751 il passa en cette même qualité à Marbourg. Deux ans après il fut appelé à Berlin par Frédéric II, qui lui conféra successivement plusieurs hautes fonctions dans l'administration. On a de lui : *De Divinatione;* Halle, 1734, in-4°; — *Elementa Logicæ probabilium;* Halle, 1735, in-4°; — *De Scholis Prophetarum;* Gœttingue, 1737, in-8°; — *Abriss von dem neusten Zustande der Gelehrsamkeit und einigen wichtigen Streitigkeiten in der politischen Welt* (Précis de l'État actuel des Sciences et de quelques Discussions importantes dans le monde politique), ouvrage périodique publié de 1737 à 1744, à Gœttingue; il en a paru huit numéros, qui sont réunis en deux volumes in-8°; — *Bibliotheca Philosophica Struviana emendata, continuata atque ultra dimidiam partem aucta;* Gœttingue, 1740, 2 vol. in-8°; — *Vergleichung der Leibnitzischen und Newtonischen Metaphysik* (Comparaison de la Métaphysique de Leibnitz avec celle de Newton); Gœttingue, 1740, in-8°; traduit en français par Gautier de Saint-Blanchard, La Haye, 1744, in-8°: ce livre fut écrit pour répondre aux attaques faites par Voltaire contre la philosophie de Leibnitz. Voltaire adressa une lettre à Kahle au sujet de leur diversité d'opinions; — *Elementa Juris Canonico-pontificio-ecclesiastici, tam veteris quam hodierni;* Halle, 1743-1744, 2 vol., in-4°; — *De Trutina Europæ, tam quam præcipua belli pacisque norma;* Gœttingue, 1744, in-4°; traduit en français par Formey, sous le titre de : *La Balance de l'Europe*, Gœttingue, 1744, in-8°; — *Corpus juris publici S. Imperii Romani;* Gœttingue, 1744-1745, 2 vol. in-8°; — *De Natura Investituræ per birretum;* Gœttingue, 1749, in-4°; — *De variis constituendi feuda advocatiæ modis et juribus præcipuis ex illis manentibus;* Gœttingue, 1750, in-4°; — *Opuscula minora, quibus, tum publici tum privati, juris argumenta varia exhibentur;* Francfort, 1751, in-4°. — Kahle a aussi fourni beaucoup d'articles à la *Göttingische Bibliothek*, à la *Gottingische litterarische Zeitung* et à d'autres recueils. E. G.

Pütter, *Gelehrtengeschichte der Universität Gœttingen*, t. I, p. 86. — Weidlich, *Zuverlässige Nachrichten von jetztlebenden Rechtsgelehrten*, t. I, p. 379. — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*, t. VI, p. 447. — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch.*

KAHLENBERG ou **KALENBERG**, surnommé *der Pfaffe von Kalenberg* (Le Prêtre de Kalenberg), bouffon et prêtre allemand, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle Il fut renommé pour ses bons mots et facéties. Le poëme qui porte son nom (*Gedicht von Pfarrhern von Kalenberg*) a été publié vers la fin du quatorzième ou au commencement du quinzième siècle. Il a paru aussi en style moderne dans le *Narrenbuch* (Livre des Fous), édité par de Hagen; Halle, 1815. Enfin, Kahlenberg fait le sujet d'une biographie ayant pour titre : *Geschichte des Pfarrers von Kalenberg* (Histoire du prêtre de Kalenberg); Francfort, 1500, 1596. Achille Jason a fait paraître sous le même titre une autre biographie du même personnage; 1613 et 1620. Enfin, il est le héros de l'ouvrage d'Anastasius Grün intitulé : *Der Pfaffin Kahlenberg* (Le Prêtre de Kahlenberg); Leipzig, 1850. B. G.

Docum. particul.

* **KAHNIS** (*Charles-Frédéric-Auguste*), théologien allemand, né le 22 décembre 1814, à Greiz. Après avoir terminé à Halle son éducation classique, il étudia la théologie sous la direction de MM. Tholuck et Michaelis, reçut à Berlin le diplôme de docteur, et entra en 1844 dans l'enseignement; il occupe depuis 1850 la chaire de théologie à Leipzig, où il est vice-président du collége des Missions. En 1848, il s'est séparé de la religion officielle de la Prusse pour s'associer aux effets de la secte puritaine des anciens luthériens. On a de lui : *Ruge und Hegel* (Ruge et Hégel); Quedlimbourg, 1838; — *Die moderne Wissenschaft und der Glaube unserer Kirche* (La Science moderne et la Foi de notre Église); Berlin, 1842; — *De Ratione quæ philosophiæ græcæ cum religione christiana intercedit;* ibid., 1842; — *Die Lehre vom heiligen Geiste* (Les Leçons du Saint-Esprit); 1847; — *Die Lehre vom heiligen Abendmahl* (Les Leçons de la Sainte Cène); 1851; — *Die Unionsdoctrin* (La Doctrine de l'Union); Leipzig, 1853; — *Der Gang des deutschen Protestantismus seit der Mitte des vor. Jahrh.* (Progrès du protestantisme allemand depuis le milieu du siècle précédent), 1854; trad. en anglais, Édimbourg, 1856. M. Kahnis dirige à Leipzig le *Journal des Écoles et des Paroisses*, auquel il a donné un grand nombre d'articles. K.

Pierer, *Universal Lexikon*, Suppl. — Gersdorf, *Leipziger Repertorium.*

KAÏEM ABOUL-KASSÉM, deuxième mahadi fatimite, en 935, mort en 946. Fils aîné d'Obéidallah, il lui succéda à Mahadie, près de Kaïroan. Comme son père, il tenta d'enlever l'Égypte aux khalifes de Bagdad; mais il ne fut pas plus heureux que lui. L'an de l'hégire 333 (944), Yésid, chef des fanatiques, se révolta contre Kaïem, battit ses généraux, et vint l'assiéger dans sa capitale. Le mahadi y mourut, avant la prise de la ville, au mois de séfer de l'an 335 (sept. 946). Il eut pour successeur Ismael Abou-Taher, que ses victoires ont fait surnommer Al-manzor, *le Victorieux*. Fr.-X. T.

Aboulféda, *Annales*. — Aboulfarage. — *L'Art de vérifier les dates*.

KAÏ-KAOUS, roi d'Iran, succéda à son père ou son aïeul, Kaï-Kobad, chef de la dynastie kaïanienne, la deuxième des dynasties persanes, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. William Jones place son règne vers l'an 610 av. J. C., ce qui semblerait confirmer l'opinion de quelques historiens qui veulent voir dans Kaï-Kaous Cyaxare Ier, et dans Kaï-Kobad Phraorte Ier. D'autres font remonter à l'an 900 l'avénement de cette dynastie. Un écrivain persan assure même que Kaï-Kaous n'est autre que le Nemrod des Juifs. Quoi qu'il en soit, il eut de bonne heure des guerres à soutenir et des rébellions à réprimer. Il s'empara par ruse de la ville de Mazandéran, où les rebelles s'étaient enfermés. Il fut moins heureux dans une expédition contre un roi de l'Yémen. Battu et fait prisonnier, il ne dut une paix honorable qu'aux succès de son général, Rostam, fils de Zal-Zer. Dans la suite Siabek ou Siavek, son fils, et ce même Rostam ayant conclu avec les Turcs, vaincus dans la Perse, un traité qu'il jugeait désavantageux, il les priva l'un et l'autre de leur commandement. Siabek passa chez les Turcs, où il périt assassiné. Son fils, *Kaï-Khosrou*, revint à la cour de son aïeul, où sa valeur le fit préférer à son oncle Thous. Kaï-Kaous, accablé d'années, lui laissa la couronne, pour terminer ses jours dans la retraite. F. X. T.

Mirkond, *Raousèt*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I. — *Histoire des Royaumes du Cachemire*, t. I. — *Zend Avesta*, t. II.

KAÏ-KAOUS Ier, septième sultan seldjoucide d'Iconium, fils et successeur de Kaï-Khosrou, en 1210. A peine monté sur le trône, il eut à défendre ses États contre son oncle Togrul-Schah et son frère Ala ed-Din. Vainqueur de ces deux ennemis, il enleva au premier le trône et la vie, au second la liberté et la ville d'Angoura (1213). En 1214, Théodore Lascaris, s'étant laissé surprendre par les Turcomans, fut conduit au sultan. Kaï-Kaous, saisi d'horreur à la vue du meurtrier de son père, ordonna d'abord de le mettre à mort. Lascaris cependant obtint sa liberté en promettant à Kaï-Kaous une forte rançon, qu'il ne songea plus à payer dès qu'il fut hors de son pouvoir. Le sultan ne chercha point à tirer vengeance de cette mauvaise foi. Il tourna ses vues vers la conquête d'Alep, que la mort de Daher, fils de Saladin, laissait aux mains d'un enfant, du jeune prince Atziz. Ligué avec le prince ayoubite de Samosate, Afdhal, il eut d'abord quelques avantages, et s'empara de quelques places. Mais, ayant essuyé un petit échec près d'Alep, il abandonna ses conquêtes à son allié, et mourut en 1219. Comme il ne laissait que des enfants trop jeunes pour lui succéder, son frère Ala ed-Din Kaï-Kobad fut tiré de prison et proclamé sultan. F. X. T.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — Férichtat, *Histoire de l'Élévation du Pouvoir musulman dans l'Inde*. — Michaud, *Histoire des Croisades*.

KAÏ-KAOUS II (*Azzed-Din*), dixième sultan seldjoucide d'Iconium, succéda à son père Kaï-Khosrou II, en 1244, et mourut en 1278. A peine monté sur le trône, il reçut du grand-khan des Mogols, Oktaï, l'ordre d'aller en Tartarie pour lui rendre hommage. Il eut beau combler de présents les envoyés mogols, leur démontrer l'impossibilité où il était de s'éloigner d'Iconium sans exposer son empire aux ravages des Grecs et des Arméniens, ils furent inflexibles, et le sultan se vit forcé d'envoyer à sa place son frère Rokn ed-Din-Kilidje-Arslan. Quand le prince seldjoucide arriva en Tartarie, Oktaï venait de mourir; il assista au kouriltaï qui proclama Kaïouk grand-khan des Mongols, et où l'on vit paraître Jean de Plan-Carpin, ambassadeur d'Innocent IV, le connétable d'Arménie et l'ambassadeur du calife de Bagdad. Kaïouk déposa Kaï-Kaous II, et mit à sa place Kilidje-Arslan. Cependant, les deux frères, guidés par de sages conseils, consentirent à partager l'empire. Kaï-Kaous garda Iconium avec la partie occidentale du royaume, et Kilidje-Arslan eut la partie orientale. Ala ed-Din-Kaï-Kobad, leur plus jeune frère, ne fut point exclu du partage, et la légende des monnaies porta les noms des trois sultans. Sommé une seconde fois de se rendre en Tartarie auprès du khan des Mogols, pour lui prêter serment de fidélité, Kaï-Kaous ne put encore se résoudre à quitter ses États, dans la crainte d'en être dépossédé par son frère Kilidje-Arslan. Il se contenta d'envoyer en Tartarie son plus jeune frère Ala ed-Din, avec une lettre dans laquelle il faisait connaître au grand-khan et les raisons qui le retenaient encore à Iconium et la disposition où il était de partir dès que la sécurité de son empire le lui permettrait. Ala ed-Din mourut avant d'avoir accompli sa mission. Kaï-Kaous, craignant d'être dépouillé de ses États par les Mogols, bien résolu d'ailleurs de ne point aller en Tartarie, forma le dessein de faire périr son frère. Kilidje-Arslan, averti du danger, leva une armée, et marcha contre Iconium; mais la fortune le trahit: battu par son frère, il fut enfermé dans une forteresse. Kaï-Kaous ne jouit pas longtemps de sa victoire. Vaincu par un détachement de l'armée d'Houlagou, auquel il refusait d'hiverner dans ses États, il prit la

fuite, et Kilidje-Arslan, tiré de prison, fut proclamé sultan de tous les pays soumis aux Seldjoucides de l'Asie Mineure. Kaï-Kaous, fugitif, alla chercher un asile auprès de Théodore Lascaris, qui lui fit un bon accueil, mais lui refusa le séjour de ses États, craignant d'y attirer les armes des Mogols. Kaï-Kaous se soumit alors au khan Houlagou, qui partagea de nouveau le royaume entre les deux frères. Il rentra dans Iconium, sa capitale. Mais une nouvelle irruption des Mogols le dépouilla d'une partie de ses États au profit de Kilidje-Arslan. Il fallut un nouveau partage pour rétablir entre les deux princes la bonne intelligence. La tranquillité dont il jouit alors hâta sa ruine : l'oisiveté à laquelle il s'abandonna le rendit méprisable. Enfin, fatigué de languir dans l'esclavage, sous la domination des Mogols, il abandonna ses États, et se rendit avec toute sa famille auprès de l'empereur Michel Paléologue, dans l'intention de lui demander une armée pour reconquérir son royaume ou des terres pour fixer sa demeure dans l'empire grec. L'empereur, oubliant la généreuse hospitalité qu'il avait autrefois reçue dans Iconium, s'entendit avec Houlagou pour empêcher Kaï-Kaous de retourner dans ses États, et le retint prisonnier. Kilidje-Arslan, resté seul dans l'Asie Mineure, fut décoré du vain titre de sultan, sous la dépendance d'un gouverneur mogol. Se voyant indignement trahi, Kaï-Kaous s'allia secrètement avec le roi de Bulgarie et le khan de Kaptchak. Les Tartares s'emparèrent de la citadelle où le sultan était détenu, et l'emmenèrent, avec son fils Masoud, à la cour du khan de Kaptchak, où il mourut, en 1278, pendant que les Mogols étranglaient Kilidje-Arslan et donnaient le titre de sultan d'Iconium à son fils, Kaï-Khosrou III.

F. X. T.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*.

KAÏ-KHOSROU, roi de Perse, petit-fils ou arrière-petit-fils de Kaï-Kobad, fondateur de la dynastie kaïanienne, fut préféré à son oncle Thous ou Féribouriz, et succéda sur le trône de Perse à son aïeul Kaï-Kaous. William Jones place son règne vers l'an 600 av. J.-C. Pour punir les Turcs de leurs attaques incessantes contre la Perse, Kaï-Khosrou marcha contre eux, et les battit en plusieurs rencontres, dans les environs de la mer Caspienne. C'est après l'une de ces batailles qu'il prononça le mot cité par les historiens : « Khuarezmi bud » *Victoire facile*, qui devint ensuite le nom de cette province. Pour réparer les maux causés par la guerre, il supprima les impôts levés à son occasion, et fit distribuer à ses sujets les grands trésors que lui avaient procurés ses victoires. Après avoir assigné des quartiers aux troupes et des revenus fixes pour leur entretien ; régularisé et consolidé l'administration des provinces, réformé quelques abus dans le gouvernement et la religion, il abdiqua en faveur de Lohorasp, son plus proche parent, à qui il laissa gravée sur un mur du palais cette belle et utile leçon : « Nous ne devons pas nous « former une trop haute idée de nous-mêmes « parce que nous sommes élevés au-dessus des « autres hommes, puisque nous ne sommes « pas plus sûrs de nos couronnes qu'ils ne le « sont de leurs biens. Celle qui, après avoir été « portée par différents monarques, orne à pré« sent ma tête, passera, quand je n'y serai plus, « sur la tête de mes successeurs. O rois! ne « fondez aucun orgueil sur une chose si incer« taine et si passagère. » Sous le règne de Kaï-Khosrou florissait Locman, l'Ésope de l'Inde.

F. X. TESSIER.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — Mirkhond, *Raouet-al-Safa*. — Shea, *Histoire des Premiers Rois de Perse*.

KAÏ-KHOSROU Ier, sixième sultan seldjoucide, d'Iconium, mort en 1210, était un des dix fils du sultan Kilidje-Arslan II, auquel il succéda, l'an 1192. Quoique ses neuf frères prissent tous le titre de sultan, c'est le nom de Kaï-Khosrou que l'on trouve dans la liste des sultans d'Iconium, parce qu'il resta maître de cette ville après la mort de son père et régna dans la Lycaonie et la Pamphilie. La plus grande partie de son règne se passa en guerres contre ses frères. L'empire de Constantinople était trop agité à l'intérieur pour attaquer les Turcs, et les Turcs, affaiblis par la désunion des enfants de Kilidje-Arslan, ne pouvaient rien entreprendre contre les Grecs. Dépossédé de la ville d'Iconium par son frère Rokn ed-Din, il la reprit bientôt sur son neveu, le jeune Kilidje-Arslan. L'empereur grec Alexis l'Ange, retiré dans Athalie, ayant imploré son secours contre les croisés, et surtout contre son gendre Théodore Lascaris, qui venait de fonder un empire grec à Nicée, Kaï-Khosrou leva des troupes, et fit sommer Lascaris de rendre l'empire à son beau-père. Lascaris répondit en attaquant le prince seldjoucide, qu'il tua de sa propre main, en 1210. Kaï-Khosrou eut pour successeur son fils Kaï-Khaous.

F. X. T.

Férichtat, *Histoire du Pouvoir musulman dans l'Inde*. — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*. — Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*.

KAÏ-KHOSROU II (*Gaïath ed-Din*), neuvième sultan seldjoucide d'Iconium, succéda à son père, Kaï-Kobad, en 1235, et mourut en 1244. Sollicité par Aschraf, prince ayoubite de Damas, de déclarer la guerre au sultan d'Égypte, Malek-el-Kamel, Kaï-Khosrou aima mieux faire alliance avec Nasser, souverain d'Alep, dont il épousa la sœur et à qui il donna la sienne en mariage. Cette double alliance assura au sultan la principauté d'Alep, où les prières publiques se firent en son nom. Cependant, il vit bientôt ses États menacés par les Mogols, jaloux de la puissance des sultans d'Iconium, dont ils voulaient ruiner l'empire. Dans ce dessein, le grand-khan Oktaï envoya vers l'Arménie une armée considérable. Kaï-Khosrou II leva des troupes, et, avec un renfort de deux

mille Latins, il arrêta la marche des Tartares. Ils ne tardent pas à reparaître dans l'Arménie. Le sultan oppose à ce torrent dévastateur une armée nombreuse, composée de Grecs, de Francs, de Géorgiens, d'Arabes et de Turcs. Vainqueur dans plusieurs engagements partiels, il est vaincu dans une action décisive et ses États sont envahis. Kaï-Khosrou implora le secours de l'empereur latin de Constantinople, Baudoin II, qui lui-même demandait à être secouru contre l'empereur grec de Nicée, Jean Ducas Vatace. Si l'on en croit Matthieu Pâris, Kaï-Khosrou aurait même envoyé des ambassadeurs en France et en Angleterre, pour réclamer l'assistance des rois francs contre un ennemi qui, maître de l'Asie, ne tarderait pas à menacer les royaumes de l'occident. Il proposa à l'empereur Baudoin une alliance offensive et défensive, à condition qu'il obtiendrait en mariage une princesse du sang des Francs. Beaudoin envoya chercher en France sa nièce, fille d'Eudes, seigneur de Montaigu; mais Jean Ducas Vatace fit échouer ce projet. Comme le voisinage de ses États pouvait le rendre plus nuisible ou plus utile aux Turcs, il n'eut pas de peine à les engager à préférer son alliance contre les entreprises des Mogols. Cependant, peu confiant dans la puissance et la bonne foi de son nouvel allié, Kaï-Khosrou, pour détourner l'orage qui le menaçait, fit la paix avec les Mogols, et consentit à leur payer un tribut annuel. Tranquille de ce côté, il venait d'envoyer une armée nombreuse faire le siége de Tarse, quand la mort le surprit, en 1244. Kaï-Khosrou II était un prince courageux, mais trop adonné à l'ivrognerie et à la débauche. Il prenait le titre de « très-grand sultan, d'appui du monde et de la religion », comme on le voit par une médaille que l'on conserve encore au musée impérial. Kaï-Kaous l'aîné de ses trois fils lui succéda. F.-X. TESSIER.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — D'Ohsson, *Histoire des Mongols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — Michaud, *Histoire des Croisades*. — Migne, *Dictionnaire des Croisades*. — Du Cange, *Histoire de Constantinople*.

KAÏ-KHOSROU III, douzième sultan seldjoucide d'Iconium, en 1277, mort vers l'an 1286. Pendant que le sultan Kaï-Kaous II mourait à la cour du khan de Kaptchak, les Mogols étranglèrent Kilidje-Arslan, et donnèrent le titre de sultan à son fils Kaï-Khosrou, âgé seulement de quatre ans. Masoud, fils de Kaï-Kaous II, étant parvenu à s'échapper de Kaptchak, se retira auprès d'Abaka, autre khan des Mogols, dont il obtint Erzeroum et quelques autres villes. Argoun, successeur d'Abaka, fit périr Kaï-Khosrou III, et donna le titre de sultan à Masoud, qui mourut en 1294. Avec lui finit l'empire des Seldjoucides d'Iconium (*voy.* MASOUD.) F.-X. T.

D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — Michaud, *Histoire des Croisades*.

KAÏ-KOBAD, chef de la dynastie kaïanienne, régna dans la Perse vers 630 av. J.-C. selon quelques historiens, vers 900 selon d'autres. Il descendait du fameux Manoudgéher, que ses qualités avaient élevé au trône des Pischdadiens, les premiers rois de Perse. Kaï-Kobad dut la couronne à Zal-Zer, qui venait de repousser une invasion des Turcs. Il lui confia l'administration des affaires, et mit Rostam, son fils, à la tête des armées. Zal-Zer remit l'ordre dans les finances, solda les troupes, fit établir de grands chemins, où les distances étaient indiquées par des bornes et divisées en *barsenk*, de 4,536 mètres. Rostam défendit l'État contre les attaques des Turcs. Dans les dernières années de sa vie, Kaï-Kobad perdit la vue. Il mourut après un règne long et paisible. C'était un partisan zélé de l'adoration du feu. F.-X.

De Guignes, *Histoire des Huns*, t. 1. — Mirkond *Raouzet*. — *Hist. des Royaumes du Cachemire*, t. I.

KAÏ-KOBAD (*Ala ed-Din*), huitième sultan seldjoucide d'Iconium, fils de Kilidje-Arslan II, successeur de Kaï-Kaous I[er], en 1219, mourut en 1235. Comme Kaï-Kaous I[er] laissait des enfants trop jeunes pour lui succéder, Kaï-Kobad, son frère, fut tiré de prison par les soldats et reconnu sultan. Il profita du repos que lui laissaient les Grecs et les croisés pour étendre sa domination du côté de l'Euphrate. Ayant fait une expédition dans les pays situés au midi de la Géorgie, et soumis alors aux princes de la famille des Ortokides, il conquit sur Masoud, l'un d'eux, plusieurs places importantes. Sourd à l'appel de Djélal ed-Din, sultan du Kharizme, qui implorait son secours contre Genghiz-Khan, Kaï-Kobad laissa rompre la digue qui s'opposait au débordement des peuples de la Tartarie sur l'Asie occidentale (1230). En 1232 Oktaï, successeur de Genghiz-Khan, fit sommer le sultan d'Iconium d'aller à Carocorum pour lui prêter hommage. Le refus du prince seldjoucide attira les armées mongoles sur les terres soumises à sa domination. Voyant Djélal ed-Din vaincu, l'empire du Kharizme détruit, l'Arménie conquise, ses généraux mis en déroute, ses provinces envahies, Kaï-Kobad reconnut qu'il fallait à tout prix acheter la paix d'un ennemi dont il ne pouvait affronter les armes. Il envoya donc un ambassadeur à la cour de Carocorum. Mais, irrité de la hauteur avec laquelle son envoyé avait été reçu, il reprit le cours de ses conquêtes, entra dans l'Arménie, et enleva plusieurs places au prince de Damas, Aschraf, frère de Malek el-Kamel, sultan d'Égypte. Kamel accourut aussitôt au secours de son frère, suivi de tous les princes de la famille de Saladin, et s'il ne put empêcher Kaï-Kobad de prendre plusieurs places qui lui appartenaient, il ne tarda pas du moins à les faire rentrer sous sa domination. Kaï-Kobad mourut en 1235, d'un flux de sang, au milieu des fêtes qu'il faisait célébrer au retour de son expédition. Au rapport d'Aboulféda, on donnait

à ce prince le titre pompeux de souverain du monde. Ce fut sans contredit un des plus grands princes de sa famille. Il établit des lois sages, étendit les bornes de son empire, se fit aimer de ses sujets, craindre de ses ennemis et respecter de ses voisins. Brave à la guerre, modéré dans ses passions, sévère envers les émirs, il porta quelquefois jusqu'à la cruauté l'inflexibilité dans l'observation des lois. Il réunit sous sa domination plusieurs provinces qui avaient été jusqu'à cette époque autant de démembrements de l'empire des Seldjoucides. Mais cet empire, parvenu sous son règne au plus haut degré de sa puissance et de sa gloire, déchut après sa mort, languit quelque temps encore, et tomba enfin en dissolution complète. Kaï-Kobad eut pour successeur son fils Kaï-Khosrou II.

F.-X. TESSIER.

Aboulféda, *Annales*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — Michaud, *Histoire des Croisades*. — *Annales Orient.*, partie I.

* **KAÏ-KWA**, empereur du Japon, né vers l'an 213 avant notre ère, mort à Isagava, en 98 (av. J.-C.). Ce prince fut le neuvième des mikados ou souverains japonais investis tout à la fois du pouvoir religieux comme descendant d'Ou-Gay à Fouki-Avasesou, le dernier des cinq génies terrestres, et du pouvoir temporel comme successeur de Sin-Mou, fondateur de la monarchie japonaise (*voy.* ce nom). Kaï-Kwa établit la résidence impériale à Isagava, la troisième année de son règne, et épousa une des femmes de second rang de feu son père. Nous manquons de documents précis sur ce règne, qui dura soixante années consécutives.

L. DE R.

Titsingh, *Annales des Empereurs du Japon*. — Kæmpfer, *Hist. nat., civ. et eccl. de l'empire du Japon*.

KAÏMAZ (*Kot'ob ed-Din*), général musulman, mort vers 1175. Esclave arménien du khalife abasside El-Mok'tafi, il réalise le type du sort de la plupart des hauts fonctionnaires en Orient. Sorti de la dernière des positions, il arriva, sous le fils de son maître, Mostandjed (1160), à la dignité d'émir, maître des troupes, ministre suprême de l'empire, à une puissance telle enfin que le khalife paya de sa vie la tentative qu'il fit de vouloir reconquérir son autorité (1170). El-Mortadi, qui lui succéda et qui devait ainsi le trône à un crime dont il était innocent, résolut de venger son père, et y parvint. Un jour que le ministre, aidé de ses troupes, procédait au pillage de la demeure d'un de ses ennemis, le khalife monte sur l'un des balcons de son palais, et harangue ainsi le peuple : « Vous voyez l'insolence de Kaïmaz, qui attente chaque jour à mon autorité; je vous abandonne tous ses biens, et je me réserve seulement le droit de le punir. » Kaïmaz, échappé par un effort désespéré à la colère de la populace, s'enfuit de Baghdad, et se retire à H'illa, d'où il fait offrir ses services à Salah ed-Din, qui les repousse avec dédain. Le malheureux, ne voyant plus de salut que dans la fuite, se dirigeait vers le nord pour gagner les montagnes du Kourdistân, lorsque arrivé auprès de Mosoul, après avoir rapidement traversé le désert de l'Al-Djézîra, il y mourut de fatigue et de chagrin.

O. MAC CARTHY.

J. Lassen Rasmussenas, *Annales Islamismi*; 1825, in-4°. — D'Herbelot, *Bibl. Orient.*

KAÏOUK ou **GAÏOUK**, troisième khan des Mongols, né en 1205 ou 1206, élu dans un kouroultaï (assemblée générale de la nation), le 24 août 1246, mourut en 1248 ou 1249. On le fait généralement succéder à Oktaï, son père ou son aïeul. Quelques historiens cependant le mettent après Dibbacuï, son père ou son frère. Il monta sur le trône par les intrigues de Tourakina, veuve d'Oktaï, et contrairement au testament de ce dernier, qui désignait pour lui succéder Schiramoun, son petit-fils par Koudgiou. Batou et Baïjounovian, ses deux généraux, campaient avec des armées formidables, le premier dans les environs du Volga, le second dans la Perse, menaçant à la fois l'orient et l'occident. Kaïouk était courageux et entreprenant. La brièveté de son règne ne lui permit pas d'exécuter les projets qui avaient fait trembler l'occident. Il se borna à diriger une expédition contre la Corée. Ses dispositions bienveillantes pour les chrétiens d'Orient, les espérances que l'on conçut de sa conversion au christianisme, et plus encore peut-être la terreur de ses armes, engagèrent le pape à lui envoyer des ambassadeurs. Jean de Plan-Carpin alla jusqu'à Caracorum, à la cour de Kaïouk, dont il fut assez mal reçu. Les franciscains Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albéric, également envoyés par le saint-siége, se rendirent en Perse auprès de Baïjou-Novian. Ils revinrent après avoir couru les plus grands dangers, et ne rapportèrent de leur mission qu'une lettre menaçante pour le pape : « Par la divine disposition du grand-khan, voici « les ordres de Baïjou-Novian..... Si vous voulez « être assis sur votre terre, eau et héritage, il « faut que vous vous transportiez en propre « personne auprès de nous. » Le pape n'y alla pas; mais il envoya un nouvel ambassadeur, et même dans la suite il en reçut un de la part du khan.

Après un règne éphémère, Kaïouk mourut assassiné, croit-on, par un frère de Batou, en 1248 ou 1249. L'impératrice Ogoulganmisch se chargea de la régence. Peu de temps après, Mangou fut élu khan par l'assemblée de la nation. C'est alors qu'arriva à Caracorum l'ambassade que Louis IX envoyait à Kaïouk, et qui avait pour chef Guillaume de Rubruquis.

F.-X. TESSIER.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, IV. — Marasch, *Histoire des Mogols*. — Rubruquis, *Relat*.

KAISER (*Frédéric*), graveur allemand, né à Ulm, en 1775, mort en 1819. Après avoir étudié l'art de graver à Bâle, auprès de Mechel, il alla à Weimar, où il trouva de l'occupation chez le

libraire Bertuch. S'étant rendu à Paris, il entra à l'École des Beaux-Arts, y fit, sous la direction de Berwick, de grands progrès, et obtint au concours de 1811 une médaille d'argent. Mais son peu de fortune le força d'abandonner les hautes sphères de l'art et d'entreprendre des travaux de peu d'importance, mais payés immédiatement. Après un séjour de cinq ans à Naples, il se fixa en 1816 à Vienne, où le prince Lichnowski et le baron de Hammer lui firent graver plusieurs planches pour les *Denkmäler aldeutscher Baukunst des œstreichischen Kaiserstaats* et pour les *Fundgruben des Orients*. On a de Kaiser : *Melpomène* et plusieurs *Têtes antiques* dans la *Galerie de Florence*; — *Vues de Naples* ; — *Scènes de la Vie napolitaine*, au nombre de quatre. C'est à Kaiser qu'on doit aussi les excellentes gravures à l'eau-forte qui se trouvent à la suite des *Grundlinien zur Landschaftszeichnung* (Éléments du Dessin du Paysage) publiés à Vienne, en 1819, par Kniepp. E. G.

Schmidt, *Notice sur Kaiser* (dans le *Kunstblatt*, année 1820). — Nagler, *Allg. Künstl.-Lexik.*

KAISERLING. *Voy.* KEIZERLING.

KAISERSBERG. *Voy.* GEYLER.

K'AÏSSI ABOU-NASSEUR EL-FEDA (*Ben-A'ïsa Ben-K'ak'an el-Achbili*) (le Sévillien), écrivain arabe, né à Séville, mort à Marok, en 1140 (535 de l'hégire), auquel on doit un ouvrage manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris, intitulé : *Éloge des Hommes illustres par leur érudition et leurs talents poétiques*, dont la bibliothèque de Leyde et celle de l'Escurial paraissent avoir une copie sous des titres un peu différents. On a quelque raison de le croire, surtout pour cette dernière, qui, au Catalogue, est appelée : *Bibliothèque des Hommes illustres dans la poésie qui ont fleuri en Espagne.* Casiri en donne quelques extraits, et fait remarquer que le traité est écrit avec autant d'élégance que d'érudition. K'aïssi est aussi l'auteur de deux autres ouvrages, *K'elaïd et Ikian* (Les Colliers d'Or); — *Mat'mat el Anfeus* (Des passions de l'Ame). O. MAC CARTHY.

Casiri, *Biblioth. Arab. Hisp.* — *Cat. de la Bibl. imp.*

***KAKASCH** (*Étienne* DE ZALONKEMENY), voyageur transylvain, mort le 25 octobre 1603. Chargé en 1602, par l'empereur Rodolphe II, d'aller en Perse remercier le schah Abbas de l'ambassade dont celui-ci l'avait honoré deux ans auparavant, Kakasch passa par Moscou, où il séjourna un mois aux frais de Boris Godounof, par Kazan, où il hiverna, et par Astrakan ; il mourut dans une bourgade d'Arménie, près de Lenkoran, avant d'atteindre le but de sa mission, sur laquelle les archives de Vienne possèdent deux documents. Le premier, qui est le plus curieux et n'a jamais été publié, est une lettre de Kakasch, datée de Moscou, du 25 novembre 1602, adressée à Wolfgang Unverzagt à Prague ; le second est une relation de sa mission, décrite par un de ses compagnons, du nom de Tectander, qui la mena à bonne fin. Elle est intitulée : *Iter Persicum, Kurtze, doch aussführliche und warhaftige Beschreibung der persianischen Reisse welche auf der Röm. Kay. Maj. allergnäd. Befehl, im Jahr Christi 1602 von dem Edlen und Gestrengen Herren Stephano Kakasch von Zalonkemeny, vornehmen Siebenbürgischen vom Adel, angefangen : Und als derselbig unterwegen zu Lantzen in Medien Land todtes verschieden; von seinem Reisslgefährten Georgio Tectandro von der Jabel vollends continuiret und verrichtet worden.* Elle a été imprimée à Altenbourg, 1609, in-8°, ornée de huit gravures, réimprimée l'année suivante dans la même ville ; cette relation étant devenue introuvable, Hormayr l'a judicieusement reproduite, en 1819, dans ses *Archive für Geographie*, *Historie*, *Staats-und Kriegskunst.* P^ce A. G—N.

Karamzin, *Hist. de Russie*, t. X. — Büsching, *Magazin*, t. VI et VII. — Fr. v. Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700.*

KAKIG Ier, roi d'Arménie, de la dynastie des Pagratides, fils d'Aschod III, frère et successeur de Sempad II, en 989, mort en 1020. Après la mort de son frère aîné Sempad II, contre lequel il s'était plusieurs fois révolté, Kakig monta sur le trône, et prit le surnom de Schahanschah (roi des rois). Prince vaillant et guerrier, il soumit les peuples de Vaiots-dor, de Khatchen et de Pharhisos, qui avaient secoué le joug de l'Arménie ; aida le curopalate David, prince de Daïkh, à repousser une invasion de Mamloun, émir musulman de l'Aderbaïdjan (998), et fit rentrer dans le devoir le roi de l'Albanie arménienne, son neveu, qui voulait se rendre indépendant. Prince ami des arts, il consacra les loisirs que lui laissa la guerre à l'embellissement de sa capitale et de la province de Schirag. Il mourut en 1020, dans un âge très-avancé, après un règne de vingt-neuf ans et dix mois. Il laissa deux fils, Jean Sempad et Aschod IV, qui lui succédèrent.

Fr.-X. T.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.* — Michaud, *Histoire des Croisades.* — Migne, *Dictionnaire des Croisades.*

KAKIG II, dernier roi de la race des Pagratides, en Arménie, né en 1025, parvenu au trône en 1042, mort en 1079. Il était fils d'Aschod IV. Pendant l'interrègne qui suivit la mort de Jean Sempad, l'Arménie fut en proie à la plus violente anarchie. Sergius, prince de Siounie, voulait s'emparer de la couronne, tandis que l'empereur grec Michel le Paphlagonien pressait l'exécution d'une prétendue promesse du roi Jean, qui lui abandonnait l'Arménie. Vahram, connétable du royaume, après avoir défendu la capitale Ani contre les attaques des Grecs et la couronne contre les prétentions de Sergius, fit élever sur le trône le jeune Kakig, alors âgé de dix-sept ans (1042). La première année de son règne fut consacrée à pacifier l'État et à repousser une invasion des Turcs seldjoucides. L'année sui-

vante, il dut défendre l'héritage de ses pères contre les prétentions de Constantin Monomaque. Les généraux Michel Jasitas et Nicolas, qui vinrent successivement assiéger Ani, en furent repoussés avec perte. Mais le perfide Sergius, à qui il avait eu le malheur de donner sa confiance, après avoir obtenu l'éloignement du brave et fidèle Grégoire, neveu du connétable Vahram, livra Kakig entre les mains de l'empereur grec. Après avoir résisté longtemps aux instances de Constantin, le roi d'Arménie, captif et abandonné, consentit à faire la cession d'Ani et de toutes ses possessions dans l'Orient, pour la ville de Bizou, dans la Cappadoce, où il se retira avec sa femme. Après la conquête de l'Arménie par les Turcs seldjoucides, il fit quelques tentatives inutiles pour rentrer dans ses États. Il périt assassiné par les Grecs, dans le fort de Cybistra, en 1079. L'année suivante son fils David mourut, empoisonné par son beau-père, Abel-Kharib. En lui finit la dynastie des Pagratides (1080).

F.-X. Tessier.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.* — Michaud, *Histoire des Croisades.* — Jauna, *Histoire générale des Royaumes de Chypre, d'Arménie, de Jérusalem et d'Égypte.* — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XXXV. — Migne, *Dictionnaire des Croisades.*

KAKIG, roi Pagratide de Kars en Arménie, élevé sur le trône en 1029, mort en 1080. Il succéda à son père Apas dans la province de Pasen et le pays de Vanant. Prince indépendant, il ne prit aucune part active aux guerres qui amenèrent la ruine du royaume d'Arménie. En 1049 il unit ses forces aux troupes combinées des Grecs, des Géorgiens et des Arméniens pour repousser les Turcs seldjoucides. L'ennemi fut vaincu; mais dans sa retraite il prit et pilla la ville de Kars (1050). Trois ans après, Kakig sauva le pays de Vanant d'une nouvelle invasion des troupes de Thogrul-Beg. Mais lorsque le sultan Alp-Arslan eut conquis l'Arménie, le petit roi de Kars, trop faible pour résister au vainqueur, se soumit volontairement, et obtint la libre possession de son royaume. Craignant le voisinage des Turcs, il céda à l'empereur grec Constantin Ducas la ville de Kars et le pays de Vanant, en échange de quelques villes de l'Asie Mineure, où il se retira au mois de novembre 1064. L'année suivante, il obtint de l'empereur la permission de donner un successeur à Khatchig II sur le siége patriarcal d'Arménie.

Un concile fut convoqué à cet effet dans la ville de Dzamentar. Vahram, de la race des Arsacides, fut élu patriarche, et prit, à son inauguration, le nom de Grégoire II. Kakig ne paraît plus dans l'histoire jusqu'à l'année 1079, où nous le voyons unir ses troupes à celles des princes arméniens de l'Asie Mineure, pour délivrer le roi Kakig II, prisonnier dans la forteresse de Cybistra. Cette tentative causa la mort du malheureux prince qu'ils voulaient sauver. Kakig mourut en 1080, sans laisser d'héritiers. Dzamentar, Amasée, Coman, Larisse et ses autres possessions furent réunies à l'empire grec.

F.-X. Tessier.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.* — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XV.

* **KAKOUTCHANDA** ou **KRAKOUTCHANDA**, le quatrième des bouddhas, qui, suivant les légendes bouddhiques, précédèrent Çâkya Mouni.

Ph. Ed. Foucaux.

Rgya tcher-rol-pa.

KALB (*Jean*, baron de), général allemand, né vers 1732, près Nuremberg, mort le 17 août 1780, au combat de Clermont (États-Unis). Issu d'une famille protestante établie dans le margraviat d'Anspach, il entra de bonne heure au service de France, dans un des régiments allemands, fut nommé en 1750 capitaine aide-major, et quelque temps après maréchal général des logis. Il était lieutenant-colonel lorsqu'à la suite du honteux traité de 1763, il fut chargé par M. de Choiseul d'une mission politique et militaire dans les colonies anglaises de l'Amérique; à son retour il reçut le grade de brigadier des armées. Retiré aux environs de Versailles, il se prononça vivement pour les États-Unis lors de la guerre de l'indépendance, et conclut avec Franklin et Silas Deane, agents non reconnus, mais tolérés à Paris, un arrangement d'après lequel il s'engageait à servir sous les ordres du congrès, avec le rang de major-général (7 novembre 1776); puis il s'occupa de réunir autour de lui plusieurs officiers et gentilshommes français, parmi lesquels un des plus célèbres fut le marquis de La Fayette. Arrivé en Amérique au commencement de 1777, il eut à subir des difficultés nombreuses, et ne prit possession de son grade qu'au mois de septembre; dès lors il prit à tous les événements de cette guerre une part brillante. En 1780 il fut placé sous les ordres du général Gates, qui commandait l'armée du sud; il formait l'arrière-garde d'un corps qui ne comptait pas quatre mille hommes et que venait d'épuiser une marche forcée à travers un pays désert. Attaqués à l'improviste dans leur camp de Clermont par lord Cornwallis (17 août), les Américains résistèrent vaillamment; mais, accablés par le nombre, ils s'enfuirent en désordre, et Gates, qui croyait tout perdu, se replia sur Charlottestown, à quatre-vingts milles de là. Cependant le baron de Kalb, à la tête des troupes réglées, continuait de soutenir le choc réitéré de l'ennemi; il le chargea même vigoureusement avec son régiment d'infanterie; atteint de onze blessures, il tomba dans la mêlée, fut amené au camp anglais, et expira au bout de quelques heures. Par décision du congrès, un monument fut élevé à la mémoire du général dans la ville d'Annapolis (Maryland).

P. L—y.

J. Sparks, *American Biography.* — Headley, *Washington and his generals.* — Allen, *American Biogr. Dictionary*, 3e édit.

KALCKREUTH (*Frédéric-Adolphe*, comte de), général allemand, né à Sottershausen, le 22 fé-

vrier 1737, mort le 10 juin 1818. Privé dès l'âge de trois ans de son père, qui avait été officier supérieur, il fut d'abord élevé chez les frères moraves de Neusalza, et plus tard dans l'institut des cadets à Berlin. En 1752, il s'engagea dans l'armée prussienne; nommé lieutenant dès l'année suivante, il devint en 1758 aide de camp du prince Henri. En 1762 sa conduite durant la campagne des Prussiens contre les Autrichiens lui valut le grade de major. Devenu colonel, il fit en cette qualité la guerre de la succession bavaroise. Il avait atteint le grade de général-major, quand il fit en 1787 la campagne de Hollande. Il fut nommé lieutenant général en 1790. Kalckreuth n'approuvait pas la guerre contre la France, guerre où il déploya beaucoup de valeur et d'habileté. Kalckreuth assiégea Mayence en 1793, et signa la capitulation de cette place. Il se distingua à la prise de Bliescastel (26 septembre 1793) lors de l'évacuation de l'Alsace par les alliés; et le 23 mai 1794, dans les environs de Kaiserslautern. La prise de Trèves le fit accuser de faire la guerre au détriment de la maison d'Autriche. Il réfuta cette accusation dans un mémoire. Il est vrai qu'il combattait à regret contre la république. C'est pourquoi il fit tous ses efforts pour empêcher en 1794 l'expédition de Hollande, et il approuva le traité de Bâle. A la fin de 1805, il fut nommé commandant des troupes prussiennes de la Poméranie, et au mois de mai 1806 il fut chargé du gouvernement de Thorn et de Dantzig. Les dispositions de Kalckreuth à l'égard de la France changèrent sous Napoléon; il provoqua alors la guerre. Lors de la reprise des hostilités, il quitta la Poméranie avec le corps d'armée placé sous son commandement, et se porta vers la fin de l'année sur Weimar. Après la bataille d'Iéna, il demanda à Napoléon un armistice qui lui fut refusé; il se retira alors à Brunswiz, où il arriva le 17 octobre. Lors du siége de Dantzig par le maréchal Lefebvre (20 mars 1807), Kalckreuth prit le commandement de la ville à la place de Manstein, et soutint le siége avec une telle vaillance, avec une telle supériorité de tactique, que les assiégeants lui accordèrent les conditions les plus honorables pour la reddition de la place (24 mai 1807). Kalckreuth fut nommé feld-maréchal; ce fut lui qui, le 25 juin 1807, conclut avec Berthier l'armistice entre la France et la Prusse, et le 9 juillet il traita de la paix avec le prince de Talleyrand. Le 10 juin 1810, il fut nommé gouverneur de Berlin. Il alla dans la même année complimenter à Paris l'empereur Napoléon à propos de son mariage avec Marie-Louise. A son retour, on lui confia le gouvernement de Breslau, qu'il garda jusqu'en 1814, époque à laquelle il reprit le commandement de Berlin. C'était un homme de cœur et d'esprit, aussi éclairé qu'il était brave. V. R.

Minerva, 1839, I, p. 315, 476; II, p. 94; III, p. 1; IV, p. 177; IV, p. 108, 479. — *Convers-Lex.*

KALCKREUTH (*Jean-Christophe-Ernest*), général prussien, frère du précédent, né le 24 juin 1741, mort le 4 novembre 1825. Entre au service à quinze ans, il se distingua depuis en maintes rencontres, notamment au défilé de Domstadt, en 1758, dans la guerre de la succession de Bavière, enfin, en 1793, lors de la campagne du Rhin. Chargé ensuite de s'emparer de la place de Bitche, il s'acquitta valeureusement de cette mission. Colonel en 1806, il combattit à Iéna à la tête du régiment de Hohenlohe, qu'il commandait, et fut fait prisonnier. Depuis il ne prit plus que rarement part aux opérations militaires qui suivirent. V. R.

Conv.-Lex.

***KALDAN**, ou **GALDAN**, khan ou chef des Euleutes, mort en 1697. Il était fils de Hotohotsin, et appartenait à une famille qui avait reçu des empereurs tartares de la dynastie des Taï-thsing le gouvernement des tribus euleutes. Kaldan est très-célèbre par les guerres qu'il soutint avec gloire contre les armées de l'empereur Khang-hi (*voy.* ce nom), qui dut venir en personne, à plusieurs reprises, combattre ce chef redoutable. Kaldan vivait avec sa horde dite des *Euleutes du nord*, et avait de nombreux troupeaux sur les versants des monts Altaï. Poursuivi à outrance par l'empereur Khang-hi, il sut conserver toujours sa liberté et la réputation de ses armes. Ambitieux et entreprenant, il avait le dessein de fonder, dans l'Asie centrale, un grand empire euleute. F.

Histoire générale de la Chine, par Mailla, t. XI. — *Hist. des Guerres de Khang-hi contre le Kaldan* (en chinois). — Gerbillon, *Relation de huit Voyages faits en Tartarie par ordre de l'empereur de Chine*, de 1688 à 1698. — Duhalde, *Description de la Chine*.

KALDI (*Georges*), jésuite hongrois, né en 1572, à Tyrnau, mort en 1634, à Presbourg. Il fit ses études à Rome, fut admis en 1598 dans la Société de Jésus, et, après avoir été chassé de Transylvanie, enseigna la théologie morale à Olmutz. Vers la fin de sa vie, il prit la direction du collége de Presbourg. On a de lui : *Biblia sacra Vulgatæ editionis, in Hungaricam linguam translata*; Vienne, 1626, in-fol.; — *Concionum Hungarico sermone tom. I thematis hyberni;* Presbourg, 1631, in-fol.; — *Evangelia et Epistolæ ;* Vienne, 1629, traduct. anonyme en langue hongroise. K.

Alegambe, *Biblioth, Soc. Jesu.*

****KALERGIS**, homme politique grec, né à Taganrok, vers 1800. Élevé à Saint-Pétersbourg, il alla étudier la médecine à l'université de Vienne. En 1821 il se rendit en Grèce, y prit une part active à la lutte engagée contre les Turcs par ses compatriotes, et fut nommé lieutenant-colonel par Capodistrias en 1832. S'étant laissé gagner par l'or de la Russie, il chercha, lors de l'arrestation de Kolokotroni, chef du parti russe, à provoquer en Messénie une révolte contre le roi Othon; mais il échoua, et il fut gardé en prison pendant quelque temps. En 1843 il rentra en grâce, et fut appelé à Athènes pour y com-

mander une division de cavalerie. Quelques semaines après il se mit avec Makryjannis à la tête du mouvement insurrectionnel à la suite duquel le roi fut forcé de renvoyer son ministère allemand. Nommé gouverneur d'Athènes et un peu plus tard adjudant du roi, il comprima, en juin 1844, une émeute suscitée par les chefs des palicares; mais le 18 août suivant, lors de la chute du ministère Maurokordato, il dut quitter Athènes, fuyant devant la colère du peuple, qui l'avait porté aux nues quelque temps auparavant, dans l'espoir qu'il laisserait régner l'anarchie. Après trois ans de séjour en Angleterre, il retourna, en 1848, dans sa patrie, où il vécut en simple particulier. En mai 1854 il fut appelé à faire partie du ministère imposé au roi par les puissances occidentales; il eut le portefeuille des affaires de la guerre. S'étant rendu coupable de plusieurs manques d'égards graves envers le roi, et ayant publié une brochure où il dévoilait, sans aucun ménagement, les intrigues de la cour, il dut se retirer du ministère en octobre 1855.

E. G.

Pierer, *Neueste Ergänzungen zum Universal-Lex.*

KALF (*Willem*), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1630, mort le 30 juin 1693. Élève de Henri Pot, peintre d'histoire et de portrait, il quitta la manière de son maître pour peindre des fruits, des vases d'or, d'argent, de cuivre, etc. Il réussit admirablement dans ce genre ingrat, et parvint à imiter la nature. Le goût et la vérité distinguent ses tableaux, qui, d'un très-bon ton de couleur, sont touchés avec force et bien coloriés. Le plus beau morceau de ce peintre est à Leyde dans la galerie de Lecourt; il représente *Un Melon coupé en deux et des vases de marbre;* ses principaux ouvrages se trouvent en Hollande et en Flandre.

Kalk, d'une figure aimable, assez instruit pour être amusant, imaginait des historiettes qu'il contait plaisamment. « S'il aimait à conter, dit Descamps, on aimait à l'entendre, et il y passait quelquefois des nuits à faire oublier à ses amis le sommeil. » Il mourut d'une chute qu'il fit en passant sur un pont.

A. DE L.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 265. — Descamps, *Vie des Peintres Hollandais*, t. II, p. 164. — Pilkington, *Dictionary of Painters.*

KALIDASA. *Voy.* CALIDASA.

KALKAR (*Henri* DE), chartreux et écrivain ascétique allemand, né à Kalkar, dans le duché de Clèves, en 1328, mort le 20 décembre 1408. Après avoir obtenu à Paris le grade de bachelier en théologie, il retourna dans son pays natal, et il y fut pourvu de deux canonicats. Au bout de quelques années, il se démit de ses prébendes, et il entra à l'âge de trente-sept ans dans l'ordre des Chartreux. Nommé en 1368 prieur de la maison de son ordre à Mœnickhuysen, près d'Arnheim, il y devint le directeur du célèbre Gérard Groot, qui s'était retiré dans ce monastère. Après avoir ensuite rempli, depuis 1373, l'office de prieur à Ruremonde, il fut appelé cinq ans plus tard en cette même qualité à Cologne, et remplissait en même temps la charge de visiteur des chartreuses de Picardie et d'Allemagne. En 1385 il devint prieur de la chartreuse de Strasbourg, qu'il trouva dans un état de dénûment presque complet et qu'il releva avec les moyens que ses parents lui fournirent libéralement. En 1397 enfin, après s'être dévoué pendant plus de trente ans à la réforme de son ordre, il se retira à Cologne, où il passa le reste de ses jours dans des exercices de piété. Ses ouvrages sont : *Psalterium B. Virginis*, dans la *Bibliotheca Carthusiana* de Petreius, p. 133; — *Quidam utiles Tractatus proficere volentibus*, dans la *Zeitschrift für die gesammte Katholische Theologie*, t. VII; Vienne, 1855; cet opuscule, imprimé dans ce recueil d'après le manuscrit 4891 de la bibliothèque de Bruxelles, avait déjà été publié à Gœttingue, en 1842, par F. Ranke et Liebner, d'après un manuscrit de Guedlinbourg, où, copié entre le premier et le second livre de l'*Imitation*, il ne portait pas de nom d'auteur et avait pour titre : *Capitula secundi libri de Imitatione Jesu-Christi;* cela tenait sans doute à ce que le traité de Kalkar, qui se trouve aussi reproduit dans la troisième édition des *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation*, de M. Malon, offre beaucoup d'analogie avec l'*Imitation*. — les autres ouvrages de Kalkar sont encore inédits; ils se trouvaient presque tous en manuscrit au dix-huitième siècle à la chartreuse de Cologne. En voici les titres : *Chronica Priorum domus majoris Carthusiæ :* se trouve à la bibliothèque de Bruxelles, sous le n° 14069; le manuscrit contient immédiatement avant le *Chronica* une copie de l'*Imitation*, qui y est attribuée à un chartreux de la Geldre; et comme l'ouvrage de Kalkar est suivi des mots : *Compilata sunt hæc a M. Kalkar sub anno* 1398, quelques personnes ont imaginé que ce *hæc* se rapporte aussi à l'*Imitation*, et elles ont fait de Kalkar l'auteur de ce célèbre ouvrage. (Voy. *Hannöverisches Magazin*, année 1760, p. 1607, et *Controversiæ ecclesiastico-historicæ* de Casteel, p. 540.) Mais cette hypothèse est entièrement gratuite : il n'y a en effet aucun rapport entre les opuscules, copiés à diverses époques, qui se trouvent réunis dans ce manuscrit; — *De Ortu Ordinis Carthusiensis :* se trouve à la bibliothèque de Strasbourg et dans celle de sir Thomas Philipps; — *Epistolæ :* à la bibliothèque de Strasbourg, dans un manuscrit contenant quelques opuscules de Kalkar ainsi que les lettres de Gérard Groot; — *Epistola responsiva de diversis Rebus :* à la bibliothèque de Bâle; — *Sermones sive Collationes capitulares carthusiensium :* à la même bibliothèque; — *De Holocausto quotidiano spiritualis exercitii :* à la même bibliothèque; — *Liber exhortationis ad Petrum quendam*

Cartusiæ Confluentiæ religiosum; — Responsio ad epistolam Gerlaci, prioris Carthusiæ Confluentiæ; — Exercitatorium ad monachos; — Cantuagium de Musica; — Loquagium de Rhetorica; — De Continentiis et Distinctione Scientiarum. Kalkar a encore composé quelques autres opuscules ascétiques. On trouve des recueils plus ou moins complets de ses ouvrages dans les bibliothèques de Strasbourg et de Saint-Gall ainsi que dans celle de sir Thomas Philipps. E. G.

Dorlandus, *Chron. Cartusiense.* — Petreius, *Bibl. Cartusiensis*, p. 131. — Hartzheim, *Bibl. Coloniensis.* — Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas*, t. IV.

KALKAR (*Jean* VAN). *Voy.* CALKAR.

* **KALKAR** (*Christian-André-Herman*), théologien danois, né le 27 novembre 1802, à Stockholm. Fils d'un rabbin, il fut élevé à Copenhague, étudia d'abord le droit en même temps que la philosophie, et, après s'être converti, en 1823, à la religion chrétienne, suivit les cours de théologie afin d'entrer dans les ordres. Professeur adjoint au collége d'Odensee en 1827, il fut en 1835 mis à la tête de cet établissement. En 1843 il devint premier pasteur du diocèse de Seeland. Il a reçu les diplômes de docteur en philosophie et en théologie des universités de Kiel et de Copenhague. On a de lui : *Grammatiskens Grundbegreber* (Notions fondamentales de la Grammaire); Copenhague, 1825 ; — *Platos Eutyphron* (L'Eutyphron de Platon); Odensee, 1829; — *Quæstionum Biblicarum Specimina;* ibid., 1833-1835; — *Exegetisk Haandbog* (Manuel d'Exégèse); Copenhague, 1836-1838, 2 vol.; — *Lamentationes critice et exegetice illustratæ* ; ibid., 1836 ; — *Forelæsninger over den bibelske Historie* (Leçons sur l'Histoire de la Bible); Odensee, t. I-II, 1837-1839, in-8° ; — *Udsigt over den idolatriske Cultus* (Du Culte des Idoles) ; ibid., 1838-1839, 2 part.; — *Forelæsninger over den apostoliske Kirkes Historie* (Leçons sur l'Histoire de l'Église apostolique); ibid., 1840 ; — *Bibelhistorie* (Histoire de la Bible); ibid., 1843. M. Kalkar a rédigé de 1832 à 1835 le recueil intitulé *Christelig Kirketidende*, qui paraissait à Odensee, et il a fourni des articles au *Fædrelandet*, au *Berlingske Tidende*, aux *Archiv für Kirchensgeschichte*, etc. K.

Universitetets Acta Solemnia, 1836. — Erslew, *Forfatter-Lexicon.*

KALKBRENNER (*Christian*), musicien compositeur allemand, né le 22 septembre 1755, à Minden, petite ville du royaume de Hanovre, et mort à Paris, le 10 août 1806. Peu de temps après sa naissance, son père, Michel Kalkbrenner, quitta Minden pour aller se fixer à Cassel, où il avait été appelé en qualité de musicien de cette ville. Ce fut là que le jeune Christian commença l'étude du clavecin sous la direction de Becker, organiste de la cour ; il prit aussi à la même époque quelques leçons de violon de Charles Rudwald. En 1772 il fut admis comme choriste à l'Opéra de Cassel. Kalkbrenner avait alors dix-sept ans. Dans sa nouvelle situation, les fréquentes occasions qu'il avait d'entendre les œuvres des maîtres développèrent promptement son goût pour la composition; il écrivit d'abord plusieurs morceaux de musique instrumentale, entre autres une symphonie qui fut exécutée à la cour et qui lui mérita les éloges du landgrave. Plus tard, ayant composé une messe solennelle à quatre voix, il l'envoya, en 1784, à la Société Philharmonique de Bologne, qui lui décerna le titre de membre honoraire. Quoique ces productions l'eussent fait remarquer, sa position ne fut cependant point améliorée. En 1785, le landgrave étant mort, la musique de la cour fut supprimée. Marié depuis deux ans, Kalkbrenner resta longtemps sans pouvoir se placer convenablement; il était même sur le point d'abandonner une carrière ingrate lorsqu'en 1788 la reine de Prusse l'appela à Berlin comme maître de sa chapelle. Après avoir rempli ces fonctions pendant deux ans, il céda aux instances du prince Henri de Prusse, qui l'engagea à se rendre à sa résidence de Rheinsberg, et lui confia la direction de sa chapelle avec un traitement considérable. Kalkbrenner montra alors une grande activité de travail, et composa pour le théâtre français que le prince avait établi dans son palais plusieurs opéras, parmi lesquels on cite *La Veuve du Malabar; — Démocrite; — La Femme et le Secret; — Lanassa.* On ignore les motifs qui le décidèrent, en 1796, à quitter le service du prince de Prusse; on sait seulement qu'il se rendit à Naples, et qu'après avoir visité quelques villes d'Italie, il vint à Paris, où il obtint la place de chef du chant à l'Opéra, qu'il occupa jusqu'à l'époque de sa mort.

Cet artiste s'est fait connaître en France, comme compositeur, par les productions suivantes : *Chant funèbre pour la mort du général Hoche* (1797); — *Olympie*, grand opéra en trois actes, représenté en 1798 ; — *La Descente des Français en Angleterre*, pièce en deux actes, à l'Opéra, même année; — *Pygmalion*, scène avec orchestre, exécutée en 1799 à la Société Philotechnique; — *Chants d'Ossian*, scène exécutée, en 1800, dans la même société; — à l'Opéra, avec Lachnith, *Saül*, oratorio (1803); — *La Prise de Jéricho;* idem (1805); — *Don Juan*, de Mozart, traduit et arrangé pour la scène française (même année). Il s'occupait de la mise en scène d'*Œnone*, grand opéra en trois actes, reçu depuis 1800, lorsque la mort vint le surprendre; ce dernier ouvrage ne fut représenté qu'en 1812. On a de lui plusieurs écrits sur la musique : *Theorie der Tonsetzkunst mit 13 Tabellen* (Théorie de la Musique en treize planches); Berlin, 1789, in-4° ; — *Kurzer Abriss der Geschichte der Tonkunst, zum Vergnügen der Liebhaber der Musik* (Court

Abrégé de l'Histoire de la Musique, pour l'amusement des amateurs); Berlin, 1792, in-8°; — *Histoire de la Musique;* Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — *Traité d'Harmonie et de Composition, par F. Xavier Richter, etc., revu, corrigé, augmenté et publié en* 93 *planches*; Paris, 1804, in-4°. Dieudonné Denne-Baron.

Choron et Fayolle, *Dictionaire historique des Musiciens.* — Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'École française au dix-neuvième siècle.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*— *Revue et Gazette musicales de Paris.* — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de Musique, histoire littéraire, musicale;* Paris, 1855.

Kalkbrenner (*Frédéric*), pianiste compositeur allemand, fils du précédent, né en 1784, à Cassel, mort le 10 juin 1849, à Enghien-les-Bains, près Paris. Il reçut de son père les premières leçons de musique. Son éducation fut continuée à Naples pendant le séjour que ses parents firent dans cette ville, et lorsqu'en 1798 ceux-ci vinrent se fixer à Paris il entra au Conservatoire, dans la classe de piano de Louis Adam. Le jeune artiste fit de rapides progrès; il étudiait en même temps l'harmonie sous la direction de Catel; au concours de l'an viii (1800), il obtint le second prix de piano; l'année suivante le premier prix de cet instrument et celui d'harmonie lui furent décernés. Ce fut vers la même époque que parurent ses premiers essais de composition. Lancé dans le monde, où son talent le faisait rechercher, Kalkbrenner se jeta, avec toute l'ardeur de la jeunesse, dans le tourbillon des plaisirs; il contracta quelques liaisons qui déplurent à son père, et celui-ci, vers la fin de 1803, prit la résolution de le faire voyager en Allemagne. Une nuit qu'il rentrait du bal, Frédéric trouva son père, qui veillait en l'attendant, et qui lui signifia que dans quelques heures il partirait pour Vienne. Le fils obéit sans réplique, et peu de jours après il arrivait dans la capitale de l'Autriche, muni d'une lettre de recommandation pour Haydn. Ce grand musicien l'accueillit avec sa bienveillance habituelle, et le conduisit lui-même chez Albrechtsberger, pour qu'il apprît le contrepoint sous la direction de cet habile maître. Tous les dimanches, Kalkbrenner venait montrer à Haydn son travail de la semaine. Il était également bien reçu de Beethoven. Pendant les deux ans et demi qu'il passa à Vienne, il eut aussi l'occasion d'entendre Hummel, Clementi et d'autres célèbres pianistes; il étudiait avec soin la manière de chacun d'eux, prenait surtout pour modèle l'admirable pureté de mécanisme de Clementi, et travaillait régulièrement dix heures par jour.

En 1806, Kalkbrenner revint à Paris, où il excita l'enthousiasme des connaisseurs par la perfection de son jeu. Cependant, il se faisait rarement entendre en public; ses nombreux élèves et ses travaux de composition absorbaient tout son temps. Dans le courant de l'année 1814, il se rendit à Londres. Dès son apparition dans cette ville, et malgré l'immense réputation dont Cramer jouissait alors, il fut adopté par l'aristocratie, et eut bientôt une vogue telle que, pendant dix ans qu'il séjourna en Angleterre, il donna des leçons depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Afin de ne point perdre un instant, il avait dans sa voiture de quoi prendre ses repas. On lui payait une guinée (25 francs) pour quarante minutes; il prenait trois guinées pour la première leçon; il avait conclu avec de grands pensionnats des arrangements très-productifs, et son activité était si prodigieuse qu'il trouvait encore le temps de jouer dans les soirées et les concerts. Pour se délasser de ses fatigues, Kalkbrenner revenait chaque année en France passer quatre ou cinq mois dans une propriété qu'il possédait à Rambouillet. C'était là qu'il écrivait la plus grande partie de ses compositions, qu'il livrait ensuite aux éditeurs et qui paraissaient le même jour à Londres, à Paris et à Leipzig. En 1823, il quitta l'Angleterre, pour se fixer définitivement en France et y jouir de la fortune qu'il avait acquise, et ne s'en éloigna plus que pour aller faire quelques tournées artistiques en Autriche, en Prusse et en Belgique. Il se maria, à Paris, avec mademoiselle d'Estaing, fille d'une Grecque et d'un général français qui avait fait la campagne d'Égypte, et s'associa avec Camille Pleyel, son ami, pour l'exploitation d'une fabrique de pianos, qui, par les sommes considérables qu'il y avait versées, par ses conseils, son influence et ses relations sociales, devint rapidement un des établissements de ce genre les plus prospères de la capitale. Kalkbrenner n'en continua pas moins à donner des leçons, à ouvrir des cours; parmi les nombreux élèves qu'il a formés nous citerons Mme Pleyel, MM. Osborne et Stamaty. Il était âgé de soixante-cinq ans lorsqu'il cessa de vivre.

L'école de Kalkbrenner est le dernier développement de celle de Clementi. Ses moyens d'exécution consistaient principalement dans l'action libre et indépendante des doigts, à l'exclusion de tout effet emprunté à la force musculaire des bras. Ce système lui avait donné pour résultat une rare égalité de toucher, une parfaite aptitude des deux mains, un jeu brillant, élégant, mais aussi moins énergique, moins coloré que celui qui distingue l'école de Vienne, où toutes les façons d'attaquer le clavier sont admises, dans le but de produire plus de variété dans les effets. Comme compositeur, Kalkbrenner a beaucoup produit; plusieurs de ses morceaux ont eu une grande vogue dans les concerts et les salons, surtout en Angleterre; mais il est resté inférieur, sous ce rapport, à Clementi, à Cramer et à Moschelès, qui l'avaient précédé ou lui ont succédé dans ce pays. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Premier grand Concerto* (en *ré* mineur), op. 61; Londres, Paris et Leipzig; — *Deuxième* idem (en *mi*), op. 85; ibid.; — *Troisième* idem (en *la*), op.

107 ; ibid. ; — *Grand Concerto pour deux pianos* (en *ut*), op. 125 ; — Plusieurs *grands Rondeaux brillants pour piano* avec accompagnement d'orchestre, op. 60, 70 et 101 ; — *Fantaisies et Variations avec orchestre*, op. 72, 85, 90 et 113 ; — *Grand Septuor* pour piano, deux violons, deux cors, alto et basse, op. 15 ; — *Sextuor* pour piano, deux violons, alto, violoncelle et contre-basse, op. 58 ; — Grand *Quintette* pour piano, deux violons, alto et violoncelle, op. 30 ; — *Quintette* pour piano, clarinette, cor, basson et contre-basse, op. 81 ; — *Quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle, op. 2 ; Paris ; — *Trios* pour piano, violon et violoncelle, op. 7, 14, 26, 39, 84 ; — *Duos* pour piano et violon, ou alto ou violoncelle, op. 11, 22, 27, 39, 47, 49, 63, 86. Kalkbrenner a écrit en outre, pour piano *seul*, un grand nombre de *Sonates*, de *Fantaisies*, de *rondeaux*, d'*Études*, d'*Airs variés*, etc. Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Leipzig. On a aussi de lui une *Méthode pour apprendre le piano-forte à l'aide du guide-main, contenant les principes de musique, un système de doigter, la classification des auteurs à étudier, etc., suivie de douze études*, op. 108 ; Paris. Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Revue et Gazette musicale de Paris*. — *Docum. inédits*.

KALL (*Jean-Christian*), érudit danois, d'origine allemande, né à Charlottenbourg, le 24 novembre 1714, mort le 6 novembre 1775. Il était fils de l'orientaliste Abraham Kall. En 1732 il se rendit à l'université d'Iéna ; puis il devint successivement précepteur des pages du roi à Copenhague, et du prince royal Frédéric, depuis roi de Danemark. En 1738 il fut appelé à professer les langues orientales à l'université de Copenhague. Kall fut conseiller de justice, conseiller d'État, et conseiller de conférence. Ses principaux ouvrages sont : *Rab. Maimonidis De Servis et Ancillis Tractatus* ; 1744, in-4° ; — *Specimen Philosophiæ Arabum popularis* ; ibid., 1757-1760 ; — *Fundamenta Linguæ Arabicæ* ; ibid., 1760, in-4° ; — *Philosophia Arabum popularis*, en arabe et en latin avec des notes ; Copenhague, 1764. V. R.

Nyerup et Kraft, *Dansk-Norsk Litteratur-Lex*.

KALL (*Abraham*), érudit danois, fils du précédent, né le 2 juillet 1743, à Aarhuus, mort à Copenhague, le 5 décembre 1821. Élevé par son père, il compléta ses études à Gœttingue ; de retour à Copenhague, il devint bibliothécaire de l'université (1765), doyen (1768) et professeur de langue grecque (1770). Membre de la commission de l'instruction publique, il prit une part active au dépouillement des manuscrits islandais que possédait la bibliothèque royale. En 1780 il fut admis à l'Académie des Sciences, et y remplaça son ami, l'historien Suhm, dans le comité chargé de la rédaction du Dictionnaire. Nommé en 1781 professeur d'histoire et de géographie à l'université, il obtint, peu de temps après, la chaire nouvellement créée de mythologie et d'histoire des beaux-arts à l'académie de Charlottenbourg, qu'il occupa jusqu'en 1808 ; à cette époque, il reçut la charge d'historiographe des royaumes de Danemark et de Norvège. On lui doit la fondation de plusieurs établissements utiles, tels qu'une caisse hypothécaire et une école de géographie commerciale. Très-versé dans la connaissance de l'antiquité, il a écrit un grand nombre d'ouvrages et de dissertations, parmi lesquels nous citerons : *Specimen Supplementi Thesauri Græcæ Linguæ Stephaniani ex Theognidis sententiis* ; Copenhague, 1760, in-8° ; — *Specimen novæ editionis Sententiarum Theognidis* ; Gœttingue, 1766, in-4°, qui fut inséré d'abord dans les *Acta Eruditorum* ; 1765 ; — *Luciani Dialogi Mortuorum selecti, græce* ; Copenhague, 1773 ; — *Supplementum Lexicorum Græcorum* ; 1771, in-fol. ; — *Epicteti Enchiridion, gr.* ; Copenhague, 1775 ; 2e édit., 1781, gr. et lat. ; — *Nonnulla de Scientia Homeri Medica* ; ibid., 1776, in-8° ; — *De primis universitatis Hauniæ Originibus* ; ibid., 1775-1776, 3 part., in-4° et in-8° ; — *Den almindelige Verdens Historie* (Histoire universelle) ; ibid., 1776, 1793 ; — *Herodoti Musæ sive historiarum libri IX, græce et latine* ; ibid., 1778 et suiv., 4 vol. ; — *Symmikta historica, delineationi vitæ cursus inservitura, quem feliciter peregit Otto, comes de Thott* ; ibid., 1787, in-fol. ; — *Analyse des Annales islandaises manuscrites de la Bibliothèque royale de Copenhague* ; ibid., 1792, 4 vol. in-8° ; — *Histoire de la Noblesse et des Ordres de Chevalerie du Danemark* ; ibid., 1796, in-8°, pl., etc. Ce savant a laissé en manuscrit un ouvrage considérable sur les *Monuments Septentrionaux du Moyen Age*. Il a également édité les tomes VIII et IX de l'*Historie af Danmark* de P.-F. Suhm, 1806-1808, in-4°, et il a collaboré à plusieurs recueils scientifiques et littéraires, entre autres au *Thesaurus Græcæ Linguæ* d'Henri Estienne ; Londres, 1815 ; au *Dænisches Journal* de Lorck, à la *Minerva*, au *Danske Magazin*, etc. K.

Hœst, *Politik og Historie*, t. V. — Thaarup, *Fædrenel. Nekrolog*. — Kofod, *Conversations-Lexikon*, t. XXIV. — Nyerup, *Univ. Annal.* — *Dansk Minerva*, 1817. — *Tilskueren*, 1821. — Erslew, *Forfatter-Lex*.

KALL (*Nicolas-Christophe*), théologien danois, frère du précédent, né à Copenhague, le 25 septembre 1749. Il fit ses études à l'école de Randers ; puis il devint doyen et maître en philosophie. En 1777, au retour d'un voyage à l'étranger, il remplaça son père dans la chaire de langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : *Commentationes critico-philologicæ in prophetam Haggœum* ; Copenhague, 1771-1773, in-4° ; — *De duplici Plantarum Sexu Arabibus cognito progr.* ; ibid., 1782. V. R.

Nyerup et Kraft, *Almendigt Litt.-Lex*.

KALL (*Marc-Wœldicke*), érudit danois, frère des précédents, né le 19 septembre 1752, à Copenhague, mort le 18 février 1817. Élevé à l'école de Randers, il fut reçu en 1780 docteur en médecine, et fit partie de la Société Médicale. Outre plusieurs traductions qu'il a insérées dans la *Bibliothèque des Écrivains utiles* (1771, in-4°), des morceaux dans la *Bibliothèque générale Danoise* et des revues critiques pour le *Journal de la Littérature danoise*, on a de lui : *Jesu Christi Levnets Historie* (Histoire de la Vie de Jésus-Christ); Copenhague, 1773, in-8°, trad. de l'allemand de Hess; — *De frequentissima ac præcipua Oscitationis Causa*; ibid., 1775, in-8°; — *De dijudicando Ossium parium Situ in dextro aut sinistro corporis humani latere*; ibid., 1776-1777; — *De Vitiis Conformationis in superiori pelvis apertura quæ dystociam producere valent*; ibid., 1778, in-8°. K.

Ræskilde Borgeres Sœrgefest, etc., par J. Ch. Kall, 1817. — Hœst, *Polit. og Hist.* — Erslew, *Forfatter Lexikon*.

KALLIWODA (*Jean-Venceslas*), compositeur allemand, né à Prague, en 1800. Il étudia la musique au conservatoire de sa ville natale. Venu à Munich en 1822, il y fut accueilli par un amateur éclairé, le prince de Fürstenberg, qui lui donna l'emploi de maître de chapelle. Kalliwoda occupa cet emploi jusqu'à sa mort, et se fit surtout remarquer comme violoniste : son jeu était empreint d'une sensibilité et d'une chaleur peu ordinaires. On en peut dire autant de ses compositions musicales; ses symphonies méritent d'être rangées parmi les plus remarquables du genre. V. R.

Convers.-Lexik.

KALM (*Pierre*), naturaliste suédois, né en 1715, mort le 16 novembre 1779. Il fit ses études à l'université d'Abo, où il étudia avec ardeur la théologie et les sciences naturelles. Il visita ensuite la Finlande, la Carélie suédoise et russe, l'Upland et d'autres contrées. Il se rendit à Upsal pour s'occuper, sous Linné, des sciences naturelles. Encouragé par l'accueil qu'il reçut de cet illustre savant, il visita la Westgothie, dont la description parut en 1746. Un autre voyage qu'il fit dans la Westgothie et la Sudermanie accrut ses connaissances en botanique. En Russie, où il se rendit avec Bielke, il recueillit les graines des plantes qu'il put semer ensuite en Suède. A son retour, il devint membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, et celle d'Abo lui confia la chaire d'histoire naturelle et d'économie. De 1748 à 1751, il visita l'Amérique du Nord et publia à son retour une *Description* de cette contrée. Il introduisit dans le jardin botanique, créé par ses soins à Abo, les plantes qu'il avait recueillies dans ce voyage. Cependant, en 1757, il revint à la théologie, qu'il avait toujours aimée, et accepta l'administration de deux communautés. Les principaux ouvrages de Kalm sont : *Westgœtha och Bahuslændska Resa, etc.* (Voyage en Westgothie, etc.); Stockholm, 1746; — *Rön och Anmärkningar uti Naturel historie och Œkonomien gjorde och Sænde i från Norige* (Cours et Observations sur l'Histoire naturelle et l'Économie, etc.), 1748; — *Anmärkningar om historia naturalis, och climatet af Pensylvanien* (Remarques sur l'histoire naturelle et l'économie de la Pensylvanie); 1748; — *Beskrifning om Amerikanska Maysen*; 1752; — *En resa til Norra Amerika*, etc. (Voyage dans l'Amérique du Nord, etc.); 1753, 1re partie; — *De Ortu Petrificatorum*; Abo, 1754; — *De Possibilitate varia vegetabilia exotica fabricis nostris utilia in Finlandia colendi*; Albo, 1754; — *Disputatio Esquimauy, gente americana*; 1756; — *Disputatio Ollares in Fennia repertos delineans*; 1756; — *Norra Amerikanska Särgorter*; 1763; — *Thermometrische Versuche mit Wasser im Meer* (Expériences Thermométriques au moyen de l'eau dans la mer); — *De Incrementis frigoris in terris borealibus*, etc.; Abo, 1772; — *Wohlgemeinte Anmerkungen ueber die Verbesserungen der Landhaushaltung in dem Nœrdlichen Theile der Landschaft Ostbothnien* (Observations et conseils sur l'Amélioration de l'Économie rurale dans le nord de la Bothnie orientale); 1778. V. R.

Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

* **KALNOFOISKI** (*Athanase*), chroniqueur russe, moine de Kief, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il est auteur d'une chronique polonaise intitulée *Teratourguima*, qui contient le récit de tous les miracles opérés dans les fameuses grottes du couvent de Saint-Antoine de Kief. Imprimée en caractères gothiques, en 1658, cette chronique, in-4°, est d'une extrême rareté, et ne le cède pas aux plus singulières légendes du moyen âge par la bizarrerie des récits. Pce A. G— N.

J. Herbinius, *Religiosæ Kiovienses Cryptæ*; Iéna, 1675. — *Slovar pisatéliakh Doukhovnago tchina greko-rossiiskoi tzerkvi.*

KALRAAT (*Abraham* VAN), peintre et sculpteur hollandais, né à Dort, le 7 octobre 1643, mort vers 1705. Fils d'un sculpteur qui tenait à ce qu'il n'abandonnât pas la profession paternelle, il reçut des leçons des frères Émile et Samuel Hulp, habiles sculpteurs; cependant, aussitôt la mort de son père, il abandonna sa première profession, et quitta le ciseau pour le pinceau. Comme peintre, il fit assez bien la figure; mais il excellait particulièrement à faire les fleurs et les fruits. Ses tableaux ont de la grâce, de la légèreté, une bonne composition et une grande harmonie de coloris. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres Hollandais*, etc., t. I, p. 280. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

KALRAAT (*Barnaert* VAN), peintre hollandais, frère du précédent, né à Dort, le 28 août 1650, mort en 1721. Pour le dessin il fut l'é-

lève de son frère, et pour la peinture il eut pour maître le célèbre Albert Kuyp. Il prit d'abord ce dernier pour modèle ; mais, comprenant combien il est dangereux de suivre la manière d'un grand talent, alors qu'on ne l'égale pas, il se fit un genre particulier, dans lequel il réussit. Ses paysages des bords du Rhin, intelligemment animés, l'ont placé au nombre des bons peintres de son pays pour le fini, la vérité de la touche et la bonté de la couleur. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres Hollandais*. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

KALTSCHMIDT (*Charles-Frédéric*), médecin allemand, né à Breslau, le 21 mai 1706, mort à Iéna, le 16 novembre 1769. Ayant terminé ses études, il ouvrit des cours publics sur la médecine légale, la chirurgie et l'anatomie, et devint plus tard professeur à l'université de Iéna. Ses nombreux opuscules, traitant pour la plupart de la chirurgie et de la médecine pratiques, se trouvent énumérés dans la *Biographie Médicale*. En voici les principaux : *De Distinctione inter Fœtum animatum et non animatum ;* Iéna, 1747, in-4° ; — *De Necessitate exstirpationis chirurgicæ Herniarum spuriarum majorum imprimis Hydroceles et Sarcoceles vel Hydrosarcoceles ;* Iéna, 1749, in-4° ; — *De Chirurgia Medica vindicata, et necessitate reliquarum medicinæ partium, ad chirurgum perfectum ;* Iéna, 1749, in-4° ; — *De Morbis Puerperarum ;* ibid., 1750, in-4° ; — *De Signis Graviditatis certis ;* ibid., 1752, in-4° ; — *De Causis et Affectibus Plethoræ ;* ibid., 1756, in-4° ; — *De Gravidarum Morbis ;* ibid., 1756, in-4° ; — *De Morbis Periostii ;* ibid., 1789, in-4° ; — *De Regimine Gravidarum ;* Iéna, 1760, in-4° ; — *De Cholera ;* ibid., 1760, in-4° ; — *De Theoria Passionis Hystericæ ;* ibid., 1763, in-4° ; — *De variis Effectibus Medicamentorum aquosorum in quibusdam morbis chirurgicis ;* Iéna, 1768, in-4°, etc. Dr. L.

Biogr. médicale. — Hirsching, *Litter. Handbuch.*

KAMBLI (*Melchior*), fondeur et ciseleur suisse, né à Zurich, en 1713, mort en 1787. Après avoir exercé pendant quelque temps la profession de menuisier, il s'appliqua à des travaux d'orfévrerie, et s'occupa aussi d'ornementation. S'étant rendu en 1745 à Berlin, il s'y fit bientôt remarquer par son habileté pour les ouvrages de ciselure et d'incrustation. Il entra au service du roi, qui le chargea de décorer plusieurs châteaux de mosaïques, que Kambli exécuta avec une grande perfection. Il fit aussi beaucoup de meubles incrustés, parmi lesquels on remarque des tables, dont le dessus est exécuté à la manière florentine (*pietre commesse*). On cite comme son chef-d'œuvre les divers travaux en argent massif qui furent envoyés en 1762 par la cour de Prusse au sultan de Constantinople. E. G.

Fuessli, *Allgem. Künstler-Lexikon.* — Nicolaï, *Nachrichten*, p. 146. — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch.* — Lutz, *Necrolog denkwürdiger Schweizer.*

KAMEL *Voyez* CAMELLI.

KAMENSKI (Le comte *Michel-Fédorovitch*), feld-maréchal russe, né vers 1735, assassiné le 12 août 1809. Il embrassa la carrière militaire en 1751, et était déjà colonel en 1765, quand Frédéric le Grand dit de lui : « C'est un jeune Canadien qui est pourtant assez policé. » Le jeune Canadien se distingua dans toutes les guerres que Catherine II entreprit contre la Sublime Porte, et participa aux succès qui forcèrent cette dernière à signer le traité de Kaïnardji. A la mort du prince Potemkin (1791), Kamenski se trouvait le plus ancien général dans l'armée d'expédition dont ce favori était le chef; il en saisit le commandement sans savoir que Potemkin l'avait légué au général Kakovski. Lorsque celui ci vint le réclamer, Kamenski le lui refusa aigrement; il fallut bien toutefois le lui céder, et sa persistance à revendiquer son droit lui valut la disgrâce de l'impératrice, qui, libérale dans son commerce avec Voltaire, n'admettait pas de réplique à ses oukazes. L'empereur Paul, qui avait pour principe de tenir une conduite diamétralement opposée à celle de sa mère, se hâta de l'en dédommager, le jour de son couronnement (5 avril 1797), par le bâton de maréchal et le titre de comte. Quand l'empereur Alexandre déclara la guerre à Napoléon en 1806, c'est Kamenski qu'il nomma généralissime de ses armées. La Russie applaudit à ce choix, Derjavin le célébra dans ses odes nationales ; mais cette fois l'attente générale fut déçue. Démesurément sensible à un manque d'égard commis envers lui, il prétexta une indisposition la veille d'une affaire, se démit de son commandement, et se retira dans ses terres, d'où personne ne chercha plus à le retirer. Aussi intrépide qu'excellent tacticien, mais original à l'excès et vif jusqu'à la plus extrême violence, ces défauts ne contribuèrent pas peu à sa fin sinistre, qui a été narrée par Joukofski. Affublé d'une jaquette bleu de ciel et de culottes jaune serin, il avait coutume de se promener dans un drochki conduit par deux postillons avec un laquais sur le siége. Ces trois serviteurs avaient l'ordre de regarder droit leur chemin et de ne jamais retourner la tête. Un misérable paysan, auquel, sans doute, le maréchal avait le premier manqué d'égards, l'épia dans dans un bois, et, d'un coup de hache, lui fendit le crâne. Le laquais, immobile sur son siége, entendit bien son maître faire un mouvement extraordinaire; mais, plus obéissant que la femme de Loth, il n'osa pas se retourner, et, sans s'en douter, il ramena le corps inanimé de son maître dans son château. Un des mérites du maréchal Kamenski, et non un des moindres, c'est d'avoir eu de l'inclination pour les belles-lettres ; il est l'éditeur du charmant poëme de Bogdanovitch intitulé *Douchenka ;* Moscou, 1778. Pce A. GALITZIN.

Histoire de la Guerre entre la Russie et la Turquie par Keralio, annotée par le prince Dmitri Galitzin ; Saint-Pétersbourg, 1773. — *Mémoires* du comte de Ségur. — Bantich-Kamenski, *Slovar Dostopameatnikh lioudei rousskoi Zemli.*

* **KAMENSKI** (*Pierre*), sinologue, aumônier de l'ambassade russe à Pékin au commencement de ce siècle, a laissé un grand nombre de manuscrits, dont il n'a été publié qu'un *Catalogue raisonné des Livres chinois et japonais de l'Académie des Sciences*; Saint-Pétersbourg, 1818.
P^ce^ A. G.—N.

Docum. partic.

* **KAMEYAMA**, ou KI-ZAN, mikado japonais, né en 1248, mort en 1305. Il régna de 1260 à 1274 de notre ère. Avant de monter sur le trône, Kameyama se nommait Tsoune-fito; il était le sixième fils de l'empereur Saga II. Le principal événement de ce règne fut l'arrivée d'une ambassade chinoise envoyée par Tou-Tsoung, empereur de la dynastie mongole des Youen, qui réclamait du Japon le payement d'un tribut. Cette ambassade, n'ayant point réussi dans sa mission, revint quatre ans plus tard (1271); mais elle n'obtint pas encore satisfaction, et s'en retourna en Chine avec un Japonais nommé Yasiro, qui fut reçu comme ambassadeur à la cour des Youen. L'ambassade revint encore une fois au Japon, la même année, mais elle ne fut point reçue par l'empereur, et n'obtint pas la liberté de se rendre à Myako. Le premier mois de la onzième année du *nengo* ou ère impériale *Boun-yéi* (1274 de notre ère), Kameyama abdiqua en faveur de son fils Yo-fito, qui était alors âgé de vingt ans, et qui régna sous le titre de Ouda II (*voy.* ce nom). Il continua toutefois à prendre une certaine part aux affaires. Ce prince vécut sous quatre mikados : Ouda II, Fousimi, Fousimi II et Nisyo II, qui se cédèrent successivement les rênes du gouvernement. Kameyama mourut le 5e mois de la 3e année de l'ère impériale *Ka-yen* (1305). L'ex-mikado Ouda II et tous les grands de la cour assistèrent à ses funérailles. L. LÉON DE ROSNY.

Nippon-wô dai itsi-ran; in-4°. — *Wa-Kan san-saï dzou-ye*, livr. XIII; in-4°.

KAMIENSKI (*Caroline*), femme de lettres allemande, née en Saxe, le 21 janvier 1755, morte le 32 novembre 1813. Fille d'un noble polonais qui, sous le règne d'Auguste II, s'était établi en Saxe, elle reçut une éducation très-soignée, et cultiva avec succès la peinture, la musique et les lettres. Ses productions ont été réunies et publiées sous le titre de : *Meine Muse* (Ma Muse); 1780. De 1787 à 1790 madame Kamienski rédigea la revue littéraire intitulée *Luna*.
R. L.

Biographie Belge.

KAMPEN (*Jacob* VAN), anabaptiste hollandais, né à Ysselmunden, mort le 10 juillet 1535, à Amsterdam. On l'a appelé quelquefois Coomans, mais son véritable nom était *Jacob Jans*. Un des principaux partisans de Jean de Leyde, il l'accompagna à Munster, assista à son couronnement, et fut nommé par lui évêque d'Amsterdam, en 1534. Il se rendit dans cette ville avec Jean de Geleen, convertit un grand nombre de gens du peuple à ses doctrines, et aurait acquis beaucoup d'autorité s'il n'eût fait appel à la violence. D'accord avec Geleen, il organisa un vaste complot, qui ne tarda pas à être découvert; son complice se réfugia dans une tour d'Amsterdam, et fut tué d'un coup de mousquet. Quant à lui, il se tint caché pendant plus de six mois; on mit sa tête à prix pour une somme considérable, et ceux qui lui donnaient asile furent menacés d'être pendus. Découvert enfin au milieu d'un amas de tourbes, Kampen fut aussitôt jugé et condamné à mort. « On l'exposa d'abord sur l'échafaud pendant une heure, dit un biographe, aux railleries et aux insultes de la populace. Il portait en tête une mitre de papier. Il eut ensuite la langue coupée, en punition des erreurs qu'il avait enseignées; sa main droite, qui avait rebaptisé, fut abattue par la hache; enfin, on lui trancha la tête; on livra son corps aux flammes, et l'on fit une exposition publique de sa tête et de sa main attachées au fer d'une lance. » K.

Pontanus, *Beschr. van Amsterdam.* — F. van Zesen, *Beschreib. der Stad Amsterd.* — Brandt, *Hist der Reforme.* — Commelyn, *Beschr. van Amsterd.* — Wagenaar, *Vaderl. Hist.* — Van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, 1855, livr. 36.

KAMPEN (*Nicolas-Godefroi* VAN), historien hollandais, né à Harlem, le 15 mai 1776, mort le 14 mars 1839. Envoyé à Leyde par son père, pour y apprendre le commerce des livres, il acquit en peu de temps, sans professeur, un grand fonds d'instruction. Après avoir étudié les langues anciennes ainsi que l'allemand et le français, et s'être ensuite appliqué à connaître dans ses détails l'histoire ancienne et moderne, il devint, en 1816, professeur de langue et de littérature allemandes à l'université de Leyde, et en 1829 professeur de littérature et d'histoire hollandaises à l'Athénée d'Amsterdam. On a de lui : *Geschied kundig over zigt der groote gebeurtenissen in Europa sedert den vrede van Amiens tot dien van Parijs* (Tableau historique des Événements importants qui se sont passés en Europe depuis la paix d'Amiens jusqu'à celle de Paris); Leyde, 1814, 2 vol.; — *Geschiedenis van de fransche heerschapij in Europa* (Histoire de la Domination française en Europe); Leyde, 1815-1823, 8 vol.; — *Geschiedenis der letteren en wetenschappen in de Nederlanden* (Histoire de la Littérature et des Sciences dans les Pays Bas); La Haye, 1821-1826, 3 vol.; — — *Geschiedenis der kruistogten naar het Orient* (Histoire des Croisades); Harlem, 1822-1826, 4 vol.; — *De aarde in haren natuurlijken toestand* (La Terre dans son état naturel); Harlem, 1824; — *Vaterlandsche karakterkunde, of karakterschetsen van tijdperken en personen nit de nederlandsche geschiedenis* (Caractères nationaux, ou tableaux de diverses époques de l'histoire hollandaise et esquisses de plusieurs personnages tirés de cette même histoire); Harlem, 1826; — *Statitische en geographische beschrijving van het koningrijk der Nederlanden* (Description statistique

et géographique du Royaume des Pays-Bas); Harlem, 1827; — *Geschiedenis der Nederlanden buiten Europa* (Histoire des Hollandais hors de l'Europe); Harlem, 1831-1833, 3 vol.;— *Geschichte der Niederlande* (Histoire des Pays-Bas); Hambourg, 1831-1833, 2 vol., qui font partie de la collection publiée par Meeren et Ukert sous le titre de *Geschichte der europæischen Staaten;* — *Geschiedenis van den vijftien jarigen vrede in Europa* (Histoire de la Paix européenne de quinze ans); Harlem, 1832, 2 vol. — Kampen a encore publié, outre quelques ouvrages de moindre importance, des articles dans la *Mnemosyne*, revue qu'il fit paraître de 1815 à 1821, en collaboration avec Tijdemann. E. G.

Conversations-Lexikon.— Müller, *Leven van N. Kampen;* Harlem, 1840.

KAMPENHAUSEN (*Balthasar*, baron), publiciste russe, né en 1772, dans le district de Riga, mort le 13 septembre 1823, à Saint-Pétersbourg. Après avoir occupé plusieurs fonctions publiques, il fut mis à la tête de l'école de commerce de Saint-Pétersbourg. On a de lui : *Principes du Droit politique russe;* Gœttingue, 1792, in-folio; — *Essai d'une Description géographico-statistique des Gouvernements de l'empire russe;* ibid., 1793, in-8°; ce volume, le seul qui ait paru, contient la description du gouvernement d'Olonetz; — *Objets remarquables de la Topographie du gouvernement de Saint-Pétersbourg;* 1re partie, 1797, ouvrage inachevé; — *Magasin de Livonie;* Gotha, 1803, t. Ier; — *Histoire généalogique et chronologique de la Dynastie des Romanof;* Leipzig, 1805, in-8°. Tous ces ouvrages ont été publiés en allemand. K.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, 5e édit. — *Revue Encyclopédique*, t. XXX, p. 563.

KAMPHUIZEN. *Voy.* CAMPHYSEN.

* **KAMPTZ** (*Charles-Albert-Christophe-Henri* DE), homme d'État et jurisconsulte allemand, né en 1769, à Schwerin, mort à Berlin, le 3 novembre 1849. Il fit ses études à Gœttingue, embrassa la carrière administrative, et occupa, depuis 1790 jusqu'en 1804, des places dans le gouvernement du duché de Mecklembourg. En 1804 il passa au service de la Prusse, où il se fit connaître comme administrateur et comme écrivain, devint en 1812 conseiller référendaire, en 1817 directeur du ministère de la police et membre du conseil d'État, en 1824 premier directeur du ministère de l'instruction publique, et en 1825 directeur du ministère de la justice. En 1830 il fut nommé ministre de la justice et chargé de la révision du code des provinces rhénanes. Kamptz était un homme d'État fort habile, et d'une application au travail extraordinaire. Il a rendu de grands services à la législation prussienne; sa conduite dans le fameux procès contre les sociétés démagogiques a rendu son nom impopulaire auprès de la jeunesse des universités allemandes. Pendant de longues années, il a présidé l'Académie des Sciences d'Erfurt et celle de Breslau. Ses principaux travaux littéraires sont : *Beitræge zum Mecklenburgischen Staats-und Privatrechte* (Documents pour servir au Droit public et privé du Mecklembourg); Schwerin, 1795-1805, 6 vol.; — *Mecklenburgische Rechtssprueche* (Verdicts judiciaires du Mecklembourg); Rostock, 1800-1804, 2 vol.;— *Civilrecht der Herzogthuemer Mecklemburg* (Droit civil des duchés de Mecklembourg); Schwerin et Rostock, 1805-1824, 2 vol.; — *Handbuch des Mecklemburgischen Civil processes* (Manuel de la Procédure civile de Mecklembourg); Berlin, 1810 et 1822; — *Codex der Gendarmerie* (Code de la Gendarmerie); Berlin, 1815 : ce livre fut solennellement brûlé à la célèbre fête de la Wartbourg; — *Beitræge zum Staats und Vœlkerrechte* (Études sur le Droit public et sur le Droit des Gens); Berlin, 1815; — *Literatur des Mærkischen Privatrechts* (Littérature du Droit privé de la Marche); Berlin, 1819; — *Jahrbuecher fuer die Preussische Gesetzgebung, Rechtswissenschaft und Rechtsverwaltung* (Annales de la Législation, Jurisprudence et Administration judiciaire en Prusse); Berlin, 1814-1840, 54 vol.; — *Annalen der Preussischen innern Staatsverwaltung* (Annales de l'Administration de l'Intérieur en Prusse); Berlin, 1821-1834, 18 vol.; — *Die Provinzial und statutarischen Rechte in der Preussischen Monarchie* (Les Droits provinciaux et les Statuts de la Monarchie prussienne); Berlin, 1826-1828, 3 vol.; — *Zusammenstellung der drei Entwuerfe des Preussischen Strafgesetzbuchs* (Les trois Projets du Code pénal prussien); Berlin, 1844-1845. R. L—u.

Conversations-Lexikon.

* **KANAKAMOUNI**, appelé aussi **KANAKÂHVAYA**, est le nom du cinquième des bouddhas, qui, suivant les livres bouddhiques, ont précédé Çâkya Mouni, qui a été le septième et le dernier. P.-E. F.

Rgya-tcher-rolpa (Le Développement des Jeux).

* **KANARIS** (*Constantin*), célèbre marin grec, est né à Psara, vers 1790. Avant 1821, Kanaris était capitaine d'un petit bâtiment marchand qui faisait habituellement le commerce avec Odessa. Ce n'est que dans la seconde année de l'insurrection qu'il se fit remarquer. Il obtint d'être désigné avec Georges Pipinos, d'Hydra, pour incendier la flotte turque stationnée dans le canal de Chios, après les massacres qui ensanglantèrent cette île. Le 7 (19) juin 1822, Kanaris et Pipinos partirent de Psara sur deux chebecs transformés en brûlots; il fallait passer, malgré le calme, sous le canon de deux frégates qui croisaient en avant de la flotte. Kanaris entraîna, par sa résolution, les marins un instant ébranlés, et, trompant toute surveillance, il pénétra dans le canal et attacha son brûlot aux flancs du vaisseau amiral, illuminé ce soir-là pour les fêtes du ramazan : les chefs turcs célébraient leurs san-

glantes victoires au milieu de plus de deux mille des leurs. Bientôt la flamme les environne, domine leurs effors et une explosion terrible couvre la rade de débris. Cependant Kanaris avait pu rejoindre, sain et sauf sur un brûlot, son compagnon, qui, de son côté, avait réussi à incendier un autre vaisseau. Le 9 novembre de la même année, Kanaris, accompagné de Kyriakos, renouvela cette périlleuse entreprise, avec un égal succès, dans la rade de Ténédos. Arborant sur leurs brûlots le pavillon turc, et feignant d'être poursuivis par deux bricks hydriotes, ils se réfugièrent au milieu de la flotte ottomane, où bientôt ils répandirent l'incendie. Cette fois encore Kanaris, choisissant pour sa proie le vaisseau amiral, engagea son beaupré dans un de ses sabords, et après y avoir mis le feu, se retira tranquillement, bravant l'équipage frappé de stupeur.

Ce double triomphe paralysa en quelque sorte la flotte turque, que depuis l'on vit souvent fuir à la vue de quelques mistiks ennemis. En même temps, il remplit les Grecs de confiance, en montrant que l'intrépidité de leurs marins compensait l'inégalité des forces matérielles. Ces hauts faits devinrent célèbres en Europe. Pour Kanaris, simple autant que brave, et paraissant surpris de la réputation qu'il s'était acquise, il ne chercha jamais à se prévaloir des services qu'il avait rendus à son pays. Le comité grec, en faisant élever son fils à Paris, lui décerna la récompense à laquelle il fut le plus sensible. En 1825, le capitaine Kanaris conçut l'audacieux projet d'aller brûler, dans le port même d'Alexandrie, la flotte prête à transporter les Arabes en Morée. Le 4 août, il appareilla en compagnie d'autres braves, et retenant à son bord le capitaine du port qui était venu le reconnaître, il lâcha des brûlots dans le bassin rempli de vaisseaux; mais le vent les ayant repoussés, ils se consumèrent inutilement. Capodistrias, à son arrivée en Grèce, nomma (juin 1828) le capitaine Kanaris commandant de la forteresse maritime de Monembasie, et lui confia plus tard une escadre de la marine du gouvernement, choix que l'héroïque marin justifia en servant loyalement dans les circonstances les plus critiques. Après la mort du président Capodistrias, en décembre 1831, il se retira dans l'île Syra. Le roi Othon l'éleva au grade de capitaine de vaisseau de première classe (*pliarque*), puis d'amiral, et le nomma sénateur en 1847. Kanaris a été ministre de la marine en 1846, 1848-1849 et 1854-1855. [M. Brunet de Presles, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Al. Soutzo, *Histoire de la Révolution grecque.* — *Conversations-Lexikon.*

* **KANCHAC** ou **CANCCHACC**, femme poëte péruvienne du quinzième siècle. Sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le couvent de Sainte-Catherine de Sienne s'élevait jadis à Cuzco ce palais des vierges du Soleil, toutes descendantes des rois, et qui, une fois entrées dans l'enceinte sacrée, ne devaient plus revoir leurs parents (1). Kanchacc, que l'on a surnommée la *Sapho péruvienne*, n'appartenait peut-être pas à cette classe privilégiée des *Amautas* qui, avec les *Quippo-Camayoc*, gardait les traditions de l'empire et les expliquait; la passion l'avait rendue poëte, et elle composa en quichua les vers les plus touchants sur son amour pour Yahuar Smacc : ses *yaravis* plaintifs étaient, naguère encore, répétés dans les montagnes, et ils ont probablement inspiré le jeune et infortuné Melgar, le Thomas Moore du Pérou, que l'on regardait comme le dernier poëte national en ce genre au commencement du siècle. On ne pourrait ici raconter, d'une façon détaillée, les amours de Kanchacc et du dédaigneux Yahuar; ce qu'on sait par la tradition, c'est que la belle Kanchacc, emportée par la véhémence de sa passion, résolut de mettre fin à ses maux, et alla se précipiter dans le Colqui-Cocha, *le lac d'Argent.*

Il serait intéressant de recueillir, au sein de la Quebrada ou sur les bords du Vilcamaya, quelques-uns de ces *tristes* dont les poésies de Kanchacc offraient un type renommé, vestige littéraire de cette langue à la fois si riche et si gutturale qu'on nomme l'idiome *inca.* Le *Yaravi*, que l'on chante encore si fréquemment dans le Pérou et dans la Bolivie, est un petit poëme consacré surtout aux regrets de l'amour malheureux, qui, dans sa simplicité, peut-être un peu monotone, produit à la longue les émotions les plus profondes. Au dire de tous les voyageurs, il faut avoir entendu ces mélodies simples, pour comprendre l'impression qu'elles peuvent faire ressentir. Ces chants, écrits aujourd'hui en espagnol, reproduisent probablement en partie le rhythme quichua; on les chante maintenant au son de la guitare; c'était jadis la flûte péruvienne qui leur servait d'accompagnement. Entre chaque distique il y a un intervalle de quelques moments; pendant ce temps l'instrument continue, et, après un léger murmure, la voix éclate parfois en accents passionnés ou en interjections douloureuses, qui se prolongent de la manière la plus touchante.

Dans l'état actuel de la science, on peut supposer que si les trois livres, perdus jusqu'à ce jour, de Cieça Léon étaient retrouvés, on y trouverait des renseignements précieux sur les yaravis primitifs. Ferdinand Denis.

Valdes y Palacios, *Viagem de Cuzco.* — *Mercurio Peruano*, 12 vol. in-8°. — D'Orbigny, *L'Homme Américain*; atl. in-4°. — Rivero et Tschudi, *Antiguedades*, etc.

(1) Cette institution remontait, disait-on, à Inca-Roca, sixième roi du Pérou. La reine seule et ses filles avaient le droit de pénétrer dans l'enceinte; on affirme que l'inca, dont c'était le droit également, n'en n'usait jamais. Comme les antiques vestales, les vierges du Soleil étaient enterrées vives si elles contrevenaient aux lois sacrées qui les régissaient avec tant de rigueur.

KANDJATOU (*Regaïto, Ghendgiatou, Caïktou* ou *Gaïcatou éclatant*), cinquième khan mogol de la branche Djenguyzkhanide, fils d'Abaka, frère et successeur d'Argoun-Khan, l'an de l'hégire 689 (1291), étranglé au mois de rabi elakher 694 (avril 1295). Sous le règne d'Argoun-Khan, retiré dans la Perse, il vivait en simple particulier. Il porta sur le trône l'irréligion, le parjure et tous les vices. Il était regardé cependant comme le plus vaillant des princes de sa famille. Tous les historiens s'accordent à le louer d'avoir toujours fait rendre la justice à ses sujets et de n'avoir jamais ordonné la mort d'un innocent. A peine avait-il quitté l'Asie Mineure qu'il fut obligé d'y retourner avec une armée formidable pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés. Il rentra vainqueur dans Tauriz, sa capitale (1292). Pendant quelque temps il s'occupa de régler les affaires de l'État, confia le commandement de l'armée à Bakibok et la charge de grand-vizir à Sadreddin-Khaled de Jendgiane. Mais il retomba ensuite dans l'indolence et la débauche, et les chefs des Mogols, honteux d'obéir à un prince corrompu, haï de ses sujets, méprisé des étrangers, se révoltèrent, et, sous la conduite de Thogadgiarnovian, ils offrirent l'empire à Baïdull-Ogull, petit-fils d'Houlagou, qui commandait alors dans Bagdad. Ce prince, après bien des résistances, accepta, et se dirigea vers Tauriz à la tête d'une armée. Kandjatou vint à sa rencontre. Mais, trahi par Thogadgiar, abandonné de ses troupes, il se sauva à Mogan, où il fut pris et étranglé par plusieurs seigneurs mogols, l'an 694 de l'hégire (1295). Au rapport de quelques historiens, il avait voulu établir dans ses États les cartons monnaies comme à la Chine, et ce fut un des principaux motifs de la révolte qui le détrôna.

F. X. TESSIER.

Aboulféda, *Ann. Mosl.* — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale.* — Haiton, *Histoire d'Arménie.* — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. IV. — Dorn, *Histoire des Afghans.*

KANDLER (*François-de-Sales*), musicien et littérateur allemand, né le 23 août 1792, à Kloster-Neubourg, près de Vienne, mort dans cette dernière ville, le 26 septembre 1831. Fils d'un instituteur de la petite ville de Kloster-Neubourg, son père lui enseigna les premiers éléments de la musique, et à l'âge de dix ans le jeune Kandler entra, comme sopraniste, à la chapelle de la cour impériale. Il dut à cette circonstance de pouvoir faire de bonnes études littéraires en même temps qu'il acquérait une solide instruction dans son art de prédilection. Après avoir pris des leçons d'harmonie et de contrepoint d'Albrechtsberger, il reçut les conseils de Salieri et de Gyrewetz, et composa plusieurs morceaux de musique d'église; mais, à partir de 1818, il se livra plus particulièrement à la littérature musicale, et se fit avantageusement connaître par divers articles qui furent publiés dans la *Gazette musicale* de Vienne. Un emploi dans l'administration de la marine lui fournit l'occasion de se rendre à Venise; il visita ensuite Milan, Bologne, Rome et Naples, recueillant partout les documents qui pouvaient intéresser l'art musical; enfin, en 1827, après un séjour de neuf années en Italie, pendant lesquelles ses travaux lui valurent les diplômes de membre honoraire des académies d'Étrurie, de Rome, et de plusieurs autres sociétés italiennes et allemandes, Kandler revint à Vienne, où le choléra vint l'enlever, à l'âge de trente neuf ans.

On connaît de Kandler plusieurs articles sur divers sujets, entre autres sur le *Métronome* de Maëlzel, publiés dans dans la *Gazette musicale* de Vienne, années 1816 et 1817; — *Cenni storico-critici intorno alla Vita ed alle Opere del celebre compositore Giov.-Adolpho Hasse, detto il Sassone*; Venise, 1820, in-8°, avec le portrait de Hasse; — *Musikstand von Neapel im Jahr* 1826 (Situation de la Musique à Naples dans l'année 1826), dans la *Cæcilia*, 1827, t. VI, avec deux chansons populaires et une tarentelle. Une traduction française abrégée de cette notice a été donnée dans la *Revue Musicale*, t. IV; — *Sur l'État actuel de la Musique à Rome*, traduction du manuscrit allemand communiqué par l'auteur, dans le troisième volume de la *Revue Musicale*; — *Ueber das Leben and die Werke des G. Pierluigi da Palestrina* etc. (Notice sur la Vie et les Ouvrages de G. Pierluigi de Palestrina, etc.), ouvrage posthume, publié avec un avant-propos et des notes par M. R. G. Kieswetter; Leipzig, 1834, in-8°. C'est un extrait du grand ouvrage en deux volumes, in-4°, publié sur le même sujet par l'abbé Baini.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

KANE (*Elisah-Kent*), célèbre voyageur américain, né à Philadelphie, le 3 février 1822, mort à La Havane, le 16 février 1857. Il étudia pendant sept ans à l'université médicale de Pensylvanie. Après avoir obtenu son diplôme, il partit comme médecin attaché à l'ambassade de Chine, et visita en même temps les Philippines, Ceylan et les Indes orientales. Dans un but purement scientifique, il entreprit des explorations en Afrique; il traversa dans toute sa longueur l'Égypte, jusqu'aux frontières de la Nubie, puis visita Gorée, l'Afrique australe, et s'avança jusqu'à la côte de cette partie du monde, notamment le Dahomey. En 1846, lorsque éclata la guerre entre les États-Unis et le Mexique, il s'engagea comme volontaire dans l'armée de l'Union, et se signala en maintes occasions par son courage, son intelligence et son sang-froid. Après s'être occupé de relever le littoral du Mexique par des opérations géodésiques, il entreprit son premier voyage dans les régions polaires. C'était le moment où le triste sort de Franklin et de ses compagnons éveillait toutes les sympathies, où, sous l'impulsion de sa veuve, des expéditions se succédaient dans les contrées polaires pour aller à sa recherche. Les Américains

voulurent aussi prendre part à cette croisade d'un nouveau genre, qui devait aboutir à la découverte du passage du nord-est. Un négociant américain, M. Greennel, fit généreusement les frais d'une expédition, à la tête de laquelle il plaça le lieutenant de Harem, qui partit sur le navire l'*Advance*, ayant pour conserve le *Rescue*. Le docteur Kane se fit attacher à l'expédition en qualité de chirurgien, et s'embarqua sur le premier de ces bâtiments. Les deux vaisseaux quittèrent New-York, le 22 mai 1850, et se rendirent au détroit de Davis pour aller de là gagner le Groenland; puis, s'avançant jusqu'au détroit de Lancastre et à l'île de Beechey, l'expédition remonta le canal de Wellington, s'avança jusqu'au sud de la terre de Cornwalis, et opéra son retour par le Groënland, qu'elle quitta le 6 septembre 1851. Trente-quatre jours après, elle rentrait à New-York.

Kane fut chargé, pendant le cours du voyage, de la partie scientifique. Il se livra surtout à des observations de météorologie et de physique, qu'il a consignées dans sa relation : *United States, Greennel Expedition, in search of sir John Franklin;* 2e édition, Philadelphie et Londres, 1857.

Kane poursuivait la constatation de la grande mer ouverte que l'on supposait s'étendre au voisinage des pôles. Son premier voyage l'avait convaincu de la possibilité de pénétrer dans cette mer, et, le 14 octobre 1852, il lisait devant la société de géographie américaine un mémoire à ce sujet. Une seconde expédition fut organisée, toujours aux frais de M. Greennel. Kane, cette fois, en eut le commandement, qui lui fut donné d'après les ordres du secrétaire au département de la marine des États-Unis. Un Anglais, M. Peabody, avait voulu s'associer à M. Greennel pour supporter les frais de cette dispendieuse entreprise, patronnée par les principales sociétés américaines. Le docteur Kane se fit assister d'un officier de marine, M. Henri Brooks; il s'adjoignit un autre médecin, M. Isaac Hayes, et un astronome, M. A. Sontag. Les personnes qui composaient l'expédition, munies de toutes les choses nécessaires pour un séjour prolongé dans les contrées polaires, s'embarquèrent sur l'*Advance*, bâtiment qui avait déjà fait ses preuves, et qui portait cinq petites embarcations, dont une barque de sauvetage en métal. C'est le 30 mai 1853 que Kane et ses compagnons appareillèrent de New-York, d'où ils se rendirent directement à la baie de Fiskernaes, sur la côte du Groenland, où ils laissèrent leurs bâtiments. De là ils explorèrent, pendant les années 1853, 1854 et 1855, les régions qui s'étendent au sud et surtout au nord de la baie. En 1852, le capitaine Inglefield n'avait pas dépassé dans le détroit de Smith le 79° 30′ de latitude. L'expédition de Kane remonta beaucoup plus haut. Elle reconnut que le détroit de Smith s'élargit d'abord, de manière à déterminer à l'ouest la *baie de Peabody*, qu'il se resserre ensuite au delà du 80° pour former, entre la terre Washington à l'est et la *terre de Greennel* à l'ouest, le canal Kennedy, et qu'au delà du 80° 20′ ce canal aboutit à un vaste bassin ouvert, qui, malgré un fort vent du nord, ne présentait aucun indice de glace flottante. Cette mer ouverte, que les géographes ont depuis appelée *mer polaire de Kane*, fut le point extrême où s'arrêta l'expédition. W. Morton, un de ses membres, s'avança, à l'aide d'un traîneau, le long de la côte dite *terre de Washington* jusqu'au cap *Indépendance*, à une baie qu'il appela baie *Constitution*. Quant à la côte occidentale, elle fut remontée jusque vers le 82° 30′ de latitude; le dernier point auquel purent atteindre les regards des voyageurs, et qui paraissait un groupe de hauteurs, reçut le nom de mont *Parry*.

L'expédition opéra son retour par Upernaïvik, en Groënland, et rentra à New-York, en novembre 1855, après avoir échappé à mille dangers. Le récit de cette expédition a été publié sous le titre : *Arctic Explorations in the years* 1853, 1854, 1855; Philadelphie, 1856, 2 vol. in-8°; il a été traduit en allemand. Les épreuves terribles auxquelles s'était exposé Kane, dans l'intérêt de la science et de l'humanité, avaient miné sa santé. Il alla chercher sous un ciel plus chaud un remède à ses souffrances; mais il ne put recouvrer ses forces, et mourut à La Havane, le 16 février 1857. Ses dépouilles mortelles furent rapportées à Philadelphie avec les plus grands honneurs. Les principales villes de l'Union avaient envoyé des députations à ses funérailles, qui eurent lieu au milieu d'un deuil général.

C. JONVEAUX.

Rapports faits à la Société de Géographie en 1854 et 1855 par MM. Jomard, Cortambert, Malte-Brun et A. Maury; — *Notice* dans le recueil de Petermann : *Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie*, année 1857.

* KANE (Sir *Robert-John*), médecin anglais, né en 1810, à Dublin. Fils d'un fabricant de produits chimiques, il se destina à la carrière médicale, fut attaché à l'hôpital de Meath, et reçut en 1832 son diplôme; à cette époque il fonda à Dublin le *Journal of Medical Science*, où il inséra de nombreux articles et dont il abandonna la direction en 1834. Quelque temps après il fut chargé d'un cours de chimie, entra en 1841 au Collége des Médecins, et fit, de 1844 à 1847, des lectures à la Société royale sur la philosophie naturelle. A la fin de 1849, il a été nommé président du Collége de la Reine à Cork. Il a fait partie de la commission scientifique qui avait pour mission de rechercher et de prévenir les causes de la maladie des pommes de terre en Irlande (1845); bien que ses efforts, unis à ceux de MM. Lindley et Taylor, n'aient eu qu'un résultat négatif, il fut en 1846 créé chevalier par le lord-lieutenant. C'est à sir R. Kane que Dublin doit la création de son Musée de l'Industrie nationale, où l'on a réuni les instruments et les échantillons de l'agriculture, des mines et des

fabriques (1846); après l'avoir organisé, il en a été quelque temps le directeur. On a de lui : *Elements of Chemistry*; ibid., 1841-1842, 1849, in-8°, fig.; — *Industrial Resources of Ireland*; ibid., 1844, in-8° : ouvrage publié aux frais de la Société royale de Dublin; — *The Large and Small; Farm Question*; 1848, in-8°. Sir R. Kane a épousé en 1838 la fille de l'astronome Francis Baily, à laquelle on doit une flore irlandaise (*The Irish Flora*). P. L—Y.

Dublin Review. — English Cyclopædia.

KANG-HI. *Voyez* KHANG-HI.

KANNE (*Jean-Arnold*), érudit allemand, né à Detmold, en mai 1773, mort le 17 décembre 1824. Après avoir étudié sans beaucoup de suite la théologie et la philologie, il se rendit à Berlin, espérant y pouvoir vivre de sa plume. Mais il se trouva bientôt dans la détresse, et il partit alors pour Iéna, où il subsista pendant quelque temps en donnant des leçons. Il mena ensuite une vie vagabonde, publiant çà et là quelque ouvrage paradoxal, et finit, en 1806, par s'engager dans l'armée prussienne. Fait prisonnier par les Français, il s'évada déguisé en mendiant, et il entra au service d'Autriche. Il devint bientôt dangereusement malade, et fut placé à l'hôpital de Lintz, d'où il fut tiré par ses amis Adolphe Wagner, Jean Paul et Jacobi, qui, pour cent soixante florins, le rachetèrent du service autrichien, et le firent venir à Bayreuth. Nommé en 1809 professeur d'histoire au gymnase de Nurnberg, il fut chargé, huit ans après, d'y enseigner la philologie, et il fut appelé en 1818 à une chaire de littérature orientale à l'université d'Erlangen. Il montra toujours un caractère exalté et bizarre; dans les dernières années de sa vie, il devint tout à fait maniaque. Dans ses ouvrages on remarque une érudition souvent profonde, et une sagacité critique, parfois merveilleuse, à côté d'excentricités fort étranges. On a de lui : *Analecta Philologica*; Leipzig, 1802, in-4°; — *Feuilles d'Aleph à Kouph*; Leipzig, 1803 : petit écrit humoristique, publié sous le pseudonyme de Walter Bergiüs, ainsi que l'opuscule suivant, du même genre : *Petit Voyage à la main*; Penig, 1803; — *Ueber die Verwandtschaft der griechischen und deutschen Sprache* (De l'Affinité des Langues grecque et allemande); Leipzig, 1804, in-8°; — *Neue Darstellung der Mythologie der Griechen und Römer* (Nouvelle Exposition de la Mythologie des Grecs et des Romains); Leipzig, 1805, in-8°; — *Erste Urkunden der Geschichte oder allgemeine Mythologie* (Premiers Documents de l'histoire, ou mythologie universelle); Bayreuth, 1808, 2 vol. in-8°; Hof, 1815, 2 vol. in-8°, avec une préface de Jean-Paul; — *Pantheon ueber ælteste Philosophie und Naturwissenschaft* (Parthéon de la Philosophie et de la Science naturelle la plus ancienne); Tubingue, 1810, in-8°; — *Geschichte des Zwillings a Peda* (Histoire du Jumeau *a Pede*); Nuremberg, 1811, in-8° : opuscule badin sur une paire de bottes; — *La Comédie Humaine, ou les noces de Blepsidème*; Bayreuth, 1811 : comédie en deux actes; — *System der indischen Mythe oder Chronos und die Geschichte des Gottmenschen in der Periode des vorrueckens der Nachtglcichen* (Système du Mythe indien, ou Cronos et l'Histoire de l'Homme-Dieu dans la période de l'avancement des équinoxes); Leipzig, 1813, in-8°; — *Lappalien und gekrönte Preisschriften* (Fariboles et Mémoires couronnés); Leipzig, 1814, in-8°; — *Sammlung wahrer und erwecklicher Geschichten aus dem Reiche Christi* (Recueil d'histoires véritables et intéressantes tirées de l'histoire du christianisme); Nuremberg, 1815-1822, 3 vol. in-8°; — *Leben merckwürdiger und erweckter Christen aus der protestantischen Kirche* (Vies de Chrétiens Protestants remarquables); Bamberg, 1816-1817, 2 vol. in-8°; en 1824, Kanne publia à Francfort un volume de supplément aux deux ouvrages précités; — *Christus im Alten Testament* (Le Christ dans l'Ancien Testament); Nuremberg, 1818, 2 vol. in-8°; — *Biblische Untersuchungen mit und ohne Polemik* (Recherches Bibliques avec et sans polémique); Erlangen, 1819, 2 vol. in-8°; — *De Vocabulorum Enantiosemia, sive observationes de confusione in lingua babylonica*; Nuremberg, 1819, in-8°; — *Zwei Beitraege zur Geschichte der Finsterniss in der Reformation oder Ph. Camerarius Schicksale in Italien and Clarenbachs Martyrerthum* (Deux Documents pour servir à l'Histoire des ténèbres du temps de la Réforme, ou aventures de Ph. Camerarius en Italie et le martyre de Clarenbach); Francfort, 1822, in-8°. On doit encore à Kanne les éditions suivantes : *Cononis Narrationes, ex Photii Bibliotheca*; Gœttingue, 1798, in-8°; — *Anthologia minor, sive florilegium epigrammatum græcorum ex Anthologia Planudis*; Halle, 1799, in-8°, avec la traduction latine de Grotius. E. G.

Conversations-Lexikon.

KANNE (*Frédéric-Auguste*), compositeur allemand, né le 8 mars 1788, à Delitsch (Saxe), mort le 16 décembre 1833, à Vienne. Il étudia d'abord la médecine et la théologie aux universités de Leipzig et de Wittemberg, puis abandonna les sciences pour les beaux-arts; il reçut du choriste Weinling des leçons de musique, et apprit seul la composition dans quelques bons traités. Établi à Vienne depuis 1808, il trouva dans le prince de Lobkowitz un protecteur généreux, cultiva à son gré la poésie et la musique, écrivit des critiques pour les journaux, et rédigea les dernières années de la *Gazette Musicale*. « Malgré l'étendue de son savoir et la variété de ses connaissances, dit un biographe, il finit par tomber dans une misère profonde, et fut souvent réduit à faire, pour vivre, de petites pièces de vers pour les noces ou les

funérailles. » Malade d'une inflammation d'entrailles, il rejeta tout secours de la médecine, et mourut en sortant du cabaret. Doué d'un esprit bizarre et n'écrivant que par caprice, il dissipa dans une vie désordonnée les trésors d'un génie original et vigoureux, mais souvent incorrect. On a de lui plusieurs opéras et mélodrames, entre autres *Die Elfenkœnigin* (La Reine des Elfes); — *Sapho*; — *Malvina*; un très-grand nombre de *chants* à voix seule; des *marches militaires*, des *trios*, des *sonates*, etc. K.

Schilling, *Musikalische Handwœrterbuch.*

KANNEGIESSER (*Théophile-Henri*), médecin allemand, né à Gotha, le 22 juillet 1712, mort à Kiel, le 26 août 1792. Il étudia la médecine à Iéna, et plus tard à Halle, sous la direction de Hoffmann, d'Alberti et Juncker, qui devinrent ses professeurs. Durant un voyage qu'il entreprit dans le Nord, le gouvernement danois lui accorda la place de médecin ordinaire des bailliages de Neumunster et de Bordisholm. Il se décida alors à rester dans le Danemark, et il devint en 1743 professeur de médecine à Kiel. Voici ses principaux ouvrages : *De veterum in rem medicam Laude et Meritis plane singularibus*; Kiel, 1747, in-4°; — *De Temperamentorum Formalitate*; ibid., 1748, in-4°; — *De Pneumatosi*; ibid., 1748, in-4°; — *De Pleuritide*; ibid., 1749, in-4°; — *De tubulosa Nervorum Structura*; ibid., 1749, in-4°; — *De Salivæ Efficacitate*; ibid., 1753, in-4°; — *De Ætatibus*; ibid., 1755, in-4°; — *De Impotentia Conjugali*; ibid., 1756, in-4°; — *De Philosophia naturali futura medico-necessaria*; ibid., 1757, in-4°; — *De Quadratura Circuli physica*; ibid., 1765, in-4°; — *Institutiones Medicinæ legalis*; Halle, 1768, in-8°; ibid., 1777, in-8°; Kiel, 1777, in-8°; — de nombreuses *Observations* insérées dans les *Actes* de l'Académie des Curieux de la Nature, etc. D^r L.

Biographie Médicale.

* **KANNEGIESSER** (*Charles-Frédéric-Louis*), littérateur allemand, né le 9 mai 1781, à Wendemark, près Werben (Marche prussienne). Il fit ses études à Berlin et à Halle, occupa depuis 1811 jusqu'en 1822 la place de recteur du collége de Prenzlau, et devint en 1822 directeur du collége de Breslau, et agrégé à la faculté philosophique de cette ville. Depuis plusieurs années il vit retiré à Berlin. On a de lui une traduction des œuvres dramatiques de Beaumont et Fletscher (*Dramatische Werke*); Berlin, 1808, 2 vol.; — une traduction de la *Divine Comédie* et des poésies lyriques de Dante : *Gœttliche Komœdie*; Amsterdam et Leipzig, 1809-1821, 3 vol.; 4e édition corrigée, Leipzig, 1843; — *Lyrische Gedichte*; Leipzig, 1827, 2e édit., 1842, 2 vol.; — une traduction des *Odes* d'Horace, Prenzlau, 1821, et des *Odes* d'Anacréon et de Sapho, ibid., 1827; — des traductions d'ouvrages de Biron, de madame de Staël, de Leopardi, de Silvio Pellico, de Miękiewicz, de Sjoeberg, d'Oersted, de Bernard, etc.; *Vortræge ueber eine Auswahl von Gœthes lyrischen Gedichten* (Leçons sur un choix de Poésies lyriques de Gœthe); Breslau, 1835; — *Italienische Grammatik* (Grammaire Italienne); Leipzig, 2e édit., 1844; — *Deutsches Declamatorium* (Déclamatoire Allemand); Leipzig, 3e édit., 1850-1851, 3 vol.; — *Der deutsche Redner* (L'Orateur Allemand); Leipzig, 1844; — *Schauspiele fuer die Jugend* (Comédies pour la Jeunesse); Berlin, 1844-1849, 12 vol.; — *Frauenlob*, recueil de sonnets; Berlin, 1853, etc. R. L.

Conv.-Lex.

K'ANSOU EL-GOURI, le vingt-cinquième et l'avant-dernier des sultans d'Égypte de la deuxième dynastie des mamelouks circassiens. C'était un affranchi d'El-Achraf K'aïtbaï, qui de simple mamelouks le fit successivement *khrasséghi*, ou attaché spécialement à sa personne, *kachef*, ou administrateur de la haute Égypte (1481-1482), émir dizainier et gouverneur de différentes villes de Syrie, et entre autres d'Alep (1488-1489). Puis le sultan Moh'ammed, fils de K'aïtbaï, le mit à la tête d'un corps de mille combattants, et sous K'ansou-Abou-Sa'ïd, il parvint à la dignité de chef des *naïbus*, ou lieutenant du sultan (1499-1500); ce fut avec ce titre qu'il accompagna l'émir Toumanbéi, envoyé en Syrie par le sultan Djanbélat pour combattre le vice-roi de ce pays qui venait de se révolter. Pendant cette expédition, Toumanbéi ayant été acclamé par les émirs circassiens, revint au Kaire, et ramena avec lui K'ansou, qu'il fit *ostadar* (grand-maître du palais), vizir et *deouâdar*, ou secrétaire d'État. La milice s'étant bientôt après insurgée contre Toumanbéi (1500-1501), on éleva à la puissance suprême K'ansou el-Gouri. Mais pour la lui faire accepter, il fallut plus que des prières, il fallut des menaces, et les historiens rapportent qu'il pleura amèrement lorsque, dans son intronisation, on lui ceignit l'épée. C'est que, vieux praticien des affaires de son pays, il savait très-bien quelle était l'instabilité d'humeur de ceux qui avaient jeté les yeux sur lui. Cependant, il gouverna assez paisiblement durant seize ans, sous les noms officiels de Melek el-Achrâf Abou el-Naseur. A cette époque le trône de Constantinople était occupé par le fameux Baïézîd Ieldérîm (Bajazet), avec lequel K'ansou sut toujours se maintenir en parfaite intelligence. Mais il ne pouvait en être de même avec son successeur, Sélim Ier, dont l'intention bien arrêtée était de réunir l'Égypte à ses autres possessions. Le sultan ottoman, voulant au moins avoir un prétexte, prit d'abord sous sa protection un émir mécontent de K'ansou, et déclara la guerre au sofi de Perse, Ismael-Châh, qu'il savait en fort bons termes avec K'ansou, dont il exigea une neutralité complète, bien difficile dès lors à observer pour ce dernier. K'ansou, voulant cepen-

dant mettre tous les droits de son côté, proposa un traité d'alliance à Sélim, et lui envoya l'émir Mogoulbéi. Mais celui-ci ayant été traité de la manière la plus ignominieuse, il n'y avait plus à reculer. Le sultan mamlouk sort donc d'Alep le 21 août 1516, et marche sur l'ennemi, qu'il rencontre dans la plaine de Meurdjet Dabek. Au premier choc, les troupes égyptiennes eurent le dessus; Sélim pensait même sérieusement à la retraite, lorsque le bruit se répand parmi les Égyptiens que K'ansou a défendu à ses mamelouks de s'engager, afin de laisser tomber tout le poids de la lutte sur les vieux mamelouks, qui aussitôt se retirent du combat. En même temps Khréir Béi, vendu à Sélim et qui commandait l'aile gauche, s'enfuit; les Ottomans reprennent l'offensive, et la bataille est perdue. En vain K'ansou fait-il des prodiges de valeur, il est obligé de tourner bride; le désespoir l'atteint jusqu'aux sources même de la vie; il est frappé d'apoplexie, et tombe de cheval sans connaissance; les émirs qui l'entourent, afin de soustraire son corps à la profanation, l'achèvent, lui coupent la tête et la jettent dans une citerne. Telle fut la fin du Melek el-Achraf Abou-Naseur; il avait environ soixante-quinze ans; sa mort précéda à peine d'un an la conquête définitive de l'Égypte par les Turcs. O. MAC CARTHY.

El-Djianabl, *Bah'ar al Zak'ar*. — Ah'med ben Iousef, *Akhrbar al Doual*.

KANT (*Emmanuel*), célèbre philosophe et mathématicien allemand, né le 22 avril 1724, à Kœnigsberg, mort le 12 février 1804. Sa vie n'offre aucun incident remarquable : comme celle de l'immense majorité des penseurs allemands, elle se passa au sein de l'école et du cabinet Son père, d'origine écossaise, était un sellier pauvre, mais d'une probité extrême, et sa mère poussait les principes religieux jusqu'au puritanisme le plus rigide. C'est dans les exemples de ses parents que Kant puisa, comme il le reconnut lui-même, les principes de cette moralité austère qui perce à chaque page de ses écrits. Sa première éducation, toute religieuse, se fit sous le toit paternel. Montrant autant de facilité que d'avidité de s'instruire, il fut envoyé au collége (*Gymnasium Fredericianum*), sur le conseil d'un oncle maternel, nommé Richter, cordonnier aisé, qui subvenait aux frais de l'écolier. Le directeur du gymnase, le docteur Schulze, s'aperçut bientôt du génie naissant de son élève : il en avertit la mère, qui dès lors prit le plus grand soin de l'éducation de son fils. Kant parla toujours depuis de son maître avec un vif sentiment de reconnaissance; et, vers la fin de sa vie, il exprimait souvent le regret de ne lui avoir pas rendu un hommage public dans quelqu'un de ses écrits. Après avoir terminé ses études de collége, il suivit à l'université particulièrement les cours de la philosophie, faculté qui, dans l'organisation des universités allemandes, comprend à la fois les lettres et les sciences. Les mathématiques eurent bientôt pour lui un immense attrait, et influèrent dès lors puissamment sur toute la direction de son esprit. Reçu maître ès arts (licencié en philosophie), il se destina à l'enseignement, s'employa quelque temps à une éducation particulière; et, à l'âge de trente-trois ans, il fut attaché à l'université de Kœnigsberg comme simple répétiteur (*Privatdocent*). En 1770 il obtint la chaire de mathématiques, qu'il ne tarda pas à permuter contre celle de logique et de métaphysique. C'est dans cette chaire que Kant s'illustra comme l'apôtre d'une philosophie nouvelle, qui compte des disciples nombreux et dévoués. De toutes les parties de l'Allemagne on vit affluer à Kœnigsberg une jeunesse avide de recueillir les paroles du maître, et, après que, affaibli par l'âge, il eut, dès 1793, renoncé à l'enseignement public, les hommes d'État et les diplomates les plus célèbres tenaient à honneur de venir visiter le grand philosophe dans sa profonde retraite. Deux de ses élèves et amis, G. Hasse (1) et Wasianski (2) nous ont retracé les dernières années de la vie de Kant. Les détails qu'ils nous en donnent sont insignifiants en eux-mêmes : ils n'ont de l'intérêt que parce qu'ils se rapportent à un homme qui, par l'originalité et la hardiesse de ses idées, fixa sur lui un moment l'attention du monde.

On a cité comme un trait de ressemblance entre Socrate et Kant, que le premier, dans une vie de soixante-dix ans, ne quitta jamais le territoire d'Athènes, de même que le second mourut dans sa ville natale sans en être sorti une seule fois. Mais on oublie que Socrate assista au siége de Potidée et que Kant fut précepteur dans une famille éloignée de Kœnigsberg. — Chaque heure avait son emploi dans la vie du philosophe allemand, qui n'eut jamais de Xanthippe dans son intérieur. « Cinq minutes avant cinq heures du matin, été ou hiver, il se faisait réveiller par son domestique, Martin Lampe, ancien soldat prussien. A cinq heures précises, il s'asseyait à sa table, prenait une ou deux tasses de thé, et fumait une pipe en repassant dans son esprit le plan qu'il s'était tracé la veille de sa journée. A sept heures il sortait pour faire son cours, et de retour au logis, il se remettait au travail jusqu'à une heure. Depuis qu'il eut cessé ses cours, il ne travaillait plus, pendant toute la matinée, qu'à ses derniers écrits. A une heure moins un quart, la cuisinière, qui, avec Lampe, composait toute sa maison, venait lui dire : « Les trois quarts sont sonnés ». Alors Kant se levait de son bureau, ajustait sa toilette, prenait un verre de vin de Hongrie ou du Rhin pour ouvrir l'appétit (3), et

(1) *Letzte Æusserungen Kant's;* Kœnigsberg, 1804.

(2) *Immanuel Kant, in seinen letzten Labensjahren*, etc.; Kœnigsberg, 1804.

(3) Kant était ennemi déclaré de la bière. Quand quelqu'un était incommodé, sa question ordinaire était : « Ne boit il pas de bière le soir? » Ou même quand quelqu'un

attendait la compagnie invitée à dîner, car il ne pouvait souffrir de dîner seul; et un jour, aucun de ses amis n'ayant pu venir, il voulut que son domestique allât au hasard inviter le premier passant dans la rue. Le dîner durait d'une heure à trois et quelquefois davantage. La conversation roulait sur les objets les plus variés, la philosophie exceptée; les nouvelles politiques, les voyages de Hornemann en Afrique et d'Alex. de Humboldt en Amérique, les découvertes récentes de physique et de chimie, défrayaient les propos de table de l'illustre hôte. Il revenait souvent sur le rôle que l'électricité atmosphérique lui semblait devoir jouer dans les phénomènes de la vie; il attribuait, par exemple, à cette influence, l'espèce de mortalité qui régnait alors parmi les chats à Breslau, à Vienne, et à Copenhague. Il trouvait que l'électricité influe aussi sur la forme des nuages; il supposait même qu'elle fût la cause de ses pesanteurs de tête; et il espérait qu'avec un changement de temps cette indisposition passerait. Il éludait toute objection contre sa théorie favorite; et, comme elle lui était un motif de consolation, ses amis ne cherchaient guère à le contredire. Il aimait surtout à s'entretenir avec de jeunes savants et des médecins. Après dîner, il s'était prescrit, comme une règle de santé, de se livrer à l'exercice modéré de la promenade (1). « Je ne crois pas, dit H. Heine, que la grande horloge de la cathédrale de Kœnigsberg ait accompli sa tâche avec plus de régularité que son compatriote Kant. Les voisins savaient exactement qu'il était trois heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'Allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois par jour, en quelque saison que ce fût, et, quand le temps était couvert ou que les nuages annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras. Si les bourgeois de Kœnigsberg avaient pressenti toute la portée de cet homme et de sa pensée destructive de toute divinité, ils auraient éprouvé à sa vue un frémissement bien plus horrible qu'à la vue d'un bourreau, qui ne tue que des hommes. Mais ces braves gens ne virent jamais en lui qu'un professeur, et, quand il passait à l'heure dite, ils le saluaient respectueusement et réglaient d'après lui leur montre (2). » Kant donnait deux raisons de sa promenade : d'abord, il désirait méditer à son aise; ensuite, il voulait « respirer seulement par le nez, en tenant la bouche fermée, afin que l'air eût le temps de s'adoucir avant d'arriver aux poumons ». C'était un conseil d'hygiène qu'il donnait à tous ses amis : il prétendait par là éviter la toux et le rhume. Au retour de la promenade, il lisait les journaux savants et les feuilles politiques. A six heures, il se remettait au travail. Hiver et été il s'asseyait toujours auprès du poêle, place d'où il pouvait voir à travers les fenêtres la tour du vieux château de Kœnigsberg : ses yeux s'y reposaient avec plaisir; et quand, dans les derniers temps de sa vie, les peupliers d'un jardin voisin lui ôtèrent cette perspective, cela troubla les méditations du bon vieillard. Pour être agréable à Kant, le propriétaire du jardin fit couper la cime de ses peupliers, en sorte que le philosophe put revoir sa vieille tour et reprendre en paix le cours de ses réflexions. Il écrivait sur de petits papiers les idées les plus remarquables qui lui venaient. Il terminait sa soirée par des lectures, et, sans jamais souper, se couchait à dix heures. Un quart d'heure avant de se mettre au lit, il secouait toute idée qui aurait pu troubler son sommeil; car la moindre insomnie lui était extrêmement pénible. Dans les plus grands froids, il couchait dans une chambre sans feu; les fenêtres en étaient toujours fermées été ou hiver, et il ne voulait pas que la lumière y pénétrât jamais (1). Ce défaut d'air renouvelé était pourtant bien contraire à tous les principes de l'hygiène. Mais les philosophes entendent la médecine autrement (*voy.* DESCARTES). Vers la fin de 1801, à la suite d'une chute, Kant suspendit ses promenades; et, dès ce moment, sa santé allait rapidement en déclinant. Des lueurs soudaines ranimaient encore parfois son intelligence. Ainsi, un jour, parlant du péché originel, il disait à son ami Hasse : « Il n'y a pas grand chose de bon dans l'homme : chacun hait son voisin, cherche à s'élever au-dessus de lui, est plein d'envie, de malice et de vices diaboliques : *Homo homini non Deus, sed diabolus.* Que chacun sonde sa conscience. » Depuis très-longtemps il avait perdu l'usage de l'œil gauche; on ne s'en apercevait que quand on le savait; il n'aimait pas à en parler, et prétendait même qu'on ne voyait pas mieux avec deux yeux qu'avec un seul, et que la vision en se retirant de l'un se fortifiait dans l'autre. Au milieu de 1803, l'œil droit aussi s'affaiblit. Kant fut dès lors obligé de renoncer à toute lecture et à toute écriture : le dernier mot qu'il écrivit fut sa signature apposée au bas d'une procuration générale donnée à son ami et disciple Wasianski. Bientôt sa mémoire s'affaiblit à son tour : il ne pouvait plus trouver les expressions de la vie commune; mais, chose étrange, dans sa plus grande faiblesse, il parlait encore avec une précision étonnante de tout ce qui se rapportait à l'histoire naturelle, à la chimie, à la géographie physique et aux mathématiques : il

mourait avant l'âge, il disait : « C'était probablement un buveur de bière. » (M. Cousin, *Dernières Années de Kant*, p. 10.

(1) Voy. M. Cousin, *Kant dans les dernières Années de sa vie;* Paris, 1857.

(2) H. Heine, *De l'Allemagne*, t. 1er, p. 11-120 (édit. de Paris, 1855).

(1) M. Cousin, ouvrage cité, p. 8.

pouvait réciter par cœur les tables de logarithmes de Neper. Quoiqu'il fît grand cas des médecins, il ne voulait pas y avoir recours : fier de n'en avoir jamais eu besoin, il soutenait qu'il n'était pas malade, mais vieux et faible. « Je veux bien mourir, disait-il, mais non par la médecine » ; et il citait cette épitaphe d'un homme que la médecine avait tué : *Un tel se portait bien ; pour avoir voulu se porter mieux, il est ici.* Son adage était : *pharmacon venenum.*

Le 8 octobre 1803, Kant tomba, pour la première fois de sa vie, sérieusement malade, à la suite d'une petite indigestion, et ses amis firent venir un médecin. Il se rétablit un peu ; mais dans le mois de décembre sa vue s'éteignit tout à fait. En janvier 1804, il perdit tout appétit : il ne faisait que bégayer à table, et ne parlait distinctement que dans son lit ; bientôt il ne reconnut plus ceux qui étaient autour de lui, d'abord sa sœur, puis Wasianski ; son domestique fut celui qu'il reconnut le plus longtemps. Le 7 février, il voulut réunir à dîner ses deux intimes, Hasse et Wasianski. « A peine, raconte le premier, l'eut-on porté à table, et avait-il pris une cuillerée de soupe, qu'il demanda à être reporté dans son lit. Quand on le déshabilla, nous vîmes que ce n'était plus qu'un squelette ; et son corps s'affaissa dans le lit comme dans un tombeau. Nous restâmes à table, nous entretenant de lui avec M. Wasianski. Il le remarqua, et nous lui dîmes : Vous entendez, monsieur le professeur, nous parlons de vous : *Ja, ganz recht* (oui, très-bien) ; ce furent les derniers mots que j'entendis sortir de sa bouche. » Le 9 février, il ne répondait plus aux questions qu'on lui faisait ; et le 12, vers onze heures du matin, il rendit l'âme, à l'âge de près de quatre-vingts ans. L'université et la ville de Kœnigsberg lui firent de magnifiques obsèques ; sa tête fut moulée pour la collection du docteur Gall. Toutes les bagatelles qui avaient appartenu au grand philosophe furent considérées comme des reliques : une vieille casquette, qui avait servi plus de vingt ans et ne valait pas six liards, fut vendu environ 35 francs ; et on montre encore aujourd'hui à Dresde, dans un cabinet de curiosité, une paire de souliers de Kant. — Né pauvre, ses leçons et ses écrits lui avaient fait peu à peu une existence aisée. A sa mort, sa fortune s'élevait à environ 64,000 francs, somme considérable pour le pays où il avait vécu ; sa bibliothèque était très-peu nombreuse ; elle ne contenait pas plus de 450 volumes, et encore la plupart étaient-ils des cadeaux. Kant était petit de taille, maigre et d'un tempérament très-sec. Il lui fallait dans son cabinet une chaleur constante de 14 degrés (centigrades), et il était malheureux quand il en manquait un seul ; et, même en juillet et août, quand la température ne montait pas jusque-là, il faisait du feu jusqu'à ce que son thermomètre marquât ce degré. Il portait toujours des bas de soie, qu'il ne liait pas autour de la jambe par des jarretières, mais qu'il soutenait par des cordes à boyau, attachées à de petits ressorts élastiques qui étaient fixés dans deux petits goussets pratiqués tout exprès à côté de son gousset de montre. Tout cet arrangement, aussi compliqué qu'un de ses traités de métaphysique, avait pour objet, disait-il, de maintenir la libre circulation du sang (1). On pourrait croire que l'auteur de la *Critique du Jugement* (Théorie du Goût et des Arts) n'aimait que la belle et noble musique, celle des premiers artistes ; nullement : il distinguait mal la bonne musique de la mauvaise, et il aimait par-dessus tout la musique forte : sa grande distraction était la musique de la garde montante (2). — Kant avait adopté le paradoxe d'Aristote : « Mes amis, il n'y a pas d'amis. » Il se servait de l'expression d'amis dans les rapports ordinaires, comme de celle de « très-humble serviteur » au bas d'une lettre ; on ne s'en étonnera pas si l'on songe à la manière dont il avait passé sa vie. Sa destinée s'était écoulée tout entière dans son cabinet. Son rôle en ce monde était celui d'un penseur et d'un observateur. Il ne connaissait les passions, les souffrances et le malheur que de nom ; dévoué tout entier à ses études, il avait recherché et facilement rencontré des relations sûres et agréables, sans éprouver le besoin d'une affection intime. Mais quand, avec l'âge, des soins continuels lui étaient devenus nécessaires, et qu'il les eut trouvés dans quelques-uns de ses amis, il abandonna son triste paradoxe, et convint que l'amitié n'est pas une chimère (3).

Le principal ouvrage de Kant, celui qui contient les fondements de tout le système du grand philosophe, a pour titre *Critik der reinen Vernunft* (Critique de la Raison pure), dont la première édition parut à Riga, en 1781, in-8° (4). Que signifie ce titre ? Au lieu de le dire immédiatement dans l'avant-propos de cet ouvrage, il ne s'en explique que dans la préface de la *Critique du Jugement*, œuvre postérieure à la première : « *La Raison pure*, c'est la faculté de connaître d'après des principes *a priori*. La discussion de la *possibilité* de ces principes et la délimitation de cette faculté constituent la *Critique de la Raison pure*. Comme l'imagination tend sans cesse à franchir les bornes de la réalité, il est nécessaire d'établir en principe quelque chose de non arbitraire ou de non fictif. Mais quel sera ce *non-arbitraire*, ce *non-fictif?* La *possibilité* des choses en général. Telle chose est possible, bien qu'elle ne soit pas toujours réelle ; la possibilité n'est pas une affaire d'opinion : elle repose sur des conditions invariables, nécessaires, inhérentes à notre faculté de connaître, ainsi que

(1) M. Cousin, *Dernières Années de Kant*, p. 22.
(2) Ibid., p. 47.
(3) Ibid., p. 24.
(4) La 7e édition, publiée à Leipzig, en 1828, in-8°, est la plus correcte. La 5e est la dernière qui ait paru sous les yeux de l'auteur. Enfin, l'édition la plus récente (la 9e) est celle de Schubert et Rosenkrantz, Leipzig, 1828, formant le 2e vol. des *Œuvres complètes* de Kant.

sur l'application de ces conditions à l'expérience. »

Pour bien saisir ce système, en général si mal compris, il faut se rappeler que Kant était mathématicien ; la certitude des mathématiques faisait son admiration, et il se demandait s'il n'y aurait pas moyen de donner également à la métaphysique, qui jusque-là « n'avait tâtonné que dans les ténèbres, la marche assurée d'une science ». C'est préoccupé de cette idée que Kant entreprit l'examen de la faculté de connaître, c'est-à-dire la critique de la raison pure.

De quelle nature sont les propositions mathématiques? sont-elles *analytiques* ou *synthétiques?* Cette question fut le point de départ du philosophe. Les propositions analytiques reposent, dit-il, sur le principe de l'identité ou de la contradiction : elles n'ajoutent rien de nouveau au rapport du sujet à l'attribut (l'un et l'autre pris dans le sens grammatical) ; elles ne font qu'éclaircir ou expliquer ce qui s'y trouvait déjà. Ainsi, quand on dit : « Tous les corps sont étendus », on ne présente que deux points de vue ou deux formes de la même connaissance; car il est impossible de concevoir un corps (sujet) sans étendue (attribut), et réciproquement. Les propositions synthétiques, au contraire, ajoutent quelque chose de nouveau au rapport du sujet à l'attribut. En disant : « les corps sont pesants », on introduit dans le sujet un attribut qui n'y était point logiquement contenu : on aura beau décomposer la notion de corps, on n'en fera point sortir celle de pesanteur; la notion de pesanteur n'est ici donnée que par l'expérience : c'est donc là une proposition synthétique *a posteriori*. On se tromperait si, d'après ces définitions, on continuait à croire que les propositions mathématiques sont analytiques : Kant affirme qu'elles sont toutes synthétiques, contrairement à l'opinion de Hume, qu'il s'attachait particulièrement à combattre. Elles sont, de plus, synthétiques *a priori*, parce qu'elles impliquent un caractère de nécessité et d'universalité étranger à l'expérience. Or, qu'est-ce qui leur donne ce caractère? Quelque chose qui est en nous, la forme de notre intuition, de notre sensibilité le moule en un mot par lequel passe toute la matière fournie par les sens, pour être ensuite élaborée par l'entendement suivant des lois certaines. Quel est ce moule? L'*espace* et le *temps :* toute représentation, toute connaissance réelle porte l'empreinte de l'espace ou du temps, qui ne sont pas des objets réels, existant en dehors de nous, mais, pour le répéter, la forme de notre *réceptivité* (faculté de recevoir des impressions). C'est à quoi les mathématiques doivent leur certitude : la géométrie est toute tirée de l'intuition de l'espace, comme la science du mouvement ou la mécanique l'est de l'intuition du temps. « La ligne droite est le plus court chemin entre deux points donnés », voilà une proposition synthétique; car à la notion de ligne *droite* il faut ajouter celle du *plus court* chemin, qui ne s'y trouvait nullement comprise. L'arithmétique elle même rentre dans le cadre de notre réceptivité. Ainsi, par exemple, $7 + 5 = 12$ n'est pas, comme on pourrait le penser, une proposition analytique, fondée sur le principe de l'identité; car on a beau retourner en tous sens les nombres 7 et 5, on n'y aperçoit pas encore leur somme. Pour trouver le nombre 12, il faut sortir de la notion donnée et recourir à l'intuition en représentant les unités de 7 et de 5 par les doigts ou par des points qu'on additionne ensuite les uns aux autres. C'est donc là une proposition synthétique, comme l'est du reste toute proposition d'arithmétique; cela se reconnaît surtout quand on emploie des nombres élevés. Quelques propositions de géométrie sont cependant analytiques, telles que $a=a$, le tout est égal à lui-même ou $(a+b) > a$, le tout est plus grand que sa partie. Mais elles ne servent alors que de liens de méthode, et n'empruntent du reste leur valeur qu'à l'intuition.

Les matériaux fournis par l'intuition, les représentations revêtues des formes de l'espace ou du temps sont coordonnées ensuite par l'entendement pour être converties en véritables connaissances humaines. Ces deux fonctions, la réceptivité (sensibilité) et l'entendement, se complètent et s'enchaînent comme celles de la nutrition. Les lois d'après lesquelles les matériaux premiers se coordonnent ou s'élaborent portent le nom aristotélique de *catégories*. Kant les a distribuées en quatre classes, désignées sous les noms de *quantité*, *qualité*, *relation*, *modalité :* la 1re comprend les propositions ou jugements généraux, particuliers (*besondere*), individuels (*einzelne*); la 2e les jugements affirmatifs, négatifs et indéfinis; la 3e les jugements catégoriques, hypothétiques et disjonctifs; la 4e les jugements problématiques, probables (*assertorische*) et apodictiques. Telles sont les conditions ou lois d'après lesquelles fonctionne l'entendement. L'étude qui a pour objet ce code intellectuel (que Kant ne donne pas comme définitif), c'est-à-dire la possibilité de l'expérience ou des connaissances réelles d'après des idées *a priori*, s'appelle la *logique transcendentale*, de même que l'étude concernant les formes de la sensibilité ou de l'intuition s'appelait l'*esthétique* (de αἴσθησις, sensation) *transcendentale*. L'espace et le temps ainsi que les catégories de l'entendement n'ayant qu'une valeur subjective, sans réalité en dehors de l'esprit humain, la conclusion est facile à prévoir; c'est que l'homme ne connaît pas les *choses en soi* (c'est-à-dire telles qu'elles seraient pour les habitants de tous les corps célestes habitables et pour Dieu lui-même), mais *telles qu'elles lui apparaissent d'après les principes de son organisation d'être sentant et pensant ;* en un mot, toutes les connaissances ne sont que *phénoménales ;* leur valeur n'est point absolue, mais seulement relative : elle dépend des facultés départies aux habitants de la Terre. Le monde extérieur se règle donc sur le monde intérieur ;

mais celui-ci ne se règle pas, comme on l'avait cru jusque alors, sur celui-là. C'est ainsi que le grand philosophe se persuadait avoir fait en philosophie une révolution analogue à celle que Kopernik avait faite en astronomie (1). Tels sont les principes généraux de la philosophie de Kant. Dans l'examen et la discussion de ces principes, l'auteur, à force d'être profond, devient obscur; il s'est créé une terminologie spéciale, et fait perdre facilement le fil des idées à un lecteur inexpérimenté, peu au courant de l'extrême flexibilité de l'idiome germanique (2). Ce qui ressort le plus clairement de la distinction des *phénomènes* et des *noumènes*, de la *dialectique transcendentale*, des *paralogismes* et des *antinomies* de la raison pure, enfin des derniers chapitres de cet ouvrage célèbre, c'est que l'auteur dénie à la raison pure la possibilité d'atteindre légitimement ce qu'il importe surtout à l'homme de connaître, *Dieu*, *l'immortalité de l'âme* et la *liberté*.

Après avoir montré dans la *Critique de la Raison pure* que l'homme est incapable d'arriver par le dogmatisme spéculatif à la démonstration des hautes vérités de la métaphysique et de la religion, Kant fait voir dans la Critique de la Raison pratique (*Kritik der praktischen Vernunft*), la possibilité d'y atteindre par la pratique du *devoir*. Dans cette pratique, il ne faut tenir compte que de la pureté de l'intention libre, dégagée de toute entrave et étrangère à tout penchant ou intérêt personnel. En voici un exemple : c'est un devoir pour chacun de conserver sa vie; mais la satisfaction de ce devoir n'est que celle d'un instinct: elle n'a aucune valeur morale. Supposé maintenant que la vie devienne intolérable par suite de chagrins ou de misères accumulés; la supporter dans ces conditions, qui pour d'autres deviendraient une cause de suicide, c'est imprimer au devoir son vrai cachet, celui de l'exercice de la liberté pure. Autre exemple : la bienfaisance est un devoir; il ne manque pas d'âmes charitables qui, toute vanité à part, éprouvent autant ou même plus de plaisir à donner que d'autres à recevoir. Mais quelque aimables qu'ils soient, leurs actes ne sont pas tout à fait désintéressés : ce sentiment de plaisir entache la pureté du devoir. C'est dans cette pureté d'action, en quelque sorte surhumaine, que le grand philosophe croit avoir trouvé le fil mystérieux qui nous rattache à l'absolu, à l'infini, à Dieu, à l'immortalité. Le monde moral, bien qu'il ne tombe pas sous les sens comme le monde matériel, doit être admis comme une conséquence nécessaire de notre conduite sur la terre. Mais, même en pratiquant le devoir dans toute sa rigueur, sommes-nous heureux en ce monde? Car, en définitive, tout en nous tend vers le bonheur, et le bonheur est à la pratique de la morale ce que le savoir est à l'étude des choses sensibles. Or, le rapport nécessaire entre la morale et le bonheur n'ayant pas lieu sur cette planète, il faut qu'il y ait un autre monde. Donc, Dieu et une vie future sont deux croyances qui, d'après des principes immuables, se lient inséparablement aux devoirs que nous impose la raison pure. La valeur universelle de la morale (devoir) et sa nécessité interne nous conduisent donc à la conception d'une cause première et d'un sage régulateur du monde.

Mais si nous sommes, par cette voie, parvenus à l'idée d'un être suprême, nous ne devons pas, en retour, prendre cette même idée pour point de départ et considérer les lois de la morale comme des productions accidentelles, arbitraires, d'une volonté mystérieuse et supérieure, d'une volonté dont l'examen préalable de nos facultés nous avait seulement fait soupçonner l'existence. Ce n'est pas parce que la morale est obligatoire qu'il faut la regarder comme commandée par Dieu; c'est plutôt parce que la voix de la conscience nous dit de faire notre devoir, que la morale est un commandement de Dieu. C'est ainsi que, sans recourir à des recherches surnaturelles et transcendantes, nous arrivons, par l'examen des lois mêmes de notre conduite, à nous former une idée de Dieu. Si nous croyons cette idée vraie, c'est parce qu'elle s'accorde parfaitement avec les principes qui font agir la raison. C'est donc toujours à la raison pure, mais dans son usage pratique et moral, que nous sommes redevables d'une connaissance qui domine notre destinée, connaissance que la *spéculation* peut bien supposer comme *probable*, mais que le *devoir* (morale) nous impose comme *nécessaire*. Tel est, en résumé, le sens de la *Critique de la Raison pratique*, dont la publication est de sept ans postérieure à celle de la *Critique de la Raison pure* (1).

C'est à tort qu'on a voulu voir là une sorte de rétractation : le philosophe aurait reculé devant les conséquences sceptiques de son système. D'autres y ont même trouvé matière à persiflage. « Kant, dit Heine, a jusqu'ici pris la voix effrayante d'un philosophe inexorable qui a passé toute la garnison du ciel au fil de l'épée. Vous voyez étendus sans vie les gardes du corps ontologiques, cosmologiques et physico-théologiques; il n'est plus désormais de miséricorde divine, de bonté paternelle, de récompense future pour les privations actuelles; l'immortalité

(1) Voy. la préface à la 2e édition de la *Critique de la Raison pure*. La traduction française de cette préface (détachée de la traduction manuscrite) conservée par M. Cousin de l'ouvrage entier, a été donnée par nous dans *L'Époque*, revue mensuelle, année 1835. La traduction complète de cet ouvrage a été donnée depuis par M. Tissot (Paris 1836).

(2) A notre avis, il n'existe pas encore en français, n'en déplaise à M. Cousin, une analyse bien claire et complète du système de Kant. L'auteur de la *Philosophie de Kant* (Paris, 1857, 3e édit.), est loin de distinguer nettement les points culminants des détails accessoires, et, en mêlant à son analyse des critiques inopportunes, il embrouille toutes les questions.

(1) Comparez l'*Examen de la Philosophie de Kant* par l'auteur de cet article dans *L'Époque* (Revue mensuelle), année 1835, p. 297.

de l'âme est à l'agonie... On n'entend que râle et gémissements... Et le vieux Lampe, spectateur affligé de cette catastrophe, laisse tomber son parapluie; une sueur d'angoisse et de grosses larmes coulent de son visage. Alors Emmanuel Kant s'attendrit, et montre qu'il est non-seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme; il réfléchit, et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin : « Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme... Or, l'homme doit être heureux en ce monde;..... c'est ce que dit la *raison pratique*... Eh bien, soit! que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu. » « En conséquence de ce raisonnement, Kant distingue entre la *raison théorique* et la *raison pratique,* et, à l'aide de celle-ci, comme avec une baguette magique, il ressuscite le Dieu que la raison théorique avait tué (1). »

Il s'est formé à Kœnigsberg, une *Société kantiste,* qui se réunit au moins une fois par an, le 22 avril, pour célébrer l'anniversaire du grand philosophe. C'est cette société qui, sous les auspices de Ch. Rosenkranz et de F.-G. Schubert, a donné une édition des œuvres complètes (*Sämmtliche Werke*), en 12 vol. in-8°; Leipzig (Voss), 1838-1842. Malheureusement les éditeurs n'ont suivi, dans le classement des nombreux écrits de Kant, ni l'ordre chronologique, ni l'ordre de matières. Nous analyserons dans chaque volume l'œuvre la plus importante, en nous bornant à une simple indication des autres travaux qui y sont contenus.

Dans le premier volume, intitulé *Kleine logisch-metaphysische Schriften* (Petits écrits logico-métaphysiques), nous signalerons un mémoire, fort peu connu, sur l'introduction de l'idée des quantités négatives dans la philosophie (*Versuch den Begriff der negativen Grössen in die Weltweisheit einzuführen*) (2). Si ce mémoire, publié pour la première fois en 1763 (Kœnigsberg, 72 pages in-8°), a passé jusqu'ici presque inaperçu, cela tient à la difficulté du sujet, que l'auteur lui-même ne se dissimule pas. Il commence par mettre un grand nombre d'erreurs commises par les philosophes sur le compte de leur ignorance en mathématiques. « On a tort, dit-il, de rejeter l'idée de l'infiniment petit comme purement fictive ou imaginaire. La nature elle-même semble nous y conduire : ainsi, le passage du repos au mouvement d'un corps par l'action continue de la pesanteur doit être infiniment petit (3). Si Crusius avait eu le sens mathématique, il n'aurait pas taxé de ridiculement fausse l'idée de Newton comparant la force qui d'attractive, peut, suivant la distance des corps, devenir répulsive : dans les séries continues, les quantités positives cessent là où commencent les quantités négatives. » — Pour Kant, comme du reste pour tous les vrais mathématiciens, les quantités négatives sont tout aussi réelles que les quantités positives; elles sont égales, mais opposées les unes aux autres (1). La preuve encore qu'elles sont très-réelles, c'est qu'elles donnent lieu aux mêmes opérations que les quantités positives. Aussi ne faut-il jamais perdre de vue la double valeur attachée aux signes $+$ et $-$, qui peuvent être à la fois signes de quantité (positive et négative) et signes d'opération (addition et soustraction) (2). En un mot, une quantité n'est positive ou négative que suivant la position ou la direction qu'elle occupe vis-à-vis d'une autre : une dette, qui diminue les revenus du débiteur, augmente d'autant, si elle est acquittée, les revenus du créancier. Tout dépend du point de vue où chacun se place. Il n'y a donc pas *contradiction* ni *négation*, mais *opposition*, ce qui est bien différent. L'auteur rappelle ici, avec beaucoup d'à-propos, les pôles du magnétisme et de l'électricité; il suppose la même polarité à la chaleur, et indique même quelques expériences propres à vérifier cette hypothèse. Enfin, il arrive à formuler cette proposition hardie : le monde est un ensemble de phénomènes positifs et négatifs coordonnés de telle façon que leur somme est toujours la même, $a - a = 0$, et qu'il n'y a jamais excès dans aucun sens.

Les autres écrits du même volume, dont plusieurs sont en latin, ont pour titres : *Principiorum primorum cognitionis metaphysicæ nova Dilucidatio* (3); c'est la reproduction de la thèse inaugurale que Kant soutint, le 27 sept. 1755, devant la faculté de philosophie de Kœnigsberg, lors de son entrée dans le corps enseignant. C'est une thèse soutenue d'après les principes de l'école de Leibnitz et de Wolf : on n'y voit pas encore percer le système philosophique de l'auteur; — *Versuch einiger Betrachtungen über den Optimismus* (Quelques réflexions sur l'Optimisme) (1) : c'est le simple programme du cours de philosophie fait par l'auteur pendant le semestre d'hiver de 1759; il termine par ces mots : « En regardant autour de moi, muni de ma faible intelligence, je puis me convaincre de plus en plus que le *Mieux c'est le Tout, et que chaque partie est bonne en vue du Tout; — Die falsche Spitz-*

(1) H. Heine, *De l'Allemagne,* p. 131 (nouvelle édit., Paris. 1855).

(2) Vol. I, pag. 115-160.

(3) On sait que le même pendule bat plus vite à une grande profondeur qu'à la surface du sol. S'il faut, par exemple, 1,000 mètres pour que la différence devienne sensible, et que cette différence soit d'un dixième de seconde, on comprendra qu'à un mètre seulement de profondeur elle soit tout à fait inappréciable, bien qu'elle soit très-réelle. Voilà une des meilleures images de l'infiniment petit.

(1) C'est pourquoi le 0 n'est autre chose que *le point de rencontre de deux quantités égales et opposées.*

(2) « Ceux qui définissent, ajoute ici Kant, une quantité négative comme *au-dessous* de rien ou *moins que rien,* disent une chose absurde.» Cette remarque, parfaitement fondée, s'adressait particulièrement à Euler.

(3) Vol. I, pag. 3-44.

(4) Ibid., pag. 47-54.

findigkeit der vier syllogistischen Figuren (Sur les Arguties des quatre Syllogismes) (1). Cette dissertation, qui parut d'abord à Kœnigsberg (Kanter) en 1762, puis à Francfort et Leipzig, en 1797, in-8°, est principalement dirigée contre les abus de la dialectique et du syllogisme; — *Untersuchung über die Deutlichkeit der Grundsætze der natürlichen Theologie und der Moral* (Examen de la clarté des Principes de la Théologie naturelle et de la Morale) (2), question proposée par l'Académie des Sciences de Berlin pour l'année 1763; le mémoire de Kant n'obtint qu'un accessit; celui de Mendelssohn remporta le prix; — *Der einzig mœgliche Beweisgrund zu einer Demonstration des Dasein Gottes* (Le seul argument possible pour démontrer l'existence de Dieu) (3), déjà paru à Kœnigsberg, en 1763, 205 pages in-8° : les arguments que l'auteur développe se réduisent presque tous à la preuve physico-théologique; il y montre surtout l'accord qui existe entre les lois de la physique et certains théorèmes de mathématiques, comme, par exemple, la chute d'un corps par la verticale (diamètre d'un cercle), chute dont la durée est égale à celle du même corps par toutes les cordes qui aboutissent à cette verticale (4); — *Nachricht von der Einrichtung seiner Vorlesungen* : c'est le programme de ses cours pendant le semestre d'hiver de 1765-1766; on y trouve, entre autres, cette remarque, fort sage, que « les élèves doivent aller à l'école non pour y *apprendre des pensées*, mais pour *apprendre à penser* et à se conduire. Mais, comme c'est d'ordinaire tout le contraire qui a lieu, il ne faut pas s'étonner si les hommes qui ont étudié sont en général si gauches et si inintelligents dans le monde » ; — *De Mundi sensibilis atque intelligibilis Forma et Principiis* (6), thèse soutenue par Kant, le 20 août 1770, lors de sa réception comme professeur titulaire de logique et de métaphysique à l'université de Kœnigsberg; — *Kant's und Lambert's philosophische Briefe* (Correspondance philosophique de Kant avec Lambert), pendant les années 1765-1770 (7) : Lambert (*voy.* ce nom) s'accorde, dans ses idées, avec la plupart des doctrines de Kant; mais il se refuse à croire que le temps et l'espace ne soient que de simples formes de l'intuition ou de notre faculté de connaître; — *Was heisst sich im Denken orientiren* (Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée)? article paru dans la *Revue mensuelle de Berlin*, octobre 1786; — *Einige Bemerkungen zu Jacob's Prüfung der Mendelssohnschen Morgenstunden* (Quelques Observations sur la Critique de Jacob concernant les *Morgenstunden* de Mendelssohn) (1), article de critique sans importance, publié en 1786; — *Eine Entdeckung, nach der alle neue Kritik der reinen Vernunft durch eine ältere entbehrlich gemacht werden soll* (Découverte qui rend inutile la Critique de la Raison pure) (2), notice publiée d'abord à Kœnigsberg en 1790, in-8° : c'est une réplique un peu vive de Kant à un article d'Eberhard (*Philosoph. Magazin*, t. I, p. 289), qui voulut montrer que les principes de la Critique de la Raison pure se trouvent déjà dans Leibnitz; — *Fortschritte der Metaphysik seit Leibnitz und Wolf* (Progrès de la Métaphysique depuis Leibnitz et Wolf) (3) : c'est la réponse de Kant (déjà publiée par Rink en 1804, in-8°) à la question proposée par l'Académie de Berlin pour l'année 1781; ce mémoire intéresse particulièrement l'histoire de la philosophie moderne. Les trois dissertations qui terminent le volume (*Sur la philosophie en général*) publié en 1794; — *Sur le bon ton en philosophie*; 1796; — *Traité de paix éternelle en philosophie*, 1796) (4) sont des écrits d'un médiocre intérêt.

Le II[e] volume se compose de la *Critique de la Raison pure*, dont nous avons déjà rendu compte.

Le III[e] volume contient : 1° *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysick* (Prolégomènes pour toute Métaphysique future) (5), publiés à Riga, en 1783, in-8°; 2° un *Traité de Logique*. Ce sont des commentaires de la Critique de la Raison pure. « Puisque l'esprit humain, dit l'auteur, dans les *Prolégomènes*, a erré pendant des siècles, il faut commencer par faire table rase de tout notre savoir, et se demander d'abord si et comment la métaphysique est possible. » De la possibilité des mathématiques pures, il conclut à celle de la métaphysique. Puis, répondant à ceux qui ont mal interprété son système, il montre que, par ses antinomies et l'idéal de la raison pure, il a voulu indiquer seulement les *limites* de la raison, et qu'il n'a nullement entendu par là nier l'existence de Dieu, la liberté et l'immortalité de l'âme. Enfin, il appelle lui-même son système l'*idéalisme critique* pour le distinguer de l'idéalisme dogmatique de Berkley et de l'idéalisme sceptique de Descartes; — La *Logique* (6), publiée d'abord par Jäsche en 1800, à Kœnigsberg, provient d'une réunion de notes que Kant avait inscrites en marge des feuillets du Compendium philosophique de Meier. L'auteur définit la logique « la science du bon usage de l'entende-

(1) Vol. I, pag. 57-74.
(2) Ibid., pag. 77-111.
(3) Ibid., pag. 163-286.
(4) Ibid., pag. 199.
(5) Ibid., pag. 289-299.
(6) Ibid., pag. 303-341.
(7) Ibid., pag. 345-370. Ces lettres avaient d'abord paru dans la correspondance de Lambert, publiée par Bernoulli, en 1781 (t. I, p. 533-68).

(1) Vol I, pag. 393-398.
(2) Ibid., pag. 401-482.
(3) Ibid., pag. 485-578.
(4) Ibid., pag. 581-661.
(5) Vol. III, pag. 3-166.
(6) Ibid., pag. 169-340.

ment et de la raison en général, ou la doctrine qui montre comment l'homme doit penser *objectivement*, c'est-à-dire d'après des principes *a priori*, et non pas comment il pense *subjectivement*, c'est-à-dire d'après des principes empiriques ou psychologiques ». — « L'entendement est la faculté de coordonner suivant des règles fixes la matière fournie par les sens ou par l'intuition; et ces règles sont ou nécessaires ou accidentelles. » — Quant à l'ensemble de la philosophie, il la définit « la science de la formule suprême de l'emploi de la raison humaine »; et il la ramène aux quatre questions suivantes : « 1° Que puis-je savoir? 2° Que dois-je faire? 3° Qu'ai-je à espérer? 4° Qu'est-ce que l'homme? » A la première question répond la métaphysique, à la deuxième la morale, à la troisième la religion et à la quatrième l'anthropologie (1). Plus loin (p. 189), Kant donne, sur la marche de l'esprit humain, quelques aperçus dont Tennemann fit son profit pour son *Histoire de la Philosophie*. « Parmi tous les peuples, les Grecs ont les premiers commencé à se faire une idée exacte de la philosophie : ils ont essayé de cultiver l'intelligence par des abstractions. Il y a encore aujourd'hui des nations qui, comme les Chinois et les Indiens, traitent des objets de la raison, tels que Dieu et l'immortalité de l'âme, mais par des images *in concreto*, et non par des règles *in abstracto*. »

Le IVe volume renferme la *Critique du Jugement* (Die Kritik der Urtheilskraft), divisée en deux parties, la critique de l'esthétique et la critique de la téléologie. La première édition parut à Berlin et à Libau, en 1790; la deuxième en 1793, et la troisième en 1799. Cet ouvrage, qui a été traduit en français par M. Barni (Paris, 1845, 2 vol. in-8°), est surtout remarquable en ce qu'il offre pour ainsi dire le spectacle d'un combat du philosophe avec lui-même : à peine touche-t-il au terrain de l'absolu, où son esprit voudrait s'arrêter, qu'il l'abandonne aussitôt, dans la conviction que l'absolu est complétement interdit aux investigations humaines; il s'élève avec audace aux hauteurs vertigineuses de la métaphysique pour en descendre immédiatement avec une circonspection extrême, n'osant rien décider après avoir tout examiné, battant prudemment en retraite après s'être avancé hardiment : tout Kant est là. Schelling et Schiller faisaient le plus grand cas de la *Critique du Jugement*. Le chapitre où l'auteur, à propos du principe téléologique, admet la possibilité d'intelligences (sur d'autres planètes) supérieures à l'intelligence humaine, et peut-être mieux organisées que la nôtre pour comprendre la raison et le but des choses créées; ce chapitre (2) faisait l'admiration de Schelling.

Notre intelligence, dit Kant, est *discursive*, c'est-à-dire qu'elle ne peut, d'après sa nature, qu'aller, par des procédés pénibles, du particulier au général, de la partie au tout, de l'analyse à la synthèse. Or, rien n'empêche d'admettre une intelligence qui, au lieu d'être discursive comme la nôtre, serait *intuitive*, en allant, par une voie inverse, du général au particulier, du tout à la partie, de la synthèse à l'analyse. » C'est dans l'exagération de cette idée de Kant qu'il faut principalement chercher l'origine des systèmes de Schelling et de Hegel. — A la *Critique du Jugement* se rattachent les *Observations sur le Sentiment du Beau et du Sublime* (*Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen*), qui avaient déjà paru en 1764. Le sublime est, selon Kant, « ce qui ne peut être conçu sans révéler une faculté de l'esprit qui s'élève bien au-dessus des sens ». Or, cette faculté est celle de concevoir l'infini. « Le pouvoir que nous avons, ajoute-t-il, de concevoir l'infini, au moins comme un tout, révèle une faculté de l'esprit qui dépasse toute mesure des sens... L'infini est grand d'une manière absolue, et non pas d'une manière comparative : toute autre grandeur s'évanouit en comparaison (1) ». Les *Observations sur le sublime* se terminent par une caractéristique sommaire des principales nations du globe. Il est curieux de voir comment le philosophe allemand, qui n'était jamais sorti de son lieu natal, juge les Anglais, les Français, les Hollandais, etc. « L'Anglais, dit-il, est d'un abord froid et indifférent envers l'étranger. Il n'est pas spirituel, mais il est intelligent et posé. C'est un mauvais imitateur; il ne demande point ce que les autres pensent de lui : il ne suit que son goût. Il est constant, opiniâtre, résolu jusqu'à l'audace et tient obstinément à ses maximes. » Le portrait qu'il fait du Français n'est pas, à beaucoup près, aussi ressemblant : « C'est un citoyen paisible, qui se venge de la cupidité de ses fermiers généraux par des satires et par des remontrances de parlement. » Il est vrai que ce portrait est d'au moins vingt ans antérieur à la révolution de 1789. « L'Espagnol est grave, discret et véridique. Il a du penchant pour le merveilleux, et incline vers la cruauté. » En prenant pour base le sentiment de l'honneur, Kant se résume ainsi : « Le Français est vaniteux, l'Espagnol fier, l'Anglais dédaigneux, le Hollandais bouffi et l'Allemand orgueilleux de ses parchemins et de ses titres. » Quant aux autres nations, il appelle les Arabes les *Espagnols* et les Perses les *Français* de l'Orient.

Le Ve volume renferme 1° un Traité des Forces vives (*Schätzung der lebendigen Kräfte*) (1), composé par Kant à l'âge de vingt-deux ans (en 1747). Il y attaque la monadologie

(1) Vol. III, pag. 186.
(2) Vol. IV, pag. 275-302.

(1) Suivant M. Alf. Michiels (*Revue Contemporaine*, 15 sept. 1852), la théorie de Kant sur le sublime se trouverait déjà exposée dans un opuscule français, publié en 1708, sous le pseudonyme de Sylvain. Il n'est guère probable que le philosophe allemand se soit inspiré à cette source, qui sans doute lui était complétement inconnue.
(2) Vol. V, pag. 3—231.

de Leibnitz, et à la *vis motrix* il substitue *vis activa :* c'était un mot pour un autre. Son idée principale est l'élasticité infinie de la *matière*, qu'il définit « ce qui se meut dans l'espace ». Kant s'y montre cartésien, et ne laisse encore entrevoir aucune trace de son système futur. — 2° *De Igne succincta Delineatio* (1); c'est la thèse du doctorat en philosophie soutenue par Kant, le 17 avril 1755, et qui fut trouvée, en 1838, par M. Schubert, dans les manuscrits de la bibliothèque de Kœnigsberg. L'auteur pense que les dernières molécules de la matière ne sont pas en contact immédiat, mais qu'il y a des interstices remplis par la matière du feu (éther), qu'il appelle aussi *materia elastica* ou la matière du mouvement. — 3° la *Monadologia physica* est aussi une thèse, soutenue le 10 avril 1756, pour obtenir une place de répétiteur (*Privat docent*) près de l'université de Kœnigsberg (2); elle fut imprimée dans la même année (16 pages in-4°), et ne contient rien de remarquable. — 4° *Neuer Lehrbegriff der Bewegung und Ruhe* (3) (Nouvelle Doctrine du Mouvement et du Repos). C'est le programme d'un cours fait pendant le semestre d'été de 1758. Suivant l'auteur, les mots *mouvement* et *repos* ne doivent jamais être pris dans un sens absolu, puisque la Terre tourne autour du Soleil, qui lui-même tourne autour d'un autre centre, etc.— *Von dem ersten Grunde des Unterschiedes der Gegenden im Raume* (Du principe de la distinction des lieux dans l'espace) (4), article imprimé dans le *Nouvelliste* de Kœnigsberg, en 1768. Les divisions de l'espace et les dénominations d'en haut, d'en bas, à droite, à gauche, etc., dérivent, dit l'auteur, des divisions naturelles de notre corps. Kant rappelle ici que sur le sommet de la tête humaine les cheveux se tournent de gauche à droite; que le houblon suit la même direction, tandis que les fèves vont de droite à gauche; qu'il en faut chercher le point initial dans la semence, et que le côté droit a une prépondérance de mouvement sur le côté gauche, bien qu'en apparence les deux côtés soient égaux; — *Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenchaft* (Éléments métaphysiques des Sciences naturelles) parut d'abord en 1786 et 1787, à Riga (5); c'est une série de propositions et de remarques qui n'offrent aujourd'hui rien d'intéressant au naturaliste.

Le volume VI contient les écrits scientifiques de Kant proprement dits; tels sont : *La rotation de la Terre a-t-elle varié depuis son origine?* Cette question, proposée en 1754 par l'Académie des Sciences de Berlin, fit composer à Kant son histoire naturelle du ciel (*Naturgeschichte des Himmels*), publiée à Kœnigsberg et Leipzig, en 1755, in-8°, réimprimée en 1808. L'auteur suppose que le mouvement de la marée, qui se fait en sens opposé de la rotation de la Terre, apporte à celle-ci quelque retard, mais qu'il faudrait des millions d'années pour que ce retard devînt sensible (1). Dans le chapitre *Sur l'infini de la création dans l'espace et dans le temps*, on trouve des aperçus qui furent repris et en partie démontrés par le célèbre astronome W. Herschel (*voy.* cet article). « Notre système du monde ne serait-il pas, se demande Kant, un petit anneau du grand système de l'univers? Si l'on suppose, dans l'immensité de l'espace, un point de départ pour la création des innombrables soleils de la voie lactée, ce point aura pu devenir, par sa masse, le centre d'une attraction puissante, autour duquel les étoiles tourneront comme les planètes autour du Soleil. La voie lactée est pour ces soleils ce que le zodiaque est pour nos planètes. Chacun de ces soleils forme, avec son cortége de planètes, un système du monde; ce qui n'empêche pas de les considérer comme des parties d'un tout plus grand encore. Ne pourrait-on pas en effet supposer, dans l'infini de l'espace, d'autres voies lactées? Nous avons vu avec surprise au ciel des lueurs elliptiques qui me paraissent être de ces voies lactées (2). » Il est évident que Kant parle ici des nébuleuses, dont la plus connue (celle d'Andromède) forme en effet une ellipse très-allongée. « Du reste, ajoute-t-il, dans la sphère des créations, on n'avancerait pas plus avec un rayon de la voie lactée que si l'on prenait un globe d'un pouce de diamètre : tout ce qui est fini, tout ce qui a un certain rapport avec l'unité est également éloigné de l'infini. Ce qui est vrai pour l'espace s'applique aussi au temps... Il s'est peut-être écoulé des millions d'années avant que la sphère où nous sommes placés fût arrivée à sa perfection actuelle; et il se passera peut-être encore autant d'années pour que la même création retourne au chaos; car tout se transforme; ce qui a commencé doit finir pour se transformer de nouveau et ainsi de suite dans des séries de siècles qui se comptent par milliards, fractions infinitésimales de secondes de l'éternité (3). » Tout ce chapitre est admirablement beau. — Mais les idées de Kant sur la constitution du soleil (qu'il considère comme un globe igné (4), sont inadmissibles depuis les travaux de Herschel. Il ne parle pas des taches. C'est un spectacle aussi curieux qu'instructif de voir Kant épuiser tout son savoir, déployer tout son talent pour expliquer d'une

(1) Vol. V, page 235-354.
(2) Ibid., pag. 257-274.
(3) Ibid., pag. 276-289.
(4) Ibid., pag. 293-301.
(5) Ibid., pag. 305-436.

(1) Plus tard, Laplace se demandait aussi si la durée du jour (rotation de la Terre) ne pourrait pas être altérée par des causes intérieures, telles que les volcans, les tremblements de terre, etc., et il trouva que depuis Hipparque, c'est-à-dire depuis plus de deux mille ans, elle n'a pas varié d'un centième de seconde.
(2) Vol. V, pag. 152 et suiv.
(3) Ibid., p. 155 et suiv.
(4) Ibid., pag. 172 et suiv.

manière plausible l'*hiatus* qui existait encore de son temps (*hiatus* comblé depuis par la découverte de nombreuses petites planètes) entre Mars et Jupiter (1) : sa théorie n'admettait que six planètes, et, tout grand philosophe qu'il était, il ne lui venait pas même à l'esprit que ce nombre pourrait être un jour augmenté ; tant il est vrai que les hommes, se flattant d'enchaîner le présent et l'avenir, ont toujours oublié d'ajouter à la fin de leurs théories et de leurs raisonnements le signe de l'addition. A l'embarras et à l'obscurité de ses explications, la plupart inintelligibles, on sent, pour ainsi dire d'instinct, que Kant était ici dans l'erreur : c'est que tout est clair et simple quand on tient le fil de la vérité. Kant agite la question de l'habitabilité des corps célestes sous un point de vue nouveau. Ainsi, il ne croit pas que toutes les planètes soient nécessairement habitées, soit parce que, trop jeunes, elles n'ont pas encore reçu d'habitants, soit parce que toutes ne sont pas destinées à en recevoir. « Nous voyons, dit-il, sur notre globe, des contrées et des îles désertes. Comparativement à la grandeur de l'Océan de l'univers, les planètes sont bien moindres que nos régions ou îles désertes. La terre flottait dans l'espace probablement depuis des millions d'années avant qu'elle devînt apte à nourrir des plantes, des animaux et l'homme. Cent mille ans de plus ou de moins ne sont rien dans la vie d'une planète. »

Le VIIe volume est, avec le précédent, l'un des plus curieux de toute la collection. Les fragments relatifs à la philosophie de l'histoire (*Zur Philosophie der Geschichte*), qui parurent d'abord, sous forme d'articles, dans la *Berliner Monatsschrift* (année 1784, p. 385-411), réimprimés dans le recueil de Tieftrunk, tome II, pag. 661 et suiv., méritent une attention particulière. « Comme les hommes n'agissent ni tout à fait instinctivement, ni tout à fait rationnellement, ainsi qu'il conviendrait aux vrais citoyens du monde, leur histoire, d'après un plan régulier (comme chez les abeilles et les castors) paraît impossible. » — « Nous attendons encore, ajoute l'auteur, le génie qui pourrait nous montrer la grande loi des contradictions et des excentricités des actions humaines, le Kepler ou le Newton de l'humanité (2). » Puis il formule les propositions suivantes : 1° Tout être vivant est, de sa nature, destiné à se développer complétement et conformément à un but. — 2° Le développement de l'homme, comme être rationnel, paraît être dévolu non à l'individu, mais à l'espèce. — 3° L'homme est destiné à tirer de lui-même tout ce qui dépasse la vie animale, et à ne chercher sa félicité ou sa perfection que dans l'emploi de sa raison, délivrée de l'instinct. — 4° Le moyen dont se sert la nature pour le développement de la raison est l'antagonisme des forces humaines dans la société. — 5° Le plus grand problème à résoudre, pour l'espèce humaine, c'est d'arriver à former une société qui se gouverne par la justice. — 6° L'homme est un animal qui, dès qu'il vit en société avec ses semblables, a besoin d'un maître ; car, vis-à-vis d'autrui, il abuse toujours de sa liberté ; et bien que, comme être raisonnable, il désire une loi qui mette des bornes à la liberté de tous, son instinct égoïste et brutal le pousse à s'en exempter. Là est le nœud de la difficulté. L'homme a donc besoin d'un maître pour être soumis à la loi qu'il juge lui-même nécessaire, mais que, pour son propre compte, il tend sans cesse à éluder. Ce maître il ne peut le prendre que parmi les individus de sa propre espèce. Or, chacun de ceux-là n'a-t-il pas les mêmes défauts ? C'est donc tourner dans un cercle vicieux. Quoi ! on demande un souverain qui soit d'une manière absolue juste pour lui-même, et qui cependant ne cesse pas d'être un homme ! Avec un tronc aussi tortueux que l'homme, on ne fera jamais rien de droit (*aus so krummen Holze, als woraus der Mensch gemacht ist, kann nichts gerades gezimmert werden*) (1). L'auteur cite ici la comparaison suivante d'un Hollandais : « Les êtres qui peuplaient les forêts de la tête d'un mendiant considéraient depuis longtemps leur domicile comme un immense globe et eux-mêmes comme le chef d'œuvre de la création, lorsque tout à coup l'un d'eux, le Fontenelle de son espèce, visa la tête d'un gentilhomme, et, appelant à lui tous les esprits forts de son quartier, s'écria avec enthousiasme : Nous ne sommes pas les seuls êtres vivants de la nature ; voyez cette nouvelle terre : elle est aussi habitée par des poux. » C'est ainsi que l'homme, dans l'importance qu'il se donne, efface d'un trait tout ce qui, dans la création, ne se rattache pas immédiatement à lui-même pris pour centre de son imagination. « Le degré hiérarchique que nous formons dans l'échelle des espèces humaines qui peuplent les innombrables planètes des étoiles-soleils, correspond peut-être à celui des insectes parasites dans notre échelle zoologique ; cela dépend des lois de notre organisation intellectuelle, ou de la manière dont l'intelligence est servie par les organes du corps..... La majorité des hommes semblent manquer le but de leur existence : ils ne dépensent leurs forces qu'à obtenir des résultats (vivre et se propager) que les animaux obtiennent plus sûrement et à moins de frais (2). » L'auteur suppose que l'intelligence des habitants planétaires est inversement proportionnelle à la

(1) Vol. VI, pag. 195-196.

(2) Kant émet cet espoir sous une forme dubitative et presque satirique (p. 318). Il a eu peut-être tort.

(1) Kant ajoute ici en note : « Nous ignorons ce qu'il en est ici avec les habitants des autres planètes. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que si nous parvenons jamais à résoudre le grand problème du gouvernement de l'homme par l'homme, nous pourrons nous flatter d'occuper un rang distingué auprès de nos voisins de l'univers.

(2) Vol. VII, pag. 206 et suiv.

densité de la matière; ainsi, pour l'habitant de Jupiter ou de Saturne (les planètes les moins denses) un Newton, par exemple, ne serait qu'un singe, tandis que pour les habitants de Vénus ou de Mercure (les planètes les plus denses), un singe serait un Newton. Les habitants de la terre occuperaient à peu près le milieu entre ces deux extrêmes (1). Pour l'explication de la formation des planètes, Kant suppose d'abord l'espace uniformément rempli de matière (chaos); puis un développement de points gyratoires, qui par leur mouvement, toujours dans le même sens, formeraient peu à peu des globes (planètes) tournant eux-mêmes autour d'une masse centrale (soleil), douée de la même rotation (d'occident en orient), plusieurs centaines de fois plus grosse et pesante que celle de toutes les planètes réunies. Quant à la rotation de Saturne en particulier, qu'il estime, d'après les apparences de l'anneau, à 6 h. 23 m. 53 s., Kant s'est trompé de quatre heures en moins (elle est de 10 h. 24 m.) (2). Il parle aussi de la lumière zodiacale, qu'il appelle l'*anneau solaire*, en l'assimilant à l'anneau de Saturne (3). Le cours de géographie physique (*Vorlesungen über Physische Geographie*), publié d'abord à Kœnigsberg, en 1802 (4), y compris le récit du tremblement de terre de 1755, la théorie des vents, des races humaines et des volcans de la lune, etc. (5), contient beaucoup d'idées aujourd'hui démontrées inadmissibles. — 7° Le problème d'une parfaite constitution sociale est inséparable de celui d'une organisation parfaite de tous les états. — 8° On peut considérer l'histoire du genre humain comme l'exécution d'un plan caché de la nature, d'après lequel doit se traduire peu à peu du dedans au dehors un État constitutionnel propre à développer tous les moyens naturels de l'humanité. Déjà on est arrivé à la période où aucun État ne pourrait négliger la culture des forces humaines, sans perdre en puissance et en influence vis-à-vis des États voisins. — 9° L'essai philosophique de rédiger l'histoire universelle sur le plan de l'unité constitutionnelle du genre humain doit être considéré comme possible et utile (6). »

Telles sont les propositions de Kant, relatives à une philosophie de l'histoire. L'auteur pense, avec Kant, que l'histoire véridique ne commence qu'à la première page de Thucydide.

Parmi les autres écrits de la première partie de ce volume (*Sur Swedenborg*, lettre à Mlle de Knobloch, 1758, p. 1-11; *Sur les maladies de la tête*, article extrait de la Gazette de Kœnigsberg, 1768; *Sur les vaines tentatives d'une théodicée*, 1791, et d'autres écrits de circonstance), on remarque : 1° les Rêves d'un Visionnaire (*Träume eines Geistersehers*, Riga, 1766); il y dit, entre autres, que « une puissance secrète nous force chacun, malgré nous et contrairement à nos instincts, à travailler au bien de tous, comme si nous étions sous la dépendance d'une volonté générale, analogue à la gravitation à laquelle obéissent toutes les molécules de la matière : le sentiment moral est en quelque sorte la conscience de cette dépendance de la volonté individuelle. Il se peut donc que, suivant l'exercice de ce sentiment, l'âme se choisisse déjà ici le lieu qu'elle occupera, après la séparation du corps, dans la communauté des esprits (1). « Pour arriver à la vérité, il faut mettre son amour-propre sur un plateau de la balance et son jugement sur l'autre plateau; puis, après avoir constaté (ce qui est difficile) que le premier ne pèse rien, écouter sur le même sujet le jugement des autres hommes placés à des points de vue différents. Cette observation comparative donnera sans doute de très-fortes parallaxes; mais c'est là le seul moyen d'éviter des illusions optiques et de mettre les choses à leur vraie place, toujours relativement à notre faculté de connaître (2). » Le reste de la notice contient des détails intéressants sur le fameux Swedenborg. — 2° Qu'est-ce que la lumière morale (*Wast ist Aufklærung*, article politique extrait de la *Berliner-Monatsschrift*, 1783)? On y trouve des idées qui sont comme le prélude de la révolution de 1789. « Pour devenir éclairé, dit l'auteur, il faut la liberté de faire publiquement usage de sa raison en toutes choses. Or, j'entends dire de tous côtés : *Ne raisonnez point!* L'officier dit : Ne raisonnez pas, mais portez armes! Le conseiller de finances : Ne raisonnez pas, mais payez! Le prêtre : Ne raisonnez point, mais ayez la foi. Un seul maître (3) dans le monde dit : Raisonnez tant que vous voudrez et sur tout ce que vous voudrez; mais obéissez. Là donc il y a partout des restrictions apportées à l'exercice de la liberté (4). » — 3° Sur la paix perpétuelle (*Vom ewigen Frieden*); Kœnigsberg, 1795, réimprimé en 1796 (5). C'est là peut-être un des opuscules les plus remarquables qui soient sortis de la plume d'un publiciste. Le premier chapitre débute par les propositions suivantes, que Kant voudrait voir ériger en lois : 1° Aucun traité de paix ne devra être déclaré valable s'il renferme une clause ou réserve qui puisse tôt ou tard devenir le motif d'une rupture. 2° Aucun État, grand ou petit, ne devra pouvoir être acquis par voie d'héritage, d'échange, d'achat ni de donation. « Car, ajoute l'auteur sous forme de commentaire, un État n'est pas un patrimoine

(1) Vol. VII, pag. 214-216.
(2) Ibid., pag. 135.
(3) Ibid., pag. 148.
(4) Ibid., pag. 417-805.
(5) Ibid., pag. 317-414.
(6) Ibid., pag. 319 et suiv.

(1) Vol. VII, pag. 55-58.
(2) Ibid., pag. 74-75.
(3) C'est le célèbre Frédéric II, roi de Prusse, son souverain, que Kant veut sans doute désigner ici.
(4) Vol. VII, pag. 147.
(5) Ibid., pag. 232-291.

comme un bien-fonds; c'est une société d'hommes, dont nul autre qu'elle-même n'a le droit de disposer. On sait quelle source de calamités pour les peuples ont été les acquisitions d'États par voie de mariage, nouveau genre d'industrie, particulièrement pratiqué en Europe, mais à peu près inconnu dans les autres parties du monde. » 3° « Les armées permanentes devront avec le temps disparaître : elles sont une menace perpétuelle pour les États voisins et nuisent, par les frais de leur entretien, au développement de l'industrie et des arts. 4° Aucun État ne devra s'immiscer d'autorité dans les affaires d'un autre État. » Kant divise le droit en trois catégories, embrassant l'État, les nations et le monde : le droit politique, le droit des gens et le *droit cosmopolitique*. Quant au droit politique, l'auteur se déclare pour la forme républicaine, par laquelle il entend non pas le gouvernement de plusieurs ou de tous, mais la séparation du pouvoir législatif d'avec le pouvoir exécutif. Le droit des gens devra reposer sur une confédération d'États libres. Kant entre ici dans des considérations d'un ordre élevé. « Les sauvages, dit-il, préfèrent la liberté de se battre et de s'entre-tuer à la liberté de s'entendre et de se constituer. Leur barbarie nous afflige, et pourtant, nous, peuples civilés, que faisons-nous? La majesté d'un chef d'État consiste à réunir sous son commandement des milliers hommes qui se font tuer pour une cause qui souvent ne les regarde pas. La différence entre les sauvages de l'Europe et ceux de l'Amérique n'est que dans l'usage qu'ils font de leurs vaincus : les premiers les mangent ou les tuent, tandis que les derniers en savent tirer un meilleur parti. On a lieu de s'étonner que cette perversité de la nature humaine, qui perce dans les rapports des nations entre elles, n'ait pas encore banni du langage le mot de *droit;* il est surprenant de ne pas voir un État qui l'ait franchement supprimé. Pour justifier une attaque ou un *casus belli*, on continue de citer H. Grotius, Puffendorf, Vattel, etc., tristes justificateurs : leur code diplomatique n'a ni ne peut avoir la moindre force légale, puisque les États ne sont pas soumis à une autorité commune et que chacun se tient prêt à faire toujours valoir ses arguments les armes à la main (1). » L'auteur conclut que, pour remédier à cet état de choses, toutes les nations de l'Europe devraient pas finir s'entendre; car c'est l'Europe qui paraît destinée à faire la loi aux autres parties du monde. Enfin, le *droit cosmopolitique* devra se fonder sur les conditions d'une *hospitalité universelle*. Kant définit ici l'*hospitalité* « le droit de vivre pacifiquement sur le territoire d'autrui; droit que chacun tient de la possession commune de la surface du globe, corps céleste limité dans l'espace infini. Où iraient-ils

(1) Vol. VII, pag. 247 249.

chercher une demeure, si les hommes ne voulaient pas se tolérer réciproquement sur la terre? Dans le principe, personne n'a donc plus de droit qu'un autre dans un lieu quelconque sur la planète qui est assignée pour domicile à notre espèce humaine. » L'auteur revient ensuite au grand problème dont il se plaît à varier l'énoncé, et qui consiste « à organiser une population d'êtres raisonnables, fussent-ils des démons, de manière à ce que, réunis en société, chacun subordonne son intérêt privé à l'intérêt public (1) ». Dans l'antinomie de la morale et de la politique, après avoir rappelé les fameuses maximes des habiles (*fac et excusa; si fecisti nega; divide et impera*), qu'il traite de déplorables sophismes, il ajoute : « Personne n'est plus dupe de ces maximes politiques; elles sont tellement usées qu'on ne s'étonne plus que de leur succès. Toute cette sophistication de la morale prouve que les hommes ne valent pas mieux dans leurs relations politiques et sociales que dans leurs rapports privés. » Enfin, pour les amener à résipiscence, il établit, comme formule suprême du droit public, la proposition suivante : « Tout acte public (touchant aux droits d'autrui) dont la maxime répugne à la publicité est un acte injuste (2). » — La deuxième partie du volume est remplie (pag. 1-276) par des fragments d'anthropologie (*Anthropologie in fragmentarischer Hinsicht*), Kœnigsberg, 1798, qui, hérissés de définitions scolastiques, ont peu servi aux progrès de la science.

Le volume VIII contient deux ouvrages qui se complètent l'un par l'autre : la Métaphysique des Mœurs (*Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*) et la Critique de la raison pratique (*Kritik der praktischen Vernunft*), dont nous avons déjà parlé. Le premier ouvrage parut d'abord à Riga, 1785, in-8° (4e édit., 1797), et le second en 1788, ibid., in-8° (5e édit., Leipzig, 1818). L'auteur trouve que la philosophie grecque (aristotélique) a été parfaitement divisée en *physique*, *éthique* et *logique*. La physique et l'éthique sont les applications matérielles des formes de la pensée ou de la logique, l'une aux lois de la nature et l'autre aux lois de la liberté. La métaphysique des mœurs, ou l'éthique, doit avoir pour objet les principes de la volonté pure possible, mais non les actes et conditions de la volonté en général, qui la plupart dérivent de la psychologie. La *bonne volonté* de chacun, voilà, selon Kant, le vrai pivot du perfectionnement de la société. « L'intelligence, l'esprit, le talent, le génie, le courage, la persévérance, toutes ces qualités de la nature ou du tempérament, sont sans doute, à beaucoup d'égards, précieuses et désirables; mais elles peuvent devenir nuisibles et facilement tourner au préjudice de tous, si la volonté qui les dirige n'est

(1) Vol. VII, pag. 264.
(2) Ibid., pag. 283.

pas bonne. Il en est de même de la puissance et de la richesse, et de toutes les facultés physiques et morales de l'homme (1). »

Le volume IX donna les Éléments métaphysiques du droit (*Metaphysische Anfangsgründe der Rechtslehre*), publiés pour la première fois en 1797; ceux de la morale (*Tugendlehre*), parus dans la même année, et la Pédagogique (*Pædagogik*), publiée en 1803 par Rink. Dans le chapitre sur le droit international (*Völkerrecht*), l'auteur dit que les nations, au lieu de continuer à se disputer les armes à la main, devraient former un congrès permanent (*Permanente Staatscongress*), où elles débattraient, par leurs délégués, tous les intérêts généraux; ce serait-là, ajoute-t-il, le seul moyen d'obtenir une paix permanente et sincère; car tout ce qu'on a nommé jusque ici traités de paix ne sont que des trêves ou des armistices (2). L'opuscule sur la pédagogique (p. 369-448) renferme des aperçus du plus haut intérêt. Kant divise l'éducation en trois périodes : celle du nourrisson, celle de l'élève et celle de l'apprenti. L'homme ne relève que de son éducation, tandis que l'animal doit tout à son instinct. De tous les êtres vivants, l'homme seul annonce sa naissance par des cris; et ce ne sont pas là des cris de douleur (car les autres animaux ne crient pas au moment de la parturition), mais pour ainsi dire des cris de mécontentement d'un maître en herbe qui voudrait déjà commander et se faire obéir. L'homme est si amoureux de la liberté, que, si une fois il y est habitué, il sacrifie tout pour la conserver. Aussi faut-il de bonne heure le soumettre à la discipline : on envoie tout jeunes les enfants à l'école, surtout pour leur faire apprendre à se tenir tranquilles et à obéir. Rien ne ressemble plus à un enfant indiscipliné qu'un sauvage : l'un et l'autre n'en font qu'à leur tête. Cet entêtement n'est point, comme l'a prétendu Rousseau, un noble instinct de liberté, c'est l'état où l'élément brutal l'emporte encore sur l'élément rationnel. Aussi tous les sauvages ne vivent pas dans les forêts de l'Amérique : il y en a beaucoup en Europe. — C'est une grande faute dans l'éducation des princes de ne leur résister en rien, parce qu'ils doivent un jour commander. L'homme ne peut être élevé que par des hommes, formant ainsi, de génération en génération, une chaîne non interrompue d'idées, qui se transmet avec le trésor de la civilisation : c'est là qu'il faut chercher le secret de l'avenir de l'humanité. Aussi l'éducation est-elle, avec l'art de se gouverner, l'un des plus grands problèmes à résoudre. L'éducation, comme le gouvernement de la société, est tout entière l'œuvre de l'homme; ce qu'il faut y avoir en vue, c'est moins l'état présent que l'état futur de l'amélioration du genre humain. « Mais, ajoute Kant, il y a à cela deux grands obstacles : l'un consiste en ce que les parents ne songent qu'à faire faire aux enfants, comme on dit vulgairement, leur chemin dans le monde (*gut in der Welt fortkommen*); l'autre tient à ce que les princes ne considèrent leurs sujets que comme des instruments pour l'exécution de leurs vues toutes personnelles. Aux parents la maison, aux princes l'État. Mais ni les uns ni les autres n'ont en vue l'intérêt général ou le perfectionnement de l'humanité. Le plan d'une bonne éducation doit être cosmopolitique. Et que l'on ne s'imagine pas que le soin de l'intérêt général nuise à celui de l'intérêt privé (1). »

Le volume X traite de la religion dans les limites de la raison (*Die Religion innerhalb der Grænzen der blossen Vernunft*), dont la première édition parut en 1793, et la seconde, en 1794 (Francfort et Leipzig), avec des additions. Cet ouvrage est suivi de la Dispute des facultés de théologie, de médecine, et de philosophie, etc., entre elles (*Streit der Facultäten*), qui est la réimpression d'une série d'articles publiés dans la *Berliner Monatsschrift*. La Religion dans les limites de la raison est, en quelque sorte, le développement de la Critique de la Raison pure. « L'homme porte la loi de la morale en lui-même; pour la pratiquer librement, il ne lui faut ni l'idée d'un être supérieur, ni aucun motif étranger. Le royaume de Dieu ne revêt pas une forme sensible : Vous n'entendez pas dire : Tenez, le voilà. Le Christ lui-même l'a dit, non pas seulement à ses disciples, mais aux pharisiens : *Le royaume de Dieu est en vous* (2). » Kant définit la conscience « la connaissance du devoir en soi-même ». Kant s'élève avec force contre ceux qui font consister la religion dans la simple croyance aux dogmes et dans les pratiques du culte. « Les hommes, dit-il, ne se contentent pas de faire la cour aux rois; ils se font encore les courtisans de Dieu : ils s'imaginent lui plaire en marmottant des prières; ils lui demandent ses grâces comme à un souverain ses faveurs, sans se donner la peine de les mériter par leurs actions. Ce n'est point là une conduite digne d'un citoyen du royaume de Dieu. »

Le XI[e] volume contient la correspondance de Kant, qui fait, en partie, double emploi avec les lettres à M[lle] de Kuobloch sur Swedenberg, à M[me] de Fung sur la mort de son fils, et à Lambert, déjà imprimées dans les volumes I et VII. On y remarque surtout une lettre de Schiller (13 juin 1794) et la réponse de Kant (30 mars 1795) : le grand poëte d'Allemagne se déclare, en termes chaleureux, partisan de la philosophie du sage de Kœnigsberg, et lui demande des conseils pour la publication d'une

(1) *Metaphysik der Sitten*, p. 3, 7, 11 et suiv.
(2) Vol. IX, pag. 204.

(1) Pag. 377.
(2) Saint Luc, XVII, 21-22. Ἡ βασιλεία τοῦ Θεοῦ ἐντὸς ὑμῶν ἐστίν.

Revue (*die Horen*) qu'il avait projetée. Cette correspondance est suivie de quelques fragments posthumes (1), principalement sur l'esthétique et la pédagogique. On y lit, entre autres, que « les jeunes gens ont plus de sentiment que de goût. — Un style exalté gâte le goût. — La vraie union n'est possible que lorsqu'elle repose sur un échange de services ou lorsque l'un peut vivre sans l'autre. — Celui qui est content de son sort parce qu'il ignore beaucoup, celui-là est simple; et celui qui est content parce qu'il sait se passer de beaucoup de choses, qu'il connaît cependant, celui-là est sage. — Si l'homme se plie plutôt à la nécessité des circonstances qu'au joug d'un de ses semblables, c'est qu'il peut, par l'expérience, apprendre à se garantir des maux naturels, tandis qu'il est impossible de prévoir les caprices de la volonté. Quiconque vit sous la dépendance complète d'autrui n'est plus un homme, c'est la chose d'un autre homme (2) ».

Le volume se termine par la biographie de Kant, due à M. Fr.-G. Schubert, et par la liste chronologique des ouvrages du grand philosophe.

Quant au volume XII et dernier, il ne devrait pas compter parmi les Œuvres de Kant : c'est un histoire de la philosophie allemande moderne par M. Rosenkranz.

Dans l'analyse qui précède nous avions moins en vue le mérite du chef si renommé d'une école philosophique, que l'incontestable valeur du savant d'une sagacité extrême. Sous ce dernier rapport, Kant était resté à peu près inconnu jusqu'à ce jour. F. Hoefer.

La Biographie de Kant, dans le t. XI de ses *OEuvres complètes.* — Hasse, *Lezte Æusserungen Kant's;* Kœnigsberg, 1804. — Wasianski, *Immanuel Kant,* etc.; ibid. — M. V. Cousin, *Kant dans les dernières années de sa vie;* Paris, 1857 (nouvelle édit.).

* **KANTARI** ou **CANTARI**, savant péruvien, vivait au seizième siècle, et habitait la vallée de Cochabumba. Il était exercé dans l'interprétation des *quipos*, et passait pour le descendant d'Ylla, qui les avait, dit-on, inventés (3). Les souvenirs historiques conservés, grâce à lui, au moyen des cordelettes consacrées passèrent de sa mémoire dans les écrits rassemblés au seizième siècle par un chanoine du pays de Charcas, nommé Barthelémy Cervantes. Ce sont ces souvenirs qui ont été mis surtout à profit par Anello Oliva, ancien biographe péruvien, dont l'un des écrits a été publié récemment par les soins de M. Ternaux-Compans. F. D.

Histoire du Pérou par le P. Anello Oliva, trad. de l'espagnol sur le manuscrit inédit : Paris, 1857. — Ferdinand Denis, *Article sur les Quipos*, dans le *Magasin Pittoresque*, année 1858. — Velasco, *Historia del Reyno de Quito*, 3 vol. in-8°.

** **KANTELAAR** (*Jacques*), littérateur hollandais, né en 1759, à Amsterdam. Il fit de bonnes études à l'université de Leyde, entra dans les ordres, et fut appelé, comme ministre des protestants réformés, à Westwood et à Almelo. Ayant embrassé avec chaleur la cause des patriotes, il craignit les persécutions, et se retira, lors de l'intervention prussienne (1787), à Amsterdam, où il s'occupa de travaux littéraires. De 1796 à 1798, il siégea, comme représentant d'Over-Ysel, à la première convention nationale, et y figura comme l'un des principaux orateurs du parti modéré. Il établit ensuite à La Haye une maison de banque, et quitta les affaires douze ans plus tard, à cause de la faiblesse de sa santé. Il appartenait à l'Institut des Pays-Bas. On a de lui : *Specimen Observationum criticarum*; — *Éloge de H.-A. Schultens;* Amsterd., 1794; — *Considérations sur les Belles-Lettres;* ibid., 1793, 3 vol. in-8°, en société avec M. Feyth; — *Traité sur la Poésie pastorale;* ibid., 1813, in-8°, couronné par la Société des Sciences d'Amsterdam; — *Euterpe*, 1816, magasin littéraire; — plusieurs pièces de vers estimées, notamment l'*Ode à Schimmelpenninck*, etc. K.

Galerie hist. des Contemporains; Bruxelles, 1829.

* **KANTINGER** (*Justus*) est connu pour avoir porté deux fois à Ivan III, en 1502 et 1505, des lettres de l'empereur Maximilien et du roi Philippe de Castille, dans lesquelles ces princes donnent pour la première fois au souverain russe le titre de *tzar*. Ces lettres sont conservées dans les archives du ministère des affaires étrangères à Moscou; le compte-rendu de la mission de Kantinger doit se trouver dans celles de Vienne. A. G.

Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis* 1700.

* **KANZLER** (Der), minnesinger de la fin du treizième siècle. En l'absence de tout renseignement historique sur ce personnage, quelques critiques ont pris pour un titre honorifique ce nom de *Kanzler* (*chancelier*) et ont pensé que notre poëte n'était autre que Henri de Klingenberg, chancelier de l'empire sous Rodolphe.

(1) Ces fragments (p. 217-277) sont tirés des papiers du pasteur Wasians-ki (exécuteur testamentaire), mort en 1831, du libraire Nicolovius, et du professeur Gensichen de Kœnigsberg.

(2) Pag. 255.

(3) On sait que les peuples de la région du Pérou, qu'ils fissent partie du royaume de Quito ou de l'empire de Cusco, se transmettaient la suite des événements historiques dont le pays avait été agité, au moyen de signes commémoratifs désignés chez les Quichuas sous les noms de *quippo*, *quipu* ou *quipo*, expression qui signifie proprement *nouer*. Les *quipos* consistaient en un assemblage de cordelettes de couleurs variées, auxquelles des nœuds de dimensions diverses donnaient une valeur commémorative, dont la signification réelle a très-certainement été exagérée. Les interprètes de ces nœuds colorés prenaient le titre de *quipos-camayo* ou *quipocamayoc*, et déployaient parfois une mémoire prodigieuse, soit qu'ils eussent à interpréter les paquets de cordelettes, soit qu'ils exerçassent leur système de mnémonique sur des espèces de mosaïques en petites pierres mobiles, disposées au fond de certaines boîtes, et dont l'assemblage semble avoir eu une analogie très-intime avec les *wampum*, ou les colliers commémoratifs des indigènes du nord.

Mais il suffit de parcourir les poésies de ce minnesinger pour se convaincre qu'il ne fut point un si puissant seigneur. En plus d'un endroit, il se plaint de sa pauvreté et de l'avarice des riches; d'ailleurs, son inspiration est toute bourgeoise; ni l'amour ni la politique ne tiennent une grande place dans ses œuvres. Les événements contemporains le touchent peu; il en parle non en acteur, comme l'eût fait un chancelier impérial, mais en spectateur presque désintéressé. Quant à l'amour, ce n'est pour lui qu'un lieu commun usé. La passion, qui plus d'une fois fit un poëte d'un chevalier ignorant, n'est point la muse de Kanzler. Il est avant tout l'interprète de la raison et de la saine morale : spirituel quelquefois, il est toujours instructif. Il est savant lui-même, et connaît le trivium et le quadrivium : en un mot, il faut le ranger parmi ces minnesinger qui, par le genre de leur talent aussi bien que par la date de leurs compositions, se rapprochent de leurs successeurs les *meistersinger* (*voy.* Frauenlob). Les vers de Kanzler sont bien faits; les rimes en sont riches et la langue correcte. Ils nous ont été conservés par le manuscrit Manesse. A. P.

Hagen, *Minnesinger;* Leipzig, vol. III, 1838. — B.-J. Docen, *Museum für altdeutsche Literatur und Kunst;* Berlin, vol. I, 1809.

KAO-HOANG-TI. *Voy.* Han-kao-tsou.

KAO-OUANG, vingt-huitième empereur des Tchéou, 440 av. J.-C., mort en 425. L'empereur Tching-ting-ouang avait, en mourant, laissé le trône à l'aîné de ses fils, qui périt bientôt assassiné par un de ses frères. Kao-ouang, troisième prince de cette famille, prit les armes pour venger ce meurtre, et livra à l'usurpateur une bataille où il le tua de sa propre main. Cette victoire, la seule action remarquable de son règne, lui donna la couronne, tout en ne le rendant maître absolu que du patrimoine de sa famille (440). Il mourut en 425, après être resté quinze ans sur le trône, paisible spectateur des entreprises des Tartares et des luttes des grands. Les annales chinoises racontent une foule de prodiges arrivés sous son règne. On eut de la neige en été et des abricots en hiver. Il eut pour successeur son fils Ouéi-lié-Ouang. F. T.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-taï-ti wang-men piao* (Chronologie des Empereurs de Chine); gr. in-8°. — Mailla, *Histoire générale de la Chine;* 11, 242. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking.

KAO-TANG, roi de Corée, mort vers la fin de l'année 597 de l'ère chrétienne. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il refusa tout hommage et toute marque de soumission à l'empereur Ouenti, de la dynastie des Soui, et entreprit de soustraire la Corée à la domination de la Chine. La mort le surprit au milieu des préparatifs de guerre. Il eut du moins la gloire d'avoir préparé la voie à son fils, Kao-yuen (*voy.* ce mot). F. X. T.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, V, 491. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir de Chine); in-4°.

KAO-TSANG, roi de Corée, élevé sur le trône coréen, nommé prince du Léao-toung, vers 643 de J.-C., et mort à Kiang-tchéou, en 677. Il fut placé sur le trône par Tsiou-kou-sou-ouen, meurtrier de son oncle, et reçut de Tay-tsang, empereur de Chine, les patentes de prince de Leao-Toung. Deux insultes faites à ses ambassadeurs fournirent à l'empereur le prétexte et l'occasion de porter la guerre en Corée. Il ravage tout le pays, incendie les faubourgs de la capitale, et content d'avoir fait trembler le tyran sur le trône, il revient mourir en Chine (647). Sous Kao-tsoung, successeur de Tay-tsoung, la guerre recommence. Les Coréens, après s'être longtemps et vaillamment défendus contre deux grands empereurs, sont enfin forcées de plier, et Kao-tsang, enfermé dans Ping-yang, tombe aux mains des impériaux (668). Après avoir été retenu huit ans à la cour impériale, il est renvoyé dans le Leao-tong avec le titre de prince de Tchao-Sien, et toute liberté de rassembler ceux de ses sujets qui voudront se soumettre à lui. Une nouvelle rébellion lui vaut un second exil à Kiang-tchéou, où il meurt de chagrin, en 677. Ses partisans, ne se croyant plus en sûreté dans leur pays, s'enfuirent dans le royaume de Moho, le long de la mer au nord de la Corée.

F. X. Tessier.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, VI, 151. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, V, 170. — *Toug-Kien-Kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti wang mien piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine); grand in-8°.

KAO-TI (*Liéou-pang*), empereur chinois, chef de la dynastie des Han (cinquième), né dans le canton de Péi (Kian-nan), en 248 avant J.-C., nommé roi de Han en 207, élu empereur de Chine en 202 et mort à Tchang-nan, la quatrième lune de l'an 195. Kao-ti, dès sa première apparition dans l'histoire, se fait remarquer par sa sagesse, sa bravoure et son humanité. Chef de Ssechang, puis prince de Péi, il servit dans les armées des rois de Tchou, se distingua contre les troupes impériales dans le San-Tchuen, et dans une expédition sur les terres des Tsin, expédition qui fut le principe de son élévation.

Maître de plusieurs places importantes et de la personne de Tsé-yng, que le meurtrier de l'empereur Eulh-chi-hoang-ti avait désigné pour lui succéder, muni du sceau et des autres marques de la dignité impériale, il aurait pu dès lors aspirer au trône, sans la rivalité de Hang-Yu. Celui-ci, après avoir inutilement tenté de faire périr Liéou-pang dans un repas, pille la capitale, crée un fantôme d'empereur, et médite le démembrement de l'empire à son profit, sans oser toutefois refuser à son rival la légitime possession de ses États et le titre de roi de Han (206). Liéou-pang, indigné de ce que Hang-yu se fût arrogé l'autorité de faire sans lui ce partage, et plus encore de ce qu'il lui retranchait une partie de ses conquêtes, dissimula d'abord son

ressentiment. Aidé de Siao-ho, son premier ministre, et de Han-sin, élu généralissime de ses troupes, il fait de grands préparatifs, s'empare du pays des Tsin, reçoit la soumission du roi de Honan et de Tchang-léang et, sous prétexte de venger le meurtre de l'empereur Y-ti, forme une ligue puissante contre Hang-yu. Après trois ans d'une lutte acharnée, où les deux prétendants disputèrent de bravoure et d'habileté et où Liéou-pang faillit deux fois tomber aux mains de son ennemi, Hang-yu, après avoir inutilement tenté de corrompre Hausin, et proposé à son rival le partage de l'empire, perdit à Kaï-hia, dans le Kiang-nan, une bataille décisive, et alla périr de sa propre main sur les bords du fleuve Ou-Kiang (202). La mort de Hang-Yu et les conquêtes de Hansin assurèrent à Liéou-pang la possession de tout l'empire. Il monta sur le trône à la deuxième lune 202, et prit le nom de Kao-hoang-ti. Le premier acte de son gouvernement fut une amnistie accordée à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui et un pardon général même aux criminels. Pour réparer les désastres de la guerre, encourager le commerce et l'agriculture, il supprima temporairement les impôts. Il établit sa cour à Lo-yang, dans le Hŏ-nan; rendit les honneurs funèbres à l'héritier de Tsi, qui avait mieux aimé se tuer que de se soumettre; ferma par des bienfaits la bouche aux mécontents, et fit nommer son père *Taï-Chang-Hoang*, c'est-à-dire *l'empereur au-dessus* (201). Bientôt il eut à comprimer des révoltes et à repousser les Tartares, dont il obtint la paix en accordant sa fille à leur chef, Mété. En 200 il établit sa cour à Tchang-nan, capitale du Petchili. Le meurtre de Hansin et de Pong-yuéi, à qui il était redevable de la couronne, est une tache à sa gloire. Il répandit l'alarme et la consternation parmi les princes et les gouverneurs de l'empire, et devint la cause ou le prétexte de plusieurs révoltes. Kao-ti, quoique malade, partit lui-même pour les comprimer. C'est au retour de cette expédition qu'il visita Péi, son pays natal, et qu'en passant à Lou il rendit à Confucius des honneurs plus grands que tous ses prédécesseurs. Ce n'est pas que Kao-hoang-ti, qui avait, selon son expression, *conquis l'empire de dessus son cheval*, fît grand cas de Confucius et de ses livres, malgré les leçons de Loukia; mais il voulait par là se concilier l'esprit des lettrés, aux cabales desquels il attribuait tous les troubles de son règne.

Une blessure négligée et les fatigues de la guerre lui occasionnèrent une rechute à son retour à Tchang-nan. Plus docile aux conseils des sages que sensible aux prières et aux larmes d'une femme préférée, il n'osa s'écarter de la loi fondamentale de l'empire chinois, et nomma son fils aîné pour lui succéder. Après avoir désigné à l'impératrice Lui-chi les hommes les plus capables et les plus fidèles, il mourut dans le palais de Tchang-yo, à la quatrième lune de l'année 195 avant J.-C., à l'âge de cinquante-trois ans. Il avait régné vingt-deux ans comme roi de Han et sept comme empereur. Hiao-hoéi-ti lui succéda malgré les intrigues de la princesse Tsi pour lui faire substituer son propre fils, Tchao-Ouang.

Kao-hoang-ti, fondateur de la célèbre dynastie des Han, était doué d'une vivacité d'esprit et d'une pénétration peu communes qui suppléaient chez lui au défaut d'instruction. Si la précipitation lui fit commettre des fautes, la défiance de ses propres lumières les lui fit réparer. Il eut par-dessus tout à cœur le bonheur de ses sujets. Par son ordre Siao-ho rédigea un code de lois concernant le meilleur gouvernement; Hansin un traité sur la tactique; Tchang-tsang réduisit la musique en principes, et Sun-tong écrivit sur les cérémonies et les usages. Ces différents traités, examinés et signés par une assemblée générale des grands, scellés du sceau de l'empire, enfermés dans une cassette d'or, furent placés dans la salle des ancêtres pour n'en être tirés que lorsqu'un de ses successeurs s'écarterait de ses obligations et négligerait le gouvernement.

F.-X. Tessier.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. II. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, VII. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-taï-ti wang-men-piao* (Chronologie des Empereurs de Chine); gr. in-8°.

KAO-TI ou **TSI-KAO-TI** (*Seao-Tao-Tching*), empereur chinois, fondateur de la dynastie des Tsi (neuvième), né en 426, mort en 482. Il descendait à la vingt-quatrième génération du fameux Siao-ho, qui, vers la fin du troisième siècle avant l'ère chrétienne, avait préparé et conservé le trône à Liéou-pang, chef de la dynastie des Han. Successivement général, capitaine des gardes du palais, premier officier de la maison de l'empereur sous Ming-ti, il eut tout à craindre de la politique ombrageuse et cruelle de ce prince, et ne fut excepté du massacre général des princes et des grands de la nation que pour avoir soin de l'héritier de l'empire des Song (471). Créé généralissime des troupes par Ming-ti mourant, il soutint les intérêts de Liéou-yu, son fils adoptif, et son successeur, âgé seulement de dix ans, contre les armes d'un frère de l'empereur défunt, Liéou-hiou-fan, qui périt assassiné. Mais comme le jeune prince se rendait de plus en plus indigne du trône, et avait même osé attenter aux jours de son bienfaiteur, il le fit périr (477), refusa l'offre qu'on lui fit de la couronne et la mit sur la tête de Liéou-tchun, troisième fils adoptif de Ming-Ti, prince âgé de onze ans, qui régna sous le nom de Chunti. Cette révolution fit des mécontents. Chinyu-tchi, commandant général des départements de King-tchéou et Scang-tchéou, souleva quelques provinces; Yuen-tsan et Hoang-hoéi tramèrent à la cour. Siao-tao-tching, par son adresse, déjoua le complot, dont les auteurs furent mis à mort, et par les armes

triompha de Chin-yu-Tchi, qui se pendit de désespoir. Alors, croyant le moment venu, il prend les titres de Kong et de Ouang, et songe à s'emparer du trône. Chun-Ti est forcé d'abdiquer et peu après mis à mort (479). Il ne resta de la grande famille impériale des Song qu'un jeune enfant appelé Liéou-Tsun-Kao.

Siao-Tao-Tching, en montant sur le trône, prit le nom de Taï-Tsou-Kao-Hoang-Ti. Pour se maintenir, il donna les places à ses amis, et pour assurer l'avenir de sa dynastie, nomma l'un de ses fils héritier de l'empire, et fit élever les autres à la dignité de Ouang. Son règne éphémère ne fut troublé que par la révolte du prince de Ouéi, qui, à la nouvelle de la révolution, avait conçu l'espoir de reconquérir l'héritage de ses ancêtres. Son général, Topakia, avait envahi déjà la province de Yu-Tchéou. Mais il fut repoussé successivement de Théou-Yang et de Kéis-Chan par Ouaw-Tchong-Tsou, général de Kao-Ti. Une seconde tentative, en 481, ne fut pas plus heureuse. Kao-Ti mourut à la troisième lune de l'année 482, à l'âge de cinquante-six ans. Il était ennemi du faste, profond dans les sciences et littérateur distingué. Un de ses quatorze fils, Siao-Tse, lui succéda sous le nom de Ché-Tsou-Ou-Hoang-ti.

F.-X. Tessier.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, V, 155. — *Mémoires des missionnaires de Peking*, III, 124. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-taï-ti wang-men-piao* (Chronologie des Empereurs de Chine); gr. in-8°.

KAO-TSONG (*Kang-Ouang*), empereur chinois de la dynastie des Song (dix-neuvième), né l'an 1103, élevé sur le trône en 1127, mort en 1187, après avoir abdiqué en 1162. Kang-ouang, neuvième fils de l'empereur Hoéi-tsong, fut envoyé en otage chez les Tartares Kin, sous le règne de son frère Kin-tsong (1126 de J.-C.). Nommé généralissime des troupes vers la fin de la même année, il rassembla les garnisons des provinces et vint au secours des deux empereurs Hoéi-tsong et Kin-tsong, assiégés dans Caï-fong-fou par le chef des Tartares, Oualipou. Il serait peut-être parvenu à leur rendre la liberté et l'empire, s'il n'eût reçu d'eux l'ordre de suspendre sa marche victorieuse. Son père Hoeè-tsong, son frère Kin-tsong, Hing-chi, son épouse, enfin tous les membres de la famille impériale des Song tombèrent au pouvoir de Oualipou, et furent emmenés captifs en Tartarie. Kang-Ouang, resté seul, fut appelé au trône de ses ancêtres. Il prit le nom de Kao-tsong, et se fit inaugurer à Yng-tien-fou (Nankin), où il établit sa cour, le premier jour de la cinquième lune de l'année 1127. Il ouvrit son règne par une amnistie, dont furent exceptés ceux qui avaient directement causé la ruine de sa famille. En apprenant l'avénement de Kao-tsong, Oualipou proposa de renvoyer Hoeè-tsong, l'ancien empereur, et de faire la paix avec la Chine. Sa mort et l'opposition du général tartare Niyamoho firent échouer ce projet. Kao-tsong choisit pour ministre Likang et pour général de ses troupes Tsong-tcé, deux hommes dont il connaissait le zèle et la capacité. Mais bientôt, cédant aux intrigues qui devaient faire le malheur et la honte de son règne, il renvoya Likang, et, malgré les sages remontrances de Tsong-tcé, transporta sa cour à Yang-tehéou. Les Tartares profitèrent de l'éloignement de l'empereur pour envahir la Chine : Tsong-tcé défend Caï-fong-fou d'une attaque dirigée par Niyamaho, tandis que ses généraux battent deux fois les Tartares, qu'ils ne peuvent empêcher toutefois de prendre plusieurs places importantes du Honan (1128). Mais Tsong-tcé veillait seul au salut de l'empire. L'empereur laissait les rênes de l'État à Hoang-tsien et Ouang-pé-yen, plus occupés de leurs intérêts que de la gloire de leur maître. Plusieurs mécontents prennent les armes. Tsong-tcé étouffe la rébellion en gagnant Ouang-chen, un de ses principaux chefs. Il fut moins heureux auprès de l'empereur, que les plus vives instances ne purent déterminer à rentrer à Caï-foug-fou. Hoang-tsien et Ouang-pé-yen divisent son commandement et font épier ses démarches. Rebuté de voir ses services méconnus et ses projets déjoués, Tsong-tcé, désespéré de ne pouvoir sauver l'État, mourut de chagrin, après avoir recommandé à ses officiers de servir l'empire et l'empereur. Tou-chand, qui le remplaça, n'avait ni son zèle ni sa capacité. Ouang-chen, Ting-tsin et les autres chefs des rebelles rompirent avec lui, et recommencèrent leur brigandage. Vers la fin de la même année 1128, à la demande d'un ambassadeur cambogien, Kao-tsong donna au roi du Camboge (Tchin-la) le titre de *Chi-yi* avec le rang de gouverneur perpétuel. La mort de Tsong-tcé fut le signal d'une nouvelle invasion des Tartares. Niyamoho et Olito attaquent Pou-tchéan, que Yang-tsoui-tchong n'abandonne qu'avec la vie. Léouché et Poutcha, autres généraux tartares, poursuivent la conquête du Hosi pendant que Outchou envahit le Hopé et Niyamoho le Kiangnan. Kao-tsong, forcé d'abdiquer en faveur de son fils, puis remis sur le trône par la faction Miao-fou, fuit devant l'invasion tartare de Yang-tchéou à Hang-tchéien, à Kien-kang, à Ming-tchéou, d'où il s'embarque pour Ting-haï-hien en 1129. Oukimaï, roi des Kin, se voyant maître de l'empire, en donne le sud à Liéou-yu, qui établit sa cour à Taï-ming sous le nom de roi de Tsi. Cependant les succès des généraux chinois Tchang-sioun et Oukiai permettent à Kao-tsong de rentrer à Yuéi-tchéou, d'où il envoie pacifier le Koangsi (1131) et d'où l'année suivante il transporte sa cour à Lin-nyan, plus au centre de l'empire. Dans toutes les villes il fait graver sur la pierre d'utiles instructions pour les mandarins. De nouvelles victoires de Oukiaï et Han-chitong l'engagent à rentrer dans ses droits. Lieou-yu, qui vient d'occuper à Caï-foug-fou le trône des empereurs, est déclaré par lui coupable de rébellion et abandonné des Tartares

auxquels Yo-féi a su le rendre suspect. Le Honan et le Chensi, dont il est dépouillé, sont rendus à Kao-tsong (1137) à des conditions humiliantes, qui n'empêchent pas les Tartares de reprendre bientôt après les armes. Yo-féi les arrête un instant. Mais le ministre Tsin-hoéi, vendu aux ennemis, ordonne sa mort et fait signer à l'empereur une paix honteuse, qui met sa personne et son empire à la merci des Tartares. Par ce traité, l'empire des Song fut réduit aux provinces du Tché-kiang, du Hoaï, du Kiang-ton, du Hounan, du Houpé, du Kouang-ton, du Kuangsi, du Fou-kien, au pays de Chou, au seul fou de Siang-yang sur le chemin du sud-ouest, et aux seuls départements de Kiaï-tchéou, Tching-tchéou, Ho-tchéou et Foug-tchéou de la province du Chen-si. Il comptait en tout 185 villes du premier ordre et 703 *hien*. Tout le reste fut cédé aux Kin (1141). L'empereur fut distrait de tant de maux par le retour de l'impératrice, son épouse, et l'arrivée des restes de son père, que lui envoyèrent les Tartares. Les révolutions qui ensanglantèrent alors la Tartarie laissèrent à la Chine quelque repos. La guerre commencée par Ticounaï (1161) ayant fini à sa mort, Yen, le nouveau roi des Kin, proposa la paix à Kao-tsong. Avant qu'elle fût conclue, celui-ci abdiqua en faveur de Tchao-Ouéi, petit-fils de l'empereur Taï-tsou, qu'il avait adopté, et qui prit le nom de Hiao-tsong (1162). Il mourut en 1187, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Kao-tsong était dévoué aux intérêts de ses sujets; mais il eut le malheur de prêter l'oreille à l'intrigue. Likang et Tsong-tcé auraient couvert son règne de gloire; Ouang-Pé-yen, Hoang-sien et après eux Tsin-hoéi, qui prétendit imposer silence à l'histoire, l'ont couvert d'approbre aux yeux de la postérité. F.-X. T.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-taï-ti wang-mien-piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine); gr. in-8°. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, VIII. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, V. — D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, I. — Abel-Remusat, *Mélanges asiatiques*, I.

KAO-TSOU. *Voy.* HAN-KAO-TSOU.

KAO-TSOU (Principe sublime), empereur de la Chine, se nommait originairement Li-youan. Il fonda, en 618 de notre ère, la dynastie des Thang, et abdiqua en faveur de son fils Li-chi-min, en 626. Yang-ti, avant-dernier empereur des Tsouï, enorgueilli de ses succès militaires, avait rêvé la domination de l'Asie centrale; mais, pour entretenir ses armées, il avait arraché des bras à l'agriculture et surchargé le peuple d'impôts; puis, au lieu de réparer ces maux, il se livra sur la fin de sa vie au vin et aux femmes. Pour donner une idée du luxe et de la dépense que pouvait entraîner ce nouveau goût du monarque, nous rappellerons que le *Li-Ki* (Livre des Rites) accorde à l'empereur trois reines ou concubines du premier ordre, neuf du second, vingt-sept du troisième, quatre-vingt-un du quatrième; qu'on joigne à cela les servantes en nombre proportionné au rang de ces diverses reines, les musiciennes, comédiennes et autres filles à talents nécessaires pour amuser leurs loisirs, les eunuques pour les garder, et l'on verra que le palais impérial renfermait alors tout un peuple de femmes inutiles et désœuvrées. Pendant ce temps, les eunuques favoris gouvernaient; la corruption partie d'en haut se répandait de proche en proche; des mandarins infidèles achevaient de ruiner le peuple; les gouverneurs de province cherchaient à s'affranchir, et des bandes de voleurs, ramassis de malheureux et restes de milices inoccupées, désolaient l'empire sur tous les points.

Li-youan, d'abord fidèle aux Tsouï, battit plusieurs chefs de rebelles; mais, incité par les succès de son fils Li-chi-min, qui venait de s'emparer de Si-ngan-fou dans la province de Chen-si, il fit de cette ville le siége de son pouvoir, et prit le titre de prince de Thang et de lieutenant général de l'empire. Alors il déposa le luxurieux Yang-ti, mettant à sa place pour représentant nominal un de ses petits-fils, Koung-ti, dont bientôt après il exigea l'abdication. Koung-ti lui remit publiquement l'autorité suprême avec toutes les cérémonies officielles usitées en Chine.

Dans nos idées et selon la morale, ce commencement fut un crime; mais soit que Kao-tsou n'ait agi ainsi que pour sauver l'empire en l'arrachant à d'indignes maîtres, soit que, voyant son ambition satisfaite, il fût assez adroit pour dédaigner les cruautés inutiles, il laissa la vie au faible Koung-ti, ne voulant, disait-il, « fonder sa puissance que sur la justice et l'humanité ». Ce procédé lui gagna l'estime nationale; il n'eut depuis que des succès, et administra avec sagesse.

Quoique partisan de la doctrine de Lao-tseu (*voy.* ce nom), auquel, sur la foi d'une révélation qui le faisait descendant de ce philosophe, il érigea un temple magnifique sur la montagne Yang-kio (*des éclairs*), il obligea, sur l'avis de son premier ministre 100,000 moines bouddhistes et tao-ssé (de ceux sans doute qui n'avaient d'autre vocation que la paresse), à quitter la vie cénobitique et à se marier, afin d'alléger d'autant les charges publiques et de préparer une nouvelle population pour les armées. Il répara les maux de l'enseignement public, établissant ou restaurant des écoles dans toutes les villes, bourgs et villages. Il se rendit au collége impérial pour honorer en grande pompe la mémoire de Confucius, et ordonna aux grands d'envoyer leurs enfants à ce collége. Enfin, il diminua les impôts et donna une amnistie générale. En 619 les Thou-kiu (Turcs occidentaux), craignant ses armes, lui envoyèrent à Si-ngan-fou une députation pour lui offrir l'hommage, qu'il accepta. Cependant, quelques années plus tard, on voit leurs hordes faire irruption en Chine; mais le prince Li-chi-min les vainquit, et, les ayant rejetées au delà des frontières, leur chef ou *ko-*

han demanda et obtint en mariage une des filles de Kao-tsou, qui espérait par cette alliance prévenir la ligue si menaçante pour la Chine des Turcs du nord avec les Turcs d'occident.

Cependant Lo-yang, capitale de l'empire des Souï, tenait encore pour cette famille. Elle était défendue par un général ambitieux, qui se déclara lui-même empereur. Li-chi-min le vainquit et prit la ville. Il fit brûler le palais impérial à cause de sa magnificence, le considérant comme un souvenir honteux d'une dynastie qui avait écrasé le peuple pour satisfaire à ses passions et à sa vanité. Alliant les vertus domestiques aux talents de l'homme de guerre, il entra en triomphe à Si-ngan-fou, suivi des généraux vaincus, qui marchaient enchaînés à sa suite, se rendit à la salle des ancêtres pour leur faire hommage de ses conquêtes, puis alla se prosterner devant l'empereur, son père. Heureux d'avoir un tel fils, Kao-tsou résigna le pouvoir et lui remit l'empire. Mais auparavant, ayant considéré que l'état monastique est souvent un refuge pour la vertu et un sanctuaire pour l'étude, il révoqua pour l'avenir l'ordre qu'il avait donné relativement aux sectes de Fô et du Tao. Ch. LABARTHE.

Toung-kien kang-mou (Miroir universel de l'histoire de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*. — Pauthier, *Chine ancienne*, dans l'*Univers pittoresque*.

KAO-TSOU, empereur de Chine, fondateur de la dynastie des Héou-tsin, ou Tsin postérieurs, né en 891, mort le 6[e] mois de l'an 942. Il parvint à l'empire en 937, et épousa, la même année, la princesse Tsin-koue-tchang, fille de l'empereur Ming-tsoung, de la dynastie déchue des *Héou-tang* ou Tang postérieurs. Le commencement de ce règne avait été occupé par la guerre avec les Tartares. Les villes que Kao-tsou avait alors cédées aux Khitans secouèrent ce joug, et ne voulurent dépendre que de la couronne de Chine. Le roi des Tartares, s'étant saisi d'un des chefs de la rébellion, le fit mener devant lui; mais comme celui-ci manifesta avec fermeté le sentiment qu'il avait de l'honorabilité de sa conduite, il fut pardonné, traité avec honneur, et rendu à la liberté. La même année, l'empereur de Chine transporta la résidence impériale à Ta-liang, au sud des fleuves Kiang et Hoaï. Les principaux événements qui se développèrent dans la suite de ce règne furent la guerre contre le chef rebelle Fan-yen-kouang et la reprise des hostilités avec les Tartares. Kao-tsou mourut, dit-on, de chagrin de voir son autorité méconnue de ses voisins, désignant son fils Che-tchoung-jouï, encore en bas âge, pour lui succéder. Mais à peine l'empereur eut-il expiré, que Fou-tao, son ministre, ne jugeant point convenable de mettre, à la tête de l'empire en désordre, un tout jeune enfant, proclama Ché-tchounge-jouë, neveu du prince défunt, souverain de la Chine sous le titre de Tsi-wang. Le règne de Kao-tsou ne devait pas être heureux : une éclipse de mauvais augure, suivant le peuple, avait annoncé, l'année même où il montait sur le trône, qu'il ne s'y maintiendrait pas longtemps. L. DE R.

Toung kien-kang-mou (Hist. de la Chine). — *Hist. génér. de la Chine*, par le P. Mailla, tom. VII.

KAO-TSOU (*Liéou-tchi-youen*), empereur chinois, fondateur de la dynastie des Heou-han (Han postérieurs), la dix-septième du Céleste Empire, né en 895 de l'ère chrétienne, élu en 947 et mort à Ta-leang en 949. Originaire des Chato, Tartares au service de la Chine, il s'était distingué dans les armées des Tcin, et de simple officier était parvenu, par son mérite, aux premiers emplois militaires. Ché-king-tang, chef de la dynastie des Héou-tcin, à qui il avait sauvé la vie et frayé le chemin au trône, l'appela au ministère et lui conféra le titre de prince de Péping (939). Mais Tsi-ouang, son fils et son successeur, cédant aux intrigues de quelques courtisans jaloux du mérite de Liéou-tchi-yuen, l'écarta de l'administration, et pour l'éloigner de la cour l'envoya gouverner le Ho-tong. Cet exil fut l'origine de sa fortune. Se voyant en disgrâce, il travailla à se précautionner contre l'avenir, engagea dans ses intérêts les Tou-kouhoen et les petits États circonvoisins, leva des troupes et parvint à mettre cinquante mille hommes sur pied.

Pendant que les Tartares Khitans, enhardis par les concessions de Ché-king-tang, et irrités par les perfidies et les provocations imprudentes de King-yen-kouang, ministre favori de Tsi-ouang, recommençaient leurs courses dévastatrices dans toute la Chine, Liéou-tchi-youen, que l'empereur, entouré par l'ennemi, appelait à son secours, se tint à l'écart et refusa de se mêler à une guerre qu'il avait désapprouvée et dont il espérait recueillir les fruits. A la nouvelle de la prise de Ta-léang et de la captivité de l'empereur, il fortifia ses places frontières, les pourvut de bonnes garnisons, et tout en feignant de se soumettre au roi des Tartares, dont il reçut le bâton de bois simple, le plus insigne honneur que les souverains tartares puissent faire à leurs grands, il se préparait secrètement à venger la Chine du joug qui venait de lui être imposé.

Acclamé empereur (947) par son armée à Tcin-yang, il se fait reconnaître à la tête de ses troupes et proclamer dans toutes les provinces avec défense de payer aucun tribut aux Tartares. Il ordonne à tous les grands et officiers de la cour des Tcin de venir le joindre et aux gouverneurs de faire main basse sur tous les Tartares des départements. La retraite et la mort de Té-kouang, roi des Tartares, la conquête du Ho-nan, la prise de Tée-tchéou, la soumission de Li-tsong, de la famille impériale des Tang, et nommé empereur par Sao-han, gouverneur tartare de Ta-léang, achèvent le triomphe de Liéou-tchi-youen. A son arrivée sur le territoire de Ta-léang, il est proclamé empereur, et conduit à sa capitale par les grands de la famille

de Tcin. Il donna à sa dynastie le nom de Héou-han, et prit lui-même celui de Kao-tsou. Il fut bientôt reconnu dans tout l'empire, las du joug des Tartares. Tous les gouverneurs se soumirent presque sans résistance. Les Tartares Hoeiho étant venus demander secours contre les Tan-ghiang, il profita de cette occasion pour envoyer Ouang-King-Tsong avec quinze mille hommes pacifier le Koansi.

Kao-Tsou ne jouit pas longtemps de ses triomphes. Il mourut à la première lune de l'an 949, à l'âge de cinquante-quatre ans, après avoir recommandé à ses ministres l'un de ses trois fils, Liéou-tching-yéou, qui lui succéda sous le nom de Yn-ti. F.-X. Tessier.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. V, 1; VII, 385; Paris, 1778. — *Mémoire concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, t. III, 51; Paris, 1784. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-8°. — *Li-taï-ti wang-men-piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine); gr. in-8°.

KAO-TSOUNG, empereur de la Chine, fils du célèbre Taï-tsoung, arriva à l'empire en 650, et mourut en 683 de notre ère. Le règne de cet empereur offre peu d'événements remarquables. Kao-tsoung conçut de la passion pour une concubine de son père, nommée Wou, qu'il décora du titre de Thian-héou (*céleste reine*). Il se laissa gouverner par cette femme, et lui abandonna si bien le pouvoir qu'après sa mort elle eut l'audace et le crédit de faire déposer son fils Tchoung-soung, qui resta en exil jusqu'en 705, époque où il revint s'asseoir sur le trône impérial.

Kao-tsoung ne peut donc servir que d'époque, de repère historique pour enregistrer certains faits qui prouvent jusqu'à quel degré de puissance et d'influence la Chine était alors parvenue.

En 661, le gouvernement chinois, se considérant comme possédant la suzeraineté sur les royaumes voisins, fit une nouvelle division de l'Asie, partageant les pays occidentaux, la Perse comprise, en 8 *fou* (districts) et en 72 *tchéou* (sous-districts) qu'il regardait comme ses feudataires. Ce droit était si bien considéré comme établi que Kao-tsoung nomma roi de Perse le fils même d'Isdegerde, roi de ce pays. Après la mort de son père, ce jeune prince ayant été chassé de ses États et Kao-tsoung ne voulant pas risquer son armée en raison du trop grand éloignement de la Perse, fit prier le khalife d'intervenir. Ce dernier, distrait par d'autres soins, refusa; mais il envoya une ambassade à l'empereur chinois.

En 667, les cinq Indes ou les cinq royaumes alors existants dans les Indes étaient gouvernés par le roi de la partie orientale nommé Mo-lo-pa-ma. Voici les les noms de ces royaumes :

Royaume	occid.	—	Chi-lo-yi-to.
—	centr.	—	Ti-mo-si-na.
—	mérid.	—	Tchi-loukhi-palo.
—	sept.	—	Na-na.

Ainsi que le raconte le *Tsi-fou-youan-kouéi*, ils envoyèrent tous à la cour offrir des présents. On voit que les relations de féodalité, « l'investiture et l'hommage », n'ont pas pris leur origine chez les tribus germaniques.

Trois grandes guerres ont occupé ce règne : la guerre avec la Korée (*Kao-li*), qui entraîna la soumission entière de ce pays, partagé en cinq gouvernements, dont un général chinois fut nommé vice-roi; la guerre avec les Turcs, tant occidentaux (Thou-kiu) qu'orientaux, qui furent battus (dans cette guerre, un général chinois refusa de servir, et mourut de chagrin parce que deux Ko-han orientaux, ses prisonniers, furent exécutés contrairement aux termes de leur capitulation : exemple mémorable de loyauté dans la guerre, si toutefois ce n'est point là un conte); enfin la guerre avec le Thibet, qui fut malheureuse par la division et la différence de tactique des généraux chinois. Cependant, tel était encore le prestige de l'empire, que le roi du Thibet, malgré ses victoires, envoya en 672 le tribut à l'empereur Kao-tsoung.

Charles Labarthe.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*. — Pauthier, *Chine ancienne*.

KAO-YANG, roi de la nation des Ouéi orientaux (dans le Ho-nan), fondateur d'une dynastie. Son frère Kao-tching, ayant voulu se substituer au pouvoir du prince dont il était premier ministre, fut assassiné, comme traître, par un général prisonnier qu'il avait réduit à la condition d'esclave dans les cuisines. Dès que Kao-yang apprit cet événement, il marcha au palais à la tête de ses créatures, et força le prince, homme pacifique et qui ne se voyait pas soutenu par l'empereur, à abdiquer en sa faveur. A cette époque (549 de notre ère) l'empereur Wou-ti, fondateur des Liang, venait de mourir des suites de la maladie que les *ho-chang* (bonzes de Fo) lui avaient, dit-on, causée, et le Céleste Empire, déchiré par la guerre civile, était livré aux ambitieux. Aussi le faible Kian-wen-ti, qui souffrait que le rebelle Héou-king, prît le titre d'*empereur prince* (co-associé), reconnut Kao-yang, dans l'espérance de se l'attacher et pour qu'il ne s'unît pas au trop puissant Héou-king. Rassuré de ce côté, et pour couvrir ses États à l'avenir, Kao-yang fit construire une muraille de 900 li (90 lieues) d'étendue, à laquelle travaillèrent plus de deux millions d'hommes. Si l'Égypte religieuse et théocratique a ses pyramides, la Chine féodale a ses murailles, où se sont versées plus de sueurs encore. Pour pacifier son nouveau royaume et ôter tout prétexte aux commotions populaires, Kao-yang voulut accorder les deux religions militantes et réunir les moines (*tao-sé* et *ho-chang*) dans un seul ordre qu'il eût dirigé. Il ouvrit donc une assemblée dans laquelle les discussions théologiques tournèrent en calomnies et en injures. Secrètement adonné au bouddhisme, il profita de cet état de choses,

qui discrédita la secte attachée au parti national en Chine, pour ordonner aux tao-sée de se faire raser et de se convertir. Les moines résistèrent d'abord; mais le supplice des plus courageux força les autres à l'obéissance.

Les dernières années de son règne se passèrent à fomenter des discordes dans l'empire, afin de diviser les partis; et il réussit si bien dans cette politique qu'il ne pensa plus qu'à se livrer aux plaisirs. Sans réserve et sans dignité, il parcourait les rues, s'attablant avec le premier venu. Par ce singulier mélange de popularité et de tyrannie, il joignit, à la haine qu'inspirait son usurpation et sa cruauté, le mépris qu'il donnait pour sa personne. En vain s'efforçait-il de regagner par des largesses et des pompes calculées l'affection que son despotisme lui faisait perdre. On rapporte que son ministre l'ayant réprimandé dans un moment d'ivresse, il ordonna immédiatement son supplice; dégrisé et craignant les suites de cette action, il lui fit faire des obsèques magnifiques, et y assista en grande pompe; mais voyant la famille du défunt et le peuple qui pleuraient, le pénitent redevint furieux : il tira son sabre, et en frappa la femme du ministre. Maudit de ses sujets, il mourut en 1559, après un règne de dix ans, qui parut un siècle, et fit dire au peuple « que la douleur et la colère du tien (du ciel) sont bien lentes à s'écouler ».

Charles LABARTHE.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine). — Mailla et Grosier, *Histoire générale de la Chine.*

KAO-YAO, ministre de l'empereur Chun, mort en 2204 avant J.-C. Il était le sixième des sages qui illustrèrent le règne de Tchoan-hio, troisième empereur après Hoang-ti, et qui furent appelés *Pakaï* ou les huit. Après avoir servi avec distinction sous ce prince et sous Yao, son successeur, il fut chargé par Chun du ministère de la justice. Il établit cinq sortes de supplices pour punir les coupables suivant la grièveté de leurs crimes. Mais le peuple, instruit par lui des *cinq devoirs capitaux* de l'homme, fut si fidèle à les observer, que Kao-yao n'eut guère occasion d'appliquer son code pénal. Chef des ministres sous Chun et Yu, il refusa deux fois l'offre qu'on lui fit du trône, aimant mieux le servir que de l'occuper. Il mourut dans une extrême vieillesse, en 2204, au moment où l'empereur Yu, sentant sa fin approcher, songeait à le nommer son successeur. F. X. T.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de Chine); in-4°. — Mailla, *Histoire générale de la Chine.* — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking.

KAO-YUEN, roi de Corée, monte sur le trône en 597 :, fils de Kao-tang, il hérita de sa couronne et de ses desseins. L'empereur Ouen-ti, pour faire acte de suzeraineté, confirma son élection, et le créa prince de Leao-tong. Kao-yuen, méprisant la nomination de l'empereur, vint avec les Tartares Moho attaquer le Leao-si, d'où il fut repoussé en 598. Outré de tant d'audace, Ouen-ti dirigea contre la Corée une expédition qui échoua complétement. Elle suffit cependant pour effrayer Kao-Yuen et lui faire proposer une soumission que l'empereur accepta.

F.-X. TESSIER.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, V, 492. — *Toung-kien-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine), in-4°. — *Li-tái-ti wang men piao* (Chronologie des empereurs de la Chine); gr. in-8°.

***KAPNIST** (*Vasili-Vasiliévitch*), poëte russe, né en 1758, mort en 1824. Il est auteur d'une comédie intitulée *La Chicane* (*Iabeda*, 1799), d'une tragédie (l'*Antigone*, 1815) et de différentes pièces lyriques, imprimées à Pétersbourg en 1806. Le prince Élim Metcherski en a traduit une chanson dont une strophe peint parfaitement le genre de Kapnist :

Pour moi (dit le poëte), je n'irai pas me plaindre
De n'être point un grand seigneur;
Que d'autres grimpent, sans la craindre,
A la cime où pend le bonheur.
J'aime mon sort, qui me convie
A suivre un chemin abrité.
Loin des grandeurs, loin de l'envie,
Je chanterai toute ma vie
Le bonheur de la pauvreté.

P^ce A. G—N.

Les Poëtes russes, par le prince E. Metcherski. — Gretch, *Opit istorii rouskoi Literatouri.*

KARA. *Voy.* CARA.

KARAÏSKAKIS (*Georges*), un des chefs de l'insurrection grecque, mort dans un combat livré au commencement de mai 1827, sur la route conduisant du Pirée à Athènes. Il appartenait à une famille souliote, et s'était trouvé en rapport, en 1807, avec Capo d'Istrias, alors que celui-ci était attaché à l'administration des îles Ioniennes. Lorsque la Grèce se décida à secouer le joug des Turcs, il fut un des premiers à répondre à l'appel du pays. Armatole d'Agrapha, dans l'ouest de la Grèce, il s'efforça, en 1823, avec Marc Botzaris, de défendre Missolonghi contre les Turcs. En 1824 il soutint le gouvernement national contre le parti militaire. L'année suivante, il revint dans l'ouest de la Grèce, et, malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de sauver Missolonghi, attaquée par les Turcs et les Égyptiens réunis. En mai 1826, il combattit énergiquement à Nauplie le parti anglais, dont Maurocordato était le chef. Karaïskakis fit décider qu'on rejetterait toute ouverture de négociations avec la Porte qui n'auraient pas pour base la reconnaissance de l'indépendance de la Grèce, et que jusque-là on persisterait à soutenir la lutte. Il fit déclarer ensuite que ce serait à un Grec que l'on remettrait la direction des affaires du pays, et le comte Jean Capo d'Istrias fut élu président de la Grèce au congrès tenu à Trézène, en avril 1827. Appelé au commandement supérieur de la Roumélie, où la guerre se borna à peu près au siége de l'acropole d'Athènes, défendue par les Grecs sous les ordres de Gouras, Karaïskakis fit tout pour empêcher les troupes d'Ibrahim-Pacha de s'em-

parer de cette place, et il trouva une mort glorieuse dans cette lutte. Un mois plus tard la garnison grecque de l'acropole en fut réduite à capituler. Un monument à sa mémoire et à celle des autres chefs morts comme lui pendant la guerre de l'indépendance a été élevé, en 1835, à l'endroit où il perdit la vie.

Son fils, *Spiridion* KARAÏSKAKIS, né à Munich, lieutenant d'infanterie dans l'armée hellène, a été un des chefs des insurgés grecs dans la Rouméliе en 1854. La révolte éclata à Radovitzi, à l'occasion d'un impôt. Les insurgés s'emparèrent d'Arta, mais la citadelle de cette ville résista. L'insurrection, bientôt cernée de toutes parts, ne tarda pas à se débander; Bessim-Pacha reprit plusieurs points occupés par la révolte, et lorsque, le 9 mars, 3,000 Turcs du nizam débarquèrent à Prevesa, le reste des rebelles se dispersa dans la montagne. J. V.

Conversations-Lexikon. — J. Laprade, *Courte Biographie par ordre alphabétique de tous les Généraux, Ministres, Ambassadeurs, etc., étrangers qui ont figuré jusqu'à ce jour dans les affaires d'Orient;* dans l'*Illustration*, n° 628.

*KARAJAN (*Théodore-Georges*), philologue allemand, né à Vienne, le 22 janvier 1810. Après avoir occupé divers emplois à la chancellerie du ministère de la guerre et aux archives du ministère des finances, il obtint en 1841 une place à la Bibliothèque impériale de Vienne. Nommé en 1848 membre du parlement de Francfort, il y fit partie du centre droit. En 1850 il fut appelé comme professeur de littérature allemande à l'université de Vienne; mais il donna peu de temps après sa démission, et il vit maintenant à Vienne en simple particulier. Membre de l'académie de cette ville depuis 1848, il en fut nommé vice-président en 1851. On a de lui : *Frühlingsgabe für Freunde älterer Literatur* (Présents destinés aux Amateurs de l'Ancienne Littérature); Vienne, 1839, in-8° : recueil de pièces de poésie écrites en Allemagne au moyen âge, nouvelle édition; Leipzig, 1842, sous le titre de : *Schatzgræber;* — *Deutsche Sprachdeukmale des* 12 *Jahrhunderts* (Monuments de la Langue Allemande du Douzième Siècle); Vienne, 1846; — *Mittel hochdeutsche Grammatik* (Grammaire du Haut Allemand moyen); Vienne, 1850; — *Zur Geschichte des Concils von Lyon von* 1245 (Documents pour servir à l'Histoire du Concile de Lyon de 1245); Vienne, 1851, in-fol.; — *Ueber zwei Gedichte Walters von der Vogelweide* (Sur deux Poëmes de Walter von der Vogelweide); Vienne, 1851, in-8°; — *Zwei deutsche Sprachdenkmale aus der Heidenzeit* (Deux Monuments de la Langue Allemande du temps du Paganisme); Vienne, 1858. Karajan a aussi donné l'édition de plusieurs textes allemands du moyen âge, parmi lesquels nous citerons : *Von den sieben Schläfern;* Heidelberg, 1839, in-8°; — *Seifried Helbings Gedichte;* Leipzig, 1844; — *Das Buch von den Wienern;* Vienne, 1843 : ouvrage de Michel Behaim, ainsi que le suivant : *Zehn Gedichte zur Geschichte Œstreichs und Ungarns;* Leipzig, 1849. On a encore de Karajan plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne. E. G.

Conv.-Lex.

*KARAJICH (*Vuk-Stéphanovich*), littérateur slave, né le 26 octobre 1787, à Trshich, village de la Servie turque. Comme la plupart de ses compatriotes, il n'avait point de nom de famille; on l'appela d'abord *Vuk* Stephanovich ou Wolf, fils d'Étienne; par la suite, il reçut d'un district où ses parents avaient quelque bien le surnom de Karajich, sous lequel il s'est fait connaître. Son éducation fut commencée à l'école établie à Carlowitz pour les dissidents de l'Église grecque; plus tard, se trouvant à Vienne, il la compléta lui-même, et s'adonna d'autant plus vivement aux études littéraires que la faiblesse et la difformité de son corps le rendaient peu propre aux travaux manuels. Durant la longue et sanglante insurrection des Serbes contre la Turquie, il servait de secrétaire à plusieurs chefs, dont quelques-uns ne savaient ni lire ni écrire, et il fut employé en la même qualité par le sénat de Belgrade ainsi que par le prince Kara-Georges jusqu'à sa défaite (1813). Il fut alors contraint de chercher un refuge en Autriche, et, d'après le conseil du savant Kopitar, il se mit à rassembler les matériaux d'une anthologie slave. A cette époque, ce genre de poésie, qui avait mérité les éloges de Herder et de Gœthe, était à peine connu; aussi l'apparition du recueil de M. Karajich, qui en tira les éléments de la Bosnie, de la Servie et du Montenegro, donna-t-elle lieu à un enthousiasme exagéré. Depuis Homère, disait-on, il n'avait rien paru de semblable. Et pourtant la plupart des légendes reproduites étaient d'origine récente; il y en avait qui célébraient les exploits de Kara-Georges, et beaucoup étaient l'œuvre d'un aveugle nommé Philippe, à qui un chef rebelle, pour payer un chant de victoire, avait donné un jour son cheval blanc. Désormais toute la vie de M. Karajich fut consacrée à faire aimer et connaître son pays. Dans ses nombreux écrits, il s'efforça de substituer, dans la composition littéraire, la langue parlée à ce patois de convention qu'on appelle *slave d'église*, reprenant en cela, avec plus d'autorité, les efforts tentés par Dosithée Obradovich. Il est à regretter seulement qu'il se soit servi d'un système particulier d'orthographe, basé en grande partie sur l'alphabet russe, et qui rend l'interprétation plus difficile. Ce savant réside tantôt en Servie, tantôt en Allemagne, sa patrie adoptive; il fait partie des Académies de Vienne, Gœttingue, Berlin, Pétersbourg, etc., et reçoit, pour ses travaux passés, une pension du gouvernement russe.

Les principaux ouvrages de M. Karajich sont : *Narodne Srpske Pjesme* (Chants populaires de la Servie); Vienne, 1814-1815, 2 vol.; 2[e] édit., Vienne et Leipzig, 1823-1833, 4 vol.; la 3[e] édit.,

Vienne, 1841-1846, est encore plus complète. Ce recueil n'a jamais été traduit entièrement à l'étranger; il en existe des versions partielles en allemand par M[lle] Thérèse de Jacobs, Gerhard, Kapper et autres, et en anglais par sir John Bowring, sous ce titre : *Servian popular Poetry;* 1827, in-12 ; — *Grammaire serbe*, trad. par Jacob Grimm; — *Dictionnaire Serbe et Allemand*, 1818; 2ᵉ édit., 1852; — *Danitza* (L'Aurore); Vienne et Bude, 1826-1834 : annuaire littéraire; — *Vie du prince Milosch;* — *Les Proverbes slaves*, 2ᵉ édit.; Vienne, 1849; — *Montenegro und die Montenegriner* (Le Monténégro et les Monténégrins); — une traduction serbe du *Nouveau Testament;* Vienne, 1847, faite d'après l'ancienne version slave, encore en usage dans la liturgie russe; — *Contes populaires de la Servie;* Vienne, 1853, trad. en allemand par la fille de l'auteur, Wilhelmine Karajich. Paul Louisy.

Jungmann, *History of Bohemian Literature*. — *English Cyclopædia (Biogr.)*. — J. Bowring, *Servian Poetry*. — Pierer, *Universal-Lexikon*.

KARAMZIN (*Nicolas-Mikhailowitch*), célèbre historien russe, naquit dans le gouvernement d'Orenbourg (et non dans celui de Simbirsk, comme le veulent la plupart de ses biographes), le 1ᵉʳ décembre 1765, et mourut à Saint-Pétersbourg, le 22 mai 1826. Il fut élevé dans une pension à Moscou, et entra dans le régiment de Préobrajenski en 1782. Il n'y servit que deux ans; la mort de son père l'appela en 1784 à Simbirsk, et l'amitié l'attira bientôt à Moscou; c'est là que sa véritable vocation se révéla dans le commerce de Dmitrief, de Novikof (*voy.* ces noms), de tout ce que la vieille capitale renfermait alors d'intelligences d'élite. Ainsi que la plupart de ses compatriotes, Karamzin n'avait pas fait de solides études; il sentit cette lacune, et essaya de la combler par une lecture assidue et par des voyages multipliés. Il consacra deux ans à visiter l'Allemagne, la France et l'Angleterre; les observations qu'il en rapporta témoignent que ce temps ne fut pas perdu pour lui. Son premier soin, à son retour à Moscou, fut d'y créer un journal, qu'il appela *Le Journal de Moscou* (1792). Le premier, il osa y écrire le russe comme on le parle, en extirper les locutions surannées et germaniques, choisir le sujet de ses *Nouvelles* dans la vie réelle et non fantastique, initier, en un mot, la société à la littérature russe. C'est à lui que revient la gloire d'avoir été le classique réformateur de sa langue. Bientôt ce journal ne suffit pas à son activité. Il fonda en 1794 une revue, l'*Aglaé*, en 1797, avec le concours de Derjavin, un *Almanach Poétique*, dans lequel il inséra des vers qui, moins éclatants que sa prose, sont toutefois d'un beau souffle. En 1798, il publia un *Panthéon de la Littérature étrangère;* — en 1801, un *Éloge historique de Catherine II*, et coopéra, les années suivantes, à la rédaction du *Messager de l'Europe*, le meilleur recueil de ce temps. Ces méritantes productions de Karamzin, qu'il a intitulées *Mes Bagatelles* (*Moï Bezdiélki*), ne forment pas moins aujourd'hui de douze vol. in-8°, dont neuf ne sont à la vérité que des traductions; car il a transporté en russe *Les Contes de Marmontel*, et même, assez inutilement, ceux de *Mme de Genlis*. Ce n'est qu'après s'être exercé dans différents genres qu'il entreprit le travail dans lequel il a particulièrement excellé, et qui lui a acquis les plus grands droits à la reconnaissance nationale, à savoir son *Histoire de l'Empire de Russie*. Il employa douze ans à en composer les huit premiers volumes. Lorsqu'il les présenta, en 1815, à l'empereur Alexandre, dont on connaît les nobles aspirations, ce monarque le nomma conseiller d'État, l'orna d'un crachat, car les uniformes russes ne s'en passent encore que difficilement, et voulut qu'il habitât désormais l'hiver le palais de la Tauride, l'été Tzarskoé-sélo, où il se plaisait à s'entretenir journellement avec lui dans ce qu'il appelait *son cabinet vert*, c'est-à-dire l'allée la plus touffue et la plus solitaire de son Versailles. Depuis cette époque, Karamzin ne traça plus une page, quelqu'indépendante qu'elle fût, sans la communiquer à son auguste maître. La fin prématurée, presque mystérieuse, de son bienfaiteur arrêta sa plume; cette mort fit une impression si profonde sur son âme, qui ne s'était pourtant pas prostituée à la faveur, qu'elle abrégea ses jours, consumés par des veilles trop prolongées, singulièrement assombris par l'évanouissement des rêves de liberté et de grandeur morale pour sa patrie que son souverain autorisait lui-même à concevoir. L'empereur Nicolas fut jaloux de continuer à l'illustre historiographe les bontés qu'avait eues pour lui son prédécesseur; il mit à sa disposition une frégate pour le transporter sous un ciel plus doux que celui de Pétersbourg; mais Karamzin n'eut plus la force d'en profiter, et s'éteignit, le 22 mai 1826, avec cette résignation particulière à la race slave, qui nuit peut-être à son progrès social, mais lui imprime assurément un cachet de véritable grandeur : si le Russe ne sait pas encore vivre, comme on s'est plu à le dire, il faut au moins reconnaître qu'il sait mourir. Esprit supérieur et bel esprit, on peut ajouter encore que Karamzin avait une physionomie qui dévoilait ce qu'il était, une vaste intelligence.

L'*Histoire de l'Empire de Russie* de Karamzin forme douze vol. in-8°; elle s'arrête malheureusement à l'année 1611, à une de ses plus intéressantes périodes. Elle a été traduite en allemand, en anglais, en italien, voire même en chinois. La traduction française, commencée par MM. Saint-Thomas et Jauffret, terminée par M. le comte Pierre Divow, Paris, 11 vol. in-8°, 1819-1826, quoique ne contenant pas toutes les savantes *Notes* de l'auteur, mériterait d'être rééditée; elle ne se rencontre plus facilement dans le commerce.

Tous les étrangers qui ont eu l'*Histoire* de Karamzin entre les mains en ont parlé avec une estime qui n'est pas sans mélange de surprise. En effet, exécutée avec une telle érudition que son *Index* compte un demi-million d'articles, elle est aussi remarquable par son style (dont la force n'arrive jamais à l'abus) que par son impartialité et sa pénétration; ce n'est que quand Karamzin trouve sur son chemin l'Église catholique, et il l'y trouve plus d'une fois, qu'il devient obscur et confus et n'est plus égal à lui-même; mais ce que la vérité l'oblige parfois de convenir sur cette matière délicate n'en est que plus précieux à recueillir et plus important à constater.

La ville de Simbirsk lui a érigé un monument en 1845. Mais ce qui vaudrait peut-être mieux encore pour la gloire de l'historien, serait l'achèvement du monument qu'il a lui-même élevé à sa patrie par son *Histoire de l'Empire de Russie*, chef-d'œuvre de goût et de science.

P[ce] A. Galitzin.

Istoritchiskoe pokhvalnoe slovo Karamzinou Pogodina. — *Perepiska Gogolia.* — *Rousskaia Khrestomatia Galakhova.* — Bantich-Kamenski, *Slovar dostopamiatnikh lioudei rousskoi zemli.* — *L'Abeille du Nord* de 1826. — Le *Journal des Débats* du 24 juin 1826. — *Moskvitianin*, 1842. — Schnitzler, *Histoire intime de la Russie*, t. II. — Daunou, *Journal des Savants*, novembre 1819, mai 1820. — Depping, *Revue Encyclopédique*, t. VI. — *British and foreign Review*, n° V, septembre 1828.

KARCHUCKAÏ, général d'Abas le Grand, septième roi de la dynastie des Sofys, vivait au commencement du dix-septième siècle. Abbas, ayant résolu la mort de son fils Sési-Mirza, chargea *Karchuckaï* de l'exécution. Il refusa d'accomplir cet ordre sanguinaire et fut exilé en 1613. En 1628, revenu de l'exil, il arrêta et mit en déroute complète une armée de 50,000 Ottomans que le sultan Amurat IV envoyait reprendre Bagdad. Apprenant cette victoire, Abbas sortit de Bagdad, vint au-devant du vainqueur, mit pied à terre, et lui dit en l'embrassant : « Mon « cher Aga, je viens par ton moyen d'obtenir « une victoire si belle, que je ne pouvais pas la « demander à Dieu plus grande. Viens, mets-toi « sur mon cheval, il faut que je te serve de va- « let de pied. » Karchuckaï dut obéir. Il monta sur le cheval du roi, qui le suivit à pied, sept pas seulement, avec toute sa cour. F.-X. T.

Malcolm, *Histoire de Perse.* — *Annal. Orient.*, partie II.

KARLSTADT, célèbre réformateur allemand, dont le véritable nom est *Andreas Bodenstein*, né à Karlstadt, en Franconie, vers 1483, mort à Bâle, le 24 décembre 1541. Après avoir parcouru les principaux pays de l'Europe et séjourné pendant quelque temps à Rome, où il étudia la théologie, il se fixa à Wittemberg. Professeur à l'université de cette ville, si célèbre dans l'histoire de la réforme, ce fut de lui que Luther reçut le grade de docteur en théologie. En 1519, Karlstadt prit part à la fameuse discussion religieuse de Leipzig, et soutint contre le docteur Eck la doctrine de saint Augustin sur la grâce. Désigné nominativement comme partisan de Luther dans la bulle d'excommunication lancée contre ce dernier en 1520, Karlstadt fut le premier à appeler de la décision du pape à un concile général. Plus tard il donna de nouveaux gages à la réforme en publiant plusieurs opuscules très-violents, dans lesquels il se prononça contre le culte des images, contre la confession auriculaire et contre le célibat des prêtres. Tous ces écrits sont signés A. B. C. D; et c'est pour cela que Mélanchthon, en parlant de lui dans son *Epistola ad Camerar.*, le désigne sous le nom d'*Alphabeta*. Pendant le séjour de Luther à la Wartbourg, Karlstadt se laissa entraîner si loin dans ses discussions contre les doctrines de l'Église catholique, que Luther se vit forcé à se déclarer contre lui. Karlstadt se tint alors tranquille pendant deux ans; mais en 1524 il se rendit à Orlamunde, se fit nommer pasteur de cette ville, et excita des désordres tels que l'électeur de Saxe, Frédéric, craignant pour la tranquillité publique, lui donna l'ordre de sortir de ses États. Avant cette époque déjà Karlstadt, qui était entré en relation avec les briseurs d'images de Zwickau, les séditieux de Muhlhausen et même avec Thomas Muntzer, avait soutenu à Iéna une vive discussion contre Luther, dans laquelle il avait soutenu que le corps du Christ n'est pas présent dans la Cène. Chassé de la Saxe, Karlstadt se rendit en Suisse, où Zwingli se déclara pour lui. Telle fut l'origine des disputes entre les théologiens suisses et ceux de Wittemberg, disputes qui amenèrent la séparation de l'Église réformée et de l'Église luthérienne. En 1525, lors de la guerre des paysans de Franconie, Karlstadt se rendit à Rotenbourg. Soupçonné d'avoir trempé dans la révolte, il fut poursuivi, et vécut pendant quelque temps sans asile et dans la plus profonde misère. Il écrivit une brochure pour prouver son innocence, et l'envoya à Luther, qui, malgré ce qui s'était passé entre lui et Karlstadt, fit imprimer la défense de son ancien adversaire, et lui obtint même la permission de rentrer en Saxe. Karlstadt passa alors trois ans à Kemberg, s'occupant d'agriculture et de commerce. Au bout de ce temps, fatigué d'un genre de vie qui convenait si peu à ses goûts, il se lia avec les fanatiques Schwenkfeld et Krawtwald, et publia quelques écrits dans lesquels il attaqua de nouveau Luther. Craignant les suites de ses imprudentes agressions, il se sauva en Frise, et se rendit de là en Suisse, où Zwingli lui procura d'abord une place de diacre à l'église de Zurich et plus tard celle de pasteur de la commune d'Altstetten. Après la bataille de Cappel, Karlstadt revint à Zurich, où ses prédications eurent un grand succès. En 1534 enfin, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Pierre de Bâle, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses principaux écrits sont : *Von christlicher Heiligkeit* (De la Sainteté chré-

tienne); Wittemberg, 1520, in-4°; — *Von der hoechsten Tugend der Gelassenheit* (De la longanimité considérée comme la plus grande des vertus); 1522, in-4°; — *De utraque Specie Cœnæ, de iis qui sacra cœna utuntur, de abusu panis et calicis Domini;* 1524, in-4°; — *De Efficacia Indulgentiarum;* — *De Pontifice romano;* — *De Canonicis Scripturis;* Wittemberg, 1520, in-4°; — *Epistola ad Levinum ab Emden Confutatio ad epistolam defensivam Eccii: de Cœlibatu, Monachatu et Viduitate;* Wittemberg, 1521, in-4°; — *Vom Priesterthum und Opfer Christi* (De la Prêtrise et du Sacrifice du Christ); Iéna, 1525, in-4°; — *Abthuung derer Bilder, und dass kein Bettler unter Christen seyn solle* (De l'Abolition du Culte des Images, et de ce qu'il ne devrait pas y avoir des mendiants parmi les chrétiens); Wittemberg, 1522, in-4°; — *Homilien ueber den Propheten Malachiam* (Homélies sur le prophète Malachie); 1522, in-4°; — *Auslegung der Worte: Dasi st mein Leib.* (Explication des paroles : Ceci est mon corps); 1525, in-4°; — *Explicationes super Augustini librum de Spiritu et Litera;* Wittemberg, 1518.

R. L—u.

Sleidanus, *De Statu Religionis.* — Seckendorf, *Historia Lutheri*, I, § III; Scultetus, *Annal. Evang.*, p. I. — Adam, *Vitæ Theolog.* — Hottinger, *Schweizer Kirchengeschichte.* — Mayer, *Dissertatio de Carlostadio adversus Arnoldum;* Lenzius, *Series Professorum Wittemb. natione Francorum.* — Zedler, *Universal-Lexikon*, article *Bodenstein.* — J. L. Moshem, *Institutiones Histor. Ecclesias. Sæc. XVI.* — D. Gerdes, *Florilegium librorum variorum.* — D. Clément, *Bibliothèque curieuse.* — J.-C. Fuesli, *Andreas Bodenstein, sanst Carlstadt genannt, Lebensgeschichte der Erlæuterung der Reformations, auch Kirchen und Gelehrten Historie;* Francfort et Leipzig, 1776.

* **KARMARSCH** (*Charles*), technologiste allemand, est né en 1803, à Vienne en Autriche. Il fit ses études dans sa ville natale, enseigna depuis 1819 jusqu'en 1823 la technologie à l'Institut Polytechnique, et fut, en 1830, appelé à Hanovre pour y fonder une école polytechnique. Cet établissement fut ouvert dès l'année suivante, et Karmarsch en devint le premier directeur. Depuis 1834 il est membre de l'Institut des Arts et Métiers de Hanovre et rédacteur de la revue publiée par cette société savante, sous le titre de : *Mittheilungen des Gewerbvereins fuer der Koenigreich Hanover* (Comptes-rendus de la Société des Arts et Métiers du royaume de Hanovre). M. Karmarsch est l'inventeur d'une machine à graver qui sert à copier des médailles et d'autres reliefs semblables. Ses principaux travaux sont : — *Einleitung in die mechanischen Lehren der Technologie* (Introduction aux principes mécaniques de la technologie); Vienne, 1825, 2 vol.; — *Grundriss der mechanischen Technologie* (Éléments de technologie mécanique); Hanovre, 1837-1839, 2 vol.; 2e édit., 1851. Ce travail a été très-favorablement accueilli; — *Technisches Woerterbuch* (Dictionnaire Technologique); Prague, 2e édition, 1853 : ouvrage auquel Heeren a collaboré. On a enfin de Karmarsch un grand nombre d'articles dans la *Technologische Encyklopædie* de Prechtl, dans les *Jahrbücher des polytechnischen Instituts* (Annales de l'Institut Polytechnique), dans le *Polytechnisches Journal* de Dingler et dans d'autres revues et recueils scientifiques. Depuis 1844 jusqu'en 1846 il rédigea en commun avec Volz les *Polytechnischen Mittheilungen* (Comptes-rendus Polytechniques); Tubingue, 1844-1846, 3 vol.

R. L.

KARMATH, *Voy.* CARMATH.

Conv.-Lex.

KARNKOWSKI (*Stanislas*), prélat polonais, né en 1525, mort le 8 juin 1603, à Lowicz. Il fut d'abord curé à Cracovie, et devint, en 1563, évêque de Wladislaw; il se signala dans ce diocèse par le zèle qu'il mit à restaurer la discipline ecclésiastique ainsi que par la publication d'utiles règlements synodaux. La postérité mâle des Jagellons s'étant éteinte en la personne de Sigismond II (1572), il profita de l'interrègne pour dresser ce fameux formulaire dit *Paix des Dissidents*, par lequel une protection égale était garantie à toutes les opinions religieuses dissidentes; cet acte important, qui ouvrait en Pologne l'ère de la liberté de conscience, reçut l'adhésion de la noblesse; mais l'évêque de Cracovie, Krasinski, fut le seul des dignitaires de l'Église catholique qui consentît à y souscrire (1573). D'accord avec le grand-maréchal Firley, Karnkowski prit soin de faire insérer dans le règlement des *Pacta conventa* que le futur roi s'engagerait à maintenir la tolérance religieuse. Bientôt après, lors du couronnement de Henri de Valois, il fut chargé de le complimenter, ce dont il s'acquitta dans une harangue française conçue avec l'ampleur du panégyrique de Pline le jeune à Trajan. La brusque fin de ce règne lui donna occasion de se jeter dans les intrigues d'où sortit l'élection d'Étienne Batory. Opposé d'abord à ce dernier, qu'il soupçonnait de pencher vers les doctrines de Luther, il se rapprocha du primat Uchanski et des évêques, et soutint vivement la candidature des princes de la maison d'Autriche, fils et frère de l'empereur Maximilien II. Peu à peu il se laissa gagner au parti du duc de Transylvanie, reçut de lui la déclaration solennelle de ne point abandonner la foi romaine, et le couronna ainsi qu'Anne Jagellon, sa fiancée. Malgré ses services, il brigua inutilement l'évêché de Cracovie et la coadjutorerie de Gnèzne. Cependant, à la mort d'Uchanski (1581), il devint archevêque-primat, sur l'expresse recommandation du roi. Dès qu'il fut placé à la tête du clergé polonais, il s'efforça de contrebalancer l'influence toujours croissante des sectes dissidentes, en convoquant un synode, en prêchant lui-même de paroisse en paroisse et en travaillant à l'instruction des fidèles. Aussi, à la mort de Batory (1586), le vit-on former, avec les

Zborowski, un parti puissant qui se déclara en faveur de l'Autriche. La lutte dura six mois, pendant lesquels le primat refusa d'introduire dans les nouveaux *Pacta conventa* la paix des dissidents; elle se termina, comme on devait s'y attendre, par la défection de ce dernier, qui, le 18 août 1587, proclama Sigismond III. Après s'être fait le champion des cosaques opprimés par les Zamoyski, il employa les dernières années de sa vie à la fusion des Églises grecque et latine, œuvre difficile, commencée en décembre 1594, au synode de Brzesc, d'après les principes posés par le concile de Florence. Indépendamment de son rôle politique, Karnkowski, prélat d'un caractère tolérant et d'une vaste érudition, a une grande importance comme historien. Il a publié : *De Jure provinciali terrarum civitatumque Russiæ;* Cracovie, 1574, in-4°; — *Harangue publique de bienvenue au roy Henry de Valois, roy esleu des Polonnes, prononcée par saint Czarnkowski* (en français); Paris, 1574, in-8°; — *Historia interregni post discessum e Polonia Henrici Andegavensis ;* — *Epistolæ familiares illustrium virorum in III libros digestæ;* Cracovie, 1578, in-4° : recueil qui a trait aux événements de 1565 à 1577; — *Constitutiones synodorum ecclesiæ Gneznensis;* ibid., 1579, in-4°; — *Constitutiones synodales diœcesanæ cum catechesi;* Prague, 1590, in-4°; — *De modo et ordine electionis novi regis apud Varsoviam habitæ* 1573; Cologne, 1589, in-fol.; — *Sermones ad parochos*, etc. Paul Louisy.

Starovolsk, *Centum Elogia illustrium Poloniæ Scriptorum.* — *Diarium Biographicum.* — Forster, *La Pologne,* dans l'*Univers pittoresque.*

***KAROLI** (*Jasper* ou *Gaspard*), érudit hongrois du seizième siècle. Philosophe, théologien et linguiste estimé parmi les calvinistes, dont il avait embrassé les principes, il fut le premier Hongrois qui entreprit de traduire sur l'hébreu la Bible en langue vulgaire. Le jésuite Kaldi donna plus tard un travail semblable, mais avec moins d'autorité. La version hongroise de Karoli parut en 1608, à Hanovre, in-4°, puis à Francfort, in-8° Cette dernière édition fut faite par les soins d'Albert Monar, qui se chargea aussi de la revoir et de la corriger. Ainsi améliorée, la Bible de Karoli eut plusieurs réimpressions, entre autres celles d'Oppenheim, 1612, in-8°, et de Nuremberg, 1704, in-4°.

P. L—y.

David Czuittingezius, *Specimen Hungariæ Litteratæ.* — Lelong, *Biblioth. Sacrée.* — Brunet, *Man. du Libraire.*

***KARPINSKI** (*Hyacinthe*), théologien russe, né en Ukraine, en 1721, mort à Moscou, le 29 novembre 1798. Après avoir fait ses études à l'académie de Kief, il se fit moine à Kharkof, en 1744, fut archimandrite dans différents couvents, et termina sa carrière dans celui de Novospaskoï de Moscou. On a de lui : des sermons (en russe), Pétersbourg, 1782; — *Regulæ sive Constitutiones Ecclesiasticæ in sancta orthodoxa Rossorum Ecclesia concinnatæ,* ouvrage conservé en manuscrit à l'Académie de Saint-Alexandre de Pétersbourg; — *Statutum Canonicum Petri Magni, vulgo Regulamentum, in sancta orthodoxa Russorum Ecclesia præscriptum et auctum, nunc tandem ex Rossica lingua in Latinam transfusum ac impressum, auspiciis impensisque serenissimi principis Gregorii Alexandridis Potemkini; Petropoli*, 1785, in-4° : ouvrage excessivement rare et curieux. Pierre Ier y explique les motifs qui l'ont déterminé à réformer l'Église russe; — *Compendium orthodoxæ theologicæ Doctrinæ;* Leipzig, 1786, et Moscou, 1790. P^ce^ A. G—n.

De l'Enseignement de la Theologie dans l'Église russe, par le P. Gagarin.

KARPINSKI (*François*), poëte polonais, né vers 1760 dans le palatinat de Brzesc-Litewski, mort le 11 septembre 1823 dans celui de Lublin. Adonné dès sa jeunesse au culte de la poésie, il s'est fait dans son pays une certaine réputation par ses pastorales et ses paraphrases de la *Bible.* Bien accueilli dans la maison des princes Czartoryski à Pulawy, il refusa des emplois honorables afin de garder son indépendance, et passa la plus grande partie de sa vie à sa campagne de Karpinczyn, que le roi Stanislas-Auguste lui avait donnée. On a de lui : *Judith,* tragédie; — *Le Cens*, comédie; — *Alces*, opéra; — des traductions, en prose et en vers, du poëme des *Jardins* de Delille, des *Psaumes* de David et d'une partie des *Œuvres* de Plutarque. Ses *Œuvres* ont paru à Varsovie, 1806, 4 vol. in-8°; à Breslau, 1826, et à Varsovie, 1828. K.

Rabbe, *Biogr. univ. des Contemp.*

***KARR** (*Jean-Baptiste-Alphonse*), romancier français, né à Munich, en 1808. Sa famille est originaire de Bavière. Son grand-père, maître de chapelle de l'électeur de Bavière, fut envoyé par ce prince à Paris pendant la révolution. Arrêté et enfermé à La Conciergerie, il mourut presque aussitôt. Henri Karr, père d'Alphonse, était un pianiste de talent. Il vint à Paris en 1802, entra chez Érard pour essayer les pianos, et donna des leçons de son art; Adolphe Adam fut compté parmi ses élèves. Il épousa une nièce du baron Heurteloup, médecin des armées impériales. Ayant emmené sa femme à Munich, où il allait recueillir un petit héritage, elle y accoucha d'Alphonse; plus tard elle eut un autre fils, Eugène Karr, ingénieur civil, qui a fait son chemin dans l'industrie, et qui dirige les forges de Coly près de Montpont (Dordogne) depuis 1847. Henri Karr fut décoré en 1842, et mourut l'année suivante à Montmartre. Placé au collége Bourbon, Alphonse Karr réussit dans ses études, quoiqu'il ne travaillât qu'à ses heures, et avec autant d'indépendance que d'insouciance. Son père le destinait à l'enseignement. Au sortir des bancs, le jeune Karr devint en effet maître d'études, puis professeur suppléant de cinquième. Son enseignement, trop libre et en dehors du cadre officiel, lui

valut une remontrance, qu'il n'accepta pas, et il donna sa démission. Depuis longtemps, il suivait le mouvement littéraire qui passionnait la France. Décidé à se faire homme de lettres, il prépare quelques poëmes et va les offrir au *Figaro*. Henri de Latouche inséra le plus court, et conseilla à l'auteur d'écrire en prose. M. Karr suivit ce conseil; il fit de la critique littéraire et de la politique; puis il mit en prose un poëme qu'il avait en portefeuille, intitulé *Sous les Tilleuls*, et en fit un roman qui eut un vrai succès. Il alla s'établir plus tard sur les bords de la Manche. Vers 1835, il vint à Paris diriger *Le Figaro*. En même temps il se mariait. Son union ne fut pas heureuse; au mois d'avril 1837 une décision judiciaire séparait les deux époux. On prétend qu'un de ses livres de cette époque contient l'histoire de son ménage. En 1839, il commença la publication des *Guêpes*, petit recueil mensuel qui fit d'abord du bruit, et dans lequel il dépensa beaucoup d'esprit et de raison, mais dans lequel aussi il se mit peut-être trop en scène. On sait que les *Guêpes* lui attirèrent une affaire qui aurait pu devenir fâcheuse. Un jour, en effet, il trouve chez son portier une belle dame qui l'attend; il veut la faire passer devant lui; elle s'excuse, demande qu'il lui montre le chemin, et, au moment où il monte les premiers degrés de son escalier, il se sent frappé d'un coup de couteau dans le dos; c'était une femme poëte qui se vengeait des piqûres des *Guêpes*. M. Karr prit la chose au mieux, et se contenta d'imprimer l'aventure, en donnant le dessin de l'instrument meurtrier, qu'il fit pendre au-dessus de la cheminée de son cabinet avec cette inscription :

Donné par Mme Louise C. dans le dos.

Avec l'argent que lui rapportaient *Les Guêpes*, M. Karr acheta une campagne à Sainte-Adresse, qu'il s'est plu à décrire dans ses plus simples détails, mais qu'il dut revendre en 1848. Après la révolution de Février, il se présenta comme candidat aux électeurs de la Seine-Inférieure, mais ne fut pas élu. Au mois de juin 1848, il fonda, sous les auspices du général Cavaignac, *Le Journal*, qui dura peu de temps. Ensuite il lança des pamphlets énergiques contre le prince qui devait être élu président de la république. Plus tard il se retira à Nice, d'où il envoyait au *Siècle* ses *Bourdonnements*. Enfin, en 1857, il s'est mis à cultiver les fleurs à Nice, ce qui lui valut de la part de M. de Lamartine une épître de félicitation : *A Alphonse Karr, jardinier*, où le poëte lui dit :

Esprit de bonne humeur et gaîté sans malice,
Qui même en le grondant badine avec le vice,
Et qui, levant la main sans frapper jusqu'aux pleurs,
Ne fustige les sots qu'avec un fouet de fleurs;
Nice t'a donc prêté le bord de ses corniches,
Pour te faire au soleil le nid d'algue où tu niches?...
On dit que d'écrivain tu t'es fait jardinier;
Que ton âne au marché porte un double panier;
Qu'en un carré de fleurs ta vie a jeté l'ancre;
Et que tu vis de thym au lieu de vivre d'encre?
On dit que d'Albion la vierge au front vermeil
Qui vient comme à *Baïa* fleurir à ton soleil,
Achetant tes primeurs de la rosée écloses,
Trouve plus de velours et d'haleine à tes roses.
Je le crois. Dans le miel plante et goût ne sont qu'un;
L'esprit du jardinier parfume le parfum!
Te souviens-tu du temps où tes *Guêpes* caustiques,
Abeilles bien plutôt des collines attiques,
De l'Hymète embaumé venaient chaque saison
Pétrir d'un suc d'esprit le miel de la raison?
Ce miel assaisonné du bon sens de la Grèce
Ne cherchait le piquant qu'à travers la justesse.
Aristophane ou Sterne en eût été jaloux;
On y sentait leur sel, mais le tien est plus doux.
Ces insectes volant en essaim d'étincelles,
Cachaient leur aiguillon sous l'éclair de leurs ailes.
A leur bourdonnement on souriait plutôt.
La grâce comme une huile y guérissait le mot.
C'était aussi le temps où ces jouets de l'âme,
Tes romans, s'effeuillaient sur des genoux de femme,
Et laissaient à leurs sens, ivres du titre seul,
L'indélébile odeur de la fleur du *tilleul*.

M. Karr a une fille, Mlle Thérèse Karr, qui a traduit de jolis contes allemands pour *L'Artiste* et le *Musée des Familles*.

On a de M. Karr : *Sous les Tilleuls;* Paris, 1832, 1834, 1836, 1840, 2 vol. in-8°; 1857, in-18; — *Une Heure trop tard;* Paris, 1833, 1836, 2 vol. in-8°; — *Fa Dièze;* 1834, 1849, in-8°; — *Vendredi soir;* Paris, 1835, in-8°; — *Le Chemin le plus court;* Paris, 1836, 1837, 2 vol. in-8°; — *Einerley;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°; — *Histoire de Napoléon*, avec vignettes; Paris, 1838, in-16; — *Les Paysans illustres : Plutarque des campagnes;* Paris, 1838, in-16; 1841, 2 vol. in-18; — *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre;* 1re livraison : *Geneviève;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°; 1846, 2 vol. in-16; 1850, in-4°; — 2e livraison : *Clotilde;* Paris, 1839, 2 vol. in-8°; 1850, in-4°; — 3e livraison; *Hortense;* Paris, 1842, in-8°; — 4e livraison : *Am-Rauchen;* Paris, 1842, in-8°; — *Pour ne pas être treize;* Paris, 1841, in-32; — *Midi à quatorze heures;* Paris, 1842, in-32; — *Feu Bressier*, suivi d'*Une Histoire invraisemblable;* Paris, 1844, 3 vol. in-8°; 1847, in-8°; — *Voyage autour de mon Jardin;* Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *La Famille Alain;* Paris, 1848, 3 vol. in-8°; 1851, in-4° : ce roman avait d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1847; il a été réimprimé en 1857, dans les *Romans populaires illustrés*, in-4°; — *Le Livre des Cent Vérités;* Paris, in-8°, 1848; — *Les Fées de la Mer;* Paris, 1849, in-8°; — *Raoul Desloges, ou un homme fort en thème;* Paris, 1850, in-8°; — *Clovis Gosselin;* Paris, 1850, in-8°; — *Lettres écrites de mon Jardin;* Paris, 1851, in-8°; — *Les Soirées de Sainte-Adresse;* Paris, 1851, in-8°; — *Un Bonheur manqué;* Paris, 1852, in-8°; — *Christian;* Paris, 1853, in-8°; — *Fantaisies philosophiques;* Paris, 1853, in-8°; — *Dictionnaire du Pêcheur;* Paris, 1854; — *Histoires Normandes;* Paris, 1855, in-16 : dans la *Bibliothèque Nouvelle;* — *Histoire d'un Pion*, illustrée par Gérard Séguin; Paris, 1855; — *La Main du Diable; Un Vaudeville sans se voir; Histoire de*

tant de charmes ; La Vierge noire et le Moine de Kremsmunster ; Paris, 1855, in-18 ; — *Les Femmes ;* Paris, 1856, in-18, collection Lévy ; — *Agathe et Cécile ;* Paris, 1857, in-18, collection Lévy ; — *Promenades hors de mon Jardin ;* Paris, 1857, in-18, même collection ; — *Les Fleurs ;* Paris, 1857, in-18, même collection ; — *Sous les Orangers ;* Paris, 1857, in-18 ; même collection ; — *Voyage autour de mon Jardin ;* Paris, 1857, in-18, même collection ; — *Une Poignée de Vérités, mélanges philosophiques ;* Paris, 1857, in-18 : même collection ; — *Devant les Tisons ; Une Heure trop tard ; Une Histoire de Voleurs ; Les Quartiers tranquilles ; Blanc et Noir ; Gaudeat mala bati ;* Paris, 1857, in-16 : dans la *Bibliothèque nouvelle ;* — *Encore les Femmes ;* Paris, 1858, in-18, collection Lévy ; — *300 Pages, mélanges philosophiques* (douze nouvelles) ; Paris, 1838, in-18 : même collection. M. Karr a été un des collaborateurs de *L'Artiste*, de *l'Almanach astrologique, magique, prophétique, satirique pour* 1847. *Les Guêpes*, recueil de bons mots, d'anecdotes mordantes, de cancans littéraires, commencèrent à voir le jour en novembre 1839, in-32, et finirent par paraître à des époques indéterminées. En 1848, M. Karr publia les *Guêpes hebdomadaires*, mais ce recueil eut moins de succès que son aîné. M. Karr a encore été l'un des collaborateurs du recueil intitulé : *L'Esprit, ou les quarante Nouvelles*, de la *Revue de l'Éducation nouvelle*, de *La France Maritime* et de *La République du Peuple*. Il avait commencé en 1838 la publication du *Gymnase académique, ouvrage national destiné à recueillir les productions en prose et en vers de tous les hommes de lettres que possède la France*. On trouve de lui, dans la *Bibliothèque des Feuilletons : le Flâneur ;* — *Un Portrait ;* — et *Un Homme et une Femme ;* — dans le *Livre des Cent-et-un : Le Bal au cinquième étage ;* — Dans les *Cent et une Nouvelles des Cent et un ; Dieu et le Diable ;* — et dans *Les Français peints par eux-mêmes : L'Horticulteur*. Il a donné divers articles sur les fleurs à différents recueils et des comptes-rendus d'expositions d'horticulture. Enfin, il a composé la *Notice* sur Brillat-Savarin qui se trouve en tête de l'édition illustrée de la *Physiologie du Goût ;* Paris, 1848, in-8°. L. L—T.

Gaschon de Molènes, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1842. — Bourquelot et Maury, *La Littérature Franç. Contemp.* — Le Feuve, *Histoire du Lycée Bonaparte* (*Collège Bourbon*), p. 172. — *Dict. de la Conversation.*

KARSCHIN (*Anna-Louise*, née DURBACH), femme poëte allemande, née le 1er décembre 1722, près de Zullichau, en Silésie, morte le 12 octobre 1791. Son père tenait un petit cabaret dans les environs de Zullichau. Après avoir passé quatre ans en Pologne auprès de son grand-oncle, qui lui avait appris à lire et à écrire, la jeune Durbach retourna, en 1732, après la mort de son père, auprès de sa mère, qui, se préoccupant peu du goût prononcé de sa fille pour la lecture, lui fit garder les vaches, et l'employa ensuite à bercer les enfants qu'elle avait eus de son second mari. S'étant mariée avec un ouvrier en laine, à l'âge de dix-sept ans, Louise Durbach eut un peu plus de facilité pour satisfaire sa passion des livres ; après avoir dévoré avec avidité plusieurs romans, elle vint à lire quelques poésies, qui réveillèrent en elle le désir de composer en vers, que les chants poétiques de Frank avaient déjà fait naître en elle autrefois. Mais les soins de son ménage et de ses quatre enfants ne lui permirent pas de s'abandonner à son inclination pour la littérature, à laquelle elle crut même devoir renoncer pour toujours, lorsque après avoir divorcé avec son premier mari, elle eut épousé un tailleur, ivrogne et débauché, du nom de Karsch, qui mangea en peu de temps le petit avoir de sa femme et la força à travailler pour vivre. Un vieillard, qui lui avait procuré de l'ouvrage lors de sa plus grande détresse, étant venu à mourir, elle exprima ses sentiments de gratitude envers son bienfaiteur dans une pièce de vers, qui attira sur elle l'attention du recteur du collége de Frauenstadt, petite ville de Pologne, où Karsch était allé s'établir. Ce recteur, du nom de Ribow, se plut à développer les dispositions pour la poésie qu'il avait découvertes chez Mme Karschin, et il lui fit lire les œuvres de Klopstock, de Gellert, Haller, Young, etc. Se sentant encouragée, Mme Karschin se mit à écrire beaucoup en vers ; elle composait notamment des épithalames, dont la rémunération lui servait à améliorer sa position précaire. Un jour son mari, qui était resté plusieurs années sans s'approcher de la cène, se disposa, vaincu par les représentations de sa femme, à remplir ses devoirs religieux. Mme Karschin lui donna une épître en vers pour le recommander à la bienveillance du ministre, qui, émerveillé du talent de l'auteur, en parla avec chaleur à son ami Dobel, prédicateur de la cour à Glogau. Celui-ci fit venir en 1755 Mme Karschin dans cette ville, où, pressée un peu moins par le besoin, elle eut quelque loisir de se livrer à son occupation favorite. Elle chanta, entre autres, avec enthousiasme, les hauts faits de Frédéric le Grand ; ses odes sur les victoires de ce roi lui valurent la protection du baron de Kottwitz, qui l'emmena en 1760 avec ses enfants à Berlin, où il lui donna un logement dans sa maison. C'est là qu'elle fit successivement la connaissance de Sulzer, de Ramler, et de Gleim. En 1761 elle se rendit à Magdebourg, où son brillant talent d'improvisation lui procura les plus grands succès dans les salons de l'aristocratie. De retour à Berlin, en 1762, elle fut entièrement adoptée par la haute société, qu'elle amusait par ses impromptus ; elle reçut le nom de la *Sapho alle-*

mande. Mais au bout de quelques années l'engouement dont on s'était épris pour elle cessa peu à peu; la petite pension que lui faisaient plusieurs de ses amis ne suffisant pas pour son entretien dans la capitale, elle s'adressa à Frédéric, qui lui avait autrefois promis de s'intéresser à elle. Le grand roi lui fit remettre deux écus, qu'elle renvoya avec un quatrain qui aurait fait rougir tout autre que Frédéric. A la mort de ce roi, son successeur, plus généreux, fit construire exprès une maison, qu'il donna à Mme Karschin; celle-ci, s'étant établie dans sa nouvelle demeure avant que les murailles fussent entièrement séchées, y contracta le germe d'une maladie à laquelle elle succomba peu d'années après. Lorsqu'elle mourut, elle était presque entièrement oubliée. Cela s'explique en partie quand on songe combien son talent avait dû perdre à être employé à des bagatelles de société. Son imagination, quoique riche et ingénieuse, se trouva trop tôt épuisée; les principes poétiques de ses amis n'étaient pas faits pour la ranimer, et c'est ainsi que Mme Karschin n'a laissé que des œuvres imparfaites, dont certaines parties seulement font preuve de la puissance d'inspiration dont elle était primitivement douée. Sa fille épousa M. de Kleuke, et donna naissance à une fille, qui devint l'épouse de M. de Chézy (*voy.* ce nom). Les ouvrages de Mme Karschin sont : *Moralische Neujahrswuensche* (Souhaits moraux de nouvelle année); Berlin, 1764, in-8°; — *Anserlesene Gedichte* (Poésies choisies); Berlin, 1764, in-8°; — *Poetische Einfälle* (Impromptus poétiques); Berlin, 1764, in-8°; — *Einige Oden über verschiedene hohe Gegenstände* (Quelques Odes sur divers sujets élevés); Berlin, 1765, in-4°; — *Neue Gedichte* (Poésies nouvelles); Mittau, 1772, in-8°; — *Versificirtes Allerley* (Pot-pourri de poésies); 1773, in-8°; — *Gedichte* (Poésies); Berlin, 1792 et 1797 in-8°; ce volume, qui contient le recueil le plus complet des œuvres de Mme Karschin, fut publié par sa fille, Mme de Kleuke. E. G.

L. von Kleuke, *Lebenslauf der Karschin* (en tête des éditions des *Poésies* de Mme Karschin, données en 1792 et 1797). — *Zeitgenossen*, n° 64. — Sonnenfels, *Gesammelte Schriften*, t. I, p. 316. — Meister, *Charakteristik deutscher Dichter*, t. II. — *Geschichte berühmter Frauenzimmer*, t. III. — Meusel, *Lexikon*, t. VI. — *Deutscher Mercur*, année 1803, p. 271. — Schlichtegroll, *Necrolog* (Supplément, t. I, p. 287). — Joerdens, *Lexikon deutscher Dichter*, t. II, et t. VI. — *Berliner Musen-Almanach*, année 1792, p. 163. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Herder, *Werke*, t. XX, p. 387.

KARSTEN (*Wenceslas-Jean-Gustave*), mathématicien allemand, né le 5 décembre 1732, à Neu-Brandenbourg, dans le duché de Mecklembourg-Strélitz, mort le 17 avril 1787. En 1750 il vint à l'université de Rostock, étudier la théologie, en s'attachant en même temps à compléter ses connaissances en mathématiques, science pour laquelle il avait toujours montré une grande prédilection, et dont il continua à s'occuper, lorsqu'il se fut rendu, en 1752, à l'université d'Iéna. Après s'être fait recevoir, en 1755, maître en philosophie à Rostock, il y donna des cours de mathématiques, de logique, de métaphysique, de morale et de droit naturel. Devenu en 1758 professeur de logique, il fut appelé, deux ans après, à une chaire de physique et de mathématiques à l'université de Buzow, nouvellement fondée par le duc de Mecklembourg. En 1770 il fut chargé de diriger la confection des pompes à incendie destinées à être placées dans les petites localités de son pays natal. Après avoir refusé d'accepter une chaire à l'Académie de Saint-Pétersbourg, il se rendit, en 1773, à Halle, où il venait d'être nommé professeur d'histoire naturelle et de mathématiques. Il y mourut, épuisé par un grand nombre de travaux qui lui acquirent la réputation méritée d'avoir été un des premiers mathématiciens de l'Allemagne du dix-huitième siècle. Il était membre des académies de Munich et de Kopenhagen. On a de lui : *De Affectionibus quæ omnis generis functionum, præcipue si tres vel adeo quatuor involvant variabiles, differentialibus competunt, si earum integrale sit possibile*; Rostock, 1756, in-4°; — *Elementa Matheseos universalis*; Rostock, 1756, in-8°; — *Prælectiones Matheseos theoreticæ elementaris*; Rostock, 1758, in-8°; — *Beweis für die Wahreit der christlichen Religion* (Preuves de la Vérité de la Religion chrétienne); Rostock, 1759, in-8°; — *Regulæ pro differentiandis functionibus duarum variabilium*; Rostock, 1759, in-4°; — *Mathesis Theoretica elementaris et sublimior*; Rostock, 1760, in-8°; — *Lehrbegriff der gesammten Mathematik* (Enseignement sur l'ensemble des Mathématiques); Greifswald, 1767-1777, 8 vol., in-8°; — *Auzug aus den Anfangsgründen und dem Lehrbegriff der Mathematik* (Extrait des Éléments et de l'Enseignement des Mathématiques); Greifswald, 1781, in-8°; ibid., 1785, 2 vol. in-8°; — *Physisch-chymische Abhandlungen* (Mémoires sur la Physique et la Chimie); Halle, 1786, in-8°; — *Mathematische Abhandlungen* (Mémoires sur les Mathématiques); Halle, 1786, in-8°. Outre plusieurs ouvrages de moindre importance, Karsten a publié des mémoires intéressants sur divers points de mathématiques et de physique, dans les tomes V, VIII et IX des anciens *Mémoires* de l'Académie de Munich, et dans le tome X des *Mémoires* de la Société savante de Harlem. E. G.

Feddersen, *Nachrichten von dem Leben Gutgesinnter Menschen*, t. VI, p. 195. — Hirsching, *Historisch. liter. Handbuch*. — *Denkwürdigkeiten aus dem Leben ausgezeichneter Deutschen des 18ten Jahrhunderts*, p. 255. — Meusel, *Lexikon der deutschen Schriftsteller*, t. VI.

KARSTEN (*François-Chrétien-Lorenz*), agronome allemand, frère du précédent, né à Butzow, le 3 avril 1751, mort le 28 février 1829. Après avoir été commis dans une maison de commerce, il obtint une place de secrétaire auprès d'un gentilhomme campagnard. Dans ses

loisirs, Karsten se mit à lire tous les livres d'histoire naturelle qu'il put trouver. Voyant que l'exploitation rurale n'avait pas profité des nouvelles découvertes scientifiques, il résolut de remédier à cet état de choses. Pour se rendre plus apte à cette entreprise, il vint à l'académie de Butzow, étudier les mathématiques, la géographie et les sciences naturelles. Reçu docteur en philosophie, il fut chargé d'enseigner cette science à l'université de sa ville natale. En 1783, il y fut nommé professeur d'économie rurale; six ans après il fut appelé en cette même qualité à l'université de Rostock. En 1798 il fonda, avec le comte de Schlitz et quelques autres hommes distingués de son pays, la *Société Agronomique de Rostock*, qui prit en 1817 le nom d'*Union patriotique*, et dont il devint le secrétaire. Grâce à l'influence qu'obtint bientôt cette société, Karsten put voir adopter généralement par ses compatriotes beaucoup d'améliorations, dont il avait proposé l'introduction dans l'exploitation rurale. On a de lui : *De l'Étude théorique de l'Économie Rurale;* Rostock, 1789; — *Die Pesslersche Dreschmaschine* (La Machine à battre le blé de Pessler); Celle, 1799, in-8°; — *Erste Grundzüge der Landwirthschaft* (Premiers Éléments de l'Économie Rurale); Leipzig, 1805, in-8°; — *Description de la Méthode de Hundt pour la Construction des Bâtiments Ruraux;* Liegnitz, 1811. Karsten a publié aussi plusieurs opuscules sur des matières d'économie rurale, et a inséré divers articles sur le même sujet dans le *Mechlemburgische Monatschrift*, dans les *Rostockische Aufsætze*, dans le *Dreimonatlicher Kalender fur Mecklembourg-Schwerin;* dans les *Annalen der Mecklemburgischen Landwirthschaftgesellschaft;* Rostock, 1803-1809, 3 vol.; dans les *Neue Annalen der Mecklemburgischen Landwirthschaftgesellschaft;* Rostock, 1813-1827, 16 vol. in-8°; ces deux recueils, dont le second a été continué par le fils de Karsten, se publiaient sous la direction de ce dernier, qui a aussi enrichi de notes intéressantes la traduction qu'il a donnée de l'ouvrage de Nugent : *Voyage en Allemagne principalement dans le Mecklembourg;* 1791, 2 vol. E. G.

KARSTEN (*Dietrich-Ludwig-Gustave*), célèbre minéralogiste allemand, neveu du précédent et fils de Wenceslas-Jean-Gustave, né à Butzow, le 5 avril 1768, mort le 20 mai 1810. Après avoir étudié les mathématiques et la physique sous la direction de son père, il se rendit en 1782 à l'école des mines de Freyberg, où il suivit pendant quatre ans l'enseignement de Werner. Chargé en 1788 de classer la collection de minéraux de Leske, il en publia l'année suivante une méthode nouvelle, qui fit époque dans l'histoire de la minéralogie. En 1789 il fut appelé à Berlin par le ministre Heynitz, et il parcourut rapidement les divers degrés hiérarchiques de l'administration des sciences à la tête de laquelle il fut placé en 1810. Par les cours qu'il fit depuis 1789 à l'université de Berlin, par le soin minutieux avec lequel il forma le cabinet de minéraux de cette ville, par ses ouvrages enfin, rédigés d'après une classification systématique des minéraux basée sur leurs caractères naturels, Karsten occupe, au jugement du célèbre Léopold de Buch, une des premières places parmi ceux qui ont fondé la minéralogie.

Les ouvrages de Karsten sont : *Museum Leskeanum;* Leipzig, 2 vol. in-8°; le second volume, contenant la description des minéraux de ce musée, a aussi été publié en allemand, sous le titre de : *Des Herrn Leske Mineralienkabinett systematisch geordnet;* Leipzig, 1789, 2 vol. in-8°; — *Tabellarische Uebersicht der mineralogisch einfachen Fossilien* (Tableau synoptique des Fossiles simples); Berlin, 1791 et 1792, in-fol. Karsten a traduit en allemand : *Traité sur les Mines de Fer du pays de Foix*, par La Peyrouse; Halle, 1789, in-8°; — *Journal du dernier Voyage de Dolomieu à travers la Suisse;* Berlin, 1802, in-8°; — *Manuel de Minéralogie de Haüy;* Leipzig, 1804, in-8°. Les travaux les plus importants de Karsten consistent dans une cinquantaine de *Mémoires*, insérés dans différents recueils, et parmi lesquels nous citerons : *Ueber Kirvans Anfangsgründe der Mineralogie* (Sur les Éléments de Minéralogie de Kirvan); dans le *Magazin für Bergbaukunde* de Lempe, années 1787 et 1790; — *Beobachtungen auf dem Basaltberge des Städtcheus Amöneburg* (Observations sur la Montagne Basaltique de la petite ville d'Amonebourg); dans le *Bergmännisches Journal* de Köhler et Hoffmann, année 1788; — *Beschreibung einer neuen Art von Feldspath* (Description d'une nouvelle espèce de Feldspath); dans le même recueil, même année; — *Beschreibung der drei Arten von Strahlstein* (Description des trois espèces de Strahlstein); même recueil, année 1789; — *Von den Kongsberger Silber-Minen* (Sur les Mines d'Argent de Kongsberg); même recueil, année 1793; — *Ueber den Thonschiefer, Hornschiefer und die Wacke* (Sur le Schiste argileux, etc.), mémoire couronné, qui se trouve dans le *Magazin für die Naturkunde Helvetiens* de Hoepfner, année 1788; — *Oryktognostische Anmerkungen ueber den Apathit, Prasem und Wolfram* (Remarques oryctognostiques sur l'Apathit, le Prasem et le Wolfram); dans les *Beobachtungen und Entdeckungen aus der Naturkunde von der Gesellschaft naturforschender Freunde zu Berlin*, année 1789; — *Oryctognostischer Versuch zur Naturgeschichte des Uraniums* (Essai oryctognostique sur l'Uranium); même recueil, année 1792; — *Bemerkungen ueber das Serpentiusteingebirge in Niederschlesien* (Remarques sur une montagne de Serpentine située dans la basse Silésie);

même recueil, année 1792; — *Oryctognostischer Beytrag zur Geschichte des Zinns* (Étude oryctognostique sur l'Étain); même recueil, année 1792; — *Beschreibung des Bitterspaths* (Description de la Magnésie); même recueil, année 1793; — *Aeussere Caracteristik des Meerschaums* (Caractères extérieurs de l'Écume de mer); même recueil, année 1793; — *Ueber die Augusterde*; dans le tome I du *Neues Allgemeines Journal der Chemie*; — *Untersuchung eines nuen Bleyerzes* (Examen d'un nouveau minérai de Plomb); même recueil; — *Auszüge aus Briefen an einen Freund ueber die eben beendigte Reise* (Extraits de Lettres adressées à un ami au sujet d'un voyage qui venait d'être terminé); dans la *Berliner Monatsschrift*, année 1805; — *Ueber das Alter der Metalle* (Sur l'Age des Métaux); dans le tome VI des *Annalen der Berg-und Hüttenkunde* de Moll; — *Ueber den Bernstein* (Sur l'Ambre); dans la *Berliner Monatsschrift*, année 1805. Karsten a enfin publié environ trente autres mémoires sur divers sujets de minéralogie. E. G.

L. von Buch, *Lobrede auf Karsten* (dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie*, année 1814). — Rottermund, *Supplément à Jöcher*.

KARSTEN (*Charles-Joseph-Bernard*), minéralogiste allemand, fils de François-Chrétien-Laurent Karsten, né à Butzow, le 26 novembre 1782, mort le 22 août 1853. Après avoir étudié pendant quelque temps le droit et ensuite la médecine à l'université de Rostock, il se rendit dans diverses forges de la Marche, afin d'y compléter ses connaissances en minéralogie, pour laquelle il avait toujours montré beaucoup de goût. Placé en 1804 dans l'administration des mines à Breslau, il partit deux ans après pour la haute Silésie, où il établit, entre autres, la célèbre fonderie de zinc Lygdonia. En 1810 il fut nommé conseiller des mines, et fut mis, l'année suivante, à la tête de l'administration des mines de la Silésie; en 1819 il fut appelé à Berlin comme conseiller supérieur des mines. Ses ouvrages ont beaucoup contribué à élever la métallurgie en Allemagne au degré de perfection où elle est arrivée. On a de Karsten : *Handbuch der Eisenchüttenkunde* (Manuel de l'Art de travailler le Fer); Halle, 1816, 2 vol.; Berlin, 1827-1828, 4 vol., et Berlin, 1841, 5 vol. in-8°; — *Archiv für Bergbau und Hüttenwesen* (Archives de l'exploitation des Mines et des Forges); Berlin, 1818-1831, 20 vol.; — *Metallurgische Reise durch einen Theil von Baiern und Oestreich* (Voyage métallurgique à travers une partie de la Bavière et de l'Autriche); Halle, 1821; — *Ueber die kohligen Substanzen des Mineralreichs* (Sur les Substances du règne Minéral qui contiennent du charbon); Berlin, 1826; — *Archiv für Mineralogie Geognosie, Bergbau und Hüttenkunde* (Archives de Minéralogie, de Géognosie et de l'Exploitation des Mines et des Forges); Berlin, 1825-1853, 26 vol. in-8°; à partir du onzième volume, cette revue fut publiée par Karsten en collaboration avec Dechen; — *System der Metallurgie* (Système de Métallurgie); Berlin, 1831-1832, 5 vol. in-8°; — *Philosophie der Chemie* (Philosophie de la Chimie); Berlin, 1843; — *Lehrbuch der Salinenkunde* (Manuel de l'Exploitation des Salines); Berlin, 1846-1847, 2 vol. in-8°. De 1801 à 1803 Karsten a pris une grande part à la rédaction du *Allgemeines Journal der Chemie* de Schérer. E. G.

Conv.-Lexikon.

KASOP (*Phra*), le troisième bouddha de l'âge actuel du monde, suivant le bouddhisme siamois. Le règne de la doctrine qu'il a prêchée aux hommes a fini vers le milieu du sixième siècle avant l'ère chrétienne. F.-X. T.

Buxa-Visaxana, *Dialogues sur le Christianisme et le Bouddhisme siamois*, par Mgr. Pallegoix; Bangkôk, 1849.

* **KASPER VON DER ROEN**, poëte allemand du quinzième siècle. Dans un manuscrit de la Bibliothèque de Dresde, qui contient une assez longue série de vieux poëmes, on trouve l'indication suivante : *Sub anno Dei* 1472 *jar P. M. K. v. d. r. Laudetur sancta Trinitas, Deo dicamus gratias. Nach Crist gepurt* 1472 *jar ist est geschriben worden von mir Kasper von der Rœn, purdich von Munerstat in franken. In festum pasce, das ist der osterliche zait.* Ainsi notre personnage était Franconien, et ce fut au temps pascal de l'année 1472 qu'il acheva d'écrire les onze petits poëmes contenus dans le manuscrit de Dresde (n° 103), et dont voici la liste : *Ortnit*; — *Wolfdietrich*; — *Ecke*; — *der Rosengarten* (Le Jardin des Roses); — *Das Meerwunder* (Le Monstre marin); — *Sigenot*; — *Etzels hofhaltung* (La Cour d'Attila); — *Herzog Ernst*; — *Laurin*; — *Dietrich und seine gesellen* (Théodoric et ses Compagnons); — *Hildebrant.* Comme on le voit par cette énumération, Kasper von der Rœn ne fut rien de plus qu'un abréviateur des anciennes épopées allemandes; mais aujourd'hui que les textes qu'il dut avoir sous les yeux sont perdus ou n'existent plus que par fragments, les résumés parfois un peu secs du poëte franconien deviennent assez importants pour l'histoire littéraire de l'Allemagne. Cette considération n'a pas désarmé W. Grimm, qui déclare (*Heldensage*, p. 372) qu'il y a moins de différence entre le plus faible meistersinger du quinzième siècle et le plus grand poëte du treizième qu'entre Kasper et les originaux qu'il a abrégés. D'autres critiques sont moins sévères, notamment Charles Gœdeke, qui nous a donné une curieuse analyse des poëmes énumérés plus haut. Remarquons en terminant que le manuscrit où ils sont renfermés a appartenu au duc Balthasar de Meklembourg (mort en 1477); ce qui autorise à penser que Kasper von der Rœn jouit de quelque considération auprès de ce puissant

personnage et peut-être même entreprit pour lui complaire sa précieuse compilation. A. P.

Karl Gœdeke, *Das Mittelalter ;* 4e liv., p. 530 et suiv.

KASSEM-KHAN, général de Schah-Jéhan, empereur mogol de l'Indoustan et père d'Aureng-Zeb, vivait au commencement du dix-septième siècle. Schah-Jéhan ayant déclaré la guerre aux Portugais de l'Inde, dont il avait en vain sollicité l'appui lorsqu'il s'était révolté contre son père, Kassem-Khan eut ordre d'assiéger Ougli, l'une de leurs plus fortes places. La ville était défendue par Michel Rodriguez et une faible garnison. Kassem-Khan s'en rendit maître, autant par ruse que par force. Tous les Portugais, femmes, enfants, vieillards, prêtres et religieux, furent conduits à Agra et réduits en esclavage (1629). Dans la guerre que les fils de Schah-Jéhan se firent pendant la dernière maladie de leur père, Kassem-Khan prit parti pour l'aîné, Dara, contre Aureng-Zeb. Quoique bon capitaine et brave soldat, il fut complétement défait sur les bords de l'Eugènes, en 1657. La perte de cette bataille amena sa disgrâce. F.-X. Tessier.

Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, t. I. — *Histoire universelle*, t. XVIII. — *Ann. Orient.*, partie II.

KASSOU, évêque de Daron, mort en 478. Il suivit d'abord avec distinction la carrière des armes, et après la mort de son épouse embrassa l'état ecclésiastique. Ses vertus et ses talents le firent élever sur le siége de Daron, dans l'Arménie majeure. Il nous reste de lui deux ouvrages manuscrits fort estimés : l'*Histoire de l'Établissement du Christianisme en Arménie ;* — *Réponse aux Manichéens et à ceux qui admettaient les deux principes*. F.-X. T.

Migne, *Biographie Chrétienne et antichrétienne*. — M. St-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.

KASTNER (*Charles-Guillaume-Gottlob*), chimiste allemand, né le 31 octobre 1783, à Greifenberg (Poméranie), mort le 15 juillet 1857. Il entra à l'âge de douze ans comme élève dans une pharmacie à Swinemunde. Quelques analyses chimiques qu'il publia dans le *Journal de Chimie* de Trommsdorf attirèrent sur lui l'attention de Flittner, pharmacien de Berlin, qui engagea le jeune Kastner à se rendre auprès de lui. En 1801 Kastner partit pour Berlin, où il compléta ses connaissances dans les sciences naturelles et entra en relation avec plusieurs savants distingués, Klaproth entre autres. Après avoir, deux ans après, dirigé pendant un an une pharmacie à Neustadt en Saxe, il se rendit, en 1804, à Iéna, où il se mit à étudier la médecine, et obtint le diplôme de docteur en 1805. La même année il fut appelé comme professeur de chimie à Heildelberg; et six ans après il se rendit en la même qualité à Halle. Après la bataille de Leipzig, il fut mis à la tête de quatre hôpitaux militaires, qui venaient d'être créés à Halle; quelque temps après il entra dans la landwehr, et fut envoyé en France auprès du chancelier Hardenberg, qui le chargea, en 1814, d'aller en Angleterre recueillir des fonds pour les familles des soldats prussiens tués dans la guerre contre Napoléon. Après un séjour de quatre mois à Londres, où il fut accueilli avec distinction par Davy, Herschel, de Luc et autres savants renommés, Kastner, s'étant acquitté de sa mission, retourna à Halle, et reprit ses fonctions de professeur. En 1818 il fut appelé à une chaire de physique et de chimie à l'université de Bonn; trois ans après il se rendit à Erlangen pour y enseigner les mêmes sciences. Par ses ouvrages Kastner a surtout beaucoup contribué au perfectionnement des procédés industriels en Allemagne. On a de lui : *Materialien zur Erweiterung der Naturkunde* (Matériaux pour servir au Développement des Sciences naturelles); Iéna, 1805, in-8°; — *Beiträge zur Begründung einer wissenschaftlichen Chemie* (Documents pour servir à poser les principes d'une Chimie scientifique); Heidelberg, 1806-1807, 2 vol. in-8°; — *Grundriss der Chemie* (Principes de Chimie); Leipzig, 1807, in-8°; — *Grundriss der Experimentalphysik* (Principes de Physique expérimentale); Leipzig, 1809, 2 vol. in-8°; Heidelberg, 1820, 2 vol., in-8°; — *Einleitung in die neuere Chemie* (Introduction à la Chimie moderne); Halle, 1814, in-8°; — *Der deutsche Gewerbsfreund* (L'Ami de l'Industrie allemande); Halle, 1815-1821, 4 vol. in-4°; recueil précieux d'indications pratiques pour l'amélioration des procédés industriels; — *Grundzüge der Physik und Chemie* (Éléments de Physique et de Chimie); Halle, 1821, in-8°; Nuremberg, 1832-1833, 2 vol. in-8°; — *Observationes de electro-magnetismo*; Erlangen, 1822, in-4°; — *Handbuch der Meteorologie* (Manuel de Météorologie); Erlangen, 1823-1830, 2 parties en 3 vol. in-8°; — *Archiv für die gesammte Naturlehre* (Archives de toutes les Sciences Naturelles), excellente revue, qui parut de 1824 à 1829, à Nuremberg, en 18 vol. in-8°; — *Theorie der Polytechnochemie* (Théorie de la polytechnochimie); Eisenach, 1827-1829, 2 vol. in-8°; — *Archiv für Chemie und Meteorologie* (Archives de Chimie et de Météorologie); Nuremberg, 1830-1835, 9 vol., in-8°; — *Handbuch der angewandten Naturlehre* (Manuel des Sciences Naturelles appliquées); Stuttgard, 1835-1849, 21 livraisons; — *Chemie zur Erläuterung der Experimentalphysik* (Explication des Rapports de la Chimie avec la Physique expérimentale); Erlangen, 1850, in-8°. Kastner a encore écrit plusieurs articles concernant les sciences naturelles et leurs applications à l'industrie, dans divers recueils ainsi que dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber. E. G.

Convers.-Lexikon.

* **KASTNER** (*Jean-Georges*), compositeur français, né le 9 mars 1810, à Strasbourg. A l'âge de dix ans, il se faisait remarquer par la facilité avec laquelle il touchait du piano et de l'orgue. Il

apprit seul l'harmonie, se familiarisant en même temps avec le mécanisme des divers instruments, dont il voulait connaître les ressources; il reçut ensuite des leçons de contre-point et de fugue de J.-C. Rœner. Ces études ne lui faisaient point négliger les enseignements que les esprits bien doués demandent aux lettres; aussi lorsqu'en 1835 le jeune artiste prit la résolution de venir se fixer à Paris, était-il préparé aux travaux variés qu'il allait entreprendre. Les conseils de Reicha et de Berton vinrent encore ajouter aux connaissances qu'il avait acquises dans sa ville natale, et bientôt sa carrière se partagea suivant trois directions principales: la composition, la théorie, la littérature et la philosophie de l'art. Dès 1829, M. Kastner s'était annoncé comme compositeur dramatique par une ouverture, des entr'actes, des chœurs et des marches écrites pour une tragédie intitulée *La Prise de Missolonghi*; en 1830 il avait fait un travail analogue pour le *Schreckenstein*, drame en cinq actes. Trois grands opéras allemands succédèrent à ces essais, *Gustave Wasa*, en cinq actes (1831); *La Reine des Sarmates*, en cinq actes (1832), et *La Mort d'Oscar*, en quatre actes (1833). Puis venaient un opéra-comique allemand, *Le Sarrasin*, en deux actes (1834), et un grand opéra, également écrit sur un texte allemand, *Béatrice*, en deux actes (1839). En 1841 il donna à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, *La Maschera*, en deux actes, et en 1844 il fit exécuter au Conservatoire *Le dernier Roi de Juda*, opéra biblique en deux parties. On a aussi de lui un grand nombre de compositions détachées, trois symphonies à grand orchestre, cinq ouvertures, dix sérénades pour harmonie, quatre hymnes avec chœur et accompagnement d'orchestre, trente marches pour musique militaire, un grand sextuor pour saxophones, une bibliothèque chorale, une suite de cantiques, des quatuors pour ténors et basses, des chansons alsaciennes, des cantates et des scènes dramatiques, des morceaux pour divers instruments, tels que concertos, fantaisies, variations, recueils de valses, etc. Mais toutes ces productions, en assignant à leur auteur une place distinguée parmi les compositeurs, ne lui avaient pas fait perdre de vue un autre ordre de travaux. De 1836 à 1842, la section des beaux-arts de l'Institut avait constaté l'utilité pratique de plusieurs publications de M. Kastner. Nous citerons d'abord son *Traité général d'Instrumentation*, excellent travail qui parut en 1836, et qu'il compléta l'année suivante par un *Cours d'Instrumentation considérée sous les rapports poétiques et philosophiques de l'art*. Vinrent ensuite : une *Grammaire Musicale*; — une *Théorie abrégée du Contre-point et de la Fugue*; — un *Essai sur la Composition vocale et instrumentale*; — une *Méthode élémentaire d'Harmonie appliquée au piano*; — une *Méthode de Saxophone*; — une *Méthode complète et raisonnée de Timbalis*; — douze méthodes élémentaires de chant, de piano, de violon, de violoncelle, de flûte, de clarinette, de cornet à pistons, etc., des tableaux de lecture musicale et d'harmonie; enfin, un *Manuel général de Musique militaire* publié en 1848, in-4°, dans lequel on trouve rassemblé tout ce que les documents historiques permettent de constater sur la musique militaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réforme opérée, il y a quelques années, par l'adoption des perfectionnements et des inventions de M. Adolphe Sax. Cet ouvrage contient un grand nombre de planches représentant les principaux instruments usités dans la musique militaire chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'à nos jours, et se termine par un curieux recueil des batteries et des sonneries de l'armée française sous les règnes de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, sous la république et sous l'empire, ainsi que des batteries et sonneries des divers pays étrangers. Le *Manuel de Musique militaire* marque la transition des travaux purement didactiques de M. Kastner à une classe de productions où les grandes questions relatives à l'histoire ou à la théorie de l'art sont discutées sous la forme d'essai scientifique par l'écrivain, pour être ensuite résolues en quelque sorte par l'artiste sous la forme de composition lyrique. Nous nous bornerons ici à indiquer ces ouvrages; les titres suivants, sous lesquels ils ont paru, suffiront pour faire connaître au lecteur les matières qui y sont traitées : *La Danse des Morts*, dissertations et recherches historiques, philosophiques, littéraires et musicales sur les divers monuments de ce genre qui existent ou qui ont existé tant en France qu'à l'étranger, accompagnées de *La Danse Macabre*, grande ronde vocale et instrumentale, et d'une suite de planches représentant des sujets tirés d'anciennes danses des morts des quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles, avec les figures d'instruments de musique qu'ils contiennent, ainsi que d'autres figures d'instruments du moyen âge et de la renaissance; Paris, 1852, in-4°; — *Chants de la Vie, cycle choral*, ou recueil de vingt-huit morceaux à quatre, à cinq, à six et à huit parties pour ténors et basses, avec accompagnement de piano *ad libitum*, précédés de recherches historiques et de considérations générales sur le chant en chœur pour voix d'hommes; Paris, 1854, in-4°; — *Les Chants de l'Armée française*, ou recueil de morceaux à plusieurs parties composés pour l'usage spécial de chaque arme, et précédé d'un essai historique sur les chants militaires des Français; Paris, 1855, in-4°; — *La Harpe d'Éole et la Musique cosmique*, études sur les rapports des phénomènes sonores de la nature avec la science et l'art, suivies de *Stephen, ou la harpe d'Éole*, grand monologue lyrique avec chœurs; Paris, 1856, in-4°; — *Les Voix de Paris*, essai d'une his-

toire littéraire et musicale des cris populaires de la capitale depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, précédé de considérations sur l'origine et le caractère du cri en général; Paris, 1857, in-4°; — *Les Sirènes*, essai sur les principaux mythes relatifs à l'incantation, les enchanteurs, la musique magique, le chant des cygnes, etc., considérés dans leurs rapports avec l'histoire, la philosophie, la littérature et les beaux-arts; ouvrage orné de figures représentant des sujets mythologiques tirés des monuments antiques et modernes, et suivi de : *Le Rêve d'Oswald, ou les Sirènes*, grande symphonie dramatique vocale et instrumentale; Paris, 1858, in-4°; M. Kastner est un des collaborateurs de la *Gazette et Revue Musicales* de Paris, de la *Gazette Musicale* de Leipzig, et du *Dictionnaire universel de Musique* de Schilling.

M. Kastner, qui habite Strasbourg, est correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, et membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de celle de Sainte-Cécile, de Rome, etc., etc. Depuis 1836 il fait partie du comité des études du Conservatoire de Musique de Paris, et, en 1843, il a été, avec M. le baron Taylor, l'un des premiers fondateurs de l'*Association des Artistes musiciens*, dont il n'a cessé depuis lors d'être le vice-président.

Dieudonné DENNE-BARON.

Docum. partic.

KATANCSICH (*Matthias-Pierre*), savant hongrois, né à Valpo, en Slavonie, le 12 août 1750, mort le 24 mai 1825. Très-jeune, il entra dans l'ordre des Franciscains, vint étudier les belles-lettres à l'université de Bade, et fut nommé plus tard professeur d'humanités au gymnase d'Essek, emploi qu'il alla occuper en 1789 au collége supérieur d'Agram. Nommé quelques années après à une chaire d'archéologie à Pesth, il fut en même temps mis à la tête de la bibliothèque de cette ville. En 1800, sa santé délabrée lui fit résigner ces fonctions; la ville de Pesth lui accorda une pension de cinq cents florins, sous la condition qu'il donnerait à la bibliothèque de la ville tout ce qu'il avait écrit et tout ce qu'il écrirait encore. Dès lors Katancsich vécut dans la retraite la plus complète, occupé exclusivement de ses travaux d'érudition, dans lesquels il a fait preuve d'une grande sagacité. On a de lui : *Dissertatio de Columna milliaria ad Essekrum reperta;* Essek, 1781, in-4°; Agram, 1794, in-4°; — *Peskonicsa Pana i Thalie;* Essek, 1788, in-8°; — *In veterem Croatarum patriam Indagatio philologica;* Agram, 1790, in-8°; — *Fructus autumnales in jugis Parnassi Pannonii lecti;* Agram, 1791, in-8°; — *Specimen Philologiæ et Geographiæ Pannoniorum;* Agram, 1795, in-4°; — *Tentamen publicum de Numismatica utriusque semestris;* Pesth, 1797, in-8°; — *De Istro ejusque adcolis Commentatio*, Bude, 1798, in-4°; — *Orbis antiquus, ex tabula itineraria Theodosii seu Peutingeri ad systema geographiæ redactus et commentario illustratus;* Bude, 1824-1825, 2 vol.; — *Istri adcolarum illyrici nominis Geographia epigraphica;* Bude, 1825, in-4°. Katancsich a laissé en manuscrit de nombreux ouvrages, qui se trouvent à la bibliothèque de Pesth : en voici la liste : *Mosis Geographia, commentario illustrata*; — *Homeri Geographia, commentario illustrata;* — *Herodoti Geographia, commentario illustrata;* — *Strabonis Geographia, commentario illustrata;* — *Plinii Geographia velut promptuarium antiquæ geographiæ;* — *Geographia Ptolemæi, commentario illustrata;* — *Istri adcolarum, illyrici nominis, Geographia vetus;* — *Adversaria Philologica varia itinerum per Hungariam, Slavoniam, Croatiam susceptorum;* — *Memoria Belgradi;* — *Memoria Valpo;* — *Prolusio in Litteraturam ævi medii;* — *De Denario banali, Cyrilli charactere insigni;* — *De Litteratura Cyrilli;* — *De Litteratura glagolitica;* — *De Casula Divi Stephani, Hungariæ regis;* — *De Cruce aurea Giselæ reginæ, nummis, sigillis, aliisque epigraphiæ monumentis;* — *Etymoligicon Illyricum, ad leges philogiæ dialecto bosnensi exactum.* E. G.

Toldy, *Geschichte der ungarischen Literatur.*

KATE (*Gérard*), théologien hollandais, né en 1699, mort en 1749. Il étudia à Deventer et à Utrecht, et professa ensuite successivement à Lingen, à Deventer et Harderwick. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Omnipræsentia Dei*; Deventer, 1716; — *Laudes Domini nostri J.-C.*, etc.; in-4°, 1719; — *Oratio de priscorum in summo hominis bono definiendo erroribus*; Deventer, 1728; — *Carmen de Rebus et Moribus Belgarum*; Deventer, 1740, in-4°; — *Oratio de regno Dei et Christi*; Harderwyck, 1743, in-4°; — *Pax Aquisgranensis carmine celebrata*; ibid., 1749, in-12.

V. R.

Rotermund, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

KATE (*Lambert* TEN), théologien et linguiste hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se fit connaître par ses recherches sur la langue de son pays et par des travaux sur les beaux-arts, qu'il cultiva en amateur éclairé. Il laissa un riche cabinet de dessins et de curiosités. On a de lui : *Ænleisning tot de Kenntnisse van het verhevene Deel der Nederduitsche Sprake*, etc. (Introduction à la Connaissance de la Langue Hollandaise, etc.); Amsterdam, 1723 : c'est un ouvrage plein de méthode sur les étymologies et les difficultés de cette langue; — *Gemeenschap tuschen de gottische sprache en de Nederduytsche* (Rapports entre la Langue Gothique et le Néerlandais); Amsterdam, 1710; — *Het Leven van onzen Heilandt J.-C.*, etc. (La Vie de notre Sauveur Jésus-Christ, etc., en forme de concordance

des quatre évangélistes); Amsterdam, 1732, in-4°.

On attribue encore à Kate un *Mémoire sur le Beau idéal dans les Arts de la Peinture, de la Sculpture et de la Poésie.* V. R.

Rottermund, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Richardson, *Traité de la Peinture et de la Sculpture*; Amsterdam, 1728. — Sax, *Onomast.*, VI, 368.

KATER (*Henry*), mathématicien anglais, né à Bristol, le 16 avril 1777, mort à Londres, le 26 avril 1835. Il fut d'abord destiné au barreau; mais à la mort de son père, en 1794, il abandonna l'étude du droit, entra dans l'armée, et se rendit aux Indes orientales. Il parvint au grade de capitaine, et s'occupa particulièrement de relevés trigonométriques. Forcé par le mauvais état de sa santé de rentrer en Angleterre, il se consacra entièrement aux sciences. Il s'occupa d'abord d'expériences pour déterminer les mérites relatifs des télescopes construits suivant les méthodes de Cassegrain et de Gregory. Sa conclusion fut que la puissance du premier était à celle du second comme deux et demi à un. Il écrivit à ce sujet deux mémoires intitulés : *On the Light of the Cassegrian telescope compared with of the Gregorian*, qui parurent dans les *Philosophical Transactions* pour 1813. Le capitaine Kater dirigea ensuite tous ses efforts sur une question d'une haute importance scientifique, la détermination de la longueur du pendule dont les vibrations marquent les secondes à la latitude de Londres. Ses expériences durèrent plusieurs années. Les méthodes employées jusque-là pour déterminer d'une manière rigoureuse le centre d'oscillation dans un corps irrégulier et hétérogène vibrant comme un pendule ne répondaient pas à son objet; il surmonta cette difficulté en profitant d'une propriété du centre d'oscillation. Cette propriété, démontrée par Huyghens, est celle-ci : Si le centre d'oscillation dans un corps suspendu devient le point de suspension, le corps accomplira sur ce point une vibration dans un temps égal à celui pendant lequel il accomplit une vibration sur le point original de suspension. La distance entre les deux points obtenue expérimentalement est égale à la longueur d'un pendule mathématique vibrant dans le même temps que le pendule donné. Kater employa d'abord dans ses expériences une arête tranchante, comme moyen de suspension. La description de son pendule est insérée dans les *Philosophical Transactions* pour 1818. Lorsque le parlement vota l'établissement d'un système uniforme de poids et mesures en Angleterre, les expériences de Kater servirent à déterminer la mesure de longueur prise pour étalon; elles donnèrent pour la longueur du pendule à Londres dans le vide, 39 pouces 13929. A la demande de la Société royale de Londres, Kater alla continuer dans l'île de Wight et dans l'île de Unst ses expériences, dont les résultats furent publiés dans les *Philosophical Transactions* pour 1819. Le capitaine Kater était membre de la Société royale de Londres. Outre les mémoires cités plus haut et quelques autres publiés également dans les *Philosophical Transactions*, on a de lui : *An account of the construction and verification of certain standards of linear measures for the russian government*; Londres, 1832, in-4°, et un *Treatise on Mechanics*, qui forme un des volumes de la *Cyclopædia* de Lardner (écrit en collaboration avec l'éditeur). Z.

English Cyclopædia.

KATONA (*Éméric* d'ABAUJVAR), controversiste protestant hongrois, né à Uifalou, en 1572, mort le 22 octobre 1610. Nommé recteur du collége de Szepsi à l'âge de vingt et un ans, il résigna cet emploi en 1595, pour aller compléter ses connaissances dans les universités d'Allemagne. Il étudia pendant deux ans et demi la théologie à Wittemberg et à Heidelberg, et retourna ensuite dans sa patrie. Après avoir été appelé en 1599 au poste de recteur à Patak, il devint, quelque temps après, prédicateur à la cour de Georges Ragoczi, prince de Transylvanie. Dans la suite il fut nommé pasteur successivement à Szepsi, à Goenczin et à Karextur. On a de lui : *De Libero Arbitrio, contra theses Andreæ Sarofi*; — *Antipapismus*, ouvrage, en langue hongroise, divisé en cinq parties, où Katona s'abandonne à sa haine contre le catholicisme; — *Tractatus de Patrum, conciliorum et traditionum Auctoritate circa fidei dogmata, cultus idem moresque vivendi*; Francfort, 1611, in-8°, avec une vie de l'auteur, écrite par Pareus. E. G.

Czvittinger, *Specimen Hungariæ Literatæ*, p. 199. — Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 304.

KATONA (*Étienne*), historien hongrois, né à Papa, le 13 décembre 1732, mort le 17 août 1811. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, après la suppression duquel il devint professeur d'éloquence sacrée et d'histoire à l'université de Tyrnau, et ensuite chanoine à Colocza, ainsi que abbé à Bodrog-Monossor. On a de lui : *Synopsis Chronologica Historiarum, ad sublevandam memoriam historico philorum*; Tyrnau, 1757-1773, 2 vol. in-8°; — *Historia critica primorum Hungariæ Ducum*; Pesth, 1778, in-8°; — *Historia critica Regum Hungariæ stirpis Arpadianæ*; Pesth, 1779-1780, 8 vol. in-8°; — *Vindiciæ Cleri Hungariæ contra supplicem libellum Sam. Nagy*; Bude, 1790, in-8°; — *Larva pseudo-catholico detracta qui declarationem Statuum catholicorum Posonii commentatus est*, 1791, in-8°; sous le voile de l'anonyme, ainsi que l'écrit précédent; — *Historia critica Regum stirpis Austriacæ*, trente-sept petits volumes, dont les deux premiers furent imprimés à Kolosvar, et les autres à Bude; la publication, commencée en 1795, fut arrêtée en 1801; défense fut faite à l'auteur d'écrire les événements du règne de Léopold Ier

et de quelques autres empereurs; mais cette interdiction fut levée plus tard, et Katona put achever son ouvrage, qui contient l'histoire de la Hongrie sous la maison d'Autriche, jusqu'à l'an 1801. L'auteur s'y montre généralement bien informé; il a su joindre, au récit des faits historiques, des notices sur les principaux écrivains et savants de son pays; — *Epitome chronologica Rerum Hungaricarum, Transsylvanicarum et Illyricarum;* Bude, 1796-1797, 3 vol. in-8°; — *Historia metropolitanæ Colosiensis Ecclesiæ;* Kolocza, 2 vol. in-8°. Katona a aussi donné une édition augmentée de la *Hungaria suis cum Regibus* de Thurotz; Tyrnau, 1758, in-4°. E. G.

Rottermund, *Supplément à Jöcher.*

* **KAUER** (*Ferdinand*), compositeur allemand, né en 1751, à Klein-Taya (Moravie), mort en 1831 à Vienne. Dès son enfance il acquit tant d'habileté dans la musique qu'il remplit les fonctions d'organiste à l'église des Jésuites à Znayen, et plus tard à Tyrnau, où il étudiait en même temps la médecine. S'étant rendu par la suite à Vienne, il enseigna le piano, et fut successivement directeur et compositeur des théâtres de Léopoldstadt, de Grætz et de Josephstadt. Auteur fécond et laborieux, il a écrit la musique de plus de deux cents opéras, vaudevilles et drames, parmi lesquels on cite : *Das Donauweibechen* (L'Ondine du Danube) et *Die Sternenkœnigin* (La Reine des Étoiles); — une vingtaine de messes, des symphonies, concertos, quatuors, sonates, etc., ainsi que plusieurs méthodes pour violon, flûte et clarinette. K.

Schilling, *Musikalische Handwœrterbuch.*

KAUFFMANN (*Marie-Anne-Angélique-Catherine*), célèbre femme artiste, née à Coire (pays des Grisons), le 30 octobre 1741, morte à Rome, le 5 novembre 1807. Dès l'enfance elle montra des dispositions pour la peinture et la musique. Son père, Jean-Joseph Kauffmann, peintre lui-même, lui donna les premières leçons de son art. « Artiste médiocre, dit un biographe, mais instruit dans les plus saines théories, il la guida par d'excellents principes, sans la pouvoir dominer par ses exemples; car ce qu'il ne savait que dire, elle l'exécutait : de sorte que son talent, affranchi du joug de l'imitation, se forma sous l'inspiration libre et franche de la nature. Kauffmann aspira principalement à rendre sa fille supérieure comme coloriste. Il l'initia de bonne heure à l'entente difficile des jours et des ombres, à ces secrets du clair-obscur qui produisent la forme et le relief, et qui font si souvent pardonner le défaut de sévérité et de correction. Mais cet homme judicieux comprenait également que le peintre n'est pas tout entier dans les yeux et dans la main, et que, pour faire un artiste distingué, il est nécessaire d'exercer l'esprit et d'échauffer l'âme. La jeune Angélique lisait les historiens et les poëtes, et cultivait la musique avec presque autant de passion et de succès que la peinture. » Elle était encore enfant lorsque son père vint s'établir à Morbegno dans la Valteline. L'évêque de Côme, Nevroni, ayant entendu parler de la jeune artiste, que recommandaient à la fois son talent et une charmante figure, voulut la voir. Touché de sa modestie et de la naïveté de ses réponses, il lui commanda son portrait. Elle l'acheva promptement et avec succès. Elle n'avait pas encore douze ans révolus. Aussitôt elle fut accablée de commandes. François III d'Este, duc de Modène et gouverneur de Milan, s'empressa de se déclarer son protecteur. Appelée à Constance par le cardinal Roth, Angélique prouva, par un portrait de ce prince de l'Église, l'étonnante rapidité de ses progrès. Arrivée à l'âge de vingt ans, elle fut sur le point d'abandonner la peinture pour la musique et le théâtre. Des amis de son père lui promettaient une grande et rapide fortune dans la carrière dramatique. Son goût pour la peinture l'emporta cependant, et plus tard Angélique se représenta entre la peinture et la musique, cédant à la première, et adressant à la seconde de tendres adieux. Elle se mit à parcourir l'Italie pour perfectionner son talent par la vue des chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Après avoir séjourné quelque temps à Rome et à Naples, elle alla à Venise. D'illustres voyageurs l'engagèrent à venir à Londres. Elle partit. Les plus brillants succès marquèrent son séjour en Angleterre, où elle éprouva aussi les plus vifs chagrins. Chargée de peindre les membres de la famille royale, elle étonna les seigneurs de la cour par ses talents et les grâces de sa personne. Accueillie par le célèbre Reynolds avec empressement, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle lui avait inspiré une passion qu'elle ne pouvait partager. « On me traite bien ici, écrivait-elle à son père, trop bien; mais je ne me lierai pas facilement; Rome m'est toujours dans la pensée; l'Esprit-Saint me dirigera. » Au moment où Angélique Kauffmann venait de terminer le portrait de la duchesse de Brunswick, il parut à Londres un étranger qui fixa l'attention publique par la noblesse de son extérieur et surtout par ce faste d'entourage que le vulgaire prend toujours pour l'indice d'une éminente position. Ce personnage se disait Suédois, et portait le nom de *Frédéric, comte de Horn.* La renommée d'Angélique l'attira vers elle. L'artiste reçut ses visites, souffrit ses assiduités, et bientôt, séduite par les avantages personnels de l'étranger ou par l'éclat d'un grand nom uni à une fortune considérable, elle consentit à l'épouser. Après le mariage une affreuse vérité se fit jour : Angélique apprit que le prétendu comte de Horn n'était qu'un misérable, jadis attaché au service d'un seigneur de ce nom. Des biographes ont accusé Reynolds d'avoir préparé ce complot et initié ce malheureux à son rôle pour se venger des dédains d'Angélique; mais ce fait n'est pas certain. Un coup aussi terrible faillit altérer pour jamais la raison d'Angélique; cependant, soutenue, conduite, assistée

par ses nombreux amis, elle parvint à faire rompre cette union, le 10 février 1768.

Sa main, longtemps découragée, reprit ses pinceaux, avec une sorte d'ardeur maladive, et tandis qu'elle cherchait des consolations dans le travail, elle y trouva la fortune et la gloire. Son nom fut solennellement inscrit sur le registre des membres de la Société royale de Peinture de Londres. Klopstock et Gessner célébrèrent son talent, et elle leur envoya des tableaux de sa composition. En juillet 1781, elle épousa Antoine Zucchi, peintre vénitien, qui s'était fait aussi une réputation et une fortune en Angleterre par son talent comme paysagiste. Cette union fut heureuse. Les deux époux quittèrent aussitôt l'Angleterre pour retourner en Italie. Arrivée à Venise, Angélique Kauffmann y composa son beau tableau de *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*. De Venise elle alla à Naples, et revint se fixer définitivement à Rome. Elle y peignit deux tableaux destinés à l'empereur Joseph II, qui voyageait alors en Italie : l'un représentait le *Retour d'Arminius, vainqueur des légions de Varus*; l'autre la *Pompe funèbre par laquelle Énée honore la mort de Pallas*. Les dernières années de la vie d'Angélique furent encore rudement éprouvées. Elle perdit sa fortune, et Zucchi mourut en 1795. « L'indigence ne m'épouvante pas, disait-elle; mais l'isolement me tue. » Elle cessa de peindre. L'invasion de Rome par les Français la plongea dans une sombre inquiétude, dont les hommages de généraux ne purent la tirer; elle finit par succomber aux lentes attaques de son invincible tristesse, et fut inhumée dans la chapelle de Saint-André *delle Frate*. L'Académie de Saint-Luc assista en corps à ses funérailles, et, comme aux obsèques de Raphael, on porta ses deux derniers tableaux à la suite de son cercueil. Il n'existe en France qu'un petit nombre de tableaux d'Angélique Kauffmann. Les graveurs anglais ont multiplié ses travaux par leurs estampes. « Ses airs de tête, dit un critique, sont entre la divine et majestueuse beauté des figures du Guide et l'amabilité un peu molle et légère de l'école de l'Albane ou du Corrège; elle a su exprimer toutes les passions tendres et élevées. Un examen rigoureux de son style dans le dessin obligerait de reconnaître qu'elle a mis peu d'énergie sous beaucoup d'élégance et de noblesse. Il manque à ses personnages cette vie intérieure et puissante qui renfle et détermine fièrement tous les contours. Ses figures, empreintes d'indécision, soit qu'elles marchent ou qu'elles s'arrêtent, ne pressent pas la terre d'un pied ferme et vigoureux. Aussi a-t-elle évité les scènes fortes et terribles dans lesquelles son talent eût plus complétement échoué; mais dans les sujets d'un médiocre développement et d'un caractère calme, dans les sujets non épiques, elle est tout entière elle-même, c'est-à-dire pleine de tendresse et d'une grâce inexprimable. Sa manière, comme coloriste, se modifia graduellement dans le cours de ses voyages, c'est-à-dire de ses études; dans ses derniers tableaux elle est plus franche, moins brillante et plus vigoureuse. Sa touche était large et savante, et c'était au jeu du pinceau que la femme se trahissait le moins. Elle possédait également à un très-haut degré l'ordonnance pittoresque, la science du groupe et l'art d'ajuster les figures. » Elle avait, comme peintre de portraits, l'habitude d'attendre quelque temps avant d'esquisser ses figures, afin de saisir l'attitude favorite du modèle qu'elle devait peindre. Elle prenait un grand soin pour dessiner ses draperies, de manière à ne pas trop envelopper ses personnages. « Vos figures, lui disait un de ses admirateurs, pourraient marcher sans déranger leurs vêtements. »

Angélique avait l'habitude de jeter sur le papier les réflexions que ses travaux lui inspiraient quelquefois, et elle gardait ces souvenirs avec soin. A sa mort on les a curieusement examinés. On lisait sur un de ses cahiers : « Un jour que je trouvais de la difficulté à exprimer dans la tête de Dieu le père ce que je sentais, je dis en moi-même : Je ne veux plus tenter d'exprimer les choses supérieures à l'inspiration humaine, et je réserve cette entreprise pour le moment où je serai dans le ciel, si cependant au ciel on fait de la peinture. » Et pourtant Angélique Kauffmann paraissait destinée à la peinture des passions célestes et à l'expression de la béatitude. Si elle eût préféré le paradis à l'Olympe, elle serait sans doute arrivée plus haut. Du moins son pinceau sévère, quoique tendre et gracieux, demeura fidèle à la destination de l'art comme au caractère de son sexe, et ne peignit jamais que de pudiques images et de chastes voluptés. L. L—T.

G. de Rossi, *Vita di Angelica Kauffmann, pittrice*; Florence, 1810. — Jan Konynenburg, *Kunstverdiensten van Angelica Kauffmann en Raphael*; Amsterdam, 1810, in-8°. — Arm.-Fr.-Léon de Wailly, *Angelica Kauffmann*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°. — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexik.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Conversat.-Lexik.*

KAUFFMANN (*Philippe*), poëte allemand, né à Berlin, mort par suicide au bois de Boulogne, près de Paris, à la fin du mois d'août 1846. Il avait déjà publié en Allemagne une traduction en vers des tragédies de Shakspeare et des poëmes lyriques de Robert Burns lorsqu'il quitta son pays, en 1843, sur l'invitation du pianiste Listz, qui l'amena avec lui en France. A Paris, il s'était fiancé à une jeune Allemande, et c'est le chagrin que lui causa la mort subite de cette personne aimée qui le porta à s'ôter la vie. Deux jours avant qu'il exécutât cet acte de désespoir, il avait accepté les fonctions de précepteur dans une famille honorable. On trouva parmi ses papiers deux drames en manuscrit et le commencement d'une traduction en vers allemands de la *Divina Commedia* du Dante. J. V.

Moniteur, 10 septembre 1846.

KAUFMANN (*Jean-Godefroi*), mécanicien allemand, né à Weimar, en 1752, mort à Francfort, en 1818. Il apprit d'abord la profession de fabricant de bas, et trois ans plus tard il alla travailler chez un horloger mécanicien. A la mort de ce dernier, il continua le même état. En 1785, il exécuta une *montre-flûte et harpe* si remarquable qu'elle fut achetée par l'électeur Frédéric-Auguste pour en faire don à l'électrice son épouse. Cet achat du prince encouragea Kaufmann, dont les merveilleux produits furent bientôt recherchés à l'étranger, en Autriche, en Russie, en Italie. Son fils *Frédéric*, né à Dresde, en 1782, l'aida dans ses travaux, et inventa ou perfectionna lui-même divers instruments de musique. On lui doit une trompette-automate qu'on montrait comme une merveille. Le père et le fils ont inventé en commun l'*harmonicorde* et le *chordaulodion*. Le fils de Frédéric, *Théodore*, s'est également distingué comme mécanicien. V. R.

Conv.-Lex.

KAUFUNGEN ou **KAUFFUNGEN** (*Kunz* ou *Conrad* DE), conspirateur allemand, exécuté le 14 juillet 1455. Il s'était fait connaître durant la guerre des hussites, mais son nom ne paraît officiellement que lors de la querelle entre la ville de Nuremberg et le margrave, Albert de Brandenbourg. Kaufungen, qui avait pris parti pour les Nurembergeois, parvint à s'emparer du margrave, qu'il renvoya moyennant une grosse rançon. Il passa ensuite au service de Frédéric le Pacifique, duc de Saxe. Chargé par ce prince d'aller délivrer Géra, assiégé alors par les troupes de son frère, avec lequel Frédéric était en guerre, il tomba, avec Nicolas Pflug, au pouvoir des troupes bohémiennes venues au secours du duc Guillaume. Il fut conduit alors en Bohême, où il recouvra sa liberté moyennant 4,000 florins d'or. Kaufungen demanda à l'électeur, dont il s'était fait l'auxiliaire, de lui restituer cette somme. Le prince refusa, sous prétexte que le réclamant n'était pas son sujet, mais seulement son mercenaire. Toutefois il lui accorda jusqu'à la paix, à titre d'indemnité, certains domaines situés dans la Misnie. Une fois la paix conclue, l'électeur les réclama; Kaufungen persista dans ses prétentions. Frédéric proposa alors un arbitrage, mais Kaufungen n'attendit pas la décision des arbitres. Dans la nuit du 7 au 8 juillet 1455, il s'empara à titre d'otages de la personne des deux fils de l'électeur. Arrêté sur les frontières de Bohême par un sommelier du prince, du nom de Schmidt, il fut condamné à la peine capitale et exécuté aussitôt après, à Freiberg. V. R.

Conversations-Lexikon. — Sedler, *Univ.-Lex.*

* **KAULBACH** (*Guillaume*), peintre allemand, né en 1804, à Arolsen, capitale de la principauté de Waldeck. Contrairement à ce que l'on rapporte de la plupart des grands artistes, il montra dans sa jeunesse fort peu de dispositions pour la carrière des beaux-arts, et dut même faire violence à ses goûts pour se conformer aux intentions de sa famille. Son père, d'après les avis du sculpteur Rauch, son compatriote, le fit entrer à l'Académie de Dusseldorf. Les succès du jeune homme n'y furent pas assez brillants pour faire présager sa célébrité future; toutefois, après avoir terminé son temps d'études, il fut employé avec plusieurs de ses condisciples à l'exécution des fresques dont leur maître, Cornélius, avait dessiné les cartons pour la salle de l'université de Bonn. Kaulbach fut si peu satisfait de son propre travail, qu'il prit le parti de renoncer à la peinture et de donner des leçons de dessin. Néanmoins, en 1825, il suivit Cornélius à Munich, lorsque le célèbre artiste fut appelé à diriger l'Académie de cette ville. Il fut alors chargé de peindre *Apollon et les Muses* au plafond d'une salle de concerts, et le prince de Birckenfeld mit à sa disposition les murailles de son palais pour y retracer la fable de Psyché. Ces sujets gracieux ne lui fournirent pas encore l'occasion de se faire remarquer. Ce fut dans la décoration de la salle du trône des appartements de la reine que son originalité se manifesta pour la première fois. Les groupes symboliques par lesquels il représenta *La Victoire d'Herman sur les Romains*, d'après un poëme de Klopstock, firent apprécier de hautes qualités de force et d'expression qui ressortirent mieux encore dans son célèbre tableau de *La Maison des Fous*. Cette composition, gravée par Merz, répandit aussitôt le nom de Kaulbach dans toute l'Europe. On admira l'artiste, on exalta le penseur, et Guido Gœrres, le fils du poëte, consacra un livre entier à l'interprétation de cette allégorie faite suivant lui dans le but de nous inspirer des sentiments d'humilité. Ajoutons que, par excès de patriotisme, cet écrivain prétendit reconnaître dans chaque personnage des types de folie français. Nous doutons que cette ingénieuse idée ait jamais préoccupé l'artiste. On raconte que, dans sa jeunesse, il avait été chargé de peindre une église située près d'une maison d'aliénés. Le spectacle qu'il avait eu sous les yeux avait fait alors une si vive impression sur lui que plusieurs années après son esprit en était encore obsédé. Il ne put, dit-on, se débarrasser de la triste vision qu'en la jetant sur la toile.

Enfin l'individualité de Kaulbach s'était dégagée. A ce moment les élèves de Cornélius, s'élevant contre la doctrine de l'idéal professée par les peintres de l'Académie de Munich, proclamèrent que le véritable style réside dans l'individualisme et dans les formes particulières enfantées par le génie de l'artiste. Kaulbach devint naturellement un des chefs de l'opposition. Appuyant bientôt ses idées d'un nouvel exemple, il conçut et dessina, pour le comte Raczinski, *Le Combat des esprits*, fantastique et vigoureuse composition, que la gravure a fait également connaître en France. Dès lors l'enthousiasme n'eut plus de bornes en Allemagne; Kaulbach était

un maître. Ses productions se succédèrent rapidement et confirmèrent sa célébrité naissante.

Il peignit dans la chambre à coucher du roi de Bavière une suite de compositions tirées des œuvres de Gœthe, remarquables par la souplesse de l'imagination et la variété des idées; puis *La Destruction de Jérusalem par Titus*, que l'on voit à la nouvelle pinacothèque de Munich, et dix fresques exécutées à l'extérieur du monument par Nilsen, d'après les petits tableaux du maître conservés dans le musée.

M. Kaulbach est occupé depuis longtemps à la décoration du vestibule et de l'escalier du nouveau musée de Berlin. La composition doit retracer, dans son ensemble, le développement de la civilisation humaine. Elle se divise en six grands tableaux traduisant les grandes époques de l'histoire, et seize tableaux latéraux représentant des figures allégoriques, sans compter les frises et les arabesques. En 1855 M. Kaulbach envoya divers fragments de son œuvre à l'exposition universelle de Paris. Les figures de *La Tradition*, de *Moïse*, de *Solon*, et surtout la vaste composition de *La Tour de Babel* excitèrent en France un sentiment d'étonnement et d'admiration. Ces magnifiques cartons firent voir, sous son aspect le plus favorable, il est vrai, un talent qui pèche par l'absence du coloris et la froideur de l'exécution, mais qui se distingue en revanche par la puissance de l'imagination, l'énergie du dessin, la variété de l'expression, et la philosophie de l'idée.

M. Kaulbach ne s'est pas ralenti depuis 1855. Deux grandes peintures lui ont été confiées par le roi Maximilien; ce sont: *La Bataille de Salamine* et *Le Mariage d'Alexandre et de Roxane;* et l'on annonce qu'il vient de terminer le carton d'une vaste composition représentant l'*Ouverture du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle par Othon le Grand*. Indépendamment de ces grands travaux, M. Kaulbach achève d'illustrer dans une série de dessins les principales scènes des drames de Shakspeare. De l'aveu des Anglais eux-mêmes, aucun artiste n'était plus capable de s'acquitter de cette tâche, à cause de son *humour*, et à raison aussi de l'analogie qui existe entre le caractère de son talent et celui de génie de Shakspeare, « tous deux sachant idéaliser en restant vrais ». M. Kaulbach a reçu toutes les distinctions auxquelles lui donne droit son mérite éminent. Il a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur, à la suite de l'exposition de 1855. Il est aujourd'hui directeur de l'Académie de Munich. E. COTTENET.

Dictionnaire d'Artistes pour servir à l'Histoire de l'Art Moderne en Allemagne, par A. Raczinski; Berlin, 1842. — *Histoire de l'Art Moderne en Allemagne*, par A. Raczinski. — H. Fortoul, *De l'Art en Allemagne*. — Th. Gautier, *L'Art Moderne*. — *The Art Journal*, 1856. — *Answahl der vozüglichstern Gemälde der Pinakothek in Münichen;* in-fol.

KAUNITZ (*Wenceslas-Antoine*, comte DE RIETBERG et prince DE), homme d'État et diplomate autrichien, né à Vienne, en 1711, mort le 24 juin 1794. Il appartenait à une ancienne famille comtale dont les domaines étaient situés près de Brunn, en Moravie. Son père, Maximilien-Ulric, avait rempli plusieurs missions importantes près le saint-siége et quelques cours de l'Allemagne. Par son mariage avec une comtesse d'Ost-Frise et de Rietberg, il acquit le comté de Rietberg; mais il eut au sujet de cette propriété de longs procès avec le roi de Prusse, héritier du comté d'Ost-Frise. Dix-neuf enfants naquirent de son union. Wenceslas-Antoine était le cinquième et le plus jeune des fils. En cette qualité son père le destina à l'Église; il reçut les ordres, et fut pourvu d'un canonicat à Munster. La perte de ses quatre frères aînés, dont quelques-uns moururent sur le champ de bataille, l'ayant laissé le seul rejeton de son illustre famille, il quitta l'état ecclésiastique, et se proposa d'entrer dans la carrière diplomatique. Dès lors il se livra à de sérieuses études, et fréquenta successivement les universités de Vienne, Leipzig et Leyde. De 1732 à 1735, il voyaga en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre. A son retour à Vienne, l'empereur Charles VI le nomma conseiller aulique de l'empire, et peu de temps après deuxième commissaire impérial à la diète de Ratisbonne. En 1740, la mort de l'empereur mit un terme à cette mission, et Kaunitz se retira dans ses terres en Moravie. L'avénement de Marie-Thérèse lui ouvrit une carrière brillante. Cette princesse le nomma en 1741 ambassadeur près le saint-siége, et lui confia en même temps pour Florence une mission secrète, dont il s'acquitta à la satisfaction des deux gouvernements. En 1742 il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Turin, pour consolider l'alliance défensive entre l'Autriche et la Sardaigne contre les souverains de la maison de Bourbon, alliance qui, plus tard, fut fortifiée par l'accession de l'Angleterre. L'habileté qu'il déploya dans cette mission donna à l'impératrice une haute idée de Kaunitz. En 1744 elle l'envoya comme ministre plénipotentiaire auprès du duc Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas, et lorsque, peu de temps après, ce prince fut obligé de s'absenter à cause de la mort de son épouse, l'archiduchesse Marie-Anne, Kaunitz fut chargé par intérim du gouvernement de ces provinces, fonctions difficiles à ce moment, les Pays-Bas étant menacés d'un envahissement par la France. Après le retour du duc Charles, Kaunitz reprit sa position diplomatique auprès de lui, et la remplit jusqu'à l'invasion française. En 1746, Bruxelles se rendit aux Français; Kaunitz obtint, pour le gouvernement et le peu de troupes autrichiennes qui se trouvaient dans cette ville, une capitulation qui leur accordait la liberté de se retirer à Anvers. Il suivit le duc Charles dans cette ville, qui peu de temps après eut le même sort que Bruxelles. Il se rendit alors à Aix-la-Chapelle, et y sollicita sa retraite pour rétablir sa santé.

Mais à peine était-il revenu à Vienne, en 1748, qu'il accepta le poste d'ambassadeur au congrès d'Aix-la-Chapelle. Il signa la paix au nom de l'Autriche, après avoir protesté contre les préliminaires arrêtés entre la France, l'Angleterre et la Hollande sans la participation des autres puissances. Aussitôt cette paix ratifiée par son gouvernement, Kaunitz fut nommé ministre d'État et de conférence, et, en 1749, il fut décoré de l'ordre de la Toison d'Or. Envoyé en 1750 comme ambassadeur auprès de Louis XV, où il resta jusqu'en 1752, il sut plaire à Mme de Pompadour, et, par l'influence de cette favorite, il parvint à poser les bases d'une alliance entre la France et l'Autriche, que signa le cardinal de Bernis à Versailles, en 1756. A son retour, Kaunitz fut décoré de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie, et obtint successivement les places de chancelier de cour et d'État, et de chancelier des Pays-Bas et d'Italie, ce qui le mit à la tête des affaires politiques intérieures et extérieures de l'Autriche. Marie-Thérèse avait eu une confiance entière en Kaunitz; mais l'empereur François Ier, bien qu'il l'honorât de son amitié, et qu'il lui eût accordé la dignité héréditaire de prince de l'Empire, en 1764, ne suivit pas toujours ses conseils. Sous Joseph II son influence sur les affaires politiques diminua sensiblement, surtout à la suite de l'insuccès des négociations ouvertes pour l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas. Cependant il suivit son maître à l'entrevue qu'il eut avec le roi de Prusse à Neustadt, en 1770. On a souvent attribué au prince de Kaunitz la première idée du partage de la Pologne; mais il y a lieu de croire qu'elle appartint au prince Henri (*voy.* ce nom) de Prusse, fut poursuivie par Frédéric II avec adresse, acceptée par Joseph II, tandis que Marie-Thérèse et Kaunitz résistèrent tant qu'ils purent. Kaunitz n'allait plus à la cour; mais Joseph II allait souvent le visiter. Kaunitz était un des plus zélés partisans des réformes que cet empereur tenta d'introduire dans le régime ecclésiastique des États héréditaires, et particulièrement des Pays-Bas. La cour de Rome crut même qu'il était le seul auteur de ces innovations, et le prit tellement en haine que dans sa correspondance elle l'appelait *il ministro eretico*. Cependant lorsque Pie VI vint à Vienne, il dissimula adroitement sa colère, et fit au prince de Kaunitz un accueil extrêmement flatteur. Il poussa la bienveillance jusqu'à lui donner la paume de sa main à baiser, ce qui était alors regardé comme une faveur insigne, car les papes n'en présentent ordinairement que le revers. Kaunitz ne fut pas sensible à cet honneur: il fit semblant d'ignorer l'étiquette de la cour de Rome, et se contenta de serrer cordialement la main du souverain pontife, ce qui excita un grand scandale dans la catholique Autriche. Sous Léopold II, de 1790 à 1792, Kaunitz fut de nouveau placé à la tête des affaires. Enfin, à l'avénement de François II, son grand âge le décida à se démettre de ses fonctions. Il jouissait encore d'une santé parfaite; mais, en voulant se guérir lui-même d'un rhume, il contracta une maladie grave qui l'enleva rapidement. « Kaunitz possédait de vastes connaissances, dit la *Biographie* Rabbe; il délibérait lentement, mais ses jugements étaient toujours mûrs et impartiaux. Voltaire et Rousseau étaient ses auteurs favoris: il professait surtout une vive admiration pour ce dernier, qui avait été pendant quelques semaines son secrétaire intime à Paris. La langue allemande lui était familière, mais il s'exprimait avec beaucoup plus de facilité et d'élégance en français. Il parlait assez couramment l'italien et l'anglais, et avait une connaissance profonde du latin. Il créa plusieurs académies dans la Lombardie et les Pays-Bas, et accueillit toujours avec bienveillance les hommes de lettres et les savants. Il fonda l'école des beaux-arts à Vienne, et y établit, à ses frais, l'école spéciale de gravure en taille-douce qui a formé un grand nombre d'excellents artistes. » Grimm l'accuse de frivolité et d'une trop grande recherche dans la toilette. Voltaire dit que c'était un « homme aussi actif dans le cabinet que le roi de Prusse l'était en campagne. » — « C'était un esprit de premier ordre, dit le *Conversations Lexikon* : à une profonde connaissance de la situation politique de l'Europe, à un zèle infatigable pour le service de ses souverains, il unissait la probité la plus rigoureuse et une discrétion qui le rendait impénétrable. Pendant longtemps on le considéra comme l'oracle de la diplomatie, et il exerçait une telle influence sur la direction générale des affaires qu'on l'avait surnommé, par plaisanterie, *le cocher de l'Europe*. Cependant, malgré toute sa finesse et toute sa supériorité, sa politique était quelquefois par trop subtile et manquait son but. Il ne voyait que l'intérêt de la maison d'Autriche et oubliait trop que la politique d'un empereur d'Allemagne devait être une politique allemande. Il avait pour la Prusse la même aversion que Marie-Thérèse... Son amour-propre et sa vanité étaient extrêmes... Il redoutait à l'excès le grand air, et ne s'y exposait jamais. Il portait constamment les uns par dessus les autres six vêtements différents, dont l'épaisseur était savamment calculée d'après la température au milieu de laquelle il se trouvait. C'est uniquement de Paris qu'il faisait venir tous ses objets de toilette, son linge, ses habits, ses montres, ses meubles, ses équipages, etc... Autant il était cérémonieux et roide avec les hommes de son rang, autant il était affable et bienveillant avec ses inférieurs. » On cite un mot qui lui fait honneur: il proposait à Marie-Thérèse un feld-maréchal pour la présidence du conseil aulique de guerre: « Mais cet homme est votre ennemi déclaré, lui dit l'impératrice. — Madame, reprit Kaunitz, il est l'ami de l'État, et c'est la seule chose qu'il faille considérer (1). » L. L—T.

(1) Un des petits-fils du prince Kaunitz s'est fait con-

OEsterreichische national Encyklopædie. — *Conversat.-Lex.* — Grimm, *Correspondance.* — Voltaire, *Siècle de Louis XV.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Encyclop. des Gens du Monde,* — *Dict. de la Conversation.* — Laboulaye, dans le *Journal des Débats* du 7 juin 1855.

* **KAUSLER** (*François* DE), écrivain militaire et historien allemand, né à Stuttgard, le 28 février 1794, mort le 10 décembre 1848. Lieutenant d'artillerie en 1811, il prit part, l'année suivante, à la campagne de Russie, et en 1813 à la guerre contre les alliés. En 1814, chargé du commandement d'une batterie, il fut blessé dangereusement à la bataille de Montereau, ce qui ne l'empêcha pas de rentrer en activité de service en 1815. Il occupa ensuite les différents grades de la hiérarchie militaire, et fut enfin nommé colonel d'artillerie. On a de lui : *Zeitschrift für die Kriegswissenschaften* (Revue pour les Sciences militaires), 1815, en 18 cahiers, rédigés dans le commencement en commun avec le lieutenant-colonel Breithaupt; — *Versuch einer Kriegsgeschichte aller Völker und Zeiten* (Essai d'une Histoire des Guerres de tous les Peuples et de toutes les Époques); Ulm, 1826-1832, 5 vol.; — *Historisches Wörterbuch der Schlachten, Belagerungen und Treffen aller Völker und Zeiten* (Dictionnaire historique des batailles, Siéges et Combats de tous les Peuples et de tous les Temps); Ulm, 1826-1830, 4 vol.; — *Synchronistische Übersicht der Kriegsgeschichte, der Fortschritte der Kriegskunst und der gleichzeitigen Quellen* (Tableau synchronistique de l'Histoire des Guerres, des Progrès de la Science militaire et des Sources contemporaines); Ulm, 1826-1830, 4 livraisons, in-fol.; les trois ouvrages précités se complètent mutuellement, et forment ensemble l'exposé le plus étendu des opérations militaires de tous les temps; — *Atlas der merkwürdigsten Schlachten, Treffen und Belagerungen* (Atlas des plus mémorables batailles, combats et siéges); Fribourg, 1831-1838, 200 feuilles in-fol., avec un texte in-4°; — *Versuch einer militärischen Recognoscirung der Gesammtgebiets der Donau* (Essai d'une Reconnaissance militaire de tout le Parcours du Danube); Fribourg, 1835; — *Das Leben des Prinzen Eugen von Savoyen* (La Vie du prince Eugène de Savoie); Fribourg, 1838-1839, 2 vol. in-8°; avec cartes et plans de batailles; — *Die Kriege von* 1792-1815 *in Europa und Ægypten* (Les Guerres de 1732 à 1815 en Europe et en Égypte); Karlsruhe, 1840-1842, 28 livr., rédigées en commun avec Wörl. E. G.

Conv.-Lex.

KAUTZ (*Constantin-François-Florian-Antoine* DE), savant allemand, né à Lichtenthal, près de Vienne, le 21 mai 1735, mort le 28 janvier 1797. Après avoir étudié à Vienne la médecine et ensuite la jurisprudence, il devint, en 1772, conseiller aulique et membre de la commission de la censure des livres. On a de lui : *Versuch einer Geschichte der œstreichischen Gelehrten* (Essai d'une Histoire des Savants autrichiens); Leipzig, 1755, in-8°; — *De Cultibus magicis eorumque perpetuo ad Ecclesiam et rempublicam habitu;* Vienne, 1767 et 1771, in-4°, ouvrage qui contribua beaucoup à faire cesser en Autriche les procès de sorcellerie; — *Ueber den Œstreichischen Wappenschild* (Sur l'Écusson d'Autriche); Vienne, 1778 et 1783, 2 parties in-4°; — *Ueber die wahre Epoche der eingeführten Buchdruckerkunst zu Wien* (Sur la véritable Époque de l'introduction de l'Imprimerie à Vienne); Vienne, 1784, in-4°; — *Pragmatische Geschichte des Markgrafthums Œstreich bis zum angehenden Herzogthum* (Histoire du Markgrafiat d'Autriche jusqu'aux temps où il fut converti en duché); Vienne, 1788-1792, 2 vol., in-8°. Kautz a aussi collaboré au *Specimen Bibliothecæ Germanicæ-Austriacæ* de Vogel; et c'est à lui qu'on doit les notes ajoutées aux *Commentaria de Rebus transsylvanicis* de Bethlen, dans l'édition donnée à Vienne; 1779-1780, 2 vol. in-8°. E. G.

Luca, *Gelehrten OEstreich.* t. I. p. 228. — *Allgemeine Litteratur Zeitung*, Iéna, année 1797, p. 515.

* **KAVANAGH** (*Julia*), femme de lettres anglaise, née en 1824, à Thurles (comté de Tipperary). Issue d'une bonne famille irlandaise, elle fut amenée toute jeune à Paris, et y reçut une brillante éducation. De retour à Londres en 1844, elle se mit à écrire des contes et des scènes de mœurs pour les recueils littéraires; puis elle aborda le roman intime, et ne tarda pas à prendre dans ce genre une place distinguée. C'est d'ordinaire le grand monde qu'elle choisit pour sujet de ses peintures; elle produit aisément; son style est gracieux et élégant; elle a de la vivacité, de l'éclat, et ses fables, quoiqu'un peu nues, intéressent suffi-

naître à Paris par son dévergondage. M. Véron fait de lui ce portrait : « Tous les bourgeois de Paris ont souvent remarqué un vieillard débraillé, s'arrêtant des heures entières à manger des sucreries chez les confiseurs, et ayant toujours dans les rues, comme au théâtre, un livre à la main. C'était le prince Kaunitz, petit-fils du prince Kaunitz, qui, vers le milieu du siècle dernier, fut premier ministre de Marie-Thérèse. Le prince Kaunitz, qui a fini sa vie dans les rues de Paris, s'asseyant tantôt dans des boutiques, tantôt sur des bancs, et même sur des bornes, avait dévoré une grande fortune. Je ne vous dirai pas le titre des livres dont il faisait ses lectures favorites; il ne plaçait comme signets dans ses livres que des portraits de femmes. Il avait obtenu, en sa qualité d'étranger de distinction, d'assister à tous les huis-clos de la cour d'assises. Comme ce prélat que cite Saint-Simon dont la correspondance, surprise, était écrite du style le plus grossier et le plus licencieux, il était forcé de mettre deux adresses à ses lettres, tant l'adresse cachée était d'un cynisme éhonté. Il promenait souvent, dans ses quarts d'heure d'opulence, en voiture découverte, de jeunes filles singulièrement attifées. Je lui demandai un jour quelle était une de ses nouvelles compagnes : « C'est, me répondit-il, une marchande de pommes dont j'ai fait hier connaissance, et qui a bien voulu pour quelques jours mettre de côté son éventaire. J'ai commencé par des duchesses, ajouta-t-il, et je finis par des marchandes de pommes. » (*Mémoires d'un Bourgeois de Paris,* tome III, p. 31.)

samment. On a d'elle : *The three Paths*; Londres, 1847 ;— *Madeleine*, roman; ibid., 1848; — *Women in France of the eighteenth century*; ibid., 1850, 2 vol. in-8°, galerie de portraits historiques; — *Nathalie*, roman; ibid., 1851 ; — *Women of Christianity*; ibid., 1852, in-8°. esquisses biographiques de quelques femmes chrétiennes ; — *Daisy Burns*, roman; ibid., 1853; — *Grace Lee*; ibid., 1854, 3 vol.; — *Rachael Gray*; ibid., 1855, 3 vol.; — *The Hobbies*; 1857, 3 vol.; — *Adèle*; 1858, 3 vol.

Son père, *Morgan* KAVANAGH, est auteur de quelques ouvrages d'érudition, entre autres des *Myths traced to their primary Source through Languages*; Londres, 1856, 2 vol. in-8°. P. L—Y.

Men and Women of the Time, nouv. édit., 1858. — *British Catalogue*.

KAVINA ou **CAVINA** (*Pierre-Marie*), astronome italien, né à Faenza dans la première moitié du dix-septième siècle. Issu d'une famille noble, il se sentit entraîné vers l'étude des sciences, et publia divers ouvrages sur l'astronomie; profitant des découvertes récentes, il en fit la base de systèmes ingénieux qui ne lui attirèrent pas l'approbation des savants. Nous citerons de lui : *Tractatus de legitimo Tempore Paschalis*; Venise, 1667; — *Congietture phisico-astronomiche della Natura del Universo*; Faenza, 1669, in-4°; — *Fax seu Lampas volans*; 1676; — *Cometa ann.* 1680 *et* 1681, *et in eumdem astronomici conatus atque physicæ meditationes*; Faenza, 1681. On a encore de ce savant l'histoire de sa ville natale : *Faventia rediviva*; 1670, in-4°. P. L—Y.

Mittarelli, *Appendix de Scriptor. Faventinis.* — Tiraboschi. *Storia della Letteratura Italiana*, t. VIII. — Jöcher et Rotermund, *Gelehrten-Lexikon*.

***KAY** (*John*), poëte anglais au quinzième siècle, contemporain d'Édouard IV; on manque de détails sur sa vie. On sait toutefois qu'il fut le premier qui fut attaché à la cour des monarques anglais comme poëte lauréat; ses vers sont perdus ou gisent oubliés parmi les manuscrits de quelques grandes bibliothèques; il n'a été imprimé qu'un seul de ses ouvrages, c'est une version en prose de la *Relation du Siége de Rhodes* par Guillaume Caoursin, mise au jour en latin en 1480 et rapidement traduite en plusieurs langues. Ce volume, publié à Londres en 1506, in-fol., est aujourd'hui de la plus grande rareté; il paraît même qu'on n'en connaît en Angleterre que deux exemplaires, celui de lord Spenser et celui de Th. Grenville, légué au *British Museum*. G. B.

Warton, *History of english Poetry*, t. II, p. 230. — Dibdin, *Typographical Antiquities*, t. I, p. 353. — *Bibliotheca Grenviliana*, p. 114.

KAY ou **KAYE**. *Voy.* CAIUS.

KAYNOT (*Rogier* et *Hans*), peintres hollandais du commencement du seizième siècle. Élèves de Matthieu Cock, ils suivirent surtout la manière de Joachim Patenier, et se firent dans le paysage un genre agréable par les fonds et les petites figures spirituellement posées. L'Angleterre et la Russie possèdent les principaux tableaux de ces artistes. A. DE L.

Descamps, *Vie des Peintres Hollandais*, t. I, p. 19.

KAZINCZY (*François*), écrivain hongrois, né à Erhemlyén, le 27 octobre 1759. Il fut avocat à Kaesmark, puis à Eperies, et en 1784 il devint notaire de comitat à Abaujvar. En 1786, il fut nommé inspecteur de l'école nationale du district de Kaschau, et conserva ces fonctions jusqu'en 1791. Il s'adonna alors à la littérature, et se fit bientôt connaître par ses ouvrages. En 1793 Kazinczy fut emprisonné comme impliqué dans la conjuration de l'abbé Martinovics. Condamné à mort, il obtint une commutation de peine, mais passa sept années en prison. Rendu à la liberté en 1801, il prit une part active aux travaux de la nouvelle école littéraire. Outre de nombreuses traductions, on a de lui : *Magyar Museam*; Kaschau, 1788-92; — *Orpheus*; Kaschau, 1790; — *Lanassa*, tragédie; 1771; *Magyar Regisegek* (Les Antiquités et Raretés hongroises); Pesth, 1808; — *Poetai Berke*; Pesth, 1813; — *Reise* (Voyage); Pesth, 1813; — un autre voyage à Pannonhalma, 1831. Ses œuvres complètes ont paru à Pesth, 1814-1816, 9 vol., puis en 1843-44.

Son neveu *Gabor* ou *Gabriel* KAZINCZY, né en 1818, prit part aux mouvements révolutionnaires de 1848. Compris dans l'amnistie de 1848, il se livra depuis à des recherches historiques. On a de lui : *Malvina*, d'après Ossian. V. R.

Conv.-Lex. — *The English Cyclop.*

KEACH (*Benjamin*), théologien anglais, né le 29 février 1640, à Stokehaman (comté de Buckingham), mort le 18 juillet 1704. Privé, par la pauvreté de sa famille, d'une éducation régulière, il se livra d'abord au commerce; vers dix-huit ans il se passionna pour les controverses religieuses, se mit à prêcher, et entra dans la secte des baptistes calvinistes. Après la restauration des Stuarts, il fut exposé à de fréquentes poursuites, à cause de la violence de ses opinions; en 1664, une brochure intitulée : *The Child's Instructor*, dans laquelle il s'élevait contre le baptême des enfants et le monopole du sacerdoce par le clergé, le fit condamner à la prison et au pilori. On lui accorde de la sincérité, une foi vive et des connaissances étendues, dont il n'était redevable qu'à lui-même. En 1668, il devint pasteur d'une congrégation de baptistes à Londres. Outre un grand nombre de traités de controverse ou de morale, on a de lui : *Travels of true Godliness* (Voyages de la vraie Piété), et *Travels of ungodliness* (Voyages de l'Impiété), composés dans la manière originale de Bunyan et maintes fois réimprimés jusqu'à nos jours; — *Tropologia, or key to open Scripture metaphors*; Londres, 1682, in-folio; 2ᵉ édit., 1778; — *Exposition of the Parables*; ibid., 1704, in-folio. P. L—Y.

Crosby, *History of the Baptists*. — Wilson, *History of Dissenting Churches*.

KEAN (*Edmund*), acteur anglais, né à Londres, le 4 novembre 1787, mort à Richemond, le 15 mai 1833. Son père Aaron Kean était tailleur; sa mère était la fille de Georges Carex, qui a laissé une certaine réputation comme poëte. Son oncle Moses Kean avait acquis beaucoup de célébrité comme ventriloque, et surtout pour son talent d'imitation. Il commençait à peine à pouvoir marcher, quand ses parents, qui, vu leur état de misère, ne pouvaient subvenir aux besoins de leur famille, le placèrent à Drury-Lane, sous la direction d'un baladin, pour y remplir les moindres emplois dans la pantomime. Maigre et chétif, les contorsions auxquelles on l'exerçait, pour assouplir ses membres, furent au-dessus de la force de son tempérament; il devint contrefait, et ses traits, naturellement réguliers, prirent une expression maladive, qui les rendit plus intéressants. Quelques acteurs, touchés de la position de cet enfant, le tirèrent des mains du baladin, et le firent recevoir au théâtre, d'où il fut chassé à l'âge de cinq ans pour avoir, dans la scène des enchantements d'Hamlet, fait tomber comme des capucins de carte, non-seulement tous les petits diablotins dont il était le chef, mais le fameux Kemble, qui le renvoya sans pitié. Sa mère, obligée de le reprendre, l'envoya à l'école, où il s'ennuya bien vite, et d'où il partit un beau jour sans prendre congé de personne. Il s'embarqua en qualité de mousse à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour Madère; mais avec les habitudes d'indépendance qu'il avait contractées au théâtre, il se dégoûta des rigueurs de cet esclavage. Il parvint à se faire renvoyer, en simulant, avec une persévérance étonnante et avec un sang-froid qui ne se démentit pas même au milieu des plus grands dangers, une surdité dont tout le monde fut dupe. De retour à Londres, mais sans argent et sans amis, il rentra dans la carrière dramatique, et parcourut pendant quelques années les théâtres de province. En 1801, le docteur Drury, qui aimait beaucoup le talent de Kean, et qui voulait le protéger, le plaça au collége d'Eton. Kean n'y resta que trois ans, et reprit sa vie nomade et indépendante. Doué d'un caractère vif et emporté, il fut souvent mal reçu. Un jour, se trouvant à Guernesey, une cabale se forma contre lui, et lorsqu'il parut pour la première fois dans *Richard III*, il fut accueilli par des éclats de rire et des sifflets. Pendant quelques instants il tint tête contre les efforts de la malveillance; enfin, irrité par une opposition continue, il fit à son auditoire l'application d'un passage de son rôle, et s'avançant hardiment, et regardant le parterre, il s'écria : *Unmannered dogs, stand you when I command!* (Chiens mal dressés, arrêtez donc quand je vous l'ordonne!) Le bruit ne fit qu'augmenter; on voulut que l'acteur fît des excuses; il parut et dit : « Messieurs, la seule preuve d'intelligence que vous ayez donnée ce soir, c'est l'application que vous vous êtes faite du peu de paroles que j'ai prononcées. » A la suite d'un pareil esclandre, il fut obligé de quitter la ville, malgré la protection du gouverneur; après avoir couru la province, jouant tous les genres, tragédie, opéra, pantomime, il parvint enfin à débuter à Londres au théâtre de Drury-Lane, dans le rôle de *Shylock*, où il obtint un succès prodigieux. Le 12 février 1814, il mit le sceau à sa réputation par la manière remarquable dont il joua le rôle de Richard III. Le théâtre, qui était sur le point de fermer, faute de spectateurs, vit bientôt ses recettes s'élever à 700 livres sterling (17,500 f.); le prix de son engagement fut considérablement augmenté. Il joua successivement *Hamlet*, *Othello*, *Yago*, *Macbeth*, et devint dès lors le successeur de Garrick et le rival de Kemble. En 1818 il vint à Paris; il y reçut la visite de Talma, et les sociétaires du Théâtre-Français lui offrirent une magnifique tabatière. En 1820 il parcourut l'Amérique, puis revint en Angleterre; en 1828, il faisait partie de la troupe anglaise qui donna des représentations à Paris, et porta sa réputation à son apogée. La conduite de Kean était peu régulière; il avait fini par s'adonner à l'ivrognerie. Il mourut dans la force de l'âge et du talent. Alexandre Dumas a fait une pièce dans laquelle le caractère de Kean est peint d'une manière un peu forcée; la réputation de Kean est très-populaire en Angleterre. Son fils Charles est acteur aussi et directeur du Princess-Théâtre à Londres. A. Jadin.

Chaulin, *Biographie des principaux Acteurs anglais.*

KEANE (*John*, lord), général anglais, né en 1781, mort le 24 août 1844. Issu d'une bonne famille d'Irlande, il entra au service à l'âge de treize ans, et prit part aux campagnes d'Égypte, de la Méditerranée et de la Martinique (1809). Nommé colonel en 1812, il rejoignit en Espagne l'armée de lord Wellington, qui lui confia le commandement d'une brigade d'infanterie à tête de laquelle il se distingua aux batailles de Vittoria, d'Orthez et de Toulouse. Promu en 1814 au rang de major-général, il fut envoyé aux États-Unis, combina avec l'amiral Cochrane une première attaque contre la Nouvelle-Orléans, et reçut deux blessures graves à la seconde, qui n'eut pas un meilleur succès. Après avoir été, de 1823 à 1830, employé à la Jamaïque, il passa dans les Indes (1833), où il commanda pendant cinq ans la présidence de Bombay, et succéda à sir Henry Fane dans la difficile mission d'envahir le Scinde et d'abattre la rébellion du prince Dhost Mahomed (1838). Les deux faits saillants de cette expédition furent l'occupation de Caboul (mai 1839) et la prise de Ghesnî (24 juillet). Cette forteresse, réputée imprenable, était défendue par trois mille cinq cents Afghans et bien pourvue de canons, d'armes et de vivres; après deux jours d'une lutte acharnée, le fils de Dhost Mahomed, qui s'y trouvait, se rendit à discrétion, et ce beau fait d'armes amena toute la soumission du pays. Keane reçut en récompense le titre de baron,

les remercîments des deux chambres et une pension annuelle de 2,000 liv. (50,000 fr.).

Paul Louisy.

English Cyclopædia. — *Parliam. Companion*, 1844.

KEATE (*Georges*), poëte anglais, né vers 1729, mort en 1779. Il fit ses études à l'école de Kingston, et voyagea ensuite sur le continent. En passant à Genève, il visita Voltaire, avec lequel il resta longtemps en correspondance. De retour en Angleterre, il étudia le droit dans Inner-Temple, et fut admis au barreau. Il quitta bientôt la profession d'avocat pour se consacrer aux lettres. On a de lui: *Ancient and modern Rome;* Londres, 1760, in-8°. Ce poëme, composé à Rome, en 1755, fut bien accueilli du public; — *A short Account of the ancient History, present Government and Laws of the Republic of Geneva;* 1761, in-8° : cet ouvrage est dédié à Voltaire; — *Epistle from lady Jane Grey to lord Guildford-Dudley;* 1762; — *The Alps;* 1763, in-4° : ce poëme descriptif est le chef-d'œuvre de l'auteur; — *Netley Albey*, poëme; 1764; — *Temple Student, an epistle to a friend;* 1765, in-4°; — *Ferney*, épître à Voltaire, dans laquelle Keate a introduit un bel éloge de Shakespeare; — *The Monument in Arcadia;* 1773, poëme dramatique, dont l'idée est empruntée à un célèbre tableau de Poussin; — *Sketches from nature taken and coloured in a journey to Margate;* 1779, 2 vol. in-12 : agréable imitation du *Sentimental Journey* de Sterne. En 1781, Keate recueillit en deux volumes ses œuvres politiques, auxquelles il ajouta quelques pièces inédites, entre autres un fragment d'une épopée intitulée : *The Helvetiad.* Il avait commencé ce poëme en 1755, et il avait fait part de ce projet à Voltaire, qui lui répondit : « Si vous menez à fin votre entreprise, les Suisses vous en auront grande obligation, mais ne pourront vous lire, et le reste du monde s'en souciera fort peu. » On a encore de Keate : *The distressed Poet, a serio-comice poem, in three cantos;* 1787, in-4°; — *An Account of the Pelew Islands, situaded in the western part of the Pacific Ocean; composed from the Journals and communications of captain Henry Witson and some of his officers, who in August* 1783, *were there shipwarcked in the Antilope, a packet belonging to the honourable East India Company;* 1788, in-4° : cette relation fort intéressante, mais dont beaucoup de détails ont été embellis par l'imagination de l'auteur, fut traduite en français; Paris, 1788, in-4°, 2 vol. in-8°. D'après Quérard, cette traduction a été revue par Mirabeau.

Z.

Gentleman's Magazine, année 1797. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KEATING (*Geoffrey*), historien irlandais, né dans le comté de Tipperary, d'une famille originaire d'Angleterre, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Ses parents, qui étaient catholiques, le destinèrent à la profession ecclésiastique. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie et être entré dans les ordres, il visita les pays étrangers. De retour en Irlande, il devint un célèbre prédicateur; mais il n'est connu aujourd'hui que comme historien. Personne de son temps ne possédait mieux que lui sa langue maternelle; personne peut-être ne connaissait aussi bien les chants des anciens bardes irlandais. Il recueillit un grand nombre de notions sur l'histoire primitive et les antiquités de l'Irlande, et en forma un récit suivi. Cette histoire commence au déluge, et va jusqu'à la dix-septième année du règne de Henri II; elle contient les règnes de cent soixante-quatorze rois de la race milésienne, et n'est, du moins pour toute la partie ancienne, qu'un tissu de fables. Cet ouvrage, écrit en irlandais, et resté inédit, fut traduit en anglais par Dermot O'Connor et publié à Londres, 1723, in-fol. On le réimprima la même année à Dublin, et il en fut fait à Londres, 1738, in-fol., une magnifique édition, ornée d'un grand nombre d'armoiries de la noblesse irlandaise. On a encore de lui quelques opuscules en irlandais.

Z.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

* **KEATING** (*N....*), littérateur français, né à Brest, mort le 4 novembre 1748, à Chaumont-sur-Loire. Fils d'un gentilhomme irlandais qui avait passé en France avec le roi Jacques II, il fit ses études au collége de Quimper et embrassa la profession d'avocat; il plaida quelque temps à Rennes, où son éloquence agressive lui attira une foule d'ennemis. Obligé de se retirer à Paris, il s'occupa de littérature, prépara des *Mémoires* sur l'expédition du prince Édouard en Écosse, et travailla au *Dictionnaire Encyclopédique*. On a de lui : *Éloge historique et critique d'Homère*, trad. de Pope, Paris, 1749, in-12; réimprimé en 1796, dans le tome V de la collection des *Œuvres* de ce poëte.

P. L—y.

Miorcec de Kerdanet, *Les Écrivains de la Bretagne.*

KEATS (Sir *Richard-Godwin*), marin anglais, né le 16 janvier 1757, à Chalton (Hampshire), mort le 5 avril 1834. Fils d'un ministre protestant qui dirigeait l'école de Tiverton, il entra, dès l'âge de treize ans, dans la marine royale, et fit son éducation navale sous la direction de l'amiral Montague, aux stations d'Halifax et de Terre-Neuve. Nommé lieutenant à bord du *Ramillies* (1777), il se distingua dans l'affaire du 27 juillet 1778 contre la flotte française aux ordres de M. d'Orvilliers, et passa, l'année suivante, sur le *Royal-Georges*, où le prince Guillaume commençait sa carrière de marin. Pendant trois ans il fut chargé de surveiller l'instruction du futur roi d'Angleterre, et s'acquitta de cette mission en officier expérimenté. En 1780 et en 1781, il prit part au ravitaillement de Gibraltar, et parvint, malgré la canonnade, à introduire dans cette place des approvisionnements considérables. Durant la guerre d'Amérique, il com-

manda *Le Rhinocéros* et *La Bonetta*, croisa sous les ordres du capitaine Elphinstone, et contribua, lors du combat livré le 15 septembre 1782 au comte de La Touche, à la prise de *L'Aigle* et de *La Sophie*. Élevé, grâce aux sollicitations du duc de Clarence, au rang de capitaine (4 juin 1789), il assista au désastre de Quiberon : chargé de la direction des bateaux de l'escadre de sir J. Warren, il réussit à sauver Puisaye et trois mille royalistes (1795). Ce fut surtout pendant la lutte sanglante et disproportionnée que soutint la marine française contre l'Angleterre que Keats, aussi audacieux qu'habile, remporta ses plus beaux triomphes. Avec la *Galatea*, il brûla en 1796 la frégate *l'Andromaque* à l'embouchure de la Gironde; avec la *Boadicea*, il s'empara de plusieurs corsaires, parmi lesquels on doit citer *Le Zéphire*, *Le Railleur*, *L'Invincible Bonaparte*, *Le Milan*, *Le Requin*, etc.

Au mois de mars 1801, il fut appelé au commandement du *Superb*, vaisseau de 74 canons, à bord duquel il resta jusqu'en 1810. Quelques jours après le combat d'Algésiras, auquel il n'avait pu se trouver, il reçut l'ordre d'attaquer l'escadre espagnole qui formait l'arrière-garde de la flotte de l'amiral Linois (9 juillet 1801). Vers minuit il s'approcha seul à une couple d'encablures du *Real Carlos*, ouvrit contre lui un feu terrible, et ne l'abandonna, dévoré par les flammes, qu'après l'avoir jeté sur le *San-Hermenegildo*. Pendant que ces deux vaisseaux, qui, au milieu de la confusion, avaient tiré l'un sur l'autre, sautaient avec un bruit effroyable, il en attaqua un troisième, le *San-Antonio*, de 74 canons, qui amena son pavillon au bout d'une demi-heure de combat. Nommé en 1805 colonel d'infanterie de marine, il assista, le 6 février 1806, à l'engagement meurtrier où l'amiral Willaumez perdit, malgré sa vaillante défense, quatre vaisseaux du premier rang; une bonne partie du succès fut attribuée aux bonnes dispositions prises par Keats, qui reçut à cette occasion les remercîments du parlement. En 1807 il prit part à l'expédition contre Copenhague, fut chargé d'assurer le passage des Belts, et bloqua Stralsund; l'année suivante, après avoir convoyé le corps expéditionnaire de sir John Moore en Suède, il parvint à se mettre en relation avec le marquis de La Romana, qui commandait l'armée espagnole employée par Napoléon à l'occupation du Hanovre, et le ramena en Espagne avec dix mille de ses soldats. Promu au grade de contre-amiral depuis le 2 octobre 1807, il commanda en second l'immense armement destiné contre Flessingue, passa à bord du *Milford*, contribua à la défense de Cadix, assiégé inutilement par les Français, et fut obligé, par le mauvais état de sa santé, de rentrer en 1812 en Angleterre; il était alors vice-amiral. Après avoir gouverné Terre-Neuve, de 1813 à 1816, il se retira dans le comté de Devon, devint, en 1818, major-général d'infanterie de marine, et fut placé, en 1821, à la tête de l'hôtel des Invalides de Greenwich. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe, et le roi Guillaume IV, qui avait été son élève, accorda une somme de cinq cents livres sterling pour lui élever un monument. Paul Louisy.

British Commanders. — Gentleman's Magazine. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

KEATS (*John*), poëte anglais, né à Londres, en 1796, mort à Rome, le 24 février 1821. Il reçut une instruction classique dans l'école de M. Clarke, à Enfield, et étudia ensuite la chirurgie; mais son inclination l'entraîna vers la poésie. Il fut présenté à M. Leigh Hunt, et publia, sous le patronage de cet écrivain, un volume de poésies en 1817. Ce premier essai fut suivi de *Endymion, a poetic romance*, Londres, 1818, in-8°, et de *Lamia, Isabella, the Eve of st. Agnes, and other poems;* Londres, 1820. Ces poëmes, pleins de hardiesses romantiques et protégés par un publiciste libéral, déplurent à double titre à Gifford, le critique classique et tory, qui maltraita beaucoup *Endymion* dans le *Quarterly Review*. Keats, qui dans un corps frêle portait une imagination ardente et une sensibilité maladive, s'affecta outre mesure de l'article de la *Revue* tory, et si on en croit lord Byron, les duretés de Gifford hâtèrent la mort du poëte. Keats, découragé et malade, alla au mois de novembre 1820 chercher la santé en Italie; il arriva à Rome en décembre de cette année, et il y trouva des amitiés qui adoucirent l'amertume de sa fin prématurée. Il fut enseveli à Rome dans le cimetière des protestants; et son ami Shelley pleura sa mort dans la belle élégie d'*Adonaïs*. La critique anglaise n'avait pas attendu que Keats ne fût plus pour lui rendre justice. Jeffrey donna dans l'*Edinburgh Review* d'août 1820 un article qui, malgré quelques réflexions sévères, exprimait la sympathie et l'admiration pour l'auteur d'*Endymion* et de la *Veille de sainte Agnès*. « M. Keats, dit-il, est un tout jeune homme, et ses ouvrages le prouvent assez. Ils sont pleins d'extravagance et d'irrégularité, de tentatives téméraires pour atteindre l'originalité, de divagations interminables et d'excessive obscurité. Ils ont certainement besoin de toute l'indulgence que peut réclamer un premier essai; mais certainement aussi ils la méritent, car ils sont si richement colorés par l'imagination et offrent avec tant d'éclat et d'abondance les fleurs de la poésie, que, même égaré et perdu dans leurs labyrinthes, on ne peut résister à l'ivresse de leurs parfums, ni fermer son cœur aux enchantements qu'ils étalent à profusion. Les modèles sur lesquels il s'est formé dans son *Endymion*, le premier et de beaucoup le plus important de ses poëmes, sont évidemment la *Faithful Shepherdess* de Fletcher et le *Sad Sepherd* de Ben Jonhson. Il a copié avec beaucoup de hardiesse et de fidélité l'exquise versification et la diction animée de ces deux célèbres auteurs originaux, et il a réussi à donner

à toute son œuvre cet air vraiment rural et poétique qui respire chez eux seulement et chez Théocrite, qui est à la fois familier et majestueux, opulent et simple, et qui met devant nous les véritables aspects, les sons et les parfums de la campagne, avec la magie et la grâce de l'Élysée. » « Il y a là, en vérité, ajoute Jeffrey, pour le moins autant de génie que d'absurdité; celui qui n'y trouve pas beaucoup de choses à admirer et à goûter avec délices ne peut, au fond du cœur, voir une grande beauté dans les deux pièces exquises que nous avons citées plus haut, ni prendre grand plaisir à quelques-unes des plus belles créations de Milton et de Shakspeare. » La postérité a cassé le jugement de Gifford et adopté celui de Jeffrey, en le modifiant dans le sens de l'éloge. Keats fut un des génies les plus poétiques de notre siècle; mais l'exubérance juvénile de son imagination a nui à la perfection de ses œuvres, pleines de détails admirables et très-défectueuses dans l'ensemble. On ne peut apprécier ce qu'il vaut si on n'aime pas beaucoup la poésie pour elle-même, pour ses images et sa mélodie, indépendamment du sujet qui lui sert de prétexte. L. J.

Quaterly Review, sept. 1818. — *Edinburgh Review*, août 1820. — Milnes, *Life, Letters and Literary Remains of John Keats*; Londres, 1848, 2. vol. in-12. — Gorton, *General Biographical Dictionary*.

KEBLE (*Joseph*), jurisconsulte anglais, né à Londres en 1632, mort en 1710. Il fut admis au barreau vers 1658, et à partir de 1661 jusqu'en 1710 il ne manqua presque aucune séance du tribunal du Banc du Roi, mais sans plaider aucune cause. Sa principale occupation consistait à transcrire les rapports et les jugements et les sermons prononcés dans la chapelle de Gray's Inn. Il remplit ainsi cent volumes in-fol. et quarante volumes in-4°. Outre ces travaux de transcription, on a de lui : *An Explanation of the Laws against Recusants*; 1681, in-8°; — *An Assistance to Justices of the Peace*; 1683, in-fol.; — *Reports taken at the King's Bench at Westminster, from the 12 th to 30 th year of the reign of our late sovereing lord King Charles II*; 1685, 3 vol. in-fol. Z.

Biographia Britannica. — Bridgman, *Legal Bibliography*.

* **KEBLE** (*John*), littérateur anglais, né vers 1792. Il fit de bonnes études classiques au collége d'Oriel à Oxford, y remporta un prix pour un essai sur la *Traduction des Auteurs de l'Antiquité*, essai imprimé à Oxford en 1812, entra dans les ordres, et occupa pendant quelques années la chaire de poésie à l'université. Partisan déclaré de la haute Église, il s'associa à cette espèce de croisade religieuse prêchée par le docteur Pusey, et collabora, avec MM. Newman, Wilberforce et autres théologiens, à la rédaction des fameux *Tracts for the Times* (1834-1836), dont la publication fut interrompue par la censure ecclésiastique comme entachée d'hérésie ou tout au moins de papisme; mais, plus prudent que quelques-uns de ses collègues, il s'arrêta à temps sur la pente de cette réforme qui ramenait le clergé au giron de l'Église romaine, et échangea sa chaire contre un bénéfice des plus lucratifs aux environs de Winchester. Pourtant, ce n'est ni la controverse ni la théologie qui ont répandu le nom de M. Keble; la réputation lui est venue de la poésie, qu'il a cultivée, du reste, avec autant de goût que de discrétion. Son recueil de l'*Année Chrétienne* est un modèle de versification religieuse; s'il fallait en apprécier la valeur d'après le nombre des éditions de toutes sortes qui se sont produites depuis trente ans, ce serait assurément le meilleur, l'unique volume de vers même de l'Angleterre moderne. Nous citerons de lui : *The Christian Year, thoughts in verse for the sundays and holidays*; Oxford, 1827, 2 vol.; — *Lyra Innocentium, or thoughts in verse on christian children*; ibid., autre recueil poétique qui a eu presque autant de vogue que le précédent; — *Primitive tradition*; 1837, in-8°; — *Bibliotheca Patrum Ecclesiæ catholicæ*; 1838 et ann. suiv., faite avec le concours de M. Pusey et de ses adhérents; — *Sermons academical and occasional*; 2e édit., 1848; — *The Child's Christian Year*, recueil de vers destinés à l'enfance; — *The Psalter, or psalms of David*, traduits en vers; — *Thoughts on the proposed addition of dissenters to the university of Oxford*; Londres, 1854. Paul Louisy.

English Cyclopædia. — *Men of the Time*.

KECKERMANN (*Barthélemy*), érudit allemand, né en 1573, à Dantzig, où il est mort, le 25 août 1609. Après avoir terminé ses études à Wittemberg et à Leipzig, il prit le degré de maître ès arts à l'université de Heidelberg, et y professa la langue hébraïque. De là il passa à Dantzig (1601), où il obtint une chaire de philosophie; l'excès du travail ne tarda pas à amener sa fin prématurée. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, où il fait paraître plus de méthode que d'esprit, « qui sont pleins de pillage, dit Bayle, et qui ont été bien pillés ». Il a fait des systèmes de presque toutes les sciences. Nous citerons de lui : *Systema Disciplinæ Politicæ*; Dantzick, 1606; — *Systema totius Mathematices*; Hanau, 1617, in-8°; — *Systema Ethicum*; ibid., 1610, in-8°; — *Contemplatio gemina de loco et Terræ Motu*; ibid., 1607 et 1611, in-8°; — *Systema Astronomiæ*; ibid., 1611, in-8°; — *Rhetorica Ecclesiastica*; ibid., 1600, 1613, in-8°; — *Systema Theologiæ*; Berlin, 1615, in-4°. Ses œuvres, *Opera omnia*, ont paru à Genève, 1614, 2 vol. in-folio. K.

M. Adam, *Vitæ Germanorum Philosophorum*, 1615, p. 499. — Vossius, *De Scriptor. Mathemat.* — Baillet, *Jugem. des Savants*, t. II. — C. Hartknoch, *Alt und neues Preussen*; 1684. — Bayle, *Dictionn. Hist. et Crit.*

KEDER (*Nicolas*), numismate suédois, né à Stockholm, en 1659, mort en 1735. Après avoir visité les principales collections d'antiquités et de médailles de l'Europe, il fut nommé, au retour dans son pays, assesseur de la chancel-

lerie pour le département des antiquités. Il fut chargé peu de temps après, par Charles XI, de classer une collection de médailles romaines, que ce roi venait d'acheter. On a de lui : *Eximiæ raritatis Nummus bilinguis, latinis et gothicis literis insignitus, et nonnulli alii variarum gentium Nummi;* Stockholm, 1699, in-8°; — *Sententia de Argento runis sive literis gothicis insignito;* Leipzig, 1703, in-4°; nouvelle édition, sous le titre de : *Runæ in Nummis vetustis diu quæsitæ;* Leipzig, 1704, in-4°; — *Nummi aliquot diversi ex argento præstantissimi;* Leipzig, 1706, in-4°; — *Indagatio Nummorum in Hibernia antequam hæc insula sub Henrico II anglici juris facta est cusorum;* Leipzig, 1708, in-4°; dans le même volume se trouve : *Catalogus Nummorum Anglo-Saxonicorum et Anglo-Danicorum musæi Kederiani;* opuscule qui avait déjà paru, moins complet il est vrai, dans les *Nova Literaria Balthici maris* (année 1705, p. 105). Dans ce dernier recueil, Keder a encore inséré : *Disquisitio de Nummis Margarethæ Danorum, Norvegorum, Suecorumque reginæ* (année 1702, p. 106), ainsi que plusieurs autres dissertations numismatiques (*voy.* années 1700, p. 363; 1701, p. 18, etc.); — *Nummus aureus Othinum, ceu probabile est, ejusque sacrorum et mysteriorum signa et indicia exhibens;* Leipzig, 1722. La médaille sur laquelle Keder avait cru reconnaître le nom d'Odin, qui ne s'y trouve pas, a été frappée dans le royaume franc vers 560, comme l'a prouvé Berch. On doit enfin à Keder une édition augmentée du *Thesaurus Nummorum Sueo-Gothicorum* d'Élie Brenner; Stockholm, 1731, in-4°. E. G.

Acta litteraria Sueciæ (année 1747; autobiographie). — *Journal des Savants.* — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 47.

* **KEEBLE** (*John*), organiste anglais, né dans la première moitié du dix-huitième siècle. Élève de Pepusch, il se distingua par son talent sur l'orgue, et fut attaché, de 1759 à 1787, à l'église de Saint-Georges, à Londres. Il a publié : *Forty Interludes to be played between the verses of the Psalms, expressly composed for the use of the church;* Londres, in-4°; — *The Theory of Harmonie, or an illustration of the Grecian harmonica, in two parts;* ibid., 1784, gr. in-4°; — et cinq livres de pièces pour l'orgue, plusieurs fois réimprimées sous le titre : *Keeble's Organ Pieces.* P. L—y.

Burnet, *History of Music.*

** **KEFERSTEIN** (*Chrétien*), géologue et érudit allemand, né le 20 janvier 1784, à Halle. Après avoir étudié la jurisprudence, il occupa diverses fonctions dans la magistrature, et devint commissaire de justice en 1815. Cette même année il se démit de son emploi, pour se livrer entièrement à l'étude de la géologie. Il fit de longs voyages dans presque toute l'Europe, et fut de retour en 1821 dans sa ville natale, où il vécut depuis en simple particulier. On a de lui : *Beiträge zur Geschichte und Kenntniss des Basalts und der verwandten Massen* (Documents pour servir à l'Histoire et à la connaissance du Basalte et des matières analogues); Halle, 1819; — *Geognostische Bemerkungen über die basaltischen Gebilde des westlichen Deutschlands* (Remarques géognostiques sur les Formations Basaltiques de l'Allemagne occidentale); Halle, 1820, in-8°. Dans ces deux écrits Keferstein soutenait avec raison la formation volcanique du basalte contre l'école de Werner; — *Deutschland geognostisch geologisch dargestellt* (Exposition de la nature géognostique et géologique de l'Allemagne); Weimar, 1821-1832, 7 vol. in-8°; — *Die Naturgeschichte des Erdkörpers* (L'Histoire naturelle de la Terre); Leipzig, 1834, 2 vol. in-8°; — *Geschichte und Literatur der Geognosie* (Histoire et Bibliographie de la Géognosie); Halle, 1840, in-8°; — *Die Halloren;* Halle, 1843; dans ce livre, l'auteur cherche à prouver l'origine celtique de la race particulière des ouvriers qui travaillent aux salines de Halle; — *Ansichten über die celtischen Alterthümer, die Celten überhaupt, besonders in Deutschland* (Vues sur les Antiquités celtiques, sur les Celtes en général ainsi que dans leurs rapports particuliers avec l'Allemagne); Halle, 1846, 3 vol. in-8°. Keferstein essaye d'établir dans cet ouvrage qu'il y a beaucoup d'éléments celtiques dans les races germaniques; — *Mineralogia polyglotta;* Halle, 1849. E. G.

Conversations-Lexikon.

KEGLER (*Jean*), médecin allemand, né le 13 décembre 1573 à Sornzig, mort le 26 août 1630 à Dresde. Il termina ses études à Wittemberg, où il fit partie du corps enseignant, professa la botanique à Leipzig, et obtint, en 1606, de cette université le diplôme de docteur. Quelque temps après il passa à Dresde, et y pratiqua la médecine jusqu'à sa mort. On a de lui : *Disp. IV de Categoriis, explicans hypocategorias pro Aristotele, contra P. Ramum;* — *Dena Paradoxa Physico-Medica;* Wittemberg, 1599, in-4°; — *De Cute et cutaneis Affectibus;* ibid., 1601, in-4°; — *De Vulneribus;* Leipzig, 1606, in-4°.

Un écrivain du même nom, Kegler (*Ignace*), jésuite instruit, qui, dans la première moitié du dix-septième siècle, a participé aux travaux des missions de son ordre en Chine, a publié sur l'astronomie : *Observations de la Comète de 1723 et de quelques Éclipses de satellites de Jupiter, faites à Pékin en 1724 et 1725*, insérées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Paris, 1726; — *Observations mathématiques, chronologiques et physiques, tirées des anciens livres chinois* (en français); Paris, 1729, in-4°; — des traductions et des extraits. K.

Jöcher et Rotermund, *Gelehrtes-Lexikon.*

KEHR (*Georges-Jacques*), orientaliste allemand, né le 8 août 1692, à Schleusingen, mort

vers 1760, à Saint-Pétersbourg. Après avoir terminé son éducation à l'université de Halle, où il s'occupa surtout de l'étude des langues orientales, il visita la Pologne et plusieurs pays de l'Allemagne, obtint en 1727 une chaire d'arabe et d'hébreu à Leipzig, et fut appelé dans la suite à occuper le même emploi à Pétersbourg. Il y devint membre de l'Académie des Sciences. On a de lui : *Epithalamium germanicum, latinum, græcum, hebraicum, chaldaicum et syriacum;* Schleusingen, 1711, in-fol.; — *De Saracenis, Hagarenis et Mauris;* Leipzig, 1723, in-4°; — *Monarchiæ Asiatico-Saraceniæ Status, qualis VIII et IX post Christum natum sæculo fuit;* ibid., 1724, in-4°; — *Monarchæ Mogolo-Indici vel Mogolis Aurengtzeb Numisma;* ibid., 1725, in-4°; — et plusieurs poëmes arabes, syriaques, hébreux dont il s'est fait l'éditeur. K.

G. Lizel, *Historia Poetarum græcorum Germaniæ*, 1730. — Jöcher et Rotermund, *Gelehrtes-Lexikon.*

KEIL (*Frédéric-Sigismond*), biographe allemand, né à Burkardshain, près de Grimma, le 9 octobre 1717, et mort le 4 mai 1765, à Kretzschau, près de Zeitz, où il était pasteur depuis 1754. On a de lui trois ouvrages sur Luther et sur sa famille : *Historische Nachricht von der Geschichte und den Nachkommen Mart. Luthers* (Notice historique de la Vie et des Descendants de Martin Luther); Leipzig, 1751, in-4°; — *Leben heiligen Luthers und seiner Ehefrau, Margaretha Lindemann, nebst ihrem Bilduissa und Erzählung aller ihrer Kinder* (Vies du bienheureux Luther et de sa femme, Marguerite Lindemann, avec leurs portraits et l'indication de tous leurs enfants); Leipzig, 1752, in-4°; — *Merkwürdige Lebensumstände Mart. Luthers, bei seiner medicinischen Leibesconstitution, Krankheiten, geistlichen und leiblichen Anfechtungen und ændern Zufällen* (Circonstances remarquables de la Vie de Luther, dans sa constitution physique, ses maladies, ses affections d'esprit et de corps, etc.); Leipzig, 1753 et suiv., 4 parties in-4°. M. N.

Strodtmann, *Neues Gel. Europa.*

KEIL (*Charles-Auguste-Gottlieb*), théologien allemand, né à Grossenhain, le 23 avril 1754, et mort à Leipzig, le 22 avril 1818. Il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Leipzig en 1785, professeur extraordinaire de théologie en 1788, et professeur ordinaire en 1793. On a de lui : *Systematisches verzeichniss derjenigen theologischen schriften deren Kenntniss allgemein nöthig und nützlich ist* (Catalogue systématique des livres théologiques dont la connaissance est généralement nécessaire et utile); Stendel, 1783, 1792, in-8°; — *De exemplo Christi recte imitando Dissert.;* Leipzig, 1792, in-4°; — *De Doctoribus veteris Ecclesiæ culpa corruptæ per platonicas sententias theologiæ liberandis;* Leipzig, 1793-1816, in-4°, vingt-deux dissertations; elles devaient être suivies de plusieurs autres qui n'ont pas paru. Ces vingt-deux dissertations ont été imprimées plus tard dans ses *Opuscula Acad.*, dont elles forment la seconde partie. C'est un travail plein de recherches bien faites; — *Uber die historische Erklærungsart der heiligen Schrift und deren Nothwendigkeit* (De l'Interprétation historique de l'Écriture Sainte et de sa nécessité); Leipzig, 1798, in-8°, trad. en latin par Hempel; — *Lehrbuch der Hermeneutik des N. T. nach Grundsätzen der grammatisch-historischen Interpretation* (Manuel d'Herméneutique du N. T. d'après les principes de l'interprétation grammaticale et historique), Leipzig, 1810, in-8°; traduit en latin par C.-A.-G. Emmerling, Leipzig, 1811, in-8°; ouvrage important, et qui a été utile en répandant les bons principes d'interprétation; — *Opuscula academica ad N. T. interpretationem grammatico-historicam et theologiæ christianæ origines pertinentia, collegit et edidit J.-D. Goldhorn.*; Leipzig, 1821, 2 vol. in-8°. Il publia avec H.-G. Tzschirner un journal de théologie : *Analecten für das Studium der exegetischen und systematischen Theologie;* Leipzig, 1812-1818, 4 vol. in-8°.

Documents particuliers.

KEILL (*John*), mathématicien anglais, né à Édimbourg, le 1er décembre 1671, mort en septembre 1721. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, dans laquelle il prit le degré de maître ès arts. Son goût le portait vers les mathématiques, et il fit de grands progrès dans cette science sous la direction de David Gregory. En 1694 il suivit son professeur à Oxford, et entra au collége de Balliol, où il obtint une bourse. Bientôt il commença chez lui un cours de philosophie naturelle selon les principes de Newton, éclaircis par des expériences, et il fut ainsi le premier qui entreprit de démontrer les doctrines du livre des *Principes* par les expériences sur lesquelles elles sont fondées; cette heureuse méthode lui acquit bien vite une grande réputation. En 1698, il fit paraître un *Examination of Dr Burnet's Theory of the Earth*, in-8°, auquel il joignit des *Remarks upon Mr Whiston's New Theory of the Earth.* Vers le même temps, le docteur Burnet imprima *Reflections upon the Theory of the Earth.* Keill répondit, en 1699, dans *An Examination of the Reflections on the Theory of the Earth, together with a Defence of the Remarks on Mr Whiston's New Theory of the Earth*, in-8°. En 1700, le docteur Thomas Millington, professeur de philosophie naturelle à Oxford, ayant été nommé médecin ordinaire du roi Guillaume III, chargea Keill de faire ses cours dans les écoles publiques. Au mois de février de l'année suivante, il fut élu pensionnaire de la Société royale. En 1702 il publia son *Introductio ad veram Physicam;* in-8°. Ce livre est généralement regardé comme la meilleure des pro-

ductions de Keill, et lorsque la philosophie de Newton commença à se répandre en France, il fut considéré comme la meilleure introduction au livre des *Principes*. En 1708, Keill fit paraître, dans les *Philosophical Transactions*, un article sur les *Laws of Attraction and its physical Principles*, qui lui avaient été suggérés par quelques propositions des *Principes* de Newton et par quelques questions indiquées par ce philosophe dans son traité d'*Optique*. A la même époque, il trouva dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig un passage dans lequel les droits de Newton à la première invention du calcul des fluxions (calcul infinitésimal) étaient contestés; il revendiqua ces droits avec ardeur dans un mémoire communiqué à la Société royale et intitulé : *De Legibus Virium centripetarum*. En 1709, il partit pour la Nouvelle-Angleterre avec le titre de trésorier des réfugiés du Palatinat qui furent envoyés par le gouvernement dans cette contrée. Aussitôt après son retour, l'année suivante, il fut choisi comme professeur d'astronomie à Oxford dans la chaire fondée par Savile. En 1711 il s'engagea dans une controverse avec Leibnitz, et maintint de nouveau les droits de Newton à l'invention du calcul infinitésimal. La Société royale nomma un comité spécial pour examiner les pièces de cette discussion, et ce comité conclut son rapport en déclarant Newton le premier inventeur de ce calcul. Les particularités de cette sorte de procédure ont été consignées dans le *Commercium Epistolicum* de Collins. La dernière publication de Keill dans cette discussion fut une épître latine à Jean Bernoulli, qui avait aussi tenté injustement de contester l'habileté mathématique de Newton. Elle fut publiée à Londres en 1720, in-4°, avec un chardon, symbole national de l'Écosse, sur le titre, et la devise : *Nemo me impune lacessit*. Vers 1711, diverses objections ayant surgi contre la philosophie de Newton à l'appui des notions de Descartes sur le plein, Keill rédigea un mémoire qui fut imprimé dans les *Philosophical Transactions*; ce mémoire contenait quelques théorèmes sur la raréfaction de la matière et la ténuité de sa composition; il y répondait habilement aux objections produites, et indiquait quelques phénomènes qui ne pouvaient être expliqués dans la supposition du plein dans l'espace. Pendant qu'il était engagé dans cette discussion, la reine Anne le nomma son *déchiffreur*, office qu'il conserva sous Georges Ier jusqu'en 1716. En 1713, l'université d'Oxford lui conféra le grade de docteur en médecine, et deux ans après il publia une édition de l'Euclide de Commandine, à laquelle il ajouta deux traités de sa façon, savoir : *Trigonometriæ planæ et sphericæ Elementa*, et *De Natura et Arithmetica Logarithmorum*. En 1718, il publia à Oxford son *Introductio ad veram Astronomiam*, in-8°, qu'il traduisit ensuite en anglais, à la demande de la duchesse de Chandos. Cette traduction parut en 1721, l'année de sa mort.
J. V.

Chauffepié, *Nouv. Dict. Histor. et Crit.* — *Biogr. Crit.* — Martin, *Biogr. Philosophica.* — Chalmers, *Gen. Biogr. Dictionary.* — Rose, *New Gen. Biogr. Dictionary.*

KEILL (*James*), médecin anglais, frère du précédent, né à Édimbourg en 1673, mort en juillet 1719. Il commença ses études dans sa patrie et les termina dans les écoles étrangères de médecine, où il porta surtout son attention vers l'anatomie. Il fit plusieurs cours sur cette science dans les universités anglaises, et, en 1698, il publia un compendium intitulé : *The Anatomy of the Human Body abridged*. Le grade de docteur en médecine lui fut conféré à Cambridge, et, en 1703, il s'établit comme médecin à Northampton, où il passa le reste de sa vie. En 1706, il adressa à la Société royale un compte-rendu de la dissection d'un homme réputé avoir l'âge de cent trente ans. Il écrivit ensuite : *An Account of animal Secretion, the Quantity of Blood in the human Body, and muscular Motion*, 1708, in-8°, qu'il traduisit lui-même en latin et publia, avec des augmentations, en 1718, sous le titre de *Tentamina medico-physica ad Œconomiam animalem accommodata. Acced. Medicina statica Britannica;* in-8°. Il mourut d'un cancer à la bouche.
J. V.

Chauffepié, *Nouv. Dict. Histor. et Crit.* — *Biogr. Britan.* — Martin, *Biogr. Philos.* — Rees, *Cyclopædia.* — Chalmers, *Gen. Biogr. Dict.* — Rose, *New Gen. Biogr. Dictionary.*

* **KEINSPECK** (*Michel*), musicien allemand, né dans le quinzième siècle à Nuremberg. Il est connu par un traité de plain-chant intitulé : *Lilium Musice Plane;* Bâle, Michel Furter, 1496, in-4°; c'est un opuscule de douze feuillets, très-rare, en beaux caractères gothiques avec musique. A la fin du dernier feuillet, on lit : *Explicit Lilium musice plane Michaelis Keinspeck de Nurnberga musici Alexandrini bene meriti*. Ces derniers mots, selon M. Fétis, signifient que l'auteur fut attaché à la chapelle pontificale sous le pape Alexandre VI. On connaît quatre éditions de ce livre : la seconde, imprimée à Ulm, 1497, pet. in-4°; la troisième et la quatrième, à Augsbourg, 1498 et 1500, in-4°. K.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — Brunet, *Nouv. Recherches Bibliog.*, t. II. — Gerber, *Neues Hist. Biogr. Lexik. der Tonkünstl.* — Forkel, *Allgem. litt. der Musik.*

KEISAR (*Guillaume* DE), peintre belge, né vers 1647 à Anvers, mort vers 1693. Il exerça d'abord la profession de joaillier; mais, entraîné par une vocation marquée vers la peinture, il employa tous ses loisirs à l'étude de cet art, et exécuta quelques sujets religieux pour les églises de sa ville natale ainsi que pour un couvent anglais de Dunkerque. Appelé en Angleterre, il peignit une *Sainte Catherine*, placée dans la chapelle de Somerset-House. La révolution de 1688 ayant ruiné toutes ses espérances, il s'adonna à l'alchimie, dans le chimérique but de

découvrir la pierre philosophale. Il laissa une fille, qui se fit une certaine réputation dans le portrait et dans la reproduction des maîtres. P. L—y.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

KEISER (*Reinhard*), l'un des plus célèbres compositeurs de l'école allemande, naquit en 1673, dans un village situé entre Weissenfelds et Leipsick, et mourut à Hambourg, le 12 septembre 1739. Fils d'un musicien qui s'est fait remarquer par de bonnes compositions pour l'église, le jeune Keiser apprit de son père les éléments de la musique, et, après avoir été mis à l'école de Saint-Thomas de Leipzig, il alla terminer ses études à l'université de cette ville. Ses dispositions pour l'art dans lequel il était appelé à se faire un jour une brillante réputation se développèrent avec une telle rapidité qu'à l'âge de dix-neuf ans il fut chargé par la cour de Wolfenbüttel de mettre en musique la pastorale d'*Ismène*, qui fut représentée en 1692, et dont le succès lui valut l'année suivante le poëme d'un opéra sérieux intitulé *Basilius*. Malgré les essais qui avaient déjà été tentés à diverses époques (1), le drame lyrique allemand ne faisait pour ainsi dire que de naître, et ne vivait encore que d'emprunts faits au style des compositeurs italiens et français. Les premiers ouvrages de Keiser annonçaient un génie destiné à s'affranchir de toute imitation; leur apparition produisit une si vive sensation que la direction de l'Opéra de Hambourg, qui était alors le théâtre le plus florissant de toute l'Allemagne, s'empressa d'appeler le jeune artiste et de se l'attacher. Keiser arriva à Hambourg vers la fin de 1694, et fit représenter son *Basilius*, qui fut suivi d'*Irène*, de *Janus* et de la pastorale d'*Ismène*, fraîche et gracieuse composition qu'il avait refaite en entier. La musique de Keiser était si différente de ce qu'on avait encore entendu, sa supériorité était si incontestable, que le public montra dès ce moment une prédilection toute particulière pour le talent de ce compositeur, dont les productions se succédèrent bientôt avec une rapidité qui attestait une rare fécondité.

Au milieu des succès qu'il obtenait au théâtre, Keiser fonda, en 1700, les concerts d'hiver les plus brillants qui aient peut-être jamais existé. Un choix des meilleurs morceaux de musique, une réunion des cantatrices le plus en réputation et des virtuoses les plus distingués, un orchestre composé des plus habiles symphonistes, le luxe qui brillait dans la salle, les rafraîchissements que l'on offrait avec profusion aux auditeurs, tout concourait à attirer la foule à ces solennités dont Keiser faisait lui-même les honneurs avec toute la grâce et la distinction d'un homme du monde. Nulle part on n'avait encore vu autant de magnificence et de bon goût. Cependant, malgré l'empressement que l'élite de la société mettait à se rendre à ces concerts, l'entreprise cessa en 1702. L'année suivante, Keiser s'associa avec un Anglais, nommé Drusike, pour prendre la direction de l'Opéra. La nouvelle administration sembla d'abord prospérer; mais les folles dépenses des deux associés amenèrent au bout de quelques années la ruine de l'entreprise. Keiser, forcé de se cacher pour échapper aux poursuites de ses créanciers, ne se laissa point abattre; redoublant d'activité, il écrivit dans un court espace de temps huit opéras, qui sont considérés commes ses plus belles productions en ce genre, et qui lui fournirent les ressources nécessaires pour satisfaire à ses engagements. Enfin, un mariage qu'il contracta en 1709 avec une demoiselle d'Oldenbourg, fille d'un riche musicien du conseil, et cantatrice distinguée dont le talent aimé du public prêtait un nouveau charme aux ouvrages du compositeur, vint achever de réparer le désastre de ses affaires. En 1716, Keiser, se rappelant le succès des concerts qu'il avait fondés seize ans auparavant, conçut l'idée d'en organiser de semblables; il mit tout en œuvre pour leur donner le plus d'éclat possible; mais malgré ses efforts, ces concerts, dont Matheson dirigeait l'orchestre, furent loin d'avoir la vogue des précédents. Six ans plus tard, en 1722, le roi de Danemark ayant fait offrir au célèbre artiste la place de maître de chapelle de sa cour, Keiser accepta, se rendit à Copenhague, y resta quelques années, puis revint à Hambourg, où, en 1728, il fut nommé directeur de la musique de l'église Sainte-Catherine. Cette époque de la vie du musicien est marquée par un grand nombre de compositions religieuses; mais il paraît qu'il n'en continua pas moins de travailler pour le théâtre; la liste de ses ouvrages, qu'on trouvera à la fin de cet article, indique en effet qu'il donna encore trois opéras, *Lucius Verus*, en 1729; *Parthénope*, en 1733, et enfin, en 1734, *Circé*, qui fut sa dernière production. A partir de ce moment, Keiser, sentant le besoin de repos, se retira chez sa fille, dont il avait fait une excellente cantatrice, et mourut peu de temps après, à l'âge de soixante-six ans.

Keiser occupe dans l'histoire de la musique dramatique allemande la première place parmi les compositeurs de son temps; ses chants, pleins de grâce et d'expression, surpassaient tout ce qu'on avait encore entendu, et lui valurent le surnom de *père de la mélodie allemande*. Hændel, Hasse, Graun, se sont non-seulement formés d'après lui, mais ont souvent même imité ses idées. L'harmonie de Keiser, comme celle de la

(1) L'origine de la musique dramatique allemande remonte au commencement du dix-septième siècle. En 1627, Opitz, que l'on regarde comme le père du théâtre allemand, traduisit l'opéra de *Daphné*, de Rinuccini, que Henri Schutz mit en musique à l'occasion des noces de l'électeur de Saxe Jean-Georges Ier. Plus tard, en 1678, on exécuta à Hambourg un opéra intitulé *Orontes*, dont la musique était de Thiel, maître de chapelle de cette ville. D'autres tentatives furent faites ensuite; cependant, Keiser, en raison des perfectionnements qu'il apporta dans les formes du drame musical, est généralement considéré comme le fondateur du théâtre lyrique allemand.

plupart des maîtres de son école, est forte et pénétrante; son instrumentatien porte un cachet qui lui est propre; tantôt, lorsqu'il accompagne un air, il n'a pour orchestre que la basse avec le clavecin et des instruments à cordes pincées, ou simplement le quatuor; tantôt la voix est soutenue par des hautbois seuls ou par une flûte douce et des violes. Cette originalité de dispositions donne un effet particulier à chacun des nombreux airs qui se succèdent dans les opéras de Keiser, et on ne peut trop admirer les ressources que le génie de l'artiste savait tirer de si faibles moyens, surtout si l'on considère que les exécutants, principalement à Hambourg, étaient alors recrutés parmi les marchands et les artisans de la ville, dont le talent comme musiciens était rarement à la hauteur des œuvres qu'ils avaient à interpréter.

Mattheson, contemporain de Keiser, évalue à cent seize le nombre des opéras écrits par ce compositeur dans l'espace de quarante années, sans compter tous ceux qu'il fit en société avec d'autres musiciens ou dans lesquels il a introduit des airs, et bien qu'il eût produit pendant ce temps une quantité d'oratorios et de morceaux de musique d'église. Les ouvrages qui sortirent de sa plume, pendant son séjour à Copenhague, ont péri dans l'incendie du palais de cette ville en 1794. Parmi les cent seize partitions citées par Mattheson, on ne connaît que les suivantes : *Ismène,* représentée à Wolfenbüttel; 1692; — *Basilius*, idem; 1693; — *Mahomet*, à Hambourg; 1696; — *Adonis*, id.; 1697; — *Irène*, id.; 1697; — *Janus*, id.; 1698; — *La Pomme d'Or transportée des régions hyperboréennes dans la Cimbrie*, id.; 1698; — *Ismène*, dont la musique fut refaite; — *Iphigénie*; — *Hercule*; — *Le Retour de l'Age d'Or,* ballet pour la fête de l'empereur Léopold; — *La Forza della Virtù*; 1701; — *Endymion*, ballet prussien; — *Stœrbecker und Gœdje Michel*; — *Psyché*; 1701; — *Circé*; 1702; — *Pénélope*; 1702; — *Pomone*; 1702; — *Orphée*; 1702; — Nouveau ballet prussien; 1702; — *Claudius*; 1703; — *Minerve*; 1703; — *Salomon*; 1703; — *Nabuchodonosor*, oratorio; 1704; — *Octavie*; 1705; — *Lucrèce*; 1705; — *La Fidelta coronata*; 1706; — *Masaniello furioso*; 1706; — *Sueno*; 1706; — *Il Genio di Holsazia*; 1706; — *Almira*; — *Le Carnaval de Venise*; 1707; — *Hélène*; 1709; — *Hélias et Olympie*; 1709; — *Desiderius*; 1709; — *Orphée dans la Thrace*; 1709; — *Arsinoé*; 1710; — *La Foire de Leipzig*; 1710; — *L'Aurore*; 1710; — *Jules César*; 1710; — *Crésus*; 1711; — *Charles V*; 1712; — *Diane*; 1712; — *Héraclius*; 1712; — *L'Inganno fidele*; 1714; — *La Virtú coronata*; 1714; — *Le Triomphe de la Paix*; 1715; — *Frédégonde*; 1715; — *Caton*; 1715; — *Artémise*; 1715; — *La Fête d'Avril*; 1716; — *La Maison d'Autriche triomphante*; 1716; — *Achille*; 1716; — *Julie*; 1717; — *Tomyris*; 1717; — *Trajan*; 1717; — *Bellérophon*; 1717; — *Ariane*; 1722; — *Ulysse*; 1722; — *L'Arménien*, à Copenhague; 1722; — *La Grande Bretagne en allégresse*, à Hambourg; 1724; — *Cloris*; — *Bretislaus*; 1725; — *La Foire annuelle de Hambourg*; 1725; — *L'Époque de la bataille de Hambourg*; 1725; — *L'Anniversaire de la Naissance du prince de Galles*; 1726; — *Mistevajus*; 1728; — *Jodelet*; 1728; — *Le Prince muet*; — *Atys*, intermède; 1728; — *Nabuchodonosor*, refait; 1728; — *Lucius Verus*; 1729; — *Parthénope*; 1733; — *Circé*; 1734. On a publié de ce compositeur : *Cantates pour une voix*; — *Divertissementi serenissimi*, recueil de cantates, d'airs et de duos, sans instruments; Hambourg, 1713; — *Soliloques choisis dans l'Oratorio de Jésus martyrisé*; in-fol., Hambourg, 1714; — *Musikalische Landlust* (Amusements musicaux de la campagne); Hambourg, 1714; — *Kaiserliche Freidenpost* (Message impérial de Paix), consistant en chants et duos avec instruments, in-fol.; Hambourg, 1715; — *Pensées bienheureuses de Salut*, airs, duos, chœurs et récitatifs tirés de l'Oratorio de *Jésus martyrisé*; Hambourg, 1715; — *Componimenti musicali*, airs extraits d'*Almira* et d'*Octavie*; Hambourg, 1715; — *Airs de la Forza della Virtu* (en allemand), in-fol.; Hambourg, 1715; — Fragments de *L'Inganno fidele* (en allemand); Hambourg, 1715.

Dieudonné Denne-Baron.

Mattheson, *Grundlage einer Ehrenpforte worin die tüchtigsten Cappelmeister, Componisten*, etc. — Burney, *The present State of Music in Germany*, etc.; Londres, 1773 — Le même, *A general History of Music*. — Gerber, *Historisch Biographisches Lexikon der Tonkünstler*, etc.; Leipzig, 1790-1792. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

KEITH (*Georges*), controversiste écossais, vivait dans le dix-septième siècle. Il se distingua dès sa jeunesse par son zèle pour les polémiques religieuses. Après avoir argumenté contre les épiscopaux en faveur des presbytériens, il inclina un moment vers le catholicisme, et se jeta brusquement dans la secte des quakers. Il mit au service de cette secte sa bruyante activité, et visita l'Allemagne et les colonies anglaises de l'Amérique; mais ses opinions, qui dépassaient de beaucoup celles de Georges Fox, et qui sortaient tout à fait du christianisme, le firent repousser de partout et furent condamnées même parmi les quakers. Keith rentra dans l'Église anglicane, et mourut oublié. Son principal ouvrage est intitulé : *The standart of the Quackers examined*; Londres, 1702, in-8°; c'est une réponse à l'*Apologie* de Barclay. Z.

Le P. Patrou, *Histoire du Quakérisme*. — Mosheim, *Instit. Hist. Eccles. Recent.* — Walch, *Biblioth. Theolog. Select.*, t. II. — *Acta Eruditorum*, année 1703, p. 390. — Rotermund, *Supplement* à Adelung. — Cræsius, *Historia Quackerorum*.

KEITH (*Georges*), maréchal héréditaire d'Écosse, plus connu sous le nom de *Mylord Maré-*

chal, né vers 1685, dans le comté de Kincardine, en Écosse, mort près de Potsdam, le 25 mai 1778. Un de ses ancêtres avait fondé, en 1593, le collége *Marshall* à Aberdeen. Il était l'aîné des fils de *Guillaume*, comte maréchal d'Écosse, lord Keith et Altrée; il reçut une excellente éducation, devint capitaine des gardes de la reine Anne, et fit la guerre avec distinction sous Marlborough. Il se déclara pour les Stuarts, et, en 1715, il fit prendre les armes à l'Écosse en faveur du Prétendant. Mais cette levée de boucliers ne fut pas heureuse : le prétendant, qu'il avait appelé de France et fait proclamer roi à Édimbourg, se rembarqua. Mylord Maréchal fut condamné à mort par jugement du parlement d'Angleterre et privé de toutes ses dignités et de ses biens. Après le départ du Prétendant, lord Keith erra encore pendant six mois en Écosse, bravant les proclamations qui mettaient sa tête à prix. Enfin, il s'éloigna de sa patrie, et prit du service en Espagne; mais il l'avait depuis longtemps quitté lorsque son frère passa du service de la Russie à celui de la Prusse. Mylord Maréchal alla le rejoindre, et se lia avec Frédéric II, qui eut toujours pour lui la plus grande estime. Le roi de Prusse lui confia quelques missions diplomatiques, qui n'eurent point de succès; puis il profita de son alliance avec l'Angleterre pour demander la réhabilitation du maréchal d'Écosse : il l'obtint; lord Keith revit son pays, mais il retourna en Prusse, où il mourut, dans le voisinage de Potsdam, où Frédéric lui avait fait bâtir une maison. Ce monarque lui avait confié le gouvernement de la principauté de Neuchâtel. C'est là que mylord Maréchal connut J.-J. Rousseau et se montra son ami et son protecteur. L. L—T.

D'Alembert, *Éloge de mylord Maréchal*; Berlin, 1779, in-12.

KEITH (*Jacques*), général prussien, d'origine écossaise, frère cadet du précédent, né en 1696, à Freterressa, dans le comté de Kincardine, mort à Hochkirchen, le 14 octobre 1758. A l'instigation de sa mère, dont le père, lord Perth, avait été grand-chancelier d'Écosse sous Jacques Ier, le jeune Keith, âgé de dix-huit ans, se rangea sous les étendards du Prétendant, et prit part à la bataille de Sheriffmuir, où il fut blessé. L'armée du Prétendant ayant été dispersée, Keith se réfugia en France, où, sous la direction de Maupertuis, il se livra avec tant de succès à l'étude des mathématiques que l'Académie des Sciences le reçut dans son sein. En 1717, il quitta Paris, et visita, pour son instruction, l'Italie, la Suisse et le Portugal; il alla ensuite à Madrid, où le duc de Liria lui fit avoir le commandement d'un régiment irlandais. Ce diplomate ayant été nommé ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg, il emmena Keith avec lui. A la recommandation du duc, la tsarine prit Keith à son service, en 1728, comme général de brigade, et lui conféra bientôt après le grade de lieutenant général. Depuis 1737, Keith se distingua dans toutes les batailles contre les Turcs, et lors de la prise d'Otchakof il monta le premier sur la brèche et fut blessé au talon. Dans la guerre avec la Suède (1741-1743), il décida la victoire de Wilmanstrand, et délogea les Suédois des îles d'Aland, dans la Baltique. Il prit une part importante à la révolution qui plaça Élisabeth sur le trône moscovite. Après la paix d'Abo, en 1743, l'impératrice l'envoya comme ambassadeur à la cour de Suède, et à son retour elle lui remit le bâton de feld-maréchal. Mais les revenus de Keith en Russie n'en restant pas moins fort modiques, et le ministre Bestoujef l'ayant offensé, il se rendit à la cour du roi de Prusse, qui lui accorda une confiance illimitée, le nomma feld-maréchal de ses armées et gouverneur de Berlin, en 1749. Frédéric II le prit pour compagnon dans son voyage *incognito* en Allemagne, en Pologne et en Hongrie. Lorsque la guerre de Sept-Ans vint à éclater, Keith entra dans la basse Saxe à la tête d'une division de l'armée prussienne. Il combattit tour à tour à Lowositz, à Prague, à Kollin, s'empara de Halle, et participa aux victoires de Rossbach et de Leuthen. Le siége d'Olmutz ayant été levé, en 1758, il couvrit la mémorable retraite du corps assiégeant; mais la même année, Daun ayant attaqué le camp des Prussiens à Hochkirchen, Keith fut atteint d'un boulet qui l'emporta de son cheval, et il mourut sur le champ de bataille. C'était un homme de grands talents, d'une bravoure remarquable, d'une probité rigide et d'un désintéressement éprouvé. « Mon frère m'a laissé un noble héritage! écrivait *mylord Maréchal*, Georges Keith, à Mme Geoffrin. Après avoir mis toute la Bohême à contribution, à la tête d'une grande armée, je n'ai trouvé que 70 ducats dans sa bourse! » Frédéric, qui appréciait toutes les grandes qualités du maréchal Keith, se plaisait beaucoup dans sa société; il s'amusait surtout d'un jeu inventé par le maréchal, à l'imitation des échecs, et pour lequel il avait fait fondre des milliers de petites figurines représentant des hommes armés. Après la paix d'Hubertsbourg, Frédéric fit élever à Keith une statue en marbre à Berlin, sur la place Guillaume. L. L—T.

Memoirs of field marshal Keith; 1759, in 8°. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KEITH DE STONE-HAVEN-MARISCHAL (*Georges* Elphinstone, lord vicomte), célèbre amiral anglais, né à Elphinstone, le 12 janvier 1746, mort dans son château de Tullialan le 10 mars 1823. Il était le dernier des fils de lord Charles d'Elphinstone et de lady Clementina Fleming, comtesse de Wigton, et appartenait aux familles les plus illustres d'Écosse. Il entra fort jeune dans la carrière maritime. Aspirant sous les ordres de Jervis, il fit, après la paix de 1763, un premier voyage dans les mers du sud avec son frère aîné, capitaine au service de la Compa-

gne des Indes. Plus tard, en 1769, il fit une nouvelle expédition dans ces parages en qualité de lieutenant de sir John Lindsay. Capitaine commandant en 1775, il prit une part active dans la guerre contre les colonies américaines à bord de la frégate *Pearl* et du vaisseau *Perseus*. Il combattit aussi plusieurs fois les Français dans la Méditerranée. Dès 1774 il se fit nommer membre du parlement par le comté de Dumbarton, et son mandat fut continué en 1780 et 1786. Il fut du nombre des hommes politiques anglais qui essayèrent de concilier Pitt, Fox et le duc de Portland. Il reprit la mer à bord du *Warwick*, de cinquante, et s'empara du vaisseau hollandais *Rotterdam*, de cinquante-quatre. L'année suivante il força la frégate française *La Gloire* à s'échouer dans la Delaware, et prit après un rude combat le vaisseau *L'Aigle*. En 1783, Georges III d'Angleterre le choisit pour secrétaire et chambellan du royaume d'Écosse. En avril 1789 Keith épousa miss Jeanne Mercer de Aldie (morte en 1797). En 1789, sur le vaisseau *Robust*, il rallia l'amiral Hood dans la Méditerranée, et, lorsque Toulon se livra aux Anglais, reçut le commandement du fort La Malgue. Quoiqu'il ne pût défendre ce poste contre les intelligentes attaques des républicains français, dirigés par Bonaparte, commandant l'artillerie des assiégeants, il n'en fut pas moins, à son retour à Londres, décoré de l'ordre du Bain et nommé contre-amiral de l'escadre blanche, qui alors, sous lord Howe, croisait dans la Manche. En 1795 le gouvernement anglais confia à Keith la conquête d'un des points les plus importants du globe, celle du cap de Bonne-Espérance. Keith ne se borna pas à faire arborer le pavillon britannique sur cette colonie hollandaise, il enleva aux Bataves Ceylan et d'autres comptoirs importants. Dans la baie de Saldagra, il fit capituler leur flotte, forte de quatre vaisseaux, deux frégates et trois bâtiments d'un rang inférieur. A cette occasion il fut créé pair d'Irlande et *baron Keith de Stone Haven-Marischal*. En 1796 les électeurs de Stirling le choisirent pour leur mandataire au parlement : il reprit ensuite la mer sous les ordres de son ancien capitaine Jarvis, devenu lord Saint-Vincent. Ce fut Keith qui le premier prétendit au droit de visite sur les bâtiments neutres légalement escortés. En décembre 1799 il voulut en user sur une flottille de navires marchands qu'escortait la frégate danoise *Havfruen*, capit. Van Dorcum; des voies de fait s'ensuivirent, et l'amiral anglais dut céder devant l'énergie des Danois. Nommé au commandement supérieur des forces anglaises dans la Méditerranée, Keith bombarda Gênes par mer tandis que le général autrichien Mélas l'assiégeait par terre. Masséna défendit la ville avec un courage héroïque; mais, vaincu par la famine, il dut capituler le 5 juin 1800. Keith vint ensuite mettre le blocus devant Malte, qui se rendit le 5 septembre. Le 5 octobre suivant, il se présenta devant Cadix avec vingt-deux vaisseaux, vingt-sept frégates, qui escortaient quatre-vingt-quatorze bâtiments portant vingt mille hommes de débarquement sous les ordres de six Ralph Abercrombie. Cadix était alors désolé par la fièvre jaune. Le gouverneur espagnol, don Thomas de Morla, écrivit à lord Keith pour lui apprendre l'état déplorable de la ville et le conjurer de suspendre les hostilités, lui exposant les tristes effets qui en résulteraient même pour les assiégeants. Keith répondit qu'il consentirait à s'éloigner si les Espagnols lui livraient tous leurs vaisseaux armés ou en armement. Don Morla rejeta cette proposition avec indignation. Le 6 octobre Keith essaya une descente; mais la défense du brave gouverneur, et peut-être aussi la crainte de la contagion le décidèrent à rembarquer son monde. Il réussit cependant à empêcher la jonction des flottes française et espagnole, et poursuivit la première jusqu'à Brest. Il se dirigea ensuite vers l'Égypte, et contribua par ses bonnes dispositions au débarquement des troupes d'Abercrombie et aux avantages qu'elles remportèrent d'abord (mars 1801). On lui a reproché comme une perfidie insigne la lettre qu'il écrivit à sir Sydney Smith pour rompre le traité d'El-Arisch, passé (4 pluviôse an VIII, 24 janvier 1800) entre la Porte et Kleber et consenti au nom de l'Angleterre par Sydney Smith. Keith ne fut que l'interprète des ordres qu'il reçut de Londres, et aussitôt qu'il sut que son gouvernement exigeait que les Français se rendissent à discrétion, il s'empressa de prévenir Sydney Smith de ce désaveu. Quoique le traité fût en pleine voie d'exécution, Keith ne pouvait prendre sur lui d'en assurer la ratification. Sa lettre à Kleber est, il est vrai, pleine d'orgueil, et plus tard il traita avec une rigueur déplacée Desaix et ses compagnons. Keith eut l'honneur de signer la capitulation par laquelle Menou s'engageait à évacuer l'Égypte (12 fructidor an IX, 30 août 1801). Il reçut à cette occasion les remercîments publics des deux chambres, la pairie d'Angleterre, l'ordre du Croissant, et la place de chambellan-secrétaire-garde des sceaux du prince de Galles. Nommé en 1803 amiral de Plymouth, il reçut un commandement dans la mer Baltique, mais ne put empêcher la prise de Kœnigsberg (16 juin 1807); un corps nombreux qu'il débarqua pour secourir cette place fut détruit par les généraux français Lefebvre-Desnouettes et Du Muy. Cet échec le fit rappeler en Angleterre. En janvier 1808 il se remaria avec miss Thrale, fille d'un membre du parlement, et ne tarda pas à rentrer en faveur. Il fut nommé amiral de la flotte blanche, et en cette qualité il présida, le 15 avril 1812, la cour martiale établie pour juger les causes de l'échouement du vaisseau *El Conquistador* sur les bas-fonds de Quiberon. En 1814, le prince régent le créa vicomte, et le chargea, le 4 août 1815, de notifier à Napoléon le traité conclu la veille entre l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et

la Russie, traité qui déclarait l'ex-empereur prisonnier. Napoléon était alors sur le vaisseau *Bellérophon*, mouillé sur les côtes anglaises en rade de Torbay. Le jour même il remit à Keith une protestation énergique qui trouvera sa place dans la notice consacrée au monarque français. Par un hasard singulier, lord Keith fut forcé, l'année suivante, d'accorder sa fille unique Marguerite-Maria au comte de Flahaut, ancien aide de camp de l'empereur. Il est vrai qu'il commença par la déshériter. Depuis cette époque lord Keith ne prit qu'une part insignifiante aux affaires politiques. Alfred DE LACAZE.

Biographical Dictionary. — *Annual Register.* — *Le Moniteur général*, an VIII, nos 257, 519, 571, 574, 617, 1129, 1250, 1413; an IX, nos 133-1228; an X, nos 247-273; an XI, nos 3-1485; année 1806, no 65; ann. 1814, no 691. — William Smith, *Histoire générale de la Marine*, t. IV. — *Biographie étrangère.* — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. I.

*KEITH (*Thomas*), mathématicien anglais, né en 1759 à Brandsburton (Yorkshire), mort le 29 juin 1824 à Londres. La mort de ses parents l'ayant réduit à la pauvreté, il vint à Londres, et ne tarda pas à y acquérir quelque réputation en donnant des leçons de mathématiques. En 1804, il devint secrétaire du grand-maître de la maison du roi, et fut chargé, depuis 1814, de la comptabilité générale du *British Museum*. Pendant quelque temps il enseigna la géographie et les sciences à la princesse Charlotte de Galles. On a de lui, entre autres ouvrages d'éducation, *The complete practical Arithmetician;* Londres, 1789, dont l'abrégé qu'il donna plus tard eut de nombreuses éditions. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1825.

KEITH (*Georges-William-Elphinstone*), général anglais, né vers 1782, mort le 23 avril 1842. Il était petit-fils d'un lord et fils d'un directeur de la Compagnie des Indes. En 1804, il entra au service comme enseigne, et après avoir monté successivement les degrés de l'échelle des grades, il devint en 1813 lieutenant-colonel. Il se trouva en cette qualité à Waterloo; en 1825 il fut fait colonel, en 1837 major général. Il passa dans l'Inde, prit le commandement de l'armée du Bengale, et dirigea cette invasion de l'Afghanistan dont le résultat fut un cruel désastre pour les troupes britanniques. Elphinstone ne vit pas la fin de ces malheurs; atteint d'une blessure, souffrant de la goutte, il succomba à une attaque de dyssenterie au moment le plus critique, lorsque l'insurrection des Afghans forçait les Anglais à regagner les frontières de l'Inde. G. B.

Biographical Dictionary.

K'ÉLAOUN ou K'ALAOUN (*Sîf ed-Dîn*), le neuvième sultan de la première dynastie des Mamelouks d'Égypte, régna de 1279 à 1290. Les populations fuyaient encore une fois de toutes parts devant les Mongols, conduits par Batou-Khân, petit-fils de Djenghîz-Khân, pourvoyeurs acharnés qui jetaient sur les marchés tout ce qu'ils ne massacraient pas, vendant au plus offrant tout ce qu'il y avait de beau et de noble sang parmi les vaincus. C'est avec ces esclaves d'élite, jeunes, vigoureux, bien faits, que le sultan Malek es S'aleh composa ce corps redoutable des mamelouks qui devait renverser sa dynastie. Parmi eux on remarqua bientôt K'élaoun, qui se faisait vaniteusement appeler l'*Elfi*, le millénaire, parce qu'il avait été payé mille pièces d'or, *es S'alehi*, le S'alehien, du nom de son protecteur es S'aleh', auquel il devait toute sa fortune. Ce dernier fait nous montre un des côtés particuliers du caractère de K'élaoun, une certaine bonté de cœur dont on reconnaît l'influence certaine dans plusieurs actes de sa vie politique. La création des mamelouks eut bientôt le résultat qu'on devait naturellement en attendre. Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la formation de cette milice turbulente (1249), qu'elle avait le pouvoir. Mais telle était l'instabilité d'humeur de ceux qui la composaient, que K'élaoun, qui l'avait vue naître et grandir, se trouvait, vingt ans après, atabek ou précepteur du huitième des sultans qu'avaient successivement acclamés les émîrs bah'arîtes, un jeune enfant de sept ans au plus, que le régent fit déposer au bout de quatre mois pour prendre sa place (octobre 1279). Et, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, l'Elfî prit un nom officiel : *El Melek el Mansour*, le roi victorieux. Mais K'élaoun ne régna véritablement qu'après avoir abattu le Melek el Kamel, le roi parfait, autre émîr qui s'était fait proclamer sultan à Damas, l'année précédente. A peine en avait-il fini avec ce compétiteur, du reste peu inquiétant, qu'il se voyait obligé de marcher contre les Mongols, dont les hordes dévastatrices venaient d'envahir la Syrie. Battus dans toutes les rencontres et surtout auprès de Homs (Émèse) en novembre 1281, les chefs tartares prirent le parti de s'éloigner en cherchant de plus à lier avec le sultan égyptien des relations qui restèrent toujours excellentes. K'élaoun, n'ayant plus alors de préoccupations sérieuses, ne s'occupa guère plus durant sept ou huit ans que de petites ou de mauvaises choses. En 1282, il fait, durant trois jours, massacrer la population du Caire, qui avait refusé d'obéir à ses ordonnances, et en expiation de ce crime il élève cet hôpital devenu si célèbre sous le nom de *Moristan;* en 1283 il modifie le somptueux costume des mamelouks, et le ramène à plus de simplicité, passe en Syrie, enlève aux chrétiens le château de Merfed (mai 1285), s'empare de K'arak', et y fait prisonnier son ancien maître Salamech, qu'il laisse cependant vivre au Caire dans l'obscurité; puis on ne le voit plus occupé qu'à déposer, remplacer, nommer et destituer ses vizîrs jusqu'en 1287, moment où il se donne pour successeur reconnu son fils, A'lî, proclamé sous le nom de *Malek es S'aleh'*, le roi vertueux. Malheureusement A'lî mourut l'année suivante, et le sultan, pour s'étourdir, ne crut

pouvoir mieux faire que d'entreprendre une expédition contre la ville de Tripoli, qui, depuis cent quatre-vingts ans au pouvoir des chrétiens, s'était élevée à un haut degré de richesse et de prospérité. Tripoli fut pris, rasé, après une défense désespérée (avril 1288). On a construit sur son emplacement la cité actuelle. Mais ce grand succès ne calma nullement la douleur de K'élaoun, qui mourut enfin de chagrin, le 12 décembre 1290, à l'âge de soixante-huit ans, après en avoir régné onze et quelques mois. On lui fit de magnifiques obsèques, et son corps fut déposé dans le Moristan. C'est lui qui a élevé la belle mosquée à laquelle son nom est resté, un des ornements de la citadelle du Caire, et il est plus le créateur de cet usage pratiqué en Orient de déposer sur les minarets des mosquées, dans des vases choisis exprès, du grain pour les oiseaux du ciel. O. Mac Carthy.

El Djianabi, *Bah'ar al Zakhar*. — Ah'med ben Iousef el Damachki, *Akhbar al Doual*. — *L'Égypte*, dans l'*Univers Pittoresque*.

* **KELCH** (*Christian*), historien allemand, né à Greifenhagen, en Poméranie, en 1657, mort vers 1710. Fils d'un prédicateur luthérien, il embrassa la carrière de son père, et fut pasteur de Saint-Jean de Jerwen en Esthonie, puis de Saint-Nicolas de Revel. On a de lui une *Histoire abrégée de la Livonie depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1690 (en allemand); Revel, 1695, 1 vol. in-4°; — et un *Appendice* à ce travail resté inédit. A. G.

Adelung, *Ubersicht der Reisenden in Russland bis 1700*; Saint-Pétersbourg, 1846.

KELLEHOVEN. *Voy.* Kellerhoven.

KELLER (*Jacques*), théologien et publiciste allemand, né à Seckingen en 1568, mort le 23 février 1631. Après être entré à l'âge de vingt ans chez les jésuites, il fut successivement chargé d'enseigner la rhétorique, la théologie et la philosophie dans divers colléges de son ordre. Il fut ensuite nommé recteur du collége de Ratisbonne, et deux ans après il fut mis à la tête de celui de Munich. Il devint plus tard confesseur du prince Albert de Bavière, et fut employé par l'électeur Maximilien de Bavière dans diverses affaires d'une grande importance. Il fit preuve de beaucoup de zèle et de talent dans les nombreuses controverses qu'il eut avec les protestants; et ayant été député en 1615 au colloque de Neubourg, il y fit valoir, dans sa discussion avec le ministre luthérien Jacques Heilbrunner, des raisons si fortes et si habilement déduites, que Heilbrunner prétexta une indisposition subite, pour ne pas avoir à répondre à Keller. On a de Keller : *Tyrannicidium, seu scitum catholicorum de tyrannum internecione, adversus calumnias in Societatem Jesu jactatas*; Munich, 1601, in-4°; — *Fasciculus solidus quinquaginta flosculorum, id est absurditas prædicantium in coloquio Ratisbonnensi*; 1604, in-4°, sous le pseudonyme de *Jacobus Silvanus*; — *Philippica in anonymum quemdam qui Societatem Jesu mendaciis oneravit*; Ingolstadt, 1607 : réponse à un écrit de Loeffen; — *Papatus catholicus, seu demonstratio fundamentalis veritatis Ecclesiæ catholicæ romanæ*; Munich, 1616, 2 vol. in-fol.; ouvrage écrit en allemand; — *Agonia Heilbrunneri, hoc est Refutatio Heilbrunneri, qui extremam unctionem insectatus fuerat*; Munich, 1618, in-4°, en allemand; — *Litura, seu castigatio cancellariæ hispanicæ A.-L. Camerario instructæ*; Munich, 1623 : cet écrit, publié sous le pseudonyme de *Fabius Hercyanus*, est dirigé contre Camerarius, qui avait attaqué le gouvernement espagnol; — *Volradi Plessi Ajax, sive appendix cancellariæ Anhaltinæ*; Munich, 1624, in-4° : cet ouvrage, publié sous le pseudonyme de Fabius Hercynianus, est la réfutation d'un écrit attribué à Pless, où l'on avait cherché à disculper les protestants des accusations portées contre eux dans le livre intitulé : *Cancellaria secreta Anhaltina*; — *Rhabarbarus domandæ bili quam in apologia sua prorilavit L. Camerarius*; Munich, 1625, in-4° : sous le pseudonyme de Fabius Hercynianus; — *Tubus Gallilæanus hebescentibus L. Camerarii oculis, ad clarius videndum tornatus*; Munich, 1645, in-4°; — *Admonitio ad Ludovicum XIII regem Franciæ*; 1625, in-4°, pamphlet contre la France, attribué par quelques personnes à Eudæmon-Jean (*voy.* ce nom), mais qui sortit de la plume de Keller (*voy.* Peignot, *Dictionnaire des Livres condamnés*, t. I, p. 202). On attribue généralement à Keller un autre écrit dirigé aussi contre la France, et publié sous le titre de : *Mysteria politica : hoc est epistolæ arcanæ virorum illustrium sibi confidentium*; 1625, in-4° : ce pamphlet et le précédent furent brûlés à Paris par le bourreau. E. G.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — Bayle, *Diction*. — Placcius, *Theatrum Anonymorum*. — Deckher, *De Scriptoribus adespotis*. — Rottermund, *Supplément* à Jöcher.

KELLER (*Jean-Balthasar*), fondeur suisse, né à Zurich, en 1638, mort en 1702. Il apprit d'abord l'art de l'orfévrerie, et devint très-habile dans tout ce qui touche aux ouvrages de ciselure. Son frère, *Jean-Jacques Keller*, qui devint plus tard commissaire de l'artillerie et employé à la fonderie royale de Paris, le fit venir dans cette ville, et lui communiqua tous les secrets de l'art de couler les métaux. Jean Balthasar, nommé dans la suite inspecteur de la fonderie de l'arsenal, dirigea la fonte de la plupart des statues en bronze placées dans les jardins de Versailles. En commun avec son frère, il fit exécuter, en 1674, d'après les modèles de Girardon, une *statue équestre de Louis XIV*, qui fut érigée en 1715 sur la place de Bellecourt à Lyon. Le chef-d'œuvre de Keller fut la statue de ce même roi qui, élevée en 1699 sur la place Vendôme, fut renversée un siècle après par la

populace; elle avait vingt et un pieds de haut, et elle fut coulée d'un seul jet, opération qui n'avait pas encore eu lieu jusque alors pour des ouvrages d'une si grande dimension; c'est Girardon qui en donna le modèle. En 1694, les frères Keller publièrent un *Mémoire*, dans lequel ils repoussaient énergiquement le reproche d'avoir fourni du métal de mauvaise qualité pour les canons et mortiers qu'ils avaient été chargés de faire confectionner; on y trouve des dessins de divers canons de leur invention. E. G.

Fuessli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweitz*, t. II. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.*

KELLER (*Antoine-Léger*), homme d'État suisse, né à Lucerne, en 1673, mort en 1752. Après avoir occupé divers emplois dans l'administration publique, il devint chancelier et membre du sénat de sa ville natale, qui l'envoya en 1715 comme député lors de la conclusion du traité d'alliance entre la Suisse et la France. Dix ans après il se signala par son énergie à revendiquer, pour le gouvernement de son pays, le droit de déposer les curés et de les remplacer sans consulter l'autorité ecclésiastique; cette prétention ayant été contestée par le nonce du pape, il en résulta une rupture complète entre le saint-siége et la république de Lucerne. Parmi les ouvrages publiés alors au nom de cette dernière se remarque la *Lucerna lucens alethophili*, Lucerne, 1726, in-4°, à laquelle Keller eut une très-grande part. L'affaire s'arrangea en 1727 par une transaction. En 1750 Keller se retira de la vie publique. E. G.

Lutz, *Necrolog denkwürdiger Schweizer.*

KELLER (*Dorothée - Louis - Christophe*, comte DE), diplomate et homme d'État allemand, né à Gotha, le 19 février 1757, mort le 22 novembre 1827, à Stedten, près d'Erfurt. Son père avait été ministre du duc de Wurtemberg. Après avoir achevé son éducation à Gœttingue et à Strasbourg, il voulut entrer dans la carrière diplomatique, et travailla d'abord dans le cabinet du baron de Dalberg, administrateur de l'électorat de Mayence. Sa mère obtint ensuite pour lui à Berlin le titre de conseiller de légation, puis de chambellan. En 1779, il fut chargé des affaires de Prusse en Suède. Peu de temps avant sa mort, le vieux Frédéric l'envoya à Saint-Pétersbourg. Frédéric-Guillaume II le fit passer en 1789 à La Haye. Keller coopéra dans cette ville, avec le ministre hollandais et les plénipotentiaires des cours de Londres et de Vienne, aux arrangements qui rétablirent en Belgique l'autorité de la maison d'Autriche. En 1790 il épousa à Aix-la-Chapelle une sœur du général russe comte de Wittgenstein, et fut créé comte par le roi de Prusse. Il assista en 1793 aux conférences d'Anvers. La conquête de la Hollande mit fin à sa mission. Il resta au repos jusqu'en 1797, année où il fut envoyé à Vienne en qualité de ministre plénipotentiaire. Frédéric-Guillaume III, qui appréciait Keller, le nomma chevalier de ses ordres; mais comme la Prusse cherchait à se rapprocher de la France, ce prince le remit en disponibilité. Après la bataille d'Iéna, Keller se rendit à Vienne pour chercher peut-être quelque appui à son pays en Autriche. La paix de Tilsitt arrêta ces négociations, et Keller ne fut plus ostensiblement au service de la Prusse. Ses propriétés étaient passées dans le nouveau royaume de Westphalie, où il resta de 1807 à 1810. Élu deux fois membre des états de ce royaume, il fut employé au comité des finances par le roi Jérôme, qui le nomma conseiller d'État. Enfin, le grand-duc de Francfort lui confia le soin de ses affaires litigieuses avec la France. Keller s'acquitta de cette mission avec succès, et obtint quelque réduction sur les sommes réclamées par Napoléon. Il se trouvait encore à Paris lorsque les événements de 1813 commencèrent à soulever l'Allemagne. Il partit aussitôt pour Francfort, et de là pour la Thuringe. Après la bataille de Leipzig, il alla au quartier général de son beau-frère, le général de Wittgenstein, féliciter le roi de Prusse, et reçut avec éclat chez lui l'ex-électeur de Hesse-Cassel. Celui-ci le nomma son ministre auprès des princes alliés, et Keller revint à Paris en cette qualité avec les troupes alliées. Il partit ensuite pour Vienne, où il représenta et défendit les intérêts de l'électeur de Hesse et du duc de Brunswick. Il signa au nom de ces deux princes l'acte final du congrès, et, quelques jours après, l'adhésion à l'alliance des grandes puissances contre Napoléon échappé de l'île d'Elbe. Quand le congrès de Vienne eut terminé sa session, le roi de Prusse chargea Keller de réorganiser le cercle d'Erfurt, puis il fut nommé président de la régence d'Erfurt. En même temps il était commissaire pour concerter les échanges de territoires à faire entre la Prusse, Saxe-Weimar et Schwartzbourg. En 1819, il n'eut plus que la direction des affaires diplomatiques près les cours saxonnes de la ligne ernestine, les ducs d'Anhalt et les princes de Schwartzbourg et de Reuss. Il continua de résider à Erfurt jusqu'à sa mort. J. V.

Galerie des Contemp. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. univ. et portat. des Contemp.*

KELLER (*Victor*), théologien suisse, né à *Ewattingen* (grand-duché de Bade), le 14 mai 1760, mort le 7 décembre 1827. Il fit ses études philosophiques et théologiques à Villingen, à Fribourg, et à l'université de Vienne. A son retour dans sa ville natale, en 1778, il entra comme novice au couvent des Bénédictins de Saint-Blaise, où il prononça ses vœux en 1785. Il prit en religion le nom de *Victor*, et, devenu prêtre, il fut chargé de professer dans son couvent l'histoire du droit ecclésiastique. Il porta dans sa chaire des doctrines hardies, qui occasionnèrent des plaintes contre lesquelles le docte abbé Gerbert le protégea. A la mort de ce dernier, Keller passa à la

prévôté de Gurtweil, puis il devint successivement curé à Schluchsee, dans le Schwarzwald et à Wieslikon, dans le canton d'Argovie, enfin à Aarau en 1806. Il travailla alors aux *Archives pour servir aux conférences pastorales de l'évêché de Constance*, que publiait Wessenberg, dont il partageait les doctrines. Il s'éleva contre les abus et les préjugés ou contre ce qu'il considérait comme tels, prêcha et écrivit dans le même sens, ce qui lui valut la haine des défenseurs des idées opposées aux siennes. En 1816 il obtint la cure de Grafenhausen. Il y fut persécuté par ses adversaires, qui excitèrent contre lui ses paroissiens en l'accusant d'hérésie. Il ne fut pas plus heureux à Pfaffenweiler, où il devint curé en 1820, et où il termina ses jours. On a de lui : *Ideale für alle Stænde oder Sittenlehre in Bildern* (Idéal pour tous les États, ou livre de mœurs en portraits); Aarau, 1831; — *Katholikon für Alle unter seder Form das Eine* (Catholicon, ou l'unité pour tous sous chaque forme); Aarau, 1832; — *Nachlass* (Legs); Fribourg, 1830, 2 vol. : œuvre posthume, commencée sous le titre de *Goldene Alphabet* (Alphabet d'or); — *Blætter der Erbaung und des Nachdenkens* (Feuilles pour l'édification et la méditation); Fribourg, 1832, 2 vol. V. R.

Conv.-Lex.

KELLER (*Frédéric-Louis* von Steinbock), jurisconsulte suisse, né à Zurich, le 17 octobre 1799. Après avoir étudié la jurisprudence à Berlin et à Gœttingue, où il obtint en 1822 le titre de docteur, il devint en 1825 professeur de droit civil dans sa ville natale. Il occupa dans les années suivantes divers emplois dans la magistrature, et fut élu en 1830 membre du grand conseil, qu'il présida en 1832 et en 1834. Envoyé à plusieurs reprises comme député de son canton auprès de la diète, il y travailla à la rédaction de divers projets de loi, notamment au code militaire promulgué en 1837. Ayant perdu, à la suite de la révolution de 1839, presque toute son influence dans son canton, il accepta en 1843 une chaire de droit à l'université de Halle. Quatre ans après, il fut appelé à Berlin, pour succéder à Puchta comme professeur de droit romain. En 1849 il fut élu à la seconde chambre de Prusse, où il se déclara partisan décidé des idées conservatrices, quoique dans son pays il se fût toujours montré attaché au parti libéral. En 1850 il siégea au parlement d'Erfurt, comme député du cercle de Preuzlau. Dans ces derniers temps, il remplit les fonctions de conseiller de justice. On a de lui : *De Peculio;* Gœttingue, 1825, in-8°; — *Ueber Litis-Contestatio und Urtheil nach classischem römischen Recht* (Sur la *Litiscontestatio* et le Jugement d'après les principes du droit romain de l'époque des jurisconsultes classiques); Zurich, 1827, in-8°; — *Semestria ad Ciceronem;* Zurich, 1842-1850, 2 vol.; — *Der römische Civil process and die Actionen* (La Procédure civile des Romains et les actions); Leipzig, 1852. E. G.

Conv.-Lex.

* **KELLER** (*Henri-Adalbert*), philologue et érudit allemand, né à Heidelsheim, dans le Wurtemberg, le 5 juillet 1812. Après avoir étudié pendant quelque temps la théologie à Tubingue, il commença à s'occuper, sous la direction d'Uhland, de la littérature du moyen âge. Il se fit recevoir en 1834 docteur en philosophie, et se rendit dans la même année à Paris. De retour à Tubingue en 1835, il y ouvrit des cours sur les littératures romane et germanique. En 1840 il alla passer six mois en Italie, à la recherche des manuscrits contenant des œuvres littéraires du moyen âge, encore inédites. En 1844 il fut nommé professeur de littérature allemande à Tubingue, ainsi que conservateur en chef de la bibliothèque de l'université. On lui doit les éditions suivantes : *Li Romans des Sept Sages;* Tubingue, 1836; — *Altfranzösische Sagen* (Traditions de l'ancienne France); Tubingue, 1838; — *Romancero del Cid;* Stuttgard, 1838; — *Zwei Fabliaux* (Deux Fabliaux); Stuttgard, 1840; — *Gesta Romanorum;* Quedlimbourg, 1841; — *Li Romans dou chevalier au Leon*, Tubingue, 1841; — *Altdeutsche Gedichte* (Poésies allemandes du moyen âge); Tubingue, 1846; — *Alte gute Schwaenke* (Bonnes vieilles Farces); Leipzig, 1847; — *Lieder Heinrichs von Wirtemberg* (Chants de Henri de Wurtemberg); Tubingue, 1849; — *Lieder Guillems von Bergunden* (Chants de Guillem de Bergunden); Mittau, 1849; — *Meister Alt's Werke* (Œuvres de maître Alt); Stuttgard, 1850; — *Italiænischer Novellenschatz* (Trésor des nouvelles italiennes); Leipzig, 1851-1852, 6 parties; — *Fastnachtspiele aus dem 15ten Jahrhundert* (Pièces de carnaval du quinzième siècle); Stuttgard, 1853; — *Romwart,* recueil de documents sur la poésie du moyen âge. On doit aussi à Keller plusieurs traductions, parmi lesquelles nous citerons celle de tous les romans de Cervantes, Stuttgard, 1838-1842, 12 vol., et celle des œuvres de Shakspeare, faite en commun avec Rapp, Stuttgard, 1843-1846. E. G.

Brockhaus, *Unsere Zeit.*, t. I, p. 475.

* **KELLER** (*Godefroy*), poëte suisse, né en 1819 à Zurich. Se destinant d'abord à la peinture, il alla suivre pendant deux ans les cours de l'Académie de Vienne; mais, à son retour en Suisse (1842), il tourna son activité vers les travaux littéraires. Son premier livre fut un recueil de vers : *Gedichte;* Heidelberg, 1846. Le succès de ce livre valut à son auteur de la part du sénat de Zurich une pension, dont il profita pour faire à Heidelberg et à Berlin une étude particulière de la littérature et de la philosophie. Depuis 1855 il s'est fixé dans sa ville natale. On a encore de lui : *Neuere Gedichte* (Nouvelles Poésies); Brunswick, 1851; — *Der Grüne Heinrich* (Henri le Vert); ibid., 1854, roman historique;

— *Die Leute von Seldwyla* (Les Gens de Seldwyla); ibid., 1856 : contes et scènes de mœurs tirés de la Suisse allemande contemporaine. K.

Unsere Zeit., 1857 (Suppl. au *Conv.-Lex.*).

KELLER. *Voy.* CHELLERI.

KELLERHOVEN (*Moritz*), peintre allemand, né à Alteurath (duché de Berg), en 1758, mort en 1830. Un de ses oncles, ecclésiastique, qui habitait Dusseldorf, le fit venir dans cette ville, où le jeune Kellerhoven se livra d'abord à des études classiques, qu'il abandonna à l'âge de dix-sept ans pour s'adonner à la peinture. Il fréquenta les écoles de Dusseldorf et d'Anvers, et y acquit une grande habileté. En 1779 il se rendit à Vienne, où il eut à exécuter de nombreuses commandes, et il fut nommé cinq ans après peintre de la cour de Bavière. En 1808 il devint professeur de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Munich. Outre quelques intérieurs et deux ou trois tableaux d'histoire, Kellerhoven n'a fait que des portraits; mais il excellait dans ce genre. Un coloris large et plein d'éclat fait remarquer dans ses œuvres un talent des mieux exercés pour l'imitation des étoffes. On cite comme ses meilleures toiles : *le Portrait du roi Maximilien-Joseph,* placé maintenant dans la salle du sénat de l'université de Munich; — le *Portrait du roi de Suède Gustave IV et de sa femme;* — le *Portrait de l'archiduc Charles d'Autriche;* — le *Portrait de l'évêque Streber;* — les *Portraits de l'archevêque de Munich Gebsattel et de l'évêque d'Augsbourg Riegg*, etc.. Kellerhoven a aussi gravé à l'eau-forte une trentaine de sujets, entre autres plusieurs portraits peints par lui-même.

Son fils, *Joseph*, né à Mannheim, en 1798, s'est distingué comme peintre et comme lithographe.

E. G.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon.*

KELLERMANN (*François-Christophe*, duc DE VALMY), maréchal de France, né à Strasbourg, le 30 mai 1735, mort le 12 septembre 1820. Il s'enrôla comme volontaire en 1752, et fit la guerre de Sept Ans, où il gagna le grade de capitaine. Après différentes missions à l'étranger, il fut, en 1771, l'un des officiers que Louis XV envoya en Pologne pour seconder la confédération de Bar, et se distingua particulièrement au combat de Cracovie. Fait lieutenant-colonel à sa rentrée en France, il devint colonel en 1784 et maréchal-de-camp l'année suivante. En 1789, il embrassa avec ardeur la cause de la révolution, fut investi en 1791 du commandement de l'Alsace, et déjoua toutes les intelligences que le prince de Condé et le vicomte de Mirabeau entretenaient sur cette frontière. Mis, en 1792, à la tête des troupes qui se rassemblaient au camp de Neukirk, sur la Sarre, il couvrit avec sa petite armée de 10,000 hommes l'Alsace et une partie de la Lorraine, et préserva ces provinces de l'invasion des Autrichiens, qui, au nombre de 36,000, avaient franchi le Rhin près Spire. Nommé, le 28 août, au commandement en chef de l'armée du centre, il s'ébranla, le 4 du mois suivant, pour aller se réunir à Dumouriez dans les plaines de la Champagne, et opéra sa jonction le 19. Placé sur les bords de l'Aube, l'apparition inattendue des alliés l'obligea de chercher, le jour même, un champ de bataille moins désavantageux, et il s'arrêta sur les hauteurs de Valmy. Attaqué le lendemain, et voyant la bonne contenance de ses troupes, Kellermann mit son chapeau sur la pointe de son sabre, puis, le levant en l'air, s'écria *Vive la nation !* Ce cri, répété dans tous les rangs avec le plus vif enthousiasme, frappa l'ennemi de stupeur, et devint le signal d'une victoire qui détermina l'armée prussienne à la retraite, et dont l'effet moral fut immense, puis qu'elle montrait pour la première fois, depuis l'ouverture de la campagne, ce dont la jeune armée française était capable. Pendant que Custine, s'avançant le long du Rhin, faisait la conquête de la rive gauche de ce fleuve, Kellermann, qui commandait l'armée de la Moselle, fut accusé par ce général de ne l'avoir pas secondé en attaquant Trèves et se portant sur Mayence. Il parut le 14 novembre à la barre de la convention, protesta hautement de son patriotisme, et se justifia. Il fut encore envoyé comme général en chef à l'armée des Alpes. En 1793, sur une nouvelle dénonciation de Custine, le conseil exécutif manda une seconde fois Kellermann à Paris pour expliquer sa conduite. Un décret du 1er mai déclara qu'il n'avait pas cessé de mériter la confiance de la patrie. Quelques jours après, il fut nommé commandant en chef des deux armées des Alpes et d'Italie. Il s'occupait activement de maintenir cette frontière intacte, lorsqu'il reçut l'ordre (août 1793) d'envoyer une partie considérable de ses forces devant Lyon. Bientôt il dut venir lui-même présider au siége de la cité rebelle. Mais au bout de quelques jours, se souciant peu de prendre part à la guerre civile, et n'ignorant pas que les Lyonnais étaient encouragés dans leur résistance par l'espoir que les Piémontais forceraient la ligne du mont Blanc, et viendraient les secourir, il voulut laisser le commandement des troupes assiégeantes au général Dumuy et retourner à son armée; les représentants du peuple exigèrent qu'il demeurât. En vain écrit-il au conseil exécutif que c'était à la frontière qu'on prendrait Lyon. Ce fut seulement lorsque les troupes républicaines, attaquées par des forces supérieures, se replièrent, et que les Piémontais firent irruption par la vallée de Salanches, qu'on permit à Kellermann de s'éloigner pendant trois jours. Sa présence rendit le courage à ses soldats, qui reprirent l'offensive. Le troisième jour, il était revenu à Lyon; mais le 28 août il en repartait pour repousser les Piémontais, qui, après s'être déjà avancés jusqu'à Bonneville, menaçaient Annecy et Chambéry. Avec 8,000 hommes, il les chassa de la Tarentaise et de la Maurienne, et ses prédictions

s'accomplirent : Lyon capitula le lendemain de la fuite de l'armée piémontaise. Rien cependant ne put, à ce qu'il paraît, contre-balancer l'impression qu'avait produite sur les membres du gouvernement la répugnance de Kellermann à réduire Lyon par les armes. Il fut destitué le 18 octobre, et enfermé à l'Abbaye, où il resta treize mois. Acquitté au bout de ce temps, et replacé à la tête de l'armée des Alpes et d'Italie, il arrêta, par sa résistance opiniâtre dans vingt combats la marche des Autrichiens sur la Provence, et parvint à établir une ligne devant laquelle échouèrent tous leurs efforts. Le 14 fructidor an III (31 août 1795) l'armée d'Italie fut détachée de son commandement pour passer sous celui de Scherer. La conquête de l'Italie par Bonaparte, qui remplaça Scherer en 1796, diminua l'importance du commandement de Kellermann; mais le vieux capitaine seconda de son mieux le jeune héros, et l'aida toujours, soit à vaincre, soit à conserver les fruits de ses victoires. Aussi, quand Bonaparte fut arrivé au pouvoir suprême, Kellermann, quoiqu'il n'eût pas participé au 18 brumaire, devint successivement sénateur, maréchal de France, *duc de Valmy*. Toutefois, sans doute à cause de son âge avancé, il ne commanda plus, de 1804 à 1813, que les armées de réserve ou des corps d'observation. En 1814 Kellermann, comme tous les grands dignitaires de l'empire, vota la déchéance de l'empereur, et se montra prêt à servir le gouvernement royal. Après la première restauration, il échangea son titre de sénateur contre celui de pair. Resté sans fonctions pendant les Cent Jours, il reprit sa place à la chambre haute, où il vota avec le parti libéral. H. LESUEUR.

Thiers, t. III, liv. X; t. IV, liv. XV.

KELLERMANN (*François-Étienne*), marquis, puis duc DE VALMY, général français, fils du précédent, né à Metz en 1770, mort le 2 juin 1835. Il fit ses études à Paris, au collége des Quatre-Nations, et entra au service comme sous-lieutenant de remplacement au régiment colonel général hussards. En 1791, il passa aux États-Unis avec l'ambassade du chevalier de Ternant, et y resta jusqu'au commencement de 1793. Rappelé pour servir près de son père, il le rejoignit au moment où celui-ci allait prendre le commandement de l'armée des Alpes et d'Italie. Il fit, en qualité d'aide de camp de son père, la campagne des Alpes et le siége de Lyon; il partagea aussi sa disgrâce quand il fut jeté dans les prisons de l'Abbaye. Il se retira alors à Metz, chez Marbois, son oncle. Il ne tarda pas à y être arrêté, sur un ordre de Paris, motivé par une correspondance au sujet de son père, laquelle avait été livrée à la police par une maîtresse d'hôtel à qui elle était adressée. Le maire de Metz l'interrogea avec bienveillance, le mit sur la voie des griefs qu'on lui imputait, et l'aida à se justifier. La sincérité de ses réponses ainsi que les sentiments patriotiques qu'il avait consignés dans un écrit composé à son retour d'Amérique, en l'honneur des constitutions libres des États-Unis, lui firent rendre immédiatement sa liberté. Il rejoignit aussitôt l'armée, demanda à reprendre le commandement du bataillon des chasseurs des Hautes-Alpes dont il était le chef titulaire, et sur l'objection que la position de son père ne permettait pas de lui laisser un commandement aussi important, il obtint de servir comme simple soldat dans le 1er régiment de hussards (Berchiny). Au bout de six mois passés dans cette situation, l'acquittement de son père lui rendit son rang. Il alla reprendre le commandement de son bataillon, qui avait passé à l'armée d'Italie. Deux mois après le général Kellermann venait se remettre à la tête des armées des Alpes et d'Italie, et le jeune Kellermann était rappelé auprès de son père en qualité de premier aide de camp avec le grade de chef de brigade. Lorsque le général Bonaparte arriva en Italie, le jeune Kellermann le rejoignit, comme adjudant général, au passage du Pô. Il le suivit à Lodi, à Milan, à Pavie. Mais bientôt, les fonctions de l'état-major lui convenant peu, il fut envoyé à la division du général Massena, qui le chargea de toutes les expéditions et reconnaissances qui avaient pour but d'éclairer les mouvements des ennemis, et avec lequel il se trouva aux batailles de Bassano, d'Arcole, de Rivoli et de Mantoue ou de la Favorite. Blessé au passage du Tagliamento, en 1797, il fut envoyé à Paris pour porter au Directoire les drapeaux pris à l'ennemi. Il en revint avec le grade de général de brigade. Il fit partie de l'expédition de Rome sous les généraux Berthier, Saint-Cyr et Macdonald successivement. Il commandait l'avant-garde de ce dernier à l'époque où le général Mack envahit l'État Romain; il fit des prodiges de valeur dans cette campagne, et battit plusieurs fois le général Roger de Damas, prit Viterbe, assista à la prise de Capoue, et contribua à la prise de Naples sous Championnet (1799). Les désastres éprouvés sur l'Adige par Scherer forcèrent Macdonald à abandonner Naples. Atteint d'une violente névralgie, qui le retint quelque temps à Gênes, Kellermann n'eut aucune part aux événements qui nous firent perdre l'Italie. En apprenant le retour de Bonaparte, il offrit ses services à Berthier. Après le 18 brumaire, il rentra en Italie, avec le premier consul, à la tête d'une brigade de grosse cavalerie. Il assista à la bataille de Marengo, où il décida la victoire. Il avait fourni plusieurs charges et couvert la retraite de l'armée jusqu'au corps de Desaix. Celui-ci venant à heurter avec 4 à 5,000 hommes la masse entière de l'armée autrichienne, forte de plus de 30,000 hommes, fut tué aux premiers coups, et sa ligne culbutée et mise en fuite. Une terrible canonnade de Marmont jeta quelque désordre dans la colonne autrichienne. Par une heureuse inspiration, Kellermann se jeta sur le flanc des autrichiens, leur fit mettre bas les armes, leur arracha un succès qui paraissait certain, et changea

en un instant les résultats de la journée. Il continua à faire partie de l'armée d'Italie, où il commandait la division de grosse cavalerie, et fut fait général de division le 26 messidor. Dans les deux années de paix qui suivirent, il fut chargé de l'inspection des troupes de cavalerie en Italie, et lors de l'invasion du Hanovre, on lui confia le commandement de la cavalerie qui occupait ce pays. Cette armée, sous le commandement de Bernadotte, se porta sur Munich en 1805. Le général Kellermann, à la tête de l'avant-garde, entra dans cette ville, et passa l'Inn, à Wasserbourg, en présence de l'arrière-garde de l'armée autrichienne. Le corps de Bernadotte ayant été rappelé de Bohême en Moravie, Kellermann rejoignit la grande armée la veille de la bataille d'Austerlitz. Après avoir conduit plusieurs charges de cavalerie, il eut la jambe fracassée. Cette blessure le força au repos pendant un an. En 1807 il passa à l'armée de Portugal, commandée par Junot. A la suite de la capitulation de Baylen il fut envoyé à Elvas pour observer les mouvements de l'Espagne. Après la journée de Vimiera (août 1808), il fut chargé de négocier une capitulation avec les Anglais, mesure qu'il n'approuvait pas : il pensait, lui, qu'on pouvait revenir par l'Espagne; il arriva pourtant à conclure une capitulation honorable, qui ne fut exécutée à la vérité que grâce à la loyauté du duc de Wellington. L'armée, ramenée en France sur les vaisseaux anglais, rentra bientôt dans la péninsule. Kellermann reçut de l'empereur, à Valladolid, le commandement de la division de dragons du général Grouchy, et bientôt il succéda à Bessières dans le commandement des frontières. Il rouvrit des communications avec le maréchal Ney, lui ramena des renforts, concerta et exécuta avec lui l'invasion des Asturies. Cette marche amena la dissolution du corps de La Romana. Plus tard il maintint le dernier les rapports de la France avec Madrid. Il était à Valladolid lorsque le duc del Parque força le sixième corps à quitter Salamanque. Kellermann vint lui offrir le combat à Medina del Campo. Le duc se retira. Kellermann, à la tête de sa cavalerie, le poursuivit jusqu'à Alba de Tormes, et tailla son arrière-garde en pièces. Cette victoire rétablit les affaires des Français en Espagne. Destiné à faire la campagne de 1812 en Russie, il fut arrêté en chemin par une maladie. Il rejoignit le maréchal Ney en 1813, et commandait son arrière-garde au combat de Rippach, qui précéda d'un jour la bataille de Lutzen. Dans cette dernière journée il reconnut le premier l'armée ennemie, et soutint le premier choc; il fut blessé et eut trois chevaux tués ou blessés sous lui. A Bautzen, il commandait l'avant-garde du corps de Ney; il s'empara de Klix, y reçut une forte contusion, et eut encore deux chevaux mis hors de combat. Après la rupture des conférences de Prague, il eut le commandement de la cavalerie polonaise, et occupa Gabel; il fit connaître à l'empereur la marche des alliés sur Dresde, et prit part à tous les combats livrés dans cette campagne par le huitième corps, composé de Polonais et commandé par Poniatowsky. Dans la campagne de 1814, il détruisit, par une charge de cavalerie, le corps de Pahlen, et eût poussé jusqu'à Nogent-sur-Seine si Napoléon ne lui eût retiré la moitié de ses troupes pour marcher sur Montereau. Le général Kellermann culbuta à Saint-Pavo, au delà de Troyes, le corps de cavalerie de Saint-Julien, et le jeta sur Bar-sur-Seine en lui prenant 1,500 hommes. Le 28 février, au combat de Bar-sur-Aube, il chargea sur l'armée prussienne et l'empêcha de bouger des hauteurs dont elle s'était emparée. Sous la première restauration, le général Kellermann fut nommé chevalier de Saint-Louis et inspecteur de cavalerie. Le 20 mars 1815, il marcha à la tête de l'avant-garde du duc de Berry sur Fontainebleau pour s'opposer au retour de Napoléon; mais la défection des troupes et le mouvement de retraite qui lui fut ordonné ne lui permit pas d'essayer une résistance inutile. Il se rallia au gouvernement de l'empereur, qui le nomma pair et lui donna un commandement à l'armée de Belgique, au mois de juin 1815. Au combat du 16, il enfonça plusieurs lignes d'infanterie anglaise, mais sans obtenir de résultat décisif. Il prit part à la journée de Waterloo, mais il ne trouva pas l'occasion de frapper un grand coup. En revenant sur Paris, il fut obligé de se faire jour à travers l'ennemi à Senlis. Lors de la retraite de l'armée derrière la Loire, il fut chargé avec Gérard et Haxo de traiter de la soumission de l'armée au roi Louis XVIII. A la dissolution de cette armée, il perdit son emploi, et n'en sollicita aucun de la Restauration. A la mort de son père, il prit possession de son siége à la chambre des pairs. Il y vota en faveur du gouvernement constitutionnel. Après la révolution de Juillet, il donna de grandes marques de sympathie pour la famille d'Orléans, et dans le procès des ex-ministres de Charles X il fut un des cinq pairs qui votèrent pour la peine de mort. Il resta néanmoins en disponibilité. On a de lui : *Réfutation de M. le duc de Rovigo, ou vérité sur la bataille de Marengo*; Paris, 1828, in-8°; — *Deuxième et dernière réplique d'un ami de la vérité à M. le duc de Rovigo*; Paris, 1828, in-12. Ces deux ouvrages sont anonymes. Le général Kellermann avait laissé des mémoires sur lesquels son fils a publié une *Histoire de la Campagne de* 1800. L. L—T.

Le Biographe et le Nécrologe réunis, tome II, p. 1. — Lardier, *Histoire biographique de la Chambre des Pairs* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Encyclop. des Gens du Monde.* — *Dict. de la Conversation.* — Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — Marmont, *Mémoires.*

** **KELLERMANN** (*François-Christophe-Edmond* DE), duc DE VALMY, homme politique français, fils du précédent, né à Paris, le 21 avril 1802. Après avoir fait ses études au collége

Sainte-Barbe, et son droit à l'université de Heidelberg, il fut, au commencement de 1824, attaché par Châteaubriand à l'ambassade de Constantinople. Envoyé en 1826 à Paris, pour y apporter le traité d'Akermann, il reçut en 1827 la mission de recueillir des documents précis sur le développement du commerce français à Smyrne et dans les contrées environnantes. L'année suivante, il fut attaché à l'expédition de Morée par le ministre des affaires étrangères, et chargé, avec le général Trézel, de rendre compte de la situation de la Grèce. A son retour, au mois d'avril 1829, il fut accrédité comme chargé d'affaires près du comte Capo d'Istrias, et il rendit alors de grands services aux catholiques des îles de l'archipel hellénique. Il reçut en récompense le titre de secrétaire de légation. A la première nouvelle de la révolution de Juillet, il quitta l'Orient, et arriva en France au mois d'octobre 1830. Le mois suivant il était nommé chef du cabinet du ministre des affaires étrangères par le maréchal Maison. Envoyé en Suisse comme premier secrétaire d'ambassade, le 23 mars 1831, il devint bientôt chargé d'affaires, et termina de la manière la plus heureuse les négociations relatives au licenciement des gardes suisses. Désapprouvant le système politique du gouvernement de Juillet vis-à-vis de l'étranger, il rentra en France avec l'intention bien arrêtée de se démettre de ses emplois. Son père le menaça de le déshériter ; le fils n'en persista pas moins dans sa résolution : il résigna sans ostentation ses emplois le 5 février 1833, et vécut modestement du produit de sa plume, consacrée à la rédaction du *Rénovateur*. Il devint ensuite un des principaux propriétaires de la *Quotidienne*. Le père revint à de meilleures dispositions à l'égard du fils ; et avant de mourir il lui rendit son affection et le patrimoine dont il avait d'abord voulu le priver. A la mort du duc de Fitz-James, les électeurs du collége de Toulouse *extra-muros* choisirent le duc de Valmy pour député. Réélu en 1839 et en 1842, il parla contre l'abaissement de la France, sur les affaires d'Orient, attaqua l'alliance anglaise, le droit de visite, les fortifications de Paris, et demanda la liberté d'enseignement. Il fit des interpellations sur les lettres attribuées à Louis-Philippe et publiées à Londres par la Contemporaine. Étant allé présenter ses hommages au comte de Chambord, à Belgrave-Square (Londres) en 1843, il fut un des cinq députés qui donnèrent leur démission lorsque la chambre eut adopté, dans son adresse en réponse au discours du roi, le 26 janvier 1844, un paragraphe ainsi conçu : « La conscience publique *flétrit* de coupables manifestations : notre révolution de Juillet, en punissant la violation de la foi jurée, a conservé chez nous la sainteté du serment. » M. le duc de Valmy fut réélu à une plus grande majorité, et avec de chaudes démonstrations de son parti. En 1845 il fit un voyage en Italie, où il rencontra le duc de Bordeaux à Venise. En 1846, il ne se présenta pas aux élections générales, et l'abbé Genoude fut élu à sa place. Après la révolution de février 1848, il ne prit qu'une part indirecte aux affaires, en publiant différents articles dans les journaux. En 1849, il fit paraître dans la *Patrie* un travail sur les *Moyens de combattre le socialisme*. On a en outre de lui : *Question d'Orient ;* Paris, 1840, in-8° ; — *Note sur le droit de visite*; Paris, 1841, in-8° ; — *Coup d'œil sur les rapports de la France avec l'Europe ;* Paris, 1844, in-8° ; — *Du Nouveau Système de tarif sur les Houilles et sur les Sucres ;* Paris, 1851, in-8° ; — *Histoire de la Campagne de* 1800, écrite sur les mémoires de son père ; Paris, 1854, in-8°. L. L—T.

Biographie statistique des Membres de la Chambre des Députés, 1846. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. 160. — V. Lacaine et Ch. Laurent, *Biogr. et Nécrologies des Hommes marquants du dix-neuvième siècle*, tome 1er, p. 194. — *Dict. de la Conversation.*

KELLEY ou **TALBOT** (*Édouard*), alchimiste et nécromancien anglais, né à Worcester en 1555, mort en 1595. Il fit ses études au collége de Gloucester, à Oxford. En quittant l'université, il parcourut l'Angleterre. Il commit quelque méfait dans le comté de Lancastre, et fut condamné à avoir les oreilles coupées. Il s'associa ensuite avec le fameux docteur Dee, et l'accompagna dans ses voyages à l'étranger. Tous deux faisaient métier d'évoquer les esprits et prétendaient posséder la pierre philosophale. Élias Ashmole raconte que Kelley et Dee avaient trouvé dans les ruines de l'abbaye de Glastonburg une ample provision d'un élixir merveilleux au moyen duquel ils opéraient la transmutation des métaux. Sur leur réputation, l'empereur Rodolphe II les fit appeler à Prague et mit leur savoir à l'épreuve. Kelley ayant versé un grain de son élixir sur une once et un quart de mercure ordinaire produisit sur-le-camp une once d'or très-pur. Une autre fois les deux alchimistes ayant enlevé d'une bassinoire une pièce de métal, sur laquelle ils versèrent sans autre préparation quelques gouttes de leur élixir, ce métal approché du feu se changea en argent. La bassinoire et la pièce qui en avait été enlevée furent envoyées à la reine d'Angleterre Élisabeth. L'empereur nomma Kelley chevalier, et lui ordonna de préparer plusieurs livres de son élixir. L'alchimiste ne put y parvenir et fut mis en prison. Il essaya de s'évader en sautant par une fenêtre, se cassa une jambe, et mourut des suites de sa chute. Kelley laissa deux poëmes, l'un sur l'alchimie, l'autre sur la pierre philosophale, qui ont été insérés dans le *Theatrum Chemicum Britannicum*, et publiés séparément par Lange sous ce titre : *Tractatus Duo egregii de Lapide Philosophorum* ; Hambourg, 1676, in-8°. Des *fragments* de Kelley ont été publiés par Combach ; Geismar, 1647, in-12. On trouve plusieurs discours de Kelley dans la *True and faithfull Relation of what passed for many years bet-*

ween Dr John Dee and some spirits, publiée par Meric Casaubon, Londres, 1659, in-fol. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Ashmole, *Theatrum Chemicum Britannicum*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 135.

KELLGREN (*Jean-Henri*), poëte suédois, né à Floby, le 1er décembre 1751, mort le 20 avril 1795. Après avoir étudié à l'université d'Abo, il se rendit à Stockholm, où il fonda le journal *Stockholm's Posten*. En même temps, il se fit remarquer comme critique et comme poëte. Gustave III le nomma membre de l'académie suédoise créée en 1786, et lui donna le titre de secrétaire particulier. Kellgren composa des poésies lyriques et des opéras, parmi lesquels : *Gustave Vasa*; 1786; — *Gustave-Adolphe* et *Ebba Brahê*; 1798; — *Énée à Carthage*. Parmi ses poésies lyriques on remarque celle qui a pour titre : *La Création de la Terre*; — *L'Homme fort*; — *Le Monde de la Fantaisie, ou la nouvelle création*. Les œuvres complètes de Kellgren ont été publiées sous ce titre : *Samlade Skriftes*; Stockholm, 1796. V. R.

English Cyclopæd. — Rottermund, *Supplément* à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

KELLI (*Hugues*), auteur dramatique irlandais, né à Killarney-Lake en 1739, mort le 3 février 1777. Il appartenait à une bonne famille, et reçut une éducation passable; mais des revers de fortune réduisirent son père à la pauvreté, et l'obligèrent lui-même à entrer en apprentissage chez un tailleur pour femmes. Il alla exercer son métier à Londres, en 1760. Un procureur, qui le rencontra dans un café, et qui fut frappé de sa conversation, le prit chez lui comme copiste. Kelly débuta dans la littérature par des pièces de vers et des articles de *revues* qui lui firent quelque réputation et l'aidèrent à faire vivre sa femme et ses enfants. Encouragé par le succès, il composa des pamphlets aujourd'hui oubliés, et une satire assez piquante intitulée *Thespis*, qui attira l'attention de Garrick. La protection du grand acteur lui ouvrit le théâtre de Drury-Lane, sur lequel il fit jouer plusieurs pièces. Forcé d'entretenir une nombreuse famille, il songea à une carrière moins précaire que la littérature, et étudia le droit à Middle-Temple. Il fut admis au barreau en 1774, mais il n'eut pas le temps de se distinguer dans cette profession. Une vie trop sédentaire et l'excès du travail abrégèrent sa vie. Il mourut à l'âge de trente-huit ans. On a de lui : *False Delicacy*; comédie, 1768, in-8°; — *A Word to the wise*, com.; 1770, in-8°; — *Clementina*, tragédie; 1771, in-8°; — *The School for Wives*; com.; 1774, in-8°; — *The Romance of an Hour*, com., 1774, in-8°; — *The Man of Reason*, com., 1776, non imprimée. On lui attribue une traduction de la comédie française : *L'Amour à la mode*; 1760, in-8°. Z.

Vie de Kelly, en tête de l'édition des *OEuvres* de Kelly; 1778, in-40. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Baker, *Biographia Dramatica*.

KELLISON (*Matthieu*), controversiste anglais, né de parents catholiques, dans le comté de Northampton, vers 1560, mort en 1641. Il fut élevé dans la famille de lord Vaux, et de là passa successivement dans les colléges anglais de Douai, de Reims, et enfin de Rome en 1582. En 1589 il fut appelé à professer la théologie à Reims et créé docteur en théologie. Il reçut en 1606 la dignité de *rector magnificus* ou chancelier de l'université. Après avoir professé à Reims pendant douze ans, il revint à Douai en 1613, et fut nommé président du collége anglais de cette ville. On a de lui : *Survey of the New Religion*; Douai, 1603, in-8°; — *A Reply to sutcliffe's Answer to the Survey of the New Religion*; Reims, 1608, in-8°; — *Examen Reformationis, præsertim calvinisticæ*; Douai, 1616, in-8°; — *The Right and Jurisdiction of the Prince and Prelate*; 1617, in-8°; — *A Treatise of the Hierarchy of the Church : against the anarchy of Calvin*; 1629, in-8°; — *Comment. in tertiam partem Summæ sancti Thomæ*; 1632, in-fol. Z.

Dood, *Church History*, vol. III. — Fuller, *Worthies*, t. II, 510 (édit. de Austin Nuttall).

KELLY (*Guillaume*), littérateur irlandais, né dans le comté de Galloway, vers 1670. Après avoir étudié les humanités à Louvain et la philosophie à Paris, il visita les principales universités d'Allemagne, et se fixa vers 1698 à Vienne, où l'empereur Léopold lui donna les chaires de philosophie et d'histoire. Il reçut des successeurs de ce prince des pensions considérables et les titres de conseiller impérial, de comte palatin et de chevalier du Saint-Empire. On a de lui : *Philosophia aulica*; Vienne, in-4°; — *Historia bipartita Hiberniæ*; ibid., in-4°, en prose et en vers; — *Institutiones Academicæ*; ibid., in-4°; — *Speculum imperiale historico-chronologicum*; ibid., in-folio; — *Speculum heraldicum*; ibid., in-fol.; — *Philosophia aulica repetitæ prælectionis*. K.

Moréri, *Dictionnaire Historique*.

KELLY (*John*), philologue anglais, né à Douglas, dans l'île de Man, en 1750, mort en 1809. Le docteur Hildesley, évêque de Sodor et Man, qui avait entrepris de faire traduire la *Bible* dans le dialecte celtique de l'île de Man, l'attacha à cette œuvre. Les Écritures avaient été distribuées parmi les prêtres insulaires qui devaient traduire chacun leur portion. Kelly fut chargé de revoir et de corriger ces diverses traductions, de leur donner de l'uniformité et d'en surveiller l'impression, qui fut achevée en décembre 1772. En 1776, Kelly devint pasteur de la congrégation d'Ayr en Écosse. Le duc de Gordon lui confia, en 1779, l'éducation de son fils, le marquis d'Huntley. Il accompagna ce jeune homme à Eton, à Cambridge et sur le continent. A son retour, en 1791, il obtint successivement la cure d'Ardleigh et le rectorat de Copford. Il publia en 1803, chez Nichols, une *Practical Grammar of the ancient Gaelic*,

or *language of the isle of Man, usually called Manks.* En 1805, il fit paraître le prospectus d'un *Triglot Dictionary of the celtic Tongue, as is spoken in the Highlands of Scotland, Ireland and the Isle of Man.* Soixante-treize feuilles de cet ouvrage étaient imprimées et la première partie (le Dictionnaire anglais traduit dans les trois dialectes) était presque complète, lorsque l'incendie de la maison Nichols consuma tout ce qui avait été imprimé. Kelly ne semble pas avoir repris son travail. Il mourut l'année suivante. Z.

Gentleman's Magazine, vol. LXXX. — Butler, *Life of Bishop Hildesley*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KELLY (*Michel*), chanteur et compositeur irlandais, né à Dublin en 1764, mort à Margate, le 9 octobre 1826. Son père, marchand de vins de sa ville natale, fut pendant plusieurs années maître des cérémonies au château. A l'âge de sept ans, le petit Kelly montra une grande passion pour la musique, et comme son père avait le moyen de lui procurer les meilleurs maîtres, entre autres Michel Arne, Kelly put, avant d'avoir accompli sa onzième année, jouer les sonates à la mode les plus difficiles sur le piano. Rauzzini l'ayant engagé à chanter à la Rotonde de Dublin, lui donna quelques leçons, et poussa son père à l'envoyer à Naples pour s'y perfectionner dans l'art musical. En conséquence Kelly partit à l'âge de seize ans avec de bonnes recommandations pour sir W. Hamilton, ministre anglais à la cour de Naples. Le ministre le présenta au roi et à la reine, et il fut placé au conservatoire de la *Madonna della Loretto*, où il reçut les leçons du célèbre compositeur Fineroli; ensuite, il accompagna Aprilli, le premier maître de chant de son temps, à Palerme. Kelly reçut une grande assistance de ce dernier, qui l'envoya à Livourne avec les meilleures recommandations. De Livourne Kelly partit pour Florence, où il fut engagé comme premier ténor au *Teatro Nuovo*. Ensuite il joua à Venise et sur d'autres théâtres italiens, et enfin à la cour de Vienne, où il fut honoré de la protection de l'empereur Joseph II. Il eut aussi la bonne fortune de devenir l'ami de Mozart, qui écrivit pour lui le rôle de *Basilio* des *Nozze di Figaro*. En 1787 Kelly revint en Angleterre, où, au mois d'avril, il débuta au théâtre de Drury-Lane, dans le rôle de Lionel de l'opéra *Lionel and Clarissa*. A l'exception de plusieurs tournées en province, dans lesquelles il était accompagné de mistress Crouch, il resta à Drury-Lane comme premier chanteur jusqu'à ce qu'il quitta cette scène, et devint pour plusieurs années directeur de la musique de ce théâtre. Il avait coutume de chanter aux anciens concerts du roi à l'abbaye de Westminster, aux représentations extraordinaires et aux fêtes musicales de la Grande-Bretagne. Pendant plusieurs années, il fut le premier ténor au *King's Theatre* de Haymarket, et y devint directeur de la scène, position qu'il garda nominalement jusqu'à sa mort; enfin, il devint directeur de la musique au théâtre de Colman à Haymarket. Ce fut seulement en 1797 que Kelly commença à composer; et successivement il mit en musique ou arrangea près de soixante pièces dramatiques. Il a aussi noté un grand nombre de chants italiens et anglais, duos, trios, etc. « Il écrivit ses opéras, dit M. Fétis, à la manière des compositeurs de sa nation, empruntant souvent une partie de leurs productions dramatiques à des partitions étrangères. » Kelly s'était intimement lié avec mistress Crouch, qu'il perdit en 1805. Depuis lors il s'abandonna à la boisson, ce qui aurait fait dire de lui par Shéridan qu'il était « un importateur de musique et un compositeur de vins ». A la fin de sa vie Kelly était devenu goutteux et cacochyme. Il avait visité plusieurs fois la France, et avait établi à Londres un magasin de musique qui lui attira tous les ennuis d'une faillite. Ses principales œuvres musicales sont : *A Friend in Need*; 1797; — *Chimney Corner*; 1797; — *Castle Spectre*; 1797; — *Last of the Family*; 1797; — *Blue Beard*; 1798; — *Captive of Spilsberg*; 1798 : Kelly en fit la musique comique, la musique sérieuse était de Dussek; — *Aurelio and Miranda*; 1798; — *Feudal Times*; 1799; — *Pizarro*; 1799; — *Of age Tomorrow*; 1800; — *De Montford*; 1800; — *Remorse*; 1801; — *Gipsy Prince*; 1801; — *Adelmorn*; 1801; — *Algomah*; 1802; — *House to be Sold*; 1802; — *Urania*; 1802; — *Hero of the North*; 1803; — *Marriage Promise*; 1803; — *Love Laughs at Locksmiths*; 1804; — *Cinderella*; 1804; — *Counterfeits*; 1804; — *Deaf and Dumb*; 1804; — *Hunter of the Alps*; 1804; — *Land we live in*; 1804; — *Honey-moon*; 1805; — *Youth, Love, and Folly*; 1805; — *Prior Claim*; 1805; — *Forty Thieves*; 1806; — *We Fly by night*; 1806; — *Royal Oak*; 1806; — *Adrian and Orilla*; 1806; — *Adelgitha*; 1807; — *Town and Country*; 1807; — *Time's a Tell-tale*; 1807; — *Young Hussar*; 1807; — *Wood-Demon*; 1807; — *Something to do*; 1808; — *Jew of Mogador*; 1808; — *Africans*; 1808; — *Venoni*; 1808; — *Foundling of the Forest*; 1809; — *Fall of the Taranto*; 1809; — *Britain's Jubilee*; 1809; — *Gustavus Vasa*; 1810; — *Humpo*; 1812; — *Absent Apothecary*; 1813; — *Polly*; 1813; — *Russian*; 1813; — *Nourajhad*; 1813; — *Peasant Boy*; 1814; — *Unknown Guest*; 1815; — *Bride of Adydos*; 1818; — *Abudah*; 1819. L'année même de sa mort, Kelly avait publié des mémoires sous ce titre : *Reminiscences of the King's Theatre and Theatre Royal Drury-Lane, including a period of nearly half a century, with original anecdotes of many distinguished persons, political, literary and musical*; Londres, 1826, 2 vol. in-8°. J. V.

Annual Register, tome LXVIII, 1826, — *Musical*

Biography; Londres, 1814. — *Dictionary of Musicians;* Londres, 1824. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

KELP (*Juste-Jean*), érudit allemand, né à Verden le 17 septembre 1650, mort le 30 juillet 1720. Après avoir étudié à l'université de Kœnigsberg, il retourna dans sa ville natale, où il donna d'abord des leçons particulières. Il obtint plus tard un canonicat, entra ensuite dans l'administration, remplit plusieurs fonctions subalternes, et devint enfin bailli à Ottersberg. En 1712, lors de l'invasion des Danois, il donna sa démission, et vécut depuis des revenus de son canonicat. On a de lui : *Glossarii Chamici Specimen*, dans les *Collectanea etymologica* de Leibnitz, pars I, p. 35-56 : extrait d'un grand ouvrage, dont Eccard a eu à sa disposition le manuscrit, conservé dans la bibliothèque de Staphorst à Hambourg; — *Historische Anmerkungen über einen in der Kirche zu Magel in der alten Mark gefundenen Einweihungs- und Ablassbrief* (Remarques historiques sur une lettre de consécration d'église et d'indulgence trouvée à Magel dans la vieille Marche); Hanovre, 1723, in-8°. — Kelp a encore publié : *Briefe an der Archivarius Dietrich* (Lettres à l'archiviste Dietrich) : elles traitent de l'histoire de la ville de Stade, et sont insérées dans le *Memoria Stademiana* de Seelen; — *Vom Feste der heiligen Lanze* (De la Fête de la sainte Laure), dans les *Herzogthümer Bremen und Verden*, premier cahier, p. 109; — *Erklärung der nominum propriorum die in dem vorgegebenen Siftungsbrief der Kirche werden vorkommen* (Explication des noms propres qui se trouvent dans le prétendu acte de fondation de l'église de Brême); dans le *Altes und Neues der Herzogthümer Bremen und Werden*, p. 105. Kelp avait enfin écrit divers ouvrages concernant l'histoire du nord de l'Allemagne, qui sont restés inédits; les manuscrits s'en trouvent à la bibliothèque de Hanovre. E. G.

Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

* **KELYN**, *minnesinger* ou trouvère allemand, vivait vers le milieu du treizième siècle. On manque de détails sur sa vie; mais quelques pièces de vers de sa composition font partie du recueil des productions de cent trente-six poëtes formé au quatorzième siècle par un patricien de de ce genre Zurich, Rudiger Manesse. G. B.

Adelung, *Verzeichniss der Dichter.*, dans son *Magazin für deutsche Sprache*, 1783, p. 119. — Hagen, *Minnesinger*, t. IV, p. 708.

* **KELZ** (*Matthieu*), compositeur allemand, né au commencement du dix-septième siècle, à Bautzen, en Silésie. Il apprit la composition en Italie, vint en 1626 à Stargard pour y occuper la place de chantre, et fut par la suite placé à Sorau en la même qualité. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses ouvrages didactiques, on cite : *Isagoge Musicæ*, devenu très-rare; — *Ars methodica et fundamentalis Præcepta et Documenta tradens Harmonica;* in-4°; — *De Arte Componendi.* Parmi ses œuvres de musique pratique on remarque : *Operetta nuova, oder evangelische Sonntags-Sprüche;* Leipzig, 1636; — *Primitiæ musicales;* Ulm, 1658; — *Exercitationum musicarum a violino et viola da gamba Semi-Centuria;* Augsbourg, 1669, in-folio. K.

Matheson, *Grundl. einer Ehrenpforte.* — Printz, *Histor. Beschreib. der edlen Musik.*

KÉMAL ED-DIN, historien arabe, était originaire d'Alep (1192), et mourut au Caire (1261), où l'invasion des Tartares l'avait contraint de chercher un refuge. On connaît moins sa vie que ses ouvrages. D'abord il écrivit l'histoire de tous les hommes remarquables qui étaient nés ou qui avaient séjourné dans la ville d'Alep. Ce dictionnaire biographique, dont il ne nous est parvenu que deux volumes (en manuscrit) est intitulé : *Envie de celui qui veut connaître l'histoire d'Alep.* L'auteur en fit ensuite un abrégé, qu'il publia sous ce titre : *Crème du lait de l'histoire d'Alep.* Dom Berthereau, Michaud et Wilcken ont consulté avec fruit les ouvrages de Kémal ed-Din. F.-X. T.

Aboulféda. — Khondemyr, *Habyb alseiar, etc.* — Reinaud, *De la Géographie d'Aboulféda.* — Michaud, *Bibliographie des Croisades.* — Migne, *Nouvelle Encyclopédie théologique.*

KEMBLE (*John-Philipp*), auteur et acteur anglais, né à Preston, en 1757, mort à Lausanne, le 26 février 1823. Il était destiné à l'état ecclésiastique, et vint faire ses études à Douai. A peine sorti du collége, entraîné par sa passion pour le théâtre, il débuta malgré l'opposition de ses parents. Après avoir paru avec succès à Wolverhampton, à Manchester, à Liverpool et à York, il vint à Dublin en 1781, et en 1783 à Londres, où il fut engagé à Drury-Lane, dont il devint régisseur. En 1801, il quitta ce théâtre, et vint faire une tournée artistique en France et en Espagne pendant les années 1802 et 1803. A son retour il acheta une part dans la direction du théâtre de Covent-Garden; il obtint de grands succès dans les rôles héroïques, tels que : *Hamlet*, *Macbeth*, *Coriolan*, *Beverley*, *Othello*. Son talent comme auteur était tout différent; il n'a fait jouer que des farces, telles que *The Projects*, *The Pannel*. *The Farm House*, etc. En 1833, sa statue a été placée dans l'abbaye de Westminster. A. J.

Rose, *New Biographical Dictionary.* — *English Cyclop.* (*Biography*). — Boaten, *Memoirs of the Life J.-Ph. Kemble*; Londres, 1825, 2 vol. in-8°.

KEMBLE (*Charles*), célèbre comédien et auteur anglais, né à Brecon le 25 novembre 1775, mort à Londres en novembre 1854, frère du précédent et de la célèbre mistress Siddons, était fils de M. Roger Kemble, directeur d'un théâtre de province. Placé par son frère John au collége de Douai, il obtint, en sortant, une place de commis à la poste; mais, dégoûté bientôt de ce modeste emploi, et encouragé par les brillants succès de son frère et de sa sœur, il embrassa la carrière du théâtre, et débuta en 1792 à Sheffield par le rôle d'*Orlando* dans *As you like it*, et fut bien accueilli du public. Il continua pendant un an

à jouer à Édimbourg et à Newcastle, puis vint à Londres, où il parut, le 21 avril 1794, à l'ouverture du théâtre de Drury-Lane. Après avoir joué *Malcolm* dans *Macbeth*, il obtint un grand succès dans *Alonzo* (de *Pizaro*), et fut engagé à Haymarket. Plus tard il s'associa avec son beau-frère, et à sa mort prit la direction du théâtre de Covent-Garden, qu'il administra jusqu'en 1826, époque à laquelle il fit une tournée en Allemagne et en France, ce qui lui donna l'idée de traduire plusieurs ouvrages qu'il fit représenter. En 1832, il parcourut les États-Unis avec sa famille. En 1840 il renonça complétement à la scène. On connaît de lui : *Le Point d'Honneur*, traduction du *Déserteur* de Mercier, représenté à Haymarket le 16 juillet 1800. Cette pièce, intéressante et bien écrite, est restée au répertoire ; — *The Wanderer, or the Rights of hospitality*, trois actes ; rep. à Covent-Garden le 12 janvier 1808 : traduction d'*Eduard in Scotland* de Kotzbue ; — *Plot and Counterplot, or the portrait of Cervantes*, représenté le 30 juin 1808, à Haymarket, traduction du *Portrait de Michel Cervantes* de Dieulafoy ; — *Kamschatka, or the slaves tribute*, drame en trois actes, tiré de Kotzbue, joué à Covent-Garden, le 16 octobre 1811. — *The of Child Chance*, deux actes ; 1812 ; — *The Brazen Bust*, mélodrame traduit du français ; 1813. A. J.

KEMBLE (*Maria-Théresa* DE CAMP, mistress), femme du précédent, née à Vienne (Autriche), en 1774, morte en 1838. Elle était fille d'un musicien, et fut d'abord figurante puis danseuse dans les ballets de Noverre. Elle obtint des applaudissements sur les théâtres de Drury-Lane, Covent-Garden et Haymarket. Elle a fait représenter deux comédies fort remarquables : *The first Faults* ; 1799 ; — *The Day after the Wedding* ; 1808. A. J.

KEMBLE (*Frances-Anna*), fille de la précédente, auteur et actrice anglaise, débuta à Londres, en 1829, dans *Romeo and Julliette* ; elle accompagna son père en Amérique, où elle obtint de grands succès. Elle rentra au théâtre en 1847, et a fait depuis à Londres des cours publics sur Shaskpeare ; elle a fait représenter deux tragédies qui ont réussi : *Francis the First* ; 1822 ; — *The Star of Seville* ; 1832. On connaît d'elle aussi un *Journal of a Residence on the United-States* ; 1834. A. JADIN.

English Cyclopædia (Biography). — *Men of the Time.*

* **KEMBLE** (*John-Mitchell*), antiquaire anglais, fils unique de Charles Kemble, né en 1807 à Londres, mort le 27 mars 1857 à Dublin. Élève à Cambridge, où il prit ses grades universitaires, il dirigea de bonne heure son attention vers la langue et la littérature anglo-saxonnes. Pendant plusieurs années, il a édité la *British and foreign quaterly Review*, recueil dont l'influence a été considérable et qui a cessé de paraître vers 1845. Il appartenait à différents corps savants, entre autres aux Académies de Berlin, de Munich, de Stockholm et de Copenhague. Il a publié : *The Anglo-Saxons Poems of Beowulf, the Traveller's Song and the Battle of Finnesburgh, with a glossary and an historical preface* ; Londres, 1833 ; 2e édit., 1837 ; — *A Translation of the Poems of Beowulf* ; ibid., 1837, in-8° ; — *Codex Diplomaticus Ævi Saxonici* ; ibid., 1839-1840, 2 vol. in-8° ; — *The Anglo-Saxon Charters* ; — *Vercelli Codex Poetry of the Codex Vercellensis, anglo-saxon and latin, with an english translation* ; ibid., 1843 ; — *Dialogue of Salomon and Saturnus* ; ibid., 1848 ; — *Considerations upon the Government of England* de Twysden ; 1849 ; — *The Saxons in England, a history of the english commonwealth till the period of the Norman conquest* ; 1849, 2 vol. : ouvrage qui comprend le résumé des études de l'auteur. — *State Papers and Correspondence illustrative of the social and political State of Europe from the Revolution to the accession of the house of Hannover* ; 1857 ; — *Horæ ferales, or studies in the archæology of northern nations*, publication périodique, interrompue par la mort de Kemble. P. L—Y.

English Cyclopædia. — *British Catalogue of Works.* — *Unsere Zeit*, 1857.

* **KEMENY** (*Sigismond*, baron), écrivain et homme politique hongrois, est né en 1816 dans la Transylvanie. Il se lia en 1834, lors des sessions de la diète de Clausenbourg, avec les chefs de l'opposition. En 1840 il prit la direction du *Erdélye-hirado*, journal libéral de la Transylvanie, et se fit remarquer en outre parmi les principaux membres de la gauche de la nouvelle assemblée des états. En 1848 il quitta ses terres, et fut chargé de la co-direction du journal *Pesti Hirlap*, et entra dans l'assemblée nationale de la Hongrie. Conseiller du ministère de l'intérieur depuis le 14 avril 1849, il rédigea, en commun avec Csengery, la *Respublica* ; mais après l'affaire de Vilagòs, qui anéantit les espérances des patriotes hongrois, il abandonna son parti, et écrivit les deux brochures : *Forradalom utàn* (Après la Révolution), Pesth, 1850 ; et *Még-egyszò a forradalom utàn* (Encore un Mot après la révolution), ibid., 1851 : dans lesquelles il flagella la même révolution que peu de temps avant il avait exaltée. Néanmoins, il fut arrêté et envoyé devant un conseil de guerre ; après une courte détention, il fut mis en liberté. Outre les ouvrages cités, on a de M. Kemeny : *Korteskedés és ellenszerei* (Du Vote et de l'Opposition) ; Pesth, 1843 ; — *Gyulai Pàl*, roman en 5 vol. ; Pesth, 1844-1846 ; *Études biographiques sur les deux Wesselény et sur le Comte Stephan Szàcheny* ; Pesth, 1850 ; — *Férj és no* (Homme et Femme), roman F, 2 vol. ; Pesth, 1852.

R. L—U.

Conv.-Lex.

KEMP (*Joseph*), compositeur anglais, né en 1778 à Exeter, mort en 1824. Placé de bonne

heure parmi les choristes de la cathédrale d'Exeter, sous la direction du célèbre William Jackson, il fut nommé en 1802 organiste à Bristol, où il composa un de ses meilleurs morceaux sur le thème : « Je suis l'alpha et l'oméga. » Pendant un séjour assez prolongé qu'il fit à Londres, il donna une série de lectures sur la musique à la *Russell Institution* et en d'autres établissements. En 1809, il reçut de l'université de Cambridge le diplôme de docteur ès musique à l'occasion de son chant de guerre : *A sound of battle is in the land*. Ses principales productions sont : *New System of Musical Education*, à l'aide d'un jeu d'une centaine de cartes; — *Twenty psalmodical Melodies*; — *The Jubilee*, exécuté sur la scène d'Haymarket; — *The Siege of Ischia*, opéra; — *The vocal Magazine*, recueil de chansons, de chœurs, de duos, etc. P. L—Y.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

KEMP (*Jean-Théodore* VAN DER), missionnaire hollandais, né à Rotterdam en 1748, mort le 7 décembre 1811. Il étudia à l'université de Leyde les langues orientales, la théologie et même la tactique. Il entra ensuite dans un régiment de dragons, où il parvint au grade de lieutenant. Rentré bientôt après dans la vie civile, il étudia la médecine à Édimbourg, où il fit paraître un traité de cosmologie intitulé : *Parmenides*. Il s'établit à Middelbourg, puis, en 1791, il se retira comme médecin à Dordrecht, et renonça à la médecine pour revenir à la théologie. La perte de sa femme et de sa fille, noyées par accident un jour qu'il les avait accompagnées sur un bateau, tandis qu'il avait échappé lui-même à grand'peine, produisitsur Kemp une telle impression, qu'il ne pensa plus qu'à la religion. Il composa alors un ouvrage intitulé : *La Théodicée de saint Paul*, publié en 1798. Vers la fin de la même année, il s'embarqua pour aller catéchiser les Hottentots. Arrivé dans la colonie de Graaf-Reynett du cap de Bonne-Espérance, il obtint d'un roi cafre un terrain qui devait servir à l'établissement d'une communauté chrétienne. Obligé, par la jalousie des colons hollandais, d'aller s'établir plus loin, vers la baie de Lagoa, il y rencontra les mêmes dispositions hostiles. Il fut même accusé de pousser les Hottentots à se soulever contre les Européens. Mandé au Cap par le gouverneur hollandais Janssens, il y fut retenu avec ses coopérateurs jusqu'en 1806, époque où le gouverneur anglais Baird leur permit de se rendre à Bethelsdorp. Le rapport officiel sur la mission de van Kemp, dressé en 1809, témoigne qu'il réussit peu dans ses efforts pour civiliser les indigènes. Revenu au Cap, il y mourut, des fatigues et des contrariétés auxquelles il avait été si longtemps en butte. V. R.

Biogr. Belge. — F. Hoefer, *Afrique Austr.* (*Univ. Pitt.*)

KEMPE (*Étienne*), réformateur allemand, né à Hambourg, où il est mort, le 23 octobre 1540. Après avoir appris les sciences à Rostock, il se fit capucin; puis, ayant embrassé les doctrines de Luther, il les prêcha avec tant de succès à Hambourg, qu'il y fut nommé, en 1523, le premier pasteur protestant et qu'il convertit la plus grande partie de la ville; tout ce qui avait rapport à la religion fut réglé par le sénat d'après ses conseils. En 1530, il se rendit, dans les mêmes vues, à Lunebourg, où il jeta les fondements d'un ordre ecclésiastique. On a de lui une relation historique de la réformation de Hambourg, que Mayer a publiée en haut saxon, sous le titre de *Hambourg évangélique*; Hambourg, 1693, in-12. K.

Möller, *Cimbria Literata.*, t. I. — Seckendorff, *Hist. du Luthéranisme*, t. I, liv. 1er. — Fabricius, *Memor. Hamb.*, t. II.

KEMPE (*André*), fanatique suédois, mort en 1689 à Altona. Après avoir été soldat, il se fit médecin, exerça huit ans en Norvège, et s'établit en 1675 à Hambourg. Il publia divers écrits, remplis de fables, entre autres *Les Langues du Paradis*, où il soutient que le suédois est la plus ancienne langue du monde, que le serpent parlait français à Ève, que Dieu parlait suédois à nos premiers parents, et qu'Adam lui répondait en danois. En 1688, il fit paraître en allemand un petit livre, où il annonçait aux Juifs une conversion universelle de leur nation. Ce livre fut déféré au sénat, qui, l'ayant trouvé plein d'hérésies, condamna l'auteur à l'exil. K.

Möller, *Cimbria Litterata.*, t. II, p. 406.

KEMPELEN (*Wolfgang* DE), mécanicien hongrois, né à Presbourg, le 23 janvier 1734, mort à Vienne, le 26 mars 1804. Ses dispositions pour la mécanique se manifestèrent de bonne heure; cependant, il entra d'abord dans la carrière administrative, et y parvint au titre de conseiller de cour. Grand joueur d'échecs, il fit souvent la partie avec Marie-Thérèse, qui aimait passionnément ce jeu. Il consacrait ses loisirs à la mécanique, et se fit surtout connaître par deux curieux automates, une machine à échecs et une machine à parler. Il fit fonctionner devant Marie-Thérèse la première de ces machines, qui exécutait des airs de musique tout en servant au jeu, puis il la fit voir à Paris et en Angleterre. Vendue par son fils après sa mort, elle passa de la villa Bonaparte à Milan, où elle se trouvait en 1812, à Londres en 1819, et de là à Paris. Quant à la machine à parler, exécutée en 1778, elle était plus curieuse peut-être : un soufflet mis en mouvement lui faisait prononcer distinctement et comme avec une voix d'enfant de trois à quatre ans, des syllabes et des mots. Cette machine, perfectionnée par Posch, a été exposée à Berlin en 1828. On a de Kempelen : *Mechanismus der menschlichen Sprache* (Mécanisme de la Parole humaine); Vienne, 1791; — *Perseus und Andromeda* (Persée et Andromède). V. R.

Conv.-Lex. — Rotermund, Suppl. à Jöcher.

KEMPER (*Jean-Melchior*), jurisconsulte hollandais, né à Amsterdam, le 26 avril 1776, mort le 20 juillet 1824. Après avoir terminé

dans sa ville natale ses premières études, commencées à Harlem, il fit son droit, et obtint en 1796 le grade de docteur à l'université de Leyde. D'abord avocat à Amsterdam, il devint, en 1799, professeur de droit civil et de droit naturel à Harderwyck. En 1806, il succéda à Cras dans la chaire de droit civil à l'Athénée d'Amsterdam, et en 1809 il fut nommé professeur de droit naturel et de droit des gens à l'université de Leyde.

Kemper, qui avait embrassé les principes d'une sage liberté, s'éleva, dès 1806, dans le *Recueil des Lettres hollandaises*, publié à Amsterdam sous le voile de l'anonyme, contre l'influence que le gouvernement français exerçait sur la république batave. Lors des revers de Napoléon, en 1813, il seconda de tous ses moyens l'insurrection de la Hollande, cherchant à recouvrer son indépendance. Après le retour de la maison de Nassau, il reçut des lettres de noblesse, et fut nommé recteur de l'université de Leyde, conseiller d'État honoraire, et membre de l'Institut royal d'Amsterdam. Il contribua à l'organisation des divers établissements d'instruction publique, et, comme membre de la commission chargée de préparer la nouvelle législation du royaume des Pays-Bas, il rédigea le projet de code civil. Envoyé aux états généraux par la province de Hollande, il y fit preuve d'un profond savoir uni à une éloquence entraînante. Il donna en 1810 une édition du *Code criminel de la Hollande*, avec une introduction, et un commentaire qui eut un grand succès. Il est en outre auteur de dissertations latines dont voici les principales : *De Jure Naturæ immutabili et æterno ;* Harderwyck, 1799, in-8° ; — *De Prudentia civili in promovenda eruditione ;* Harderwyck, 1800, in-8° ; — *De Litterarum Studio, calamitosis reipublicæ temporibus, optimo solatio et perfugio ;* Harderwyck, 1806, in-8° ; — *De Populorum Legibus, optimis increscentis, vel decrescentis humanitatis indiciis ;* Amsterdam, 1806, in-8° ; — *De Disciplinarum moralium Præstantia cum cæteris disciplinis comparata ;* Leyde, 1809, in-8° ; — *De ætatis nostræ Fatis, exemplo gentibus ac præsertim Belgiis nunquam negligendo ;* Leyde, 1816, in-8°. Kemper a fait paraître des *Discours sur différents sujets* (en hollandais) ; Amsterdam, 1814, in-8°, et il a inséré dans les *Annales de la Législation française à l'usage des départements hollandais* des observations sur diverses parties du droit français.

E. Regnard.

Le baron de Stassart, *Notice sur Kemper*, dans la *Themis, ou bibliothèque du jurisconsulte*, tom. VII, pag. 344.

KEMPH (*Nicolas*), théologien allemand, né en 1397, à Strasbourg, mort en 1497. Après avoir obtenu le grade de maître ès arts à Vienne en Autriche, où il eut pour maître Nicolas de Dinkelspühel, il entra en 1440 dans l'ordre des Chartreux. Il occupa plus tard l'office de prieur dans la maison de Chemnitz et dans d'autres chartreuses. On a de lui : *Tractatus tripartitus de Studio Theologiæ moralis ;* dans le tome IV de la *Bibliotheca Ascetica* du P. Pez ; — *Tractatus de Discretione ;* dans le tome IX de l'ouvrage cité ; — *Alphabetarium divini Amoris :* attribué par quelques-uns à Martin Cibs, par d'autres à Jean Nider ; — *Memoriale primorum Principiorum in scholis virtutum ;* — *De Tendentia ad Perfectionem ;* — *Super Statuta ordinis Carthusiensis ;* — *De Mystica Theologia ;* — *De Modo perveniendi ad Perfectam Dei et proximi Dilectionem ;* — *De Sollicitudine superiorum habenda erga subditorum Salutem ;* — *Sermones in Evangelia totius anni ad reformandos religiosorum mores ;* — *Liber Sermonum super Epistolas et Evangelia totius anni ;* — *Tractatus super Orationem Dominicam, Symbolum Apostolorum et Decalogum*, ouvrage écrit en allemand, sur la demande d'Élisabeth, femme d'Albert d'Autriche ; — *Regulæ Grammaticales ;* — *Disputata super Libris posteriorum Aristotelis.* Kemph a encore laissé un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques la plupart inédits. E. G.

Richard et Giraud, *Magna Bibliotheca Ascetica*, p. 553. — Pez, *Prolegomena ad tomum IV Bibliothecæ asceticæ.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

KEMPHER (*Gérard*), philologue hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il devint pro-recteur du collége d'Alcmaer. On a de lui : Une traduction en hollandais de l'ouvrage de Firmicus Maternus : *De Errore profanarum religionum*, Alcmaer, 1718, in-8° ; — un Recueil *d'Idylles ;* — une *Traduction d'Anacréon*, en vers ; 1726 ; — *Hélène en Égypte*, tragédie, imitée d'Euripide, 1737. Dans l'édition des *Poetæ latini rei venaticæ Scriptores*, parue à Leyde en 1728, se trouvent des *Observationes* de Kempher sur les trois premières éclogues de Calpurnius. — Enfin, Kempher a donné une édition corrigée et augmentée de la *Chronique de l'abbaye d'Egmont*, qui, rédigée en latin par le carme Jean de Leyde, avait été traduite en hollandais par Corneille van Herk ; cette édition fut publiée à Alcmaer, 1732, in-4°. E. G.

Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 431. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

KEMPIS (*Jean a*), religieux allemand, né à Kempen, petite ville du diocèse de Cologne, en 1365, mort le 4 novembre 1432. Son père, Hemerken, était un simple artisan, et ne possédait qu'une médiocre aisance. Vers 1380 Jean Kempis vint à Deventer, et y fut admis par Gerard Groot dans la communauté des frères de la vie commune. En 1386 il devint un des premiers membres de la congrégation des chanoines réguliers de Windesem, et fit ses vœux solennels l'année suivante. Nommé en 1392 prieur du couvent de son ordre à Mariabrunn, près d'Arnheim, il fut

appelé, sept ans après, à occuper les mêmes fonctions au Mont-Sainte-Agnès, monastère qui venait d'être fondé à une lieue de Zwoll. Pendant les neuf années qu'il y resta, il fit achever presque entièrement la construction des bâtiments du couvent, prenant souvent lui-même la truelle en main. Il fut ensuite chargé de diriger successivement quatre autres maisons de sa congrégation, et il mourut dans celle de Béthanie, près d'Arnheim, après une vie entièrement consacrée à la propagation de l'ordre des chanoines réguliers, dont Gerson fit un si bel éloge au concile de Constance. C'est lui qui fut chargé d'élaborer le projet des constitutions du chapitre de Windesem, la maison mère de cet ordre. Il était très-habile dans l'art de copier les manuscrits et de les enluminer, de même qu'il s'appliquait aussi avec succès à en rendre le texte plus correct. E. G.

Busch, *Chronicon Windesemense*. — Rosweide, *Vita Joh. a Kempis* (dans l'*Appendix ad Thomæ a Kempis Chronicon Montis S. Agnetis*). — Mooren, *Nachrichten über Th. a Kempis*, p. 134.

KEMPIS (*Thomas a*), célèbre écrivain ascétique allemand, frère du précédent, naquit en 1379 ou en 1380, à Kempen, dans le diocèse de Cologne, et mourut le 26 juillet 1471. Son nom de famille était *Hemerken*, petit marteau, en latin *Malleolus*, nom qu'on lui a donné plusieurs fois. Après avoir appris le rudiment à l'école de Kempen, Thomas quitta cette ville à l'âge de douze ans pour aller trouver à Windesem son frère aîné, qui le recommanda à Florence Radewin, riche ecclésiastique, et un des principaux disciples de Gérard Groot (*voyez* ce nom) (1). Radewin fit entrer Thomas à l'école de Deventer, et lui fit obtenir l'hospitalité chez une dame considérée de cette ville. Pendant plusieurs années, Thomas suivit les leçons de Jean de Boom, vicaire de l'église principale de Deventer. Vers 1396, il fut reçu dans la maison de Radewin, chez lequel demeuraient plusieurs personnes pieuses, appelées les frères de la vie commune, qui s'occupaient à transcrire des manuscrits et à des exercices religieux. Leur nombre augmentant, Thomas alla habiter en 1398, avec vingt autres de ces frères, dans l'ancienne maison de la communauté, qui avait été abandonnée pendant quelque temps. Il y apprit à copier les manuscrits et fut instruit aussi dans la théologie morale et dans l'interprétation de l'Écriture; c'est alors aussi, nous apprend-il lui-même, qu'il fit les premiers pas dans le chemin de la vie contemplative. A la fin de 1399, il entra comme novice dans le couvent des chanoines réguliers du Mont-Sainte-Agnès près de Zwoll, dont son frère Jean Kempis (*voy.* ce nom) était prieur depuis quelques mois. Il continua à lire la Bible et les Pères de l'Église, et à se perfectionner dans l'art de copier les manuscrits. Il fut aussi chargé, dans l'intérêt du couvent, alors encore très-pauvre, de divers travaux manuels. Le 12 juin 1406, il fit ses vœux entre les mains de son frère, et six ans après il fut ordonné prêtre. Vers la même époque, il composa l'opuscule qui forme aujourd'hui le quatrième livre de l'*Imitation*, où se trouve (au chapitre V) une allusion très-claire à son entrée récente dans les ordres. Il rédigea bientôt plusieurs autres traités ascétiques, entre autres les trois premiers livres de l'*Imitation*, dont l'onction douce et pénétrante, jointe à l'éloquence de ses sermons, étendit au loin sa réputation à ce point que le célèbre Wessel de Ganzevoot vint au Mont-Sainte-Agnès uniquement pour se mettre sous la direction de Thomas a Kempis. En 1425 Thomas fut élu sous-prieur; en cette qualité, il eut à veiller aux intérêts spirituels du couvent, à tenir de nombreuses allocutions et à instruire les novices. En 1429 il fut forcé, avec tous les membres de la communauté, de quitter le Mont-Sainte-Agnès, et se retira au monastère de Lunekerke en Frise. Voici la cause de ce départ. Le pape avait refusé en 1423 le *pallium* à Rodolphe de Diephold, qui venait d'être élu archevêque d'Utrecht par le chapitre de cette ville. Mais la noblesse et les communes du diocèse d'Utrecht avaient maintenu le choix du chapitre et attiré ainsi l'interdit sur leur pays. Les monastères seuls obtempérèrent à l'ordre du souverain pontife de cesser les cérémonies du culte; le parti puissant de Rodolphe leur fit donner à choisir ou de reconnaître l'archevêque ou de quitter le pays. Ils préférèrent l'exil, et se dispersèrent de divers côtés. La communauté du Mont-Sainte-Agnès émigra, comme nous l'avons dit, en Frise, et elle y resta trois ans. L'entente ayant été rétablie entre le saint-siége et l'archevêque, Thomas retourna, en 1432, au Mont-Sainte-Agnès, avec les autres membres de ce couvent. Nommé procureur quelque temps après, il eut à remplir cette charge pendant une année; en 1448 il fut de nouveau élu sous-prieur. Il mourut en 1471, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Son caractère nous est dépeint fidèlement par deux de ses biographes contemporains, dont l'un a vécu en même temps que lui au Mont-Sainte-Agnès, et a continué la chronique de ce couvent, que Thomas avait rédigée jusqu'en l'an 1471. Voici les paroles de ce biographe : *Frater Thomas a Kempis sustinuit ab exordio monasterii magnam penuriam, labores et tentationes. Scripsit autem Bibliam nostram totaliter et alios multos libros pro domo et pro pretio. Insuper composuit varios tractatulos ad ædificationem juvenum plano et simplici stylo, sed prægrandes in sententiis et operis efficacia. Fuit etiam multos annos amorosus in pas-*

(1) Pour compléter notre article sur ce célèbre fondateur d'ordre, nous indiquerons comme sources plusieurs dissertations de M. Clarisse, insérées dans l'*Archief voor kerkelijke Geschiedenis, inzonderheit van Nederland* (t. I, p. 355; t. II, p. 245; t. III, dans l'Appendice et t. VIII, p. 1), et nous ajouterons encore que les *Epistolæ* de Groot se trouvent aujourd'hui en manuscrit à la bibliothèque de Strasbourg et à celle de Hanovre.

sione Domini et mire consolatorius tentatis et tribulatis. L'autre auteur, qui a écrit en 1464 la vie de Thomas d'après des renseignements que lui avait fournis une personne liée avec Thomas, s'exprime ainsi : *Thomas a Kempis fuit brevis staturæ, sed magnus in virtutibus; valde devotus, libenter solus et numquam otiosus; custos oris sui præcipuus et tamen cum devotis valde libenter de bonis loquebatur, ut puta de antiquis moribus et patribus et tunc proprie jocundus erat. In loquendo et scribendo magis curabat affectum inflammare quam acuere intellectum. Compositus erat in moribus; ab aliena et sæcularia referentibus recedens; incompositos et excedentes diligenter redarguit; monebat dulciter, adhortans ad meliora; dulcis et affabilis erat omnibus, maxime devotis et humilibus* (1).

Thomas a Kempis doit sa renommée à un ouvrage qui lui a été contesté avec un acharnement extrême, mais dont il n'en doit pas moins, selon nous, être déclaré le véritable auteur : cet ouvrage est l'*Imitation de Jésus-Christ.* On a d'abord prétendu que ce livre avait été écrit par Jean Gersen, abbé de Verceil, personnage fictif, dont il n'est plus possible aujourd'hui de soutenir l'existence (*voy.* l'article *Gersen*). D'autres ont voulu attribuer l'*Imitation* au célèbre chancelier de l'université de Paris, Jean Gerson. Cette opinion, qui ne pèche pas par des invraisemblances aussi fortes que la précédente, n'en est pas moins insoutenable, ainsi que nous allons essayer de le prouver, en renvoyant pour plus de détails aux *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation* de Mgr Malou. C'est donc en définitive à Kempis que revient l'honneur d'avoir composé l'ouvrage qui a été proclamé le plus beau après l'Évangile.

Preuves pour Kempis.

A. *Témoignages contemporains.* — I. Jean Buschius, chanoine régulier du monastère de Windesem (de 1420 à 1479), déclare positivement, dans sa *Chronique* de ce couvent, que Thomas a écrit l'*Imitation.* Ce témoignage est de la plus haute importance, puisque Buschius a connu intimement Thomas, et qu'il eut occasion de le voir très-souvent. Buschius était, comme Thomas, de la congrégation des chanoines réguliers; il en habitait la maison mère, où se réunissait le chapitre général, auquel Thomas était appelé à assister par sa dignité de sous-prieur; de plus, il demeura pendant cinquante et un ans à une lieue seulement du Mont-Sainte-Agnès, où Thomas résidait dans le même intervalle. Sentant bien de quel poids était ce passage de la Chronique de Windesem, les adversaires de Kempis ont essayé d'établir qu'il avait été interpolé. Mais un acte notarié de 1760, signé de plusieurs témoins, atteste que l'autographe de cette *Chronique,* écrit par Buschius lui-même, contient le passage cité écrit du même caractère, avec la même encre, dans le même contexte, sans aucune rature, sans parenthèse, sans la suppression d'un seul mot. La même chose a été constatée sur un manuscrit de la *Chronique de Windesem,* écrit en 1477 et sur un autre, copié en 1478, qui a été vendu à Cologne en 1823. — II. Le frère Hermann de Ryd, qui a donné en 1454 une description des couvents appartenant aux chanoines réguliers de Windesem assure, dans cet ouvrage, aussi catégoriquement que Buschius, que Thomas, avec lequel il dit s'être entretenu plusieurs fois personnellement, est l'auteur de l'*Imitation.* — III. Gaspard Pforzheim déclara en 1448, au bas de sa traduction allemande des trois premiers livres de l'*Imitation,* que cet ouvrage a été composé par Kempis. — IV. L'auteur anonyme d'une biographie de Thomas, écrite au moins avant 1488, range aussi l'*Imitation* parmi les œuvres de Kempis. Son témoignage a d'autant plus de valeur qu'il s'était rendu exprès au Mont-Sainte-Agnès pour y recueillir des renseignements sur Kempis de la bouche même des personnes qui avaient été en relation avec ce dernier. — V. Albert de Hardenberg, disciple du célèbre Wessel, disciple lui-même de Thomas, a écrit ces deux passages décisifs, qui se trouvent dans ses œuvres, découvertes par Ullmann en 1842 et publiées par ce dernier dans ses *Reformatoren vor der Reformation* (t. II, p. 295, 296 et 732). « La réputation de l'excellent frère Thomas a Kempis attirait autour de lui beaucoup de monde. Il écrivait vers cette époque le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ,* qui commence ainsi : *Qui sequitur me.* Wessel avait coutume de dire qu'il avait puisé dans ce livre son premier zèle pour la piété, ce qui le détermina à s'engager dans une connaissance plus intime et même dans la familiarité de maître Thomas, à tel point qu'il alla jusqu'à embrasser la vie monastique dans le même couvent de Sainte-Agnès. » — « Les religieux du Mont-Sainte-Agnès, dit encore Hardenberg, m'ont montré plusieurs écrits du très-pieux Thomas a Kempis dont on a conservé, outre plusieurs autres écrits, l'ouvrage vraiment inestimable de l'*Imitation de Jésus-Christ,* dans lequel Wessel avouait avoir puisé le premier goût de la véritable théologie. Ce livre l'avait déterminé, lorsqu'il était jeune encore, à se rendre à Zwoll, pour y étudier les éléments des belles-lettres et pour jouir de l'amitié du pieux Thomas a Kempis, qui était chanoine dans la maison de Sainte-Agnès. Wesse honorait beaucoup ce religieux, et préférait cette demeure à toutes les autres. » — VI. Jean Mauburne, enfin, chanoine régulier, qui fit son novi-

(1) Cette biographie ainsi qu'une épitaphe faite au sujet de Thomas, quelques années plus tard, ont été trouvées dans le manuscrit n° 1184 de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, par Mgr Malou, qui a inséré ces deux pièces dans ses *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation.*

ciat au Mont-Sainte-Agnès sous la direction de Renier, qui, lui, avait vécu pendant six ans dans ce lieu avec Thomas a Kempis, cite dans son *Rosetum spiritualium exercitiorum*, imprimé en 1491, trois passages de l'*Imitation* comme étant écrits par Kempis. De plus, dans son *Catalogue des hommes illustres de la congrégation de Windesem*, il énumère séparément trois livres de l'*Imitation* parmi les ouvrages de Kempis.

Tous ces témoignages émanent d'hommes consciencieux et instruits, qui, sauf un seul, avaient connu Thomas ou bien avaient été en rapport direct avec des personnes de son intimité. De plus, ces témoignages portent l'empreinte de toute la naïveté de la vérité, qui ne se doute pas qu'elle sera un jour contestée. Ils nous paraissent tellement concluants, que nous ne pensons pas avoir besoin d'indiquer les autres auteurs qui, pendant le cours du quinzième siècle, ont affirmé le même fait. La tradition générale, attestée par Trithème, était à cette époque formellement déclarée en faveur de Kempis; et, bien qu'à partir de 1441 des manuscrits et plus tard des éditions de l'*Imitation* portent le nom de Gerson, chaque fois qu'il s'est agi au quinzième siècle de peser contradictoirement les droits des deux auteurs, c'est toujours Kempis qui l'a emporté sur Gerson. Ce cas s'est présenté trois fois. Pierre Schott, chanoine régulier de Strasbourg, mit en tête de son édition des écrits de Gerson, donnée en 1488 : « Il y a des traités qu'on attribue quelquefois à Gerson, quoiqu'ils aient un auteur certain; tel est le livre *De Contemptu Mundi;* car il est établi que cet ouvrage a été publié par un certain Thomas a Kempis, chanoine régulier. » L'éditeur de la traduction française de l'*Imitation*, publiée à Paris, en 1493, mit en tête du volume le titre suivant : « Cy commence le livre très-salutaire de l'*Imitation de notre Seigneur*, lequel a esté par aucuns jusques à présent attribué à saint Bernard ou maître Jean Gerson, posé que soit autrement. Quar l'auteur d'iceluy fut ung vénérable père et très-dévot religieux, nommé frère Thomas a Kempis. » L'éditeur qui a publié l'*Imitation* à Nuremberg, en 1494, assure que cet ouvrage a été faussement attribué à Gerson, et qu'il a été écrit par Kempis. En 1575, enfin, François de Tholen, successeur de Thomas dans l'emploi de sous-prieur au Mont-Sainte-Agnès, en appelle au témoignage des manuscrits de l'*Imitation*, tracés de la main de Thomas, pour réfuter ceux qui en donnent pour auteur Gerson.

B. *Manuscrits et éditions.* — Le plus ancien manuscrit de l'*Imitation* qui soit connu est celui de Kircheim (aujourd'hui à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, n° 15137); il ne contient que les trois premiers livres. Au bas de la première page se trouve la note suivante : « Il faut remarquer que ce traité a été composé par un homme pieux et savant, maître Thomas du Mont-Sainte-Agnès et chanoine régulier à Utrecht, appelé Thomas a Kempis. Il a été copié sur l'autographe de l'auteur au diocèse d'Utrecht, l'année 1425, dans la maison mère du provincialat. » Un autre manuscrit de la même époque a été découvert en 1852, au gymnase de Gadesdonk près de Goch; il renferme les quatre livres de l'*Imitation*, copiés le premier en 1425 et le dernier en 1427. Il ne paraît pas porter de nom d'auteur; mais ce qui est très-significatif, c'est qu'il appartenait dans le principe aux chanoines réguliers de Bethlehem près de Dotighem, non loin du Mont-Sainte-Agnès. Parmi les autres manuscrits figure en première ligne celui des jésuites d'Anvers, qui a joué un grand rôle dans la controverse. On le conserve aujourd'hui à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, sous le n° 5855-5861. Il est écrit tout entier de la main de Thomas, dont il contient plusieurs traités, avant lesquels se trouvent copiés les quatre livres de l'*Imitation*. Le volume finit par ces mots : *Finitus et completus anno Domini* 1441 *per manus fratris Thomæ Kempensis in Monte-S.-Agnetis prope Zwollas*. Cette épigraphe, se sont écriés les partisans de Gerson, prouve que Kempis n'a fait que transcrire l'*Imitation*, qu'il n'en est que le copiste. Il est vrai que cette formule se trouve à la fin des copies du Missel et de la Bible faites par Thomas en 1417 et en 1438; mais il s'en est servi également lorsqu'il a transcrit ses propres œuvres. La bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles conserve, sous le n° 4585-4587 un manuscrit de Thomas a Kempis, contenant une collection de ses opuscules, et qui se termine par ses mots : *Anno* 1446 *finitus et scriptus per manus fratris Thomæ Campensis*, sans qu'il soit indiqué d'une autre manière que Thomas est l'auteur de ces écrits. La formule en question ne prouve donc par elle-même ni pour ni contre Kempis. Mais le manuscrit d'Anvers a cela de particulier que les quelques traités ascétiques qui s'y trouvent copiés après l'*Imitation* font tous partie des œuvres incontestées de Thomas, qui, modeste à l'excès, n'aurait jamais mis en tête d'ouvrages qu'on savait lui appartenir, d'autres écrits qui n'étaient pas émanés de lui; cela aurait été commettre une supercherie dans le but de se faire attribuer frauduleusement ces écrits. Il y a encore d'autres manuscrits datés de 1441, de 1442, de 1445, de 1447 et de 1451 ainsi que sept manuscrits de 1463 à 1488 qui portent Kempis comme auteur de l'*Imitation*. Parmi le grand nombre de manuscrits du quinzième siècle, mais non datés qui attestent le même fait, nous ne citerons que celui de Dalhem, copié par un prêtre qui avait dit une messe pour Thomas a Kempis deux mois après la mort de ce dernier, et celui des chanoines de Saint-Martin de Louvain, qui l'avaient reçu, en 1570, des mains des derniers membres de la

congrégation du Mont-Sainte-Agnès. Il était écrit de la main même de Kempis et contenait le quatrième livre de l'*Imitation* à l'état d'ébauche. Vingt-trois éditions au moins, parmi celles qui furent données de l'*Imitation* pendant le courant du quinzième siècle, attribuent cet ouvrage à Kempis, entre autres la plus ancienne de toutes, celle qui fut publiée à Augsbourg de 1468 à 1472 par Zainer.

C. *Arguments intrinsèques tirés de la doctrine de l'Imitation et des expressions qui y sont employées.* — Il existe une concordance complète entre les maximes enseignées dans l'*Imitation* et les principes que se sont efforcés de faire mettre en pratique les fondateurs de la congrégation des frères de la vie commune, Gérard Groot, Florence Radewin et Jean Van Heusden. « Ces pieux auteurs, dit M. Malou, parlent sans cesse du devoir d'imiter Jésus-Christ, de marcher sur ses traces, de méditer sa passion, de rechercher la solitude et le silence, d'aimer la cellule, d'éviter les discours futiles et les propos mondains, de fuir les honneurs, de mortifier sa chair, de travailler à sa perfection, de méditer les Saintes Écritures, de marcher sur les traces des saints Pères. Le livre de l'*Imitation* n'est pour ainsi dire que le commentaire ou, si l'on veut, le développement des doctrines que ces saint religieux inculquaient sans cesse à leurs disciples. » Le rapprochement déjà fait par Th. Carré entre l'*Imitation* et les passages où Kempis expose, en écrivant la vie de ses maîtres, les principes qu'il a puisés à leur école, a été complété par M. Malou, et aujourd'hui il ne peut plus y avoir de doute que l'*Imitation* est avant tout le produit de ce mouvement si intense de régénération morale amené dans les Pays-Bas par Gérard Groot. En proclamant ce résultat, la critique ne rabaisse certes pas l'*Imitation*; car parmi tout ce qui a été entrepris par les hommes dans la seconde moitié du quatorzième siècle, il n'y a rien qui mérite autant l'admiration que l'œuvre de cet homme au cœur si grand et si généreux, dont Buschius disait avec tant de justesse : *Verus his novissimis temporibus hujus nostræ terræ apostolus, primus hujus nostræ reformationis et totius modernæ devotionis origo.* Ce mot *devotio* était devenu le terme propre pour désigner le genre de piété que Groot cherchait à faire naître chez ses disciples, qui s'appelaient eux-mêmes du nom spécial de *devoti*. Or, dans l'*Imitation* il y a une dizaine de passages où l'expression *devotus* indique une classe particulière de personnes qui s'appliquent à la pratique constante et fervente des exercices religieux et dont l'auteur fait partie. Ensuite l'*Imitation* contient plus de douze endroits et même un chapitre entier qui prouvent péremptoirement que ce livre a été écrit pour des membres d'une communauté religieuse, à laquelle l'auteur lui-même appartenait, faits incompatibles avec l'hypothèse des Gersonistes. Nous ne citerons que ces trois passages concluants : *Sæpe sentimus, ut meliores et puriores in initio conversionis nos fuisse inveniamus, quam post multos annos professionis* (liv. I, ch. 11); *O quantus fervor omnium religiosorum in principio suæ sanctæ institutionis!... O teporis et negligentiæ status nostri, quod tam cito declinamus a pristino fervore* (liv. I, ch. 18). *Suscepi, suscepi de manu tua crucem; portabo et portabo eam usque ad mortem, sicut imposuisti mihi. Vere vita boni monachi crux est : sed dux paradisi. Eia fratres, pergamus simul; Jesus erit nobiscum. Propter Jesum suscepimus hanc crucem : propter Jesum perseveremus in cruce* (liv. III, ch. 56).

Ce qui vient encore corroborer toutes ces preuves en faveur de Kempis, c'est la ressemblance entre les préceptes qu'il enseigne dans les traités que personne ne lui conteste et les maximes de l'*Imitation*, à ce point que plus de vingt chapitres de ces traités ont des titres presque identiques à ceux que portent des chapitres de l'*Imitation*. Les adversaires de Kempis ont répondu à cela, qu'il n'y avait rien d'étonnant en ce que, ayant médité longtemps l'*Imitation*, il en eût plus tard exposé plus longuement les principes fondamentaux. Mais on peut opposer à ce raisonnement un argument sans réplique : c'est que Thomas ne cite pas une seule fois dans ses écrits, qui sont au nombre de près de quarante, une phrase textuelle de l'*Imitation*, et qu'il n'en donne pas non plus d'extraits, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, si l'*Imitation* avait été l'œuvre d'un autre, qu'il n'aurait fait que commenter. Outre la parenté entre les œuvres de Kempis et l'*Imitation* quant au fond même des pensées, il en existe une autre pour le style et la coupe générale de la phrase. « L'*Imitation*, dit M. Malou, ne se compose réellement que d'une série de pieuses pensées, énoncées la plupart en forme d'aspiration, d'avertissement, de méditation et de prière. Chaque verset renferme une doctrine complète qui n'a pas toujours une liaison manifeste avec le verset qui précède ou celui qui suit. Le titre même que l'on a donné à l'*Imitation* confirme cette observation. Dans plusieurs manuscrits ce livre est intitulé : *Liber sententiarum de Imitatione Christi*, ou bien *Admonitiones ad spiritualia trahentes.* On n'y voyait qu'une suite d'avis, de conseils, d'axiomes sans enchaînement sensible. Eh bien, ce style est le style de Thomas a Kempis. Cet écrivain ne développe presque jamais son sujet; jamais il ne s'abandonne à un élan; il accumule les sentences; il entasse des maximes; il forme une agglomération de pieuses pensées; il ne s'attache jamais à lier ses idées de manière à les présenter comme une chaîne continue dont tous les anneaux se tiennent. Voici comment il décrit lui-même sa manière de composer, qui est

bien évidemment celle de l'auteur du livre de l'*Imitation : Vario etiam sermonum genere, nunc loqueus, nunc disputans, nunc orans, nunc colloquens, nunc in propria persona, nunc in peregrina, placido stylo textum præsentem circum flexi.* (*Prolog. Soliloqui Animæ.*) »

Quand on parle de cette analogie frappante entre l'*Imitation* et les écrits de Kempis, les adversaires de celui-ci répondent qu'il est néanmoins impossible que Kempis soit l'auteur de l'*Imitation*, parce qu'après tout ce n'était qu'un pieux copiste, d'un caractère placide, dont la vie s'était passée dans une retraite profonde; et ils ajoutent que les aspirations, les élans sublimes qui nous émeuvent dans l'*Imitation* ne pouvaient partir que d'une âme de feu, d'une âme éprouvée par les vicissitudes comme l'était celle de Gerson. Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, c'est que Thomas transcrivait en effet des manuscrits, comme l'ont fait tant de moines renommés par leur savoir, comme le faisaient particulièrement la plupart des frères de la vie commune et des chanoines réguliers, dont les quatre principales occupations étaient, nous dit Thomas : *orare, meditare, studere, scribere* (1). Ces religieux, qui réformèrent les mœurs corrompues des Pays-Bas et qui y ranimèrent d'une manière si brillante l'étude des lettres, n'étaient dans le principe qu'une association de copistes; leur chef, Florence Radewin, après Groot, le plus zélé et le plus intelligent propagateur de cette œuvre, était un copiste. A cette époque ce mot n'impliquait pas l'idée d'infériorité intellectuelle que nous y attachons aujourd'hui. Les copistes de la congrégation de Thomas surtout, étaient bien plutôt des éditeurs intelligents que de simples manœuvres. On peut voir en effet à l'article Groot, que leur but constant était d'épurer par une comparaison attentive des meilleurs manuscrits les textes de la Bible et des Pères, travail de critique philologique, qui ne se faisait alors dans toute l'Europe que chez ces chanoines réguliers. Thomas dans son vingtième sermon et dans le livre III de son *Doctrinale Juvenum*, parle avec un véritable enthousiasme de ce noble travail de transcrire correctement et en beaux caractères les œuvres de l'intelligence, pour les répandre parmi les hommes. Au surplus, bien loin que Thomas eût pour occupation exclusive de copier des livres, ses fonctions principales étaient d'instruire les novices et de prêcher dans la plupart des occasions solennelles, son éloquence persuasive étant renommée dans tout le pays (2). C'est qu'en effet Thomas, sans être souvent sorti de son couvent, sans avoir appris à connaître les passions humaines par l'expérience du monde, n'en savait pas moins lire au fond des cœurs, dont les ressorts cachés aussi bien que les vrais besoins lui étaient chose familière. L'étude attentive de nous-même, M. de Sacy en a fait plusieurs fois la remarque, instruit dans l'art de discerner les replis des caractères les plus divers, tout autant que la fréquentation assidue de nos semblables. Il est encore contraire à la vérité de présenter Thomas comme un homme dont la vie se serait passée dans une complète atonie morale. Rappelons-nous les paroles du biographe qui l'avait intimement connu : *Et sustinuit ab exordio monasterii magnam penuriam, labores et tentationes.* Remarquons aussi le ton ému avec lequel il parle, au chapitre XVI du *Soliloquium*, des combats qu'il a eu à soutenir contre ses passions. Sa devise favorite, écrite au bas du portrait qu'on fit de lui de souvenir peu de temps après sa mort, était : *In omnibus requiem quæsivi nec inveni nisi in een Hoecksken met een Boecksken* (Partout j'ai cherché le repos et je ne l'ai trouvé que dans la solitude et dans les livres). Cette devise ne pouvait avoir été choisie que par un homme qui avait éprouvé les agitations et les angoisses de la vie contemplative, souvent bien plus poignantes que la douleur causée par des malheurs extérieurs.

En dernier lieu nous ferons valoir en faveur de Kempis les nombreux germanismes qui se trouvent dans l'*Imitation*. Nous n'en citerons que cinq; mais ils suffiront pour prouver que celui qui les employait devait absolument connaître les idiomes de l'Allemagne (1). Ce sont : *Cadere super* dans le sens de *tenir à quelque chose*; *jacere in* pour *dépendre de*; *gravitas* pour *difficulté*; *leviter* pour *facilement, promptement*; enfin *scire exterius* pour *savoir par cœur*. Cette dernière expression, qui se trouve dans tous les manuscrits, sauf trois qui n'ont aucune autorité, est la traduction littérale du terme si usité dans les idiômes germaniques, et qui signifie *savoir par cœur*, en latin *memoriter scire*; elle n'offre de sens dans aucune autre langue de l'Europe. Pour écarter les conclusions tirées de ces germanismes, les adversaires de Kempis ont allégué quelques légers gallicismes, qui se trouvent dans l'*Imitation*. Mais il n'y a qu'à leur rappeler que toute la science théologique et philosophique du moyen âge avait pour centre l'université de Paris, où affluaient les docteurs

(1) Rapprochons de cela le genre de vie que l'auteur de l'*Imitation* conseille à ceux auxquels il s'adresse : *Scribe, lege, canta, geme, tace, ora, sustine viriliter omnia* (liv. III, ch. 47).

(2) Il faut se rappeler que Thomas a copié des manuscrits depuis l'âge de dix-neuf ans, c'est-à-dire pendant l'espace de soixante-treize ans; on ne doit donc pas s'étonner si pendant ce laps de temps, tout en ne vouant à ce travail que quelques heures par jour, il a transcrit une Bible, trois Missels, tous les manuscrits qui sont encore conservés de lui et un bien plus grand nombre d'autres maintenant perdus.

(1) A ceux qui penseraient que Gerson, étant resté quelque temps en Allemagne aurait bien pu prendre connaissance des façons de parler de ce pays, nous ferons observer qu'en 1418 Gerson déclare ne pas comprendre un mot de la langue allemande.

de toute la chrétienté, et que le langage de l'école avait par cela même contracté un certain nombre de tournures et d'expressions calquées sur la langue française. Il est donc tout naturel qu'un écrivain de la Hollande se soit servi de quelques gallicismes adoptés dans le latin monastique, tandis qu'on ne saurait jamais expliquer comment un auteur français, qui ne savait pas l'allemand, aurait pu employer des germanismes aussi caractérisés que ceux que nous venons de mentionner.

Arguments contre Gerson.

Fidèle au principe d'humilité exprimé dans l'*Imitation* par le précepte : *Ama nesciri*, précepte, nous apprend Thomas, qui était un de ceux que les membres de son ordre s'attachaient avant tout à observer, Thomas n'avait pas indiqué d'une manière précise dans les manuscrits de l'*Imitation* répandus au dehors qu'il avait composé ce livre; aussi un grand nombre de manuscrits de l'*Imitation*, écrits au quinzième siècle, ne portent-ils aucun nom d'auteur. Lorsque cet ouvrage commença à devenir célèbre, des copistes imaginèrent de le ranger, de leur propre autorité, comme cela se faisait alors assez souvent, parmi les œuvres de quelque écrivain renommé. Trois d'entre eux, l'un en 1457, l'autre en 1467, attribuèrent donc l'*Imitation* à saint Bernard. D'autres crurent mieux faire en donnant l'*Imitation* comme émanée de la plume de Jean Gerson, le fameux théologien, qui venait d'attirer sur lui l'attention de l'Europe entière. Ce qui les confirmait dans cette opinion, c'est très-probablement qu'ils avaient sous les yeux des manuscrits tels que celui de Moelk, écrit en 1435, qui, de même que plus tard quelques éditions, contenait, à la suite de l'*Imitation*, le traité *De Meditatione Cordis* de Gerson. Ou bien encore, dit M. Malou, Gerson ayant été appelé *doctor consolatorius*, à cause de son ouvrage *De Consolatione Theologiæ*, un copiste a pu croire en lisant un traité intitulé* : *De interna Consolatione*, nom donné plusieurs fois à l'*Imitation*, qu'il tenait en main un écrit du *doctor consolatorius*. Quoi qu'il en soit, une trentaine de manuscrits du quinzième siècle, dont le plus ancien est de 1441 (1), attribuent l'*Imitation* au chancelier de l'université de Paris. Mais le langage affecté, hérissé de termes scolastiques, de Gerson est tout l'opposé du style de l'*Imitation*. Le chancelier, qui avait une connaissance étendue de la plupart des classiques latins, cherchait à les imiter, et sa phrase est modelée sur la période cicéronienne. Jusque dans ses sermons au peuple, il cite à tout moment des passages d'auteurs païens. Et l'on veut cependant que l'*Imitation*, écrite d'un style coulant et harmonieux, quoique toujours concis, que cet ouvrage, où il y a à peine quatre citations d'écrivains anciens, où on ne rencontre pas une seule allusion à la philosophie, science que Gerson cultiva jusqu'à la fin de sa vie, où enfin il n'y a pas une parole amère contre qui que ce soit, on veut que cet ouvrage appartienne au fougueux et mordant auteur du *De Auferibilitate Papæ!* Mais, dit-on, sur la fin de sa vie Gerson, désabusé du monde après de douloureuses expériences, est entré dans le silence de la vie méditative; caractère, études, style, tout changea chez lui. Quant à son style, nous nions qu'il se soit modifié, même après sa retraite dans le couvent des Célestins de Lyon. On n'a qu'à prendre le premier passage venu des ouvrages qu'il écrivit alors, son traité *De Mystica Theologia*, son *Tractatus super Magnificat*, son *Tractatus super Cantica Canticorum*, et on trouvera, comme dans ses ouvrages antérieurs, toujours à côté de grands effets d'éloquence, de longues périodes compliquées et diffuses, de nombreux traits du plus mauvais goût, de même que l'on y rencontrera toujours les thèmes favoris de la philosophie scolastique. Il est vrai que Gerson s'adonna à cette époque à une étude approfondie des mystiques; mais ce fut pour réduire en un système rigoureusement raisonné leurs élans et leurs extases. C'est lui-même qui nous le dit dans son *Tractatus super Cantica Canticorum*, le dernier de tous ses ouvrages : *Nostrum hactenus studium fuit concordare theologiam hanc mysticam cum nostra scholastica*. Jamais il ne cessa de soumettre au contrôle sévère de la logique et du dogme l'élévation de l'âme à son Créateur; et s'il veut bien qu'on se serve de certaines métaphores pour exprimer les rapports de l'homme avec Dieu, il y en a d'autres qu'il réprouve entièrement, par exemple celle de *dilectus*, laquelle est employée à tout moment dans le quatrième livre de l'*Imitation*.

Outre ces raisons péremptoires, on peut encore opposer aux gersonistes trois faits également concluants. Sollicité d'écrire un traité de dévotion pratique, Gerson s'y refuse en ces termes : *Potuerat hæc materia* (*De Consolatione temporali*) *in longissimam protrahi orationem; sed ipsa talis est quæ a sanctis creberrime tam verbo quam scripto et uberrime tradita est. Propterea neque de hac re amplius, neque de aliis ad hanc, quam postulare digneris, consolationem spiritualem spectantibus, scribere quiquam præsumpsi.*

En 1423, Jean Gerson, prieur des Célestins, rédigea un catalogue détaillé de tous les ouvrages et opuscules de son frère le chancelier; l'*Imitation* ne s'y trouve pas mentionnée. Le prieur

(1) On cite souvent en faveur de Gerson un manuscrit de Moelk, qui, copié, dit-on, en 1421, est censé contenir l'*Imitation* mêlée à des opuscules de Gerson. Outre que ce dernier n'a probablement jamais séjourné à Moelk, ce manuscrit est évidemment postérieur à 1421; le seul et unique motif allégué par les Bénédictins du dix-septième siècle pour le faire remonter à cette date, est qu'il y est fait mention dans une note d'un religieux entré dans le couvent de Moelk en 1421. Ce manuscrit, du reste, ne contient pas autre chose que l'*Imitation*.

raconte, il est vrai, que Gerson vient de terminer un traité remarquable, dont la doctrine lui a semblé merveilleuse, sans indiquer le nom de ce traité; mais il a dû le porter sur sa liste, puisqu'il dit formellement qu'il prétend faire le relevé de tout ce que son frère a écrit pendant toute sa vie et même dans ces derniers temps : *Annui ut hæc ipsa quæ novissime vel antea composuit idem germanus in tabula quadam annotarem.* Ce traité remarquable ne peut donc pas avoir été l'*Imitation.* Dans des remarques faites trois mois après la mort de Gerson sur quelques-uns de ses ouvrages, Jean Ciresio observe que dans la plupart des écrits du chancelier les religieux et les laïques de peu d'instruction ne trouveront que des pensées au delà de leur portée : *Doctrinæ nimis abhorribiles vel extraneæ.* Il cherche à en excuser Gerson; c'était donc là, ou jamais, l'occasion de parler de l'*Imitation*, ouvrage destiné précisément aux personnes simples et pieuses. Ciresio n'y fait pas la moindre allusion.

Enfin, Gerson s'élève dans son traité *De Perfectione ad Carthusianos* contre le relâchement qu'il avait été à même de remarquer chez beaucoup de membres de cet ordre. Et cependant dans l'*Imitation* ce sont les chartreux et les cisterciens qui sont offerts en exemple, comme étant des religieux accomplis. Comment concilier cela? Si on admet au contraire Kempis comme auteur de l'*Imitation*, l'éloge donné aux chartreux s'explique facilement : grâce aux efforts de Kalkar et d'autres, les monastères de cet ordre dans la basse Allemagne s'étaient depuis quelque temps entièrement réformés, et Buschius pouvait écrire, en parlant des couvents de cette contrée : *Pauci quippe ordines, Carthusiensibus et quibusdam Cisterciensibus exceptis, regulæ et constitutionum suarum tum temporis erant observatores.*

Toutes les raisons qui viennent d'être énumérées prouvent donc clairement que si nous pouvons railler les Hollandais de ce qu'ils revendiquent pour leur pays l'honneur d'avoir vu naître l'imprimerie, ils pourraient bientôt nous rendre la pareille si nous nous obstinions à refuser de reconnaître Thomas à Kempis pour l'auteur de l'*Imitation.* Parmi les quelques milliers d'éditions qui ont été données de cet ouvrage, qu'on a traduit dans presque toutes les langues, nous ne citerons que celles des Elzevier, Amsterdam, 1652 et de Gence, Paris, 1826, et les éditions de luxe publiées par M. Didot, Paris, 1789, in-fol.; par Bodoni, Parme, 1792, in-fol.; par l'Imprimerie impériale, Paris, 1854 et enfin la magnifique édition donnée par Curmer, Paris, 1857.

Les autres écrits de Thomas, qui, sauf deux, sont tous des ouvrages ascétiques, ont été réunis dans plusieurs éditions, dont aucune cependant n'est ni entièrement complète ni faite avec une critique suffisante. Celle de Ketelær, publiée à Utrecht quelques années après la mort de Thomas, qu'on donne ordinairement pour être une édition complète, ne contient, comme la préface l'indique du reste, qu'un choix fait parmi les écrits de Kempis; il n'est donc pas étonnant que l'*Imitation* ne s'y trouve pas. Les autres éditions, qui renferment un nombre plus ou moins grand des ouvrages de Kempis ont paru à Paris, 1493, 1520, 1521, 1523, 1549; à Nuremberg, en 1494; à Venise, en 1535, 1568, 1576; à Anvers, en 1574. Celle qui fut publiée dans cette même ville en 1600, par le jésuite Sommalius, est la meilleure; cependant, elle ne contient ni le *Chronicon Montis-Sanctæ-Agnetis*, qui fut imprimé en 1621 à Anvers, par les soins de Rosweid, ni les *Meditationes de Vita et Passione Domini Jesu-Christi*, qui parurent à Cologne, en 1717, in-8°; cette édition de Sommalius fut reproduite depuis à Anvers, 1607 et 1615; à Douai, 1635; à Cologne, 1660, 1728, 1754 etc. Une traduction allemande des *Œuvres complètes* de Thomas a été publiée à Vienne par Silbert, 1834, 4 vol. in-8°. Les écrits qui ont été recueillis dans l'édition de Sommalius sont les suivants : *XXX Sermones ad novitios; IX Sermones ad fratres* (Discours adressés à des frères de la vie commune); *XXXVI Conciones et meditationes; — De Imitatione; — Soliloquium Animæ; — De tribus Tabernaculis, paupertate, humilitate et patientia; — Hortulus Rosarum* (1); *— Vallis Liliorum; — De Disciplina Claustralium; — De Fideli Dispensatore* (Les observations de M. Mooren, dans ses *Nachrichten über Thomas a Kempis*, p. 169, font douter que ce traité appartienne à Thomas); *— Hospitale Pauperum; — Dialogi Novitiorum; — Exercitia spiritualia; — Doctrinale seu manuale Juvenum; — De Compunctione Cordis; — De Solitudine et Silentio; — De Recognitione propriæ Fragilitatis; — Enchiridion Monachorum; — Manuale Parvulorum; — De Elevatione Mentis; — Alphabetum Monachorum; — Consolationes pro Pauperibus et Ægrotis; — Orationes; — De Mortificatione; — De Humilitate; — De Bona pacifica Vita; — Vita boni Monachi; — Cantica spiritualia*: ces deux derniers opuscules sont en vers; dans un manuscrit écrit de la main de Thomas (bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, n° 4585), se trouve une copie des *Cantica spiritualia* avec des airs notés, qui ont été publiés par M. Coufsemaker, sous le titre de *Chants liturgiques de Thomas a Kempis*; Gand, 1856. Thomas, qui connaissait et aimait beaucoup la musique, comme le prouvent de nombreux passages de ses écrits, a pu composer une partie de ses airs; mais plusieurs d'entre eux étaient déjà connus avant lui. L'édition de Sommalius contient encore : *VI Epistolæ; — Vita beatæ Lidwinæ de Schiedam* (cet écrit n'a été que remanié par Thomas);

(1) Au chapitre IV de ce traité, on trouve les mots *Rex et Papa*, que les gersonistes prétendent n'avoir jamais pu être écrits par Kempis.

enfin, les *Vies* de Gérard Groot, de Florence Radewin et de neuf de leurs disciples : ces biographies, aussi importantes pour l'histoire de l'ordre des chanoines réguliers que le *Chronicon Montis-Sanctæ-Agnetis*, autre ouvrage de Kempis, contiennent plusieurs détails intéressants sur la vie de l'auteur. Le manuscrit n° 4587 de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles renferme un petit opuscule de Thomas, écrit par lui en flamand; il a pour titre : *Von goeden Woerden to horen ende die to spreken* (Des paroles bonnes à entendre et à dire); il a été publié par M. Malou, qui l'a découvert, dans ses *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation*. Nous terminerons par quelques mots sur les manuscrits copiés par Kempis dont l'aspect prouve qu'il n'avait pas appris, comme son frère, l'art de les enluminer. Thomas a transcrit la Bible entière en quatre volumes in-fol., aujourd'hui disparus, mais qu'on conservait encore au dix-septième siècle dans les Pays-Bas; un Missel, copié en 1417, dont Amort a donné un *fac-simile* dans sa *Certitudo moralis;* un autre Missel, écrit en 1414, un *Nouveau Testament* en latin, aujourd'hui dans la possession de M. Verdegem, sous-secrétaire de l'évêché de Bruges, ses propres *Sermones Novitiorum*, ainsi que ses *Vitæ Sanctorum*, qui appartiennent maintenant à la bibliothèque de l'université de Louvain, enfin les deux manuscrits conservés à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, dont il a été question dans le courant de cet article. Ernest GRÉGOIRE.

Outre les ouvrages cités comme sources aux articles GERSEN et GERSON, consultez : Brewer, *Thomæ a Kempis Biographia*. — Ullmann, *Reformatoren vor der Reformation*. — Bæhring, *Thomas a Kempis nach seinem æusserem und innerem Leben dargestellt* (Berlin, 1854, in-8°). — Mooren, *Nachrichten über Thomas a Kempis;* Crefeld, 1855, in-12 (c'est la meilleure biographie de Kempis). — Rosweyde, *Vindiciæ Kempenses*. — J. Fronteau, *Kempis vindicatus*. — Heser, *Dioptra Kempensis*. — Th. Carré, *Th. a Kempis a seipso restitutus*. — Eus. Amort, *Plena Informatio de statu controversiæ quæ de auctore libelli de Imitatione Christi agitatur; Scutum Kempense; Deductio critica; Moralis Certitudo*. — Delprat, *Verhandeling over het Broederschap van G. Groot;* deuxième édition, Leyde, 1856. — Scholz, *Dissertatio qua Thomæ a Kempis sententia de re christiana exponitur et cum Gerardi Magni et Wesselii Gansfortis sententiis comparatur;* Groningue, 1839. — Malou, *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation;* troisième édition, Paris et Tournai, 1858 (cet ouvrage, qui résume toutes les discussions précédentes, contient aussi une bibliographie complète de la controverse).

KEMPO A MARTENA, jurisconsulte et historien frison de la première moitié du seizième siècle. Il avait acquis une grande réputation de savoir, et avait rempli avec succès plusieurs missions importantes, lorsque l'archiduc Charles (depuis empereur) le fit conseiller de Frise et le chargea de recueillir les annales politiques de la Frise, et, en même temps, de dresser un ouvrage qui pût servir de base pour fixer les droits du peuple frison et ceux de son souverain. Kempo a Martena commença son œuvre à partir de l'année 1498, c'est-à-dire de l'arrivée du duc Albert de Saxe en Frise, et le conduisit jusqu'en 1545. Ce recueil législatif et historique, approuvé par les états et par le conseil impérial, reçut le nom de *Het Landt-boeck* (Le Code provincial de Frise). L—z—E.

Suffride Petri, décade XI, n° 3, p. 145-148. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas*, t. IV, p. 306-307.

*__KEN__ (*Thomas*), prélat anglais, né en 1637, à Berkhamstead, mort en 1711, à Longleat. Après avoir été admis dans les ordres, il devint chapelain de l'évêque Morley, qui lui fit obtenir, en 1669, une des prébendes de l'église de Westminster. En 1674 il visita Rome, y résida plusieurs années, et prit à son retour le diplôme de docteur en théologie. Ce fut peu de temps après qu'il fut attaché à la maison de la princesse d'Orange; mais la sévérité de ses principes ayant déplu à Guillaume, il quitta bientôt la Hollande, et accompagna lord Dartmouth dans son expédition contre les pirates de Tanger. A la recommandation de ce dernier, il fut nommé chapelain de Charles II (1684), et sut maintenir l'honneur de la robe au milieu d'une cour licencieuse. Pendant une visite du roi à Winchester, il refusa de loger dans sa maison la favorite Éléonore Gwynn, et le roi, qui prisait beaucoup la dignité de son caractère, se contenta de répondre : « Mistress Gwynn trouvera à se loger ailleurs. » Avant la fin de l'année, Ken était promu à l'évêché de Bath et Wells. En 1688, sous Jacques II, il protesta vivement contre la déclaration de tolérance, qu'il regardait comme la négation de l'Église anglicane. Il fut l'un des sept évêques qui signèrent la pétition contre cet acte, que le roi fit emprisonner. Cependant, quelques mois plus tard, il ne voulut point prêter serment d'obéissance à Guillaume d'Orange, afin de rester fidèle à la famille déchue, et fut dépossédé de son siége; il n'en conserva pas moins le respect de ses adversaires politiques, et la reine Marie, dont il avait été chapelain, lui accorda une pension. « C'était un homme de talent et de grande science, dit un historien, d'une vive sensibilité et d'une vertu sans tache. Ses ouvrages de longue haleine sont oubliés; mais ses hymnes du matin et du soir sont encore récitées chaque jour dans des milliers de familles. » On a de lui des sermons, des traités de morale et des poésies, entre autres une épopée intitulée *Edmund*, le tout réuni après sa mort : *Works*, Londres, 1721, 4 vol. in-8°. On raconte de lui que, fréquemment sujet à de violentes douleurs d'entrailles, il avait pris l'habitude de les surmonter et de s'en distraire en composant des vers; de là un titre commun à plusieurs de ses pièces : *Anodynes, or the Alleviation of pain.* Paul LOUISY.

Hawkins, *Life of Ken;* 1713. — Burnet, *Own Times*. — *Gentleman's Magazine*, t. LXXXIV. — Macaulay, *Histoire d'Angleterre*.

KENDALL (Le révérend), missionnaire an-

glais, mort noyé en 1835. Il fut l'un des premiers à passer à la Nouvelle-Zélande, pour y convertir les indigènes au christianisme, et il devint bientôt surintendant de la mission. Il avait établi sa résidence à la baie des Iles ; en 1816 il y ouvrit une école. Les chefs du district d'Hokianga lui ayant fait présent d'une vaste portion de territoire, il fut convenu qu'il résiderait parmi eux. Kendall s'était rendu en effet d'une habileté prodigieuse dans l'idiome de ces insulaires et surtout dans la connaissance de leurs traditions. Malheureusement pour lui-même, il oublia bientôt la promesse faite aux chefs zélandais, transporta au baron de Thierry la concession qu'on avait bien voulu lui faire, et se rendit en Angleterre. Fatigué bientôt du séjour de l'Europe, il ne tarda pas à reprendre le cours de ses voyages, et, passant en Amérique, il remplit durant quelque temps l'office de chapelain à Valparaiso. Du Chili il se rendit à la Nouvelle-Galles du Sud, et s'établit en qualité de fermier à Kiama. Comme il s'était mis en route pour Sydney sur un petit bâtiment caboteur, chargé de bois de cèdre, il se noya; sa perte prématurée excita les regrets de toute la population. Mme Kendall avait suivi son mari à la Nouvelle-Zélande.

De tous les philologues qui se sont occupés des langues océaniennes, Kendall demeure encore le plus habile, et, au dire des Nouveaux-Zélandais eux-mêmes, il parlait dans une telle perfection l'idiome particulier à leurs îles, qu'il pouvait être consulté par les indigènes sur certaines difficultés grammaticales sujettes à discussion. La Société des Missionnaires, dont il faisait jadis partie, a publié le livre suivant, dont il est l'auteur : *A Grammar and Vocabulary of the Language of New-Zealand, pub. by the Church Missionary Society*; Londres, 1820, in-12. Ce livre est devenu rare; il renferme plusieurs *waïta*, ou chants traditionnels, qui ne manquent, dit un juge compétent, ni d'harmonie ni d'invention. F. D.

Marsden, *Missionary Register*. — Kendall, Id., années 1817 et 1818. — Sir George Grey, *Polynesian Mythology and ancient traditional History of the New-Zealand Race*. — Rev. Rich. Taylor, *Te Ica a Mani, Or New-Zealand and its inhabitants*. — Domeny de Rienzi, *Océanie*, t. III. — Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe, pièces justificatives*. — *Documents particuliers*.

KENDI (El). *Voy.* ALCHINDIUS.

KENDRICK (*John*), navigateur américain, né à Boston, tué en rade d'Hawaï (îles Sandwich) en 1800. D'un esprit aventureux, il fut l'un des premiers officiers américains qui entreprirent des voyages de découvertes utiles et glorieux. En août 1787, commandant la *Columbia* et le sloop *Washington*, il explora la côte nord-ouest de l'Amérique et les îles de l'océan Pacifique. Le congrès fit frapper une médaille en commémoration de ce voyage. En 1791, Kendrick, en compagnie de Douglas, sur les bricks *Washington* et *Grace*, fit un autre voyage dans les mers du Sud. Il visita ensuite l'Océanie, et se trouvait en rade de l'île d'Hawaï, lorsqu'un capitaine anglais, répondant à son salut, fit tirer un de ses canons chargé à mitraille. Kendrick et deux mousses de son bâtiment tombèrent mortellement frappés. A. DE L.

Americ. Biography.

KENICIUS (*Pierre*), théologien suédois, né à Uméa, en 1555, mort le 3 février 1636. Il étudia à Uméa et à Upsal, puis il devint prédicateur de sa ville natale. En 1582 il voyagea en Allemagne. Revenu en Suède, il professa à Stockholm. Il fut ensuite emprisonné pendant plusieurs mois, par suite de controverses de théologie et sur l'ordre de Jean III. Rendu à la liberté en 1592, il devint professeur à Upsal, et fut nommé évêque à Scaren.

Ses principaux ouvrages sont : *De uno et vero Deo, æterno Patre, Filio et S. S.*; Upsal, 1593; — *Theses synodales de Baptismo*; Upsal, 1614, in-4°; — *Ecclesiæ Liber manualis*; Upsal, 1614, in-4°; — *Theses synodales de æterna Prædestinatione*, etc.; Upsal, 1626, in-4°. V. R.

Rotermund, Supp. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex*. — Sedler, *Univ.-Lex*.

* **KENNAWAY** (Sir *John*), diplomate anglais, né en 1758, à Exeter, mort en 1836. A l'âge de quatorze ans, il entra en qualité de cadet au service militaire de la Compagnie des Indes, devint capitaine en 1780, et prit part à la guerre contre Hyder-Ali; lors de son retour au Bengale, sa connaissance des idiomes nationaux et ses talents pour la diplomatie le recommandèrent à la bienveillance de lord Cornwallis, qui le prit pour aide-de-camp et le dépêcha en 1788 comme envoyé plénipotientiaire à la cour d'Haïderabad pour demander au nizam la cession de Guntour. Cette négociation, qu'il mena à bonne fin, lui valut le titre de baronet. En 1792 il fut de nouveau employé dans la conclusion du traité de paix imposé par les Anglais victorieux à Tippou-Saïb : ce dernier consentit à abandonner la moitié de ses États, à payer les frais de la guerre et à livrer deux de ses fils comme otages. Sir Kennaway quitta l'Inde en 1794 avec une pension de la Compagnie pour les services qu'il lui avait rendus. P. L—Y.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

KENNEDY (*James*), prélat écossais, né en 1405, mort le 10 mai 1466, à Saint-André. Petit-fils, par sa mère, de Robert III, roi d'Écosse, il fut envoyé sur le continent pour compléter son éducation, embrassa la carrière ecclésiastique et fut pourvu, dès 1437, de l'évêché de Dunkeld, qu'il échangea, trois ans plus tard, contre le siége, plus important, de Saint-André. Après s'être rendu à Florence pour exposer au pape Eugène IV le plan des réformes qu'il méditait pour son diocèse, il prit aux affaires d'Écosse une part considérable en sa qualité de lord chancelier. Affligé des discordes qui troublaient les com-

mencements du règne de Jacques II, il résolut de s'adresser encore, afin d'y mettre un terme, au chef de la chrétienté; mais cette intervention, sur laquelle il fondait le retour de la paix, n'eut point l'issue désirée. Durant la minorité de Jacques III, il siégea au conseil de régence, et, s'il faut en croire Buchanan, fit tourner au bien général l'influence dont il jouissait à la cour. C'est à ce prélat éclairé que l'Écosse doit la fondation de la plus célèbre de ses universités, celle de Saint-André, dont le berceau fut le collége de San-Salvador, libéralement doté par lui. On croit que Kennedy est l'auteur d'un traité intitulé : *Monita Politica*, ainsi que d'une histoire de son temps, ouvrages probablement perdus.

P. L—Y.

Mackenzie, *Lives*. — Crawford, *Lives of Statesmen*. — Buchanan, *Histoire d'Écosse*. — Chambers, *The Illustrious Scotsmen*.

KENNEDY (*John*), mathématicien et chronologiste anglais, né vers 1700, mort vers 1770. Il était recteur de Bradley, dans le comté de Derby. Il était fort instruit en astronomie et en chronologie, mais il avait plus de savoir que de critique. On a de lui : *A new Method of stating and explaining the Scripture Chronology, upon mosaic astronomical principles, mediums and data as laid in Pentateuch;* Londres, 1752, in-8°; — *Examination of Jackson's chronological Antiquities*; 1753, in-8°; — *The Doctrine of a Commensurability between the diurnal and annual Motions*; 1753, in-8°; — *A complete System of astronomical Chronology, unfolding the Scriptures*; 1763, in-4°; — *Discussion of some important and incertain Points in Chronology*; 1775, in-8°.

Z.

Rose, *New General Biographical Dictionary*.

KENNEDY (*Ildefonse*), savant bénédictin écossais, né en 1721, à Muthel, mort le 11 avril 1804. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fit profession au couvent des Écossais à Ratisbonne. Il se fit connaître par divers travaux sur les sciences naturelles, et devint membre et plus tard secrétaire de l'Académie des Sciences de Munich. En 1773 il fut nommé conseiller au département des affaires ecclésiastiques et peu de temps après membre du comité de censure. Il était associé à plusieurs sociétés savantes, entre autres à l'académie de Bologne. On a de lui : *Hauptsætze and Erlæuterungen jener physikalischen Versuche, welche auf dem akademischen Saale in München angestellt worden sind* (Explication des expériences physiques faites devant l'Académie des Sciences de Munich); Munich, 1763, in-8°, sous l'anonyme; — *Verschiedene physikalische Abhandlungen* (Divers Mémoires de Physique); insérés dans le *Patriot von Baiern*, année 1769; — *Abhandlungen von den Moræsten* (Mémoires sur les Marais); dans les *Abhandlungen der Churbairischen Academie der Wissenschaften*; t. I, deuxième partie, p. 127, année 1763; — *Abhandlung von dem Bezoar* (Mémoire sur le Bezoar); dans les *Neue philosophische Abhandlungen der Churbairischen Academie*, t. I, p. 3-37; — *Versuche mit dem Eisen* (Expériences sur le Fer); même recueil, t. II, p. 405-466; — *Abhandlung von dem Baumstein* (Mémoire sur la Dendrite); t. III, p. 19-66; — *Abhandlung von einigen in Baiern gefundenen Beinen* (Mémoire sur quelques Ossements trouvés en Bavière); même recueil, t. IV, p. 1-48; — *Anmerkung über die Witterung, besonders der Jahre* 1783-1786 (Remarques sur la Température, surtout des années 1783-1786); même recueil, t. V, p. 399; — *Ueber die Verwandtschaft des Fuchses mit dem Hunde* (Sur la Parenté du Renard et du Chien); même recueil, t. VI, p. 217-242; — *Anmerkungen über das Singen der Vögel* (Remarques sur le Chant des Oiseaux); même recueil, t. VII, p. 170.

E. G.

Baader, *Gelehrtes Baiern*, p. 583. — Rottermund, *Supplément* à Jöcher.

KENNEDY (*John*), antiquaire anglais, mort le 26 janvier 1760, dans un âge avancé. Il était originaire d'Écosse, et avait embrassé la carrière médicale; le goût des voyages l'avait conduit en Orient, et il avait résidé plusieurs années à Smyrne. Amateur distingué, il possédait une belle galerie de tableaux et une collection estimée de médailles grecques et romaines; parmi ces dernières, il en avait réuni 256 appartenant au règne de Carausius. Le mémoire qu'il publia sur les monnaies de ce temps, *Dissertation on the Coins of Carausius*, amena entre lui et le docteur Stukeley, auteur de la *Palæographia Britannica*, une longue et très-vive discussion, pendant laquelle il fit paraître ses *Further Observations*; 1756, in-4°, en réponse à l'*History of Carausius*, écrite par ses adversaires.

P. L—Y.

Nichols, *Literary Anecdotes*.

KENNEDY (*Grace*), femme auteur anglaise, née en 1782, à Pinmore, morte le 28 février 1825. Elle appartenait à une bonne famille écossaise, passa la plus grande partie de sa vie à Édimbourg, et s'y occupa sans relâche, depuis 1811, à écrire des romans, dont le caractère, éminemment moral et religieux, fit pendant longtemps le succès dans son pays et même à l'étranger. Elle mourut en Écosse, à la suite d'une longue maladie. On a d'elle : *The Decision*, 3 vol. in-12; — *The Correction*, 3 vol. in-12; — *Father Clement*, trad. en français, Paris, 1825, in-12; — *Le Bon Choix*, traduit en français; Paris, 1828, in-18; — *Anna Ross*, 10e édit.; Londres, 1852; traduit en français; Paris, 1826, in-18; — *Dunallan*, traduit en français, Paris, 1828, 4 vol. in-12; — *The Two Friends*, traduit en français; Paris, 1828, in-12; — *Jessy Allan*, traduit en français; Paris, 1829, in-18. Miss Ken-

nedy a fait paraître tous ses ouvrages sous le voile de l'anonyme. P. L—Y.

Conv.-Lexikon. — Quérard, *La France Littéraire.*

* **KENNEDY** (*John-Pendleton*), littérateur américain, né le 25 octobre 1795, à Baltimore. Fils d'un négociant, il reçut une éducation libérale, fut admis au barreau en 1816, et réussit à se faire une nombreuse clientèle. En 1837 il entra à la chambre des représentants, obtint, en 1841 et en 1843, le renouvellement de son mandat, prit une part éminente aux débats parlementaires dans les rangs des chefs du parti whig, et prépara le manifeste par lequel lui et ses amis refusaient leur coopération à l'administration politique du président Tyler. Il rédigea aussi la *Défense des Whigs*, publiée en 1844, ainsi que le programme de la convention protectionniste, tenue à New-York en 1831. Dès 1818 il avait débuté dans les lettres par la publication périodique d'une sorte de pamphlet, vivement écrit, et dont les événements du jour lui fournissaient les éléments ordinaires; mais il est plus avantageusement connu par ses ouvrages d'imagination, où il déploie beaucoup d'observation et d'esprit naturel. On a de M. Kennedy : *The red Book* (Le Livre rouge); Baltimore, 1818-1819, 2 vol.; — *Swallow Barn*; ibid., 1832 : scènes de mœurs de la Virginie; — *Horse-shoe Robinson*; ibid., 1835; — *Rob of the Bowl*; ibid., 1838; 2e édit., illustrée, 1852; — *The Annals of Quodlibet*; 1840, satire politique; — *A Defence of the Whigs*; 1844; — *Eulogy on William Wirt*; 1849, 2 vol. in-8°, avec des extraits de sa correspondance. P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature. — W. Griswold, *The Prose-Writers of America.*

KENNET (*White*), prélat anglais, né à Douvres, en 1660, mort le 19 décembre 1728. Il était encore étudiant à l'université d'Oxford lorsqu'il publia contre le parti wigh, en 1680, un pamphlet intitulé : *A Letter from a Student at Oxford to a Friend in the country, concerning the approaching parliament, in vindication of his Majesty, the Church of England, and the University.* L'année suivante, il félicita dans un petit poëme Charles II d'avoir dissous le parlement d'Oxford. En 1684, il fit paraître une traduction de l'*Eloge de la Folie*, d'Érasme, et en 1686 une traduction du *Panégyrique de Trajan* par Pline. Il adressa cet ouvrage à son protecteur, sir William Glynne, qui lui avait procuré le vicariat d'Amersden, dans le comté d'Oxford. En 1689, comme il se livrait à l'exercice de la chasse, son fusil éclata, et lui fit à la tête une blessure qui nécessita l'opération du trépan. Il fut forcé pendant le reste de sa vie de porter sur le front une plaque de velours noir, circonstance à laquelle les pamphlets du temps font plus d'une fois de malignes allusions; car Kennet, adversaire ardent des catholiques, avait de nombreux ennemis, même dans le parti tory. Il se rapprocha de plus en plus des whigs. Son adhésion au parti dominant et son mérite lui valurent le siége épiscopal de Péterborough, qu'il garda jusqu'à sa mort. On a reproché à Kennet de la versatilité dans ses opinions, et une théologie qui s'accommodait trop facilement aux circonstances politiques; mais on ne peut lui contester beaucoup de savoir. Il était bibliophile zélé, et avait rassemblé une précieuse collection d'anciens livres depuis l'origine de l'imprimerie en Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Élisabeth. Il avait réuni beaucoup de manuscrits, qui, après sa mort, furent acquis par le comte de Shelburne et qui font aujourd'hui partie du *British Museum*. Outre les ouvrages déjà cités et quelques écrits de controverse, on a de lui : *Parochial Antiquities attempted in the history of Ambrosden, Burcester, and others adjacent parts in the counties of Oxford and Buchs*; Oxford, 1695. Le troisième volume d'une *Complete History of England*, publiée en 1706 (les deux premiers volumes sont de John Hughes); — *Account of the Society for propagating the Gospel in foreign parts*; 1706, in-4°. Il avait entrepris une histoire complète de la propagation du christianisme dans les colonies anglaises d'Amérique, et réuni sur ce sujet de nombreux matériaux, dont il publia le catalogue sous le titre de : *Bibliothecæ Americanæ Primordia*; Londres, 1713, in-4°. Il fournit beaucoup de renseignements à Wood pour la rédaction des *Athenæ Oxonienses*. Le catalogue de sa bibliothèque parut sous ce titre : *Index Librorum aliquot vetustorum quos in commune bonum congessit W. K. Decanus*; Peterboroug, 1712. Cette bibliothèque est aujourd'hui placée dans la chapelle de Saint-Thomas Becket, au-dessus du porche occidental de la cathédrale. Z.

W. Newton, *Life of Dr White Kennet*; Londres, 1730, in-8°. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II. — *Biographia Britannica.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.* — Chauffepié, *Diction. Hist.*

KENNET (*Basile*), théologien et érudit anglais, frère du précédent, né à Postling (comté de Kent), en 1674, mort en 1714. Il acheva ses études à Corpus-Christi d'Oxford, et fut agrégé à ce collége en 1697. En 1706, son frère le fit nommer chapelain de la factorerie anglaise de Livourne. C'était la première fois que le culte protestant était professé dans cette ville; Kennet eut de graves difficultés à vaincre et courut même des dangers. Une lettre énergique du secrétaire d'État Sunderland força le grand-duc de Toscane de faire cesser cette persécution. Après avoir rempli sept ans le ministère évangélique, Kennet revint en Angleterre, en 1713, et y mourut l'année suivante d'une fièvre contractée en Italie. Son meilleur ouvrage est une *Notitia Romæ antiquæ*; 1696, 2 p. in-8° : travail estimable pour ce temps, mais bien surpassé depuis. On a encore de lui : *The Lives and Characters of the ancient Grecian Poets*; 1697, in-8°. — *An Exposition of the Apostles' creed*,

after Dr Pearson; 1705; — *An Essay towards a Paraphrase on the Psalms, in verse;* 1706, in-8°; — *Sermons on various occasions;* 1715, in-8°. Kennet a traduit en anglais le traité du *Droit de la Nature et des Gens* de Puffendorf, les *Pensées* de Pascal, l'*Aristippe* de Balzac, etc. Z.

Biographia Britannica. — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.* — Chauffepié, *Dict. Hist.*

KENNETH, plusieurs rois d'Écosse ont porté ce nom; les plus connus sont :

KENNETH Ier, fils de Congal, cinquantième roi d'Écosse, et qui succéda à Aïdan. Il régna de 604 à 605. Son règne n'offre rien de remarquable. Il eut pour successeur Eugène ou Éven, fils d'Aïdan.

KENNETH II, soixante-neuvième roi d'Écosse, qui régna de 833 à 854. Lorsque Kenneth succéda à son père Alpin, tué dans une bataille contre les Pictes, il trouva les affaires du petit peuple scot ou écossais dans un état presque désespéré. Les Pictes, sous un chef nommé Drusken, occupaient une grande partie de l'Écosse, et les Scots, souvent vaincus, n'osaient pas recommencer la lutte. On rapporte que Kenneth les décida à la guerre par une ruse digne d'une peuplade sauvage et superstitieuse. Une nuit qu'après un banquet les chefs des clans dormaient étendus dans la cour du palais, un jeune homme gagné par le roi et revêtu des dépouilles d'énormes poissons, parut au milieu des guerriers alourdis par le sommeil de l'ivresse, et se donnant pour envoyé du ciel, leur commanda de recommencer la guerre. Ce pieux subterfuge eut un plein succès. Les Scots renouvelèrent les hostilités, et remportèrent une victoire complète sur les Pictes, qui s'enfuirent au delà de la Forth, en 837. L'année suivante Kenneth franchit ce fleuve, poursuivit les Pictes dans Scona, leur capitale, et prit cette ville d'assaut. Drusken périt dans la déroute, et les débris de son peuple se réfugièrent en Angleterre. Cette victoire assura à Kenneth toute l'Écosse depuis les Orcades jusqu'au mur de Septime Sévère. Il partagea entre les chefs des clans le territoire conquis, et s'efforça d'établir des lois parmi les Scots. Ses institutions législatives sont incertaines, et eurent peu d'efficacité; elles lui méritèrent cependant, non moins que ses victoires, le titre de troisième fondateur du royaume d'Écosse. Il plaça à Scona le fameux siége de pierre qui, suivant la tradition, avait été porté d'Espagne en Irlande, et de là en Écosse. Cette pierre, sur laquelle les rois des Scots recevaient les insignes de la royauté, fut enlevée par Édouard Ier, roi d'Angleterre.

KENNETH III, quatre-vingtième roi d'Écosse, régna de 969 à 994. Il repoussa les pirates danois qui dévastaient son royaume, et remporta une victoire sur les Anglais à Strathcluyd. Il essaya de mettre un terme à l'anarchie féodale, et fit des exemples sévères sur plusieurs chefs de clans. Il tenta aussi de rendre héréditaire la couronne, qui jusque-là avait été élective, et qui, bien que maintenue généralement dans la même famille, passait rarement du père au fils. Trouvant dans son neveu Milcolomb un obstacle à ses projets, il le fit empoisonner. Il obtint ensuite pour son fils, nommé aussi Milcolomb, le titre de prince royal. Tourmenté de remords, il crut expier l'empoisonnement de son neveu par de riches donations faites au clergé et aux monastères. Mais sa pénitence, plus encore que son crime, le rendit odieux à ses sujets, et il fut assassiné dans la vingt-cinquième année de son règne.

Boethius, *Catalogus Scotiæ Regum.* — Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia,* l. V et VI.

KENNICOT (*Benjamin*), célèbre théologien anglais, né à Totness (Devonshire), en 1718, mort à Oxford, le 18 septembre 1783. Fort jeune encore, il succéda à son père dans l'emploi de maître de l'école de charité du bourg où il était né. Une pièce de vers qu'il composa en 1743 donna une idée favorable de ses dispositions littéraires, auxquelles sa position ne lui permettait pas cependant de se livrer. La dame à laquelle il l'avait adressée ouvrit aussitôt une souscription pour lui procurer les moyens de suivre les leçons d'une université, et, l'année suivante, il put se rendre à Oxford. Il se distingua bientôt dans l'étude de l'hébreu, qu'enseignait alors le savant Hunt. Deux dissertations qu'il publia, encore écolier, et qui eurent peu de temps après une seconde édition, lui valurent la faveur, fort rare, d'être reçu maître ès arts gratuitement et avant d'avoir parcouru en entier le cercle d'études exigées par les règlements. Ces succès le firent appeler à une chaire de professeur au collége d'Exeter. Quelques sermons, dans lesquels on remarqua une grande connaissance de la critique sacrée, ajoutèrent à sa réputation. En 1767, il fut nommé conservateur de la bibliothèque Radcliffe. La même année, il reçut le grade de docteur en théologie. Plus tard, il fut chanoine de l'église du Christ à Oxford et pasteur de Culham. Il fit partie de la Société royale des Sciences de Londres.

Kennicot est principalement connu par ses travaux sur le texte hébreu de l'Ancien Testament. Il consacra une grande partie de sa vie à chercher à le rétablir dans sa pureté primitive. L'évêque Lowth, qui vivait avec lui dans une grande intimité, lui ayant fait part, en 1748, d'une explication qu'il avait trouvée du passage difficile de Samuel, XXIII, 8, en faisant une légère correction au texte hébreu, quelques doutes s'élevèrent dans son esprit sur la pureté de ce texte tel qu'il nous a été transmis. Il fit à ce sujet quelques recherches qui l'amenèrent à croire que l'Ancien Testament avait, comme tous les autres ouvrages de l'antiquité, éprouvé diverses altérations; mais, en même temps, il conçut l'espoir de pouvoir les faire disparaître. Il exposa ses vues dans un écrit intitulé : *The State of the*

hebrew text of the Old Testament considered; Oxford, 1759, in-8°. L'examen de quelques manuscrits hébreux que possédait la bibliothèque d'Oxford l'ayant confirmé dans son opinion, il fit connaître d'une manière plus détaillée son projet et les moyens propres à le mener à bonne fin, dans un nouvel écrit intitulé : *The State of the printed hebrew Text of the Old Testament considered*, Oxford, 1759, in-8°.; trad. en allem. par W. A.-Teller, avec des additions et une dissertation de G.-L. Vogel sur le même sujet, Leipzig, 1765, in-8°. Dans cet écrit, Kennicot, après avoir fait ressortir ce qu'il avait remarqué de défectueux dans le texte hébreu imprimé, et donné une description des manuscrits qu'il connaissait, émet l'opinion qu'aux quatorzième et quinzième siècles on avait voulu mettre le texte donné par les manuscrits en harmonie avec la massore; que de ce travail était résulté un texte plus ou moins corrompu; qu'il fallait pour le rétablir dans son état primitif, consulter les manuscrits antérieurs, offrant d'autant plus de garantie de pureté qu'ils étaient plus anciens; enfin, il invite les savants de l'Angleterre et des pays étrangers à l'aider à collationner tous les manuscrits hébreux antérieurs à l'invention de l'imprimerie qu'il serait possible de se procurer. Cette entreprise, qui devait tourner à l'avantage de la religion, fut encouragée et protégée par la plupart des souverains de l'Europe. Des dons arrivèrent de tous les côtés; la dixième année, les souscriptions s'élevaient à plus de neuf mille livres sterling. En même temps un grand nombre d'érudits se mirent spontanément à la disposition de Kennicot, pour le seconder dans ses recherches. Pour donner quelque unité à ces travaux, et pour tracer à ses collaborateurs la route qu'il croyait devoir suivre, il publia un volume intitulé : — *Methodus varias lectiones notandi et res scitu necessarias describendi a singulis hebraicorum codicum manuscript. Veteris Testamenti collectoribus observanda;* Oxford, 1763, in-8°. De 1760 à 1769, il fit paraître chaque année un compte-rendu de ses travaux et de ceux de ses collaborateurs. Ces comptes-rendus ont été réunis sous ce titre: *The ten annual Accounts of the collation of hebrew manuscript. of the Old Testament, begun in* 1760 *and completed in* 1769; Oxford, in-8°.

Cependant, tandis que des érudits distingués, tels que Vogel, Burns, Schulterus applaudissaient à cette entreprise, et y prenaient part d'une manière active, par leurs propres recherches, d'autres savants en avaient une opinion moins favorable et prétendaient que ces grands travaux n'auraient aucun résultat important, parce qu'ils étaient mal conçus et mal dirigés. On ne peut accorder aucune valeur aux attaques auxquelles Kennicot fut en butte, en Angleterre, de la part de Sam. Rutherfort; en France, de la part d'un auteur anonyme que Barbier croit être Jos.-Ad. Dumay, et qui publia contre lui cinq lettres pleines non de raisons, mais d'injures; en Italie, de la part de Gabr. Fabricy, qui défendit l'intégrité du texte hébreu avec plus de zèle que de science, dans son ouvrage, *Des Titres primitifs de la Révélation;* Rome, 1772, 2 vol. in-8°. Mais il trouva en Allemagne des adversaires bien autrement capables de débattre cette question. Tychsen et J.-D. Michaélis, entre autres, lui reprochèrent de ne porter ses recherches et ses corrections que sur les consonnes, et de laisser de côté les points-voyelles, de traiter la massore avec un dédain qu'elle ne mérite pas, de classer arbitrairement les manuscrits hébreux dont il se servait, de ne pas distinguer assez bien l'importance relative de chacun d'eux, de négliger de rechercher l'origine historique des diverses leçons, en un mot de procéder empiriquement, au hasard et sans principes critiques bien établis. Quand il s'agit de rétablir un texte, il faut compter moins le nombre que la valeur du témoignage des manuscrits. Des six cents collationnés, soit par Kennicot, soit par ses collaborateurs, la plupart n'étaient certainement que des copies plus ou moins bien faites de quelques exemplaires antérieurs, et tous ceux qui procédaient d'un même exemplaire ne pouvaient valoir, quel que fût leur nombre, que pour un seul témoin. Des manuscrits employés par Kennicot, deux hébreux et deux samaritains, remontent au dixième siècle; ce sont les plus anciens; une dizaine sont de 1106 à 1250; les autres de la dernière moitié du treizième siècle et même d'une date plus récente. Cette classification chronologique est évidemment insuffisante. Il faut cependant reconnaître, à la décharge des savants anglais, que la critique du texte de l'Ancien Testament et le classement des documents dont elle se sert offrent des difficultés bien plus considérables que celles qui se rencontrent dans la révision du texte du Nouveau Testament. Ajoutons enfin que c'était une entreprise presque téméraire et impossible que de vouloir remonter au delà du texte massorétique. On ne doit donc pas s'étonner si son travail ne répondit pas aux espérances que ses partisans en avaient conçues. Il parut sous ce titre : *Vetus Testamentum hebraicum cum variis lectionibus;* Oxford, in-fol., 2 vol., le premier en 1776 et le second en 1780. Ce dernier renferme une *Dissertatio generalis in V. T. hebraicum*, que Burns fit réimprimer à part, avec des notes; Brunswig, 1783, in-8°. Tychsen qualifie l'œuvre de Kennicot « d'ouvrage immense, auquel la lumière a été enlevée et qui n'est absolument d'aucune utilité (*Opus ingens, cui lumen ademtum, quodque omni prorsus usu caret*); » et Eichorn est d'avis que les résultats auxquels le critique anglais est arrivé sont d'une mince importance, offrent peu d'intérêt et ne valent pas le travail qu'ils ont coûté.

Outre les écrits déjà mentionnés, on a de

Kennicot : *Dissertat. the sec., wherein the samarit. copy of the Pentateuc is vindic.;* Oxford, 1759, in-8°; — *Epistola ad celeb. J.-D. Michaelis de Censura primi tomi Bibliorum hebraicorum nuper editi, in Biblioth. orientali;* Oxford, 1777, in-8°, réimprimée la même année à Leipzig, et insérée par J.-D. Michaélis dans le XIIe volume de sa *Biblioth. orient.* avec des remarques; — *Editionis Veteris Testamenti hebraici cum variis lectionibus brevis Defensio contra Ephemeridum Gœttingensium Criminationes;* Oxford, 1782, in-8°; — *Remarks on the* 42 *and* 43 *Psalm;* Oxford, 1765, in-4° : suivies bientôt d'un travail semblable sur les psaumes 48 et 89. Ces deux ouvrages, traduits en latin par Burns, furent publiés, avec un appendice et des notes de J.-C.-Fr. Schulz, sous ce titre : *Notæ criticæ in psalmos* 42, 43, 48 et 89; Leipzig, 1772, in-8°; — *Critica sacra, or a short introduction to hebrew criticism;* Londres, 1774, in-8°; — *Chaldaicorum Danielis et Ezræ Capitum Interpretatio hebraica;* Halle, 1782, in-8°; nous ignorons la date de l'édition anglaise; — *Remark on select passages in the Old Test., to which are added* 8 *sermons;* Oxford, 1787, in-8° : ouvrage laissé inachevé par Kennicot et publié après sa mort par ses amis.

Michel NICOLAS.

Benj. Kennicot's Biographie, par le docteur Paulus dans ses *Memorabilia*, n° 1, pag. 191-198. — *Gentleman's Magazine*, 1768. — *Nova Acta Historiæ ecclesiasticæ*, tom. IX, pag. 943-961; tom. X, pag. 366-380. — *Neueste Religionsgeschichte* de Walch, tom. I, pag. 319-410; t. V, p. 401-556. — *Ol. Gerh. Tychsen*, par A. Th. Hartmann, tom. I, pag. 405 à la fin et tom. II, pag. 1-256. — Eichhorn. *Einleitung in das Alte Testam.*, tom. II.

KENRICK (*William*), auteur dramatique et publiciste anglais, né à Watford (comté de Hertford), vers 1720, mort le 10 juin 1779. Il paraît que dans sa jeunesse il exerça une profession mécanique. Du moins ses ennemis lui reprochèrent dans la suite d'avoir été apprenti chez un fabricant d'instruments de cuivre. Il abandonna sa première profession pour la carrière littéraire, où, malgré son talent, il n'obtint que de rares succès. Il écrivit pendant quelque temps dans le *Monthly Review;* puis il se brouilla avec le directeur de ce journal périodique, et entreprit le *London Review*, qui ne réussit pas. Un journal quotidien, qu'il fonda pour faire concurrence au *Morning Chronicle*, ne fut pas plus heureux. Il donna au théâtre des pièces qui furent peu applaudies quoiqu'elles eussent du mérite. Sa vie fut une lutte perpétuelle. Peu de personnes, dit la *Biographie Dramatique*, furent moins respectées par le monde; moins de personnes encore se créèrent plus d'ennemis ou descendirent au tombeau aussi peu regrettées de leurs contemporains. On a de lui : *Philosophical and moral Epistles;* 1759. Ces épîtres en vers, écrites pendant que l'auteur était en prison pour dettes, contiennent beaucoup de passages irréligieux; — *Fun*, parodie tragi-comique; 1752, in-8°; — *Falstaff's Wedding*, comédie; 1766, in-8° : c'est un excellent pastiche de Shakspeare; mais Kenrick eut le tort de la donner d'abord comme une œuvre de ce poëte; — *The Widowed Wife*, comédie; 1767, in-8°; — *The Duellist*, com.; 1773, in-8°; — *The Spendthrift*, farce, 1778 non imprimée. On a encore de Kenrick de bonnes traductions de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau et des *Éléments de l'Histoire d'Angleterre* de Millot. Il publia les œuvres de Lloyd; 1773, 2 vol. in-8°.

Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Baker, *Biographia Dramatica*.

* **KENRICK** (*Francis-Patrick*), prélat catholique américain, né le 3 décembre 1797, à Dublin. Destiné à l'état ecclésiastique, il se rendit en 1815 à Rome, où il étudia la théologie au collége de la Propagande, et fut ordonné prêtre en 1821; dans la même année il passa dans l'état du Kentucky, et fut attaché au corps enseignant du collége de Saint-Joseph, à Bardstown. Consacré évêque en 1830, il fut envoyé à Philadelphie en qualité de coadjuteur du révérend Connell, et lui succéda en 1842. Il occupe depuis 1851 le siége archiépiscopal de Baltimore. Ce prélat, qui jouit, aux États-Unis, de la réputation d'un excellent humaniste, a publié : *Letters of Omikron to Omega;* 1828, sur le dogme de l'Eucharistie; — *On the Primacy of the Holy See and the authority of general Councils;* 1837 : lettres à l'évêque protestant John Hopkins, réimprimées à la suite du traité spécial *On the Primacy;* 1845; — *Theologia dogmatica;* Philadelphie, 1839-1840, 4 vol. in-8°; — *Theologia moralis;* ibid., 1841-1843, 3 vol. in-8°; — *On Justification;* 1841, in-12; — *On Baptism;* 1843, in-12; — *Translation of the New Testament;* 1849-1851, accompagnée de notes critiques; — *A Vindication of the Catholic Church;* 1854, in-12. M. Kenrick a aussi préparé la publication des *Concilia provincialia Baltimori habita, ab anno* 1829 *usque ad annum* 1849; Baltimore, 1851.

P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature.

KENT (*Édouard-Auguste*, duc DE), comte DE DUBLIN et duc de STRATHEARN, quatrième fils de Georges III, roi d'Angleterre, et père de la reine actuelle Victoria, né le 2 novembre 1767, mort le 23 janvier 1820, à Sidmouth. Destiné à la profession des armes, il fut envoyé en Allemagne à l'âge de dix-sept ans, et soumis à la discipline la plus sévère et la plus minutieuse. Il y contracta une certaine roideur, une manière étroite d'envisager les devoirs militaires, qui ne fut pas sans influence sur le reste de sa carrière. En même temps commencèrent pour lui ces embarras pécuniaires, fruits de l'avarice paternelle, dont tous les enfants de Georges III eurent plus ou moins à souffrir, mais qui pesèrent particulièrement sur le duc de Kent. A vingt-trois ans, il fut rappelé en Angleterre; mais, comme si sa

jeunesse eût été vouée à l'exil, dix jours après il fallut suivre le régiment dont il venait d'être nommé colonel, à Gibraltar, puis à Québec et aux Antilles, où le prince prit une part active aux hostilités dirigées contre les possessions françaises, notamment à l'attaque du Fort-Royal (Martinique), qui reçut à cette occasion le nom de Fort-Edward. De retour dans l'Amérique du Nord, il fut nommé peu de temps après gouverneur de la Nouvelle-Écosse, et promu, en 1796, au grade de lieutenant général. Après un court séjour en Angleterre, nécessité par une chute de cheval, et pendant lequel (1799) il obtint son admission à la chambre des lords, il fut nommé commandant en chef des forces anglaises en Amérique. Mais sa santé n'ayant pu résister à ces brusques changements de climat, il sollicita et obtint encore une fois la permission de revenir en Angleterre. Trois ans après il fut nommé gouverneur de Gibraltar, où le relâchement de la discipline faisait sentir le besoin d'un commandement sévère. Le prince prit immédiatement les mesures les plus vigoureuses, consigna les troupes dans leurs baraques, fit fermer les boutiques des marchands de vin, et, habitué qu'il était à vivre comme un anachorète, il voulut soumettre la garnison au même régime. La coupe des cheveux, les moindres détails de l'uniforme étaient réglés avec une précision minutieuse. Les soldats anglais, peu habitués à ces exagérations de la discipline militaire, se révoltèrent (décembre 1802), et le prince ne parvint, non sans effusion de sang, à rétablir l'ordre qu'avec l'aide d'un régiment resté fidèle et d'un détachement d'artillerie. Les habitants témoignèrent leur reconnaissance au duc de Kent pour la fermeté qu'il avait mise à apaiser les troubles; mais le gouvernement jugea à propos de le rappeler peu de temps après, regardant comme impolitique de laisser le commandement d'une place aussi importante à un chef mal vu des troupes. Des préventions nées de cette malheureuse affaire suivirent d'abord le prince en Angleterre; mais elles cédèrent depuis aux soins éclairés qu'il prit pour améliorer la condition du soldat, à la sollicitude qu'il déploya pour le sort des classes pauvres, soit dans le parlement, soit dans les sociétés de bienfaisance, dont il était un des patrons les plus assidus, enfin à la popularité que lui valut son attitude libérale en politique. Cependant l'état de gêne dont nous avons parlé n'avait fait qu'empirer. Le revenu fixe de 12,000 liv. sterl. qu'à trente et un ans le prince avait enfin obtenu des chambres ne suffisait pas à ses besoins accrus par l'arriéré des années précédentes, malgré ses louables efforts pour rétablir l'équilibre. Dès 1807 la moitié de ses revenus était consignée entre les mains de commissaires chargés d'en faire la répartition entre ses créanciers. En 1816, il vendit ses vins, sa vaisselle, fit assurer sa vie, quitta le palais de Kensington, et mena à Bruxelles la vie la plus modeste, jusqu'au moment où la mort de la princesse Charlotte, ayant laissé tous les fils de Georges III sans enfants, décida le prince à se marier. Le duc de Kent mourut des suites d'un refroidissement. [M. Rathery, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Erskine Neale, *Life of Edward duke of Kent*; Londres, 1850.

* **Kent** (*Victoria-Maria-Louisa*), duchesse de), femme du précédent, mère de la reine Victoria, est née le 17 août 1786. Elle est fille de François, duc de Saxe-Saalfeld-Cobourg, et sœur du roi des Belges. Un mariage tout politique l'unit, dès l'âge de dix-sept ans, à Emich-Charles, prince de Linanges. Livrée exclusivement à l'éducation de ses enfants (Charles-Frédéric, qui régna après son père, et Anne-Fœdorovna, mariée depuis au prince de Hohenlohe-Langenbourg), elle vécut dans la retraite jusqu'à la mort de son époux, en 1814, époque où elle fut appelée à la régence de la petite principauté. Ce fut en 1818 que le duc de Kent, qui l'avait connue lors d'un voyage en Allemagne, demanda sa main. Née d'une sympathie réciproque, cette union donnait des espérances de bonheur qui ne furent point trompées. Ce bonheur, à peine altéré par les sacrifices que nécessitait l'état des affaires du prince, et que la duchesse avait acceptés courageusement, porté au comble par la naissance (24 mai 1819), d'une fille, héritière présomptive du trône qu'elle occupe aujourd'hui, fut tout à coup interrompu par la mort presque subite du duc. Une double tâche restait à sa veuve : celle de préparer sa fille au rôle de reine constitutionnelle de la Grande-Bretagne, et celle de faire honneur aux engagements du prince son époux. Grâce à la générosité de sa fille, qui affecta à cette destination une somme sur sa cassette, des arrangements furent pris, à la fin de 1839, pour désintéresser tous les créanciers du feu duc. Quant à la duchesse de Kent, un témoignage solennel de l'estime et de la confiance de la nation lui avait été donné par le bill proposé par lord Wellington, après la mort de George IV, et qui lui conférait la régence dans le cas où Guillaume IV viendrait à mourir avant que la jeune Victoria eût atteint sa majorité. Cette prévision ne s'est pas réalisée; mais la duchesse jouit auprès de sa fille de l'influence naturelle que lui assurent son titre et ses antécédents. [M. Rathery, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Peerage.

Kent (*William*), peintre, architecte et sculpteur anglais, né dans le comté d'York, en 1684, mort le 12 avril 1748. Il appartenait à une famille pauvre, et fut mis en apprentissage chez un peintre de voitures. Se sentant capable de s'élever au-dessus de ce métier, il se rendit à Londres, et essaya de se faire un nom comme peintre de portraits et d'histoire. Il trouva des protecteurs qui se cotisèrent pour l'envoyer à

Rome. Il y passa plusieurs années, et, à son retour, il eut la bonne fortune d'obtenir le patronage du comte de Burlington, qui ne se contenta pas de l'appuyer de tout son crédit, mais qui lui donna même un logement dans sa maison. On croit même que Kent reçut de ce seigneur d'excellents conseils qui perfectionnèrent son talent. Il est sûr qu'il montra tout à coup pour l'architecture une capacité qu'on ne lui soupçonnait pas. Holkam, résidence du comte de Leicester dans le comté de Norfolk, est son chef-d'œuvre en ce genre; mais ce fut surtout dans l'art des jardins qu'il se montra habile. On le regarde comme l'inventeur de cette disposition qui consiste à donner aux jardins la variété pittoresque d'un paysage, et qui, sous le nom de jardins anglais, a été généralement adoptée en Europe. Ce genre n'était pas nouveau, et Dufresny l'avait récemment employé en France; mais Kent le mit à la mode. On a de lui quelques dessins pour les *Fables* de Gay, pour la *Fairy Queen* de Spencer et les poëmes de Pope. Le plus connu des ouvrages de Kent, comme sculpteur, est le monument de Shakspeare à Westminster; c'est cependant une œuvre médiocre. Z.

Walpole, *Anecdotes of Painting; Essay on Gardening*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KENT (*James*), compositeur anglais, né le 13 mars 1700, à Winchester, où il est mort, à la fin de 1776. Admis comme enfant de chœur à l'église cathédrale de Winchester, il y apprit la musique sous la direction de Vaughan Richardson, passa comme chanteur dans la chapelle royale, et y termina ses études avec le docteur Croft. La première place qu'il occupa fut celle d'organiste de Findon, dans le comté de Northampton. Nommé au même emploi au collége de La Trinité de Cambridge, il y resta jusqu'en 1737, époque où il obtint l'orgue de la cathédrale de Winchester. Dans la musique religieuse, Kent imita servilement le style de Croft, son maître, dont il était l'admirateur passionné; il faut dire à sa louange que peu d'auteurs ont réussi aussi bien que lui dans ce mélange d'harmonie et de mélodie qui rend si intéressant ce genre de composition. Mais il était si modeste et attachait si peu de prix à ses propres ouvrages que ses amis n'obtinrent pas sans peine qu'il éditât, peu de temps avant sa mort, un recueil de ses meilleurs morceaux. On cite de lui : un livre d'antiennes à quatre voix, et un livre de services du matin et du soir, publié par Corfe à Salisbury. Ses plus belles compositions dans le style religieux sont : *O Lord, our governor*; — *My song shall be of mercy*; — *Hear my prayer*; — *The Lord is my shepherd*, etc. P. L—Y.

Rose, *New Biogr. Dictionary*. — Burnet, *History of Music*. — Chalmers, *General Dictionary*.

KENT (*James*), célèbre jurisconsulte américain, né à Fredericksburg (État de New-York), le 31 juillet 1763, mort le 12 décembre 1847. Après avoir suivi les études ordinaires de Yale-College, près de Boston, il fit son droit sous un jurisconsulte distingué, Egbert Benson, *attorney general* de l'état de New-York, et fut reçu avocat en 1785. Il s'établit à Poughkeepsie, petite ville de l'État, et commença à pratiquer. Le droit avait pour lui un vif attrait, et il y consacra la plus grande partie de son temps. Le reste fut donné aux classiques de la littérature anglaise. Pendant quatre ans, de 1790 à 1794, il siégea dans la législature de son État, et y devint le chef de la minorité fédéraliste. Son parti étant alors inférieur en nombre dans l'État, il ne put réussir dans une nouvelle élection, et alla s'établir à New-York, où s'écoula le reste de sa vie. C'est alors qu'il parut abandonner la politique pour se livrer à une étude plus profonde des principes de jurisprudence. Nommé professeur de droit à Columbia-College, il donna une série de leçons préparées avec soin, et qu'il publia en 1795. Il y passe en revue les diverses formes de gouvernement qui ont existé à diverses époques, y expose l'histoire de l'union des États-Unis depuis le moment où ils ont agi de concert jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale, et examine la loi des nations dans ses rapports avec la paix, la guerre et la neutralité. Sa réputation de mérite s'accroissait peu à peu, mais sa fortune était restée fort médiocre. Il accepta donc en 1796 et 97 la place de *master in Chancery* et celle de *recorder de New-York*, ce qui améliora ses finances. Toutefois, il ne conserva pas longtemps cette position. Le gouverneur Jay l'ayant nommé juge de la cour suprême en 1798, il donna sa démission de ses autres places, bien que les appointements de la nouvelle fussent de beaucoup inférieurs. Il fut chargé de reviser le code légal de New-York, travail qui demandait beaucoup de savoir et de jugement, et dont l'accomplissement obtint l'approbation générale. En 1804 il devint *chief justice* de New-York, et remplit dix ans ces hautes fonctions avec beaucoup de succès. Il accepta ensuite le poste plus élevé de chancelier, qu'il occupa jusqu'en 1823, où, parvenu à l'âge de soixante ans, il en fut dépossédé par une clause de la constitution de l'État, portant que personne ne peut être chancelier ou juge après cet âge. La même année, à l'occasion d'une vacance dans la cour suprême des États-Unis (1), il fut chaudement recommandé au président Monroe par M. Wirt, alors *attorney general* et en cette qualité membre du cabinet. Le chancelier Kent appartenait au parti fédéraliste ou whig, et comme l'administration était entre les mains du parti opposé, le succès était chose assez difficile. « Kent, disait l'attorney général, occupe dans le pays un rang si élevé pour le jugement

(1) La cour suprême des États-Unis ne se compose que de *neuf juges*, dont l'un est président, sous le titre de *chief justice*. Elle a des attributions judiciaires et politiques de la plus haute importance. Sous ce double rapport, ses décisions sont souveraines et touchent à tous les intérêts vitaux du pays. Voy. chapitre VIII de l'ouvrage de M. de Tocqueville, *La Démocratie en Amérique*.

et le savoir, autant que pour la pureté de caractère, l'honneur et le patriotisme qui le distinguent, que je suis convaincu que le pays tout entier non-seulement approuverait, mais applaudirait à ce choix. » Déjà cette place avait été offerte à un candidat démocrate, qui avait longtemps hésité à faire une réponse : il accepta, et la recommandation de l'*attorney general* n'eut aucune suite.

Bien que déclaré *invalide* par la constitution de l'État, le chancelier Kent était loin de songer au repos. Pendant vingt-cinq ans il avait rempli des fonctions judiciaires et mené une vie très-laborieuse. Il pensait pouvoir être encore utile, et il ne voyait pas sans inquiétude la perspective des journées vides de l'avenir. « Je craignis, dit-il, dans la préface de ses *Commentaires*, que la brusque cessation de mes occupations habituelles et le contraste entre les discussions des cours et la solitude de la retraite ne produisissent un effet fâcheux sur ma santé et mon esprit, et ne vinssent jeter une ombre prématurée sur le bonheur de ma vieillesse. » Il accepta donc de nouveau et avec plaisir la place de professeur de droit à Columbia College. Il s'appliqua à introduire dans ses leçons les résultats de l'expérience qu'il avait acquise pendant sa longue carrière de juge. En 1826 il publia le premier volume de ses savantes leçons sous le titre de *Commentaires sur la Loi américaine ;* et ce fut seulement à la pressante sollicitation de ses amis qu'il s'y décida, car, dans sa modestie, il avait peu d'espoir que l'ouvrage reçût un accueil favorable du public. Mais le mérite de ces leçons fut promptement apprécié. Dans les années qui suivirent jusqu'à 1830, trois autres volumes parurent successivement avec un grand succès : l'ouvrage complet prit un rang élevé dans la littérature légale des États-Unis et fut partout adopté comme livre spécial d'étude. Le temps n'a fait que confirmer l'opinion favorable qu'il produisit à son apparition, et on le considère comme classique pour l'exposition de la loi constitutionnelle en Amérique. Les rapports et opinions qu'il a laissés comme *chief justice* et chancelier sont marqués des qualités qui distinguent les Commentaires. On y trouve à un degré éminent la clarté de style et le talent d'écrire. Kent continua, malgré son grand âge, à tenir un cabinet de consultation jusqu'à la dernière année de sa vie. Il avait conservé ses facultés intellectuelles et physiques, comme il arrive rarement aux vieillards qui ont passé quatre-vingts ans. Ses vertus privées lui avaient concilié au plus haut point le respect et l'estime générale. Sous le rapport légal, ses décisions sont citées dans les tribunaux comme la plus haute autorité, et ses opinions sur la loi constitutionnelle le mettent au niveau de ses illustres concitoyens Story et Marshall. Kent s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. On dit que son fils William Kent prépare une biographie où la vie et les travaux de son père seront exposés d'après des manuscrits et des documents d'un grand intérêt.

J. CHANUT.

English Cyclopædia (Biography). — *Cyclopædia of American Literature.*

KENYNGALE (*Jean*), écrivain anglais, né à Norwich, vers 1380, mort en 1451. Il avait embrassé la profession ecclésiastique et fut aumônier de Richard, duc d'York; il composa sur l'histoire naturelle d'Aristote un commentaire qui n'a point été imprimé et qui ne le sera probablement jamais. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Latina medii ævi*, t. IV, p. 250.

KENYON (*Lloyd*, lord), magistrat anglais, fils aîné de Lloyd Kenyon de Briyns, né en 1733, à Credington, dans le Flintshire, mort à Bath, le 2 avril 1802. Il fut d'abord clerc chez un procureur de Nantwich, commença ses études de droit à Lincoln's-Inn en 1734, et fut admis au barreau en 1761. Quoique estimé comme jurisconsulte et comme avocat, il n'arriva pas rapidement à un poste éminent. Enfin, en 1780, sa défense de lord Georges Gordon le mit en évidence, et, en 1782, il devint procureur général et grand-juge (chief-justice) de Chester, et fut élu membre du parlement par le bourg de Hindon dans le Wiltshire. Il s'attacha à la politique de Pitt, et succéda, en 1788, à lord Mansfield dans la dignité de grand-juge du Banc du Roi et reçut en même temps le titre de pair. Dans ces fonctions élevées, Kenyon se fit estimer par son impartialité, ses lumières, et le zèle avec lequel il poursuivait les vices sans se laisser arrêter par aucune considération de fortune et de naissance. Dans sa vie privée, lord Kenyon était fort simple, et poussait l'économie jusqu'à l'avarice. Il était sensible aux affections de famille, et la mort prématurée de son fils aîné abrégea ses jours. Il laissa une fortune de 300,000 livres. Son second fils, Georges Kenyon, lui succéda dans la pairie. Z.

Sketch of the Life and Character of lord Kenyon ; Londres, 1802, in-8°. — Brydges, *Peerage*. — *Gentleman's Magazine*, LXXII. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KEPLER ou **KEPPLER** (1) (*Jean*), l'un des créateurs de l'astronomie moderne, naquit le 27 décembre 1571, à Magstatt, près de Weil, dans le Wurtemberg, et mourut à Ratisbonne, le 15 novembre 1630. Venu au monde à sept mois, il conserva, pendant toute sa vie, une constitution très-délicate. A six ans il eut la petite vérole ; à peine rétabli, il fut envoyé à l'école de Leonberg. Sa mère, Catherine Guldenmann, fille d'un aubergiste des environs de Weil, ne savait ni lire ni écrire. Son père, Henri Kepler, fils d'un bourgmestre de Weil, qui avait des prétentions à la noblesse, servait dans la guerre contre les Pays-Bas, sous les ordres du duc d'Albe. De retour dans ses foyers, il se trouva complète-

(1) *Keppler* est la signature de plusieurs autographes du grand astronome. Mais tous ses ouvrages latins portent au frontispice : *Kepler.*

ment ruiné par suite de la banqueroute d'un ami pour lequel il avait donné sa garantie. Le jeune Kepler fut alors retiré de l'école, et dut, jusqu'à l'âge de douze ans, servir les pratiques de son père, qui avait ouvert un cabaret à Elmerdingen. Ainsi, le *législateur du ciel* fut d'abord garçon de cabaret (1). Mais, ce petit commerce ne prospérant pas, son père se fit de nouveau soldat : il s'engagea dans l'armée autrichienne qui devait combattre les Turcs, et depuis on n'en entendit plus parler. Sa mère, d'un caractère dur et tracassier, rendait l'enfant très-malheureux : il avait deux frères, plus âgés que lui, l'un fondeur en étain, l'autre soldat, deux véritables vauriens; c'étaient les préférés de leur mère. A treize ans, le pauvre enfant faillit succomber à une grave maladie; rebuté en quelque sorte de ceux qui l'entouraient, il ne trouva quelque consolation qu'auprès d'une sœur unique, nommé Marguerite, mariée à un ministre protestant, qui lui-même vit de mauvais œil dans sa maison la présence d'un beau-frère. Ce pasteur l'employa d'abord aux travaux des champs; mais le voyant trop faible pour en supporter les fatigues, il le fit, en 1589, entrer, aux frais de l'État, dans le séminaire de Tubingue. Le jeune séminariste prit bientôt une part active aux controverses théologiques; mais les brochures qu'il avait composées à ce sujet étant contraires à l'orthodoxie protestante, il fut jugé indigne de tout avancement dans la hiérarchie ecclésiastique.

Mæstlin, grand partisan de Kopernik, venait d'être nommé, à l'université de Tubingue, professeur de mathématiques, science qui fait, dans toutes les universités allemandes, partie de la faculté de philosophie. Kepler en suivit assidûment les cours en 1584, y prit goût, et résolut d'abandonner la théologie. Il a eu soin de nous raconter lui-même cette circonstance providentielle de sa vie. « C'est en vérité, dit-il, une voix divine qui appelle les hommes à l'étude de l'astronomie, cette science exprimée non par des mots et des syllabes, mais par le monde lui-même, par cet effort de l'intelligence humaine à se mesurer avec la série des corps célestes. Mais la fatalité entraîne les hommes vers telle ou telle occupation, pour leur apprendre sans doute secrètement qu'ils font partie de la création, comme ils occupent une place dans les desseins de la Providence. Dès que je pus apprécier les charmes de la philosophie (*dulcedinem philosophiæ*), j'en embrassai avec ardeur tout l'ensemble. Je ne manquais pas de dispositions naturelles (*aderat quidem ingenium*), et je comprenais assez bien ce qu'on enseignait de géométrie et d'astronomie dans les écoles. Mais il n'y avait là rien qui pût décider de ma vocation. J'étais élevé aux frais du duc de Wurtemberg; et lorsque je voyais mes camarades hésiter, sur l'invitation de leur prince, à voyager à l'étranger, je résolus d'accepter tout ce qu'on me destinerait. Le premier emploi qui s'offrit fut celui d'astronome (1). »

Kepler avait vingt-deux ans quand il fut nommé, en 1594, professeur de mathématiques à Grætz, en Styrie. Il partit le 11 avril de Tubingue, et entra en fonctions le 24 du même mois. Outre la charge de l'enseignement, il avait celle de faire des almanachs. Il se mit aussitôt à rédiger le calendrier pour l'année 1595, et déjà, le 29 octobre 1594, six mois après son arrivée, il en envoya plusieurs exemplaires à des amis, parmi lesquels Mæstlin occupe le premier rang. Dans une de ses lettres, adressée à son maître, il parle du froid excessif qui régnait alors à Grætz, et qui avait fait périr beaucoup de monde. Dans une autre lettre, en date du 3 octobre 1595, il s'exprime ainsi : « Avant la création du monde, il n'y avait d'autre nombre que la Trinité, qui est Dieu lui-même. Le monde a été créé avec nombre et mesure. Laissant de côté les corps irréguliers, il ne reste que six corps réguliers : la sphère et cinq corps rectilinéaires (2) : la sphère appartient au dernier ciel. Le monde est double, mobile et immobile. Le monde immobile est occupé par les étoiles fixes, par le Soleil, par l'éther intermédiaire, trois éléments qui correspondent, dans la Trinité, au Fils, au Père et au Saint-Esprit. Le monde mobile est occupé par les six planètes tournant autour du Soleil, qui présente l'image du Père créateur : le Soleil distribue le mouvement comme le Père répand le Saint-Esprit (3). » On voit quelle influence l'étude de la théologie avait exercée sur l'esprit de Kepler, influence dont se ressentent tous ses écrits, particulièrement son *Mysterium Cosmographicum*, qui parut en 1596.

En 1597, Kepler épousa une veuve, belle et noble, Barbara de Müller, qui, en se mariant, avait exigé des preuves de noblesse que l'astronome se vit obligé de faire venir du Wurtemberg. Cette union ne fut guère heureuse. Vers la fin de 1599 commencèrent en Styrie les persécutions religieuses, qui firent chasser du collége de Grætz tous les professeurs protestants. Kepler accepta donc avec joie l'invitation que lui fit Tycho de venir à Prague l'aider dans l'achèvement de ses travaux (4). Mais sa position n'en devint pas meilleure : « Tout est incertain ici, écrivait-il à ses amis; Tycho est un homme dur, avec lequel il est impossible de vivre ». On promettait à Kepler de beaux honoraires; mais en attendant il était obligé de faire demander par sa femme l'argent à Tycho, florin par florin. Heureuse-

(1) Que l'on nous permette de faire ici un rapprochement, peut-être hasardé : Béranger, l'illustre chansonnier, aimait, surtout dans les dernières années de sa vie, à raconter à ses amis comment il avait été, vers l'âge de dix ans, garçon d'auberge chez sa tante. Il semblait en quelque sorte en tirer vanité.

(1) *De Motibus stellæ Martis*, p. 52.
(2) *Voy.* plus bas, col. 582.
(3) J. Kepler, *Opera omnia* (édit. de Ch. Frisch), t. I, p. 11.
(4) *Voy.* col. 583.

ment Tycho vint à mourir le 24 octobre 1601; Kepler fut aussitôt nommé astronome de l'empereur Rodolphe, avec 1,500 florins de traitement, et établit sa résidence à Linz. « La solde est brillante, écrivait-il encore, mais les caisses sont vides : je perds mon temps à la porte du trésorier de la couronne et à mendier. » Après la mort de Rodolphe, il conserva son emploi auprès de l'empereur Mathias, qui l'appela, en 1613, à la diète de Ratisbonne pour régler la correction du calendrier grégorien, que les protestants s'obstinaient à rejeter. Les arrérages qui lui étaient alors dus se montaient à 12,000 écus, et quoiqu'il voyageât à la suite de l'empereur, il était obligé, pour vivre, de composer de petits almanachs et de tirer l'horoscope pour les princes, alors très-curieux de lire leur sort dans les astres.

La libre disposition des papiers de Tycho consola Kepler de tous ses déboires, et c'est de ce moment que date la gloire de l'astronome. Si, comme savant, Kepler devait jouir désormais d'un bonheur inaltérable, il fut, en revanche, bien malheureux dans sa vie de famille. En 1611, il perdit trois enfants, ainsi que sa femme, devenue d'abord épileptique, puis folle. Quelque temps après, il apprit que sa mère était accusée « d'avoir été instruite dans l'art magique par une tante brûlée comme sorcière, d'avoir de fréquents entretiens avec le diable, de ne pas savoir verser de larmes, de faire périr les cochons du voisinage, sur lesquels elle faisait des promenades nocturnes, de ne jamais regarder en face les personnes auxquelles elle parlait, d'avoir engagé le fossoyeur à lui fournir le crâne de son mari pour en faire un gobelet et le donner en cadeau à son fils Kepler »; bref, sa mère allait être brûlée comme sorcière. Afin d'arrêter les suites de cet étrange procès, dont l'instruction durait depuis plus de cinq ans, Kepler fit le voyage de Linz à Stuttgard (en 1620) pour intercéder personnellement auprès du duc de Wurtemberg. Mais il ne réussit qu'à faire modifier la sentence qui devait frapper sa mère : il fut décidé que le bourreau terrifierait la vieille femme en lui présentant pièce par pièce tous les instruments de la torture, et en lui détaillant leur mode d'action. Elle résista à l'épreuve en protestant énergiquement de son innocence, fut relâchée, et mourut deux ans après.

De retour à Linz, où il avait pour ennemis tous les prêtres catholiques, Kepler fut traité de nouveau non plus seulement d'hérétique, mais de fils de sorcière. La vie lui étant rendue insupportable, il quitta l'Autriche. Il s'attacha alors au fameux duc de Wallenstein, l'un des généraux de la guerre de Trente Ans, qui aimait fort l'astrologie; mais comme le grand astronome n'encourageait pas le goût du général, il dut bientôt céder sa place à un astrologue italien, Zeno.

Kepler avait contracté un second mariage avec Suzanne Rettinger, dont il eut sept enfants. Les besoins du ménage augmentant, il fit de fréquents et inutiles voyages pour se faire payer l'arriéré de ses appointements. Sur ces entrefaites, sa santé s'altéra, et il mourut à l'âge de cinquante-neuf ans. Ses cendres reposent dans l'église de Saint-Pierre à Ratisbonne. Il avait lui-même composé son épitaphe qui est ainsi conçue : « J'ai mesuré les cieux, à présent je mesure les ombres de la terre. L'intelligence est céleste; ici ne repose que l'ombre des corps. »

Kepler a beaucoup écrit, le plus souvent à la demande des libraires et pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille. C'était là pour le grand astronome une bien rude épreuve, véritable expiation du génie. Ses ouvrages se ressentent un peu de cette vie tiraillée : ils manquent de plan ou de cadre, pèchent par une certaine redondance, et le style en est loin d'avoir la pureté et la concision de celui de Kopernik. Des nombreux ouvrages de Kepler, le plus important, celui qui seul aurait suffi à immortaliser le nom de son auteur, a pour titre : *Astronomia nova* Αιτιολόγητος, *seu physica cœlestis, tradita commentariis de motibus stellæ Martis, ex observationibus G. V. Tychonis Brahe : jussu et sumptibus Rudolphi II, Romanorum imperatoris, etc., plurium annorum pertinaci studio elaborata Pragæ*; 1609, in-fol. (337 pages). On verra bientôt pourquoi l'auteur a choisi précisément *Mars* pour but de ses recherches, qui amenèrent la découverte de ses grandes lois.

On ne crée qu'à la condition de détruire d'abord ce qui existait. C'est dans l'opiniâtreté de la lutte contre les préjugés profondément enracinés, contre les doctrines de tous temps universellement reçues, qu'il faut chercher la vraie valeur des hommes de génie : ce sont les révolutionnaires, dans la bonne acception du mot. A la première page de son livre, Kepler rappelle ce qui, dès l'origine de l'astronomie, avait été admis comme irréfragable, savoir que les mouvements révolutifs des corps célestes sont uniformes et circulaires, « parce que le cercle parmi les figures et le ciel parmi les corps sont reputés ce qu'il y a de plus parfait (*ex figuris circulus, ex corporibus cœlum, censentur perfectissima*) ». Voilà ce qu'on enseignait depuis vingt siècles. Kopernik lui-même, malgré son audace, n'avait osé toucher à ce dogme séculaire (1) : Kepler entreprit le premier de l'abattre. Voici comment il y réussit. Il commence d'abord par embrasser l'ensemble des phénomènes, en ayant soin de distinguer l'apparent du réel, l'accessoire du principal. Le mouvement général, diurne, du ciel frappa les premiers observateurs. Bientôt ils virent que ce mouvement n'est régulièrement représenté que par les fixes (étoiles) : le Soleil, les pla-

(1) Kopernik dit expressément que toute autre supposition (c'est-à-dire le mouvement non circulaire et non uniforme) répugne à l'intelligence, et doit être considérée comme indigne des corps célestes, *quoniam ab utroque abhorret intellectus, essetque indignum tale quiddam in illis existimari*. (*De Revolut. corporum cœlest.*, p. 3.)

nètes et la Lune se dérangent en commençant par rester de plus en plus en arrière (1), de telle façon que les étoiles étaient censées les plus rapides, et la Lune le plus lent de tous les astres; c'est pourquoi la Lune était représentée, dans l'harmonie céleste de Pythagore, par le son le plus grave. Cette confusion du mouvement général ou diurne (dû à la rotation de la Terre), avec les déplacements propres des astres plus rapprochés de nous, fut la principale cause de ce tissu inextricable de mouvements que Kepler compare à une pelote de fil (*in fili glomerati modum*). Leur distinction amènera un résultat tout contraire : la Lune sera l'astre le plus rapide, comparativement aux étoiles, dont le mouvement propre paraîtra nul. Les anciens savaient déjà que la vitesse angulaire des astres (du Soleil, de la Lune et des planètes), c'est-à-dire que leur déplacement, ou l'arc mesuré par les droites partant de l'œil de l'observateur ou du centre de la Terre) qu'ils décrivent atteint son maximum et son minimum au périhélie et à l'aphélie (2), aux deux extrémités de la droite désignée par les astronomes anciens sous le nom de *ligne des apsides;* et que la distance de la Terre au centre du cercle solaire (écliptique) en mesure l'excentricité. Tous les efforts des astronomes grecs tendaient à faire mouvoir les astres uniformément sur des cercles divers, et à en figurer les positions au ciel de manière à les faire concorder avec leurs déplacements angulaires; car les variations de vitesse des astres, dans leur marche révolutive, étaient supposées purement *optiques,* c'est-à-dire de simples effets de perspective, résultant des conditions de distance et de direction dans lesquelles les éléments successifs de la courbe circulaire uniformément décrite se présentaient aux yeux de l'observateur. L'application de cette théorie aux mouvements du Soleil n'offrait aucune difficulté; l'étendue de la variabilité dans la vitesse angulaire dépendait du rapport de grandeur établi entre le rayon du cercle excentrique et l'excentricité. Mais la même théorie était tout à fait insuffisante lorsqu'on voulait l'appliquer à la Lune et aux planètes. Pour remédier à ces défauts, on imagina les épicycles. Ptolémée n'en admettait qu'un seul; mais il le combinait avec un excentrique de manière à faire mouvoir uniformément le centre de l'épicycle autour d'un point distinct du centre de l'excentrique : ce point s'appelait l'*équant* ou centre d'égalité.

Kopernik et après lui, Tycho continuant à considérer les inégalités de vitesse angulaire comme purement optiques, imaginèrent de substituer de doubles épicycles à l'équant de Ptolémée. C'était une innovation malheureuse, qui s'éloignait encore plus de la vérité que l'hypothèse de l'astronome grec (1). Kepler ne l'adopta pas, bien qu'il se fût l'un des premiers chaudement déclaré pour le système de Kopernik : il tenait à ce système, mais débarrassé de tout rouage factice, avec des orbites simples liées entre elles par une loi commune de distances et de mouvements. La découverte d'une pareille loi était le rêve de toute sa jeunesse; la publication du *Mysterium Cosmographicum*, son premier ouvrage (l'auteur avait vingt-cinq ans), en fait foi (2). « Dieu, dit Salomon, a tout disposé par nombre, poids et mesures. En créant le monde, il fit, suivant Platon, de la géométrie. » Frappé de ces sentences et d'autres semblables, Kepler s'empara des données de Kopernik sur les distances et les révolutions planétaires, et en fit, pendant plusieurs années, le sujet de ses méditations; mais il n'en recueillit, comme il l'avoue lui-même, que l'avantage de mieux se les graver dans la mémoire. « Je m'abandonnai à cet égard, dit-il, à une hypothèse singulièrement hardie. Je supposais qu'outre les planètes visibles il y en avait deux autres invisibles, à cause de leur petitesse, l'une comprise entre Mercure et Vénus, l'autre entre Mars et Jupiter. Mais cela même ne me conduisit point au but. Enfin, je vins à imaginer que les planètes, quant à leur nombre et à leur distance, avaient un rapport direct avec les corps réguliers dont les anciens géomètres s'étaient occupés. Ces corps sont au nombre de cinq : le tétraèdre (pyramide triangulaire, formée de quatre triangles équilatéraux), l'hexaèdre ou cube (formé de six carrés), l'octaèdre (composé de huit triangles équilatéraux), le dodécaèdre (formé de douze pentagones réguliers), et l'icosaèdre (formé de vingt triangles équilatéraux). » Ce sont, comme on voit, les cinq polyèdres réguliers, les seuls de tous les solides géométriques qui soient composés de figures égales formant entre elles des angles égaux.

Voici maintenant l'hypothèse de Kepler suivant laquelle le rayon d'une orbite peut conduire aux rayons de toutes les autres. Si à une sphère dont le rayon est égal à celui de l'orbite de Mercure on circonscrit un octaèdre, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de l'orbite de Vénus. Si à cette seconde

(1) Lorsqu'on marque, par exemple, l'intervalle qui sépare une étoile du Soleil levant, on peut s'assurer que cet intervalle s'agrandit de jour en jour : l'étoile *précède* le Soleil de plus en plus, tandis que celui-ci *reste* de plus en plus en *arrière;* de là les expressions, très-connues chez les astronomiques grecs, de προηγούμενος et ὑπολειπτικός (se. ἀστήρ).

(2) Ces deux expressions (près et loin du Soleil) remplacent celles de *périgée* et d'*apogée*, employées dans l'ancienne hypothèse du mouvement du soleil autour de la terre.

(1) L'équant correspondait précisément, comme le découvrit plus tard Kepler, au foyer supérieur de l'ellipse que chaque planète décrit autour du Soleil placé à l'autre foyer, appelé, par opposition, foyer inférieur.

(2) Voici le titre complet de cet ouvrage : *Prodromus Dissertationum cosmographicarum, continens mysterium cosmographicum de admirabili proportione orbium cœlestium deque causis cœlorum numeri, magnitudinis, motuumque periodicorum genuinis et propriis, demonstratum per quinque regularia corpora geometrica;* Tubingue, 1596, in-fol.; nouvelle édit., Francfort 1621.

sphère on circonscrit un icosaèdre, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de l'orbite de la Terre. Si à cette troisième sphère on circonscrit un dodécaèdre, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de l'orbite de Mars. Si à cette quatrième sphère on circonscrit un tétraèdre, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de Jupiter. Enfin, si à cette cinquième sphère on circonscrit un cube, la sphère circonscrite à ce solide aura un rayon égal à celui de Saturne. Ainsi, Kepler crut voir dans cette construction tout à la fois l'enchaînement régulier des planètes et leur nombre. Il envoya son ouvrage à Tycho, dont la « réponse, dit-il, l'aurait ravi si elle n'eût pas été suivie d'une éclipse de Soleil qui présageait de grands malheurs ». On voit que le grand astronome n'était pas encore complétement exempt des préjugés de son temps. Il est inutile d'ajouter que la conception qui le comblait alors de joie ne put être longtemps soutenue : non-seulement depuis lors de nouvelles planètes ont été découvertes, mais les distances au Soleil des planètes anciennement connues ne s'accordent pas avec celles qui résultent de la considération des cinq corps réguliers. Dans le même *Mysterium Cosmographicum*, l'auteur essayait de lier les distances des planètes au temps de leurs révolutions par une loi mathématique; il n'y réussit pas alors. Cet insuccès, qui aurait découragé tout autre, ne fit qu'aiguillonner le génie de Kepler. Dès la même époque (1596) il s'était déjà posé ces questions : « Le Soleil serait-il à la fois la cause du mouvement et de la lumière? Y aurait-il une âme motrice qui agirait avec plus de force sur les planètes voisines du Soleil que sur celles qui en sont éloignées? »

La publication du *Mysterium Cosmographicum* mit Kepler en correspondance avec Tycho, qui, réfugié en Bohême, avait accumulé pendant vingt ans une masse d'observations d'une précision alors très-rare. Tycho voulait fonder là-dessus ses nouvelles tables astronomiques, appelées *Rudolphines*, du nom de l'empereur Rodolphe II, qui lui avait donné une généreuse hospitalité. Il se faisait déjà aider dans cette tâche par Severinus; mais ce concours ne lui suffisant pas, il fit venir Kepler pour se l'adjoindre dans la composition de ces tables. « Ce fut là, dit avec raison le grand astronome, un coup de la Providence. Je me rendis en Bohême au commencement de l'année 1600, dans l'espoir d'apprendre la correction des excentricités des planètes. En voyant que Tycho se servait d'un système mixte (qui faisait tourner Mercure et Vénus autour du Soleil, tout en faisant ces trois astres avec toutes les autres planètes tourner autour de la Terre), je lui demandai la permission de me laisser suivre mes propres idées. La Providence voulut encore qu'il s'occupât de Mars; toute mon attention fut donc dirigée sur cette planète : c'est par les mouvements de Mars qu'il nous faut arriver à connaître les secrets de l'astronomie ou les ignorer perpétuellement (*ex Martis motibus omnino necesse est nos in cognitionem astronomiæ arcanorum venire aut ea perpetuo nescire*) (1). » En effet, parmi toutes les planètes alors connues, Mars est d'abord celle qui, dans sa marche révolutive, s'écarte le plus du cercle, courbe sacrée à laquelle Kopernik lui-même n'avait osé toucher; puis, son orbite est la plus rapprochée de l'orbite terrestre : la Terre est fort près de Mars quand elle passe entre lui et le Soleil dans les *oppositions*, tandis qu'elle s'en éloigne trois fois plus dans les *conjonctions*, quand c'est le Soleil qui se trouve entre elle et Mars. De là des variations d'aspect particulièrement propres à mettre en évidence la forme de l'orbite et les lois du mouvement réel de Mars. Quant aux autres planètes alors connues, leurs orbites diffèrent tellement peu du cercle, que la nature de la courbe qu'elles décrivent en réalité n'aurait jamais pu être reconnue avec certitude par une investigation immédiate (2).

Avant la fin de 1601, Tycho mourut, léguant son trésor d'observations à Kepler. Celui-ci se chargea dès lors seul de terminer ces fameuses *Tables Rudolphines*, qui lui coûtèrent vingt-cinq ans de travaux continus. Il employa d'abord les observations de Tycho pour éprouver les anciennes hypothèses d'orbites et de mouvements planétaires. Nous ne le suivrons pas ici dans tous les détails techniques qui sont exposés au long dans les premières parties de ses commentaires *De Motibus stellæ Martis*. Nous nous bornerons à rappeler la principale condition du problème : elle exigeait que le rayon vecteur (la droite tirée de l'observateur ou du centre du Soleil au centre de l'astre) « décrive autour du Soleil des angles dont la variabilité s'accorde avec les observations ». Kepler trouva que, pour certaines positions de Mars (dans l'aphélie et le périhélie), le centre de l'orbite divisait en deux parties égales, *bissectait* l'excentricité totale, c'est-à-dire qu'il occupait exactement le milieu entre le centre de l'excentrique et l'équant de Ptolémée; mais il ne lui semblait devoir la bissecter dans d'autres positions (intermédiaires entre celles de l'aphélie et du périhélie). Il en constata des différences (en longitude) qui s'élevaient jusqu'à 8 et 9 minutes. Or, les observations de Tycho ne comportaient, en aucune façon, des erreurs aussi grandes. L'hypothèse géométrique qui les donnait était donc fausse; l'orbite de Mars ne devait pas être un cercle, et pour sauver ces 8 ou 9 minutes d'erreur il fallait recommencer toute l'astronomie. Cette conclusion, aussi légitime que hardie, fit faire à Kepler le premier pas décisif dans la voie longue et pénible de ses découvertes. Après avoir

(1) *Astronomia nova, seu comment. de Motibus stellæ Martis*, p. 53 (édit. 1609).
(2) Biot, *Traité d'Astronomie*, t. IV, p. 431.

déterminé la position de l'aphélie de Mars, la longueur du diamètre qui va de l'aphélie au périhélie, et l'excentricité, il reprit l'hypothèse qui fait mouvoir Mars sur la circonférence d'un cercle excentrique à équant (point occupé par le Soleil et autour duquel le mouvement est uniforme). Il parvint ainsi à se convaincre que le *rayon vecteur héliocentrique de la planète décrit autour du Soleil des aires proportionnelles aux éléments du temps.*

Cette loi généralisée, c'est-à-dire appliquée aux orbites de toutes les autres planètes, est connue sous le nom de *seconde loi de Kepler :* c'est en réalité, comme on voit, la première dans l'ordre chronologique. Kepler la regardait comme l'expression d'un effet physique : ayant assimilé le Soleil à un aimant, cet effet devait représenter la somme des tractions exercées par la puissance magnétique de l'astre central sur les planètes suivant les directions des rayons vecteurs. Car, guidé par les idées de Gilbert, Kepler avait considéré le soleil comme la cause de la lumière et du mouvement. « Sans doute, dit-il, la lumière du soleil ne peut pas être la force motrice elle-même; mais que d'autres voient si la lumière ne fait pas l'office d'un instrument ou d'un véhicule dont se sert la force motrice (1). Rien ne se perd de cette force pendant son trajet : elle se fait sentir dans une zone large et éloignée, aussi bien que dans une zone étroite et plus rapprochée de sa source... Elle maintient et fait mouvoir les corps des planètes (*planetarum corpora complexa et vehens*); en un mot c'est le principe de tout le mouvement du monde (*actus primus omnis motus mundi*)... Quoique la force motrice (*virtus motrix*) ne soit rien de matériel, elle est cependant soumise à des lois géométriques, par cela même qu'elle s'applique à des corps matériels, et que les mouvements s'accomplissent dans l'espace et dans le temps. » Ce qu'il a surtout de remarquable, c'est le rapprochement qu'il fait de cette attraction universelle du Soleil avec la pesanteur terrestre. « Les exemples abondent, ajoute Kleper, pour montrer la parenté des phénomènes célestes avec les phénomènes terrestres (*cœlestium cum terrestribus cognatio*)... Tout est simple dans la variété des opérations naturelles. Ainsi dans un fleuve qui coule le mouvement simple c'est la tendance de l'eau à se porter vers le centre de la terre. Mais, comme ce chemin n'est pas direct, le cours de l'eau s'infléchit, suit toutes les sinuosités du terrain, et le mouvement se complique en apparence par des causes étrangères et adventices (2). » — Plus loin (3) l'auteur constate, par le calcul et l'observation, que la marche de la planète s'opère avec des vitesses continuellement variables selon les distances du Soleil, s'accélérant à mesure qu'elle s'approche de lui (périhélie) et se ralentissant à mesure qu'elle s'en éloigne (aphélie). Ces variations, dont Kopernik repoussait même l'idée, comme indigne de la perfection des astres, se présentaient, au contraire, à Kepler comme des conséquences très-naturelles de la force attractive, variable avec les distances, qu'il supposait exercée sur les planètes par le corps central. Il donne même à entendre clairement que les vitesses, dont les plus grands écarts s'observent au périgée et à l'apogée, sont à peu près en raison inverse du carré des distances (*quam proxima in dupla proportione distantiarum*) (1).

(1) « Videant tamen alii utrum sese habeat lux instar instrumenti aut vehiculi fortasse cujusdam, quo virtus movens utatur. » (*De Mot. stell. Martis*, cap. XXXIII, p. 170.)
(2) *De Mot. stellæ Martis*, cap. XXXVIII, p. 185.
(3) Ibid., cap. LI.

En lisant avec attention les chapitres *De Motibus stellæ Martis*, depuis le 32ᵉ, intitulé : *Virtutem quæ planetam movet in circulum attenuari cum discessu a fonte*, jusqu'au 42ᵉ, intitulé : *De defectu æquationum quæ bissectione excentricitatis et arcis triangularibus exstruuntur* (p. 165-210), on serait porté à diminuer la gloire de Newton au profit de celle de Kepler. En effet, après avoir lu ces pages, on se demande quel mérite il y avait à découvrir que les corps célestes s'attirent en raison inverse du carré des distances et que cette loi s'applique de même aux corps terrestres, en d'autres termes, que la force qui fait mouvoir les astres dans leurs orbites est la même que celle qui régit la chute des corps. Mais on change d'avis quand on approfondit le développement de la science, qui, elle aussi, suit des lois certaines : les grandes découvertes comme les grandes vérités forment en quelque sorte le patrimoine du genre humain; elles sont plus ou moins confusément entrevues à des siècles différents, jusqu'à ce qu'enfin un penseur, doué de cette divination qui constitue l'homme de génie, les tire de leur état latent et les inonde de lumière. Tel est l'enseignement de l'histoire.

Dans ces mêmes pages *De Motibus stellæ Martis*, Kepler parle le premier de la rotation du Soleil autour de son axe (*Solem gyrari*). Cette proposition, parfaitement démontrée depuis la découverte des taches solaires, n'avait alors que la valeur d'une hypothèse : l'auteur y était arrivé en comparant le Soleil à un orateur qui, placé au centre du groupe circulaire de ses auditeurs, ne fait face à tous qu'à la condition de tourner sur lui-même (2).

Si Kepler eût essayé de tracer, par des points,

(1) *De Mot. stell. Mart.*, cap. XLII, p. 208. Comp. Schubert, *Astronomia*, t. II, p. 175, et Biot, *Traité d'Astron.*, t. V, 16.
(2) « Finge ergo oratorem aliquem in magno cœtu hominum sese in orbem cingentium faciem suam, seu una corpus, convertere semel. Quibus ergo auditorum oculos suos offert obvios, illi et oculos ejus vident; qui vero post illum stant oculorum ejus aspectu tunc carent. At sese convertens, circumfert oculos ad universos in orbem. » (*De Mot. st. Mart.*, cap. XXXIV, *Corpus Solis esse magneticum et in suo spatio converti*, p. 173.)

l'orbite entière de Mars, en rassemblant dans une même construction graphique les longueurs et les distances des rayons vecteurs héliocentriques qu'il était parvenu à déterminer, il aurait découvert d'un seul coup la véritable forme de cette orbite. Mais il était loin de songer d'abord à l'emploi d'un procédé si simple, qui lui aurait épargné bien des peines. Ne pouvant encore se détacher entièrement de la théorie des anciens, il fit des tentatives multipliées pour représenter les mouvements de Mars par un *excentrique à équant* dont les éléments étaient calculés de manière à satisfaire aux oppositions de cette planète observées par Tycho. Ce manque de succès, par suite de 8 à 9 minutes de différence (en longitude) non imputable à des erreurs d'observation, l'avait déjà conduit, comme nous l'avons dit, à suspecter la légitimité d'une orbite circulaire. Mais pour entreprendre une construction graphique rigoureuse, il fallait d'abord en déterminer exactement l'élément principal, c'est-à-dire la direction et la longueur du plus grand diamètre de l'orbite, celui qui, passant par le Soleil, se dirige au périhélie et à l'aphélie de la planète. A cet effet, Kepler prit dans les registres de Tycho cinq observations de Mars faites près de l'aphélie (17 février 1585, 5 janvier 1587, 22 novembre 1588, 10 octobre 1590, 6 mars 1600), et trois observations de Mars faites près du périhélie (1er novembre 1589, 19 septembre 1591, 6 août 1593), et essaya d'en tirer tout le parti possible. Il serait trop long de donner ici une analyse complète de ce travail opiniâtre (1); qu'il nous suffise de rappeler que, chemin faisant, le grand astronome découvrit que « les vitesses angulaires héliocentriques de la planète au périhélie et à l'aphélie de son orbite sont réciproques aux carrés de ses distances au Soleil dans ces deux points; » ce qui fut le point de départ de la loi (déjà citée), de la proportionnalité des aires au temps. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les deux vitesses (à l'apogée et au périgée de Mars) sont calculées dans l'ellipse dont le foyer correspondait à l'équant de l'excentrique. Mais la vérité, relativement à la forme de l'orbite, lui échappa cette fois; et même lorsqu'il eut entre ses mains tous les éléments nécessaires pour faire mouvoir Mars suivant une courbe dans laquelle le rayon vecteur décrivait autour du Soleil des aires proportionnelles au temps, la vérité qu'il tenait lui échappa de nouveau, comme un véritable Protée. Se félicitant enfin d'avoir renversé une erreur séculaire en constatant que la planète ne décrit pas un cercle mais un ovale aplati dans le sens latéral au diamètre qui va de l'apogée au périgée, il chercha quelle forme il pourrait donner à cette orbite pour arriver à en carrer la surface et y faire décrire au rayon vecteur des aires proportionnelles au temps. La courbe qui se présentait tout naturellement, c'était l'ellipse; il l'essaya donc. Mais en soumettant cette nouvelle construction aux mêmes épreuves qu'il avait faite sur l'hypothèse d'une orbite circulaire, il trouva, au lieu d'une concordance, qui était en réalité presque parfaite, des discordances intolérables, qui n'existaient point. Ces discordances avaient leur origine dans une erreur de nombre, dans une évaluation inexacte du demi-petit axe de l'ellipse. Persuadé alors que l'ellipse s'écarte de la vérité autant que le cercle, il l'abandonna pour se livrer à des spéculations nouvelles, qui, à son grand désespoir, furent sans résultats. Enfin, frappé du retour imprévu du nombre 429, juste la moitié de celui (858) qui lui avait fait lâcher la vérité quand il la tenait, il revint définitivement à l'ellipse, et réussit à établir que *les orbites de toutes les planètes sont des ellipses dont le Soleil occupe un des foyers*. C'est, comme on voit, la *seconde loi de Kepler* dans l'ordre chronologique de sa découverte.

Mais ces deux lois ne donnent que les mouvements individuels des planètes dans leurs orbites propres, sans établir entre elles aucun rapport mathématique. Dès son début dans la science, Kepler s'était persuadé qu'un tel rapport devait exister : son *Mysterium Cosmographicum* témoigne des nombreuses tentatives qu'il fit dans ce sens. Ces tentatives étaient alors prématurées, à cause de l'évaluation trop imparfaite des distances relatives des planètes au Soleil.

Vingt-deux ans plus tard, après avoir terminé son travail sur Mars, Kepler reprit son ancienne idée; il crut rêver ou avoir fait quelque pétition de principe (1), lorsque, à force de retourner les chiffres et après avoir été de nouveau détourné de la vérité par une erreur de calcul, il parvint enfin, au bout de dix-sept ans de laborieuses recherches (*laboris mei septemdecennalis in Observationibus Braheanis*) (2), le 15 mai 1618 (c'est lui-même qui donne cette date), à découvrir cette troisième et derniere des lois qui portent son nom : *Les carrés des temps des révolutions de deux planètes quelconques sont entre eux comme les cubes des demi-grands axes de leurs orbites.*

On raconte que le célèbre professeur Ramus, l'une des victimes du massacre de la Saint-Barthélemy, avait promis d'abandonner sa chaire et tous ses émoluments à celui qui rendrait compte, sans hypothèse, de tous les mouvements célestes. « Vous avez bien fait, s'écria Kepler avec un sentiment d'orgueil légitime, de quitter cette vie, car vous seriez aujourd'hui obligé de me céder votre chaire. »

(1) Cette analyse a été très-bien faite par M. Biot, dans son *Traité d'Astronomie*, t. V, p. 146 et suiv.

(1) « Ut somniare me et præsumere quæsitum inter principia, primo crederem. » (*Harmonice Mundi*, lib. V, p. 189.)

(2) C'est ici que l'auteur s'écrie: *Tandem, tandem gemina proportio temporum periodicorum ad proportionem orbium venit :*

Sera quidem respexit inertem ;
Respexit tamen, et longo post tempore venit.

Les trois lois de Kepler, qui font la juste admiration de la postérité, ont été depuis confirmées par tous les astronomes. C'est en s'appuyant sur elles que Newton est parvenu à formuler la force de l'attraction qui régit le monde (1).

C'est dans l'*Harmonice Mundi* (p. 189) que se trouve exposée la loi ci-dessus énoncée de la proportionnalité des carrés des révolutions aux cubes des distances. Voici les propres termes de Kepler : *Proportio quæ est inter binorum quorumcunque planetarum tempora periodica, sit præcise sesquialtera proportionis mediarum distantiarum, id est orbium ipsorum.*

Cet ouvrage a pour titre complet (qui en donne en quelque sorte l'analyse) : *Harmonices Mundi Libri V, quorum Primus geometricus de figurarum regularium, quæ proportiones harmonices constituunt, ortu et demonstrationibus; Secundus architectonicus, seu ex geometria figurata, de figurarum regularium congruentia, in plano vel in solido; Tertius, proprie Harmonicus, de proportionis harmonicæ ortu ex figuris, deque natura et differentiis ad cantum pertinentium, contra veteres; Quartus metaphysicus, psychologicus et astrologicus, de Harmoniarum mentali essentia, earumque gradibus in mundo, præsertim de harmonia radiorum, ex corporibus cœlestibus in terram descendentibus, ejusque effectu in natura, seu anima sublimi et humana; Quintus astronomicus et metaphysicus de Harmoniis absolutissimis motuum cœlestium ortuque excentricitatum ex proportionibus harmonicis*; Linz, 1619, in-fol.; le titre et le contenu des *Harmonice Mundi* rappellent les idées de Pythagore sur l'harmonie céleste. L'auteur y dit, entre autres, que dans la musique des astres Saturne et Jupiter jouent la basse, Mars le ténor, la Terre et Vénus la haute-contre, et Mercure le fausset; que l'air est toujours troublé quand les planètes sont en conjonction, et qu'il pleut quand elles sont à 60 degrés.

Parmi les autres ouvrages de Kepler, nous signalerons : *Ad Vitellionem, Paralipomena, quibus Astronomiæ Pars optica traditur; potissimum de artificiosa observatione et æstimatione diametrorum deliquiorumque Solis et Lunæ. Habes hoc libro, lector, inter alia multa nova, tractatum luculentum de modo visionis et humorum oculi usu, contra opticos et anatomicos*; Francf., 1604, in-4°. Cet ouvrage est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'Optique. On y trouve, en termes non équivoques, les premiers indices de la théorie de l'ondulation, aujourd'hui généralement adoptée, ainsi que de la loi du sinus de réfraction, dont la découverte est attribuée par quelques-uns à Descartes, et par d'autres à Snellius. La lumière consiste, d'après Kepler, dans un écoulement continu et d'une vitesse infinie de la matière du corps lumineux. En discutant les Tables de Vitellion sur la réfraction de la lumière passant de l'air dans l'eau, l'auteur établit nettement que cette réfraction augmente dans un plus grand rapport que les angles d'incidence à partir de la perpendiculaire (1). Il reconnut aussi que la réfraction est nulle au zénith, et non pas à 45° de hauteur, comme l'avait imaginé Tycho, et il forma une table assez exacte : elle ne diffère jamais de la réfraction véritable de plus de 9 secondes, depuis le zénith jusqu'à 70°. Le premier aussi il démontra, contrairement à l'opinion de Tycho, qu'à hauteur égale au-dessus de l'horizon, la réfraction de tous les astres est la même, et qu'elle ne dépend ni de leur distance à la Terre ni de leur éclat. Il pensait avec raison qu'elle devait un peu varier avec l'état de l'atmosphère. Il déduisit de ses calculs de réfraction le rapport de la densité entre l'air et l'eau, et il trouva les nombres 1 et 1177 $\frac{2}{3}$ (2). « Je n'ignore pas, croyez-le bien, ajoute-t-il, qu'en soutenant que l'air a toujours été pesant, je vais encourir le blâme des physiciens; mais la contemplation de la nature entière me confirme dans mon idée (3). » Torricelli, à qui on attribue généralement la découverte de la pesanteur de l'air, n'était pas encore né quand ces paroles de Kepler étaient déjà imprimées. Relativement au Soleil, le grand astronome pensait que cet astre est le corps le plus dense de la nature; en quoi il se trompait, d'après les recherches des modernes. Mais il était dans le vrai en affirmant que la masse du Soleil est supérieure à la somme de toutes les masses planétaires. La Lune, qu'il supposait habitable, lui paraissait plus lumineuse au bord qu'au centre. Quant à la lumière rougeâtre qu'elle réfléchit pendant les éclipses, il en trouve la cause dans les rayons réfractés par notre atmosphère, qui diminuent la longueur du cône d'ombre projeté par la Terre à l'opposite du soleil. « On a, fait ici remarquer F. Arago, très-peu ajouté depuis Kepler à ce que cette théorie renferme de spécieux et de satisfaisant (4). »

Dans le même ouvrage, Kepler énonce le premier l'idée d'assimiler les éclipses de Soleil aux éclipses de Lune, en supposant l'observateur placé dans le Soleil et calculant l'entrée des différentes régions de la Terre dans le cône d'ombre projeté sur elle par la Lune (placée entre le soleil et la Terre). « C'était, à proprement parler, calculer une éclipse de Terre. C'est en suivant cette conception ingénieuse que les géomètres sont parvenus à donner pour le calcul des éclipses de Soleil des formules presque aussi simples que

(1) Les lois de Newton sont virtuellement contenues dans la troisième loi de Kepler, où le cube représente la masse.

(1) *Ad Vit.*, *Paralip.*, pag 14 et suiv.

(2) Le vrai rapport est celui de 1 à 773.

(3) « Non ignoro, ne credas, me physicorum reprehensionem incursurum, qui aerem et hic et antea gravem seu ponderosum esse statuam : at me sic docuit totius naturæ contemplatio. » (*Paralip.*, *in Vitell.*, p. 128.)

(4) *OEuvres d'Arago*, t. III (Notices biographiques), p. 220.

les procédés relatifs aux calculs des éclipses de Lune proprement dites (1). » Kepler indiqua en même temps le moyen de déduire la différence de longitude de deux lieux, des observations des éclipses solaires. Ce moyen est plus difficile mais beaucoup plus exact que celui qu'on déduit des éclipses de lune. Dans un chapitre sur les comètes, qu'il dit être aussi nombreuses que les poissons de la mer (*sicut pisces in mari*), il essaye d'établir que le noyau est formé d'une matière liquéfiée, lumineuse par elle-même, et que la barbe ou queue, composée d'une matière vaporeuse, éthérée, se diffusionne toujours du côté opposé au soleil (*cometarum barbas semper in plagam solis contrariam spargi* (2).

Les chapitres sur la vision intéressent au plus haut degré l'histoire de la physiologie. L'auteur y montre que la rétine est l'organe essentiel de cette fonction; comment, malgré le renversement des images solaires, nous devons voir les objets droits; que chez les myopes, les rayons lumineux, partant d'un objet, se réunissent avant d'atteindre la rétine, et forment ainsi sur cet organe une image confuse. Enfin, c'est à Kepler que l'on doit la vraie théorie de la vision. — *Epitome Astronomiæ Copernicæ, in VII libròs digesta*, etc., publiée à Ling, en 2 vol. in-4°, de 1618 à 1622; une nouvelle édition parut à Francfort, en 1635, 3 vol. in-12. C'est le premier manuel d'astronomie fondé sur les nouveaux principes de la science. Il est rédigé sous forme de dialogues. L'auteur y revient sur la rotation du Soleil, centre des mouvements planétaires. Il parle aussi des taches du Soleil, qui sont, suivant lui, des nuages ou des fumées s'élevant du sein de cet astre. Il attribue positivement au Soleil une atmosphère, qui, ajoute-t-il, forme le cercle lumineux dont la Lune est bordée durant les éclipses totales du Soleil. — *De stella nova in pede Serpentarii, etc., annex.* 1° *de stella incognita Cygni narratio astronomica;* 2° *De Jesu Christi servatoris vero anno natalitio*, etc.; Prague, 1606, in-8°. Après avoir parlé de la découverte de la nouvelle étoile vue dans la constellation du Serpentaire, il discute les observations qui en avaient été faites en divers lieux, et montre qu'elle n'était douée ni d'un mouvement propre ni d'une parallaxe annuelle. Dans le même ouvrage, déparé par quelques rêveries astrologiques, Kepler s'attache à prouver que l'année de la naissance de Jésus-Christ n'a pas été fixée avec précision, et qu'il faut reculer l'ère chrétienne d'au moins quatre ans. — *Dioptrica;* Francfort, 1611; réimprimé à Londres, 1653, in-8°. L'auteur emploie le premier la règle approximative de la proportionnalité de l'angle de réfraction à l'angle d'incidence pour étudier les propriétés des lentilles plano-sphériques ou des lentilles dont les deux surfaces appartiennent à des sphères de même rayon; et il donne les formules, encore usitées aujourd'hui, pour calculer les distances des foyers de semblables lentilles. On voit par cet ouvrage que Kepler imagina aussi le premier de composer des lunettes au moyen de l'accouplement de deux lentilles convexes (Galilée employait toujours une lentille oculaire concave et une lentille objective convexe). C'est donc encore à Kepler que revient l'honneur de la combinaison qui constitue les véritables lunettes astronomiques. Quant à la règle pour déterminer le grossissement de ces lunettes, et qui consiste à diviser la distance focale de l'objectif par celle de l'oculaire, elle est due à Huygens. — *De Cometis Libelli tres : astronomicus, physicus, astrologicus, et cometarum physiologia nova et paradoxos;* Augsbourg, 1619, in-4°. Kepler fait mouvoir les comètes en ligne droite, parce qu'il croyait que ces astres ne reviennent plus. Il supposait leur queue formée des rayons du Soleil, qui, en traversant le corps de la comète, entraînaient sans cesse des particules de sa substance. L'auteur gourmande Sénèque pour avoir traité de mensonger le témoignage d'Éphore parlant d'une comète qui se partagea en deux portions suivant des routes différentes. Tous les astronomes étaient de l'avis de Sénèque jusqu'à ce que de nos jours la comète de Biela vint leur apprendre que Kepler avait raison d'admettre la possibilité d'un pareil phénomène. Il pensait aussi que des épidémies pouvaient être produites par des comètes dont la queue envelopperait la Terre. Nous ne possédons encore aucune preuve décisive pour admettre ou rejeter cette proposition. — *Tabulæ Rudolphinæ, astronomicæ scientiæ, temporum longinquitate collapsæ, restauratio continetur, a Tychone Brahe primum animo concepta et destinata anno Christi MDLXIV, exinde observationibus siderum accuratissimis, post annum præcipue MDLXXII, serio affectata*, etc.; Ulm, 1627, in-fol. Ces tables étaient destinées à remplacer les *Tables Pruténiques* (dédiées à Albert, duc de Brandebourg) de Reinhold, qui avaient pour base les observations défectueuses de Ptolémée et de Kopernik. — *J. Kepleri Somnium, seu opus posthumum de astronomia lunari;* Sagan et Francfort, 1634, in-4°. Cet ouvrage, publié après la mort de l'auteur, par le fils du grand astronome, donne la description des phénomènes célestes tels qu'ils apparaîtraient à un observateur placé dans la Lune. Huygens, dans son *Cosmotheoros*, lui a fait de larges emprunts.

Kepler a laissé, en mourant, beaucoup de manuscrits inédits. Hensch en publia un volume en 1718; mais il ne put réunir les fonds nécessaires pour faire paraître le second, qu'il avait promis. De nos jours M. Ch. Frisch a entrepris une édition depuis longtemps désirée, des *Œuvres complètes* de Kepler, en y comprenant la publication des manuscrits conservés dans différentes bibliothèques. Espérons que cette entreprise,

(1) *OEuvres d'Arago*, ibid., p. 225.
(2) *Astronomiæ Pars optica*, p. 264

digne de tous les encouragements, n'ait pas le sort de celle de Hansch. Nous en avons sous les yeux le premier volume, qui vient de paraître (Francfort et Erlangen, 1858, gr. in-8°, de 670 pages). Il contient : *Prodromus Dissertationum Cosmographicarum seu Mysterium Cosmographicum* (avec des notes de l'éditeur); — *Apologia Tychonis, contra R. Ursum* (avec des notes de l'éditeur); — *Literæ Kepleri de Rebus Astrologicis*; — *Calendarium in annum* 1588; — *Calendarium in annum* 1599; — *De Fundamentis Astrologiæ certioribus*; — *Judicium de Trigono igneo*; — *Prognosticum in annum* 1605; — *Bericht vom neuen Stern* 1604; — *Prognosticum in annos* 1618 et 1619; — *Responsio ad Roeslinum*; — *Tertius Interveniens*. Ce dernier traité offre le plus haut intérêt à ceux qui croient à l'astrologie; car, quoi qu'on en dise, il y a encore des astrologues, comme il y a des alchimistes. F. HOEFER.

Kepler, *De Motu stellæ Martis*. — Breitschwerd, *Keplers Leben und Wirken*; Stuttg., 1831. — Brewster, *Lives of the Martyrs of Scienee*; Londres, 1841. — Arago, *Notices biographiques*, t. II. — Biot, *Traité d'Astronomie*, t. IV et V.

KEPLER (*Louis*), médecin allemand, fils du précédent, naquit à Prague, le 21 décembre 1607, et mourut le 13 septembre 1663. Il fit ses premières études à Lintz, et les continua à Ratisbonne. A Vienne, où il vint en 1624, il cultiva la poésie et la philosophie. Il se retira ensuite à Sulzbach, pour y être à l'abri du tumulte de la guerre qui ravageait alors l'Autriche. En 1627, après avoir professé pendant six mois au collége de Sulzbach, il se fit recevoir maître ès arts à Tubingue. Il étudia alors la médecine, séjourna successivement à Bâle, à Strasbourg, enfin à Genève, où pendant une année il exerça la médecine. En 1635 il se fit recevoir docteur à Kœnigsberg, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de Incubo*; Kœnigsberg, 1643, in-4°; — *Liber Galeni de Symptomatum Caussis secundis in Theses contractus*; Strasbourg, 1631, in-4°; — *Methodi conciliandarum Sectarum in medicina discrepantium Sectio prima*; Kœnigsberg, 1648, in-fol.; — *Somnium, sive Opus posthumum de Astronomia Lunari*; Sagan, 1634, in-4°. V. R.

Nicéron, *Mémoires*, XXXVIII. — *Biog. Méd.* — Hensch, *Vita Kepleri*. — Witte, *Diarium Biographicum*.

KEPPEL (*Auguste*, baron ELDON, vicomte DE), amiral anglais, né le 2 avril 1725, mort dans le Suffolkshire, le 2 octobre 1786. Il était le second fils du comte d'Albermale, et d'une famille originaire de la Gueldre. Déjà bon marin, il fut désigné pour accompagner l'amiral Anson dans l'expédition destinée par l'Angleterre à la ruine des colonies espagnoles de l'Amérique. L'escadre se composait de six navires montés par quatorze cents hommes. Elle appareilla le 18 septembre 1740, toucha aux îles du cap Vert, au Brésil, et s'engagea le 7 mars 1741 dans le détroit de Lemaire. Au déboucage, une tempête dispersa l'escadre. Anson et Keppel, abandonnés par leurs conserves, continuèrent courageusement leur voyage; ils abordèrent dans l'île fertile et déserte de Masa-Fur (l'une des îles Juan-Fernandez), et de là ils allèrent piller et incendier, en novembre 1741, Payta, une des plus riches places des Espagnols dans le Pérou. Les vainqueurs y recueillirent environ 180,000 piastres, et firent aussitôt voile pour les îles des Larrons; mais un seul vaisseau, le *Centurion*, put les y porter, et avant d'y arriver le scorbut tua les deux tiers des équipages entassés. Ils touchèrent à l'île de Tinian; mais, craignant les Espagnols, ils relâchèrent à Macao, radoubèrent leur bâtiment, et se remirent aussitôt en mer. Chemin faisant, ils enlevèrent un navire castillan portant 1,500,000 piastres en argent et un chargement d'égale valeur en épices, cochenille, bois de teinture, etc. Anson et Keppel sillonnèrent ensuite l'archipel de la Sonde, doublèrent le cap de Bonne-Espérance et débarquèrent en Angleterre, le 15 juin 1745. Leurs prises se montaient à dix millions, qui furent transportés triomphalement à Londres sur trente-deux chariots. Keppel fut nommé commodore en 1752 et chargé de châtier les pirateries des corsaires barbaresques. Il y réussit en partie. De 1755 à 1758, il croisa sur les côtes françaises, et le 29 mars 1759 partit secrètement de Spithead avec des troupes de débarquement commandées par le général Hodgson. Le 7 avril il arriva sur les côtes de Bretagne, et le lendemain essaya une tentative de débarquement sur Belle-Isle. Repoussé avec perte, Keppel renouvela son attaque avec succès, et força les Français à capituler, le 7 juin. Il devint successivement commandant de la division des *marines* (soldats de marine) de Plymouth (1760), contre-amiral de l'escadre bleue (1761), lord de l'amirauté en 1765, vice-amiral en 1775, et amiral en 1778. La guerre contre la France était dans toute sa fureur. Le 13 juin Keppel mit en mer avec vingt vaisseaux de ligne; le 17 il s'empara de la frégate *La Licorne*; *La Belle-Poule*, sa conserve, commandée par le brave La Clochetterie, après un combat acharné, gagna la côte de France. Le 27 Keppel rentra à Portsmouth pour se renforcer; l'arrivée des convois venus des Antilles et du Levant lui procura des matelots expérimentés, et le 9 juillet il appareilla avec trente vaisseaux; le 23 il se trouva en présence de la flotte française, commandée par le comte d'Orvilliers et forte de trente-deux vaisseaux. Le 27 les deux armées combattirent à la hauteur d'Ouessant sans résultat décisif, ce qui causa un vif mécontentement en Angleterre. Sir Hugh Palisser, qui commandait l'arrière-garde de Keppel, crut devoir accuser son chef d'incapacité et de lâcheté. Le ministère semblait disposé à sacrifier l'amiral à l'opinion populaire. Un procès s'ensuivit : commencé le 9 janvier 1779, à Portsmouth, il se termina le 11 février suivant, par l'acquittement de l'accusé, auquel les chambres

votèrent des remercîments. Le 28 février 1782 Keppel, créé vicomte, fut appelé au ministère formé sous les auspices du marquis de Rockingham, en qualité de premier lord de l'amirauté; il ne remplit ces fonctions que jusqu'au changement de cabinet, causé par la mort de Rockingham (1er juillet 1782). Il fut nommé pair d'Angleterre, sous le titre de *baron d'Eldon*, et rentra au pouvoir le 2 avril 1783, lors de la formation du ministère dit *de coalition* et présidé par le duc de Portland; le 18 décembre il reçut sa démission ainsi que ses collègues : Pitt devenait premier ministre et le faisait remplacer par l'amiral vicomte Howe (*voy.* ce nom). Depuis lors, Keppel resta éloigné des affaires publiques. Il mourut célibataire. Alfred DE LACAZE.

Kippis, *The Life of lord Anson*. — *Biographical Dict.* — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.*

KER *de Kersland* (*Jean*), philologue écossais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il appartenait à la famille noble des Crawford, et emprunta son nom au clan des Ker, dont son beau-père était chef. Il était professeur d'hébreu à Édimbourg. Sous le règne de la reine Anne, il fut employé dans diverses négociations relatives à l'union des couronnes d'Écosse et d'Angleterre. Il eut aussi des missions à l'étranger. On a de lui : *Selectæ de Lingua Latina Observationes*; Londres, 1709, in-8°; — *Memoirs and secret Negociations*; Londres, 1726, 3 vol. in-8°. Des retranchements avaient été faits dans la première édition; ils furent publiés dans un volume complémentaire intitulé : *Castrations of John Ker's Memoirs taken from the original mss.*; (Londres) 1727, in-8°. Les *Memoirs* de Jean Ker ont été traduits en français, sous ce titre : *Mémoires contenant des réflexions intéressantes sur le commerce et une histoire abrégée de l'île de Majorque*; Rotterdam, 1726-1728, 3 vol. in-8°. Z.

Mémoires de Jean Ker de Kersland. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher. — OEttinguer, *Bibliographie Biograph.*

KÉRALAY (DE), missionnaire français, de la congrégation des Missions étrangères, sacré évêque de Rosalie en 1722, vicaire apostolique de Siam en 1727, mort à Juthia, le 27 novembre 1737. Après avoir administré deux ans la mission de Merguy (1720-1722), il se rendit à Juthia pour être sacré évêque de Rosalie et coadjuteur de M. de Cicé, vicaire apostolique de Siam, auquel il succéda, en 1727. La cour, qui avait d'abord semblé favoriser la religion chrétienne, ne tarda pas, à l'instigation des bonzes, de diriger contre elle une violente persécution. Il fut défendu aux missionnaires d'écrire des livres religieux en langue siamoise, et de prêcher la doctrine aux Siamois, aux Pégouans et aux Laos. Des inscriptions blasphématoires, gravées sur la pierre, furent placées devant ou dans les églises. L'évêque de Rosalie, plusieurs fois traîné devant les tribunaux, ne cessa de montrer une patience héroïque et une fermeté inébranlable. La mort du roi et la guerre civile qui la suivit lui laissèrent quelque repos. Mais il eut encore la douleur de voir persécuter les chrétiens de Ténassérim. L'orage venait à peine d'être apaisé, quand ce prélat termina sa carrière apostolique le 27 novembre 1737. F. X. T.

Lettres édifiantes. — Henrion, *Histoire des Missions.* — Pallegoix, *Description du royaume Thaï*; Paris, 1854, in-12. — *Archives du Séminaire des Missions étrangères.*

KERALIO (Le chevalier *Louis-Félix* GUINEMENT DE), littérateur français, né à Rennes, le 17 septembre 1731, mort le 10 décembre 1793, à Grosley (Seine-et-Oise). Ses études terminées, il suivit la carrière militaire, et, jeune encore, était major d'infanterie lorsqu'il quitta le service, avec la croix de Saint-Louis. Plus tard, en 1769, il devint professeur à l'École Militaire, et fut nommé en 1780 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Pendant la révolution, lors de la formation de la garde nationale de Paris, il fut élu chef de bataillon. De Keralio a publié les ouvrages suivants : *Collection de différents morceaux sur l'histoire naturelle du Nord et sur l'histoire naturelle en général* (traduit de l'allemand); Paris, 1763, 2 vol. in-12; — *Des Penchants de la Nature*; Paris, 1769, in-12; — *Recherches sur les Principes généraux de la Tactique*; Paris, 1769, in-8°; — *Histoire naturelle des Glaciers de la Suisse*, trad. de l'allemand, de Gruner; 1770, in-4°; — *Mémoires de l'Académie royale de Stockholm*, etc. (trad.), t. Ier, 1772, in-4° : ce volume seul a été traduit; — *Histoire de la Guerre des Russes et des Turcs de* 1736 *à* 1739 *et de la Paix de Belgrade qui la termina, avec les cartes et les plans nécessaires*; Saint-Pétersbourg (Amsterdam), 1772, 2 vol. in-12; 1780, 2 vol. in-8° : « Cet ouvrage, dit Palissot, paraît avoir été fait sur de bons mémoires; on y trouve des notes et des observations du prince Dimitri Galitzin; » — *Discours sur l'Amour de la Patrie*, par Richard Price, trad. de l'anglais; Paris, 1789, in-8°. Les *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres* contiennent de lui deux mémoires, l'un sur la *Connaissance que les anciens ont eue des pays du nord de l'Europe*, t. XLV, ann. 1793; l'autre *Sur l'Origine du Peuple Suédois*, t. XLVI, même année. Il a inséré dans les *Notices des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi* un extrait du *Chronicon Regum Sueciæ* de l'archevêque Olaüs Petri (t. Ier); un autre de *Joms Wic-King Saga*, traduit en latin par Arngrin Jonœ (t. II), et une notice *Sur un manuscrit du seizième siècle contenant les lois municipales de Suède* (t. VI). Keralio a été au nombre des rédacteurs du *Journal des Savants*, de 1783 jusqu'à sa suppression, en 1792. Enfin, il a donné des articles au *Mercure National*, en 1790 et 1791.

Sa femme, *Marie-Françoise* ABEILLE, née à Rennes, morte au commencement du dix-neu-

vième siècle, a publié : *Les Soirées d'un Fat;* Paris, 1762, deux parties, in-12; — *Les Visites;* Paris, 1792, in-8°; — Une traduction des *Fables de Gray*, 1759 (1). GUYOT DE FÈRE.

Desessarts, *Siècles Littéraires*. — Palissot, *Mémoires sur la Littérature*.

KERALIO (*Louise-Félicité* GUINEMENT, femme ROBERT), traductrice française, fille du précédent, née en 1758 ou 1759, morte à Bruxelles, en 1821. Son père avait pris soin de son éducation. Elle épousa Robert, qui fut député de Paris à la Convention nationale. Madame Roland la peint ainsi dans ses *Mémoires :* « Je vis une « petite femme spirituelle, adroite et fine, qui me reçut fort agréablement. » Mme Keralio a publié : *Essai sur les moyens de rendre les facultés l'homme plus utiles à son bonheur, trad. de l'anglais de Jean Gregory;* Paris et Deux-Ponts, 1775, in-12 (anonyme). Dans les *Siècles Littéraires*, Desessarts, qui n'est pas toujours exact, attribue cet ouvrage au chevalier de Keralio; — *Adélaïde, ou Mémoires de madame la marquise de M****; Neufchâtel, 1776, in-8° (anonyme); — *Histoire du Grand-Duché de Toscane sous le gouvernement des Médicis, par Riguccio-Galuzzi, trad. de l'italien* (avec Lefebvre de Villebrune); Paris, 1780-1785, 9 vol. in-12 (anonyme); — *Voyage dans les Deux-Siciles* par H. Swinburne, trad. de l'anglais; 1785, in-8°; — *Histoire d'Élisabeth, tirée des écrits originaux anglais, notes, titres, lettres et autres pièces manuscrites qui n'ont pas encore paru;* 1785-1788, 5 vol. in-8°; trad. en allemand; Berlin, 1789-1792, 5 volumes in-8°; — *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes;* 1786-1789, 14 volumes in-8° : cette collection n'a pas été terminée; — *Les Crimes des Reines de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Marie-Antoinette;* Paris, 1793, in-8° (anonyme); — *Amélie et Caroline, ou l'amour et l'amitié;* 1808, 5 vol., in-12; — *Alphonse et Mathilde, ou la famille espagnole*, 1809, 4 vol. in-12; — *Voyage en Hollande et dans le midi de l'Allemagne, sur les deux rives du Rhin,.... trad. de l'anglais de John Carr;* 1809, 2 vol. in-8°; — *L'Étranger en Irlande, ou voyage dans les parties méridionales et occidentales de cette île, dans l'année* 1805, *trad. de l'angl. de John Carr;* Paris, 1809, 2 vol., in-8°; — *Éléments de Construction* (anglais-français); 1810, in-8°; — *Rose et Albert, ou le tombeau d'Emma;* 1810, 3 vol. in-12; — *Fables de Dodsley, trad. de l'anglais ;* 1812, in-12. Elle a coopéré, avec son père et son mari, au *Mercure national ;* elle a travaillé au *Censeur universel* anglais (1785 et ann. suiv.), et a fourni quelques notices aux *Mémoires de l'Académie de Sienne.* G. DE F.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, ann. 1827. — *Mém. de madame Rolland.*

* **KERANFLECH** (*Charles-Hercule* DE), littérateur français, né vers 1730, à Plusquellec (Bretagne), mort au château du Harmoi, près Guingamp. Il est auteur de quelques travaux philosophiques, parmi lesquels nous citerons : *Hypothèse des petits Tourbillons, justifiée par ses usages;* Rennes, 1761, in-12; — *Observations sur le Cartésianisme moderne*, pour servir d'éclaircissement au livre précédent; ibid., 1774, in-12; — *Essai sur la Raison;* ibid., 1765, in-12; — la suite de cet *Essai* avec un *Examen de la question de l'Ame des Bêtes;* ibid., 1768, in-12; — *Dissertation sur les Miracles ;* ibid., 1773, in-12; — *Recueil d'opuscules ;* ibid., 1778, 2 vol. in-12; — *Idée de l'ordre surnaturel*; ibid., 1787, in-12, etc.

P. L—Y.

Miorcec de Kerdanet, *Les Écrivains de la Bretagne.*

* **KERATRY** (*Auguste-Hilarion* DE), littérateur et homme politique français, né à Rennes, le 28 octobre 1769. Il appartient à une famille noble. Son père, qui avait eu plusieurs fois l'occasion de défendre les droits et les intérêts de sa province, fut choisi par son ordre comme président de la noblesse aux états de Bretagne, lors des élections pour les états généraux, qui devinrent l'Assemblée constituante. Destiné à la carrière de la magistrature et à hériter d'une charge au parlement de Bretagne, le jeune Keratry, après avoir terminé ses classes à Quimper, étudia le droit dans sa ville natale. Il se prononça, dès le commencement de la révolution, en faveur des idées nouvelles. Son père étant venu à mourir sur ces entrefaites, il hérita d'une terre située dans le Finistère, laquelle appartenait depuis plusieurs générations à sa famille. De ce domaine, il

(1) Certains biographes ont confondu Louis-Félix Guinement de Keralio avec deux de ses frères. L'un d'eux, connu dans sa famille sous le nom de *Keralio du Luxembourg*, fut chargé de diverses missions près des cours du Nord et ensuite près de celle d'Espagne. Ce fut lui qui fut chargé, en qualité de gouverneur, de l'éducation de l'infant Ferdinand, duc de Parme, et ce fut lui aussi qui choisit Condillac pour précepteur du jeune prince. Quand il rentra en France, Monsieur lui rendit la jouissance viagère du petit Luxembourg, dont le dépossédа la révolution. Échappé à l'échafaud révolutionnaire grâce à l'indemnité mensuelle que lui et le duc Nivernais payèrent à Fouquier-Tinville, il mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vers la fin de 1805. — Son frère Agathon, maréchal de camp, né vers 1734, mort à Paris, en 1788, fit l'éducation du prince de Deux-Ponts qui a régné en Bavière sous le nom de Maximilien-Joseph et est mort en 1824. Nommé, à son retour en France, inspecteur général des écoles militaires, il rencontra dans une inspection de celle de Brienne le jeune Bonaparte, et consigna dans son rapport d'inspection l'annotation suivante sur le futur empereur : « M. de Buonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, taille de 4 p. 10 p. 10 l., a fait sa quatrième. De bonne constitution, santé excellente, caractère soumis, honnête, reconnaissant; conduite très-régulière; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait passablement son histoire et sa géographie; il est assez faible pour les exercices d'agrément et pour le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin; il mérite de passer à l'École militaire de Paris. » Quand le jeune élève de Brienne fut assis sur le trône de France, il se rappela les bontés de Keralio, et accorda spontanément à sa veuve une pension de 3,000 fr. (LEVOT).

adressa à l'Assemblée constituante une pétition en faveur du partage égal des successions dans les familles nobles. A cette époque il fit quelques voyages à Paris, où il se lia avec Bernardin de Saint-Pierre, Legouvé et d'autres littérateurs. De retour dans son pays, il fut arrêté et conduit à Rennes par ordre de Carrier, et sauvé par quelques amis de collége; arrêté de nouveau et emprisonné à Quimper, comme fédéraliste, par ordre du comité de surveillance, il subit une détention de quatre mois. Les habitants de la commune où il avait ses propriétés le réclamèrent avec tant d'instance qu'il fut enfin rendu à la liberté. Depuis il a excercé à plusieurs reprises des fonctions municipales dans cette même commune. Se tenant d'abord éloigné des affaires, M. Keratry se livra sans réserve aux études littéraires et philosophico-religieuses. Il avait publié en 1791 un recueil de contes et idylles; il imprima ensuite des études de mœurs, un petit poëme biblique en prose, et des études religieuses. A la première restauration, il fut nommé conseiller de préfecture à Quimper. Élu député par le Finistère en 1818, il vint s'asseoir au côté gauche de la chambre, défendit la loi électorale et la liberté de la presse. L'année suivante, il attaqua les jésuites. En même temps, il luttait dans la presse, et donnait des articles vifs et piquants au *Courrier français*. Lorsque la censure fut établie sur les journaux, M. Keratry composa trois brochures politiques, qui produisirent une vive sensation. A la chambre il s'éleva encore contre la tendance à intervenir en Espagne, contre l'impôt du sel et l'odieux privilége des maisons de jeux et de la loterie. Lors du procès de la conspiration de Saumur, le procureur général Mangin l'incrimina dans un de ses réquisitoires; M. Keratry réclama judiciairement, et s'associa à la plainte portée par Benjamin Constant au tribunal de l'opinion publique contre cette accusation. Réélu en 1822, il échoua en 1824. Au mois de mars 1827, un article du *Courrier français* intitulé : *Mensonges de M. de Villèle*, fut attaqué par le procureur du roi. M. Keratry s'empressa de s'en déclarer l'auteur et d'en assumer toute la responsabilité. Acquitté en première instance, il le fut également par la cour royale, qui eut à prononcer sur l'appel du parquet. M. Keratry plaida lui-même sa cause devant les deux juridictions. Réélu en 1827, il fut un des deux cent vingt-et-un députés qui votèrent en 1830 la fameuse adresse dans laquelle la chambre déclarait au roi que le ministère Polignac n'avait pas la confiance de la nation. Après la dissolution de la chambre, les électeurs lui rendirent son mandat, et il entra d'une manière décidée dans le mouvement des libéraux. Le 27 juillet 1830 il signa la protestation des députés de la gauche présents à Paris contre les ordonnances du 25, et prit une part active à tous les actes qui amenèrent l'établissement du nouveau gouvernement. Le 30 il fut du nombre des quarante députés qui signèrent l'acte de nomination du duc d'Orléans comme lieutenant général du royaume, et du nombre des douze qui portèrent cet acte au Palais-Royal. Il participa à la révision de la charte, et insista surtout pour obtenir l'insertion de ces mots : « La religion catholique est professée *par la majorité des Français.* » Peu de temps après, M. Keratry demanda avec ardeur l'abolition de la peine de mort pour délits politiques. A peine, la proposition de Tracy venait-elle d'être lue que M. Keratry s'élança à la tribune, et sollicita de l'assemblée que séance tenante une supplique fût adressée au roi pour qu'il consentît à l'abolition au moins partielle de la peine de mort. Plus tard il s'opposa à ce qu'une décoration spéciale fût créée pour les vainqueurs de Juillet. Lors de la discussion sur la loi municipale, il vota pour que la nomination des maires fût laissée au roi. Au moment des troubles occasionnés par la cérémonie funèbre en mémoire de la mort du duc de Berry à Saint-Germain-l'Auxerrois, il se plaignit des étudiants, qui désertaient les écoles pour s'ériger en pouvoir exécutif permanent, et regretta qu'on eût gratté les fleurs de lis sur les monuments; elles représentaient, disait-il, non la restauration, mais huit siècles de gloire. Il soutint ensuite l'hérédité de la pairie. Nommé plus tard rapporteur de la proposition Portalis pour l'abolition de la fête funèbre du 21 janvier, il développa longuement le principe de l'inviolabilité royale, et fit un éloge pathétique des vertus de Louis XVI. Eusèbe Salverte ayant proposé de décerner les honneurs du Panthéon à Benjamin Constant, Foy et Manuel, M. Keratry se joignit aux orateurs du centre, dont les discours déterminèrent Salverte à retirer sa proposition. Il vota le budget, et fit partie de la commission qui proposa la liste civile du roi Louis-Philippe. A propos de la loi contre les associations, il soutint la nécessité de se rallier autour du trône. Nommé conseiller d'État, après la révolution de juillet, M. Keratry devint plus tard président de la commission de surveillance des théâtres royaux subventionnés. Toujours réélu député, il fut appelé à la pairie en 1837. A la chambre des pairs, il soutint encore de toutes ses forces la politique conservatrice. Après la révolution de Février, il envoya sa démission de conseiller d'État, en protestant contre le régime de violence que lui semblaient indiquer les circulaires de M. Ledru-Rollin, ministre de l'intérieur. En 1849 il fut élu par le département du Finistère pour l'Assemblée législative, qu'il présida à l'ouverture comme doyen d'âge. Le discours qu'il prononça alors souleva une vive tempête sur les bancs du parti le plus avancé dans les opinions démocratiques. Il vota avec la majorité, et resta fidèle à ses opinions même lorsque son mandat fut violemment rompu. Depuis le 2 décembre 1851 il vit dans la retraite.

On a de M. Keratry : *Contes et Idylles*;

Paris, 1791, in-12; — *Le Voyage de vingt-quatre heures;* Paris, an VIII (1800), in-12; — *Lusus et Cydippe, ou les voisins de l'Arcadie*, poëme traduit du grec; Paris, an IX (1801), 2 vol. in-18 : c'est une traduction supposée; — *Mon Habit mordoré, ou Joseph et son maître;* Paris, 1802, 2 vol. in-12; — *Ruth et Noémi, ou les deux veuves*, poëme; Paris, 1811, 1824, in-18; — *De l'Existence de Dieu et de l'Immortalité de l'âme;* Paris, 1815, in-12; — *Inductions morales et physiologiques;* Paris, 1817, 1818, 1841, in-12; — *Annuaire de l'école française de peinture, ou lettres sur le Salon de* 1819; Paris, 1820, in-12; — *De l'Association de bienfaisance souscrite par cinquante-quatre députés des départements en faveur des prévenus et de leurs familles, en réponse aux journaux de l'ultracisme;* Paris, 1820, in-8°; — *Réflexions soumises au roi et aux chambres sur le moment présent;* Paris, 1820, in-8°; — *De la Séance du* 15 *janvier* 1820 *et de l'influence que peuvent avoir les projets du ministère sur les destinées de l'État;* Paris, 1820, in-8°; — *Documents pour servir à l'histoire de France en* 1820; Paris, 1820, in-8°; — *Lettre à M. le baron Mounier sur la Censure; Lettre de J.-J. Rousseau à M. le comte de Girardin sur la destitution de ce dernier; Réflexions sur l'état du christianisme en France;* Paris, 1820, in-8°; — *La France telle qu'on l'a faite, ou suite aux documents pour servir à l'histoire de France en* 1820 *et* 1821; Paris, 1821, in-8°; — *De l'Organisation municipale en France et du projet présenté aux chambres, en* 1821, *par le gouvernement du roi sous l'empire de la Charte*, avec des notes de Lanjuinais; Paris, 1821, in-8°; — *Du Beau dans les Arts d'Imitation, avec un examen raisonné des productions des diverses écoles de peinture, de sculpture, et en particulier de celle de France;* Paris, 1822, 3 vol. in-18 ou 2 vol. in-12 : ouvrage faisant partie de l'*Encyclopédie des Dames;* — *Examen philosophique des Considérations sur le sentiment du sublime et du beau dans le rapport des caractères, des tempéraments, des sexes, des climats et des religions, d'Em. Kant;* Paris, 1823, in-8°; — *Le Guide de l'Artiste et de l'Amateur, contenant le poëme de la Peinture de Dufresnoy, avec une traduction nouvelle, revue par M. Keratry, suivie de Réflexions de ce dernier auteur de notes de Reynolds, de l'Essai sur la Peinture de Diderot, d'une Lettre sur le Paysage de Gessner, et trois Lettres tirées du Paresseux sur l'observation des règles, l'imitation de la nature et la beauté;* Paris, 1823, in-12; — *Le dernier des Beaumanoir, ou la tour d'Helven;* Paris, 1824, 1843, 4 vol. in-12; — *Du Culte en général, et de son état particulièrement en France;* Paris, 1825, in-8°; 2e édition, augmentée d'une *Réponse de l'auteur à quelques critiques;* Paris, 1825, in-8°; — *Frédéric Styndall, ou la fatale année;* Paris, 1827, 1828, 5 vol. in-12; — *Pièces officielles du procès soutenu par M. Keratry et Me Merilhou, avocat pour Le Courrier français;* Paris, 1827, in-8°; — *Quelques Pensées. Mon ami Lesmann;* Paris, 1832, in-18; — *Du Mariage des Prêtres catholiques, suivant la proposition de M. Portalis, député du Var, vice-président du tribunal de première instance de la Seine;* Paris, 1833, in-8°; — *Saphira, ou Paris et Rome sous l'empire;* Paris, 1835, 3 vol. in-8°; — *La Baronne de Kerleya, ou une famille bretonne à Paris;* Paris, 1836, 2 vol. in-8°; — *Questions à l'ordre du jour;* Paris, 1837, in-8°: l'auteur y traite : 1° du régime politique intérieur de la France; 2° de sa législation criminelle; 3° de son système d'éducation publique; 4° de l'application de la peine capitale; — *Opinion de M. Keratry, membre de la Chambre des Députés, et de la commission spéciale de surveillance près des théâtres royaux sur les subventions théâtrales;* Paris, 1837, in-4°; — *Une Fin de Siècle, ou huit ans;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Lettre adressée au collége électoral du Finistère;* 1849, in-8°; — *Que deviendra la France?* Paris, 1851, in-8°; — *Clarisse;* Paris, 1854, in-8°. M. Keratry a travaillé au *Journal général*, aux *Tablettes universelles*, à la *Revue Encyclopédique* et au *Courrier français*. Il a donné dans le *Livre des Cent-et-un : Les Gens de lettres d'autrefois* (tome II), et *Les Gens de lettres d'aujourd'hui* (tome VI). Il a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie moderne* et au *Dictionnaire de la Conversation*. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des Hommes du Jour*, tome 1er, 2e partie, p. 336. — Birague, *Ann. Histor. et Biogr.*, 1844, IVe partie, p. 67. — Lebas, *Dict. Encyclop. de la France.* — *Dict. de la Convers.* — *Biogr. des Députés.* — *Biog. des* 750 *Repres. à l'Assemblée législative.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Bourquelot et Maury, *La Littérature Franç. Contemp.* — *Moniteur*, 1827 à 1851. — Lesur, *Annuaire Hist.*, 1851.

*KERAUDREN (*Pierre-François*), médecin français, né à Brest, le 15 mai 1769, mort à Passy, le 16 août 1858. Il a rempli les fonctions de médecin inspecteur de la marine, et a publié entre autres : *Réflexions sommaires sur le Scorbut, avec un tableau des moyens anti-scorbutiques;* Paris, 1804, in-8°; — *Considérations et observations théoriques et pratiques sur la Syphilis dégénérée* (Ext. des Mém. de la Société médicale d'Émulation); Paris, 1811, in-8°; — *Mémoire sur les causes des maladies des marins et sur les soins à prendre pour conserver leur santé dans les ports de mer;* Paris, 1817, in-8°; — *De la Fièvre jaune;* Paris, 1823, in-8°. G. DE F.

Louandre, *La Littér. contemp.* — *Journal de la Librairie.*

KERBOGA, prince de Mossoul, mort en 1098.

Il combattit successivement pour le sultan de Perse Barkiarok et pour les autres membres de la famille de Malekschah qui se disputaient l'empire. Prince de Mossoul, à l'arrivée des croisés dans la Syrie, il vint les assiéger dans Antioche avec une armée formidable. Il traînait à sa suite les prince d'Alep, de Damas, le gouverneur de Jérusalem et huit émirs de la Perse, de la Palestine et de la Syrie. Plein de présomption, il se regardait comme le libérateur de l'Asie, et refusa dédaigneusement toutes les propositions des croisés. Bien qu'il eût annoncé la défaite des chrétiens au sultan de Perse et au calife de Bagdad, il fut complétement battu sous les murs d'Antioche et contraint de s'enfuir vers l'Euphrate avec les débris de son armée. Il mourut la même année 1098, suivant la prédiction de sa mère. F.-X. T.

Aboulféda. — Matthieu d'Édesse. — Wilken, *Commentatio de Bellis Cruciatorum*. — Guillaume de Tyr. — Raymond d'Agiles.

KERBOGA ou **KETBOGA**, chef des Tartares, mort en 1260. Laissé par Oulagou pour continuer en Syrie les conquêtes des Tartares Mongols, il s'allia d'abord aux croisés contre les mameluks d'Égypte. Mais les chrétiens ayant pillé quelques villages musulmans qui payaient tribut aux Tartares, Kerboga, pour venger la mort de son neveu, tué dans la lutte, tourna contre eux ses armes. Il avait déjà envahi une partie de la Palestine, ravagé le territoire de Sidon et menaçait celui de Ptolémaïs, quand il perdit à Tibériade, contre les croisés et les mameluks, la victoire et la vie, en 1260. F.-X. T.

Marin Sanuto, liv. XIII, part. III. — Hayton, ch. XXVI. — *Fragmentum de Statu Saracenorum*. — Michaud, *Histoire des Croisades*, V.

KERCKHERDÈRE (*Jean-Gérard*), théologien et philologue néerlandais, né vers 1678, à Fauquemont, près Maestricht, mort le 16 mars 1738. Après avoir étudié la philosophie et la théologie à Louvain, il y enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, et devint ensuite professeur d'histoire au collége des trois langues. En 1708, l'empereur Joseph Ier le nomma son historiographe. On a de Kerckherdère : *Grammatica Latina;* Louvain, 1706, in-12 : ouvrage d'une grande érudition ; — *Systema Apocalypticum;* Louvain, 1708, in-12; — *Prodromus Danielicus, sive novi conatus historici, critici in celeberrimas difficultates historiæ Veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipue Danielem prophetam;* Louvain, 1711, in-12, ouvrage plein de recherches savantes; — *De Monarchia Romæ paganæ secundum concordiam inter prophetas Danielem et Joannem; consequens historia a monarchiæ conditoribus usque ad urbis et imperii ruinam; accessit series historiæ apocalypticæ*; Louvain, 1727, in-12; — *De Situ Paradisi terrestris;* Louvain, 1731, in-12; selon l'auteur, le paradis terrestre aurait été situé un peu au-dessous de Babylone; dans le même volume, on trouve aussi les trois dissertations suivantes : *Conatus novus de Cepha reprehenso;* Kerckherdère y soutient que Cephas était un autre que saint Pierre; — *De annorum Numero quibus Jesus Christus populum instruxit;* — *De Cepha ter corrupto.* Il a aussi publié un grand nombre de poésies latines et a laissé en manuscrit : *Opus quatuor Monarchiarum;* — *Tractatus de LXX Danielis septimanis* et *Quatuor ætates*, ouvrage donnant des éclaircissements sur divers passages de la *Genèse.* E. G.

Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. II. — Chaudon et Delandine, *Dict. Univ.*

KERCKHOVE (*Jean-Polyander* VAN DEN), théologien hollandais, né à Metz, le 26 mars 1568, mort le 4 février 1646. Il fut élevé à Embden, où son père s'était rendu en qualité de ministre de l'Église française. Après avoir étudié la philosophie et l'hébreu à Brême, il alla suivre à Heidelberg les cours de théologie de Fr. du Jon et de Fort. Crellius; il partit ensuite, en 1588, pour Genève, où il termina ses études sous la direction de Théodore de Bèze et d'Antoine Lafaye. En 1591 il fut nommé pasteur de l'église française à Leyde, et se rendit peu de temps après à Dordrecht, et y occupa les mêmes fonctions pendant vingt ans. En 1611 il fut appelé à Leyde pour y remplir la chaire de théologie vacante depuis la mort d'Arminius. En 1618 il assista au synode de Dordrecht, dont il fut chargé, avec d'autres théologiens de rédiger les canons; il fit aussi partie de la commission nommée pour réviser la traduction hollandaise de la Bible. On a de lui : *Accord des passages de l'Écriture qui semblent être contraires les uns aux autres;* Dordrecht, 1599, in-12; — *Theses logicæ atque ethicæ;* 1602; — *Les Actes mémorables des Grecs recueillis en bas allemand par André Demètre et traduits en français;* Dordrecht, 1602, in-8° : cet ouvrage avait été écrit pour encourager les Hollandais par le tableau des actions héroïques des Grecs à résister aux entreprises de l'Espagne; — *Responsio ad interpolata A. Cocheletii, doctoris sorbonnistæ;* 1610; le P. Cochelet répondit par son *Cœmeterium Calvini;* — *Miscellaneæ Tractationes theologicæ, in quibus agitur de prædestinatione et Cœna Domini;* Leyde, 1629, in-8°; — *Prima Concertatio anti-sociniana;* Amsterdam, 1640, in-8°; — *De essentiali Christi Existentia Concertatio, contra Johannem Crellium*; Leyde, 1643, in-12; — *Judicium de comæ et vestium usu et abusu*; Leyde, 1644, in-12. Outre plusieurs autres ouvrages de controverse, Kerckhove a composé des *Poemata*, publiés à Genève et à Heidelberg, ainsi que des *Orationes*; il a aussi édité les *Commentarii in Proverbia Salomonis* de Thomas Cartwright, et il a pris part à la publication de la *Synopsis purioris Theologiæ;* Leyde, 1625, in-8°. E. G.

Meursius, *Athenæ Batavæ.* — Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Spanheim, *Oratio funebris in excessum Pol. a Kerckoven*; Leyde, 1646, in-fol. — Boxhorn, *Theatrum Hollandiæ*, p. 861. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas*, t. V. — Joh. Fabricius, *Historia Bibliothecarum*, pars, IV, p. 92.

KERCKOVE (*Jean-Baptiste*), homme politique belge, né à Oost-Ecloo, le 5 janvier 1790, mort le 13 décembre 1832. Élève du séminaire de Gand, il fut enveloppé dans les rigueurs dont le clergé de ce diocèse était l'objet par suite de son opposition au gouvernement de Napoléon Ier, à l'occasion de la captivité de Pie VII à Fontainebleau. Plus tard, après la chute de l'empire français, Kerckove devint vicaire à Sinay, puis à Courtray, et en 1826 il obtint la cure de Rupelmonde. Il s'occupait de travaux littéraires, en particulier de traductions d'ouvrages français en flamand, et faisait paraître des articles dans les journaux. Il y soutint les griefs des catholiques contre le gouvernement hollandais. Après la révolution de 1830, il fut nommé représentant au congrès, où il figura parmi les membres de l'opposition. V. R.

Biog. Belge. — Henrion, *Annuaire Biogr.*, ann. 1834.

KERCKRING (*Théodore*), médecin hollandais, né à Amsterdam, mort le 2 novembre 1693, à Hambourg. Issu d'une famille protestante originaire de Lubeck, il ne commença qu'à dix-huit ans l'étude du latin, sous François van Ende, épousa tour à tour les deux filles de son maître, et passa en France après s'être converti à la religion catholique. En 1678 il alla résider à Hambourg, et y acquit le titre d'envoyé du grand-duc de Toscane. Il jouit d'une grande renommée, et fut membre de la Société royale de Londres. Il fit des observations intéressantes sur la formation des os, découvrit un moyen de liquéfier le succin en lui conservant sa transparence, fut l'un des défenseurs du système de la génération par les germes et par les œufs, grand sujet de dispute parmi les savants d'alors, et disséqua plus de soixante-dix fœtus, classés d'après leur âge, afin d'en étudier le développement. Peut-être est-ce à son changement de religion qu'il faut attribuer l'animosité dont il fut l'objet; les anecdotes scandaleuses couraient sur son compte : ainsi on l'accusait d'avoir causé la mort de sa première femme, pour épouser sa sœur. De son côté, Haller prétend qu'il se faisait aider par Ruysch dans ses préparations anatomiques, et par Pechlin dans la rédaction de ses ouvrages. Il prétendait avoir une foule de recettes secrètes, notamment pour faire de l'or avec un mélange de mercure et d'antimoine, et pour tirer du vitriol du cuivre. On a de lui : *Spicilegium anatomicum, continens observationum anatomicarum variarum centuriam unam; addita est osteogenia fœtuum*, etc.; Amsterd., 1670, 1673, in-4°; — *Anthropogeniæ Ichnographia, seu conformatio fœtus ab ovo usque ad ossificationis principia*; ibid., 1671, in-4°, fig.; Paris, 1672. Dans ce traité, Kerckring prétend qu'on trouve des œufs dans le corps de toutes les femmes : *Reperiuntur ea* (*ova*), dit-il, *in testiculis feminarum, non tantum earum quæ per conjugii usum fecundæ sunt, sed etiam virginum, non secus ac sit in gallinis, quæ ova ponunt etiamsi galli ignorent consuetudinem.* Il a aussi donné une version latine d'un traité de Basile Valentin, sous le titre : *Currus triumphalis antimonii*; Amsterd., 1661, in-12. Ses œuvres anatomiques ou physiologiques ont été réimprimées à Leyde, 1717, in-4°. P. L—Y.

Kœnig, *Bibliotheca vetus et nova.* — Morhofius, *Polyh. Philos.*, t. II. — Chaufepié, *Nouveau Dict. Hist.*, t. III. — A. Haller, *Bibliotheca Chirurgica et Anatomica.* — *Biographie Médicale.*

KERESSTURY (*Aloys-Joseph* DE), historien hongrois, né en 1765, mort à Pesth, le 21 avril 1825. Après avoir professé pendant longtemps l'histoire universelle et l'histoire politique à l'académie de Grand-Varadin, il vint à Pesth, où il passa seize ans. L'empereur François Ier, en reconnaissance des services rendus par Keresstury à l'histoire hongroise, lui conféra des titres de noblesse. On a de lui : *Compendium Historiæ universalis*; Pesth, 1817-1819, 3 vol.; — *Dissertatio de Hungarorum Origine atque primis Incunabulis*; Pesth, 1819, in-8°; — *Dissertationes historico-criticæ occasione tentaminum publicarum vulgatæ, queis Belæ regis notarii ætas atque de origine, sedibus asiaticis ac migratione aliisque gestis Magyarorum traditiones adversus novatorum calumnias et figmenta vindicantur*; Pesth, 1812, etc. R. L.

Convers-Lex.

KERGORLAY (*Gabriel-Louis-Marie*, comte DE), homme politique français, né le 11 décembre 1766, mort le 24 mars 1830. Fils d'Alain-Marie, comte de Kergorlay, lieutenant général des armées du roi, mort en 1787, il appartenait à une ancienne famille de Bretagne, qui a fourni une ascendante à la maison de Bourbon, en la personne de Jeanne de Kergorlay, aïeule au huitième degré du roi Henri IV. Officier de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, Gabriel de Kergorlay épousa, en 1787, Marie-Élisabeth-Justine de Faudoas. Député de la Manche de 1820 à 1827, il fut nommé pair de France par Charles X, avant la révolution de Juillet, et mourut laissant deux fils.

L. L—T.

Tisseron et de Quincy, *Notice histor. sur la maison de Kergorlay*, dans les *Archives des Hommes du Jour.*

KERGORLAY (*Louis-Florian-Paul*, comte DE), homme politique et publiciste français, né le 26 avril 1769, mort en 1856. Frère cadet du précédent, il fut à l'âge de dix ans reçu chevalier de justice de l'ordre de Malte. Au commencement de la révolution, il était déjà investi du grade de capitaine dans un régiment de cavalerie. Il émigra, et fit la campagne de Champagne avec les frères du roi. Après cette campagne, il

reprit ses voyages à l'étranger. Il rentra en France sous le consulat, et refusa de servir l'empire. En 1814 le roi le créa chevalier de Saint-Louis. Dans les Cent Jours, le comte de Kergorlay vota contre l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, et publia une lettre dans laquelle il protestait contre l'article du décret qui interdisait de proposer le rétablissement des Bourbons, « convaincu, disait-il, que le rétablissement de cette dynastie sur le trône est le seul moyen de rendre le bonheur aux Français ». Il protestait en même temps contre le vote de l'armée. Cette lettre ne fut pas poursuivie. Un mois après, un nouvel écrit du comte de Kergorlay, intitulé : *Des lois existantes et du décret du* 9 *mai* 1815, détermina des poursuites contre lui et son imprimeur; mais on arrêta son frère Gabriel à sa place, et il put se cacher. L'identité de son frère ayant été reconnue, celui-ci fut mis en liberté le surlendemain. Après la seconde Restauration, le comte Florian de Kergorlay fut élu député par le collége électoral de l'Oise. Il se plaça à l'extrême droite, et vota constamment avec elle. Le 23 novembre il fut nommé l'un des secrétaires de la chambre. Il s'éleva avec force contre la loi dite d'amnistie, et déposa une proposition pour demander la responsabilité des ministres. L'évasion de La Valette excita en lui un sentiment de profonde indignation. Le 19 avril il demanda pour le clergé, au nom d'une commission dont il était le rapporteur, 41 millions et la restitution de ses biens non vendus. La chambre fut dissoute, et le comte de Kergorlay échoua aux premières élections. Il écrivit alors dans le *Conservateur*, et y fit profession de son amour pour la religion, pour la royauté légitime et pour la charte. Réélu député en 1820 après la loi du double vote, puis en 1822, il fut appelé à la chambre haute par Louis XVIII, le 23 décembre 1823. Lorque éclata la révolution de juillet, il était à Bruxelles. C'est de là qu'il adressa le 9 août à M. Pasquier une lettre dont celui-ci refusa l'insertion au procès-verbal de la séance. Le comte de Kergorlay fit alors insérer sa lettre dans la *Gazette de France* et dans la *Quotidienne*. Il y disait qu'il « ignorait en vertu de quel droit s'étaient faites et l'adoption d'une nouvelle charte et l'élection d'un nouveau roi; que quant à lui, il avait prêté un serment à ses rois et à la charte constitutionnelle, et qu'il avait toujours compris en le leur prêtant qu'il engageait sa fidélité non-seulement à eux mais à leurs légitimes successeurs, et qu'il ne croyait pas que les erreurs qu'ils pourraient commettre le dussent délier de ce serment. » Cette lettre fut dénoncée par M. le comte de Montalivet à la chambre des pairs. Considéré comme pair, son auteur fut cité à la barre de la chambre, avec de Genoude et Lubis, rédacteurs de la *Gazette de France*, et Briand, rédacteur de *La Quotidienne*, comme inculpés de provocation à la haine et au mépris du gouvernement et d'offenses envers la personne du roi. Lubis fut acquitté; de Genoude et Briand, gérants responsables, furent condamnés à un mois de prison, et malgré la plaidoirie de Me Berryer le comte de Kergorlay fut condamné à 500 fr. d'amende et à six mois de prison. Il paya son amende et fit ses six mois de prison. Compromis en 1832 dans le complot du *Carlo Alberto*, il fut acquitté au commencement de 1833. La même année le comte de Kergorlay comparut sur les bancs de la cour d'assises comme auteur d'une lettre insérée le 12 novembre dans *La Quotidienne*, lettre dans laquelle le ministère public trouvait le délit d'attaque aux droits que le roi tenait du vœu de la nation exprimé dans la déclaration du 7 août 1830. Malgré le réquisitoire de M. Aylies, le comte de Kergorlay fut acquitté. En 1836 il fut de nouveau cité en cour d'assises pour sa lettre insérée dans *La Quotidienne*, à propos de vingt-trois Vendéens qui devaient être jugés à Niort. Cette lettre, considérée comme renfermant une excitation à la révolte et paraissant établir que la guerre de Vendée était une guerre légitime, valut à son auteur quatre mois de prison et 2,000 fr. d'amende. Sa fidélité à défendre la légitimité lui avait valu dans son parti le surnom de *la voix rigide*. De son mariage avec Mlle de La Luzerne, le comte de Kergorlay a eu trois enfants : un fils et deux filles. Outre la brochure dont nous avons parlé, le comte de Kergorlay a publié : *Du Droit de Pétition;* Paris, 1819, in-8°; — *Réponse à un libelle calomnieux inséré contre M. de Kergorlay au Moniteur du* 9 *mai* 1832 *par l'autorité du ministre de la guerre;* 1832, in-8°; — *Lettres à M. le ministre de la guerre, président du conseil des ministres;* 1833, in-8°; — *Discours prononcé devant la cour d'assises de la Seine, le* 13 *février* 1834; 1834, in-8°; — *Fragment historique;* Paris, 1842, in-8° : à l'occasion de l'*Histoire de la Vendée militaire*. Un grand nombre de ses discours, prononcés à la tribune de 1816 à 1821, ont aussi été imprimés à part.

L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des Hommes du Jour*, tome Ier, 2e partie, p. 347. — Tisseron et de Quincy, *Notice historique sur la Maison de Kergorlay*, dans les *Archives des Hommes du Jour*. — Quérard, *La France Littéraire*. — Bourquelot et Maury, *La Littérature Française Contemporains*.

*KERGORLAY (*Jean-Florian-Hervé*, comte DE), homme politique et agronome français, fils aîné du comte Gabriel-Louis-Marie de Kergorlay, né en 1803. Retiré dans une ferme modèle du département de la Manche, il s'occupa d'agriculture, devint membre de la Société d'Agriculture, du conseil général des hospices de Paris, et, après la révolution de Février, du conseil général de la Manche, du conseil central d'agriculture, et du conseil de perfectionnement des établissements d'instruction agricole. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se prononça fortement pour le nouveau régime, fut élu député de la Manche comme candidat du gouver-

nement au corps législatif, et réélu en 1857. Tout en se défendant d'être libre échangiste, il a surtout demandé l'abaissement des droits sur les fers, sur le guano, et sur les différents produits nécessaires à l'agriculture. Il a épousé Mlle Louise d'Hervilly. On a de lui : *De la Réduction du Droit d'entrée sur les Bestiaux étrangers* ; Saint-Lô, 1838, in-8°. L. L—T.

Tisseron et de Quincy, *Notice histor. sur la Maison de Kergorlay*; dans les *Archives des Hommes du Jour.* — *Les grands Corps politiques de l'État, Biogr. compl. des Sénateurs, Députés et Conseillers d'État.* — *Profils crit. et biogr. des Sénateurs, Conseillers d'État et Députés.* — *Moniteur*, 1856-1857. — Bourquelot et Maury, *La Littér. Franç. contemp.*

* **KERGORLAY** (*Louis-Gabriel-César*, comte DE), homme politique français, fils du comte Florian de Kergorlay, né à Paris, en 1804. Élève de l'École Polytechnique, il entra dans l'artillerie comme élève sous-lieutenant à l'école d'application en 1826, et prit une part active comme officier de son arme à la conquête d'Alger. Ayant refusé de prêter serment à la royauté nouvelle, après la loi du 30 août 1830, il fut considéré comme démissionnaire. Arrêté sur le *Carlo-Alberto*, qui venait de débarquer la duchesse de Berry sur les côtes de France, il fut traduit devant la cour d'assises de Montbrison et acquitté avec tous ses coaccusés. Il s'occupa ensuite d'industrie, et nous le retrouvons plus tard à la tête de la Société en commandite des mines d'entre Sambre-et-Meuse, dissoute en 1858. On a de lui : *Question de Droit des gens. Saisie du bâtiment sarde* Charles-Albert *par ordre du gouvernement français. Acte de violence à main armée qualifié crime de piraterie par la loi* ; Marseille, 1832, in-8° ; — *A MM. les membres du gouvernement provisoire, 10 mars* 1848 ; 1848, in-8°. M. de Kergorlay fonda en 1848, avec M. A. de Gobineau, la *Revue provinciale.* L. L—T.

Tisseron et de Quincy, *Notice histor. sur la Maison de Kergorlay* ; dans les *Archives des Hommes du Jour.* — Bourquelot et Maury, *La Littérature Franç. contemp.*

KERGUÉLEN-TRÉMAREC (*Yves-Joseph* DE), navigateur français, né en Bretagne, en 1745, mort en mars 1797. Dès sa jeunesse il entra dans la marine royale ; à l'âge de vingt-deux ans il était lieutenant de marine. En 1767 il reçut le commandement d'une frégate destinée à protéger la pêche de la morue sur les côtes d'Islande. Parti le 25 avril, Kerguélen vit l'Islande le 12 mai suivant. Il alla en juillet se ravitailler à Bergen (Norvège), et le 17 août il croisait par le 69e parallèle nord. Il ne rentra à Brest que le 9 septembre, alors que la mer n'était plus tenable. En 1769 il fut encore chargé de protéger la pêche, et présenta à Louis XV la *Relation* de ses deux voyages. En 1770 et au commencement de 1771 il fut occupé à relever diverses parties des côtes de France, et fit exécuter d'excellents travaux de vigie pour l'entrée et la sortie des ports. A la même époque, le gouvernement français résolut de faire explorer les terres australes, auxquelles Gonneville attribuait une immense étendue. Kerguélen fut chargé du commandement ; il devait suivre les indices du chevalier de Grenier, qui prétendait avoir trouvé une route plus courte pour arriver aux Indes. L'abbé Rochon fut attaché comme astronome à l'expédition ; il avait accompagné le chevalier de Grenier dans son premier voyage. Kerguélen commandait la flûte *La Fortune*, et avait pour conserve la gabare *Le Gros-Ventre*, aux ordres de M. de Saint-Allouarn (*voy.* ce nom). Ils mirent à la voile de Brest le 1er mai et arrivèrent à l'Ile-de-France le 20 août. Kerguélen se rapprocha de l'équateur avant de se diriger définitivement vers le pôle sud. Il reconnut et proclama, à son retour, les avantages de la route proposée par Grenier. L'expérience a depuis sanctionné cette opinion. Kerguélen, ayant rempli la première partie de sa mission, s'occupa de la seconde, et, après un court séjour à l'Ile-de-France, il remit à la voile le 16 janvier 1772, pour aller à la découverte des terres australes. Le 31 janvier 1772 il découvrit deux îles, qu'il appela *îles de la Fortune*, et le lendemain il en aperçut une autre, à laquelle il donna le nom de *Ronde*, à cause de sa forme. Les 12 et 13 février, par 50° 5′ sud et 67° 52′ de long. est, il vit une terre d'une étendue et d'une hauteur considérables (1).

Les brumes et le mauvais temps ne permirent pas à Kerguélen de visiter sa découverte, dont il fit prendre cependant possession (2) par M. de Saint-Allouarn ; ce que cet officier exécuta avec beaucoup de peine. Un coup de vent sépara les deux bâtiments, et de Kerguélen retourna à l'Ile-de-France. De Saint-Allouarn, après l'avoir cherchée quelque temps, fit le relèvement de la nouvelle terre, doubla son extrémité méridionale, et la côtoya plus de vingt lieues au sud-est. La trouvant inaccessible, il opéra son retour, et mourut à l'Ile-de-France presque aussitôt son arrivée. Kerguélen, de retour en France, annonça qu'il avait découvert un nouveau continent, dont il fit même une pompeuse description. Louis XV le nomma capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Cette double faveur lui suscita beaucoup d'ennemis, qui prétendaient qu'il n'avait découvert que des glaces. Kerguélen offrit de compléter sa découverte. Un vaisseau

(1) C'était une île d'environ quarante lieues du nord-ouest au sud-est, sur une largeur moyenne de vingt lieues. Une pierre d'un bleu foncé et du quartz forment en grande partie la base de l'île, dont la surface n'offre que des rochers assez élevés sur lesquels la neige séjourne presque toujours. Une stérilité absolue règne sur cette terre. La végétation se compose de lichens et de quelques plantes herbacées ; aucun arbuste ne s'y élève. Quelques amphibies et des oiseaux marins animent seuls cette contrée, que Cook visita en 1776. « J'aurais pu, dit le célèbre navigateur anglais, la nommer convenablement l'*île de la Désolation* ; mais, pour ne pas ôter à M. Kerguélen la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appelée *terre de Kerguélen.* »

(2) Cet acte de prise de possession fut recueilli en 1776 par Cook, auquel on doit les meilleurs détails sur cette nouvelle terre.

de 74, *Le Roland*, et la frégate *L'Oiseau*, capitaine Rosnevet, lui furent confiés dans ce but. Il quitta Brest le 29 août 1773, et atterrit à l'Ile-de-France. Le 18 octobre il reprit la mer, et se dirigea vers la région antarctique. Le 5 janvier il revit la terre qu'il avait aperçue dans son premier voyage, et jusqu'au 16 janvier 1774 il en reconnut plusieurs points, qui, d'après son relevé, formaient plus de quatre-vingts lieues de côtes. Cependant, Kerguélen quitta ces parages sans même s'assurer s'il avait trouvé une île ou un continent et sans chercher de nouvelles découvertes. Cette conduite fut blâmée généralement. Il s'en excusa sur le manque de vivres, le triste état des bâtiments et des équipages. S'il faut accepter cette excuse, on doit reconnaître que l'impéritie la plus complète avait présidé à l'armement; car l'expédition ne tint pas trois mois la mer depuis son départ de l'Ile-de-France. Kerguélen alla mouiller sur les côtes de Madagascar, dans la baie d'Antongil, et de là il vint au cap de Bonne-Espérance. Il rentra à Brest le 7 septembre 1774. Bientôt après un officier de son équipage publia un mémoire contre lui. Cet officier l'accusait d'avoir mal accompli sa mission, d'avoir négligé la santé de ses équipages, et surtout d'avoir abandonné dans des parages déserts un canot de sondage, avec les officiers et les soldats qui le montaient, et qui ne furent sauvés que par un hasard inouï. De pareils reproches pour les mêmes faits avaient déjà été élevés contre Kerguélen après son premier voyage; ses ennemis profitèrent des nouvelles accusations portées contre lui, et parvinrent à le faire arrêter et traduire devant un conseil de guerre. Vainement argua-t-il de la faiblesse de ses mâts, du vent contraire et du mauvais état de la mer, qui chaque fois l'avait forcé à s'éloigner de ses embarcations, il fut cassé de son grade et condamné à une détention dans le château de Saumur. Cependant, il fut rendu à la liberté quelques mois plus tard : le gouvernement reconnut qu'il y avait eu plus d'animosité que de justice dans la condamnation de Kerguélen. Ce marin avait occupé le temps de son emprisonnement à mettre en ordre les ouvrages qu'il publia plus tard. Il fit encore, avec ses deux fils, plusieurs courses contre les Anglais, et l'on peut dire qu'il mourut sur l'Océan. On a de lui : *Relation d'un Voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, de Groënland, de Feroë, de Schetland, des Orcades et de Norvège, fait en* 1767 *et* 1768; Amsterdam, Leipzig et Bouillon, 1772, in-4°, cartes et fig.; — *Relation de deux Voyages dans les mers australes et des Indes, faits de* 1771 à 1774; Paris, 1782, in-8° : ce volume est devenu très-rare, le gouvernement en ayant fait saisir le plus grand nombre d'exemplaires; — *Relation des Combats et des Événements de la Guerre maritime de* 1778 *entre la France et l'Angleterre*, terminé par un *Précis de la Guerre présente, des causes de la destruction de la marine, et les moyens de la rétablir;* Paris, 1796 et an IX (1801), in-8°. Alfred DE LACAZE.

William Smith, *Collection choisie des Voyages autour du monde (Voyages de Cook)*, t. III, p. 139. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

KERGUETTE (*Jean* DIGARD DE), ingénieur français, né à Paris, en 1717, mort vers 1780. Il fut d'abord nommé hydrographe au Croisic, puis professeur de mathématiques à Rochefort, et enfin ingénieur du roi. Il a publié : *Expériences sur la Lumière de l'Eau de mer;* 1756; — *Observations sur la Marine et sur le Commerce;* 1760, in-4°; — *Cours de Navigation;* — *Nouvelle pratique du pilotage;* 1764; — *La Méridienne de Rochefort*; 1774; — *Mémoire et Plan du Cours de la Charente*, 17... G. DE F.

Rainguet, *Biogr. Saintongeaise*.

KERGUIFFINEC. *Voy.* BASTARD ET LA CRESSONNIÈRE.

KERI (*Jean*), savant prélat hongrois, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort en 1685. Il appartenait à la famille des comtes Keri de Ipolyker. Il entra fort jeune, en 1656, dans l'ordre de Saint-Paul premier ermite, et en fut élu directeur en 1669. Plus tard il occupa successivement les évêchés de Sirmium, de Csanad et Waitzen. On a de lui : *Martis Turcici Ferocia;* Posen, 1172, in-8° : histoire des cruautés commises en Hongrie par les Turcs; — *Philosophia scolastica;* Presbourg, 1673, 3 vol. in-fol.; — *Historia Belli Ottomanici in regno Hungariæ grassantis.* On a encore de Keri plusieurs discours sur des sujets philosophiques ainsi que de nombreuses oraisons funèbres. E. G.

Czwittinger, *Hungaria Literata*, p. 203. — Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 335.

KÉRI (*François-Borgia*), savant jésuite hongrois, né au commencement du dix-huitième siècle, dans le comté de Zemplin, mort à Bude, en 1769. Entré de bonne heure chez les jésuites, il fut chargé, pendant quelques années, d'enseigner la philosophie et les mathématiques dans les maisons de son ordre à Tyrnau, où il établit un observatoire, à Bude et dans quelques autres endroits. Plus tard il fut dispensé du professorat, et il put se livrer avec loisir à la rédaction de ses ouvrages sur l'histoire du Bas-Empire, dans lesquels il a fait preuve d'une connaissance approfondie des sources. Il continua aussi à s'occuper des sciences exactes, et il inventa plusieurs améliorations à apporter dans la confection des télescopes. On a de lui : *Imperatores Orientis compendio exhibiti, e compluribus græcis præcipue scriptoribus, a Constantino Magno ad Constantinum ultimum*; Tyrnau, 1744, in-fol., avec de magnifiques gravures : rare; — *Imperatores Ottomani a capta Constantinopoli;* Tyrnau, 1749, neuf parties in-fol.; le P. Nicol. Schmidt a donné une nouvelle édition de cette *Histoire des Empereurs ottomans*

qu'il a conduite jusqu'en l'an 1718; Tyrnau, 1760-1761, 2 vol. in-fol.; — *Dissertationes tres Physicæ : De Corpore generatim deque opposito eidem vacuo; De Motu Corporum; De Causis Motuum in corporibus*; Tyrnau, 1752-1754, in-8°. E. G.

Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, t. II, p. 332. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KERIVALANT (*Nicolas* LEDEIST DE), littérateur français, né à Nantes, en 1750, mort près de cette ville, en 1815. Destiné à la magistrature, il acheta une charge de maître à la chambre des comptes de Bretagne. Il y fut souvent le rédacteur des remontrances que cette compagnie adressait au roi dans les circonstances difficiles. Lorsque la révolution l'eut privé de sa place, il se livra à la culture des lettres et surtout à la poésie. *Le Mercure*, l'*Almanach des Muses* et plusieurs autres recueils publièrent ses premières productions fugitives, parmi lesquelles on remarque des imitations d'Horace, de Tibulle, de Catulle et de quelques poëtes anglais et italiens. On a de lui : *Hymne de reconnaissance à Dieu*, trad. d'Addisson; — *La Vendée*, poëme; Paris, 1814, in-8°; — *Épigrammes choisies d'Owen, traduites en vers français, auxquelles on a joint diverses imitations par P. Corneille, La Monnoye, Coquerel*, etc.; Lyon, 1819, in-8°. Il est auteur d'un *Essai sur l'Origine et le Génie de la Langue française*, dont un extrait se trouve dans les *Mémoires de la Société Académique de Nantes*, année 1808. G. DE F.

Mem. de la Soc. Académique de Nantes, année 1815. — Rabbe, *Biogr. des Contemp.*

KERKHOVE (*Joseph* VAN DER), peintre flamand, né à Bruges, vers 1669, mort dans la même ville, en 1724. Il fut élève de Érasme de Quellyn le père. Il le quitta pour venir se perfectionner en France, où il exécuta de grands ouvrages à Paris et dans quelques autres villes. De retour dans sa patrie, ses travaux augmentèrent avec ses succès; il exécuta successivement quinze tableaux, représentant des scènes de *La Vie du Christ* pour l'église des Jacobins de Bruges; le tableau d'autel de la chapelle Sainte-Rose de la même ville, et le plafond de l'hôtel de ville d'Ostende, grande et belle composition qui représente *Le Conseil des Dieux*; la disposition en est sobre, savante et ingénieuse; l'exécution facile, la couleur chaude; ce sont là au surplus les grandes qualités de Kerkhove; son dessin laisse davantage à désirer, cependant il avait bien étudié la perspective, et ses fonds sont enrichis d'architecture de bon goût. Il eut le tort, au point de vue de l'art, de sacrifier beaucoup de temps au portrait; mais après avoir acquis la gloire, il crut devoir s'occuper de sa fortune. Ses morceaux historiques sont assez nombreux; car, outre les tableaux déjà cités, Kerkhove a encore peint à Bruges, dans l'église collégiale de Saint-Sauveur, quatre tableaux : *Les Œuvres de miséricorde*; — dans la chapelle de la Boucherie, *La Résurrection du Christ* : chef-d'œuvre; — dans l'église des Carmes, *La Circoncision de Jésus*; — à Ostende, dans l'église des Sœurs-Noires, le *Martyre de saint Laurent*, etc. Kerkhove fut, avec son ami Duvenède, l'un des fondateurs de l'Académie de Peinture de Bruges. Il en était le directeur lorsqu'il mourut, fort âgé. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 132-134.

KERL (*Jean-Gaspard* DE), compositeur allemand, né vers 1625, dans la haute Saxe, mort vers 1685, à Munich. Il fit ses premières études musicales à Vienne, fut envoyé par l'empereur Ferdinand III à Rome, et y perfectionna son talent sous la direction du célèbre Carissimi. De retour en Allemagne, il ne tarda pas à se faire remarquer comme un des organistes les plus habiles de cette époque. Comblé de faveurs par Léopold Ier, il dirigea pendant dix-huit ans la chapelle de l'électeur de Bavière (1658), obtint en 1677 la place d'organiste à l'une des églises de Vienne, et revint terminer sa vie à Munich. « Ce qui nous reste des compositions de ce maître, dit M. Fétis, justifie sa renommée, au moins comme organiste. Ses pièces d'orgue forment une époque de transition dans l'école allemande; son style à de l'analogie avec celui de Sébastien Bach. » Ses productions connues sont : *Selectus sacrarum Cantionum*; Nuremberg, 1669, in-4°; — *Opus primum Missarum*; ibid., 1669, in-fol.; — *Modulatio organica super* Magnificat; Munich, 1686; — *Compendiose Relatione von dem Contrapunct*, 3 part.; inédit; — des messes et beaucoup de morceaux de musique d'église, entre autres une *Messe noire*, appelée ainsi parce qu'il ne s'y trouve pas une seule note blanche. K.

Mattheson, *Grundl. einer Ehrenpf.* — Gerber, *Neues Historisch-Biographisches Lexikon der Tonkünstler*.

KERLE (*Jacques* DE), musicien belge, né à Ypres, dans la première partie du seizième siècle. Dans sa jeunesse il visita l'Italie et y fit un séjour assez prolongé; puis il devint chanoine de Cambray, et dirigea le chœur de la cathédrale. Vers la fin du siècle, il fut nommé maître de chapelle de l'empereur Rodolphe II; ses traces sont perdues depuis cette époque, et l'on ignore la date de sa mort. On connaît de lui : *Sex Missæ suavissimis modulationibus refertæ, partim quatuor, partim quinque vocibus concinendæ*; Venise, 1562, in-folio; — *Preces speciales pro salubri Concilii* (Tridentini) *successu*; ibid, 1569, in-4°; — *Madrigali a quattro voci, lib. I*; ibid., 1570, in-4°; — *Il primo libro capitolo del* Triumpho d'amore *del Petrarcha, posto in musica a V voci*; ibid., 1570, in-4°; — *Il primo libro de' Mottetti a V e VI voci*; ibid., 1571, in-4°; — *Moduli sacri*; Munich, 1572, in-4°; — *Motetti*; ibid., 1573; — *Sex Missæ et Te Deum*; ibid., 1576; — quelques *messes* manuscrites, dans les archives de la chapelle

pontificale, à Rome, entre autres une *sur la gamme*, dédiée au pape Grégoire XIV. P. L—Y.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Burney, *General History of Music*, t. III.—*Musical Biography.* — Gerber, *Lexikon der Tonkünstler.*

KERLÉREC (*Louis* BILLOUART, chevalier DE), marin et administrateur français, né à Quimper (Finistère), en 1704, mort à Paris, le 9 septembre 1770. Il entra à dix-sept ans dans les gardes de la marine, fit quatorze campagnes, en cette qualité, fut blessé dans un combat livré par trois vaisseaux sous les ordres du chevalier de l'Espinay à six vaisseaux anglais, et fit sans interruption neuf nouvelles campagnes, à la suite desquelles il fut nommé lieutenant de vaisseau. A bord du *Neptune*, il prit, les 15, 17 août et 29 octobre 1746, à trois combats livrés par de l'Espinay à des forces anglaises doubles des siennes, une part qui lui mérita et lui fit obtenir la croix de Saint-Louis. Dans le mémorable combat soutenu le 21 octobre 1747 par Desherbiers de l'Étanduère, *Le Neptune* était l'un des vaisseaux de l'arrière-garde. Dès le commencement de l'action, le capitaine, M. de Fromentières, avait eu la cuisse emportée par un boulet, et peu après, de Longueval d'Harancourt, son second, avait été tué. *Le Neptune* avait alors ses mâts presque hachés et ses canons en partie démontés. Kerlérec, investi du commandement, ranima le courage de l'équipage, et continua, avec la plus grande vigueur, la défense contre trois vaisseaux ennemis. Le feu prit à sa poupe; on parvint à l'éteindre. Enfin, après sept heures d'une lutte acharnée, le *Neptune*, ras comme un ponton, ayant sept pieds d'eau dans la cale et trois cents hommes hors de combat, Kerlérec, qui était grièvement blessé à la jambe, fut contraint de se rendre. Après avoir, en 1750, commandé une croisière aux Iles sous le Vent, il fut nommé capitaine de vaisseau, en 1751, et, l'année suivante, gouverneur de la Louisiane, qu'il administra pendant douze années consécutives. Dans l'intervalle eut lieu la guerre de Sept Ans, pendant laquelle l'incurie du gouvernement français laissa la colonie livrée à ses propres ressources. Kerlérec sut la mettre à l'abri des Anglais, et à son départ pour la France, en 1764, il la laissa florissante. Cependant, des officiers insubordonnés, qu'il avait dû punir et renvoyer en France, se liguèrent avec la veuve de l'ordonnateur de la colonie, avec lequel il avait eu des difficultés de service, et lui reprochèrent des abus d'autorité et une excessive sévérité. Ces accusations ne purent trouver grâce devant l'intégrité et l'habileté de son administration. Son exil fut prononcé en 1769. Kerlérec avait rassemblé les preuves de son innocence, et allait se faire rendre justice lorsque la mort le frappa. Il avait, dit-on, composé sur la Louisiane des mémoires intéressants, que l'on croit perdus. P. LEVOT.

Archives et Histoires de la Marine. — Richer, *Les Fastes de la Marine française.*

KERLEAU (*Vincent* DE), prélat français, né en Bretagne, mort à Rome en 1476. Il fut d'abord abbé de Bégard, au diocèse de Tréguier, puis nommé évêque de Saint-Pol-de-Léon par Sixte IV le 4 mai 1472, et la même année abbé de Prières, au diocèse de Vannes. Mais il est plus connu comme chancelier du duc de Bretagne, qui le chargea de plusieurs négociations importantes. B. H.

Gallia Christ., t. XIV, col. 981.

KER-LOGUEN (Le P. *Denis-Louis* COLTINEAU DE), missionnaire français, né à Nantes, mort en 1830. Il partit de Brest le 23 mai 1818, à bord du *Golo*, pour se rendre à l'île Bourbon, où il arriva le 9 septembre 1818. Il y devint curé de Sainte-Marie. De là il passa aux Indes orientales, où il s'occupa de l'histoire locale. Il a laissé une *Histoire des Indes*, restée manuscrite. Le seul ouvrage que nous possédions de ce savant missionnaire est presque introuvable en France; il a été écrit en anglais : *An historical Sketh of Goa;* Madras, 1831, in-8°. Ce livre, malheureusement trop concis, est infiniment curieux. F. D.

Documents particuliers.— Ferdinand Denis, *Portugal*, dans *l'Univers pittoresque*.

KERN (*Vincent*), médecin et chirurgien allemand, né à Grætz, le 20 janvier 1760, mort le 15 avril 1829. Après avoir achevé ses études, il entra chez un chirurgien en qualité d'aide; mais il se livra à tant de désordres et de dissipations, qu'abandonné de tout le monde, il dut pendant quelque temps servir comme domestique, pour avoir du pain. Devenu économe par nécessité, il mit de côté sur ses gages une somme suffisante pour obtenir à Vienne, en 1784, le grade de maître en chirurgie et en accouchement. Leber, un de ses professeurs, le recommanda au duc de Hildburghausen, qui se l'attacha en qualité de premier chirurgien. Deux ans après, Kern, dans le but de compléter ses connaissances médicales, entreprit un voyage à travers l'Allemagne, la France et l'Italie, et retourna ensuite à Vienne, où il se fit recevoir en 1790 docteur en chirurgie. Après avoir été nommé en 1795 chirurgien à l'établissement des sourds et muets, il fut appelé deux ans après à occuper au lycée de Laybach la chaire de chirurgie et d'accouchement, et un peu plus tard celle d'éducation physique. Il usa de son autorité scientifique, toujours croissante, pour faire adopter généralement en Carniole et en Carinthie l'inoculation et plus tard la vaccine. S'étant fait recevoir en 1801 docteur en médecine, il se rendit auprès de Pajola, dont il étudia la méthode de tailler, et visita ensuite plusieurs grands hôpitaux. Peu de temps après, il fut nommé professeur de chirurgie à l'université de Vienne. En 1807 il fut mis à la tête de l'*Institut d'Opérations chirurgicales*, fondé par le baron de Slifft, d'où sortirent tant de professeurs distingués. Après avoir fait, pendant les années 1821 et 1822, un voyage scientifique en France et en Italie, il devint,

six ans après, vice-directeur des études médicales, chirurgicales et vétérinaires à l'université de Vienne. Kern, opérateur des plus habiles, a introduit plusieurs réformes importantes dans la chirurgie; ainsi c'est lui qui a fait adopter l'usage de l'eau dans le pansement des blessures faites par des armes à feu. Il avait une haine prononcée pour le charlatanisme et la routine aveugle. On a de lui : *Erinnerungen zur Einführung der Blattern-Einimpfung im Herzogthum Krain* (Mémorandum pour l'introduction de l'Inoculation dans le duché de Carniole); Laybach, 1798, in-8°; — *Lehrsætze aus dem manuellen Theile der Heilkunde* (Principes de la partie manuelle de la Médecine); Laybach, 1803, in-8°; — *Annalen der chirurgischen Klinik au der Hohenschule zu Wien* (Annales de Clinique chirurgicale à l'université de Vienne); Vienne, 1807-1809, 2 vol. in-8°; — *Avis aux Chirurgiens pour les engager à accepter et à introduire une méthode plus simple, plus naturelle et moins dispendieuse dans le pansement des blessés;* Vienne, 1809 et 1826, in-8° : cet opuscule, écrit en français, fut traduit en allemand par Schaul; Stuttgard, 1810, in-8°; — *Ueber die Handlungsweise bei Absetzung der Glieder* (Sur la Manière de procéder lors d'une Amputation); Vienne, 1814 et 1826, in-8°; — *Bemerkungen ueber die neue von Civiale und Le Roy geübte Methode die Steine in der Harnblase zu zermalmen und auzzuziehen* (Remarques sur la nouvelle Méthode de Civiale et de Le Roy pour la triture et l'extraction des pierres de la vessie); Vienne, 1826, in-8°; — *Ueber die Methode die Steine in der Harnblase zu zermalmen* (Sur la Méthode de la lithotritie); Vienne, 1827, in-8°; — *Die Steinbeschwerden in der Harnblase* (Les Maladies de la Pierre); Vienne, 1828, in-8°; — *Beobachtungen aus der Chirurgie* (Observations chirurgicales); Vienne, 1828, in-8°; — *Ueber die Anwendung des Glüheisens* (Sur l'Emploi du Fer chaud); Vienne, 1828, in-8°; — *Leistungen der chirurgischen Klinik zu Wien* (Les Services de la Clinique chirurgicale de Vienne); Vienne, 1828, in-4°; — *Abhandlung ueber die Verletzungen am Kopfe und die Durchbohrung der Hirnschale* (Traité des Lésions de la Tête et de la Perforation du Cerveau); Vienne, 1830, in-4°; — *Vorlesungen aus der praktischen Chirurgie* (Cours de Chirurgie pratique); Vienne, 1830, un tome en deux parties : cet extrait des leçons de Kern a été publié par Hussian. E. G.

Dezeimeris, *Diction. historique de la Médecine.* — Riemer, *Biographische Notizen über Ritter Vinc. von Kern* (dans la *Steiermærkische Zeitschrift,* année 1834).

*KERN (*J.-Conrad*), homme politique suisse, né en 1808, au bourg de Berlingen, près d'Arenemberg (canton de Thurgovie). Fils d'un négociant, il fut élevé au gymnase de Zurich, commença à l'université de Bâle l'étude de la théologie, et l'abandonna pour suivre la carrière du droit à Berlin, à Heidelberg et à Paris. De retour dans son pays, il remplit quelques fonctions municipales, siégea dès 1833 à la diète, puis à l'assemblée nationale et fut nommé en 1837 président du tribunal suprême et du conseil de l'instruction publique. Dès cette époque il se trouva mêlé, par la nature même de ses tendances libérales, au remaniement des institutions cantonales. En 1838, le gouvernement français ayant exigé, par l'organe de M. de Montebello, l'extradition du prince Louis-Napoleon, M. Kern défendit avec énergie le droit d'hospitalité de son canton ainsi que la liberté du prince, avec lequel il entretenait des relations amicales; il fut soutenu dans cette tâche courageuse par MM. Monnard et Rigaud, qui représentaient Vaud et Genève. Lorsqu'il retourna rendre compte des délibérations de la diète au sein du grand conseil de Thurgovie, tout en exhortant ses concitoyens au calme, il les engagea à ne pas se laisser intimider par les menaces de la France; « Fais ce que dois, advienne que pourra », telle fut la conclusion de son discours. L'éloignement volontaire du prince Louis mit fin, comme on sait, au danger imminent d'une guerre européenne. En 1848, M. Kern remplit, à titre provisoire, les fonctions de chargé d'affaires à Vienne; mais il refusa d'y exercer des pouvoirs définitifs, revint collaborer à la nouvelle constitution fédérale, et fut chargé, avec M. Druey, de la rédaction française. Il représenta ensuite son canton au conseil national et au conseil des états. Enfin, la part importante qu'il avait prise à l'organisation du tribunal fédéral l'en fit nommer président en 1850. A la suite de l'insurrection des royalistes à Neufchâtel (septembre 1856), la guerre faillit éclater entre la Suisse et la Prusse, qui persistait à réclamer la suzeraineté sur ce canton. Au commencement de l'année suivante, M. Kern fut accrédité à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire afin d'obtenir l'appui ou tout au moins la médiation du gouvernement français dans cette périlleuse circonstance. Il rapporta de ses entrevues avec Napoléon III des espérances telles que, par un vote presque unanime, l'assemblée fédérale décida de faire le premier pas vers un accommodement pacifique en libérant les prisonniers neufchâtelois. Aussi, quelques mois après, le traité de paix fut-il conclu par lequel une indemnité d'un million était accordée au roi de Prusse, les biens ecclésiastiques étaient respectés, et les frais d'armement restaient à la charge de la Confédération. Ces propositions d'arrangement, qui ne répondaient pas tout à fait aux espérances préconçues, furent cependant ratifiées par les assemblées fédérales, qui votèrent des remercîments publics à M. Kern, leur principal rédacteur, qui fut peu de temps après nommé ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris. K.

Leipziger illustrirte Zeitung, 1857. — *Illustration fran-*

çaise (art. de M. William Reymond), mars 1857. — *Moniteur universel.* — Brockhaus, *Unsere Zeit*, p. 723.

*KERNER (*André-Justin*), célèbre poëte allemand, est né le 18 septembre 1786, à Ludwigsbourg en Souabe. A la mort de son père, il entra dans une maison de commerce. Dans cette position, qui convenait peu à ses goûts, il trouva un ami et un protecteur dans le poëte Conz, pasteur à Ludwigsbourg. C'est à lui que Kerner communiqua ses premiers essais poétiques, et c'est lui aussi qui, reconnaissant combien peu la carrière commerciale convenait à la vocation de son jeune ami, lui fournit les moyens d'étudier la médecine à l'université de Tubingue. Kerner y rencontra Uhland, avec lequel il se lia d'une amitié intime. Après avoir terminé ses études, Kerner visita une partie de l'Allemagne, et les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage à ses amis devinrent plus tard le texte de son livre : *Reiseschatten von dem Schattenspieler Lux* (Esquisses du voyageur fantastique Lux); Heidelberg, 1811 : cet ouvrage, remarquable par l'originalité de la forme, la variété du mouvement et par le mélange du sentimental et du comique, peut être comparé aux meilleures productions de Jean-Paul. Immédiatement après son voyage, Kerner se fixa pendant quelque temps à Wildbad en qualité de médecin des eaux; puis il se rendit à Welzheim et de là à Garldorf, où il resta jusqu'en 1818. Il fut appelé alors à Weinsberg comme médecin supérieur du bailliage de ce nom, et s'établit au pied de la tour de Weibertreue (*fidélité des femmes*), devenue célèbre par le siége qu'en fit l'empereur Conrad durant la guerre des guelfes et des gibelins, et rendue populaire en Allemagne par un charmant poëme de Burger. C'est là que Justin Kerner vécut pendant plus de trente ans, se consacrant à la poésie et à l'art de guérir. Une grave maladie d'yeux, qui le rendit presque aveugle, le força à se démettre, en 1851, de sa place de médecin du gouvernement. Le roi de Wurtemberg lui accorda alors une pension de 300 florins, à laquelle le roi Louis de Bavière en ajouta une autre de 400 florins.

Kerner est célèbre comme poëte lyrique et comme écrivain humoristique; sa réputation cependant n'aurait peut-être pas franchi les frontières de son pays, s'il n'avait pas publié des ouvrages sur le magnétisme animal. Sa *Visionnaire de Prevorst* (Die Seherinn von Prevorst) Stuttgard, 1829; 4e édit., 1846) eut un succès immense. Ce livre contient l'histoire de Frédérique Hauff, fille d'un forestier de la contrée que Kerner habite, et chez laquelle les maladies, les souffrances morales et une disposition héréditaire semblaient avoir tué le corps pour ne laisser survivre que l'esprit. Réduite à une faiblesse extrême, elle allait mourir, lorsque ses parents la remirent, en février 1826, entre les mains de Kerner. Celui-ci la soumit, pendant vingt-deux jours, à un traitement magnétique qui la fit entrer dans un état de somnambulisme durant lequel elle eut les visions les plus extraordinaires. Elle mourut le 5 août 1829. *La Visionnaire de Prevorst* est le compte-rendu des observations de Kerner, et pour ainsi dire écrit sous la dictée de la cataleptique. Les croyants le considèrent comme le triomphe du magnétisme; tandis que les sceptiques prétendent, non sans quelque raison, que Kerner a été trompé ou qu'il s'est trompé lui-même (1).

M. Henri Blaze, dans ses études sur *Les Écrivains et Poëtes de l'Allemagne* (Paris, 1851), a consacré à Justin Kerner une longue notice, de laquelle nous extrayons l'appréciation suivante : « Si l'on recherche la somme des divers jugements portés en Allemagne sur Kerner, voici à peu près ce qu'on trouve : Otez à cette nature l'élément superstitieux, magnétique, démonique, et vous aurez un excellent homme, un des maîtres de l'école souabe, un poëte religieux, naturel, d'une sentimentalité suave, élégiaque, mais, disons-le aussi, maladive et par moments dangereuse. Kerner lui-même s'écrie quelque part, sans doute en faisant allusion à ce verdict : « Je vis par la poésie et par la médecine, et seulement lorsqu'on parle d'esprits, on se souvient du mien, et pour railler encore. » Il n'y a point à rechercher quels progrès Justin Kerner a fait faire à la muse allemande. La nature domine ici trop ouvertement toute question d'art, de culture, d'école, pour qu'on puisse y voir autre chose qu'une individualité pure et simple. D'ailleurs, avant la venue de Kerner, la poésie allemande n'avait-elle pas touché à son plus haut point? Kerner est un peu l'oiseau sur la branche, l'oiseau qui demeure fidèle au chant que Dieu a

(1) Rappelons cependant ici les paroles de Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus*, et dont le scepticisme ne peut être révoqué en doute : « Kerner me reçut, selon son habitude, avec une bonté paternelle, et ne tarda pas à me présenter à la visionnaire, qui reposait dans une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. Peu après la visionnaire tomba dans un sommeil magnétique. J'eus ainsi pour la première fois le spectacle de cet état merveilleux, et, je puis le dire, dans sa plus pure et sa plus belle manifestation. C'était un visage d'une expression souffrante, mais élevée et tendre, et comme inondé d'un rayonnement céleste; une langue pure, mesurée, solennelle, musicale, une sorte de récitatif; une abondance de sentiments qui débordaient, et qu'on aurait pu comparer à des bandes de nuées, tantôt lumineuses, tantôt sombres, glissant au-dessus de l'âme, ou bien encore à des brises mélancoliques et sereines s'engouffrant dans les cordes d'une merveilleuse harpe éolienne. A cet appareil surnaturel, aussi bien qu'à ses longs entretiens avec des esprits invisibles, bienheureux ou reprouvés, il n'y avait point à en douter, nous étions en présence d'une véritable visionnaire; nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Persuadé comme je l'étais qu'aussitôt que ma main se poserait dans la sienne, toute ma pensée, tout mon être lui seraient ouverts, et cela sans retour, lors même qu'il y aurait en moi quelque chose qu'il m'importerait de dérober; il me sembla, lorsque je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. » L'ouvrage le plus impartial à consulter sur ce sujet intéressant est intitulé : *Das verschleierte Bild zu Sais* (L'Image voilée de Saïs); Leipzig, 1830.

mis dans son gosier, et qui, s'il n'étend pas sa gamme, vocalise dans sa mesure et se garde au moins de fausses notes. Élève de la nature, véritable néophyte de Saïs, Kerner appartient à toute une catégorie de poëtes allemands, qu'on ne saurait ni classer ni définir. Comme les âmes pathétiques, en qui le sentiment déborde et qui jamais n'atteignent l'idéal qu'elles cherchent, il a besoin que les sympathies du lecteur lui viennent en aide et le complètent. Aux amateurs de l'art curieux, aux partisans absolus de la forme, je ne le conseillerais pas. Il y a dans cette poésie une autre poésie latente, et, si l'on me passe l'expression, interlinéaire, que les initiés seuls peuvent saisir; j'entends par initiés tous ceux pour qui les mots d'âme et de nature ont encore un sens aujourd'hui. »

Outre *Reiseschatten*, déjà cité, on a de Kerner : *Romantische Dichtungen* (Poésies romantiques); Carlsruhe, 1817; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1826; 4e édition, considérablement augmentée, 1848; — *Der letzte Blütenstrauss* (Le dernier Bouquet de fleurs); Stuttgard et Tubingue, 1853; — *Die Bestuermung der Stadt Weinsberg im Jahre* 1525 (Le Siége de la ville de Weinsberg dans l'an 1525); Heidelberg, 2e édit., 1848; — *Bilderbuch ans meiner Knabenzeit* (Souvenirs de ma Jeunesse); Brunswick, 1839. Ses écrits sur le magnétisme animal ont pour titres : *Geschichte zweier Somnambulen* (Histoire de deux Somnambules); Carlrsuhe, 1824; — *Blaetter aus Prevorst* (Journal de Prevorst); Carlsruhe, 1831-1834, 5 vol. publiés en commun avec Eschenmayer; — *Geschichten Besessener neuerer Zeit* (Histoire de quelques Possédés de notre époque); ibid., 1834 et 1835; — *Eine Erscheinung aus dem Nachtgebiete der Natur* (Phénomène du domaine nocturne de la nature); Stuttgard, 1836; — *Nechricht von dem Vorkommen des Besessenseins, eines dæmonisch-magnetischen Leidens, und seiner schon im Alterthum bekannten Heilung durch magisch-magnetisches Einwirken* (De la Possession, mal démoniaque-magnétique, et de son traitement, déjà connu dans l'antiquité, à l'aide de la puissance magico-magnétique); Stuttgard, 1836.

R. Lindau.

Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2e édit.; Leipzig, 1853. — Eschenmayer, *Mysterien des innern Lebens, erlaeutert aus der Geschichte der Seherinn von Prevorst*; Tubinguc, 1830. — H. Blaze, *Écrivains et Poëtes de l'Allemagne*; Paris, 1851. — *Conv.-Lex.*

KEROUAL (*Louise* Penhoet), duchesse de Portsmouth, née vers 1652, morte vers 1725. La vie de Louise Keroual n'est généralement connue que depuis l'époque à laquelle cette fille d'honneur de Madame (Henriette, première femme de Monsieur, frère de Louis XIV) commença à remplir en Angleterre un rôle occulte, beaucoup plus important que ne paraissent l'avoir pensé la plupart des écrivains des dix-septième et dix-huitième siècles qui ont rédigé l'histoire du règne de Charles II. Mais les contemporains de ce règne, témoins des fautes politiques de Charles, en ont recherché la source, et ils l'ont fait remonter ou plutôt descendre à la favorite étrangère, qui fut, plus qu'aucune autre des nombreuses maîtresses de ce prince, odieuse au peuple anglais. On fouilla son passé, jusque alors à peu près ignoré de tout le monde, même de la famille royale de France, qui s'était servie de mademoiselle Keroual comme d'un instrument, sans se soucier d'approfondir son origine. Madame de Sévigné, dans ses lettres à sa fille, parle de la duchesse de Portsmouth d'une façon très-leste, qui laisse percer, sinon la certitude, du moins la croyance que les antécédents de Keroual, comme elle dit, n'étaient pas des plus honorables. En 1690, cinq ans après la mort de Charles II, on imprima, à Londres un pamphlet dans lequel la duchesse de Portsmouth se trouve désignée sous le nom fictif de *Francelie*. Louis XIV y est appelé *Tirannide*, et le roi d'Angleterre *prince des Iles*. Dans la préface de la traduction française de ce pamphlet, qui a pour titre : *Histoire secrète de la duchesse de Portsmouth*, il est dit que l'auteur a voulu donner, par ces changements de noms, plus de piquant aux révélations que contient son livre. Suivant cette chronique, le père de Louise Keroual avait été marchand de laine à Paris. Après avoir gagné dans le commerce une fortune médiocre, il se retira en Bretagne, son pays natal, avec ses deux filles; la cadette, Louise, était aimable et jolie; l'aînée, laide et disgracieuse. La dissemblance des deux sœurs, dont l'une plaisait et l'autre déplaisait *universellement*, mit entre elles la désunion; leur père fut obligé de les séparer; il garda la laide près de lui, et mit la jolie en pension dans une ville peu éloignée de celle qu'il habitait. Louise acquit ainsi des talents qui rehaussèrent ses agréments naturels; elle était éveillée, fine, insinuante; elle sut gagner l'amitié de la dame à qui son père l'avait confiée; celle-ci l'introduisit dans sa famille et dans sa société. Mademoiselle Keroual inspira des passions, dont le bruit vint aux oreilles de l'ancien marchand de laine. Craignant que sa fille ne répondît avec trop de légèreté aux empressements dont elle était l'objet, il la retira de pension, et la conduisit à Paris, où il la laissa à la garde de sa belle-sœur, alors veuve. Son mari avait été l'obligé du duc de Beaufort, et elle-même vivait, en grande partie, des libéralités de ce seigneur, qui, en se réconciliant avec la cour, avait obtenu la charge d'amiral de France. Peu après l'arrivée de Louise Keroual à Paris, en 1669, le duc la vit au jardin des Tuileries, où elle se promenait avec sa parente; il fut frappé de la beauté de cette jeune fille, et surtout, dit-on, de l'effet qu'elle produisait sur le public; il devint subitement amoureux d'elle. L'auteur de l'*Histoire secrète de la duchesse de Portsmouth* raconte les manéges de

Beaufort et de Louise pour tromper la surveillance, à ce qu'il semble plus affectée que réelle, de la vieille tante. En résumé, la passion du duc fit de rapides progrès; et la jeune fille, cédant aux désirs d'un amant qui l'adorait et la comblait de présents magnifiques, se fit enlever par lui au moment où il partait pour une campagne maritime. Cette expédition avait pour but de secourir les Vénitiens, qui depuis vingt-quatre ans étaient bloqués par les Turcs dans l'île de Candie. Mademoiselle Keroual, déguisée en page, s'embarqua avec le duc. Celui-ci ayant été tué, à La Canée, par une mine qui joua inopinément, un officier que la chronique précitée désigne seulement par le titre de marquis, et que Beaufort avait mis dans le secret de ses amours, offrit à Louise de la ramener en France. Il paraît que mademoiselle Keroual eût préféré avoir pour l'accompagner dans ce retour un gentil page qui avait été au service du duc; le marquis ne lui laissa pas la liberté du choix. Louise ne put se soustraire à sa protection; pourtant, il n'y a point de preuves qu'il lui ait imposé son amour. Le chroniqueur anonyme convient de cela; mais, à son avis, le marquis devait espérer que Louise reconnaîtrait ses soins et ses respects par les mêmes faveurs qu'elle avait précédemment accordés à Beaufort, « et ajoute-t-il, il est facile de présumer qu'une fille qui auparavant, poussée par l'amour, s'était laissé mener en Candie par le duc, ne fit pas moins pour un homme qui avait tant de soin d'elle en la ramenant en France ». Quoi qu'il en soit du plus ou moins de justesse de ces inductions, toujours est-il que l'équipée de mademoiselle Keroual fut la base de sa fortune. En faisant à ses amis le récit de l'expédition à laquelle il avait pris part, le marquis n'oublia pas l'épisode du prétendu page du duc de Beaufort. Madame (Henriette d'Angleterre), à qui l'on rapporta cette histoire romanesque, voulut en connaître l'héroïne; on lui amena Louise Keroual. Celle-ci eut soin de se représenter comme ayant été victime d'un rapt; Madame l'écouta avec intérêt, la garda dans sa maison, et, bientôt après, l'admit au nombre de ses filles d'honneur. La subtilité d'esprit et la disposition à l'intrigue dont était douée Keroual n'échappèrent pas au coup d'œil de Louis XIV; ce prince conseilla à Madame de l'emmener à Douvres lorsque cette princesse alla rendre visite à son frère, le roi d'Angleterre, au printemps de l'année suivante. Les grâces et les attraits de la nouvelle fille d'honneur d'Henriette produisirent sur Charles II l'effet qu'en attendait le roi de France. Au reste, il paraît que les prévisions de Louis à cet égard furent également celles de sa cour. « Kéroual, dont l'étoile avait été devinée avant qu'elle partît »... dit madame de Sévigné.

Keroual ne resta pas en Angleterre après le départ de Madame, comme l'ont supposé quelques historiens. Pour rendre plus profonde et plus durable l'impression que la fille d'honneur d'Henriette avait faite sur Charles, on voulut stimuler par une absence le désir qu'éprouvait ce prince de la retenir à sa cour. La négociation secrète dont Louis XIV avait chargé Madame n'avait pas complétement réussi; pour la mener heureusement à fin, et pour entretenir l'harmonie entre les deux gouvernements de France et d'Angleterre, il fallait user encore d'une autre influence féminine; il fallait, de plus, que cette influence pût devenir permanente, chose autrefois très-difficile dans les cours, où les femmes se disputaient les faveurs royales. On avait trouvé dans Keroual la clé des volontés du souverain de la Grande-Bretagne.

Henriette mourut quinze jours après son retour à Saint-Cloud; et « il ne s'écoula pas un long temps, dit Lingard, avant que Charles invitât mademoiselle *de Quérouaille* (1) à venir en Angleterre, soit par souvenir de sa beauté, soit en considération de l'amitié qu'Henriette portait à sa fille d'honneur favorite ». Keroual partit donc, munie des instructions particulières de Louis XIV. A peine fut-elle arrivée à Londres, que Charles l'établit à sa cour publiquement et splendidement comme sa maîtresse. Il lui donna une place dans la maison de la reine, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour l'arrogante Castlemain. La jeune Française avait le caractère plus souple que cette ancienne favorite, à laquelle elle causa beaucoup d'inquiétude et de jalousie, sans pouvoir néanmoins la supplanter. En 1672, Keroual ayant donné un fils au roi, sa faveur augmenta considérablement. En 1673 elle fut créée *duchesse de Portsmouth,* et à la fin de cette même année Louis XIV, tant pour flatter le roi d'Angleterre et l'affermir dans son alliance avec lui contre la Hollande, que pour rémunérer les bons offices de Louise Kéroual, conféra à cette dernière le domaine d'Aubigny, en Berry. Ce domaine, donné, en 1422, par Charles VII à Jean Stuart, « comme une marque des grands services qu'il avait rendus dans la guerre, à ce roi », était revenu à la couronne de France. Dans la lettre de donation que Louis envoya à Charles, il est dit que, « après la mort de la dame de Keroual, duchesse de Portsmouth, la terre d'Aubigny passera à tel des enfants naturels du roi de la Grande-Bretagne qu'il voudra nommer. Charles II nomma Charles de Lennox (le fils qu'il avait eu de Keroual) et il le créa duc de Richemont, le 19 août 1675. C'est à cette occasion que madame de Sévigné trace en quelques lignes le portrait moral de la favorite du roi d'Angleterre et le tableau d'une cour dissolue : « Keroual n'a été trompée sur rien; elle avait envie d'être la maîtresse du roi Charles II, elle l'est.... Elle a un fils, qui vient d'être reconnu et à qui l'on a donné deux duchés; elle

(1) Tous les auteurs anglais ont ainsi écrit le nom de famille de la duchesse de Portsmouth.

amasse des trésors, et se fait redouter et respecter de qui elle peut; mais elle n'avait pas prévu de trouver en son chemin une jeune comédienne (Nell Gwin) dont le roi est ensorcelé... La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth; elle la morgue, elle lui fait la grimace; elle l'attaque et lui dérobe souvent le roi; elle se vante de ses préférences; elle est folle, hardie, débauchée et plaisante.... Cette créature tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. » Nell Gwin et Castlemain n'étaient pas d'ailleurs les seules rivales de Keroual; mais il ne lui importait guère que Charles partageât ou non son amour entre plusieurs femmes, pourvu qu'aucune de celles-ci ne lui enlevât l'influence dont elle jouissait. Elle en avait besoin pour s'enrichir et pour s'acquitter de la mission secrète qu'elle s'était engagée à remplir. Kéroual travailla pour la France tout le temps que dura sa faveur, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Charles II, qui arriva en 1685 (nouv. style). « Elle y employa sans cesse toute sa politique, tous ses charmes, tout son esprit », dit le chroniqueur anglais que nous avons déjà cité, et dont le but a été, suivant son traducteur, anonyme comme lui, de faire connaître que si Charles II a agi « d'une manière si peu conforme aux intérêts non-seulement de plusieurs États étrangers, mais encore de ses propres États, ce fut la duchesse de Portsmouth qui l'y porta, par l'amour qu'elle lui avait inspiré par ses ruses et par le pouvoir qu'elle avait sur son esprit. » Le même traducteur remarque ensuite que « cette dame obtenait plus aisément du prince, en un moment et d'un *coup de langue*, les choses les plus déraisonnables et les plus contraires à la véritable politique, que tous les ambassadeurs les plus judicieux, les plus diserts, les plus insinuants, ne pouvaient obtenir de lui, pendant des années entières, des choses infiniment raisonnables et justes ». Sans attribuer à la duchesse de Portsmouth une puissance d'action aussi préjudiciable aux intérêts de la nation britannique que l'a fait le biographe anonyme, qui écrivait sous l'excitation du mécontentement causé, dit Lyttleton, par « l'affermissement de l'alliance avec la France, ennemie secrète de l'Angleterre et de la religion protestante, ainsi que par une guerre dispendieuse avec la Hollande, son alliée naturelle, » Hume constate que, « pendant tout le cours de sa vie, Charles II fut extrêmement attaché à Quérouaille, et que cette favorite contribua beaucoup au maintien de l'étroite alliance entre son propre pays et l'Angleterre ». Voltaire, sans particulariser les effets de l'ascendant de la duchesse de Portsmouth sur Charles II, dit que ce monarque « fut gouverné par elle jusqu'au dernier moment de sa vie ». Il ajoute que « sa beauté égalait celle de madame de Montespan, et qu'elle fut en Angleterre ce que l'autre avait été en France, mais avec plus de crédit ». Cette assertion, très-juste en ce qui concerne le crédit (madame de Montespan n'ayant jamais influé sur la politique du gouvernement de Louis XIV), ne l'est pas également à l'égard de la beauté. Sur ce point, Keroual eut des détracteurs. « J'ai vu cette beauté *fameuse*, mademoiselle Quérouaille, a écrit Evelyn dans son *Diary;* mais, dans mon opinion, ce n'est qu'une figure enfantine et niaise. »

Après la mort de Charles, la duchesse de Portsmouth demeura encore quelques années en Angleterre, « pour mettre en sûreté ses biens ». On serait tenté d'attribuer à cette époque de la vie de la duchesse de Portsmouth l'épître sans date que Saint-Évremond a adressée, sous le titre de *Problème,* à mademoiselle Querouaille, pour la dissuader de se retirer dans un couvent, si le commencement de cette épître ne prouvait que Saint-Évremond l'écrivit peu après l'arrivée de Louise en Angleterre, époque à laquelle cependant l'ancienne fille d'honneur de Madame n'avait pas d'autre dessein que celui de devenir la maîtresse de Charles II.

Lorsque la duchesse de Portsmouth eut mis ordre à ses affaires, elle retourna en France, où elle dissipa en prodigalités, pour des amants qui se jouaient d'elle, une grande partie de la fortune considérable qu'elle avait amassée pendant la durée de sa faveur. Comme elle vivait à l'époque où fut publiée son *Histoire secrète*, on n'y trouve pas la date de sa mort; mais il est certain qu'elle atteignit un âge assez avancé. Voltaire a écrit, en parlant d'elle ; « Jamais femme ne conserva plus longtemps sa beauté : à près de soixante-dix ans, elle avait une figure encore noble et agréable que les années n'avaient pas flétrie. » Camille Lebrun.

Hume, *History of England.* — Lingard, *Idem.* — *Histoire secrète de la Duchesse de Portsmouth,* traduite de la copie anglaise publiée à Londres en 1690. — Evelyn, *Diary.* — Mme de Sévigné, *Lettres.* — *OEuvres de Louis XIV.* — Voltaire, *Siècle de Louis XIV.* — Saint-Evremond, *OEuvres complètes.*

KER-PORTER. *Voy.* Porter.

KERR (*Robert*), chirurgien et traducteur écossais, né vers 1750, mort au mois de mai 1814. Il était membre de la Société royale de Londres, chirurgien de l'hôpital de Londres, et chirurgien de l'hôpital des Orphelins à Édimbourg. « Sa vie fut honorable, mais obscure, dit la *Biographie Médicale;* de grands talents comme praticien et des traductions de divers ouvrages utiles, le révélèrent seuls au public. » On a de lui : *A general View of the Agriculture of the County of Berwick;* 1809, in-8°; — *History of Scotland during the reign of Robert I, surnomed the Bruce;* Édimbourg, 1811, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of the Life, Writings and Correspondence of the late Will. Smellie;* Londres, 1811, 2 vol. in-8°. Kerr a traduit en anglais les *Éléments de Chimie* de Lavoisier;

1789, 1793, in-8° ; — l'*Essai sur le Blanchiment*, de Berthollet; 1789, in-8° ; — le *Système Zoologique* de Linné; 1792, in-4° ; — l'*Histoire des Serpents et des Quadrupèdes ovipares* de Lacépède; 1802, in-8° ; — l'*Essai sur la Théorie de la Terre* de Cuvier; 1815, in-8°. Cette dernière traduction fut publiée par Jameson. On a encore de Robert Kerr une *Collection générale des Voyages*, 18 vol. in-8°. Z.

Watt, *Bibliotheca Britannica*. — *Biographie Médicale*. — Arnauld et Jouy, *Biographie des Contemporains*.

* **KERSAINT** (*Gui-François de* COETNEMPREN, comte DE), marin français, né en 1707, au manoir de Kersaint, paroisse de Cléder, évêché de Léon, mort en mer, le 21 novembre 1759, appartenait à une famille de chevalerie, dont un membre, Raoul, avait figuré à la croisade de 1248 sous le duc Pierre de Dreux, et dont le nom est inscrit dans la salle des croisades, au Musée de Versailles. Plusieurs des descendants de ce Raoul ont honorablement figuré dans les annales de la Bretagne. Entré dans la marine en 1722, Kersaint servait depuis vingt-cinq ans, et avait concouru, comme simple officier, ou comme commandant, à divers combats ou expéditions, où il avait fait preuve d'un courage constamment couronné de succès, lorsqu'il fut promu au grade de capitaine de vaisseau. Le 21 octobre 1757, commandant une division de trois vaisseaux et deux frégates, il soutint près des Caïques, contre trois vaisseaux anglais, de force supérieure aux siens, un combat meurtrier, dans lequel il reçut neuf blessures, et *L'Intrépide*, qu'il montait, perdit 127 hommes. Échappé par l'habileté de ses manœuvres et l'énergie de sa défense, à une défaite imminente, il fut moins heureux lors du désastreux combat livré, le 21 novembre 1759, par l'inepte maréchal de Conflans dans la baie de Quiberon. Kersaint commandait le vaisseau de 74 *Le Thésée*. L'amiral Hawke, qui avait coupé la ligne française, se dirigeait sur notre vaisseau amiral, *Le Soleil-Royal*. Kersaint, manœuvrant pour empêcher Hawke de joindre ce vaisseau, reçut sa bordée et lui riposta de la sienne; mais les sabords de sa première batterie étant restés ouverts, le *Thésée*, dans un virement de bord, fut englouti avec son commandant et les six cents hommes de son équipage, à l'exception de vingt-deux, qui purent se sauver à la nage au Croisic. Le comte de Kersaint laissa sept enfants, au nombre desquels étaient les deux qui suivent et Mme de Duras (*voy.* ce nom). P. LEVOT.

Archives de la Marine. — *Biographie Bretonne*. — *Documents inédits*.

KERSAINT (*Gui-Pierre de* COETNEMPREN, comte DE), marin et homme d'État français, né le 20 juillet 1742, à Paris, où il est mort, le 4 décembre 1793. Il commença à servir comme garde de marine en 1755. Deux ans plus tard il obtenait le grade d'enseigne de vaisseau, récompense du courage dont il avait fait preuve sur *L'Intrépide*, aux côtés de son père. Un combat honorable (1776) et deux croisières heureuses (1778) lui valurent d'être nommé chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau. A la tête d'une escadre composée d'un vaisseau, une frégate, trois corvettes et quelques bâtiments de transport, il pénétra en 1782 dans la rivière de Surinam, et s'empara de Démérary, Esséquibo et Berbice. D'un esprit plus ardent que sensé, il avait conçu et soumis au ministre des projets de changement dans l'armement, l'arrimage et le doublage des vaisseaux. Il avait aussi donné le plan des cuisines dites *à la Kersaint*, perfectionnées depuis. Enfin, il avait imaginé un nouveau système de voilure, d'après lequel la coupe des basses voiles des vaisseaux était triangulaire au lieu d'être carrée. Distingué par son esprit et sa bravoure, il était plein d'espoir dans la révolution, qui devait détruire, sinon tous les abus, du moins les plus insupportables; il publia un ouvrage très-remarquable: *Le Bon Sens*; Paris, 1789, in-8°.

Cet écrit, dans lequel il attaquait non-seulement les priviléges, mais encore l'existence des deux premiers ordres, fut le signal de la guerre livrée à l'ancienne constitution de la France. Comme on supposait à Kersaint une connaissance approfondie des ordonnances et règlements organiques de la marine militaire et administrative, comme il traitait ces matières dans le *Journal de la Société*, publié dès 1789 par Condorcet, Dupont de Nemours, etc., le comité de marine de l'Assemblée constituante le fit plusieurs fois appeler dans son sein pour s'éclairer de ses lumières et de ses conseils. Ce fut pour répondre à cette confiance qu'il lui lut, au mois de novembre 1789, ses *Institutions navales*. Dans cet ouvrage, contenant un projet de reconstitution entière de la marine, Kersaint se prononçait pour la liberté des professions maritimes, et s'élevait contre le système des classes, qu'il appelait un régime de servitude régulièrement ordonné et convenant assez bien à un despotisme dissimulé et aisé. A ce moyen de recrutement de l'armée navale il préférait la presse, « moyen hardi, disait-il, mais que justifient la nécessité et la loi suprême du salut « public, et qui convient à un peuple libre, à des « hommes accoutumés à courir des hasards et « à les braver ». Il voulait aussi une liberté absolue dans la composition de l'administration de la marine. Mécontent des justes refus du comité, il l'attaqua vivement dans les journaux; il en appela aux assemblées futures du peu de cas qu'on faisait de ses projets. Le ministère, de son côté, lui montra combien il désapprouvait ses dangereuses utopies, en l'écartant du nombre des contre-amiraux nommés lors de la réorganisation du mois de mai 1791; mais il fut amplement dédommagé de cette exclusion par son élévation, le 1er janvier 1793, au grade de vice-amiral, qui, du reste, ne fut pour lui qu'une

distinction purement honorifique et de bien courte durée.

Kersaint, qui avait présidé en 1789 l'assemblée électorale de Paris, fut élu l'année suivante administrateur du département de la Seine, et député suppléant à l'Assemblée législative. Ce fut en cette double qualité que, le 5 janvier et le 12 février 1792, il vint haranguer l'assemblée, soit pour lui assurer, au nom du conseil général du département, qu'il partagerait tous les dangers dont elle pourrait être menacée, soit pour lui proposer de bâtir sur les ruines de l'ancienne église de La Madeleine un palais qui eût servi aux séances de la représentation nationale et aux travaux de ses comités. A la formation des clubs, il fit partie de celui des Jacobins, et lorsque après les événements du Champ de Mars (17 juillet 1791) ce club fut presque entièrement abandonné, et que ses principaux membres formèrent celui des Feuillants, Kersaint les suivit, et fut ainsi affilié aux Girondins. Il le fut aussi par sa collaboration à la *Chronique du Mois*, où il était encore chargé de traiter les questions maritimes et coloniales. Cette collaboration est attestée par un grand nombre d'articles, parmi lesquels on remarque ceux sur l'*État des Colonies,* et par d'autres sur des sujets différents, tels que ceux sur l'*Inde* et la *Monarchie sans Roi*, ce dernier inséré dans la *Chronique* du mois de septembre 1792.

Entré à l'assemblée législative le 2 avril 1792, comme suppléant de Moneron, député démissionnaire, Kersaint s'attacha aussitôt à faire prévaloir ceux de ses projets qu'avait repoussés le comité de l'Assemblée nationale, soit à la tribune, soit dans des écrits, qui se succédaient coup sur coup : il proposa la reconstitution de presque tous les corps de la marine, et renouvela la proposition d'abolir la course, proposition modifiée par Vergniaud, qui, anticipant sur la mémorable résolution prise par le congrès de Paris en 1856, demanda que le pouvoir exécutif fût invité à provoquer la réunion d'un congrès européen qui aurait été appelé à prononcer la suppression des armements en course, et à assurer en temps de guerre la libre navigation commerciale de tous les peuples. Jusque là l'opposition de Kersaint n'avait pas eu un caractère d'hostilité systématique à la royauté. Une fois, il est vrai, avant son entrée à l'Assemblée législative, il l'avait fait pressentir en reprochant dans les journaux à M. de Lessart, ministre de l'intérieur (mars 1791) d'avoir donné au roi le titre de chef suprême de la nation. Mais à la modération relative qu'il semblait s'être imposée comme député se substitua, après le mécompte qu'il éprouva du choix de M. de Marigny, un esprit d'agression très-vif. Sa motion de mettre en accusation le marquis de Noailles, ambassadeur de France à Vienne; sa proposition de retirer la garde du roi aux Suisses pour en charger la garde nationale; sa demande de mise en accusation de La Fayette pour être venu appuyer à la barre de l'Assemblée la lettre où il avait demandé justice des outrages et des violences dont le roi avait été l'objet dans la journée du 20 juin; enfin sa motion (23 juillet) de décréter le roi lui-même d'accusation et de prononcer sa déchéance, pour cause de trahison, sont autant de preuves caractéristiques de son dessein d'abaisser, d'abolir même la royauté. Encouragé dans cette voie par ses amis politiques, qui exploitaient son caractère bouillant, il ne s'arrêta plus. Le 8 août il poursuivit sa demande de déchéance du roi, et proposa l'organisation d'un gouvernement provisoire, peu différente de celle qui fut adoptée après le 10 août. Le rôle actif qu'il avait joué dans cette dernière journée le fit envoyer avec d'Antonelle et Peraldi, à l'armée du centre, et dès le 12 août il avait proclamé la république à Soissons et à Reims. S'étant ensuite rendu dans le département des Ardennes, il concourut aux promptes mesures qui préservèrent la France de l'invasion étrangère. Son ardeur ayant paru se refroidir après les journées de septembre, il fut accusé, le 3 décembre, d'intelligence avec Louis XVI, à l'occasion d'une lettre de lui trouvée dans l'armoire de fer; mais il se disculpa en faisant lire cette lettre, dans laquelle il engageait le roi à éloigner de sa personne tous les individus qui ne cherchaient qu'à le tromper, « les prêtres, les magistrats, les financiers, en un mot tous les intrigants ». Le 1er janvier 1793, jour de sa promotion au grade de vice-amiral, il fit à la Convention un long rapport concluant à l'armement immédiat de trente vaisseaux et vingt frégates, ainsi qu'à la construction de vingt-cinq vaisseaux et à l'adoption de toutes les mesures qu'exigeait la guerre maritime imminente. Son rapport se terminait par la demande de création d'un comité de sûreté générale, devenu bientôt ce fameux comité de salut public qui fit mettre à mort celui même auquel il devait son existence.

Depuis ce moment Kersaint appliqua, mais sans succès, tous ses efforts à empêcher que l'autorité usurpatrice de la commune ne prévalût sur celle de la Convention et que l'intimidation n'altérât point la liberté de ses votes. Comme Guadet, Vergniaud et Gensonné, il eut à repousser l'accusation suscitée par la démarche qu'au mois de juillet précédent il avait faite, soit avec eux, soit avec Pétion et Manuel, auprès de Louis XVI, afin d'engager ce prince à user de son influence pour que les armées ennemies se retirassent du territoire; démarche couronnée de succès, s'il est vrai, comme on l'a assuré, qu'une lettre de Louis XVI au duc de Brunswick détermina plus que les manœuvres de Dumouriez la retraite des Prussiens.

Kersaint, que sa lutte corps à corps avec la démagogie, avait conduit à modifier ses opinions, se montra dans le procès de Louis XVI tout autre

qu'on ne l'avait attendu de sa participation aux actes qui amenèrent ce sinistre drame. Soit qu'il sentît le besoin de l'expier, soit qu'il obéît à sa générosité naturelle, il vota la réclusion jusqu'à la paix, avec appel au peuple, récusant la qualité de juge qui l'aurait porté, dit-il, à voter par clémence, et repoussant comme législateur l'idée d'une nation qui se venge. Quand il fut convaincu qu'un crime inutile serait commis, le 18 janvier, au soir, au moment où allait commencer le dépouillement du scrutin sur l'application de la peine, se séparant avec éclat de ses amis politiques, il monta à la tribune, répéta son vote, et ajouta : « Je veux épargner un crime aux assassins en me dépouillant de mon inviolabilité ; je donne ma démission, et je dépose les motifs de cette résolution entre les mains du président. » Deux jours après, la Convention entendait la lecture de cette démission, ainsi motivée : « Citoyen président, ma santé, depuis longtemps « affaiblie, me rend l'habitude de la vie d'une « assemblée aussi orageuse que la Convention « impossible. Mais ce qui m'est plus impossible « encore, c'est de supporter la honte de m'asseoir « dans son enceinte avec des hommes de sang, « alors que leur avis, précédé de la terreur, « l'emporte sur celui des gens de bien ; alors « que Marat l'emporte sur Pétion. Si l'amour de « mon pays m'a fait endurer la honte d'être le « collègue des panégyristes et des promoteurs « des assassinats du 2 septembre, je veux au « moins défendre ma mémoire du reproche d'a- « voir été leur complice, et je n'ai pour cela « qu'un moment : demain il ne sera plus temps. « Je rentre dans le sein du peuple ; je me dé- « pouille de l'inviolabilité dont il m'avait revêtu ; « prêt à lui rendre compte de toutes mes actions, « et sans crainte et sans reproche, je donne ma « démission de député à la Convention natio- « nale. » Plus irritée qu'émue de cette preuve inusitée d'énergie, la majorité de la Convention qualifia d'audace et d'impudence cet héroïque défi à la mort. Chaudieu, se faisant son organe, demanda qu'on appliquât à Kersaint la loi qui déclarait infâmes et traîtres à la patrie ceux qui désertaient leur poste. La démission n'en fut pas moins acceptée, et la demande d'arrestation écartée. Toutefois, mandé le 22 à la barre de l'Assemblée, Kersaint, loin de rétracter aucune des expressions de sa lettre, les répéta, les commenta. Invité à reprendre ses fonctions, il déclara persister, et refusa même les honneurs de la séance. Ses amis, en vue de le soustraire à la proscription qui ne pouvait manquer de l'atteindre, essayèrent, le 18 février suivant, de le porter au ministère de la marine en concurrence avec Monge ; mais cette imprudente tentative, faite sans sa participation, n'eut d'autre résultat que de le mettre bien inutilement en évidence. Pressé, après le 31, de chercher un asile hors de France, il s'y refusa. Oublié pendant quatre mois, il se croyait sauvé, lorsqu'il fut arrêté, le 2 octobre 1793, dans sa retraite de Ville-d'Avray, et traîné à l'Abbaye, où sa fermeté ne se démentit pas plus que devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna le 4 décembre.

Outre *Le Bon Sens* et les articles insérés dans le *Journal de la Société* et la *Chronique du Mois*, Kersaint a laissé : *Le Rubicon, par l'auteur du Bon Sens* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Lettre en réponse à M. Alex. Lameth* ; Paris, 1788, in-8° ; — *Considérations sur la Force publique et l'Institution des Gardes Nationales* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Institutions navales, ou premières vues sur les classes et l'administration de la France, considérée dans ses rapports maritimes.* — *Secondes vues de la Formation et Constitution du Corps militaire de la Marine* ; Paris, au Ier — II ; 2 pièces, in-8° ; — *Réponses aux ducs de Defermon et Chapelier :* Faits rappelés à la mémoire de Kersaint (sur cette question) par Defermon ; — Petite Discussion entre Defermon et Kersaint ; Paris, 1790, in-8° ; — *Lettres à Mirabeau à l'occasion de l'élection du Directoire du département de Paris* ; Paris, 1791, in-8° ; — *Discours sur les monuments publics, prononcé au conseil du département de Paris, le 15 décembre* 1791 ; Paris, 1791, in-4° (fig.) ; — *Moyens proposés à l'Assemblée nationale pour rétablir la paix et l'ordre dans les colonies* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Discours sur l'Organisation de l'Artillerie et de l'Infanterie de la Marine* ; — *Opinion sur l'Artillerie de la Marine* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Discours sur l'organisation provisoire du Service de Mer* ; Paris, Imprimerie nationale, 1792, in-8° ; — *Opinion et projet de décret sur l'Organisation des Corsaires* ; Paris, 1792, in-8° ; — *Le Naufrage et la Mort du comte de Boulainvilliers (rédigés par Kersaint), publiés par M. Paillet, bibliothécaire de l'École centrale de Seine-et-Oise* ; Versailles, an VI, in-18 de 83 p.

P. Levot.

Archives de la Marine. — Moniteur universel. — Biographie bretonne. — Documents inédits.

KERSAINT (*Gui-Pierre* de Coetnempren, comte de), marin et administrateur, frère du précédent, né à Brest, le 26 novembre 1747, mort à Surênes, le 24 août 1822. Il servait depuis vingt ans dans la marine et était capitaine de vaisseau depuis un an lorsqu'en 1787 il fut appelé à commander dans les mers de Chine la frégate *La Dryade*, ayant mission de porter en Cochinchine Bénigne d'Agra, ambassadeur de France, et de faire des observations hydrographiques. En 1790 il émigra, prit du service dans l'armée des princes, et résida successivement à Aix-la-Chapelle, Maëstricht et Hambourg. Rentré en France et réintégré dans la marine en 1803, il fut désigné à Napoléon par Decrès, son ancien ami, comme bon et habile administrateur, capable, en raison des explorations qu'il avait faites, avant la révolution, de divers fleuves de l'Inde, de diriger les travaux

de l'Escaut, dont le lit, croyait-on, avait beaucoup d'analogie avec celui de l'un de ces fleuves. En 1812 il fut nommé préfet maritime d'Anvers. La première Restauration le nomma contre-amiral, commandeur de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur. Appelé le 15 août 1815 à remplir les fonctions de préfet de la Meurthe, il reçut de l'empereur Alexandre la décoration de l'ordre de Sainte-Anne de deuxième classe, en reconnaissance des soins qu'il avait pris des troupes russes pendant son administration, qui se termina l'année suivante par son admission à la retraite.

P. LEVOT.

Arch. de la Marine. — *Biog. Bretonne.* — *Documents inédits.*

* KERSAUSIE (*Joachim-René-Théophile* GAILLARD DE), homme politique français, né à Guingamp (Côtes-du-Nord), le 13 novembre 1798. La Tour d'Auvergne, dit le premier grenadier de France, était son oncle maternel. Le frère de M. Kersausie, capitaine au 47e de ligne, mourut aussi au champ d'honneur. Le 13 décembre 1815, M. de Kersausie entra comme sous-lieutenant au 4e hussards; six mois après sa sortie de l'école de Saumur, le 11 décembre 1820, il fut nommé lieutenant. En 1822, il se mit en relation avec les *ventes* du carbonarisme. Il fit cependant la campagne d'Espagne en 1823. « Carbonaro et soldat, dit M. Raspail, M. de Kersausie sut concilier ses sympathies avec ses devoirs; compatissant envers l'étranger sans compromettre la position de ses compatriotes, il fut brave contre l'ennemi sans trahir ses principes de fraternité universelle; et les libéraux espagnols et français n'auraient pas plus renié en lui sa conduite de citoyen que ses supérieurs n'osèrent renier sa bravoure militaire. » Dans une affaire d'avant-garde où il fut surpris par le nombre, il développa tant d'intrépidité et de sang-froid que la décoration de la Légion d'Honneur lui fut décernée. Le 1er novembre 1823 il fut nommé capitaine, et cependant on l'accusait d'avoir dit que « la guerre contre les Espagnols libéraux était injuste, et que, quant à lui, il la faisait contre son opinion et forcément ». Au mois de juillet 1830 il était en garnison à Pontivy; en apprenant les ordonnances du 25, il organisa l'insurrection dans son régiment et douze heures après il marchait sur Paris; à quinze lieues de Rennes, il apprit le succès de la révolution, et reçut l'ordre d'aller arborer le drapeau tricolore à Vannes. En route il sut faire rentrer dans le devoir des prisonniers révoltés, et bientôt il organisa la résistance contre la chouannerie, prête à se montrer. Cependant ceux dont il avait attaqué l'autorité relevaient la tête en se ralliant au nouveau gouvernement, et à bout d'ennuis il dut donner sa démission, qui fut acceptée. Arrivé à Paris, il fut arrêté et mis en liberté trois jours après. Au mois de décembre il fut envoyé à Strasbourg comme aide de camp du général Brayer. Celui-ci ayant demandé de l'avancement pour son aide de camp, reçut en réponse la destitution de M. de Kersausie, parce que le roi ne l'avait pas relevé de sa démission. M. de Kersausie réclama vainement auprès du ministre, du prince royal et même de la chambre des députés. En apprenant la marche de l'armée de la Hollande contre la Belgique, il courut à Bruxelles; mais les affaires étaient déjà arrangées. Une expédition se préparait au Havre sous les ordres du général Fabvier en faveur de la Pologne : M. de Kersausie voulut en faire partie; mais à peine le vaisseau avait-il levé l'ancre, qu'il reçut la nouvelle de la prise de Varsovie. De retour à Paris, il se trouva compris dans la procédure de l'affaire dite des vingt-sept, et fut acquitté. Accusé de carlisme par le procureur général Persil, il osa lui crier en pleine audience : « Vous en avez menti, » ce qui lui valut une condamnation à quelques mois de prison. Arrêté à la Croix-Rouge le jour de la conspiration de la rue des Prouvaires, le 2 février 1831, il fut relaxé au bout de quinze jours. Il créa alors avec M. Raspail le comité secret d'une grande fraction de la Société des Droits de l'Homme, où tous deux firent prévaloir le système de la patience. Au mois de juin 1832, il dut prendre la fuite. En juillet 1833, il fut arrêté comme ayant pris part à une émeute contre l'établissement des forts autour de Paris. Acquitté par le jury, M. de Kersausie fut arrêté de nouveau au mois d'avril 1834 et accusé d'avoir été membre du comité patent de la Société des Droits de l'Homme. Traduit devant la chambre des pairs, il refusa de s'évader de la prison de Sainte-Pélagie avec ses coaccusés. Il avait choisi M. Raspail pour défenseur; la cour ne voulut pas l'admettre. M. de Kersausie refusa de se défendre. Il fut condamné à la déportation. Transféré à la citadelle de Doullens, et de là à Brest, où son père se mourait, il fut compris dans l'ordonnance d'amnistie générale accordée par Louis-Philippe le 8 mai 1837; il resta deux ans hors de France, puis revint à Paris, où il fut condamné en 1841 à dix jours de prison, pour rupture de ban, par le tribunal de police correctionnelle de la Seine. Après la révolution de février 1848, il revint à Paris, et le 15 mai il faisait partie de la démonstration qui portait une pétition à l'Assemblée nationale en faveur de la Pologne, et qui envahit la salle des Séances. Au 13 juin 1849 il parut un moment au Conservatoire des Arts et Métiers. Impliqué dans les poursuites de cette affaire, il fut condamné à la déportation par contumace, le 15 novembre, par la haute cour de Versailles, comme coupable d'avoir participé à un complot ayant pour but de détruire ou de changer le gouvernement et d'exciter à la guerre civile, complot suivi d'effet, et d'avoir commis un attentat ayant le même but. Depuis lors il a vécu hors de France. L. L—T.

F.-V. Raspail, dans la *Biogr. des Hommes du Jour*, tome II, 2e partie, p. 171. — L. Blanc, *Histoire de dix ans*. — *Moniteur*, 1832, 1835, 1841, 1849.

* **KERSAUSON** (*François-Joseph*, comte DE), ingénieur français, né en Basse-Bretagne, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il a exercé une grande influence sur les résolutions prises par les états de Bretagne pour canaliser cette province. Donnant de l'extension au projet de l'ingénieur Abeille, qui avait proposé, en 1736, un canal de jonction entre l'Océan et la Manche, en passant par Rennes et Saint-Malo, il démontra, dix ans plus tard, combien il importait d'y rattacher la jonction de la Loire à la Vilaine et celle de la Vilaine au Blavet. Tel fut le but de son mémoire intitulé : *Mémoire présenté aux états de Bretagne, en* 1746, *pour la construction de trois Canaux dans cette province;* Rennes, Vatour, 1748, in-8°. L'impression produite par ce mémoire avait fait espérer un travail prochain. Cet espoir ayant été déçu, l'auteur revint à la charge par la publication de l'écrit suivant : *Mémoire présenté aux états de Bretagne séant à Nantes,* 1765; Nantes, P. I. Brun, in-8° de 52 pag. Il ne s'était pas occupé exclusivement de la navigation intérieure de sa province; il s'était attaché à démontrer les améliorations que réclamaient sous ce rapport d'autres parties de la France. On en a la preuve dans un mémoire inédit existant à la Bibliothèque impériale, t. VI, fol. 236-242, de la collection des Blancs-Manteaux, dite de Bretagne, sous ce titre : *Mémoire présenté au roi, par M. de Kersauson, gentilhomme de Bretagne, qui démontre les avantages qui résulteroient pour le bien du royaume* : 1° *de la jonction de la Moselle avec la Saône*; 2° *de l'exécution des travaux publics par les soldats, et* 3° *de la jonction de la Saône avec la Loire.* Selon M. Miorcec de Kerdanet, l'auteur de ces mémoires avait aussi écrit sur la langue bretonne. L'Académie d'Amiens avait décerné, en 1751, un *accessit* au mémoire qu'il lui avait présenté sur cette question : *L'histoire, la physique, la géographie ancienne et moderne fournissent-elles des connaissances suffisantes pour établir que l'Angleterre a fait partie du continent?*

P. LEVOT.

M. Miorcec de Kerdanet, *Notices chronologiques*, etc. — *Biog. Bretonne.* — *Couronnes académiques*, par Deandine.

KERSENBROCK (*Hermann*), historien allemand, né vers 1526, dans le comté de Lippe, mort à Prusten, le 5 juillet 1585. Il passa une partie de sa jeunesse à Munster, d'où sa famille était originaire; et il s'y trouvait lorsque éclatèrent les troubles provoqués par les anabaptistes, dont la férocité le força ainsi que ses parents de quitter la ville; mais il y rentra après la défaite des sectaires, et il y termina ses études. Nommé en 1548 recteur de l'école de Hamm, il fut appelé deux ans après à diriger le collége de Munster, tâche dont il s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. Dans le plan d'études publié par lui sous le titre de *Ratio studiorum scholæ monasteriensis*, il prescrit de faire raisonner les élèves, à la fin de chaque semaine, sur ce qu'on leur avait enseigné les jours précédents, et de les obliger à s'examiner entre eux. Dans ses moments de loisir, il se mit à rédiger en latin l'histoire des excès commis par les anabaptistes, dont il avait été témoin oculaire. Ayant terminé son ouvrage en 1573, il en envoya le manuscrit à un imprimeur de Cologne. Mais les magistrats de Munster, informés que Kersenbrock attaquait dans son écrit la légitimité des priviléges d'une certaine classe des bourgeois et dévoilait la conduite peu honorable tenue durant les troubles par quelques familles, ordonnèrent à l'auteur de leur remettre son manuscrit pour en retrancher ce que bon leur semblerait. Avant d'obtempérer à cette injonction, Kersenbrock fit faire plusieurs copies de son ouvrage; et lorsqu'on vint à exiger de lui qu'il modifiât plusieurs passages qui déplaisaient au sénat de Munster, il s'y refusa avec persistance, quoiqu'il fût mis pour cela quelque temps en prison et ensuite condamné à deux cents écus d'amende. Il quitta Munster, et se rendit à Paderborn, où il devint recteur du Collegium Salentinianum; mais un écrit qu'il publia sur les évêques de cette ville lui ayant fait retirer cet emploi, il partit pour Werla, où il avait été appelé comme recteur. C'est alors qu'il composa plusieurs satires mordantes sur les procédés des magistrats de Munster envers lui : ces magistrats n'épargnèrent aucune peine pour qu'il leur fût livré; mais les autorités de Werla protégèrent l'homme courageux qui osait exprimer son opinion au péril de sa vie. Kersenbrock alla finir ses jours à Osnabruck, dont le gymnase avait été confié à sa direction. Son principal ouvrage est son *Historia Anabaptistarum Monasteriensium ;* il en existe quelques manuscrits en Westphalie, notamment à la cathédrale de Munster; un anonyme en a donné une traduction assez inexacte, sous le titre de : *Geschichte der Wiedertæufer zu Munster nebst einer Beschreibung der Hauptstadt;* 1771, in-4°. On a encore de Kersenbrock : *Catalogus Episcoporum Paderbonensium eorumque Acta ;* Lemgow, 1578, in-8° : ouvrage contre lequel Mart. Hoitband écrivit : *Apologia wider die Calumnien des* Catalogus Episcoporum Paderbonensium; 1580, in-8°; — *Belli monasteriensis contra anabaptistica monstra gessi brevis Descriptio;* Cologne, 1545, in-8° : cet ouvrage, écrit en vers, se trouve aussi dans le tome II du *Scrinium Antiquarium* de Gerdes; — *Narratio de Obsidione Monasteriensi, seu de bello anabaptistico*, dans le tome III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Henken; — *Catalogus Episcoporum Monasteriensium*, en manuscrit; — *Causarum Captivitatis H. Kersenbrock succincta Narratio*, en manuscrit; — *Querimonia Mimardiæ* (*Voy.* DRIVER, *Bibliotheca monasteriensis*, p. 73).

E. G.

Menz, *Programma de H. Kersenbrock Historia Belli*

Anabaptici; Leipzig, 1744. — Hamelmann, *Opera genealogico-historica*, p. 55, 173 et 1297. — *Acta Eruditorum*, année 1731, p. 317. — *Hannovrische Anzeigen*, année 1751, p. 656. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

* **KERSEY** (*John*), mathématicien anglais du dix-septième siècle. On n'a aucun renseignement sur sa vie; mais il est désigné par ses contemporains comme un homme d'une instruction solide et variée. Il est auteur des ouvrages suivants : *Elements of Algebra*; Londres, 1673, 2 vol. in-folio, un des traités les plus clairs et les plus étendus sur la matière; — *Dictionarium Anglo-Britannicum, or a general english Dictionary*; ibid., 1708, in-8°. P. L—Y.

Granger, *Biographical History of England*.

* **KERSSEBOOM** (*Guillaume*), statisticien hollandais, né en 1691, mort le 1er septembre 1771, à La Haye. Il était fils du bourgmestre d'Oudewater, petite ville de la Hollande méridionale, où l'on s'accorde à placer le lieu de sa naissance; on n'a aucun renseignement sur la première partie de sa vie. Nommé en 1728 secrétaire général des plénipotentiaires envoyés au congrès de Soissons, il assista à leurs travaux, et obtint, l'année suivante, l'emploi de commis ordinaire à la chambre d'audition des comptes; il fut, en cette qualité, chargé d'examiner différents projets de remaniement des finances, et reçut, en 1746, une prime pour avoir inventé le plan d'une loterie de fonds publics. En 1749 il passa au service des États Généraux, qui, sur la recommandation du stathouder, le nommèrent commis extraordinaire aux finances de l'Union. La même faveur lui valut de nouvelles fonctions auprès des États de Hollande : en effet il devint, à dater du 9 mars 1752, secrétaire de l'administration des postes, et conserva cette double charge, par une résolution spéciale, jusqu'à l'époque de sa retraite. L'influence de ce savant, dont aucune biographie n'a fait mention jusqu'à présent, a été grande, même hors de son pays. Voltaire, à qui il avait communiqué ses calculs sur la vie, faits sur la ville d'Amsterdam, en a donné l'analyse dans l'article *Age* de son *Dictionnaire philosophique*. Ses travaux étaient connus et appréciés des rédacteurs de l'*Encyclopédie* (art. *Vie*). D'après ses observations, Euler, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* (1760), et Duvillard, dans ses *Recherches sur les rentes*, *les emprunts et les remboursements* (1787, in-4°), ont fait connaître le nombre des survivants aux différents âges. Enfin le recueil des *Philosophical Transactions* renferme sa correspondance avec la Société royale de Londres.

Les manuscrits de Kersseboom, classés et conservés aux archives de La Haye, contiennent, outre une volumineuse correspondance, des avis sur différentes négociations, des projets de loteries, des calculs de rentes viagères et rachetables, des mémoires sur la réforme des impôts, sur les finances de la Zélande, sur les emprunts publics du pays comparés à ceux de l'étranger; tous ces documents, embrassant une période d'environ un demi-siècle, sont du plus grand intérêt pour l'histoire financière de la Hollande. Quant aux écrits qu'il a publiés, nous en citerons sept, dans lesquels domine le système des placements viagers appliqués aux emprunts publics; on sait que l'examen de la théorie des annuités était alors à l'ordre du jour; en voici les titres : *Vertoog bewijzende dat de faculteit om de renten in 't Hollands negotiatie*; La Haye, 1737, in-4°; opuscule qui a pour objet de démontrer que les emprunts en forme d'annuités sur des têtes choisies, sans distinction d'âge, n'ont pas pu porter préjudice au pays. L'auteur y a le premier consigné cette remarque : « La durée de la vie des femmes est plus longue que celle des hommes; par là paraît se compenser le déficit des femmes dans le nombre des naissances, comparé au nombre des naissances des hommes, qui sont dans le rapport de 18 à 17. Cette proportion des sexes est constante, toujours et partout la même, à tel point qu'on pourrait parier 1 contre 226 que dans des villes comme Londres, Paris, Amsterdam et autres semblables, il n'arrivera pas onze fois en 82 ans que sur 1,400 enfants des deux sexes 163 naîtront en plus ou en moins que le nombre déterminé de 7,200 garçons contre 6,800 filles; ce qui représente le rapport de 18 à 17. » — *Eerste verhandeling tot een proeve om te weeten de probable menigte des volks in de provintien van Hollandt en Vrieslandt*, etc.; La Haye, 1738; 3e édit., 1748, in-4°; dissertation sur la méthode à suivre pour trouver, par induction, le nombre des habitants qui composent une nation, une province ou une ville; l'auteur, après avoir dressé une table de vitalité d'après les provinces de Hollande et de la Frise occidentale, étend ses recherches aux villes d'Amsterdam, de Harlem, de Gouda et de La Haye; — *Kort brewijs, dat op de afstervinge, voorgevallen in een klein getal persoonen van zeekeren ouderdom*, etc.; 1738, in-4° : réplique à van der Burch pour démontrer que d'un petit nombre de personnes non contemporaines on ne peut en aucune manière déduire la force vitale de toute une population; — *Eenige aanmerkingen op de gissengen over den staat van het menschelijk geslagt*, etc.; La Haye, 1740, in-4°, 18 p. : lettre au sujet d'une évaluation du nombre des habitants de la terre, faite par le géographe Nicolas Struyck; — *Observatien dewelke vereischt word in alle calculatien die tot voorwerp hebben de probable levenskracht van persoonen van einigen voorgestelden ouderdom*; La Haye, 1740, in-4°, 52 p. : travail consacré à la démonstration du principe que Kersseboom avait déjà énoncé touchant la contemporanéité des faits qui servent de fondement au calcul de la vie humaine; — *Tweede verhandeling bevestigende de proeve om te weeten de probable meenigte des volks*

in de provintie van Hollandt en West-Vrieslandt; La Haye, 1742, in-4°. Dans cette seconde dissertation, où il apporte de nouvelles preuves à l'appui de sa méthode d'induction pour déterminer le nombre probable des habitants d'une province, Kersseboom a inséré la fameuse table de mortalité, ou plus exactement de survie, qui fait encore aujourd'hui autorité dans la science; cette table, établie sur la base de 1,400 naissances, indique combien il reste de survivants de 1 à 100 ans : à 1 an, 1125; à 10 ans, 895; à 20, 817; à 30, 711; à 40, 605; à 50, 507; à 60, 382; à 70, 245; à 80, 100; à 95, 1. Puis il la fait servir au calcul de la durée des mariages; — *Derde verhandeling over de probable meenigte des volks in de provintie van Hollandt en West-Vrieslandt, bevattende*, etc.; La Haye, 1742, in-4°, troisième dissertation sur le même objet, en réponse aux critiques de Maitland et de Simpson.

De tous ces travaux, le plus remarquable est la table de survie; basée sur des têtes choisies, comme l'a été depuis celle de Déparcieux en France, elle est dressée dans l'hypothèse que les décès seraient balancés par les naissances. Nous pourrions encore rappeler du même savant des mémoires sur la solution d'un problème de progression géométrique croissante (*Courrier de la Paix*, 1727, n° 11); sur la population de Rome (*Biblioth. raisonnée des Ouvrages des Savants de l'Europe*, t. XXXIV); sur les moyens de ramener une plus juste proportion entre les monnaies hollandaises d'or et d'argent (*Résolutions des États de Hollande*, 1756); sur la même question au point de vue de l'Angleterre (*Gentleman's Magazine*, 1761); ce dernier travail a été traduit en français.

X. Heuschling et P. L—y.

X. Heuschling, *Notice sur la Vie et les Ouvrages de Guillaume Kersseboom;* Bruxelles, 1857, in-8°. – Voltaire, *Dictionn. Philosoph.* — Bielfeld (de) *Institutions politiques*, 1768, t. II, p. 436. — Bakhuizen, *Aperçu des Archives de l'État;* La Haye, 1854, 1re part. — *Bibl. raisonnée des Ouvr. des Savants de l'Europe*, t. XXX. — *Republijk der geleerden of Boekzaal van Europa*, 1742, juillet et août. — Van Kampen, *Beknopte Geschiedenis der letteren in de Nederlanden;* 1826, t. III, p. 274.

KERVÉGAN (*Daniel* de), homme politique français, né à Nantes, le 23 décembre 1735, mort le 2 octobre 1817. Il était fils d'un négociant, fit ses études à Rennes, et suivit la carrière du commerce. Lorsque la révolution éclata, il fut élu maire et colonel général de la garde nationale de sa ville natale. Sous le gouvernement consulaire, ses compatriotes l'envoyèrent au corps législatif, où il s'occupa activement des intérêts du commerce en général et de ceux de la Bretagne en particulier. Il fut décoré par Louis XVIII en 1814; mais il refusa d'occuper aucune position officielle.

H. L.

Moniteur, ann. 1799 et 1814. — *Biographie des Contemporains.* — *Galerie des Contemporains.* — *Bibliothèque universelle Belge* (Bruxelles, 1845).

KERVÉLÉGAN. *Voy.* Le Goazre de.

KERVILLARS (*Jean-Marie* de), littérateur français, né en 1668, à Vannes, mort à Paris, le 3 mars 1745. Admis dans l'ordre des Jésuites, il professa les humanités à Nevers et à Bourges; le goût des voyages le conduisit à La Martinique, où il demeura trois ans. Vers la fin de sa vie, il travailla aux *Mémoires* de Trévoux. On a de lui : *Les Élégies d'Ovide pendant son exil, avec des notes critiques et historiques;* Paris, 1724, in-12; — *Élégies pontiques;* ibid., 1726, in-12; nouv. édit. de ces ouvrages réunis, ibid., 1756, 2 vol.; — *Recueil de Fables choisies, extraites d'Ovide;* ibid., 1742, in-12. P. L—y.

Barbier, *Bibliothèque d'un Homme de Goût.* — Miorcec de Kerdanet, *Notices sur les Écrivains de la Bretagne.*

*KERVYN DE LETTENHOVE (*Joseph-Marie-Bruno-Constantin*), historien et littérateur belge, né à Saint-Michel (Flandre occidentale), le 17 août 1817. Il est depuis 1850 correspondant de l'Académie royale de Belgique. On a de lui : *Œuvres choisies de Milton; Comus, l'Allegro, Il Penseroso, Lycidas, Samson Agoniste, Sonnets, Poésies latines;* Paris et Bruxelles, 1839, gr. in-8°. Le texte est en regard de la traduction; la plupart de ces petits poëmes, chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, y sont traduits pour la première fois; — *Histoire de la Flandre;* Bruxelles, 1847-1850, 6 vol. in-8°; Bruges, 1853-1854, 4 vol. in-8°. Pour composer cet ouvrage, l'auteur a recouru aux sources, et le riche dépôt des archives de l'empire, à Paris, lui a fourni son contingent de pièces justificatives; — deux *Lettres d'Étienne Marcel*, prévôt des marchands de la ville de Paris, au quatorzième siècle (dans le tome XX, n° 9 des *Mémoires de l'Acad. royale de Belgique*); des tirages à part ont été faits, in-8°, de 21 p. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres françaises a couronné en 1856 un mémoire de M. Kervyn envoyé au concours ouvert pour l'éloge de Froissart, et publié sous ce titre : *Froissart, étude littéraire sur le quatorzième siècle;* Paris, 1858, 2 vol. in-12. Il a mis au jour comme éditeur : *Les Cronikes des comtes de Flandres;* Bruges, 1849, in-8°; — *Mémoires de Jean de Dadizeele, souverain bailli de Flandre, haut bailli de Gand*, etc. (1431-1481); Bruges, 1850, in-4°; — Les *Mémoires* et les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* contiennent de lui différents travaux. Il a extrait du premier de ces recueils et publié séparément : *Mémoire sur la part que l'ordre de Cîteaux et le comte de Flandre prirent à la lutte de Boniface VIII et de Philippe le Bel;* Bruxelles, 1854, in-4°.

E. Regnard et P.·.

Bibliographie Académique; Bruxelles, 1855, in-12. — *Bibliographie de la Belgique.*

KÉRYM (*Abou-Saad al*), écrivain arabe, né à Mérou, dans le Khorassan, l'an de l'hégire 507 (1113 av. J.-C.), mort en 563 (1167). Issu de la famille de Samaan, célèbre dans la tribu de Temym, il transmit à son fils la gloire et les ta-

lents qu'il semblait avoir hérités de ses ancêtres. Il a fondé sa réputation d'écrivain par la composition d'un ouvrage en huit volumes, intitulé : *Livre des Origines*. Cet ouvrage lui coûta de longues et pénibles recherches. Kérym parcourut le Khorassan, la Transoxiane et d'autres contrées, visitant les lieux remarquables, interrogeant les hommes instruits et inscrivant jour par jour ce qu'il avait vu ou entendu. Ibn-Khallican rapporte qu'il consulta plus de quatre mille personnes. Dans son *Livre des Origines*, l'auteur, après avoir fixé l'orthographe et déterminé le sens des dénominations, donna presque toujours quelques détails sur les personnages et sur les lieux.

F.-X. T.

Ibn-Khallican, *Décès des Hommes éminents*, traduction de M. Slane, tom. I, 418. — Hadji-Khalfa, *Dictionnaire Bibliographique*, t. I, 456. — Reinaud, *Introduction à la Géographie d'Aboulféda*.

KÉRYM-KHAN, roi de Perse, né en 1699, parvenu au trône en 1750, mort le 13 de sséfer l'an de l'hégire 1193 (1779 de J.-C.). Kérym ne dut la couronne qu'à ses talents. Issu de la tribu des Zends, il avait servi avec distinction dans les armées de Nadir-Schah, et se trouvait, à la mort de ce conquérant, dans les provinces méridionales de la Perse. Il profita des troubles et de l'anarchie qui désolèrent alors ce malheureux royaume, pour se frayer un chemin au trône. Chyraz et quelques autres villes se soulevèrent en sa faveur. La victoire sur deux redoutables compétiteurs, Açadschah l'Afohan et Hhaçan-Khan le Quôdjar, le rendit maître de l'Azerbaïdjan, de Mazendéran, d'Aster-Abad, de Tauryz, de Hamadan, de Tékryt, d'Ispahan, du Kerman, enfin de toute la partie de la Perse comprise entre le golfe Persique et la Turquie. Il établit le siége de son empire à Chyraz, la même année (1750) qu'un descendant des Sofys succédait, sous le nom de Schah-Ismael, à Schah-Rouk, petit-fils de Nadir-Schah. Kérym refusa constamment le titre de schah (roi), et se contenta de celui de wakyl (gouverneur).

Plus courageux et moins cruel que les princes afghans qui parvenaient au trône et s'y maintenaient par le meurtre, il sut, pendant un règne de trente ans, se faire aimer de ses sujets et respecter de ses voisins. « Pendant ce laps de temps, dit Langlès, les provinces soumises à ce grand homme jouirent de la paix et de tous les avantages d'un gouvernement ferme et paternel. Les routes furent réparées, les mosquées s'élevèrent, la police fut faite avec exactitude, et la justice rendue avec une impartialité sévère. » Kérym embellit et fortifia Chyraz, sa ville favorite, y fit construire des colléges, des bains, des bazars et d'autres monuments d'utilité publique.

Les faveurs de tous genres qu'il versait à pleines mains sur ses peuples; sa clémence, qui s'étendait jusqu'aux attentats commis contre sa personne; les bienfaits qu'il prodigua aux savants et aux artistes, bien qu'il ne sût lui-même ni lire ni écrire; sa politique habile, conciliante, libérale; l'accueil bienveillant que reçurent dans ses États et à sa cour les étrangers, surtout les Européens, placent Kérym au nombre des meilleurs sinon des plus grands monarques de la Perse. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, le 13 de sséfer 1193 (mardi 2 mars 1779). A sa mort, l'anarchie et la guerre civile recommencèrent, et continuèrent, sous le règne de son cousin, Zékyr-Khan, à couvrir la Perse de sang et de ruines. En 1788, la ville de Chyraz étant tombée au pouvoir de l'eunuque Agha-Mohammed, le tombeau de Kérym-Khan fut brisé, et on livra les restes de ce prince aux insultes d'un peuple qu'il avait comblé de bienfaits. La pierre sépulcrale de ce tombeau a été reconnue par Scott-Waring dans un jardin de Chyraz.

F.-X. TESSIER.

Langlès, *Chronologie de la Perse*, vers la fin du tom. X de Chardin. — Dorn, *Histoire des Afghans*. — Malcolm, *History of Persia*.

KESSEL (*Théodore* VAN), graveur hollandais, né en Hollande vers 1620; on ignore l'époque de sa mort. Le plus grand nombre de ses gravures sont exécutées à l'eau-forte. Il a reproduit au burin des tableaux de Rubens et de divers maîtres italiens. On a publié à Utrecht une collection de vases et d'ornements qu'il a gravés d'après les dessins d'Adam Viane. L'on conservait dans la galerie de l'archiduc Léopold, à Bruxelles, connue sous le titre de *Cabinet de Teniers*, plusieurs pièces de ce graveur.

G. DE F.

Bazan, *Dictionn. des Graveurs*.

KESSEL (*Hans* VAN), peintre flamand, né à Anvers, en 1626, mort dans la même ville en 1708. On ignore quel fut son maître; mais il règne dans ses tableaux une délicatesse et un fini qui les font souvent confondre avec les productions de Jan Breughel de Vlour et de David de Héem. Il est remarquable jusqu'à quelle perfection Kessel a surpris la nature dans une partie de ses secrets. Sur ses toiles, les oiseaux sautillent en gazouillent, les insectes bourdonnent, les reptiles s'allongent et rampent, tandis que les fleurs s'épanouissent en étalant leurs vives couleurs : on se sent entraîné à en respirer le parfum. Le plus souvent il modelait les objets qu'il peignait ensuite. Composées avec intelligence, dessinées avec précision et coloriées avec goût, les œuvres de van Kessel ont conservé un prix élevé. Les musées royaux d'Espagne en possèdent un grand nombre; on en voit aussi quelques-unes en Hollande, où, à La Haye, dans la galerie Dacosta, les connaisseurs admiraient *Une Forge d'Armurier*. En Angleterre le comte de Carlisle montrait avec orgueil trois grandes compositions de Kessel, *animaux* et *fleurs*, qui ne laissaient rien à désirer. On cite du même peintre *Les Quatre Éléments*, qui ont souvent été attribués à Breughel. Kessel mourut à quatre-vingt-deux ans.

A. DE L.

Camille de Bie, *Gulden Cabinet van de edele vry Schilderkonst*, etc. (Anvers, 1661). — Jakob Campo Weyermans, *De Schilderkonst der Nedeerlanders*, t. III, p. 291. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. II. — Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

KESSEL (*Ferdinand* VAN), peintre flamand, fils du précédent, né à Anvers, en 1660, mort vers 1710. Il fut élève de son père, du talent duquel il approcha plus qu'aucun autre peintre, sans cependant le dépasser. Jean Sobieski, roi de Pologne, fut tellement épris de sa manière, qu'il donna ordre à Molo, son résident à Breda, d'engager Ferdinand van Kessel à ne travailler que pour la cour de Varsovie. Le prix du marché était si avantageux que l'artiste accepta. Ce fut dans ces conditions qu'il exécuta sur cuivre *Les Quatre Éléments* (sujet déjà traité par son père, selon Descamps). Dans les compositions de Ferdinand van Kessel, l'*Air* est représenté par un enfant porté sur un aigle et entouré d'un nombre infini d'oiseaux de toute espèce. La *Terre* est figurée par un enfant appuyé sur un lion; toutes les principales productions terrestres, plantes, fleurs et fruits, s'étalent autour de lui. Le *Feu* vient ensuite; c'est encore un génie qui, au milieu d'une forge embrasée, admire des armes de toutes formes, des cuirasses dorées et ciselées, des drapeaux, des instruments de musique guerrière. On ne sait pourquoi le peintre a introduit dans son tableau un singe fumant une pipe et tenant un verre de liqueur. Enfin, un enfant sur une conque marine, au milieu d'une vaste mer, figure l'*Eau*. De nombreux coquillages, des crustacés, des poissons, des coraux y sont très-bien imités. Ferdinand van Kessel peignit ensuite *Les Quatre Parties du Monde*, avec beaucoup de figures représentant exactement les costumes, les animaux, les plantes qui distinguent chaque climat (1). Un incendie détruisit le cabinet du roi de Pologne et les œuvres de van Kessel. Sobieski en demanda une reproduction au peintre, qui recommença ses tableaux, mais dans de plus grandes proportions et avec plus de détails. Le monarque, enchanté, anoblit l'artiste, et lui donna une riche pension; cependant, il ne put le déterminer à quitter sa patrie. La mort de Sobieski, en 1696, dégagea Kessel de ses engagements avec ce prince. Il habitait alors Breda. Guillaume III, prince d'Orange et roi d'Angleterre, lui fit décorer le palais royal de cette ville et lui acheta de nombreux tableaux. La goutte vint arracher Kessel à ses travaux, et le conduisit, encore jeune, au tombeau : on ignore en quelle année. S'il déploya un grand talent dans le paysage et la reproduction des animaux, des plantes, des fleurs, des fruits, il n'en fut pas de même pour la figure; aussi ses personnages sont-ils presque tous dus aux pinceaux de Godefroy Maës, de Gaspard-Jacques van Opstal, de Pierre Lykens et de Charles-Emmanuel Bizet.

A. DE LACAZE.

Jakob Campo Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 291. — Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 60-62.

KESSEL (*Jan* VAN), peintre flamand, neveu du précédent, né en 1684. Il suivit la manière de Brouwer, de van Ostade et surtout de Téniers. Il réussit parfaitement dans les tableaux de genre; sa composition est agréable et son coloris est remarquable. Il vint peindre à Paris, où il acquit une fortune considérable, qu'il dissipa bientôt dans une vie crapuleuse. A la mort de son oncle Ferdinand van Kessel, Jan hérita de biens immenses dont il ne sut pas mieux profiter; il tomba dans une abjecte pauvreté; il voulut alors gagner quelque argent en peignant le portrait; mais son talent était émoussé par la débauche, et la clientèle ne répondit pas à ses désirs. On ignore l'époque de sa mort, qui dut être misérable.

A. DE L.

Jakob Campo Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 379. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

KESSELS (*Matthieu*), sculpteur néerlandais, né à Maestricht, le 20 mai 1781, mort à Rome, le 3 mars 1836. Ayant perdu son père, il fut envoyé par un oncle à Venloo pour y apprendre l'orfévrerie. Il alla ensuite à Paris pour se perfectionner; il y apprit le dessin, et fréquenta l'École des Beaux-Arts. L'ardeur de l'étude altéra sa santé, et il alla pour se rétablir à Hambourg, où il avait un frère. Quelque temps après, il partit pour Saint-Pétersbourg, où il resta de 1806 à 1814, s'occupant principalement à sculpter et à modeler des statues de tous genres en argent et en cire. Revenu dans sa patrie en 1814, il s'y distingua par des figures et des portraits habilement exécutés. Mais bientôt il revint à Paris, et travailla dans l'atelier de Girodet; puis il se rendit à Rome, où il fut reçu dans l'atelier de Thorwaldsen, qui lui confia l'exécution en marbre de deux bustes devenus très-populaires et qui représentent *Le Jour* et *La Nuit*. En 1819, Canova ayant établi un concours de sculpture à Rome, Kessels se mit au nombre des concurrents, et sa statue de *Saint Sébastien percé de flèches*, obtint le prix décerné par l'académie de Saint-Luc, qui loua la franche et belle exécution de cette figure. Il fit ensuite, pour le duc d'Albe, un *Discobole couché*. Dans un autre *Discobole*, également couché, mais de grandeur naturelle, il y a, outre la vérité des formes et du mouvement, un style plus élevé. Il fit aussi, pour le prince d'Orange, un *Pâris au repos*, statue colossale en marbre, qui fut placée à Lacken et lui valut la décoration de Léopold. Il exécuta ensuite successivement : un *Discobole debout lançant le disque*, figure plus grande que nature, faite pour le duc de Devonshire, et qui est d'un beau style antique; — une *Femme pleurant sur une urne*, figure

(1) Ces quatre tableaux devinrent la propriété de l'électeur palatin et se virent longtemps au musée de Dusseldorf.

commandée par le baron de Vinck, qui lui acheta; — un *Christ à la colonne*; — un *Génie funèbre*, pour M. Jenisch, sénateur de Hambourg; — un *Mausolée* en marbre, dans l'église Saint-Julien des Belges, à Rome, pour la comtesse de Celles, femme de l'ambassadeur des Pays-Bas; — *L'Amour aiguisant ses flèches*; — une *Vénus*, dont les formes sont pures et gracieuses; — deux bustes, de dimension colossale : l'un du *Christ*, l'autre de la *Vierge*; — la *Face du Christ*, bas-relief; — les quatre *Évangélistes*, en terre cuite; — un *Christ*, aussi en terre cuite; — une *Pieta*, en plâtre; — une *Scène du Déluge*, en marbre, pour M. Jones, amateur; ce fut son dernier ouvrage. A la fin de sa vie, il exécuta aussi, en terre cuite : *L'Archange saint Michel terrassant l'hydre du Doute et de l'Anarchie*, groupe qu'il devait faire en marbre pour l'église de Sainte-Gudule. Le nombre de ses ouvrages s'élève à 73, dont 25 plâtres modelés, 16 morceaux sculptés en marbre et 38 esquisses. Il a excellé surtout dans les sujets religieux. Il fut membre de l'Académie de Saint-Luc et de l'Institut des Pays-Bas. GUYOT DE FÈRE.

Journal des Beaux-Arts, année 1836. — Immersel, *Biogr. des Artistes néerlandais*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon*.

KESSLER (*Jean*), réformateur suisse. Les renseignements sur sa vie sont très-défectueux. On sait qu'il mourut en 1574. Il étudia la théologie à Wittemberg, où la renommée de Luther et de Melanchthon l'avait attiré, et revint ensuite à Saint-Gall, son pays natal, où il contribua à répandre les doctrines de la réformation. On a de lui : *Chronik van Sanct-Gallen* (Chronique de Saint-Gall), qui offre des détails intéressants sur la vie privée des réformateurs de Saint-Gall. — *Bibliotheca Sangallensis*, insérée dans *Scriptores Rerum Alamannicarum* de Goldast, t. III, p. 156 et suiv. et quelques manuscrits que les bibliothèques suisses conservent. R. L.

Zedler, *Universal-Lexikon*. — Fabricius, *Bibliotheca med. et inf. Latin.*, X, p. 659.

* **KESSLER** (*André*), théologien allemand, né en 1595, à Cobourg, mort le 15 mai 1643, dans la même ville. Fils d'un tailleur, il obtint du prince Jean-Casimir de Saxe une pension qui lui permit de suivre les cours des universités d'Iéna et de Wittemberg. Après être entré dans les ordres, il devint pasteur et surintendant d'Eisfeld, passa en la même qualité à Eisenach, à Cobourg (1635), et fut frappé d'apoplexie dans la chaire même où il venait de prêcher. Ses principaux ouvrages sont : *De Consequentia*; Wittemberg, 1623, in-8°; — *Examen Logicæ Photinianæ*; ibid, 1624, in-4°; réimpr. en 1642, 1656 et 1663; — *Historia Epiphanias Dominicæ*; ibid, 1626, in-12; — *Examen Physicæ Photinianæ*; Erfurt, 1631, 1653, in-8°; — *Methodus disputandi*; Altorf, 1668, in-8°; — *Dieta Christiana*; 1630, in-12; — *Methodus convertendi Hæreticos*; Cobourg, 1630, in-8°; — *Theologia Casuum Conscientiæ*; Wittemberg, 1651 et 1658, in-4°; — *Predigten* (Sermons); Cobourg, 1643, in-4°. K.

Witten, *Memoriæ Theologorum*, p. 557-579. — Spizelius, *Templum Honoris*. — Bayle, *Dict. Hist.*

KESTNER (*Chrétien-Guillaume*), médecin et biographe allemand, né le 18 juin 1694, à Kindelbrück en Thuringe, mort le 15 mai 1747. Il étudia à Iéna, à Leipzig et à Halle, où il obtint le grade de docteur en 1719. Il s'établit à Iéna auprès de Stolle, qui, occupé d'un grand travail sur l'ensemble des connaissances humaines, s'associa Kestner comme collaborateur pour la partie médicale de son ouvrage. Kestner publia seul ensuite quelques ouvrages peu nombreux, mais qui ont beaucoup contribué à faire connaître l'histoire et la bibliographie de la médecine. On a de lui : *De præjudicatis quibusdam in Physiologia Opinionibus*; Halle, 1719, in-4°; — *Medicinisches Gelehrten-Lexikon* (Dictionnaire des Médecins); Iéna, 1740, in-4° : cet ouvrage, contient d'assez nombreuses erreurs; la partie bibliographique surtout y est incomplète et souvent inexacte; — *Kurzer Begriff der Historie der medicinischen Gelahrtheit* (Abrégé de l'Histoire de la Médecine); Halle, 1744, in-8°; — *Bibliotheca Medica optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delecta conscripta*; Iéna, 1746, in-8° : c'est l'ouvrage le plus important de Kestner. E. G.

Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*. — Stolle, *Ad meum Annum*, p. 705. — *Biographie Médicale*.

** **KESTNER** (*Charles*), industriel français, né en 1804, en Alsace. Fabricant de produits chimiques à Thann, il obtint une médaille d'argent en 1839 et une nouvelle en 1844. Il a exposé, disait le *Rapport du Jury central*, « une belle et nombreuse collection de produits chimiques destinés à l'impression, à la teinture, au blanchiment et à la savonnerie. » Après la révolution de février 1848, M. Ch. Kestner, qui s'était beaucoup occupé du sort de ses ouvriers, fut envoyé, par le département du Haut-Rhin, à l'Assemblée constituante. Il ne fut pas réélu en 1849 à l'Assemblée législative; mais, le 10 mars 1850, il passa dans le même département du Haut-Rhin, comme candidat républicain, aux élections de remplacement des représentants déchus de leur mandat. Après l'exposition des produits de l'industrie de 1849, il reçut une médaille du jury, et fut décoré de la Légion d'Honneur. Il écrivit aussitôt au ministre de l'agriculture et du commerce la lettre suivante : « Monsieur, considérant l'ordre de la Légion d'Honneur comme une institution monarchique incompatible avec le principe de l'égalité républicaine, je manquerais à mes opinions en acceptant le titre que M. le président de la république vient de me conférer. Le jury de l'exposition, d'ailleurs, a joint à cette distinction une récompense à laquelle je suis d'autant plus sensible qu'elle est moins personnelle et que l'honneur en rejaillit sur tous ceux qui m'aident de leur travail si intelligent et si dévoué. » Votant à l'Assemblée législative avec la minorité républicaine, il fut ar-

rêté au 2 décembre 1851 et remis en liberté le 15 du même mois. A l'exposition universelle de 1855, il a obtenu une médaille d'honneur « pour la découverte de l'acide paratartrique et son exploitation sur une très-grande échelle, ainsi que pour des produits très estimés ». L. L—t.

Le Saulnier, *Biogr. des* 900 *Députés à l'Assemblée nationale.* — *Rapports des Jurys des expositions,* 1839, 1844, 1849, 1855.

KETBOGHA (*Zéïn ed-Dîn*), le treizième des sultans bahârites d'Égypte, régna de la fin de l'année 1294 jusqu'aux derniers mois de 1296. La fortune politique de cet homme est, comme celle de Kafour et d'une foule d'autres, un curieux exemple du peu d'importance des idées de race parmi les populations musulmanes. C'était un Mongol fait prisonnier à la fameuse bataille de Homt, en 1288, que K'élaoun mit au nombre de ses esclaves et qu'il incorpora bientôt après parmi les mamelouks; aussi Ketbogha prit-il, en l'honneur de son maître, le surnom d'*El-Mans'ourî*.

Le sultan K'élaoun et son fils S'alah'-ed-Dîn-Khalîl lui ayant continué leur faveur, il était parvenu, à la mort de ce dernier, aux plus hautes fonctions; et on le nomma lieutenant général du royaume à l'avénement de Moh'ammed-ben-K'élaoun, frère de Khalîl (1293). Le bas âge du jeune prince éveilla la convoitise de Ketbogha, qui résolut de s'emparer du pouvoir, et qui, régent depuis un an à peine, se faisait proclamer sultan sous le nom de *Malek-el-A'del*, le roi équitable (moh'arrem 694, 1294 de J.-C.), après avoir fait reléguer Moh'ammed à K'arak'. Cette usurpation ne s'exécuta, du reste, pas sans une opposition énergique de la part des mamelouks bordjîtes, conduits par le grand-vizîr Chadjaï, qui tendait d'ailleurs au même but que son compétiteur, sans l'avoir affiché aussi ouvertement. L'élévation de Ketbogha fut suivie d'événements déplorables. La peste et la famine s'abattirent sur l'Égypte, et à l'instant où ces deux fléaux exerçaient leurs ravages, on annonçait une nouvelle invasion de la Syrie par les Tartares, qu'appelait sur cette terre tant de fois ravagée une prétendue infraction aux traités faits entre les deux États. Ketbogha, ne voulant pas s'éloigner du Caire, envoya contre les Mongols un de ses lieutenants, qui, s'étant trouvé incapable d'arrêter l'ennemi, abandonna le pays à la dévastation. Dix mille familles se retirèrent en Égypte, conduites par l'émir Hossam ed-Dîn Lâgyn, un des assassins de Khalîl, dont la position auprès du sultan avait jadis excité de violents murmures; il ne tarda pas lui-même à éprouver les effets de son influence fatale. A peine Lâgyn était-il arrivé au Caire que dans un grand divan des émîrs il accusa Ketbogha de tous les malheurs qui venaient d'avoir lieu, et le faisait déposer au mois de ramd'an 696 de l'hégire (1296). Du reste, dès que celui-ci s'attendit à être mis en accusation, il se retira en Syrie, d'où il envoya sa renonciation à l'empire. On lui donna en compensation, d'abord le commandement de Serkhad et ensuite celui de Damas, où il mourut.

O. Mac Carthy.

Djianabi Ahm-ed-ben Tousef, l'*Égypte* de l'*Univers pittoresque.*

KETEL (*Cornille*), peintre hollandais, né à Gouda, en 1548, mort en 1602. Il commença son éducation chez son oncle, assez bon peintre, qui l'instruisit mieux cependant dans les belles-lettres que dans les arts. Ketel se perfectionna dans le dessin à Delft, sous les leçons d'Antoine de Montfort dit Blocklant. En 1567 il se rendit à Paris. Informé que ses compatriotes Jérôme Franck, Franzen de Mayer et Denis d'Utrecht travaillaient au château de Fontainebleau, il alla les joindre, et fut admis à peindre avec eux. La guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagne, il dut retourner dans sa patrie. En 1578 il passa en Angleterre, où il fut fort bien accueilli. La reine Élisabeth, le comte d'Oxford, les principaux seigneurs et dames de la cour lui firent exécuter leurs portraits. En 1581, il revint à Amsterdam, et y trouva de nombreux travaux. En 1599, il essaya d'une nouvelle manière, qui n'a point d'exemple dans les fastes de l'art, celle de peindre avec les doigts, sans pinceaux. Il débuta par son portrait. Il fit plusieurs tableaux de cette façon, entre autres un *Démocrite* et un *Héraclite*, avec une réussite extraordinaire. Ces morceaux sont parfaitement coloriés et d'une grande pureté.

Ketel ne fut pas seulement peintre habile, il était bon architecte, et modelait avec goût en terre et en cire. Il était aussi poëte; il a souvent orné ses tableaux d'emblèmes et d'inscriptions. Il disait « qu'il s'était mis à peindre sans pinceaux, pour montrer que tout servait d'outil avec le secours du génie » : cette remarque est juste, mais dans de certaines limites, car il eut plus d'admirateurs que d'imitateurs, et aucun de ses élèves ne suivit sa méthode. En effet, observe Descamps, « dès qu'on peut mieux peindre avec le pinceau qu'avec ses pieds ou ses mains, pourquoi abandonner un usage plus facile et plus sûr? Le but d'un artiste étant de faire le mieux qu'il est possible, on doit préférer la manière de bien faire facilement à celle de mal faire difficilement ». Les ouvrages de Ketel, aujourd'hui fort rares, sont d'une bonne composition et habilement faits. Un meilleur goût dans le dessin les eût mis au premier rang. On cite de lui : un grand tableau, resté en Angleterre, représentant *La Force domptée par La Sagesse;* — à Amsterdam, galerie du Mail, *Une Compagnie d'Arquebusiers*, avec son capitaine, Herman Rodenborg Beths; Ketel s'y est peint de profil; ce tableau est remarquable par la ressemblance des figures et la vérité des détails; — un autre tableau du même genre pour la compagnie des Archers dite *de Saint-Sébastien;* — *Jésus-Christ et les Douze Apôtres :* l'artiste y a reproduit les traits des principaux

peintres de son temps : Henry de Keyser y tient le premier rang; cette œuvre est fort curieuse au point de vue iconographique. Les meilleurs des élèves de Ketel furent Isaac Oseryn (de Copenhague) et Wouter Crabeth. A. de Lacaze.

Van Mander, *Vies des plus célèbres Peintres modernes*, etc. — Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. I, p. 117-119.

KETEL (*Richard*), philologue hollandais, né vers 1670, mort dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il devint recteur du collége de Gouda, et publia, sous le titre de : *De elegantiori latinitate comparanda scriptores selecti*, Amsterdam, 1700, in-4°, un recueil qui contient, outre une préface de Ketel intitulée : *De Ratione imitandi optimos linguæ latinæ Scriptores*, les opuscules suivants : *De Modis latine loquendi* et *De Venatione*, du cardinal Adrien; *Observationes singulares in Linguam Latinam*, de Giphanius; *Observationes Linguæ Latinæ*, de Sciopius; *Observationes de vi et usu Verborum quorumdam latinorum* et *De ludicra Dictione* du P. Vavassor; l'ouvrage de Ketel eut une seconde édition, qui est très-rare, ainsi que la première; la troisième parut à Amsterdam; 1713, in-4°. E. G.

Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 614.

KETELAER (*Nicolas*), imprimeur hollandais, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il est regardé comme le plus ancien imprimeur de la Hollande. Son nom et celui de son associé, Gérard de Leempt, se trouvent sur la première édition de *Scholastica Historia utriusque Testamenti* de Pierre Comestor; 1473, in-fol. On a attribué aux mêmes imprimeurs, à cause de la similitude des caractères, l'édition princeps de l'*Historia Ecclesiastica* d'Eusèbe; 1474, in-fol., et quelques autres ouvrages non datés, tels que *Alexandri Magni Liber de Præliis*, in-fol., supposé de 1473 et *Th. a Kempis defuncti Opera*, in-fol., imprimé, dit-on, en 1474. On ignore la date de la mort de Ketelaer et de son associé. V. R.

A. Firmin Didot, *Essai sur la Typographie*.

KETHAM (*Jean* de), médecin allemand, vivait à la fin du quinzième siècle. On manque de renseignements sur son compte; mais on a lieu de croire qu'il se trouvait à Venise vers 1492. Son nom est attaché à un volume intitulé : *Fasciculus Medicinæ*, et composé de deux traités différents; le premier est intitulé : *Judicia Urinarum; tractatus de Phlebotomia; de Chirurgia, de Matrice Mulierum et Impregnatione; Consilia utilissima contra Epidemiam*. Le second a pour titre : *Anatomia Mundini*. Le succès de cet ouvrage est attesté par trois éditions successives qu'il obtint à Venise, in-fol.; la première est sans date, les autres de 1491 et 1495. La science médicale de Ketham est aujourd'hui sans valeur, mais ce qui recommande son livre, ce sont les figures en bois qu'il contient; elles sont au nombre de six et diffèrent un peu dans les diverses éditions; on les regarde comme les premières planches anatomiques qui aient été gravées, et, pour l'époque, elles ne sont point sans mérite. G. B.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexikon*, p. 443. — Éloy, *Dictionnaire de Médecine*, t. II, p. 638. — Choulant, *Jahrbuch für Medicin*, 1840, p. 185.

KETT (*Henry*), théologien et philologue anglais, né à Norwich, en 1761, mort le 30 juin 1825. Il commença ses études dans sa ville natale, et se rendit en 1777 à Oxford, où il entra au collége de la Trinité. En 1783, il prit le grade de maître ès arts, obtint peu après une place d'agrégé, et devint un des directeurs du collége de la Trinité. En 1790 il prêcha les sermons fondés par Bampton, et en octobre 1793 il concourut pour la chaire de poésie; mais Hurdis l'emporta sur lui. En 1808, il se démit de ses fonctions universitaires; cependant il continua de résider à Oxford jusqu'en 1823, époque de son mariage avec miss White de Charlton, dans le comté de Gloucester. Sa mort fut accidentelle. Dans une visite chez un ami, il eut l'imprudence de prendre un bain froid au sortir de table, fut saisi d'une crampe, et se noya. Il laissait par son testament toute sa fortune, montant à 25,000 livres, à trois institutions de charité. On a de lui : *Olla Podrida*, série d'essais publiés en 1787, en collaboration avec Muro et le Dr Horne, depuis évêque; — *Juvenile Poems*; 1793. Ces productions poétiques valurent à Kett des épigrammes de la part de ses amis; on a retenu celle de Warton, qui fait allusion au long nez du poëte :

Notre Kett n'est pas poëte!
Comment pouvez-vous dire cela?
Car s'il n'est pas Ovide,
Il est sûrement Nason.

— *A Tour to the Lakes of Cumberland and Westmoreland*; 1798, in-8°; — *History, the Interpreter of Prophecy*; Oxford, 1798-1799, 3 vol. in-12 : ouvrage instructif et agréable, mais qui manque d'originalité et de critique; — *Elements of general Knowledge; introductory to useful books designed chiefly for the junior students on the universities, and the higher classes in schools*; 1802, 3 vol. in-8°; — *Logic made easy*; 1809, in-12; — *Emily, a moral tale*; 1809, 1812, 3 vol. in-8°; — une traduction anglaise du *Génie du Christianisme*, de Châteaubriand; 1812, 3 vol. in-8°; — un recueil de bons mots anciens et modernes, intitulé : *Flowers of wit*; 1814, 2 vol. in-12. Z.

Gentleman's Magazine. — Gorton, *General Biographical Dictionary*.

KETTILMUNDSSON (*Mats* ou *Matthias*), homme politique suédois, mort en 1337. Il se distingua dans les combats contre les Russes, qui en 1291 avaient envahi la Finlande, d'où, en 1293, ils furent repoussés dans l'Ingrie. Il prit parti pour les ducs Éric et Waldemar lorsque, en 1304, ils se soulevèrent contre le roi Birger, leur frère. Kettilmundsson s'empara

de Stockholm. En 1317, Birger, meurtrier de ses frères, ayant été obligé de fuir devant l'armée des mécontents conduits par Kettilmundsson, ce dernier fut nommé administrateur du royaume par les grands, convoqués par lui à Skàra; puis il s'empara de Nykœping, Stegeborg et d'autres places; il entra ensuite dans la Scanie, et força le roi de Danemark à la conclusion d'une trêve. En 1319, de nouveaux états, composés, contrairement à l'usage établi, de bourgeois et de paysans, se réunirent dans la plaine de Mora, près d'Upsal, et, sur les instances de Kettilmundsson, ils prêtèrent serment d'obéissance à Magnus, fils d'Éric, âgé alors de trois ans, et que Kettilmundsson portait dans ses bras. Ce dernier, nommé tuteur du jeune prince, se démit plus tard de cette charge ainsi que des fonctions d'administrateur du royaume, et fut remplacé par Knut Johanssen. Néanmoins, il continua d'avoir grande part aux affaires du royaume; il accrut le territoire de la Suède en y incorporant la Scanie, la Bickingie et le Halland méridional. Enfin, il pacifia le pays à la suite de campagnes heureuses contre les Danois, les Russes et Canût, duc du Halland septentrional, et il parvint à réprimer les avides prétentions des villes transéatiques. V. R.

Geyer, *Hist. de la Suède*, chap. IV.

KETTLER (*Gottard*), dernier grand-maître de l'ordre des chevaliers de Livonie, de 1558 à 1561. Lorsque Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, eut embrassé l'hérésie de Luther, Walther de Plettemberg, maître provincial de Livonie, résolut de se soustraire à la domination des chevaliers allemands, pour fermer ses États aux envahissements séditieux du luthéranisme. Le marquis de Brandebourg reconnut son indépendance, moyennant un tribut pour le droit de suzeraineté (1528). Mais cette mesure tardive fut infructueuse. Deux causes hâtèrent la dissolution de l'ordre de Livonie, l'hérésie favorisée par les archevêques de Riga et les invasions des Moscovites. Les succès de ces derniers en 1558, les excès qu'ils commirent dans la Livonie, déterminèrent le grand-maître, Guillaume de Furstemberg, à se démettre de sa dignité entre les mains de Kettler, son coadjuteur. Kettler, après avoir inutilement sollicité le secours des princes d'Allemagne contre les ravages des Moscovites, fut réduit à recourir au roi de Pologne et au roi de Suède, ses voisins. Mais ces deux princes mirent à leur protection un prix élevé. Sigismond II exigeait que toute la Livonie fût annexée à sa couronne, tandis qu'Eric XIV ne demandait que Révet et une partie de l'Esten. Kettler, qui favorisait le luthéranisme, traita avec le roi de Pologne, tandis que les villes de Révet et l'Esten se livrèrent au roi de Suède. Cette division contraignit le grand-maître à conclure avec la Pologne un traité de paix, qui fut signé à Wilna le 28 novembre 1561. La Livonie fut annexée à la couronne de Pologne et au grand-duché de Lithuanie; le grand-maître conserva le titre de duc de Courlande et de Sémigalie, et fut proclamé gouverneur perpétuel de tout le reste de la Livonie. Après la ratification du traité, Kettler renonça à l'ordre, et épousa la princesse Anne de Meklembourg. Ainsi finit l'ordre des chevaliers de Livonie, trente-six ans après sa séparation d'avec l'ordre Teutonique. F.-X. Tessier.

Henrici Leonardi Schurzfleischii, *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici Livonorum*. — Heis, *Histoire de l'Empire*, t. II. — Favin, *Théâtre d'Honneur et de Chevalerie*, t. II. — Mennenius, *Delic. equest. sive milit. Ord.* — Giustiniani, Hermant et Schoonebek, dans leurs *Hist. des Ordres militaires*.

* **KETTLEWELL** (*John*), théologien anglais, né le 10 mars 1653, dans le Yorkshire, mort le 12 avril 1695, à Londres. Étudiant et agrégé de l'université d'Oxford, il entra de bonne heure dans les ordres, se mêla aux controverses religieuses du règne de Charles II, et fut forcé de se démettre de la cure de Coleshill pour avoir refusé de prêter serment d'obéissance à Guillaume d'Orange. Il est auteur d'un livre qui donna lieu lorsqu'il parut à une discussion des plus vives, intitulé : *Measures of christian Obedience*, Londres, 1681, et réimprimé dans ses œuvres, *Works*; ibid., 1718, 2 vol. in-fol. P. L—y.

Memoirs of his Life, 1718. — *Athenæ Oxonienses.* — *Biographia Britannica.*

KETTNER (*Frédéric-Ernest*), érudit allemand, né le 21 janvier 1671, à Stolberg, mort le 21 juillet 1722, à Quedlimbourg. Après avoir fait ses études à Leipzig, il entra dans les ordres, et fut chargé de l'éducation des princesses Anne-Marie et Sophie de Weissenfels. En 1701, il fut appelé à Quedlimbourg, et y remplit successivement les fonctions de surintendant, de conseiller ecclésiastique et d'inspecteur des gymnases. L'université d'Iéna lui conféra en 1709 le diplôme de docteur en théologie. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à l'histoire, aux antiquités et à la controverse religieuse, nous citerons : *De Studio Novitatis in philosophia*; Leipzig, 1689; — *De Historia Electoratus*; ibid., 1690; — *De Unitariis*; ibid., 1691; — *Dicta illustria*; Altenburg, 1701 et 1715, in-8°; — *Antiquitates Quedlinburgenses et Diplomata*; Leipzig, 1712, in-4°; — *Historia dicti Johannei de sanctissima Trinitate, una cum Apologia D. Lutheri*; ibid., 1713, in-4°; — *Passionsandachten* (Exercices de la Passion); Dresde, 1718, in-4°.

Son frère, Kettner (*Frédéric-Gottlieb*), né à Stolberg et mort le 29 janvier 1739, étudia également, à Leipzig, y enseigna la philosophie, et fut attaché depuis 1706 à l'église de Magdebourg en qualité de prédicateur. On a de lui : *De Mumiis Ægyptiacis*; Leipzig, 1694, in-4°; — des sermons et plusieurs dissertations latines sur des points d'histoire religieuse. K.

T. Eckhard, *Vita Fr.-Ern. Kettneri*; Quedlimbourg,

1722, in-4°. — Rotermund (suppl. à Jöcher), *Gelehrten-Lexikon.*

KEUCHEN (*Robert*), philologue, historien et poëte hollandais, vivait au dix-septième siècle. Né dans la Gueldre, il devint professeur à Amsterdam. Il fut plus tard exilé de son pays, et habita successivement diverses villes de l'Europe, entre autres Paris. On a de lui : *Cornelius Nepos cum notis variorum;* Leyde et Rotterdam, 1658, 1667 et 1675, in-8°; — *Sexti Julii Frontini Opera quæ exstant;* Amsterdam, 1661, in-8°; cette édition, qui contient les *Stratagematica* et le traité *De Aquæductibus*, est enrichie de notes qui, au jugement d'Oudendorp, sont en grande partie empruntées à d'autres philologues ; celles qui appartiennent à Keuchen en propre ne prouvent pas en faveur de l'étendue de ses connaissances; — *De prima populi Romani Origine;* Amsterdam, 1661, in-fol.; — *Antoninus pius, sive in vitam Antonini Pii excursus politici; accedit Comparatio cardinalium Richelii et Mazarini;* Amsterdam, 1661, 1667 et 1705, in-12; — *Qu. Sereni Samonici Medicina;* Amsterdam, 1662 et 1706, in-8° : cette édition contient un commentaire étendu que Burmann a réimprimé dans ses *Poetæ Latini minores;* ce savant rapporte qu'au dire de Grævius, qui avait beaucoup connu Keuchen, ce dernier aurait pris ses notes sur Sammonicus dans les papiers de son grand-père Robert Keuchen, bourgmestre à Wesel et premier médecin de l'électeur de Brandebourg; — *Musæ juveniles*; Amsterdam, 1663, in-12: recueil de poésies latines, qui contient de nombreuses incorrections de style et de versification; — *Gallia, seu poematum heroicorum libri II;* Arnheim, 1670, in-4°; ce recueil renferme entre autres un opuscule intitulé : *Gallia triumphans*, pour lequel l'auteur reçut trois cents livres de Louis XIV, ainsi que divers autres pièces, dans lesquelles il décrit les monuments de Paris.

E. G.

Struve, *Acta Litteraria*, fascic. VII, p. 70. — Hyde, *Bibl. Bodlejana.* — Zedler, *Universal-Lexikon.*

KEULEN (*Ludolph* VAN), mathématicien hollandais, né à Hildesheim, mort à Leyde, en 1610. Il se rendit célèbre en essayant d'établir, après de longues recherches, le rapport du diamètre du cercle à la circonférence. Il poussa jusqu'à trente-cinq décimales les limites de ce rapport. On a de lui : *Van den Cirkel* (Du Cercle); Delft, 1596, in-fol., dédié au prince d'Orange; — *De Circulo et Adscriptis*; 1596, primitivement en hollandais, traduit en latin par Snellius; 1619, in-4°; — *De Arithmetische en Geometrische fondamenten van M. Ludolph van Keulen*; Leyde, 1716, in-fol., également traduit en latin par Snellius; Leyde, 1615.

V. R.

Rotermund, suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* — Kæstner, *Geschichte der Mathematik*, t. III, p. 50.

KEULEN (*Janszons* VAN), peintre hollandais, mort en 1665. Il passa une grande partie de sa vie à la cour du roi d'Angleterre Charles Ier. A la mort de ce monarque, van Keulen vint s'établir à La Haye. On y voit de lui dans l'hôtel de ville un grand tableau représentant en pied, au nombre de quatorze personnages de grandeur naturelle, les bourgmestre, échevins et autres fonctionnaires publics de l'année 1647. Les autres productions de van Keulen se trouvent presque toutes en Angleterre; ce sont principalement des portraits. Il savait donner des positions agréables et variées. Ses têtes ne manquent pas d'expression; sa perspective est aérée, sa touche large et le mélange de ses couleurs est harmonieux.

A. DE L.

Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 272. — Pilkington, *Dictionary of Painters.* — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. I, p. 201, 202.

KEULEN (*Jan* VAN), géographe hollandais, mort vers 1705. Il était éditeur de cartes géographiques et marchand d'instruments de géométrie. Il s'est fait connaître par un important ouvrage intitulé : *Le grand nouvel Atlas de la Mer, ou monde aquatique, étant très-augmenté, et nous représente toutes les côtes maritimes de la terre, consistant en telles cartes, si bien plattes que celles qui ont des degrés croissantes, dont il y en a aucunes corrigées de la variation du buxolle. Fort utile à des mariniers, pilottes, de la grande navigation;* Amsterdam, 1699, in-fol. avec 160 cartes. Ce recueil est fort recherché et peu commun.

Son fils (*Gerhard* VAN KEULEN), a publié une nouvelle édition de cet ouvrage sous le nom de *Flambeau de la Mer,* etc.; 1728, in-fol. en 5 vol. in-4°.

A. DE L.

Rotermund, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon.*

KEUP (*Jean-Bernard*), médecin hollandais, né en 1755, mort le 1er août 1802, à Deventer. Il fit ses études à Duysbourg, reçut en 1773 le diplôme de docteur, et pratiqua tour à tour la médecine à Mulheim, à Solingen, à Winterwyck et à Duysbourg; dans les dernières années de sa vie, il s'établit définitivement à Deventer, où il fut attaché au lazaret. On a de lui : *Ueber die Kenntniss und die Heilung der Wasserscheu* (De la Connaissance et de la Guérison de l'Hydrophobie); Dusseldorf, 1788, in-8°; — *Libellus Pharmaceuticus, composita et præparata præcipua, præparandi modum et encheireses exhibens;* Duysbourg, 1789, in-8°, réimprimé sous le titre de *Manuale Pharmaceuticum;* 1793, in-8°; — *Sam. Gottlieb Vogel Manuale Praxeos, medicorum illam auspicaturorum usui dicatum;* Stendal, 1790-1792, 3 vol. in-8°, traduit de l'allemand et fort augmenté; — *Lebensgeschichte des Peter Camper mit Anmerkungen* (Vie de Pierre Camper, avec des notes); ibid., 1792, in-8°; — *J.-D. Metzger Systema Medicinæ forensis succinctum*; ibid., 1794, in-8°; — des traductions du français et de l'allemand ainsi que plu-

sieurs articles insérés dans le *Magasin de Médecine*. K.

Gothaische gelehrte Zeitung, 1802, p. 809 et suiv.

KEXLER (*Simon*), mathématicien suédois, né le 29 décembre 1602, dans la province de Verike, mort le 22 mars 1669. Fils d'un cultivateur, il ne commença à étudier qu'à l'âge de quinze ans. Après s'être fait recevoir maître en philosophie à Upsal en 1631, il se rendit l'année suivante en Hollande, et visita ensuite plusieurs autres universités de l'Europe. De retour dans son pays, en 1634, il fut nommé professeur de mathémathiques au gymnase de Strengnaes. En 1635 il devint professeur adjoint à l'université d'Upsal, et cinq ans après il fut appelé à enseigner les mathématiques à celle d'Abo; enfin, il fut nommé pasteur à l'église de Piikis. C'est à Kexler que revient l'honneur d'avoir popularisé en Suède les sciences mathématiques. On a de lui : *Arithmetica Geodetica denaria;* Abo, 1649, in-12; — *Arithmetica Astronomica sexagenaria;* Abo, 1649, in-12; — *Trigonometriæ Liber primus;* Abo, 1649, in-12; — *De planorum Triangulorum Solutione;* Abo, 1649, in-12; — *De Sphæricorum triangulorum Solutione;* Abo, 1649, in-12; — *Arithmetica triplex :* 1° *Vulgaris sive generalis;* 2° *Geodetica denaria;* 3° *astronomica sexagenaria;* Abo, 1658; — *Tractatus brevis de Tempore, ubi agitur de variarum gentium annis et mensibus, item septimanis, diebus et horis, item de anni characteribus, de festis anni nec non Calendario Chirometrico Juliano atque Runico*; Abo, 1661, in-4°. Outre quelques opuscules de moindre importance, Kexler a aussi publié à Abo, 1650, en suédois, un *Calendrier* à l'usage de son pays. E. G.

M. Miltopœus, *Oratio funebris in Kexlerum ;* Abo, 1669, in-4°. — Witte, *Diarium Biographicum.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KEY (*Willem*), peintre hollandais, né à Bréda en 1520, mort à Anvers, le 5 juillet 1568. Il était élève de Lambert Lombard et ami de Franc Flore. Il vint se fixer à Anvers, et fit de sa maison un musée artistique et archéologique. Il peignait l'histoire et quelquefois le portrait. Ses compositions, aujourd'hui fort recherchées, sont pleines de naturel et de goût; son pinceau est toujours agréable et moelleux. En 1540, il fut admis à l'académie de sa ville natale. Sur sa grande réputation, le duc d'Albe le demanda pour faire son portrait; mais Key ne put achever les traits du bourreau de ses compatriotes. En travaillant, il entendit les juges criminels et le duc arrêter la mort des comtes d'Egmont et de Horn, ainsi que celles de plusieurs autres patriotes hollandais. Cet arrêt fit tant d'impression sur lui que, de retour chez lui, il mourut d'effroi et de douleur, le jour même de l'exécution des comtes. On cite de lui les portraits en pied des *Magistrats de la ville d'Anvers ;* dans le haut on voyait le Christ et des anges; cet ouvrage périt dans l'incendie de 1576; — les *Portraits des Fondateurs de la chapelle des maîtres selliers d'Anvers;* — le *Portrait du cardinal Granvelle*, payé par ce prélat 40 rycksdales (2,400 francs), somme importante alors. A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. I.

* **KEY** (*Thomas-Hewitt*), philologue anglais, né le 20 mars 1799 à Londres. Fils d'un médecin, il se destina à la même carrière, et fit de bonnes études à Cambridge; il suivait les cours de l'hôpital Guy lorsqu'en 1824 il accepta l'offre d'une chaire de mathématiques à l'université de Virginie. Le climat de ce pays ayant affaibli sa santé, il revint en Angleterre au bout de trois ans, et entra, comme professeur d'humanités, à l'université de Londres, que l'on venait de créer (1828). Depuis 1842, il y enseigne la grammaire comparée. On a de lui : *Latin Grammar ;* 1846; — et un très-grand nombre d'articles insérés dans les recueils scientifiques ou littéraires, notamment *Penny Cyclopædia*, les *Mémoires* de la Société Philologique (t. I-III), *English Journal of Education* (1850-1851), *Quarterly Journal* d'Édimbourg, etc. Ce savant travaille depuis plus de dix années à un *Dictionnaire Latin-Anglais*, dont la publication était annoncée en 1857. P. L—y.

English Cyclopædia (*Biography*).

KEYLHAU (*Eberhart*), surnommé *Monsu Bernardo*, peintre danois, né à Helsingor en 1624, mort à Rome en 1687. Son père était Allemand et garde-magasin de la forteresse de Cronenburg. Dès l'âge de douze ans, il entra dans l'atelier de Stessinwinokel, où il resta jusqu'en 1642. Il partit alors pour la Hollande, et suivit les leçons de Rembrandt, dont il devint un des bons élèves. Il ouvrit bientôt lui-même une académie, où il réunit un grand nombre de disciples. Cependant, le goût de voyager l'emporta sur les avantages que lui offrait sa position à Amsterdam, et il se mit en route pour l'Italie. Il s'arrêta trois mois à Mayence, et y peignit pour l'église des Capucins une *Assomption* d'une grande dimension (14 pieds de hauteur sur 10 pieds de large). Keylhau arriva à Venise en 1651, et fut parfaitement accueilli par le comte Gio-Carlo Savorgnano, qui lui confia la décoration d'un palais qu'il faisait édifier sur le Canalegio. Ce fut à Venise que Keylhau reçut le surnom de *Monsu Bernardo*, sous lequel il est particulièrement connu depuis. Il suivit Savorgnano à Bergame (1644), et y peignit de nombreux tableaux. Il visita ensuite Milan, puis Ravenne, où il exécuta le *Portrait de la reine Christine de Suède*, et un *Saint Benoît en extase* pour les Benédictins de Saint-Vitale. Renvoyé de Forli comme luthérien par le cardinal Aquaviva, il entra à Rome le 31 mars 1656. Une maladie contagieuse y régnait et l'atteignit; dans sa convalescence, il subit l'influence des catholiques qui l'entouraient et abjura solennellement. Il résolut de se

fixer à Rome, et s'y maria en 1657. Durant trente années qu'il vécut encore, il produisit constamment. Keylhau peignait aussi bien l'histoire que le genre. Ses tableaux sont bien composés; la touche est soignée, la couleur vraie. Parmi ses meilleurs morceaux on cite : *Les douze Apôtres*, exécutés pour les missionnaires jésuites, et envoyés dans l'Inde; — *La Vierge apportant un habit de carme à un saint personnage*, pour l'Espagne; — *Saint Dominique en extase soutenu par deux autres religieux*, ibid.; — *Saint Paul ermite*, ibid.; — *Saint Jérôme*, ibid.; — *Intérieur d'une école*, galerie Savelli, à Rome; — *Une Servante allumant une chandelle;* — *Une Servante épluchant une salade;* — *Jeune Fille allant à l'école*, etc. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*, art. *Rembrandt*, p. 717. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KEYSER (*Henri* VAN), architecte hollandais, né à Utrecht, en 1567, mort en 1621. Il fut nommé en 1594 architecte de la ville d'Amsterdam, qu'il a enrichie de plusieurs édifices publics, monuments irréfragables de son talent : la *Bourse* est justement placée au premier rang. Camille Katel a peint le portrait de Henri van Keyser dans un tableau représentant *Jésus-Christ et ses Apôtres*, exécuté en 1589 pour la compagnie de Saint-Sébastien, ou confrérie de l'Arc, et destiné à perpétuer la mémoire des artistes les plus illustres de l'époque. Hooff et Juste van den Vondel ont tous deux célébré Henri van Keyser dans différents poëmes. A. DE L.

Paquot, *Histoire pour servir à l'Histoire des Pays-Bas*. — Chaudon et Delandine; *Dict. Historique*.

KEYSER (*Théodore* VAN), peintre hollandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Sa vie et le lieu de sa naissance sont incertains; mais son mérite demeure incontestable lorsqu'on a pu admirer deux célèbres tableaux que le Louvre a possédés longtemps, et qui, après la chute du premier empire, ont été revendiqués par les Pays-Bas, en 1815. L'un, le plus beau, est connu sous le nom des *Bourgmestres d'Amsterdam;* il représente ces magistrats délibérant sur la réception à faire à la reine Marie de Médicis, lorsque, pendant sa disgrâce de la cour de France, elle vint à Amsterdam. Ce tableau ornait le cabinet du stathouder; on ne saurait trop en louer la composition, la couleur et le naturel; — le second est le *Portrait d'un homme vêtu de noir avec une fraise au cou*. A. DE L.

Livrets du Musée de 1807 à 1814.

** **KEYSER** (*Nicaise* DE), peintre belge, né en 1813, à Sandvliet, dans la province d'Anvers. Né dans une condition très-humble, il garda pendant quelque temps les bestiaux, jusqu'à ce qu'il fut envoyé à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles par une dame qui s'intéressait à lui. Il étudia sous la direction de Jacob Jacobs et de Ph.-J. van Brée, et devint un des meilleurs peintres d'histoire de la Belgique. Il est membre de l'Académie royale de Bruxelles ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes et artistiques. Ses principales toiles, qui se distinguent par un dessin hardi quoique toujours correct, par un coloris brillant et une grande richesse de composition, sont : *La Crucification*, dans l'église catholique de Manchester; — *Bataille de Courtrai ou des Éperons d'or;* — *Charles Quint en méditation;* — *L'Antiquaire;* — *Bataille de Woeringen*, magnifique chef-d'œuvre, placé aujourd'hui dans le palais de la Nation à Bruxelles; — *Bataille de Seneffe;* — *Bataille de Nieuwport;* — *Portrait de Guillaume II;* — *Sainte Élisabeth de Hongrie*. E. G. et A. DE L.

Conversations-Lexikon. — *Biographie générale des Belges*.

KEYSERLING (*Thierry*, baron DE), général et littérateur allemand, ami de Frédéric le Grand, né le 5 juillet 1698, à Octen, terre héréditaire de sa famille en Courlande, mort le 13 août 1745, à Berlin. Ses ancêtres paternels, originaires de Westphalie, comptaient parmi les chevaliers qui apportèrent le christianisme en Courlande et s'y établirent. Son père était bailli de Durben; sa mère était de la famille italienne della Chiese. Thierry n'avait que neuf ans lorsqu'il perdit son père. Sa mère l'envoya faire ses études à Kœnigsberg, « où il fit tant de progrès, dit Maupertuis, qu'à l'âge de dix-sept ans quatre harangues prononcées dans un même jour, en grec, en latin, en françois et en allemand, le firent recevoir membre de l'université. Son travail n'en fut que plus assidu. La philosophie, les mathématiques, l'éloquence et la poésie l'occupèrent tout à la fois, et il réussit dans toutes. » A l'âge de vingt ans, il entreprit de voyager. Il vint à Berlin, en Hollande, à Paris, où il resta deux ans. De retour à Berlin, il obtint du roi de Prusse une lieutenance dans un régiment, puis quelques années après une compagnie, et enfin il fut placé auprès du prince royal, qui devait être le grand Frédéric. Compromis dans la fameuse affaire de Katt, il fut forcé de s'éloigner du prince et de retourner à son régiment; mais dès que Frédéric II fut monté sur le trône, il rappela près de lui Keyserling, le nomma colonel de cavalerie, adjudant général du roi, et lui donna une pension considérable. Il était un de ceux à qui le roi philosophe faisait confidence de ses travaux littéraires. Dans sa correspondance, il le désigne généralement sous le nom de *Césarion*, traduction latine de Kaiserling. « Ce n'étoit point un sentiment tranquille, que celui qu'il avoit pour le roi, dit Maupertuis, c'étoit une véritable passion dont il étoit transporté : il vouloit que tout le monde le vît, le connût et l'aimât. » En 1742, Keyserling épousa la comtesse de Schlieben. « On peut juger du talent qu'il avoit pour la poésie, ajoute Maupertuis, par quelques pièces de sa composition, mais peut-être encore mieux par les traductions de quelques odes d'Horace, en vers

françois, et par celle de la *Boucle de cheveux* de Pope. » En 1743, Keyserling devint membre de l'Académie de Berlin. Il a enrichi la collection de cette société de plusieurs mémoires. « Sa santé, trop prodiguée dans sa jeunesse, dit Maupertuis, s'affoiblissoit depuis quelque temps; elle se dérangea tout à fait. Les douleurs de la goutte vinrent exercer sa patience. » Enfin, après avoir lutté contre tous ces maux, il mourut dans un âge peu avancé. L. L—T.

Maupertuis, *Éloge de M. de Keyserling.* — Denina, *La Prusse littéraire sous Frédéric II*, tome II, p. 317.

KEYSERLING (*Herman-Charles*, comte), né en 1696, mort à Varsovie, le 30 septembre 1764. C'était un de ces Courlandais que l'impératrice Anne amena de Mittau à Moscou. Nommé ministre plénipotentiaire à Varsovie en 1733, il se montra fin, délié et protecteur zélé des Grecs non-unis de Pologne. Sous l'impératrice Élisabeth, il fut successivement ambassadeur à Berlin, à Venise et à Varsovie. Ses écrits sur différents sujets de droit sont mentionnés dans Meusel, *Lexikon deutscher Schriftsteller*. Pce A. G.

Bantich, Kamenski, *Slovar, dostopamiatnikh lioudei rousskoi zemli.* — Ruhlière, *Hist. de l'Anarchie de Pologne.* — Gadebusch, *Liefländische Bibliothek*, t. II, p. 109.

KEYSLER (*Jean-Georges*), historien et voyageur allemand, né à Thurnau (évêché de Bamberg), le 13 avril 1683, mort le 21 juin 1743. Après avoir étudié à Halle, il devint le précepteur des deux comtes de Giech, avec lesquels il parcourut l'Allemagne, la Hollande et la France. En 1716, il fut chargé de faire l'éducation des petits-fils du comte de Bernstorf, ministre de l'électeur de Hanovre. Les ayant accompagnés deux ans après à Londres, il y fut élu membre de la Société royale des Sciences. Après avoir ensuite conduit ses élèves, en 1727, à l'université de Tubingue, il entreprit avec eux, en 1729, un long voyage à travers la Suisse, l'Italie, la Hongrie, la Bohême, l'Allemagne, la France, les Pays-Bas. Quelque temps après son retour à Hanovre, il suivit le plus jeune des deux Bernstorf d'abord à Copenhague et plus tard à Ratisbonne, où Bernstorf occupait un poste diplomatique auprès de la diète. Dans la suite il alla s'établir auprès du ministre Bernstorf, qui lui confia l'administration de ses biens, et il vécut dès lors dans la retraite, occupé surtout de coordonner les notes intéressantes qu'il avait recueillies pendant ses voyages. On a de lui : *Exercitatio de dea Nehalennia, numine veterum Walchrorum topico;* Celle, 1717, in-4°; cet opuscule se trouve aussi inséré dans l'ouvrage qui a pour titre : *Antiquitates selectæ Septentrionales et Celticæ;* Hanovre, 1720, in-8°; — *De Cultu Solis, Freji et Othini;* Halle, 1728; — *Neueste Reisen durch Teutschland, Böhmen, Ungarn, die Schweitz, Italien and Lothringen* (Nouveaux Voyages en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Suisse, en Italie et en Lorraine); Hanovre, 1740-1741, 2 vol. in-4°; une nouvelle édition, corrigée et augmentée d'après les papiers de Keysler, fut donnée par Schütze, Hanovre, 1751 et 1776, 2 vol. in-4°. Un extrait du premier volume par Buesching parut à Delitzsch, 1779, in-8°, et à Hanovre, 1780, in-8°. On trouve un résumé des *Voyages* de Keysler dans la cinquième partie de la *Neue Sammlung interessanter Reisebeschreibungen;* Tubingue, 1796, in-8°. L'ouvrage de Keysler parut en hollandais, Amsterdam, 1753, 2 vol. in-4°; et en anglais, Londres, 1756-1757, 4 vol. in-4°; la traduction anglaise a été réimprimée deux fois. Les observations de Keysler sont précieuses par leur exactitude; l'auteur n'a usé ni de réticences ni de ménagements; aussi la censure fit-elle supprimer une partie de ses remarques, comme peu favorables aux gouvernements de l'Allemagne (1). Malgré cette épuration, l'ouvrage de Keysler fut défendu pendant longtemps dans plusieurs parties de l'Empire. Notons que les appréciations de Keysler sur les œuvres d'art sont, au jugement de Winckelmann, généralement peu sûres et souvent fausses. Les manuscrits de Keysler, parmi lesquels se trouvait un travail complet sur la religion des Germains, furent remis à Gad. Schuetze (*voy.* ce nom), qui les utilisa pour la composition de ses ouvrages sur les divinités germaniques. E. G.

Hæberlin, *Keyslers Leben;* dans les *Göttingische Zeitung von Gelehrten Sachen* (année 1743). — Baring, *Beschreibung der Saala*, t. II, p. 203. — Schütze, *Lebensbeschreibung Keyslers* (en tête de la seconde édition des *Voyages* de Keysler). — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.* — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher. — Formey, *Éloges des Académiciens de Berlin*, t. II.

***KEZA** (*Simon* DE), historien hongrois, vivait au quatorzième siècle. On ne sait rien de sa vie; il était ecclésiastique, et il a composé en latin une *Chronique de la Hongrie* qui, partant des époques les plus reculées, s'arrête à l'année 1357. Après être longtemps demeurée inédite, elle a été publiée à Bude, en 1782, in-8°, par les soins d'A. Horanyi. G. B.

Kollar, *Ad Lambecium, de Biblioth. Vindobonensi*, t. I, p. 688.

KHABER-SIMSKI (*Ivan-Vasiliévith*), fils de Vasili-Obrazetz (*voy.* ce nom), mort en 1534. Illustre homme de guerre sous Ivan III et Vasili III, il s'est distingué en rejetant hors des frontières russes le tzar de Kazan (1505), les Lithuaniens, plus difficiles à vaincre que les Nogaïs (1508-1514), et enfin le khan de Crimée (1521). Ses succès lui ont mérité, avec le titre de boyard, une large place dans les annales de sa patrie. Pce A. G—N.

Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie.* — Novilokof, *Anc. Biblioth. russe.*

KHAÏR-BEY, mamelouk circassien, qui fut le premier pacha nommé par le sultan Sélim pour administrer l'Égypte, nouvellement soumise aux Ottomans (sept. 1517, oct. 1522). Lorsque les empires succombent, que les nationalités

(1) Buder avait su se procurer une copie des passages qui ne furent pas imprimés.

fléchissent un instant sous le poids de l'infortune, il se trouve toujours des êtres assez vils pour déserter le malheur, vendre les vaincus et se tourner, en souriant, vers la fortune nouvelle. Mais la lâcheté leur pèse tant, qu'on les voit bientôt tyranniser impitoyablement ceux qu'ils ont abandonnés, pensant étouffer ainsi les protestations de leur conscience en révolte et se dérober au châtiment de l'éternelle justice. Khaïr-Bey fut un de ces hommes-là. Et si, pour le défendre, on donnait comme raison, qu'étranger au pays, il ne lui devait aucun respect, nous répondrions que par cela même il lui en devait un bien plus grand, puisqu'il y avait retrouvé sa patrie perdue. Ainsi que la plupart des mamelouks, il ne sortait pas des mains d'un marchand d'esclaves : né à Samsoun, sur les rivages de la mer Noire, son père l'avait envoyé au sultan d'Égypte Caït-Bey, qui lui accorda sa confiance, et dont le fils, Al-Melek en Nasseur, l'éleva au grade d'émir, pour l'envoyer ensuite comme ambassadeur au sultan Bajazet (1497-1498). Le sultan Djanbélat lui donna le commandement d'un corps de mille hommes : Touman-Bey lui conserva cette position, et Kansou el-Gouri le nomma d'abord gouverneur d'Alep, ensuite vice-roi de Syrie (1504-1505). Ce fut dix ans après (1515) que Sélim Ier écrasa ce malheureux pays pour envahir l'Égypte. Khaïr-Bey qui, durant son ambassade, avait sans doute eu occasion de voir le sultan ottoman, prévoyait bien quelle serait son inflexible réponse aux ambassadeurs de Kansou prosternés à ses pieds : « Il est trop tard; relevez-vous, retournez dire à celui qui vous envoie que le pied ne se heurte pas deux fois à la même pierre : j'irai au Caire; qu'il se prépare à combattre. » Nous avons raconté la valeureuse conduite de Kansou et sa fin déplorable, causée par la trahison de Khaïr-Bey. Cette trahison fut payée ce qu'elle valait : Sélim fit de l'Égypte un pachalik, dont le premier titulaire fut le traître de Merdj-Dabek. Seulement, lorsque l'on vint à s'enquérir de la nature de la récompense, on se demande si le vainqueur ne s'était pas proposé, en la donnant, de continuer à épouvanter les vaincus et de punir le vendu d'une façon cruelle. Il fut défendu au nouveau pacha, de la manière la plus formelle, de jamais sortir de la citadelle du Caire, sous aucun prétexte, et il y resta ainsi enfermé jusqu'à sa mort, le 9 octobre 1522. Mais aussi combien ne se vengea-t-il pas de cette captivité forcée ! Mettant au service d'une avarice sordide une cruauté que l'ennui et l'isolement portèrent jusqu'à la folie furieuse, il fit périr près de dix mille personnes dans les supplices pour s'approprier leur fortune et leurs biens. Ni le rang, ni le sexe, ni l'âge n'étaient à l'abri de sa rapacité; et il dépouilla aussi bien les émirs et les mamelouks que les veuves et les orphelins. Cet administrateur impie, caché derrière les murs qui couronnent le sommet élevé du mont Mok'attam, semblait un sabre vengeur sans cesse suspendu au-dessus de la pauvre Égypte. Quoi qu'on ait dit de la conscience humaine, elle eut dans la personne de ce misérable un de ses plus beaux triomphes. Il ne recula pas devant de nouveaux crimes pour obtenir de ses victimes un pardon arraché par la torture; et cependant les remords l'assaillaient à tel point que le peuple prétendit qu'ils l'avaient poursuivi jusque dans la tombe : on raconta pendant de longues années que chaque nuit l'âme de Khaïr-Bey implorait en gémissant avec l'oubli de ses fautes un repos qu'il lui était désormais défendu d'avoir.

O. MAC CARTHY.

Djenabi, Ahmed ben Iousef. — *L'Égypte*, dans l'*Univers pittoresque*.

KHAÏSANG, appelé par les Chinois WOU-TSOUNG (*l'honorable Guerrier*), et par les Tartares *Kaïchan-Kulluk-Khan*, troisième empereur de la dynastie des Mongols de la Chine, naquit le dix-neuvième jour de la septième lune de la dix-huitième année tchyouan (1281), fut appelé au trône en 1307, et mourut à la première lune 1311. Il était fils de Talansapala, et depuis 1299 il servait dans l'armée mongole du nord. Apprenant la mort de Timour, il quitta les monts Altaï, qu'il occupait alors, et se rendit à Karakoroum, où il assembla tous les grands de la nation. Mais les événements de la cour de Pékin devaient le faire balancer sur la conduite qu'il avait à tenir. Deux femmes à la tête d'un parti puissant se disputaient le trône. L'impératrice, veuve de Timour, voulait élever à l'empire Ananta, petit-fils de Koubilaï, et la mère de Khaïsang prétendait faire couronner son plus jeune fils, Aiyoulipalipatha, au détriment de son aîné. Khaïsang, après avoir été proclamé empereur à Chang-Tou, dans le Lieo-Toung, se rendit à Tatou (Pékin), où il fit mourir les partisans du prince Ananta, l'impératrice et le prince lui-même, et donna à la première année de son règne (1308) le titre de *tchita* (suprême grandeur), que rien ne justifie. Beaucoup d'intrigues entre les princes issus de Tchingkis, les démêlés continuels des officiers chinois avec les lamas, que l'empereur était accusé de favoriser injustement, voilà tout ce que nous présentent les quatre années que ce prince passa sur le trône. L'histoire lui reproche d'avoir trop aimé le vin, les femmes et les lamas. Il cultiva les lettres et les sciences, et protégea les savants. La première année de son règne, Phoulo-Timour ayant terminé sa traduction mongole du livre *De l'Obéissance filiale*, Khaïsang la fit imprimer avec un décret où il donnait à Confucius les éloges les plus magnifiques. L'année suivante, le collége des Han reçut l'ordre de travailler à la rédaction de l'histoire des Mongols. Il fit également rassembler dans un recueil de 9,000 articles toutes les dispositions des empereurs qui l'avaient précédé. Ce fut enfin sous ce prince que Tsurdji-Oser acheva la composition de l'écriture mongole. Khaïsang eut pour successeur

son frère Aiyoulipalipatha, qui régna sous le nom mongol d'*Œldjaïtou* et sous le titre chinois de *Jin-Tsoung*. F.-X. Tessier.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine. — *Li-tai ti-wang-mien-piao.* — Mailla, *Histoire générale de la Chine.* — Grosier, *Description générale de la Chine.* — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, IV. — Morisson, *La Chine.* — Abel Remusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. II.

Khalaf, prince de la dynastie des Soffarides, roi du Séistan, dans la Perse orientale, l'an de l'hégire 357 (964 de J.-C.), mort en 399 (1008-1009 de J.-C.). La dynastie des Soffarides (Chaudronniers), après quelques règnes brillants, s'était éteinte en 915, dans la personne de Thaher, petit-fils d'Amrou-Ben-Laïth. Le Séistan, dernière possession de cette famille, passa aux Samanides, ses vainqueurs. Mais Khalaf, fils d'Ahmed, reconquit l'héritage de ses ancêtres, et y régna d'abord comme vassal de Mansour Ier, souverain samanide. Pendant un pèlerinage qu'il fit à La Mekke en 353 (964), Thaher, son frère, qu'il avait chargé du gouvernement en son absence, débaucha l'armée, et s'empara de plusieurs places importantes. Aidé de Mansour, Khalaf triompha de l'usurpateur et de son fils Houcéin, et rentra en possession de ses États. Peu de temps après, oubliant les services de l'émir samanide, Khalaf voulut se déclarer souverain indépendant. Mansour lui opposa vainement Houcéin, fils de Thaher; sa mort et les troubles qui agitèrent la minorité de Nouth II, son successeur, favorisèrent les desseins de l'ambitieux Soffaride. Il se défendit pendant sept ans dans la forteresse d'Arek, et n'abandonna cette place que pour employer ailleurs plus utilement ses troupes. Fortifié dans son château de That, il fomentait des troubles dans le royaume samanide et travaillait à sa ruine. Les Gaznévides du Khorassan et les Bovides du Kerman, ses voisins, eurent à leur tour à souffrir de sa perfidie. Pendant que Sébektéghin, émir de Ghuzna, portait la guerre dans les Indes sous prétexte de répandre le mahométisme, Khalaf s'était emparé de la ville de Bosk. Il ne put garder sa conquête; mais il sut du moins apaiser, par des présents et de bonnes raisons, la colère du prince ghaznévide. Il ne fut pas plus heureux, quoique plus criminel, dans ses tentatives contre le Kerman. Au mépris des traités conclus avec Adhad ed-Daulah, Amrou, fils de Khalaf, envahit ce pays sous le règne de Samsam ed-Daulah, son successeur. Vainqueur, puis vaincu, il peut à peine gagner le Séistan, où son père le fait mettre à mort pour le punir de sa défaite.

Cependant, les Bovides menacent le Séistan. Khalaf, pour échapper à leur vengeance, amuse Oustad-Hormouz par des protestations de paix et d'amitié, envoie à la cour du prince un ambassadeur, qu'il fait empoisonner lui-même pendant les négociations, afin de rejeter sur les Bovides tout l'odieux d'un tel forfait. Mais l'expédition préparée par une si atroce perfidie ne réussit pas. Thaher, fils de Khalaf, défait les Déylémites; et, après être resté trois mois maître de la province, il est forcé de l'évacuer et de rentrer dans ses États. Cet insuccès ne fait qu'irriter son ambition. Tandis que Mahmoud, fils de Sébektéghin, réprime les rebelles du Mawrennahr, Thaher envahit le Hérat, possédé par Baïkara, oncle de Mahmoud, et s'empare de Foucheng (999). Baïkara ne reprend cette ville un instant que pour la perdre avec la vie. Mahmoud, pour venger la mort de son oncle, à qui Thaher a fait trancher la tête, vient assiéger Khalaf dans la forteresse d'Asfchoud. Le rusé Soffaride échappe encore au châtiment par des flatteries, des promesses et des présents. Mais il se voit bientôt attaqué par son propre fils, Thaher, qui, après avoir échoué dans une première tentative de révolte, en 1001-1002, et s'être enfui dans le Kerman, dont il s'est rendu maître, revient, chassé par Oustad-Hormouz, dans le Séistan, bien déterminé à détrôner son père. Pour se soustraire au danger qui le menace, Khalaf a recours à ses armes ordinaires, à la ruse et à la perfidie. Il abdique en faveur de son fils, et après quelques mois de solitude, feignant une maladie, il le fait appeler comme pour lui donner ses dernières instructions, mais en réalité pour s'emparer de sa personne, le tuer et l'ensevelir de ses propres mains. Khalaf fait en vain répandre le bruit que Thaher s'est tué lui-même de désespoir. Mais quelques courtisans, témoins du crime et révoltés d'une telle atrocité, appellent Mahmoud, prince de Ghazna. Assiégé dans son château de That, le parricide demande à capituler, remet à Mahmoud les clefs de la forteresse et le reconnaît pour son *sultan*, titre jusque alors inconnu et qui fut depuis en usage parmi les princes musulmans. Mahmoud, flatté de cet honneur et plus encore des présents qui lui furent offerts, pardonna à Khalaf et le laissa, sous sa suzeraineté, gouverner le Séistan. Mais Khalaf ne faisait des traités que pour les violer. Après le départ de Mahmoud, il s'appuya du khan des Tartares, afin de reconquérir son indépendance. Mahmoud revint dans le Séistan, battit son infidèle vassal, le fit prisonnier et l'envoya d'abord quatre ans dans la province de Dgiorgian (1003-1007), puis dans la forteresse de Khaïdern, au midi du Nisabour, où il le fit surveiller jusqu'à sa mort, qui arriva l'an de l'hégire 399 (1008-1009 de J.-C.). Tel fut Khalaf, que les historiens et les poëtes contemporains ont célébré comme l'un des plus illustres princes de son siècle, à cause, sans doute, de la constante protection qu'il accorda aux lettres et aux savants. Mais ce jugement intéressé ne saurait être sans restriction confirmé par la postérité. L'histoire équitable dira que Khalaf ne porta sur le trône ni les talents qui font les grands princes, ni les vertus qui font les bons rois. Il publia une édition du Coran avec les explications et les différentes versions des plus célèbres com-

mentateurs. Il choisit pour ce travail les hommes les plus remarquables par leur piété et leur savoir. L'original de cette compilation, la plus complète en ce genre, et qui ne formait pas moins de cent volumes, a été conservé à Nichapour jusqu'en 545 (1150-1151 de J.-C.), époque à laquelle il fut transporté dans la ville d'Ispahan, sous le règne des Seldjoucides. Le Séistan, incorporé par Mahmoud à l'empire ghaznévide, fut gouverné cependant par des princes soffarides, tour à tour tributaires ou indépendants suivant les circonstances, jusqu'à l'extinction de cette dynastie, en 951 de l'hégire (1544-1545 de J.-C.). Alors cette province, conquise en 1511 par Ismael I[er], fondateur de la dynastie des Sofys, fut définitivement réunie à la Perse, sous le règne de son fils Schah-Thamas I[er]. F.-X. TESSIER.

Aboulféda. — Mirkhond, *Raouzet-al-Safa.* — Khondemyr, *Khelossat-al-Akhbar.* — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale.* — Pocock, *Historia compendiosa Dynastiarum ;* 2 vol. — Malcolm, *Histoire de la Perse.* — Abel-Remusat, *Mélanges Asiatiques.* — *An. Orient.*, partie I.

KHALED, célèbre général arabe, né en 582, mort à Émèse, en l'an 21 de l'hégire (9 décembre 641, 29 novembre 642). Il était fils de Walid, petit-fils de Makhzoum, chef de la race des Makhzoumites, branche de la tribu des Coraïchites. Il prit d'abord le parti de sa tribu contre Mahomet. A la bataille d'Ohad, livrée la troisième année de l'hégire, Khaled, chargé du commandement de l'aile droite par les Mekkois, battit les troupes déjà victorieuses du prophète, et les mit en déroute. Dans cette journée, Mahomet fut blessé et perdit un de ses oncles. Cependant les succès de Mahomet en Arabie, la paix conclue avec les Mekkois, sa puissance qui allait grandissant de plus en plus, la gloire, les plaisirs et les richesses qu'il promettait à ses sectateurs, commencèrent à ébranler les convictions de Khaled. Les imprudences des Koraïchites, la division qui se mit dans leurs rangs, achevèrent de l'attacher au parti du prophète. La septième année de l'hégire (629) il se rendit à Médine, auprès de Mahomet, avec Amrou ben-Alas. La conversion de ces deux guerriers accrut l'audace de Mahomet, qui envoya 3,000 hommes contre les Grecs de Syrie, pour venger la mort d'un de ses ambassadeurs. Les deux armées se rencontrèrent à Mutali. Déjà les généraux Zaïd, Djaafar et Abdallah avaient été tués, et les musulmans, inférieurs en nombre, commençaient à plier, lorsque Khaled, prenant en main l'étendard, les rappela au combat, et les ramena vainqueurs à Médine (622). Cette victoire lui valut le surnom d'*Épée de Dieu*, sous lequel il est désigné par les contemporains. Lorsque Mahomet, à la tête de 10,000 hommes, marcha contre La Mekke, Khaled, chargé du commandement de l'aile droite, lui fut d'un grand secours pour s'emparer de cette ville. Il arrêta les succès du faux prophète Mosaïlamah, dont le parti ne fut entièrement détruit que sous le règne d'Abou-Bekr, en 633. Cependant, Mahomet étant mort à Médine le 17 juin 632, Abou-Bekr, son successeur, envoya Khaled faire la conquête de l'Irack en l'an 12 de l'hégire (18 mars 633). Ce général envahit d'abord le *Sowad*, ou les plaines de l'Irack, et les villes d'Anbarr et d'Aïn-Altaman sur les bords de l'Euphrate; puis, revenant vers la Syrie, il prit Daumat al-Djandal, au milieu du désert. Abou-Bekr le rappela bientôt du théâtre de ses conquêtes, pour lui confier le commandement en chef de l'expédition dirigée contre la Syrie. Aidé des généraux Amrou et Abou-Obéidah, Khaled s'empare de Bortra, de Palmyre, met le siége devant Damas, au mois de février 633, et bat les armées romaines près d'Adjnadin et d'Émèse. Vainqueur, il revient vers Damas dont il s'empare de vive force le 30[e] d'août 634, pendant que d'un autre côté Abou-Obéidah acceptait la capitulation de la ville. Trois jours furent accordés aux vaincus pour assurer leur retraite. Les trois jours expirés, Khaled avec ses cavaliers s'élança à leur poursuite, les atteignit près de Laodicée et en fit un horrible carnage. Une fille de l'empereur Héraclius fut cependant épargnée et renvoyée honorablement à son père. Abou-Bekr mourut le jour même de la prise de Damas. A la nouvelle de l'élévation d'Omar, Khaled s'écria : « Je ne suis donc plus général. » Omar n'avait jamais pu pardonner à Khaled d'avoir obtenu de préférence à lui le commandement en chef de l'expédition de Syrie. Khaled ayant fait massacrer Malek, prince d'Iarbonna, pour épouser sa femme, qu'il aimait, Omar s'était servi du prétexte d'une action si révoltante pour l'accuser auprès d'Abou-Bekr. Mais le khalife, à l'exemple de Mahomet, ferma les yeux sur les vices de ce général, parce qu'il avait besoin de son épée. Omar, parvenu au khalifat, put satisfaire son ressentiment. Il retira le commandement à Khaled pour le confier au général Abou-Obéidah. Khaled n'en eut pas moins la part la plus glorieuse dans les victoires du monastère d'Obilkodos et d'Iarmouk, dans la prise de Kinesrin (l'ancienne Chalcis), d'Alhadir, de Balbek, d'Arrestan, de Hama, de Schizar, d'Émèse, de Jérusalem et d'Alep, etc.; en un mot dans la conquête de la Syrie, qui fut terminée en six ans (632-638). Khaled mourut à Émèse, à l'âge de soixante ans, l'an 21 de l'hégire (642), en regrettant le sort des guerriers tombés sur le champ de bataille. Khaled eut de grandes qualités et de grands défauts. La mauvaise foi, la cruauté qu'il montra dans plusieurs circonstances ne sauraient faire oublier ses talents militaires, et la magnanimité avec laquelle il descendit sans murmurer aux emplois subalternes, et sacrifia de bonne foi, son génie et ses forces à la gloire d'un général qui avait servi sous son commandement et auquel il se sentait supérieur. F.-X. TESSIER.

Aboulfarage, *Chron. Arab.* — Aboulféda, *An. Musl.* — Elmacin, *Historia Sarracenorum.* — Okley, *Histoire des Sarrasins*, t. I. — *Histoire univ.*, t. XV, édit. in-4°.

KHALIL, fils d'Ahmed, surnommé à la fois *Abou Abd-Arrahman Azdi*, *Basri*, *Ferahidi* et *Yahmedi*, poëte, musicien et grammairien arabe, naquit vers l'an 718 de J.-C., et mourut à Bassorah, vers l'an 786. Cette dernière date paraît la plus certaine ; Aboulféda et d'autres historiens placent sa mort en 776-777 de J.-C. et même 775. A la connaissance de la grammaire il joignit celle de la musique. Il réduisit la prosodie arabe à un système ingénieux, représenté par cinq cercles renfermant quinze sortes de vers, complété depuis par une seizième, due au grammairien Akhfasch. Khalil imagina, dit-on, ce système, qui fait l'admiration des Arabes, en entendant le chaudron résonner sous les coups des chaudronniers. Khalil avait des mœurs pures et des habitudes simples. Il habitait à Bassorah une échoppe de peu de valeur. Son amour de l'étude causa sa mort : un jour il était absorbé par un problème à résoudre ; il heurta si violemment de la tête contre une colonne qu'il mourut du coup. Il a écrit sur la musique, la grammaire et la prosodie, divers ouvrages, parmi lesquels le *Kitab-Alaïn*, espèce de dictionnaire. Quelques critiques orientaux, frappés des erreurs que renferme ce livre, prétendent qu'il n'est point de Khalil. On peut supposer, en effet, qu'il a été commencé par lui, mais complété par d'autres. On a recueilli des vers et des maximes de Khalil, où parfois se rencontre un grand sens : « Quand tu ne peux pas réussir dans une chose, disait-il, laisse-la pour t'appliquer à ce qui est proportionné à tes forces. » Un jeune homme à qui il enseignait sa prosodie, sentant que c'était à lui que s'appliquait cette maxime, ne reparut plus chez lui dès le lendemain. « On ne s'aperçoit, disait-il encore, des erreurs d'un maître qu'après avoir étudié sous un autre. » Le grammairien Sebouyb ou Sibwaih fut disciple de Khalil. V. R.

D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*

KHALIL (*Dhahery Ben-Schahin*), écrivain et homme d'État arabe du quinzième siècle. Il fut successivement gouverneur d'Alexandrie, directeur des monnaies du Caire et vizir ; il rédigea, vers l'an 824 de l'hégire (1421 de notre ère), un ouvrage, partie géographique, partie historique, sur l'Égypte. Ce livre a pour titre : *Zobdad Kaschef al memalek* (La Crème de l'exposition détaillée des provinces et du tableau des chemins) ; il nous en est parvenu des extraits, que le savant Silvestre de Sacy a publiés dans le tome II de sa *Chrestomathie Arabe*, en y joignant une traduction et des notes. Volney, dans son *Voyage en Syrie et en Égypte*, en a donné une analyse d'une étendue considérable. G. B.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, t. IV, p. 671, édit. in-fol. — Rossi, *Dizionario degli Autori Ebrei*, p. 61.

KHALIL-PACHA, grand-vizir ottoman, sous Amurath II, exécuté en 1453. Par ses conseils, Amurath, qui avait abdiqué, remonta sur le trône vers 1442. Ce retour du sultan tint en respect les janissaires et amena la dissolution de la ligue chrétienne, suivie bientôt de la victoire de Varna (1444). Auteur de ces grands changements, Khalil-Pacha dut craindre d'être l'objet de la haine de Mahomet, fils d'Amurath, depuis Mahomet II. Cependant, à l'avénement de ce prince, Khalil-Pacha eut la direction des affaires sous le titre de grand-vizir. Il fut le conseiller du sultan lors du siége de Constantinople. Mais, après la prise de cette ville, il fut accusé par les Grecs de s'être laissé corrompre par eux à prix d'argent, d'avoir violé les promesses qu'il leur avait faites et trahi le sultan, au point d'avoir, dans des lettres secrètes, invité les assiégés à se défendre vaillamment. Il fut jeté dans un cachot, et quarante jours après il subit la peine capitale. V. R.

Hammer, *Gesch. des Osmann. Reichs.*

KHALIL-BEG, fils du célèbre Uzun-Assan, fondateur de la dynastie des Ac-Coionlus, ou Turcomans du *Mouton-blanc*, succéda à son père en 1478. Il ne fit que paraître sur le trône. Ses cruautés et ses vices le rendirent odieux. Il perdit une bataille contre deux de ses frères, et fut assassiné après un règne de six mois. Yacoub-Beg, surnommé Baïanduri, lui succéda. L'empire des Ac-Coionlus comprenait à cette époque la Perse et le Khorassan. F.-X. T.

Malcolm, *Histoire de Perse*. — *An. Orient.*, part. I.

KHALIL-ULLAH-KHAN, général mogol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il devint *bakchi*, ou grand-maître de la cavalerie, sous l'empereur Schah-Jéhan. Dans la guerre que se firent les quatre fils de ce prince, il embrassa le parti de Dara, l'aîné, contre Aureng-Zeb et Morad-Bakh. A la bataille de Samonguer il commandait les 30,000 Mogols qui composaient l'aile droite de son armée. Pour se venger d'un affront qu'il avait reçu de Dara, il resta, pendant toute l'action, tranquille spectateur du combat, sans permettre qu'aucun de ses cavaliers tirât une seule flèche. Non content de cette première trahison, il veut arracher à tout prix la victoire des mains de Dara. Le voyant prêt à fondre sur l'armée auxiliaire d'Aureng-Zeb, commandée par son frère Morad-Bakh, il se précipite à sa rencontre, et lui crie : « Que Votre Majesté soit saine et sauve ! Elle a remporté la victoire..... Au nom de Dieu, descendez de votre éléphant et montez à cheval : que reste-t-il à faire, sinon que de poursuivre ces fuyards ; allons ! ne souffrons pas qu'ils nous échappent. » Trompé par ces paroles flatteuses, Dara descend de son éléphant. Son armée, qui ne le voit plus, le croit mort et se débande. La victoire lui échappe et l'empire avec elle (1657). Étrange destinée des empires ! Aureng-Zeb, pour avoir tenu ferme un instant sur un éléphant, se voit maître de la couronne de l'Indoustan, et Dara, pour en être descendu un quart d'heure trop tôt, est précipité du trône. Et tout cela fut l'ouvrage d'un seul homme, d'un traître, de Khalil-

Ullah-Khan. Quand Aureng-Zeb se fut emparé du royaume et de la personne de Dara, Khalil-Ullah-Khan fut encore un des premiers à lui conseiller la mort de ce prince, en 1661. Sa vengeance une fois accomplie, Khalil disparaît de l'histoire. F.-X. T.

Gemelli Careri, *Voyage aux Indes*. — Dorn, *Histoire des Afghans*. — *An. Orient.*, partie II.

KHANDORAN, général de Mohammed-Schah, empereur mogol de l'Indoustan, aida ce prince à se soustraire, par un meurtre, à la tyrannie de Séid-Hassan-Khan, en 1720, et fut, en récompense de ce service, nommé trésorier général avec le titre d'émir al-omrah. Khandoran et le grand-vizir Kamroddin, homme incapable et corrompu, exercèrent sur l'esprit indolent du monarque une influence qui fit des mécontents et devint fatale à l'empire. Chargés de repousser Rajah-Sahou, chef des Maharattes, qui, après avoir ravagé la province de Malva et pillé le Guzarate, vint jusqu'aux environs de Gualéor et de Delhi, Khandoran et Kamroddin agirent avec tant de lenteur, que l'ennemi parut bientôt aux portes de la capitale. Les deux généraux, Émir-Khan et Hassen-Khan, avaient été battus, et les Maharattes se disposaient à entrer dans la ville lorsque arrivèrent Khandoran, Kamroddin et Saadit-Khan.

L'ennemi, affaibli déjà par plusieurs combats, fut complétement défait, et pouvait être anéanti si le trésorier et le grand-vizir, plus jaloux de leur tranquillité personnnelle que de la gloire de l'empereur et des intérêts de l'empire, n'eussent préféré une feinte soumission et une paix inutile (1737). Deux émirs, Nézam el-Moulk, gouverneur du Décan, et Saadit-Khan, gouverneur d'Audisch, qui avaient à se plaindre des deux ministres régents, résolurent de se venger, même aux dépens de l'empire. Ils appelèrent dans l'Inde le roi de Perse, Nadir-Schah-Thamas-Kouli-Khan. Ce conquérant entra dans l'Indoustan avec une armée nombreuse, et livra aux Mogols, près de Lahor, le 15 février 1739, une bataille qui coûta la vie à Khandoran et l'empire à Mohammed. F.-X. TESSIER.

Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*. — Dorn, *Histoire des Afghans*. — *Histoire universelle*, t. XVIII. — *An. Orient.*, partie II.

KHANG-HI (1), empereur de Chine, le second de la dynastie tartare des Taï-Thsing (très-pure), actuellement régnante, né en 1654, mort le 20 décembre 1722. Son petit nom était *Hiouen-Ye* (Étincelle bleue). En 1662, il succéda à Chun-Tchi, son père, qui l'avait désigné pour occuper le trône peu de temps avant sa mort. Comme ce prince n'avait pas encore atteint l'âge de huit ans, quatre mandarins furent choisis pour former le conseil de régence; mais cette tutelle ne dura pas longtemps pour le jeune empereur, car à peine eut-il atteint sa treizième année, qu'il profita de la mort de l'un des quatre régents pour prendre en mains les rênes du vaste empire des Tartares Mandchoux et se faire déclarer majeur; et afin de n'être point troublé dans ses desseins, il fit arrêter un des trois autres régents, accusé de plusieurs crimes, le fit juger sur douze chefs d'accusation, puis condamner, lui et son troisième fils, à être mis en pièces, et ses sept autres enfants à être décapités; tous les biens qu'ils possédaient furent en outre confisqués au profit de l'État. Ce trait de sauvage résolution suffit pour assurer au jeune monarque la liberté de gouverner la Chine, sans avoir à souffrir de la tutelle, souvent gênante, des mandarins puissants et ambitieux auxquels avait été confiée la régence de l'empire, depuis la mort de Chun-Tchi. Un des premiers actes de l'empereur Khang-Hi fut de régler le système astronomique qui devait être suivi à l'observatoire impérial de Chine. Il s'agissait d'opter entre l'astronomie chinoise et l'astronomie européenne, que les Pères jésuites avaient commencé à introduire au Céleste Empire. Malgré le rapport des neuf tribunaux de Péking, qui demandaient le retour aux anciennes méthodes, l'empereur reconnut la supériorité des Occidentaux en fait d'astronomie, et le père Ferdinand Verbiest (connu en Chine sous le nom de Nan-hoaï-jin) fut nommé président du tribunal des mathématiques. Peu de temps après, ce savant jésuite enseignait les principes des principales sciences européennes à Khang-Hi lui-même, qui y consacrait, avec une ardeur peu commune, tous les loisirs que lui laissait la direction des affaires. En l'année 1673, une révolte formidable éclata dans l'empire. Ou-san-Kouéi, prince tributaire du Yunnan, bien qu'il eût déjà atteint un âge avancé, avait été accusé par les grands de Péking de maintenir continuellement ses troupes sous les armes et de les exercer aux pratiques militaires, afin de se mettre à même de faire un jour irruption sur le territoire chinois et de renverser la puissance impériale. Khang-Hi, d'abord peu disposé à écouter ces insinuations, se décida néanmoins à envoyer au prince du Yunnan l'ordre de se rendre à la cour, afin d'y présenter l'hommage de ses États; cette formalité, dont il ne s'était point acquitté depuis longtemps, devait offrir une excellente occasion pour sonder ses dispositions d'esprit de Ou-san-Kouéi. Mais le prince du Yunnan, averti par son fils, qui demeurait comme otage à Péking, des motifs pour lesquels on l'appelait à la cour, répondit aux envoyés de Khang-Hi qu'il connaissait trop bien le mobile qui avait dicté l'ordre qu'on lui apportait, et que puisque l'empereur avait oublié combien les Tartares lui étaient redevables de leur entrée en Chine, il se rendrait à la capitale avec une escorte de 80,000 soldats. Pendant que Ou-san-Kouéi parcourait les provinces à la tête de son armée, réunissant chaque jour de nouvelles troupes sous sa bannière, le fils de ce prince préparait dans la capitale un vaste complot, dont le but principal était de s'emparer

(1) En mandchou *Elkhe-Taffin* (L'inaltérable paix).

de la personne de l'empereur et de faire main basse sur tous les grands mandarins de la cour, afin d'assurer à son père l'entrée libre du palais impérial. Toutefois, ce complot, au lieu d'aboutir au résultat qu'en espéraient les conjurés, fut découvert à temps, et les principaux instigateurs furent mis à mort immédiatement après que cette même peine eut été infligée au fils de Ou-san-Kouéi. Une punition aussi terrible, loin d'effrayer le prince du Yunnan, excita en lui un nouveau désir de vengeance, et il s'efforça plus que jamais d'attacher à ses intérêts les princes de Taï-Wan (Formose), du Kouang-Toung et du Fou-Kien, qui souffraient avec peine la domination chaque jour envahissante des Tartares. En même temps, une révolte venait d'éclater dans le nord de la Chine, où un prince mongol était en train de réunir des forces considérables, dans l'espérance de relever la puissance déchue de la dynastie des Youen (1). La situation des Tartares devenait ainsi très-périlleuse, et il n'y a guère à douter qu'ils n'eussent été chassés de la capitale sans la discorde qui ne tarda pas à éclater parmi les alliés d'Ou-san-Kouéi et sans la politique habile et prompte de l'empereur Khang-Hi.

Ce prince comprit tout d'abord ce qu'il avait à faire pour se soustraire aux dangers qui le menaçaient de toutes parts. Sans perdre un instant, il envoya un corps d'armée contre le prince mongol : celui-ci, surpris inopinément, et ayant à peine le temps de se reconnaître, dut se résoudre à livrer bataille avec le peu de troupes qu'il avait sous la main. Le résultat de cette affaire ne pouvait être douteux : il fut fait prisonnier, ainsi que son frère et ses enfants. Cette victoire anéantit tout germe de désordre du côté des Mongols, et laissa à Khang-Hi la liberté de disposer de toutes ses troupes pour résister aux rebelles qui poursuivaient leurs incursions dans le sud. Sur ces entrefaites (1676), Kaldan (*voy.* ce nom), chef des Œleutes, vint susciter de nouveaux troubles au nord-ouest de l'empire. Khang-Hi crut nécessaire de marcher en personne contre lui, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à mettre fin à cette guerre. Les troupes tartares, encouragées par cet événement, attaquèrent les troupes du Yunnan, les battirent dans trois actions, et allèrent assiéger leur capitale, dans laquelle ils ne tardèrent pas à pénétrer. Le fils du prince du Yunnan (1680) se pendit, afin de ne pas tomber vif entre les mains des Tartares; tous les autres membres de sa famille furent mis à mort, et le tombeau de Ou-san-Kouéi (mort en 1679) lui-même fut violé et ses cendres jetées au vent. Dès lors l'empereur put reporter toute son attention vers l'ouest de la Chine, où plusieurs chefs tartares menaçaient de s'insurger. En 1680, Khang-Hi, convaincu que le prince du Kouang-Toung cherchait à secouer le joug des Tartares, envoya des émissaires chargés de lui remettre un coffre de bois vernissé renfermant une corde de soie jaune avec laquelle le rebelle devait se donner la mort. A cette nouvelle, le prince du Kouang-Toung se fit revêtir de ses plus riches vêtements, ouvrit le coffre, en retira la corde de soie et se pendit. Immédiatement après, les envoyés firent mettre à mort trois des frères du prince et plus de cent de ses principaux officiers. Dès lors le Kouang-Toung fut annexé comme simple province à l'empire tartare. L'année suivante (1681) le prince du Fo-Kien, accusé de dureté envers les mandarins, qui lui reprochaient sa rébellion, fut amené à Péking et livré aux animaux carnassiers, après avoir été coupé en morceaux. Cette exécution fut suivie de l'annexion du Fo-Kien à la couronne tartare, et deux ans plus tard (1683) l'île de Formose vint également s'y réunir. Vers le commencement de l'année 1688, il arriva à Péking un ambassadeur de Russie pour régler la délimitation territoriale des deux empires. Khang-Hi nomma des commissaires extraordinaires auxquels il adjoignit, comme interprètes, les PP. Ant. Pereira et J. Gerbillon, jésuites, afin d'arranger cette affaire. Mais les conférences furent renvoyées à l'année suivante, parce qu'il eût été imprudent de se rendre sur le territoire des Kalkas, qui étaient alors en guerre avec les Œleutes. Le 3 septembre 1689 la paix fut définitivement signée par les plénipotentiaires russe et chinois, dans la ville de Nipchou.

Vers la fin de 1691, les Pères jésuites, attachés par ordre de Khang-Hi au tribunal d'astronomie et de mathématiques de Péking, adressèrent à ce prince un placet dans lequel ils se plaignaient des persécutions que le vice-roi de Tché-Kiang avait fait endurer aux chrétiens et des obstacles qu'il n'avait cessé d'apporter à l'exercice de leur culte. Le placet fut renvoyé au tribunal des rites; un rapport peu favorable à la demande des missionnaires de Péking en émana bientôt après. Mais comme ce rapport ne s'accordait point avec les sentiments de tolérance et de protection de l'empereur envers les jésuites, auxquels il devait l'introduction des sciences européennes en Chine, il donna ordre au tribunal des rites de s'assembler de nouveau et de se joindre au conseil des ministres pour délibérer sur le placet renvoyé à leur examen. Le résultat de la délibération fut cette fois entièrement conforme aux sollicitations des Pères jésuites, et le décret qui suivit le nouveau rapport intima aux mandarins l'ordre de laisser aux chrétiens le libre exercice de leur culte, dans toutes les parties de l'empire chinois. Un incident assez grave vint augmenter considérablement la confiance de Khang-Hi pour les Pères de la Compagnie de Jésus : ce prince, atteint d'une fièvre maligne qui mettait sa vie en danger, eut recours à l'art des médecins du palais; mais, loin de le guérir, les remèdes qu'il reçut d'eux ne firent qu'aggaver

(1) La dynastie mongole dite des *Youen* avait occupé le trône de la Chine depuis 1260 jusqu'en 1368; mais sa domination exclusive ne datait que de l'année 1275.

l'intensité du mal, à un tel point que les docteurs chinois crurent qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de suspendre tout traitement, espérant ainsi être plus à même de découvrir le caractère réel de la maladie. Au lieu de suivre leurs conseils, l'empereur prit un remède de provenance européenne : il se sentit promptement soulagé; mais une fièvre intermittente vint l'assaillir peu après. On publia alors dans la capitale un avis par lequel tous ceux qui pouvaient avoir un spécifique contre cette maladie étaient appelés au palais impérial, où des expériences seraient faites pour en constater l'efficacité. Les pères Gerbillon, de Fontaney et Bouvet se présentèrent à la cour avec une certaine quantité de quinquina : après avoir essayé ce médicament sur plusieurs malades et en avoir reconnu les propriétés, il fut administré à Khang-Hi, qui s'en trouva bien et se rétablit au bout de peu de jours. Les médecins chinois furent condamnés à mort par le tribunal des crimes; mais leur peine fut commuée en celle de l'exil; quant aux Pères jésuites, ils reçurent pour prix de leur belle cure une maison située dans l'enceinte du palais, ainsi qu'un terrain où une église fut bâtie plus tard aux frais de l'empereur. Les affaires de Tartarie continuaient toujours à inquiéter le gouvernement de Péking : Khan-Hi, décidé à mettre fin à ces troubles incessants, leva une armée considérable, et partit en personne pour la commander. Après une longue suite de péripéties, l'armée des Œleutes fut mise en déroute, et Kaldan, qui commandait les rebelles, ne trouva d'autre ressource que dans la fuite. Toutefois, ce prince retrouva bientôt les moyens de reconstituer son armée, et avec le secours que lui prêtait en secret le roi du Tibet il continua à fatiguer par ses escarmouches les troupes impériales envoyées à sa poursuite, jusqu'à ce qu'enfin (1697) la mort vint débarrasser Khang-Hi de cet ennemi redoutable, contre lequel il avait déployé en vain toutes les forces stratégiques dont il pouvait disposer. A partir de cette époque la Tartarie fut à peu près entièrement pacifiée, et bientôt le Tibet fut annexé lui-même à l'empire des Taï-Thsing. Grâce à la science des pères jésuites, le christianisme était ouvertement toléré en Chine lorsqu'il devint, en 1717, l'objet de nouvelles persécutions, contre lesquelles les plaintes, plusieurs fois réitérées, des membres européens du tribunal des mathématiques ne purent rien obtenir (1722).

L'empire jouissait alors d'une paix profonde : Khang-Hi résolut de se rendre en Tartarie, afin d'y passer une partie de la belle saison. Comme il se disposait à retourner à la capitale, il voulut terminer son voyage par une partie de chasse dans les environs de Péking, et il gagna une pleurésie, par suite de l'action d'un vent violent du nord. Voyant qu'aucun remède ne pouvait le guérir, et sentant sa mort prochaine, il écrivit son testament, dans lequel il désigna pour son successeur le quatrième de ses fils, qui régna sous le titre de Young-Tching. Le 20 décembre 1722, vers les huit heures du soir, il rendit le dernier soupir.

Khang-Hi fut un des plus grands princes qui gouvernèrent la Chine. Il étendit considérablement l'empire de la dynastie mandchoue du côté de l'ouest, et fit respecter par toute l'Asie la puissance de ses armes. Il fut également protecteur des lettres, et eut le mérite rare, en Chine surtout, de comprendre la valeur des sciences européennes, qu'il chercha à répandre parmi ses sujets. Ce fut par un ordre de Khang-Hi, en date de 1708, que les pères Bouvet, Jartona, Régis (*voy.* ces noms) entreprirent de relever, d'après les méthodes européennes, la carte de diverses parties de la Chine, travail qui fut ultérieurement poursuivi, dans d'autres provinces de l'empire, par plusieurs jésuites qui s'adjoignirent à ceux que nous venons de citer. L'industrie reçut également une impulsion jusque alors inconnue. Khang-Hi fonda une nouvelle bibliothèque, appelée *Youen-Kien* (le Miroir des Sources), et renfermant tout ce qu'il avait été possible de se procurer d'ouvrages remarquables sur l'histoire, les sciences et la littérature chinoises; il nomma en outre un comité chargé de traduire en mandchou les livres les plus intéressants de cette précieuse et riche collection. Le cadre de cette notice ne nous permet pas de donner la liste de toutes les innovations importantes que la Chine doit à ce monarque éclairé; mais nous ne pouvons nous dispenser de citer quelques-uns des ouvrages rédigés par lui ou publiés avec son concours et sous sa direction. De ce nombre sont les suivants : *Ching-Yu Kouang-Yun* (Développement du saint Édit), comprenant seize maximes composées par l'empereur Khang-Hi, vers la fin de la vie de ce prince (entre 1730 et 1735). L'ouvrage forme généralement en chinois quatre volumes in-8° et est accompagné de plusieurs préfaces, dont une de l'empereur Young-Tching. La traduction mandchoue a été publiée à Péking, par ordre impérial, sous le titre de : *Endouringge tatsigiyen neïleme badaramboukka bitkhe.* Il existe une traduction russe, faite en 1788, par Alexis Agafonov, sur la version mandchoue de ce livre, et une traduction anglaise intitulée : *The sacred Edict, containing sixteen maxims of the emperor Kang-He, amplified by his son, etc. translated from the Chinese, by W. Milne, London*; 1817, in-8°; — *Chengdzou gosin khôwangdi-i bôi tatsigiyen-i ten-i gisoun* (ou Sublimes instructions familières de l'empereur *Ching-tsou* à ses enfants, publiées la huitième année de son règne (1730), par l'empereur Young-Tching), c'est-à-dire *le saint aïeul*, nom historique de l'empereur connu en Europe par l'épithète de Khang-Hi. Cet important monument de la littérature tartare-mandchoue a été traduit par les missionnaires de Péking, dans le

tome IX des *Mémoires concernant les Chinois*; *Khang-Hi Tse-tien* (Explication des Caractères, publiée par ordre de l'empereur Khang-Hi), en 1716; c'est un des dictionnaires chinois les plus répandus à la Chine, et qui renferme l'explication d'environ 42,000 caractères, parmi lesquels plus de 8,000 sont inusités ou de simples variantes de signes. La préface, écrite de la main de Khang-Hi lui-même, et reproduite en fac-simile dans toutes les éditions de ce livre, est un des plus beaux exemples d'écriture chinoise moderne que l'on connaisse; quant au corps du Dictionnaire, il est inférieur à beaucoup d'autres lexiques publiés en Chine. — Un recueil de poésies, dont une des plus célèbres a été publiée en chinois et en mandchou, sous le titre de : *Pi-chou-Chan tchouang chi* (Vers de la forme du mont Pi-char (ou *le Réfuge contre les chaleurs*, nom d'une maison de plaisance impériale); sa rédaction date de 1712. Khang-Hi doit être également compté parmi les grands législateurs chinois, car c'est sous son règne, en 1693, que parut pour la première fois le *Taï-thsing hoeï-tien*, grand recueil des lois et actes administratifs de la dynastie mandchoue des Taï-Thsing). J'aurais pu ajouter la liste des autres ouvrages rédigés par ordre de Khang-Hi et publiés sous sa direction; mais cette liste m'aurait entraîné au delà des limites, déjà dépassées, que doit avoir cette importante biographie.

L.-Léon de Rosny.

Documents inédits. — *Toung-hoa lou* (Chronique de la fleur d'Orient) (exempl. manusc. de la bibl. imp. de Paris); livres VI à XII. —*Ping-ting san-nih chin-wou fang-lioh* (Abrégé historique de la pacification des princes du Kouang-Toung, du Fouh-Kien et de Formose); 1682, in-8°.— *Ping-ting tchun-koh œll fang-lioh* (Abrégé historique de la réduction de l'armée œleute); 1771, in-8°. — *Hing-lou tching-tien* (Voyage de l'empereur Khang-Hi chez les Œleutes); 1684. — *Koueh-tse-kien-tchig* (Histoire du Collége impérial); en LXII ki. — *Ping-ting-souh-mou-fang-lioh* (Histoire de la pacification des hordes tartares); 1708, in-8°. — Bouvet, *The Life of Cang-Hy, the present emperor of China;* Londres, 1699, in-8°. — Mailla, *Hist. générale de la Chine.* — *Lettres édifiantes.* — Verbiest, *Lettres écrites de Chine*; Paris, 1682, in-4°.—Schall, *Histor. Relat. de Ortu et Progressu Fidei in Regno Sinensi;* in-8°. — Le même, *Lettre sur un Voyage dans la Tartarie orientale;* Paris, 1684, in-4°. — Abel Remusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques.* — *Mémoires concernant les Chinois*, tomes I-IV, VII-IX. — *The Chinese Repository*, vol. XVI et passim. — *Innocentia victrix, sive sentent. comit. imper. sinic., pro innocentia christian. relig. lata juridice per annum* 1669, *ex sinico latine exposita;* Quam Tcheu, 1671, in-fol. — *Litteræ patentes imperatoris Sinarum Khang-Hi,* sin. et lat.; Norimberg, 1802, in-4°. — Morrison, *Philological View of China.*

KHAMIKOF. *Voy.* Chomiakof.

KHATCHADOUR, poëte arménien, naquit à Getchard, vers 1170. Il composa plusieurs opuscules, assez estimés de ses contemporains : un poëme sur les *Apôtres;* un autre sur l'*Assomption de la Vierge;* un troisième sur la *Vie de saint Grégoire l'Illuminateur.* F.-X. T.

KHATCHADOUR, autre poëte arménien, né à Césarée, en Cappadoce, vers la fin du seizième siècle, fut disciple du docteur Osgan, et composa sur la morale et la religion un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns se trouvent parmi les manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale. Le style en est généralement plus attrayant que le sujet. Évêque de Dchougha, il fut, en 1630, chargé par le patriarche d'Arménie, Michel III, d'une mission religieuse à Constantinople, puis en Pologne, où il s'efforça vainement de terminer les différends qui existaient entre les Arméniens de Léopol et Nicolas, leur archevêque, qui venait de se réunir à l'Église romaine. F.-X. T.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.* — Le père Galanus. — M. Simon, *Notice sur l'Eglise d'Arménie.*

KHATCHID Ier, patriarche d'Arménie, élu en 972, mort dans sa résidence d'Arkina, en 992. Neveu du patriarche Anania, prédécesseur d'Étienne III (943-965), Khatchid, déjà évêque d'Araschoumi, succéda à ce dernier sur le trône patriarcal. Plein d'amour pour les lettres et les arts, il enrichit de monuments magnifiques et d'une bibliothèque considérable la ville d'Arkina, sa résidence pontificale. On lui attribue aussi la fondation de plusieurs monastères. F.-X. T.

Simon, *Notice sur l'Église d'Arménie.* — Le père Galanus. — Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.*

KHATCHID II, patriarche d'Arménie, mort à Thavplour (Cappadoce), en 1064. Neveu du patriarche Pierre Ier, auquel il succéda, il avait déjà reçu l'onction épiscopale en 1045, lorsqu'à l'instigation de Catacalon le Brûlé, gouverneur d'Ani, ce patriarche, accusé à dessein auprès de l'empereur Constantin IX, reçut l'ordre de quitter son siége et d'aller s'établir à Arzen ou Ardzen, dans le canton de Carin. Les empereurs grecs, non contents d'avoir anéanti le royaume d'Arménie, persécutaient les chefs de l'Église arménienne pour les forcer de s'unir à la communion grecque. En l'absence de son oncle, Khatchid fut chargé de l'administration; mais le jour de l'Épiphanie le patriarche Pierre fut arrêté et mis en prison au fort de Khaltoïaritch, près de Trébizonde, et Khatchid dans celui de Siavkar, situé dans le voisinage. Cependant l'année suivante l'empereur, pour ne pas exaspérer les Arméniens, fit venir Pierre à Constantinople, et ordonna de réintégrer Khatchid. Pierre fut reçu avec les plus grands honneurs, mais gardé à vue. Le prince de Sébaste et le roi exilé d'Arménie Kagik s'étant offerts en otage pour lui, il eut enfin la liberté d'aller à Sébaste, où il mourut, en 1058. Khatchid fut élu pour lui succéder sur le siége patriarchal d'Ani. Mais d'autres persécutions lui étaient réservées. L'empereur Constantin Ducas, après s'être emparé de la succession du patriarche Pierre, qu'il s'imaginait avoir héritée des richesses des anciens rois d'Arménie, fit appeler Khatchid à Constantinople pour en obtenir des renseignements sur le même objet et l'assujettir à payer au trésor un tribut annuel. Malgré les persécutions qu'il eut à souffrir, il refusa et les informations et le tribut. Après trois ans de captivité, il

obtint sa délivrance par l'entremise du prince de Sébaste et du roi d'Arménie. Mais il dut quitter Ani et fixer sa résidence à Thavplour, dans la Cappadoce. Six mois après, ayant appris qu'Ani était tombée au pouvoir d'Alpaslan, le 30 maréri 513 (6 juin 1064), il en mourut de chagrin. F.-X. TESSIER.

Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*. — Galanus. — Michel Lefèvre. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XIV.

KHELL (*Joseph* DE KHELLBOURG), numismate allemand, né à Linz, en 1714, mort le 4 novembre 1772, à Vienne. Il entra en 1729 chez les jésuites, et enseigna dans divers colléges de son ordre l'hébreu, l'histoire, la philosophie, et la critique des textes de l'Écriture. Nommé conservateur de la bibliothèque Garelli (*voy.* ce nom), il ne tarda pas à être appelé, en 1758, à une chaire d'histoire et d'antiquités au *Theresianum* de Vienne. On a de lui : *Auctoritas utriusque libri Machabæorum canonico-historica adjuta;* Vienne, 1749, in-4° : sous le voile de l'anonyme ; — *Physica, ex recentiorum observationibus;* Vienne, 1752-1753, 2 vol. in-4° ; — *De Epocha Historiæ Ruth;* Vienne, 1756, in-8° ; — *Ecloge observationum in Novum Testamentum;* Vienne, 1756-1757, 2 vol. in-8° ; — *Ad. J. Jos. Hauerum Epistolæ duæ de totidem Numis æneis numophylacii Haueriani;* Vienne, 1761 et 1766, in-4° : dans la seconde de ses lettres, Khell développe les raisons qui le portaient à suspecter la médaille de *Vespasia Polla* du cabinet de Hauer; Jos. Monsberger essaya de défendre l'authenticité de cette médaille dans une dissertation, à laquelle Khell ne répondit pas (*voy.* Klotz, *Acta litteraria*, t. III, part. IV, p. 423) ; — *De Numismate Augusti aureo formæ maximæ ex ruderibus Herculani eruto;* Vienne, 1763, in-4° ; opuscule inséré dans les *Acta Eruditorum*, année 1763, p. 591 ; — *Adpendicula altera ad Numismata græca populorum et urbium a Jacobo Gesnero repræsentata;* Vienne, 1764, in-4° ; — *Epicrisis observationum Belley in Numum Magniæ Urbicæ;* Vienne, 1767, in-4° ; — *Ad Numismata imperatorum romanorum aurea et argentea a Vaillantio edita ex solius Austriæ Supplementum a Cæsare ad Commenos;* Vienne, 1767, in-4°. Khell a aussi pris une grande part à la rédaction de l'ouvrage de luxe publié sous le titre de : *Numismata Cimelii Cæsarei Austriaci Vindobonensis;* Vienne, 1754-1755, 2 vol. in-fol. ; il a encore édité : *De familia Vaballathi Numis illustrata*, de Frœhlich ; Vienne, 1762, in-4° : ouvrage en tête duquel il a mis une *Vie* de Frœhlich, écrite en latin, qu'il a traduite en allemand, et publié à Vienne en 1762. Khell, enfin, a donné une traduction latine du *Thesaurus Britannicus, seu museum numarium*, de Haym; Vienne, 1762-1764, 2 vol. in-4° : cette traduction contient de nombreuses additions, qui la rendent supérieure à l'original. E. G.

Sax, *Onomasticon*, t. VII, p. 170. — Hamberger, *Germania erudita*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Denis, *Merckwürdigkeiten der Garellischen Bibliothek*, p. 12.

***KHERASKOF** (*Mikhail-Matviévitch*), poëte russe, né le 25 octobre 1733, mort à Moscou, le 27 septembre 1807. Élevé au corps des cadets, il entra, en 1751, dans un régiment, et devint en 1802 curateur de l'université de Moscou. Il a écrit trois nouvelles, quatre drames, huit tragédies, une comédie, neuf poëmes épiques et pas moins de cent cinquante-trois odes. « Il a composé aussi un volume de fables, peu dignes d'attention, dit l'auteur du *Conteur russe*, au point de vue des pensées et de l'invention, mais agréables par la facilité de la versification et la manière de narrer. » De toutes ces œuvres, froides et incolores, on ne cite plus guère que ses deux poëmes *La Rossiade* et *Vladimir :* le sujet du premier de ces poëmes, en douze chants (Moscou, 1785), est la conquête de Kazan par Ivan le Menaçant; celui du second, en dix-huit chants (Moscou, 1786, considérablement augmenté en 1809), est la conversion au christianisme de saint Vladimir, le Clovis de la Russie. Une des plus heureuses tentatives de Kheraskof est d'avoir transporté sur la scène russe *Le Cid* de Corneille (Saint-Pétersbourg, 1776). Pce A. G.

Gretch, *Opit kratkoi istorii rouskoi literaouri*. — *Les Poëtes russes*, par le prince Élim Mecherski. — *Le Conteur russe*, par le prince Emmanuel Galitzin.

KHEVENHÜLLER (*François-Christophe*), homme d'État et historien allemand, né en 1588, mort le 13 juin 1650. Sa famille, originaire de Franconie, s'était établie au milieu du onzième siècle en Carinthie. Les fils d'Augustin Khevenhüller, conseiller intime de Maximilien Ier, fondèrent l'un, Christophe, la ligne Khevenhüller-Franckenburg; l'autre, Sigismond, la ligne Khevenhüller-Hohenosterwitz, nom changé au dix-huitième siècle en celui de Khevenhüller-Metsch. Jean, fils de Christophe, resta longtemps à Madrid comme ambassadeur de la cour de Vienne, et fut créé comte en 1593. Il laissa ses biens et ses titres à son frère Bartholomé, qui fut le père de François-Christophe. Ce dernier, après avoir commandé pendant quelque temps une galère, quitta le service militaire, et se rendit auprès de l'archiduc Mathias, qui, devenu empereur, le nomma chambellan, en 1613. Envoyé quatre ans après en ambassade à la cour de Madrid, il contribua à la conclusion de la paix entre l'Espagne et la Savoie, ainsi qu'entre l'archiduc Ferdinand et la république de Venise. Après avoir négocié le mariage de Ferdinand II, roi de Hongrie, et de l'infante Marie, il retourna à Vienne en 1625, pour en repartir immédiatement, chargé de plusieurs missions auprès des électeurs ecclésiastiques et auprès de la cour de France, qu'il quitta bientôt, ayant eu des différends avec Richelieu, à cause du cérémonial. En 1627, il se rendit de nouveau en Espagne, en qualité d'ambassadeur, et revint ensuite auprès de Ferdinand II, qui lui confia encore de nombreuses négociations diplomatiques. Il avait ac-

quis de grandes richesses, et avança à son souverain, dit-on, jusqu'à six millions de couronnes pour les besoins de la guerre de Trente Ans. Dans ses moments de loisir, il rédigea le récit détaillé des événements remarquables qui s'étaient passés en Allemagne pendant la vie de l'empereur Ferdinand II. Sa position le mit à même de se procurer sur cette époque les renseignements les plus exacts, et l'on doit considérer ses mémoires sur le règne de Ferdinand comme l'un des documents les plus importants en ce qui concerne l'histoire de l'Allemagne à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. L'ouvrage de Khevenhüller parut sous le titre de *Annales Ferdinandei*, à Ratisbonne et à Vienne, 1640-1646, 9 vol. in-fol.; le premier volume commence à l'an 1578, et le dernier finit à l'an 1623; chaque volume contient la relation de ce qui s'est passé dans l'Empire durant l'espace de cinq ans. Cet ouvrage étant devenu extrêmement rare, le comte Sigismond-Frédéric Khevenhüller obtint, en 1716, après beaucoup de sollicitations inutiles, l'autorisation de la cour de Vienne de faire paraître une nouvelle édition des *Annales Ferdinandei*, et d'y ajouter la dernière partie, restée inédite, qui comprend les années 1623 jusqu'à 1637; cette édition parut à Leipzig, 1716-1726, 12 vol. in-fol. Un extrait de ces *Annales* a été publié en allemand par J.-Fr. Runde, sous le titre de : *Fr.-Chr. Khevenhüllers Ferdinandeische Jahrbücher in einen pragmatischen Auszug gebracht und berichtigt;* Leipzig, 1778-1781, 4 vol. in-8°; mais cet extrait ne va que jusqu'à 1597. E. G.

Hormayr, *Archiv* (année 1823, n° 45-50). — *Archiv für Kunde œstreichischer Gesch.*, an. 1850, t. I, p. 331.

KHEVENHÜLLER (Le prince *François-Joseph*), homme d'État autrichien, né en 1706, mort en 1776. Après avoir occupé le poste d'ambassadeur à Copenhague, à Dresde et à Hanovre, il fut appelé à Vienne, où il remplit successivement diverses fonctions de la cour impériale. Il avait épousé, en 1728, la fille du comte de Metsch, nom que ses descendants ont joint à celui de Khevenhüller. En 1763, il fut créé prince de l'Empire. Très-habile courtisan, il avait su gagner les bonnes grâces de Marie-Thérèse et de François Ier, et il fut ainsi mis au courant de beaucoup d'intrigues de cour; ce qui donne du prix aux *Mémoires* qu'il a laissés en manuscrit, en cinq volumes in-4°, comprenant le récit de ce qui s'est passé à la cour de Vienne de 1752 à 1767. Un extrait vient d'en être publié en 1858, à Vienne, sous le titre de : *Aus dem Hofleben Maria-Theresias*, par les soins d'Adam Wolf. En tête de ce volume se trouve une biographie de Khevenhüller. E. G.

Vehse, *Geschichte der kleinen deutschen Höfe*, t. VIII, p. 214.

KHIEN-LOUNG (1), empereur de Chine, le quatrième de la dynastie mandchoue actuellement régnante, dite des Taï-Thsing (Très-pure), né en 1709, mort le 7 février 1799. Il était l'aîné des trois fils de l'empereur Young-Tching, auquel il succéda en 1735. Instruit dans la littérature plutôt que dans les affaires publiques, ce prince éprouva d'abord quelque embarras à tenir en mains les rênes du gouvernement; et il profita des quatre premières années de son règne, époque de deuil, durant laquelle il avait nommé quatre régents, pour s'initier aux ressorts multipliés et délicats de la politique chinoise. Khien-Loung débuta par des actes de clémence, qui le popularisèrent d'une part et lui valurent de l'autre le respect des princes et des grands. Plusieurs membres de la famille impériale, et notamment des fils et des petits-fils de l'empereur Khang-Hi, que des motifs politiques ou des intrigues avaient fait éloigner de la cour, furent rappelés de l'exil et rétablis dans des charges dignes de leur rang. — Un des principaux événements de cette époque fut la reprise des hostilités contre les Œleutes, dont les guerres avaient occupé une grande partie du règne de Khang-Hi (*voy.* ce nom). Malgré l'opinion des grands mandarins de la cour, qui jugeaient dangereuse et inutile toute nouvelle expédition contre les tribus tartares de l'ouest, Khien-Loung résolut de les attaquer; et dans ce but il envoya un corps d'armée contre les Œleutes, qui furent défaits et contraints de livrer un de leurs chefs, nommé Dawadzi. Celui-ci fut conduit à Péking; mais, au lieu de le faire mettre à mort, l'empereur lui donna un palais et une cour dans la capitale, afin de pouvoir, au besoin, l'opposer comme concurrent à Amoursanan, auquel avait été conférée la dignité de *khan* ou chef des Œleutes. En effet, à peine Dawadzi fut-il mort, que ce chef résolut de s'affranchir du joug pesant de la suzeraineté chinoise. Il appela aux armes les populations œleutes et mongoles, auxquelles il dépeignit Khien-Loung comme un prince ambitieux et jaloux de ravir leur liberté, afin de les soumettre à son sceptre. Cet appel fut écouté, et bientôt une armée considérable, ayant Amoursanan à sa tête, parcourait les territoires situés sur les bords de l'Ili, renversait tous les obstacles qui se trouvaient sur son passage, et, après avoir signalé sa marche par le pillage et le massacre, allait camper devant Palikoun, ville importante des Œleutes, où résidait alors une forte garnison chinoise. A cette nouvelle, Khien-Loung expédia un nouveau corps d'armée pour réduire les rebelles; à l'arrivée de ce renfort inattendu, les troupes œleutes se débandèrent et laissèrent le champ libre aux troupes impériales. Toutefois, grâce à une maladresse des généraux chinois, Amoursanan parvint à s'échapper et à se rendre sur le territoire des Russes, qui depuis longtemps lui accordaient

(1) Khien-Loung signifie en chinois *Bienfait céleste*. L'équivalent mandchou de cette expression est *Abkaï-Vekhiyekhe*.

secrètement des secours et favorisaient toutes ses entreprises. A peine Khien-Loung eut-il appris la nouvelle de l'évasion du chef œleute, qu'il donna ordre à ses généraux de se rendre à la cour : il les jugea en personne, et les fit mourir publiquement. Quelque temps après (1757), on apprit qu'Amoursanan s'était enfui en Sibérie et y était mort de la petite vérole. Cette nouvelle ne satisfit point Khien-Loung, et, bien que les Russes eussent montré aux envoyés chinois les dépouilles mortelles de leur ennemi, ce prince voulut que le cadavre lui fût livré, afin de procéder aux cérémonies ignominieuses qui se pratiquaient sur les ossements des ennemis qui n'avaient pu être saisis vivants. Les autorités russes ayant refusé d'accéder à la volonté du Fils du Ciel, on dut renoncer à venger les crimes qu'Amoursanan avait commis durant sa vie contre l'autorité impériale, et l'affaire en resta là. Toutefois Khien-Loung n'en poursuivit pas moins ses conquêtes dans les contrées tartares de l'ouest, qui passèrent successivement sous sa domination; et de cette façon il devint suzerain de la presque totalité des pays de l'Asie centrale. En 1768 il eut une guerre à soutenir contre le royaume d'Ava. En 1770 des tribus de Tourgout quittèrent les bords du Volga, et se rendirent sur les bords de l'Ili, où elles demandèrent à se placer sous le protectorat de la Chine. Khien-Loung les reçut avec joie, et les combla de faveurs, ce qui attira bientôt après plusieurs autres tribus tartares et le reste de la nation tourgout, qui vinrent se soumettre à la domination mandchoue. Un autre événement important illustra, en 1775, le règne de Khien-Loung; ce fut la réduction des Miao-tse, hordes à demi sauvages, qui habitaient les montagnes du Sse-Tchouen, dans les gorges desquelles ils avaient pu échapper jusque aux poursuites des troupes chinoises et conserver leur indépendance. A cette époque ces hordes de Miao-tse occupaient deux contrées désignées par les noms de Grand-Ruisseau-d'Or (*Taïkin-tchouen*) et de Petit-Ruisseau-d'Or (*Siao-kin-tchouen*). Jugeant que les troupes impériales ne les atteindraient point dans les défilés de leurs montagnes, ils entreprirent de nouveau de reconquérir leur indépendance : lorsque des ambassadeurs de Khien-Loung vinrent réclamer leur soumission, ils les maltraitèrent et mirent en pièces les ordres impériaux dont ils étaient porteurs. Khien-Loung, irrité de ce procédé, résolut de réduire ces tribus insoumises; et dans ce but il envoya contre elles le général mandchou Akoui à la tête d'un corps d'armée. En moins d'un mois les Miao-tse, poursuivis jusque dans les gorges de leurs montagnes, furent battus et laissèrent les Chinois maîtres du Petit-Ruisseau-d'Or (*Siaokin-tchouen*). Quelques jours après, le général Akoui marcha contre le Grand-Ruisseau-d'Or (*Ta-kin-tchouen*), qui lui opposait d'autant plus de résistance que les Miao-tse vaincus s'y étaient réfugiés. Après une lutte longue et périlleuse, dans laquelle plusieurs grands officiers perdirent la vie, Akoui se rendit maître du Grand-Ruisseau-d'Or, d'où il envoya un exprès à la cour afin de prévenir l'empereur de l'heureuse issue de la campagne. Khien-Loung, en récompense de ces services, lui conféra la plume de paon à deux yeux, le bouton de rubis, le manteau à quatre dragons d'or et le titre de *koung* (comte de l'empire). Des faveurs analogues furent accordées aux autres généraux qui s'étaient distingués dans cette affaire; enfin, on décerna les honneurs du triomphe à Akoui, que l'empereur voulait aller recevoir en personne. Quelques jours après, on procédait solennellement à l'exécution des princes et soldats miao-tse qui avaient été faits prisonniers. Plusieurs d'entre eux furent coupés en morceaux et leurs têtes suspendues dans des cages de fer avec les noms et les titres qu'ils portaient lors de leur capture.

Khien-Loung voulut signaler les dernières années de sa vie par des actes de sagesse et par la plus scrupuleuse pratique des rites. Afin de mieux vaquer aux affaires de son empire, il lui arrivait souvent de se lever au milieu de la nuit, en plein hiver, pour tenir conseil avec ses ministres. « Les missionnaires et les ambassadeurs européens, dit Abel Remusat (1), qui ont eu quelquefois de ces audiences matinales, ne concevaient pas comment un prince âgé et infirme pouvait en soutenir la fatigue; mais les exercices tartares et les chasses l'y avaient endurci. » — Khien-Loung avait souvent exprimé le désir de régner aussi longtemps que son aïeul Khang-Hi, et il avait promis de se démettre du trône le jour où il serait parvenu à ce terme. Ce vœu ayant été exaucé, le premier jour de l'année *ping-ching*, il annonça publiquement son abdication en faveur de son fils, qui régna à partir de cette époque, sous le titre de Kia-Khing. Le 7 février 1799 Khien-Loung mourut, âgé de quatre-vingt-sept ans, et peu après il reçut le titre posthume de KAO-TSOUNG CHUN-HOANG-TI.

Après l'empereur Khang-Hi, son aïeul, Khien-Loung est de tous les souverains de la Chine le plus connu en Europe. Il fut le protecteur des lettres, qu'il cultiva lui-même avec succès. Le plus célèbre des ouvrages de ce prince est intitulé : *Khan-i-arakha Moukden-i foutchouroun bitkhe*, en mandchou, et *Yu-tchi Ching-King fou*, en chinois. Il a été traduit en français par le P. Amiot, et publié par de Guignes, à Paris, en 1770, in-8°. sous le titre de : *Éloge de la ville de Moukden et de ses environs*. C'est à propos de ce poëme que Voltaire composa une épître à l'empereur Khien-Loung, épître qui commence par ces vers :

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine;
Ton trône est donc placé sur la double colline !

(1) *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. II.

On sait, dans l'Occident, que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris
Est aussi difficile à Péking qu'à Paris.

Voltaire parle encore de Khien-Loung dans plusieurs de ses œuvres, notamment dans une lettre sur ce prince qu'il adressait à un de ses contemporains les plus mal renseignés sur la Chine, M. de Paw. — Outre l'éloge de Moukden, on cite encore de Khien-Loung une pièce de vers *Sur le Thé;* — une autre *Sur la Soumission des Miao-tse;* — un écrit *Sur la conquête du pays des Œleutes* (1); — un *Abrégé de l'histoire des Ming*, intitulé *Yu-tchi Kang-kien*, etc. Le recueil complet des poésies de Khien-Loung a été publié à Péking, en 24 volumes in-32. Enfin il faut mentionner le *Khan-i arakha Nonggime toktoboukha mandchou gisoun-i boulekou bitkhe* (Miroir de la Langue Mandchoue), revu et augmenté par l'empereur en 6 vol. gr. in-8° (1re éd., Péking, 1708); 2e édit. mandchoue-chinoise, 1772. C'est un grand et magnifique dictionnaire mandchou, divisé par ordre de matières et enrichi de suppléments contenant un grand nombre de mots inventés par Khien-Loung pour faciliter la traduction des livres chinois dans sa langue maternelle, et qu'il s'efforça toute sa vie de maintenir au niveau de la langue, essentiellement littéraire, de la Chine.

L.-Léon de Rosny.

Ping-ting leang-kin-tchouen fang-lioh (Histoire de la Conquête des deux Ruisseaux-d'Or, du pays des Miao-tse); 1775. — *Ping-ting kin-tchouen fan-lioh* (Abrégé historique de la Conquête du Ruisseau-d'Or, de la soumission des Miao-tse). — *Ping Miao ki lioh* (Abrégé historique de la pacification des Miao-tse); 1797. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, t. Ier, III, VI, VIII, IX, X, in-4°. — *Hist. générale de la Chine*, de Mailla; in-4°. — *Nouveaux Mélanges Asiatiques* par Abel Remusat, t. II. — Voltaire, *Épître à l'empereur de la Chine; Lettres à M. Paw sur l'empereur Khien-Loung*), etc. — *Verzeichniss der Chinesischen und mandschuischen Bücher* (von Berlin), par J. Klaproth.

KHMELNITZKI. *Voy.* Chelmnitzsky.

KHODABENDEH (*Algiaptu*), douzième prince de la famille genghiskhanienne, né en 1280, empereur des Mongols en 1303, mort en 1316. Il était fils d'Argoun, embrassa l'islamisme, et prit le nom de *Gaiathedin-Mohammed* avec le surnom persan de *Khodabendeh*, sous lequel il est connu dans l'histoire. A la mort de son frère Cazan, il vint de la province du Khorassan à Arragian, où il se fit couronner empereur. Il donna la charge *d'émir al-omara* à Cotlueschah, et celle de grand-vizir à Raschiddin et Saededdin, qui, devenu suspect, fut mis à mort et remplacé par Ali-Schah. En 1304 Khodabendeh bâtit la ville de Soltanie, dont il fit sa capitale. Les seigneurs de la Syrie ayant imploré son secours contre Malek al-Nasser, fils de Kélaoun, sultan d'Égypte, il passa l'Euphrate (1312), et vint camper à Rachabat près de Damas. Après quelques escarmouches, la paix fut conclue par l'habileté du visir Raschid. Khodabendeh eut ensuite à repousser Kepek-Khan et Bissur-Oglan, princes du Turkestan, qui avaient envahi le Khorassan et défait Jessaoul et Ali-Couschi, commandants de cette province. Il les força de repasser l'Abiamu, et donna le gouvernement du Khorassan à son fils aîné Abusaïd, qui punit Jessaoul et Ali-Couschi de leur lâcheté, retablit la paix, et fit refleurir le commerce. Peu après, Bissur-Oglan, désertant le parti de Kepek-Khan, vint se jeter entre les bras d'Abusaïd. La guerre allait recommencer quand mourut, après douze ans neuf mois de règne, et à l'âge de trente-six ans, Khodabendeh, qui avait fait fleurir la justice dans ses États plus qu'aucun autre prince de la famille genghiskhanienne. Plein de zèle pour la religion, il en favorisa les ministres, particulièrement ceux de la secte d'Ali; et c'est en leur faveur qu'il fit graver sur la monnaie le nom des douze imams. Il protégea aussi les lettres. Raschiddin, son ministre, a composé un grand recueil d'*éruditions arabiques*, intitulé : *Magum al Raschidiah.*

F.-X. T.

D'Ohsson, *Histoire des Mongols.* — De Guignes, *Hist. des Huns.* — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques.* — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale.* — Malcolm, *Histoire de Perse;* Londres, 1815. in-8°. — Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar.*

KHODABENDEH (*Mohammed*), roi de Perse, succéda à Ismael II, son frère, en 1578, et mourut en 1587. Il était fils de Thamasp et petit-fils d'Ismael Ier, fondateur de la dynastie des Sofys. Les grands, après avoir étranglé Ismael II, vinrent le prier de monter sur le trône. La crainte de voir passer à des mains étrangères une couronne qu'il avait déjà refusée à la mort de son père put seule triompher de son indifférence. Il ouvrit son règne par le meurtre de sa sœur, ne voulant pas de la police qu'elle exerçait sur le sérail. Cependant, le sultan Amurat III, informé des révolutions de la cour de Perse et de l'éloignement du nouveau monarque pour la guerre, avait fait entrer dans la Géorgie, pays tributaire des Sofys, une armée de 150,000 hommes sous les ordres de Mustapha, le conquérant de l'île de Chypre. Khodabendeh lui opposa le général Docman ou Tokoman. L'avantage resta aux Turcs, qui élevèrent un sanglant trophée de trois mille têtes ennemies, et s'emparèrent du Chyrvan, de Tiflis, capitale de la Géorgie et de Chamakhy. Peu de temps après, ils furent surpris et défaits à leur tour par le général persan Euris ou Arez-Bey, qui en fit passer 30,000 au fil de l'épée et par représailles érigea un monument de leurs têtes. Ce général ne jouit pas de son triomphe. Battu par les Tartares, il fut pendu à Scamachie, capitale du Chyrvan. Sa mort ne demeura pas longtemps sans vengeance. Émir-Hamze, fils aîné de Khodabendeh, chassa les Turcs de la Géorgie, et deux ans après, maître de Scamachie, il détruisit

(1) Il existe une traduction de ces trois écrits par le père Amiot.

la ville, et en fit massacrer tous les habitants. En 1583 et 1584, les Turcs, commandés par Osman, après s'être deux fois rendus maîtres d'Érivan et de Tauris, en furent également deux fois repoussés par Hamze, qui les poursuivit jusqu'à Van. En 1585, le plus jeune fils de Khodabendeh, Abbas Myrza, gouverneur du Khorassan, fut appelé dans cette province par la révolte d'Aly-Kouly-Khan. Il profita des attaques incessantes que les Turcs et les Tartares Usbeks dirigeaient contre la Perse pour se rendre indépendant à Hérat, du vivant même de son père. Mohammed mourut en 1587. Ce prince n'était pas sans talents. La faiblesse de sa vue, infirmité à laquelle il dut d'être épargné par son frère, selon quelques historiens, infirmité qu'il devait à la cruauté de ce même frère, selon d'autres, fut la cause ou le prétexte de son indolence. Uniquement occupé de ses plaisirs et des pratiques religieuses, qui lui ont mérité le surnom de *Khodabendeh* (serviteur de Dieu), il sortait peu de son palais, et n'aimait pas à s'occuper des affaires du gouvernement. Mais il sut les confier à des mains si habiles que les Turcs, plus souvent vaincus que vainqueurs, n'eurent pas lieu de s'applaudir de leurs tentatives contre la Perse. Il eut pour successeur son fils aîné, Hamze, qui après quelques mois de règne périt assassiné par son frère Ismael III. Ce prince régna moins de temps encore. Il fut égorgé à l'instigation d'Abbas-Mirza, dont il méditait la perte, et qui mérita sur le trône le surnom d'Abbas le Grand. F.-X. TESSIER.

Malcolm, *Hist. de la Perse.*; Londres, 1815, in-8°. — Brosset, *Hist. de la Géorgie.* — *Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane*, t. I, p. 618.— Minador. — De Guignes, *Hist. des Huns.* — Férichtat, *Hist. de l'Élévation du Pouvoir musulman dans l'Inde.*

KHODGIA-ABN-MOUIAD, troisième et dernier prince de la dynastie des Serbédariens, qui s'était formé une petite souveraineté dans le Khorassan, vers le milieu du quatorzième siècle, monta sur le trône en 1380. Trop faible pour s'opposer aux armes victorieuses de Tamerlan et trop prudent pour tenter une résistance inutile, il vint de lui-même se soumettre au conquérant, et par son mérite et sa piété acquit beaucoup de crédit à la cour du prince tartare. Dévot jusqu'à la superstition, partisan outré de la secte d'Ali, qui attend la venue d'un douzième Iman, il faisait tenir tous les soirs un cheval prêt, pour aller au-devant de lui, à sa première apparition. Il mourut après un règne assez long et assez insignifiant. En lui finit la dynastie des Serbédariens. F.-X. T.

Khondemyr, *Khelassat al-Akbar.* — *An. Orient.*, partie II.

KHODJAH-ALY-SCHAH-FADHL-ALLAH, historien moghol et premier vézyr de Ghazan-Khan, écrivit sous le règne de ce prince depuis l'an de l'hégire 694 (1295 de J.-C.) jusqu'en 707 (1304). Il est auteur d'une excellente et curieuse histoire des tribus et des princes moghols, intitulée : *Djam-il-Tewarykh*, Recueil des Annales, ou *Tarykh Rachydy*, Histoire de Rachyd. C'est cette histoire que Aboughasy-Bayadour-Khan a résumée et traduite en tartare de Crimée, et dont il existe une version française publiée sous le titre d'*Histoire chronologique des Tatars*, 2 vol. in-12. La Bibliothèque impériale possède une partie du *Djam-il-Tewarykh* de Khodjah, dans un volume in-fol. Khodjah dota la ville de Tauriz d'une mosquée et d'un château appelé *Qal'ah Rachedyeh.* F.-X. T.

Chardin, *Voyage de Paris à Ispahan.* — Langlès, *Notice sur les Manuscrits*, etc., t. V.

KHÔDOM (*Phra*), fondateur du bouddhisme siamois, birman et cambogien, naquit dans une ville de l'Inde appelée Kabillaphat, vers l'an 543 av. J.-C., d'après l'opinion commune, et mourut près de Kôsinaraï, en 463. Suivant les bouddhistes, c'est le quatrième bouddha de l'âge actuel du monde, qui a déjà vu paraître Kukuson, Kônakhom et Kasop, et qui en attend un cinquième, Phra Metraï, sous lequel régnera l'âge d'or. Khôdom est un personnage historique que, dans leurs rêves théogoniques, les Indiens ont déifié. Il eut pour père Sirisuthot, petit roi de l'Inde, et pour mère la princesse Maha-Maya. Il reçut en naissant le nom de *Sithat Raxakuman.* Khôdom ou Khotama est le nom de la dynastie. A l'âge de seize ans, il épousa la princesse Pimpha, dont il eut un fils appelé Rahun. Peu de temps après, renonçant à son épouse, à son palais et à sa couronne, il s'enfuit dans les forêts, où il se fit bonze, *sômana*, d'où est venue l'appellation de Somana-Khôdom que l'on retrouve à chaque page du *Mahaxat.* Après six ans passés dans la contemplation, il quitta sa retraite, et, suivi d'une foule de disciples, il se mit à parcourir les villes et les bourgades, défendant le meurtre des animaux et prêchant les bonnes œuvres. Il parcourut ainsi les principales villes de l'Inde, bien accueilli partout des petits et des grands. Les rois se firent un honneur de le recevoir dans leurs palais et de lui bâtir des bonzeries. Il séjourna assez longtemps dans les environs de Pharanassi, que l'on croit être Benarès. Ses vertus et sa doctrine lui suscitèrent des ennemis, qui, après avoir inutilement tenté plusieurs fois de le faire périr, finirent par l'empoisonner dans un repas. Il mourut dans le jardin royal près de Kôsinaraï, âgé de quatre-vingts ans, le mercredi, quinzième lune du sixième mois de l'année du Petit Dragon, 463 av. J.-C. Voilà le personnage historique. Voyons maintenant le bouddha, et tâchons auparavant de nous faire une idée exacte de ce que l'on doit entendre par ce mot. Les livres sacrés des Siamois sont pleins des louanges de Bouddha. Il est dit dans le *Traiphum* (Triloca) : « Quand un homme aurait mille têtes, cent bouches dans chaque tête, cent langues dans chaque bouche, quand il vivrait depuis la formation jusqu'à la destruction du monde, il ne pourrait suffisamment célébrer l'excellence de Bouddha. »

Malgré ces pompeux éloges, les bouddhistes

n'attribuent point à Bouddha l'essence divine. Étranger à la création et au gouvernement du monde, il ne dépasse l'humanité que par l'excellence de ses vertus et l'étendue de ses connaissances. C'est un homme qui pendant une série innombrable d'incarnations successives, par la pratique des cinq commandements (1) et des trente deux vertus, s'est élevé à un tel degré de science et de sainteté, qu'il est devenu le docteur de l'univers. Les bouddhas, qui depuis le premier âge du monde ont prêché successivement aux hommes la voie véritable et ont mérité l'éternel repos du Niphan (*Nirvana*), sont plus nombreux que les grains de sable de la mer. Depuis la reconstruction du monde, il y a eu quatre bouddhas. Le quatrième est Phra Khôdom, dont nous écrivons l'histoire. Dans les livres sacrés des bouddhistes, on compte environ 550 générations ou transmigrations de Phra Khôdom. Il a parcouru toute la série des êtres animés depuis l'insecte jusqu'à l'ange. Enfin, il est né roi, et c'est sur le trône qu'il est parvenu à la science et à la sainteté parfaites, qu'il s'est élevé à la suprême dignité de bouddha. Les dix dernières générations, *Thotsaxat*, sont seules réputées canoniques. La dixième, appelée *Mahàxat*, la grande génération, est racontée dans un livre intitulé *Phra Pathom Somphotijan*. Voici comment y est rapportée l'incarnation de Bouddha. Phôtisat (l'Être auguste), qui allait devenir bouddha, était alors dans le *Dusit*, l'un des vingt-six degrés du ciel bouddhiste. A la nouvelle de sa prochaine apparition sur la terre, tous les anges s'assemblèrent autour de lui et l'invitèrent à renaître parmi les hommes. Phôtisat choisit pour patrie l'un des seize royaumes de l'Inde, et dans ce royaume la ville de Kabillaphat, parce qu'elle était au centre du monde (2). Il voulut avoir pour père le prince Sirisuthat et pour mère l'illustre princesse Maha-Maya, dont on célébrait alors les noces dans la ville de Kabillaphat. Après une grossesse merveilleuse, Maha-Maya enfanta Bouddha dans un parc, en se tenant aux branches d'un arbre sacré appelé *Mairang*. Dix mille mondes autour de notre monde éprouvèrent un tressaillement d'allégresse. Dix millions de millions de mondes furent pénétrés de sa sainteté. Sept jours après, Maha-Maya, partageant le sort commun à toutes les mères des bouddhas, mourut, et transmigra dans les cieux.

Bouddha en naissant reçut le nom de *Silhat Raxakuman*. Son enfance fut signalée par des prodiges. Un jour, élevant la main vers le ciel, il dit : « De tous les êtres qui sont sur la terre et dans les cieux, c'est moi qui suis le plus auguste et le plus précieux. » On raconte encore que ses gouvernantes l'ayant placé près d'un arbre, l'ombre ne quitta pas l'enfant de toute la journée. Marié à seize ans, il ne tarda pas à se dégoûter du monde, dont Indra, roi des Anges, lui rappelait, par des visions, la vanité et l'instabilité. Il devint rêveur, mélancolique. Son père cherchait en vain à le distraire de ses rêveries par des fêtes et des jeux. Une nuit, trompant la vigilance des gardes chargés de l'empêcher de sortir, il quitte le palais, et avec le secours des anges d'Indra, qui l'enlèvent, lui et son cheval, il franchit l'enceinte de la ville. Arrivé dans la forêt, il renvoie son cheval et son écuyer, et, s'enfonçant dans les bois, il s'arrête au pied d'un peuplier sacré, *Mahà-Phôt*, où le roi des anges, Indra, vient lui-même lui raser la chevelure, le revêtir d'habits jaunes, et l'ordonner bonze ou *sômana*. Il se livra d'abord à la contemplation ; puis il alla voir et entendre les docteurs les plus célèbres, qu'il abandonna bientôt les uns après les autres, reconnaissant leur infériorité. Renonçant aux austérités, qui avaient affaibli son corps et son esprit, il se baigna, prit de la nourriture et recouvra toutes ses forces physiques et intellectuelles. Il acquit la plénitude des mérites et parvint au *somphotijan*, à l'omniscience et à la sainteté parfaite de bouddha, sur le trône en pierres précieuses, à l'ombre du céleste peuplier *Mahà-Phôt*. Le roi Phajaman, jaloux de la gloire de Sômana-Khôdom, envoya ses trois filles pour le tenter, le détourner de la contemplation et lui inspirer l'amour du monde et de ses plaisirs. Ayant échoué dans ce dessein, il vint l'attaquer avec une armée de cent mille géants. Les traits et les flèches se changèrent en fleurs autour de Bouddha, et Phajaman, avec son armée, submergé par l'ange de la Terre, ne dut son salut qu'à une prompte déroute. Le bruit de la sainteté de Sômana-Khôdom se répandant de plus en plus ; on accourait de tous côtés pour l'adorer, assis sur le trône qui s'était élevé de lui-même sous le Mahà-Phôt. Sur l'invitation d'Indra et de ses anges, il se mit à parcourir l'Inde et à prêcher la religion véritable. S'étant élevé au *Davadung* pour instruire sa mère, il vit des millions d'anges accourir à ses prédications, et se montrer si fidèles à suivre ses préceptes que plusieurs millions parvinrent à la sainteté parfaite.

Les brames, jaloux du culte que l'on rendait à Bouddha, résolurent de le diffamer. Ils voulurent le convaincre d'homicide et de fornication. Leurs criminelles intrigues ne servirent qu'à rendre plus éclatante la gloire de Bouddha. Après avoir inutilement attaqué sa vertu, ils voulurent s'en prendre à sa vie. Une famille de brames feignit d'être convertie au bouddhisme, et invita Phra Khôdom à venir prêcher chez elle. On le fit monter dans une chaire à bascule au-dessous de laquelle étaient placés des charbons ardents, qui sous les pieds du saint furent changés à l'instant en fleurs de nymphéa. A la sainteté Phra

(1) Dans le bouddhisme il y a cinq commandements, qui défendent : 1° le meurtre des animaux, *Panatibat ;* 2° le vol et la fraude, *Athinathan ;* 3° la fornication et l'adultère, *Kamesumitxachan ;* 4° le mensonge, *Mousavath ;* 5° l'usage des liqueurs enivrantes, *Suramerai*.

(2) Dans le système indien la terre est carrée.

Khôdom joignait les talents et surtout une éloquence persuasive et entraînante, dont il se servit pour apaiser les discordes des petits rois de l'Inde et pour convertir le fameux Ong-Kuliman. C'était un brame à qui on avait persuadé que le meurtre était le chemin du ciel et que cinq cents victimes lui en ouvriraient les portes. Dans cette conviction, Ong-Kuliman tuait tous les voyageurs qu'il rencontrait, et avait déjà commis 499 meurtres quand il fut converti par Sômana-Khôdom.

Phra Khôdom trouva un ennemi implacable dans son beau-frère Thevathat, qui tenta plusieurs fois de le faire périr, et qui, en punition de ce crime, fut englouti vivant et précipité au fond de l'enfer (*avichi*). Le châtiment de Thevathat ne convertit point Phajaman. Il fit présenter à Sômana-Khôdom de la chair empoisonnée. Le saint en éprouva un violent flux de sang, dont il mourut près de Kôsinaraï. D'après sa recommandation, ses disciples lui élevèrent des statues que les bouddhistes multiplient partout avec le plus grand zèle. La Birmanie, le Siam, le Camboge en comptent un grand nombre. Quelques-unes n'ont pas moins de cent mètres d'élévation.

L'Inde s'émut à la mort de Bouddha. Les rois des différents petits royaumes s'assemblèrent, célébrèrent ses funérailles avec une magnificence inouïe, et se partagèrent ses reliques, qu'ils renfermèrent dans des urnes d'or. Phra In prit sa chevelure et une de ses dents, qu'il emporta au Davadung, et qu'il déposa dans une pyramide de pierres précieuses, où tous les anges se réunissent deux fois par mois pour offrir leurs adorations à Bouddha. Telle est en abrégé l'histoire du bouddha actuel, dont la religion a commencé vers 543 avant J.-C., et doit durer cinq mille ans.

F.-X. Tessier.

Traiphum, en siamois (Les trois Mondes). — *Thotsaxat*, en siamois (Les dix Générations). — *Phra Pathomsomphotijan*, en siamois (L'Apothéose). — *Kotmai laksanatralakan*, en siamois (Législation, Code des Juges). — *Buxa Visaxana*, en siamois, par Msr Pallegoix; Bangkok, 1847, in-12. — *Gramm. Lingthaï*, par Msr Pallegoix; Bangkok, 1850, in-4°. — *Description du royaume Thaï*, par le même; Paris, 1854, in-12. — Tachard, *Voy. à Siam*. — Laloubère, *Relation de l'Ambassade à Siam*.

***KHOLMSKI** (Le prince *Daniel Dmitriévitch*), mort en 1493. Il descendait des princes de Tver, et a figuré dans toutes les expéditions sous Ivan III contre les Tatars. Chargé, en 1471, par ce prince de dompter les Novogorodiens, qui, excités par la fameuse Marthe, aimaient mieux se réunir à la Pologne et à l'Église latine que subir sa domination, Kholmski, à la tête de 5,000 hommes seulement, battit l'armée républicaine forte de près de 40,000 hommes. Mais tandis qu'il défendait rigoureusement à ses soldats de profiter d'une aussi éclatante victoire, il obligeait les prisonniers de se couper réciproquement le nez, les lèvres, les oreilles, et les renvoyait chez eux en ce pitoyable état. C'est lui qui porta le plus grand coup à la liberté de Novogorod, liberté dont cette cité avait été si jalouse et qui avait été la source de sa puissance. « Devenue sujette, observe judicieusement Lévesque, elle va chaque jour perdant de son domaine, de sa population, de son commerce, de ses richesses, et, dans moins d'un siècle, à peine sera-t-elle une ville importante », tant le souffle du pouvoir arbitraire est brûlant et destructeur. Malgré ses services, Kholmski tomba dans une profonde disgrâce auprès du grand Ivan : il ne s'en releva que par l'intervention des évêques, encore puissants à cette époque en Russie. Kholmski jura à son maître de ne jamais quitter l'empire, et il obtint pour son fils la main de Théodosie, fille du tzar; car on sait que jusqu'à Pierre Ier les souverains russes ne répugnaient pas à s'allier aux antiques familles qui entouraient le trône où elles les avaient placés.

Pce A. Galitzin.

Histoire de l'empire de Russie, par Karamzin. — *Histoire de Russie*, par Lévesque.

KHONDEMYR (*Gaiatheddin-Mohammed*), historien persan, fils du célèbre historien Mirkhond ou Mirkhang, et petit-fils de Khavouschah, qui se fit un nom dans les lettres, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il naquit et passa la plus grande partie de sa vie à Hérat, capitale du Khorassan. *Khondemyr* n'est qu'un surnom, comme il le dit lui-même dans la préface du *Khelassat al-Akhbar*, où il se nomme *Gaiatheddin Mohammed*, fils de Hamameddin. Ses talents et son goût pour l'étude le firent remarquer de l'émir Ali-Schyr, qui l'appela auprès de lui. Ali-Schyr aimait et cultivait la littérature, protégeait les gens de lettres et encourageait les hommes de talent. Voyant le zèle de son protégé, il profita de son ascendant sur l'esprit du sultan Houcéin-Mirza pour en obtenir la formation d'une bibliothèque dont la garde fut confiée à Khondemyr. Celui-ci, ayant réuni les principaux historiens, songea à composer l'ouvrage qui avait été le but de toute sa vie. Pour faciliter l'étude de l'histoire, il pensait qu'il fallait apporter dans la rédaction plus de méthode et de concision. Son ouvrage, qui comprend la quintessence de l'histoire, et qui n'est le plus souvent qu'un abrégé du *Raouzet al-Safar* de l'historien Mirkhond, son père, a pour titre : *Khelassat al-Akhbar si beian ahual alakiar* (livre qui contient ce qu'il y a de plus pur et de plus exact dans les histoires authentiques et certaines). Cet ouvrage fut publié dans les dernières années du quinzième siècle. Il fit la gloire et la fortune de son auteur. Le *Khelassat al-Akhbar* comprend une préface, dix discours, et une conclusion, formant un ensemble de douze parties. Dans la première l'auteur traite de la création du monde, de la qualité des créatures et de l'origine du mal; dans la seconde il parle des prophètes et des envoyés de Dieu dans le monde; dans la troisième, des savants et des docteurs; dans la quatrième, des rois de Perse et des premiers rois du monde; la cinquième renferme l'histoire de Mahomet, sa prophétie, les guerres qu'il a soutenues, les conquêtes qu'il a faites, en un mot l'établissement du mahomé-

tisme ; la sixième contient l'histoire des khalifes successeurs de Mahomet et des douze imams ; la septième, l'histoire des Ommiades ; la huitième, l'histoire des Abassides ; la neuvième parle des différentes dynasties qui ont paru sous le règne des Abbassides et depuis l'extinction de leur empire; la dixième, des enfants de Japhet, de Genghizkhan, de son empire et de celui de ses successeurs ; la onzième, de Tamerlan, de son empire et de sa postérité; enfin la douzième contient l'histoire particulière et la description de la ville de Hérat. L'histoire de Khondemyr commence à la création du monde et va jusqu'à l'année 1471, sous le règne du sultan Houcéin-Behadirkhan, petit-fils de Tamerlan à la troisième génération. Plus tard, à la sollicitation d'un seigneur de la cour d'Ismael Sofy, Khondemyr écrivit un autre ouvrage historique, intitulé : *Habyb-Alseiar Afrad-Albaschar oue Akbar-Afrad* (L'Ami des Biographies et des hommes distingués). Cette histoire, que les Persans mettent à la tête de tous les ouvrages de ce genre, est beaucoup plus considérable et plus complète que la première du même auteur. Elle s'étend jusqu'en l'année 1523 de Jésus-Christ, d'où l'on peut conclure que Khondemyr ne mourut guère avant 1530. Ces deux ouvrages sont aussi remarquables pour le fond que pour la forme; et il est à regretter que parmi nos orientalistes deux seulement, d'Herbelot et Langlès, aient cherché à exploiter une mine si féconde. Khondemyr eut encore la gloire de terminer le *Rauzet al-Safa* de son père Mirkhond, qui mourut avant d'avoir pu y mettre la dernière main. F.-X. TESSIER.

Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, t. III, IV. — D'Herbelot, *Bibl. Orien.* — Langlès, *Notices des Manusc.*, tom. V.

*__KHOSA__, fameux chef de bonzes, vivait à Saxanalaï ou Sangkhalôk, capitale du Siam septentrional, vers le commencement du huitième siècle. Les annales de Siam et du Pégou nous le représentent comme un personnage très-influent par sa naissance, ses vertus et ses talents. La guerre ayant éclaté entre Phaja-Sutcharat, roi de Siam, Thamatraïpidok et le roi de Xiengsen dans le Lao, qui vint mettre le siége devant Sangkhalôk et livra plusieurs combats très-meurtriers, Khosa, par son intervention, arrêta l'effusion du sang, et fit conclure un traité de paix dont la fille de Phaja-Sutcharat fut le prix et le gage. Après ce service important rendu à sa patrie, Khosa rentra dans l'obscurité. F.-X. T.

Phongsavadan muang nua, en siamois (Annales du Siam septentrional). — *Phongsavadan muang mo*, en siamois (Annales du Pégou). — Mgr Pallegoix, *Gramm. Ling. Thaï*; Bangkok, 1850, in-4°.

KHOSROU Ier, roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, succéda à son père Vologèse, en 198, et mourut en 232. Vologèse avait péri en voulant repousser une invasion des Khazars et des Basiliens. Le premier acte du règne de Khosrou fut de rassembler une armée pour venger cette mort. Les Khazars et les Basiliens furent vaincus au delà du Caucase et contraints à demander la paix. Khosrou exigea d'eux des otages, et les força d'élever dans leur pays une colonne avec une inscription pour perpétuer le souvenir de sa victoire. Cependant, une révolution venait de mettre fin au royaume des Parthes en 226. Ardschir ou Artaxerxe, petit-fils de Babeh et fondateur de la dynastie des Sassanides, venait, après trente ans de combats, de ravir au dernier Arsacide, Artaban IV, et le trône et la vie. L'usurpateur prit le titre de Schahin-Shah, roi des rois, et, soutenu par deux branches de la famille arsacide, il fut bientôt reconnu dans tout l'empire. Khosrou offrit un asile aux Arsacides fugitifs, leva des troupes, essaya d'armer en leur faveur les Romains et les habitants de la Bactriane. Mais ces négociations n'eurent pas tout le succès qu'il en attendait. Vehsadjan et les autres princes de la famille Garénéane s'en tinrent à des promesses de secours. L'empereur Alexandre Sévère envahit la Mésopotamie sans pouvoir pénétrer en Perse. Les légions chargées de forcer le passage du Tigre sont taillées en pièces et battent en retraite. Khosrou parut d'abord plus heureux. Entré dans la Perse par l'Atropatène, il avait pénétré jusque dans la Parthyène et pouvait se promettre quelques succès. Mais demeuré seul à continuer la lutte, après la retraite des Romains, il se vit forcé d'ajourner l'exécution de ses desseins et de rentrer dans ses États. Ardschir, pour se venger de la guerre précédente et pour prévenir de nouvelles attaques de la part de Khosrou, résolut de s'en délivrer par la ruse. Il y avait alors dans ses troupes un certain Anag, Arsacide de la branche sauréneane. Ardschir promet de lui donner Balk, la Bactriane, la moitié de la Perse, le second rang dans le royaume s'il parvient à le débarrasser du roi d'Arménie. Khosrou se trouvait alors à Outie, au nord de l'Araxe. Anag, feignant de déserter le parti d'Ardschir, se rend à la cour du prince arménien dont il est magnifiquement reçu, et qu'il assassine deux ans après à Khatkhal, au moment où Khosrou préparait contre la Perse une nouvelle expédition, en 232. Anag ne put recevoir le prix de son forfait. Les Arméniens le massacrèrent avec toute sa famille, à l'exception de Sourou, qu'on emmena en Perse, et de Grégoire son fils, qui devint plus tard l'apôtre et le premier patriarche de l'Arménie. Après la mort de Khosrou, ce malheureux royaume, conquis par les Perses, resta vingt-sept ans sous leur domination. Tiridate, fils de Khosrou, fut porté chez les Romains, où il trouva un asile, des instituteurs et enfin des vengeurs. Ils le rétablirent, vers 260, sur le trône de ses ancêtres, qu'il occupa jusqu'à l'année 314. Il fut converti au christianisme avec tous ses sujets, par saint Grégoire l'Illuminateur, qui était lui-même de la race des Arsacides.

F. X. TESSIER.

Moses Koren, *Hist. Arm.* — Le Beau, *Histoire du*

Bas-Empire, t. I, 77. — *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie;* Paris, 1818. — Faustus Byzant., *Hist. d'Arménie.*

KHOSROU II, roi d'Arménie, succéda à son père Tiridate en 314, et mourut en 325. Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie, avait cessé de vivre en 314, après cinquante-six ans de règne. Sa mort fut le signal d'une affreuse anarchie et d'une guerre universelle dans le royaume. Plusieurs princes se déclarèrent indépendants; d'autres, attachés au culte de leurs ancêtres, appelèrent les Perses à leur secours. Le gouverneur de Phaïdagaran, Sanadrong, de la race des Arsacides, se fit déclarer roi d'Arménie, et eut recours aux Alains et aux autres barbares du Nord pour conquérir son royaume. Dans le midi, sur les frontières de la Mésopotamie, Pacorus, descendant de Sennakérim, roi d'Assyrie, fort de l'appui des Perses, se révolta et prit le diadème. Dans l'intérieur, les familles nobles se firent une guerre d'extermination. Les Manavazéans, les Peznouniens et les Ortouniens, tous issus des anciens rois d'Arménie, avaient été complétement détruits. Constantin II, sollicité par le patriarche Werthanes, fils de saint Grégoire, fut obligé d'intervenir. Il envoya une armée romaine qui rétablit et affermit Khosrou II sur le trône. Le général romain Antiochus et le connétable d'Arménie, Vatché-Mamigonéan, battent Sanadrong, s'emparent de Phaïdagaran, et forcent les rebelles à se réfugier en Perse. Pacorus, attaqué à son tour par Manadjihr, fut vaincu et massacré avec toute sa famille. Les satrapes ses partisans durent quitter l'Arménie. Après avoir ainsi pacifié ses États, Khosrou II, tranquille du côté de l'empire romain, pour l'être également du côté de l'orient, consentit à payer un tribut à la Perse. Il ne songea plus dès lors qu'à s'occuper de ses plaisirs, dans le nouveau palais et la nouvelle capitale qu'il s'était fait bâtir sur les bords de l'Azad. La paix fut troublée par une invasion de Sanésan, prince arsacide qui régnait sur les Massagètes. Après avoir défait et tué Mehran, roi d'Ibérie, qui voulait s'opposer à son passage, il s'avança dans l'Arménie jusqu'aux bords de l'Araxe. Il rencontra l'armée arménienne dans la plaine d'Oschagan. Il périt dans la mêlée, et les barbares furent repoussés au delà du Caucase. Le roi d'Arménie, qui avait fui devant l'ennemi et s'était retiré dans la Sophène, résolut enfin de rompre avec les Perses, et implora le secours des Romains pour leur déclarer la guerre. Il mourut sur ces entrefaites, après un règne de neuf ans, et laissa la couronne à son fils Diran, en 325.

F. X. Tessier.

Faustus de Byzance, *Histoire d'Arménie.* — Moses Koren, *Histor. Armen.* — Tchamtchian, *Histoire d'Arménie.* — Eusèbe., *Histor. Eccles.*, l. 8, c. 17.

KHOSROU III, roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, en 387, détrôné en 392, et mort en 415. A la suite des guerres dont l'Arménie devint la cause et le théâtre sous les successeurs de Khosrou II, ce royaume fut partagé entre les Perses et les Romains. Arsace conserva, sous la protection impériale, la possession de l'Arménie romaine. L'Arménie persane ou Persarménie, qui formait les quatre cinquièmes de la grande Arménie, fut donnée au roi de Perse Schapour ou Sapor III. Mais comme les princes et les satrapes arméniens désertaient leur patrie pour ne pas être sujets d'un prince idolâtre, et allaient habiter l'Arménie romaine afin de vivre sous les lois d'Arsace, leur roi légitime, Schapour III, au lieu d'incorporer cette province à ses États, l'abandonna à Khosrou III, issu des Arsacides, avec la couronne d'Arménie et la main de sa sœur, Zarovandokt. Comme il l'avait prévu, cette mesure arrêta l'émigration. Les princes et les satrapes qui étaient partis retournèrent dans la Persarménie. Ceux qui ne voulurent pas rentrer dans leurs foyers furent dépouillés de leurs propriétés au profit du domaine royal ou d'autres princes. Les peuples du Vanant, indépendants des deux rois, faisaient dans l'Arménie de fréquentes incursions. Sahah, nommé connétable du royaume, va faire la conquête du pays et poursuit ces peuples sur les frontières de Syrie jusque dans le Mananaghi. Peu de temps après Sauren, Vahan, Aschkharad, puissamment secondés par Sahah, s'emparèrent des trésors d'Arsace, au moment où on les transportait de la citadelle d'Am dans la Sophène. Khosrou en donna une partie au roi de Perse. Cependant, Arsace, pour se venger, court aux armes. Il est vaincu, perd son beau-père et ne doit lui-même la vie qu'au dévouement de Gazavon Gamsaragon, prince d'Arscharousie. Au lieu de donner à Arsace un successeur, l'empereur de Constantinople confia le gouvernement de l'Arménie romaine à Gazavon, avec le titre de comte. Gazavon et les autres princes offrirent leur soumission à Khosrou, à condition qu'il leur pardonnerait le passé, leur rendrait leurs anciennes possessions et les protégerait contre le ressentiment de l'empereur. Khosrou accepta leurs offres, leur rendit leurs biens ou les indemnisa. C'est ainsi que se trouva rétablie l'unité du royaume d'Arménie. Pour conserver la possession de l'Arménie romaine, Khosrou consentit à payer un tribut à l'empereur. En outre le patriarche Asbouragès étant mort, Khosrou, sans prendre l'avis du roi de Perse, le remplaça par Sahag, fils de saint Narsès. Schapour, blessé de ces deux actes d'autorité, envoya des ambassadeurs en Arménie pour témoigner à Khosrou son mécontentement. Le prince arménien, qui comptait sur le secours de l'empereur, chassa avec mépris les envoyés du roi de Perse. Schapour III, irrité, s'entend avec quelques seigneurs arméniens et lève des troupes pour déposer Khosrou. Jezdedgerd, son fils, envahit l'Arménie à la tête d'une puissante armée. Khosrou, qui a vainement imploré le secours de l'empereur, est battu, pris, remplacé sur le trône par Varham Schapour, et emmené captif à

Ctésiphon, en 392. Schavarsch et Barkey, deux frères de la race des Amadouniens, tentent de l'arracher aux mains de ses ennemis. Mais Schavarsh et Manouel, fils de Barkey, périssent dans la bataille; et Jezdedgerd, maître de la personne de Barkey, le fait écorcher vif, et sa peau, garnie de paille, est portée dans la prison de Khosrou. Ce dernier languit vingt et un ans dans la forteresse de l'Oubli, en Susiane. Il venait enfin, après la mort de son frère et à la prière du patriarche Sahag et des grands, d'obtenir de Jezdedgerd, devenu roi de Perse, la permission de rentrer dans ses États et de reprendre sa couronne, lorsqu'il mourut, en 415. Jezdedgerd désigna pour lui succéder son fils Schapour.

F.-X. Tessier.

[1] Faustus Byzant., *Hist. Arm.* — Moses Koren, *Historia Armen.* — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. III, IV. — Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*.

KHOSROU I[er] ou **KHOSREW**, appelé *Chosroès I*[er] (Χοσρόης) par les Grecs et surnommé *Anoushirwan* ou *Noushirwan* (l'Ame généreuse), le plus grand monarque persan de la dynastie des Sassanides, régna de 531 à 579. Il était fils de Kobad ou Cobadès. D'après Eutychius et beaucoup d'historiens orientaux, Kobad, chassé de Perse en 498, chercha un asile dans la tribu des Huns Hephthalites. En passant par le Khorassan, il eut commerce avec une fille de condition noble nommée Baboudokht. Il remonta sur le trône en 502, et Baboudokht vint le trouver avec un enfant d'environ trois ans, qui fut depuis le grand Khosrew. Si ce récit était authentique, il nous permettrait de fixer la date de la naissance du fils de Kobad à 499 ou 500; mais il ressemble plus à la légende qu'à l'histoire, et ne s'accorde pas avec les renseignements, d'ailleurs peu certains, de Procope et de Théophane. Le Beau dit vaguement, d'après le *Livre des Rois* de Ferdousy, que Kobad avait eu Khosrew de la fille du roi des Huns. Quoi qu'il en soit, Khosrew, troisième fils légitime de Kobad, lui était plus cher que ses autres enfants. Craignant que les frères aînés du jeune prince, Kaoséos et Zamès, ne lui disputassent le trône, il lui chercha un protecteur à la cour de Byzance, et, si l'on en croit Procope, il demanda que l'empereur Justin I[er] l'adoptât pour son fils. Suivant Théophane et Zonaras, Kobad demanda seulement à Justin I[er] d'être le tuteur de Khosrew. Cette proposition, qu'il s'agît d'adoption ou de tutelle, ne fut pas accueillie, et Khosrew ressentit ce refus comme un affront dont il se vengea plus tard. Il succéda à son père le 12 septembre 531. La rivalité de ses frères lui causa des embarras qui le disposèrent à écouter les propositions de l'empereur Justinien. On convint qu'on rendrait de part et d'autre toutes les places prises pendant la guerre, et que Justinien compterait onze mille livres d'or ou 440,000 pièces au monarque persan. Ce traité fut conclu en 533. Une des conditions du traité fut une stipulation en faveur de sept philosophes hellénistes qui avaient trouvé en Perse un refuge contre la persécution religieuse de Justinien. Ces philosophes, Damascius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulamius de Phrygie, Priscianus de Lydie, Hermias et Diogène de Phénicie et Isidore de Gaza, quoique traités avec beaucoup de faveur par Khosrew, regrettèrent bientôt leur patrie, et allèrent vivre et mourir tranquilles au milieu de l'empire grec, sous la protection du roi de Perse. Dès les premiers mois de son avénement, Khosrew avait eu à réprimer une conspiration qui avait pour but de placer sur le trône son neveu Kobad, fils de Zamès (Zamès lui-même étant exclu du trône par un défaut corporel); il la réprima à la manière orientale en faisant tuer Zamès et tous ses frères avec leurs enfants mâles. Kobad seul échappa au massacre, et trouva un asile à la cour de Constantinople. En 539, Khosrew, jaloux des conquêtes de Bélisaire, quoiqu'il eût reçu une large part des dépouilles de Carthage, résolut de faire une diversion en faveur des Ostrogoths. Il excita l'Arabe Almondar, roi d'Hira, à envahir les terres de l'empire byzantin; il appuya cette attaque, et les hostilités recommencèrent entre les deux gouvernements de Constantinople et de Ctésiphon. Les événements de cette guerre, qui dura plus de vingt ans, de 540 à 561, et qui eut pour théâtre la Mésopotamie et l'Arménie, ont été racontés à l'article Justinien. L'objet en litige était la région montagneuse du Caucase comprenant la Lazique et l'Ibérie. Les Perses et les Romains se firent mutuellement beaucoup de mal, sans arriver à aucun résultat décisif. Une sorte de trêve suspendit les hostilités en 555, et prépara le traité conclu en 563, après de longues négociations. Justinien promit de payer 40,000 pièces d'or à Khosrew, qui abandonna de son côté ses prétentions sur la Colchide et la Lazique. L'avénement de Justin II au trône de Byzance ne changea d'abord rien à cet état de choses, bien que le nouvel empereur eût reçu avec une hauteur déplacée les ambassadeurs du roi de Perse. Khosrew ne tarda pas à trouver une occasion de se venger. Il s'empara de l'Yémen et d'autres parties de l'Arabie, chassa de ce pays un usurpateur abyssinien, et plaça sur le trône des Homérites un prince de l'ancienne famille royale, qui fut dès lors un vassal de la Perse. Le pouvoir de Khosrew n'avait pas besoin de cet accroissement pour être formidable aux Romains[1], et la conquête de l'Arabie lui fournissait le moyen d'inquiéter continuellement la Syrie et la Mésopotamie. Justin, qui avait trouvé des auxiliaires parmi les tribus turques de l'Asie centrale et en Abyssinie, résolut de renouveler la guerre. Un peu avant cet événement, en 569, les Persarméniens chassèrent leurs gouverneurs persans, et se placèrent sous la suzeraineté de l'empereur, ce qui fournit aussi à Khosrew un prétexte de rompre le traité de 563. Il ne vit pas la fin de cette guerre, dont on trouvera le récit aux articles Justin II, Ti-

bère II, Maurice, Justinien, le second fils de Germanus. Khosrew s'empara de Dava, boulevard de l'empire romain ; mais il essuya une terrible défaite à Mélitène, et vit le général Maurice ravager le territoire persan. Il était sur le point de traiter avec les Romains lorsqu'il mourut, au printemps de l'année 579, après quarante-huit ans de règne. Sa vie avait été une lutte presque continuelle contre les Romains; il avait tenu tête aux conquérants de l'Afrique et de l'Italie, à des généraux comme Bélisaire, Tibère et Maurice. Son empire s'étendait depuis l'Indus jusqu'à la mer Rouge et pénétrait dans l'Asie centrale, peut-être même dans l'Europe orientale. Les événements intérieurs de son règne sont peu connus. Les deux plus importants sont la punition de Magdak et la révolte de Noushirad. Magdak (*voy.* ce nom), audacieux sectaire, qui professait la communauté des biens et des femmes, avait trouvé de nombreux partisans. Ses doctrines, ses prédications, ses succès et sa mort nous sont imparfaitement connus; mais il est certain que Khosrew poursuivit avec vigueur cette secte dangereuse et en fit périr l'auteur. La révolte de Noushirad ou Anatozadès, son fils aîné, est diversement racontée par les historiens grecs et les auteurs persans. Suivant Procope, Anatozadès, fils rebelle et débauché, n'avait pas craint de déshonorer les femmes de son père. Cependant Khosrew se contenta de l'exclure du trône, en lui faisant brûler les paupières avec une aiguille ardente. D'après les historiens orientaux, Noushirad, ayant été instruit par sa mère dans la religion chrétienne, fut enfermé dans une étroite prison par ordre de son père, qui n'avait pu lui faire embrasser la religion du pays. Le bruit s'étant répandu que Chosroès, occupé à une guerre éloignée, était tombé dangereusement malade, le jeune prince s'échappa de sa prison, souleva les mécontents et les chrétiens, qui étaient en grand nombre, se rendit maître de la ville de Modin (Madaïn ou Ctésiphon, capitale de la Perse) et des trésors de son père; et à la tête d'une armée formidable, il lui fit une guerre ouverte. Chosroès envoya contre lui un de ses généraux. Le prince, blessé à mort dans la bataille, expira en disant à ceux qui l'environnaient : « Allez dire à ma mère qu'elle me fasse enterrer aux pieds des disciples du Messie. » Le gouvernement intérieur de Khosrew était despotique et cruel, mais empreint de cette fermeté qui plaît aux Orientaux; ce prince est resté dans la mémoire des Persans comme un modèle de justice. Son administration fut vigilante et éclairée. Il protégea l'agriculture, repeupla les provinces ravagées, et rebâtit les villes détruites. Il s'occupa aussi des besoins intellectuels de ses sujets. A Gondi-Sapor, près de Suse, il fonda une académie dans le genre des écoles d'Athènes et d'Alexandrie. Il fit traduire en persan les meilleurs ouvrages grecs, latins et indiens; enfin, on peut croire que si les circonstances l'avaient mieux servi, il aurait fait de la Perse une Grèce orientale. L. J.

Eutychius, *Annales*, t. II, p. 127-131. — Procope, *Bel. Pers.*, I, 11, 21, 22; II, 1-30; *Bel. Goth.*, III et IV. — Théophane, *Chron.* (édit. du Louvre), p. 143. — Zonaras (édit. du Louv.), t. II, l. 14, p. 59. — Agathias, l. 2, p. 66, etc. —Malalas, *Chron.*, part. 2, p. 212. — Ménandre, *Excerpta Legationum*, p. 133, etc. — Théophylacte Simocatta, l. III, c. 9. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire* (édit. de Saint-Martin), t. VII, p. 318; t. VIII, p. 29, etc., p. 169, etc., p. 440, etc.; t. IX, p. 1, etc., p. 196, etc.; t. X, p. 6, etc., p. 48, etc., p. 158, etc. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. II. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, art. *Nouschirvan*. — Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, t. III. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, t. I.— Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, trad. de M. S. de Sacy.

KHOSROU II ou **KHOSREW**, *Purwiz* (*le Généreux*), roi de Perse, petit-fils du précédent et fils d'Hormuz ou Hormisdas IV, régna de 590 à 628. On a raconté à l'article Hormisdas comment Khosrew fut placé sur le trône par les révoltés qui avaient renversé son père. Il trouva aussitôt un redoutable compétiteur dans le gouverneur de l'Arménie Behram Tchoubin (1), et fut vaincu devant Nisibe. Il se réfugia précipitamment à Circésium, sur le territoire de l'empire romain, et écrivit une lettre à Maurice pour solliciter sa protection. Il se rendit ensuite à Hiérapolis, où il passa l'hiver (590-591). Behram, de son côté, demanda, sinon l'appui, du moins la neutralité de Maurice, devenu l'arbitre du sort de l'empire persan. L'empereur romain se décida pour le prince légitime, qui promettait de rendre Martyropolis, Dara et l'Arménie entière, et ordonna à Narsès, un de ses meilleurs généraux, de le rétablir sur le trône. Narsès, soutenu par Jean Mystacon, commandant de l'armée romaine d'Arménie, ramena Khosrew dans Ctésiphon, battit Behram à Balarath, et le força de s'enfuir chez les Turcs. Khosrew rendit à l'empire Dara, Nisibe et une grande partie de l'Arménie, et se montra plein de reconnaissance pour Maurice; il semblait même disposé à embrasser le christianisme. Malgré les causes nombreuses de querelle qui existaient entre les deux empires, la paix dura jusqu'en 603, et se fût même prolongée plus longtemps, si Maurice n'eût été renversé du trône et mis à mort par Phocas. Sous prétexte de venger le meurtre de son bienfaiteur, Khosrew pénétra en Mésopotamie au printemps de 604, battit les Romains en deux rencontres et s'empara de Dara. Ainsi commença une guerre qui dura vingt-quatre ans, et après d'étonnantes

(1) Theophylacte Simocatta, qui entre dans de longs détails sur ces événements, rapporte une lettre de Khosrew à Behram. Le protocole, qui paraît fidèlement traduit du persan, est particulièrement curieux. Nous le reproduisons ici comme donnant une idée du style de la chancellerie royale de Ctésiphon. « Khosrew, roi des rois, seigneur des dynastes, maître des nations, sauveur des hommes parmi les dieux, homme bon et éternel parmi les hommes, dieu très-illustre, très-glorieux vainqueur, se levant à l'horizon en même temps que le soleil, qui donne des lumières à la nuit, issu d'illustres ancêtres, roi ennemi de la guerre, gracieux, donnant la solde aux *asones* (nobles), conservateur du royaume des Perses, notre ami. »

alternatives se termina par l'abaissement de la Perse. Les circonstances en sont mal connues : elles sont à peine indiquées dans Théophane, qui est presque le seul historien de cette époque. Les dix-sept premières années de la guerre furent terribles pour l'empire byzantin, qui n'avait jamais éprouvé une telle succession de désastres. Khosrew, qui joignait à la cruauté d'un barbare des talents militaires dignes de son aïeul, profita de l'ineptie de Phocas et de la haine dont il était l'objet pour s'emparer d'Amida, d'Édesse, et envahit l'Asie Mineure. L'avénement d'Héraclius n'arrêta point ses progrès. La Syrie fut conquise en 611, la Palestine en 614, l'Égypte en 616, l'Asie Mineure dans la même année, et une armée persane vint camper en face de Constantinople, à Chalcédoine, où elle se maintint pendant dix ans. Enfin, en 621, Héraclius, s'arrachant à une trop longue apathie, déploya un héroïsme et un génie qui sauvèrent l'empire. Nous avons raconté à l'article HÉRACLIUS les admirables campagnes qui conduisirent les Romains au cœur de la monarchie des Perses. Khosrew, vaincu dans une dernière bataille, le 12 décembre 627, traversa Ctésiphon en fuyant, et se retira dans l'ancienne capitale des Séleucides. Accablé de chagrin, vieux et malade, il résolut d'abdiquer en faveur de son fils Médarsès, qu'il avait eu de Sira ou Shirin, son épouse chérie (1). Mais Shirweh ou Siroès, son fils aîné, ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce projet. D'accord avec les principaux seigneurs du royaume, il se saisit de la personne de son père, le fit déposer du trône le 25 février et égorger le 28 du même mois. Khosrew avait régné six ans de trop. Jamais monarque oriental ne déploya tant de magnificence. Les récits des écrivains persans et arabes à ce sujet sont très-exagérés sans doute; mais ils sont en partie confirmés par les historiens grecs. Les écrivains arabes racontent que la septième année de l'hégire Mahomet envoya des lettres aux princes voisins pour les inviter à reconnaître sa mission. Khosrew reçut la lettre de Mahomet avec mépris et la déchira. Il chassa ensuite le messager, et manda à son vice-roi d'Arabie de se saisir du prophète. Mahomet, en apprenant comment sa missive avait été accueillie, dit : « Dieu déchirera son royaume comme il a déchiré ma lettre. » Cette prédiction s'accomplit. La dynastie des Sassanides, déjà ébranlée par Héraclius, tomba sous les coups des successeurs du prophète. L. J.

Théophylacte Simocatta, *Hist. Rer. a Mauritio Gest.*, l. IV, 7-16; V, 1-15. — Théophane, *Chron.* (édit. du Louvre), p. 220, etc., et en général les sources grecques indiquées aux articles MAURICE et HÉRACLIUS. — Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, t. III. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire* (édit. de Saint-Martin), t. X, p. 290, etc.; t. XI, p. 15, etc., 73, etc., 85, etc.) — Malcolm, *History of Persia*, vol. I. — Richter, *Hist. Kritischer Versuch über die Arsaciden und Sassaniden Dynastie.* — Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. II.

(1) Shirin, que les Grecs appellent Sira ou Sirin, est célèbre dans les légendes historiques de la Perse. Les auteurs orientaux nous apprennent qu'elle partagea le sort de Khosrew, et qu'elle résista aux infâmes sollicitations de Shirweh, qui voulait l'épouser. Cette partie de son histoire, qui prêtait aux embellissements de la poésie, a exercé la verve de Ferdonsy, qui a consacré une partie de son *Livre des Rois* (Schah-Nameh), à célébrer la beauté, les amours, les malheurs et la mort héroïque de Shirin.

KHOSROU-SCHAH, quatorzième sultan de la race de Sébektéghin ou de la dynastie des Ghaznévides, monta sur le trône l'an de l'hégire 544 (1149) selon quelques historiens, en 548 (1153) selon d'autres, et mourut en 555 (1160) ou 565 (1170). Il était fils de Baharam-Schah, qui régna trente-six ans avec beaucoup de sagesse, aima les sciences et protégea les savants. Ce prince fit traduire en langue persane un petit ouvrage indien connu sous le nom de *Pilpaï*. En guerre continuelle avec les princes de Ghour ou Gaurides, ses voisins, il se vit enlever sa capitale, Ghazna, par Houssaïn-Gauri, qui en confia le gouvernement à son frère Sauri. Une révolution le replaça sur le trône. Maître de la personne de Sauri, il le fit périr ignominieusement avec son lieutenant Medjd ed-Din. Hassan se préparait à venger le meurtre de son frère, quand il apprit la mort de Baharam-Schah et l'avénement de son fils Khosrou-Schah (1153). Il ne laissa pas que de continuer sa route. A l'approche de l'ennemi, Khosrou-Schah quitta sa capitale et s'enfuit à Lahore. Hassan prit Ghazna, la démolit, fit décapiter tous les saïds, et mérita le surnom de *Djihansouz* (l'Incendiaire du monde). A partir de cette époque l'histoire de Khosrou-Schah devient de plus en plus incertaine. L'historien persan Mirkond rapporte que, sauvé de l'Indoustan, il régna paisiblement à Lahore, où il eut pour successeur son fils *Khosrou-Mélik*, pendant que Ghazna était au pouvoir des Gaurides. Quoi qu'en disent quelques historiens, il paraît incontestable que Khosrou-Mélik n'a jamais régné à Ghazna. Enlevée aux Gaurides par les Turcs nouvellement arrivés du Maouarennahar et connus sous le nom de Ghozz ou Uzes, cette ville leur fut, quinze ans après, reprise par Schechab ed-Din, frère de Gaïath ed-Din, qui s'empara du Kherman, du Schouran, d'une partie de l'Inde, et marcha vers Lahore, où se trouvaient les deux Khosrou. Lahore capitula. Quelque temps après, Schechab ed-Din, maître de Khosrou-Schah et de Khosrou-Mélik, envoya les deux princes à Gaïath ed-Din, roi de Ghour, qui les fit enfermer dans un château fort, où ils moururent. Avec eux la dynastie des Ghaznévides fut éteinte (1189) : elle tirait son nom de Ghazna, sa capitale, située sur les confins du Khorassan. Parvenue au trône en 976, cette dynastie l'occupa deux cent treize ans, avec plus de sagesse que de gloire. F.-X. TESSIER.

Aboulféda, *Anales Mosl.* — Mirkond, *Ravezet al-Safa.* — D'Herbelot *Bibliothèque Orientale.* — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, 413. — De Frémery, *Journal Asiatique*, 1843, t. II. — Ibn-Alathir, *Chronique complète.*

KHOSROU, prince indien, fils de Jéhan-Ghir,

empereur mogol de l'Indoustan, se révolta contre son père en 1606. Il faisait le siége du château de Lahore, dans le dessein de s'y fortifier et de s'y rendre indépendant, quand il apprit que l'empereur approchait à la tête d'une armée. Il quitta aussitôt le siége, et vint présenter la bataille à son père. Défait et fugitif, il fut trahi par des bateliers au passage d'une rivière, et remis entre les mains des officiers de l'empereur. Il eut la douleur de voir expirer ses partisans dans les plus horribles supplices. Jéhan-Ghir ayant repris la route de Lahore, fit planter des deux côtés du chemin une grande quantité de pieux qui servirent à empaler une partie des prisonniers; les autres furent pendus aux arbres, et ce fut au milieu de ce double rang de sanglants trophées qu'il ramena son fils à Lahore, lui montrant et désignant par leurs noms les victimes de sa vengeance. Hassan-Bék, général et confident de Khosrou, fut enfermé dans une peau fraîche et expira dans les plus cruels tourments. Le prince fut privé de la vue et jeté dans une prison, sous la garde de Mahabet-Khan, un des principaux omrahs de l'empire. Le feu de la rébellion n'était qu'assoupi. En 1608 plusieurs omrahs, fidèles créatures de Khosrou, formèrent le dessein d'assassiner le monarque indien dans un voyage qu'il fit à Kaboul, et de mettre son fils sur le trône; mais le projet échoua, et n'eut d'autre résultat que de fournir à Jéhan-Ghir le prétexte et l'occasion de nouvelles exécutions.

En 1616, une révolte ayant éclaté dans le Décan, Khurm, second fils de l'empereur, qui régna depuis sous le nom de Schah-Jéhan, fut chargé de l'apaiser. Ce prince ambitieux et cruel, redoutant, pendant son éloignement de la cour, l'influence de son frère prisonnier, obtint de son père de l'emmener avec lui. Après l'avoir traîné à sa suite pendant quatre ans que dura cette guerre, Khurm, voyant que la fortune secondait son ambition, résolut enfin de consommer le crime qu'il méditait depuis si longtemps. Khosrou fut étranglé par ses ordres, à Brampour, en 1622. Ce prince méritait un meilleur sort.

F.-X. Tessier.

Histoire générale des Voyages, t. X, liv. II. — Chardin et Tavernier, *Voyage aux Indes*. — Malcolm, *Hist. de la Perse*; Londres, 1815, in-8°.

KHÔTABONG, fils de Khotathevarat, roi du Camboge, suivit son père dans l'exil après que celui-ci eut été chassé du trône par Phaja-Krek, vers l'an 1165. Tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il fonda deux villes qui existent encore aujourd'hui, Phichit et Phixaï, situées sur la branche orientale du Ménam, dans le royaume de Siam.

F.-X. T.

Phongsavadan-muang-nua (Annales du Siam septentrional). — Pallegoix, *Gramm. Linguæ Thaï*; Bangkok, 1850, in-4°.

KHOTATHEVARAT, dont les prédécesseurs avaient obtenu de l'empereur chinois Kao-Tsong 1128) le titre de *chi-yi*, avec le rang de gouverneurs perpétuels, régnait dans Inthaphat Nakhon, capitale du Camboge (*Chin-la*), vers l'an 1600 de l'ère de Bouddha (Phutthasakkarat), 1157 de l'ère chrétienne. Désolé par les guerres des siècles précédents, ce royaume était bien déchu de son ancienne splendeur. Un mendiant lépreux, favorisé par des prédictions et plus encore par le malaise général, s'empara du trône sous le nom de Phaja-Krek. Khotathevarat, avec toute sa famille et une suite nombreuse, se réfugia dans le royaume de Siam, et bâtit sur la branche orientale du Ménam une ville dont le nom s'est perdu dans l'oubli.

F.-X. T.

Phongsavadan-muang-nua (Annales du Siam septentrional). — Mgr Pallegoix, *Gramm. Ling. Thaï*. — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, t. I.

KHOUBILAÏ-KHAN. *Voy.* Chi-tsou.

KHOUNG-FOU-TSEU ou **KHOUNG-TSEÜ**. *Voy.* Koung-fou-tse.

KHOVANSKI (Le prince *Ivan-Andréévitch*), homme d'État russe, né au commencement du dix-septième siècle, décapité à Vozdvijenskoe, près de Moscou, le 17 septembre 1682. Il était, comme les Galitzin et les Kourakin, de la race des Jagellons, et comptait parmi ses aïeux plusieurs rois de Pologne et de Hongrie. Élevé à la dignité de boyard, en 1659, par le tzar Alexis, puis à celle de vice-roi (*namiestnik*) de Pskof, Khovanski, en vivant dans cette ville au milieu des sectaires de l'Église russe, en devint bientôt le zélé partisan et le représentant politique; aussi lorsque, le 18 mai 1682, les strélitzs, tous sectaires, eurent mis les rênes de l'État entre les mains de la tzarevna Sophie, Khovanski obtint un grand crédit. Il fut placé à la tête des strélitzs, troupes qui constituaient la principale force militaire de la Russie, et son troisième fils, le prince André, fut nommé président du tribunal de la justice. Les strélitzs étaient entièrement dévoués à leur chef; ils ne l'appelaient que leur *batiouchka* (cher père), et, lorsqu'il sortait, ils l'entouraient en criant : « Voici l'ancien qui passe! » Enflé de sa popularité, Khovanski eut l'imprudence de se brouiller avec Miloslavski, qui était parvenu depuis longtemps, par sa parenté et ses artifices, au plus haut degré de pouvoir à la cour. Grand maître en manéges et en intrigues, comme presque tous ceux qui montent rapidement de très-bas, Miloslavski jura sa perte. Il fit courir le bruit que Khovanski méditait d'exterminer les tzars et toute leur famille pendant la procession qui avait lieu annuellement le 19 août au couvent de Notre-Dame-du-Don. La tzarevna feignit d'y ajouter foi; elle se retira avec ses frères au couvent de S.-Sabbas de Storojef, et là, après avoir pris ses mesures, elle engagea le prince, par une épître doucereuse, à venir assister avec son fils à des fêtes. « Khovanski n'était assurément pas coupable du noir dessein qu'on lui prêtait, dit Karamzin, car il se rendit immédiatement avec son fils à cette perfide invitation. » — « Déployant un luxe prodigieux, les deux princes s'avançaient

à petites journées, raconte le plus récent historien de ce très-curieux et sanglant épisode de l'histoire de Russie (1). Des strélitzs, des serviteurs de tous rangs, une foule d'amis et de familiers composaient leur suite. A Pouchkino, village qui appartenait au patriarche, on s'arrêta pour se reposer, et l'on y dressa, non loin de la grande route, des tentes somptueuses pour le prince et sa suite. Le vaniteux vieillard se prélassait en regardant ce pompeux cortége, cet or et cet argent dont étincelaient les armes de ceux qui l'entouraient et les selles de leurs chevaux. Il croyait encore à sa toute-puissance, tandis que l'orage s'amoncelait sur sa tête. En apprenant qu'il avait quitté Moscou, la tzarevna ordonna au prince Likof de prendre un nombre suffisant d'hommes armés et d'arrêter les Khovanski père et fils. Likof partit. Les gens qui le précédaient ayant appris par des passants que Khovanski était à se reposer tranquillement, il ordonna de cerner de tous côtés son bivouac, et s'empara sans résistance du vieux prince et des trente-sept strélitzs délégués qui l'escortaient. Le prince André ne se trouva pas avec son père; il était allé, non loin de là, dans une de ses propriétés. Likof s'y porta en toute hâte, et arrêta également le jeune prince, sans aucune difficulté. Le 17 septembre, jour du nom de la tzarevna, les deux Khovanski furent amenés à Vozdvijenskoe. Leur sort était déjà décidé; il paraît même que la sentence était préparée d'avance. Le 17 même la sentence fut exécutée. On décapita d'abord le vieux prince Ivan. Ensuite ce fut son fils, qui, après avoir baisé le cadavre de son père, dut poser sa tête sur le billot. Finalement on exécuta aussi les trente-sept strélitzs dont Likof s'était emparé; au nombre de ceux-ci se trouvait le lieutenant-colonel Odintzof. » L'énormité de ce supplice est évidente; aussi l'historien ajoute-t-il : « Incontestablement l'exécution de Khovanski est une des plus grandes iniquités juridiques qu'on ait jamais vues. Son accusation n'était basée que sur un écrit presque anonyme; on s'empara de lui au moyen de la ruse; on le condamna pour des crimes que presque rien ne venait prouver, ou qui peut-être n'étaient même qu'inventés : il y a du moins des contemporains qui pensent ainsi. Si Khovanski était réellement coupable, pourquoi ne le jugea-t-on pas régulièrement? Khovanski demanda à être jugé; il désira qu'on le confrontât avec ses accusateurs; il proposa de dire les noms des véritables fauteurs de la révolte. Tout cela fut rejeté, et ne servit sans doute qu'à accélérer l'exécution de la sentence. On y mit une telle hâte que l'on n'attendit même pas que le bourreau arrivât de Moscou, et que l'on infligea cette besogne à un soldat du régiment de Strémianoï. Nous ne cherchons pas à justifier Khovanski. Troubles et excès de tous genres, anarchie complète des strélitzs, persécutions et violences teintes de sang, voilà les crimes qui pèsent sur sa mémoire. Peut-être, dans le vertige de l'orgueil, a-t-il rêvé (mais rien que rêvé) au trône! Et certainement une série de bouleversements et de secousses orageuses aurait été inévitable si, contre toute probabilité, il eût pris le dessus. Néanmoins, nous n'hésitons pas à le répéter, juridiquement parlant, sa condamnation est une grande iniquité, et il tomba victime en partie d'une grande nécessité politique, mais encore plus de ce fatalisme sanglant qui préside toujours aux luttes des partis. »

(1) Voy. *La Régence de la tzarevna Sophie*, par Stchébalski, traduit du russe par le prince Serge Galitzin, Carlsruhe, 1857, p. 106.

P[ce] Augustin Galitzin.

Istoria Petra vélikago Théofana Prokopovitcha. — Gordon, *Geschichte Peters d. G.*; Leipzig, 1765. — *Le Messager russe*, n° 10, 1809. — Karamzin, *Souvenirs de son pèlerinage à Troitza.* — *Sbornik Kniazia Petra Dolgoroukova*, III. — *Un document inédit sur l'expulsion des Jésuites de Moscou en* 1689, par le P. Gagarin; Paris, 1857.

KHOWAREZM-SCHAHAN ou **SCHAHIENS**, ou *Khowarezmioun*, nom que les historiens arabes donnent aux sultans d'une dynastie qui s'éleva du temps des Seldjoucides et subsista, pendant cent trente-huit ans, de 491 à 688 (1098 à 1236 de J.-C.). Cette dynastie compte neuf sultans. Le premier, Cothb ed-Din-Mohammed, gouverna trente-trois ans la province de Khowarezm; Alziz, fils de Cothb ed-Din, régna vingt ans; Il-Arslan, sept ans; Schah, fils d'Il-Arslan vingt et un ans, Takash, huit ans et demi; Cokb ed-Din-Mohammed ben Takash, vingt et un ans; Rokn ed-Din-Gorsang, Gaïath ed-Din-Mirschah et Gelal ed-Din-Manbek régnèrent ensemble onze ans, jusqu'à l'année de l'hégire 628 (1536 de J.-C.).

F.-X. Tessier.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale.*

KHOWAREZMI (*Zamakschari*), auteur arabe, né à Zamakschar, ville du Khowarezm, vers l'an 1074, mort à Corkand ou Giogianiah, capitale de la même province, vers 1143, sous le règne de Mostafi, trente et unième calife de la maison des Abbassides. Il prend le titre de *Giarallah* (voisin de Dieu), à cause du long séjour qu'il fit à La Mecque. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages fort estimés des musulmans. Le plus important de tous, pour la matière comme pour l'étendue, est le *Keschaf*, qu'il composa à La Mecque, si l'on en croit Mohammed ben-Cassem. C'est le plus considérable de tous les commentaires faits sur le Coran. Le second ouvrage de Khowarezmi a pour titre : *Rabi Alabar* (Le Printemps des Justes). C'est une anthologie qu'il dit lui-même avoir composée pour reposer l'esprit de ceux qu'aurait fatigués la lecture du *Keschaf*. Abou-Haïen, dans la préface de son livre intitulé *Bahr Almahit*, mentionne plusieurs autres ouvrages du même auteur : le *Faïk* (Traité des traditions); — le *Moffassal* (Livre des Distinctions); — l'*Anmoudag* et *Moktalef Alesma*, ouvrages de grammaire arabe; — *Raïdfil Faraïdh* (Livre des Suc-

cessions). Il existe à la Bibliothèque impériale un commentaire de l'*Anmoudag*, par Ardebili. Mohammed ben-Cassem compte encore parmi les ouvrages de Khowarezmi le *Costhas* (Balance), dans laquelle sont pesées les difficultés du droit des Musulmans; — le *Moetaesa fi amthal alarab* (Proverbes arabes) et un commentaire sur les *Abiat* de *Sibouieh*.

F.-X. Tessier.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — Abou-Hacen, *Bahr Almalrit*. — Ardebili, *Commentaire sur l'Anmoudag*. — Casiri, *Bibliot. Arab. Hisp*.

KHOWAREZMI (*Mohammed ben-Moussa al-Khouarezmi*). *Voy.* Alkho-Warezmi.

KHRI-SRONG-DÉHOU-TSAN, nommé aussi *Ralpatchan*, trente-huitième roi du Tibet, frère de Langdarma (*voy.* ce nom), vivait au neuvième siècle de notre ère. Il fut un des protecteurs les plus zélés de la religion bouddhique, qu'il soutint contre les persécutions de son frère, jusqu'au jour où ce dernier parvint à le faire tomber dans une embuscade, où il périt. Sous le règne de ce prince, un grand nombre de couvents furent bâtis au Tibet, et les religieux furent richement pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Des savants illustres furent appelés de l'Inde, et sous leur direction on traduisit en tibétain un grand nombre des livres de la loi rédigés primitivement en sanscrit. Les successeurs de ce roi, ses fils et ses petits-fils, continuèrent l'œuvre de leur père en aidant aux progrès de la religion bouddhique, un instant arrêtés par les persécutions de leur oncle Langdarma.

Ph.-Ed. Foucaux.

Soma de Koros, *Tibetan Grammar*, p. 178, 193, 196.

***KIANG-HIAO**, surnommé *Kheyeou*, Chinois, d'une famille de commerçants d'Émouy, amené en France, en 1820, par le capitaine Philibert, et dont on voulut faire le directeur d'une plantation de thé à Cayenne. Mais ce projet échoua, et il reprit le chemin des îles Philippines, où il était resté douze ans. On croit qu'il mourut dans la traversée. Ce personnage est loin de mériter l'importance qu'on a voulu lui donner. Il ne parlait que le patois de son pays et n'entendait pas la langue mandarique. Il laissa à Paris quelques livres chinois, qui ont été vendus aux amateurs à des prix exorbitants. F.-X. T.

Abel Rémusat, *Nouveaux Melanges Asiatiques*, t. II.

KICINSKI (*Pie*), sénateur castellan de Pologne, né dans la Grande-Pologne, en 1752, mort à Varsovie, en 1828. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut sur le point d'entrer chez les jésuites, lorsque leur suppression universelle, en 1773, changea sa carrière. En 1775 il entra dans la chancellerie du *conseil permanent*, suprême magistrature de l'époque; en 1776 il fit partie de la chancellerie de la diète; et en 1782 il rédigea les séances de cette diète. En 1783 il devint chef du cabinet du roi Stanislas-Auguste. En 1784 il fut élu nonce ou député à la diète de Grodno. En 1788, avec la même qualité, il se présenta à l'assemblée constituante à Varsovie, et y fut l'un des plus éloquents et des plus actifs membres dans cette mémorable diète, qui dura quatre ans entiers, et dans laquelle fut proclamée la constitution nationale du 3 mai 1791, renversée en 1792-93, par la Russie, la Prusse et l'Autriche. En 1794, à l'époque de la guerre de l'indépendance nationale sous Kociuszko, il se voua spontanément à cette cause; mais en 1795 il dut se retirer en Gallicie. En 1815, après la formation du nouveau royaume de Pologne, au congrès de Vienne, il vint à Varsovie, et en 1818 il devint sénateur castellan; en cette qualité il faisait partie de la haute cour de justice, à l'effet de juger les membres de la *Société patriotique polonaise*, que la Russie accusait de haute trahison. L'innocence des accusés fut solennellement reconnue, et Kicinski, qui fut l'un des défenseurs les plus chaleureux, plaida cette cause sacrée avec tant d'émotion qu'il mourut subitement, frappé d'un coup d'apoplexie.

L. Ch—o.

Annales de Diète constituante de 1788-1792. — *Procès-verbaux des Diètes de Pologne de* 1815 à 1825. — *Plaidoiries de la haute Cour de justice à Varsovie en* 1828.

KICINSKI (*Brunon*), littérateur polonais, fils du précédent, né en Gallicie, en 1797, mort à Varsovie, en 1844. Secondant son père dans ses inspirations patriotiques, il agit efficacement sur l'opinion publique par sa plume féconde, en prose et en vers. Traducteur de la *Batrachomyomachie* d'Homère et des *Métamorphoses* d'Ovide, il rédigea tour à tour : en 1818, *L'Hebdomadaire de Varsovie;* en 1820, la *Gazette quotidienne de Varsovie;* en 1821, la *Chronique du dix-neuvième siècle*, et *L'Aigle-blanc*, qui furent supprimés par la censure russe, au mépris de la charte constitutionnelle octroyée par Alexandre Ier lui-même, et qui garantissait la liberté de la presse. En 1830, après la délivrance de la Pologne pendant dix mois, il publia une excellente traduction en vers polonais de la *Varsovienne* de Casimir Delavigne.

Un fait étrange se produisit la veille de sa mort. Assis à une table de jeu avec quatre personnes, il se sent frapper sur l'épaule; il se retourne, et aperçoit un squelette enveloppé dans un manteau, et qui lui dit : « *Ton moment approche, prépare-toi!* » Se croyant le jouet d'une hallucination, il en parla à plusieurs personnes, et ne se préoccupa pas un seul moment de la fin prochaine qui lui était annoncée. La journée du lendemain se passa bien. A minuit il se leva, se plaignit d'un malaise, but un verre d'eau sucrée, se recoucha, et dans la matinée on le trouva mort!

L. Chodzko.

Essai sur la Littérature polonaise du dix-neuvième Siècle, par M. Mochnacki. — *Histoire Littéraire de Pologne*, par Lukassewicz, K. W. Woycicki, etc.

KICK (*Kornelis*), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1635, mort dans la même ville en 1675. Houbraken le fait naître d'un peintre et Weyermans d'un sculpteur. Quoi qu'il en soit,

il acquit de bonne heure une grande réputation dans le portrait; mais sa paresse et son inconstance égalaient son talent. La jalousie qu'il eut de la perfection des tableaux de Jean-David de Heem lui fit essayer la peinture des fleurs; il y réussit admirablement, surtout pour les tulipes et les jacinthes. Sa manière est facile, sa couleur fraîche, son pinceau *flou*. Il est singulier qu'avec un fonds incorrigible de paresse il eut une patience inconcevable à bien terminer et que ses tableaux présentent un aussi beau fini. Ses productions se vendirent très-cher, et la femme qu'il épousa, Mlle Spaaroog, lui apporta une fortune considérable; il se livra alors à la culture des fleurs, et, trouvant plus agréable d'admirer la nature que de l'imiter, il passa le reste de sa vie à errer de ville en ville. Son peu d'amour pour le travail a rendu ses ouvrages très-rares et très-recherchés; ils sont peu connus en France.

A. de L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II. p. 337. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 196.

KICKI (*Louis*), général polonais, né en 1790, mort le 26 mai 1831, à Ostrolenka. Fils d'un grand-écuyer de Stanislas-Auguste, plus tard sénateur palatin du grand-duché de Varsovie, il fit ses études dans cette capitale, s'enrôla en 1807 dans les rangs de l'armée française, et devint aide de camp du général Rozniecki. En 1809, après l'assaut de Sandomir, il fut attaché à la personne du prince Poniatowski avec le grade de capitaine d'état-major. Pendant la campagne de 1812 il se distingua aux batailles de Smolensk et de la Moskova, ainsi qu'au passage de la Bérésina, fut nommé chef d'escadron, et tomba couvert de blessures à Leipsick. Après avoir accepté du grand-duc Constantin une place parmi ses aides-de-camp, il se retira en 1820 du service avec le rang de colonel. Il était chambellan du tzar Nicolas lorsqu'en 1830 éclata l'insurrection de Varsovie: il prit les armes pour la délivrance de sa patrie, remporta quelques succès sur les Russes, et fut promu général. Lors de la bataille d'Ostrolenka, il s'élança le premier à l'attaque, selon sa coutume; un boulet l'ayant mortellement atteint, il rassembla ses forces, bénit le drapeau de son régiment, et expira.

K.

L. Chodzko, *La Pologne illustrée*.

KICKX (*Jean*), botaniste et minéralogiste belge, né à Bruxelles, en 1772, mort dans la même ville, en 1831. Il fut membre du jury de médecine, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, et se fit connaître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Flora Bruxellensis, exhibens characteres generum et specierum plantarum circum Bruxellas crescentium*, etc., *cui additur Lexicon Botanicum, in quo termini artis breviter exponuntur*; Bruxelles, 1812, in-8°; — *Résumé du Cours de Minéralogie et de Botanique donné au Musée des Sciences et Lettres de Bruxelles*; Bruxelles, 1828, in-18; — *Tentamen Mineralogicum, seu mineralium nova distributio in classes ordines, genera, species, cum varietatibus et synopsis auctorum; cui additur Lexicon Mineralogicum*; Bruxelles, 1821, in-8°.

V. R.

Marchal, *Notice sur Kickx*; Bruxelles, 1831. — Morren, *Notice* sur le même; Paris, 1832. — *Biographie Médicale*.

KIDD (*Samuel*), orientaliste anglais, né en 1801, à Hull, mort en 1843, à Londres. Il était déjà connu par quelques travaux sur les contrées de l'extrême Orient, lorsqu'il fut envoyé par la Société des Missions étrangères à Malacca, où venait d'être établi un collége anglo-chinois; il en devint principal, et dirigea en même temps les ateliers typographiques d'où était sortie une des premières traductions chinoises de la Bible protestante. A son retour en Angleterre, il obtint la chaire de langue et de littérature chinoises à l'université de Londres. On a de lui: *Illustrations of the Symbols, etc., of China*; Londres, 1841.

P. L—y.

Rose; *New Biographical Dictionary*.

***KIDDER** (*Richard*), érudit anglais, né vers 1635, dans le comté de Sussex, mort le 26 novembre 1703, à Wells. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, dont il obtint plus tard le diplôme de docteur en théologie, il reçut l'ordination sacerdotale, et obtint en 1674 un bénéfice qui dépendait de la corporation des tailleurs de Londres; puis il devint successivement prébendier à Norwich et doyen à Peterborough. En 1691, il fut nommé au siége épiscopal de Bath et Wells, rendu vacant par le refus du docteur Ken de prêter serment à Guillaume d'Orange. Durant une violente tempête, dont les effets désastreux furent ressentis dans tous les comtés de l'ouest, il fut écrasé avec sa femme par la chute d'une cheminée. Ce prélat était fort instruit: sa principale occupation fut l'étude des langues sémitiques. On a de lui: *Demonstration of the Messias*, publiée d'abord en trois parties isolées; 1694, 1699, 1700, in-8°; — *Commentary on the V books of Moses*; Londres, 2 vol. in-8°: une discussion s'éleva à ce sujet entre l'auteur et Le Clerc, laquelle donna lieu à l'échange de quelques lettres insérées dans la *Bibliothèque choisie* de ce dernier; — *The Young Man's Duty*; — *Charity directed*; — et plusieurs volumes de controverse ou de dévotion.

P. L—y.

Biographia Britannica. — Chalmers, *Biographical Dictionary*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KIDDERMINSTER ou **KYRDERMYNSTER** (*Richard*), théologien et archéologue anglais, né dans le comté de Worcester, vers 1460, mort en 1531. A l'âge de quinze ans, il entra dans le monastère bénédictin de Winchcombe, dans le comté de Gloucester. De là il se rendit à l'université d'Oxford, au collége des Bénédictins (Gloucester Hall). Il revint ensuite dans son monastère, et

devint abbé en 1487. Il mit tous ses soins à réformer la discipline de son couvent, et fit dans ce but un voyage à Rome. A son retour, il acquit une grande réputation comme prédicateur. Il fut un des premiers à attaquer la réforme, et publia, en 1521, un traité latin contre la doctrine de Luther. Il composa aussi une histoire de la fondation du monastère de Winchcombe. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Dodd, *Church History*.

KIECHEL (*Samuel*), voyageur allemand, du seizième siècle, natif d'Ulm. La relation manuscrite de ses pérégrinations dans les contrées les moins visitées à cette époque de l'Europe et de l'Asie est soigneusement conservée par ses descendants à Ulm. Hormayr en a donné, en 1820, un précis dans ses *Archive zur Geographie, Historie, Staats-und Kriegs-Kunst*. Ce précis est intitulé : *Aus Samuel Kiechels Reissen, vom Jahre* 1585 *bis* 1589. Pce A. G—N.

Adelung, *Coup d'œil critique et littéraire sur les voyageurs en Russie jusqu'en* 1700.

KIEFFER (*Jean-Daniel*), orientaliste français, né à Strasbourg, le 4 mai 1767, mort le 29 janvier 1833. Versé de bonne heure dans les idiomes de l'Orient, il fut secrétaire interprète de l'ambassade de France à Constantinople. A son retour, il professa la langue turque au Collége de France et devint secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. On lui doit une *Traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue turque*. V. R.

Biographie Belge.

KIEL (*Cornelis* VAN), en latin *Cornelius* KILIANUS *Dufflæus*, poëte et historien belge, né à Duffle (Brabant) vers 1530, mort à Anvers, le 15 avril 1607. Il fit de si brillantes études à Louvain que Christophe Plantin crut devoir le faire venir à Anvers, en 1557, et l'attacher à son imprimerie en qualité de correcteur. Kiel remplit ces fonctions durant cinquante années; c'est donc à son savoir et à son attention scrupuleuse que Plantin et Jean Moret doivent une partie de leur gloire. On a de lui : *Historie von Coninc Lodewyck van Vrancryc den XI ende Hertoch Carel van Bourgongne vermeerdert met het VII en VIII boeck van het leven van Coninck Karel VIII* (Histoire de Louis XI, roi de France, et de Charles, duc de Bourgogne, trad. du français de Philippe de Comines et augmentée de la vie du roi Charles VIII); Anvers, Jean Moret, 1578, in-8°; Delft, 1612, in-8°; — *L. Homilien oft Verclaringhen van de Oprechticheydt die den Christenen Menschen betæmt, ende daer in sy hen behooren te œffenen. Beschreven door den Heylighen Vader Macaris den Egyptenaer* (Cinquante Homélies sur la droiture qui convient à un chrétien, et dans laquelle il doit s'exercer, composées par saint Macaire l'Égyptien); Anvers (Christ. Plantin), 1580, in-8°, goth; — *Etymologeticon Teutonicæ Linguæ, sive dictionarium teutonico-latinum, præcipuas Teutonicæ linguæ dictiones et phrases latine interpretatas, et cum aliis nonnullis linguis obiter collatas complectens*, etc., 3e édition; Anvers, J. Moret, 1599, in-8°; Alcmaër, 1606, in-8° : ce dictionnaire flamand-latin témoigne de beaucoup d'érudition et de recherches; — *Solitudo, sive vitæ fœminarum anachoritarum*, etc.; in-fol. oblong, sans date, très-rare aujourd'hui. Il y a vingt-quatre estampes gravées par Adrien Collard, avec un quatrain ou deux distiques au bas de chacune : les vers sont assez médiocres, mais il était difficile de réussir sur un pareil sujet; — des *Inscriptions* pour mettre sous les chasses et les pêches dessinées par Jean Strada et gravées par Philippe Galle; il en a fait aussi pour d'autres recueils de gravures. Il ne faut pas juger par ces pièces de son talent pour la poésie : il a mieux réussi dans un grand nombre d'*Épigrammes* latines, dont quelques-unes ont été reproduites par Sweert. Il en cite une fort bonne, faite pour défendre les correcteurs d'imprimerie contre les auteurs qui, après s'être trompés faute de science ou pour avoir donné des copies illisibles ou peu exactes, ne laissent pas de s'en prendre aux innocents typographes. L—z—E.

Sweert, *Monumenta Sepulcralia*, p. 99 et 358. — Le même, *Bibliotheca Belgica*, p. 189-190. — Beyerlinck, *Theatrum Vitæ humanæ*, t. VII, p 427. — Chevillier, *Origine de l'Imprimerie de Paris*, p. 203. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 156. — Bayle, *Diction. Crit. et Historique*, t. II, p 233-234.

KIELMEYER (*Charles-Frédéric* DE), naturaliste allemand, né le 22 octobre 1765, à Babenhausen (Wurtemberg), mort le 24 septembre 1844. Il fit ses études à l'académie Caroline de Stuttgard, et entra de bonne heure dans la carrière de l'enseignement. Parmi ses élèves se trouva alors Cuvier, qui reçut de lui les premières notions de zoologie et de l'art de disséquer. En 1786 Kielmeyer se rendit à Gœttingue, où il se lia avec Lichtenberg, Gmelin et Blumenbach. De retour à Stuttgard, il fut attaché au musée d'histoire naturelle et chargé d'y faire un cours de zoologie; plus tard il fut nommé en outre professeur de chimie. L'académie Caroline ayant été supprimée, Kielmeyer profita de ses loisirs forcés pour parcourir une grande partie de l'Allemagne. Quelque temps après, il reprit les fonctions de professeur à l'université de Tubingue, où ses cours eurent pendant une longue suite d'années un très-grand succès. En 1816, Kielmeyer fut rappelé à Stuttgard et chargé de la direction de la bibliothèque particulière du roi et du jardin botanique. On a de lui : *Ueber die Verhæltnisse der organischen Kræfte unter einander in der Reihe der verschiedenen Organisationen* (Sur les Rapports des Forces organiques entre elles dans la série des êtres organisés); Tubingue, 1793 et 1814, in-12; traduction française, Paris, 1815. Ce discours, de quelques pages seulement, est la principale œuvre de Kielmeyer, la seule qui restera. On y trouve sur les lois de l'organisation des vues

générales toutes nouvelles et d'une grande hardiesse. Cuvier présentait Kielmeyer comme le vrai fondateur de l'école philosophique moderne, comme le père de la philosophie naturelle. M. Geoffroy Saint-Hilaire en fait un éloge chaleureux dans son *Histoire naturelle générale des règnes organiques* : c'est que Kielmeyer avait entrevu dès 1793 les rapports qui existent entre les premières phases du développement humain et la série des organisations animales.

V—U.

Jæger, *Ehrengedæchtniss des Staatsraths von Kielmeyer.*

*KIELSEN (*Frédéric-Christian*), naturaliste danois, né le 7 février 1774, à Copenhague. Du collége d'Elseneur, où il fit ses premières classes, il passa, en 1790, à l'université de Copenhague, suivit la clinique de l'hôpital Frédéric, et s'appliqua en même temps avec ardeur à l'étude des sciences physiques, sous la direction de Schumacher et de Wad. Nommé professeur d'histoire naturelle à l'École supérieure (1797), il devint successivement conseiller de l'instruction publique (1805) et inspecteur (1812), et prit sa retraite en 1819. Trois ans plus tard, il ouvrit à Bordingborg un établissement privé où il enseigna avec succès les sciences, l'histoire naturelle et la géographie. Depuis 1833 il s'est fixé à Copenhague. On a de lui : *Naturhistorie for Ungdommen* (Histoire naturelle à l'usage de la jeunesse); Copenhague, 2e édit., 1799; 6e édit., 1841, trad. de l'allemand de C.-Ph. Funke; — *Forsæg til en Lærebog i Naturhistorien* (Essai d'Histoire naturelle); ibid., 1802-1804, 3 part.; — *Den Kjœbenhavnske Flora* (Flore des environs de Copenhague); ibid., 1804, trad. du latin de Schumacher; — *Fuglenes Naturhistorie* (Histoire naturelle des Oiseaux); ibid., 1810; — *Forberedelse til Plantelæren* (Introduction à l'Étude des Plantes); ibid., 1819; — *Interessante Fortællinger af det virkelige Liv* (Scènes de la Vie réelle); ibid., 1834, fig., trad. de Jerrer; — *Icones Mammalium, Avium, Amphibiorum, Piscium, Insectorum, Vermium;* ibid., 1835, in-4°; etc. M. Kielsen a, en outre, publié de nombreuses traductions, dirigé pendant longtemps un recueil intitulé *Borgervennen* (Les Amis du Peuple), et a collaboré à divers journaux.

K.

Erslew, *Forfatter-Lexikon.*

KIEN (*Onésime* DE), traducteur belge, né à Ypres, vers 1600, mort le 3 janvier 1654, à Anvers. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et se fit une grande réputation par ses prédications en langue flamande; il eut dans sa province le rang de définiteur. Il employa une bonne partie de son temps à faire passer de l'espagnol en latin les ouvrages suivants : *Hier.-Bapt. de Lanuza, episcopi, Homiliæ in Evangelia quadragesimalia;* Anvers, 1649, 4 vol. in-fol.; — *Homiliæ in festum corporis Christi;* ibid., 1650, in-fol.; — *Medulla Cedri Libani, sive conceptus prædicabiles;* ibid., 1653, in-folio; Cologne, 1655 et 1660, in-4°; — *Paradisus virginalis, sive discursus prædicabiles in solemnitatibus virginis Mariæ;* ibid., 1652, in-4°, d'après Jean de Matha; — *Triumphi Jesu-Christi, sive discursus prædicabiles in ejus festis;* ibid., 1652, in-4°, d'après le même auteur.

K.

J. Le Mire, *Scriptores sæculi XVII*, n. 249, p. 329. — Échard, t. II, p. 439-40. — Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Paquot, *Mémoires*, t. XVIII, p. 431-434.

KIENMAYER (*Michel*, baron DE), feld-maréchal autrichien, né vers 1730, mort vers 1820. Il entra fort jeune dans le service militaire, et se distingua contre les Turcs. Il conquit tous ses grades sur les champs de bataille. Il était général major lorsque la guerre éclata entre la France et d'Autriche, et fut nommé bientôt lieutenant-feld-maréchal; mais ses succès ne répondirent pas à sa réputation. En 1800, il reçut le commandement de l'armée de Brisgau. En octobre 1805, il occupait la Bavière, qu'il défendit mal, et dut se replier sur la Bohême. Dans ce pays accidenté, il réussit mieux, et se soutint contre les Français, qui venaient de faire capituler à Ulm le général Mack et son armée. Néanmoins, il fut remplacé par le général Meerfeld, qui se mit sous les ordres du général russe Koutousow. Depuis il commanda en Bohême, sous l'archiduc Ferdinand, qui le détacha dans le Tyrol. En 1809, l'autorité supérieure lui fut confiée dans toute la Bohême. En 1810, il fut nommé inspecteur général des haras autrichiens, en 1812, gouverneur de Gallicie, et vers la fin d'octobre 1814 gouverneur de Transylvanie. Il mourut octogénaire.

H. L—R.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823). — *Biographie étrangère* (1819).

KIEN-WEN-TI, empereur chinois de la dynastie des Ming, monta sur le trône à l'âge de seize ans, et régna, sous la régence des deux ministres Tsi-taï et Hoang-tse-teng, en 1398, fut détrôné en 1403, et mourut à Péking en 1441. Il était petit-fils de Tchou-Youan-Tchang, simple laboureur, qui chassa les Youan (Mogols) de la Chine et prit après ses victoires le nom de *Houng-Wou* (arc en ciel, paix florissante), du nom qu'il donna aux années de son règne. Son grand-père, par un testament qu'il rendit public, lui assura l'empire, au préjudice de ses propres fils, que préalablement il avait créés princes de Tsi, de Siang, de Taï, de Min et de Yen. Ce choix paraît avoir été mérité; car Kien-Wen-ti, lettré ainsi que l'indique son nom, ouvrit son règne en réduisant d'un tiers les impôts qu'on levait sur le peuple. Ses oncles, qui tous s'étaient flattés de succéder à leur père, dissimulaient leur mécontentement et leur ambition; mais ils armèrent secrètement, attendant une occasion de se déclarer. Malheureusement le trop jeune empereur eut deux ministres

dont la politique fidèle, mais peu conciliante, fournît bientôt l'occasion attendue. L'empereur fit saisir plusieurs de ses oncles, leur ôta leurs titres, les réduisit à la condition du peuple et les exila. Le prince de Yen, leur aîné, se mit en route pour la cour, mais reçut brusquement ordre de rebrousser chemin et de s'en retourner dans son gouvernement de Péking. Ce prince était un grand capitaine; feignant de prendre la défense de sa famille persécutée et de s'attaquer aux ministres tout en respectant l'empereur, il leva des armées et envahit successivement différentes provinces de l'empire. Après plusieurs campagnes, qui prouvent que la Chine était alors extraordinairement peuplée (puisqu'on y parle d'armées de 300 et de 500,000 hommes, quoiqu'une faible partie du pays eût pris part à la lutte), le prince de Yen arriva sur les bords du Ta-kiang (grand fleuve) en vue de Nan-king, où résidait l'empereur. Alors, soit pour gagner du temps, soit pour mettre fin à la guerre, on envoya l'intendant du palais de l'impératrice mère, veuve du prince de Yen, proposer au vainqueur le partage de l'empire. Celui-ci, se voyant près du terme de ses secrets désirs, était trop adroit pour accepter un arrangement qui eût découvert son ambition : il refusa, se plaignit amèrement, feignit de vouloir s'assurer par lui-même de la punition des traîtres, et persista à vouloir entrer dans la ville pour y prêter hommage à l'empereur et rendre ses devoirs au tombeau de son père. Des partisans secrets lui ouvrirent les portes de Nan-king, et la ville fut livrée à la soldatesque du prince de Yen; le palais impérial fut réduit en cendres. Le jeune empereur, qui passa pour mort, revêtit le costume de ho-chang (bonze), et, grâce au dévouement de plusieurs de ses amis, qui se firent moines pour l'accompagner, il échappa à la férocité de son oncle. C'est ainsi qu'inconnu et mendiant, il erra trente-huit ans dans les diverses parties de son immense empire. Ce ne fut qu'après la mort de son oncle, qui lui succéda sous le nom de Tching-Tsou, après s'être fait supplier d'accepter l'empire, que des vers échappés à sa mélancolie le firent découvrir sous le règne de Ing-Tsoung, qui le fit enlever et lui assigna comme prison ou comme retraite un appartement dans son palais. L'empereur y mourut, et fut enterré sans cérémonie, dans une montagne à l'ouest de Péking. Ses compagnons d'infortune furent renvoyés sans bruit chez eux, et des historiens affirment que l'empereur Ing-Tsoung récompensa leur dévouement, qu'il admirait. Sous le règne de Chin-Toung (1574), Tchang-Kiu-Tching ayant présenté à l'empereur un abrégé de l'histoire intitulée *Toung-Kien*, l'empereur lui demanda si ce que l'on disait de la vie Kien-Owen-ti était bien véritable. Le ministre répondit que l'histoire authentique se taisait sur sa vie de bonze, mais que la tradition attestait qu'il n'avait point péri dans l'incendie de Nan-kin (1403). Charles Labarthe et F.-X. Tessier.

Toung-kien-kong-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. X.

⁂ **KIEPERT** (*Henri*), géographe allemand, né à Berlin, le 30 juin 1818. Après avoir, de 1836 à 1840, étudié à l'université de Berlin l'histoire et surtout la géographie, sous la direction de Ch. Ritter, il alla en 1841 explorer, en compagnie de Schönborn et de Loew, plusieurs parties de l'Asie Mineure. De retour en Europe, en 1843, il accepta, deux ans après, la direction de l'Institut géographique de Weimar, emploi dont il se démit en 1852 pour s'établir dans sa ville natale, où il vit en simple particulier. Les nombreuses cartes qu'il a publiées se distinguent par une grande exactitude et sont très-estimées. Les principales sont : *Atlas de l'Hellade et des Colonies helléniques;* Berlin, 1840-1846, et 1851, 24 feuilles; — *Atlas de la Bible;* Berlin, 1846 et 1851, 8 feuilles; — *Carte de l'Asie Mineure;* Berlin, 1843-1845, 6 feuilles; — *Carte de l'Empire Ottoman en Asie;* Berlin, 1844, 2 feuilles; — *Atlas historique du Monde antique;* Weimar, 1848, 66 feuilles avec texte; la neuvième édition parut en 1851; — *Carte de la Grèce primitive;* Weimar, 1847; — *Carte de l'Italie antique;* Weimar, 1850; — *Carte des Environs de Rome;* Weimar, 1850; — *Carte générale de la Turquie Européenne;* Berlin, 1853; — *Carte des Pays caucasiens;* Berlin, 1854; — *Carte de l'Amérique du Sud* et *Carte de l'Amérique Centrale;* Berlin, 1858. Kiepert a aussi fait des cartes pour la traduction de la *Palæstina* de Robinson et Smith, publiée en 1843, à Halle, ainsi que pour la seconde partie de l'*Allgemeine Erdkunde* de Ritter; il a enfin rédigé une *Exposition historique et géographique des Guerres entre les empereurs d'Orient et les Sassanides*, travail couronné en 1844 par l'Institut de France, et qui n'a pas encore été publié. E. G.

Conversations-Lexikon.

KIERINGS (*Alexander*), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1596, mort en 1646. La vie de cet habile paysagiste est peu connue. On ignore le nom de son maître. Ses tableaux même, fort recherchés dans sa patrie, sont rares ailleurs; la France n'en possède que deux. Suivant Descamps, « il variait peu ses sujets; il se contentait de copier exactement tout d'après nature et de finir, avec une extrême patience, jusqu'aux fibres du bois et aux écorces des arbres. Il y glissait différents tons de couleur qui se trouvent dans la nature et qui ne s'aperçoivent que quand on est habile. Ce fidèle imitateur avait une manière qui lui était propre pour toucher la feuille de ses arbres; on y connaît chaque espèce; ses fonds sur le devant sont piquants et le grand fini n'y donne point de sécheresse. » Kierings, comme la plupart des paysagistes de son temps, faisait mal la figure; aussi les person-

nages de ses tableaux sont-ils presque tous de Cornelis Poëlenburg. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Weyermans, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. I, p. 335 — Descamps, *La Vie des Peintres Hollandais*, t. I, p. 234.

KIERMAN (*Gustave*), patriote suédois, né en 1702, mort en 1766, à Marstrand. Appartenant à une famille pauvre, il débuta dans la carrière commerciale, fonda un établissement considérable à Stockholm, et gagna, par d'heureuses spéculations, une grande fortune dont il appliqua une partie à des travaux utiles, tels que la création de vastes chantiers pour la marine marchande. Appelé par ses concitoyens aux fonctions de bourgmestre, il fut envoyé sept fois à la diète par l'ordre de la bourgeoisie, et se montra fort attaché au parti des *chapeaux*, au triomphe duquel il avait beaucoup contribué depuis 1756. Celui des *bonnets*, ou de l'aristocratie, ayant eu à son tour le dessus en 1765, le malheureux Kierman fut une des premières victimes de ses vengeances, et il fut conduit comme prisonnier d'État à la forteresse de Marstrand, où il mourut l'année suivante. Par suite du retour de ses amis au pouvoir, on fit une réparation solennelle à sa mémoire, et on anoblit ses enfants, qui prirent le nom de *Kiermanschold*. K.

G. Gezelius, *Biogr. Lexikon öfrer namekunnige lærde och minnesvarden Svenske Män*; Upsal, 1778-1787, 4 vol. in-8°. — *Biographisk Lexicon ofver namnkunnige Svenske Män*; Upsal, 1838.

KIERNANDER (*Jean-Zacharie*), missionnaire suédois, né le 1er décembre 1710, à Axtadt (Ostrogothie), mort en 1799, à Calcutta. Élevé d'abord à l'école de Lindkœping, il compléta ses études à l'université d'Upsal, passa en 1734 à celle de Halle, et fut, peu après, recommandé par le professeur Franke à la Société anglaise pour la Diffusion des Connaissances chrétiennes afin d'être employé dans les missions de l'Orient. Parti en 1740 pour l'Inde, d'où il ne devait plus revenir, il eut, pendant soixante ans, la plus grande part aux travaux apostoliques de l'Église protestante, et acquit par ses prédications nombreuses une telle réputation que le schâh de Perse lui demanda une version arabe des Psaumes et du Nouveau Testament. En 1767, il fonda à Calcutta une église, qui fut ouverte en 1770, et dont les frais de construction, laissés presque entièrement à sa charge, le réduisirent tout à fait à l'indigence; cette malheureuse entreprise l'obéra même à un tel point qu'il fut question de l'interdire. Par la suite, Kiernander fut attaché à l'église hollandaise de Chinsurah, et devint, lors de la prise de cette ville, en 1795, prisonnier de guerre des Anglais, qui lui permirent de s'établir à Calcutta. P. L—Y.

Walche, *Neveste Religionsgeschichte*. — *Acta Historico-ecclesiastica*. — *Asiatic annual Register*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

*KIESER (*Didier-Georges*), médecin allemand, né à Harbourg, le 24 août 1779. Il termina ses études médicales aux universités de Gœttingue et de Wurtzbourg; puis il exerça, pendant plusieurs années, la médecine à Nordheim. De 1812 à 1814 il professa à l'université d'Iéna, et deux ans après il fit, à la tête d'une troupe d'étudiants, la campagne de France. Après 1815 il dirigea le service médical des hôpitaux de Liége et de Versailles; puis il vint reprendre ses fonctions de professeur à Iéna. On a de lui : *Dissertatio de Anamorphosi oculi*; Gœttingue, 1804, in-4°; — *Beytræge zur vergleichenden Anatomie und Physiologie* (Mémoires sur l'Anatomie comparée et la Physiologie); 1807, in-4°; — *Aphorismen aus der Physiologie der Pflanzen* (Aphorismes tirés de la Physiologie des Plantes); Gœttingue, 1808, in-8°; — *Grundlage der Pathologie und Therapie des Menschen* (Principes de Pathologie et de Thérapie humaine); Iéna, 1812, in-8°; — *Ueber das Wesen und die Bedeutung der Exanthemen* (De l'Essence et de la Gravité des Exanthèmes); Iéna, 1812, in-4°; — *Elemente des Phytonomie* (Éléments de Phytonomie); Iéna, 1815, in-8°; — *System der Medicin* (Système de Médecine); Halle, 1817-1818; — *Archiv fuer den thierischen Magnetismus* (Archives de Magnétisme animal); Leipzig, 1817, in-8°. V. R.

Biog. Méd. — *Conv.-Lex.*

KIESEWETTER (*Jean-Christophe*), érudit allemand, né le 15 mars 1666, à Oberweisbach (principauté de Schwarzburg Rudtsdadt), mort le 27 mai 1744, à Iéna. Fils d'un pasteur, il embrassa également l'état ecclésiastique, et après avoir terminé son éducation à l'université d'Iéna, y enseigna, de 1688 à 1696, la philosophie. Il fut attaché ensuite aux églises d'Anstadt et de Weimar, obtint en 1737 une chaire au gymnase de cette ville, et passa en 1742 à Iéna. Écrivain laborieux et instruit, il a publié sur toutes sortes de sujets, et toujours en langue latine, près d'une centaine d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De Gigantibus*; Iéna, 1692-1694, 3 part.; — *De Affectibus futuro oratori mirifice deservientibus*; ibid., 1697; — *De Meritis Principum Saxoniæ in rem literariam*; 1715; — *De ominandi Modis*; 1717; — *De vera Nobilitate*; 1720-1721, 2 part.; — *Medicina Mentis*; 1723; — *De Fabularum Poesi*; 1733; — *Syntagma Historico-philologicum de Re Militari veterum, præcipue Romanorum, ex optimis scriptoribus, tam græcis quam latinis, collectum*; Erfurt, 1736, etc. K.

Acta Scholastica, t. IV. — J.-G. Meusel, *Gelehrtes Teutschland*.

KIESLING (*Jean-Rodolphe*), théologien protestant allemand, né à Erfurt, le 21 octobre 1706, mort à Erlangen, le 17 avril 1778. Il fut successivement diacre à Wittemberg en 1738, professeur extraordinaire de philosophie à Leipzig en 1740, professeur de langues orientales à la même université depuis 1746, et professeur de théologie à Erlangen de 1762 jusqu'à la fin de ses jours. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de

théologie, parmi lesquels les plus remarquables sont : *Exercitationes in quibus J.-Chr. Trombellii Dissertationes de cultu sanctorum modeste diluuntur;* Leipzig, 1742-1746, 3 part. in-4° ;—*Historia de Usu Symbolorum, potissimum apostolici, Nycæni, Constant. et Athanas, in sacris, tam veterum quam recentiorum, christianorum publicis* ; Leipzig, 1753, in-8° ; — *De Disciplina Clericorum, ex epistolis ecclesiast. conspicua, Liber ;* Leipzig et Nuremb., 1760, in-8° ; — *Program. antiquioris Ecclesiæ christianæ hereticos contra immaculatam Mariæ Virginis Conceptionem testes sistit;* Erlang., 1775, in-4° ; — *Lehrgebäude der Wiedertäufer* (Système dogmatique des anabaptistes) ; Revel, 1776, in-8°. Il publia, de 1756 à à 1761, le journal de théologie fondé en 1751 par J. E. Knapp, et intitulé *Neue Beiträge von alten und neuen theolog. Sachen* (Nouveaux Documents sur des points de théologie anciens et modernes) ; Leipzig, in-8°. M. N.

G. B. Winer, *Handbuch der theologischen Literatur.*

KIESLING (*Léopold*), sculpteur allemand, né en 1770, à Schöneben en Autriche, mort en 1827. Fils d'un pauvre vitrier, il put, grâce à la protection du comte Cobentzl, passer dix ans à Rome. Il y exécuta en marbre un groupe à grandes dimensions, représentant *Mars, Vénus et l'Amour*, travail dont il fut chargé par l'empereur d'Autriche, sur la recommandation de Canova. De retour à Vienne, en 1810, il y fut nommé sculpteur de la cour. Parmi les œuvres qu'il exécuta dans la suite, et qui lui valurent une haute réputation, nous citerons : un *buste colossal de l'archiduc Charles*, ainsi qu'un autre du même genre *de l'empereur François*, conservé à Ernstbrunn ;—un autre *buste de l'empereur*, qui se trouve à Brünn ; — un *Buste en bronze de l'empereur*, placé dans la salle des états à Klagenfurt ; — le *Monument funéraire* du bienfaiteur de l'artiste, le comte Philippe Cobentzl ; celui du comte Louis Cobentzl ; — le *Monument* du baron de Dalberg ; — les *Trois Grâces* ; — *Amour et Psyché*, et plusieurs autres groupes ainsi que de nombreux bustes de personnages de distinction. Enfin, c'est Kiesling qui exécuta le monument funéraire du célèbre orientaliste Hammer. G. E.

Hormayr, *Archiv* (année 1821, n° 39). — *OEstreichische National Encyclopädie*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

KIESWETTER (*Raphael-Georges*), littérateur-musicien allemand, né le 29 avril 1773, à Holleschau, en Moravie, et mort à Baden, près de Vienne (Autriche), le 1er janvier 1850. Son père, qui exerçait la profession de médecin, lui fit donner une bonne éducation littéraire, à laquelle il joignit la musique, comme art d'agrément. A l'âge de vingt ans, Kieswetter fut employé dans l'armée impériale placée sous les ordres du prince Charles ; mais, après avoir suivi pendant plusieurs années les mouvements de cette armée, qui le conduisirent en diverses contrées, particulièrement en Italie, il vint se fixer à Vienne, en 1801, y fut attaché aux fonctions publiques, s'éleva successivement aux postes de conseiller à la cour impériale, de référendaire de la haute cour militaire, et de directeur de la chancellerie. Dès son retour à Vienne, il avait profité des loisirs que lui laissaient ses occupations pour s'adonner plus particulièrement qu'il ne l'avait fait jusque alors à l'étude de la musique ; il prit des leçons d'harmonie d'Albrechtsberger, et travailla le contrepoint sous la direction de Hartmann. Son goût pour la musique ancienne l'avait porté à recueillir les raretés en ce genre et à former une collection dans le but de s'entourer de documents propres à l'éclairer sur diverses parties de l'histoire de l'art qu'il se proposait de traiter. Ce ne fut cependant que longtemps après qu'il se décida à publier le résultat de ses premières recherches ; mais, à partir de ce moment, ses productions se succédèrent avec rapidité, et lui assignèrent une place distinguée parmi les auteurs qui ont écrit sur la musique. Les principaux ouvrages de Keiser ont pour titre : *Sur l'Étendue des Voix chantantes dans les œuvres des anciens maîtres*, notice insérée dans la *Gazette Musicale* de Vienne, 1820 ; — *Rectification d'une Erreur qui se trouve dans les histoires de la musique concernant la notation de saint Grégoire le Grand ;* ibid. ; — *Ueber die Lebens-Periode Franco's* (Sur l'Époque où vécut Francon) ; dans la *Gazette Musicale* de Leipsick, 1828 ; — *Die Verdienste der Nierlander un die Tonkunst* (Le Mérite des Néerlandais dans la Musique), mémoire couronné par l'Institut des Pays-Bas ; Amsterdam, 1829, in-4° ; — *Document sur un Manuscrit du seizième siècle, qui n'avait été indiqué nulle part auparavant ;* dans la *Gazette musicale* de Leipsick, 1830 ; — *Sur les Tablatures dont les anciens compositeurs ont fait usage ;* ibid., 1831 ; — *Geschichte der Europæisch-Abendländischen Musik* (Histoire de la Musique européenne occidentale) ; Leipzig, 1834, in-4°, avec planches de musique ; — *Ueber Franco von Goeln und die ältesten Mensurales* (Sur Francon de Cologne et sur les plus anciens Auteurs de Musique mesurée) ; dans la *Gazette musicale* de Leipsick, 1838 ; — *Schicksale und Beschaffenheit des weltichen Gesanges*, etc. (Destinée et Situation du Chant mondain depuis les premiers temps du moyen âge jusqu'à l'invention du style dramatique) ; Leipzig, 1841, in-4° ; — *Ein Zeugniss aus dem XIIIe Jahrhundert*, etc. (Document du treizième siècle, concernant l'auteur du Traité de Musique mesurée attribué généralement à Francon de Cologne) ; dans la *Cæcilia*, t. XXIV. — On cite encore : *L'Invention de la Mélodie dramatique et l'Origine de l'Opéra*, d'après Burney, avec préface, notes et additions ; — *Pièces pour servir à l'Histoire de Gui d'Arezzo*, recueil-

lies à l'occasion de la dissertation publiée à Paris, en 1811, par Angeloni; — *Renseignements sur une très-ancienne édition des traités de musique attribués à saint Bernard;* — *Sur la Basse continue de l'harmonie;* — *Sur la notation des Grecs modernes,* fragment extrait de Burney; — *Fac-simile* du plus ancien antiphonaire du pape saint Grégoire le Grand, autrefois conservé à l'abbaye de Saint-Gall, maintenant au Musée des Amateurs de Musique des États autrichiens; — *La Doctrine des Accords, développée d'après une nouvelle théorie et méthode.* Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — De Coussemaker, *Histoire de l'Harmonie au moyen âge.* — *Docum. inédits.*

KIFEL (*Henri*), en latin KIFELIUS ou CHIFELIUS, poëte latin moderne, né à Anvers, en 1583, mort à Rome, après 1635. Il fit ses premières études chez les jésuites de sa ville natale et sa philosophie à Louvain. Il se rendit ensuite à Ingolstadt pour apprendre le droit, et fut reçu docteur en cette science à Rome en 1607. Trois ans plus tard, un catharre le priva presque subitement de la vue. Néanmoins, protégé par le Vénitien Giambatista Coccini, auditeur de Rote, il obtint en 1625 une chaire d'éloquence au collége de la Sapience, et l'occupa jusqu'à la fin de ses jours. On a de lui : *Laccippiados, sive de bello Granatensi per Ferdinandum catholicum gesto, libri duo;* Rome, 1613, in-12; une seconde édition est augmentée de quatre nouveaux livres; — *Panegyris de Laudibus Pauli V, pontificis maximi;* Rome, 1613, in-4°; — *Epithalamium serenissimi Friderici de Ruvere, Urbinatum ducis filii, et Claudiæ Medicæ, magni Etruriæ ducis sororis;* Rome, 1641, in-4°; — *Lucii Annæi Senecæ Thebaïs, chori totius et quinti actus additione suppleta;* Rome, 1625, in-12; — *Panegyricus de Laudibus Ludovici, cardinalis Ludovisii;* Rome, 1628, in-12; — *Panegyricus Francisco, cardinali Barberino, S. R. E. vice-cancellario;* Rome, 1635, in-4°; — *Sylvararum Libri tres,* et plusieurs autres poésies non imprimées. L—z—E.

Swert, *Bibliotheca Belgica,* p. 331-332. — Valère André, *Bibliotheca Belgica,* p. 357. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique.*

KII, premier kagan des Russes de Kief dans la première moitié du cinquième siècle. Ce personnage, dont quelques historiens ont fait un prince et d'autres un simple batelier qui passait les voyageurs et les marchandises d'une rive du Dniéper à l'autre, paraît être d'origine hunique. Il jeta, vers l'an 430, les fondements de Kief, Kiovie ou Kiow, qui fut longtemps la seule ville connue de l'empire russe; on lui attribue aussi la fondation de Novogardie ou Novogorod, l'une des villes les plus importantes de la Russie. On ignore l'histoire de Kii et de ses successeurs jusqu'à Rurik. F. X. T.

Nestor, *Chronique,* in-4°; Pétersbourg, 1767, t. I. — Lévesque, *Histoire de la Russie,* t. I. — Leclerc, *Histoire de la Russie,* t. I.

KIKKERT (*Antoine*), amiral hollandais, né le 17 novembre 1762, à Vlieland, mort vers 1835. Il entra dès 1776 dans la marine militaire, et trois ans plus tard son mérite le fit nommer lieutenant. En 1782, sur *Le Batave,* il prit une brillante part à la bataille navale de Doggersbank. L'intelligence et la bravoure qu'il déploya en cette occasion lui méritèrent une médaille d'honneur. En 1786, comme capitaine, il fit différentes croisières dans la Méditerranée et dans l'archipel des Açores. Plus tard il se rendit à Curaçao, s'y maria, et quitta le service actif. En 1790, les nègres hollandais, excités par les tendances qui se manifestaient pour l'affranchissement des esclaves des îles françaises, se soulevèrent contre leurs propriétaires et exercèrent de nombreuses représailles. Kikkert reprit alors l'épée : il se mit à la tête des milices du pays, et, après plusieurs sanglantes expéditions, il soumit les insurgés. Il ne quitta les Antilles qu'en février 1795. Il accepta le nouveau gouvernement batave, et le 30 vendémiaire an X (22 octobre 1802) il fut nommé chef d'escadre. De 1803 à 1808, il eut le commandement des navires de guerre mouillés au nord de la rivière d'Y. Promu vice-amiral, il eut sous ses ordres la station du Zuyderzée. En 1811, il fut nommé officier de la Légion d'Honneur. Le 26 novembre 1813, dans une proclamation datée de Rotterdam, il quitta le service de Napoléon, proclama l'indépendance de sa patrie, et arbora le pavillon hollandais. Kikkert se mit aussitôt en relation avec les Anglais; en leur livrant les ports de La Brille et de Helvetsluis, il força les Français à évacuer Dordrecht. Le roi des Pays-Bas, Guillaume Ier, récompensa Kikkert en le nommant gouverneur de Curaçao et commandeur de l'ordre de Guillaume.

Alfred DE LACAZE.

A. J. Van der Aa, *Biographisch Woordenbœk der Nederlander.* — *Biographie historique des Contemporains* (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823).

KILBYE (*Richard*), théologien anglais, né à Ratcliffe, mort le 7 novembre 1620. Élève d'Oxford, sa vie entière se passa dans cette université; il en fut recteur en 1590, et y occupa la chaire de langue hébraïque. Il fut un des traducteurs de la version protestante de la Bible en usage en Angleterre depuis le seizième siècle, et publia des sermons ainsi qu'un *Commentaire sur l'Exode.*

Un autre ministre du même nom, originaire du Warwickshire, et mort en 1617, est auteur d'un livre souvent réimprimé et intitulé : *The Burden of a loaded Conscience.* P. L—Y.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrtes-Lexikon,* t. II. — Rose, *New Biogr. Dictionary.*

KILG (*Georges Louis*), administrateur français, d'origine allemande, né à Montbéliard, en 1745, mort dans cette ville, le 26 février 1816. Il étudia

la théologie protestante à Tubingue, et voyagea ensuite avec des jeunes gens dont il faisait l'éducation. En 1776 il fut nommé pasteur à Blamont (Franche-Comté). Lorsque la révolution éclata en France, Kilg fit partie du directoire du département du Doubs. En 1800 il fut nommé sous-prefet de Baume. On a de lui : *Introduction à la connaissance géographique et politique des États de l'Europe*, ouvrage traduit de l'allemand de Busching. V. R.

Documents particuliers.

KILIAN (*Lucas*), graveur allemand, né en 1579 à Augsbourg, mort en 1637. Son père Bartholomé, très-habile orfévre, étant mort en 1588, le jeune Kilian fut instruit dans l'art de la gravure par Dominique Custos, le second mari de sa mère. Il se rendit en Italie, et s'arrêta surtout à Venise, où il grava les tableaux des principaux maîtres de l'école de cette ville. Beaucoup de ses ouvrages se ressentent de la précipitation avec laquelle il travaillait; et en général son dessin laisse beaucoup à désirer. Malgré les défectuosités de ses œuvres, il était regardé en Allemagne par ses contemporains comme le seul rival de Sadler. Nagler énumère quatre-vingt-dix gravures de Kilian, parmi lesquelles nous citerons : *Pieta*, d'après Michel-Ange; — *La Multiplication des Pains*, d'après le Tintoret; — *La Transfiguration*, d'après Véronèse; — *La Résurrection*, d'après le même; — *Portrait d'Albert Dürer*, d'après une copie de Rotenhamer; — *Portraits de Ferdinand II*, empereur d'Allemagne; — *Portrait de Gustave-Adolphe; — Portraits de Matthias II, roi de Hongrie, de Joachim de Brandebourg, de Chrétien IV, roi de Danemark, de Marie-Éléonore de Suède, de Jean-Frédéric de Wurtemberg, du comte de Tilly*, etc. Kilian a aussi donné de nombreuses gravures dans : *Geschlechts register der Hertzogen in Bayern;* Augsbourg, 1623, in-fol.; — *Der neapolitanischen Könige Leben und Bildnisse;* Augsbourg, 1624, in-fol.; — *Des Hauses Oestreich Herzöge, Ertzherzöge, Könige und Keyser Contrafacturen;* Augsbourg, 1629, in-fol.; — *Neues ABC Büchlein;* Augsbourg, 1627, in-4°; — *Neues Schildbüchlein mit chimerischen Thieren und andren Grottesken;* Augsbourg, 1633, in-4°. E. G.

Sandrart, *Academia Artis Pictoriæ*, pars II, p. 357. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon.* — Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori.*

KILIAN (*Wolfgang*), graveur allemand, frère du précédent, né à Augsbourg, en 1581, mort en 1662. Ayant appris l'art de la gravure sous la direction de son beau-père D. Custos, il accompagna son frère en Italie, où il reproduisit les œuvres des plus célèbres peintres de l'école vénitienne. Il revint à Augsbourg, et y épousa la fille du bourgmestre Andrisen, de laquelle il eut quinze enfants. A cause de sa nombreuse famille il fut forcé de travailler à la hâte, de sorte que ses œuvres ne sont pas à la hauteur de son talent. On a de lui trente-trois gravures, parmi lesquelles nous citerons : *La Fête de la Paix à Nuremberg*, en 1649, d'après le tableau de Sandrart; — *Le bon Samaritain*, d'après Bassano; — *L'Ascension*, d'après le Tintoret; — *La Représentation du Christ au Temple*, d'après Véronèse; — *Le Baptême du Christ*, d'après le même; — *Le Christ au tombeau*, d'après le même; — *La Résurrection*, d'après Bassano; — *La Mise au Tombeau*, d'après le Tintoret; — les *Portraits de Louis XIII, roi de France*, de l'*impératrice Éléonore, de Jean Wiccard, électeur de Mayence, de Marie-Madeleine, grande-duchesse de Toscane*, etc. Kilian a aussi gravé les planches des ouvrages suivants : *Genealogia Boiariæ Ducum;* 1605, in-fol.; — *Nimbus Calamitatum humani generis lapsi;* — *Vita S. Ignatii;* il a enfin donné de nombreuses gravures dans : *Imagines Sanctorum ordinis S. Benedicti;* 1625, in-4°; — *Basilicæ S. Udalrici et Afri Augustæ Vindelicorum Historiæ*, et dans les *Deliciæ ætatis* de Bisselius; 1644, in-12. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori.* — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon.*

KILIAN (*Philippe*), graveur allemand, fils du précédent, né à Augsbourg, en 1628, mort en 1693. Après avoir appris l'art de graver sous la direction de son père, il se rendit en Italie, en compagnie de son frère Jean, habile orfévre, et revint ensuite s'établir dans sa ville natale. Parmi ses gravures, qui sont très-estimées, nous citerons : *Portraits* de *Charles, roi de Suède; — de Marguerite, impératrice d'Allemagne; — de Léopold I*er*, empereur d'Allemagne; — de Ferdinand-Maximilien; — de Louis VI de Hesse; — de Eberhard de Wurtemberg; — de Catherine de Wurtemberg; — de Sophie-Marguerite de Brandebourg; — du peintre Roos; — de Joachim Sandrart; — d'Adam Kraft; — d'Hubert van Eyck; — de Martin Schöngauer; — de Pierre Vischer; — de Bartolomé; — de Jean Kilian.* E. G.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon.*

KILIAN (*Barthelémy*), graveur allemand, fils de Wolgang, né à Augsbourg, en 1630, mort en 1696. Après avoir appris de son père les éléments de l'art de graver, il alla se perfectionner dans l'atelier de Mérian à Francfort, et partit ensuite pour Paris, où il continua de faire, sous la direction de Poilly, de rapides progrès dans son art. Il resta trois ans et demi à Paris, et alla ensuite se fixer à Augsbourg. Il acquit bientôt une grande réputation par son dessin, correct et léger, et par son habileté à manier le burin. Suivant Gori Gandellini il dessinait à la pointe sur le cuivre avec autant d'aisance qu'il le faisait sur le papier avec le crayon. Outre quelques eaux-fortes bien réussies, on a de Kilian plusieurs centaines de gravures, dont les plus remarquables sont : *L'Assomption de la Vierge*, d'a-

près Ph. de Champaigne; — *Madeleine*, d'après Gondelach, gravée par Kilian à l'âge de dix-huit ans; — *Le Christ*, d'après Testelin; — *Saint François de Borgia refusant les dignités ecclésiastiques*, d'après Baldi; et de nombreux *Portraits*, parmi lesquels nous citerons ceux de *Jean III, roi de Pologne*; de *Joseph Ier, empereur d'Allemagne*, à cheval; de *Frédéric Ier, roi de Prusse*; de *l'empereur Léopold Ier*; de *l'archiduchesse Maria-Josepha*; etc. E. G.

Gori Gandinelli, *Notizie degli Intagliatori* (édition de 1812). — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

KILIAN (*Georges*), peintre graveur allemand, petit-fils de Philippe, né en 1683, à Augsbourg, mort en 1755. Élève de Fischer, il peignit plusieurs tableaux d'histoire et de nombreux portraits, dont la ressemblance et le coloris lui acquirent une grande vogue en Allemagne. Un des premiers dans ce pays, il se mit à peindre au pastel, et il réussit dans ce genre ainsi que dans la gravure à la manière noire. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Nagler, *Allgemeines Künstler Lexicon*.

KILIAN (*Georges-Christophe*), graveur allemand, fils du précédent, né à Augsbourg, le 4 janvier 1709, mort le 15 juin 1781. Après avoir été initié par son père à l'art de graver, il fit un long voyage en Hongrie et en Autriche. De retour à Augsbourg, il se mit à éditer des livres à vignettes, et fit paraître, entre autres: *Les Ruines d'Athènes* de Seyrer; *Les Ruines de Balbeck*, etc. Il réunit une magnifique collection de gravures et de dessins précieux, laquelle fut vendue après sa mort, sauf six volumes, donnés par ses héritiers à la bibliothèque d'Augsbourg, et qui contiennent l'œuvre des graveurs de la famille des Kilian. On a de lui une centaine de gravures, les unes au burin, les autres à la manière noire, qui représentent presque toutes des portraits de savants et d'artistes célèbres. Kilian a laissé en manuscrit deux volumes in-folio, contenant des biographies d'artistes célèbres et un volume in-4° sur l'histoire de sa famille. E. G.

Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KILIAN (*Philippe-André*), graveur allemand, autre fils de Georges, né à Augsbourg, en 1714, mort en 1759. Après avoir appris l'art de graver sous la direction de Friderich et de Martin Preesler, il parcourut l'Allemagne, et séjourna dans les Pays-Bas pour se perfectionner dans son art auprès des principaux maîtres. De retour dans sa ville natale, il y fut nommé graveur de la cour de Saxe par Auguste III, roi de Pologne, qui chercha en vain à l'attirer à Dresde. Après avoir gravé plusieurs planches pour la galerie du comte de Brühl, ainsi que pour la galerie de Dresde, Kilian publia, sous le titre de *Picturæ Veteris et Novi Testamenti*, un recueil estimé de cent trente gravures, représentant les principaux sujets bibliques d'après les peintres les plus célèbres. Parmi les autres gravures de Kilian, on remarque: *Les quatre Docteurs de l'Église*, d'après Dosso Dossi; — *La Vierge dans sa Gloire*, d'après le Corrége; — *Le Christ chassant les marchands du temple*, d'après Bassano; — *La Femme adultère*, d'après le Tintoret; — *L'Adoration des Mages*, d'après P. Véronèse; — *Sainte Cécile*, d'après Carlo Dolce; — *Les hauts Faits des Médicis*, d'après les fresques de Franceschini, 10 feuilles; — les *Portraits de François Ier, empereur d'Allemagne, de Frédéric le Grand, de Ferdinand de Brunswick, de la comtesse de Hohenlohe, de son beau-père Engelbrecht*, etc. E. G.

Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

KILIAN (*Cornélius*). *Voy.* KIEL (VAN CORNELIS).

KILIAN (*Jacques*). *Voy.* KYLIAN.

KILIDJE-ARSLAN Ier, deuxième sultan seldjoucide d'Iconium, élevé sur le trône l'an de l'hégire 485 (1092), mort le 20 dzoulcadah 500 (13 juillet 1107). Pendant les sept années de troubles et d'anarchie qui suivirent la mort de Soliman, son père, de 1083 à 1092, Kilidje fut retenu prisonnier à la cour de Perse, où les événements l'avaient contraint de se réfugier. La mort d'Aboul-Cassem, le principal auteur de l'anarchie, et du sultan de Perse Malek-Shah permirent, en 1092, au jeune prince seldjoucide de venir prendre possession de l'héritage de ses ancêtres à Nicée, tout récemment enlevée aux Grecs. Les premières années de son règne furent employées à étendre ses États par des conquêtes sur les Grecs, dans les îles de l'Archipel et sur la terre ferme. Kilidje ne s'attendait guère à la grande invasion chrétienne qui menaçait son empire. D'abord il triompha sans peine des bandes indisciplinées de Pierre l'Ermite et de Gauthier *Sans avoir*. Mais l'armée conduite par Godefroy de Bouillon lui fit essuyer deux défaites, dont l'une, devant Nicée, entraîna la perte de cette capitale, qui fut prise après trente-cinq jours de siége et resta au pouvoir de l'empire grec, en 1097; l'autre, à Dorylée, ouvrit aux croisés un passage à travers l'empire d'Iconium. L'armée du sultan, composée de cent cinquante mille chevaux et de deux cents mille hommes, y éprouva une déroute complète. Heureux d'être délivré des croisés, Kilidje-Arslan ne songeait qu'à réparer ses pertes et à se maintenir contre la prétention des émirs, qui voulaient secouer le joug, lorsque quinze cents Danois, conduits par Suénon, fils du roi de Danemark, se jetèrent sur ses États. Le sultan les surprit dans la Cappadoce et les extermina entièrement. L'empire d'Iconium fut ensuite envahi par les troupes de l'empereur grec Alexis Comnène, qui feignit de vouloir marcher au secours des croisés occupés au siége d'Antioche, et bientôt après assiégés dans la même ville. Mais à l'approche de Kerboga, prince de Mossoul, l'empereur grec se retira. Il s'entendit ensuite avec Kilidje-Arslan pour détruire une nouvelle armée de croisés. Deux cent soixante mille

hommes, tant Lombards que Français et Allemands, sous les ordres de l'archevêque de Milan, de Conrad, connétable de l'empereur d'Allemagne, d'Étienne, comte de Blois et d'Hugues le Grand, furent, par la perfidie des Grecs, engagés dans les déserts de l'Arménie, où ils manquèrent d'eau et se virent continuellement en butte aux attaques des Turcs. C'est après une marche si pénible que le sultan Kilidje-Arslan les attendait avec vingt mille hommes de bonnes troupes, au pied des montagnes de la Paphlagonie. Les Turcs attaquèrent les chrétiens, pénétrèrent jusqu'à leur camp, en firent un grand carnage, et ne cédèrent qu'à la valeur des Français et des Lombards. Le combat dura tout le jour, et fut des plus meurtriers. Le soir, les Grecs auxiliaires s'étant retirés dans un château, le reste de l'armée chrétienne se débanda, laissant dans le camp femmes, enfants et bagage. Les Turcs y pénètrent aussitôt, violent et massacrent les femmes, et s'élancent à la poursuite des fuyards que la terreur empêche de se défendre. Cette bataille, livrée au mois de ramadhan 494 (juillet 1101), coûta aux chrétiens cent soixante mille hommes. Les débris de l'armée s'enfuirent à Constantinople. Dans la même année, Kilidje-Arslan anéantit encore une armée de quinze mille Français commandés par Guillaume comte de Nevers. Sept cents seulement, échappés au glaive des Turcs, se sauvèrent à Germanicopolis; et le comte de Nevers arriva seul à Antioche. Cette victoire fut bientôt suivie d'une plus éclatante encore. Kilidje-Arslan détruisit ou dispersa complétement, près d'Héraclée, une armée de soixante mille croisés que le comte de Poitou et Welf, duc de Bavière, amenaient de France et d'Italie. Pendant que Kilidje-Arslan était occupé à repousser l'invasion européenne, plusieurs émirs de ses États profitèrent de son embarras pour se rendre indépendants. Les émirs qui gouvernaient l'Orient crurent également l'occasion favorable pour lui enlever quelques provinces. Quand il n'eut plus de chrétiens à combattre, il soumit les rebelles, et tourna ses armes vers l'Orient. Il s'empara de Mossoul, dont il donna le gouvernement à son fils Malek-Schah, âgé seulement de onze ans. Ce succès, excitant son ambition, il songea à se révolter ouvertement contre le sultan de Perse, qui appartenait à la branche principale des Seldjoucides. Il fit supprimer le nom de ce prince dans la prière publique. Cette révolte indigna tous les membres de la famille. Les émirs en prirent occasion de se soulever et de se déclarer contre lui. Kilidje-Arslan marcha contre eux; mais il périt dans une bataille contre Al-Jawnelli, sultan de Boha ou d'Édesse, le 20 de dzoulcaada 500 (13 juillet 1107). Abandonné des siens dans le combat, il chercha à se sauver en se jetant dans la rivière de Chabal, où il se défendit jusqu'à ce que, son cheval s'étant abattu, il tomba dans l'eau et se noya.

Il eut pour successeur son fils aîné Saisan, sans doute le même que Malek-Schah, qui fut chassé de Mossoul après la mort de son père, et obligé de se réfugier en Perse près du sultan Mohammed.

Kilidje-Arslan II, sultan seldjoucide d'Iconium, succéda à son père Masoud, l'an 550 (1155), et mourut le 17 schaban 588 (28 août 1192). Ce prince, estropié de tous ses membres, mais doué d'une grande activité, recouvra par la mort d'Yaghi et la défaite d'Haloun l'intégrité de l'empire d'Iconium. Il se déclara pour ou contre les Grecs suivant les circonstances. Son ambition l'engagea dans plusieurs guerres qui n'eurent aucun résultat décisif. Kilidje-Arslan devint dans sa vieillesse le jouet de ses enfants.

Kilidje-Arslan III, sultan d'Iconium de la dynastie des Seldjoucides, succéda à son père Rokn ed-Din en dzoulcadah 600 (juillet 1204), et fut, l'année suivante, détrôné par son oncle Gacath ed-Din Kaï-Khosrou Ier.

Kilidje-Arslan IV, huitième sultan de la même dynastie, partagea l'empire d'Iconium avec son frère Kaï-Kaous II, en 1250, et porta seul le titre de sultan en 1261, sous la domination d'un gouverneur mogol, Moyn ed-Din, qui le fit étrangler, en 1265. F.-X. TESSIER.

Aboulféda, *Annales Moslenimi*. — Aboulfarage, *Chron. Arab.* — Férichtal, *Histoire de l'élévation du pouvoir musulman dans l'Inde*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — Ibn-Férat, *Chronique universelle*. — Michaud, *Histoire des Croisades*.

KILIDSCH-ALI, appelé vulgairement OCCHIALI, capitan-pacha, mort vers 1577. Calabrais de naissance, il était moine, dit-on, et se rendait à Naples pour y faire ses études lorsqu'il fut pris par les Turcs. Ayant embrassé l'islamisme, il se fit corsaire, servit quelque temps sous les ordres de Dragut, et ne tarda pas à arriver à une haute fortune militaire. Nommé beglerbey d'Alger, il arracha Tunis à la domination apparente des Beni-Hafsz et au pouvoir réel des Espagnols, et envoya en 1570 vingt mille matelots de sa flotte au corps d'armée qui bloquait Nicosie. L'année suivante, il ravagea Candie, Cerigo et Lesina, captura près de Corfou les galères de Michel Barbarigo et de Piero Bertolazzi, et s'empara de Dulcigno. A la bataille de Lépante (1572), il commanda l'aile droite, et ne se retira que le dernier, après avoir abattu de sa main la tête du commandeur de Malte; deux mois après, avec les galères échappées et d'autres qu'il avait ralliées des ports de l'Archipel, il forma une force de quatre-vingt-sept voiles, à la tête de laquelle il fit une entrée triomphale dans le port de Constantinople. Le sultan Selim II le nomma capitan-pacha, et ordonna que désormais il s'appelât *Kilidsch-Ali*, c'est-à-dire *Ali l'épée* (décembre 1572). Il travailla aussitôt sans relâche avec le grand-vizir Sokoli à réorganiser la marine, et fit construire, en un seul hiver, plus de cent cinquante bâtiments; au printemps, il reprit la mer, et força le prince de Parme à lever le siége de Modon. Son dernier fait d'armes est la reprise

de Tunis, qui fut pillé durant trois jours (mai 1574). Sous le règne du sultan Mourad III, il fut le paranymphe de la sultane sœur, lors du mariage de cette dernière avec Siawus-Pacha, et les présents qu'il offrit à cette occasion, un anneau et une paire de souliers, lui coûtèrent 50,000 ducats. Il mourut à peu de temps de là, vers l'an 985 de l'hégire (1577), et fut enterré dans une mosquée qu'il avait fondée à Tophana. « On rapporte, au sujet de cet édifice, dit M. de Sacy, que les fondements en furent jetés et élevés jusqu'aux premières croisées en une seule nuit. Le sultan ayant voulu savoir par quel art un tel prodige s'était opéré en si peu d'heures, Kilidsch-Ali répondit : « Ce n'est point mon ouvrage, c'est celui de ta hautesse; je n'ai employé que les esclaves de tes galères. Or, si un simple sujet, avec les bras attachés à tes chiourmes, a pu commander un ouvrage si surprenant, que ne doit-on pas craindre des forces ottomanes réunies quand il plaira à leur maître de les tourner contre ses ennemis? » K.

Hadji-Khalfah, *Histoire des Guerres maritimes des Ottomans*. — F. Caraccioli, *Commentarii delle Guerre fatte con Turchi*. — Paruta, *Storia Veneziana*. — Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman*.

KILINSKI (*Jean*), patriote polonais, né vers 1755, mort en 1817, à Varsovie. Simple cordonnier dans cette capitale, il figura, lors de la révolution de Pologne, au premier rang des patriotes plébéiens, le faucheur Glowacki, le juif Jasielowicz, le boucher Sierakowski, dont les noms sont devenus historiques. Porté au conseil municipal par le choix de ses concitoyens, il obtint une grande popularité, et, quoique surveillé de près par le général en chef Igelstrœm, il s'entendit avec les principaux mécontents et accepta la périlleuse mission de soulever Varsovie. Ayant appris que les Russes se proposaient d'occuper l'arsenal, il entraîna le peuple à leur rencontre, les attaqua de toutes parts, et les força, après deux jours de carnage, de sauver par la fuite les débris de leur armée (17 avril 1794). Il fut nommé membre du conseil du gouvernement et colonel de la milice. La révolution fut vaincue à la fin de l'année, et Kilinski, livré par les Prussiens à Sowaroff, fut jeté dans une prison de Saint-Pétersbourg; heureusement pour lui, son ancien métier lui fournit les moyens d'adoucir sa captivité. Rendu à la liberté par le tzar Paul Ier, il ne reparut plus sur la scène politique. On a de lui une *Relation historique* des événements dans lesquels il a figuré, imprimée à Posen, en 1830, par les soins de Titus Dzyalinski. P. L—Y.

Mémoires de M.-Cl. Oginski sur la Pologne et les Polonais de 1788 *à* 1815, 4 vol. in 8°. — *La Pologne illustrée*.

KILINDE ou **CELINDE**, abbesse du monastère de Hohenbourg ou du Mont Sainte-Odile, près de Strasbourg. On connaît peu les circonstances de sa vie; quelques auteurs fixent en 1165 ou en 1167 la date de sa mort, d'autres la font vivre jusqu'à 1180. Elle rétablit la régularité dans son couvent, où un grand relâchement s'était introduit, et elle dut à ses talents et à ses vertus d'être l'objet de l'estime générale; il s'est conservé d'elle des vers latins où se manifeste le goût de l'époque pour de puérils tours de force. B.

Gallia Christiana, t. V, p. 839. — *Histoire Littéraire de la France*, t. XIII, p. 587.

KILLIGREW (*William*), poëte anglais, né au mois de mai 1605, à Hanworth dans le Middlesex, mort en 1693. Il fit ses études au collége Saint-John, à Oxford, voyagea sur le continent, et fut nommé, au retour, gouverneur du château de Pendennis et du port de Falmouth. Il devint ensuite gentilhomme de la chambre de Charles Ier, et eut pendant la guerre civile le commandement d'un des deux escadrons des gardes du corps. La victoire des parlementaires lui fit courir de grands dangers, et, comme beaucoup d'autres cavaliers, il ne sauva sa vie qu'en sacrifiant sa fortune. Charles II, rétabli sur le trône, lui rendit d'abord la place de gentilhomme de la chambre, puis l'éleva à la dignité de vice-chambellan, qu'il garda vingt-deux ans. Killigrew fut enseveli à l'abbaye de Westminster. On a de lui : *Pandora*, comédie; 1664, in-8°; — *Ormades*, tragi-com.; 1665, in-8°; — *Selindra*, tragi-com.; 1665, in-8°; — *Siege of Urbin*, tragi-com., 1666, in-fol. Ces quatre pièces furent réimprimées en 1666, in-fol. On attribue à Killigrew une pièce intitulée : *The imperial Tragedy;* 1669, in-fol. On a encore de lui : *The artless Midnight Thoughts of a Gentleman at court, who for many years built on sand, which every blast of cros fortune has defaced, but now has laid new foundations on the Rock of his salvation;* 1684, in-8°; — *Midnight and Daily Thoughts*, en proseet en vers; 1694, in-8°. Z.

Biographia Britannica. — Bakker, *Biographia Dramatica*.

KILLIGREW (*Thomas*), auteur dramatique anglais, frère du précédent, né dans le mois de février 1611, à Hanworth, dans le Middlesex, mort à Whitehall, le 19 mars 1682. Il fut attaché comme page à Charles Ier, lui resta fidèle pendant la guerre civile, et suivit son fils en exil. Il profita de son séjour forcé sur le continent pour visiter la France, l'Italie, l'Espagne, et résida quelque temps à Venise avec une mission de Charles II. A la restauration, il devint gentilhomme de la chambre. Le roi, charmé de son esprit enjoué, le traitait avec faveur, et lui permettait les propos les plus hardis. On rapporte qu'un jour Killigrew se présenta devant le roi en costume d'un pèlerin qui va partir pour un long voyage. Étonné de cet étrange costume, le roi lui demanda où il allait. — « En enfer », répondit le courtisan. — « Votre dame est-elle en cet endroit? » reprit Charles II. — « Non, continua Killegrew, j'y vais chercher Cromwell, afin qu'il prenne soin des affaires de l'Angleterre, puisque son successeur ne s'en occupe pas du tout. » On a de

Killigrew : *A Letter concerning the possessing and dispossessing of several nuns in the nunnery at Tours, in France;* lettre datée d'Orléans, 17 décembre 1635, et formant trois feuilles, in-fol.; huit pièces de théâtre, savoir: *Prisoners*, tragi-comédie; — *Charicilla*, tr.-c.; — *Princess*, tr.; — *Parson's Wedding*, com.; — *Pilgrim*, trag.; — *Cicilia and Clorinda*, tr.-c.; — *Thomaso*, com.; — *Bellemira her dream*, tr.-c. Les quatre premières pièces furent imprimées en 1641, in-12, et les huit parurent réunies en 1664, in-fol. Elles n'eurent pas de succès, et l'on trouve que Killigrew, si brillant dans la conversation, perdait presque tout son esprit dès qu'il se mettait à écrire, ce qui donna lieu à ces deux vers de Denham : « Si Cowley n'eût jamais parlé, si Killigrew n'eût jamais écrit, de ces deux hommes réunis on eût fait un esprit incomparable. » Z.

Baker, *Biographia Dramatica.*

KILLIGREW (*Henri*), auteur dramatique et prédicateur anglais, fils du précédent, né à Hanworth, dans le Middlesex, le 11 février 1612, mort vers 1686. Après avoir fait ses études à Christ-Church (Oxford), il entra dans les ordres, et devint chapelain du roi. Comme ses frères, il souffrit pour la cause royale pendant la guerre civile. A la restauration, il fut nommé aumônier du duc d'York, surintendant de sa chapelle, recteur de Weathamstead, dans le comté d'Hertford, et maître de l'hôpital de Savoie à Westminster. On a de lui une tragédie : *The Conspiracy*, qu'il écrivit à l'âge de dix-sept ans, et qui parut en 1638, in-4°. Il la remania dans la suite, et la publia sous le nouveau titre de *Pallantus and Eudora;* 1653, in-fol. On a aussi de lui un volume de *Sermons;* 1685, in-4°. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Baker, *Biographia Dramatica.*

KILLIGREW (*Anne*), femme poëte anglaise, fille du précédent, née en 1660, morte en juin 1685. « Elle était, selon Wood, une Grâce pour la beauté et une Muse pour l'esprit. » Ses talents naturels, développés par une excellente éducation, la rendirent éminente dans la poésie et la peinture. Elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Dryden consacra à sa mémoire une ode, qui a été insérée dans le recueil des poésies d'Anne Killigrew, publié en 1686, in-4° (1).

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — *Biographia Britannica.* — Ballard, *Learned Ladies.*

KILLODOR-BAHANDERKHAM, général mahratte, mort le 21 mars 1791. De simple soldat, il s'était élevé, par sa bravoure et ses exploits, au commandement de l'armée, et seconda Tippo-Saeb dans sa guerre d'indépendance contre l'Angleterre. Chargé de défendre Bangalore contre les Anglais, il n'abandonna la place qu'avec la vie (1791). Le général lord Cornwallis ayant fait offrir à Tippo-Saeb le corps de Killodor pour lui rendre les honneurs funèbres, le sultan refusa, en disant « que le plus beau lieu d'inhumation pour un guerrier était celui où il avait péri les armes à la main pour la défense de son pays ».

F.-X. TESSIER.

Elphinston, *History of India.* — Luquet, *Voyage de Paris à Pondichéry.*

KILMAINE (*Charles-Joseph*), général français, d'origine irlandaise, né à Dublin, en 1754, mort à Paris, le 15 décembre 1799. Il quitta très-jeune sa patrie pour entrer au service de la France. Il fit la guerre d'Amérique, et, à son retour en Europe, en 1783, il entra dans le régiment des hussards de Lauzun, où il occupait le grade de capitaine en 1789. A partir de cette époque, son avancement fut rapide. Nommé général de brigade après les premières campagnes de la révolution, il servit, en cette qualité, aux armées des Ardennes et du Nord, se signala à la bataille de Jemmapes, et fut envoyé ensuite dans la Vendée, où il donna de nouvelles preuves de valeur et de zèle. Bientôt après, il passa à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte : il y obtint de brillants succès à Castiglione, à Desenzano, à Peschiera, au passage de l'Adige, et sous les murs de Mantoue. Le gouvernement, ayant alors conçu le projet d'une invasion en Irlande, le manda à Paris pour en concerter avec lui le plan, et le nomma général en chef de l'armée dite d'Angleterre. Mais cette expédition n'ayant pas eu lieu, il reçut en 1798 un commandement dans l'intérieur; on lui confia ensuite celui de l'armée d'Helvétie, qu'il céda bientôt à Massena.

H. L.

Thiers, *Histoire de la Révolution française*, passim. — Le Bas, *Dict. Encyclopédique de la France.*

KILWARDEBY (*Robert*), que l'on appelle quelquefois *maître Kilward*, et en latin *Robertus de Valle Verbi*, archevêque de Cantorbéry, mort à Viterbe, en 1279. Ayant achevé ses études à l'université d'Oxford, Kilwardeby se rendit à Paris, où il fut reçu maître ès arts. Ensuite il quitta le siècle, et fit profession chez les religieux asservis à la règle de Saint-Dominique. En 1272 il occupait le siége de Cantorbéry; en 1277 il fut nommé cardinal du titre de Sainte-Rufine. L'éclat de son mérite avait fait sa grande fortune. Cependant, il ne paraît pas que sa renommée lui ait longtemps survécu, puisque pas un de ses ouvrages n'a obtenu les honneurs de l'impression. Ces ouvrages sont très-nombreux. Quétif et Échard en comptent trente-neuf. Nous désignerons d'abord des commentaires sur l'*Introduction* de Porphyre et sur les *Catégories*, l'*Interprétation*, les *Premiers* et les *Seconds*

(1) On cite encore deux dames savantes du nom de Killigrew 1° *Catherine* KILLIGREW, fille de sir Anthony Cook, née à Giddy-Hall, dans le comté d'Essex. Elle savait le latin, le grec et l'hébreu. Fuller (*Worthies*, vol. I, p. 509, édit. de A. Nuttal) cite d'elle une élégante petite pièce de vers. — 2° *Marguerite* KILLIGREW, seconde femme de Guillaume Cavendish, duc de Newcastle. Sa meilleure production est une *Vie* de son mari, laquelle a été traduite en latin. Elle mourut en 1673, laissant treize vol. in-fol. sur des sujets de philosophie. James Bristow d'Oxford en commença une traduction latine; mais il s'arrêta dès les premières pages, rebuté par l'obscurité du style et le vide des idées.

Analytiques, les *Topiques*, les *Arguments*, le *Traité de l'Ame*, la *Physique*, les livres *Du Ciel* et *Du Monde*, *de la Génération* et *de la Corruption*, les *Météores*, la *Métaphysique* et les *Parva Naturalia* d'Aristote. Il a, en outre, commenté les *Six Principes* de Gilbert de La Porrée, les *Sentences* de Pierre Lombard, et les *Divisions* de Boëce. Enfin ses opuscules originaux nous sont désignés sous les titres suivants : *Super Priscianum minorum; — De Modo significandi; — De Ortu Scientiarum; — De Divisione Scientiarum; — Quæstionum dialecticarum Liber unus; — De Conscientia et Synderesi; — De Conscientia Liber unus; — De Causis Animæ; — De Differentiis Spiritus et Animæ; — De Instantibus; — De Divisione Entis; — De Relativis; — De Natura Relationis; — De Relationis Prædicamento; — De Rebus prædicabilibus; — Sophistria Grammaticalis; — Sophistria Logicalis; — De Doctrina Th. Aquinatis; — De Unitate Formarum; — De Tempore; — Distinctiones Doctorum; — Philosophiæ Notulæ; — Quodlibeta.* La Bibliothèque impériale de Paris ne possède que deux de ces ouvrages, le Commentaire sur les *Premiers Analytiques*, dans le num. 1791 de la Sorbonne, et le traité : *De Ortu Scientiarum*, dans les num. 520 et 1622 de la Sorbonne. Corrigeons en passant une erreur d'Échard. L'historien de l'ordre de Saint-Dominique a, comme on le voit plus haut, distingué le *De Ortu Scientiarum* d'un autre ouvrage qu'il intitule : *De Divisione Scientiarum*. Or les deux manuscrits de la Sorbonne, qu'il indique lui-même, contiennent le même traité sous deux titres différents. On ne peut nommer un docteur scolastique, sans dire s'il était nominaliste ou réaliste. Robert Kilwardeby dut éprouver quelque embarras lorsqu'il eut à faire choix d'une doctrine. A l'école d'Oxford, où il avait pris ses grades, on professait un réalisme intempérant; chez les Dominicains, dont il avait revêtu la robe, il n'y avait que des zélés partisans du nominalisme modéré de Saint-Thomas. Robert Kilwardeby se prononça pour ce dernier parti. C'est ce que prouvent divers fragments que nous avons de ses œuvres manuscrites. B. H.

Cas. Oudin, *Comment. de Script. Eccles.* — Échard, *Script. Ord. Prædicat.*, t. I, p. 374. — Balæus, *Script. illustr. Britanniæ Catalogus*, cent. 4, c. 46. — *Dict. des Scienc. Philosoph.* — B. Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, t. II, p. 244 et suiv.

KILWARDEN (*Arthur* WOLFE, baron), magistrat anglais, mort le 23 juillet 1803, à Dublin. Issu d'une famille obscure, il fit ses études au collége de La Trinité à Dublin, fut admis en 1766 au barreau de cette ville, et s'éleva rapidement aux plus hautes charges de la magistrature. Élu membre du parlement d'Irlande, il soutint avec une certaine indépendance la politique du gouvernement, qui le récompensa par les fonctions d'avoué (1787) et de procureur général (1789). A la mort de lord Clonmel, il fut élevé à la dignité de président de la cour du Banc du Roi, en même temps qu'à la pairie, sous le titre de baron Kilwarden, et administra la justice irlandaise avec un grand esprit de modération et d'impartialité. Lors de l'insurrection provoquée par Robert Emmet à Dublin, il fut une des premières victimes de la fureur populaire; comme il revenait de la campagne, sa voiture fut arrêtée dans un faubourg, et la foule, croyant avoir devant elle un des ennemis de l'indépendance nationale, se précipita sur lui, et le massacra ainsi que son neveu, Richard Wolfe (23 juillet 1803). P. L—Y.

Thomas Moore, *Life of Fitz-Gerald.* — *Robert Emmet*; 1858, in-18.

*KIMBALL (*Richard*), romancier américain, né vers 1814, à Lebanon (New-Hampshire). Après avoir terminé son éducation à Dartmouth, il vint compléter à Paris ses études de droit, et fit une longue excursion à travers le continent. A son retour aux États-Unis, il pratiqua le barreau à Waterford, puis à New-York, où, à l'exception d'une seconde visite à l'Europe en 1842, il a continué de résider. Pendant plusieurs années, il a été un des collaborateurs habituels du *Knickerbocker Magazine*. On a de lui quelques romans estimés que l'éditeur Tauchnitz a placés dans sa collection : *Saint-Leger, or the threads of life*; 1849; — *Cuba and Cubans*; 1849; — *Romance of student life abroad*; 1853. P. L—Y.

Cyclopædia of Amer. Liter.

KIMBER (*Isaac*), théologien dissident anglais, né à Wantage (Berkshire), en 1692, mort en 1752. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il se rendit à Londres, où il perfectionna son éducation au collége Gresham et à l'Académie des Dissidents. En 1724 il fut appelé à la charge pastorale de Namptwich, dans le Cheschire; mais une différence d'opinions avec ses auditeurs le décida à résigner ses fonctions en 1727. Il revint à Londres, et entreprit un journal périodique, qui dura de janvier 1728 à mai 1732. Il compila pour les libraires divers ouvrages; savoir : *The Life of Olivier Cromwell*; Londres, 1714, in-8°; — le 3e et le 4e vol. de l'*History of England*, dont les deux premiers volumes sont de Bailey, Hodges et Ridpath; — une *Vie de l'évêque Beveredige*, en tête de l'édit. in-fol. de ses œuvres; — un précis du règne de Georges II, à la fin de la *Medulla Hist. Angl.* de Howell; — *Abridgement of the History of England*; 1745, in-8°.

Son fils, qui mourut en 1769, travailla aussi pour les libraires. Parmi ses compilations on remarque les *Peerages of Scotland and Ireland*, une *Histoire d'Angleterre* en dix volumes, et *The Adventures of Joë Thompson*, roman. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KIMCHI (*Joseph*), docteur juif, né à Narbonne, dans la première moitié du douzième siècle. Il était très-versé dans la théologie juive. On a de

lui : *Sepher Habrith* (Livre de l'Alliance), traité de polémique contre le christianisme, sous forme de dialogue, entre un juif et un chrétien, imprimé dans le recueil intitulé : *Milkhémeth Khobah;* Constantinople, 1710, in-8°; — *Sepher Milkhamoth hachem* (Livre des Batailles de Dieu), contre un juif, converti au christianisme, nommé Pierre Alphonse. Ce traité n'a pas été imprimé; — *Sepher Haziccarou* (Livre mémorial), traité de grammaire hébraïque, non imprimé. Jos. Kimchi mit en vers hébreux les préceptes moraux de Salomon ben Gabirol. Quelques fragments en ont été imprimés dans *Zion*; Francfort, 1842, in-8°, p. 97-100. On a encore de lui des commentaires inédits sur presque tous les livres de l'Ancien Testament; des cantiques en hébreu, dont plusieurs ont été insérés dans le *Hijeleth Hachikath*, rituel publié par Mard. Jare à Mantoue, 1612, in-8°; et une traduction hébraïque du livre de morale de Bachia ben-Joseph, imprimée dans l'édition des œuvres de celui-ci; Leipzig, 1846, in-12. On peut consulter sur ce dernier ouvrage et sur les cantiques *Literaturblatt des Orients* (Feuille littéraire de l'Orient); 1844. M. N.

Bartolocci, *Mag. Biblioth. rabbin.*, t. III, p 327. — Léop. Dukes, *Die Familie Kimchi*, dans *Literaturblatt des Orients*, 1850. — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei.*

KIMCHI (*Moïse*), docteur juif, fils du précédent, né à Narbonne, vers le milieu du douzième siècle. Il marcha sur les traces de son père, qu'il égala en science et en réputation. On a de lui : *Darké Lschon hakkadosch* (Sentiers de la Langue sainte), grammaire hébraïque abrégée. Elle est quelquefois désignée sous le titre de *Mahalach Chbilé haddhatti* (Introduction aux Chemins de la Science), titre qui est proprement celui d'une introduction en vers, qui la précède. Cette grammaire a été imprimée fort souvent en Allemagne, en Hollande, en Italie et à Paris. La première édition est de Bâle, 1536, in-8°, avec une traduction latine de Seb. Munster, et la dernière est de Hambourg, 1788, in-8°; — *Perousch sepher Michlé* (Commentaire sur les Proverbes de Salomon) imprimé dans les *Mikrahoth ghedoloth* (Grands écrits); Venise, 1526, in-fol., plusieurs autres éditions. Ce commentaire a été attribué à tort à Abr. Ibn-Esra; — *Perousch hal Hezra Ounekhemia* (Commentaire sur Esdras et Néhémie), imprimé aussi dans les éditions suivantes des *Mikraoth Ghedoloth*; Venise, 1549, 1568, 1617, in-fol.; attribué aussi à tort à Abr. Ibn-Esra. M. N.

Bartolocci, *Magna Biblioth. Rabbin.* — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei.* — *Literaturblatt des Orients*, 1841. — *Zion*, t. I, p. 76, et t. II, p. 171 et 173. — J. Fürst, *Biblioth. Judaica*, t. II, p. 187 et 188.

KIMCHI (*David*), un des plus célèbres docteurs juifs, frère du précédent, naquit à Narbonne, dans la seconde moitié du douzième siècle, et mourut dans la même ville, en 1240. Il est désigné parfois sous le nom de *Radak*, mot formé des initiales de Rabbi David Kimchi. Il s'acquit la plus grande considération parmi ses coreligionnaires, qui lui ont appliqué cette sentence des *Pirke Abboth* : « *En Kemak beli Kimchi*, c'est-à-dire point de farine sans meunier (*kimchi* signifie meunier), » voulant exprimer par là qu'il n'y a pas de doctrine parfaite hors des écrits de ce savant rabbin. Les hébraïsants chrétiens ont fait autant de cas de ses travaux que ses propres coreligionnaires. Il est certain qu'à l'époque où l'on se mit à étudier sérieusement l'hébreu, on trouva les plus précieux secours dans ses ouvrages. Il fut le guide des grammairiens et le modèle des commentateurs. Sa profonde connaissance de la langue hébraïque, son esprit méthodique, la rectitude et la finesse de son jugement, la sagesse de sa critique, le soin avec lequel il évite les interprétations arbitraires et mystiques, pour s'attacher au sens littéral, la clarté et l'élégance de son exposition, devaient nécessairement le désigner aux hébraïsants pour l'auteur le plus recommandable et le plus digne d'être étudié. Ce n'est pas qu'il soit sans défauts : il n'est pas toujours heureux dans la détermination du sens des mots et dans celle des racines; ses observations grammaticales manquent parfois de justesse; malgré ces imperfections bien pardonnables, il l'emporte de beaucoup sur les autres grammairiens et commentateurs juifs, qu'on aurait pu prendre pour maîtres à cette époque. Son autorité a baissé cependant depuis qu'on a appelé au secours de l'hébreu l'étude des autres langues sémitiques et en particulier celle de l'arabe.

D. Kimchi joua un rôle considérable dans les discussions soulevées dans les synagogues de l'Espagne et du midi de la France, à l'occasion du *Moré Neboukim* de Maïmonide. Il chercha à calmer l'irritation des rabbins de Lunel et de Montpellier, qui, partisans zélés de la tradition, s'étaient déclarés avec une violence extrême contre l'introduction de la philosophie aristotélicienne dans la théologie juive. Les esprits s'étant un peu calmés en 1232, il réussit à ménager une sorte de réconciliation entre les deux partis.

On a de lui : *Sepher Miklol* (Livre de la Perfection), grammaire hébraïque, imprimée pour la première fois à Constantinople en 1522, et très-souvent depuis, avec des notes d'Élias Levita, à Venise, 1545, in-fol., et à Leyde, 1631, in-12. Elle a servi de modèle à toutes celles qui ont été faites aux seizième et dix-septième siècles; — *Sepher hacharochim* (Livre des Racines), lexique hébraïque, publiée avec des notes d'Élias Levita, à Naples, 1490, in-fol.; beaucoup d'autres éditions, dont la dernière due à Men. Biesenthal et Lebrecht, revue sur les meilleurs manuscrits et accompagnée d'une introduction étendue et d'indices, est de Berlin, 1838 et 1847, 2 vol. in-4°. Le lexique hébreu de Reuchlin n'est presque qu'un abrégé de celui de D. Kimchi. Cette grammaire et ce dictionnaire ont été souvent imprimés ensemble; et quelquefois avec

les notes d'Élias Levita, qui sont imprimées en caractères rabbiniques, tandis que le texte est en lettres carrées; — *Higaroth* (Lettres), imprimées avec les *Higaroth Hadamabam*; Venise, 1545, in-8°; plus. autres édit. Ce sont les lettres écrites par Kimchi à l'occasion des discussions soulevées par le *Moré Neboukim* de Maïmonide; — *Thchouboth lanotorim* (Réponses aux Chrétiens), livre de controverse sur des passages messianiques des psaumes, imprimé dans le *Nizakhon* de Lippmann; Altorf, 1644, in-4°; trois autres édit., dont la dernière est de Kœnigsberg, 1847, in-16; — *Vikouakh*, autre ouvrage de controverse, imprimé dans le *Nizakhon* et dans la collection *Milkhemeth Khobah;* Constantinople, 1710, in-8°; — *Commentaires sur les Prophètes* (les anciens et les postérieurs), *sur les Psaumes*, *et sur les Paralipomènes*, imprimés dans les grandes Bibles rabbiniques, et aussi séparément; la plupart ont été traduits en latin; — *Commentaire sur Ruth* publié avec le texte biblique, par J. Mercier; Paris, 1563, in-4°. — De son commentaire sur le Pentateuque, on n'a publié que la partie qui se rapporte à la *Genèse;* Presbourg, 1832, in-8°. Ses commentaires sur le reste de la Bible sont encore inédits. Il a fait aussi un commentaire sur les *Pirké Abboth*, imprimé dans un livre de prières; Trente, 1525, in-4°. Parmi ses nombreux ouvrages inédits, il faut citer des *Bajouthim*, chants religieux et une chronologie biblique sous ce titre : *Jamoth holam* (Les Jours d'autrefois). Vossius, Hottinger et Rich. Simon lui attribuent, sans aucun fondement, une traduction espagnole de l'Ancien Testament. Michel NICOLAS.

Bartolocci, *Mag. Biblioth. Rabb.* — Wolf, *Biblioth. Hebr.*, t. I, p. 301 et suiv. — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei.* — Rossi, *Annales Hebr. Typograph.* — J. Fürst, *Biblioth. Judaica*, t. II, p. 183-186.

KIMEDONCIUS (*Jacques*), théologien flamand, né dans la Campine, vers le milieu du seizième siècle, mort à Heidelberg, le 26 novembre 1596. Il devint professeur de théologie à Heidelberg, emploi qu'il dut résigner en 1577, ayant abandonné le luthéranisme pour le calvinisme. Après avoir habité successivement Neustadt, Gand et Flessingue, il fut nommé, en 1585, pasteur de l'église réformée à Middelbourg. Quatre ans après il fut rappelé à Heidelberg, où il mourut. On a de lui : *De Redemtione generis humani;* Heidelberg, 1592, in-8°; — *Synopsis de redemtione et prædestinatione cum assertione thesium de universalitate redemtionis et gratiæ per Christum adversus Sam. Huberum;* Heidelberg, 1593, in-8°; — *De Scripto Dei Verbo*; Leyde, 1602; — *De Verbo Dei non scripto.* Ce Kimedoncius a été confondu avec un autre Jacques Kimedoncius, qui était peut-être son fils, et qui mourut vers 1597, à l'âge de dix-huit ans, après avoir traduit du grec en latin les *Histoires* de Théophylacte, les *Tableaux* et les *Lettres* de Philostrate, les *Lettres* d'Alciphron, les *Tables* d'Aphtonius, etc. De toutes ses traductions une seule a été publiée, celle des *Histoires* de Théophylacte; elle parut à Leyde, 1598, in-12, par les soins de Gruter : celui-ci, dans une préface, donne quelques détails sur le jeune Kimedoncius, qui, d'après ses premiers travaux, serait devenu un philologue de grand mérite. *Voy.* aussi Hancke : *Scriptores Rerum Byzantinarum*, liv. I, ch. 9, § 8, 20 et 21.

E. G.

J. Schwab, *Quatuor Sæculorum Syllabus rectorum qui in academia Heidelbergensi magistratum gesserunt*, pars I, p. 177 et 194. — Feurlin, *Bibliotheca Symbolica*, pars I, p. 140.

KIN-TSONG, empereur chinois de la dynastie des Song (XIXme), élevé sur le trône par l'abdication volontaire de son père Hoéi-tsong, en 1125, détrôné par les Tartares l'an 1126. Le premier acte de son gouvernement fut d'envoyer une ambassade au nouveau roi des Kin, Oukimaï, pour lui demander son amitié. Celui-ci ayant insisté sur la cession du Ho-tong et du Houpé, la guerre commença. En 1126, le général tartare Oualipou, conduit par le traître Kouo-yo-sse, qui lui a livré le Houpé, pousse ses conquêtes jusqu'aux portes de Caï-foug-fou. L'empereur, effrayé, se soumet aux plus dures conditions. Il consent à donner aux Tartares cinq cent mille taëls d'or, cinquante millions de taëls d'argent, dix mille bœufs ou chevaux, un million de pièces de soie, et de plus à rendre au roi des Kin, Oukimaï, le respect qu'un frère cadet doit à son aîné. Mais le trésor n'était pas suffisant pour acquitter les sommes demandées. Caï-foug-fou, malgré les efforts du brave Likang, tombe au pouvoir des Tartares, et Kin-tsong va lui-même traiter avec Oualipou à Tsing-tching. Ce général, outre les sommes déjà reçues, exige dix millions de petits pains d'or, vingt millions de pains d'argent, dix millions de pièces de soie, et un écrit par lequel l'empereur et son père, Hoéi-tsong, se soumettent à Oukimaï, qui les prive de leurs dignités et donne l'ordre de les amener en Tartarie avec toute la famille impériale. Il ne resta de cette famille infortunée que le prince Kang-ouang, qui avait inutilement tenté de délivrer les deux empereurs pendant le siége de Caï-foug-fou. Tchang-pang-tchang, que le roi des Kin avait placé sur le trône de Chine, attendit le départ des Tartares pour remettre la couronne au prince légitime Kang-ouang, qui prit le nom de Kao-Tsong et gouverna sous la régence de sa mère, l'impératrice Moug-Chi (1127).

F.-X. TESSIER.

Chu-hi, *Thoung kian kang mou* (Miroir universel de l'histoire de Chine). — *Litai-ti wang mien piao* (Chronologie des empereurs de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. VIII. — *Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin.* — Grosier, *Histoire de la Chine.* — De Guignes, *Histoire des Huns*, tom. I. — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, tom. I.

KIND (*Jean-Frédéric*), littérateur allemand, né à Leipzig, le 4 mars 1768, mort à Dresde, le 27 juin 1843. Il était fils de Jean-Christophe Kind qui s'est fait connaître comme le premier traduc-

teur allemand des Vies de Plutarque: *Plutarchs Lebensbeschreibungen* (1746-1754, 10 vol.). Il étudia le droit, et travailla pendant quelque temps aux parquets de Delitzsch et de Dresde. En 1813 il abandonna la jurisprudence pour s'adonner entièrement aux travaux littéraires. Kind est l'auteur du texte du *Freischütz*, immortalisé par la musique de Weber. On lui doit en outre: *Lenardo's Schwaermereien* (Fantaisies de Lenardo), recueil de contes et nouvelles; Leipzig, 1793, 2 vol.; — *Carlo*, nouvelle, Zullichau, 1801; — *Dramatische Gemaelde* (Tableaux dramatiques); Zullichau, 1802; — plusieurs recueils de Nouvelles, tels que: *Malven;* ibid., 1805, 2 vol.; — *Tulpen*; Leipzig, 1806-1810, 7 vol.; — *Roswitha*, ibid., 1811-1813, 4 vol.; — *Lindenblüten*; ibid., 1814-1819, 4 vol.; — *Die Harfe*; ibid., 1814-1819, 8 vol.; — *Die Muse*; ibid., 1821-1822, 8 vol.; — *Erzæhlungen und Kleine Romane* (Contes et petits Romans); Leipzig, 1820, 5 vol. — Les poésies de Kind ont été réunies sous le titre de *Gedichte*; Leipzig, 1808, 5 vol.; 2e édit., 1817. Ses écrits dramatiques ont paru sous le titre : *Theaterschriften;* Leipzig, 1821-1827, 4 vol. Depuis 1805 jusqu'en 1831 Kind rédigea en commun avec Hell la gazette littéraire *Die Abendzeitung*. Depuis 1815 jusqu'en 1830 il était rédacteur du *Taschenbuch zum geselligen Vergnuegen*, recueil de nouvelles et de poésies qui paraît annuellement et qui est assez répandu en Allemagne. R. L.

Conv.-Lex.

KINDERMANN (*Jean-Érasme*), célèbre organiste allemand, né le 29 mars 1616, à Nuremberg, où il est mort, le 14 avril 1655. Il fut un des musiciens les plus renommés de son temps, et remplit les fonctions d'organiste à l'église de Saint-Égide, dans sa ville natale. On a de lui les ouvrages suivants : *Musica catechetica, oder Catechismus auf die sechs Hauptstücke desselben gerichtet* (Musique Catéchétique, ou catéchisme composé sur les six articles principaux); Nuremberg, 1646, in-4°; — *Harmonia organica per tabulaturam germanicam composita*; ibid., 1645, in-folio; — *Musicalischer Felder und Wælder-freund* (L'Ami musical des Champs et des forêts); ibid., 1643; — *Neu-verstimmte Violen-lust* (Récréations de Violes accordées d'une manière nouvelle); Francfort, 1652; — *Dilberrns Evangelischer Schluss-Reimen der Predigten* (Rimes finales des sermons évangéliques de Dilberrn); Nuremberg, 1652; — quatre suites de *Sonates* et de *Canzones* pour l'orgue ou le clavecin; ibid., 1653. K.

Gerber, *Lexikon der Tonkünstler*. — G.-A. Will, *Nürnbergisches Gelehrten Lexikon* (supplém.).

**KINDERMANS* (*Jean-Baptiste*), peintre belge, né vers 1805. Comme paysagiste, il occupe un rang distingué dans sa patrie. Parmi ses nombreuses productions on cite surtout : *L'Ermitage de la Tête-du-Pré, sur la Meuse;* — *Une Vue des environs de Bruxelles*; — *Vue prise à Ixelles*; — *Vue de la vallée de l'Emblève*, etc. A. DE L.

Bibl. générale des Belges.

KINEAU ou **KINAU**, reine des îles Sandwich, née au commencement du siècle, morte en 1844. Elle appartenait à la famille de Kamehameha, et avait hérité de l'inébranlable fermeté de ce législateur bien plus que le roi Kamehameha III, avec lequel elle partagea le pouvoir, et sur le faible caractère duquel elle prit un ascendant complet. La reine Kineau avait renoncé entièrement, comme la reine Pomaré, au culte des idoles; elle n'était pas non plus absolument illétrée; mais, soumise à l'empire des méthodistes, elle fut un moment l'instigatrice des persécutions exercées contre les missionnaires français. Conseillée par Bingham, le chef de la mission protestante, elle fit enlever un jour M. Bachelot, missionnaire français, et le fit déporter sur les côtes de la Californie. Cet acte odieux avait lieu, heureusement, à l'époque où M. le commandant du Petit-Thouars accomplissait son beau et utile voyage de circumnavigation; il prit M. Bachelot à son bord, le transporta à Honolou-lou, capitale des îles Sandwich, et, grâce à sa prudence aussi bien qu'à sa fermeté, il parvint à contraindre Kamehameha III au rétablissement de la mission française. A l'occasion de ce fait politique et religieux, M. l'amiral du Petit-Thouars conclut un traité avec le roi des îles Sandwich et la reine Kineau, traité dont on trouvera la teneur dans son voyage autour du monde. A l'époque où l'habile navigateur quitta Honolou-lou, Kineau gouvernait en réalité tout le pays, dont on a fort exagéré le progrès toutefois, en affirmant qu'il était dans une voie croissante de civilisation. La frégate *La Vénus* n'eut pas plus tôt quitté les îles Sandwich que cette femme empereur fit transporter sur le rocher de l'Ascension l'infortuné missionnaire; ce fut là qu'il mourut, en 1839, abandonné dans cette solitude, où l'on ignorait qu'il eût été exilé. La reine Kineau était une femme d'une obésité prodigieuse, mais qui ne manquait pas d'une certaine grâce (1): elle en mit beaucoup dans ses adieux au commandant Vaillant, qui la visita peu de temps avant l'amiral du Petit-Thouars, et qui dans sa précieuse relation l'a fait figurer, entourée de ses dames d'honneur. C'était une femme, par l'énergie de son caractère, capable de continuer les grandes choses commencées sous l'influence de Kamehameha Ier. Un naturaliste d'un savoir peu commun, M. Jules Remy, l'a personnellement connue, et nous a confirmé touchant sa capacité ce qui est dit par plusieurs voyageurs.

Ferdinand DENIS.

Du Petit-Thouars, *Voyage autour du Monde, sur la frégate* La Vénus, *pendant les années* 1836, 37, 38, 39; Paris, 1841, 9 vol. gr. in-8°. — Vaillant, *Voyage autour du Monde exécuté pendant les années* 1836 et 1837 *sur la*

(1) Elle avait accordé le rang d'époux à un simple Kanack, qui ne comptait pas même parmi les chefs; elle résidait à Oahu.

Corvette La Bonite (*Relation du Voyage* par M. A. de la Salle).

KING (*John*), théologien anglais, petit-neveu de Robert King, premier évêque d'Oxford, né à Wornall, dans le comté de Buckingham, vers 1559, mort le 30 mars 1621. Après avoir achevé ses études à Christ-Church (Oxford), il entra dans les ordres, et devint chapelain de la reine Élisabeth, archidiacre de Nottingham en 1590, docteur en théologie en 1601, doyen de Christ-Church en 1605, et évêque de Londres en 1611. Outre des *Lectures upon Jonah*, 1594, il publia plusieurs sermons. Jacques I[er] l'appelait *le roi* (king) des prédicateurs. Z.

Athenæ Oxonienses, vol. I. — Dodd, *Church History*, t. I.

KING (*Henry*), théologien anglais, fils aîné du précédent, né à Wornall, en janvier 1591, mort le 1[er] octobre 1669. Il prit ses grades universitaires à Oxford, entra dans les ordres, et devint chapelain du roi Jacques I[er]. Il fut ensuite promu à l'évêché de Chichester. Quoiqu'il fût regardé comme puritain, et que sa nomination eût pour objet de plaire à ce parti, il resta fidèle à la cause royale pendant la guerre civile. A la restauration, il fut rétabli dans son évêché. On a de lui, outre des sermons publiés à diverses époques : *Exposition of the Lord's Prayer;* 1628, 1634, in-4° ; — *A deep Groan fetched at the funeral of the incomparable and glorious monarch king Charles I;* 1649; — *The Psalms of David.... turned into metre;* 1651, in-12 ; — *Poems, Elegies, Paradoxes, Sonnets;* 1659, in-8° ; — *Various latin and greek Poems,* etc.

Son frère, *John* KING, chanoine de Windsor, mort en 1639, a laissé des sermons et deux discours latins. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II. — Ellis, *Specimens*, vol. III. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique*.

KING (*Édouard*), poëte anglais, né vers 1610, mort le 10 août 1637. Il était agrégé au collége du Christ à Cambridge, et donnait de grandes espérances lorsqu'il périt dans une traversée de Chester en Irlande. Milton, son ami, déplora sa mort dans une belle élégie pastorale intitulée *Lycidas*. Les poésies de King, publiées dans la *Collection* de Nichols, montrent combien, suivant l'expression de Milton, « il s'entendait à chanter et à construire les vers sublimes ». Z.

Nichols, *Poems*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KING (*Gregory*), généalogiste et dessinateur anglais, né le 15 décembre 1648, à Lichfield, mort le 29 août 1712, à Londres. Il reçut une bonne éducation, apprit le dessin et le blason, et fut pendant plusieurs années employé au service de sir William Dugdale, fameux héraut d'armes ; il parcourut avec lui différents comtés de l'Angleterre, relevant des généalogies, prenant des vues d'anciens châteaux, gravant des armoiries ou copiant sur vélin des chartes et des documents de famille. Après avoir été attaché à la maison de lady Gerard, il vint à Londres, où il se lia d'amitié avec Hollar, célèbre graveur du temps, et fut occupé par des libraires ou de riches amateurs à diriger l'impression d'ouvrages à figures ou de cartes géographiques, tels que l'*History of Asia* et le *Book of Roads* d'Ogilvy, et le plan de Westminster, qui parut en 1675. Il surveilla aussi les détails de la cérémonie du couronnement de Guillaume d'Orange. Dans les dernières années de sa vie il était secrétaire au contrôle de l'armée. On a de lui : un Jeu de cartes contenant le blason de toute la noblesse anglaise ; — *Installation of prince George of Denmark, etc., at Windsor;* Londres, 1684, in-fol. ; — *Natural and political Observations and Conclusions upon the State and Condition of England*, ouvrage posthume publié par Georges Chalmers. P. L—Y.

Noble, *College of Arms*. — *Gentleman's Magazine*, t. LXXI. — Chalmers, *Biogr. Dictionary*.

KING (*William*), prélat et controversiste anglais, né à Antrim, dans la province d'Ulster, en Irlande, le 1[er] mai 1650, mort à Dublin, le 8 mai 1729. Il fit ses études au collége de La Trinité à Dublin, entra dans les ordres en 1674, et devint chapelain de Parker, archevêque de Tuam. Parker, promu à l'archevêché de Dublin en 1679, le nomma chancelier de Saint-Patrick et de Saint-Warburgh à Dublin. L'Irlande offrait le spectacle de nombreuses et violentes polémiques religieuses, sous lesquelles se cachaient des dissentiments politiques et des haines de races. En attendant que les Anglais protestants et les Irlandais catholiques réglassent leur différend les armes à la main, on lançait de part et d'autre des pamphlets théologiques. King en échangea plusieurs avec Pierre Manby, doyen de Londonderry, qui s'était converti au catholicisme. Son zèle protestant lui valut, en 1688, la place de doyen de Saint-Patrick. Peu après eut lieu la révolution qui fit triompher en Angleterre la cause du protestantisme, et qui amena en Irlande le soulèvement, d'abord victorieux, des catholiques. Pendant le séjour que Jacques II fit, en 1689-1690, dans le seul de ses royaumes qui lui fût resté fidèle, King fut deux fois mis à la tour de Dublin, comme partisan de la révolution. Il l'était en effet, et il le montra en publiant un livre intitulé : *L'État des protestants en Irlande sous le règne du roi Jacques, où l'on justifie leur conduite envers lui, et où l'on démontre la nécessité absolue où ils se sont trouvés de travailler à se délivrer de son gouvernement et de se soumettre à leurs majestés régnantes.* Cet ouvrage, dont Burnet loue l'exactitude, et qui est écrit avec une certaine modération, fut réfuté par Charles Lesley, partisan du roi déchu. Lesley reproche à King de n'être pas resté fidèle à la doctrine de l'obéissance passive, dont il avait été autrefois le champion, et d'avoir pris parti pour

la révolution après avoir déclaré « qu'il n'est pas permis, sous quelque prétexte que ce soit, de prendre les armes contre le roi ». King répondit assez faiblement à cette attaque dans une troisième édition de son livre; il aurait mieux valu convenir de son inconséquence et reconnaître qu'après avoir soutenu avec les tories et les théologiens d'Oxford la doctrine de l'obéissance passive, il l'avait abandonnée avec eux aussitôt qu'elle avait choqué les intérêts de sa communion et de son parti. En 1691 il fut nommé évêque de Derry, et s'efforça, par plusieurs écrits, de ramener à l'Église anglicane les dissidents de son diocèse. En 1702 il publia en latin un livre d'une portée plus générale, *Sur l'Origine du Mal.* Il essayait de démontrer que les différentes sortes de maux qui abondent dans le monde s'accordent avec la bonté de Dieu, et peuvent s'expliquer sans la supposition d'un mauvais principe. Lowe, qui a traduit en anglais une partie de ce traité, en exprime fidèlement l'esprit dans ces lignes dont nous empruntons la traduction à Chaufepié : « Comme, pour expliquer les phénomènes de la nature, je regarde les particules subtiles des modernes sur le même pied que les qualités occultes des anciens, et que les unes et les autres me paraissent également peu satisfaisantes; de même, sur la religion, qui est bien plus importante, proposer comme des objets de foi des choses qui sont au-dessus de la raison est tout aussi ridicule que de me demander de croire des choses qui me sont entièrement inconnues. Aussi, bien loin d'opposer la foi à la raison, je suis persuadé avec M. Locke que la raison doit être notre guide et notre juge en dernier ressort, sur quelque matière que ce soit. C'est elle qui m'assure de la nécessité de la religion et de l'excellence du christianisme. C'est avec son secours que j'explique la Bible et que je connais mes devoirs. Sans elle je serais une bête, incapable de défendre les vérités de la foi et de confondre les prétentions de l'irréligion. » Leibnitz, qui trouve dans le traité de King « beaucoup d'élégance et de savoir », en a fait une critique insérée par Des Maizeaux dans le troisième volume de son *Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie,* par MM. Leibnitz, Clarke, Newton; Amsterdam, 1720, 3 vol. in-12. L'année même de la publication du traité *Sur l'Origine du Mal,* King fut promu à l'archevêché de Dublin. Trois fois, en 1717, en 1721 et en 1723, il siégea parmi les lords grands-juges d'Irlande. On a de lui : *Answer to Considerations which obliged P. Manby to embrace the catholic religion;* Dublin, 1687, in-4°; — *A Vindication of the Answer to the Considerations;* Dublin, 1688, in-4°; — *A Vindication of the christian Religion and Reformation, against the attempts of a late letter;* Dublin, 1688, in-4°; — *The State of the Protestants in the Ireland under the late King James's government, in which their carriage towards him is justified, and the absolute necessity of their endeavouring to be freed from his government, and of submitting to their present Majesties, is demonstrated;* Londres, 1691, in-4°; — *A Discourse concerning the Inventions of men in the worship of God;* Dublin, 1694, in-4°; — *An Admonition to the dissenting Inhabitants of the diocese of Derry;* Dublin, 1694, in-4°; — *A second Admonition....;* Dublin, 1695, in-4°; — *De Origine Mali;* Dublin, 1702, in-4°. Une partie de ce traité fut traduite en anglais par Salomon Lowe; Londres, 1715, in-8°; l'ouvrage entier fut traduit et annoté par Edmond Law, qui dans sa seconde édition donna beaucoup d'additions manuscrites de l'auteur. Cette seconde édition est intitulée : *An Essay on the Origin of Evil, by Dr William King.... translated from the latin, with notes and a dissertation concerning the principle and criterion of virtue, and the origin of the passions. The second edition corrected and enlarged from the author's manuscripts; to which are added two sermons by the same author, the former concerning divine prescience, the latter on the fall of man;* Londres, 1732, 2 vol. in-8°. Z.

Biographia Britannica. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KING (*John*), théologien anglais, né en 1652, en Cornouailles, mort le 30 mai 1732 à York. Il étudia la théologie à Oxford, fût reçu docteur à Cambridge, administra la paroisse de Chelsea, et obtint, en 1731, une prébende à la cathédrale d'York. On a de lui : *Animadversions,* 2e édit. ; 1702, in-4°; — *The Case of John Atherton, bishop of Waterford;* 1716, in-8°; — et des sermons.

Son fils, *John* KING, né en 1696 et mort en 1728, pratiqua la carrière médicale. Il a laissé une excellente et très-rare édition de trois pièces d'Euripide : *Hecuba, Orestes et Phœnissæ;* Cambridge, 1726, in-8°. P. L—Y.

Nichols et Bowyer, *Literary Anecdotes.* — Harwood, *Alumni Etonenses.*

KING (*William*), publiciste anglais, né à Londres, en 1663, d'une famille alliée à Clarendon et à Rochester, mort le 25 décembre 1712. Après avoir fait ses études à Oxford, il débuta dans les lettres, en 1688, par une réfutation des passages de l'*Histoire de l'Hérésie* de Varillas relatifs à l'Angleterre et particulièrement à Wickliffe. Cet ouvrage, inspiré par un protestantisme fervent, lui valut la protection de Tillotson, qui, en 1692, le fit admettre comme avocat devant les tribunaux civils et ecclésiastiques. Ses *Réflexions* sur le *Tableau du Danemark en* 1692 par Molesworth, charmèrent Georges de Danemark, mari de la princesse Anne. King devint peu après secrétaire de ce prince; mais il ne paraît pas qu'il ait gardé longtemps cette place, ni qu'il en ait tiré profit pour sa fortune; sa parole franche, son humeur sarcastique, sa

paresse et son incurie convenaient peu à la cour et au barreau; il quitta l'un et l'autre, et alla reprendre son logement d'étudiant à Christ-Church en 1700. Trois ans plus tôt il avait pris part à la fameuse controverse sur les *Lettres de Phalaris*, dont les étudiants de Christ-Church soutenaient l'authenticité contre Bentley. King, bel esprit, tory et élève de Christ-Church, avait un triple motif de s'attaquer à Bentley. Il écrivit donc contre ce grand philologue deux lettres auxquelles Bentley répondit avec une juste sévérité. King, pressé par le besoin d'argent, accepta, vers 1702, un emploi en Irlande. Grâce à la protection du comte de Rochester et du comte de Pembroke, il devint juge de la haute cour de l'amirauté d'Irlande, seul commissaire des prises, garde des archives du château de Dublin. Il fut aussi nommé vicaire général du lord primat Narcissus Marsh. En 1708, le comte de Wharton, devenu lord-lieutenant d'Irlande, donna à son secrétaire Addison la principale place de King, et celui-ci revint à Londres reprendre ses travaux littéraires. Le 3 août parut le premier numéro de l'*Examiner*, le plus habile des écrits périodiques qui défendaient la politique du nouveau ministère tory. King fut un des premiers rédacteurs de cette feuille, que Swift, Manley et Oldiswarth continuèrent. Il n'est pas facile de déterminer la part qu'il eut aux dix premiers numéros; quant aux suivants, on lui attribue les nos XI, XII et XIII. Swift prit le journal à partir du no XIII. King écrivit encore, dans le sens de la politique tory, plusieurs pamphlets en faveur de Sacheverell et contre le duc de Marlborough. Le ministère récompensa son dévouement par la place de directeur de la *Gazette officielle*, avec une pension de 250 liv. par an. Ces fonctions fatiguèrent promptement King, qui s'en démit en 1712, et mourut peu après. On a de lui : *Reflections upon Mons. Varillas' History of Heresy, book I, tom. I, so far as relates to english matters, more especially those of Wickliffe;* 1688; — *The Life of Marcus Aurelius Antoninus;* 1690; traduit du français de Dacier; — *A Dialogue showing the way to modern Preferment;* 1690, satire humoristique en prose; — *New Manners and Characters of two great brothers the duke of Bouillon and mareschal Turenne;* 1693, trad. du français de Langlade de Saumières; — *Animadversions on the pretended Account of Denmark;* 1694; — *Dialogues of the Dead;* — *A Journey to London;* 1698; — *The Transactioneer, with some of his philosophical fancies, in two dialogues;* 1700, satire contre la crédulité de sir Hans Sloane; — *Useful Transactions in Philosophy and other sorts of Learning;* 1708 : série d'opuscules satiriques; le dernier et le plus remarquable est un *Voyage to the Island of Cajamai, in America;* — *Art of Love,* traduit d'Ovide et précédé de la *Vie* de ce poëte; 1708; — *The Art of Cookery;* 1709; — *A Vindication of the Rev. Dr Henry Sacheverell;* 1710; — *Historical Account of the heathen Gods and Heroes, necessary for the understanding of the ancient poets;* 1711; — *Political Considerations upon refined Politics and the master-strokes of state, as practised by the ancients and moderns;* 1711, trad. du français de Gabriel Naudé; — *Rufinus, or an historical essay on the favorite ministry under Theodosius and his son Arcadius, with a poem, annexed, called Rufinus, or the favourite;* 1711, pamphlet dirigé contre le duc de Marlborough. Les œuvres complètes de W. King ont été publiées sous ce titre : *Original Works in prose and verse;* 1776, 3 vol. in-8°. Z.

Notice sur W. King, en tête de ses *OEuvres complètes.* — *Biographia Britannica.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

KING (*William*), publiciste anglais, né à Stepney, dans le Middlesex, en 1685, mort le 30 décembre 1763. Il commença ses études à Salisbury, et les acheva au collége Balliol à Oxford. Il reçut le grade de docteur en droit en 1715, et fut nommé principal de Sainte-Mary Hall par le duc d'Ormond, chancelier de l'université. Il fut secrétaire de ce duc ainsi que de son successeur, le comte d'Arran. Il se démit des fonctions de principal, et se porta candidat à l'université en concurrence avec Clarke; il échoua et partit pour l'Irlande. On ignore les motifs de son voyage. Il paraît qu'il occupa ses loisirs par la composition d'un poëme satirique intitulé : *The Toast*, qu'il ne fit pas imprimer, mais qu'il laissa circuler parmi ses amis. De retour à Oxford lors de la dédicace de la bibliothèque de Radcliffe en 1749, il prononça à ce sujet un discours latin sur le théâtre d'Oxford. Il était en politique tory décidé; et comme il ne ménageait guère ses adversaires, ceux-ci ne l'épargnèrent pas non plus. Il répondit à leurs accusations dans une *Apologie* publiée en 1754, in-4°. Chalmers cite, sans indiquer les dates, les ouvrages suivants de King : *Miltoni Epistola ad Pollionem* (lord Polwarth); — *Sermo pedestris;* —*Scamnum Ecloga;* — *Templum libertatis*, en trois livres; — *Tres Oratiunculæ;* — *Epistola objurgatoria;* — *Antonietti ducis Corscorum epistola ad Corscos de rege eligendo;* — *Eulogium Jacci Etonensis;* — *Aviti Epistola ad Perillam virginem scotam;* — *Oratiuncula habita in domo convocationis Oxon.*, *cum epistola dedicatoria;* — *Epitaphium Richardi Nash.* King était estimé pour son esprit, son savoir et son indépendance de caractère. Dans sa vieillesse, il rassembla les souvenirs de sa vie, et en forma, sous le titre d'*Anecdotes politiques et littéraires*, un recueil fort intéressant; elles ont été publiées à Londres, 1819, in-8° (1). Z.

(1) Un seul ouvrage de King a échappé à un oubli entier; c'est une satire très-vive en style macaronique contre diverses personnes de distinction et surtout contre

Nichols, *Anecdotes of Bowyer*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KING (*Thomas*), acteur et auteur dramatique anglais, né en août 1730, à Londres, où il est mort, le 11 décembre 1805. Appartenant à une bonne famille du Hampshire, il fut élevé à l'école de Westminster, et fréquenta pendant quelque temps l'office d'un procureur; bientôt, entraîné par un goût très-vif vers la carrière dramatique, il se joignit, dès l'âge de dix-sept ans, à une troupe d'acteurs nomades. En 1748, il fut recommandé à Garrick, qui, ayant découvert en lui de bonnes qualités, l'engagea pour deux saisons à Drury-Lane. Après avoir donné à Dublin une série de représentations très-fructueuses, il devint en 1755 l'un des propriétaires du théâtre de Bath, retourna avec Sheridan à Dublin, où il passa trois années, et rentra en 1759 à Drury-Lane. Applaudi même à côté de Garrick, il acquit une certaine réputation dans les rôles de caractère, tels que sir Peter Teazle de l'*Ecole du Scandale*, et Puff du *Critique*. Il fit quelques courtes apparitions sur les scènes de Covent-Garden et de Haymarket, parcourut avec grand succès la province, et joua pour la dernière fois le 28 mai 1802, à l'âge de soixante-douze ans. A l'occasion de sa retraite, ses camarades lui firent présent d'une coupe d'argent sur laquelle étaient gravés ces vers tirés de *Henri V*, et qui donnent lieu sur son nom à un jeu de mots intraduisible :

If he be not fellow with the best King,
Thou shalt find him the best King of good fellows.

King était un homme spirituel et un comédien plein d'imprévu et de vivacité; il avait beaucoup d'expérience de la scène, soignait bien ses rôles, et fut durant sa longue carrière dans une constante estime auprès du public. Il est auteur de plusieurs pièces agréables, entre autres : *Love at first sight*; 1763; — *Neck or Nothing*, farce; — *A Peep behind the curtain, or the new rehearsal*, comédie; — *Wit's last Stake*, comédie, 1769; — *The clandestine Marriage*, 1766; — *Lover's Quarrels*, comédie arrangée d'après Vanbrugh. Paul Louisy.

Biographia Dramatica. — Rose, *New general Biographical Diction.* — *Thespidian Dictionary*.

KING (*John* Glen), théologien et archéologue anglais, né dans le comté de Norfolk, vers 1734, mort le 3 novembre 1787. Vers 1764 il fut nommé chapelain à la factorerie anglaise. Il s'occupa particulièrement de recherches archéologiques sur les cérémonies de l'Église grecque, et se familiarisa avec la langue slave. L'impératrice Catherine le nomma garde de ses médailles. De retour en Angleterre, il obtint la place de recteur de Wormley, dans le comté d'Hertford. Il était membre de la Société des Antiquaires. On a de lui : *The Rites and Ceremonies of the Greek Church in Russia, containing an account of its doctrine, worship and discipline*; 1772, in-4°; — *A Letter to the bishop of Durham, containing some observations on the climate of Russia and the northern countries, with a view of flying mountains at Zarsko sello*; 1778, in-4°; — *Observations on the Barberini Vase*, dans le 8e volume de la *Société des Antiquaires*. Z.

Gentleman's Magazine, LVII et LIX. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KING (*Peter*), jurisconsulte anglais, né en 1669, à Exeter, dans le comté de Devon, mort le 22 juillet 1734. Son père, riche épicier et marchand de sel, l'éleva pour sa profession commerciale. Mais une vocation impérieuse entraînait le jeune King vers l'étude. Il employait en achat de livres tout l'argent qu'il pouvait épargner, et consacrait tous ses loisirs à étudier les livres les plus sérieux, particulièrement ceux qui traitaient de droit ecclésiastique. Sur le conseil de Locke, son oncle, il alla étudier le droit à Leyde, puis dans Inner-Temple à Londres. Son premier ouvrage, remarquable par l'érudition et inspiré par le désir de ramener les dissidents à l'Église anglicane, parut en 1691. En 1699 il fut nommé député pour Beer Alston, dans le comté de Devon. Il représenta ce bourg dans deux parlements sous le règne de Guillaume et dans cinq sous celui de la reine Anne. Le 27 juillet 1708 il succéda à Lovel dans la place de greffier de la ville de Londres, et en 1714 il devint grand-juge des plaids communs. Il fut nommé en 1715 membre du conseil privé, pair le 25 mai 1725 avec le titre de lord King, baron d'Ockham, et lord chancelier le 1er mai suivant. Dans cette haute magistrature, il ne montra pas tout ce qu'on attendait de son talent et de son caractère, et les fatigues qu'elle lui causa ruinèrent sa santé. Il se démit du grand sceau le 26 novembre 1733, et mourut au mois de juillet suivant. On a de lui : *An Inquiry into the Constitution, Discipline, Unity and Worship of the primitive Church, that flourished within the first three hundred years after Christ, faithfully collected out of the extant writings of those ages*; Londres, 1691, in-8°; — *The History of the Apostles' creed, with critical observations on its several articles*; Londres, 1702, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en latin par Godefroy Olearius; Leipzig, 1726, 2 vol. in-8°. On a encore de King des lettres au sujet de son *Inquiry into the Constitution*,

lady Brudenal, sœur du comte de Cardigan; il représente cette dame sous le nom de *Myra*, et il en fait le portrait le moins flatté, lui imputant les vices les plus révoltants. Cet écrit fut inséré dans un volume in-4° que King fit imprimer à Oxford, en 1736, sous le titre d'*Opera latine et anglice*, et dont le frontispice ne porte aucune indication d'auteur, de lieu ni de date. Donné seulement à des amis et imprimé à soixante exemplaires au plus, ce volume est devenu d'autant plus rare que King se repentit plus tard d'avoir composé ces libelles, et il fit détruire avant sa mort tous les exemplaires qui lui restaient. Les bibliophiles, qui sont en général portés à encourager le scandale, recherchent avec empressement et payent cher ces pages malignes. (Voy. O. Delepierre, *Macaroneana*, 1852, p. 202.) G. B.

insérées dans le recueil de *Lettres* de Elys.

Lord King laissa quatre fils, qui héritèrent successivement de son titre ; du plus jeune descend le représentant actuel de cette famille, créé *comte de Lovelace* en 1838. Z.

Biographia Britannica. — *Gentleman's Magazine*, LXII et LXX. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique.* — Chalmers, *General Biogr. Dict.* — Lord Campbell, *Lives of Lords chancellors.* — Welsby, *Lives of eminent english Judges.*

KING (*Édouard*), publiciste et archéologue anglais, né en 1735, mort le 16 avril 1807. Il étudia le droit à Londres, et fut nommé *recorder* ou greffier de Lyon dans le comté de Norfolk. Ses publications, qui attestent une lecture très-étendue, mais qui manquent de critique, le firent entrer dans la Société royale en 1767 et dans la Société des Antiquaires en 1770. Il devint président de cette société en 1784 ; mais fut remplacé dès l'année suivante par Georges lord de Ferrars. On a de lui : *An Essay on the english Government;* 1767 ; — *Hymns to the Supreme Being, in imitations of the eastern songs;* 1780 ; — *Proposals for establishing at sea a Marine School;* 1784 ; — *Morsels of Criticum, tending to illustrate some few passages in the Holy Scriptures;* 1788 ; — *An Imitation of the Prayer of Abel;* 1793 ; — *Considerations on the utility of the national Debt;* 1793 ; — *Remarks concerning stones said to have fallen from the clouds;* 1796 ; — *Vestiges of Oxford Castle;* 1796, in-fol. ; — *Munimenta Antiqua*, 3 vol. in-fol. C'est une histoire des anciens châteaux ; l'auteur préparait un 4e vol., qu'il n'eut pas le temps d'achever ; — *Remarks on the Signs of the Times;* 1798. Z.

Nichols, *Anecdotes of Bowyer.* — Chalmers, *Gener. Biog. Diction.*

KING (*Richard*), théologien anglais, né en 1749, à Bristol, mort en 1810. Après avoir achevé ses études à l'université d'Oxford, où il avait obtenu une bourse, il administra en même temps les paroisses de Steeple-Morden et de Worthing. On a de lui : *Letters from Abraham Plymley to his brother Peter on the Catholic Question*, qui produisirent une certaine sensation ; — *On the Inspiration of the Scriptures;* in-8° ; — *On the Alliance between church and state;* in-8°.

Sa femme, *Frances-Élisabeth* BERNARD, morte en 1821, est auteur des ouvrages suivants : *The Benefits of the Christian Temper;* — *A Tour in France;* — *Female Scripture Biography.* P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1810. — Rose, *New Dict.*

KING (Sir *Richard*), amiral anglais, né le 28 septembre 1771, mort à Sherness, le 5 août 1834. Son père était amiral, et lui-même entra dans la marine dès sa première jeunesse. Il parvint rapidement au grade de capitaine, et le commandement de la frégate *Aurora*, de vingt-huit canons, lui fut confié. L'Irlande était alors menacée d'un débarquement des Français; King resta jusqu'en juillet 1795 à surveiller activement les côtes. Il passa à cette époque sur le *Druid*, de 32, et fut employé à la protection des convois destinés au Portugal. Le 7 janvier 1797, il prit *La Ville de Lorient*, transport français, dont le chargement était important pour les insurgés d'Irlande. En juillet, sur la frégate *Sirius*, il fut placé sous les ordres de l'amiral Duncan en croisière devant le Texel, et fit diverses captures sur les Hollandais et les Français. Le 26 janvier 1801, aidé des bâtiments *Amethist* et *Bird*, il força la frégate française *La Dédaigneuse* (de 36) à amener pavillon après une chasse de deux jours et un combat sanglant. Après la paix d'Amiens (1802) King resta en disponibilité jusqu'en 1805. Il reprit la mer sur le vaisseau *Achilles*, de 74, et rejoignit l'amiral Colingwood, qui bloquait Cadix. Colingwood fut forcé de se replier devant les forces supérieures des Franco-Espagnols, et vint se rallier sur la flotte de Nelson, qui dominait le détroit de Gibraltar ; alors eut lieu la grande lutte navale de Trafalgar ; Richard King y joua un brillant rôle, et fit amener successivement pavillon aux vaisseaux *El Argonauta* et *Le Berwick.* Il passa ensuite sous les ordres de sir Samuel Hood, et se distingua encore dans différentes affaires. En 1806, King, ayant perdu son frère, prit le titre de *baronet*, mais il ne quitta pas la mer, et prit part au blocus du Ferrol et à la défense de Cadix. Jusqu'en 1812 il servit tantôt dans la Méditerranée, tantôt dans la Manche. En 1816 il fut nommé chevalier du Bain, et reçut le commandement supérieur dans la mer des Indes. De retour en Angleterre en octobre 1820, le 19 juillet 1821 il fut promu au grade de contre-amiral ; il venait d'être créé grand'croix de l'ordre du Bain lorsqu'il mourut.

Alfred DE LACAZE.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

KING, voyageur anglais. *Voy.* PARKER-KING.

KING (*M.-P.*), compositeur anglais, né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Pianiste distingué, il a publié des sonates et d'autres pièces de musique instrumentale et a beaucoup écrit pour le théâtre. On connaît sous son nom les opéras suivants : *False Alarms*, *Invisible Girl*, *Matrimony*, *One O'Clock*, *Timour.* Il est aussi l'auteur d'un ouvrage didactique, intitulé : *A general Treatise on Music, particularly in harmony, and its application to composition ;* Londres, 1800, in-folio. P. L—Y.

Burney, *History of Music.*

KING (*Peter*, lord), économiste anglais, descendant du chancelier King et fils du sixième lord de ce nom, né le 31 août 1775, mort à Londres, le 4 juin 1833. Il était encore mineur lorsqu'il succéda à son père, en 1793, dans le titre de lord, et dès que son âge lui eut permis d'entrer dans la chambre des pairs, il se montra un des membres les plus actifs de l'opposition. Les ministères qui se succédèrent en Angleterre depuis cette époque jusqu'en 1830, excepté le

court ministère de Grenville et Fox, furent l'objet de ses attaques. En 1803 il prit une grande part aux discussions relatives à la suspension des payements (en argent) de la banque d'Angleterre, et publia à ce sujet un pamphlet intitulé : *Thoughts on the restrictions of payments in specie at the banks of England and Ireland.* Il fit imprimer en 1811 un discours prononcé par lui dans la chambre des pairs *Sur le Bill de lord Stanhope touchant les Guinées et les Billets de banque.* On a encore de lord King : *The Life of John Locke, with extracts from his correspondence, journals and commonplace book;* Londres, 1829, in-4°. Une seconde édition, augmentée, de cet important ouvrage parut en 1830, in-8°. Z.

Burke, *Peerage.* — Rose, *New gen. Biog. Dict.*

KING (*Rufus*), homme d'État américain, né en 1755, à Scarborough (district du Maine), mort en 1827. Il fit son éducation au collége Haward, étudia le droit, fut admis au barreau en 1778, et élu membre du congrès en 1784. En 1787 il fut envoyé par la législature de Massachusets à la convention générale de Philadelphie. En 1788 il revint à New-York, et l'année suivante il fut élu membre de la législature. En 1796 Washington le nomma ministre plénipotentiaire des États-Unis près la cour de Saint-James, poste que King occupa jusqu'en 1803, et où il déploya un certain talent. De retour en Amérique, il fut envoyé au sénat par l'État de New-York, et en 1825 il revint à Londres pour représenter les États-Unis. J. V.

Rose, *New Gen. Biogr. Dictionary.* — Allen, *American Dictionary*, 3e édit., 1857.

KING (*William Rufus*), homme d'État américain, vice-président des États-Unis, né le 7 avril 1786, auprès de Fayette, ville dans le comté de Sampson (Caroline du Nord), mort au commencement de 1853, sur sa plantation, dans le comté de Dallas (État d'Alabama). Son père, William King, avait pour ancêtre un Irlandais. Après la guerre de l'indépendance, à laquelle il contribua d'abord comme simple soldat, ensuite comme capitaine, il reprit sa profession de planteur. A l'âge de douze ans, W. Rufus King fut envoyé dans l'université de la Caroline du Nord, à Chapel-Hill, où il fit ses études, à la suite desquelles il se livra à la carrière du droit et à la profession de jurisconsulte, qu'il exerça jusqu'au moment de son entrée au congrès. Au mois d'août 1810, il fut élu par le district de Wilmington membre de la chambre des représentants où il siégea jusqu'en 1816; à cette époque il accompagna, en qualité de secrétaire de légation, William Pinkney, d'abord à Naples, puis à Saint-Pétersbourg. Après deux ans de séjour en Europe, il rentra aux États-Unis, et fixa sa résidence dans l'Alabama. Il prit une part considérable à l'organisation constitutionnelle de cet État, et il se trouva compris au nombre des sénateurs chargés de représenter le nouvel État au congrès des États-Unis. En conséquence, et par suite de réélections successives, il siégea au sénat comme simple sénateur de 1819 à 1836, et comme président *pro tempore* de 1836 à 1844. A cette dernière date il accepta du président Tyler le poste de ministre plénipotentiaire en France. Il avait été amené à se charger de cette mission par son ardeur à provoquer l'annexion du Texas. Il était alors à craindre que le gouvernement français ne s'interposât pour empêcher l'annexion en s'unissant avec l'Angleterre dans une protestation commune. King, sentant l'importance d'une action prompte, partit sans prendre le temps de mettre ordre à ses affaires privées. Arrivé à Paris, il obtint une audience du roi, lui présenta ses lettres de créance, et aborda immédiatement l'objet de sa mission. Le résultat de cette conférence fut de faire comprendre au gouvernement français combien il serait impolitique de sa part de s'associer au projet de protestation contre l'annexion du Texas aux États-Unis, et le but de sa mission fut atteint en quelques instants. Ce service le mit en grand honneur auprès des populations du sud de l'Union, qui considéraient la réunion du Texas aux États-Unis comme une affaire capitale. King resta en France jusqu'à l'automne de 1846. Il provoqua alors son rappel; mais il ne rentra au sénat qu'en 1848, à la première vacance qui put lui en rouvrir les portes. A l'élévation de Fillmore à la présidence par suite de la mort du général Taylor, en juillet 1850, King fut réintégré dans les fonctions de président *pro tempore* du sénat, et enfin, en décembre 1852, il fut élevé au poste éminent de vice-président de la république, qu'il ne lui a pas été donné d'occuper. Il avait entrepris un voyage à La Havane pour tâcher d'y recouvrer la santé; mais il ne se remit point, et conserva tout juste assez de force pour revenir mourir chez lui. Il n'avait jamais été marié, et fut le premier exemple d'un célibataire appelé à l'un des deux plus hauts postes qu'on puisse atteindre aux États-Unis. C'était un homme d'une taille remarquable, beau de visage et bien proportionné de corps. Il appartenait à l'école républicaine démocratique de Jefferson. L. L—T.

Journal du Havre et *Journal des Débats* du mois de mai 1853.

*__KINGLAKE__ (*John-Alexander*), littérateur anglais, né en 1802, à Taunton. Après avoir pris ses degrés à l'université de Cambridge, il fréquenta les cours de droit de Lincoln's Inn, étudia la pratique sous la direction de sir Richard Bethell, et fut admis en 1837 au barreau. Pendant un voyage qu'il fit en Orient vers cette époque, il envoya à ses amis le récit de ses impressions et de ses aventures; la collection de ces lettres forma le charmant volume d'*Eothen*, Londres, 1844, qui obtint en Angleterre et en Amérique une vogue extraordinaire. M. Kinglake, aujourd'hui l'un des avocats les plus occupés de la cour de chancellerie, a encore publié *The Patriot and*

the Hers; 1857 : esquisse sur le général Guyon, et a fourni des articles à la *Quarterly Review* et à plusieurs journaux politiques. P. L—Y.

Men of the Time.

KINGSBOROUGH (*Edward*, vicomte), archéologue anglais, né en 1795, mort en 1837. C'est à lui que l'archéologie est redevable de l'ouvrage intitulé : *Antiquities of Mexico, comprising fac similes of ancient mexican paintings and hieroglyphics; together with the monuments of New Spain by M. Dupaix, with their respective scales of measurement and accompanying descriptions. The whole illustrated by many valuable inedited manuscripts;* Londres, 1830 et ann. suiv., 9 vol. in-fol. avec atlas. Les deux derniers volumes de ce travail encyclopédique n'ont paru qu'après la mort de lord Kingsborough, et sont pour ainsi dire introuvables en France. Selon l'opinion commune, les sept premiers tomes n'ont pas coûté moins de quinze cent mille francs à leur zélé éditeur; les exemplaires sur grand papier devaient se vendre originairement de 12 à 15,000 fr. Ce qu'on regrette le plus dans ce vaste ensemble de documents, c'est la méthode; il est aussi à regretter que le livre ne soit pas d'un maniement commode. Quant à la partie graphique, à la réunion de ces peintures hiéroglyphiques sur papier d'agave, qui étaient disséminées dans beaucoup de bibliothèques et que le zèle de M. Aug. Aglio a su réunir pour la première fois, on ne saurait lui donner assez d'éloges. Dans leur ensemble, les *Antiquités de Mexico* forment un monument qu'on doit placer en parallèle avec les plus beaux livres de l'époque. F. D.

Ferrussac, *Bulletin Scientifique.* — Ferd. Denis, article dans la *Revue des Deux Mondes.*

*KINGSLEY (*Charles*), littérateur anglais, né le 12 juin 1819, à Holne (comté de Devon). Son père, aujourd'hui pasteur à Chelsea, appartient à une ancienne famille du Cheshire, qui fait remonter son origine au delà de la conquête, et qui s'est signalée par ses opinions libérales à l'époque des guerres civiles; elle compte parmi ses membres le général Kingsley, qui commandait une brigade à la bataille de Minden. Le jeune Charles, après avoir été l'élève du révérend Derwent Coleridge, obtint une bourse à l'université de Cambridge, et y passa ses examens de bachelier ès arts; il étudia quelque temps le droit, et abandonna cette carrière pour entrer dans les ordres. Nommé en 1843 vicaire d'Éversley, paroisse du Hampshire, il devint l'année suivante titulaire de ce bénéfice, qu'il occupe encore; plus tard il y joignit le rang de chanoine de Middleham. Sans parler des articles qu'il adressa aux journaux et *Magazines*, M. Kingsley commença à attirer l'attention sur ses travaux par un recueil de *Village-Sermons*, 1844, 1 vol., et par une tragédie religieuse : *The Saint's Tragedy, or the true history of Elizabeth of Hungary, landgravine of Thuringia, saint of the roman calendar;* 1848, 1 vol. De ces deux livres, l'un était un drame profond et vrai; l'autre marquait un degré d'originalité peu commun chez les prédicateurs. En effet, comme ecclésiastique, l'auteur, dont le nom est des plus populaires en son pays, offre une figure à part : il n'appartient ni à la haute ni à la basse Église', il est sincèrement chrétien; son plus ardent désir est de faire passer le christianisme dans tous les actes de la vie, et de l'employer à la transformation de l'individu et de la société tout ensemble. « Ce n'est point, dit un biographe, un de ces beaux diseurs qui s'affublent une fois par semaine du manteau de la religion. Ceux qui viennent à lui entendent des choses courageuses et bien senties; il parle librement, d'un ton enjoué, familier, plein d'images et sur toutes sortes de sujets. Le peuple, qui se presse à ses entretiens, lui a donné le surnom de « Prêtre chartiste », qui équivaut à ce que le poëte Tennyson appelle un « Prêtre soldat ». Aussi ses sorties éloquentes n'ont-elles pas été toujours bien reçues de l'aristocratie. »

Dévoué aux intérêts du peuple, M. Kingsley fait partie de ce groupe d'hommes intelligents, MM. Henry Mayhew, F.-D. Maurice, Henri Hare, etc., qui, convaincus qu'aucune classe n'est destinée à vivre fatalement dans l'abondance ou dans la détresse, se sont donné en ces derniers temps la mission de venir au secours des malheureux. Ils ont contribué à la création des écoles de déguenillées (*ragged schools*); ils ont prodigué l'argent; ils ont excité par leurs écrits tour à tour l'indignation et la pitié publiques. Enfin, en 1850, à la suite de nombreuses conférences, où s'étaient rencontrés des pairs, des magistrats, des prêtres et des artisans, on jeta les bases des associations ouvrières qu'on surnomma le socialisme chrétien et qui prirent pour devise : « Union du capital, du travail et du talent », maxime de Saint-Simon et de Fourier. Des fonds furent souscrits et prêtés à 4 pour 100; et plusieurs associations s'organisèrent à Londres, dont la plus prospère est celle des ouvriers tailleurs, qui est aussi la plus ancienne.

Pendant ce temps, M. Kingsley ne négligeait pas ses travaux littéraires : il publiait son *Alton Locke, taylor and poet, an autobiography* (Londres, 1850, 2 vol.), roman dont un ouvrier tailleur était le héros, et qui lui fournissait l'occasion de traiter amplement les questions politiques et sociales. Cet ouvrage fut suivi d'une seconde fiction philosophique intitulée : *Yeast, a problem* (Londres, 1851), insérée d'abord dans les colonnes du *Fraser's Magazine*, recueil qui accueillit également les romans historiques : *Hypatia, or new foes with an old face* (Londres, 1853, 2 vol.), et *Westward ho! or the voyages and adventures of sir A. Leigh, knight, in the reign of queen Elizabeth* (Londres, 1856, 3 vol.). Dans toutes ces productions, plusieurs fois réimprimées, on ren-

contre beaucoup d'imagination, une certaine hauteur de vues, des sentiments généreux, qualités que l'auteur met au service de sa thèse favorite, l'omnipotence du christianisme dans le développement de la société. Le même esprit a inspiré les publications suivantes de M. Kingsley : *Message of the Church to labouring Men;* Londres, 5[e] édit., 1851; — *Sermons on national subjects preached in a village church;* 1852; — *Phaeton, or loose thougths for loose thinkers;* Cambridge, 1852; — *Alexandria and her Schools;* 1854; — *Sermons for the times;* 1855; — *Glaucus, or the wonders of the shore;* 1855; — *The Heroes, or Greek fairy tales;* 1856. Cet écrivain a également fourni de nombreux articles à la *North British Review* et au *Fraser's Magazine*, ainsi qu'à la huitième édition de l'*Encyclopædia Britannica.* Paul LOUISY.

Cyclopœdia of English Literature. — Men of the Time. — Conversations-Lexikon.

*KINGSMILL (*André*), théologien anglais, né en 1538, à Sidmanton, mort en 1569, à Lausanne. Après avoir pris ses degrés universitaires à Oxford, il se destina à la carrière du droit; la lecture constante de la Bible le décida à entrer dans les ordres. On raconte que telle était alors la force de sa mémoire, qu'il pouvait réciter tout d'une haleine, en grec ou en latin, la plus grande partie du Nouveau Testament. Il s'associa avec ardeur aux principes de la réforme, prêcha d'abord à Oxford, puis à Genève, où il trouva un clergé plus sympathique à sa rigidité puritaine, et se retira à Lausanne. On a de lui : *A View of Man's State:* Londres, 1574 et 1580, in-8°; — *Advice touching Marriage;* ibid., 1580, in-8°; — *Treatise for such as are either troubled in mind or afflicted in body;* ibid., 1577 et 1585; — *Conference between a learned Christian and an afflicted Conscience;* ibid., 1585, in-8°, tous écrits posthumes publiés par les soins d'un ami. P. L—Y.

Athenæ Oxonienses, t. I[er].

KING-TI (*Tching-Ouang*), vingt et unième empereur chinois de la dynastie des Ming, élevé à l'empire après la captivité de son frère Yng-Tsong, le sixième jour de la neuvième lune 1450, mort le dix-neuvième de la deuxième lune 1459. Le Tartare Yésien, que l'avénement de King-Ti frustrait des avantages qu'il pensait retirer de la captivité de Yng-Tsong, recommença les hostilités. L'invasion du Petchili remplit de consternation la cour de Péking. La capitale, défendue par Yu-Kien, résista aux assauts multipliés de Yésien, qui fut obligé de se retirer. Il fit ensuite des propositions de paix, qui furent refusées et suivies de plusieurs batailles, où les Tartares furent complétement battus par la valeur et l'habilété des généraux chinois Ché-Heug et Ché-Pien. La cour impériale, apprenant l'intention où était Yésien de laisser rentrer à Péking l'empereur Yng-Tsong, et doutant de la sincérité de ses dispositions, lui envoya des ambassadeurs à Chépator. Sur le rapport qu'ils lui firent du succès de leur voyage, Kin-Tsong fit partir pour la Tartarie Yang-Chen avec un cortége magnifique et plein pouvoir de régler le retour du prince prisonnier. Yng-Tsong rentra à Péking le dixième de la neuvième lune 1451, et, retiré dans un hôtel particulier, refusa de se mêler aux affaires de l'État. L'empire jouissait de la paix conclue avec les Tartares. En 1454 Yésien, qui venait de s'emparer du trône de la Tartarie par le meurtre de son khan, Totopouho, envoya des ambassadeurs à King-Ti pour lui prêter hommage et payer le tribut. Mais la jalousie de King-Ti contre ses neveux, sa défiance envers son frère, la mort dont il punit plusieurs mandarins qui osèrent lui en faire des remontrances, occasionnèrent une conspiration qui rétablit Yng-Tsong sur le trône en 1458. King-Ti, malade, apprenant sa déposition et la mort de ses plus fidèles ministres, en mourut de chagrin, le dix-neuvième jour de la deuxième lune 1459. F.-X. T.

Li taï te wang mien piao (Chronologie des Empereurs de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tom. X. — *Mémoires sur les Chinois*, par les missionnaires de Péking. — Grosier, *Description générale de la Chine.*

*KINKEL (*Jean-Godefroy*), poëte et révolutionnaire allemand, est né à Obercassel, le 11 août 1815. Fils d'un ministre protestant, il étudia la théologie à Berlin, fit un voyage en Italie, et revint à Cologne s'établir comme prédicateur. Ses *Predigten* (Sermons), Cologne, 1842, lui attirèrent la censure du haut clergé protestant; il renonça dès lors à la théologie pour se livrer à la littérature et à l'histoire des beaux-arts. Il publia des *Gedichte* (Poésies), Stuttgard, 1843, 4[e] édition, 1850, et un poëme épique *Otto der Schuetz* (Othon l'arbalétrier), Stuttgard, 1846, 9[e] édition, 1852 : deux belles œuvres qui placèrent leur auteur parmi les bons poëtes de l'Allemagne contemporaine. Après la révolution de 1848, il devint rédacteur en chef de la *Gazette de Bonn*, publia plusieurs brochures politiques, et fonda un club d'ouvriers, le *Handwerkerbildungsverein* et le journal démocratique le *Spartacus.* Nommé représentant de la ville de Bonn à l'assemblée nationale de Berlin, il s'associa aux membres de l'extrême gauche, et lorsqu'à la rentrée au pouvoir de l'ancien parti conservateur, des révoltes éclatèrent sur différents points de la Prusse, il retourna dans les Provinces-Rhénanes et participa à l'assaut de l'arsenal de Siegbourg. Il prit ensuite une part active à la révolution badoise; en juin 1849, il fut fait prisonnier et condamné par le conseil de guerre de Rastadt à la détention perpétuelle. Il venait de subir neuf mois de sa peine dans la prison de Naugardt lorsqu'en avril 1850 il fut appelé devant la cour d'assises de Cologne pour répondre de sa participation à la prise de l'arsenal de Siegbourg. Il présenta lui-même sa défense, dans un discours pathétique, qui lui valut un acquittement. De Cologne Kinkel fut transporté

à la prison de Spandau, d'où il parvint, quelques mois après, à s'échapper (mai 1850). Il se sauva en Angleterre, et se rendit de là, en automne 1851, en Amérique. Quelque temps après, il revint en Angleterre, où il reçut une place de professeur, qu'il occupe encore aujourd'hui. Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Kinkel : *Die Ahr, Landschaft, Geschichte und Volksleben* (L'Aar au point de vue géographique, historique et social); Bonn, 1846; — *Geschichte der bildenden Kuenste bei den christlichen Voelkern* (Histoire des Arts plastiques chez les peuples chrétiens); Bonn, 1845; — *Erzæhlungen* (Contes), publiés en commun avec Jeanne Kinkel; Stuttgard, 1849; 2ᵉ édit., 1851.

Sa femme, *Jeanne* Kinkel, qui avant son second mariage avait déjà acquis, une certaine réputation comme pianiste et musicienne, se signala, en 1848 et en 1849, par sa participation active aux travaux politiques et littéraires de son mari. On lui doit : *Acht Briefe ueber Klavierunterricht* (Huit lettres sur l'art d'enseigner le piano); Stuttgard, 1852. R. Lindau.

Strodtmann. *G. Kinkel*; Hambourg, 1850, 2 vol. — *Conversat.-Lex.*

KINKER (*Jean*), littérateur hollandais, né vers 1760, à Nieuwer-Amstel, près Amsterdam, mort vers 1825. Ayant obtenu le grade de docteur en droit, il vint à Amsterdam s'y établir comme avocat; mais son étude favorite, la poésie, lui fit négliger le barreau. En 1817, il fut appelé à la chaire de littérature hollandaise à Liége. Ses écrits littéraires et politiques lui ont fait une bonne réputation parmi les auteurs de son pays; nous citerons : *Poésies de ma jeunesse;* 1785; — *Le Messager de l'Hélicon;* 1788; — *Van Roots*, drame en prose; 1789; — *Celia*, tragédie; 1792; — *Élégie sur Washington;* 1800; — *Fête de la Paix d'Amiens*, pièce allégorique; 1802; — *Almanzor et Zehra*, tragédie représentée avec succès; 1804; — *Lettres de Sophie à Feith,* en vers; 1807; — *Prosodie hollandaise;* 1809; — *Introduction à une théorie générale des langues;* 1818 : mémoire inséré dans le recueil de l'Institut royal des Pays-Bas, dont l'auteur était membre. Kinker a également traduit du français *Les Templiers* et *Marie Stuart*, tragédies, et il a rédigé plusieurs feuilles politiques. K.

Arnault et Jouy, *Biographie des Contemporains.*

KINSBERGEN (*Jean-Henri* van), comte de Doggers-Bank, amiral hollandais, né le 1ᵉʳ mai 1735, à Doesburg, mort en 1819. Dès l'âge de neuf ans il comptait dans l'armée de terre, et passa à quatorze ans comme cadet dans la flotte hollandaise. Il fit plusieurs actions d'éclat, acquit de l'expérience dans quelques voyages de long cours, et, passant de grade en grade, il parvint à celui de lieutenant-amiral en 1767. Il obtint alors la permission de prendre du service en Russie. L'impératrice Catherine II l'accueillit avec faveur, et lui confia une escadre destinée à agir contre les Turcs dans la mer Noire. Kinsbergen commandait cinq bâtiments de quarante canons et quelques autres navires d'un échantillon inférieur lorsqu'il rencontra la flotte ottomane, forte de treize vaisseaux de haut bord. D'abord maltraité dans un premier engagement, il revient à l'attaque, coupe audacieusement la ligne ennemie (1), coule le vaisseau amiral turc et remporte une victoire complète. Kinbsbergen se servit pour la première fois, dans cette affaire, d'un nouveau système de signaux qui depuis a été généralement adopté. Il combattit plusieurs années aussi glorieusement sur terre ou sur mer, et fut souvent blessé. Il rendit également de grands services à la Russie par des travaux de cabinet, insista pour la libre navigation de la mer Noire et la création d'une flotte de chaloupes canonnières. Quoique comblé d'honneurs par Catherine II, il revint dans sa patrie en 1776. Les états généraux lui confièrent aussitôt la mission de terminer la guerre avec le Maroc; il s'en acquitta en habile négociateur. Les relations pacifiques ayant cessé avec l'Angleterre, il se mit sous les ordres de l'amiral Kontman, et contribua puissamment à la victoire que les Hollandais remportèrent, le 5 août 1781, à Doggers-Bank, sur les forces supérieures de l'amiral Parker; sa brillante conduite dans cette journée lui valut une médaille d'or et le grade de contre-amiral premier-adjudant. Plus tard il fut nommé membre du comité secret de la marine néerlandaise, et décida la fondation du port du Helder. A la paix, Catherine II lui offrit le rang de vice-amiral, et le roi de Danemark voulut le mettre à la tête de sa flotte : Kinsbergen refusa. En 1793 il défendit utilement sa patrie contre les Français, et s'opposa, sur le Mœrdyk, aux opérations de Dumouriez. Il dressa, à cette époque, un plan de défense pour les rivières de Hollande, et particulièrement pour l'entrée du Zuyderzée. Il prit peu après le commandement de toute la marine batave, et transporta en 1795 le stathouder et sa famille en Angleterre. A son retour à Amsterdam, il fut arrêté par le nouveau gouvernement, mais rendu à la liberté au bout de deux mois. Il accepta les offres du roi de Danemark, qu'il servit jusqu'en 1806. Louis Napoléon, à son avénement au trône de Hollande, appela Kinsbergen près de lui. Il le créa son premier chambellan honoraire, maréchal du royaume, conseiller d'État de la marine en service extraordinaire, grand'croix de l'ordre de l'Union et *comte de Doggers-Bank*, en souvenir du courage et de l'habileté qu'il avait déployés dans la bataille de ce nom. Kinsbergen n'a point été sénateur français. Il ne figure dans l'almanach impérial de 1814 que comme grand'croix de la Réunion. Après le rétablissement de la maison de Nassau, van Kinsbergen rentra au service de sa

(1) Cette manœuvre, dont on a plus tard attribué l'invention aux amiraux anglais Howe, Nelson, etc., fut pour la première fois employée par Kinsbergen.

patrie en 1814, et occupa les premières charges de l'amirauté. Il se retira à Apeldoorn (Gueldre), où il termina ses jours à quatre-vingt-quatre ans, membre d'un grand nombre de sociétés savantes et décoré presque par tous les souverains de l'Europe. Peu d'officiers de marine ont autant que lui écrit sur les objets relatifs à leur état. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons les titres français des suivants, publiés en diverses langues : *Ordres et Institutions concernant le Service de la Marine; — Le Service de Vaisseau*, etc.; — *Exercice du Canon sur un vaisseau de guerre ; — Manuel du Marin; — Le Service général du Vaisseau; — Principes de la Tactique de Mer; — Le grand Livre des signaux de jour et de nuit*, avec pl.; — *L'Artillerie pratique de Marine;* — quatre *Cartes de la Crimée*, avec une *Description de cette province*, ouvrage qui a été fort utile dans la dernière guerre; — *Carte de la mer de Marmara ; — Description de l'Archipel*, avec carte; trad. en allemand en 1792, avec remarques; — *Introduction à la Guerre de Mer ; — Manuel politique à l'usage des jeunes officiers de marine; — Sur la Formation des Batteries de mer ; — Projet de l'établissement d'un Fonds pour les veuves des marins, sans frais pour l'État; — Rêve d'un Marin; — Sur la nécessité de tenir en service un corps permanent de matelots; — Sur la Formation d'une Académie de Marine*, etc. L'amiral Kinsbergen s'est autant signalé par son désintéressement que par son esprit et sa valeur. Héritier d'une grande fortune, il n'a jamais voulu l'augmenter, et tant en Hollande qu'en France il a refusé les traitements qui accompagnaient ses hautes fonctions. Sa patrie lui doit de nombreux et utiles établissements créés à ses frais : l'Institut de la Marine à Amsterdam; l'Institut des Sourds Muets à Groningue; l'Institut des Jeunes Personnes à Elbourg; de riches dotations pour les académies d'Utrecht et de Harderwyk, etc. Son buste a été sculpté par P.-J. Gabriel, et décore une des salles de l'Institut des Pays-Bas, auquel il légua sa bibliothèque.

A. DE LACAZE.

Galerie historique des Contemporains (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823). — *Biographie étrangère* (1819).

KINSCHOT (*Jean*), jurisconsulte belge, né à Turnhout, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle, et en 1541 il professait à Louvain le droit canon. Il laissa un ouvrage publié sous le titre de *Casus breves super totum corpus legum*, dont on connaît deux éditions in-folio, sans lieu ni date; l'une d'elles fut certainement imprimée à Louvain.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I. — Haïn, *Repertorium Bibliographicum*, t. II, 2, p. 438.

KINSCHOT (*Henri* DE), jurisconsulte belge, né à Turnhout, près d'Anvers, en 1541, mort en septembre 1608. La terre de Kinschot, dont il portait le nom, appartenait à sa famille. Il étudia la philosophie et le droit à Louvain, et se rendit ensuite à Paris pour apprendre la langue française et compléter ses connaissances en jurisprudence. De retour à Louvain, il obtint en 1566 le grade de licencié en droit, puis il alla se former à Bruxelles, sous la direction de son oncle Jean Gevaerts, célèbre jurisconsulte, à la profession d'avocat, qu'il exerça dans cette ville pendant quarante ans avec une rare distinction. La faiblesse de sa santé et son éloignement pour les emplois publics l'empêchèrent d'accepter dans la magistrature les places qui lui furent offertes plusieurs fois. A un esprit vaste et éclairé il joignait beaucoup de désintéressement. On a de lui : *Responsa sive Consilia Juris. Item de Rescriptis gratiæ a supremo senatu Brabantiæ nomine ducis concedi solitis, Tractatus septem. Omnia nunc primum edita, cum summariis et indicibus materiarum rerumque locupletissimis;* Louvain, 1633, in-fol. (dédié par l'éditeur, Valère André, au président Pierre Roose). Les sept traités portent les titres suivants : *An Brabantia sit patria juris scripti, et quomodo a jurisdictione imperiali per Bullam Auream sit exempta; — De Præstantia et Auctoritate senatus Brabantiæ; — De remissionibus homicidiorum, cum explicatione constitutionis Caroli V, anni* 1541; — *De solutionibus induciis; — De securitate corporis; — De legitimationibus ; — De licentia testandi, aut aliter disponendi de feudis.*

E. REGNARD.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Christyn, *Les Tombeaux des Hommes illustres qui ont paru au conseil privé du roi catholique aux Pays-Bas*, etc. — *Théâtre de la Noblesse de Brabant*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*.

KINSCHOT (*François* DE), jurisconsulte et magistrat belge, fils du précédent, né à Bruxelles, le 1er mai 1579 ou 1580, mort le 3 mai 1654. Il étudia le droit à l'université de Douai, et devint avocat au barreau de Bruxelles, où il soutint dignement le nom de son père. Il réunissait les qualités du savant, de l'administrateur et du magistrat, et fut successivement membre du collége des finances, trésorier général des domaines et finances du roi d'Espagne dans les Pays-Bas et en Bourgogne, conseiller d'État, et enfin, en 1649, chancelier de Brabant. Il revit et augmenta les ouvrages de son père, dont Valère André donna une nouvelle édition sous ce titre : *Henrici Kinshot, jurisc., Responsa sive concilia Juris. Ad calcem adjiciuntur ejusdem Tractatus septem de rescriptis gratiæ in supremo Brabantiæ senatu nomine ducis concedi solitis. Omnia iterata hac editione emendatiora et auctiora; responsis patres filiique separatis*, etc.; Bruxelles, 1653, in-fol.

E. R.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Christyn, *Les Tombeaux des Hommes illustres qui ont paru au conseil privé du roi catholique aux Pays-Bas*, etc. — Le même, *Basilica Bruxellensis*, etc. — *Théâtre de la No-*

blesse du Brabant. — Van Gestel, *Historia Mechliniensis*, II, 4.

KINSCHOT (*Nicolas* DE), frère de François, homme politique hollandais, né à Delft, en 1584, mort en 1660. Il fut fiscal de Hollande après Hugues de Groot, et exerça ses fonctions avec sagesse et modération. On connaît de lui un discours qu'il prononça à l'âge de seize ans; il est intitulé : *Oratio panegyrica de rebus a Mauritio principe Auriaco gestis;* La Haye, 1600, in-4°.

V. R.

Biog. Belge.

KINSCHOT (*Gaspard* DE), poëte latin hollandais, né le 29 septembre 1622, à La Haye, mort le 29 décembre 1649, dans la même ville. Issu de la même famille que les précédents, il étudia le droit à Utrecht et à Leyde, et visita ensuite l'Allemagne et la France. De retour à La Haye en 1646, il fit partie de l'ambassade envoyée par les états généraux à Munster pour y conclure le traité de paix de Westphalie, et mourut à vingt-sept ans, d'une maladie de poitrine. On a sous son nom un recueil de vers latins, écrits avec beaucoup de grâce et d'élégance à une époque où la poésie latine était en honneur en Hollande; il est intitulé : *Poematum Libri IV;* La Haye, 1685, in-12, et contient des pièces sacrées et historiques, des élégies, des idylles et des mélanges.

P. L—Y.

Foppens, *Bibl. Belgica.*

KINSKY, ancienne famille de Bohême, dont les principaux membres sont :

KINSKY (*François-Ulric*, comte), homme politique autrichien, né en 1634, mort le 27 janvier 1699. Il fit d'excellentes études, voyagea pour son instruction dans différentes parties de l'Europe, et fut nommé, à son retour en Bohême, chambellan et conseiller de l'Empire. Élevé à la dignité de vice-chancelier en 1664, il fut chargé d'une mission importante en Pologne, et les talents dont il fit preuve en cette occasion lui valurent de nouveaux témoignages d'affection de son souverain. En 1676, Léopold Ier le choisit pour ministre plénipotentiaire à Nimègue. Kinsky était grand-chancelier de Bohême lorsque les Turcs envahirent l'Empire et vinrent mettre le siége devant Vienne. Tous ses soins tendirent à préserver la Bohême des horreurs de la guerre et à y maintenir la tranquillité. En 1690 il assista, en qualité de premier député de ce royaume, à l'élection et au couronnement de Joseph Ier comme roi de Bohême. Ce prince l'appela dans le conseil privé aulique et le chargea spécialement de la direction des affaires étrangères. Il contribua puissamment à faire élire roi de Pologne l'électeur de Saxe.

KINSKY (*Wenceslas-Norbert-Octave*, comte), homme d'État autrichien, frère du précédent, né en 1642, mort en 1719. Après avoir suivi les cours des principales universités et perfectionné son éducation par des voyages, il s'éleva rapidement aux premières charges de l'État. En 1705 l'empereur Joseph Ier le nomma grand-chancelier et membre du conseil privé. Charles VI le confirma dans ses emplois en 1711; mais Kinsky donna sa démission la même année, et se retira entièrement des affaires.

KINSKY (*François-Ferdinand*, comte), homme d'État autrichien, fils du précédent, né le 1er janvier 1668, mort le 22 septembre 1741. En 1708 il prit place au collége électoral comme député de la Bohême. En 1711 il assista à l'élection et au couronnement de Charles VI. En 1715 il fut nommé chancelier de la cour, et en 1723 grand-chancelier. En 1729 il fut envoyé avec le titre de premier commissaire royal à la diète de Hongrie; mais, mécontent de la marche des délibérations, il ne tarda pas à retourner à Vienne, où il s'occupa avec zèle de différentes mesures d'administration. Un des derniers actes auxquels il prit part fut l'établissement, en Bohême, en Moravie et en Silésie, des *Judicia delegata*, chargés de décider toutes les questions relatives aux péages, aux douanes, aux impôts sur les boissons, le sel, le tabac, etc. L'affaiblissement de sa santé l'obligea à se démettre de tous ses emplois en 1736.

KINSKY (*Philippe-Joseph* comte), habile financier autrichien, né en 1700, mort en 1749. Le succès qu'il obtint dans la négociation d'un emprunt de 200,000 liv. sterl. lui valut, à son retour d'Angleterre, le titre de chancelier de la cour et de président de la députation de la Banque. Deux ans plus tard, il fut élevé à la dignité de grand-chancelier et de ministre des conférences. En 1744, la situation des finances exigeant qu'on mît à la tête de ce département un homme aussi actif qu'expérimenté, on eut recours à lui; mais dès l'année suivante il donna sa démission.

KINSKY (*François-Joseph*, comte), général autrichien, né à Prague, le 6 décembre 1739, mort à Vienne, le 9 juin 1805. Comme ses parents, il se destina d'abord aux carrières civiles; mais la guerre de Sept Ans vint donner un autre cours à ses idées : en 1759 il partit comme simple volontaire. Nommé capitaine en 1760, major en 1764, et colonel en 1768, il fonda, à ses propres frais, dans son régiment une école de cadets, qui par son excellente organisation attira l'attention de Marie-Thérèse et de l'empereur Joseph II. En 1773 il obtint le grade de major général. En 1777 il entreprit un voyage dans le Wurtemberg et la Suisse, afin d'étudier sur les lieux les méthodes d'enseignement adoptées dans la célèbre École militaire de Stuttgard ainsi que dans les institutions de Pestalozzi et du baron de Salis. De 1778 à 1779, le comte Kinsky prit une part glorieuse à la guerre de Bohême : pour récompenser ses services, l'empereur lui donna un régiment et le nomma directeur de l'académie de Neustadt; Kinsky y introduisit des améliorations si importantes qu'il en fut fait directeur en chef, avec le

grade de feldmaréchal-lieutenant. En 1788 Kinsky fut choisi pour accompagner l'archiduc François dans la campagne contre les Turcs. Les services qu'il rendit alors, ainsi que dans les guerres contre la France, de 1793 à 1796, lui valurent le grade de feldzeugmeister, ou grand-maître de l'artillerie. Nommé conseiller privé en 1801, il quitta le service actif et se retira à Neustadt.

En 1775 le comte de Kinsky avait légué à la ville de Prague une collection de machines hydrauliques, des modèles de machines et un cabinet de minéralogie assez important. Il lui avait fait don, en 1776, de sa bibliothèque. D'après ses dernières volontés, le comte Kinsky fut inhumé à l'académie. Un monument lui fut élevé par Schaller, au moyen d'une souscription des officiers de l'armée autrichienne. Il avait composé plusieurs ouvrages de stratégie, d'éducation, etc., savoir : *Abrégé élémentaire de ce qui concerne le Service militaire ;* 1785 ; 2e édit., Vienne, 1795, in-8° ; — *Mélanges ;* Vienne, 1786, in-8° ; — *Principes généraux sur l'Instruction publique et principalement sur l'Instruction militaire ;* 1787, in-8°. Tous ces ouvrages ont été réimprimés en 7 vol. et distribués par souscription, en 1825, aux différents corps de l'armée autrichienne. En 1774 il avait fait paraître des *Observations sur un sujet important*, dans lesquelles il réclamait en faveur de la langue nationale de la Bohême, qui avait été supprimée de l'éducation et remplacée par l'allemand.

KINSKY (*Joseph*, comte), général autrichien, frère du précédent, mort à Vienne en février 1804. Il excellait dans l'arme de la cavalerie. Jouissant d'une grande faveur auprès de Joseph II, il l'accompagna dans la guerre de la succession de Bavière et dans la guerre contre les Turcs. Il devint plus tard gouverneur de Vienne. J. V.

OEsterreichische national Encyklopædie im Geiste der Unbefangenheit bearbeitet ; Vienne, 1835-1836, 6 vol. in-8°.

KINSOEN (*François*), peintre belge, né à Bruges, en 1770, mort dans la même ville, en 1839. Il vint fort jeune s'établir à Paris, et y peignit un grand nombre de tableaux d'histoire et surtout de portraits. Ses œuvres sont remarquables par un coloris brillant et moëlleux. A. DE L.

Biographie générale des Belges. — Nagler, *Neues Allgem. Künster-Lexicon.*

KIOSEM ou **KEUTSCHEM**, sultane turque, morte en 1648. Après que Mahomet IV, son petit-fils, à peine âgé de huit ans, avait été placé sur le trône par les janissaires, elle fut chargée de la régence. Devenue ensuite jalouse de l'influence exercée par Lerkhan, mère du jeune sultan, elle résolut de le précipiter du trône et de lui donner pour successeur Soliman, un autre de ses petits-fils. Elle avait alors quatre-vingts ans. Elle réussit à faire entrer dans le complot l'aga des janissaires appelé Bectus. Mais la conjuration fut déjouée par le grand-vizir Senan-Pacha, qui fit prononcer par le muphti la sentence de mort contre la vieille sultane. Les eunuques de la garde de Kiosem s'inclinèrent devant les icoglans porteurs de l'arrêt, et les laissèrent entrer dans l'appartement de la princesse. Cachée dans une armoire, la sultane espérait échapper au sort qui la menaçait, quand elle fut découverte, et arrachée de sa retraite par un icoglan. Tirée par les pieds, elle eut assez de courage et de présence d'esprit pour se relever et fuir en jetant derrière elle des poignées de sequins, dans le dessein de tenter la cupidité des icoglans ; mais on leur avait promis ses dépouilles. Ils l'atteignirent donc, et l'attirèrent presque nue hors du sérail. Enfin, ils l'étranglèrent, malgré une résistance désespérée. V. R.

Hammer, *Gesch. des Osmans. Reichs.*

*KIP (*William-Ingraham*), théologien et prélat américain, né le 3 octobre 1811, à New-York. Issu d'une ancienne famille bretonne, dont le premier ancêtre historique, Ruloff de Kype, un des capitaines du duc de Guise, fut tué à la bataille de Jarnac. Il fut élevé au collége d'Yale et interrompit l'étude du droit pour suivre la théologie. Ordonné diacre en 1835, il fut attaché à diverses paroisses de l'Église épiscopale protestante, fit un long séjour en Europe, et fut consacré en 1853 évêque de San-Francisco, en Californie. On a de lui : *The Lenten Fast*, 1843, qui a eu six éditions ; — *The double Witness of the Church ;* 1844 ; — *The Christmas holidays in Rome ;* 1845, in-8° ; — *The early Jesuit Missions in North America ;* 1846, in-8° : extraits des *Lettres édifiantes ;* — *The early Conflicts of Christianity ;* Londres, 1851, in-8° ; — *The Catacombs of Rome ;* 1854, in-8°. Ce prélat a également fourni de nombreux articles aux recueils périodiques, tels que *New-York Review*, *Church Review*, *American monthly Magazine*, *the Churchman*, etc. P. L—Y.

Cyclop. of Amer. Literature.

KIPLING (*Thomas*), théologien anglais, né dans le comté de York, vers 1755, mort au mois de février 1821. Il professa la théologie au collége Saint-John à Cambridge. En 1793 il souleva contre lui une partie de l'université en acceptant le rôle d'accusateur de M. Frend, agrégé du collége de Jésus, lequel avait enseigné l'unitairianisme. La procédure se termina par l'expulsion de Frend. Kipling était doyen de Pétersbourg et recteur de Holmer. On a de lui : *The Elementary Parts of D. Smith's complete System of Optics ;* 1778, in-4° ; — *Codex Theodori Bezæ Cantabrigiensis, Evangelia et Apostolorum Acta complectens, quadratis literis græco-latinis ;* 1793, 2 vol. in-fol. ; — *The Articles of the Church of England, proved not to be calvinistic ;* 1802, in-8° ; — *Certain Accusations brought lately by the irish papists against british and irish protestants examined ;* 1809, in-8°. Z.

Gentleman's Magazine. — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

KIPPING (*Henri*), archéologue et publiciste allemand, né à Rostock, vers 1623, mort le 16 février 1678. Il fit ses études dans sa ville natale, et y obtint le grade de maître en philosophie. Un jour qu'il se promenait dans la campagne, il fut emmené de force par un parti de soldats suédois et contraint de s'enrôler parmi eux. Peu de temps après il fut mis en faction devant l'hôtel du conseiller d'État Erskein; pour prendre patience, il se mit à lire un volume de Stace. Erskein, qui vint à passer par hasard, lui demanda quel livre il tenait à la main, et fut très-étonné en apprenant que c'était un poëte latin. Enchanté des réponses de Kipping, qu'il interrogeait sur la littérature, il le racheta du service, lui confia d'abord sa bibliothèque, et le fit bientôt après nommer co-recteur du gymnase suédois de Brême. On a de Kipping : *Recensus Historiæ universalis;* Brême, 1661 et 1665, in-4°; — *Auctuarium ad Joh. Pappi Epitomen historiæ Ecclesiasticæ;* Francfort, 1661, in-8°; — *Recensus Antiquitatum Romanarum;* Brême, 1661, 1664, 1668, 1674, 1679, in-8°; Franeker, 1685 et 1695, in-8°; une nouvelle édition, revue et augmentée, de cet ouvrage, qui est le plus important de ceux publiés par Kipping, parut à Leyde, 1713, in-8°; l'auteur avait rédigé une seconde partie complémentaire de ce traité; elle resta en manuscrit, et fut perdue après la mort de Kipping; — *Exercitationes de Scriptura Sacra;* Francfort, 1665, in-4°; Brême, 1667, in-12; — *Exercitationes de Creationis Operibus;* Brême, 1665, in-12 : Francfort, 1672, in-4°; — *Institutiones Politicæ;* Brême, 1667, in-4°; — *Animadversiones in axiomata gallicana;* Brême, 1668, in-12 : écrit dirigé contre l'ouvrage d'Aubery : *Des justes Prétentions du roi sur l'Empire;* — *Bustum Jorristicum;* Brême, 1668, in-12; — *Institutiones Ethicæ;* Brême, 1670, in-12; — *Institutiones Physicæ;* Brême, 1670, in-12; — *Institutiones Politicæ, Pneumaticæ et De Creatione;* Brême, 1672, in-8°; réimprimé avec un traité *De Dialectica et Metaphysica*, Francfort, 1674, in-8°; — *Methodus nova Juris Publici;* Brême, 1672, in-12. Kipping a encore écrit trois dissertations : *De Lingua Primæva;* — *De Lingua Hellenistica* et *De Characteribus Novis;* elles ont été recueillies dans les *Analecta* de Crellius.

E. G.

Harvigorsth, *Vita Kippingi* (en tête de l'édition des *Antiquitates* de Kipping donnée à Leyde, en 1713. — *Neuer Büchersaal*, XXVI, p. 122. — *Acta Eruditorum*, t. V, Supplément, p. 518. — Burchard et Menken, *Biblioth. Doctorum militum*, p. 260. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 85. — Moser, *Biblioth. Juris Publici*, t. II, p. 659.

KIPPIS (*André*), controversiste et biographe anglais, né à Nottingham, le 28 mars 1725, mort le 5 octobre 1795. Il reçut son éducation, sous le docteur Doddridge, à Northampton, et devint en 1746 ministre d'une congrégation de dissidents à Boston, dans le comté de Lincoln. En 1753 il succéda en la même qualité au docteur Hughes à Westminster. Cette position le mit en rapport avec les membres les plus importants de la secte des dissidents, et il fut nommé professeur à l'Académie fondée à Londres par William Coward. En 1767 l'université d'Édimbourg lui conféra le grade de docteur en théologie. En 1778 il fut reçu membre de la Société des Antiquaires, et l'année suivante il entra dans la Société royale. Lorsque l'académie de Coward cessa d'exister, Kippis passa à l'institution d'Hackney, établie pour l'instruction des ministres dissidents; mais il en sortit au bout de quelques années pour se consacrer entièrement à ses travaux littéraires. Il était un des principaux rédacteurs du *Monthly Review* à une époque où cette revue occupait la première place parmi les publications périodiques. Il prit aussi une part active à la fondation du *New Annual Register*. Kippis a écrit plusieurs ouvrages pour soutenir les droits des dissidents ou sur des sujets d'un intérêt passager. Nous ne citerons que les deux plus importants, savoir : *A Vindication of the protestant dessenting Ministers, with regard to their late application to parliament;* 1772, in-8°; — *Considerations on the provisional Treaty with America and the preliminary Articles of peace with France and Spain;* 1782, in-8°. Son œuvre la plus connue, celle qui fera vivre son nom, est sa seconde édition de la *Biographia Britannica*, avec un grand nombre de *Vies* non contenues dans la première édition. Malgré de bons collaborateurs, Kippis ne put achever cette vaste entreprise. Cinq grands vol. in-fol. parurent de 1778-1789, et conduisirent l'œuvre jusqu'au mot *Fastolf*. Le sixième volume était préparé et même en partie imprimé, lorsque la mort de l'auteur en arrêta la publication. Kippis est l'auteur de beaucoup de biographies ajoutées dans cette seconde édition, entre autres de celle du capitaine Cook, qui a été imprimée séparément.

Kippis a donné une édition des *Œuvres de Nathaniel Lardner*, précédée d'une *Vie* de ce théologien distingué, et une collection en deux volumes des leçons de morale et de théologie de son professeur Doddridge.

Z.

Rees, *Cyclopædia*. — Aikin, *General Biography*.

KIRBY (*John-Josué*), dessinateur anglais, né en 1716, à Parham (comté de Suffolk), mort le 20 juin 1774, à Kew. Fils d'un maître d'école connu par un manuel de voyage intitulé : *The Suffolk Traveller*, il attira d'abord l'attention publique par une série de dessins ayant pour but l'illustration des monuments et antiquités de sa province. L'excellent traité qu'il publia sur la perspective, et qu'il intitula *Brook Taylor's Method of Perspective made easy*, 1754, in-4°, 3e édit., 1768, gr. in-folio, le fit admettre à la Société royale de Londres ainsi qu'à celle des Antiquaires. A quelque temps de là, il obtint, par la protection de lord Bute, la place de professeur de dessin de la reine Charlotte,

place qu'il échangea contre celle de directeur des travaux du palais de Kew. On a encore de lui : *The Perspective of Architecture;* 1761, 2 vol. gr. in-fol., fig., impr. aux frais du roi; — *Map of Suffolk;* 1766; — *Description of the Architectonic Sector;* 1768, in-folio. P. L—Y.

Nichols, *Biograph. Anecdotes of Hogarth.* — *Mrs Trimmer's Life,* 2 vol. in-8°. — Chalmers, *General Dictionary.*

KIRBY (*William*), naturaliste anglais, neveu du précédent, né le 19 septembre 1759, à Witnesham, mort le 4 juillet 1850, à Ipswich. Il fit ses études à l'université de Cambridge, entra dans les ordres, et obtint un bénéfice dans le comté de Suffolk. Son goût pour la botanique le fit admettre à la *Linnæan Society*, fondée en 1788 par sir J.-E. Smith, et dont le recueil inséra de lui divers mémoires sur *Trois nouvelles espèces d'Hirondelles* (1793), les *Insectes parasites du Blé* (1795), la *Tipula Tritici*, les *Hyménoptères*, et surtout l'espèce d'insectes parasites des abeilles, auxquels il donna le nom de *Strepsiptera*. Son principal ouvrage, *Introduction to Entomology*, Londres, 1815-1826, 4 vol. in-8°, fig., fut entrepris et publié par lui de concert avec M. Spence; écrit en forme de lettres, il devint rapidement populaire, et passa en peu d'années par un grand nombre de réimpressions. Observateur plutôt que savant, le docteur Kirby jouit durant sa longue existence d'une influence considérable, qu'il mit toujours au service du progrès et de la vulgarisation des sciences. Il appartenait, comme membre effectif ou honoraire, à la Société royale de Londres (1818), à la Société Géologique (1807), à la Société Entomologique et à plusieurs académies des États-Unis ou du continent. On a encore de lui : *Monographia Apum Angliæ, or an attempt to divide into the natural genera and families such species of the Linnæan genus apis as have been discovered in England;* Ipswich, 1802, 2 vol., fig.; — *A Description of several new Species of Insects collected in New Holland by Robert Brown* (*Linn. Transactions*, t. XII); — *An account of the Animals seen by the late northern expedition whilst within the Arctic Circle;* Londres, 1821, in-4°, supplément au *Voyage de Découvertes* du capitaine Parry; — *Habits and Instincts of Animals;* ibid., 1830 : ouvrage assez faible, qui fait partie de la collection des *Traités* Bridgewater; — la partie des *Insectes* dans la *Fauna Boreali-Americana;* Norwich, 1837, in-4°.

P. L—Y.

J. Freeman, *Life of W. Kirby*, 1852, in-8°.

KIRCH (*Godefroi*), astronome allemand, né à Guben, dans la Lusace, le 18 décembre 1639, mort le 25 juillet 1710. Son père, qui était tailleur, alla se retirer en Pologne pour éviter les malheurs de la guerre; mais pendant le voyage un parti de soldats le dépouilla de tout son avoir. Le jeune Kirch, qui avait commencé à s'occuper de mathématiques et d'astronomie, ne put ainsi achever ses études qu'à force de labeurs et de privations. Après avoir passé quelque temps auprès d'Hévélius en qualité d'aide, il alla s'établir à Lobenstein, et se mit à publier dès 1667 des calendriers, que le public rechercha bientôt avec faveur, à cause de leur exactitude. En 1676 il se rendit à Leipzig, et il y travailla assidûment malgré son état maladif à divers ouvrages usuels d'astronomie, afin de procurer du pain à sa nombreuse famille. Quelques-uns de ses amis, voyant sa position précaire, lui firent avoir à son insu une bourse de l'université; mais Kirch la refusa, ne voulant pas, disait-il, l'enlever aux pauvres étudiants, auxquels elle appartenait de droit. En 1692 il retourna dans sa ville natale, et il y épousa en secondes noces la fille d'un pasteur, laquelle lui devint d'un grand secours pour ses observations astronomiques (*voy. Marie-Marguerite* Kirch). Huit ans après il fut appelé à Berlin en qualité de membre de la nouvelle Académie des Sciences de cette ville et de directeur de l'Observatoire. On a de lui : *Brevis Meditatio de novo Cometa et igneo Globo qui anno* 1676 *in Italia visus est; nuperrima eclipsis Martis proxime futura eclipsis Saturni;* Leipzig, 1677, in-4° : écrit en allemand; — *Wunderstern am Halse des Wallfisches* (L'étoile variable du Cou de la Baleine); Leipzig, 1678, in-4°; — *Neue Himmelszeitung, sive novus nuncius sidereus de cometa anni* 1680; Nuremberg, 1681, in-4°; c'est Kirch qui avait le premier aperçu la comète de 1680; — *Ephemeridum motuum cœlestium Annus primus et secundus, nempe anni* 1681 *et* 1682, *ex tabulis Rudolphinis supputatorum, cum Ed. Halleji catalogo stellarum australium;* Leipzig, 1681, in-4° : ces éphémerides furent continuées jusqu'en 1702; — *Eilfertiger Bericht vom neuen Kometen* (Relation succincte de la nouvelle Comète); Nuremberg et Leipzig, 1682, in-4°; — *Kurtzer Bericht von einem neuen Kometen* (Brève Relation d'une nouvelle Comète); Leipzig, 1683, in-4°; — *Calendarium christianum, judaicum et turcicum;* Nuremberg, 1685, in-4° : écrit en allemand, cet almanach continua à paraître tous les ans à Nuremberg jusqu'en 1728, année depuis laquelle il fut publié à Berlin par Christfried Kirch jusqu'en 1756. Kirch a encore inséré de nombreuses *Observations* dans les *Acta Eruditorum*, dans les *Miscellanea Berolinensia* et dans les *Philosophical Transactions* (n° 342 et 343). L'autographe de ses observations manuscrites depuis 1677 jusqu'à sa mort se trouve au dépôt de la Marine à Paris, où l'on conserve aussi un volume de ses lettres. (*Voy.* Lalande, *Bibliographie Astronomique*, p. 287.) E. G.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Weidler, *Historia Astronomiæ*, p. 515.

KIRCH (*Marie-Marguerite*), astronome allemande, née le 25 février 1670, à Panitzsch, dans la haute Lusace, morte à Berlin, le 29 décem-

bre 1720. Fille d'un pasteur protestant, du nom de Winckelmann, elle eut occasion d'apprendre de bonne heure les éléments de l'astronomie, qui lui étaient enseignés par un paysan de Sommerfeld, Christophe-Arnold (*voy.* ce nom), amateur épris pour cette science. Observer et calculer les mouvements des astres devint chez elle une passion, qui lui fit en 1692 préférer à tous les autres partis comme époux l'astronome Godefroid Kirch, veuf, peu fortuné et âgé de cinquante-trois ans. Son mari trouva en elle une aide précieuse pour ses travaux astronomiques. Devenue veuve, elle fit d'abord des almanachs à l'usage de plusieurs villes; en 1712, elle alla habiter la maison du baron Krosick, qui possédait à Berlin un très-bel observatoire. Son protecteur étant venu à mourir deux ans après, elle se rendit à Dantzig, où elle espérait pouvoir tirer parti de ses connaissances; mais son espoir fut entièrement trompé. En 1716 le czar Pierre le Grand lui offrit une position à l'observatoire de Moscou, qu'elle n'accepta pas, préférant aller rejoindre son fils, Christfried Kirch (*voy.* ce nom), qui venait d'être nommé directeur de l'observatoire de Berlin. C'est dans cette ville qu'elle passa les dernières années de sa vie, ne pouvant plus faire d'observations astronomiques qu'en cachette, parce que diverses personnes, à l'avis desquelles elle dut se ranger, regardaient ce genre d'occupation comme ne convenant pas à une femme. Elle a publié : *Von der Conjunction der Sonne, des Saturni und der Venus* (Sur la conjonction du soleil, de Saturne et de Vénus); 1709 : opuscule écrit à l'occasion de la réunion des rois de Pologne, de Prusse et de Danemark. Mme Kirch, sans croire à l'astrologie, s'en occupait parfois, pour répondre aux personnes qui venaient la consulter; — *Præparatio ad oppositionem magnam, sive notabilis cœli facies anni* 1712, *quam anno* 1713 *excipit oppositio triplex Saturni et Jovis;* Cologne sur la Sprée, 1712, in-4° : écrit en allemand. Mme Kirch a aussi fait paraître plusieurs almanachs; enfin, elle a pris ainsi que ses filles une part active à la rédaction des *Ephemerides* publiées par son mari. E. G.

Vignoles, *Éloge de Mme Kirch* (*Bibliothèque Germanique*, t. III, p. 155). — *Gelehrte Zeitung*, année 1722, p. 644. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon.* — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique.*

KIRCH (*Christfried*), astronome allemand, fils des précédents, né à Guben, le 24 décembre 1694, mort à Berlin, le 9 mars 1740. Pendant qu'il faisait ses études au collége Joachim à Berlin, il apprit en même temps, sous la direction de son père, les principes fondamentaux de l'astronomie, science dont il alla continuer l'étude d'abord à Leipzig et ensuite à Dantzig, où il avait rejoint sa mère en 1715. Reçu dans la famille d'Hévélius, il eut occasion de consulter les manuscrits de ce célèbre astronome. En 1716, il fut, à l'âge de vingt-deux ans, appelé à Berlin, pour faire partie de l'Académie des Sciences et pour y occuper les fonctions d'observateur, remplies autrefois par son père. Nommé en 1723 membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, il reçut en 1735 l'offre d'une position très-avantageuse à Saint-Pétersbourg; mais les appointements ayant été augmentés par l'Académie de Berlin, il préféra rester dans cette ville; il y vivait en parfaite intelligence avec ses trois sœurs, dont deux l'aidaient dans ses observations astronomiques. Ses nombreux travaux, ainsi qu'une certaine difficulté à parler lui faisaient éviter les réunions du monde; mais il s'entretenait volontiers avec quelques amis intimes, parmi lesquels il faut citer Bayer et Jos. Delisle. On a de lui : *Ephemerides*, pour les années 1714, 1715 et 1716; il y fait part de plusieurs observations de sa mère; — *Transitus Mercurii ad Solem ad anni proximi* 1720 *diem* 8 *maii ex variis tabulis supputatus;* Berlin, 1719, in-4°; — *Merckwürdige Himmelsbegebenheiten des* 1726 *Jahrs* (Phénomènes célestes remarquables pendant l'année 1726); Berlin, 1725, in-4°; — *Observationes Astronomicæ selectiores in observatorio Berolinensi habitæ, quibus adjectæ sunt annotationes quædam et animadversiones geographicæ et chronologicæ;* Berlin, 1730, in-4°; on y trouve, entre autres, des éclaircissements sur la chronologie des Tartares et des Mongols, restée jusque alors assez obscure. Kirch a consigné ses observations dans les *Philosophical Transactions*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg,* et surtout dans les *Miscellanea Berolinensia;* dans le tome V de la *Bibliothèque germanique* se trouve une dissertation de lui intitulée : *De Eclipsi solis quæ a Sinis anno VII Quangvuti notata est et Christo in crucem acto facta esse creditur;* l'auteur cherche à y établir que les ténèbres arrivées à la mort de Jésus-Christ n'ont aucun rapport avec une éclipse de soleil observée en Chine environ à la même époque. E. G.

Vignoles, *Éloge de Chr. Kirch*, dans le *Journal Littéraire de l'Allemagne*, t. I, partie II, p. 300. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire Historique.* — Klefeker, *Bibl. Eruditorum præcocium.* — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

KIRCHBERG (Le comte *Conrad* DE), poëte allemand du treizième siècle. Le nom de Kirchberg est commun à plusieurs nobles maisons des diverses provinces de l'Allemagne. Mais, à en juger par les armoiries qui dans le manuscrit Manesse accompagnent le portrait et les poésies de notre minnesinger, il a dû appartenir à une famille souabe dont le fief était situé aux environs d'Ulm. Les archives de cette ville nous offrent une Charte de 1255 où se trouve mentionné un Conrad, comte de Kirchberg, qui est, selon toute apparence, le même que celui dont nous nous occupons ici. Il nous a laissé six chansons dont l'amour est l'unique sujet, et où l'on trouve une curieuse imitation des disposi-

tions métriques employées par les troubadours.
A. P.

Hagen, *Minnesinger*, III vol. — B. J. Docen, *Museum für altdeutsche lit. und Kunst.*, I vol.

KIRCHBERGER (*Nicolas-Antoine*, baron de LIBIESTORF), publiciste suisse, né le 13 janvier 1739, à Berne, mort en 1800. Appartenant à une ancienne famille, il entra de bonne heure au service militaire, et commanda un détachement de la garnison de Maëstricht; il consacra au milieu des camps une partie de sa jeunesse à l'étude de la philosophie et des belles-lettres, et entretint des relations avec Daniel Bernoulli, J.-J. Rousseau, le mystique Eckartshausen, Zimmermann, Saint-Martin, etc. De retour dans son pays, il fut l'un des fondateurs de la Société Économique et physique de Berne, qui le chargea de faire les premières expériences sur le mélange des matières animales avec le gypse, employé dans l'engrais des prairies artificielles. Nommé membre du conseil souverain de Berne en 1775, il occupa aussi pendant six ans la charge de bailli de Gottstadt, près de Bienne. Ardent spiritualiste, il s'éleva avec force contre les *illuminants* ou *éclaireurs*, dont le chef était Frédéric Nicolaï, et contribua à la rédaction des mémoires qui décidèrent les gouvernements de Prusse et d'Autriche à arrêter par des mesures rigoureuses les progrès de ces dangereux sectaires. On a de lui : *Histoire de la Vertu helvétique;* Bâle, 1765, in-8° : discours dont le thème est un acte de générosité des habitants de Soleure au quatorzième siècle. Il a aussi travaillé à la traduction des ouvrages philosophiques de Jacob Bœhm, pour les idées duquel il avait puisé, dans le commerce de Saint-Martin, une religieuse admiration.
P. L—Y.

Arnault, Jouy et de Norvins, *Biographie nouv. des Contemporains.*

KIRCHER (*Athanase*), célèbre jésuite et polygraphe allemand, né le 2 mai 1602, à Geyssen, près de Fulda, mort à Rome, le 28 novembre 1680. Il reçut de son père, bailli à Haselstein, les premiers éléments de son instruction, et fut envoyé ensuite au collége des jésuites à Fulda. En octobre 1618 il entra, à Paderborn, comme novice dans la société. Tout en recommençant sur de nouvelles bases ses études de belles-lettres, il s'appliqua à la physique, à l'histoire naturelle et à creuser les questions élevées des sciences du calcul. Après la dispersion du collége de Paderborn, il se rendit successivement dans les maisons que son ordre possédait à Munster et à Cologne, et il y continua à s'initier avec ardeur aux diverses branches des connaissances humaines. Il enseigna quelque temps le grec à Coblentz, et il séjourna ensuite à Mayence et à Spire. Le hasard lui fit tomber dans les mains, lorsqu'il habitait cette dernière ville, un ouvrage écrit au sujet de l'obélisque élevé à Rome par Sixte-Quint; c'est depuis ce moment que Kircher se mit à déchiffrer les hiéroglyphes. Chargé d'enseigner la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à l'université de Wurtzbourg, il quitta cette ville en 1631, craignant d'éprouver des mauvais traitements de la part des soldats de Gustave-Adolphe, qui s'avançaient sur Wurtzbourg. Deux ans après il obtint la permission de se retirer à Avignon dans la maison de son ordre, afin d'y continuer, dans le repos, ses recherches sur divers sujets d'érudition et de science. Nommé en 1635 professeur de mathématiques à Vienne, il s'embarqua à Marseille pour gagner l'Italie et se rendre de là à sa destination. Après une violente tempête, il aborda à Civita-Vecchia, loin de l'endroit où il avait voulu débarquer, et passa à Rome. Sur ces entrefaites, le célèbre Peiresc, avec lequel il s'était lié intimement à Avignon, l'avait recommandé au cardinal Barberini. Dès son arrivée à Rome, Kircher fut chargé d'enseigner les mathématiques au collége romain, emploi qu'il occupa pendant huit ans; enfin, il obtint l'autorisation de se consacrer entièrement aux patientes investigations qui l'occupèrent pendant le reste de sa vie.

Si Kircher a quelquefois avancé des faits inexacts, il faut l'attribuer moins à un manque de bonne foi qu'à ce que, se fiant trop à sa mémoire, du reste prodigieuse, il n'avait pas cru avoir besoin de vérifier ce que son imagination lui présentait comme certain. Ce manque de réflexion le rendit la victime de quelques plaisants, qui s'amusaient à le mystifier (1). Quoi qu'il en soit, Kircher consuma toute sa vie à faire avancer les sciences et à en répandre le goût, et quelques-uns de ses travaux ont plusieurs fois produit les plus heureux résultats. Kircher est un des premiers qui se soient occupés de former des cabinets d'histoire naturelle et d'instruments de physique. La belle collection de ce genre qu'il était parvenu à réunir, et qui contenait aussi beaucoup d'objets d'antiquité, existe encore en grande partie au collége romain (2). Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Ars Magnesia, hoc est disquisitio bipartita, empirica et physico-mathematica de natura magnetis;* Wurtzbourg, 1631, in-4°; — *Primitiæ Gnomonicæ Catoptricæ, hoc est horologiographiæ novæ specularis;* Avignon, 1635, in-4°. Montucla remarque que Kircher paraissait avoir ignoré que le P. Schonberger avait déjà publié un ouvrage sur ce sujet; — *Prodromus Coptus, in*

(1) Un certain André Muller barbouilla sur un parchemin des caractères bizarres de son invention, et l'envoya à Kircher en lui mandant que ce pouvait bien être là de l'écriture égyptienne. Kircher répondit qu'en effet c'étaient des hiéroglyphes, et il en donna sur-le-champ une traduction complète.

(2) On en a donné les descriptions suivante: *Romani collegii Musæum celeberrimum a Kirchero instructum exponit Georgius a Sepibus;* Amsterdam, 1678, in-fol.; — *Musæum Kircherianum, descriptum a Ph. Buonanni*, Rome, 1709, in-fol.; une nouvelle édition, disposée dans un autre ordre, fut publiée par Battara, Rome, 1773-1782, 2 vol. in-fol.; les médailles de ce musée ont été décrites par le P. Contucci.

quo cum linguæ coptæ origo, ætas, vicissitudo, inclinatio, tum hieroglyphicæ litteraturæ instauratio nova methodo exhibentur; Rome, 1636, in-4°. Ce livre fut un des premiers qui attirèrent l'attention des savants sur la langue copte, circonstance qui doit inspirer de l'indulgence pour les nombreuses erreurs qu'il contient; — *Specula Melitensis Encyclica, sive syntagma novum instrumentorum physico-mathematicorum;* Messine, 1638, in-12 : cet ouvrage, devenu très-rare, fut publié sous le pseudonyme de I. Salvatore Imbrolio; il a été reproduit à la suite de la *Technica curiosa* du P. Schott. On y trouve la description d'une machine nommée *Specula* par Kircher, à cause de sa ressemblance avec une guérite; elle devait servir à résoudre d'abord les principaux problèmes de la sphère et du calendrier, et ensuite à donner des réponses à des questions de médecine, d'astrologie et même de cabale. Kircher a aussi inventé un instrument, nommé pantomètre, qui devait remplacer tous ceux qu'on emploie dans la géométrie pratique (*voy.* pour les détails le *Pantometrum Kircherianum* du P. Schott). Il s'était encore ingénié à faire construire une autre machine, destinée à rendre plus faciles les diverses opérations du calcul; il la désignait sous le nom d'*Organum mathematicum*, parce qu'elle avait la forme d'un buffet d'orgue. Cette machine a été décrite par le P. Schott (*voy.* ce nom); — *Magnes, sive de arte magnetica, opus tripartitum;* Rome, 1640, in-4°; Cologne, 1643, in-4°; Rome, 1654, in-fol. : cet ouvrage contient beaucoup de choses qui nous font sourire aujourd'hui, telles que les airs qu'il faut jouer pour guérir de la morsure de la tarentule; — *Lingua Ægyptiaca restituta;* Rome, 1643 : cet ouvrage, devenu rare, fut le premier, dit Champollion, qui répandit en Europe des notions exactes sur la langue copte. Il est divisé en trois parties : *Sectio I, grammaticas diversorum authorum continens, videlicet Elsamendi, Aben-Katen Keisar, Abulfragi-Eben-Assel, Aben Dahiri; Sectio II, Scala magna, hoc est nomenclator ægyptiaco-arabicus cum interpretatione latina; Sectio III, Scala electa, hoc est lexicon ægyptiaco-arabicum cum interpretatione latina;* ce livre contient un dictionnaire et une grammaire coptes, qui, rapportés d'Égypte par Pietro della Valle, étaient venus en la possession de Peiresc, qui les avait communiqués à Kircher; — *Ars magna Lucis et Umbræ in mundo;* Rome, 1645 et 1646, in-fol.; Amsterdam, 1671, in-fol. : cet ouvrage renferme la description de plusieurs inventions ingénieuses, plus intéressantes il est vrai qu'utiles; l'une de ces inventions, celle de la lanterne magique, a été contestée à Kircher, sans raisons bien plausibles; — *Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni, in X libros digesta, qua admirandæ consoni et dissoni vires effectusque ad singulares usus tum in omni pæne facultate, tum potissimum in philologia, mathematica, physica, mechanica, medicina, politica, metaphysica, theologia, demonstrantur;* Rome, 1650, 2 vol., in-fol.; Amsterdam, 1662, in-fol. : cet ouvrage, dont Carion a donné une traduction allemande, et A. Kirsch un extrait, sous le titre de *Kircherus Germaniæ redonatus*.... *Artis magnæ de consono et dissono ars minor*, Halle (en Souabe), 1662, in-8°, a été critiqué d'une manière acerbe et injuste par Meibom, dans la préface de ses *Musici veteres;* — *Obeliscus Pamphilius, hoc est interpretatio nova obelisci hieroglyphici, quem erexit Innocentius X Pontifex Max.; in quo varia ægyptiacæ, chaldaicæ, græcanicæ antiquitatis monumenta, veterum tandem theologia, hieroglyphicis involuta symbolis, in lucem asseritur;* Rome, 1650, in-fol. Kircher était tellement persuadé d'avoir découvert le sens des hiéroglyphes, qu'il n'hésita pas à faire restaurer les inscriptions à plusieurs endroits entièrement effacées de cet obélisque de la place Navone; — *Œdipus ægyptiacus, hoc est universalis doctrinæ hieroglyphicæ instauratio;* Rome, 1652-1655, 3 vol. in-fol., dont le second a paru en deux tomes séparés. Le tome Ier contient : *Synopsis tomi primi; chorographia Ægypti, dynastiæ, politica theogonia; origo idolatriæ ægyptiacæ ejusdemque ad Græcos, Hebreos, Romanos, Indos, aliosque populos propagatio.* Le tome II, intitulé : *Gymnasium hieroglyphicum, in duodecim classes distributum, in quibus Encyclopædia Ægyptiorum cæterorumque Orientalium recondita sapientia hucusque perdita instauratur*, est divisé en douze chapitres ou *classes : I Symbolica, universam symbolicæ institutionis rationem explicat; II Grammatica primævam characterum institutionem, uti et artium scientiarumque prima fundamenta pertractat.... de variis quoque post diluvium inscriptionibus in diserto Sin superstitibus;* III *Sphynx mystagoga, mystica Zoroastri, Orphei, Trismegisti, Pythagoræ Phœnicum quoque, Chaldæorum, Græcorumque philosophorum et poetarum abstrusa pronuntiata ad mentem Ægyptiorum explicat;* IV *Cabalica, Hebræorum cabalam pertractat;* V *Cabala sarracenica;* VI *Systematica mundorum ex mente Chaldæorum, Syrorum, Arabum, Ægyptiorumque*; VII *Mathematica hieroglyphica*; VIII *Mechanica*; IX *Iatrica hieroglyphica*; X *Chimica*; XI *Magia hieroglyphica*; XII *Theologia hieroglyphica.* Le tome III, enfin, contient l'explication des inscriptions trouvées sur les principaux obélisques alors connus, plus des détails sur les momies et sur les idoles égyptiennes. Cet ouvrage, fruit de vingt années de recherches, a cessé de faire autorité sur ces matières; on ne le consulte plus que comme curiosité.

Kircher, en effet, s'est efforcé de retrouver dans tous les hiéroglyphes les doctrines des prêtres égyptiens, sur lesquelles les auteurs grecs et romains lui fournissaient quelques détails ; et c'est en partant de cette hypothèse, entièrement gratuite, qu'il a procédé à l'interprétation de ces caractères, interprétation qui n'est en résumé qu'un tour de force, qu'un jeu d'esprit ingénieux, remplissant trois volumes in-folio ; — *Itinerarium exstaticum, quo opificium, id est cœlestis expansi, siderum natura, vires, proprietates ab infimo telluris globo usque ad ultima mundi confinia, nova hypothesi exponitur;* Rome, 1656, in-4° ; Wurtzbourg, 1660, in-4° ; cette édition, donnée par P. Schott, contient aussi l'ouvrage suivant : *Iter exstaticum secundum, qui et mundi subterranei prodromus dicitur; quo geocosmi opificium, sive terrestris globi structura, una cum abditis in ea constitutis arcanioribus naturæ reconditoriis, per ficti raptus integumentum exponitur;* Rome, 1657, in-4°; — *Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis quæ pestis dicitur;* Rome, 1658, in-4°; Leipzig, 1659, in-12; ibid., 1674, in-4° ; traduit en allemand, Augsbourg, 1680, et en flamand, Amsterdam, 1669, in-12 ; — *Diatribe de prodigiosis crucibus, quæ tam supra vestes hominum quam res alias non pridem post ultimum incendium Vesuvii comparuerunt;* Rome, 1661, in-8°; cet opuscule, qui est devenu rare, se trouve réimprimé à la suite des *Joco-seria* du P. Schott ; — *Polygraphia seu artificium linguarum, quo cum omnibus mundi populis poterit quis respondere;* Rome, 1663, in-fol. ; Amsterdam, 1680, in-fol. : la première partie de cet ouvrage curieux contient un projet d'écriture universelle, d'après les idées de Becher, exécuté sur cinq langues : le latin, l'italien, le français, l'espagnol et l'allemand, au moyen d'un dictionnaire où les mots de ces idiomes qui expriment la même notion reçoivent un seul et même numéro. La seconde partie renferme un traité de sténographie, et la troisième une instruction pour écrire en chiffres et pour les lire ; — *Mundus subterraneus, quo subterrestris mundi opificium, universæ denique naturæ divitiæ abditorum effectuum causæ demonstrantur;* Amsterdam, 1665, 1668 et 1678, 2 vol. in-fol. ; traduit en hollandais, Amsterdam, 1682, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage contient la relation d'un grand nombre de faits fabuleux ou controuvés, tels que des récits sur les géants, les dragons et autres animaux chimériques. L'auteur y annonce aussi qu'il possède le secret de faire revivre dans leur forme primitive les cendres d'une plante, résultat qu'il pouvait sembler obtenir au moyen de miroirs convenablement disposés. « Enfin, il fait dans son *Mundus subterraneus* une rude guerre aux alchimistes, dit M. Hoefer dans son *Histoire de la Chimie,* ce qui lui attira de nombreux ennemis parmi les adeptes : il suffit de citer Blauenstein et Clander. Dans la thèse qu'il soutient, il fait preuve d'une intelligence droite, exempte de tout préjugé. Il s'exprime avec beaucoup de verve, et dans un langage parfois très-caustique. » Le chapitre du *Mundus subterraneus* concernant la transmutation des métaux a été réimprimé dans la *Bibliotheca Chemica* de Manget ; — *Historia Eustochio-Mariana, qua admiranda D. Eustachii sociorumque vita inquiritur;* Rome, 1665, in-4° ; — *Arithmetologia, sive de abditis numerorum mysteriis, qua abditæ numerorum proprietates demonstrantur, fontes superstitionum in amuletorum fabrica aperiuntur, et post Cabalistarum, Arabum gnosticorum aliorumque magicas impietates delectas, vera et licita numerorum mystica significatio ostenditur;* Rome, 1665, in-4° ; — *Ad Alexandrum VII, Pont. Max., Obelisci ægyptiaci nuper effossi interpretatio hieroglyphica;* Rome, 1666, in-fol. ; — *China monumentis, qua sacris qua profanis, illustrata;* Rome, in-fol. ; Amsterdam, 1667, in-fol. ; Anvers, 1667, in-fol. ; traduit en français par d'Alquié, Amsterdam, 1670, in-fol. ; en hollandais par Glazeruaker, ibid., 1618, in-fol. : cet ouvrage, entaché de nombreuses inexactitudes, a fait le premier connaître en Europe la célèbre inscription Si'an-Fou, attestant la prédication de l'Évangile en Chine au septième siècle par des missionnaires nestoriens ; on y trouve aussi gravés pour la première fois les caractères sanscrits ; — *Magneticum naturæ Regnum, sive disceptatio physiologica de triplici in natura rerum magnete;* Rome, 1667, in-4° ; Amsterdam, in-12, sans date. Kircher explique dans ce livre tous les phénomènes de la physique et de l'histoire naturelle d'après le seul et unique principe de l'attraction et de la répulsion ; cette hypothèse est aujourd'hui soutenue, on le sait, par les nombreux partisans des théories électro-dynamiques ; — *Ars magna sciendi, in XII libros digesta, qua nova et universali methodo de omni re proposita plurimis et prope infinitis rationibus disputari, omniumque summaria quædam cognitio comparari potest;* Amsterdam, 1669, in-fol. : cet ouvrage provoqua plusieurs écrits de Kuhlmann (*voy.* ce nom), qui, ainsi que la réponse de Kircher, se trouvent recueillis dans les *Kircheriana de arte magna sciendi;* Londres, 1681, in-8° ; — *Latium, id est nova et paralella, Latii, tum veteris tum novi, descriptio*; Rome, 1669, in-fol. ; Amsterdam, 1671, in-fol. : les erreurs qui se trouvent dans ce livre ont été relevées par Fabretti, dans le tome III des *Dissertationes in academia Cortonensi recensitæ;* — *Principis christiani Archetypon politicon, sive sapientia regnatrix, ex antiquo numismate Honorati Joannii, Caroli V aulici, symbolicis obvelata integumentis, evoluta;* Amsterdam, 1669 et 1672, in-4° : ce livre a pour second titre : *Splendor*

Domus Joanniæ; — *Arca Noe in tres libros digesta, quorum* I *De rebus quæ ante diluvium*, II *De iis quæ ipso diluvio ejusque duratione*, III *Quæ post diluvium a Noemo gesta sunt;* Amsterdam, 1675, in-fol.; — *Turris Babel, sive archontologia, qua primo priscorum post diluvium hominum vita, mores, rerumque gestarum magnitudo; secundo turris fabrica civitatumque exstructio, confusio linguarum et inde gentium transmigrationes, cum principalium inde enatorum idiomatum historia, explicantur;* Amsterdam, 1679, in-fol.; — *Phonurgia nova, qua universa sonorum natura effectuumque prodigiosorum causæ enucleantur; instrumentorum acusticorum machinarumque, tum ad sonos ad remotissima spatia propagandos, tum in abditis domorum recessibus clam palamve sermocinandi modus traditur, tum denique in bellorum tumultibus singularis hujusmodi organorum usus describitur;* Campen, 1673, in-fol.; traduit en allemand par Curion, Nordlingen, 1684, in-fol.; — *Sphinx mystagoga, sive diatribe hieroglyphica, qua mumiæ ex Memphiticis pyramidum adytis erutæ exacta exhibetur interpretatio;* Rome, 1676, in-fol.; Amsterdam, 1676, in-fol.: c'est l'explication de deux enveloppes de momies, conservées au château d'Ussé en Touraine; une autre interprétation fut proposée par Court de Gébelin, dans le *Recueil d'Antiquités des Gaules* de La Sauvagère; — *Tariffa kircheriana, sive mensa pythagorica expansa;* Rome, 1679, in-8° : table de multiplication de 1 jusqu'à 100. On doit encore au P. Kircher, outre quelques opuscules d'une moindre importance : *Rituale vetus Coptitarum*, dans les *Symmicta* de Léon Allace; — *Sententia de unguento armario*, dans le *Theatrum sympatheticum* de Rattray. Kestler a donné un résumé des opinions de Kircher concernant l'histoire naturelle, sous le titre de : *Physiologia Kircheriana experimentalis;* Amsterdam, 1680, in-fol.; un ouvrage du même genre a été publié par Petrucci à Amsterdam, en 1677, in-4°, sous le titre de : *Prodromo Apologetico alli studj Chircheriani.* Kircher a encore publié plusieurs ouvrages, dont les dates et lieux d'impression ne sont pas connus; tels sont : *Magia mechanica;* — *Polypædia Biblica, sive de arcanis Scientiarum sub Biblico textu latentibus;* — *Concilium geographicum emendandæ geographiæ rationes continens;* — *Philosophia Arabum, ex arabico translata; varia fragmenta geometrica, astronomica et optica ex Arabibus translata*, etc. Enfin, il se proposait de faire paraître : *Ars analogica, qua de quovis proposito themate, per rerum naturalium analogismos tum expedite scribendi, tum ample dicendi materia subministratur;* — *Iter Hetruscum;* — *Geometria practica combinata;* — *Ars veterum Ægyptiorum;* — *Avicennæ tomus II, sive Abhemaali, in latinam linguam translatus.* Les lettres de Kircher se trouvent disséminées dans les recueils suivants : *Fasciculus epistolarum Kircheri, complectentium materias philosophico-mathematico-medicas;* Augsbourg, 1684, in-4° (à la page 64 de ce livre, publié par Laugenmantel, se trouve une autobiographie de Kircher); *Opera Gassendi* (t. VI, p. 413, 426, 436, 446); *Bibliotheca Lambeccii* (p. 90 de l'ancienne édition); *Reliquiæ Manuscriptorum* de Ludwig (t. V, p. 385); *Celeberrimorum virorum Epistolæ de re numismatica* de Zach. Goetz; *Historia Bibliothecæ Augustæ Wolfenbutteli* (Partie II, p. 125); *Miscellanea Philologica critica* de Fea (p. 301).

E. G.

Vita Kircheri (Autobiographie, dans le *Fasciculus Epistolarum Kircheri*, donné par Laugenmantel). — Bayle, *Dictionnaire.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XXVII. — Sax, *Onomasticon*, t. IV, p. 416. — De Baker, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus* (première série). — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 338.

KIRCHER (*Conrad*), philologue allemand, né à Augsbourg, vers la fin du seizième siècle, mort un peu après 1622. Il étudia la théologie, et devint ministre dans sa ville natale, qu'il dut quitter en 1586 pour s'être opposé à une mesure prise par le sénat d'Augsbourg, composé en majorité de catholiques. Il exerça ensuite les fonctions de pasteur successivement à Raab, à Sonnenberg en Autriche, à Donauwerth et à Jaxthausen en Franconie, où il vivait encore en 1620. On a de lui : *Concordantiæ Veteris Testamenti græcæ, ebreis vocibus respondentes,* πολύχρηστοι; *simul enim et Lexicon ebraicolatinum ebraico-græcum et genuina vocabulorum significatio ex septuaginta duorum interpretum translatione petita;* Francfort, 1607, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage n'est plus guère consulté depuis l'édition entièrement refondue qu'en a donnée Trommius, quoique Gaguier (*voyez* ce nom) ait prétendu dans ses *Vindiciæ Kircherianæ* établir la supériorité du travail de Kircher. Mais à l'époque où elles parurent, les *Concordantiæ* de ce dernier furent d'un grande utilité pour l'explication de la Bible. L'auteur s'est servi de l'édition de la version des Septante donnée à Bâle en 1550 et copiée sur celle des Alde, et non de celle d'Alcala, comme l'ont prétendu beaucoup de bibliographes; on peut lui reprocher de ne pas avoir, malgré les promesses du titre de son livre, expliqué les mots grecs par leurs équivalents en hébreu, et d'avoir, au contraire, interprété les mots hébreux, qu'il classe par ordre alphabétique, d'après la version des Septante, qu'il ne rapporte pas toujours exactement. Consultez sur la valeur des *Concordantiæ* de Kircher : Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, et un article de Jean Leclerc dans le tome X de la *Bibliothèque ancienne et nouvelle;* — *De concordantiarum biblicarum maxime Veteris*

Testamenti in theologia vario ac multiplici usu; Wittemberg, 1622, in-4°. E. G.

Raupach, *Presbyterologia Austriaca*, p. 80. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KIRCHER (*Jean*), théologien allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Né à Tubingue, il étudia les belles-lettres et la théologie à l'université de cette ville, et devint ministre de l'Évangile. Il se mit ensuite à voyager dans diverses parties de l'Europe. Ayant eu occasion de lire plusieurs ouvrages en faveur du catholicisme, il abjura, vers 1640, le luthéranisme, se convertit à la religion romaine, et se retira en Hongrie. On a de lui : *Ætiologia, in qua migrationis suæ ex lutherana synagoga in Ecclesiam catholicam veras et solidas rationes succincte exponit et perspicit, doctisque omnibus et judicandi dexteritate pollentibus rite, accurate et modeste considerandas proponit*; Vienne, 1640, in-8° : cet écrit devint l'occasion de deux pamphlets protestants, dont voici les titres : *Kircherus devius, sive Hodegeticus catholicus, quo ostenditur Kircherum ivisse non qua eundum est, sed qua itur*; Strasbourg, 1641, in-12, par Dorsche, professeur de théologie à Strasbourg; — *Examen anti-Kircherianum*, Kœnigsberg, 1643, in-24, par Abr. Calovius; et *Anti-Kircherus*; Dortmund, 1654, in-4°, ouvrage écrit en allemand par Schragmüller. Un jésuite allemand, H. Wagnereck, voulant réfuter les inculpations portées par Dorsche contre Kircher, publia le *Anti-Dorsche, sive duo controversiarum religionis Cardines sacramentales*; Dillingen et Ulm, 1653, in-4° : ouvrage contre lequel Belelius écrivit son *Anti-Wagnereck*; Strasbourg, 1682, in-4°. E. G.

Bayle, *Diction.*—Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI.

KIRCHER (*Henri*), missionnaire et controversiste allemand, né à Neuss, dans le diocèse de Cologne, le 23 août 1608, mort le 29 janvier 1676. Entré à l'âge de vingt et un ans chez les jésuites, il enseigna pendant plusieurs années la philosophie et les belles-lettres dans les maisons de son ordre. Pour se dévouer à la propagation de l'Évangile, il se rendit en 1648 en Espagne, et voulut faire partie de la mission des Indes; mais, à cause de sa qualité d'étranger, les autorités espagnoles refusèrent d'agréer sa demande. Après avoir professé pendant deux ans la rhétorique au collége de Saint-Sébastien, il s'appliqua, de retour à Cologne, à la prédication surtout en langue française. Il devint en 1652 recteur du collége de Saint-Goar, et passa ensuite en Danemark pour y ramener les protestants à la foi catholique. Les privations dont il souffrit dans ce pays minèrent sa santé, et il se vit forcé en 1673 d'abandonner son œuvre et de retourner à Cologne, où il mourut trois ans après. On a de lui : *Luscinia concionum*; Cologne, 1647, in-12, recueil de sermons français; — *Pretiosum a vili, seu exterminatio doctrinæ luthericæ contra Ursinum sectarium*; Cologne, 1665, in-8°, écrit en allemand; — *Nordstern, Führer zur seligkeit* (L'Étoile polaire, conduisant au salut) : cet ouvrage de controverse religieuse, paru sous l'anonyme, fut réimprimé en 1739, in-12. E. G.

Hartzheim, *Bibl. Coloniensis*. — Sottwell, *Bibl. Societ. Jesu*.

KIRCHMAIER (*Thomas*), plus connu sous le nom de *Nao-Georgos*, traduction grecque de son nom, philologue, poëte latin et théologien allemand, né en 1511, à Hubelschweisser, près Straubingen en Bavière, mort le 29 décembre 1563. Il embrassa de bonne heure la réforme, étudia les belles-lettres et la théologie à Tubingue, devint vers 1536 pasteur à Suhla en Thuringe, et passa en 1541 avec la même qualité à Kahla. En 1544, la publication de ses *Remarques sur la première Épître de saint Jean* l'engagea dans une polémique acrimonieuse avec Melanchthon et Aquila, parce qu'il enseignait dans cet ouvrage le dogme calviniste de l'inamissibilité du salut. Cité devant le consistoire de Weimar, pour avoir à répondre de ses attaques contre l'orthodoxie luthérienne, il n'y comparut pas, et quitta Kahla. Il fut protégé contre ses ennemis par l'électeur Jean-Frédéric, et devint successivement pasteur à Kaufbeuern, à Kempten et à l'église Saint-Léonard à Stuttgard, ville qu'il fut forcé de quitter en 1558, pour avoir montré de la préférence pour les idées de Zwingle. Après un séjour à Bâle, il fut nommé, en 1560, ministre à Esslingen, où il ne resta pas longtemps à cause de ses opinions sur les sorcières, et fut enfin appelé, en 1563, comme pasteur à Wisloch dans le Palatinat; il y mourut quelques mois après.

Kirchmaier, qui connaissait à fond les langues et les littératures de l'antiquité, a laissé des poésies et des tragédies latines, ainsi que des traductions latines de plusieurs auteurs grecs, estimées de son temps. Ses écrits théologiques sont remplis d'injures et de déclamations appropriées au goût de ses contemporains. On a de lui : *Tragœdia nova, Pammachius*; Wittemberg, 1538, in-8°; — *Mercator seu Judicium, tragœdia in qua in conspectu ponuntur apostolica et papistica doctrina*; Bâle, 1540, in-8°, traduit en allemand, 1545, in-4°; traduit en français par Jean Crespin, Genève, 1558, in-8°; réimprimé plusieurs fois; — *Incendia seu Pyropolynices, tragœdia recens, nefanda quorumdam papistici gregis exponens facinora*; Wittemberg, 1541, in-8°; réimprimé dans la même année, sans nom de lieu; se trouve aussi dans les *Politica imperialia* de Goldast, p. 1112; — *Hamanus, tragœdia nova sumpta e Bibliis*; Leipzig, 1543, in-8o; se trouve aussi dans le tome II des *Dramata sacra*, publiés à Bâle, 1547, in-8°. Lors de la représentation de cette tragédie par les étudiants de Heidelberg, sur un théâtre dressé en plein air, le temps, qui était menaçant quelques moments auparavant, devint très-beau;

la pièce jouée, un orage violent éclata. Ce fait a été cité par Fabricius, pour faire voir que le ciel ne désapprouvait pas toujours les représentations théâtrales, comme l'avaient prétendu quelques théologiens protestants; — *In primam Joannis Epistolam Annotationes;* Francfort, 1544, in-8°; — *De Bello Germanico, in laudem Pedionxi, ejusdem belli scriptoris, carmen;* 1548, in-8°; — *Epitome ecclesiasticorum Dogmatum, carmine hexametro heroico;* — *Libri V Agriculturæ sacræ, heroico carmine descripti*; Bâle, 1550, in-8° (*voy.* Freytag, et *Apparatus Litterarius*, t. II, p. 1008); — *Hierennias, tragœdia nova*; Bâle, 1551, in-8°; Francfort, 1620, in-8°; — *Nova tragœdia, Judas Iscariotes; adjunctæ sunt duæ Sophoclis tragœdiæ, Ajax et Philoctetes*; Stuttgard, 1552, in-8°; — *Regnum Papisticum, carmen hexametrum*; Bâle, 1553, in-8°; réimprimé dans la même année, sans nom de lieu; une nouvelle édition, publiée à Bâle, 1559, in-8°, contient en outre: *In Joh. della Casa, archiepiscopum Beneventanum, Satyra*, pièce reproduite dans le tome Ier des *Deliciæ Poetarum Italorum*; — *Regnum Papisticum* a été traduit en vers allemands, par Burnard-Waldis, 1555, et souvent traduit en prose; — *De Dissiidis componendis religionis carmen*; réimprimé à part, Bâle, 1559, in-8°; — *In Catalogum Hæreticorum nuper Romæ editum Satyra*; réimprimé à part, 1559, in-8°; — *Satyrarum Libri V priores; adjecti sunt De Animi Tranquillitate duo libelli*; Bâle, 1555, in-8°; reproduit dans le tome IV des *Deliciæ Poetarum Germanorum* de Gruter; — *In psalmum XXVI: Indica me Deus*; Bâle, 1561, in-8°: écrit en faveur des doctrines de Calvin. Parmi les traductions de Kirchmaier, nous citerons: *Sophoclis Tragœdiæ, latino carmine redditæ;* Bâle, 1557; — *Dionis Chrysostomi Orationes;* Bâle, 1555, et Paris, 1604, in-fol.; — *Epicteti Enchiridion, cum explicationibus*; Strasbourg, 1554, in-8°; — *Synesii Epistolæ, græce et latine*; Bâle, 1558, in-8°; — *Phalaridis Epistolæ, græce et latine*; Bâle, 1558, et 1695, in-8°. On doit enfin à Kirchmaier le recueil intitulé: *Sylva Carminum in nostri temporis corruptelas, ex diversis auctoribus collecta*; 1553, in-8°.

E. G.

Pantaléon, *Prosopographia*. — Bayle, *Diction*. — Strobel, *Miscellaneen litterarischen Inhalts*, t. III, p. 109. — *Literarische Blætter;* Nuremberg, 1803, t. II. — Seckendorf, *Historia Lutheranismi*. — Walch, *Religions-Streitigkeiten*, t. IV. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*, au mot *Naogeorgos*. — Sax, *Onomasticon*, t. III, p. 195 et 621.

KIRCHMAIER (*Georges-Gaspard*), polygraphe allemand, né à Uffenheim en Franconie, le 29 juillet 1635, mort le 28 septembre 1700. En 1655, il se rendit à l'université de Wittemberg, où, après s'être fait recevoir en 1657 maître en philosophie, il étudia la théologie et la jurisprudence. Nommé en 1661 professeur d'éloquence, il employa une grande partie de ses moments de loisir à se familiariser avec les sciences chimiques et minéralogiques, auxquelles il fut initié surtout par son ami le célèbre Kunckel. Il s'occupa notamment de l'étude des qualités du phosphore; et c'est sous le nom de cette substance qu'il est inscrit sur les registres de l'Académie Léopoldine, lorsqu'il fut appelé à en faire partie. On prétend qu'en 1679 déjà il avait découvert la manière de graver sur verre. Ces recherches ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages sur des matières de théologie, d'histoire et de philologie; l'érudition dont il y fit preuve lui procura l'estime des savants les plus distingués, dont plusieurs, tels que Hevelius, Conring, Magliabecchi et Bœcler entretenaient avec lui une correspondance suivie. Peu d'années avant sa mort Kirchmaier fit un voyage scientifique en Hollande, à la suite duquel il entra en relation avec Grævius et Gronovius. De retour dans son pays, il fut chargé d'en inspecter les établissements d'enseignement, et mourut peu de temps après, regretté universellement pour la variété de ses connaissances et pour l'agrément de son commerce. Kirchmaier, qui avait appris, outre les langues orientales, presque toutes celles de l'Europe moderne, a laissé près de cent cinquante ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Dissertatio pro hypothesi Tychonica contra dogma Copernicanum;* Wittemberg, 1758, in-4°; — *De Basilisci existentia et essentia;* Wittemberg, 1659 et 1669, in-4°; — *De Lexicis et Lexicographis;* ibid., 1662, in-4°; — *Disputationes Zoologicæ;* Leipzig, 1661, in-4°, et Iéna, 1736, in-4°; — *Commentarius in Tacitum;* Wittemberg, 1664, in-8°; — *Commentarius in Corn. Nepotem;* ibid., 1665, in-8°; — *De Auguribus Romanorum;* ibid., 1669; — *De Luce, Igne ac perennibus Lucernis;* ibid., 1676, in-4°; — *Noctiluca constans et per vices fulgurans, diutissima quæsita, nunc reperta;* ibid., 1676, in-4°; — *De Originibus Habsburgico-Austriacis et Hohenzollerano-Brandenburgicis;* ibid., 1677 et 1680, in-4°; — *De Phosphoro natura Lucis;* ibid., 1680, in-4°; — *Elogia et elegantiæ latinorum jurisconsultorum veterum;* ibid., 1682 et 1687, in-4°; — *De Angliæ regni Genio, dotibus ac moribus;* ibid., 1682; — *De Passionum animi et corporis morborum Traduce;* ibid., 1684, in-4°; — *Pathologia vetus et nova;* ibid., 1685, in-8°; — *De Atlantide ad Platonis Timæum atque Critiam;* ibid., 1685; — *De Argonautarum Expeditione, an Europam omnem circumnavigaverint;* ibid., 1685; — *In Sallustii De Republica ordinanda epistolas;* ibid., 1685; — *Latinitas legalis præter meritum suspecta en Pandectis eruta;* ibid., 1686-1690, in-4°; — *Institutiones Metallicæ;* Wittemberg, 1687, in-4°; — *Amœnitates et Veneres Latinitatis in dictionibus et formulis ex Pandectis;* ibid., 1688; — *De Auro obryzo et Argento*

postulato ad Suetonii et juris civilis loca quædam; ibid., 1688; — *Metallurgia vapulans a Seneca philosopho et Plinio seniore vindicata;* ibid., 1689; — *Amœnitates et vindiciæ philologicæ ad librum I Institutorum*; ibid., 1689-1691, in-4°; — *Commentarius in Plinii Panegyricum;* ibid, 1689, in-8°; — *Halurgia curiosa;* ibid., 1690, in-4°; — *Ferax Metallorum atque mineralium Dubensis Saltus in Saxoniæ electoralis circulo;* ibid., 1692, in-4°; — — *De tribulis, potissimum aquaticis, a Theophrasto, Dioscoride et Plinio dictis;* ibid., 1692, in-4°; — *Metallo metamorphosis;* ibid., 1693, in-4°; — *Parallelismus XII linguarum ex matrice Scythoceltica Europæ a Japheti posteris vindicatarum;* ibid.; — *De Veterum Celtarum Celia, Ælia et Zytho;* ibid., 1695; — *De origine, jure ac utilitate Linguæ Slavonicæ;* ibid., 1697, in-4°; — *Spicilegium ad Germanicas Antiquitates Taciti;* ibid., 1698; — *Constantinus Magnus maximorum postulatus criminum, sed potiori parte absolutus;* ibid., 1698; — *De majestate juribusque Barbæ;* ibid., 1698, in-4°; — *De Calendis calendarioque Romanorum veterum et pervulgato nostrorum Almanach;* ibid., 1700; — *Philosophia metallica*; — *De Lactantii falsa Sapientia*; — *Exercitationes Philologicæ et criticæ*; — *De Ventorum Causis atque originibus*; — *De Arte propagandi vites apud Francos usitata*; — *De Via per Septentrionem ad orientales Indos Europæis diu ante Christum natum memorata*; — *De Causa Parmenionis indicta causa trucidati*; — *De Parallelismo Novi Testamenti et Polybii*; — *De Chaldæo-Syriasmis, Rabbinismis et Persisismis dictioni Novi Testamenti immerito affictis*; — *Novi Testamenti græce a solœcismis, barbarismis et hebraismis Defensio*; — *De Apparitionibus Spirituum et Spectrorum*; — *De Cognitione et pœnis christianorum sub Trajano.* Kirchmaier a aussi prononcé un grand nombre de discours d'apparat, dont plusieurs ont été imprimés; ses *Epistolæ et Poemata nonnulla* ont été publiés à Wittemberg, en 1703, in-8°, par les soins de son fils Georges-Guillaume, professeur de langue grecque à Wittemberg. Madihn a réuni six des dissertations de Kirchmaier, énumérées plus haut sous le titre de : *Opuscula sex rarissima de latinitate Digestorum et Institutionum Justiniani*; Halle, 1772, in-8°.

E. G.

Conr. Sam. Schurtzfleisch, *Programma in funere G. Casp. Kirchmaieri* (Wittemberg, 1700, in-fol.). — Clarmundus, *Vitæ Clarissimorum Virorum*, t. II, p. 286. — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KIRCHMAIER (*Sébastien*), érudit allemand, frère du précédent, né le 18 mars 1641 à Affenheim, mort le 16 octobre 1700. Après s'être fait recevoir en 1662 maître en philosophie à l'université de Wittemberg, il y fit des cours publics, et devint, en 1667, professeur au collége de Ratisbonne. En 1680 il fut appelé à Rotenburg sur la Tauber comme surintendant ecclésiastique et directeur du gymnase de cette ville. Il avait appris presque toutes les langues orientales, et on a de lui des pièces de poésie écrites en arabe, en persan et turc, en arménien, etc. De plus, il a publié : *Oratio in persica lingua de causis odii inter Turcas et Persas;* Wittemberg, 1662; — *De Germanorum antiquorum Idolatria;* Wittemberg, 1663, in-4°; — *De Corporibus petrificatis;* ibid., 1664, in-4°; — *De Indiciis in inquisitione venarum metallicarum observandis;* ibid., 1666, in-4°; — *De Papyro veterum;* ibid., 1666; — *De flammante Curru Eliæ;* ibid., 1667 et 1678, in-4°; réimprimé dans le *Thesaurus Theologicus philologicus*, publié à Amsterdam; — *Trifolium exegeticum de raptu Pauli in tertium cœlum;* Ratisbonne, 1679, et Wittemberg, 1684, in-4°; inséré dans le recueil précité; — Δυας *historiam Martis assyriaci et ægyptiaci eruens*; Wittemberg, 1680, in-4°; un certain nombre de dissertations sur des matières de théologie, de philosophie, et d'histoire naturelle.

E. G.

Pipping, *Memoriæ Theologorum*, p. 833. — Vocke, *Almanach Anspachischer Gelehrten*, t. I, p. 224. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KIRCHMANN (*Jean*), antiquaire allemand, né à Lubeck, le 18 janvier 1575, mort le 20 mars 1643. Après avoir étudié les belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, à Iéna et à Strasbourg, il devint le précepteur du fils de Witzendorf, bourgmestre de Lunebourg. Il fit avec son élève un voyage en France et en Italie. De retour en Allemagne en 1602, il fut nommé, l'année suivante, professeur de poétique à Rostock. Il établit chez lui une pension de jeunes gens, où vinrent bientôt des élèves de toutes les parties de l'Allemagne. En 1613 les magistrats de Lubeck le chargèrent de la direction du gymnase de leur ville. On a de lui : *De Funeribus Romanorum;* Hambourg, 1605, in-8°; Lubeck, 1623 et 1637, in-8°; Brunswick, 1661, in-8°; Francfort, 1672, in-8°; Leyde, 1672, in-8°; ces trois dernières éditions contiennent aussi le *Funus Parasiticum Nic. Rigaltii* et l'oraison funèbre de Kirchmann sur Paul Merula, publiée séparément à Rostock, 1607, in-4°; — *De Ira cohibenda;* Rostock, 1611, in-4°; — *Oratio in funere Jacobi Bordingi;* Rostock, 1616, in-4°; — *Oratio de vita G. Stampelii;* Lubeck, 1622, in-4°; — *De Annulis;* Lubeck, 1623, in-8°; Slesvig, 1657, in-8°; Leyde, 1672, in-12, avec des additions de G. Longus, d'Abr. Gorlæus et de M. Kornmann; Francfort, 1672, in-8°; c'est par cet ouvrage ainsi que par celui *De Funeribus Romanorum* que Kirchmann a contribué à faire connaître certains détails des antiquités grecques et romaines; — *Rudimenta Rhetoricæ;*

Brème, 1652, in-12; — *Rudimenta Logicæ peripateticæ;* Lubeck, 1669; réimprimé plusieurs fois. On trouve de lui dans les *Amœnitates Litterariæ* de Schelhorn. *Epistola ad M. Piccartum.* Enfin, Kirchmann a laissé en manuscrit un traité *De Magistratibus Romanorum;* une copie de ce manuscrit se conservait à la bibliothèque de Gudius. E. G.

Stolterfhot, *Oratio in funere Kirchmanni;* Lubeck, 1643, in-4° ; se trouve aussi dans les *Memoriæ Philosophorum* de Witten. — Bayle, *Diction.* — Nicéron, *Mémoires,* t. XLI. — Möller, *Cimbria-Litterata,* t. III, p. 353. — Hanckius, *De Scriptor. Rerum Romanorum,* p. 286 et 412. — Crenius, *Animadversiones Philologicæ,* pars II, p. 157; pars XI, p. 225; p. XVII, p. 15.

KIRCHMEIER (*Jean-Christian*), controversiste allemand, né le 4 septembre 1674, à Orpherode (Hesse), mort le 15 mars 1743. Fils d'un pasteur, il fit ses études à Franeker, entra dans les ordres, et enseigna d'abord la philosophie à Herborn, puis la théologie. Après avoir fait partie du consistoire de Dillenbourg, il obtint en 1706 une chaire à Heidelberg, passa l'année suivante à Franeker, et fut attaché en 1723 à l'université de Marbourg. Doué d'une instruction solide et variée, il publia un grand nombre d'écrits, et s'efforça de réformer en plusieurs points la théologie luthérienne. Nous citerons de lui : *In actionum moralium Principio;* Herborn, 1701, in-4° ; — *De Redemptione;* ibid., 1702, in-4° ; — *De Societate civili;* ibid., 1703, in-4° ; — *Der Reformirten Professor Theolog. zu Heidelberg* (Le Théologien réformiste d'Heidelberg); Heidelberg, 1708, in-4°; — *Historia Collationum publicarum inter professorem reformatorem et catholicos;* 1711, in-4° : écrite avec Louis Mieg; — *De falsis Doctoribus;* Marbourg, 1732-1733, in-4°; — *Auctoritas pontificia ex ipsis pontificum decretis eversa;* ibid., 1734, in-4°. K.

Strieder, *Grundlage zu einer hessischen Gelehrten Geschichte;* 1781-1806, in-8°. — *Neuer Buchersaal der Gelehrten Welt;* 1710-1717, in-8°. — *Nachricht von den Reformirten Theologen;* 1743, in-4°.

KIRCKS (*Jean*), naturaliste belge, né à Bruxelles, en 1772, mourut en 1831. Pharmacien, membre du conseil de santé et de l'Académie des Sciences de Bruxelles, il se fit connaître par sa Flore des environs de sa ville natale, publiée en latin sous ce titre : *Flora Bruxellensis, exhibens characteres generum et specierum plantarum circum Bruxellas crescentium,* etc.; Bruxelles, 1812, in-8°. On a encore de lui : *Tentamen Mineralogicum, seu mineralium nova distributio in classes, ordines, genera, species,* etc.; Bruxelles, 1821, in-8° ; — *Relation d'un Voyage fait à la grotte de Han, au mois d'août* 1822, *avec des notices sur plusieurs autres grottes du pays* (avec M. Quetelet); Bruxelles, 1823, in-8° ; — *Résumé du Cours de Minéralogie et de Botanique donné au musée des sciences de Bruxelles;* Bruxelles, 1828, in-18. Il a inséré dans les *Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles :* un *Mémoire* sur la géographie physique du Brabant (t. III, ann. 1826); — un *Extrait des Observations météorologiques faites à Bruxelles, depuis le* 1er *juillet* 1822 *jusqu'au* 31 *décembre* 1824 (ibid., ibid.); et *depuis le* 1er *janvier* 1825 *jusqu'au* 31 *décembre* 1826 (ib., t. IV, 1848). G. DE F.

Henrion, *Annuaire Biographique,* 1834.

KIRGENER (*Joseph*), général français, né le 8 octobre 1766 à Paris, tué le 22 mai 1813 à Markersdorf. Nommé en 1793 lieutenant au corps du génie, il prit part aux opérations de l'armée du nord; arrêté comme suspect à la fin de l'année, il subit une détention de quatre mois à Arras, assista ensuite aux siéges de Charleroy et de Maëstricht, et devint chef de bataillon le 11 frimaire an III (1er décembre 1794). Appelé sur les côtes de l'Océan, il se signala à l'affaire de Quiberon, où il eut le bras cassé d'un coup de feu, et vint suivre à Paris les cours de l'École Polytechnique. Après avoir fait la campagne du Rhin, il dirigea, en qualité de chef d'état-major du génie, les travaux exécutés à Boulogne, accompagna la seconde expédition d'Irlande, et tomba aux mains de l'ennemi dans le combat qui eut lieu entre le bâtiment *Le Hoche* et cinq vaisseaux anglais. En Italie, il se trouva à l'attaque du fort de Bard, aux batailles de Montebello et de Marengo, et remplit à Milan les fonctions de directeur du génie. Nommé colonel le 29 vendémiaire an IX (octobre 1800), puis officier de la Légion d'Honneur, il fut employé au cinquième corps de la grande armée, et obtint le 4 nivôse an XIV (25 décembre 1805) le grade de général de brigade, après s'être distingué au passage du Danube et à Austerlitz. Les campagnes de 1806 et de 1807 ne furent pas moins brillantes pour lui : chargé d'une partie des attaques dirigées contre les fortifications de Dantzick, il s'en acquitta avec tant d'habileté que Napoléon, sur le rapport du maréchal Lefebvre, lui conféra le titre de baron de l'empire. Après avoir passé deux ans en Espagne, Kirgenerse rendit à l'armée du nord pour y surveiller les travaux qui firent échouer l'expédition anglaise sur l'île de Walcheren (1809), fortifia le Helder et l'île du Texel, et commanda, à dater de 1810, le génie de la garde impériale. Il venait d'être promu général de division (13 mars 1813) lorsque, quelques mois après, dans la campagne de Saxe, il fut tué à Markersdorf par le même boulet qui emporta le maréchal Duroc (22 mai). Son nom a été inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. P. L—Y.

Victoires et Conquêtes. — *Fastes de la Légion d'Honneur,* t. III.

* **KIRILOF** (*Ivan*), géographe russe, mort à Samara en 1738. Il devint sous Pierre Ier conseiller d'état, et publia un *Atlas de l'empire de Russie,* publié en 1734 et 1745 aux frais de l'Académie de Saint-Pétersbourg. A. G.

Documents particuliers.

KIRKALL (*Édouard*), graveur anglais, né à

Sheffield, vivait dans la première partie du dix-huitième siècle. Il apprit dans sa ville natale les éléments de son art, et alla l'exercer à Londres vers 1722. Il a exécuté à l'eau-forte et à la manière noire beaucoup de gravures de paysages, de marines et d'autres sujets, entre autres les *Cartons de Raphael*, en huit planches, *Apollon et Daphné*. Il inventa un genre de gravure au clair obscur, en combinant l'eau-forte et la manière noire, et en renforçant le tout avec des parties gravées sur bois. On voit donc sur la même planche les contours légèrement touchés à la pointe, les ombres plus fortes rendues en manière noire et les demi-teintes obtenues par des planches sur bois. « On conçoit, dit Strutt, que ce procédé, mis en œuvre par les mains d'un habile artiste, pourrait produire des effets de conséquence. Mais cette tâche était au-dessus des forces de Kirkall. » Il a gravé en ce genre un petit tableau de Raphael représentant *Énée qui porte son père Anchise*, une *Sainte Famille* de Raphael, etc. Z.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, continuation de Luigi de Angelis. — Strutt, *Biographical Dictionary of Engravers*.

KIRKE (*Percy*), officier anglais, né dans la première moitié du dix-septième siècle. Le nom de ce soldat de fortune rappelle un des sombres épisodes du règne de Jacques II, la sanglante répression de la rébellion des partisans de Monmouth en 1685. Colonel d'un régiment d'infanterie, il avait commandé pendant plusieurs années la garnison de Tanger, et y avait été constamment occupé à repousser l'agression des tribus mauresques. Vivant dans la débauche la plus complète, il se procurait par des exactions le moyen de satisfaire ses vices; aucune marchandise n'était mise en vente avant qu'il eût déclaré n'en pas vouloir; un jour, par caprice, il chassa tous les juifs de la ville. Lorsque Tanger fut abandonné, il ramena en Angleterre cette troupe de soldats féroces que par dérision il appelait ses *moutons*, prit part à la défaite du duc de Monmouth à Sedgemoor, et fut chargé par lord Feversham de purger les comtés de l'ouest des partisans de ce prince. En entrant dans Bridgewater, il fit conduire au gibet, sans la moindre information, dix-neuf habitants de cette ville. A Taunton il prit pour potence l'enseigne de l'auberge où ses officiers étaient attablés : à chaque toast, on exécutait un des prisonniers qui le suivaient à pied et enchaînés. On coupa tant de cadavres en quartiers que le bourreau avait du sang jusqu'à la cheville. Le pays entier, sans distinction du coupable et de l'innocent, fut exposé aux ravages de ce barbare. On raconte qu'il avait triomphé de la vertu d'une jeune femme en lui promettant d'épargner la vie de son frère, et qu'ensuite il lui montra suspendus au gibet les restes de celui pour qui elle s'était sacrifiée. Le gouvernement ne tarda pas à le rappeler, non à cause de ses cruautés, mais pour le punir de la clémence intéressée qu'il avait montrée aux prisonniers riches. Ce fut le grand-juge Jeffreys (*voy.* ce nom) qui lui succéda dans cette œuvre d'implacable vengeance. Plus tard Kirke se prononça pour la révolution de 1688. Paul Louisy.

Diary of Pepys. — Toulmin, *History of Taunton*. — Burnet, t. Ier. — Macaulay, *History of England*.

KIRKE-WHITE. *Voy.* White.

KIRKLAND (*Thomas*), médecin anglais, né en 1721, mort le 17 janvier 1798. Il fit ses études à l'université d'Édimbourg, et exerça jusqu'à sa mort la médecine à Ashby, dans le comté de Leicester. Il fut un des premiers médecins et chirurgiens de son temps. Les principaux événements de sa vie furent des polémiques avec ses confrères. Il combattit, entre autres, l'opinion de Pott relativement aux fractures compliquées, et adopta celle de Bilguer sur l'abus des amputations. Son principal argument fut qu'à la campagne, où l'on ampute rarement, il ne meurt pas un dixième des personnes atteintes d'une fracture même compliquée. On a de lui : *A Treatise on Gangrenes, in wich the cases that require the use of the barky, and those in which it is pernicious, are ascertained;* Nottingham, 1754, in-8°; — *An Essay on the Method of suppressing hemorrhagies from divided arteries;* Londres, 1763, in-8°; — *An Essay towards an improvement in the cure of those diseases which are the causes of fevers;* Londres, 1767, in-8°; — *A Treatise in Childbed Fevers;* Londres, 1774, in-8°; — *Thoughts on Amputation;* Londres, 1780, in-8°; — *A Inquiry into the present of medical Surgery;* Londres, 1783, in-8°; — *A Commentary on Apoplectic and Paralitical Affections;* Londres, 1792, in-8°. Z.

Gorton, *General Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

* **KIRKLAND** (*Caroline* Stansbury, mistress), femme de lettres américaine, née vers 1815, à New-York. Fille d'un libraire, elle se maria de bonne heure, habita le Michigan, et vint en 1843 se fixer dans sa ville natale. Depuis 1847, elle dirige l'*Union Magazine*, devenu quelque temps après *Sartain's Magazine*. Son mari, William Kirkland, mort vers 1846, a publié *Letters from abroad* et collaboré à plusieurs revues. On a de cette dame, qui manie la plume avec beaucoup de facilité et d'agréable humeur : *A new Home;* 1839 : sous le pseudonyme de Mary Clavers; — *Forest Life;* 1842; — *Western Clearings;* 1846; — *An Essay on the Life and Writings of Spenser;* 1846; — *Holidays abroad, or Europe from the West;* New-York, 1848, 2 vol. in-12 : série de lettres adressées à un journal sur son voyage en Europe; — *The evening Book, or fireside talk on morals and manners, with sketches of western life*; ibid., 1852, in-8°, fig.; — *A Book for the home circle, or familiar thoughts on various topics*,

literary, moral and social; ibid., 1853, in-8°, fig.; — *The Book of the home beauty*; ibid., 1852, in-8°, fig.; — *Autumn hours and fire-side reading*; in-8°. P. L—Y.

Cyclop. of American Lit.

KIRKPATRICK (*William-James*), orientaliste anglais, né vers 1760, mort le 22 mars 1812. Major général au service de la Compagnie des Indes, il fut successivement résident auprès du Nizam à Haïderabad, et près des cours de Madadji Scindiah et du grand-mogol Schah-Aalem. Il était membre de la Société Asiatique de Calcutta. On a de lui : *A Vocabulary Persian, Arabic and English; containing such words as have been adopted the two former of those languages and incorporated into the hindui*; Londres, 1785, in-4°; — l'*Élégie* du poëte persan Anwery *Sur la Captivité du sultan Sandjar*, texte et traduction en vers anglais, dans l'*Asiatic Miscellanies* de Calcutta, 1786, t. Ier, p. 286-310; — *Introduction to the History of the Persian Poets*, traduite de Doulet-Schah dans le *New Asiatic Miscellany*; Calcutta, 1789, in-4°; — *Description of the Kingdom of Nepaul*, avec une carte et des planches; Londres, 1811, in-4°; — *Selection of the Letters of the sultan Tippoo Saïb*; Londres, 1811, in-4°. Z.

Monthly Repertory, novembre 1811 et janvier 1812. — Zenker, *Bibliotheca Orientalis*. — Rose, *New General Biographical Dictionary*.

KIRMANI (*Schehab-Eddyn-Aboul-Abbas-Ahmed-Mohy' ed-Dyn- Yahia-Benfadh'-Allah*), historien arabe, né à Maroc, mort dans la même ville, en 1251. Il a laissé un ouvrage d'histoire et de géographie intitulé : *Messalik al-Abjar Fy Memalik al-Amsar*, en 27 vol. V. R.

Univ. Pitt. (Maroc).

KIRNBERGER (*Jean-Philippe*), compositeur et musicographe allemand, naquit le 24 avril 1721, à Saalfeld, dans la Thuringe, et mourut à Berlin, le 28 juillet 1783. Il apprit de bonne heure les premiers éléments de la musique dans sa ville natale, et alla ensuite continuer ses études chez J.-B. Kellner, qui était alors organiste à Græfenrode; puis, à l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Sondershausen, où Meil, musicien de la chambre du prince, lui donna des leçons de violon. Les fréquentes occasions qu'il avait d'entendre de la musique à la chapelle hâtèrent le développement de ses heureuses dispositions musicales; ce fut là qu'il connut Gerber, élève de Bach, qui, en lui parlant souvent de ce grand artiste, lui suggéra l'idée d'aller à Dresde pour l'entendre et se former à son école, et, en 1739, Kirnberger arrivait dans cette ville, où pendant deux ans il étudia sous la direction du célèbre maître. En 1741 il partit pour la Pologne, et y resta dix ans au service de plusieurs princes, comme claveciniste, puis comme directeur de musique d'un couvent de filles, à Lemberg. De là, il vint à Berlin, et bien qu'il eût alors plus de trente ans, il reprit l'étude du violon, et entra comme simple symphoniste dans l'orchestre de la chapelle de Frédéric II; mais en 1754 il obtint de ce monarque la permission de passer au service du prince Henri, et devint maître de composition de la princesse Amélie, qui le nomma bientôt après directeur de sa musique, fonctions que Kirnberger remplit jusqu'à l'époque de sa mort. Admirateur passionné des œuvres de Bach, Kirnberger, comme organiste, a imité le style de son maître, et ses fugues attestent autant de savoir que d'habileté dans l'art de traiter ce genre de composition. Il a écrit beaucoup de musique instrumentale et quelques morceaux pour l'église; mais c'est particulièrement par les travaux auxquels il s'est livré pendant les vingt dernières années de sa vie, sur la théorie et la didactique de la musique, que Kirnberger s'est distingué. Voici la liste de ses principales productions :

COMPOSITIONS MUSICALES. Celles qui ont été publiées sont : Un *Allegro* pour le clavecin seul; 1750; — Une *Fugue* pour le même instrument; 1760; — *Chansons avec mélodies*; 1762; — Douze *Menuets* pour deux violons, deux hautbois, deux flûtes, deux cors et basse continue; 1762; — Quatre recueils d'exercices pour le clavecin; 1761-1764; — Deux trios pour deux violons et basse; 1763; — Pièces de musique de différents genres; 1769; — Odes avec mélodies; 1773; — *Chanson à Doris*, avec accompagnement de clavecin; 1774; — Huit *Fugues* pour le clavecin ou l'orgue; 1777; — Recueil d'airs de danses caractéristiques, contenant vingt-quatre pièces pour le clavecin; 1779; — *Chant pour la paix*, sur un texte de Claudius; 1779; — Pièces diverses pour le clavecin; 1780. Kirnberger a laissé en manuscrit plusieurs morceaux de musique instrumentale; des messes; — *Ino*, cantate de Ramler; — *La Chute du premier Homme*, cantate; — les psaumes 51e et 137e, à quatre voix.

OUVRAGES THÉORIQUES ET DIDACTIQUES : *Construction der gleichschwebenden Temperatur* (Construction du tempérament balancé); Berlin, 1760. Le manque de simplicité de ce système de tempérament en a fait abandonner l'usage par les accordeurs de piano; — *Die Kunst des reinen Satzes in der Musik, aus sicheren Grundsætzen hergeleitet und mit deutlichen Beyspielen erlæutert* (Art de la Composition pure dans la Musique, d'après des principes positifs expliqués par des exemples); Berlin, H. A. Rottmann, sans date, un vol. in-4°. Cet ouvrage est un des meilleurs traités de composition qui aient été publiés en Allemagne; — *Die wahren Grundsætze zum Gebrauch der Harmonie, darinn deutlich gezeigt wird, wie alle mœgliche Accorde aus dem Dreyklang und dem wesentlichen Septimenaccord und deren dissonirende Vorchælten, herzuleiten und zu erklæren sind, als ein Zusatz zu der Kunst des reinen Satzes in der Musik*

(Les vrais Principes concernant l'usage de l'Harmonie, etc.); Berlin et Kœnisberg, 1773, in-4°. Ce système d'harmonie est fondé sur des idées plus nettes et plus avancées que celles de Marpurg et des autres harmonistes de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Kirnberger est le premier qui se soit bien rendu compte du mécanisme de la prolongation des notes dans la succession des accords, et sa théorie est un des faits qui ont le plus contribué aux progrès de la science depuis la classification des accords fondamentaux et dérivés de Rameau, jusqu'à l'apparition, en 1802, du traité d'harmonie de Catel; — *Grundsætze des Generalbasses als erste Lienen der Composition* (Principes de la Basse continue, comme premiers éléments de la composition); Berlin, Hummel, 1781, in-4°; — *Gedanken über die verschiedenen Lehrarten in der Composition, als Vorbereitung zur Fugenkentniss* (Idées sur les diverses Méthodes de Composition, pour servir d'introduction à la connaissance de la fugue); Berlin, 1782, in-4°; — *Anleitung zur Singkomposition, mit Oden in verschiedenen Sylbenmassen begleitet* (Instruction sur la Composition du Chant, etc.); Berlin, 1782, in-fol.; — *Der allzeit fertige Menuetten und Polonaisen-Componist* (L'art de composer des Menuets et des Polonaises sur le chant); Berlin, 1757, in-4°. Les articles sur la musique insérés dans la Théorie des Beaux-Arts de Sulzer ont été rédigés par Kirnberger.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens.*

KIRSTEN (*Pierre*), orientaliste et médecin allemand, né à Breslau, le 25 décembre 1577, mort à Upsal, en Suède, le 8 avril 1640. Fils d'un riche négociant, il fut destiné au commerce; mais il montra tant d'éloignement pour les affaires qu'on lui permit de se livrer à la philologie. Après avoir étudié dans les meilleures universités de l'Allemagne, il visita la France, les Pays-Bas, la Suisse, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et la Grèce. Il s'avança même jusque dans la haute Asie. De retour en Allemagne, il partagea tout son temps entre la pratique de la médecine et la littérature arabe. Il fit fondre à ses frais de nouveaux caractères, et employa une partie de ses revenus pour faire imprimer les ouvrages les plus propres à être mis entre les mains des commençants. Plus tard il se rendit, à la suite du chancelier Oxenstiern, en Suède, où la reine Christine le nomma son premier médecin et lui donna une chaire à l'université d'Upsal, qu'il occupa pendant quatre ans, jusqu'à l'époque de sa mort. On a de Kirsten : *Grammatica Arabica;* Breslau, 1608-1610, in-fol. : en trois parties, dont la première traite de l'orthographe et de la prosodie, la deuxième de l'étymologie et la troisième de la syntaxe; — *Tria Specimina characterum Arabicorum;* ibid., 1609, in-folio; — *Decas sacra Canticorum et Carminum Arabicorum ex aliquot manuscriptis*; *cum latina ad verbum interpretatione. Accessit quoque schema, priore luculentius, characterum arabicorum*; ibid., 1609, in-8°; — *Vitæ quatuor Evangelistarum, ex antiquissimo codice mss. erutæ;* ibid., 1609, in-fol.; — *Liber secundus Canonis Avicennæ, typis Arabicis ex mss. editus et ad verbum in Latinum translatus, notisque textum concernentibus illustratus;* ibid., 1610, in-folio; — *Liber de vero usu et abusu Medicinæ;* Breslau, 1610, in-8°; Breslau, 1618, in-8°. Traduction allemande; Francfort, 1611, in-8°; Upsal, 1636, in-8°; — *Notæ in Evangelium S. Matthæi, ex collatione textuum Arabicorum, Syriacorum, Ægyptiacorum, Græcorum et Latinorum;* Breslau, 1611, in-fol.; — *Epistola S. Judæ, ex ms. Heidelbergensi Arabico ad verbum translata, editis notis ex textuum Græcorum et versionis latinæ vulgaris collatione;* ibid., 1611, in-fol.; — *Hypotyposis sive informatio medicæ artis studioso perutilis, aliquandiu in Pharmacopolio versaturo*; Upsal, 1638, in-8°.

R. L.

Joh. Loccenius, *Oratio funebris P. Kirstenii;* Upsal, 1640, in-4°. — Henning Witten, *Memoriæ Medicorum.* — Joh. Scheffer, *Suecia Litterata.* — Nicéron, *Mémoires*, vol. XLI, p. 172. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher. — Bayle, *Dictionnaire.* — Crenius, *Animadversiones Philologicæ*, P. II, p. 164. — J.-F. Hirt, *Bibliotheca Oriental. et Exeget.*, P. III, n. 2 et 3, p. 13-44.

KIRSTEN (*Michel*), philologue allemand, né le 25 janvier 1620, à Berama, petite ville de la Moravie, mort le 2 mars 1678. Son père, pasteur protestant, l'emmena avec lui à Smoln en Silésie, où le jeune Kirsten commença ses études de collége, qu'il alla achever à Breslau. A l'âge de dix-sept ans il alla étudier à Rostock la philosophie et la médecine, tout en continuant à cultiver la poésie latine, pour laquelle il avait de grandes dispositions. En 1640 il se rendit à Stettin, auprès de Laurent Eichstædt, médecin renommé, qu'il aida dans la rédaction de ses *Éphémérides astronomiques*. En même temps il assista le pharmacien Detharding pour la publication de divers écrits contre les alchimistes, qu'il attaqua bientôt lui-même. Ayant refusé, en 1642, une chaire de mathématiques à Francfort-sur-l'Oder, il se mit, en 1643, à voyager en Allemagne et dans les pays scandinaves, et se fixa quelques mois après à Copenhague, où il reprit ses études de médecine. Après avoir ensuite accepté la place de précepteur auprès des fils du bourgmestre de cette ville, il accompagna en 1646 le fils de Jacques Fabricius, qui allait étudier la médecine à Helmstædt. Deux ans après il se rendit à Hambourg, où il suivit les leçons de P. M. Slegelius, célèbre médecin. En 1651, il partit pour l'Italie, et il y fit un séjour de trois ans, pendant lequel il se fit recevoir docteur en philosophie et en médecine. De retour à Hambourg en 1655, il fut nommé à la chaire de mathématiques, qu'il échangea en 1660 contre celle de physique et de poésie. Malgré les offres avantageuses qui lui

furent faites de plusieurs côtés, il resta à Hambourg pendant le reste de sa vie, et il y occupa, outre les fonctions citées, celle de recteur du gymnase. On a de lui : *Non-entia Chymica*; Francfort, 1645, 1650 et 1670, in-12, sous le pseudonyme de Utis Udenii; — *Epigrammatum Libri III*; Copenhague, in-8°; — *Commentatio de Motu Sanguinis*; Hambourg, 1650 et 1652, in-4°; — *Vindiciæ philalethæ adversus Caprimulgum rudentem escarbotum*; Hambourg, 1670, in-4° : réponse à une satire virulente écrite contre Kirsten par Jean Blomius. Outre plusieurs pièces de poésie latine assez remarquables, on a encore de Kirsten les biographies de Vinc. Moller, de Rutger Ruland, de Georges de Holten, de Jos. Stemmann et de Mart. Fogel, insérées dans les tomes I et III des *Memoriæ Hamburgenses* de Fabricius. Kirsten a enfin traduit en allemand, sous le pseudonyme de Simon Paulli, les *Tables anatomiques* de Bucretius et de J. Casserius Placentinus. Le catalogue de sa belle bibliothèque a été imprimé en 1671 : dans la préface on trouve la liste des travaux qu'il avait laissés en manuscrit. E. G.

Fabricius, *Memoriæ Hamburgenses*, t. III, p. 441. — Möller, *Cimbria Litterata*, t. II, p. 412. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KIRSTEN (*Georges*), médecin et naturaliste allemand, né à Stettin, le 20 janvier 1613, mort dans cette même ville, le 4 mars 1660. Il fit ses études à Halle, à Strasbourg et à Tubingue, visita les Pays-Bas, et fut nommé professeur de médecine à Stettin. On a de lui : *De Medicinæ Dignitate et Præstantia, contra Platonem et Plinium*; Stettin, 1647, in-4°; — *Adversaria et animadversiones in Joannis Agricolæ Commentarium in Poppium et chirurgiam parvam*; ibid., 1648, in-8°; — *Disquisitiones phytologicæ*; Stettin, 1651, in-4°, etc. Dr L.

Nicéron, *Mémoires*. — *Memoriæ Medicor. Henning. Witten*, p. 209. — P. Freher, *Theatrum Virorum doctorum*, II, p. 1387.

KIRWAN (*Richard*), chimiste et minéralogiste anglais, né vers 1750, dans le comté de Galway, en Irlande, mort en 1812. Il fit ses études au collége de La Trinité à Dublin et chez les jésuites de Saint-Omer. Sa famille le destinait à la médecine ; mais, devenu par la mort de son frère, maître d'une fortune indépendante, il quitta Saint-Omer, renonça à toute profession, et consacra sa vie entière à la science. Il s'établit dans le voisinage de Londres en 1779, et lut plusieurs mémoires devant la Société royale, qui l'admit dans son sein, et lui décerna la médaille Copley en 1781. En 1789 il retourna en Irlande, et fut quelque temps président de l'Académie royale irlandaise. Il était associé de la plupart des sociétés scientifiques. Ses travaux ne se bornèrent pas à la chimie ; ils comprirent la météorologie, la minéralogie et même la philosophie. Dans cette dernière science, Kirwan ne s'éleva pas au-dessus de la médiocrité ; dans les trois autres, dans la chimie surtout, il fit preuve d'un savoir étendu et d'une mémoire sûre; mais il n'agrandit pas, comme ses illustres contemporains Cavendish, Priestley, Lavoisier, Scheele, le domaine des sciences chimiques. Ses recherches, d'ailleurs fort estimables, ne le conduisirent à aucune grande découverte, à aucune vue vraiment originale. Il serait inutile de donner une analyse et même les titres de ses nombreux mémoires dispersés dans les recueils (*Transactions*) de la Société royale de Londres, et de l'Académie royale irlandaise. Ses principaux ouvrages sont : *Elements of Mineralogy*; 1784, 2 vol. in-8°, traduit en allemand par Crell et en français par Gibelin ; — *An Estimate of the Temperature of different latitudes*; 1787, in-8°; — *Essay on Phlogiston and on the Constitution of Acids*; 1787, in-8°. Dans cet ouvrage, Kirwan essaya de concilier l'ancien système chimique avec les découvertes modernes. Selon lui, l'air inflammable est le vrai phlogistique. Il admet cependant que la combustion n'est que son union avec l'air vital. Ces doctrines étaient en partie opposées à celles de Lavoisier, qui venaient de renouveler la chimie. L'*Essai sur le Phlogistique et sur les Acides* fut traduit en français par Mme Lavoisier, avec des notes de Guyton-Morveau, Lavoisier, Laplace, Monge, Berthollet et de Fourcroy ; Paris, 1788, in-8°. Les annotateurs réfutèrent complétement les opinions de l'auteur ; et Kirwan, reconnaissant franchement son erreur, devint un des partisans de la doctrine qu'il avait attaquée. Les *Geological Essays* de Kirwan n'ont plus aucune utilité ; mais son *Essay on the Analysis of mineral Waters* contient un recueil de tout ce qui avait été fait auparavant sur ce sujet et beaucoup d'idées ingénieuses. On a encore de lui un *Traité de Logique*, 1809, 2 vol. in-8°, qui fut l'objet de justes et nombreuses critiques. Z.

Gorton, *General Biographical Dictionary*. — *English Cyclopædia* (*Biography*). — Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, t. V, p. 7, 46, 299.

KIRWAN (*Walter-Blake*), prédicateur anglais, né vers 1754, à Galway, mort le 27 octobre 1805. Issu d'une ancienne famille catholique d'Irlande, il fut élevé au collége anglais des jésuites de Saint-Omer, fit à dix-sept ans un voyage aux Antilles danoises, entra dans les ordres à Louvain, et y occupa quelque temps la chaire de philosophie morale et naturelle. Après avoir été attaché comme chapelain à l'ambassade napolitaine de Londres, il embrassa, en 1787, la foi protestante, et devint, l'année suivante, pasteur d'une paroisse de Dublin ; en 1800, lord Cornwallis, alors vice-roi, le nomma au décanat de Killala. Comme prédicateur, on raconte des merveilles de sa popularité. Partout où il prêchait, on accourait en foule pour l'entendre, et il fallait poser des gardes et des barrières

aux portes de l'église pour en interdire l'accès. Chaque paroisse le haranguait et lui offrait des cadeaux magnifiques; les corporations l'admettaient à l'envi dans leur sein; ses traits étaient reproduits par les plus éminents artistes, et le recueil de ses sermons obtenait des éditions multipliées. Il exerçait sur le peuple une influence tellement irrésistible que, même dans les temps de détresse publique, le produit de chacun de ses sermons dépassait la somme de mille livres (25,000 fr.); et ses auditeurs, non contents de vider leur bourse, ajoutaient quelquefois à l'offrande des bracelets, des bagues ou des bijoux de prix. La fatigue que lui causèrent ses travaux apostoliques abrégea la vie du docteur Kirwan; il mourut pauvre, et le roi Georges III fit à ses enfants une pension viagère. Un choix de ses meilleurs *Sermons* a paru en 1814, 1 vol. P. L—Y.

Chalmers, *General Dictionary*.

KIS (*Étienne*), théologien hongrois, né en 1505 à Szegedin, mort le 2 mai 1572. Après avoir suivi pendant trois ans les leçons de Melanchthon et de Luther à Wittemberg, il revint dans son pays prêcher la doctrine évangélique, pour laquelle il souffrit des persécutions de la part des catholiques. Il dirigea tour à tour les écoles de Giula et de Temeswar, reçut en 1554 l'imposition des mains, et continua de se consacrer à l'instruction de la jeunesse. Un jour qu'il était en chaire, l'Église fut envahie par les Turcs, et il eut à supporter chez eux une assez longue et dure captivité. On a de lui : *Speculum Romanorum Pontificum;* Genève, 1602, in-8°; — *Adsertio de Trinitate*, in-8°; — *Confessio Fidei;* Genève, 1573, in-8°; — *Tabulæ analyticæ de Fide christiana;* Schaffhouse et Bâle, 1592, 1598 et 1610, in-fol.; — *Loci communes Theologiæ sinceræ de Deo et homine;* Bâle, 1608, in-fol. Ce théologien est plus connu sous le nom de *Szegedinus*, du lieu de sa naissance. K.

Adam, *Vitæ Theol. exterorum;* 1653. — Chaufepié, *Nouv. Dict. Hist. et Crit.*, t. III.

KISCHTASP ou **GUERCHASB**, onzième et dernier roi de Perse de la dynastie ou famille des Pischdadiens, mort en 633 avant J.-C. Il apprit l'art difficile de gouverner les peuples, de Zab, son père ou son oncle, qui partagea avec lui les soins de la royauté. Resté seul maître de la couronne après la mort de ce prince, il soutint quelque temps la guerre contre Afrasiab, roi du Turkestan, qui s'était rendu maître de la plus grande partie de la Perse. Il succomba enfin sous les efforts des Turcomans, et fut tué dans un combat, l'an 633 avant J.-C., après avoir régné vingt-quatre ans conjointement avec Zab et six ans seul. Avec lui finit (633) la dynastie des Pischdadiens, la première des rois de Perse, qui avait régné 257 ans suivant Jones, 2,450 suivant le Djihân Ara, 2,734 suivant le Targkhi Behrâm; 2,481 suivant une table chronologique annexée à un manuscrit du Châ-Nâmed, et 2,470 suivant le Tarykhi-Khamzeh. Quoiqu'il en soit de la durée de cette dynastie, il est incontestable du moins qu'elle dota la Perse d'arts, de monuments et d'institutions utiles. L'organisation de la justice et de l'armée, un certain ordre dans l'administration, la création du vizirat, la culture des lettres et de la musique, la réforme du calendrier, la fabrication des étoffes, le perfectionnement de l'agriculture, la construction d'un grand nombre de canaux pour l'irrigation des terres, sont autant de bienfaits dont les Mèdes furent redevables au gouvernement des Pischdadiens. Mais ces princes furent moins bien inspirés quand, à l'imitation des Égyptiens, ils introduisirent dans leurs États la distinction des castes, qui devait être par la suite un si puissant obstacle à tout progrès moral, intellectuel, social, politique, industriel et commercial chez les Indiens. Quelques auteurs attribuent au fameux Hoschang, troisième roi pischdadien, un ouvrage où l'on trouve ce passage remarquable, digne d'être gravé sur le trône des rois : « Les « grands rois sont des dieux sur la terre, et « sont autant supérieurs à des hommes d'une « condition privée, en puissance, en sagesse et « en bonté, que Dieu leur est supérieur à ces « mêmes égards. Que leur élévation cependant « ne les porte pas à traiter leurs sujets avec ri« gueur. Pour un acte de vengeance, Dieu nous « donne mille marques de bonté. Que les rois « l'imitent en faisant tout le bien qu'ils peuvent; « et qu'ils se souviennent toujours que, maîtres « d'ôter la vie, il n'est pas en leur pouvoir de « la rendre. Sans doute ils peuvent d'un mot « faire mettre un homme en mille pièces; mais « tout ce qu'ils pourraient dire ensuite ne le « rappellerait pas à la vie. Soyez donc, ô rois! « en garde contre des jugements précipités, et « prévenez ainsi des regrets qui ne répareraient « pas le mal. Les ministres sont des instruments « entre les mains des rois : aussi est-ce aux « rois que les peuples attribuent leurs maux « lorsque les ministres les maltraitent. Que les « princes soient donc bien prudents dans leurs « choix; car il leur serait inutile de rejeter sur « le ministre le fardeau des crimes, pour apaiser « un peuple révolté. Ce serait la justification « d'un meurtrier qui rejetterait sur son épée le « crime qu'aurait commis sa main. De mauvais « princes ont eu quelquefois de bons ministres; « mais des princes vertueux n'ont jamais laissé « en place des ministres cruels ou injustes. » Heureux les gouvernants et les gouvernés si de telles leçons étaient mises en pratique! F.-X. TESSIER.

Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — Schea, *Histoire des premiers Rois de Perse*. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — *An. Orient.*, partie Ire.

KISCHTASP, fils de Lahorasp, cinquième roi de Perse, de la dynastie des Caïanides, en 480 avant J.-C., mort vers 464. Prince fier, courageux, tout occupé d'idées de guerre, il se révolta

d'abord contre son père Lahorasp. Vaincu, il s'enfuit en Grèce susciter des ennemis à la Perse.

Lahorasp, par une générosité plus à admirer qu'à imiter, aima mieux céder sa couronne à ce fils ambitieux, que d'exposer son peuple aux malheurs de la guerre. Kisehtasp fut d'abord couronné dans Alep, puis à Balk, de la main de son père. Il transféra le siége de l'empire de la ville de Balk, où Lahorasp avait fixé sa résidence, à Issthakr, la *Persépolis* des Grecs. Kischtasp eut de longues guerres à soutenir contre ses voisins. Ægiasb, roi du Turkestan, ayant pris la ville de Balk et fait massacrer les habitants, Lahorasp se dirigea vers la Perse, et contraignit le monarque persan à s'enfuir dans la partie septentrionale de cette province. Mais le fils de Kischtasp, Isphendyar ou Asfendiar, sorti de la prison où son père le retenait assez injustement, vole au secours des Persans, bat les Turcomans, les contraint de repasser le Djihoun (Oxus), et les poursuit bien avant dans le Turkestan. Argiab, ne se trouvant plus en sûreté dans Heftkhan, sa capitale, se retire dans la forteresse de Rouiindiz (château d'airain), où il périt bientôt de la main d'Asfendiar, qui s'y est introduit à la faveur d'un déguisement. Le vainqueur donna le royaume du Turkestan à un des enfants d'Agriret, frère d'Afrasiab. Asfendiar, peu de temps après, fut tué dans un combat contre le fameux Rostam, qui refusait d'embrasser la réforme de Zoroastre. Au rapport de Khondemyr, Kischtasp fut un des princes les plus puissants et les plus respectés de l'Orient; mais il eut le malheur de se laisser abuser par Zoroastre, dont il approuva tellement la doctrine, qu'il fit ériger un grand nombre d'*atek-gâh*, ou temples consacrés au culte du feu. Suivant le même auteur, son zèle à répandre la religion des ignicoles fut la cause des guerres qu'il eut à soutenir. Kischtasp fit bâtir le château de Samarcande et une grande muraille de 120 parasanges (960 kilomètres) de long, destinée à protéger les Persans contre les invasions des Turcomans. On lui attribue également la fondation de la ville de Beidha en Perse. Sous le règne de ce prince florissait chez les Persans le philosophe Giausasb, contemporain de Socrate et auteur d'un livre intitulé : *Al-Kerænat*, ou *Des Conjonctions*. Dégoûté de la royauté par la mort de son fils Asfendiar, dont une politique fausse et cruelle avait été la cause, Kischtasp abdiqua en faveur de son petit-fils Ardschir, en 464, et mourut peu de temps après. F.-X. T.

Khondemyr, *Khelass al-Akhbar*. — Langlès, *Notice chronologique de la Perse*. — D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*. — *An. Orient.*, partie Ire.

*KISFALUDY (*Alexandre*), poëte hongrois, né le 22 septembre 1772, au château de Sumegh, mort le 30 octobre 1844. Il étudia le droit à Raab et à Presbourg, entra plus tard dans l'armée autrichienne, et assista à plusieurs batailles. En 1801, il abandonna la carrière militaire, et se retira dans ses terres, consacrant ses loisirs aux belles-lettres. Son premier essai poétique : *Kelergœ szerelem* (L'Amour triste), Ofen, 1800, parut sans nom d'auteur. Il eut un succès immense, et fut suivi d'un second volume : *Roldog szerelem* (L'Amour heureux); Ofen, 1807; l'ouvrage entier fut réimprimé sous le titre de *Himfy' szerelmei* (L'Amour de Himfy). On a encore d'Alexandre Kisfaludy : *Regék a magyar elœidœbœl* (Contes de l'ancienne Hongrie); Ofen, 2e édition, 1818; traduction allemande, publiée par Gaal, Vienne, 1820; — *Gyala szerelme* (L'Amour de Jules); Ofen, 1825; plusieurs drames historiques et drames bourgeois réunis dans la publication : *Eredeti magyar játékszi* (Théâtre original hongrois), Ofen, 1825-1826, 2 vol. et parmi lesquels on remarque surtout : *Jean Hunyady*, Ofen, 1816, et *Ladislas le Kumanien*, Ofen, 1826. Les *Œuvres complètes* d'A. Kisfaludy ont paru à Pesth; 1833-1838, 8 vol. R. L.

Conversations-Lexikon. — Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2e édition; Leipzig, 1853, p. 802.

*KISFALUDY (*Charles*), poëte dramatique hongrois, frère du précédent, né à Téte (comté de Raab), le 19 mars 1790, mort à Pesth, le 21 novembre 1831. Il entra en 1804 dans l'armée autrichienne, prit part à plusieurs campagnes, et revint en 1810 dans sa patrie. Chassé de la maison paternelle, à cause d'une liaison amoureuse, il se fixa à Vienne, où il vécut misérablement en faisant de la peinture et en se préparant, par l'étude des auteurs allemands, à de sérieux travaux littéraires. En 1817, après s'être réconcilié avec son père, il retourna à Pesth, où il publia en peu de temps une longue série de poëmes, contes, drames et comédies, qui le rendirent bientôt l'écrivain le plus populaire de la Hongrie. Après sa mort, en reconnaissance des services rendus par lui à la littérature, on fit une souscription nationale pour lui élever un monument. Les dons volontaires ayant dépassé de beaucoup les frais exigés pour l'élévation d'une statue, on employa l'excédant à fonder, en 1837, une société littéraire, appelée *Société de Kisfaludy*, qui exerce aujourd'hui une influence notable sur le mouvement intellectuel de la Hongrie. Cette société, espèce d'académie des belles-lettres, compte parmi ses membres les premiers écrivains de la Hongrie. Elle publie un journal critique *Szépirodalmi szemle*, fait réimprimer les chefs-d'œuvre de la littérature hongroise, et encourage les travaux littéraires par des prix qu'elle propose dans des concours annuels. Les *Œuvres complètes* de Charles Kisfaludy ont paru à Ofen; 1831, 10 vol. On y remarque surtout la pièce : *Matyas Déak* (L'Étudiant Mathias). M. Gaal a publié une traduction allemande des meilleures œuvres dramatiques de Charles Kisfaludy, dans son livre : *Theater der*

Magyaren (Théâtre des Magyares); Bonn, 1820. R. L.

Conversations-Lexikon. — Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*; Leipzig, 2e édit., 1853, p. 802.

KISKA DE CIECHANOWIECK (*Jean*), chevalier lithuanien, fauteur du socinianisme, mort en 1592. Disciple du fameux Castalion, à la mémoire duquel il fit élever un monument, il fut président général dans la Samogitie, capitaine de Wilna et gouverneur de Bressici. Maître de soixante-dix ville et de quatre cents villages, Kiska employa ses richesses et sa puissance à protéger les Sociniens. A sa mort (1592) il laissa le prince de Radzivil héritier de sa fortune et de son affection pour la nouvelle secte, après avoir néanmoins signé une profession de foi contraire aux erreurs de Socin. On a de Kiska quelques *Lettres*, où il exhorte les églises sociniennes à tenir un synode pour régler leurs différends au sujet de l'élection des magistrats et de l'usage des armes. Fr. X. T.

Landerchi, *Annales Ecclesiastici, ab anno* 1566, *seu, tomi* 22, 23, 24 *Annalium Baronianorum.* — Delandine, *Nouveau Dictionnaire Historique.*

* **KISS** (*Auguste*), sculpteur prussien contemporain, est né à Pless, dans la haute Silésie, le 11 octobre 1802. Il avait vingt ans lorsqu'il se rendit à Berlin, où il entra dans l'atelier de Rauch. Il y termina les études qu'il avait commencées à Gleiwitz, et fut chargé de sculpter, d'après les dessins de Schinkel, huit petits groupes qui ornent la fontaine de la cour de l'Institut de l'Industrie. Quelque temps après il s'acquitta avec beaucoup de talent de la sculpture des bas-reliefs de l'église de Potsdam; mais l'ouvrage qui a fait connaître son nom à l'Europe est son célèbre groupe de l'*Amazone à cheval se défendant contre une panthère*, dont le modèle colossal fut exposé en 1839. La répétition de ce groupe en zinc bronzé eut plus tard un immense succès à l'Exposition universelle de Londres en 1851. Les ouvrages qui ont depuis confirmé la réputation de M. Kiss sont une statue de *Frédéric le Grand* et un groupe équestre de *Saint Georges combattant le Dragon*, qui lui valut une médaille de deuxième classe, à la suite de l'Exposition de Paris en 1855. — M. Kiss est professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. E. C—T.

Docum. part.

KISSELEFF (*Serge*), général et administrateur russe, né vers 1795, mort à Saint-Pétersbourg, en 1851. Capitaine à l'âge de dix-sept ans, il fit ses premières armes à Borodino, et échappa, lui cinquième de sa compagnie, à cette sanglante bataille, où, selon l'expression de Napoléon, il fallait renverser les Russes après les avoir tués. Il fit encore les campagnes suivantes, et atteignit le grade de général. La paix ayant été rétablie, il entra dans l'administration civile, et s'y distingua par une rare aptitude et une probité rigide; il occupait depuis plus de quinze ans la présidence de la chambre des finances lorsque la mort vint le frapper. J. V.

Journal des Débats du 20 septembre 1851.

* **KISSELEFF** (*Paul*, comte), général et diplomate russe, naquit à Moscou, en 1788. Issu d'une famille dont la noblesse remonte au onzième siècle, il entra en 1806 dans le régiment des chevaliers-gardes. Il fit ses premières armes dans la guerre que termina le traité de Tilsitt, et en 1812 il était déjà capitaine et aide de camp du général Miloradovitch. Il se distingua à la bataille de la Moskova, et prit part à tous les combats livrés jusqu'en 1815, soit en Russie, soit plus tard en Allemagne et en France. En avril 1814, l'empereur Alexandre, frappé des qualités brillantes du jeune officier, le nomma son aide de camp. C'est en cette qualité qu'il l'accompagna au congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés en France. A son retour en Russie, il devint général à la suite de l'empereur, et chef d'état-major de la seconde armée, poste important où il rendit des services qui furent récompensés, en 1823, par le titre d'aide de camp général de l'empereur.

Dans la conspiration qui éclata à la mort d'Alexandre, et dans laquelle avaient trempé plusieurs officiers de la seconde armée, il fit preuve de prudence et de fermeté; aussi retrouva-t-il auprès de l'empereur Nicolas la confiance et l'estime dont il jouissait auprès d'Alexandre. En 1828, lors de la guerre contre les Turcs, le général Kisseleff fut chargé, dès le début de la campagne, d'en concerter le plan avec le comte Diebitch. Il dirigea en personne le passage du Danube sous le feu de l'ennemi, ce qui lui valut le grade de lieutenant général. Au siége de Schoumla, il se distingua, et reçut une épée d'honneur enrichie de diamants. Nommé, en 1829, au commandement des troupes stationnées en Valachie, il réprima les pachas de Viddin et de Scutari, qui menaçaient, par une diversion, les flancs de l'armée russe, en s'emparant de la ville de Gabrova, dans les Balkans.

Après la paix d'Andrinople, les principautés de Valachie et de Moldavie ainsi que la forteresse de Silistrie devant être occupées par les Russes jusqu'à l'acquittement de l'indemnité pour les frais de la guerre, le général Kisseleff fut choisi pour le commandement de l'armée d'occupation et le gouvernement des principautés, avec le titre de président plénipotentiaire. Jamais ces deux provinces n'avaient goûté la douceur d'un état paisible ni connu les avantages d'un gouvernement régulier. L'administration du général Kisseleff fut un bienfait. La peste et la famine décimaient la population : il fit importer des céréales, établit un cordon sanitaire sur le Danube, encouragea le laboureur, fit la guerre aux abus de tous genres, coupa court aux exactions et aux dilapidations; enfin, il sut exciter une salutaire émulation parmi les employés de tous rangs. Une commission des notables les

plus éclairés fut chargée de mettre les institutions du pays en rapport avec la nouvelle existence politique qu'il devait au traité d'Andrinople ; elle eut pour mission d'abolir la corvée, de faire cesser la dilapidation des finances, de donner au droit de propriété des bases plus équitables, de séparer les pouvoirs judiciaire et exécutif, de distraire la liste civile des hospodars des recettes de l'État, enfin de former une assemblée élective, chargée de prendre part à la confection des lois et d'examiner les comptes de chaque année. Il en résulta huit codes, embrassant toutes les branches du gouvernement, sous le titre général de *Règlement organique*, et comprenant l'élection de l'hospodar, les attributions de l'assemblée générale, les finances, l'administration, le commerce, les quarantaines, la justice et la milice.

En même temps, le général Kisseleff améliorait les écoles, les hôpitaux, les prisons et le régime des caisses de bienfaisance. Il formait, avec des jeunes gens pris dans la classe des boyards et dans celle des paysans, le noyau d'une milice nationale, qu'il exerçait au métier des armes et à la discipline militaire; il embellissait Bukarest et Jassy, et y organisait une police sévère; il transformait en belles villes les sales forteresses turques d'Ibraïloff et de Giurgevo, que le traité d'Andrinople avait données à la Valachie; enfin, il assurait à cette principauté la possession de quatre-vingt-huit îles sur le Danube, un territoire important et de nombreuses pêcheries le long du fleuve.

En moins de seize mois, la face du pays fut complétement changée. Le 1er mai 1831 eut lieu l'ouverture de l'assemblée générale, inauguration d'une ère nouvelle. Mais bientôt le choléra vint envahir les principautés et suspendre l'essor de la prospérité naissante. Au milieu de l'épouvante générale, le comte Kisseleff fit preuve d'autant de courage que de prévoyance. Ses paroles et son exemple rassurèrent les plus alarmés, et les secours qu'il sut organiser arrêtèrent les ravages de ce fléau. Le peuple en masse, reconnaissant, encombrait l'hôtel du gouvernement et saluait le général de ses acclamations. On lui doit l'abolition de la peine de mort ainsi que de la question en matière criminelle, et l'assemblée générale de chacune des provinces, en reconnaissance de ces bienfaits, lui vota l'indigénat avec les prérogatives attachées à la première classe des boyards. Le général refusa, déclarant qu'il ne saurait accepter un tel honneur, tant qu'il se trouverait dans le pays et à la tête du gouvernement.

En 1833, la Porte réclamait l'assistance de la Russie contre Ibrahim-Pacha, qui menaçait Constantinople. Le général Kisseleff fut désigné pour commander l'armée destinée à couvrir cette capitale, tout en conservant le gouvernement des principautés; mais les hostilités cessèrent lorsqu'il se préparait à franchir le Danube. Nommé en 1832 grand'croix de l'ordre de Saint-Wladimir de première classe, il reçut en 1833 les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky; et le sultan lui envoya son portrait, orné de brillants, avec le titre de bey. Le général partit, au mois d'avril 1834, après la convention qui décidait l'évacuation par les troupes russes. Sous son administration, les dettes antérieures furent payées; il laissa le trésor et les caisses municipales pleines de numéraire. Le revenu des terres avait triplé dans l'espace de quatre années, et les douanes, qui ne produisaient en 1825 que 250,000 piastres, en donnaient 5,974,000 en 1835. L'aisance avait pénétré pour la première fois dans la chaumière du paysan, qui, de nos jours encore, ne prononce qu'avec vénération le nom de Kisseleff.

A son retour, le général Kisseleff fut nommé général d'infanterie, membre du conseil de l'empire, et, en 1837, ministre des domaines de l'empire, département auquel fut bientôt réuni celui de l'agriculture, et qui embrasse la régie de toutes les propriétés domaniales avec l'administration de près de vingt millions d'âmes. Là aussi le général eut tout à créer, et là également se fit sentir l'influence salutaire de son administration. Grâce aux institutions patriarcales dont l'initiative appartient au général, le bien-être moral et matériel des paysans des domaines a fait des progrès incontestables, et la relation du couronnement de sa majesté l'empereur Alexandre II constate l'admission de paysans de la couronne représentant leur classe à cette grande solennité. En reconnaissance de ses services, l'empereur Nicolas a élevé M. Kisseleff, en 1839, à la dignité héréditaire de comte de l'empire, et lui a conféré, en 1845, les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André. En automne 1856, il fut nommé ambassadeur extraordinaire près la cour de France pour rétablir les relations interrompues par la guerre d'Orient. En 1858, il représenta dignement la Russie aux conférences de Paris pour l'organisation définitive des principautés Danubiennes.

Documents particuliers.

*KISSELEFF (*Nicolas*, comte), diplomate russe, frère du précédent, né en 1800. Il entra de bonne heure dans la diplomatie. D'abord secrétaire de légation à l'ambassade russe de Berlin, il passa en la même qualité à celle de Paris en 1829, peu de jours avant la nomination du ministère Polignac. Il accompagna le comte Pozzo di Borgo à Londres en 1838, comme conseiller d'ambassade, et revint, l'année suivante, à Paris avec le même titre. A l'époque où le comte Pahlen fut rappelé à Saint-Pétersbourg, par suite de quelque querelle d'étiquette, en 1841, le comte Kisseleff resta à Paris comme chargé d'affaires. Il fut un moment question d'un traité d'alliance entre la France et la Russie en 1846, et bien que ces ouvertures n'aient pas abouti, on y a rattaché le prêt fait l'année suivante à la banque de France par l'empereur Nicolas, affaire dont le

comte Kisseleff fut l'intermédiaire. Le comte Kisseleff était encore chargé d'affaires à Paris lorsque éclata la révolution de février. Il resta en France, se renfermant dans une politique passive. Lorsque Louis-Napoléon Bonaparte fut élu président de la république, l'empereur de Russie créa le comte Kisseleff conseiller privé et le nomma son ministre plénipotentiaire à Paris. Après un voyage fait à Saint-Pétersbourg dans l'été de 1852, voyage qui avait eu pour motif les difficultés soulevées entre les grandes puissances par la reconnaissance du nouveau gouvernement français, M. Kisseleff revint à Paris au mois de janvier 1853, et fut accrédité auprès de l'empereur Napoléon III, avec la double qualité de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire. Les difficultés qui amenèrent la guerre d'Orient le forcèrent à quitter son poste. Le 4 février 1854 il prit ses passe-ports, et partit le 6 pour Bruxelles, emmenant tout le personnel de la légation, et ne laissant que M. d'Ebeling, consul général, chargé de l'expédition des affaires de son ressort. A Paris, le comte Kisseleff avait su se tenir en dehors des partis; il voyait des hommes influents de toutes les opinions, et avait su se faire aimer de tous. En 1855 il quitta Bruxelles pour retourner en Russie. L'année suivante il était envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie auprès du saint-siége et du grand-duc de Toscane, postes qu'il occupe encore. On sait que l'avénement de l'empereur Alexandre a été le signal d'un rapprochement de la Russie et de la cour de Rome, et que des concessions importantes ont été faites aux catholiques en Pologne. M. de Kisseleff a été le négociateur de ces arrangements. J. V.

Conv.-Lex. — *Dict. de la Conversation.*

KISTER (*Georges*, baron), général français, né le 26 janvier 1755, à Sarreguemines (Moselle), mort le 24 décembre 1832. Fils d'un officier, il fut admis dès l'âge de neuf ans dans la légion royale, passa dans la cavalerie en 1773, et obtint, le 29 février 1783, le grade de capitaine dans Royal-Liégeois. La révolution ouvrit un champ plus vaste à ses talents militaires. Il fit les premières campagnes de la liberté, et fut appelé en mai 1793 à l'état-major général de l'armée du Rhin : durant cette année, il s'empara du camp de Northvieller (13 septembre), où l'on trouva un magasin contenant 1,500 fusils. Nommé chef de la 15e demi-brigade d'infanterie légère (21 messidor an III), il se distingua dans la retraite de Bavière ainsi qu'aux affaires de Richenbach et de Schlingen, et fut envoyé en Italie. Une insurrection ayant éclaté dans plusieurs régiments de cette armée, il eut assez d'empire sur l'esprit de ses soldats pour les empêcher d'y coopérer, et reçut à ce sujet les félicitations du Directoire, qui, pour le récompenser de ses services, l'éleva au grade de général de brigade, le 17 pluviôse an VII. Bientôt la guerre recommença avec l'Autriche, et Kister y prit une part distinguée. A Cassano (8 floréal), il combattit toute la journée contre 12,000 Autrichiens, leur fit beaucoup de prisonniers, et fut blessé dangereusement à la tête d'un coup de sabre; appelé, en l'an VIII, au commandement provisoire de la neuvième division, il défendit l'entrée des vallées de la Maurienne et de la Tarentaise, contint l'ennemi par ses agressions continuelles, et, après avoir opéré une diversion des plus utiles, rejoignit l'armée de Bonaparte, et contribua à la victoire de Marengo. Rentré en France en l'an IX, il reçut, en l'an XII, les insignes de commandeur de la Légion d'Honneur. Sous l'empire, il servit à la grande armée sous les ordres du maréchal Davoust, gouverna le pays de Fulda, et fut créé baron en 1808; employé en 1811 à Dantzig, il commanda en 1812 le département de la Seine-Inférieure, et prit sa retraite le 8 août de la même année. P. L—Y.

Victoires et Conquêtes des Français. — *Fastes de la Légion d'Honneur*, t. III.

KITE (*Charles*), médecin anglais, né vers 1768, à Gravesend, dans le comté de Kent, mort dans la même ville en 1811. Il était membre du Collége royal de Chirurgie. Outre plusieurs articles insérés dans le *London Medical Journal*, on a de lui : *An essay on the recovery of apparently dead*, Londres, 1788, in-8°; trad. en allem. par Michaelis, Leipzig, 1790, in-8°; — *Essays and Observations physiological and medical on the submersion of animals, and on the resin of the acaroïdes resinifera, or yellow resin, from Botany-Bay*; Londres, 1795, in-8°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary.* — *Biog. Médicale.*

KI-TSEU, philosophe chinois, vivait vers la fin du douzième siècle avant l'ère chrétienne (1122). Oncle de l'empereur Cheou-Sin, dernier prince de la deuxième dynastie chinoise, il fut obligé de contrefaire l'insensé pour échapper à la cruauté de ce farouche tyran. L'empereur Wou-Wang, fondateur de la troisième dynastie (1122 avant J.-C.) l'appela à sa cour, et eut avec lui de fréquents entretiens sur la philosophie, l'astronomie, la politique, la physique et la science du gouvernement. Il le nomma plus tard gouverneur de la Corée. Un entretien rapporté dans le *Livre sacré des Annales*, à la treizième année du règne Wou-Wang, résume tout le système philosophique et cosmologique de Ki-Tseu. Nous suivrons la traduction qu'en a donnée M. Pauthier dans les *Livres sacrés de l'Orient*. « A la treizième année, le roi interrogea Ki-Tseu. Le roi dit : « Oh, Ki-Tseu! le ciel a des voies secrètes par lesquelles il rend le peuple tranquille et fixe... Je ne connais point cette règle; quelle est-elle ? » — Ki-Tseu répondit : « J'ai entendu dire qu'autrefois Kouen ayant empêché l'écoulement des eaux de la grande inondation, les cinq éléments furent entièrement dérangés; que le Ti en fut courroucé, et ne lui donna pas les *neuf règles* de la sublime doctrine;..... mais que Yu, qui lui succéda dans ses

travaux, les reçut du ciel, et qu'alors la doctrine fondamentale fut en vigueur. » *La sublime doctrine* comprend les neuf règles fondamentales ou connaissances que doivent savoir et pratiquer un souverain, un ministre, un sage. Voici la teneur de ces règles. La première comprend « les *cinq (éléments) agissants* : 1° l'eau, 2° le feu, 3° le bois, 4° les métaux, 5° la terre. Ce sont les cinq éléments constitutifs de l'univers. Ils dépendent du ciel. L'eau est humide et descend ; le feu brûle et monte ; le bois se courbe et se redresse ; les métaux se fondent et sont susceptibles de mutation ; la terre est propre à recevoir les semences et à produire les moissons. Ce qui descend et est humide a le goût salin ; ce qui brûle et s'élève a le goût amer ; ce qui se courbe et se redresse a le goût acide ; ce qui se fond et se transforme est d'un goût piquant et âpre ; ce qui se sème et se recueille est doux. » — La deuxième règle contient « les *cinq occupations* ou *facultés* qui dépendent de l'homme, et qui sont : 1° la forme du corps, 2° le langage, 3° la vue, 4° l'ouïe, 5° la pensée. La forme du corps doit être grave et respectueuse, pour inspirer le respect ; la parole honnête et fidèle produit l'estime ; la vue claire et distincte donne de l'expérience ; l'ouïe doit être fine, pour mettre en état de concevoir et d'exécuter de grandes choses ; la pensée doit être pénétrante, pour conduire à la sagesse, à la sainteté, à la perfection. » — La troisième règle comprend « les *huit principes du gouvernement* que les hommes ont obtenus du ciel et dont la parfaite harmonie doit constituer le bonheur public : 1° les vivres, 2° les biens ou richesses, 3° les sacrifices et les cérémonies, 4° le ministère des travaux publics ; 5° le ministère de l'instruction publique, 6° le ministère de la justice, 7° la manière de traiter les étrangers, 8° les années. » — La quatrième contient « les *cinq choses périodiques* que le ciel manifeste aux hommes, et qui sont : 1° l'année, 2° la lune ou le mois, 3° le soleil ou le jour, 4° les astres, 5° les nombres astronomiques. » — La cinquième règle comprend « *le pivot fixe du souverain*, c'est-à-dire la règle de conduite à laquelle il doit conformer tous ses actes pour jouir des cinq félicités et les procurer à ses peuples. Le souverain doit cultiver la vertu, réprimer le vice et les liaisons criminelles parmi les citoyens ; récompenser le mérite, favoriser le talent, se montrer indulgent pour ceux qui sont sans appui, ferme envers ceux qui sont riches et puissants. Il doit surtout, pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu, éloigner de sa personne les hommes vicieux, s'entourer d'hommes capables et vertueux. » — La sixième règle comprend « les trois vertus : 1° la droiture, qui suffit quand tout est en paix ; 2° l'exactitude et la sévérité dans le gouvernement, qui deviennent nécessaires quand il y a des méchants qui abusent de leur puissance ; 3° l'indulgence et la douceur, quand les peuples sont dociles. Il n'y a que le souverain seul qui ait droit de récompenser ; il n'y a que le souverain seul qui ait le droit de punir. » — La septième règle comprend « les *cas douteux*, dans lesquels il faut interroger les sorts, consulter les ministres d'État, les grands et même le peuple. » « Comme on voit, dit l'abbé Bourgeat, les Grecs et les Romains ont fait plus d'un emprunt aux institutions chinoises. » — La huitième règle renferme « les *apparences* ou *phénomènes* : 1° la pluie, 2° le temps serein, 3° le chaud, 4° le froid, 5° le vent, 6° les saisons. » Si ces six choses arrivent exactement, chacune selon la règle, les herbes et les plantes croissent en abondance. Le trop et le trop peu sont sujets à beaucoup de calamités. Voici les bonnes *apparences* : quand la vertu règne, la pluie vient à propos ; quand on gouverne bien, le temps serein paraît ; une chaleur qui vient dans son temps désigne la prudence ; quand on rend des jugements équitables, le froid vient à propos ; la perfection est indiquée par les vents qui soufflent dans leur saison. Voici les mauvaises *apparences* : quand les vices règnent, il pleut sans cesse ; si l'on se comporte légèrement et en étourdi, le temps est trop sec ; la chaleur est continuelle si l'on est négligent et paresseux ; de même le froid ne cesse point si on est trop prompt ; et les vents souflent toujours si on est aveugle sur soi-même. Le roi doit examiner attentivement ce qui se passe dans une année, les grands ce qui se passe dans un mois, et les petits fonctionnaires ce qui se passe dans un jour. Si la constitution de l'atmosphère, dans l'année, le mois, le jour, est conforme à la saison, les grains viennent à leur maturité, et il n'y a aucune difficulté dans le gouvernement ; on fait valoir ceux qui se distinguent par leur vertu, et chaque famille est en repos et dans la joie. Mais s'il y a du dérangement dans la constitution de l'atmosphère, dans les jours, dans les mois et dans l'année, les grains ne mûrissent pas, le gouvernement est en désordre, les gens vertueux demeurent inconnus, et la paix n'est pas dans les familles. Les étoiles représentent les peuples. Il y a des étoiles qui aiment le vent, d'autres qui aiment la pluie. Les points solsticiaux pour l'hiver et pour l'été sont indiqués par le cours du Soleil et de la Lune ; le vent souffle et la pluie tombe selon le cours de la Lune dans les étoiles. La neuvième règle comprend « les *cinq bonheurs* ou *félicités* : 1° une longue vie, 2° les richesses, 3° la tranquillité, 4° l'amour de la vertu, 5° une fin heureuse, après avoir accompli sa destinée. Elle comprend en outre les *six malheurs* qui sont : 1° une vie courte et vicieuse, 2° les maladies, 3° les afflictions, 4° la pauvreté, 5° la haine, 6° la faiblesse et l'oppression. » (*Chou-King*, l. IV, ch. 4.) C'est par de tels enseignements, d'un prix incontestable aux yeux du moraliste, que le prince philosophe Ki-Tseu préparait de loin la voie à Khoung-fou-tseu (Confucius).

F.-X. T.

Tchu-hi, *Thoung-kian-Kangmou*. — Pauthier, *Livres sacrés de l'Orient*. — *La Chine*. — *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao*. — *Mémoire concernant les Chinois*, t. I et II. — *Notice sur les Kings*. — Prémare, *Selecta quædam vestigia præcipuorum christianæ religionis dogmatum ex antiquis Sinarum libris eruta*. — Bourgeat, *Philosophie orientale*. — Gottfried Otto Piper, *Bezeichnungen des Welt-und Lebens Anfanges in der Chinesischen Bilderschrift*.

KITTO (*John*), littérateur anglais, né le 4 décembre 1804, à Plymouth, mort le 25 novembre 1854, à Cannstadt (Wurtemberg). Fils d'un entrepreneur aisé que des habitudes de désordre réduisirent à l'état le plus précaire, il eut une enfance des plus malheureuses; à peu près abandonné à lui-même, il recueillit çà et là quelques bribes d'instruction, soit aux écoles du dimanche, soit dans les livres qui lui tombaient sous la main. Un jour qu'il servait des maçons, il fit un faux pas et tomba de la hauteur d'un troisième étage; cet accident le rendit sourd pour toute sa vie. On le plaça alors dans une maison de travail (*workhouse*), où il apprit à faire des souliers; mais, son premier maître le traitant trop rudement, il s'adressa au magistrat, plaida lui-même sa cause, et obtint l'annulation du contrat d'apprentissage. L'infirmité dont il était affligé ainsi que son caractère timide l'ayant en quelque sorte séquestré de la société, il avait de bonne heure contracté l'habitude d'écrire beaucoup et de noter ce qu'il pensait. Le rédacteur du *Journal de Plymouth* imprima de lui plusieurs essais et une série de lettres (1823). On s'intéressa au sort de Kitto : il quitta le *workhouse*, où il était rentré, et fut admis au Collége des Missions étrangères d'Islington. Après avoir passé deux années dans les ateliers typographiques de cet établissement, il fut envoyé à Malte en qualité d'ouvrier compositeur (1827). En 1829, il s'attacha à un dentiste qui l'avait pris en amitié, fit l'éducation de ses enfants, et visita avec lui la Russie, le Caucase, l'Arménie, la Perse, la Turquie, et revint en 1833 en Angleterre. Depuis cette époque il se livra exclusivement à la carrière littéraire, et entreprit, pour le compte de divers éditeurs, quelques publications de longue haleine; il fournit aussi des articles à la presse périodique, et fonda en 1848 le *Journal of sacred Literature*, dont il conserva la direction jusqu'en 1853. L'année suivante, le soin de sa santé l'ayant conduit en Allemagne, il s'établit à Cannstadt, où il mourut d'une attaque de paralysie. Le gouvernement anglais lui avait accordé en 1850 une pension viagère de 100 liv. (2,500 fr.).

Nous citerons parmi les ouvrages de cet estimable écrivain : *Essays and Letters*; Plymouth, 1825; — *Pictorial Bible* (La Bible pittoresque); Londres, 1835-1838; 2e édition, augmentée, 1847-1849, 4 vol. grand in-8°; — *Uncle Oliver's Travels*; ibid., 1838, 2 vol. in-12, récit de son voyage en Perse; — *Pictorial History of Palestine*; ibid., 1839-1840; — *Gallery of Scripture Engravings*; ibid., 1841-1843, 3 vol. in-8°; — *History of Palestine*; Édimbourg, 1843; — *The Pictorial Sunday-Book*; Londres, 1845; — *Cyclopædia of biblical Literature*; Édimbourg, 1845-1850, 4 vol.; — *Daily Bible Illustrations*; Londres, 1849-1853, 7 vol., in-8°; etc. Paul Louisy.

J.-E. Ryland, *Memoirs of John Kitto*; Édimbourg 2e édit., 1856, in-8°.

KIU-CHE-SSÉ, vice-roi du Kuang-si, mort en 1650. Tandis que, maîtres de la plus grande partie de la Chine, par la défaite et la mort de Hi-tse-tching, de Chi-tsou-Tchang-ti, empereur de Nanking, de Tchu-tsing et du prince de Houngan, autres membres de la famille des Ming, les Tartares élevaient sur le trône, à Péking, Chun-tchi, neveu de Taï-tsong, Kiu-che-ssé, ennemi de la domination étrangère et fidèlement attaché à l'ancienne dynastie, faisait proclamer empereur, dans le midi, le prince de Youg-ming, petit-fils de Chin-tsong (1646). L'assemblée des mandarins le reconnut à l'unanimité. Mais le prince de Yong-ming, Tchu-yeou-tcie, refusa le titre d'empereur et se contenta de celui de prince de Kouéi. Vainqueur de son compétiteur Tchu-yué-ngao, à Chang-foui, il fut moins heureux contre les Tartares, qui le battirent près de Kuang-tchéou et l'obligèrent de fuir de ville en ville. Une victoire que le vice-roi Kiu-che-ssé remporta en 1647, devant Kuéi-lin, sur le général Li-tching-tong, releva le courage de ses partisans. L'année suivante Kiu-che-ssé lui procura, sous les murs de la même ville, un nouvel avantage, plus éclatant encore. Cette victoire eut un tel retentissement dans tout l'empire, que les gouverneurs des provinces les plus importantes vinrent faire leur soumission au prince de Kouéi. Le général chinois Li-tching-tong abandonna le parti des Tartares pour se mettre à la tête de ses armées. Mais la fortune se lassa bientôt de favoriser les entreprises de Kiu-che-ssé et les armes du prince de Kouéi. Les deux généraux chinois Kin-tchin-hoan et Li-tching-tong échouèrent, en 1649, au siége de Kan-tchéou, dans le Kiang-si, et se noyèrent dans leur fuite. Après l'extinction des révoltes excitées dans les provinces du Fou-kien, de Kiang-si, de Chen-si, les Tartares se voyaient tranquilles possesseurs de plus des deux tiers de l'empire. Il ne restait à conquérir que les provinces de Sse-tchuen, de Yun-nan, de Kouéi-tchéou, de Kouang-si et de Kuang-tong. Le Ssé-tchuen était sous la domination du farouche Tchang-hien-tchong et les quatre autres provinces obéissaient au prince de Kouéi. Après avoir assuré la conquête des provinces septentrionales, le régent du nouveau gouvernement tartare, Amavang, envoya trois vice-rois avec des corps d'armée pour gouverner le midi au nom de l'empereur. A la neuvième lune 1649, Kiu-che-ssé, apprenant que les Tartares sous le commandement de Kong-yéou-te, prince de Ting-nan, s'approchaient des limites du Kouang-si et du Hou-kouang, en cacha d'abord la nou-

velle au prince de Kouéi, et résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il envoya à Tching-tching-kong l'ordre d'arriver avec sa flotte au secours de Kouang-tchéou-fou (Canton), et créa Tchang-tong-tchang, petit-fils de cet amiral, *tsong-tou*, ou généralissime des troupes, pour garder les passages du Hou-kouang. Le prince de Ting-nan avait divisé sa nombreuse armée en deux corps, dont l'un devait s'embarquer à Hong-tchéou pour se rendre à Pao-king-fou, tandis que l'autre se porterait par terre sur Yang-tchéou-fou. Kiu-che-ssé, instruit de ces dispositions le prince de Kouéi et le général en chef. Tchang-tong-tchang s'approche de Tsien-tchéou, par où les ennemis doivent passer en allant du Hou-kouang dans le Kouang-si; il envoie Tchao-tchi-kien camper à Long-men-hien, pour s'opposer au corps d'armée qui vient de Heng-tchéou, et Ma-tsin-tchong à Tchao-li pour barrer le passage à l'armée de Pao-king. Ce plan, si habilement concerté par Kiu-che-ssé, n'eut pas tout le résultat qu'il en attendait. Tchao-tchi-kien et Ma-tsin-tchong perdirent presqu'en même temps deux batailles sanglantes. Kiu-che-ssé, par la défection ou l'imprudence des officiers, se voit seul et sans défense dans Kouéi-lin. Tsi-leang-yun, son lieutenant, le conjure de ne pas attendre que l'arrivée des Tartares le mette dans l'impossibilité de se garantir du danger. « Je n'achèterai point par une lâcheté quelques jours de vie de plus, répond kiu-che-ssé; Kouéi-lin est confiée à ma garde, c'est en la délivrant ou en périssant avec elle que je dois me montrer digne de la confiance de mon souverain. » Le lieutenant, moins généreux et moins fidèle, se retira avec les troupes qu'il avait sous ses ordres. Le généralissime Tchang-tong-tchang, instruit de l'abandon où se trouve le vice-roi, arrive en toute hâte à Kouéi-lin, et représente à kiu-che-ssé la nécessité de pourvoir à sa sûreté. « Des officiers comme vous et moi, lui dit le vice-roi, ne doivent pas craindre la mort; mourir pour notre prince, c'est notre devoir; rougir de la lâcheté de ceux qui l'ont abandonné et ne pas les imiter, voilà ce que l'honneur attend de nous. » « Je ne vous presse plus, reprend le général, mais je veux partager avec vous la gloire de mourir. » Après la prise de la ville, Kiu-che-ssé et le général sont conduits à Kong-yéou-té, qui demande quel est le premier ministre d'État de Kouéi-lin. « Moi! » répond le vice-roi.

Le prince de Ting-nan, plein d'admiration pour leur courage, s'efforce inutilement de les gagner à son parti. Il les conjure de consentir au moins à couper leurs cheveux ou à revêtir l'habit de Ho-chang. Les trouvant inébranlables, il ne peut refuser des éloges à leur fidélité; mais la politique ne lui permet pas de la laisser impunie: tous deux subirent le dernier supplice, en 1650. La mort de ces deux héros, qui fut suivie bientôt de la prise de Kouang-tchéou, porta le dernier coup au parti du prince de Kouéi. A la nouvelle de ce désastre, le malheureux prince s'enfuit d'Ou-tchéou à Tsien-tchéou, puis à Nan-nin-fou. N'osant se fier aux généraux de Tchang-hien-tching, Sun-ko-ouang et Li-ting-koué, qui étaient maîtres du Yun-nan, le prince de Kouéi prit la route du midi, pour ne pas tomber aux mains des Tartares, et fut contraint de se retirer (1651) dans le Mien-koué, au royaume de Hava, où il jouit sept ans d'une généreuse hospitalité. En 1657, un parti formé dans le Kouéi-tchéou par les généraux Ma-tsin-tchong et Ma-ouéi-hing, qui s'adjoignirent le vice-roi du Kouéi-tchéou, entreprit de rappeler et de rétablir le prince de Kouéi. Avec les fidèles sujets qui l'avaient suivi, le prince organisa une petite armée pour traverser le Yun-nan et venir opérer sa jonction avec les troupes de Ma-tsin-tchong. Mais le fameux Ou-san-kouéi, qui avait introduit les Tartares dans la Chine et que l'empereur Chun-thi avait nommé gouverneur du Kouéi-tchéou et du Yun-nan, se trouvait alors dans cette dernière province. Il attendit le prince de Kouéi, le prit et le fit étrangler avec son fils, en 1658. Il est regardé comme le dernier prince des Ming. Ainsi fut anéantie l'œuvre de Kiu-che-ssé qui n'eut jamais qu'une ambition, délivrer sa patrie du joug des Tartares et rétablir la dynastie des Ming. Il se montra jusqu'à la mort fidèle à son pays, à son prince, et à la religion chrétienne, qu'il avait embrassée.

F.-X. Tessier.

Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. XI. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, t. XI. — Deshautesrayes, *Notes sur le XIe volume de l'Histoire générale de la Chine*. — Morrisson, *View of China*. — Martin Martini, *Histoire de la Guerre des Tartares contre la Chine*. — Gabriel de Magalhan, *Nouvelle Relation de la Chine*, etc., traduction française; Paris, 1688, in-4°. — *Toung hoa lau* (Chronique de la fleur d'Orient). — Du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine*.

KIUN-TCHIN, empereur (*tchenyu*) des Huns anciens, ou Hiong-nou, monta sur le trône l'an 158 avant J.-C., et mourut en 126. Fils et successeur de Laocham-Tchenyu, il fit avec Wen-ti, l'empereur de Chine, un traité qu'il ne tarda pas de violer. Un corps de cavalerie pénétra dans le Chan-si, pilla Taï-fong-fou et plusieurs autres places, où il fit un butin considérable. Cependant, il refusa d'aider Soui, roi de Tchao, dans sa révolte contre le successeur de Wen-ti (154). Les anciens traités avec la Chine furent renouvelés, et l'empereur envoya à Kiun-tchin une princesse de sa famille. Aussi sous le règne de ce prince les Huns ne firent plus en Chine que de petites incursions, facilement repoussées par le général Li-kuang. A l'avénement de l'empereur Han-ou-ti (140), le tchenyu des Huns proposa de faire la paix. Après délibération, la cour impériale accepta. Mais les Chinois n'avaient d'autre dessein que de tromper la confiance des Huns et de les faire tomber dans quelque embuscade. Cette guerre sourde ne tarda pas d'éclater au grand jour.

Une armée chinoise de 300,000 hommes, sous les ordres des généraux Han-gan-kou, Li-kuang et Vang-kuéi, fut chargée d'envahir le territoire hunique. Vang-kuéi voulait, sans entrer dans le pays des Huns, attirer Kiun-tchin sur les frontières, s'emparer par ruse de sa personne et de son armée, et terminer ainsi la guerre. Dans ce dessein, l'armée chinoise se met en embuscade au fond d'une vallée de la province de Chan-si, près de la ville de Ma-yé. Un officier passe chez les Huns, et promet de livrer la place. Kiun-tchin, trompé par ce stratagème, lève une armée de 100,000 hommes, vient à Vou-tchéou près de Taï-tong-fou, et s'approche de Ma-yé. Mais, instruit par un prisonnier chinois à qui la crainte de la mort fait tout révéler, il effectue à temps sa retraite. Vang-kuéi, qui avait conseillé cette guerre, fut condamné à perdre la tête. Il prévint le châtiment en se donnant lui-même la mort. Les Chinois avaient indignement violé le traité. Les Huns recommencèrent les hostilités en 129. Ils ravagèrent le territoire de Pao-gan-tchéou dans le Petchéli. L'empereur Han-outi envoya les généraux Li-kuang et Ouéi-tsing pour les repousser. Li-kuang fut battu, et dégradé à son retour. Ouéi-tsing fit quelques prisonniers, et ce fut là tout le fruit de cette expédition. Les Huns continuaient leurs incursions. Han-gan-koué, qui avait reçu l'ordre de camper dans la province de Péking, ne put la préserver de leurs ravages; et pour en garantir le territoire de Yung-ping-fou, l'empereur fut obligé de rétablir Li-kuang dans son commandement et de lui confier la garde de cette province. Les Huns, qui le redoutaient et l'appelaient le *général volant* (parce que dans la campagne précédente, vaincu et tombé au pouvoir des ennemis, il avait fait le mort sur le champ de bataille, et s'était ensuite élancé sur son cheval pour regagner son armée), n'osèrent venir l'attaquer, et tournèrent leurs forces vers le Léao-tong, le Petchéli et le Chan-si, où ils firent un grand nombre de prisonniers. Ils furent moins heureux contre le général Ouéi-tsing, qui leur fit essuyer plusieurs échecs, les força de sortir du territoire chinois et leur enleva l'année suivante le pays d'*Ortous*. Les Chinois y bâtirent des villes pour défendre les bords du fleuve Hoang-ho, et envoyèrent 100,000 hommes pour les habiter. Cette perte fut suivie de la mort de Kiun-tchin, en 126 avant J.-C. C'est pendant le règne de ce prince que l'Asie occidentale, occupée alors par les Parthes, fut plus connue des Huns et des Chinois. Vers l'an 138 ou 137, l'empereur chinois apprit par des prisonniers huns que la nation des Yue-chi (Gètes), après avoir été détruite par Lao-chang, prédécesseur de Kiun-tchin, s'était dirigée vers les régions occidentales (1); que, devenue l'ennemie des Huns, elle était alors puissante dans le Maourennahr, dans la Bactriane et le Kaptchak; que tout récemment elle venait de s'établir dans le Ta-hia, ou Khorassan » malgré les efforts des Parthes. L'empereur Han-outi voulut faire alliance avec cette nation contre les Huns, mais Tchang-Kian, qu'il envoyait en Bactriane, tomba entre les mains de Kiun-tchin, qui le retint. Après plusieurs années de captivité, il parvint cependant à s'échapper et à gagner le Khorassan. En revenant par le Thibet, Tchang-kian fut encore pris par les Huns et détenu jusqu'à la mort de Kiun-tchin, qui eut pour successeur son frère Y-chi-sié. F.-X. Tessier.

Tchu-hi, *Thoung kian kang mou* (Miroir universel de l'Histoire de Chine). — *Li-taï-ti wang mien piao* (Chronologie des Empereurs de la Chine). — Mailla, *Histoire générale de la Chine*. — De Guignes, *Histoire des Huns*, t. I, seconde partie. — Abel Remusat, *Mélanges Asiatiques*, t. I.

KIUPERLI. *Voy.* KopRILI.

(1) Voici comment de Guignes père décrit cette première irruption des barbares, d'abord dans l'occident de l'Asie et plus tard dans le midi de l'Europe. « Tous ces vastes pays, l'Inde, le Khorassan, le royaume des Grecs (dans la Bactriane) ne formaient pour ainsi dire qu'un très-vaste empire, dont les provinces les plus éloignées étaient unies par un commerce réciproque. Les peuples du Khorassan, les Parthes et leurs voisins, portaient dans l'Inde les productions de leurs pays, pendant que les Indiens venaient trafiquer dans le Khorassan et les environs. C'est ce que nous apprend l'officier chinois dont il sera question dans la suite, et qui était dans ces provinces vers le temps dont il s'agit. Telle était la situation de la Bactriane lorsque quelques nations qui demeuraient dans l'Orient, sur les frontières occidentales de la Chine, obligées par un prince puissant d'aller chercher d'autres habitations, arrivèrent dans ces provinces, y détruisirent le royaume des Grecs, et donnèrent beaucoup d'occupation aux Parthes. C'est un événement singulier, qui n'a point été développé jusqu'ici et qui mérite d'être approfondi. Les annales chinoises nous en fournissent les détails. Ces annales nous représentent ces peuples tartares qui partent du fond de l'Orient, se refoulant, pour ainsi dire, les uns sur les autres, et s'avançant successivement dans des pays, fort éloignés de leur patrie, comme un torrent rapide qui se répand de tous côtés. Il y avait anciennement une nation tartare et nomade, appelée *Yué-chi*, qui habitait dans le pays de *Kan-tchéou* et de *Khoua-tchéou*, à l'occident de la province de *Chan-si*. Vers l'an 200 avant J.-C. un empereur des *Hioung-nou*, ou des Huns, nommé *Mété*, soumit ces peuples. Mais, soit que dans la suite les *Yue-chi* ne voulussent point obéir, soit que les Huns eussent résolu de les détruire entièrement, *Lao-chang*, empereur de ces derniers, qui avait succédé à *Mété*, porta la guerre dans leur pays, les défit, tua leur roi, fit de sa tête un vase à boire, et obligea le reste de la nation à aller chercher une autre patrie. Les *Yue-chi* se partagèrent en deux bandes. Les plus faibles passèrent vers le *Tou-fan*, ou Thibet, c'est-à-dire qu'ils ne firent que descendre au midi. On les appela les petits *Yeué-chi*. Les autres, et cette bande était la plus considérable, remontèrent vers le nord-ouest, et allèrent s'emparer des vastes plaines qui sont situées à l'occident de la rivière d'*Ili*. Ces derniers portèrent le nom de grands *Yué-chi*. La conquête de ce pays ne se fit pas sans peine; une nation puissante, appelée *Sou*, y était établie. Mais les *Yué-chi* furent assez forts pour l'obliger à se retirer. Les *Sou* prirent alors le parti de passer du côté de l'occident, et vinrent demeurer dans les plaines qui sont situées au nord-est de *Fergana* et du *Yaxarte*. Les historiens chinois nomment plusieurs hordes de cette nation, qui formaient dans ces campagnes plusieurs petits États. Ces hordes étaient les *Hiou-siun*, qui montaient à environ trois cent cinquante-huit familles, et les *Kuento*, qui en avaient trois cents. Elles étaient gouvernées par différents chefs; et ces peuples, comme tous les autres Tartares, n'étaient occupés qu'à conduire leurs grands et nombreux troupeaux. (De Guignes, *Mém. de Littérat.*, t. XXV, pag. 24.)

KIZIL ARSLAN (*Othman*), troisième prince de la dynastie des atabeks Ildékouzides ou Pehlevanides, mort au mois de chaban 587 (octobre 1192), était fils d'Ildékouz, frère utérin de l'atabek Mohammed et du sultan Seldjoucide Arslan. Ce dernier prince étant mort au milieu de djomada 571 (31 décembre 1175), Togrul III lui succéda sur le trône de Perse. Les rênes du gouvernement furent confiées à son oncle paternel l'atabek Mohammed, et le commandement des troupes fut donné à son oncle Kizil Arslan, qui réunit bientôt entre ses mains toute l'autorité civile et militaire après la mort de Mohammed (1186), dont il épousa la veuve, l'ambitieuse Katiba Katoun. L'ambition de la fille du fameux Inanedj le poussa à la révolte contre le sultan. Après son mariage il se rendit immédiatement dans l'Irak, s'empara de toute l'autorité, ne laissant à Togrul que le titre de sultan. Vaincu à Réi, il fit demander au khalife de Bagdad, Nassyr, des troupes qu'il laissa battre par le sultan en 584 (1188). La défaite de ses alliés n'empêcha pas Kizil de continuer la guerre. Il se rendit dans la ville d'Humadam, et fit faire la *khotbah* (prière) au nom de Sindjar, fils de Soléiman-Schah. Puis il retourna dans l'Azerbaïdjan, afin d'attaquer Togrul, qui se retira dans l'Irak. Il le surprit dans Humadam au moment où il venait d'être vaincu à Hendjan par Cotloug-Inanedj se saisit de sa personne et de son fils Mélik-Schah, et les envoya dans l'Azerbaïdjan, où ils furent emprisonnés dans le château de Kehran. La puissance passa entre les mains de Kizil. Il fit faire la *khotbah* en son nom et frapper les cinq *naubets*, honneur réservé à la dignité souveraine. Cette audace causa sa ruine. Cotlong, son neveu, et plusieurs émirs conspirèrent. Kizil crut pouvoir étouffer la révolte dans le sang; mais, le matin même du jour où il devait s'asseoir sur le trône, il fut trouvé dans son lit percé de cinquante coups de poignard, au mois de chaban 587 (octobre 1192). On imputa sa mort aux *fédais* Mélahideh. F.-X. TESSIER.

Mirkhond, *Histoire du Kharesm*. — Khondemyr, *Khelassat al-Akhbar*. — Quatremère, *Histoire de la Perse*. — De Guignes, *Notice sur l'histoire des Atabeks*. — Defrémery, *Journal Asiatique*, ann. 1848-1849. — De Guignes, *Hist. des Huns*, tom. II.

KJŒPING (*Nicolas* MATSON), voyageur suédois, né en 1630, mort en 1667. Il s'embarqua (1648) comme matelot sur un navire hollandais, parcourut l'Inde et la Perse où il entra au service de Schah-Abbas, et fit plusieurs expéditions dans les troupes de ce souverain. Il visita ensuite l'Arménie, et s'arrêta à Suze. En 1652, il était à Ceylan, et accompagna comme interprète une ambassade ou plutôt une expédition hollandaise, qui descendit successivement en Arabie, en Égypte, à Coromandel, à Malacca, et à Sumatra. De retour à Batavia, il s'embarqua pour la Chine, et fit naufrage sur l'île de Formose. Il fut recueilli et (en 1656) ramené dans sa patrie. Là il entra dans la marine militaire, et fit les campagnes de 1657 et 1658. La relation des voyages de Kjœping ne fut publiée que longtemps après sa mort, à Visingœ, 1674; à Stockholm, 1743, in-8°; à Vesteras, 1759, in-8°. A. DE L.

Gezelius, *Biografiskt-Lex*.

* **KLAGMANN** (*Jean-Baptiste-Jules*), sculpteur français, né à Paris, en 1810. Élève de M. Ramey fils, il a produit de riches ouvrages d'orfévrerie, de précieuses statuettes et des groupes gracieux. Ses principales créations sont : *Dante, Machiavel, lord Byron, Shakspeare, Pierre Corneille*, statuettes en bronze; — les sculptures de la fontaine de la place Louvois, construite sur les plans et compositions de Visconti, en 1839; — *Nymphe endormie*, figure en plâtre; 1842; — modèle de l'épée offerte au comte de Paris par la ville de Paris, en 1842; — modèles de médaillons et de quatre cavaliers pour un vase exécuté pour le duc d'Orléans; — une *Petite fille effeuillant une rose*, statue en plâtre; 1846; — *La reine Clotilde*, statue en marbre au jardin du Luxembourg, 1846; — *Enfant jouant avec des coquillages*, petite statue en marbre; 1847; — *Enfants tenant les attributs de la passion*, bas-relief en marbre pour la décoration du maître autel de l'église Saint-Cyr à Issoudun. En 1848 il a été nommé membre du conseil supérieur de perfectionnement des manufactures des Gobelins, de Beauvais et de Sèvres. J. V.

V. Lacaine et Ch. Laurent, *Biographie et nécrol. des hommes marquants du dix-neuvième siècle*, tome III, p. 254. — *Livrets du Salon*; 1834-1848.

* **KLAPKA** (*Georges*), général hongrois, né le 7 avril 1820, à Temeswar. Fils du bourgmestre de cette ville, il entra comme cadet dans un régiment d'artillerie, et passa de là, deux ans plus tard, dans un corps de bombardiers. Nommé en 1842 sous-lieutenant au régiment hongrois des gardes, il poursuivit ses études militaires à Vienne, et fut transféré en 1847 au 12ᵉ régiment frontières avec le grade de lieutenant-colonel. Aussitôt que la révolution eut éclaté en Hongrie, il offrit ses services à la diète, qui les accepta; il fut employé contre les Szeklers et les Serviens, et contribua à fortifier les places de Comorn et de Presbourg. Élevé au rang de général, puis placé à la tête de l'état-major, il remplit pendant quelques mois le poste de ministre de la guerre près le gouvernement provisoire. Klapka s'est surtout distingué par l'héroïque défense de Comorn, dont il devint commandant au mois de juillet 1849. Le 3 août suivant, il fit au milieu de la nuit une sortie pour dégager la ville; l'armée assiégeante fut obligée, à la suite d'un violent combat, de battre en retraite en laissant aux mains du vainqueur 30 pièces de canon, 3,000 fusils, ses bagages et des provisions de toutes sortes; elle évacua même Raab, et alla s'abriter derrière les remparts de Presbourg. Cette victoire inespérée, en coupant la ligne d'opérations des Autrichiens, plaçait ces derniers dans

la situation la plus critique. Des courriers furent immédiatement dépêchés à Kossuth et à Gœrgei pour les informer de ce grave événement, qui pouvait changer la face des choses; malheureusement l'un avait déjà signé la honteuse capitulation de Vilagos, et l'autre, en fuite, se trouvait sur la frontière turque. Quoiqu'il eût reçu de Gœrgei l'ordre de poser les armes, Klapka continua de résister jusqu'au moment où le général Haynau lui accorda les conditions les plus honorables (2 octobre 1849). Il obtint, comme tous les officiers qui servaient à Comorn, un sauf-conduit du gouvernement et se rendit en Angleterre. Il réside aujourd'hui à Genève. On a de lui deux ouvrages traduits en anglais d'après ses manuscrits originaux : *Memoirs of the War of independance in Hungary, translated by Otto Wenckstern;* Londres, 1850, 2 vol. in-12; — *The War in the East from the year* 1853 *to july* 1855, *an historico-critical sketch of the campaigns on the Danube, in Asia and in the Crimea, translated by lieut.-col. Mednyansky;* Londres, 1855, in-12. P. L—Y.

Cyclopædia of English Literature. — Men of the Time. — Unsere Zeit, 1857. — *L'Illustration.*

KLAPROTH (*Martin-Henri*), célèbre chimiste allemand, né à Wernigérode, le 1er décembre 1743, mort le 1er janvier 1817. A l'âge de seize ans, il entra comme aide dans une pharmacie de Quedlimbourg, où il resta pendant sept ans, sans avoir pu, comme il le désirait, étudier les sciences naturelles; ce n'est qu'en 1766 qu'ayant obtenu un emploi dans une pharmacie à Hanovre, il s'y mit à approfondir avec méthode les secrets de la chimie, science qu'il alla étudier dans tous ses détails à Berlin, en 1768. Devenu en 1771 aide dans la pharmacie de Valentin Rose, il la dirigea seul après la mort du chef, dont les fils, encore mineurs, furent confiés à ses soins. Les nombreuses dissertations chimiques publiées par Klaproth, à partir de cette époque, lui valurent bientôt une grande réputation, et le firent nommer, en 1788, membre de l'Académie des Sciences de Berlin. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la chimie à l'École d'artillerie, il fut chargé, en 1809, de professer cette science à l'université de Berlin. Il fut aussi appelé à faire partie du conseil de salubrité et de plusieurs autres commissions médicales, et devint membre associé de l'Institut de France. Cette distinction était des mieux méritées; car Klaproth a fait faire de très-grands progrès à la chimie. Il a d'abord fait admettre par son exemple l'usage de publier, lorsqu'il s'agissait de la communication d'une analyse chimique, tous les détails et résultats numériques, que les savants avaient l'habitude auparavant de passer sous silence, au grand détriment de la science. Son exactitude scrupuleuse et son talent d'observation le conduisirent à rectifier plusieurs idées fausses admises avant lui sur la composition des corps, et à faire plusieurs découvertes importantes. Ainsi, c'est à lui, par exemple, qu'on doit la connaissance de la zircone, du titane et de l'urane, de même qu'il fit le premier connaître les qualités du tellure, du chrome, de la glycine et autres substances. Il a aussi établi la différence de la baryte et de la strontiane, et prouvé que la mine d'argent rouge est un sulfure d'argent et d'antimoine. On lui doit encore l'analyse chimique de plusieurs centaines de minéraux qui auparavant n'étaient connus qu'imparfaitement. Enfin, Klaproth s'est fait remarquer comme un des premiers et des plus vifs défenseurs des nouveaux principes de chimie établis par Lavoisier, qu'il contribua plus que tout autre à populariser en Allemagne. Les écrits scientifiques de Klaproth consistent presque exclusivement en mémoires disséminés dans divers recueils périodiques, tels que les *Denkschriften* de l'Académie de Berlin, les *Chemische Annalen* de Crell, le *Bergmännisches Journal* de Kökler, les *Schriften der berlinischen Gesellschaft naturforschender Freunde*, le *Berliner Jahrbuch der Pharmacie*, etc. Les mémoires relatifs à l'analyse des minéraux furent réunis par l'auteur, en cinq volumes, in-8°, et publiés sous le titre de *Beitræge zur chemischen Kenntniss der Mineralkörper;* Berlin, 1795-1810 : ouvrage traduit en français par Tassaert; Paris, 1807, 2 vol. in-8°. D'autres dissertations de Klaproth se trouvent recueillies dans ses *Chemische Abhandlungen gemischten Inhalts;* Berlin, 1815, in-8°. Klaproth a aussi fait paraître, en commun avec F. Wolff, un *Chemisches Wörterbuch* (Dictionnaire de Chimie); Berlin, 1807-1810, 5 vol., in-8°; traduit en français, Paris, 1811, 4 vol. in-8°. Enfin, l'on doit à Klaproth une édition entièrement refondue du *Handbuch der Chemie* de Gren, et des notes judicieuses ajoutées par lui à la traduction donnée par Wolff du *Manuel de l'Essayeur* de Vauquelin. E. G.

Biographie Médicale. — Kopp, *Geschichte der Chemie*, t. I, p. 343-350.

KLAPROTH (*Henri-Jules* DE), fils du précédent, célèbre orientaliste et voyageur allemand, né à Berlin, le 11 octobre 1783, mort à Paris, le 20 août 1835. A l'âge de quinze ans il apprit le chinois, pour ainsi dire à l'insu de son père, qui l'avait destiné aux sciences naturelles. En 1800, il se rendit à l'université de Halle, où il resta jusqu'en 1802; il vint ensuite à Dresde, où il commença la publication de son journal intitulé : *Asiatisches Magazin* (Magazin Asiatique), qui parut à Weimar, et qui révéla à l'Allemagne les étonnants progrès que Klaproth, âgé alors de dix-neuf ans, avait fait dans une branche de la science, trop négligée jusque alors. Le comte Jean Potocki rechercha la connaissance de Klaproth, et lui proposa d'entrer au service de l'empereur de Russie. Klaproth accepta, et se rendit en 1804 à Saint-Pétersbourg, où l'Académie des

Sciences se l'associa en qualité d'adjoint pour les langues orientales et la littérature asiatique. Afin de connaître par lui-même les antiquités de la haute Asie, il résolut de parcourir les pays sur lesquels il avait fait des études spéciales. Il sollicita donc l'autorisation d'accompagner l'ambassadeur Golowkin en Chine, et après avoir obtenu cette permission, il partit seul, traversa la Sibérie, s'arrêtant chez les Samoyèdes, les Toungouses, les Baschkirs, les Jakoutes, les Kirghises et les autres peuplades finoises et tartares qui habitent ces immenses déserts, et arriva enfin à Irkutzk, où il devait attendre l'ambassadeur et sa suite. Celui-ci arriva bientôt après, s'arrêta quelque temps à Kiakhta, et franchit la frontière chinoise le 1er janvier 1806. La caravane diplomatique fut malheureusement arrêtée par quelques difficultés qui s'élevèrent entre le mandataire russe et le vice-roi de la Mongolie chinoise au sujet de quelques cérémonies d'étiquette chinoise auxquelles le comte Golowkin refusa de se soumettre. L'ambassade russe retourna à Saint-Pétersbourg ; mais Klaproth ne l'accompagna pas, pour ne pas être obligé de revoir les contrées qu'il avait déjà visitées. Il se rendit seul à la capitale russe, en traversant le sud de la Sibérie, et recueillit durant ce voyage une précieuse collection de livres chinois, mandchous, tibétains et mongols, et d'autres matériaux importants, qui devinrent la base de son grand travail *Asia polyglotta*. En récompense, l'Académie le nomma, à son retour, en 1807, académicien extraordinaire; l'empereur lui accorda une pension et le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir, ce qui lui donna rang dans la noblesse russe.

Bientôt après l'Académie, sur la proposition du comte Jean Potocki, désigna Klaproth pour explorer les montagnes du Caucase et renseigner le gouvernement russe sur l'état physique et moral de ces contrées, encore peu connues. A peine remis d'un voyage de vingt mois, pendant lequel il avait parcouru près de 1,800 lieues, Klaproth repartit, et consacra une année aux recherches les plus pénibles et les plus périlleuses. Mais les résultats de ses explorations, montrant combien le gouvernement russe a peu d'autorité sur les tribus guerrières du Caucase, déplurent fort à la cour de Saint-Pétersbourg. On mit des obstacles à la publication de ses matériaux, et cette circonstance, jointe à d'autres contrariétés, dégoûtèrent tellement Klaproth du séjour à Saint-Pétersbourg qu'en 1810 il accepta une place de professeur à l'université de Wilna, et qu'en 1812 il demanda la permission de quitter la Russie. Il n'obtint son congé qu'à grand'peine, et fut en même temps dépouillé de ses titres académiques et dégradé de la noblesse. On fit courir le bruit que Klaproth avait mérité cette disgrâce par son amour peu délicat pour des manuscrits et des livres rares : l'Académie de Saint-Pétersbourg en a parlé dans un de ses mémoires.

Maître de ses actions, Klaproth songea à mettre en ordre et à publier ses papiers sur le Caucase. Mais l'Allemagne était alors le théâtre de grandes guerres, et le savant orientaliste ne put trouver nulle part le calme nécessaire à ses travaux. Il se lia à cette époque avec quelques-uns des hommes les plus distingués de l'armée française, et puisa dans ces connaissances une telle admiration pour l'empereur Napoléon qu'après l'exil du grand homme il quitta l'Allemagne, et se rendit à l'île d'Elbe, où Napoléon le reçut avec une distinction toute particulière. Il paraît même que Klaproth, prévoyant le retour de l'empereur en France, lui offrit ses services et fut choisi pour rédacteur futur d'un grand journal officiel. Les Cent Jours passèrent sans apporter un changement dans sa position, et lorsque les Bourbons revinrent Klaproth se trouvait à Florence, où il menait une existence assez précaire. Le comte Jean Potocki, informé de la gêne de son ancien protégé, lui conseilla de s'établir à Paris. Klaproth vint en effet à Paris, et y vécut de sa plume jusqu'au moment où Guillaume de Humboldt lui procura, en 1816, le titre de professeur de langue et de littérature asiatiques à l'université de Berlin, avec un traitement considérable et la permission de séjourner en France. Cette permission fit croire à quelques personnes que Klaproth remplissait à Paris le rôle d'agent secret de la cour de Berlin. Quoi qu'il en soit, ce fut à partir de cette époque, et aux frais du roi de Prusse, que Klaproth publia la plupart de ses travaux. N'ayant plus de soucis sur son avenir, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses études favorites. A l'âge de cinquante ans, il fut atteint d'une maladie de poitrine. Il se rendit à Berlin dans l'espoir que le changement de climat lui ferait du bien. Mais ce voyage ne fit qu'aggraver son mal. Il retourna à Paris, et y mourut, après une longue et douloureuse maladie.

Klaproth était sans contredit un des plus grands linguistes de son temps. Sa pénétration, sa sagacité, et la sûreté de son jugement étaient extraordinaires, sa mémoire des plus heureuses. Son style, en allemand, était clair et net. Quant au français, il le parlait et l'écrivait avec une facilité et même avec une correction très-peu ordinaires chez les érudits de son pays. Quoique d'un caractère bienveillant, il était extrêmement irascible, et s'engagea dans des controverses littéraires où il ne fit pas toujours preuve de cette urbanité et de cette convenance que les savants devraient respecter plus scrupuleusement que les autres. Les principaux ouvrages de Kloproth sont : *Reise in den Kaukasus und Georgien in den Jahren* 1807 *und* 1808 (Voyage dans le Caucase et en Géorgie durant les années 1807 et 1808); Halle, 1812-1814, 2 vol., traduction française, avec des additions importantes; Paris, 1823; — *Archiv fuer die Asiatische Literatur, Geschichte und Sprach-Kunde*

(Archives de Littérature, Histoire et Philologie Asiatiques); Saint-Pétersbourg, 1810; — *Geographisch historische Beschreibung des Œstlichen Kaukasus* (Description géographico-historique du Caucase oriental); Weimar, 1814; — *Beschreibung der russischen Provinzen zwischen dem Kaspische und Schwarzen Meere* (Description des provinces russes entre la mer Caspienne et la mer Noire); Berlin, 1814; — *Reise nach Georgien und Imirethi von Güldenstaedt* (Voyage en Géorgie et Iméréthie de Guldenstaedt), refondu et augmenté de notes; Berlin, 1815; — *Supplément au Dictionnaire Chinois-Latin du père Basile de Glemona;* Paris, 1819; — *Abhandlung ueber die Sprache und Schrift der Uiguren* (Traité sur la Langue et l'Écriture des Uigures); Paris, 1820, in-8°; traduction française, Paris, 1823; — *Asia polyglotta, ou classification des peuples de l'Asie d'après l'affinité de leurs langues, avec d'amples vocabulaires comparatifs de tous les idiomes asiatiques;* Paris, 1823 et 1829. Ce savant ouvrage est accompagné d'un *Atlas de Langues;* in-fol.; — *Beleuchtung und Widerlegung der Forschungen des Herrn J.-J. Schmidt in St-Petersbourg ueber die Geschichte der Mittel-Asiatischen Voelker* (Critique et Réfutation des Recherches de J.-J. Schmidt de Saint-Pétersbourg sur l'histoire des peuples de l'Asie centrale); Paris, 1824; — *Sur l'Origine du Papier-Monnaie en Chine;* Paris, 1823; ce traité a été traduit en anglais; — *Tableaux historiques de l'Asie depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours;* Paris, 1824, in-4°, et *Atlas*, in-fol.; — *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philosophiques sur les peuples de l'Orient;* Paris, 1824-1828, 3 vol. in-8°, avec cartes et planches; — *Doctor W. Schotts angebliche Uebersetzung der Werke des Confucius aus der Ursprache* (De la prétendue Traduction du Dr Schott des œuvres de Confucius); Leipzig et Paris, 1825; — *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase et des provinces limitrophes entre la Russie et la Perse;* Paris, 1827, in-8°; — *Magasin Asiatique, ou revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale;* Paris, 1825-1827; — *Verzeichniss der Chinesischen und Mandschuischen Buecher und Handschriften der Kœnigl. Bibliothek zu Berlin* (Catalogue des livres et manuscrits chinois et mandchous qui se trouvent à la Bibliothèque royale de Berlin); Paris, 1822, in-folio; — *Vocabulaire et Grammaire de la Langue Géorgienne*, ouvrage publié par la Société Asiatique. Première partie contenant le Vocabulaire géorgien-français et français-géorgien; Paris, 1827, gr. in-8°; — *Vocabulaire Latin, Persan et Coréen, d'après un manuscrit de* 1303; Paris, 1828, in-8°; — *Chrestomathie Mandchoue, ou recueil de textes mandchous, destiné aux personnes qui veulent s'occuper de l'étude de cette langue;* Paris, 1828, in-8°; — *Dernier Mot sur le Dictionnaire Chinois du docteur Rob. Morisson;* Paris, 1830; — *Essai sur la Langue du Bornou; suivi des Vocabulaires du Begharmi, de Mandara et du Timbouctou;* Paris, 1826, in-8°; — *Histoire du Kachmir*, traduite de l'original sanscrit par Wilson; Paris, 1825; — *Lettre à M. Champollion le jeune, relative à l'affinité du cophte avec les langues du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe;* Paris, 1823; — *Deux Lettres sur la découverte des Hiéroglyphes acrologiques;* Paris, 1827; — *Observations sur la carte de l'Asie publiée par Arrowsmith;* Paris, 1826, in-8°; — *Recherches sur les ports de Gampou et de Zaithoum, décrits par Marco-Polo;* Paris, 1824; — *Sur les Boukares;* Paris, 1823; — *Sur quelques Antiquités de la Sibérie;* Paris, 1823; — *Table alphabétique des onze premiers volumes du* Journal Asiatique, *suivi d'un index alphabétique pour l'*Amarakocha *et d'un autre pour le vocabulaire sanskrit-bengalais et anglais de M. Yates, suivi du Catalogue de la Bibliothèque de la Société Asiatique;* Paris, 1829, in-8°; — *Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde;* Paris, 1832; — *Examen critique des travaux de M. Champollion jeune sur les hiéroglyphes;* Paris, 1832, in-8°; — *Notice d'une Mappemonde et d'une Cosmographie chinoises publiées en Chine, l'une en* 1730, *l'autre en* 1793; Paris, 1833, in-8°; — *Aperçu général des trois royaumes Corée, de Liéou-Khiéou et Yéso, par Riusifié*, traduit de l'original japonais-chinois; Paris, 1833; — *Nipon o Daï itsizan, ou Annales des empereurs du Japon*, traduit par J. Titsingh, revu, corrigé sur l'original et précédé d'une *Histoire Mythologique du Japon;* Paris, 1834, in-8°. Klaproth a fourni beaucoup de notices au *Journal Asiatique*, au *Nouveau Journal Asiatique*, au *Bulletin universel des Sciences* et aux *Annales des Voyages*. Il a en outre revu et publié plusieurs ouvrages, tels que le *Voyage à Peking à travers la Mongolie* de Timbowsky, auquel il a ajouté des notes; Paris, 1827. Il a laissé en manuscrit une *Description géographique, statistique et historique de l'empire chinois*, qui devait paraître en français et en anglais, mais qui n'a pas encore été publiée. R. Lindau.

Landresse, *Notice historique et littéraire sur Klaproth.* — *Journal Asiatique nouv.*, 1835, t. XVI, p. 243. — Fischer, *Denkschrift auf Klaproth;* Berlin. — Charles Knight, *English Cyclopædia.* — Merlin, *Catalogue de la Bibliothèque de M. Klaproth;* Paris, 1839; — Rabbe, *Biographie des Contemp.* — *Nouvelles Annales des Voyages*, t. LXVIII. — *Conv.-Lex.*

KLASS (*Charles-Christian*), peintre allemand, né en 1747 à Dresde, mort en 1793. Il se forma dans l'art de la peinture sous la direction de Hutin et de Casanova, et accompagna ce

dernier en Italie en 1772. De retour à Dresde, il y devint, en 1777, inspecteur du cabinet des estampes. Il a laissé plusieurs tableaux d'histoire, dont la composition et le dessin méritent les suffrages des connaisseurs, tandis que le coloris n'en est pas irréprochable. E. G.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

KLASS (*Frédéric-Christian*), peintre allemand, frère du précédent, né à Dresde, en 1752, mort en 1827. A part quelques conseils de Casanova, il apprit la peinture presque tout seul, n'ayant jamais voulu se laisser guider par aucun artiste. Il se voua bientôt exclusivement à la peinture de paysage, pour laquelle Dietrich et Salvator Rosa étaient ses modèles. Ses tableaux, où se remarque une étude consciencieuse de la nature, furent bientôt très-recherchés en France et en Angleterre. Quoiqu'ils ne fussent pas autant goûtés en Allemagne, Klass n'en devint pas moins membre de l'Académie de Dresde dès 1780; il fut nommé plus tard professeur à l'école des beaux-arts. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une trentaine de ses paysages, lesquels sont animés ordinairement par quelque scène champêtre. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KLAUBER (*Joseph*), graveur allemand, né en 1710, à Augsbourg, mort en 1768. Après avoir étudié l'art de la gravure sous la direction de Rein et de Birkhardt à Prague, il retourna à Augsbourg, et s'associa avec son frère *Jean-Baptiste* (né en 1711, mort en 1774), qui était aussi graveur, pour entreprendre en commun divers travaux artistiques très-estimés, parmi lesquels on remarque : *Le Calendrier de l'Ordre de Saint-Georges de Bavière;* — *Scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament;* 1757, 100 feuilles, in-fol.; ainsi que beaucoup de portraits, entre autres celui *de Frédéric le Grand* et plusieurs figures de saints.

F. Christian et Joseph Klauber sont connus sous le nom de *Fratres catholici.* E. G.

Gori-Gandinelli, *Notizie degl' Intagliatori.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KLAUBER (*Ignace-Sébastien*), graveur allemand, fils de Jean-Baptiste, né à Augsbourg, en 1754, mort vers 1820. Après avoir appris sous la direction de son père les éléments de l'art de graver, il se rendit à Rome, et ensuite à Paris, où, après s'être perfectionné dans l'atelier du célèbre Wille, il devint bientôt renommé pour son habileté à manier le burin et à rendre son modèle avec fidélité. En 1787 il fut appelé à faire partie de l'Académie des Beaux-Arts; mais, aux approches de la révolution, il quitta Paris, se rendit à Augsbourg et plus tard à Nuremberg, et vint se fixer en 1796 à Saint-Pétersbourg, où il eut la direction de l'école impériale de gravure. On a de lui les planches suivantes : *Allegrain, le statuaire,* d'après Duplessis; — *Stanislas, roi de Pologne,* d'après L.-C. Le Brun; — *Élisabeth, impératrice de Russie,* d'après Louise Lebrun; — *Paul Ier, empereur de Russie,* d'après Voille; — *Joseph, archiduc d'Autriche,* d'après Ritt; — *Marie-Thérèse d'Autriche avec toute sa famille,* d'après Herreyes; — *Maximilien, archiduc d'Autriche;* — *Le comte Stroganow;* — *La Femme de Mieris,* d'après ce peintre; — Une *Carità,* d'après le Guide, et une *Madone,* d'après M. Carrace dans la galerie de Florence; — vingt-deux planches représentant des antiques, dans les *Principales Figures de la Mythologie d'après les pierres gravées autrefois dans le cabinet du baron de Stosch et aujourd'hui dans celui du roi de Prusse;* — *Basilica Mannheimensis :* cet ouvrage, fait en commun avec Wille, contient six vues de cette église et sept beaux portraits. On doit encore à Klauber les gravures qui sont dans l'édition de luxe des *Œuvres* de Wieland, ainsi que plusieurs autres estampes. E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KLAUS (*Nicolas* von der Flue, appelé vulgairement frère), anachorète suisse, né le 21 mars 1417, à Flueli, près de Saxeln, dans l'Untervald, mort le 21 mars 1487. Il appartenait à une famille de bergers. Élevé au milieu de gens craignant Dieu et sincèrement attachés aux croyances de l'Eglise, il s'échappait souvent le soir, après avoir travaillé tout le jour, pour aller prier et s'infliger des mortifications. A vingt-trois ans, les ordres de l'autorité le forcèrent à prendre les armes dans la malheureuse guerre de Zurich, ainsi que quatorze ans plus tard dans l'occupation de Thurgovie. Il avait alors le grade de capitaine. Ses compatriotes, en témoignage de sa bravoure, lui décernèrent une médaille d'or. En avançant en âge, il songea à se marier : il fit choix d'une jeune fille renommée pour sa vertu, et de laquelle il eut dix enfants, cinq garçons et cinq filles. Peu de temps après son mariage, il fut élu à l'unanimité *landrath* et juge du pays supérieur. On voulut plusieurs fois le nommer landamman, mais il refusa toujours, « craignant, disait-il, de se charger d'une trop pesante responsabilité ». En 1467, il prit une étrange résolution. Il fit part à sa femme de son dessein de se retirer dans la solitude, partagea son bien, prit congé de tout le monde, et s'en alla tenant d'une main un bâton de pèlerin et de l'autre un rosaire. Il touchait déjà aux confins de la Confédération lorsqu'un paysan lui conseilla de ne pas aller plus loin; une vision le détermina à suivre cet avis; selon la légende, il résolut alors de s'abstenir désormais de toute nourriture corporelle. Le lendemain il revint à la vallée de la Melch; mais au lieu de retourner chez lui, il alla dans une prairie nommée Klüster, où il se fit, sous un mélèze, dans un épais buisson, une hutte de feuillage. On prétend qu'il y resta ainsi huit jours sans boire ni manger. Des chasseurs l'ayant découvert avertirent son frère, Pierre von der Flue, qui essaya, mais en vain, de le dissuader de mener une pareille vie. Cependant

Nicolas, qui ne voulait pas avoir l'air de tenter Dieu, fit venir en secret un prêtre qui le confirma dans ses résolutions. Il y persista donc, et vécut ainsi vingt ans, sans boire ni manger, dit-on. Il ne paraît pas, toutefois, que le frère Klaus se soit jamais fait un mérite de ce jeune absolu, que lui attribuait l'opinion populaire, en raison de la sainteté de sa vie, et qui provenait vraisemblablement de son extrême sobriété et des privations qu'il s'imposait. Quand le bruit de ce miracle se répandit, on vint à lui de toutes parts. Cherchant alors un lieu plus solitaire, une vision lui fit connaître un endroit dans la vallée de la Melch où il se fit bâtir une petite cellule de trois pas de long sur un pas et demi de large, qui fut consacrée par Thomas, coadjuteur de l'évêché de Constance, et ensuite visitée par Othon, évêque de cette ville. L'archiduc Sigismond d'Autriche expédia auprès de lui son médecin Burckhard de Hornek, qui l'observa attentivement pendant plusieurs jours. Frédéric III, empereur d'Allemagne, envoya dans le même but des agents auprès de frère Klaus. Quand on lui demandait comment il pouvait ainsi vivre sans rien prendre, il répondait : « Dieu le sait. » Il assistait avec tous les fidèles à l'office divin à Saxeln les dimanches et jours de fête; il allait aussi annuellement à la grande procession de Lucerne et aux pèlerinages auxquels l'Église attachait des indulgences. Quand l'âge ne lui permit plus de marcher beaucoup, il fit bâtir, avec les dons qui affluaient de tous côtés, une chapelle où il entendait la messe tous les jours et communiait trois fois par mois, après s'être confessé. Il n'avait aucun livre, car il ne savait ni lire ni écrire; les traditions nous ont conservé quelques-unes des prières qu'il préférait. De minuit à midi il priait; ensuite il recevait ou se promenait en priant. Sigismond, archiduc d'Autriche, et sa femme Éléonore, fille du roi d'Écosse, lui envoyèrent un magnifique ornement pour sa chapelle, et Albert de Bonstetten écrivit sa vie pour Louis XI, roi de France. Conformément à son vœu, il ne remit plus les pieds dans sa maison; mais, de temps en temps, il faisait venir sa femme et ses enfants pour les exhorter à l'amour de Dieu. Lorsqu'à la diète de Stanz, qui se tint le 14 décembre 1481, la Confédération courait risque de se dissoudre, les confédérés ne pouvant s'entendre, Nicolas se rendit auprès d'eux et parvint à les réconcilier. Il vécut encore six ans après, mais il sentait déjà sa fin approcher. Quelque temps avant sa mort, il fut accablé d'une maladie qui le fit cruellement souffrir. Il mourut le jour même où il atteignait sa soixante-dixième année. Son corps fut déposé dans l'église de Saxeln, et on rapporte que le jour de ses funérailles il ne se dit dans le pays d'autre messe que celle qui fut célébrée pour son enterrement, car tous les prêtres avaient voulu y assister. En 1518 il fut déposé dans un tombeau plus riche, et ensuite béatifié en 1669. [De La Nourais, dans l'*Encyclop. des G. du M.*]

Weiszenbach, *Leben und Geschichte des sel. Nicolaus von der Flue*. — Jean de Müller, *Schweizer Geschichte*, liv. V, chap. 2. — Businger, *Geschichte von Unterwalden*. — Escher, dans l'*Allgemeine Encyklop.* d'Ersch et Gruber.

KLAUSING (*Henri*), théologien allemand, né le 28 décembre 1675, à Hervorden (Westphalie), mort le 2 octobre 1745, à Leipzig. Attaché d'abord au corps enseignant de l'Académie de Wittemberg, il y obtint le diplôme de docteur en 1710, et y fut chargé de plusieurs cours, notamment de ceux de théologie morale, de métaphysique et de mathématiques supérieures. En 1719, il passa à l'université de Leipzig, où il professa la théologie, et devint recteur honoraire. Le nombre de ses écrits, presque tous publiés en latin, s'élève à près de cent cinquante; nous citerons : *Heptas prima propositionum mathematicarum selectarum;* 1702; — *Vindiciæ oder disputationes morales wider Joh.-Franc. Buddei*, etc.; 1709; — *Eclipsis lunaris nuper visa et observata Wittenbergæ;* 1718; — *Vindiciarum Scripturæ disp. I;* 1733; — *De Gratia Spiritus Sancti obsignante;* 1745. K.

Acta Lipsiensium academica. — *Acta historico-ecclesiastica*, t. X. — Rotermund, *Suppl. à Jöcher*.

KLEBER (*Jean-Baptiste*), général français, né à Strasbourg, en 1753, assassiné au Caire, le 14 juin 1800. Il fut l'un des généraux qui illustrèrent le plus les armées françaises. Son père était maçon. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par les soins d'un curé de village, son parent, et vint à Paris pour apprendre l'architecture sous Chalgrin. Il avait alors seize ans. La carrière des beaux-arts ne lui offrant pas de moyens de fortune, il revint dans sa patrie au bout de deux ans, et prit un jour la défense de deux étrangers qu'il vit insulter dans un café; c'étaient deux gentilshommes allemands, qui, par reconnaissance, l'emmenèrent à Munich, et le firent admettre à l'école militaire. Ses progrès rapides frappèrent le général autrichien Kaunitz, qui lui donna une sous-lieutenance dans son régiment. Mais Kleber, bientôt dégoûté d'un service où il n'y avait d'avancement que pour les nobles, donna sa démission en 1783, et revint en Alsace, où il obtint la place d'inspecteur des bâtiments publics de la ville de Béfort. Redevenu architecte, il fit bâtir le château de Granvillars, l'hôpital de Thann et la maison des chanoinesses de Massevaux. Le musée de Strasbourg possède encore plusieurs dessins de la main de Kleber.

Rien n'annonçait au modeste architecte de Béfort ses hautes destinées, quand il s'enrôla comme simple grenadier, en 1792, dans le 4e bataillon du département du Haut-Rhin. Bientôt il devint adjudant-major. Il se fit remarquer par sa bravoure et par ses connaissances militaires à la belle défense de Mayence, et reçut pendant le siége même le grade d'adjudant-commandant. Mais lorsque la place eut capitulé, Kleber se vit arrêté par deux gendarmes et conduit à Paris.

Sa justification reconnue, ainsi que celle de la garnison, il fut nommé général de brigade, et se rendit dans la Vendée à la tête de l'avant-garde mayençaise. Kleber se fit des ennemis acharnés par sa franchise, souvent brutale, et son caractère frondeur et fier. Heureusement Marceau, son rival de gloire, l'apprécia à toute sa valeur quand il fut devenu son chef. « Menez, lui dit-il, cette armée à la victoire; qu'est mon courage auprès de votre génie? Je courrai sous vos ordres à l'avant-garde. » Kleber battit alors les Vendéens au Mans et à Savenay (1795). Les Nantais lui offrirent une couronne de laurier. « Nous avons tous vaincu, s'écria Kleber; je prends cette couronne pour la suspendre aux drapeaux de l'armée. » Cependant on lui imputa à crime d'avoir accordé la vie à quatre mille prisonniers faits à Saint-Florent; il fut destitué et envoyé en exil à Châteaubriant. Mais le besoin qu'on eut de lui le fit rappeler et envoyer, en 1794, avec le grade de général de division, à l'armée du nord, sous les ordres de Jourdan.

Placé à la tête de trois divisions, Kleber se couvrit de gloire à Fleurus, battit les ennemis à Marchiennes, se rendit maître de Mons et de Louvain, rejeta les alliés sur la rive droite du Rhin, assiégea et prit Maestricht. Il dirigea pendant le rude hiver de 1794 le blocus de Mayence, en qualité de général en chef de l'armée du Rhin, et effectua, malgré tous les obstacles, le passage du fleuve à la tête de l'aile gauche de Jourdan, à Dusseldorf (5 septembre). Quand l'armée autrichienne, renforcée par des corps nombreux, obligea Kleber de songer à la retraite, toutes ses mesures étaient prises pour traverser le pont de Neuwied. Il ordonna, en conséquence, à Marceau d'incendier tous les bateaux qui se trouvaient sur le fleuve, et dont le feu devait se communiquer au pont, quand l'armée n'en aurait plus besoin. Les dispositions furent mal calculées : le pont n'existait plus quand l'armée se présenta. Kleber aussitôt donne des ordres pour en construire un nouveau, attire l'ennemi dans l'intérieur des terres, le bat, et revient au nouveau pont, sur lequel il ne met le pied qu'après avoir vu passer le dernier de ses soldats.

Bientôt les succès de l'armée de Sambre et Meuse, un nouveau passage du Rhin, les combats de Dusseldorf, d'Altenkirchen, la défaite du prince de Wurtemberg, celle des soixante mille Autrichiens de l'archiduc Charles, battus avec vingt mille hommes seulement, mirent le comble à la gloire de Kleber. Cependant l'intrigue choisit pour l'éloigner de l'armée le moment où Francfort lui ouvrait ses portes. Kleber demanda sa retraite et l'obtint. Il retourna à Strasbourg, où ses amis politiques essayèrent vainement de le faire nommer membre du corps législatif. Il loua alors une petite maison à Chaillot, et s'y occupa de la rédaction de ses *Mémoires*. Au 18 fructidor, ses ennemis, au nombre desquels on compte avec regret le général Hoche, s'efforcèrent de le faire inscrire sur la liste des déportés. Averti du danger, il se tint à l'écart. Mais la conquête de l'Égypte ayant été arrêtée, Bonaparte fit un appel aux braves dont il désirait être accompagné, et Kleber fut un de ceux qui montrèrent le plus de zèle pour concourir à l'entreprise. Aussitôt arrivé sur le sol égyptien, il marcha sur Alexandrie avec la colonne du centre, et reçut une blessure à la tête en escaladant l'un des premiers les murs de cette ville, dont il eut le commandement. Guéri de ses blessures, il accompagna Bonaparte dans l'expédition de Syrie, marcha à l'avant-garde, prit El-Arisch, s'enfonça dans le désert, s'empara de Gaza, de Jaffa, gagna la brillante bataille du Mont-Thabor, et, après la levée du siége d'Acre, protégea la retraite de l'armée. Il se distingua de nouveau à la bataille d'Aboukir. Enfin Bonaparte, ayant pris la résolution de repasser en France, lui remit le commandement de l'armée d'Orient.

Kleber avait eu de trop fréquentes discussions avec son ancien général en chef; l'animosité qui en résulta se fit jour après le départ de Bonaparte; il ne se montra pas non plus, dans les relations diplomatiques et dans l'appréciation des hommes et des choses, ce qu'il était sur le champ de bataille, clairvoyant, magnanime, inébranlable. Il s'entoura de tous ceux qui avaient fait éclater leur mécontentement lors de l'arrivée au Caire, et l'on ne s'occupa bientôt plus qu'à trouver impossible l'exécution de tout ce qui devait assurer le séjour de l'armée en Égypte. Kleber d'ailleurs crut devoir faire, pour la conservation de ses troupes, le sacrifice de la gloire qu'il pouvait encore acquérir. Une armée de quatre-vingt mille hommes, ayant soixante pièces de canon, s'avançait vers l'Égyte; Kleber entra en négociation, et conclut à El-Arich, le 24 février 1800, une convention honorable.

Kléber se disposait à évacuer le Caire, lorsque l'amiral Keith lui écrivit qu'un ordre de son gouvernement lui défendait de permettre l'exécution d'aucune capitulation, à moins que l'armée française ne mît bas les armes et ne se rendît prisonnière de guerre. Indigné d'une telle perfidie, Kleber se sert de la lettre du lord comme d'un manifeste qu'il fait publier dans son armée, n'y ajoutant que cette phrase : « Soldats! « on ne répond à une telle lettre que par des vic- « toires : préparez-vous à combattre! » La victoire d'Héliopolis fut en effet une admirable réponse. Cependant une insurrection avait éclaté au Caire; Kleber reprit cette capitale, recommençant en quelque sorte la conquête de l'Égypte; l'armée elle-même manifestait alors le désir de conserver une conquête dont elle sentait toute l'importance; et Kleber ne s'occupait plus que du soin d'en consolider la possession, lorsque, le 14 juin, il fut assasssiné par un Turc fanatique. Le même jour Desaix tombait mortellement blessé à Marengo.

Kleber avait reçu de la nature une taille majes-

tueuse, une figure imposante et une voix qui tantôt par sa douceur lui conciliait tous les cœurs, tantôt par son éclat suffisait pour arrêter les séditions et couvrir les murmures des soldats. Quand il était au milieu d'eux, il semblait *le dieu Mars en uniforme.* Bonaparte disait de lui : « Rien n'est beau comme Kleber un « jour de combat. » — « Kleber était doué du plus grand talent, mais il n'était que l'homme du moment... Il était d'habitude un endormi; mais, dans l'occasion, il avait le réveil du lion... » Tel était le jugement de l'empereur Napoléon. Un de ses compagnons d'armes, le général Caffarelli, disait de Kleber : « Voyez-vous cet Hercule! son génie le dévore! »

Les restes de Kleber, rapportés à Marseille après l'évacuation d'Égypte, étaient oubliés dans le château d'If, lorsque Louis XVIII ordonna, en 1818, qu'ils fussent transférés dans sa ville natale, qui les reçut avec gratitude et vénération. Ils reposent dans un caveau construit au milieu de la place d'armes, et au-dessus duquel Strasbourg et la France entière ont fait élever une statue en bronze. Ce monument, dû à l'habile ciseau d'un sculpteur alsacien, M. Ph. Grass, a été inauguré le 14 juin 1840.

Thiers, *Hist. de la Révolution*, t. IV. — Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène.*

KLEBERG ou **CLEBERG** (*Jean*), surnommé *le bon Allemand*, né vers 1485, à Berne ou à Nuremberg, mort le 6 septembre 1546, à Lyon. Après avoir acquis dans le négoce une fortune considérable, il vint s'établir à Lyon, où il épousa Pelonne de Bonzin, veuve de Jean de La Forge, qui lui apporta en dot une villa, située sur la rive gauche de la Saône, à un endroit où s'élève encore une tour qui a reçu le nom de *Tour de la belle Allemande.* Lorsqu'à la suite de la famine qui désola Lyon en 1533, le consulat fonda l'*Aumônerie générale*, il fut un des premiers souscripteurs de cet établissement charitable, auquel il donna en diverses fois la somme de 8,545 livres. Par lettres patentes du 31 mars 1543, il reçut du roi François Ier, qui avait souvent eu recours à sa bourse, la charge honorifique de valet de chambre ordinaire; dans la même année, ayant acheté une partie des terres de la Dombes, provenant de l'aliénation des biens du connétable de Bourbon, il lui fut permis d'ajouter à son nom le titre de *sieur du Chastelard.* En 1544, le choix des terriers de Lyon le porta au conseil de ville. Quelques écrivains ont prétendu que c'était en l'honneur de Kleberg qu'avait été élevée la statue en bois placée sur un rocher dans le quartier de Bourgneuf et désignée vulgairement sous l'indication de l'*Homme de la roche;* mais aucun document authentique ne justifie cette allégation, qui est plus que douteuse.

P. L—y.

Breghot du Lut, *Mélanges sur Lyon*, passim.

KLEEMAN (*Christian-Frédéric-Charles*), peintre et naturaliste allemand, né à Altdorf, près de Nuremberg, mort le 2 janvier 1789. Il eut pour premier maître son père. Ayant ensuite fait connaissance avec le célèbre naturaliste Rœsel de Rosenhof, dont il épousa la fille, il hérita des œuvres de son beau-père sur les grenouilles et les insectes, qu'il compléta ensuite par ses propres travaux. Il enrichit d'une 40e planche sur cuivre la 4e partie des Récréations Entomologiques de Rœsel (*Roeselichen Insectenbelustigungen*). Il donna lui-même une continuation de cette œuvre, sous ce titre : *Beitræge zur Naturgeschichte der Insecten nach Roesels methode* (Supplément à l'Histoire naturelle des Insectes d'après la méthode de Rœsel); 1760, avec 44 planches sur cuivre. Cet ouvrage a été continué par Schwarz, 1792-1794, avec 48 pl. sur cuivre. Les dessins de Kleeman ont un mérite réel; on n'en saurait dire autant de son style, qui est diffus. Son continuateur lui est supérieur à cet égard. On a en outre de Kleeman : *Abhandlung von der Natur und Eigenschaft des Maikæfers vom Ey an bis zu seinem Untergang*, etc. (Traité de la Nature et des propriétés du Hanneton, depuis sa naissance jusqu'à sa destruction); 1770; — *Anmerkungen ueber verschiedene Raupen und Papillonen*, etc. (Remarques sur quelques Chenilles et Papillons); dans le *Naturforscher* (Naturaliste) de Walch, 4e p. Cet ouvrage obtint le prix de 25 ducats proposé par l'Académie des Sciences de Mannheim. Kleeman a donné une édition du *Raupen Kalender* (Calendrier des Chenilles) de Joseph Mader; Nuremberg, 1777, et 1785, 2e éd. Enfin, on doit à Kleeman les planches du *Catalogue systématique des Coléoptères* de Voet. Kleeman se fit remarquer aussi comme peintre de portraits. Sa femme le seconda dans ses travaux par son talent comme peintre et dessinatrice. V. R.

Meusel, *Miscell.*; Heft, 27. — Siebenkees, *Materialien zur Nürnb. Gesch.* — Hirsching, *Hist. liter. Handbuch.*

KLEFEKER (*Jean*), magistrat et érudit allemand, né à Hambourg, le 14 août 1698, mort le 25 octobre 1775. Il fut syndic de Hambourg, et a publié : *Bibliotheca Eruditorum præcocium;* Hambourg, 1717, petit in-8°; — *Curæ Geographicæ;* Hambourg, 1758, in-8° : c'est le catalogue raisonné d'une précieuse collection de cartes géographiques, recueillie par Klefeker; il fut suivi des ouvrages qui ont pour titres : *Klefekers geographische Bemühungen* (Travaux géographiques de Klefeker); Hambourg, 1758, in-8°, avec une préface intéressante de Busch sur les progrès de la géographie dans les temps modernes; — *Sammlung der von dem Senat der Stadt Hamburg vom Anfang des 17ten Jahrhunderts ausgegangenen allgemeinen Mandate und Anordnungen* (Recueil des Mandats et ordonnances édités par le sénat de Hambourg depuis le commencement du dix-septième siècle); Hambourg, 1763-1764, 6 vol. in 8°; — *Sammlung der Hamburgischen Ge-*

setze nebst den zum völligen Verständniss derselben nöthigen Einleitungen (Recueil des Lois de Hambourg, avec les indications nécessaires pour les faire comprendre); Hambourg, 1765-1774, 13 vol. in-8°. E. G.

Nolting, *Vita Klefekeri;* Hambourg, 1775, in-fol. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.* — Meusel, *Lexikon der von* 1750 *bis* 1800 *verstorbenen Schriftsteller.*

KLEIN (*Jacques-Théodore*), naturaliste allemand, né à Kœnigsberg, le 15 août 1685, mort à Dantzig, le 27 février 1759. A seize ans il visita la Hollande et l'Angleterre. Nommé secrétaire du sénat de Dantzig, il représenta pendant cinq ans cette ville auprès de différentes cours, et consacra tous ses moments de loisir à compléter sa belle collection d'objets d'histoire naturelle. Ses travaux sur la zoologie sont très-nombreux. « Leur auteur, dit Cuvier, ne manque pas de connaissances, mais sa manière de distribuer les objets annonce peu de jugement. Toutes ses divisions sont absolument artificielles et arbitraires. » Elles sont rigoureuses; mais Klein y rapproche les êtres les plus disparates, et il sépare souvent ceux qui auraient dû rester ensemble. Ainsi, il rangea les singes entre les ours et les castors; ce qui prouve à quel point Klein était étranger à toute idée d'une méthode naturelle. On a de lui : *Fasciculus Plantarum rariorum et exoticarum;* Dantzig, 1722 et 1724, in-8°; — *Descriptiones Tabulorum marinorum, in quorum censum relati lapides caudæ cancri, Gesneri, et his similes belemnitæ eorumque alveoli;* Dantzig, 1731 et 1773, in-4°; — *Naturalis Dispositio Echinodermatum; accessit lucubratiuncula de aculeis echinorum, cum spicilegio de belemnitis;* Dantzig, 1734, in-4°; Leipzig, 1778, in-4°, avec des additions de Leske : cet ouvrage, qui fut traduit en français par La Chesnaye des Bois (Paris, 1754, in-8°), a été longtemps l'ouvrage principal sur la matière dont il traite; — *Sciagraphia Lithologica curiosa, sive lapidum figuratorum Nomenclator, olim a Scheuchzero conscriptus, post auctus a Kleinio;* Dantzig, 1740, in-4°; — *Historiæ Piscium naturalis promovendæ Missus I : De Capillis in craniis piscium, cum præfatione de piscium auditu;* Dantzig, 1740, in-4°; — *Missus II : De Piscibus per pulmones spirantibus;* ibid., 1741, in-4°; — *Missus III : De Piscibus per bronchias occultas spirantibus;* ibid., 1742, in-4°; — *Missus IV : De Piscibus per bronchias apertas spirantibus, series prima;* Dantzig, 1744, in-4°; — *Missus V : De Piscibus per bronchias apertas spirantibus;* ibid., 1749, in-4°. Les figures qui se trouvent dans cet ouvrage, devenu très-rare, sont nombreuses, et en général exécutées avec beaucoup de soin; ces figures sont fort recherchées des ichthyologistes; mais leur distribution est extrêmement imparfaite. Un extrait de l'ouvrage de Klein fut publié d'après de meilleures classifications par Walbaum; Leipzig, 1793, in-4°; — *Summa dubiorum circa classes quadrupedum et amphibiorum in Linnæi Systemate Naturæ, sive naturalis quadrupedum historiæ promovendæ Prodromus, cum Præludio de Crustatis. Adjecti discursus,* 1° *De Ruminantibus;* 2° *De Periodo vitæ humanæ collato cum brutis;* Leipzig, 1743, in-4°; traduit en français, Paris, 1754, in-8° : critique injuste et presque outrageante du système de Linné, à laquelle celui-ci ne répondit pas; — *Mantissa Ichtyologica de sono et auditu piscium, sive disquisitio rationum quibus auctor epistolæ in Bibliotheca gallica de auditu piscium, omnes pisces mutos surdosque esse contendit;* Leipzig, 1746, in-4°; — *Historiæ avium Prodromus, cum præfatione de ordine animalium in genere; accessit Historia Muris Alpini et vetus vocabularium animalium manuscriptum;* Lubeck, 1750, in-4°; traduit en allemand par un anonyme, Leipzig et Lubeck, 1760, in-8°, et par Klein lui-même, Dantzig, 1760, in-4°; il divise les oiseaux en huit familles, d'après le nombre de leurs doigts; — *Quadrupedum Dispositio brevisque Historia naturalis;* Leipzig, 1751, in-4°; traduit en allemand par Klein lui-même, Dantzig, 1760, in-4°, et par Behn, Lubeck, 1760, in-8°. Klein forme un premier groupe des animaux qui ont des sabots; un second de ceux qui ont des ongles, subdivisés selon le nombre de leurs ongles; enfin, un troisième des animaux qui ont des écailles et pas de poils; — *Tentamen Methodi Ostræologicæ, sive naturalis dispositio cochlidum et concharum in mas classes, genera et species, iconibus illustrata;* Leyde, 1753, in-4°; — *Tentamen Herpetelogiæ;* Leyde et Gœttingue, 1755, in-4° : dans cet opuscule sont rapprochés tous les animaux qui n'ont pas de pieds, tels que serpents, vers de terre, sangsues, etc.; — *Lucubratiuncula subterranea prior de lapidibus macrocosmi proprietatibus;* Saint-Pétersbourg, 1758, in-4°; — *Lucubratiuncula posterior de terris, mineralibus, lapidibusque idiomorphis;* ibid., 1760, in-4°; — *Stemmata Avium quadraginta tabulis æneis ornata;* Leipzig, 1759, in-4°; — *Dubia circa plantarum marinarum fabricam vermiculosam;* Saint-Pétersbourg, 1760, in-4°; — *Ova Avium plurimorum ad naturalem magnitudinem delineata;* Leipzig et Kœnigsberg, 1766, in-4°; publié en latin et en allemand par Reyger, d'après les papiers laissés par Klein, avec vingt et une planches, représentant cent quarante-cinq espèces d'œufs; — *Oryctographia Gedanensis;* Nuremberg, 1769, in-fol.; — *Specimen descriptionis Petrefactorum Gedanensium;* Nuremberg, 1770, in-fol. Klein a encore inséré de nombreux mémoires dans *Philosophical Transactions*, dans le *Hamburgisches Magazin*, et dans les *Versuche und Abhandlungen der naturforschenden Gesellschaft in Dantzig.* E. G.

Seudel, *Lobredne auf Klein;* Dantzig, 1759, in-4°. —

Journal Encyclopédique, juillet 1762. — *Nova Acta Eruditorum*, année 1772, p. 557-570. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch.*

KLEIN (*Jean-Joseph*), musicien allemand, né le 24 août 1739, mort dans les premières années de ce siècle. Il tint l'emploi d'organiste à Eisenach, fit insérer quelques articles dans la *Gazette Musicale* de Leipzig, et publia des ouvrages didactiques, tels que : *Versuch eines Lehrbuchs der praktischen Musik* (Essai d'une Méthode de Musique pratique); Gera, 1783, in-8°; — *Lehrbuch des Theoretischen Musik* (Traité de Musique théorique); Leipzig, 1801, in-4°; — *Neues Volstændiges Choralbuch* (Nouveau Livre du Choral complet); Rudolstadt, 1785, in-4°; 2e édit., ibid., 1802. K.

Schilling, *Musikalisches Handwœrterbuch.*

KLEIN (*Ernest-Ferdinand*), jurisconsulte allemand, né à Breslau, en 1743, mort le 28 mars 1810. Après avoir étudié à Halle, il vint s'établir comme avocat dans sa ville natale, devint professeur à Halle, conseiller du tribunal suprême et membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : *Vermischte Abhandlungen über Gegenstände der Gesetzgebung* (Mémoires divers sur des matières de jurisprudence); Leipzig, 1779-1780, un volume en trois livraisons; — *Annalen der Gesetzgebung und Rechtsgelehrsamkeit in den preussischen Staaten* (Annales de Législation et de Jurisprudence pour les États prussiens), recueil périodique, qui parut de 1788 à 1807, à Berlin, en 26 vol. in-8°; c'est l'ouvrage le plus important de Klein; — *Grundsätze des gemeinen deutschen und preussischen peinlichen Rechts* (Principes du Droit pénal commun de l'Allemagne et de la Prusse); Halle, 1795 et 1799, in-8°; — *Merkwürdige Rechtssprüche der Juristen-Facultät zu Halle* (Décisions remarquables de la faculté de droit de Halle); Berlin, 1796-1802, 5 vol. in-8°; — *Grundsætze der natürlichen Rechtswissenschaft* (Principes du Droit naturel); Halle, 1797, in-8°; — *System des preussischen Civilrechts* (Système du Droit civil prussien), ouvrage publié avec des adjonctions par les frères Rönne; Halle, 1830 et 1835, 2 vol. in-8°. Klein a aussi collaboré au *Entwurf eines allgemeinen Gesetzbuchs für die preussischen Staaten* (Essai d'un code général pour les États prussiens), Berlin, 1784-1789, 3 vol. in-8°, ainsi qu'aux premiers volumes des *Archiv des Criminalrechts*, qu'il publia à Halle depuis 1798, en commun avec Kleinschrod. E. G.

Ancillon, *Denkschrift auf Klein* (dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1818).

KLEIN (*Dominique-Louis-Antoine*, comte), général et pair de France, né le 24 janvier 1761, à Blamont (Meurthe), mort le 2 novembre 1845, à Paris. Après avoir servi dix ans dans les gardes de la Porte, il fut licencié en 1787 avec ce corps, et rentra, en 1792, dans l'armée, en qualité de lieutenant. Sa brillante valeur non moins que ses talents militaires lui procurèrent un avancement des plus rapides. Il était un des combattants de Jemmapes; chef de brigade le 16 frimaire an II (6 décembre 1793), et général le 16 frimaire an III, il assista aux batailles de Jemmapes et de Fleurus, commanda l'avant-garde de l'aile droite de l'armée de Sambre et Meuse, et, durant cette campagne, se distingua à Butzbach, Weillbourg et Steinberg. Le 7 brumaire an V (28 octobre 1796), il fit, avec moins de 6,000 hommes, battre en retraite la cavalerie autrichienne, forte de 11,000, et à Neuwied (28 germinal, 17 avril 1797) il enleva avec ses dragons la redoute d'Altenkirchen et détruisit le régiment de hussards de Barco. En récompense de ces services, il reçut du Directoire le grade de général de division (17 pluviôse an VII, 5 février 1799). Après avoir rempli près de Massena les fonctions de chef d'état-major et contribué à la victoire de Zurich, il fut appelé en l'an VIII (14 juin 1802) au commandement général de la cavalerie sur le Rhin, passa en l'an X au service de la république italienne, et fut nommé, le 25 prairial an XII, grand-officier de la Légion d'Honneur. Envoyé à la grande armée, Klein se fit remarquer principalement au passage du Danube, à Donawerth et à Nuremberg (1). Son dernier fait d'armes fut sa participation au succès de la bataille d'Eylau, pendant laquelle sa division, par des charges multipliées, commença la déroute d'un corps de 20,000 Russes, qui, dans sa fuite, abandonna son artillerie. Créé sénateur et comte de l'empire, le général Klein prit sa retraite à la fin de 1808, et ne figura plus sur la scène politique que pour remplir les fonctions de commissaire extraordinaire dans la vingt-sixième division militaire et pour adhérer, en 1814, au rappel de la maison de Bourbon. Il continua de siéger au Luxembourg avec le titre de pair de France, vota d'abord dans les rangs de l'opposition et se rallia complétement au gouvernement de Juillet, qui lui accorda les insignes de grand' croix de la Légion d'Honneur (29 avril 1834). P. L—Y.

Victoires et Conquêtes des Français. — *Moniteur universel*, 1845. — *La Sentinelle de l'Armée.* — Mullié, *Biographie des Généraux.*

*KLEIN (*Jean-Adam*), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, le 24 novembre 1792. Il manifesta de bonne heure des dispositions pour l'art. En 1800 il entra à l'école de Bemmel, qui lui enseigna le dessin. Il eut ensuite pour maître le célèbre graveur Ambr. Gabler. En même temps que la gravure, Klein continua d'étudier le dessin d'après l'antique et le modèle vivant. Il reproduisait de préférence les animaux et le

(1) En 1806, après la bataille d'Iéna, l'empereur l'ayant envoyé à la poursuite des débris de l'armée prussienne, il occupait le village de Weissensee, quand un corps de 6,000 chevaux se présenta pour le traverser. Le général prussien Blücher, qui ne s'attendait pas à cette rencontre, voulant éviter un engagement, affirma faussement, et *sur son honneur*, que Napoléon venait d'accorder un armistice. Klein le laissa passer.

paysage, qu'il rendait d'après nature; aussi fréquentait-il volontiers les foires et les marchés aux bestiaux, où il rencontrait ses modèles. Venu à Vienne en 1811, il s'y lia avec les maîtres les plus renommés tels que Molitor, Bartsch, Rechberger et Mansfeld ; puis il ajouta à ses connaissances en parcourant d'autres provinces autrichiennes ainsi que la Hongrie. Les costumes si pittoresques de ces contrées devaient naturellement l'inspirer. Aussi les commandes des amateurs et des marchands ne lui manquèrent-elles pas. En 1815, il visita Nuremberg, où il peignait à l'huile, et se fit bientôt remarquer dans ce genre, nouveau pour lui. En même temps il fut apprécié par un amateur éclairé, le comte de Schönborn Wiesenthal, dont les conseils le portèrent à faire un voyage artistique dans les provinces du Rhin et du Mein, en passant par Wurtzbourg, Francfort, Mayence et Coblentz. De retour à Vienne en 1816, il y acquit la bienveillance du prince de Metternich. Il fut aussi protégé par le prince Maximilien de Bavière. En 1818 il visita Munich, et en 1819 il se rendit en Suisse et en Italie. A Rome, il fut l'objet de l'accueil le plus empressé de la part du prince Louis de Bavière. Ces voyages excitèrent naturellement son inspiration et accrurent son talent. Revenu enfin à Nuremberg, il s'y adonna tout entier à son art. On lui doit une quantité considérable de tableaux de genre et d'animaux; presque tous sont remarquables. Ses animaux ont de l'expression, sa couleur a de la vérité et du naturel; enfin, toutes ses compositions attirent et plaisent. Les principales sont : une *Vache à l'étable;* — des *Charbonniers autrichiens;* — des *Maréchaux ferrants autrichiens;* — une *Vieille femme lisant le calendrier;* — une *Vache et son veau à l'étable et une bergère;* — *Fruitiers napolitains;* — un *Paysan romain;* — *Vaches au repos;* — des *Muletiers et leurs conducteurs;* 1832; — *Cheval mort;* — *Vue de la Porte de Nuremberg;* — une *Mendiante hongroise;* 1817; — une *Paysanne et son Enfant;* 1820; — des *Singes dans une ménagerie;* 1829; — *Chien à la chaîne;* 1831; — *Cosaques du Don;* 1815; — *Voiture de paysan avec bœufs et chevaux;* 1834; — *Pèlerin espagnol;* 1836; — *Paysan endormi;* — une *Vieille Marchande de calendriers.*

Parmi les lithographies de Klein on remarque : *Études de chevaux;* — *Paysage;* — *Voiture de paysan.* V. R.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.* — *Conv.-Lex.*

KLEIN (*Bernard*), compositeur allemand, né à Cologne en 1794, mort à Berlin, le 9 septembre 1832. Chargé de la direction de la musique de la cathédrale et de l'école des enfants de chœur, il débuta, en 1810, par la composition d'une *Grande messe* et d'une cantate : *Worte des Glaubens* (Paroles de la Foi). Il fut appelé à Berlin, où il devint professeur de musique à l'université. En 1823 il fit un voyage en Italie, d'où il rapporta des manuscrits précieux pour l'histoire de la musique. On a de lui : *Didon*, grand opéra en manuscrit; — Entr'actes de la tragédie de Rauppach *Die Erdennacht* (La Nuit de la terre), en manuscrit; — *Job*, oratorio; (Leipzig); — *Jephté*, oratorio avec orchestre; — *David*, oratorio; — *Agnus Dei* et *Ave Maria*, à quatre voix et orgue; Berlin; — *Magnificat*, pour deux sopranos, alto, deux ténors et basse avec accompagnement d'orgue; Berlin; — *Pater noster*, à deux chœurs, op. 18; Berlin; — *Miserere mei*, pour soprono, contralto et orgue, op. 21; Berlin; — *Salve Regina*, pour soprano solo, deux violons, alto et basse; Berlin; — *Stabat Mater* à quatre voix et orgue; Berlin; — *Six Chants religieux* pour des voix d'hommes et accompagnement de piano, op. 22; Berlin; — *Six autres Chants religieux*, op. 23; Berlin; — *Trois Chants* pour deux sopranos, ténor et basse; Leipzig; — *Chants religieux* pour voix d'hommes, cinq livraisons; Berlin; — *Sonate* pour piano, op. 1; Hambourg; — *Deux sonates*, op. 5 et 7; Leipzig; — *Rodrigues et Chimène*, chant pour ténor et soprano (Hambourg); — plusieurs *Ballades* avec accompagnement de piano; — *Deux Messes* à quatre voix et orchestre; — beaucoup de *Chansons* et de *Romances*, à une voix avec accompagnement de piano; Hambourg, Leipzig, Berlin, Bonn, etc. Ses *Œuvres Posthumes* ont été publiées en grande partie par son frère Joseph Klein. R. L.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — *Conv. Lex.*

KLEINART. *Voy.* CLEYNAERTS.

KLEINAU et non **KLENAU** (*Jean*, baron DE JANOWITZ, comte DE), général autrichien, né en Bohême, vers 1760, mort en 1819, en Moravie. Issu d'une des plus anciennes familles de son pays, il entra jeune au service, et se trouvait officier d'état-major à la fin de la guerre contre la Turquie. Il fit les premières campagnes de la révolution contre les Français, sous le général Wurmser. En 1794, il était lieutenant-colonel, et commanda sous le général Latour la ligne des avant-postes de Liége, où il se défendit avec courage. Il fit la campagne suivante sous les ordres de Clairfayt. En 1796 il passa en Italie, où il commanda un régiment de hussards. Devenu aide de camp de Wurmser, il le suivit à Mantoue, et se trouva enfermé avec lui dans cette place. Chargé de négocier la capitulation de la garnison autrichienne avec Bonaparte, il fit de vains efforts pour tromper le général sur l'état de la place, et finit par accepter les plus dures conditions. La campagne de 1799 en Italie lui offrit des chances plus favorables. Fait général-major, il couvrit le siége de Mantoue, entrepris par Kray, en observant Macdonald, qui revenait de Naples. Il battit le général à San-Giovani, lui enleva son artillerie, et lui fit un grand nombre de prisonniers. Après l'affaire de la Trebbia, il coupa la retraite au général Hullin, et arriva à

Florence, où il fut reçu aux acclamations des habitants. S'emparant ensuite de plusieurs villes le long des côtes, il repoussa les Français jusqu'à Gênes; mais il ne put pénétrer dans cette place, et les Français l'ayant pris à revers, il dut s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie. En 1800 il passa à l'armée du Rhin, sous les ordres de Kray. En 1805, il servait dans l'armée de Bavière, et se trouvait enfermé dans Ulm, lorsque Mack signa la capitulation par laquelle cette ville fut remise à Napoléon. L'empereur ayant distingué le général Kleinau parmi les prisonniers le félicita de son courage. En 1807 Kleinau commandait une division en Bohême. A Wagram il remplaça le général Hiller à la tête du sixième corps. Le lendemain, il forma l'arrière-garde. Au mois d'avril 1812 il fut nommé conseiller intime de l'empereur d'Autriche; et lorsque cette puissance se déclara contre la France en 1813, Kleinau fut chargé de se porter sur Dresde, à la tête d'un corps d'armée qui fut battu le 27 août. Cet échec ne l'empêcha pas d'être nommé, dans le mois d'octobre suivant, général de la cavalerie. A la bataille de Leipzig, il commandait les troupes autrichiennes qui firent partie du troisième corps des alliés, et qui fut chargé de l'attaque sur la rive droite de la Pleiss. Le combat que cette colonne soutint, connu sous le nom de combat de Wachau, fut le plus important de la journée. Kleinau se dirigea ensuite sur Liberwollkwitz, où Macdonald et Mortier le forcèrent à se retirer sur Saiffurtsheim; mais les efforts des Français pour le déloger de cette position échouèrent. Après la bataille de Leipzig, Kleinau fut chargé d'investir la ville de Dresde, défendue par Gouvion-Saint-Cyr; celui-ci, à la tête de 30,000 hommes, épuisés par les maladies et le manque de vivres, dut capituler, sous la condition que la garnison retournerait en France et serait six mois sans servir. Les souverains refusèrent de ratifier cette capitulation, et Kleinau retint la garnison prisonnière. En 1814, Kleinau fut nommé inspecteur général de l'armée autrichienne; mais il ne prit plus part à la guerre. Plus tard, il fut nommé commandant de la Moravie. J. V.

OEsterreichische National-Encyklopædie. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv, des Contemp.*

KLEINSCHROD (*Gallus-Aloys-Gaspard*), jurisconsulte allemand, né à Wurtzbourg, le 6 janvier 1762, mort le 17 novembre 1824. Il devint professeur à l'université de sa ville natale, et fut chargé, par l'évêque de Wurtzbourg et l'électeur Maximilien-Joseph de Bavière, de faire une révision de leurs codes de pénalité. On a de lui : *Abhandlung von dem Wilddiebstahl, dessen Geschichte und Strafe* (Mémoire sur le Braconnage, son histoire et les peines qu'il entraîne); Erlangen, 1790, in-8° ; — *Systematische Entwickelung der Grundbegriffe des preinlichen Rechts* (Exposé systématique des Principes fondamentaux du Droit pénal); Erlangen, 1794, 1796, 1799 et 1805, 3 vol. in-8°; — *Abhandlungen aus dem peinlichen Rechte and dem peinlichen Processe* (Mémoires sur le Droit pénal et sur l'Instruction criminelle); Erlangen, 1797-1806, 3 vol. in-8°; — *Entwurf eines peinlichen Gesetzbuches für den baierschen Staat* (Projet d'un Code pénal pour la Bavière); Munich, 1802, in-8°, ouvrage qui a été critiqué par Feuerbach et Salchow; — *Abhandlung über die Lehre von der peinlichen Gerichtsbarkeit* (Mémoire sur la Juridiction en matière pénale); Francfort, 1811, in-8°. On doit encore à Kleinschrod onze dissertations latines sur des sujets de jurisprudence; elles sont énumérées dans le *Lexicon Literaturæ academico-juridicæ* de Vogel. Enfin, il a rédigé en commun avec Klein et Konopack l'*Archiv des Criminalrechts;* Halle, 1798-1824. R. L.

Hirsching, *Handbuch.*

KLEIST (*Ewald-Chrétien* DE), poëte allemand, né le 3 mars 1715, à Zeblin près Kœslin, en Poméranie, mort à Francfort-sur-l'Oder, le 24 août 1759. Après avoir fait de bonnes études, il entra dans la carrière militaire, se distingua sous Frédéric le Grand dans plusieurs batailles, et devint en 1757 major du régiment Hausen. A la bataille de Kunersdorff, où il combattit sous les ordres du prince Henri, il s'avança à la tête de ses soldats contre une batterie ennemie. Blessé à la main droite, il prit l'épée de la main gauche, et continua de combattre jusqu'au moment où un boulet de canon lui fracassa la jambe droite : il passa la nuit sur le champ de bataille sans avoir été pansé. Le lendemain il fut transporté à Francfort; mais le mal avait fait de trop grands progrès, et onze jours après la bataille de Kunersdorf, Kleist mourut des suites de sa blessure. Le principal titre littéraire de Kleist est son beau poëme *Der Fruehling* (Le Printemps, 1749). Ses autres poésies parurent à Berlin en 1756 et 1758 : *Gedichte*, 2 vol. Après sa mort, Ramler publia les Œuvres complètes de Kleist : *Sæmmtliche Werke* ; Berlin, 1760, 2 vol. Mais cette édition, dans laquelle Ramler, pour corriger les défauts de son ami, avait trop peu ménagé l'originalité de Kleist, Kœrte la remplaça par une meilleure édition, faite d'après les manuscrits originaux; Berlin, 1803, 2 vol.; réimprimée en 1825.

Schiller dit de Kleist : « Il y a chez ce poëte lutte entre la réflexion et le sentiment, l'une trouble l'autre. Sa fantaisie est active, mais plutôt changeante et inquiète que riche et créatrice. On trouve dans ses poésies des traits caractéristiques et vigoureux; mais ils ne s'accordent pas pour former un tout harmonieux. Tant qu'il reste exclusivement lyrique et qu'il se contente de peindre des paysages (comme dans *Le Printemps*), nous nous apercevons moins de ses défauts, parce que le sentiment du poëte même nous intéresse alors plus que les objets dont il parle. Mais lorsque Kleist entreprend de représenter l'homme

et des actions humaines, ses défauts deviennent choquants; car, l'imagination se trouvant enfermée sous des limites déterminées, c'est du sujet même que doit naître l'effet poétique. Alors Kleist devient sec et froid; c'est ce qui arrive à tous ceux qui sans vocation intime osent passer de la poésie purement rhythmique au domaine de la poésie créatrice. » R. L—U.

Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 4e édition; Leipzig, 1853, vol. IV, p. 196-168. — *Conv.-Lex.*

KLEIST DE NOLLENDORF (*Émile-Frédéric*, comte DE), général prussien, né à Berlin, le 9 avril 1762, mort le 17 février 1823. Il débuta dans la carrière militaire durant la guerre de la succession de Bavière (1788), devint plus tard aide de camp du feld-maréchal de Mœllendorf, et assista comme officier d'état-major aux campagnes du Rhin contre la France (1792). S'étant distingué par sa bravoure autant que par sa prudence, le roi de Prusse voulut l'attacher à sa personne, et le nomma son général adjudant-référendaire, fonctions que Kleist remplit depuis 1803 jusqu'en 1807. Après la bataille d'Averstædt, il fut envoyé auprès de l'empereur Napoléon pour répondre aux propositions de paix faites par le général Bertrand; plus tard il remplaça Chazot dans le commandement de Berlin, et en 1812, lors de la guerre contre la Russie, il fut nommé général en chef de l'infanterie prussienne. Lorsque sa patrie se souleva enfin contre le gouvernement français, il devint un des adversaires les plus redoutables de Napoléon, et se distingua surtout à la bataille de Kulm, dans laquelle, par une manœuvre habile et rapide, il décida la victoire, qui sauva la Bohême et une grande partie de l'armée des alliés. Dans la bataille de Leipzig, il commanda l'aile gauche. Malheureux dans le combat de Joinvillers (14 février 1814), il prit une revanche sanglante à Laon (9 mars 1814). Lors de la proclamation qui rappelait les Bourbons sur le trône de France, ce fut Kleist que les souverains alliés envoyèrent en Angleterre pour en faire part à Louis XVIII. Nommé feld-maréchal en 1821, le comte Kleist se retira dans ses terres, où il mourut, deux ans plus tard. R. L.

Conv.-Lex.

KLEIST (*Henri* DE), célèbre poëte allemand, né à Francfort-sur-l'Oder, le 10 octobre 1776, mort dans le Heiligen-See (Lac sacré), près Potsdam, le 21 novembre 1811. Après avoir fait la campagne du Rhin contre la France, il se fixa en 1799 à Francfort pour y étudier le droit. Plus tard il visita Paris et la Suisse, et vécut quelque temps à Dresde et à Kœnigsberg. Souffrant des malheurs de sa patrie, qui se trouvait alors au pouvoir des armes françaises, son esprit s'assombrit encore davantage lorsque, après la bataille de Iéna, il fut fait prisonnier. Après avoir recouvré la liberté, il se rendit en Autriche. Cette puissance avait, en 1809, de nouveau déclaré la guerre à la France. La paix qui fut conclue presque aussitôt humilia profondément les sentiments patriotiques de Kleist. Il revint à Berlin; désespérant de sa patrie, à laquelle il avait voué un amour exalté, il tomba dans une profonde mélancolie, qui le conduisit au suicide.

Kleist était doué de grandes qualités poétiques. M. Gervinus le place au-dessus de tous les poëtes dramatiques de son temps, et M. Th. Mundt, qui le nomme le « Werther politique de son époque », dit de Kleist qu'il avait à lui seul plus de génie que toute l'école romantique ensemble. Son irritabilité extraordinaire et les souffrances que lui firent endurer les malheurs de sa patrie détruisirent malheureusement l'harmonie de son âme, et y jetèrent un trouble dont ses productions poétiques se ressentent souvent. On a de lui: *Die Familie Schroffenstein* (La Famille Schroffenstein); Berlin, 1803, drame; — *Das Kætchen von Heilbronn* (Catherine de Heilbronn), drame chevaleresque; Berlin, 1810; — *Der zerbrochene Krug* (La Cruche cassée); comédie; Berlin, 1811; —*Amphitryon*; Berlin, 1807; — *Penthesilea*; Tubingue, 1808; — *Novellen und Erzæhlungen* (Contes et Nouvelles); Berlin, 1810, 2 vol., recueil dans lequel se trouve la célèbre nouvelle: *Michael Kohlhaas*; — *Die Herrmanns'schlacht* (La Bataille de Hermann); 1809: magnifique poëme, qui constitue en quelque sorte le testament politique de l'auteur et dans lequel il peint avec des traits de génie la démoralisation de son époque. Les œuvres complètes de Kleist ont été publiées par Tieck (*Gesammelte Schriften*; Berlin, 1826, 3 vol.), auquel on doit aussi la publication des écrits posthumes de Kleist (*Hinterlassene Schriften*; Berlin, 1821, 2 vol.) et une notice sur la vie et les œuvres de ce poëte. R. L—U.

E. V. Buelow, *Heinrich von Kleist's Leben und Briefe*; Berlin, 1848. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 4e édition; Leipzig, 1853, vol. V, p. 602, 613, 615, 634. — Th. Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart*, 2e édit.; Leipzig, 1853, p. 295-300.

* **KLEMM** (*Frédéric-Gustave*), historien et littérateur allemand, né à Chemnitz, le 12 novembre 1802. Il est conservateur de la bibliothèque royale de Dresde, et a publié: *Attila nach der Geschichte, Sage and Legende* (Atilla, d'après l'histoire, la tradition et la légende); Leipzig, 1827; — *Geschichte von Baiern* (Histoire de la Bavière); Dresde, 1828, 3 vol.; — *Herfest*; Zerbst, 1829, poëme en six chants; — *Beschreibung der königlichen Porzellan und Gefässe-sammlung im Japanischem Palais* (Description de la collection royale de porcelaines et de vases placée au palais japonais); Dresde, 1834 et 1842; — *Handbuch der germanischen Alterthumskunde* (Manuel d'Archéologie germanique); Dresde, 1835; — *Zur Geschichte der Sammlungen für Wissenschaft und Kunst in Deutschland* (Documents pour servir à l'histoire des collections scientifiques et artistiques de l'Allemagne); Zerbst, 1837 et 1838; — *Italica*, récit d'un voyage en Italie; Dresde

1839; — *Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit* (Histoire générale de la Civilisation); Leipzig, 1843-1850, 10 vol.; c'est l'ouvrage le plus remarquable de Klemm; — *Freundschaftliche Briefe* (Lettres à un ami); Leipzig, 1847 et 1850. E. G.

Conv.-Lex.

KLENCKE (*Jean*), légiste allemand, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle; il entra dans l'ordre des Augustins, et résida à Erfurt comme général de cet ordre dans la Saxe et la Thuringe; il combattit les principes qu'il jugeait hostiles à l'Église dans l'ancien recueil de lois connu sous le nom de *Miroir des Saxons*. Son travail intitulé *Decadicon contra XXI errores Speculi Saxonum* a été inséré par Scheidt dans sa *Bibliotheca historica*, Gottingue, p. 63. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Latina medii ævi*, t. IV, p. 664.

KLENGEL (*Jean-Christian*), peintre allemand, né à Kesselsdorf, près de Dresde, en 1751, mort en 1824. Fils d'un pauvre paysan, il sentit de bonne heure naître en lui un goût invincible pour la peinture. Adonné spécialement à la peinture de paysage, il se rendit en Italie pour y faire des études sur les sites de ce pays, dont la richesse et la grandeur étaient précisément les qualités que Klengel cherchait à introduire dans ses paysages. De retour à Dresde en 1792, il y devint plus tard professeur à l'Académie des Beaux-Arts, dont il avait été nommé membre auparavant. Maître de tous les secrets de la perspective aérienne, il représentait volontiers des scènes de la nature, telles que des levers et des couchers de soleil, où la gradation de la lumière a besoin d'être observée avec beaucoup de délicatesse; parmi les tableaux de ce genre où il a le mieux réussi, on cite surtout ses *Quatre heures du jour*. Beaucoup de ses autres toiles, conservées pour la plupart dans les palais des grands seigneurs russes et polonais, ont pour sujet des scènes champêtres, dont la gaieté et l'animation sont du plus heureux effet. Klengel, qui savait manier le burin presque aussi bien que le pinceau, a gravé plus de deux cents paysages, peints par lui ou par d'autres artistes; il a aussi publié plusieurs recueils d'études de paysages, à l'usage des élèves, parmi lesquels on remarque surtout un album de 33 feuilles, qui porte le nom de *Studium Juventutis*. Enfin, il a laissé une collection de plus de deux cents planches de cuivre, gravées à l'eau-forte, où se trouvent entre autres reproduits tous ses tableaux. E. G.

Allgemeine Zeitung, année 1825, n° 51. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

* **KLENZE** (*Léo* DE), célèbre architecte allemand, né en 1784, dans la principauté de Hildesheim. Entré en 1800 à l'académie d'architecture à Berlin, il en sortit trois ans après, visita les principaux monuments de l'Angleterre et de la France, et séjourna quelque temps à Paris, où il suivit les cours de l'École Polytechnique. Il partit ensuite pour l'Italie. Arrivé à Gênes, il y dessinait un jour le vestibule d'un palais lorsque le propriétaire, venant à passer, regarda le travail de l'artiste, et le trouvant très-bien réussi, lia conversation avec Klenze. Ce personnage, étant devenu un peu plus tard intendant général de la cour de Jérôme de Westphalie, décida ce prince en 1808 à nommer Klenze comme directeur des bâtiments royaux. En 1815 ce dernier fut appelé à Munich en qualité d'architecte de la cour. Il y construisit l'hôtel du duc de Leuchtenberg, l'école royale d'équitation ainsi que plusieurs habitations privées dans le goût florentin, qu'il fut le premier à introduire en Allemagne. L'habileté dont il avait fait preuve dans ces travaux et le talent qu'il avait montré dans la restauration de la cathédrale de Spire, le firent nommer, en 1819, directeur de tous les bâtiments royaux. Mais sa véritable carrière ne commença réellement qu'en 1825, lors de l'avénement au trône du roi Louis, qui inaugura une ère toute nouvelle dans le développement des arts en Bavière. C'est alors que Klenze éleva successivement la *Glyptothèque*, la *Pinacothèque* et à la résidence royale la chapelle de Tous-les-Saints, monuments qui sont aujourd'hui les principaux ornements de Munich. Voici le système général d'après lequel ils sont conçus : « Selon Klenze, dit M. Fortoul dans son ouvrage *De l'Art en Allemagne*, l'antiquité grecque et romaine, initiée par un privilége unique au sentiment des formes matérielles et des arts linéaires, a le droit de nous en imposer les modèles et les règles. Les lignes qu'elle a mises en usage échappent, par leur beauté simple et divine, à la déchéance qui a atteint successivement toutes les formes postérieures de l'art. Le but de Klenze fut donc de reprendre l'œuvre des artistes de la Renaissance, en tenant compte des progrès que nous avons faits depuis, et qui consistent en une connaissance plus exacte de cette civilisation antique, dont les maîtres du seizième siècle n'avaient pu étudier que les œuvres les plus complexes et les plus éloignées de l'origine. Aujourd'hui, mis en possession du principe même de l'art hellénique, nous pouvons l'appliquer, dit Klenze, à tous les besoins actuels, apprenant des Grecs eux-mêmes à conserver notre indépendance et à être divers et nouveaux selon les circonstances. » C'est avec ces idées larges et non exclusives, qui tolèrent les formes postérieures à l'antiquité, pourvu qu'elles soient pénétrées du principe divin de l'art grec, que Klenze a pu longtemps lutter contre ses rivaux, dont les uns prétendaient faire renaître le moyen âge italien et les autres le moyen âge tudesque.

Parmi les autres édifices construits par Klenze à Munich, nous citerons : l'Odéon, l'aile nouvelle du ministère de la guerre, le palais élevé pour le duc Maximilien, le bazar, et plusieurs magnifiques maisons particulières dans la *Ludwigsstrasse*. En 1830 cet architecte fut chargé de donner le plan d'un temple que le roi Louis

voulait élever à toutes les gloires de la patrie germanique; ce monument, aujourd'hui terminé, fut appelé *Walhalla*, nom du paradis des anciens Scandinaves. « C'est auprès de Ratisbonne, sur la rive gauche du Danube, au faîte de la colline de Brenberg, que s'élève cette acropole des morts. Elle est toute de marbre. Par le luxe, par la grandeur du plan, par la vue merveilleuse et presque infinie dont on jouit du haut du prostyle, par sa destination, la Walhalla se range au nombre des monuments les plus remarquables élevés en Europe dans ces derniers temps. A l'extérieur, elle rappelle l'ordonnance et le style du Parthénon, au dedans elle offre un ressouvenir du magnifique temple d'Agrigente, consacré à Jupiter Olympien. »

En 1834 Klenze fut envoyé à Athènes, pour y diriger les travaux à faire pour la reconstruction de cette ville. En 1839, voyant que son rival Gærtner faisait peu à peu triompher dans l'opinion du roi l'art du moyen âge, il partit pour Saint-Pétersbourg, où il venait d'être appelé pour arranger l'intérieur de l'église de Saint-Isaac. Peu de temps après il fut chargé d'y élever le superbe palais destiné à renfermer les collections d'art de l'empereur; ce monument, terminé en 1851, rappelle, par ses proportions et par le luxe de sa décoration, la *Maison dorée* de Néron.

Klenze réside actuellement à Munich; il est occupé d'y élever une porte monumentale en style dorique. Depuis longtemps il consacre une partie des loisirs que lui laissent ses nombreux travaux à la peinture; il peint surtout le paysage. Parmi ses tableaux on cite comme étant d'un grand effet : une *Vue de Palerme;* une *Vue de Massa di Carrara* et une *Vue d'Amalfi*. Klenze, qui a été appelé par le roi de Bavière à divers emplois supérieurs et qui a reçu de lui plusieurs qualifications honorifiques, est depuis longtemps membre honoraire des Académies de Vienne et de Saint-Pétersbourg, ainsi que de l'Institut de France. Parmi les ouvrages d'art et autres qu'il a publiés, nous citerons : *Entwurf zu einem Denkmale M. Luthers* (Projet de Monument en l'honneur de Luther); Brunswick, 1805; — *Abbildungen der schönsten Uberbleibsel griechischer Ornamente* (Les plus beaux Restes de l'Ornementation grecque), 1823, huit livraisons à six planches chacune; — *Sammlung architectonischer Entwürfe* (Recueil de Plans d'Architecture); Munich, 1831, 1838, cinq livraisons; — *Versuch einer Wiederherstellung des toskanischen Tempels* (Essai d'une restauration du temple toscan); Munich, 1822, in-4°; — *Der Tempel des olympischen Jupiters zu Agrigent* (Le temple du Jupiter olympien à Agrigente); Stuttgard, in-4°; — *Beschreibung der Glyptothek* (Description de la Glyptothèque); Munich; la partie archéologique de cet ouvrage appartient à Schorn; — *Anweisung zur Architektur des christlichen Cultus* (Instructions d'Architecture chrétienne); Munich, 1835; — *Aphoristische Bemerkungen gesammelt auf einer Reise nach Griechenland* (Remarques aphoristiques recueillies dans un voyage en Grèce); Berlin, 1838, in-8° : ouvrage qui contient l'exposé des idées fondamentales de l'auteur sur l'architecture; — *Die Walhalla in artisticher und technischen Beziehung* (La Walhalla, sous le rapport artistique et technique); Munich, 1843. E. G.

Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — *Conversations-Lexikon*. — Fortoul, *De l'art en Allemagne*, t. I.

KLENZE (*Clément-Auguste-Charles*), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né le 22 décembre 1795, à Heissam, près de Hildesheim, mort le 15 juillet 1838. Il fut nommé en 1826 professeur de droit à l'université de Berlin, et plus tard membre du conseil municipal de cette ville; il y fit adopter plusieurs mesures importantes concernant les embellissements de Berlin et la prospérité de ses habitants. Les ouvrages de Klenze se distinguent par une érudition sûre et étendue ainsi que par une grande clarté dans l'exposition, qualité que l'auteur doit à son commerce suivi avec Savigny. On a de Klenze : *Querelæ inofficiosi testamenti natura, ex principiis juris romani antejustinianei;* Berlin, 1820, in-4°; — *Fragmenta legis Serviliæ repetundarum ex tabulis æneis primum conjuncta, restituta, illustrata;* Berlin, 1825, in-4°; — *Lehrbuch der Geschichte des römischen Rechts* (Manuel de l'histoire du Droit romain); Berlin, 1827 et 1835, in-8°; — *Das Familienrecht der Cognaten und Affinen nach römischem und verwandten Rechten* (Le Droit des cognats et des alliés en droit romain et d'après les législations analogues); Berlin, 1828, in-8°; inséré précédemment dans le tome VI de la *Zeitschrift fur geschichtliche Rechtswissenschaft*, publiée par Savigny; — *Lehrbuch des gemeinen Strafrechts* (Manuel du Droit pénal commun); Berlin, 1833, in-8°; — *Kritische Phantasien eines praktischen Staatmannes : Ein Bericht über Schultz's Grundlegung zu einer geschichtlichen Staatswissenschaft der Römer* (Fantaisies critiques d'un homme d'État pratique : Rapport sur le livre de Schultz intitulé *Fondement de la science politique des Romains*); Berlin, 1834, in-8°; — *Lehrbuch des Strafverfahrens* (Manuel d'Instruction criminelle); Berlin, 1836, in-8°; — *Institutio Gregoriani;* Berlin, 1838, in-8°; cet ouvrage, publié pour la première fois par Klenze, d'après un manuscrit ayant appartenu à Pithou, n'a pas, comme l'a prouvé Hænel, dans les *Kritische Jahrbücher* de Richter, la portée que Klenze croyait pouvoir lui attribuer; — *Philologische Abhandlungen* (Dissertations philologiques); Berlin, 1839, in-8°; ce recueil, publié par Lachmann, contient : *Das altrömische Gesetz auf der Bantinischen Tafel; Das oskische Gesetz auf der Bantinischen Tafel; Zur Geschichte der altitalischen Volkstämme, besonders nach*

den Ueberresten ihrer Sprachen; Das römische Lager und die Limitation; Ueber Reiff's Geschichte der römischen Bürgerkriege; Ueber Rein's römisches Privatrecht. E. G.

Conv.-Lex. der Gegenwart. — Conv.-Lex.

KLERCK (*Henri* DE), théologien hollandais, né à Middelbourg, mort dans l'île de Walcheren, vers 1694. Il exerçait la profession de ministre et se fit remarquer par son érudition. On a de lui : *Onses Heeren Jesu Christi Priesterlyk Koningryk ondert Niewe Testament, voorgestelt in eenige Predicatien op den Psalm Davids CX* (L'Empire sacerdotal de N. S. J.-C. sous le Nouveau Testament, ou sermons sur le psaume CX (*Vulgate* CIX); Middelbourg, 1687, in-12; — *Tydtresoor van Kerkelyke en Weerelalyke historien, van den beginne des Weerelds af, met een nette Aanteekeninge der Tyden tot het jaar* 1689 (Trésor chronologique de l'Histoire sacrée et civile, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1689); Middelbourg, 1689, in-4°. C'est la traduction et la continuation de l'ouvrage de Henri Gutberleth; — *Inleidinge tot de beschryvinge des H. Landts, enz.* (Introduction à la géographie de la Terre Sainte, où l'on montre les établissements de l'Église juive dans l'ancienne Palestine après la sortie d'Égypte, avec une Description de la ville de Jérusalem, etc.), trad. de Frédéric von Spanheim; Middelbourg, 1699, in-12 : ouvrage posthume, publié par les soins du frère de l'auteur, Adrien de Klerck, qui y a joint des *Epithalames*, *Éloges funèbres* et quelques poésies latines de Henri Klerck. A. L.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. VII, p. 31-32.

KLESCH (*Daniel*), théologien hongrois, né en 1619, à Iglau, mort en 1697, à Berlin. Après avoir étudié à Strasbourg et à Wittemberg, il embrassa l'état ecclésiastique, exerça pendant dix ans les fonctions de co-recteur à Œdenbourg, administra quelques paroisses luthériennes de la Hongrie, et professa la théologie à Weissenfels. On a de lui : *Catalogus Presbyterorum Scepusensium, quodquot ab annis* 150 *collegio præfuere*; Barthfeld, 1668, in-4°; — *Biga exulum D. Kleschii et Eliæ Ladiveri, innocuorum Christi martyrum*; Wittemberg, 1675, in-4°; *Post sementis evangelica granorum quinque sacrorum*; Leipzig, 1675, in-4°; — *Pentas Doctorum Juris in Hungaria*; Iéna, 1688, in-folio; — *Triumphus britannicus brennonicus*; 1690, in-fol.; — *Prodromus Bestiæ bicornis*; Mersebourg, 1694, in-4°, etc.

Son frère, *Christophe* KLESCH, né en 1632, et mort en 1706, qui fut également pasteur de l'Église luthérienne, a publié : *Icon Angeli ecclesiastici*; — *Christianorum* πικρογλυκύτης; Erfurt, 1690, in-4°; — *Poetica Palma*; ibid., 1700, in-8°, etc. K.

Horanyi, *Nova Memoria Hungarorum*, II, p. 360-389. — J.-Sam. Klein, *Nachrichten von den evangelischen Predigern des Ungarn*, I, p. 153-170. — Motschmann, *Erfordia literata*, II, p. 402.

KLETTEN (*Georges-Ernest*), médecin allemand, né à Kitzingen, près Wurtzbourg, le 13 avril 1759, mort à Vienne, le 22 décembre 1827. Il servit pendant quelque temps dans les armées suédoises en qualité de médecin militaire, obtint en 1794 une place de professeur à l'université de Greifswald, et passa en 1805 avec la même qualité à Wittemberg. Après la suppression de l'université de cette dernière ville, il enseigna pendant quelque temps la médecine à Halle. On a de lui : *Wiener medicinische Monatsschrift* (Gazette mensuelle médicale de Vienne); Vienne, 1789, 4 vol. in-8°. — *Versuch einer Geschichte des Verschœnerungstriebes im weiblichen Geschlecht, nebst einer Anweisung die Schoenheit ohne Schminke zu erhoehen* (Essai d'une Histoire de l'Instinct des Femmes à augmenter leur beauté, etc.); Gotha, 1792, 2 vol. in-8°; — *De Ingenio Medici*; Greifswald, 1797, in-4°; — *Kritische Ideen ueber den zweckmæssigsten Vortrag der ausuebenden Medicin, mit Ruecksicht auf die medicinischen Systeme ælterer und neuerer Zeit* (Idées critiques sur la meilleure manière d'enseigner la médecine pratique et considérations sur les systèmes médicaux des temps anciens et modernes); Rostock et Leipzig, 1798, in-8°; — *Beitræge zur Kritik ueber die neuesten Meinungen in der Medicin* (Documents pour servir à la critique des opinions récemment émises en médecine); Rostock et Leipzig, 1801-1804, in-8°; — *De Constitutione Morborum atrabiliaria, seri autumni propria*; Wittemberg, 1808; — *De perversa in rebus medicis inquirendis et explicandis philosophandi Ratione*; ibid., 1807, in-4°; — *De inepta Remediorum debilitantium Denominatione*; Wittemberg, 1807, in-4°. Dr L.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller Lexikon*. — *Biographie médicale*.

KLEUKER (*Jean-Frédéric*), érudit et orientaliste allemand, né à Osterode, en 1749, mort le 1er juin 1827. Il devint pro-recteur au gymnase de Lemgo, et en 1791 recteur du gymnase d'Osnabruck. Sept ans après il fut appelé à une chaire de théologie à l'université de Kiel, où il passa le reste de sa vie. On a de lui : *Ueber die Natur und den Ursprung der Emanationslehre bei den Kabbalisten* (Sur la Nature et l'Origine de la doctrine des Émanations chez les cabalistes); Riga, 1786; — *Neue Prüfung und Erklärung der Beweise fur die Wahrheit des Christenthums* (Nouvel Examen et explication des Preuves en faveur du Christianisme); Riga, 1787-1794, 3 vol. in-8°; — *Ausführliche Untersuchung der Gründe für die Æchtheit der schriftlichen Urkunden des Christenthums* (Examen détaillé des Preuves de l'authenticité des Documents écrits du Christianisme); Hambourg, 1797-1800, 5 vol. in-8°; — *Das brahmanische Religions System* (Le Système religieux

des Brahmines); Riga, 1797; — *Ueber die Apocryphen des Neuen Testament* (Sur les Apocryphes du Nouveau Testament); Hambourg, 1798, in-8°; — *Ueber den Ursprung und Zweck der apostolischen Briefe* (Sur l'Origine et le But des Lettres apostoliques); Hambourg, 1799, in-8°; — *Grundriss einer Encyclopädie der Theologie* (Esquisse d'une Encyclopédie Théologique); Hambourg, 1800-1801, 2 vol. in-8°. On doit aussi à Kleuker une traduction allemande de la *Zend-Avesta;* Riga, 1776-1778, 3 vol., avec un appendice paru en 1781, en 2 vol., lequel a trait aux discussions élevées sur l'authenticité de la *Zend-Avesta*. La traduction de Kleuker fut publiée de nouveau à Riga, 1786, 3 vol., et il en donna un extrait sous le titre de *Zend-Avesta im Kleinen;* Riga, 1789. Kleuker a enfin laissé une traduction allemande des *Œuvres* de Platon; Lemgo, 1778-1797, 6 vol. E. G.

Conversations-Lexikon.

KLICKI (*Stanislas*), général polonais, né en 1770, mort à Rome, le 23 avril 1847. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance nationale en 1794 sous Kosciuszko, il fit les campagnes d'Italie sous Dombrowski, et revint en Pologne en 1807, avec le grade de colonel. En 1808 il fut attaché au corps d'armée du maréchal Suchet et à celui du maréchal Lannes en Espagne. Il se distingua à Espinosa de Los Monteros, à Tudela, et dans le royaume de Valence. En 1812 il fut attaché à l'état-major du prince Eugène Beauharnais, et sauva ce dernier par sa présence d'esprit. Au moment où le général Miloradovitsch allait se saisir du vice-roi Eugène, Klicki dit à voix basse au général, en idiome russe : « Retirez-vous, et ne nous compromettez pas; « ne voyez-vous pas que nous sommes du corps « d'Ouvaroff, et que nous allons en expédition « secrète! » Et le vice-roi continua tranquillement sa route, en racontant à l'empereur Napoléon les services qu'à toute occasion les Polonais rendaient aux Français. Après la formation de la nouvelle armée polonaise en 1815, Klicki devint général de division. En 1831 il fut chargé pendant quelque temps du commandement en chef de l'armée polonaise. Sa santé altérée exigea un voyage en Italie, où il termina ses jours. L. CHODZKO.

Mémoires du maréchal Suchet. — *Histoire de la Guerre de Russie en* 1812, par le comte César de Laugier; Florence, 1826. — *La Révolution de Pologne de* 1831, par Spazier; Leipzig, 1833.

KLIMRATH (*Henri*), jurisconsulte français, né à Strasbourg, le 1er février 1807, mort à Paris, le 31 août 1837. Il commença dans cette dernière ville ses études classiques, qu'il alla terminer à Strasbourg, où il fit ensuite son droit et devint licencié ès lettres. Après avoir passé deux années à Paris, il se rendit à Heidelberg pour y suivre les cours de MM. Thibaut, Zachariæ, Schlosser et Mittermaier. De retour dans sa ville natale, il y obtint, en 1833, le grade de docteur en droit. L'année suivante il fut nommé juge adjoint du concours ouvert pour une chaire vacante à la faculté de droit de Strasbourg, et quelques mois après on lui offrit, à l'université libre de Bruxelles, une chaire de Pandectes, qu'il refusa pour se livrer entièrement à l'étude historique du droit français. On a de Klimrath : *Essai sur l'Étude historique du Droit et son utilité pour l'interprétation du code civil;* Strasbourg, 1833, in-8°, thèse soutenue pour obtenir le grade de docteur; — *Mémoire sur les Monuments inédits de l'histoire du Droit français au moyen âge;* Strasbourg et Paris, 1835, in-8°; — *Mémoire sur les Olim et sur le Parlement : second mémoire sur les monuments inédits de l'histoire du droit français au moyen âge;* Paris, 1837, in-8°; — *Étude sur les Coutumes, avec une carte de la France coutumière;* Paris, 1838, in-8°. Klimrath a donné l'article *Droit français* à l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, et il a inséré des notices dans la *Nouvelle Revue Germanique*, la *Revue du Progrès social*, le *Journal général des Tribunaux*, la *Revue de Législation et de Jurisprudence*, la *Revue étrangère et française de Législation, de Jurisprudence et d'Économie politique*, et le *Journal pour la Législation et la Jurisprudence de l'étranger*, publié à Heidelberg sous la direction de MM. Mittermaier et Zachariæ. Il avait fait sur un manuscrit des *Assises de la basse court du royaume de Jérusalem*, appartenant à la Bibliothèque impériale de Paris, une copie dont M. Victor Foucher s'est servi pour la publication qu'il a commencée en 1839. La copie du *Livre de Justice et de Plet*, que Klimrath avait corrigée et annotée en indiquant les sources des matières, a été remise à M. Rapetti, chargé par le ministre de l'instruction publique de la publication de cet ouvrage. M. Warnkœnig, professeur de droit à l'université de Fribourg, a mis au jour les *Travaux sur l'Histoire du Droit français, par feu Henri Klimrath, recueillis, mis en ordre et précédés d'une préface;* Strasbourg et Paris, 1843, 2 vol. in-8°. E. REGNARD.

M. Wolowski, *Notice sur Klimrath*, dans la *Revue de Législation et de Jurisprudence*, tom. VI, pag. 471. — M. Warnkœnig, *Préface*, en tête des *Travaux sur l'Histoire du Droit français*, par feu Henri Klimrath. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.*

KLINGEMANN (*Ernest-Auguste-Frédéric*), poëte dramatique allemand, né à Brunswick, le 31 août 1777, mort dans cette même ville, le 24 janvier 1831. Il fit ses études à l'université de Iéna, où Fichte, Schelling et A.-G. Schlegel étaient les professeurs dont il suivit les cours de préférence; il vint à différentes reprises à Weimar, où il subit l'influence de Schiller et Gœthe. De retour à Brunswick, en 1813, il prit la direction du théâtre de cette ville, et s'acquitta si bien de ses fonctions qu'en 1818 le gouvernement éleva le théâtre, qui jusque alors avait été entre les mains de quelques actionnaires à l'état d'un éta-

blissement national. En 1829 Klingemann renonça à la direction en faveur d'une place de professeur au Carolinum de Brunswick; mais l'année suivante déjà il reprit les occupations dans lesquelles il s'était distingué, et fut nommé directeur général du théâtre de la cour. Ses principaux ouvrages sont : *Heinrich der Lœwe* (Henri le Lion); — *Luther;* — *Moses;* — *Deutsche Treue* (Fidélité allemande), et *Faust.* Cette dernière pièce n'est qu'une caricature de l'œuvre immortelle de Gœthe. Tous ces drames et d'autres que l'on doit à Klingemann ont été réunis dans les recueils *Theater*, Tubingue, 1808-1820, 3 vol., et *Dramatische Werke* (Œuvres dramatiques), Brunswick, 1817-1818, 2 vol. On a en outre de Klingemann quelques écrits sur l'art dramatique, plusieurs romans et le livre *Kunst und Natur* (Art et Nature); Brunswick, 1819, 2 vol. R. L.

Convers.-Lexikon.

KLINGEN (*Walther* VON), minnesinger du treizième siècle. Il appartenait à une puissante famille de la Thurgovie, et joua un rôle important dans cette contrée pendant toute la seconde moitié du treizième siècle. De 1251 à 1285, son nom revient très-souvent dans les chartes; la plupart du temps il y apparaît comme médiateur entre les belliqueux seigneurs du voisinage, ou bien encore comme bienfaiteur des couvents et comme auteur de fondations pieuses. Ayant perdu ses deux fils d'assez bonne heure, il se trouvait sans héritier direct, et cette circonstance explique la multiplicité de ses donations. Il était, du reste, naturellement généreux, si nous en croyons le témoignage d'un contemporain, le poëte Wenger : « Il était libéral et miséricordieux, ami sûr et fidèle; enfin toutes les vertus habitaient en lui. » Tout exagérés que soient sans doute ces éloges, nous devons reconnaître que les sentiments exprimés par Walther dans ses poésies les confirment plus qu'ils ne les démentent. Ses huit chansons ne nous apprennent d'ailleurs sur sa vie aucune particularité intéressante. A. P.

Hagen, *Minnesinger*, vol. III.

KLINGENSTIERNA (*Samuel*), mathématicien suédois, né à Tolefors, près Linkœping, en 1689, mort à Stockholm, le 26 octobre 1765. Il fit ses études à Upsal, apprit le droit, et se laissa entraîner par son goût pour les mathématiques. En 1727 il commença un voyage en Allemagne, en France et en Angleterre. A Marbourg il se lia avec Wolf, et apprit sa philosophie. A Paris, il communiqua à l'Académie des Sciences plusieurs observations importantes sur le calcul intégral et sur la manière de déterminer la figure de la Terre. Klingenstierna retourna en Suède en 1730, et une chaire de mathématiques lui fut confiée à l'université d'Upsal. Il voulut faire connaître la philosophie de Wolf en Suède par des cours publics; mais il en fut empêché par la faculté de théologie, qui déclara ce système incompatible avec les dogmes de la religion. Il se borna donc aux mathématiques. L'optique l'occupa surtout; il aida Dollond de ses conseils. « C'est Klingenstierna, dit Lalande, qui a donné occasion à la découverte des lunettes achromatiques en faisant voir l'erreur de Newton et d'Euler. » Klingenstierna remplaça Dalin comme instituteur du prince de Suède qui fut depuis Gustave III. Les succès qu'il obtint lui valurent le titre de secrétaire d'État et la décoration de l'Étoile polaire. Il passa les derniers temps de sa vie dans la retraite. Il en sortit pour s'occuper d'une question mise au concours par l'Académie de Saint-Pétersbourg, à savoir : « Comment les défauts des tubes dioptriques, résultant de la diverse réfrangibilité des rayons et de la courbure sphérique, peuvent-ils être corrigés ou diminués par la combinaison de plusieurs foyers? » Klingenstierna réunit ses observations en une théorie générale, et l'adressa à l'Académie, qui lui décerna le prix. La mère de Gustave III le fit inhumer avec Dalin à peu de distance du château de Drottningholm. Membre de la Société royale d'Upsal et de l'Académie des Sciences de Stockholm, il devint associé de la Société royale de Londres. On a de lui : *De Motu Corporum ex percussione;* Holm, 1731, in-8°; — *Curvarum hyperbolicarum, æquationibus trium nominum utcunque definitarum quadratura generalis;* dans les *Philosophical Transactions* de 1731, n° 417; — *De Extensione Cognitionis humanæ per notiones universales;* Upsal, 1733; — *De Originibus Errorum;* Upsal, 1733; — *Historia Antliæ pneumaticæ;* Upsal, 1734; — *De Differentia inter Durationem Entis finiti et infiniti;* Upsal, 1736; — *Tentamen mathematico-physicum de Altitudine Atmosphæræ inveniendа;* dans les *Acta liter. Suec.* de 1732; — *De Spatio;* 1737; — *Tentamen Aerometricum de perficiendo Barometro;* ibid.; — *Problema invenire et construere orbitam mobilis incedentis per cavitatem Tubi, circa polum datum uniformiter in gyrum acti;* 1735; — — *Diss. de Electricitate R. J. Mortensson;* Upsal, 1740-1742; — *Diss. de Aberratione Stellarum fixarum ex motu luminis successivo;* Upsal, 1742-1746, in-4°; — *Methodus geometrica determinandi Orbitas Planetarum;* Upsal, 1749, in-4°; — *De Aberratione Radiorum luminis in superficiebus et lentibus sphæricis refractorum;* dans les *Phil. Trans.*, 1760; — *Diss. physica de Magnetismo artificiale;* Stockholm, 1752, in-4°; — *Tentamen de definiendis et corrigendis Aberrationibus; dissertatio præmio affecta;* Saint-Pétersbourg, 1762, in-4°. On lui doit en outre différents ouvrages de mathématiques et de physique en suédois. J. V.

Altona gelerht. Merkur, 1766, p. 40. — Adelung et Jöcher, *Gel.-Lexikon.* — Lalande, *Bibliogr. Astron.*

KLINGER (*Frédéric-Maximilien* DE), poëte allemand, né le 19 février 1753, à Francfort-sur-le-Mein, mort le 25 février 1831, à Saint-

Pétersbourg. Obligé, dans sa jeunesse, à soutenir sa sœur et sa mère, il lutta longtemps contre la misère. Ayant terminé ses études à l'université de Giessen, il vécut quelque temps à Weimar et à Leipzig, et commença dès cette époque à écrire pour le théâtre. Sa pièce *Die Zwillinge* (Les Jumeaux) obtint le prix que Schroeder avait mis au concours pour être décerné au meilleur drame ayant pour sujet un fratricide. Son autre drame *Sturm und Drang* (Tempête et Inquiétude), qui parut en 1775, eut un succès plus grand encore, et mérite une attention toute particulière, parce que ce fut lui qui donna le nom à une époque intéressante de la littérature allemande : *Die Sturm und Drang Periode* (L'Époque d'effervescence tumultueuse). « C'était, dit Gervinus dans son *Histoire de la Poésie allemande*, une époque de révolte de la nature contre la civilisation, de la simplicité contre les convenances, de la jeunesse contre la vieillesse, du cœur contre la raison, de la liberté contre la tyrannie, de la poésie contre la réalité. Les hommes froids, les Merek, Mœser, Lessing, Lichtenberg s'aperçurent à peine de cette lutte ; les hommes chaleureux, les Schlosser et Jacobi en souffrirent en silence ; les héros de la poésie, Gœthe et Schiller, s'élevèrent à une hauteur où le bruit confus du combat s'éteignit comme un écho lointain ; les exaltés, comme Lenz, en moururent, ou, comme Klinger, en devinrent l'incarnation. »

A l'occasion de la guerre de la succession de Bavière, Klinger entra comme volontaire dans le corps des volontaires de Walter. Après la conclusion de la paix, il passa en Russie, et fut présenté au grand-duc Paul, qui le nomma son lecteur et lui donna un brevet d'officier dans un des régiments de la marine. En 1782 Klinger accompagna son protecteur dans ses voyages à travers la Pologne, l'Allemagne, l'Italie, la France, la Suisse et les Pays-Bas, et l'année suivante il entra dans l'infanterie, et devint officier au corps des cadets. Il avait le rang de colonel lorsque Catherine II mourut. Paul I[er] étant monté sur le trône continua à le protéger, et le nomma, en 1799, aux fonctions importantes de directeur du corps des cadets de Saint-Pétersbourg. Plus tard Klinger devint curateur de l'université de Dorpat, inspecteur du corps des pages et administrateur de l'institut des dames nobles placé sous la protection de l'impératrice Marie. En 1806 il reçut l'ordre de Saint-Wladimir, qui lui donna rang dans la noblesse russe, et en 1811 il fut nommé lieutenant général. Son fils unique mourut à la bataille de Borodino. Cet événement brisa les forces de Klinger, qui bientôt après se retira de la vie active.

L'*Émile* de Rousseau était la lecture favorite de Klinger. Gœthe l'appelle « un véritable apôtre de l'Évangile de la nature », et Gervinus le nomme « un homme sévère, probe, juste et fier de sa force ». Klinger lui-même le caractérise en peu de mots lorsqu'il dit : « L'homme faible seulement se soumet au destin et au hasard. L'homme fort, qui agit d'après des principes trouvés et approuvés par lui-même, ne donne à aucune puissance extérieure le droit d'exercer une influence quelconque sur lui. » Comme poëte dramatique, Klinger relève de l'école shakspearienne. Il est à regretter qu'il se soit plu à peindre presque exclusivement l'horrible et le gigantesque. Les vertus qu'il met en action sont aussi colossales que les vices qu'il veut châtier, et la lecture de ses œuvres ne produit le plus souvent qu'une impression décourageante et pénible. Le meilleur ouvrage de Klinger est intitulé : *Der Weltmann und der Dichter* (L'Homme du monde et le Poëte). C'est une série de dialogues destinés à présenter l'éternel antagonisme entre le monde réel et le monde idéal. Sa tragédie de *Damoclès* et son roman de *Faust's Leben, Thaten und Hoellenfahrt* (Les Aventures du docteur Faust et sa descente aux enfers), Saint-Pétersbourg, 1791, ont été traduits en français (Paris, 1796, et Paris, 1798, 1802 et 1803). On lui doit en outre : *Conradin*, drame ; — *Medea*, drame ; — *Geschichte Giafar's des Barmeciden* (Histoire de Giafar le Barmécide) ; — *Geschichte Raphaels de Aquillas* (Histoire de Raphael de Aquillas ; — *Die Reisen vor der Sündfluth* (Les Voyages avant le Déluge) ; — *Der Faust der Morgenlaender* (Le Faust des Orientaux) ; — *Geschichte eines Deutschen der neuesten Zeit* (Histoire d'un Allemand de nos jours) ; — *Sahir, Evas Erstgeborner im Paradiese* (Sahir, le fils aîné d'Ève au paradis), etc., etc. Les œuvres choisies de Klinger (*Ausgewaehlte Werke*) ont paru à Kœnigsberg, 1809-1810, 12 vol., et à Stuttgard, 1842, 12 vol. R. LINDAU.

Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, vol. IV et V. — *Conv.-Lex.* — Rabbe, *Biographie.*

* **KLINGSOR** (*Nicolas*), minnesinger du treizième siècle. Plusieurs historiens de la littérature allemande, entre autres W. Grimm (*Meistergesang*, p. 117), Koberstein (*Uber das Alter und die Bedeutung des Gedichtes vom Wartburger Kriege*, p. 35 et sq.), et Gœrres (*Préface du Lohengrin*, p. XXXVI), ont révoqué en doute l'existence de Klingsor. La puissance merveilleuse que la tradition lui attribue, son nom même (dérivé de *Klingen*, résonner et de *ohr*, oreille) l'ont fait considérer par ces savants comme un être purement allégorique, comme « une personnification symbolique de la nécromancie unie à la poésie ». Cependant Klingsor est cité, en compagnie de plusieurs poëtes qui n'ont jamais passé pour des personnages fabuleux, par le minnesinger Herman Damen, qui fut presque son contemporain, et qui déplora sa mort avec celle de Nithart, de Marner et de Wolfram. Un témoignage plus important encore et surtout plus explicite est celui du biographe de sainte Élisabeth, Dietrich d'Apolda, qui écrivait en 1289 : « Habitabat tunc in partibus Ungariæ,

in terra, quæ Septem Castra (la Transylvanie) vocatur, nobilis quidam et dives, trium millium marcarum annuum habens censum, vir philosophus, litteris et studiis sæcularibus a primævo ætatis imbutus, nigromantiæ et astronomiæ scientiis nihilominus eruditus. Hic magister, Clyngsor nomine, ad dijudicandas prædictorum virorum cantiones in Thuringiam per voluntatem et beneplacitum principum est adductus, etc. » Ces *prædicti viri* dont Klingsor dut juger les chants n'étaient autres que les six poëtes qui se livrèrent en 1207 le poétique combat de Wartbourg; ainsi la biographie de notre personnage se trouve étroitement liée à l'histoire de cette lutte célèbre, et lors même que le poëme qui en a retracé les péripéties ne porterait pas dans un manuscrit le nom de Klingsor, nous ne saurions mieux placer qu'à l'article de ce minnesinger l'analyse que nous devons donner de cette curieuse composition.

Remarquons d'abord qu'elle se divise en deux parties, que l'on pourrait appeler les deux actes du drame, puisqu'il s'écoule un an entre la suspension et la reprise de la lutte. La première partie, composée de vingt-quatre strophes, a pour théâtre le château même de Wartbourg; Henri d'Ofterdingen, Walther von der Vogelweide, Reinmar de Zweter, Wolfram d'Eschenbach, Biterolf et Henri le vertueux Écrivain en sont les acteurs. Dans la seconde, où l'on compte cent strophes, le lieu de la scène est la chambre de Wolfram à Eisenach; Wolfram lui-même avec Klingsor en sont les seuls personnages.

C'est Henri d'Ofterdingen qui engage le combat, en offrant de prouver que Léopold d'Autriche surpasse en vertu tous les princes de la chrétienté; il consent à périr comme un voleur s'il ne réussit pas à vaincre tous ceux qui tenteront de le contredire. Walther von der Vogelweide et Henri l'Écrivain acceptent le défi; Reinmar de Zweter et Wolfram d'Eschenbach sont choisis pour juges du camp, sous la présidence du landgrave Hermann, qui assiste ainsi que sa femme à ce tournoi d'un nouveau genre. La lutte commence : Ofterdingen exalte le duc d'Autriche; ses adversaires lui opposent le roi de France (Philippe-Auguste), le comte de Henneberg et surtout le landgrave de Thuringe. Chaque champion a recours aux comparaisons les plus brillantes pour rehausser le mérite du prince dont il a entrepris l'éloge. Mais bientôt les répliques deviennent plus vives, les reparties plus piquantes, la querelle s'envenime et la mêlée devient générale. Les juges du camp eux-mêmes y prennent part, et à deux reprises les ennemis d'Ofterdingen proclament sa défaite et appellent le bourreau pour châtier le vaincu. Mais celui-ci ne cède pas encore; ses adversaires ont comparé les autres princes aux étoiles; il compare Léopold au soleil; c'est alors que Walther von der Vogelweide lui porte un coup décisif : s'appuyant sur un passage de la Bible, il établit que la lumière est supérieure au soleil, puisque c'est d'elle qu'il émane, et déclare que le landgrave Hermann est la lumière. Il y a ici dans le poëme une lacune; la sentence des juges manque; mais il est évident qu'elle a dû être défavorable à Henri d'Ofterdingen, car nous l'entendons se plaindre « qu'on a joué contre lui avec des dés pipés » et invoquer un autre arbitre, Klingsor de Hongrie. Sa requête lui est accordée, grâce à l'intervention de la landgrave, et malgré la vive opposition de quatre de ses adversaires, qui réclament l'exécution de l'arrêt fatal.

La première partie est finie : les événements qui se passent durant l'espèce d'entr'acte dont elle est suivie ne sont pas mentionnés dans le poëme; mais plusieurs historiens nous les font connaître, notamment Dietrich d'Apolda et l'auteur du *Chronicon Pontificum et Archiepiscoporum Magdeburgensium*. Avant de se rendre en Transylvanie, où demeurait alors Klingsor, Henri d'Ofterdingen avait été trouver le duc Léopold d'Autriche, qui l'avait comblé de présents et lui avait donné une lettre de recommandation pour l'illustre maître. Celui-ci l'accueillit avec bonté; mais au lieu de se mettre en route sur-le-champ, il attendit pour faire ses préparatifs de voyage la veille même du jour où le minnesinger condamné devait comparaître de nouveau. Le trajet se fit à travers les airs en une seule nuit. Après être descendu chez un aubergiste d'Eisenach nommé Hellegraf, Klingsor se rendit à Wartbourg pour terminer la querelle d'Ofterdingen avec les autres minnesingers. Il fut reçu avec de grands honneurs, prédit la naissance de la princesse de Hongrie, sainte Élisabeth, et son mariage avec le fils du landgrave de Thuringe; entra ensuite en lutte avec Wolfram d'Eschenbach, qu'il ne put vaincre malgré l'assistance d'un démon, et retourna en Hongrie, chargé de présents, malgré les instances que le landgrave et sa femme firent pour le retenir à leur cour. Mais revenons à notre poëme.

Au moment où commence la seconde partie, Klingsor et Wolfram sont en présence, et le premier propose au second l'énigme suivante : « Un père voyant son fils endormi près d'un lac, qui est sur le point de déborder, veut l'avertir du danger qui le menace; il lui parle d'abord, mais l'enfant n'entend pas; il sonne de la trompette : le dormeur ne se réveille pas; il le frappe alors, doucement d'abord, avec une baguette, ensuite avec la main, plus fort enfin avec un bâton, mais toujours en vain; et l'infortuné finit par être englouti dans les flots. » — « Ce père, répond Wolfram, c'est Dieu; et le fils, c'est l'homme plongé dans le sommeil du péché; le lac aux eaux menaçantes, c'est l'enfer. Le premier avertissement donné à l'enfant, c'est la voix de la conscience; le son de la trompette, c'est l'exhortation du prêtre; le coup de baguette, c'est le remords; le soufflet, la maladie; et le coup de bâton,

la mort. Plusieurs énigmes du même genre sont proposées et résolues tour à tour par les deux champions jusqu'à ce qu'enfin Klingsor, impatienté de ne pouvoir vaincre son adversaire, se met à exalter sa propre science et les profondes études qu'il a faites à Paris, à Constantinople, à Bagdad et à Babylone, et déclare qu'il va user enfin de toute sa puissance, et appeler contre Wolfram Léviathan et ses compagnons. En effet un démon apparaît; mais au lieu de prendre part à la lutte, il se borne à déblatérer contre le clergé simoniaque, et remet à Klingsor une lettre écrite en chaldéen et pleine d'invectives contre les prêtres qui vendent la messe, la confession et les indulgences. De nouvelles énigmes sont proposées. Klingsor, surpris de la facilité avec laquelle Eschenbach les résout, ne peut croire qu'il ait affaire à un *laïque* (c'est-à-dire à un homme non initié aux sciences occultes), et pour s'en assurer, évoque le diable Nasian. Celui-ci paraît aussitôt, et pose diverses questions sur les mouvements des sphères et sur l'astrologie : Wolfram se reconnaît incapable d'y répondre, et chasse avec un signe de croix le mauvais esprit, qui le raille. Klingsor revient alors à la charge avec une nouvelle énigme. En la résolvant, Eschenbach fait une allusion à Arthur et à la légende de Lohengrin, qui est saisie avidement par le landgrave; il prend la parole, et engage le poëte à chanter cet intéressant sujet; la landgrave entre avec ses femmes et joint ses instances à celles de son mari. Klingsor lui-même, se déclarant satisfait, dit à Wolfram : « Chantez maintenant, savant maître » ; et le poëme se termine là, de sorte que plusieurs critiques ont considéré toute cette fin comme un prologue de Lohengrin, et l'ont attribuée au même auteur.

Mais quel est cet auteur? C'est là malheureusement une question presque insoluble. Le manuscrit Manesse porte, il est vrai, le nom de Klingsor; mais il n'est guère vraisemblable que ce minnesinger eût donné la victoire à un autre dans un poëme que lui-même aurait composé. D'ailleurs, dans le manuscrit d'Iéna, on lit en tête de la première partie le nom d'Ofterdingen et en tête de la seconde celui de Wolfram d'Eschenbach. Ces indications apparentes, outre qu'elles sont contradictoires, n'ont aucune valeur historique. Le copiste aura trouvé tout simple d'inscrire au commencement de chaque acte de cette espèce de drame le personnage qui joue le principal rôle, et nous n'en pouvons rien conclure. Le savant éditeur de *La Guerre des Chanteurs à Wartbourg* (*der Singerkriec uf Wartburc*) a été tenté d'attribuer cette étrange composition à Frauenlob (*Hall. Lit Zeit.*, 1833, n° 32); Hermann Plötz, qui a publié une excellente brochure sur le même sujet (Weimar, 1851), penche au contraire pour Wolfram; et son hypothèse nous semble mieux fondée que celle de L. Ettmüller. Tout dans le poëme prouve qu'il a dû être écrit par un hôte habituel de la cour de Thuringe : d'abord l'éloge passionné du landgrave, ensuite de fréquentes allusions à l'histoire et à la géographie de ce pays; l'auteur connaît toutes les localités des environs, Stylla, Maszfeld, Inselberg, Reinhardsbrunn; il connaît les nobles seigneurs de Henneberg et d'Abenberg, et semble avoir été leur compagnon d'armes et s'être familiarisé dans leur société aux usages de la guerre et des tournois. Enfin, il règne dans la première partie une sorte de souffle belliqueux qui semble vraiment échappé de la chevaleresque poitrine du sire d'Eschenbach; et le ton mystique qui domine dans la seconde rappelle parfois les élévations religieuses du *Parcival* et du *Titurel*. Mais ni le style ni la langue ne permettent d'attribuer la *Guerre de Wartbourg* à Wolfram : il faudrait d'ailleurs prolonger son existence au delà de toute vraisemblance, le poëme n'ayant pu être composé, de l'aveu de tous les critiques, avant le troisième tiers du treizième siècle. Ajoutons que plus on l'étudie plus on se convainc qu'un même auteur n'a pu en écrire les deux parties, et qu'elles sont l'œuvre de deux intelligences et de deux époques différentes. Après ces nombreuses discussions et les savantes recherches dont elle a été l'objet, la *Guerre de Wartbourg* reste une énigme littéraire beaucoup plus impénétrable que toutes celles que le nécromancien Klingsor proposa à Wolfram d'Eschenbach : lacunes, interpolations, différences considérables entre les manuscrits, tout se réunit pour faire de ce poëme un des plus obscurs monuments de la littérature du moyen âge, en même temps qu'il en est un des plus curieux et des plus importants.

Les difficultés qu'il soulève ont amené quelques critiques jusqu'à nier l'événement même qu'il est destiné à rappeler, et une dissertation a été publiée sous ce titre : *Es hat keinen Sängerkrieg zu Wartburg gegeben* (Il n'y a pas eu de lutte de chanteurs à Wartbourg), par F. Ch. Rinne; Zeitz, 1842. Nous ne pouvons partager ce scepticisme. Sans croire que les chants que nous possédons soient ceux mêmes des sept illustres champions, nous pensons qu'ils en sont l'écho fidèle et assez rapproché; nous sommes surtout persuadé que la lutte poétique de Wartbourg est bien un fait historique, et non une légende fabuleuse, comme M. Rinne le prétend. C'était chose ordinaire au moyen âge de voir plusieurs poëtes réunis à la cour d'un souverain généreux faire assaut sous ses yeux de talent et de flatterie; les troubadours se livrèrent souvent de pareils combats, on ne l'a jamais contesté : pourquoi les minnesinger, leurs émules et leurs imitateurs, auraient-ils en ce point seulement déserté leur exemple? D'ailleurs les témoignages ne manquent pas : nous avons d'abord celui de Bertold, chapelain et biographe du landgrave Louis VI, mort en 1227,

puis celui de Dietrich d'Apolda, dont nous avons parlé plus haut, celui de Jean Rothe le chroniqueur de la Thuringe et de bien d'autres. Jamais tradition ne fut mieux établie; plusieurs écrivains du dix-huitième et du dix-neuvième siècle (1) se sont efforcés de la rajeunir et récemment encore elle a reçu sa plus éclatante consécration sous le pinceau d'un grand artiste dans le palais même des rois de Bavière (2).

Quant à l'existence de Klingsor lui-même, nous y croyons non moins fermement, puisqu'elle est démontrée par les mêmes preuves. Son nom, tout symbolique qu'il puisse paraître, n'est point pour nous un sujet de doute, car il a été porté depuis par des personnages bien réels : un savant du dix-huitième siècle, mort à Baireuth, un fonctionnaire de la cour de Dresde, décédé vers 1820, enfin un propriétaire dont le journal de Leipzig annonçait en 1846 la fin récente. Les miracles qu'on lui a prêtés ne nous le font pas plus rejeter parmi les êtres fabuleux que Virgile ou Aristote, mis aussi par le moyen âge au rang des magiciens; et nous acceptons les récits des chroniqueurs dans tout ce qu'ils ont de vraisemblable. Suivant eux, Klingsor, après avoir prédit la naissance de la princesse Élisabeth et son mariage avec l'héritier de la couronne de Thuringe, retourna en Hongrie, où sa faveur ne fit que croître auprès du roi André et de la reine Gertrude. Il devint très-riche : « sa maison était aussi luxueuse que celle d'un évêque ». Après la mort de sa souveraine, assassinée en 1214, il se retira à la cour de Thuringe (ou, selon d'autres, à celle de Hesse), et mourut dans une vieillesse avancée, vers 1250.

Les meistersænger du quatorzième siècle ont attribué à Klingsor la composition d'un poëme sur les arts libéraux et d'un autre sur la création du monde et sur les constellations; quelques critiques modernes l'ont cru l'auteur du *Heldenbuch* ou des *Nibelungen*. Nous ne rapportons ces conjectures dénuées de preuves que pour montrer de quelle réputation notre personnage a joui jusqu'à nos jours. Le rhythme qu'il avait inventé se perpétua longtemps dans les écoles de chanteurs sous le nom de *Klingsor's schwarzer Ton*; on le plaça (sans respect de la chronologie) parmi les douze maîtres qui en 962 comparurent devant l'université de Pavie, sous la présidence de l'empereur Othon Ier, pour se justifier de l'accusation d'hérésie; enfin, dans le manuscrit Manesse il est représenté sous des traits nobles et respectables et dans l'attitude imposante d'un juge. A. Pey.

Hermann von Plötz, *Uber den Sængerkrieg auf Wartburg*; Weimar, 1851. — Zeune, *Ub. d. Wartburgkrieg*, *in den Jahrb. d. Berlin, Deutsch. Gesellschaft*, 1820, p. 102-130. — Koberstein, *Uber das wahrscheinliche Alter und die Bedeutung des Gedichts vom Wartburgkrieg*; Naumburg, 1823, in-4°. — Rousseau, *Das ælteste Deutsche Drama*; Wien, 1834. — L. Ettmüller, *Der Singerkrieg auf der Wartburc*; Ilmenau, 1830. — Hagen, *Minnesinger*; Leipzig, 1838. — Toscano del Banner, *Die deutsche Nationallitteratur der gesammten Länder der œsterreichischen Monarchie im Mittelalter*; Wien, 1849.

(1) De La Motte Fouqué, *Der Sängerkrieg auf der Wartburg, ein Dichterspiel*; Berlin, 1828, in-8°. — F. Oberthür, *Ein Geisterdrama mit Gesang und Tanz*; Würzburg, 1818, in-8°. — Ch. Kuffner, *Die Minnesinger auf Wartburg, Schauspiel*; Wien, 1825, in-8°, etc.

(2) H. Fortoul, *De l'Art en Allemagne*; Paris, 1841, in-8°.

Klingstedt (*Charles-Gustave*), que Voltaire appelle *Clinchetet*, miniaturiste suédois, né à Riga, en 1657, mort à Paris, le 26 février 1734. D'abord simple soldat dans l'armée du roi de Suède, il vint en France, à l'âge de vingt ans, et continua d'y servir; il fit encore plusieurs campagnes, et n'abandonna la carrière militaire qu'à l'âge de trente-trois ans, pour se livrer tout entier à la peinture, qu'il avait toujours aimée. Il dut sa renommée bien moins à son talent qu'aux sujets érotiques qu'il reproduisait de préférence. Il a orné de miniatures un grand nombre de boîtes à pastilles ou à tabac, ce qui l'a fait surnommer le *Raphael des tabatières*. C'était, comme le dit M. Mantz, associer « sans pudeur le nom le plus pur de l'art à celui d'un homme dont l'œuvre ne fut ni chaste ni même correcte ». La régence avait mis Klingstedt à la mode. C'était à qui aurait quelqu'une de ses productions dans sa collection. Le marquis de Marigny en avait plusieurs, entre autres une petite peinture intitulée *Le jeu de la main-chaude*, qui à sa mort se vendit un prix fou. Quelques amateurs ont encore aujourd'hui des Klingstedt, mais on ne les montre guère au grand jour. Cet artiste a fait aussi des dessins à l'encre de Chine, et quelques rares portraits, entre autres celui de la duchesse de Bouillon. « Son pinceau était maladroit, dit M. Mantz, ses têtes ne sont pas toujours expressives, et son dessin n'est guère moins libre que sa pensée. Ainsi l'art sérieux n'a pas plus à se louer que la morale de ce qu'on appelle les *chefs-d'œuvre* de Klingstedt. »

La fille unique de Klingstedt épousa Bernière, l'un des quatre contrôleurs généraux des ponts et chaussées, connu par sa manufacture des miroirs concaves et des loupes à eau dont il publia une description en 1763. J. V.

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon*. — P. Mantz, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. Histor., Crit. et Bibliogr.*

Kloker d'Ehrenstrahl (*David* d'), peintre suédois, d'origine allemande, né à Hambourg, en 1629, mort à Stockholm, en 1698. Sous le nom de David Kloker, qu'il porta d'abord, il fut employé à la chancellerie suédoise; il assista à ce titre aux congrès d'Osnabrück et de Munster; mais il renonça à la carrière diplomatique pour se vouer à la peinture. Il fit le voyage d'Italie, où il travailla à l'école de Pierre de Cortone. En 1661 il devint peintre de la cour du roi Charles XI; en 1674, il fut anobli sous les noms de *David Kloker d'Ehrenstrahl*, et en

1694 on le nomma intendant aulique. Il décora de ses peintures plusieurs résidences royales. On cite parmi ses œuvres les plus remarquables ses tableaux de la grande église (*Storkyrke*) de Stockholm. Il a laissé une *Description* des principales productions dues à son pinceau; Stockholm, 1694, in-fol. V. R.

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexic.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

KLONOWICZ. *Voy.* ACERNUS.

KLOOSTERMANN. *Voy.* KLOSTERMANN.

KLOPSTOCK (*Frédéric-Gottlieb*), l'un des grands poëtes de l'Allemagne, né à Quedlimbourg, dans la Saxe prussienne, le 2 juillet 1724, mort à Hambourg, le 14 mars 1803. Il montra de bonne heure un esprit sérieux et enthousiaste. Son éducation, commencée sous l'influence d'une famille austère, s'acheva dans l'établissement de Pforta, école déjà célèbre au dix-huitième siècle, et consacrée à jamais par les inspirations du noble poëte; c'est là qu'au milieu de ses fortes études sur l'antiquité grecque et latine, il traça le premier plan de *La Messiade*. La lecture du *Paradis perdu*, qu'il fit peu de temps après, redoubla son enthousiasme. Saisi d'une émulation généreuse, il conçut l'espoir de surpasser Milton. On possède encore un discours latin qu'il prononça dans une solennité académique avant de quitter l'école de Pforta, et où il annonce en quelque sorte le programme des travaux de sa vie. Il vient de glorifier le poëte anglais; puis, s'adressant à son ombre : « Pardonne, s'écrie-t-il, pardonne à mon audace, si, non content de suivre tes pas, j'entreprends une œuvre plus sublime que la tienne. » Milton avait chanté la chute de l'homme; Klopstock voulait chanter la venue du Christ, la rédemption du genre humain, la réconciliation de la terre et du ciel, « le plus grand sujet, disait-il, qui puisse être célébré par des lèvres humaines ».

Quand il sortit de Pforta, à vingt et un ans, Klopstock était déjà poëte; il ne l'était pas seulement comme on l'est à cet âge, il l'était sérieusement, solennellement; il croyait avoir une mission, et après l'avoir annoncée à son pays, il s'y préparait en conscience. A l'université d'Iéna, où il alla en 1746 étudier la théologie, à Leipzig, où il se rendit l'année suivante, c'est *La Messiade* qui l'occupe, et enfin en 1748, âgé de vingt-quatre ans à peine, il publie les trois premiers chants de son épopée. Les circonstances qui amenèrent cette publication sont empreintes d'une grâce touchante. Klopstock vivait à Leipzig au milieu d'un petit nombre d'amis, passionnés comme lui pour les lettres; son compagnon le plus intime, le confident de tous ses travaux, était un de ses parents, A.-L.-C. Schmidt, dont il partageait le logement. Un jour, un de leurs amis, André Cramer, qui habitait la même maison, comparait avec eux la littérature anglaise et la littérature allemande. Laquelle des deux avait l'avantage? Cramer soutenait la prééminence des Anglais; Schmidt défendait avec vivacité la cause de l'Allemagne. Ce n'était pas seulement le patriotisme qui excitait sa verve, c'était son dévoûment à son ami; il connaissait les premiers chants de ce poëme auquel le jeune théologien de Leipzig travaillait avec un religieux enthousiasme. Enfin, emporté par la discussion, ne pouvant se résoudre à passer sous silence le meilleur de ses arguments, il va prendre dans un coffre secret le trésor de Klopstock, et, d'une voix émue, inspirée, il lit à son contradicteur le début de *La Messiade*. Cramer fut ébloui. C'était une âme élevée, religieuse, et il avait déjà une certaine autorité dans le monde des lettres; il prenait une part active depuis quelques années à la rédaction d'un recueil, célèbre alors dans la littérature allemande, les *Bremische Beyträge*. Impatient de faire connaître à son pays une œuvre si hardie et si neuve, il décida Klopstock à publier immédiatement les trois chants qu'il avait composés. Ils parurent quelques semaines après dans le recueil littéraire de Brême, et l'on en fit presque en même temps une édition à part imprimée à Halle. Le succès fut immense. La grandeur du sujet, l'ampleur de l'inspiration, la majesté du langage saisirent tous les esprits. Les critiques ne manquèrent pas. Jamais œuvre ne fut plus vivement discutée; mais ces critiques mêmes, attestant l'impression extraordinaire qu'avait produite le poëte, faisaient partie de son triomphe. Le jeune théologien de Leipzig avait pris place, à vingt-quatre ans, parmi les plus grands écrivains de son pays, et il venait d'ouvrir une ère nouvelle à la poésie allemande.

La gloire cependant ne le mettait pas encore à l'abri du besoin. Il était venu à Leipzig pour y gagner ses grades de théologien et des fonctions dans l'Église. Détourné de ses travaux par la poésie, il dut se créer d'autres ressources. Il accepta une place d'instituteur chez un de ses parents, M. Weiss, dans la petite ville de Langensalza. C'est là qu'il faut placer un douloureux épisode de sa vie. Éperdûment amoureux d'une jeune fille et dédaigné par elle, il en ressentit un chagrin si profond que l'existence lui devint à charge. Cette jeune fille, Fanny Schmidt, était la sœur de son compagnon d'études de Leipzig. Klopstock la célébra dans des strophes et des élégies où brillent tous les trésors de l'affection la plus pure; ces beaux vers ne réussirent pas à le faire aimer, et il tomba dans une sorte de marasme. Heureusement, sa mission de poëte le soutenait; s'il n'avait pas eu à terminer *La Messiade*, qui sait à quelles extrémités l'aurait conduit son désespoir? Un voyage en Suisse, qu'il fit vers cette époque, contribua aussi à lui rendre la sérénité; l'éminent critique Jean-Jacques Bodmer l'avait pressé de se rendre à Zurich, où l'attendaient des amitiés ardentes. On sait avec quel enthousiasme Bodmer combattait pour la rénovation des lettres germaniques. Adversaire de Gottsched, il repoussait de toutes

ses forces l'influence du goût français, et, traduisant Milton, publiant les *Minnesinger*, il appelait les critiques et les poëtes au culte des traditions nationales. Klopstock était l'espoir de la jeune école, et déjà il avait confirmé une partie de ses théories! Il accepta l'invitation de Bodmer. Son séjour à Zurich fut une période de triomphe. Le grand critique, poëte lui-même, avait un culte pour le chantre du Messie. Il n'avait pas voulu qu'il logeât ailleurs que chez lui, et c'était un spectacle touchant de voir le chef de la rénovation littéraire s'incliner avec vénération devant ce jeune homme, qui aurait pu être son fils. Ce culte n'était-il pas quelquefois un peu embarrassant pour le poëte? On n'aimerait pas que Klopstock eût accepté trop aisément ces hommages si solennels. Malgré son zèle religieux pour la poésie, il goûtait vivement les honnêtes plaisirs de la jeunesse. Ce n'est pas à vingt-six ans qu'il convient de marcher dans la vie comme le pontife suprême de l'art. Ses biographes ont donné des indications piquantes sur l'espèce de lutte établie à ce sujet entre l'auteur de *La Messiade* et son fougueux admirateur. Au risque de contrarier un peu cette admiration et de scandaliser ses fidèles, Klopstock se plaisait avec les jeunes gens de son âge. Il était gai, dispos, habile aux exercices du corps, et toujours prêt à partir, le sac sur le dos, le bâton à la main, pour visiter les montagnes.

C'est pendant l'été de 1750 qu'il était venu à Zurich; il s'y trouva si bien qu'il y resta neuf mois. La beauté de la nature, la simplicité des mœurs, tout l'enchantait. La plus grande partie du cinquième et du sixième chant de *La Messiade* fut composée par lui dans cette période. L'école suisse était fière de le posséder. Ses amis essayèrent même de le fixer auprès d'eux par un riche mariage qui l'attacherait pour toujours à sa nouvelle patrie. Ils connaissaient mal Klopstock; c'était pour honorer l'Allemagne qu'il était devenu poëte; le patriotisme était sa première inspiration, et s'il était le chantre du sentiment religieux, c'est qu'il avait vu dans le sentiment religieux le caractère le plus original de son pays. Klopstock ne pouvait renoncer à l'Allemagne; toute son ambition était d'avoir sur la terre natale un emploi modeste, qui lui laissât le calme nécessaire pour l'achèvement de son œuvre. Ses amis s'occupaient de lui procurer une chaire au gymnase de Brunswick. Ce vœu ne devait pas se réaliser. L'homme propose et Dieu dispose. Si Klopstock quitta ses amis de Zurich, ce ne fut pas pour habiter l'Allemagne, mais pour répondre à l'appel du roi de Danemark, Frédéric V. Un esprit généreux, le comte de Bernstorf, alors représentant du cabinet de Copenhague auprès du gouvernement de Louis XV, avait recommandé Klopstock à son souverain, par l'intermédiaire du comte Moltke, ministre des affaires étrangères. Frédéric V tenait à honneur de protéger les lettres; il fit inviter Klopstock à fixer sa résidence à Copenhague, et lui donna une pension qui lui permit de continuer son poëme à loisir. Klopstock quitta la Suisse, traversa l'Allemagne, revit sa famille à Quedlimbourg, s'arrêta quelque temps à Brunswick, où vivaient plusieurs de ses condisciples de Leipzig, passa quelques semaines à Hambourg, et arriva enfin à Copenhague, vers l'automne de 1751.

Klopstock resta vingt ans à Copenhague. Quelques-unes des plus belles et des plus heureuses années de sa vie appartiennent à cette période. En passant à Hambourg, il fit la rencontre d'une jeune fille qui admirait ses vers avec passion. Marguerite Mœller lui fit bientôt oublier Fanny Schmidt; il l'aima, la célébra dans ses vers, et l'épousa trois ans après, en 1754. Marguerite était la digne compagne du poëte. Pieuse, ardente, enthousiaste, elle était de moitié dans les inspirations de son mari. C'est elle qu'il a si souvent chantée dans ses odes, ses élégies, et même dans sa mystique épopée. L'épisode de Semida et de Cidli, au IVe chant de *La Messiade*, est la séraphique peinture des amours du poëte et de Marguerite. On a d'elle un curieux volume de lettres qui jettent un jour très-vif sur l'exaltation de la petite société qui entourait Klopstock; c'était une sorte de piétisme littéraire. Cette idée d'un sacerdoce épique que Bodmer avait voulu inspirer à Klopstock devenait peu à peu une réalité. Son poëme et sa vie ne faisaient qu'un; il transportait dans son poëme les événements de sa vie; il réglait sa vie d'après les inspirations de son poëme. Cette sensibilité expansive, ce besoin d'émotions, cette source de chants et de larmes qui s'épanche dans *La Messiade*, tout cela se retrouve dans l'existence naïvement solennelle de l'auteur. Il y a en lui un mélange du bonhomme et du pontife. Ses prétentions sont candides, son exaltation est à la fois majestueuse et ingénue. Parmi les écrivains de son temps, ceux qu'il aime sont ceux qui lui fournissent des émotions romanesques ou poétiques; toutes les occasions de l'attendrir lui sont bonnes. Dans un temps où *Clarisse Harlowe* passionnait l'Angleterre et la France, personne n'en a été plus vivement ému que le chantre d'Abbadona. Il avait aussi d'ardentes sympathies pour le poëte Young, et l'on peut voir dans ses lettres avec quelle naïveté touchante il sollicita son amitié.

Klopstock avait reçu à Copenhague les hommages les plus flatteurs. Accueilli avec empressement par le comte de Bernstorf et le comte Moltke, présenté au roi, comblé d'honneurs, il ne se laissa pas détourner de sa voie par les séductions de la vanité. Les fêtes de la cour l'attiraient peu; avec un candide et consciencieux orgueil, il avait le sentiment de sa royauté poétique. Il ne chercha même pas à exercer sur les lettrés de Copenhague l'influence à laquelle il pouvait prétendre. C'était une époque de transition et de renouvellement pour la littérature

danoise; Klopstock aurait pu encourager le mouvement des esprits et y attacher son nom. Ce rôle ne le tenta pas. Il n'avait qu'une patrie, l'Allemagne, et qu'une pensée, son poëme. L'année même où il était arrivé à Copenhague, il avait publié le quatrième et le cinquième chant de *La Messiade;* quatre ans après, en 1755, il publia cinq chants nouveaux, la moitié de son monument était debout. Ces dix premiers chants parurent à Copenhague, en deux volumes, imprimés aux frais du roi. Klopstock était alors dans toute la plénitude de la gloire et du bonheur. Jeune, illustre, marié à une femme tendrement aimée et digne de s'associer à ses inspirations, il élevait à loisir un édifice sur lequel l'Allemagne entière avait les yeux fixés. De toutes parts, on s'intéressait à son œuvre; des théologiens, au nom de l'orthodoxie luthérienne, des âmes poétiques et religieuses, au nom de leur enthousiasme, adressaient au noble chantre des prières ou des conseils. Ces pétitions naïves, aussi honorables pour les lecteurs que pour le poëte, attestent le succès du livre et le mouvement littéraire qu'il avait déjà suscité dans le pays; on ne voulait pas qu'il y eût une tache ou une lacune dans cette œuvre nationale.

Au milieu de ce triomphe, Klopstock fut cruellement frappé. Il perdit sa femme, en 1758. Sa douleur fut profonde; il voulut que le corps de Marguerite reposât sous la terre allemande, et afin de ne pas être trop éloigné du lieu de sa sépulture, il la fit inhumer sur les frontières du Danemark et de l'Allemagne, dans le cimetière d'Ottensen, aux portes d'Altona. Il marqua même la place qu'il devait occuper un jour auprès de cette compagne chérie, et lorsque, treize ans après, il quitta Copenhague, ce fut le souvenir de Marguerite Mœller qui le décida à fixer sa résidence à Hambourg. On sait que Hambourg n'est séparé d'Altona que par une chaussée; ce poëte vivait là près de Marguerite; il pouvait aller prier sur sa tombe, et il avait tout disposé d'avance pour la rejoindre au champ du repos.

Ce fut une sorte de révolution de palais qui obligea Klopstock à quitter Copenhague. Un brillant aventurier, le comte Struensée, avec une hardiesse qu'il devait payer de sa tête un an plus tard, avait renversé du ministère le comte de Bernstorf, et donné au roi le pouvoir absolu afin de s'en servir sous son nom. Klopstock ne voulut pas rester en Danemark après la chute et le bannissement de l'homme qui l'avait attiré dans ce pays. Il partit de Copenhague, et s'établit à Hambourg. Deux ans après, en 1773, il publiait enfin les dix derniers chants de *La Messiade*. Depuis la mort de sa femme, son poëme avait été son refuge. Ces derniers chants, consacrés à la résurrection du Christ, offrait de merveilleuses consolations à sa douleur. Ces images de transfiguration, ces peintures d'une existence lumineuse et éternelle faisaient revivre à ses yeux celle qu'il avait perdue.

Ce poëme de *La Messiade*, où Klopstock a mis toute son âme, ce poëme, qui a été le compagnon de sa vie, le confident de ses plus intimes pensées, et auquel il a travaillé religieusement pendant plus de trente années, est son vrai titre de gloire. Plus d'une fois, il avait pu craindre de ne pas arriver au bout de sa tâche; quand il l'eut terminée, son cri de joie fut un chant d'actions de grâces à celui qu'il avait glorifié, à ce divin médiateur qui avait protégé son poëte. « Je l'espérais, s'écrie-t-il, je l'espérais, plein de confiance en toi, ô médiateur céleste! J'ai chanté le cantique de la nouvelle alliance. La redoutable carrière est parcourue, et tu m'as pardonné mes pas chancelants! Je ne demande aucune récompense : n'ai-je pas déjà goûté les plaisirs des anges, ô Christ, lorsque je te chantais? Mon âme, mon âme entière était agitée par l'enthousiasme jusqu'en ses profondeurs intimes; tout mon être était ébranlé, si bien que la terre et le ciel disparaissaient à mes regards, et quand l'orage ne m'emportait plus sur ses ailes, ma vie s'emplissait de parfums et de murmures comme l'aurore d'une journée de printemps. J'ai reçu ma récompense, oui, je l'ai reçue! J'ai vu couler les larmes des chrétiens, et ne puis-je pas un jour, dans un autre monde, voir couler aussi des pleurs célestes?... Me voici au but! Me voici au but! C'est toi, mon Seigneur et mon Dieu, c'est toi qui de ta main puissante m'as conduit à ce but à travers plus d'un tombeau... » Voilà Klopstock et son mystique enthousiasme; voilà, comme nous l'avons indiqué déjà, son poëme et sa vie confondus, identifiés, qui marchent et se développent ensemble. Cette ode *au Sauveur*, placée à la fin de *La Messiade*, résume tout ce que la critique peut dire sur le caractère général de l'œuvre, sur la manière dont elle s'est formée, et l'impression qu'elle produisit au dix-huitième siècle.

Madame de Stael, qui exprime si bien, dans son *Tableau de l'Allemagne*, le sentiment des contemporains de Klopstock, a glorifié *La Messiade* en termes magnifiques : « Lorsqu'on commence ce poëme, dit-elle, on croit entrer dans une grande église au milieu de laquelle un orgue se fait entendre... » C'est bien là en effet l'impression solennelle que produit cette poésie; l'orgue n'a pas plus d'ampleur et de majesté quand son harmonie puissante, un peu vague et confuse, remplit la voûte d'une cathédrale. Madame de Stael est moins bien inspirée lorsqu'elle explique ainsi les beautés de Klopstock : « Il sait faire ressortir de la simplicité divine de l'Évangile un charme de poésie qui n'en altère pas la pureté. » Aujourd'hui que l'émotion du premier enthousiasme s'est dissipée, depuis que la révolution littéraire inaugurée par Klopstock a suscité toute une poésie nouvelle, après que des maîtres comme Lessing et Herder, Gœthe et Schiller, ont renouvelé la critique par la théorie et par l'exemple, il n'est plus permis de juger *La Messiade*

comme la jugeait l'Allemagne du dix-huitième siècle. Les contemporains de Klopstock le comparaient à Homère et à Milton; nous savons mieux à présent tout ce qui manque à son œuvre, et pourquoi il est impossible de l'opposer à ces grands noms. Dans ces chants, où le noble écrivain croyait avoir réalisé l'idéal de l'épopée chrétienne, ce qui domine surtout, c'est le caractère lyrique. Point d'action, point de péripéties; ce ne sont partout que des discours, des hymnes et des prières. Au milieu de ces effusions, la réalité disparaît peu à peu; les formes s'effacent, les couleurs s'éteignent; la mystique harmonie et la lumière idéale versées à flots par le poëte répandent sur toute la composition une monotonie désespérante. La beauté de l'Évangile, c'est la simplicité; c'est aussi la réalité vivante de la scène et des acteurs. Un Dieu s'est fait homme, il a vécu parmi les hommes, des hommes se sont attachés à ses pas, d'autres hommes l'ont persécuté et l'ont fait mourir sur une croix. Tout cela se passe sur la terre, et en recueillant les paroles de ces lèvres divines nous ne sortons pas de l'humanité. Où est cette humanité dans *La Messiade?* Madame de Stael nous dit que la poésie de Klopstock n'altère pas la simplicité de l'Évangile, bien mieux, qu'elle la fait ressortir; c'est précisément le contraire qui est vrai. *La Messiade* est une transfiguration de l'Évangile, et une transfiguration telle que le texte sacré s'y évanouit. On ne sait où se passent ces épisodes remplis de si poétiques détails. Un éminent historien littéraire, M. Gervinus, l'a dit avec finesse : « La terre a disparu dans ce poëme; il n'y a plus d'hommes, on ne voit partout que des anges et des diables. Les disciples du Christ sont des anges, des chérubins, des personnages séraphiques; les pharisiens, les docteurs de la loi, Caïphe, Judas, sont des démons sous forme humaine. »

On est donc obligé de porter un jugement sévère sur *La Messiade*, si on la considère comme une épopée. Tous les critiques de l'Allemagne au dix-neuvième siècle, les juges les plus autorisés sont d'accord sur ce point. M. Gervinus y voit surtout l'épanchement d'un enthousiasme lyrique, et développant une idée finement indiquée par Herder et Schiller : il appelle le poëme de Klopstock un grand *Oratorio*. Klopstock aimait la musique, il la sentait vivement; il admirait Hændel comme une des plus nobles gloires de l'Allemagne, Hændel, qui avait composé son oratorio du *Messie* sept années avant la publication des premiers chants de *La Messiade*. Guidé par son génie musical, Klopstock a écrit son poëme comme un compositeur écrit des mélodies; il a cherché surtout à rendre des sentiments. De là le bien et le mal dans son poëme; de là les continuelles effusions d'une âme tour à tour éplorée et ravie, le manque de précision dans les idées, l'absence d'analogie dans les images, une confusion harmonieuse et touchante qui parle au cœur plus qu'à l'esprit. Avec de telles dispositions, comment écrire une épopée? La grandeur que l'épopée réclame exclut tout ce qui est vague et indécis. C'est là surtout qu'il faut un plan, des lignes bien accusées, des personnages dessinés avec vigueur, une action à la fois héroïque et divine. L'Évangile contient pour les peintres et les poëtes de merveilleux sujets; la vie de Jésus est-elle un sujet d'épopée? On peut en douter quand on a lu *La Messiade.* Le propre de l'épopée est d'agrandir ce qu'elle touche, d'agrandir un fait, une action, en montrant que le ciel lui-même s'y intéresse. Le merveilleux épique n'est pas autre chose que l'intervention de Dieu dans les choses d'ici-bas, intervention hardiment soupçonnée et dramatiquement représentée par le poëte. Or, cette intervention de Dieu dans la destinée de l'homme, c'est précisément le dogme chrétien; l'Évangile est le récit simple et populaire des événements auxquels cette intervention a donné lieu selon la foi chrétienne; comment agrandir un tel sujet? L'Évangile, à mon avis (qu'on se place au point de vue orthodoxe ou bien au point de vue de l'art, peu importe), l'Évangile est au-dessus de l'épopée.

Klopstock, en voulant idéaliser l'histoire du Christ, altère sans cesse l'incomparable simplicité de la narration évangélique. Malgré tous ses scrupules d'orthodoxie, malgré l'idée si consciencieuse qu'il s'est faite de son sacerdoce, il altère aussi le dogme. J'ai signalé sur l'ensemble du poëme l'opinion d'un historien littéraire qui excelle en ces appréciations générales; voyez sur ce point particulier le sentiment d'un homme qui a jugé la poésie allemande à la lumière du christianisme. Les admirateurs de Klopstock peuvent se défier des sentences de M. Gervinus, ils ne récuseront pas M. Vilmar. « Klopstock, dit M. Vilmar, n'a pas évité l'écueil de son sujet, le dithéisme, le partage du trône céleste entre le Père et le Fils; et véritablement, lorsqu'on veut, avec des paroles humaines, faire délibérer le Père et le Fils sur la Rédemption, il est impossible de ne pas les séparer comme deux êtres parfaitement distincts, et de ne pas les opposer l'un à l'autre. Ce passage tant admiré, et sublime en effet, dès le commencement du poëme : « Je lève ma tête dans le ciel, je lève ma main dans la nue, et je te jure par moi, qui suis Dieu comme toi, que je veux racheter les hommes. » Ce passage produira toujours sur une âme chrétienne une impression pénible que tout le charme de la poésie sera impuissant à dissiper. »

Oubli des conditions de l'épopée, altération de la simplicité évangélique, altération du dogme, voilà les principales objections adressées à *La Messiade* par la critique de nos jours. Que reste-t-il donc de ce poëme accueilli d'abord avec tant d'enthousiasme, et remis aujourd'hui à sa place avec une rigide impartialité? Il reste d'admirables détails, l'épisode d'Abbadona, de séraphiques peintures et des flots de mélodie. Il

reste surtout un grand élan, une impulsion vigoureuse et féconde imprimée à la littérature de l'Allemagne. Que le noble chantre du Rédempteur ait réussi ou non dans l'exécution de son poëme, il a excité les âmes engourdies. Cette littérature allemande, si riche au treizième siècle, si hardie au seizième, semblait condamnée à la platitude. Klopstock rendit aux esprits le goût et le sentiment des grandes choses. Cette œuvre invisible vaut mieux qu'une œuvre écrite.

Le succès de Klopstock a été si complet que le mouvement littéraire issu de son influence a dépassé depuis longtemps l'inspiration de son œuvre, et que le poëte a été, pour ainsi-dire, enseveli dans son triomphe. On vénère le nom de Klopstock, on ne lit plus *La Messiade.* Mais si son œuvre écrite est devenue indifférente à la foule, son œuvre invisible, comme je l'appelais tout à l'heure, est de plus en plus présente au souvenir de l'Allemagne. Il n'est pas un historien littéraire qui ne salue dans Klopstock le père de la grande poésie nationale. Cette reconnaissance de la patrie est exprimée souvent d'une manière très-différente, selon l'inspiration de l'historien ou du critique : qu'importe? chez tous le sentiment est le même. A quelque point de vue qu'on se place, chacun revendique le poëte de *La Messiade* comme un aïeul et un maître. M. Gervinus, après avoir montré combien le poëme de Klopstock est inférieur au poëme de Milton, reprend la comparaison sur un autre point, et, ne considérant plus l'œuvre d'art, l'invention épique, mais le choix du sujet et l'inspiration générale, il restitue à *La Messiade* la supériorité que lui avait enlevée sa critique. Milton, à son avis, en chantant la chute de l'homme, a exprimé le génie biblique de son temps et de son pays; Klopstock, au contraire, en célébrant la réconciliation de la terre et du ciel, est rentré dans les grandes voies du génie allemand. Peu s'en faut que le célèbre historien ne voie dans *La Messiade* une sorte d'harmonieux prélude à toute la philosophie moderne. Écoutez maintenant l'organe d'une école toute différente, M. Gelzer, qui, dans un excellent livre, juge la littérature de son pays au nom du sentiment chrétien : « N'oublions pas, s'écrie-t-il, car c'est là un témoignage bien précieux, n'oublions pas que la première production de la moderne poésie allemande est une œuvre toute religieuse. Il y a là une consécration pour notre littérature : *La Messiade* nous apparaît comme le baptême de notre poésie, et les plus dignes enfants de la patrie étaient debout à l'autel en qualité de témoins. »

Toutes les écoles, tous les partis de l'Allemagne ont raison de s'unir ainsi dans un sentiment de reconnaissance et de vénération pour Klopstock. Ils acquittent la dette de la nation. Le patriotisme en effet était la grande inspiration du poëte de *La Messiade.* A une époque où l'Allemagne, divisée entre la Prusse et l'Autriche, semblait ne plus exister; où il y avait des Prussiens, des Autrichiens, des Bavarois, mais point d'Allemands; où la poursuite des intérêts particuliers avait détruit le sentiment de la grande communauté nationale, Klopstock, allemand du nord, embrassa l'Allemagne entière dans sa piété filiale. Un des premiers, et bien avant les grands philologues modernes, il comprit la beauté, les ressources, l'organisation si logique et si riche des idiomes germaniques. Écoutez ces fières paroles : « Qu'aucune langue vivante n'ait l'audace d'entrer en lutte avec la langue de l'Allemagne. Elle est faite, cette langue, je le dirai en peu de mots et avec l'énergie qui lui est propre, elle est faite (tant son fonds primitif est merveilleusement riche!) pour enfanter des formes toujours nouvelles et toujours allemandes. Oui, elle est, ce que nous étions aussi dans ces siècles lointains où Tacite étudiait nos mœurs, originale, pure de tout mélange et semblable seulement à elle-même. » Lorsque le noble poëte écrivait ces vers, lorsqu'il concevait une idée si haute de l'aristocratie et des richesses de son idiome natal, la langue allemande, ne l'oublions pas, était insolemment dédaignée par Frédéric le Grand, et ce dédain commençait à se répandre dans les classes supérieures. Un peuple qui méprise sa langue est un peuple bien malade. Klopstock apprit aux Allemands à estimer leur langue. Cet enthousiasme si bien exprimé dans les vers que je viens de traduire, on le retrouve encore dans ses *Odes*, dans ses *Entretiens sur la Grammaire*, dans ses fragments *Sur la Langue et la Poésie.* On sait aussi qu'en déclarant la langue allemande *pure de tout mélange et semblable seulement à elle-même*, il s'efforçait de lui imprimer une grandeur nouvelle (au moins pour la prosodie et la versification) et qu'il s'inspirait pour cela des langues antiques. Or, cette langue si souple, si riche, cette langue née pour *enfanter des formes toujours nouvelles et toujours allemandes*, cette langue qui pouvait faire des emprunts aux autres idiomes sans cesser d'être elle-même, il fallait la consacrer à l'expression des idées, des sentiments et des inspirations de l'Allemagne. Exprimer le génie allemand, c'était la poétique de Klopstock. Il avait chanté le sentiment religieux, comprenant bien que tout le génie germanique est là; il chanta aussi les traditions nationales : il voulut être un de ces bardes primitifs qui excitaient les Germains au combat. Pendant que Frédéric le Grand soupait avec Voltaire, il allait chercher la vieille Allemagne au fond des forêts d'Hercynie, et il glorifiait Hermann, prince des Chérusques. Un des amis de Klopstock, qui a écrit sa biographie avec une exaltation bizarre, parlant de son amour de la nature, de sa passion pour les exercices du corps, nous le représente lui-même comme un fils d'Hermann, comme un jeune et intrépide Chérusque dans un siècle d'élégance et de corruption mondaine. Sans faire de Klopstock un

Germain des premiers temps, il faut admirer chez lui cette virginité d'inspirations. Sans doute, ses trois drames sur Hermann, ses trois *bardits*, comme il les appelle, *La Bataille d'Hermann* (1769), *Hermann et les princes* (1784), *La Mort d'Hermann* (1787), manquent de vie et d'intérêt; il est impossible pourtant de ne pas être touché du sentiment qui portait le noble poëte à réveiller ces antiques souvenirs. Puisque nous parlons des *bardits* de Klopstock, mentionnons aussi ses autres essais dramatiques. *La Mort d'Adam*, tragédie en prose, publiée en 1757, est la moins faible de ses tragédies bibliques; il s'en faut bien toutefois qu'elle soit digne d'un poëte, et si elle n'était signée du nom de Klopstock, on ne lui devrait pas même un souvenir. C'est trop dire peut-être; elle appartient à l'histoire littéraire, car elle a exercé une assez grande influence, influence fâcheuse il est vrai, sur toute une école d'écrivains; les poëmes larmoyants de Gessner ont été inspirés surtout par *La Mort d'Adam;* et après Gessner combien de versificateurs insipides ont fait des fortes peintures de la *Bible* un texte d'effusions sentimentales! Quant aux deux autres tragédies de Klopstock, *Salomon* (1764) et *David* (1772), la pompe du style fait ressortir d'une manière plus fâcheuse encore le vide des idées et la pauvreté de l'action. Et pourtant, ces tragédies germaniques et bibliques, si justement condamnées par une critique impartiale, il y a un point de vue qui les relève. Sans elles nous n'aurions pas Klopstock tout entier. M. Gelzer a vivement peint le contraste que présentent Klopstock et Voltaire vers le milieu du dix-huitième siècle. Ici les plus brillantes débauches de l'esprit, là les plus chastes inspirations de l'âme; d'un côté, la guerre au christianisme, de l'autre un poëme consacré à la venue du Messie; le critique poursuit cette comparaison avec feu et sans trop se soucier d'être juste pour la France. La comparaison n'est pas complète cependant, il fallait la mener plus loin; après avoir rapproché Klopstock de Voltaire, il fallait le mettre en présence de Rousseau. Or, si l'auteur de *La Messiade*, dans la première moitié de sa vie, offre de singuliers contrastes avec l'auteur de *Candide*, il offre dans la seconde de curieux rapprochements avec l'auteur d'*Émile* et de *La nouvelle Héloïse.* Rousseau veut ramener les hommes à la simplicité de la nature; Klopstock par *La Messiade* et ses drames sacrés veut ramener l'Allemagne à la source du sentiment religieux, comme il la rappelle par ses bardits à la simplicité primordiale du patriotisme. Au reste, même prédominance du sentiment, même exaltation du cœur, même penchant à la sensibilité romanesque. Ce que Jean-Jacques Rousseau a été pour la France dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Klopstock l'a été pour l'Allemagne. Lorsque l'influence de Rousseau traversa le Rhin, elle trouva dans l'école du poëte de *La Messiade* des imaginations déjà préparées à la recevoir.

Les meilleures qualités de Klopstock, élan de l'inspiration, générosité du cœur et de la pensée, magnificence du style, se déploient surtout dans ses œuvres lyriques. Quelques-unes de ses odes sont considérées comme classiques en Allemagne. Les premières surtout, celles qu'il composa dans la période à laquelle appartient aussi la première, la plus belle moitié de *La Messiade*, sont des modèles de noblesse et de grâce. Soit qu'il glorifie la patrie allemande, soit qu'il chante ses chastes amours avec Fanny Schmidt et Marguerite Mœller, de merveilleux accents s'échappent de ses lèvres. On sent qu'il a étudié l'antiquité en artiste et qu'il a su lui dérober quelques-uns de ses trésors. Son imitation, il pourrait le dire comme La Fontaine, n'est point un esclavage; ce qu'il emprunte à l'inspiration lyrique des Grecs, c'est la grandeur du style jointe au vif sentiment de la nature. Boileau se moque des auteurs qui simulent froidement l'amour et meurent par métaphore; cependant depuis Martin Opitz, la plupart des écrivains allemands qui invoquaient Boileau comme leur maître ne faisaient pas autre chose. Klopstock ouvrit une route nouvelle; il comprit que sans sincérité il n'est pas de poésie lyrique. Ses strophes à Fanny, à Cidli, expriment les sentiments les plus vrais. C'est l'âme du poëte qui se révèle à nous avec tous les mouvements qui l'agitent. Dans la seconde moitié de sa vie, Klopstock ne retrouva pas toujours ces inspirations si heureuses. La veine s'épuise et l'auteur s'obstine à chanter encore; de là quelque chose de contraint et de forcé : il se répète, il s'imite lui-même, il supplée à l'élan du cœur par l'artifice du style, et la poésie se change trop souvent en une rhétorique pompeuse.

L'influence de Klopstock sur la littérature de l'Allemagne offre à l'historien deux aspects différents. Il y a d'abord l'influence générale, l'excitation féconde donnée à l'esprit germanique, le réveil d'un siècle et d'une nation; à ce point de vue, Herder, Gœthe, Schiller relèvent du poëte de *La Messiade.* Il y a ensuite l'influence particulière, c'est-à-dire la formation d'un groupe d'hommes qui s'inspirent directement de Klopstock, comme le disciple s'inspire de son maître. Cette école de Klopstock se divise en deux groupes, qui représentent deux périodes distinctes. La première période est celle qui suit l'apparition de *La Messiade* et des *Odes*; on voit se répandre alors une inspiration à la fois religieuse et tendre, mystique et passionnée, qui revêt sans doute des formes très-diverses, selon le caractère de chaque écrivain, mais où il est impossible de ne pas reconnaître l'action exercée par Klopstock. Dans ce groupe, composé surtout de contemporains du poëte, il faut placer Gessner, Bronner, André Cramer, Basedow, Adolphe Schlegel, surtout l'excellent Gellert, et cet ardent foyer de science et de mysticisme, l'en-

thousiaste Lavater. L'autre période est représentée par la génération suivante; de jeunes esprits s'élancent dans l'arène poétique, et voyant l'influence de Klopstock déjà tenue en échec par l'inspiration mondaine et moqueuse de Wieland, ils reprennent avec une ardeur agressive la tradition de leur maître. C'est le groupe fameux des poëtes de Gœttingue : Hœlty, dont le peuple chante encore tant de *lieder*; Voss, l'auteur de la gracieuse idylle de *Louise*, sont les deux membres les plus célèbres de cette espèce de société secrète, qui eut bientôt ses initiations et ses fêtes enthousiastes. Le 12 septembre 1772, six de ces jeunes inspirés, Hahn, Hœlty, les deux Miller, Wehrs, et Voss, se réunissent dans une forêt de chênes, et prêtent serment à l'amitié, à la poésie, à la vertu. La société était fondée. D'autres s'y affilièrent plus tard. Bürger, si connu par sa ballade de *Lénore*, devint l'un des poëtes de cette brillante pléiade; les deux comtes de Stolberg, Christian et Frédéric-Léopold, bien que n'habitant pas Gœttingue, prenaient part aussi à cette juvénile croisade. « Le culte de la poésie, le patriotisme, l'amitié, la religion, tous les sentiments nobles, dit très-bien M. Gervinus, étaient vivants en eux, souvent d'une manière touchante, souvent avec une exaltation à demi comique, et non sans affectation sentimentale, mais de telle sorte pourtant que la béatitude empreinte dans les lettres de Hahn et de Voss atteste de la façon la plus pure la générosité de leurs efforts... Klopstock était leur saint; ils vénéraient en lui l'homme, le philosophe, le chrétien, l'Allemand, et le poëte. Ils célébraient chaque année la date de sa naissance. En 1773 ce fut dans une chambre, sur le fauteuil du poëte, qui était demeuré vide : on voyait ses œuvres chargées de couronnes, et au-dessous du fauteuil gisait par terre un des ouvrages de Wieland, *Idris*, avec ses feuillets lacérés. On le déchira encore pour allumer les pipes; on but du vin du Rhin avec des toasts à Klopstock, à Luther, à Hermann, à la société de Gœttingue, à Herder, et à Gœthe. En 1774 la fête eut lieu à la belle étoile. « Nous allâmes, dit Hahn, sous le chêne à l'ombre duquel nous avions prêté notre serment, afin d'en cueillir quelques rameaux; nous appelâmes trois fois Klopstock notre père; aussitôt un frémissement agita le chêne de la cime jusqu'au tronc, et les branches s'inclinant enveloppèrent nos têtes. » Ces jeunes disciples de Klopstock, grâce aux résultats sérieux de leurs efforts, ont sauvé ce que leur enthousiasme pouvait avoir de ridicule; le groupe des poëtes de Gœttingue occupe une place considérable dans l'histoire de la littérature allemande. Ils marquent surtout la transition de l'art, un peu emphatique et monotone, de Klopstock, à l'art, bien autrement libre, varié, vivant, dont Gœthe et Schiller vont être les chefs.

Klopstock détestait la France et sa littérature; il jugeait sa poésie, ses plus grands écrivains, sa langue même, avec les passions qui reparurent plus tard, bien autrement envenimées et furieuses, pendant les guerres de l'Allemagne et de Napoléon. Il y eut cependant une heure où ces préjugés s'apaisèrent et firent place à une sympathie ardente. Lorsqu'on parcourt dans le musée de Versailles ces galeries du second étage où sont rassemblés les portraits des plus célèbres enfants de la France, sur ces mêmes murailles où brillent les images de nos poëtes et de nos orateurs, non loin de Mirabeau, on aperçoit une grave figure où l'enthousiasme est uni à la candeur. Sur le cadre sont tracés ces simples mots : *Klopstock, poëte allemand.* Pourquoi ce portrait dans une telle assemblée? Pourquoi cette apparition inattendue au milieu des hommes de la révolution?

Klopstock a droit à cette place; il a joué un rôle, un noble rôle à l'époque du renouvellement de la France; son nom est associé à notre histoire. Dès 1788 attentif aux événements de la France, il écrivait une ode sur la convocation des états généraux, et il y prédisait avec joie la régénération de notre pays. Il rappelle lui-même cette circonstance, et non sans un naïf orgueil, dans une lettre adressée en 1792 à Roland, ministre de la république. Cette lettre est écrite en français; elle a paru, en 1792, dans un journal de Paris, *Le Patriote français*, et l'historien Archenholz l'a reproduite peu de temps après dans son recueil intitulé *Minerva*. On y trouve les lignes suivantes : « J'ai commencé à montrer du civisme vers la fin de l'année 1788 dans une ode que je nommais : *Les États généraux*. Je crus prévoir alors la liberté des Français, et je le disais avec l'effusion d'une joie bien vive, et presque les larmes aux yeux. » Il avait chanté la convocation des États généraux, il chanta bientôt les grandes journées de 89 : « O Francs ! s'écrie-t-il, pardonnez-moi si naguère j'ai voulu détourner mes concitoyens de vos exemples, que je leur conseille aujourd'hui !.. La France orne son front de la plus belle des couronnes civiques, d'une couronne plus éclatante et plus digne d'envie que tous les lauriers assombris par le sang. » L'Assemblée constituante récompensa Klopstock en lui décernant le titre de citoyen français, et le noble poëte, dans sa lettre à Roland, déclare que ce fut là pour lui une *élévation unique, immortelle*. Cette qualité à ses yeux n'était pas un simple titre d'honneur; il accepta ses devoirs de citoyen avec une scrupuleuse conscience. Il ne cessa dès lors de s'intéresser directement aux destinées de sa patrie adoptive. Il se mit en relations avec quelques-uns des hommes éminents de l'Assemblée; il entretint une correspondance avec La Fayette, avec le duc de La Rochefoucauld; et comme il avait de grandes prétentions à la connaissance de l'art militaire, il communiquait à ses amis de Paris

des plans et des projets, prévoyant sans doute que la France aurait bientôt à défendre contre une partie de l'Europe les idées qu'elle représentait dans le monde. Au mois d'avril 1792, la Prusse se préparant à envahir la France, il composa une belle ode, *La Guerre de la Liberté*, et l'envoya au duc de Brunswick pour l'empêcher, s'il était possible, d'accepter le commandement de l'expédition. Il joignit même à cette ode une lettre où son intention était exprimée d'une façon plus directe et plus vive. C'est là un trait qui peint bien ce généreux esprit; il voulait justifier le titre que lui avait décerné la révolution. En même temps il adressait à la France des avertissements et des prières. Après les massacres d'Avignon et les septembrisades, il écrivit à Roland afin de l'encourager à la répression des crimes qui déshonoraient la république. Que ne pouvait-il s'entretenir quelques heures avec le ministre girondin! C'était là le vœu le plus ardent de son âme. Il lui semblait que, soutenu et inspiré par ses conseils, Roland sauverait la liberté. Ce n'étaient pas seulement des vœux qu'il formait pour sa nouvelle patrie; il avait rédigé les *Principes d'une Constitution*, et il envoya ce programme à Roland. Lavater, son admirateur et son ami, avait beau combattre ces illusions trop confiantes; il ne fallut pas moins pour décourager son enthousiasme que les tragédies de 93, le despotisme toujours plus menaçant des Jacobins, l'organisation de la commune, les fureurs de la populace, la stupeur des girondins, la condamnation et le supplice de Louis XVI. Sa douleur fut aussi profonde que sa joie avait été ardente et pure. Il exhala sa plainte dans une ode intitulée *Mon Erreur*. Ce désenchantement vis-à-vis de la révolution française eut pour lui toutes les *angoisses d'une affection trompée*. Il avait eu foi dans la liberté; il l'avait crue *assez féconde pour régénérer les hommes qui avaient su la conquérir*, et maintenant il ne voyait plus dans la France qu'une *république de bêtes féroces*. Il rejeta dès lors ce titre de citoyen français qu'il avait accepté trois ans auparavant avec une si vive reconnaissance. Cependant, les destinées de la révolution l'occupaient toujours; il avait des sympathies passionnées pour tous ceux qui essayaient de lutter contre les despotes du terrorisme. Son ode *Les Deux Tombeaux*, consacrée à la fois au duc de La Rochefoucauld et à Charlotte Corday, est une de ses plus belles inspirations. André Chénier a chanté Charlotte Corday comme une héroïne de la Grèce antique; Klopstock l'a chantée et vénérée comme une sainte.

Les dernières années de Klopstock se passèrent dans l'isolement. Il s'était remarié en 1791, avec une personne d'un rare mérite, Jeanne de Winthem, qui était veuve comme lui. Cette digne compagne de sa vieillesse ne pouvait lui faire oublier Marguerite Mœller; elle prit plaisir à consoler l'existence solitaire du poëte, s'efforçant de remplacer pour lui les amitiés éteintes et les enthousiasmes disparus. L'Allemagne n'avait pas cessé de le vénérer; mais des écoles nouvelles s'étaient produites, des maîtres plus jeunes, plus hardis, s'étaient emparés des générations survenantes; c'était à Gœthe et à Schiller qu'appartenait désormais la royauté de la poésie germanique. Au reste, cette solitude, qui n'était pas le résultat de l'abandon ou de l'oubli, ne paraissait pas lui déplaire; elle convenait à la gravité de son esprit, à cette espèce de dignité pontificale dont il avait pris l'habitude et qui devint de plus en plus visible dans ses dernières années. Il prouva jusqu'à la fin que la poésie était pour lui un sacerdoce. Il y a des écrivains qui sont poëtes à leurs heures, et qui une fois le succès obtenu font assez bon marché de l'inspiration évanouie; les poétiques visions qui avaient ravi Klopstock à l'école de Pforta furent sa consolation pendant sa vie et son soutien à l'heure de la mort. Pendant la maladie qui termina ses jours, il lisait *La Messiade*, non par vanité d'écrivain, mais pour y chercher, comme dans un livre de prières, des sujets d'édification et de piété. Il aimait surtout à relire au douzième chant, un des plus beaux épisodes de son poëme, le solennel tableau de la mort de Marie.

Le jour où il s'éteignit l'Allemagne sentit profondément la perte qu'elle venait de faire. L'enthousiasme, depuis longtemps refroidi, se ralluma tout à coup. Le chef d'une dynastie poétique descendait au tombeau, la nation lui fit de royales funérailles. La ville danoise d'Altona, où reposait déjà sa première femme, et qui allait recevoir sa dépouille mortelle, la république allemande de Hambourg, qu'il habitait depuis plus de trente années, rivalisèrent d'empressement et d'hommages. On avait retardé de quelques jours la cérémonie funéraire pour que l'Allemagne entière pût y être représentée. De toutes parts on vit arriver des députations. Ce fut le premier jour du printemps, le 22 mars 1803, sous un ciel sans nuages, que le cortége sortit de la maison mortuaire. Toutes les cloches de la ville sonnaient à pleine volée. Une foule immense accompagnait le cercueil. On se rendit de Hambourg à Altona, et d'Altona au petit village d'Ottensen, où était préparée la sépulture du poëte. Sur la tombe de sa première femme, il avait gravé ces paroles : « Semence plantée par Dieu, qui mûrit pour la résurrection ». C'est là qu'une place l'attendait. Quand son corps fut présenté à l'église, des chœurs entonnèrent quelques-uns de ses chants religieux, la troisième et la quatrième strophe de son *Pater noster*, et le pasteur Meyer, prenant l'exemplaire de *La Messiade* placé sur le cercueil au milieu de branches de laurier, y lut à haute voix l'épisode de la mort de Marie. Au moment où le cercueil disparut sous la terre, des centaines de voix entonnèrent la belle ode du chantre du Messie sur la résurrection; puis des jeunes gens

et des jeunes filles, selon la coutume danoise, jetèrent à pleines mains des fleurs sur la tombe. « Si la poésie avait ses saints, a dit madame de Stael, Klopstock devrait être compté comme l'un des premiers. »

La France aussi rendit hommage à Klopstock et s'associa au deuil de l'Allemagne. Dans une séance publique de l'Institut, le vendredi 1er germinal an XIII, Dacier, secrétaire perpétuel de la classe d'histoire et de littérature anciennes, lut devant une assemblée attentive et recueillie une notice historique sur la vie et les œuvres du poëte de *La Messiade*. « Notre révolution, disait Dacier, nous a donné Klopstock; un décret de l'Assemblée constituante le mit au nombre des citoyens français, et il se glorifia de cette adoption. L'Institut national le mit ensuite au nombre de ses membres; il avait vivement ambitionné cet honneur, et il en témoigna sa reconnaissance par une lettre qu'on peut regarder comme un morceau de littérature; c'est le dernier qui soit sorti de sa plume. » La notice de Dacier est écrite avec une vive sympathie pour Klopstock; quelques années après, madame de Stael avec une sympathie plus vive encore et une admirable éloquence, allait populariser chez nous cette noble figure dans un des meilleurs chapitres de son tableau de l'Allemagne. Interprète d'une compagnie d'érudits, Dacier avait parlé au nom de la littérature traditionnelle; madame de Stael parla au nom de la nouvelle littérature française retrempée aux sources du spiritualisme et de la poésie du Nord. Toutes les voix s'unissaient sur la tombe du poëte qui n'avait chanté que les plus pures émotions de l'humanité, le bien et le beau, la patrie et la liberté, la religion et l'amour.

La Messiade a eu un grand nombre d'éditions. Nous avons déjà indiqué la première, qui est de 1773; la plus récente est de 1839, 3 vol. petit in-8°; Leipzig. Deux éditions des œuvres complètes de Klopstock ont été publiées à Leipzig par le libraire Gœschen, la première (1798-1817) en douze volumes in-4° et in-8°, et la seconde (1823) en douze volumes in-12. Le 11e vol. de ces éditions contient les œuvres de Marguerite Mœller, la première femme du poëte. Les œuvres posthumes de Klopstock ont été publiées en 1820, par C.-A.-H. Clodius; Leipzig, 1820, 2 vol. in-8°. *La Messiade* a été traduite dans toutes les langues de l'Europe. De toutes ces traductions, celle que préférait Klopstock est la traduction italienne des dix premiers chants par son excellent ami Giacomo Zigno (Vicence, 1776, 1 vol. in-8°). Lessing en a traduit quelques fragments en vers latins. Klopstock lui-même a publié une traduction de *La Messiade* en prose latine, et il s'est efforcé de donner un calque fidèle de son œuvre afin que les étrangers qui ne connaissaient pas l'allemand pussent comparer la traduction avec le texte. On remplirait tout un volume si on voulait indiquer les éditions de chacun des ouvrages de Klopstock, tragédies, bardits, écrits en prose, et tous les travaux qui s'y rapportent. Un statisticien littéraire infatigable, le docte bibliographe J.-G. Meusel (né en 1743, mort en 1820) a donné tous ces renseignements dans son *Allemagne littéraire* (*Gelehrtes Teutschland*); 1796, Lemgo, 16 vol. in-8°). SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Parmi les ouvrages consacrés à Klopstock, il faut citer le livre de Cramer, bizarre monument de l'enthousiasme que le poëte de *La Messiade* excita en Allemagne au dix-huitième siècle; il est intitulé : *Klopstock, lui et sur lui* (*Klopstock, er und über ihn*); Dessau, 1780, 5 vol. in-8°. C'est l'œuvre d'une dévotion exaltée qui recueille, comme de saintes reliques, les moindres détails de la vie du maître. Cette étrange publication, espèce de fonds d'archives ouvert à tout ce qui concernait Klopstock, aurait pu former toute une bibliothèque. L'auteur a renoncé à son entreprise, arrêté sans doute par Klopstock, qui n'eût pas permis la publication de ces cinq premiers volumes s'il eut été averti à temps. — Voyez aussi *Vie de Klopstock*, par Dœring (all.); Weimar, 1825. — Madame de Stael, *De l'Allemagne*. — Gervinus, *Hist. de la Poésie allemande* (all.), 5 vol., 4e édit.; Leipzig, 1853. — Hillebrandt, *La Littérature nationale de l'Allemagne* (all.), 3 vol.; Hambourg, 1845-1846. — Gelzer, *La Littérature poétique de l'Allemagne depuis Klopstock et Lessing* (all.), Leipzig, 1841. — Vilmar, *Leçons sur l'Hist. de la Litt. nationale de l'Allemagne* (all.); Marburg, 1845.

KLOSTERMANN ou **CLOOSTERMAN** (*Jean*), peintre allemand, né en 1656, à Osnabrück, mort en 1713, à Londres. S'étant rendu en 1679 à Paris avec un de ses compatriotes, il travailla quelque temps dans l'atelier du peintre Troy, et passa en 1681 en Angleterre. Employé d'abord par Riley, il acheva, après la mort de ce dernier, plusieurs de ses tableaux. La protection du duc de Somerset le mit en faveur auprès de l'aristocratie; il balança même, dit-on, la renommée du célèbre Kneller, et reproduisit les traits de plusieurs grands personnages, entre autres du duc et de la duchesse de Marlborough. Invité par le roi d'Espagne à venir à Madrid (1696), il peignit le roi, la reine et la plupart des courtisans, et quitta l'Espagne comblé de grâces et de présents; il visita aussi deux fois l'Italie, où l'on a de lui quelques bonnes toiles. De retour à Londres, il y reçut l'accueil le plus flatteur, et fut chargé du portrait de la reine Anne, œuvre excellente, qui réunit les qualités de composition, de couleur et de ressemblance. Parmi les graveurs qui ont travaillé d'après lui on distingue Smith, Robert White et William Faithorn. S'il faut en croire Houbraken, cet artiste, entièrement dépouillé par une jeune gouvernante qui lui avait inspiré l'amour le plus aveugle, fut tellement sensible à cet abus de confiance qu'il tomba malade et mourut peu de temps après. P. L—Y.

Lord Oxford, *Works*. — Pilkington (Lelitia), *Memoirs*. — Houbraken, *Vies des Peintres hollandais*. — Chalmers, *General Dictionary*. — Nagler, *Künstler-Lexicon*.

KLOSCHKA (*Sophronius*), patriarche grec, mort à Carlsbourg, le 28 février 1785, épouvanta la Hongrie et la Transylvanie par son fanatisme brutal et féroce contre les Grecs qui acceptaient

l'union avec l'Eglise romaine. Il employa tous les moyens pour faire adopter l'addition *Sanctam Ecclesiam* CONSTANTINOPOLITANAM, qu'il avait insérée dans le symbole. Les troubles qu'il excita le firent arrêter et mettre en prison par ordre du gouvernement. Mais il parvint à s'échapper, et vint se joindre à Horiah en 1784, lors de la révolte des Valaques. Après les excès les plus révoltants, il fut pris et mis à mort avec lui, à Carlsbourg, le 28 février 1785.

F.-X. T.

Migne, *Biographie Chrétienne et antichrétienne.*

KLOTZ (*Chrétien-Adolphe*), philologue allemand, né à Bischoffswerda, le 13 novembre 1738, et mort à Halle, le 31 décembre 1771 (et non à Berlin, comme disent certains biographes). Il fit ses études aux universités de Leipzig et de Iéna, devint en 1762 professeur à Gœttingue, et en 1765 professeur d'éloquence à l'université de Halle. Sa conduite dans sa querelle littéraire avec Lessing et d'autres, qu'il attaqua d'une manière fort peu convenable, lui fit de nombreux ennemis. Lessing écrivit à se sujet ses *Lettres archéologiques*. Klotz était un des critiques les plus sagaces de son époque. Mais son ambition démesurée, qui lui insinua l'idée de se poser comme dictateur du monde savant, le mit en discrédit auprès de ses contemporains, et contribua beaucoup à ternir sa mémoire. On a de lui : *Carmina omnia;* Altembourg, 1766, gr. in-8°; — *Mores Eruditorum;* ibid., 1760, in-8°; — *Genius Sæculi;* ibid., 1760; — *Opuscula Poetica*; ibid., 1761; — *Elegiæ;* Iéna, 1762; — *Ridicula Litteraria;* ibid., 1762; — *Tyrtæi quæ supersunt omnia collegit et commentario illustravit;* Brême, 1764; — *Vindiciæ Q. Horatii Flacci;* ibid., 1764; nouvelle édition, sous le titre : *Lectiones Venusinæ;* Leipzig, 1771; — *Acta Litteraria;* Altembourg, 1764-1773, t. I-VII; — *Epistolæ Homericæ;* ibid., 1754; — *Auctarium Jurisprudentiæ Numismaticæ a C. F. Hommelio editæ;* Leipzig, 1765; — *Historia Nummorum contumeliosorum et satyricorum;* Altembourg, 1765; — *Historia Nummorum obsidionalium;* ibid., 1765; — *Opuscula varii argumenti;* ibid., 1765; — *Beitræg zur Geschichte des Geschmacks und der Kunst* (Documents pour servir à l'histoire du goût et de l'art); ibid., 1767; — *Ueber den Nutzen und Gebrauch der alten geschnittenen Steine* (De l'Utilité et de l'Usage des anciennes pierres taillées); ibid., 1768; — *Saxonis Grammatici Historiæ Danicæ Libri XVI cum prolegomenis et lectionis varietate editi;* Leipzig, 1771, in-4°; — *Opuscula Nummaria, quibus juris antiqui historiæque nonnulla capita explicantur;* Halle, 1771, in-8°: Klotz publia en outre : *Bachii Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia;* Altembourg, 1767; — *Bayeri Opuscula ad historiam, chronologiam et rem numismaticam spectantia;* Halle, 1769, in-8°; — *Thesaurus Epistolicus Gesnerianus;* Halle, 1767-1769; — *Deutsche Bibliothek der schœnen Wissenschaften* (Bibliothèque allemande des Beaux-Arts et des Belles-Lettres); Halle, 1767-1771; — *Neue Hallische Gelehrten Zeitung* (Nouvelle Gazette des Savants de Halle); Halle, 1766-1771. Le professeur Mangelsdorf, de Kœnigsberg, publia après la mort de son ami Klotz les *Opuscula Philologica et Oratoria;* Halle, 1772, de ce dernier.

R. LINDAU.

Harlefs, *Vitæ Philologorum.* — Mangelsdorf, *Vita et memoria Klotzii, nomine Academiæ Fridericianæ scripta;* Halle, 1772. — C. Hausen, *Leben und Charakter Herrn C.-A. Klotzens;* Halle, 1772. — Furhmann, *Leben, Thaten und Charakter des Herrn Hausen, als eine noethige Beilage zu dem Leben des Herrn Klotz von Hausen.* — C.-G. de Murrs, *Deukmal zur Ehre des Herrn Klotz;* Francfort et Leipzig, 1772. — Hirsching, *Handbuch.* — *Allgemeine deutsche Bibtiotek*, t. XIX, p. 146-180. — Seybold, *Ephemerischer Atlas der neuern Zeiten*, Bâle, 1782.

KLOTZ (*Mathias*), peintre allemand, né à Strasbourg, en 1748, mort en 1821. Il acquit d'abord une grande réputation par ses portraits. En 1775 il fut chargé de l'emploi de décorateur au théâtre de Mannheim, et appelé en cette même qualité à Munich, où il passa le reste de ses jours. Il est l'inventeur d'un système particulier sur l'art de disposer et de mélanger les couleurs; ses idées à ce sujet se trouvent exposées dans sa *Farbenlehre*, qui parut à Munich en 1816.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KLOTZ (*Gaspard*), peintre allemand, fils du précédent, né en 1773, à Mannheim, mort vers 1845. Devenu en 1794 peintre de la cour de Mannheim, il occupa plus tard les mêmes fonctions auprès de celle de Munich. Il choisit pour spécialité la miniature, et laissa un grand nombre de portraits très-estimés.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KLOTZ (*Simon*), peintre allemand, fils de Mathias, né à Mannheim, en 1777, mort en 1825. Il eut pour maîtres son père et Dornes. En 1805 il fut chargé d'enseigner les arts à l'université de Landshut. On a de lui plusieurs tableaux d'histoire et quelques paysages, qui attestent un talent exercé. Dans le palais de la monnaie à Munich se trouvent de lui plusieurs fresques. Dans cette famille d'artistes se sont encore distingués : *Joseph Klotz*, fils de Mathias, né en 1785, mort en 1830, peintre de décors renommé, et *Auguste Klotz*, fils de Gaspard, né en 1808, peintre religieux, dont on a aussi plusieurs miniatures très-estimées.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

* **KLOTZ** (*Reinhold*), philologue allemand, né le 13 mars 1807, à Stollbergen (Saxe). Il eut pour maîtres Beck et Gottfried Hermann, et il remplaça, en 1849, ce dernier dans la chaire d'éloquence et de poésie. On a de lui : *Emendationes Tullianæ;* Leipzig, 1832, in-8°; — *Epistola critica ad God. Hermannum;* Leipzig, 1840; — *Handbuch*

der lateinischen Literaturgeschichte (Manuel de l'Histoire de la Littérature latines); Leipzig, 1846. Klotz a aussi donné plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins, qui se distinguent par la pureté du texte et l'érudition des notes; nous citerons celles de : *Ciceronis Cato major;* Leipzig, 1831; — *Clemens Alexandrinus, Opera omnia;* Leipzig, 1831-1834, 4 vol. in-12; — *Terentii Comœdiæ cum scholiis Æli Donati et Eugraphi commentariis;* Leipzig, 1838-1840, 2 vol. in-8°; — *Euripidis Phœnissæ;* Gotha, 1842, in-8°; — *Euripidis Medea;* Gotha, 1842, in-8°; — *Ciceronis Opera omnia;* Leipzig, 7 vol. in-8°, édition qui fait partie de la collection de Teubner. On doit encore à Klotz une édition augmentée du *Liber de græcæ linguæ Particulis* de Devarius; Leipzig, 1835-1842, 2 vol. in-8°, ainsi que de nombreux articles dans les *Jahrbücher für Philologie und Pädagogik* de Jahn. E. G.

Conv.-Lex.

KLOTZIUS (*Étienne*), théologien allemand, né le 13 septembre 1606, à Lipstadt, mort le 14 mai 1668, à Flensborg. Doué d'une extrême facilité, il composa à l'âge de quatorze ans une *Logique*, tirée des écrits d'Aristote, contre le recteur de l'école de Lipstadt, qu'il savait prévenu en faveur de la philosophie de Ramus. Quoiqu'il eût du goût pour la médecine, il alla étudier la théologie à Marbourg et à Rostock. Mis en réputation par ses disputes métaphysiques et par ses sermons, il devint archidiacre dans cette dernière ville, et dirigea même l'académie, malgré sa jeunesse (1633). En 1636 Christian IV le fit venir à Flensborg, et le nomma surintendant général des églises des duchés de Slesvig et d'Holstein, poste qu'il remplit pendant trente-deux ans, et auquel il joignit le titre de conseiller ecclésiastique. En 1667, il prêcha quelques sermons devant la cour de Danemark. Ceux qui ont écrit sa vie s'accordent à dire qu'il avait un jugement solide, une mémoire des plus heureuses, un grand fonds de savoir et une belle éloquence. On a de lui : *Pneumatica, seu Theologia naturalis;* Rostock, 1629, in-4°; 2e édit., augmentée, ibid., 1640, in-8°; — *Tractatus de satisfactione Christi;* ibid., 1635, in-4°, dirigé surtout contre J. Crellius; — *Tractatus de Angelolatria, seu religiosa, ut vocant, B. angelorum adoratione;* ibid., 1536, in-4°; — *Tractatus de Doloribus animæ Jesu-Christi;* Francfort, 1670, in-4°; Hambourg, 1685, in-4°; — divers traités de dévotion en allemand, des controverses, des disputes et des sermons. Enfin, Klotzius a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits. K.

Möller, *Cimbria Litterat.*, t. II. — Chaufepié, *Nouv. Dict. Histor. et crit.*

KLUBER (*Joseph-Louis*), publiciste allemand, né le 10 novembre 1762, à Thann, près de Fulda, mort le 16 février 1837. Devenu en 1786 professeur de droit à Erlangen, il fut nommé en 1804 référendaire particulier à Carlsruhe. Trois ans après il quitta cette ville pour aller occuper une chaire de droit à Heidelberg; mais il y revint en 1808, en qualité de conseiller d'État et de cabinet. En 1814 il se rendit à Vienne pour y suivre attentivement toutes les phases du célèbre congrès tenu alors dans cette ville, sur lequel il a laissé un ouvrage d'une haute importance. En 1817 son ami et protecteur le chancelier de Hardenberg l'engagea à accepter à Berlin un emploi supérieur au ministère des affaires étrangères. Dans les années suivantes, Kluber fut député par la cour de Prusse successivement à Francfort, à Saint-Pétersbourg et à Aix-la-Chapelle, pour y conduire diverses négociations. Mais en 1822 la publication de la seconde édition de son *Droit public de la Confédération germanique* le rendit suspect aux hommes de la réaction, qui firent même commencer contre lui, en 1823, après la mort de Hardenberg, une instruction judiciaire, l'accusant de menées démagogiques. Ces procédés iniques décidèrent Kluber à donner sa démission; il se retira à Francfort, où il vécut en simple particulier, occupé exclusivement de la rédaction de divers traités de droit public et de politique, qui jouissent à juste titre d'une grande réputation. On a de lui : *De Arimannia, commentarius juris feudalis longobardici;* Erlangen, 1785, in-4°; — *Versuch über die Geschichte der Gerichtslehen* (Essai sur l'Histoire des Fiefs de justice); Erlangen, 1785, in-8°; — *Kleine juristische Bibliothek, oder ausführliche Nachrichten von neuen juristischen Schriften* (Petite Bibliothèque de Droit, ou notices étendues sur les nouveaux ouvrages de droit); Erlangen, 1786-1794, 26 livraisons, en 7 vol. in-8°; — *De Jure nobilium feuda militaria constituendi;* Gœttingue, 1786, in-8°; — *De Pictura contumeliosa;* Erlangen, 1787, in-4°; — *De Nobilitate codicillari, argumentum juris germanici;* Erlangen, 1788, in-4°; — *Neueste Litteratur des deutschen Staatsrechts, als Fortsetzung und Ergänzung der Pütterschen* (Nouvelle Bibliographie du Droit public allemand, continuant et complétant celle de Pütter); Erlangen, 1791, in-8°; — *Isagoge in elementa Juris publici, quo utuntur nobiles immediati in imperio Romano-Germanico;* Erlangen, 1798, in-8°; — *Lehrbegrif der Referirkunst* (Manuel de l'Art de faire des Rapports); Stuttgard, 1808, in-8°; — *Staatsrecht des Rheinbundes* (Droit public de la Confédération du Rhin); Stuttgard, 1808, in-8°; — *Kryptographik, Lehrbuch der Geheimschreibekunst* (Cryptographie, ou manuel de l'art d'écrire en chiffres); Tubingue, 1809, in-8°; — *Acten des Wiener Congresses in den Jahren* 1814 *und* 1815 (Actes du Congrès de Vienne pendant les années 1814 et 1815); Erlangen, 1815-1835, 9 vol. in-8°; — *Schlussacte des Wiener Congresses* (Acte final du

congrès de Vienne); Erlangen, 1816 et 1818, in-8°; une nouvelle édition, augmentée de plusieurs pièces importantes et d'une introduction historique, parut sous le titre de : *Quellen-Sammlung zu dem offentlichen Recht des teutschen Bundes* (Collection de Documents concernant le Droit public de la Confédération Germanique); Erlangen, 1830, in-8°; un volume supplémentaire parut en 1833, à Erlangen, in-8°; — *Staatsarchiv des deutschen Bundes* (Archives d'État de la Confédération Germanique); Erlangen, 1816-1818, 2 vol. in-8°; — *Œffentliches Recht des teutschen Bundes* (Droit public de la Confédération Germanique); Francfort, 1817, 1822 et 1831, in-8°; une nouvelle édition, contenant des adjonctions trouvées dans les papiers de l'auteur, fut donnée par Morstadt; Francfort, 1840, in-8°; — *Droit des Gens moderne de l'Europe;* Stuttgard, 1819, 2 vol. in-8°; traduit en allemand par l'auteur, sous le titre de : *Europæisches Volkerrecht;* Stuttgard, 1821-1822, 2 vol. in-8°; — *Pragmatische Geschichte der nationalen und politischen Wiedergeburt Griechenlands* (Histoire de la Renaissance nationale et politique de la Grèce); Francfort, 1835; — *Das Münzwesen in Teutschland nach seinem jetzigen Zustande* (L'État actuel des Monnaies en Allemagne); Stuttgard, 1828, in-8°; — *Abhandlungen und Beobachtungen für Geschichtskunde, Staats und Rechtswissenschaften* (Mémoire et Observations sur des sujets d'histoire, de politique et de jurisprudence); Francfort, 1830-1834, 2 vol. in-8°. E. G.

Morstadt, *Klübers Leben* (en tête de la quatrième édition du *OEffentliches Recht des teutschen Bundes* de Klüber). — *Conv.-Lex.*

KLUGE (*Chrétien-Théophile*), orientaliste et théologien allemand, né à Wittemberg, le 6 août 1742, mort le 12 avril 1824. Il fut pasteur à Meissen, et publia : *De Elegantia Dictionis poeticæ in membris humanis effectuum loco positis;* Wittemberg, 1766-1767, in-4°; — *De Verbis Pauli ad Ebr. :* II, 2, ὁ δι' ἀγγέλων λαληθεὶς λόγος, etc., *ad legem sinaiticam, quam dicunt angelorum ministerio latam, male revocatis, adj. varia S. S. loca interpretandi tentamine;* Wittemberg, 1802. V—U.

Biographie Belge.

KLUGEL (*Georges-Simon*), mathématicien allemand, né à Hambourg, le 19 août 1739, mort le 4 août 1812. Il étudia à Gœttingue sous Kæstner. Après avoir, pendant deux ans, rédigé le *Magasin de Hanovre*, il fut nommé, en 1766, professeur de mathématiques à l'université de Helmstædt, et fut chargé, en 1787, d'une chaire de mathématiques et de physique à Halle. On a de lui : *Conatuum præcipuorum theoriam parallelarum demonstrandi Recensio;* Gœttingue, 1763, in-4°; — *Encyclopædie oder zusammenhängender Vortrag der gemeinnütrigsten Kenntnisse* (Encyclopédie, ou exposé méthodique des Connaissances usuelles); Berlin, 1782-1784, 3 vol. in-8°; ibid., 1792-1794, 6 vol. in-8°; ibid., 1806, 6 vol. in-8°; un septième volume complémentaire fut publié par Stein; Berlin, 1816; — *Anfangsgründe der Astronomie* (Éléments d'Astronomie); Berlin, 1793, in-8°; la cinquième édition parut en 1819; — *Mathematisches Wörterbuch* (Dictionnaire de Mathématiques); Leipzig, 1803-1808, 3 vol. in-8°, comprenant l'explication des notions relatives aux mathématiques pures; un quatrième volume fut ajouté par Mollweide, Leipzig, 1823; et le cinquième, que Grunert publia en 1831 dans la même ville, termina l'ouvrage; deux volumes de *Suppléments* y furent joints par Grunert; Leipzig, 1833-1836. Klugel a encore fait paraître plusieurs ouvrages élémentaires de mathématiques et d'histoire naturelle, ainsi que de nombreuses dissertations, dans le *Hannovrisches Magazin*, dans le *Astronomisches Jahrbuch* de Bode, dans les *Commentationes societatis Gœttingensis.* E. G.

Allgemeine Litteratur-Zeitung (année 1812, n° 200). — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, t. IV, p. 151; t. X, 101; t. XI, p. 438 et t. XIV, p. 313. — Rottermund, *Supplément à Jœcher.*

KLUIT (*Adrien*), littérateur hollandais, né le 9 février 1735, à Dordrecht, mort le 12 janvier 1807, à Leyde. Après avoir terminé ses classes à Dordrecht, il commença à Utrecht l'étude de la médecine, qu'il abandonna pour se livrer à celle de la littérature ancienne sous la direction de Wesseling et de Saxius. Successivement précepteur et recteur dans les écoles dites latines de Rotterdam, de La Haye, d'Alkmaër et de Middlebourg, il obtint, en 1776, dans cette dernière ville, la chaire la plus enviée qu'il y eût en Hollande, celle de professeur d'éloquence. Il y recueillit un grand nombre de documents, soit dans les archives de Middlebourg, qu'il mit en ordre, soit dans les provinces voisines du Brabant et de la Flandre. Installé en 1779 à l'université de Leyde en qualité de professeur d'archéologie et d'histoire diplomatique, il manifesta, dans plusieurs écrits de circonstance, des opinions opposées aux théories en faveur sur la souveraineté des peuples et les droits de l'homme; il fut destitué en 1795; mais on lui laissa toute liberté de publier ses idées, et sa chaire lui fut rendue en 1802. Quatre ans plus tard, en 1806, on créa pour lui une chaire de statistique hollandaise à Leyde. Ce fut dans cette ville que, le 12 janvier 1807, sur le point d'atteindre sa soixante-douzième année, il fut victime de l'explosion d'un bateau chargé de poudre, amarré devant sa maison. On ne parvint à recueillir que quelques fragments de ses manuscrits et de faibles débris de sa bibliothèque. La diversité des ouvrages de Kluit prouve l'étendue de ses connaissances; ils concernent surtout la philologie, l'histoire et la diplomatie de la Hollande ainsi que la critique sacrée. Les principaux sont : *Vindiciæ articuli ὁ, ἡ, τὸ in Novo Testamento;* Utrecht,

1768-1771, 5 part. in-8°, travail qui a pour objet d'éclaircir un passage de l'Évangile selon saint Luc, chap. II, v. 2; — *Vaticinium de Messia duce primarium, sive explicatio LXX hebdomadum Danielis;* Middlebourg, 1774, in-8°; — *Historia critica Comitatus Hollandiæ et Zelandiæ;* ibid., 1777-1782, 2 tom. en 4 parties in-4°; livre plein d'érudition et d'un grand intérêt pour la Hollande; — *Primæ Lineæ Collegii diplomatico-historico-politici, sistentes vetus jus publicum belgicum historice enarratum;* Leyde, 1780, in-8°; — *La Souveraineté des États de Hollande maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple* (en hollandais); ibid., 1785; — *Index Chronologicus, sive prodromus ad primas lineas historiæ fœderum Belgii fœderati;* ibid., 1789, in-8°; — *Historia Fœderum Belgii fœderati;* ibid., 1790-1791, 2 part. in-8°; — *De Rechten van den Mensch in Vrankryk geen gewanne Rechten in Nederland* (Les Droits de l'Homme en France et en Hollande); Amsterdam, 1793, in-8°; — *Jets over den laatsten Englischen Oorlog met de Republik* (Coup d'œil sur la dernière guerre de l'Angleterre avec la Hollande); ibid., 1794, in-8°; — *Économie politique de la Hollande;* — *Historie der hollandsche Staatsregering tot aan het Jaar* 1795 (Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en 1795); Amsterdam, 1802-1805, 5 vol. in-8°, important travail, qui eût suffi pour assurer la réputation du professeur de Leyde. Il faut joindre à ces ouvrages de Kluit des traités élémentaires, des discours académiques, la réfutation d'un traité de Bent *Sur les antiquités hollandaises* et des mémoires dans divers recueils, entre autres dans celui de la Société Philologique de Leyde, dont il était un des principaux membres. P. L—y.

Kobus et Rivecourt, *Dictionn. biogr. de la Hollande.* — Rabbe, *Biogr. univ. des Contemporains.* — Jöcher et Rotermund, *Allgem. Gelehrtes-Lexikon.*

KLUK (*Christophe*), naturaliste polonais, né à Ciechanowieç, en Podlaquie, en 1739, mort dans la même ville, en 1796. Il fit ses premières études chez les piaristes, à Varsovie, puis à Drohiczyn. En 1761 il entra dans les ordres, devint chapelain chez Ossolinski, staroste de Nur, enfin curé de Ciechanowieç, où il se livra à l'étude des sciences naturelles et surtout à la botanique, à la géologie, et à la zoologie. On a de lui : *Des Plantes utiles, leur nature, leur usage,* etc.; Varsovie, 1777-1780, 3 vol. in-8°. La nouvelle édition, augmentée, en 4 volumes, fut publiée à Varsovie en 1823-1825, par le docteur Dziarkowski et le pharmacien Siennicki; — *Histoire naturelle des Animaux domestiques et sauvages, appliqués à l'usage du pays;* Varsovie, 1379-1780, 4 volumes in-8°; — *Botanique élémentaire, à l'usage des écoles nationales;* Varsovie, 1785, in-8°; — *Des minéraux en Pologne;* Varsovie, 1781, in-8°, 2 volumes; — *Dictionnaire des Plantes;* Varsovie, 1786-1788, 3 volumes in-8°. Il dessinait habilement ses planches; il composa un magnifique herbier, une collection précieuse de papillons et d'oiseaux. Une partie de ses ouvrages, qui traite des abeilles, a été traduite du polonais en langue lithuanienne, en 1823, par Cyprien-Joseph Niezabitowski, chanoine de Minsk. En récompense de tant de travaux utiles, Kluk fut honoré du titre de docteur en philosophie à l'académie de Vilna, de chanoine de Kruzswiça, de Brzesc, de Livonie, et doyen de Drohiczyn. Le roi Stanislas-Auguste lui décerna une grande médaille d'or. En 1856, la reconnaissance des Polonais lui érigea une statue en bronze dans sa ville natale. L. Chodzko.

Histoire Littéraire de Pologne, par Bentkowski. — *Œuvres* du naturaliste S. B. Jundzill. — *Dictionnaire des Polonais savants* par Chodynicki.

KLUPFEL (*Emmanuel-Christophe*), éditeur allemand, né dans le duché de Saxe-Gotha, mort en 1776. Il était pasteur lorsqu'il accompagna le fils de Frédéric III, duc de Saxe-Gotha, dans son voyage en Allemagne et en France. A Paris, il se lia avec Grimm, et connut J.-J. Rousseau. Celui-ci raconte une partie de plaisir où les trois amis ne se conduisirent pas d'une manière tout à fait édifiante. De retour à Gotha avec son élève, Klupfel fut nommé membre, puis vice-président du consistoire protestant du duché de Gotha. Rotberg, autre gouverneur des jeunes princes de Saxe-Gotha, ayant essayé en 1763 une imitation des *Étrennes mignonnes* françaises, sous le titre d'*Almanach nécessaire*, s'associa, l'année suivante, son collègue Klupfel. Celui-ci, sachant écrire en français, se chargea de la rédaction de ce petit livre, qui reçut alors le titre d'*Almanach de Gotha*, titre sous lequel il a continué à paraître jusqu'à ce jour. A son origine, il donnait la généalogie des familles souveraines, notamment de la maison de Saxe, des notices sur les curiosités de la nature et de l'art, sur l'histoire naturelle, sur la géographie, etc. En 1768 l'éditeur y joignit des gravures représentant des sujets mythologiques et allégoriques, puis des scènes dramatiques. A la mort de Klupfel, Rotberg reprit la rédaction de l'*Almanach de Gotha*. J. V.

J.-J. Rousseau, *Confessions.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*, article Almanach. — *Almanach de Gotha.*

KLUYSKENS (*Jean-François*), médecin belge, né le 9 septembre 1771, à Alost, mort le 23 octobre 1843, à Gand. Il dirigea les hôpitaux de Bruxelles et fut professeur à l'université de Gand. On a de lui : *Traité sur la Vaccine;* — *Introduction à la Pratique des Accouchements,* trad. de l'anglais de Denman; Gand, 1802, 2 vol.; — *Annales de Littérature Médicale étrangère;* ibid., 1809 et ann. suiv.; — *Zoonomie, ou lois de la vie organique;* ibid., 4 vol. in-8°; trad. d'Érasme Darwyn, et enrichi d'observations et de notes; — *Matière Médicale pratique, contenant l'histoire des médicaments, leurs vertus, leurs compositions*

officinales, leur application aux diverses maladies; ibid., 1824-1826, 2 vol. in-8°; — *Mémoire sur le choléra;* ibid., 1831. K.

Biographie médicale. — Galerie historique des Contemporains. — Dictionn. statistique de la Belgique. — Quérard, *La France Littéraire.*

KLYN (*Henri-Herman*), poëte hollandais, né en 1773, à Amsterdam. Quoique son éducation n'eût pas été dirigée vers l'étude des arts libéraux, il s'appliqua avec ardeur aux belles-lettres, et principalement à la poésie, genre dans lequel il a reçu un favorable accueil. Pendant de longues années, il a exercé la profession de raffineur de sucre. On a de lui : *L'Astronomie;* Amsterdam, 1809, poëme didactique; — *Les Passions;* La Haye, 1812, poëme en six chants; — *Le Progrès*, poëme couronné par la Société des Sciences et Arts d'Amsterdam; — *Le vieux Barneveldt,* poëme; — et plusieurs discours en prose. Ses principales pièces de vers ont été réunies dans son *Recueil poétique;* 1815-1822, 2 vol.

Son frère, KLYN (*Bernard*), né en 1774, s'est également adonné à la poésie. Il a publié : *Gedichte* (Poésies); 1817; — *Eerstelingen der vryheid* (Poésies nationales); Utrecht, 1814, in-8°. K.

Galerie historique des Contemporains; Bruxelles, 1822.

KMETH (*Daniel*), astronome hongrois, né le 15 janvier 1783, à Britcho-Bania ou Bries (comitat de Zoliom), mort le 20 juin 1825, à Kachovié. Après avoir terminé son noviciat au couvent des piaristes de sa ville natale, il y professa la grammaire pendant quatre ans, suivit ensuite à Waitzen les cours de philosophie, reçut à l'université de Pesth le diplôme de docteur, et se perfectionna à Neutra dans l'étude de la théologie. Mais son goût prononcé pour l'astronomie engagea ses supérieurs à l'envoyer à l'observatoire de Bude, où, entre autres travaux, il calcula les éléments des comètes nouvelles et dédoubla les étoiles multiples. A la suite d'un brillant examen public, il fut nommé en 1812 adjoint à Paschius, directeur de cet établissement; quelques années après, de graves dissentiments s'étant élevés entre eux, Kmeth donna sa démission, et alla professer les mathématiques pures et appliquées à l'académie de Kachovié (1823). On a de lui : *Observations astronomiques des Distances au zénith et des Ascensions droites des Étoiles fixes, du Soleil et des Planètes* (en allemand); Bude, 1821, in-8°; — *Astronomia popularis in eorum usum qui sine graviori calculo hac scientia delectantur;* ibid., 1823, in-8°; — des articles insérés dans le *Tudemanyos Gyujteмény* de Pesth, ainsi que dans la *Correspondance astronomique* du baron de Zach. K.

Zach, *Correspond. Astronomique.*

* **KMETY** (*Georges*), général hongrois, né en 1810, à Pokoragy, village du comté de Gömoror. Fils d'un pasteur protestant, qui le laissa orphelin de bonne heure, il reçut une éducation libérale d'abord au collége d'Eperies, puis au lycée de Presbourg. Il venait d'obtenir au concours une bourse dans une université d'Allemagne; mais une erreur administrative, par suite de laquelle un jeune homme du même nom fut envoyé à sa place, lui inspira un si violent chagrin qu'il se rendit aussitôt à Vienne et s'enrôla dans l'armée. Son avancement fut rapide, car en 1848 il avait déjà une commission d'officier. De retour en Hongrie, il prit aux événements militaires une part brillante, et soutint de tous ses efforts le gouvernement révolutionnaire. Après la trahison de Gœrgey, il réussit à gagner la Turquie, se convertit à l'islamisme, et reçut le nom d'*Ismaïl* avec le titre de pacha. Attaché à l'armée d'Anatolie, il commanda une division à la grande bataille livrée devant Kars, et qui se termina par la déroute complète des Russes; l'action, une des plus sanglantes de cette guerre, dura sept heures et demie; l'ennemi laissa 3,000 hommes sur le terrain. P. L—Y.

The Defence of Kars; 1856. — *Men of the Time.*

KMITA (*Filon*), palatin de Smolensk, guerrier polonais, né vers 1510, mort en 1580. Il se distingua dans les expéditions de 1552, contre les Russes et les Tatars, près d'Ovsza, Czerniéchow, Starodub. A l'époque de la nouvelle invasion des Russes en Lithuanie, en 1564, il les combattit victorieusement, et en 1568 les défit près Smolensk. En 1578, il assista le roi Étienne Batory dans sa mémorable campagne de Moscovie.

KMITA (*Pierre*), homme d'État polonais, né en 1495, mort en 1551. Castellan de Lublin, de Woynicz, de Sandomir; maréchal de la cour, palatin de Sandomir, de Cracovie, grand-maréchal de la couronne de Pologne, staroste de Cracovie, de Spiz, il passa quelques années à la cour de l'empereur Maximilien. Rentré en Pologne, il fut chargé de plusieurs ambassades en Allemagne et en Hongrie. Il était bienfaisant pour les pauvres, fonda plusieurs églises, et protégea l'instruction publique. On lui a élevé un beau mausolée dans l'église cathédrale de Cracovie.

L. CHODZKO.

Histoire des Règnes de Sigismond et d'Étienne Batory, par Albertrandy. — *Armorial polonais* de Niesiecki. — *Description de Cracovie*, par Ambr. Grabouski. — *Histoire de Turquie*, par L. Chodzko; Paris, 1856.

* **KNACKSTEDT** (*Christophe-Élie-Henri*), médecin allemand, né le 12 décembre 1749, à Brunswick, mort le 27 mars 1799, à Saint-Pétersbourg. Ayant embrassé la profession de son père, qui était chirurgien, il se mit en apprentissage, suivant la coutume de ce temps, chez un praticien de sa ville natale; il compléta ses études à Brême, et vint recevoir son diplôme à Brunswick en 1776. Son but était de se consacrer à l'enseignement; mais, voyant qu'il ne pouvait obtenir la place de professeur, qu'il ambitionnait, il accepta, en 1786, la chaire d'ostéologie à Saint-Pétersbourg, où il continua de résider jusqu'à sa mort. En 1791 il fut chargé d'un cours de chi-

rurgie et d'accouchement. On a de lui : *Osteologie oder Beschreibung der Knochen des menschlichen Kœrpers* (Ostéologie, ou description des os du corps humain); Brunswick, 1781, in-8°; — *Erklærung lateinischer Wœrter, welche zur Zergliederungslehre, Physiologie, Wundarzneywissenschaft und Geburtshuelfe gehœren* (Explication des mots latins usités dans l'art des accouchements, la chirurgie, etc.); Brunswick, 1784, 1788, in-8°; — *Teutsch-lateinischer Theil derjenigen Wœrter, welche in seiner Erklærung enthalten sind* (Vocabulaire des mots allemands); Brunswick, 1785, in-8°; — *Descriptio præparatorum maximam partem osteologicorum rarissimorum*; Brunswick, 1785, in-8°; — *Anatomische Beschreibung einer Missgeburt, welche ohne Gehirn und Hirnschædel lebendig gebohren worden* (Description anatomique d'un Phénomène né vivant sans crâne et sans cervelle); Saint-Pétersbourg, 1791, in-4°; — *Grundriss von den trockenen Knochen des menschlichen Kœrpers* (Manuel des Os desséchés du corps humain); Saint-Pétersbourg, 1791, in-8°. K.

Adelung, *Supplément à Jöcher*. — *Biographie Médicale*.

KNAEP (*Jean*), en latin *Servilius*, polygraphe belge, né à Weert (principauté de Liége), vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il passa une partie de sa vie à Anvers, et y professa de 1536 à 1545, soutenu par les libéralités de Ladislas van Ursene, grand protecteur des gens de lettres. Sa devise était : *Sapit qui sorti sapit*. On a de lui : *Explications sur les* Églogues sacrées *de Corneille Graphæus*; Anvers, 1536, in-12; — *Lexicon Græco-Latinum, post Walderi, et cætera omnia in hunc usque diem ubivis gentium edita, ut castigatissimum, ita et recens non contemnenda vocum accessione adjecta, longe copiosissimum omniumque novissime excusum*; Anvers, sans date (1539), gr. in-8° de 1251 pag.; suivant une note du bibliophile van Hutthem sur l'exemplaire de la bibliothèque royale de Bruxelles, c'est le premier lexique grec imprimé dans les Pays-Bas; — *De mirandis Antiquorum Operibus, opibus, et veteris ævi rebus, pace belloque magnifice gestis, Libri tres*; Anvers, 1541 et 1569, in-12; Lubeck, 1600, in-4°. L'auteur, dans le livre Ier, traite des pyramides d'Égypte, des obélisques, des ponts construits par les anciens, des rivières qu'ils ont détournées, des bains et des aqueducs de Rome, des digues et des forteresses les plus remarquables de l'antiquité; dans le IIe des libéralités de divers princes, des trésors amassés par quelques-uns d'entre eux et de l'opulence de certains particuliers; dans le IIIe, des armées, des triomphes et autres faits de guerre remarquables. « Tout cela, dit Paquot, est traité assez légèrement, et d'un style un peu pédantesque. » — *Gratulatio Ladislao Ursulo, consuli electo*; Anvers, 1542, in-12; — *Geldro-gallica conjuratio in totius Belgicæ clarissimam civitatem Antverpiam, duce Martino Rosheymio*; Anvers, 1542, in-12; Augsbourg, 1544, in-12; inséré dans le t. III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Marq. Freher, Hanovre, 1611, in-fol.; et dans le t. III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Struve; Strasbourg, 1717, in-fol.; cette dernière relation est suivie d'une élégie : *Gello-gallorum Grassatio in Lovanienses, per Martinum a Roshem, ab eximiæ spei adulescentulo Flandro posteritati prodita*; — *Oratio gratulatoria Carolo V ex Hispania in Brabantiam reduci*, S. P. Q. *Antverpiensis nomine*; Anvers, 1545, in-12; — *Dictionarium Triglotton, hoc est tribus linguis, latina, græca et ea qua hæc inferior germania utitur, constans : non tantum eas voces omnes quas latina agnoscit resp., sed præcipuas quasque ab autoribus usurpatas phrases, vernaculo sermone expressas, continens*, etc.; Anvers, 1545, in-12; avec additions, Amsterdam, 1600, in-12. L'auteur a suivi dans ce dictionnaire l'ordre imaginé par Petrus Dasypodius, qui consiste à mettre les mots composés sous les simples et les dérivés sous les primitifs. L'ordre alphabétique a prévalu sur cette méthode. L—z—e.

Sweert, *Bibliotheca Belgica*, p. 469, 470. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 562. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. I, p. 301-304.

* KNAPP (*Samuel-Lorenzo*), littérateur américain, né en 1784, à Newburyport, mort le 8 juillet 1838 à Hopkinton (Massachusetts). Après avoir pris ses grades à Dartmouth, il étudia le droit et pratiqua le barreau avec succès. Durant la guerre de 1812, il fut chargé, à la tête d'un régiment de la milice, de surveiller les côtes de l'Océan. En 1828, après avoir fondé divers journaux, entre autres le *National Review*, il s'établit à New-York, où, selon l'habitude de ses compatriotes, il s'occupa en même temps de littérature et d'affaires. Il s'est principalement livré à des recherches biographiques sur les célébrités de tous genres de son pays. On a de lui : *Extracts from a Journal of Travels in North America, by Ali-bey*; Boston, 1818, in-18 : tableau de mœurs et critique littéraire; — *Biographical Sketches of eminent Lawyers and statesmen and men of letters*; 1821; — *Genius of Free-Masounry*; 1828; — *Lectures on American Literature, with remarks on some passages of American History*; New-York, 1829; — *Sketches of public Characters, drawn from the living and the dead, with notices of other matters, by Ignatius-Loyola Robertson*; ibid., 1830, in-12 : série de lettres sur les principaux hommes politiques, écrivains et artistes des États-Unis; — *The Bachelor, and other tales*; 1836; — *Advice in the Pursuits of Literature, containing historical, biographical and critical remarks*; New-York, 1832, in-12; — *American Biography, or original biographical sketches*

of distinguished Americans; 1833, 1 vol., réimpr. en 1850, dans le *Treasury of Knowledge;* — *Female Biography, containing notices of distinguished women of different ages and nations;* Philadelphie, 1843, in-12; — des *Vies* détachées d'André Jackson et de Daniel Webster. P. L—Y.

Allen, *American Biography*, 2e édit. — Duyckinck, *Cyclop. of Amer. Literat.*

KNAPP (*Georges-Christian*), théologien allemand, né à Halle, le 17 septembre 1753, mort dans la même ville, le 14 octobre 1825. Il fit ses études classiques à la maison des orphelins de Halle, dont son père était directeur, et sa théologie à l'université de cette ville et à celle de Gœttingue, où il passa un semestre en 1774. Il fut nommé professeur extraordinaire de théologie à l'université de Halle en 1777, et professeur ordinaire en 1782. Il remplit ces fonctions pendant un demi-siècle. Versé dans la critique et dans l'exégèse des livres saints, Knapp professait un supernaturalisme modéré, et cherchait à mettre la révélation en harmonie avec les exigences de la raison. On a de lui : *Die Psalmen übersetzt und mit Anmerkungen* (Traduction des Psaumes avec des remarques); Halle 1778, in-8°; deux autres édit.; — *Novum Testamentum græc. recognovit atque insignioris lectionum varietatis et argumentorum notitiam subjunxit G. Ch. Knapp;* Halle, 1797, in-4°; quatre autres édit., dont la dernière est de 1829, 2 vol. in-8°; — *Scripta varii argumenti maxim. partem exegetica atque historica;* Halle, 1805, 2 vol. in-8°; seconde édit., 1823, 2 vol. in-8°; — *Narratio de Justo Jona, theologo Witebergensi atque Halensi;* Halle, 1817, in-4°; seconde édit., 1824, in-8°, avec un portrait de Juste Jona et un fac-simile : excellente notice biographique; elle a été insérée dans la 2e édit. du précédent ouvrage; — *Vorlesungen über die christliche Glaubenslehre* (Leçons sur la Dogmatique chrétienne); Halle, 1827, 2 vol. in-8° : publié, après la mort de l'auteur, par les soins de K. Thilo; — *Leben und charactere einiger gelehrten und frommen Männer des vorigen Jahrhund* (Vies et Caractères de quelques Hommes savants et pieux du dernier siècle); Halle, 1829, in-8° : publié par A. H. Niemeyer. Knapp dirigea, après la mort de G.-A. Francke, la publication des *Berichte Königl. dänischen Missionarien* (Annales des Missions danoises); Halle, 1765-1769, 9 vol. in-4°. M. N.

Conv.-Lex.

** **KNAPP** (*Albert*), poëte allemand, né en 1798, en Wurtemberg. Il étudia la théologie, exerça pendant quelque temps le ministère ecclésiastique à Kirchheim, et devint plus tard pasteur d'une des paroisses de Stuttgard, où il demeure encore aujourd'hui. Ses cantiques passent pour les meilleurs que l'Allemagne contemporaine ait produits. On a de lui : *Christliche Gedichte* (Poésies chrétiennes); Stuttgard, 1829, 2 vol.; 3e édition, Bâle, 1843; — *Neuere Gedichte* (Poésies nouvelles); Stuttgard, 1834; — *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1843; — *Evangelischer Liederschatz für Kirche und Haus* (Recueil de Cantiques pour l'Église et la maison); Stuttgard et Tubingue, 1837, 2 vol.; 2e édit., 1850. C'est un recueil précieux de cantiques de toutes les époques chrétiennes; — *Christenlieder* (Cantiques chrétiens); Stuttgard, 1841, formant le complément de l'ouvrage précédent, etc. Depuis 1833 M. Knapp publie annuellement une revue religieuse intitulée : *Christoterpe* (Heidelberg, 1833 et suiv.). R. L.

Conv.-Lex.

KNAPSKI. *Voy.* CNAPIUS.

* **KNAPTON** (*Georges*), peintre anglais, né en 1698, à Londres, mort en 1788. Fils d'un libraire, il fut dès son jeune âge placé sous la direction de Jonathan Richardson, et s'appliqua surtout à la peinture de portraits. En 1740 il visita l'Italie, où il réunit les matériaux d'un ouvrage intéressant sur les découvertes d'Herculanum, et publia ensuite, en société avec le graveur Pond, une série d'estampes d'après les principaux maîtres. Vers la fin de sa vie, il obtint l'emploi de gardien des tableaux du roi. P. L—Y.

Rose, *New Biograph. Dictionary.*

KNAUSS (*Jean-Christophe*), érudit allemand, né à Waiblingen, le 13 janvier 1709, mort à Hirschau, le 12 janvier 1796. Il étudia à Tubingue la théologie, devint en 1744 prédicateur à Stuttgard, et se fixa en 1772 à Hirschau en qualité de conseiller et de doyen du chapitre ecclésiastique. On a de lui : *Geographia generalis, seu descriptio globi terraquei;* Tubingue, 1732, in-8°; — *Das natuerliche Feodalrecht, etc.* (Le Droit Féodal naturel, ou preuve que le droit féodal est le droit universel et émane des principes du droit naturel); Stuttgard, 1756, in-8°; — *Compendium Logicæ, metaphysicæ, philosophiæ Moralis;* Stuttgard, 1758, in-8°, etc. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lex.*, VII, p. 109. — *Acta Historico-ecclesiastica;* Leipzig, Weimar, 1734-1758. — *Allgemeiner Literarischer Anzeiger;* Leipzig, 1796-1801.

KNAUSS (*Frédéric* DE), mécanicien allemand, né à Stuttgard, en 1724, mort en août 1789. Il montra dès sa jeunesse un goût particulier pour la statique et la dynamique. Il voyagea en France et en Hollande. Bien accueilli du prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas catholiques, il entra au service de ce prince, après avoir abjuré à Bruxelles la religion protestante. En 1757, l'empereur François Ier et l'impératrice Marie-Thérèse l'appelèrent à Vienne, et l'attachèrent au cabinet impérial de physique et de mécanique. Il fit pour ce musée plusieurs pièces de mécanique très-curieuses, parmi lesquelles on remarque particulièrement un automate qui transcrit tout ce que l'on place devant lui et une montre d'un méca-

nisme extrêmement compliqué. On voit ces pièces encore aujourd'hui à la *Kunstkammer* (Chambre d'art) de Vienne. Le successeur de Marie-Thérèse nomma Knauss directeur du cabinet impérial de physique et de mécanique. On lui doit : *Selbstschreibende Wundermaschine, etc.* (Automate écrivain); Vienne, 1780, ouvrage qui contient la description de ses pièces de mécanique les plus remarquables, et à la suite duquel se trouve un recueil de problèmes. Ce livre, fort rare, n'a pas été mis en vente, et l'auteur n'en distribuait que parcimonieusement des exemplaires. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Teutsches Künstler-Lexikon.*

* **KNAUSS** (*Louis*), peintre allemand, né à Wiesbaden (duché de Nassau), en 1829. Élève de l'école de Dusseldorf, il s'est fait connaître par ses tableaux de genre, tels que : l'*Incendie*, — une *Orgie de village*, — *Le Convoi funèbre*, — *Les Bohémiens dans la forêt*, etc., qui lui ont valu des distinctions honorifiques. A la grande exposition universelle de Paris de 1855, il obtint la médaille de première classe. R. L.

Docum. partic.

KNAUT (*Christophe*), botaniste allemand, né à Halle, en 1638, mort dans cette même ville, en 1694. Médecin à Halle, il consacra ses loisirs à l'étude de la botanique, créa un système composé de dix-sept classes, et qui est établi principalement sur des considérations fournies par Ray et Morison. Comme tous les botanistes de son époque, il sépara les arbres des arbrisseaux et des plantes herbacées. On lui doit : *Enumeratio Plantarum circa Halam sponte provenientium*; Leipzig, 1687, in-8°. Dr L.

Biographie Médicale.

KNAUTH (*Chrétien*), botaniste allemand, né à Halle, en 1654, mort dans cette même ville, le 11 avril 1716. Médecin du prince d'Anhalt-Kœthen et bibliothécaire de la ville de Halle, il publia plusieurs opuscules sur les antiquités historiques et géographiques du pays d'Anhalt et un ouvrage de botanique, intitulé : *Methodus Plantarum genuina, qua differentiæ genericæ, tam summæ quam subalternæ, ordine, digeruntur*; Halle, 1705, in-4°; Leipzig et Halle, 1716, in-8° : dans lequel l'auteur modifia la méthode imaginée par Rivinus, pour classer les plantes. Dr L.

Biographie Médicale.

KNAUTH (*Jean-Chrétien*), philologue allemand, né à Meissen, le 14 janvier 1662, mort à Dresde, le 31 octobre 1732. Professeur à l'école de la Croix (*Kreuzschule*) de Dresde, il a publié, entre autres : *Pythagoræ Carmen aureum, græce et latine et versione Viti Averbachii cum analysi critiqua et ethica, imitationibus græco-latinis et indice genuino*; Strasbourg, 1720, in-8°; — *Analecta Styli, exemplis illustrata*; Dresde, 1725; — *Chrestomathia Terentiana*; Leipzig, 1695; — *Biblia in versibus*; Leipzig, 1708; — *Chiragogus Grammatices, sive grammatica pratica, rhythmicis regulis perspicuis, exemplisque variis illustrata*; Dresde, 1722, etc. R. L.

Sax, *Oxomast. Litterar.*, P. VI, p. 330. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt-Lexik.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KNAUTH (*Jean-Conrad*), historien allemand, né vers 1670, à Dippoldiswalde, mort en 1736. Historiographe de l'électeur de Saxe, il publia un grand nombre d'ouvrages dont voici les plus importants : *Ballenstædische Antiquitæten* (Antiquités de Ballenstædt); 1698 : ouvrage confisqué par le prince d'Anhalt; — *Prodromus Misniæ illustrandæ*; Dresde, 1692; — *Augustæ Beichlingiorum origines*; ibid., 1702 et 1717; — *Beschreibung des alten Sachsens, mit Anmerkungen erlaeutert* (Description de l'ancienne Saxe, avec des notes); ibid., 1727, in-4°, etc., etc. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Sax, *Onomasticon Litterar.*

KNAUTH (*Chrétien*), historien et archéologue allemand, né à Gœrlitz, le 19 décembre 1706, mort à Friedersdorf, le 7 janvier 1784. Il fit ses études à Leipzig, et exerça pendant une longue suite d'années le ministère ecclésiastique à Gœrlitz et à Friedersdorf. Ses nombreux travaux témoignent d'une érudition judicieuse. On a de lui : *Annales Typographici Lusatiæ superioris*; Leipzig, 1740; — *Historische Uebersicht der verschiedenen Verfassungen der Ober Lausitz* (Aperçu historique des diverses Constitutions de la haute Lusace); Gœrlitz, 1776, in-4°; — *Das Vehmgericht in der Ober Lausitz* (Du Tribunal Wehmique de la haute Lusace); Leipzig, 1765; — *De Præstantia Gehlerorum gentis*; ibid., 1735; — *Münzkabinet der Ober-Lausitz* (Cabinet des Monnaies de la Lusace supérieure); Gœrlitz, 1743; — *Singularia historico-litteraria Lusatica*; Budissin, 1736-1743, 28 vol.; — plusieurs écrits sur la ville et les antiquités de Gœrlitz; — plusieurs travaux généalogiques sur les maisons nobles de *Gehler* (1775); — *Gerlach* (1737); — *Meirich* (1750); — *Nostittz* (1764); — *Kober* (1776), etc., etc. Meusel, dans le septième volume de son *Lexicon*, donne le catalogue des écrits de Knauth. Il en compte plus de cent ayant rapport à l'histoire, à la littérature et à l'histoire ecclésiastique. V—u.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexicon.*

KNEBEL (*Charles-Louis* DE), littérateur allemand, né le 30 novembre 1744, à Wallerstein, en Franconie, mort le 23 février 1834. A l'âge de vingt ans il entra dans le régiment du prince héréditaire de Prusse, et se lia avec Ramler, Gleim, Mendelsohn. En 1774 il fut appelé à Weimar, pour servir de précepteur au prince Constantin, qu'il accompagna à Paris. Il obtint une pension viagère après la mort de son élève. Son goût pour la minéralogie l'engagea ensuite à s'établir à Ilmenau, petite ville de la Thuringe. On a de lui : *Sammlung kleiner Gedichte*

(Recueil de petits Poëmes); Leipzig, 1815, in-4°; — *Distichen;* Iéna, 1827; — *Litterarischer Nachlass* (Œuvres littéraires); Leipzig, 1835-1840, 3 vol., in-8°, publié par Varnhagen von Ense et Théodore Mundt. Knebel a donné d'excellentes traductions allemandes des *Élégies* de Properce; Leipzig, 1798, et du *De Rerum Natura* de Lucrèce; Leipzig, 1821 et 1831, 2 vol. Guhraner a publié à Leipzig, en 1851 : *Briefwechsel Knebels mit Gœthe* (Correspondance de Knebel avec Gœthe), 2 vol., in-8°; enfin, Düntzer a fait paraître : *Knebels Briefwechsel mit seiner Schwester Henriette* (Correspondance de Knebel avec sa sœur Henriette); Iéna, 1858, in-8°: les lettres contenues dans ses deux recueils abondent en détails intéressants sur le développement de la plus belle période de la littérature allemande. E. G.

Th. Mundt, *Knebels Leben* (en tête du *Litterarischer Nachlass* de Knebel). — *Conversations-Lexikon.*

KNEBEL (*Charles-Henri* DE), littérateur allemand, né à Schwabach, le 19 décembre 1748, mort dans cette même ville, le 23 novembre 1799. Il était chanoine de sa ville natale, et publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs écrits en français, tels que : *Debernsdorf, château de plaisance de S. A. S. Monseigneur le margrave de Brandenbourg;* Anspach, 1761, in-fol.; — *Ode à M. le surintendant général J. C. de Knebel, sur son jubilé sacerdotal;* Schwabach, 1775, in-4°; — *L'Apothéose, ode d'un Allemand;* Vienne, 1781, in-4°; — *Aux Mânes de Frédéric le Grand;* 1787, in-4°. R. L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Meusel, *Lexicon,* VIII, p. 120.

KNEBEL (*Emmanuel-Théophile*), médecin allemand, né à Gœrlitz, le 27 janvier 1772, mort dans cette même ville, le 30 janvier 1809. Il étudia la médecine à Iéna, Leipzig et Dresde, et exerça l'art de guérir à Wittemberg et à Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Versuch einer chronologischen Uebersicht der Literaergeschichte der Arzneywissenschaft, zur Befœrderung und Erleichterung des Studiums derselben* (Essai d'un Aperçu chronologique de l'Histoire littéraire de la Médecine, etc.); Breslau, 1798, in-8°; — *Materialien zur theoretischen und praktischen Heilkunde* (Matériaux pour servir à l'Étude de la Médecine théorique et pratique); Breslau, 1799-1800, in-8°; — *Allgemeine Grundsaetze ueber die Entstehung, Beschaffenheit und Behandlung der Krankheiten* (Principes généraux sur l'Origine, l'État et le Traitement des Maladies); Breslau, 1800, in-8°; — *Grundlage zu einem vollstaendigen Handbuche der Literatur fuer die gesammte Staatsarzneykunde, bis zu Ende der 18ten Jahrh* (Éléments d'un Manuel complet d'Histoire littéraire de la Médecine légale jusqu'à la fin du dix-huitième siècle); Breslau, 1806, in-8°, etc. Dr L.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — *Biographie Médicale.*

KNECHT (*Justin-Henri*), musicien allemand, né à Biberach, le 30 septembre 1752, mort le 11 décembre 1817. Il fut directeur de musique à Biberach. Il avait la réputation d'un des grands musiciens de son temps : c'était un homme laborieux, un ami sincère et dévoué de son art. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau musical de la Nature. Grande symphonie en quinze parties;* ibid., 1784; — *Les* 15e, 16e, 25e et 26e *couplets de l'Oberon de Wieland, mis en entier en musique pour piano;* ibid., 1785; — *Nouvelle Collection complète de Préludes, Ritournelles, Fantaisies, Versets et Fugues;* Spire, Darmstadt et Munich, 1791-1800, huit cahiers; 2e édition, Munich; — Grand *Te Deum* à deux chœurs et orchestre complet; — *Erklaerung einiger missverstandener Grundsætze aus der Vogler'schen Theorie* (Explication de quelques Principes de la théorie de Vogler qui ont été mal compris); Ulm, 1785; — *Gemeinnützliches Elementarwerk der Harmonie und des Generalbasses* (Traité élémentaire de l'Harmonie et de la Basse continue), 1re partie; Augsbourg, 1792; 2e partie, Stuttgard, 1793; 3e et 4e partie; ibid., 1794-1798; — *Alphabetisches Wœrterbuch der vornehmsten und interessantesten Artikel aus der musikalischen Theorie* (Vocabulaire alphabétique des principaux et des plus intéressants Articles de la Théorie Musicale); Ulm, 1795; — *Vollstændige Orgelschule* (École complète d'Orgue); Leipzig, 1795-1798, 3 parties. J.-P.-E. Martini, surintendant de la musique de Louis XVIII, s'est emparé du travail de Knecht, et l'a publié, sans en nommer l'auteur, sous le titre : *École d'Orgue, divisée en trois parties;* — *Theoretisch-praktische Generalbass-Schule,* etc. (Méthode théorique et pratique de la Basse continue); Fribourg, sans date, etc., etc. R. L.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

KNELLER (*Godefroi*), peintre allemand, né en 1648, à Lubeck, mort en octobre 1723, à Londres. Après avoir appris les premiers principes de la peinture dans les ateliers de Rembrandt et de Ferdinand Bol, il se rendit en Italie pour y copier les tableaux des maîtres, séjourna d'abord à Rome, puis à Venise. Pendant quelque temps il s'adonna à l'histoire; mais ayant eu, dans cette dernière ville, l'occasion de faire les portraits du cardinal Bessadonna, du poëte Carrera et d'autres personnages marquants, il cultiva exclusivement ce genre, qui lui valut une réputation considérable. De retour en Allemagne, il s'arrêta à Munich et à Hambourg, où il fut accueilli avec beaucoup d'empressement. En 1675, il se rendit à Londres; introduit à la cour par le duc de Monmouth, il devint rapidement le peintre à la mode, et reçut de nombreuses marques publiques d'honneur. Nommé, après la mort de sir Pierre Lely, peintre en titre de Charles II, il conserva cet office sous les règnes de Jacques II, de Guillaume III, de la reine Anne et de Georges Ier.

Anobli par le gouvernement anglais et par l'empereur Léopold, il fit don de son portrait à la galerie de Florence, et ses œuvres furent célébrées par les premiers poëtes du temps. Cet artiste avait jusqu'à un certain point la touche large et indépendante de Van Dyck, mais moins de naturel. Son dessin est hardi, ses attitudes sont aisées et ne manquent pas de dignité; son coloris est vif; il y a dans ses physionomies de la grâce et une agréable simplicité qui s'allie à un éminent degré d'élégance. On reproche cependant à ses figures de la monotonie et un défaut d'animation. Ainsi, la collection des beautés de la cour de Guillaume, peinte par ordre de la reine Marie, ne soutient pas la comparaison avec l'œuvre semblable entreprise par Lely sous Charles II. On cite avec éloge un portrait de sir John Robinson, qui se trouve dans la galerie du marquis de Bute. Au reste, les productions de Kneller sont tellement nombreuses qu'il a été gravé d'après lui plus de trois cents planches.

Le frère aîné de cet artiste, *Jean-Zacharie* KNELLER, né en 1646 et mort en 1702, l'accompagna en Angleterre, et laissa plusieurs tableaux d'intérieur, des aquarelles et des morceaux d'architecture. P. L—Y.

Cyclopædia of English Literature; Biogr., t. III. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.* — Waagen, *Kunstwerke und Künstler in England und Paris.*

KNESCHKE (*Jean-Godefroi*), érudit allemand, né le 2 décembre 1766, à Zittau, où il est mort, le 15 mai 1825. Il suivit les cours de l'université d'Iéna, où il se livra surtout à l'étude des langues anciennes et modernes, et fut reçu maître ès arts à Wittemberg. De retour à Zittau, il s'occupa avec succès de propager ses promptes méthodes d'enseignement, et fut attaché au gymnase, dont en 1802 il devint recteur adjoint. Nous citerons de lui : *Quid spectaverit Socrates in sermone cum Theodora meretrice habito;* deux mémoires; Zittau, 1800, in-4°; — *De Ætatis nostræ Ingenio, ludis litterariis admodum contrario*; ibid., 1801, in-4°; — *De Gente Kohliana olim splendidissima*, deux mém.; ibid., 1805, in-4°; — *De Rationibus quibus permotus Georgius Barbatus, dux Saxoniæ, animum induit Luthero ejusque asseclis infensissimum*, deux mém.; ibid., 1806, in-4°; — *De Olympia Fulvia Morata*, trois mém.; 1808-1809; — *De Religione christiana a sexu muliebri per connubia propagata*, onze mémoires; Zittau, 1817-1822. K.

Adelung, *Suppl.* à Jöcher.

KNIAJNIN (*Jakof Borisovitch*), littérateur russe, né à Pskof, le 3 octobre 1742, mort à Saint-Pétersbourg, le 14 janvier 1791. Il s'inspira principalement de la lecture de Corneille; *Didon*, tragédie en cinq actes, qu'il composa étant capitaine, lui valut la bienveillance de l'impératrice Catherine. Pour complaire à sa souveraine, il traduisit en trois semaines la *Clemenza di Tito* de Métastase; elle l'en récompensa par une tabatière en or. Mais lorsque, plus tard, Catherine II, devenue craintive depuis la révolution française, eut ôté de son cabinet le buste de Voltaire, et que Kniajnin, inspiré par le *Brutus* du grand poëte français, composa une tragédie, *Vadim*, dans laquelle il faisait dire à son héros conspirant pour la liberté de sa patrie :

. . . . « Un roi
Joint les faiblesses d'un homme à la puissance d'un Dieu, »

le poëte, loin de recevoir des récompenses, faillit perdre sa liberté : son œuvre fut condamnée au feu, minutieusement recherchée dans les maisons particulières, et l'*attention* de la police ne fut pas sans influence sur la fin prématurée de Kniajnin. Ses œuvres consistent en cinq tragédies, quatre comédies, dont deux, *Le Fanfaron* et *Les Originaux*, sont excellentes, cinq opéras, un mélodrame et plusieurs odes, fables et pièces légères; elles ont été rassemblées à Saint-Pétersbourg, en 1802, en 5 vol. in-8°. P^{ce} A. G—N.

Memoir's of the princess Dachkof; Londres, 1840. — *Mémoires secrets sur la Russie;* Amsterdam, 1800, II, 155. — Bantich-Kamenski, *Slovar.*

KNIAZIEWICZ (*Charles*), général polonais, né le 4 mai 1762, à Assiten (Courlande), mort le 9 mai 1842, à Paris. Appartenant à une bonne famille, originaire de la Lithuanie, il passa deux ans à l'École militaire des Cadets à Varsovie, entra dans le corps royal de l'artillerie, et devint en 1780 porte-enseigne et en 1784 lieutenant. Durant la guerre de 1792 contre l'invasion russe, il combattit vaillamment à Boruszkowce, à Zielence et à Dubienka; dans cette dernière journée (17 juillet), il fut décoré du mérite militaire. Il prit une part plus considérable à l'insurrection qui éclata au mois de mars 1794, sous la dictature de Kosciuszko. Chef d'un bataillon de fusiliers en Podlaquie, il se porta vers Lublin aussitôt qu'il eut connaissance du mouvement, fut adjoint au général Zaïonczek en qualité de chef d'état-major, assista à la bataille de Chelm (8 juin), et devint colonel après l'affaire de Golkow, qui eut lieu aux environs de Varsovie; la levée du siége de cette capitale, à la suite de la retraite des Prussiens et des Russes, lui valut le grade de général de brigade. Envoyé avec deux régiments au secours du général Sierakowski, il ne put arriver en temps utile, et se replia sur le gros de l'armée qui, sous les ordres de Kosciuszko, se trouvait à Macieiowice. Ce fut là que, le 10 octobre 1794, s'engagea, contre les forces réunies de Souvaroff et de Fersen, la lutte suprême où devait succomber l'indépendance de la Pologne. Compris au nombre des prisonniers, il resta quelque temps en captivité à Kiow, puis alla s'établir à Lukow, qui avait échu en partage à l'Autriche.

Lorsque Dombrowski organisa en Italie les légions polonaises, Kniaziewicz fut placé, sous son commandement, à la tête de la 1re légion, destinée à l'occupation de Rome. La guerre de Naples lui fournit bientôt l'occasion de déployer

sa bravoure et ses talents militaires. Le 12 frimaire an VII (2 décembre 1798), il s'empara, à la tête de 300 hommes, du poste de Magliano, occupé par 5,000 Napolitains ; trois jours après, à Terni, il enleva à ces derniers huit pièces de canon et quinze caisses de munitions; enfin, arrivant avec une poignée de Polonais devant la forteresse de Gaète, il la somma de se rendre, et obtint, par ce coup d'audace, la capitulation qui décida du sort de la campagne. Championnet le confirma dans le rang de général de brigade, lui promit des armes d'honneur, et le chargea d'aller présenter au Directoire les drapeaux conquis sur l'ennemi. L'année suivante il prit le commandement d'une nouvelle légion polonaise, dite *légion du Danube*. Dans la campagne de 1800 il rejoignit l'armée du Rhin, et prit une part glorieuse aux combats d'Offenbach et d'Hohenlinden, ainsi qu'au passage de la Salza ; placé presque constamment à l'avant-garde, il ne donna aucun repos aux Autrichiens jusqu'à la conclusion de l'armistice de Styrie (4 nivôse an IX, 25 décembre 1800). Préoccupé des intérêts de sa patrie, il employa vainement tous les moyens en son pouvoir pour que la Pologne ne fût point oubliée dans le traité de paix qui se débattait alors (1). Non-seulement Bonaparte resta sourd à toutes les réclamations de ce genre; mais après la paix de Lunéville il effaça des contrôles de l'armée jusqu'au nom des légions polonaises, et fit concourir le plus grand nombre de ses fidèles alliés à la désastreuse expédition de Saint-Domingue, dans laquelle ils périrent presque tous.

Trahi dans ses plus chères espérances, Kniaziewicz donna sa démission (13 floréal an IX, 3 mai 1801), et revint en Pologne ; en 1804 il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur (2). On ne le vit reparaître sur la scène publique qu'à l'ouverture de la campagne de 1812. Envoyé par le roi Jérôme auprès du prince de Schwarzenberg pour combiner quelques mouvements militaires, il soupçonna la trahison qui se préparait, et adressa à ce sujet un rapport à Napoléon, qui ne voulut point y ajouter foi. On lui donna cependant le commandement d'une division d'infanterie dans le cinquième corps : à la Moskowa, il rallia deux fois ses troupes, forcées dans leurs positions. Placé ensuite à l'arrière-garde, il opéra sa retraite en bataillons carrés obliques, facilita le passage de l'armée au combat de Viazma, et fut à la Bérésina mis momentanément à la tête du contingent polonais. Blessé grièvement, il se retira une seconde fois en Volhynie. En 1815 il alla s'établir à Dresde, d'où il ne cessa d'exercer sur les patriotes polonais une légitime influence. A l'avénement de Nicolas au trône de Russie (1825), sa participation à la Société patriotique donna lieu à une demande d'extradition, à laquelle le roi de Saxe, qui l'aimait beaucoup, ne voulut point souscrire. A la suite de l'insurrection de 1831, Kniaziewicz accepta du gouvernement de Varsovie la mission diplomatique de le représenter à Paris. Après une courte maladie, il y mourut, le 9 mai 1842, à l'âge de quatre-vingts ans, et fut enterré dans le cimetière de Montmorency, à côté de Niemcewicz. Son nom a été inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Paul LOUISY.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des Hommes du Jour*. — Forster, *La Pologne* (*Univers pittor.*) — *Moniteur universel*, 1842. — L. Chodzko, *Histoire des Légions polonaises en Italie*; Paris, 1829, 2 vol. in-8°; et *La Pologne illustrée*; 1840.

KNIAZNIN (*François-Denis*), poëte polonais, né en 1750, dans le palatinat de Witebsk, mort en 1807, à Konskawola, près Pulawy, dans l'ancien palatinat de Lublin. Il fit ses études au collége des jésuites à Witebsk; il venait d'entrer dans cette congrégation lorsque le pape Clément XIV la supprima, en 1773, et rendit ainsi Kniaznin à la vie publique. Arrivé à Varsovie, il fut attaché à la célèbre bibliothèque des Zaluski, et peu de temps après devint secrétaire particulier du prince Adam-Casimir Czartoryski. Kniaznin débuta dans les lettres par une excellente version d'Horace, puis il traduisit Anacréon, Catulle, Ossian, La Fontaine, Métastase; enfin, il composa des poésies originales qui lui assignent l'une des premières places dans la littérature polonaise. Voici les titres de ses œuvres : *Odes d'Horace;* Varsovie, 1773; — *Les Érotiques;* Warsovie, 1779; — *Carmina;* Warsovie, 1781, où se trouvent les poésies po-

(1) Il écrivit à cet effet, le 7 nivôse an IX, la lettre suivante à Bonaparte : « Voilà la seconde fois, citoyen consul, que les héros français ont porté leurs armes sous les murs de Vienne. Dans chacune d'elles, les légions polonaises ont été assez heureuses pour combattre près d'eux. Dans le moment où les Français, par la paix qu'ils vont avoir, retourneront dans leur patrie pour y jouir des avantages de leurs travaux, jugez, citoyen consul, de l'impression que ce retour devra faire éprouver à tous les cœurs polonais, qui, ne combattant que pour la liberté et l'amour de la patrie, s'en voyant seulement distants de soixante lieues, seront obligés de s'en éloigner de trois cents ! O Bonaparte, c'est donc en vous qu'ils peuvent concentrer leur dernier espoir, en vous qui, sachant humilier nos ennemis communs et les forcer aux lois que vous exigerez, pouvez en même temps nous rendre le bonheur en rétablissant notre malheureuse patrie, qui peut contribuer à former la balance de l'Europe. »

(2) En 1807, l'empereur de Russie, voyant avec effroi l'enthousiasme général des Polonais et la disposition où semblait être Napoléon de reconstituer leur nationalité, manda Kniaziewicz à son quartier général. Après avoir reconnu que le partage de la Pologne était un acte injuste, impolitique et qui exigeait réparation : « Je suis disposé, ajouta-t-il, à déclarer le rétablissement de votre patrie, à organiser un corps d'armée polonais et à vous en confier le commandement. » Le général, qui avait moins de confiance en la parole d'Alexandre qu'en celle de Napoléon, déclina cette offre. « Le chef de la nation française, dit-il, a armé une partie de la nation polonaise; il nous a promis l'existence politique de notre pays. Quel serait l'avenir des Polonais armés par les Français? Il faut donc que leurs espérances s'accomplissent ou qu'ils périssent les armes à la main. Une armée polonaise organisée sous les auspices de Votre Majesté serait obligée de combattre contre ses compatriotes, et ce serait alors une guerre civile. » Le tzar ne répliqua rien, se promena quelque temps, et finit par dire en s'éloignant : « Je vous estimais, général, et je vous estime encore davantage. »

lonaises de Jean Kochanowski, traduites en latin; — *Les Fables;* Varsovie, 1781; — *Les Thrènes d'Orphée;* — *La Mère à sa Fille, sur la Vertu,* poëme; — *Idylles;* — *Les triples Noces;* — *Le Ballon;* — *Le grand Gala;* — *Le Romarin;* — les deux opéras intitulés *Thémistocle* et *Hector.* Ses œuvres complètes ont été publiées : 1° en 1788 en 3 volumes, à Varsovie; 2° en 1823, en 4 volumes, à Wilna; 3° en 1828, en 6 volumes, à Varsovie, par les soins de François-de-Sales Dmochowski. L. CHODZKO.

Histoire de la Littér. pol. par Bentkowski. — *Diction. des Polonais savants,* par Chodynicki. — *Les Musiciens Polonais,* par Albert Sowinski, 1857.

KNICANIN (*Stephan-Petrovitch*), voïvode et général serbe, né à Knic (cercle de Kragujevatz), en 1808, mort le 26 mai 1855, à Belgrade. Il fut d'abord simple marchand; mais il ne tarda pas à s'élever au-dessus de sa condition. En 1833 il fut nommé par le prince Milosch capitaine de brigade à Jasenilza, et élu commandant de cercle à Sémendria, en 1839. Ayant participé à la révolution qui amena la déchéance du chef de la famille Obrénovitch, il fut banni du pays en 1840 par le prince Michel, et se retira à Widdin, sur le territoire turc, d'où il fut rappelé deux ans après par le prince Alexandre Kasa Georgevitch, chef de la nouvelle dynastie. Lors de l'insurrection hongroise, Knicanin entra dans le banat comme colonel de la garde nationale à la tête de l'armée serbe auxiliaire; il détruisit deux camps retranchés, enleva Feherwar, et s'empara de Jankowatz après avoir éprouvé un revers près de Temeswar. A la fin de la guerre, il déploya de vrais talents militaires au combat de Pancsova. Il revint ensuite en Servie, où, ami et commensal de son prince, il représentait le parti national. Nommé en 1852 général, voïvode et sénateur de son pays, il a su montrer du talent dans la réorganisation des forces militaires de la Servie. J. V.

J. Laprade, *Courte Biogr. de tous les Généraux, Ministres, Ambassadeurs, etc., étrangers qui ont figuré jusqu'à ce jour dans les affaires d'Orient;* dans l'*Illustration,* n° 629. — Pierer, *Univ. Lexikon.*

KNIEP (*Christophe-Henri*), peintre allemand, né en 1748, à Hildesheim, mort le 9 juillet 1825, à Naples. Son premier maître fut un de ses parents, qui peignait les décors du théâtre de Hanovre. Après avoir parcouru plusieurs villes d'Allemagne, en vivant du produit de ses portraits, il trouva dans le prince-évêque Krasinski un protecteur généreux, qui l'envoya étudier en Italie à ses frais. La mort de ce dernier l'ayant réduit à la misère, il reprit sa vie errante, travailla dans l'atelier de Guillaume Tischbein, voyagea quelque temps en compagnie de Gœthe, et se fixa définitivement à Naples, où son talent se développa à un point extraordinaire. Vers la fin de sa vie, il fut nommé professeur honoraire et conseiller de l'Académie des Beaux-Arts, mais sans appointements. Outre un cours de perspective commencé en 1811 à Vienne, il laissa en mourant un grand nombre de dessins, d'esquisses, de sujets de toutes sortes, etc. La plupart des beaux paysages de cet artiste se trouvent dans les galeries d'Italie ainsi que chez le prince de Lichtenstein. « Doué d'heureuses facultés, dit un critique, il connaissait à fond les règles de son art. La fidélité minutieuse qu'il mettait à reproduire les détails d'un roc, d'un arbuste, n'étouffait pas en lui la spontanéité; au fini il joignait l'entrain, la vie; on sentait l'inspiration. » Son œuvre, trop nombreuse, n'a point été recueillie; elle comprend une foule de simples dessins à la plume, à la craie et à la sépia. K.

Nagler, *Künstler-Lexicon*, VII.

KNIEPSTROH ou **KNIPSTROW**, en latin KNIPSTROVIUS (*Jean*), réformateur allemand, né le 1er mai 1497, à Sandow, près Lovelberg, en Silésie, mort à Wolgart, le 4 octobre 1556. Élevé dans un couvent de l'ordre des Franciscains, il fut envoyé par son abbé à l'université de Francfort pour y terminer ses études. Peu de temps après son arrivée dans cette ville, il eut occasion d'assister au solennel *Actus disputationis* dans lequel Jean Tetzel combattit les fameuses *Thèses* de Luther contre les indulgences. D'un esprit ardent, Kniepstroh, qui avait lu les thèses du réformateur, répondit à Tetzel, et se montra, malgré sa jeunesse, tellement supérieur à son adversaire, que celui-ci dut abandonner le champ de bataille. On l'envoya alors au monastère de Pyritz en Poméranie, dans l'espoir que la tranquillité qui régnait dans cette province calmerait ses idées révolutionnaires. Mais Kniepstroh profita alors de ses loisirs forcés pour étudier la Bible et les écrits de Luther, et parvint à faire partager ses convictions aux moines qui habitaient avec lui. La rumeur de ce qui se passait au couvent ayant pénétré dans la ville, les bourgeois vinrent prier Kniepstroh de leur prêcher la réforme : ce qu'il fit, et avec un succès tel que la ville entière embrassa la religion protestante. Valentin de Colberg intervint alors dans la guerre que Kniepstroh fit à l'orthodoxie, et le força de s'enfuir à Stettin (1522). Deux ans après, il vint à Stargard (non à Stuttgard, comme l'ont dit quelques biographes), et de là à Stralsund, où son apparition porta un coup fatal au catholicisme, et où dès l'année suivante il fut nommé surintendant des affaires ecclésiastiques. Il assista en cette qualité au synode général de la Poméranie (1535), et obtint à cette occasion le titre de surintendant général des affaires ecclésiastiques du gouvernement de Wolgast, titre qu'il porta le premier en Poméranie. En 1539 il fut nommé professeur à l'université de Greifswald, place qu'il avait déjà occupée de 1531 à 1533, et en 1547 il devint recteur de cette académie. Une polémique avec Frever, professeur à l'université de Greifswald, lui causa de tels ennuis, qu'il se retira à Wolgart, auprès du duc Philippe, où il passa le reste

de sa vie en se livrant exclusivement à l'administration ecclésiastique et à l'enseignement. On a de lui : *Vom rechten Gebrauch deren Kirchen-Gueter* (Du véritable Emploi à faire des Biens de l'Église); Stralsund, 1533; — *Bedenken wider das Interim*, etc. (Objections contre l'Intérim de Charles-Quint, après la défaite de la ligue de Smalkade); ibid., 1548; — *Epistola ad D. Melanchthonem, qua Consensus Ecclesiæ Pomeranicæ ad suspiciendam Aug. Confession. repetitionem declaratur* (1552); — *Widerlegung der Bekaentniss Andr. Osiandri von der Rechtfertigung* (Réfutation de la doctrine d'Osiandre sur la justification) (1555?); — *Forma repetendi Catechismi* (1555?). R. L—u.

Mayer, *Vita Knipstrovii*. — Jaenicke, *Gelehrtes Pommerland*. — H. Schmid, *Einleitung zur Brandenburg. Kirchen Geschichte*. — J.-H. Balthasar, *Sammlung einiger zur Pommerischen Kirchen Historie gehoerigen Schriften*. — Zedler, *Universal-Lexikon*.

KNIGGE (*Adolphe-François-Frédéric-Louis*, baron DE), écrivain allemand, né le 16 octobre 1752, au château de Bredenbeck, près Hanovre, mort à Brême, le 6 mai 1796. Il fut successivement employé à la chambre des domaines de Cassel et à la cour de Weimar, et obtint en 1790 la place d'inspecteur des écoles de Brême. Son principal ouvrage est un Traité sur l'art de vivre avec les hommes (*Ueber den Umgang mit Menschen*); Hanovre, 1788, dont M. Gœdeke a publié en 1844 une douzième édition, augmentée et corrigée. On a en outre de Knigge : *Die Reise nach Braunschweig* (Le Voyage à Brunswick), roman comique, nouvelle édition; Hanovre, 1839; traduit en français par Daillnoy (1806); — *Der Roman meines Lebens* (Le Roman de ma vie); Francfort, 1781, 4 vol., et 1803. L'édition des œuvres complètes de Knigge a paru à Hanovre, 1804-1806 : *Knigge's Saemmtliche Werke*, 12 vol. R. L.

Kurze Biographie des Freiherrn Adolph von Knigge; Hanovre, 1825. — Gœdeke, *A. Freiherr von Knigge Sein Leben und Blicke in seine Zeit*; Hanovre, 1844.

KNIGHT (*Samuel*), biographe anglais, né à Londres, en 1674, mort en 1746. Il fit ses études à l'école de Saint-Paul et au collége de La Trinité à Cambridge. Il devint chapelain du comte d'Oxford, qui lui donna la cure de Chippenham et le rectorat de Borough-Green. Il fut ensuite nommé successivement prébendaire d'Ely, recteur de Bluntesham, chapelain de Georges II, et archidiacre de Berks, en 1735. Il s'occupa particulièrement d'histoire littéraire et ecclésiastique, et fournit des renseignements à plusieurs auteurs de son temps, entre autres à Peck, à Grey, à Ward. Il rassembla des matériaux pour les *vies* des évêques Grosseteste, Overall et Patrick. On a de lui : *The Life of Erasmus*; 1724, in-8°; — *The Life of Dean Colet*; 1726, in-8°. Ces deux ouvrages ne se recommandent ni par l'élégance ni par l'intérêt; mais ils contiennent beaucoup de faits utiles, et sont encore recherchés. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

KNIGHT (*John*), navigateur anglais du commencement du dix-septième siècle. Ses antécédents sont peu connus; cependant, il jouissait de la réputation d'un habile marin. En 1606 il fut placé à la tête d'une expédition destinée à tenter le passage aux Indes orientales par le nord-est. Il atteignit le Labrador, mais s'étant aventuré dans les terres pour chercher des mines d'or, une partie de son équipage succomba de froid, de fatigue et de faim; les autres et le capitaine Knight lui-même furent massacrés par les indigènes. A. DE L.

Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*, dans *l'Univers pittoresque*, p. 298.

KNIGHT (*James*), navigateur anglais, de la première moitié du dix-huitième siècle. Des spéculateurs anglais, ayant résolu d'explorer les passages baignés par la mer d'Hudson, armèrent deux bâtiments dont ils confièrent le commandement à James Knight, à Georges Barlow et à David Vaughan, capitaines expérimentés. L'expédition avait pour prétexte la recherche d'un passage au nord-est; mais son but principal était de découvrir les mines d'or et de cuivre qu'on pensait devoir exister aux environs de la baie d'Hudson. Knight et ses compagnons mirent à la voile en 1719. Leurs armateurs n'en recevant aucune nouvelle se plurent d'abord à supposer qu'ils avaient réussi dans leur tentative, et qu'ayant pénétré dans l'océan Pacifique, ils reviendraient en Europe après avoir doublé le cap Horn; mais au bout de deux années il ne fut plus permis de douter que quelque lamentable catastrophe n'eût frappé les hardis navigateurs. En 1722 John Scroggs fut envoyé à leur recherche; mais rien n'indique dans sa relation qu'il se soit occupé un seul instant du sort des malheureux dont il était chargé de découvrir les traces. Ce ne fut que près d'un demi-siècle plus tard, en 1767, que plusieurs objets trouvés sur les rivages de l'île de Marbre prouvèrent que Knight et ses compagnons avaient résidé sur cette côte inhospitalière. Samuel Hearne (*voy.* ce nom), contre-maître au service de la compagnie de Hudson's-bay, résolut de chercher leurs traces; il partit le 6 novembre 1769 du fort du Prince-de-Galles, sur la rivière Churchill, et se dirigea hardiment par terre au nord-ouest, accompagné de deux Européens et de quelques Indiens, qui l'abandonnèrent au bout de quinze jours. Hearne n'en continua pas moins sa route, et atteignit enfin l'île de Marbre; il recueillit des Esquimaux, qui fréquentent ces parages, les renseignements suivants : « Quand Knight arriva devant l'île, le plus grand de ses bâtiments toucha en entrant dans la baie et fut très-endommagé. Les Anglais débarquèrent, et des débris du naviere échoué construisirent une maison non loin du rivage. Ils étaient alors environ cinquante. Lorsque l'été suivant, en 1720, les Esquimaux leur firent une seconde visite, le nombre des naufragés était considérablement diminué, et ceux qui avaient survécu étaient fort malades. Ils étaient occupés à allonger la chaloupe, comme l'attestent une quantité

de copeaux de chêne trouvés par Hearne à quelque distance de la maison. Peu à peu, la famine, le découragement et la maladie firent parmi eux de tels ravages, qu'au commencement du deuxième hiver, ils étaient réduits à vingt. Durant cet hiver, ils se soutinrent, grâce aux provisions en huile et en chair de phoque que leur fournissaient les Esquimaux établis près de leur campement. Mais ceux-ci quittèrent l'île de Marbre à l'approche du printemps, et quand ils y revinrent dans l'été de 1721, ils ne trouvèrent plus que cinq Anglais, et tellement affamés qu'ils dévoraient toute crue la chair de phoque et de baleine qu'on leur offrait. Une pareille nourriture amena bientôt des résultats funestes : trois en moururent au bout de quelques jours, et les deux autres, quoique très-faibles, creusèrent une fosse pour les enterrer. Ces deux-là vécurent encore assez longtemps. Ils montaient souvent sur la pointe d'un rocher voisin, regardant fixement au sud et à l'est pour voir si quelque vaisseau n'apparaissait pas à l'horizon. Ils descendaient ensuite, s'asseyaient l'un près de l'autre, et pleuraient. Enfin l'un des deux mourut, et les forces de l'autre étaient si épuisées qu'il expira en essayant de creuser une fosse pour son compagnon. On voit encore près de la maison, ajoute Hearne, les crânes et les os de ces deux hommes. »

Alfred de Lacaze.

Samuel Hearne, *A Journal from the Prince of Wales's fort, in Hudson's-bay, to the Northern Ocean*, etc., *in the years* 1769, etc.; Londres, 1795, in-4°. — Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 204-205.

Knight (*Richard-Payne*), archéologue et philologue anglais, né en 1750, mort à Londres, le 24 avril 1824. Il était fils aîné du révérend Thomas Knight, de Wormesley-Grange, dans le comté de Hereford. Dans son enfance, sa santé était si faible que son père ne voulut pas l'envoyer à l'école et ne permit pas qu'on lui enseignât à la maison le grec et le latin. Le révérend Thomas Knight mourut en 1764, et le jeune Richard, envoyé à une école du voisinage y fit de rapides progrès en latin. En quittant l'école, il n'alla pas à l'université; mais à l'âge de dix-huit ans il se mit à apprendre le grec, et cette étude devint la grande occupation de toute sa vie. Dans un voyage en Italie où l'avait attiré le soin de sa santé, il contracta le goût des beaux-arts, et s'enthousiasma particulièrement des productions de la sculpture grecque. La fortune considérable qu'il tenait de son père et de son grand-père lui permit de satisfaire sa passion d'antiquaire et de se livrer tranquillement à ses études philologiques. Le bourg de Leominster en 1780, celui de Ludlow en 1784 l'envoyèrent au parlement, où il figura jusqu'en 1806 parmi les adhérents de Fox; mais il s'intéressait peu à la politique, et il ne prit jamais part aux débats. En 1814 il fut nommé conservateur du British-Museum, comme représentant de la famille Townley. Dès sa jeunesse il avait commencé une collection d'antiques et d'autres objets d'art. Il ne cessa, jusqu'à la fin de sa vie, de l'enrichir, et il la légua au British-Museum. Elle était estimée 50,000 l. s. (1,250,000 fr.). On a de Knight: *An Account of the remains of the whorship of Priapus lately existing at Isernia, in the kingdom of Naples; to which is added a discourse on the worship of Priapus, and its connexion with the mystic theology of the ancients*; Londres, 1786, in-4° : cet ouvrage, que l'auteur ne mit pas en vente et qui fut distribué par la société des *Dilettanti*, fit scandale. Le sujet en était en effet scabreux même pour un érudit, et Knight avait mis peu de gravité dans ses recherches et dans sa manière de les exposer. Son livre, dont il détruisit lui-même beaucoup d'exemplaires, n'est recherché que pour sa rareté; — *An analytical Essay on the Greek Alphabet*; Londres, 1791, in-4°. Cet *Essai* contient l'exposé des idées de Knight sur le *digamma*, idées qu'il appliqua plus tard dans son édition d'Homère, et qui sont d'une valeur très-contestable; mais on y trouve aussi, ce qui vaut beaucoup mieux, une démonstration de la fausseté de certaines inscriptions grecques que Fourmont prétendait avoir trouvées en Laconie. La fraude de Fourmont avait trompé les antiquaires et les philologues les plus éminents du dix-huitième siècle, entre autres Winckelmann, Villoison, Valckenaër, Heyne. Knight soutint le premier que ces inscriptions étaient fausses. Son opinion a été reprise par M. Bœckh, qui l'a placée au-dessus de toute contestation (*Corpus Inscriptionum Græcarum*, vol. I, p. 61-104) (1); — *The Landscape*, poëme didactique en trois livres; Londres, 1794, in-8°; — *The Progress of civil Society*, poëme didactique en six livres; Londres, 1796, in-8°. Ce poëme n'est guère connu que par la spirituelle parodie qui parut dans l'*Anti-Jacobin*, et que l'on attribue à Canning; — *A Monody on the death of the right honourable C.-J. Fox*; Londres, 1807, in-8°; — *Alfred, a romance in rhyme*; Londres, 1823, in-8°. Knight n'était pas fait pour la poésie, et aucun de ses ouvrages en ce genre ne s'élève au-dessus du médiocre. Il réussit mieux dans la critique artistique et littéraire. Son *Analytical Enquiry into the principles of Taste*; Londres, 1805, in-8°, eut plusieurs éditions, et se lit encore avec intérêt. Son article sur le *Strabon* de Falconer, publié par l'université d'Oxford (*Edinburgh Review*, juillet 1809), l'engagea dans une polémique avec le docteur Copleston, alors professeur à Oxford, et depuis évêque de Llandaff. Il publia aussi dans l'*Edinburgh Review*, août 1810, une *Vie* de Barry. En 1809, parurent in-fol. : *Specimens of Ancient Sculpture, selected from different collections of Great Britain, by the Society of*

(1) *Consult.* sur l'*Essai* de Knight un article de Porson dans le *Monthly Review* de 1794, réimprimé dans le *Museum criticum*, vol. I, p. 489.

Dilettanti (un second volume a paru en 1835). Ce magnifique ouvrage est principalement dû à Knight, qui écrivit les préfaces et les descriptions des planches. En 1816, lorsque le gouvernement anglais voulut acheter les marbres de lord Elgin, Knight fut entendu par le comité de la chambre des communes. Son opinion à ce sujet, superficielle comme ses autres ouvrages, et dénuée de ce sentiment des beautés de l'art grec, sentiment dont il avait plus d'une fois donné des preuves, fut sévèrement relevée par le *Quarterly Review*, vol. XIV, p. 533-543. Knight publia une courte réponse à cet article. En 1820 il fit paraître une édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* avec des *Prolegomena* d'abord insérés dans le *Classical Journal*. Les *Prolegomena* sont surtout destinés à combattre l'hypothèse de Wolf touchant l'origine des poëmes homériques. Knight suppose que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont pas du même poëte, et que l'auteur de l'*Odyssée* vivait longtemps après celui de l'*Iliade*. Cette polémique contre Wolf et l'hypothèse qu'il substitue à celle du grand critique allemand sont, sinon profondes, du moins ingénieuses; mais Knight ne s'en tint pas là. Il entreprit de rétablir les deux poëmes dans leur état primitif. A cet effet il introduisit dans le texte de vieilles formes de la langue grecque tombées en désuétude, et surtout une ancienne lettre appelée *digamma ;* de plus il rejeta les vers interpolés (selon lui) par les rhapsodes et les poëtes postérieurs. Nous avons dit, à l'article Homère, ce qu'il faut penser de cette tentative bizarre. Knight était un des rédacteurs habituels du *Classical Journal*, dans lequel il publia pour la première fois la fameuse inscription d'Élée (*voy.* le *Corpus Inscript. Græc.* de Bœckh, n° 11); il donna plusieurs articles dans l'*Archæologia* (vol. XV, 393; XVII, 220; XIX, 369). Un catalogue de sa collection de médailles a été publié après sa mort sous le titre de *Nummi veteres*, etc.; Londres, 1830, in-4°. L. J.

Annual Biography. — Gorton, *General Biographical Dictionary.* — *English Cyclopædia* (*Biography*).

KNIGHT (*Édouard*), acteur anglais, né à Birmingham, en 1774, mort à Londres, le 21 février 1826. Cet habile comique avait été destiné par sa famille à devenir artiste peintre; mais il avait un secret penchant pour la scène, et à la mort du maître chez qui on l'avait placé, il s'essaya à New-Castle-under-Line dans le rôle de Hob de la farce *Hob in the Well*. Il fut reçu par le public d'une manière peu encourageante, et, tout déconcerté, il s'enfuit à toutes jambes, laissant le rôle à qui le voudrait pour terminer la représentation. Cet échec le dégoûta pour une année; il reprit ses pinceaux, mais sa passion dominante l'emporta, et il alla jouer *Hob* dans une petite ville, à Raither, dans la Galles du nord, où il obtint plus de succès. Après avoir erré quelque temps, il fut engagé dans la troupe de Stafford. Il se maria dans cette ville à la fille d'un marchand de vins nommé Clewes. Il dut sa renommée à une plaisanterie que voulut lui faire un habitant d'Uttoxer, où il annonçait des représentations. Cet individu lui dit qu'il s'appelait Philipps, qu'il connaissait particulièrement le directeur du théâtre d'York, Tate Wilkinson, et qu'il n'avait qu'à se recommander de lui pour être parfaitement reçu. Knight écrivit aussitôt à Tate Wilkinson pour lui offrir ses services, en s'appuyant du nom de son nouvel ami. Tate Wilkinson lui répondit brutalement qu'il ne connaissait d'autres Philipps qu'un certain quaker qui ne pouvait guère recommander un acteur. Ce fut pour Knight une cruelle mortification; il s'en vengea en homme d'esprit en demandant à Tate Wilkinson une recommandation pour son ami le quaker, afin qu'il lui procurât une place de ministre méthodiste. L'affaire en resta là pour l'instant. Knight continua ses tournées avec la troupe de Stafford; mais au bout d'un an il reçut une lettre de Tate Wilkinson qui lui offrait une *cure* de vingt-cinq shellings par semaine. Cette offre venait de ce que Mathews, le comique d'York, avait été engagé au théâtre d'Hay-Market, et, dans la crainte de se trouver sans acteur pour le remplacer, Tate Wilkinson s'était adressé d'avance à Knight. Le bonheur de celui-ci fut troublé à cette époque par la perte de sa femme, qu'il aimait tendrement, et qui mourut à vingt-quatre ans, en lui laissant la charge d'une famille. Au bout d'une année, il épousa, en 1807, miss Susane Smith, sœur de mistress Bartley, et l'actrice favorite du théâtre d'York. Knight resta sept ans à York. Il accepta ensuite avec empressement les propositions du directeur de Drury-Lane. Ce théâtre ayant été incendié, la plupart des artistes abandonnèrent Londres; Knight resta dans la capitale. Le 14 octobre 1809, il débuta au Lyceum dans le rôle de Timothy Quaint de *The Soldier's Daughter*, dans Robin Rough Head de *Fortune's Frolic*, et joua également avec succès plusieurs autres rôles. Il garda la faveur du public jusqu'à la maladie qui le força à se retirer. Son pouvoir comique était considérable, ce qui tenait à la puissance du jeu des muscles de sa figure qui se prêtaient à tous les masques. Sim, dans *Wild oats*, fut une de ses meilleures créations. Le 17 février 1816, pendant qu'il jouait avec miss Kelly dans la farce de *Modern antiques*, un fou, nommé Barnett, tira un coup de pistolet sur cette actrice; il ne l'atteignit pas, mais il faillit attraper Knight. Le public dédommagea cet acteur par une chaude ovation. Knight avait une vie privée régulière et de bonnes mœurs. Il n'aimait pas les parties de plaisir; il avait beaucoup de bonté et de bienveillance. J. V.

Annual Register, 1826, p. 228.

KNIGHT (*Thomas*), acteur et auteur anglais, né dans le comté de Dorset, vers 1775, mort à Londres, le 4 février 1820. Son père, riche fermier, le destinait au barreau; mais le goût du

théâtre l'emporta. Knight débuta d'abord en province, et vint ensuite au théâtre de Covent-Garden, où il obtint beaucoup de succès, en 1795, dans divers rôles de comédie; il excellait surtout dans l'art d'approprier ses costumes au caractère et aux habitudes du personnage qu'il représentait. En 1803 il quitta la scène, et fut tour à tour directeur des troupes de Liverpool et de Manchester. Il avait épousé miss Farzen, jeune actrice dont la sœur était mariée au comte de Derby. On a de Knight : *Honest Thieves* (Les honnêtes Voleurs), farce; 1797, in-12; — *The Turnpikegate* (La Porte à barrière), divertissement musical; 1799, in-8°. A. J.

Mahul, *Annuaire nécrologique.— Histoire du Théâtre Anglais.*

* **KNIGHT** (*Henry-Cogswell*), poëte américain, né vers 1788, à Newburyport. Il prit ses degrés à l'université de Brown, devint pasteur de la communion épiscopale, et s'occupa beaucoup plus de littérature que d'affaires ecclésiastiques; cependant il prêchait avec succès, et deux volumes de sermons portent son nom. Comme il vivait fort retiré, on a peu de renseignements sur lui; on ignore l'époque de sa mort. Ses poésies, qui ont été réimprimées, ne manquent pas de mérite; il avait du goût, et rimait avec facilité. On a de lui : *The Cypriad*, poëme en deux chants; 1809, 1 vol.; — *The Trophies of Love*, poëme; — *The Broken Harp;* Philadelphie, 1815, 1 vol. Le recueil de ses œuvres a paru à Boston, en 1821, 2 vol.

Son frère, *Frédéric* KNIGHT, né en 1791, à Hampton, mort en 1849, s'est exercé aussi dans le même genre. La plupart de ses pièces de vers ont été insérées dans un volume intitulé : *Thorn Cottage, or the poet's home;* Boston, 1855, in-12. P. L—Y.

Thorn Cottage (introduction).

KNIGHT (*Cornélie*), femme de lettres anglaise, morte au commencement de ce siècle. Elle fit un long séjour en Italie, et publia sur ce pays divers ouvrages, accompagnés de vues dessinées de sa main. Nous citerons d'elle : *Dinarbas*, 1790, conte qui fait suite au *Rasselas* de Johnson, trad. en français en 1817; — *Marcus Flaminius*; 1792, 2 vol. in-8°, recueil de lettres, trad. sous le titre de *Vie privée, politique et militaire des Romains sous Auguste et Tibère*; Paris, 1801, in-8°; — *Description du Latium ou de la campagne de Rome*; 1805, in-4°. P. L—Y.

Biogr. Moderne. — Quérard, *La France Littéraire.*

* **KNIGHT** (*Charles*), libraire anglais, né vers 1790, à Windsor. Fils d'un libraire de cette ville, il prit à sa mort la succession de ses affaires, et fonda l'*Etonian*, revue littéraire qui fut rédigée par l'élite des anciens élèves du collége d'Eton. Le succès de cette entreprise l'ayant conduit à s'établir à Londres, il s'y fit connaître par la publication d'un *Magazine*, conçu sur de plus larges bases, et auquel, suivant l'usage des éditeurs anglais, il attacha son nom, *Knight's quarterly Magazine*; c'est là que M. Macaulay a écrit ses premiers articles. M. Knight commença ensuite, sous les auspices de la Société pour la diffusion des connaissances utiles, une série de publications populaires dont le bon marché et la circulation n'ont été dépassés que par celles des frères Chambers, d'Édimbourg; nous rappellerons par exemple le *Penny Magazine* et le *Penny Cyclopædia*; 1827 et ann. suiv., vol. in-4°. Le public lui est encore redevable d'autres ouvrages utiles, établis à grands frais et vendus le plus bas prix possible, tels que *History of England*, réimpr. en 1858; — *Pictorial Bible*; 1835-1838; 2e édit., augmentée, 1847-1849, 4 vol. gr. in-8° fig.; — *Pictorial Shakspeare;— Daily Bible illustrations*; 1849-1853, 7 vol. in-8°; — la bibliothèque des *Shilling Volumes;* — enfin, *The English Cyclopædia*, refonte générale du *Penny Cyclopædia*, dont les dernières livraisons ont paru en 1858. Outre un grand nombre d'articles insérés dans les ouvrages qu'il a édités, on a de lui : *The Struggles of a Book against excessive taxation*, brochure écrite contre l'impôt des journaux; — *Life of Shakspeare;* 1852 : qui passe pour une des meilleures notices qui aient paru de nos jours sur ce poëte; — *Knowledge is power;* 1855, in-8°; — *The old Printer and the modern Press;* 1856. P. L—Y.

Men of the Time. — Catalogue of English Books.

KNIGHTON (*Henri*), chroniqueur anglais, né vers la fin du quatorzième siècle. Il fut chanoine régulier de l'abbaye de Leicester, et écrivit en latin une chronique intitulée : *Compilatio de Eventibus Angliæ a tempore regis Edgari usque ad mortem regis Ricardi Secundi.* Cette relation a été insérée par Twysden dans les *Decem Scriptores;* Londres, 1652, in-fol. P. L—Y.

Tanner, *Bibliotheca Britannica*, p. 458. — Nicolson, *English Historical Library.*

KNIPERODE (*Weinrich* DE), dix-neuvième grand-maître de l'ordre Teutonique, successeur de Henri Dusemer, en 1351, mort le 23 juin 1382. Il battit et fit prisonnier le grand-duc de Lithuanie, Keystuth, qui s'évada de sa prison. Pour se venger de leur défaite, en 1353, les Lithuaniens saccagèrent Résil en Prusse, et firent 1,500 prisonniers, qu'ils massacrèrent en chemin. Une guerre de sept ans fut la conséquence et le châtiment de ce crime. Le 17 février 1370, vaincus dans une bataille décisive, où ils perdirent 11,000 hommes, les Lithuaniens demandèrent et obtinrent une trêve, qui fut fatale aux chevaliers teutoniques. La sécurité le plongea dans l'oisiveté. Kniperode mourut le 23 juin 1382. Il avait établi à Marienbourg une école de droit pour instruire les jeunes chevaliers. Son successeur, Conrad Zolner de Rodenstein, s'efforça vainement, par d'utiles réformes, d'arrêter la décadence de l'ordre teutonique. F.-X. T.

Pierre de Dusbourg, *Chronicon Prussiæ*.—Henrici Leonardi Schupzfleischil *Historia Ensiferarum Ordinis Teutonici Livonorum*. — Schoonebek, *Histoire des Ordres militaires*.

KNIPPENBERG (*Sébastien*), théologien belge, né à Helden (Brabant), mort à Cologne, le 31 mai 1733. Il prit l'habit de dominicain à Cologne dès l'âge de vingt ans, et se fit recevoir docteur en théologie dans la même ville, le 12 octobre 1688. Il fut ensuite professeur et doyen en cette faculté, et mourut inquisiteur général de son ordre. On a de lui : *De Providentia Dei gubernante per motum juxta mentem S. Augustini episcopi, et S. Thomæ, doctoris angelici*; Cologne, 1700 et 1706, in-12; — *Doctrina S. Thomæ in materia ab erroribus ipsi falso impositis liberata; Adjungitur Compendium doctrinæ Cornelii Jansenii, Yprensis episcopi, in quinque famosis propositionibus illius damnatæ, de verbo ad verbum prolatæ, et extractæ ex ejus libro qui intitulatur :* « Cornelii Jansenii, Augustinus, impresso Lovanii anno 1640 »; Cologne, 1718, in-8°. Cet ouvrage fut prohibé par la cour de Rome : il est devenu fort rare; — *Opusculum contra librum authoris anonymi* (le P. Jean van Bilsen, dominicain) *intitulatum :* « Prædicatorii ordinis fides et religio vindicata »; Cologne, 1721, in-12. A. L.

Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, p. 294. — Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. des Pays-Bas*, t. I, p. 272-273.

KNIPPERDOLLING ou **KNIPPER-DOLLINK** (*Bernard*), chef des anabaptistes de Münster, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 23 janvier 1536. Ancien partisan des luthériens et chassé de sa ville natale, il erra pendant plusieurs années à l'étranger, et se lia en Suède avec la secte des anabaptistes. De retour à Munster, il se mit à la tête des fanatiques religieux, accueillit Jean Matthys et Jean de Leyde dans sa maison, et excita de tels désordres que l'évêque de Munster le fit saisir et enfermer dans la prison de la ville. On l'élargit ensuite à de certaines conditions; mais son impétuosité n'en fut point ralentie. Il se joignit à plusieurs fanatiques, enleva avec leur aide les clefs de la ville, et, simulant l'inspiré, il se montra pieds nus dans toutes les rues de la ville, et annonçait dans les carrefours la réformation des mœurs. Pris et mis aux fers par les catholiques, ses partisans le délivrèrent bientôt. Il usa de sa liberté pour recommencer ses menées séditieuses, et se fit, par son courage et son fanatisme, une telle réputation qu'en 1534 les anabaptistes le choisirent pour bourgmestre de Munster, et que Jean de Leyde, en lui remettant le *glaive de Samson*, le chargea de l'exécution des hautes-œuvres. L'épée nue à la main, et accompagné de quatre satellites, il parcourait alors la ville, exerçant un gouvernement de terreur et décapitant lui-même tous ceux qui voulaient s'opposer à son autorité despotique. Lorsque Jean de Leyde fut nommé roi des anabaptistes, Knipperdolling obtint la dignité de stadhouder, et exerça de telles violences que le tailleur-roi dut le faire enfermer pendant quelques jours. Ces excès furent bientôt punis d'une manière plus sévère. Le parti catholique ayant eu le dessus, en 1536, et Knipperdolling ayant été fait prisonnier, il fut condamné à avoir le corps déchiré avec des tenailles ardentes et à être ensuite percé de l'épée, ce qui fut exécuté. Au milieu de ce supplice horrible, il se montra endurci et inflexible, blasphémant et ne voulant pas entendre parler de réconciliation avec l'Église. Son cadavre fut exposé dans une cage de fer suspendue au clocher de l'église de Saint-Lambert. R. LINDAU.

Le père Catrou, *Histoire des Anabaptistes*, t. II.—Mencken, *Scriptores Rer. Germ.*, t. III, p. 1534, seq. — Hamelmann, *Hist. Eccles. renati Evang. in Urbe Monast. Opp.* — Hermann et Kerssenbroch, *Bell. Anabaptist. Monast.* — Trommsdorf, *Alte und neue Geographie von Deutschland*.

KNITTEL (*Gaspard*), savant allemand, né à Glatz, le 6 février 1644, mort à Telcz, le 11 février 1702. Membre de la Société de Jésus, il professa les mathématiques, l'éthique et la philosophie. Après avoir été procureur provincial auprès de la cour de Vienne, il obtint la place de recteur du collége de Krumman et plus tard celle de recteur de l'université de Prague. On a de lui : *Cosmographia elementaris propositionibus physico-mathematicis proposita*; Prague, 1673; 2[e] édit., Nuremberg, 1674; — *Via regia ad omnes artes et scientias;* Prague, 1682; Nuremberg, 1691; Augsbourg, 1759; — *Aristoteles curiosus et utilis*; Prague, 1682; — *Conciones dominicales academicæ*; Prague, 1684. R. L.

Reimann, *Einleitung zur histor. Litteratur.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KNITTEL (*François-Antoine*), érudit théologien allemand, né à Salzdalum, le 3 avril 1721, mort à Wolfenbuttel, le 13 décembre 1792. Il étudia la théologie à Helmstædt et à Halle, devint, en 1751, pasteur à Schliestædt, et se fixa à Wolfenbuttel. On a de lui : *Ulfilæ versionem Gothicam nonnullorum capitum epistolæ Pauli ad Romanos, cum variis monumentis ineditis eruit, commentatus est deditque foras;* Brunswick, 1762, in-4°. C'est le principal travail de Knittel. Les autres écrits traitent : *De l'art de catéchiser, du célèbre témoignage de Josèphe relativement au Christ, de l'Apocalypse*, etc., etc. V—U.

Meusel, *Lexikon*, t. VII, p. 133 et suiv. — Schlichtegrall, *Nekrolog der Deutschen.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KNOBBÆRT (*Jean-Antoine*), jurisconsulte belge, né à Anvers, mort le 11 septembre 1677. Il appartenait à la famille des célèbres imprimeurs de ce nom; il était avocat au conseil de Flandre. Il est connu par son commentaire sur les soixante-quatre premiers articles de la coutume de Gand, qu'il publia sous ce titre : *Jus civile Gandensium, hoc est usus moresque eorum in populo nati, a principe confirmati*

et observationibus illustrati. Tomus primus, complectens observationes, prolegomena et rubricas IV; Anvers, 1677, in-fol.; Bruxelles, 1700 et 1770, in-fol. L'auteur donne, avec les textes flamand et latin de la coutume, les dispositions conformes ou différentes non-seulement des autres coutumes du comté et des pays voisins, mais encore du droit romain. C'est un ouvrage à consulter pour le droit civil et pour l'histoire de l'ancien régime communal ou provincial de la Belgique. E. R.

Camus, *Bibliothèque choisie des livres de Droit.* — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique.* — *Description bibliographique de la Bibliothèque de Joseph Ermént;* Bruxelles, sans date, 3 vol. in-8°.

KNOBELSDORF (*Hans-Georges-Wenceslas*, baron DE), architecte allemand, né en 1697, mort en 1753, à Berlin. Il passa plusieurs années au service militaire, et se démit, en 1730, du grade de capitaine, pour se livrer exclusivement à l'étude des beaux-arts, qu'il avait jusque là cultivés en amateur. Dans cette intention, il fit de longs séjours en France et en Italie. Remarqué par Frédéric II, qui manifesta pour lui une grande bienveillance, il devint surintendant des bâtiments royaux et conseiller des finances. Les principaux monuments qu'il construisit par les ordres de ce prince sont l'Opéra de Berlin, terminé en 1742, et la délicieuse résidence de Sans-Souci. Il laissa aussi quelques bons portraits et des paysages. Un contemporain disait de cet artiste que s'il avait à peindre la raison faite homme, c'était lui qu'il prendrait pour modèle. Son *Éloge*, écrit par Frédéric lui-même, a été inséré dans le tome VIII des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, dont Knobelsdorf fut un des membres fondateurs. K.

Nagler, *Künstler-Lexicon*. — Hirsching, *Historisch-literarisches Handbuch*, III. — Formey, *Éloges*, I.

KNOBELSDORF (*A.-François*, baron DE), feld-maréchal prussien, né en 1723, mort le 10 décembre 1799, à Berlin. Après avoir été gouverneur de Custrin, il parvint au premier grade militaire, et fut l'un des lieutenants de Frédéric II dans les campagnes de Sept Ans et de la succession de Bavière. Il opéra, en 1793, une diversion dans le Brabant avec un corps de dix mille hommes, et dirigea ensuite le blocus de Landau, qu'il fut contraint de lever par suite de la reprise des lignes de Wissembourg. Il servit encore l'année suivante sur le Rhin, et prit sa retraite.

Deux autres personnages du même nom figurent à des titres différents dans les annales de la Prusse moderne. L'un, diplomate distingué, fut ministre de Frédéric-Guillaume II à Constantinople, et réussit, en 1791, par son habile intervention, à terminer la guerre entre la Turquie, l'Autriche et la Russie; plus tard, en 1806, il fut chargé auprès de Napoléon d'une mission pacifique en apparence, mais qui n'était au fond qu'un prétexte pour gagner du temps et se préparer à la guerre. Il mourut quelques années après. L'autre, général major, né en 1775, à Wuttnow, et mort en 1826, à Berlin, prit part aux guerres contre la France, commanda la garde royale, et fut nommé en 1815 inspecteur général de cavalerie. K.

Pierer, *Universal-Lexikon*.

* **KNOBLECHER** (*N......*), missionnaire et voyageur allemand, né vers 1800. Après avoir fait ses études à Rome, il vint passer un an en Syrie pour apprendre la langue arabe, et alla s'établir à la mission de Khartoum. Désigné avec quelques autres missionnaires pour faire partie de l'expédition qui va tous les ans commercer sur le Nil Blanc, il partit, sous la protection du pacha, le 13 novembre 1849, malgré l'opposition des marchands. Au bout de quatorze jours, l'expédition dépassa les îles des Shillooks. Des vents violents firent beaucoup souffrir les bâtiments, dont un fut complétement démâté. Le 2 décembre les missionnaires dépassèrent l'embouchure de la rivière de Sabat, la seule qui se jette dans le Nil Blanc du côté de l'est, et dont la source était, selon toute apparence, dans le pays des Gallas, au sud du royaume de Choa. Du 9° 26′ de latitude nord au 6° 50′, ils virent le paysage changer d'aspect : les superbes forêts disparurent et furent remplacées par des marais couverts de sables et d'herbes, et par un terrain si mou qu'il était impossible d'y aborder. L'air était lourd, plein de miasmes et obscurci par des nuées de moustiques : l'eau de la rivière était stagnante et couverte de matières végétales. Au-dessus du Bahr el Ghazel, ou lac de Gazelles, par 9° 16′, le cours du Nil Blanc devient excessivement tortueux, et la grande quantité de canaux et de bras sans issue qui s'y trouvent embarrassaient les pilotes. Le 22 décembre l'expédition atteignit le village d'Angouen, où réside le roi des Kyks, qui reçut très-bien les missionnaires. Au sud des Kyks sont les Elliabs, les plus civilisés des peuples de cette contrée. Dans leur pays, le Nil Blanc se partage en deux branches, qui furent toutes deux visitées : l'eau était si basse que les bâtiments enfonçaient dans la boue; mais ils furent dégagés par les naturels, qui s'attelèrent avec empressement à des cordeaux. Le 31 décembre les missionnaires arrivèrent chez les Zihrs, qui descendirent au bord de la rivière et les reçurent avec des grands cris de joie. Le 2 janvier 1850 M. Knoblecher vit au sud-est la fameuse montagne de granit de Niezkanyi, au 5° de latitude, la première qui coupe la monotonie de la plaine depuis le 10° 35′. Le 14 janvier l'expédition atteignit les rapides du Nil Blanc et l'île de Tsanker au 4° 49′, point où s'étaient arrêtées jusque là toutes les recherches; car il semblait impossible d'aller plus loin avec les barques. Cependant, le hardi pilote nubien de M. Knoblecher, Suleyman Abou-Zéid, put remettre à la voile, et 16 milles plus loin il arriva au village de Tokiman. Le pays était beau et très-peuplé, l'eau redevenue claire. Les habitants montrèrent le plus grand

étonnement à la vue des bâtiments et du visage blanc de leurs équipages. Ils tombèrent en extase en entendant un des missionnaires jouer de l'harmonica, et leur chef offrit la souveraineté de tout le pays en échange du merveilleux instrument. Le 16 on arriva au village de Logwek, par 4° 10, qui prend son nom d'une pointe de granit de 200 mètres de haut, laquelle s'élève solitaire sur la rive gauche du Nil. M. Knoblecher monta à son sommet, d'où les yeux embrassent tout le pays. Il vit au sud-ouest la rivière se perdre entre les montagnes de Regoer et de Kiddi, voisines de celle de Kereg, très-riche en mines de fer exploitées par les naturels; au sud une longue chaîne de montagnes, qu'il ne put bien juger, à cause de la distance. Au delà de celle de Logweya sont les tribus des Berris, qu'il ne faut pas confondre avec les Barris, voisins des Gallas, peuples guerriers, qui s'étendent de l'Abyssinie à Mozambique, le long du grand plateau central de l'Uniamesi. « Ainsi, dit M. Taylor, le Nil Blanc a été visité à peu près jusqu'à l'équateur, et ses sources se trouvent probablement au delà. A Logwek, sa largeur est de 650 pieds et sa profondeur pendant la saison la plus sèche de 8 pieds environ. En 1850, M. Krafft, voyageur allemand, a découvert au 3° de latitude sud la montagne neigeuse de Kilimandjaro, dans son voyage de Mombat à la côte de Zanzibar, et d'après son appréciation, c'est là que se trouvent les sources du Nil Blanc, que le géographe Berghaus croit être le vrai grand Nil. » Pendant son séjour à Logwek M. Knoblecher entendit des naturels parler de tribus du sud dont la peau serait entièrement blanche; mais il n'ajouta pas foi à cette fable, et pensa qu'il s'agissait des établissements portugais sur l'océan Indien. Le 17 janvier l'expédition se mit en route pour revenir à Khartoum. Les missionnaires n'avaient pu atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. Les marchands égyptiens, jaloux, les avaient désignés aux naturels comme des magiciens, et les indigènes ne voulaient ni les garder ni les laisser s'établir parmi eux. Après être allé ainsi plus loin qu'aucun de ses devanciers vers les sources du Nil, M. Knoblecher vint se rétablir aux missions de Khartoum, où il reçut la visite de M. Bayard Taylor. J. V.

Bayard Taylor, *Journey to central Africa*.

KNOCH (*Georges-Ludolphe-Otto*), théologien allemand, né à Burgwedel, en Hanovre, le 2 février 1705, mort le 30 mars 1783. Il fut pasteur à Brunswick, et publia : *Historische und Kritische Dokumente*, etc. (Documents historiques et critiques tirés de la collection de Bibles qui se trouve à la bibliothèque Grauenhof du prince de Brunswick); Hanovre et Wolfenbüttel, 1749-1754; — *Bibel-Bibliothek*, etc. (Bibliothèque biblique, ou catalogue de la collection de Bibles faite par la duchesse douairière Élisabeth-Sophie-Marie de Brunswick); Brunswick, 1752; — et quelques *opuscules*. V—u.

Meusel, *Lexikon*, t. VII, p. 137. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KNOEPKEN (*André*), dit aussi *Knop, Knopf* ou *Cnoph*, réformateur de la Livonie, né à Custrin, vers la fin du quinzième siècle, mort à Riga, le 13 février 1539. Ancien professeur de l'école de Treptow en Poméranie, il était très-attaché à la religion catholique lorsque la lecture du *De Captivitate Babylonis* de Luther fit de lui un partisan chaleureux du réformateur. Persécuté pour ce changement de croyance, dont il ne se cacha point, il se rendit, vers 1521, à Riga auprès de son frère, le chanoine Jacques Knoepken. Contrairement à la plupart des réformateurs, il ne résista pas ouvertement à l'autorité ecclésiastique établie; il réunissait ses disciples secrètement, et les chargeait de transmettre ses paroles à d'autres personnes. Mais ces lenteurs déplaisaient à Luther, qui envoya à Riga le fanatique Sylvestre Tegelmeister de Rostock. Celui-ci souleva par ses discours la population : elle envahit les églises, en démolit les images, et força le conseil municipal d'ouvrir entre les protestants et les catholiques un colloque sur les dogmes contestés. Dans ce colloque Knoepken défendit les nouvelles doctrines; la majorité du conseil se déclara pour lui, et le luthéranisme fut déclaré religion dominante à Riga. Knoepken fut proclamé pasteur en chef de la ville, le 23 octobre 1523. On a de lui plusieurs cantiques (*Choraele*) qui se chantent encore aujourd'hui dans les églises protestantes. Les plus fameux sont : *Hilff uns in deinem Namen*, et *Herr Christ du einiger Gottes Sohn*. Ce dernier a été faussement attribué à Élisabeth Kreutziger : On a en outre de Knoepken : *Interpretatio in Epistolam ad Romanos; Rigæ apud Livonios prælecta*, etc.; Wittemberg, 1514, in-4°. Cet ouvrage, que précède un discours de Bugenhagen et que Melanchthon a enrichi de notes, est fort rare. R. L—u.

Adam, *Vitæ Theol. Germ.* — Scultetius, *Annal. Evangel.* — Seckendorff, *Histor. Lutheran.* — Freher, *Theatrum Vir. erudit. clariss.*, P. I, sect. 3. — Printz, *Museum Histor.* — Zedler, *Universal-Lexik.*

KNOES (*Olaüs*), poëte suédois, né le 3 juillet 1683, mort le 7 avril 1748, à Wanga. Après avoir fait ses études à l'université d'Upsal, il y fut attaché comme professeur, passa en la même qualité à Marienstadt, et administra depuis 1729 la paroisse de Wanga. Il se distingua par son talent pour la poésie, et publia en latin : *De Providentia divina*; Upsal, 1710; — *Virens perpetuo flore Amarantus, carmen elegiacum*; 1714, in-4°; — et quelques discours. K.

Beitræge zu den Actis historico-ecclesiasticis, p. 910.

KNOES (*Anders*), théologien suédois, fils du précédent, né le 3 février 1721, à Marienstadt, mort le 29 mai 1799, à Skara. Il fut répétiteur à Upsal, prit à Lund son diplôme de docteur en théologie, et devint, en 1771, pasteur à Skara. Vers 1793 on le nomma correspondant du comité des affaires ecclésiastiques. On a de lui : *Anmerkungen ueber sancti Pauli Epistel an die Rœmer*.

(Commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Romains); Upsal, 1777, in-8°; — *Compendium Theologiæ practicæ una cum brevi delineatione theologiæ pastoralis*; ibid., 1769, 1773, in-8°; — *Vorlesungen in Rücksicht auf einen biblischen und praktischen Katechismus* (Leçons sur un Catéchisme biblique et pratique); ibid., 1779-1780; — *Analecta Epistolarum imprimis historiam et res litterarias Sueciæ illustrantium*; ibid., 1787-1790, 4 cahiers. K.

Allgemeiner literarischer Anzeiger; Leipzig, 1796-1797, in-fol.

KNOES (*Olaüs-Anderson*), historien suédois, frère du précédent, né vers 1746, mort le 15 janvier 1804, à Skara. Il prit ses degrés à l'université d'Upsal, y fut tour à tour professeur et bibliothécaire, et obtint une chaire de langue grecque au gymnase de Skara, en Vestrogothie. Il était en relations d'amitié avec le savant Gjœrwell, qui lui communiqua son goût pour l'étude de l'histoire et des antiquités nationales. Il a laissé des ouvrages estimés: *Historia Academiæ Upsaliensis*; Upsal, 1752-1790, part. I à VII; — *Historiola literaria Vestrogothiæ latinorum Poetarum*; ibid., part. I à VIII; — *Analecta Epistolarum imprimis historiam et res literarias Sueciæ illustrantium*; ibid., part. I à VII; — *Duæ Orationes, una de Flore Ecclesiæ interno ac spirituali, altera de Origene in gymnasio Alexandrino docente*; Stockholm, 1760, in-8°. K.

Allgemeine Literatur Zeitung; Iéna, 1804, p. 548. — *Darstellungen merkwürdiger Menschen*; Halle, 1804, t. IV, p. 225.

KNOETZSCHER (*Jean-Chrétien*), jurisconsulte allemand, né à Freyberg, le 18 juillet 1764, mort à Leipzig, en 1805. Il étudia la jurisprudence, et obtint, en 1799, une chaire à l'université de Leipzig, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont: *Historia Vicariatus S. Rom. Imper. inde a Caroli M. tempore usque ad sic dictum interregnum*; ibid., 1792; — *Origines Vicariatus Sancti Romani Imperii, ex ducum Francorum et Saxonum principatu deductæ*; ibid., 1792; — *De* κυνοφορία, *sive pacis publicæ turbatorum ad canes portandos damnatione*; ibid., 1793; — *Commentatio Juris metallici, prærogativam Senatus Fribergensis solemnem dimensionem metallicam quam vulgo vocant Erbberenten seu Bergvermessen, Saxoniæ in terris exercendi proponens*; ibid., 1795; — *Von Verdammung der Missethæter zur Bergarbeit* (De la Condamnation des malfaiteurs aux travaux des mines); ibid., 1795; — *Versuch einer Geschichte des Reichsvikariats von der goldenen Bulle* (Essai d'une Histoire du Vicariat de l'Empire avant la bulle d'Or); ibid., 1796, etc. R. L.

Leipziger Gelehrtes Tagebuch; Leipzig, 1780-1807, année 1792. — *Intelligenz Blatt der Leipziger Literarischen Zeitung*; 1805. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KNOLLES ou **KNOWLES**, capitaine anglais, que l'on trouve désigné dans quelques historiens français sous les noms de *Cnolle* et de *Canolle*, naquit vers 1317, dans le comté de Chester, et mourut vers 1406, dans le comté de Kent. Issu d'une famille de basse extraction, il ne dut sa fortune qu'à lui-même. La première fois qu'on le voit apparaître d'une manière certaine dans l'histoire, c'est en 1350, comme premier tenant de Bembro dans le fameux tournoi improprement appelé *Combat des Trente*, puisqu'il est avéré que chacun des deux chefs, Beaumanoir et Bembro, fut assisté de trente champions. Fait prisonnier dans cette joûte et conduit au château de Josselin, Knolles ne tarda pas à recouvrer la liberté; car l'année suivante nous le retrouvons aux prises, au pont d'Évron, avec du Guesclin, qui fut pris et rançonné par Robin Adès, l'un des lieutenants du capitaine anglais. Après avoir dévasté la Normandie à la tête d'une compagnie dont il était capitaine sous Philippe de Navarre et avoir accompagné le duc de Lancastre, en 1357 et 1359, aux siéges de Rennes et de Dinan, suivis, en Bretagne, d'une trêve qui se prolongea jusqu'en 1363, il alla ravager le Berry et l'Auvergne. Mais à la reprise des hostilités en Bretagne il y revint, prit part au siége de Bécherel, où, pour la première fois, on fit usage du canon dans cette province, et à la bataille d'Auray, où il commanda une des ailes de l'armée anglo-bretonne. Jean V, pour le récompenser des services qu'il avait reçus de lui, lui fit don des seigneuries de Rougé et de Derval, dont il conserva la jouissance tant qu'il resta en Bretagne. La pacification de cette province ne lui permettant plus d'y exercer son métier d'aventurier, il s'adjoignit Hue Calverly, et, soit qu'ils craignissent que la présence du prince Noir en Guienne n'y apportât quelque obstacle à leurs rapines, soit plutôt qu'ils secondassent la politique de ce prince en faisant sur d'autres points de la France une diversion utile à ses intérêts, ils allèrent porter le fer et la flamme dans la Picardie et la Champagne. Calverly ayant ensuite trouvé plus d'avantages à se ranger sous la bannière de du Guesclin, Knolles se décida à passer en Guienne pour porter secours au prince Noir. Ayant frété quatre navires, il y embarqua au Conquet les renforts qu'il avait rassemblés, et quand il arriva à Angoulême: « Le prince de Galles, dit Froissart, le fit maître et souverain de tous les chevaliers de son hostel, pour cause d'amour et de vaillance et d'honneur, et leur commanda à obéir à lui comme à leur souverain; et ils dirent que si feroient-ils volontiers. » Édouard III ajouta à ces distinctions le titre et l'office de sénéchal de Guienne. Profitant de l'amitié qu'il avait autrefois contractée dans les camps avec Perducas d'Albret, autre capitaine d'aventuriers, Knolles le débaucha au duc d'Anjou avec cinq cents Gascons, et l'ayant ramené sous les drapeaux anglais, il aida Chandos à comprimer la Guienne, qui voulait secouer le joug de l'étranger. Les deux lieutenants du prince Noir s'emparèrent

de Moissac, Grammate et Roquemadour, *qui s'étaient tournées françaises ;* mais ils échouèrent devant Darvel, qu'ils assiégèrent cinq semaines, et devant Domme.

Envoyé en 1370 en Angleterre pour en ramener des renforts, Knolles débarqua à Calais vers la mi-juillet avec 1,500 lances et mille archers, traversa la Picardie et le Soissonnais sans y rencontrer aucun obstacle, franchit la Marne, l'Aube, et après avoir ravagé une partie de la Champagne, il se présenta devant Paris, et brûla les villages voisins, dont Charles V, qui habitait alors l'hôtel Saint-Paul, put pendant un jour et deux nuits contempler l'incendie. Jusque là on avait cru que les Anglais se seraient d'eux-mêmes épuisés et débandés; mais le péril fut jugé assez grave pour qu'il fût nécessaire de rappeler du Guesclin du Limousin et de lui remettre, avec l'épée de connétable, le commandement de l'armée destinée à agir contre Knolles. Ce dernier cheminait alors vers le Maine et l'Anjou. L'insubordination de ses bandes fut pour le connétable un utile auxiliaire. Jean Mensterwoth, l'un des lieutenants de Knolles, s'indignait d'obéir à un soldat de fortune, qu'il appelait « vieille chauve-souris », et chaque jour il grossissait le parti qu'il s'était fait parmi les mécontents. Quand Knolles voulut conduire ses troupes en Bretagne, 200 lances environ se séparèrent de lui et le suivirent à la distance d'une journée de marche, sous les ordres de Thomas Grantson, que du Guesclin battit et fit prisonnier à Pontvallain. Découragé par cet échec, et ne comptant plus sur le reste de ses troupes, Knolles les licencia, et gagna en toute hâte son château de Derval, dont il faisait depuis plusieurs années l'entrepôt de ses rapines ; et ayant fait charger sur des bêtes de somme ce qu'il avait de plus précieux, il sortit furtivement et se dirigea vers la basse Bretagne, résolu à s'embarquer à Saint-Matthieu avec ses richesses. Atteints par Clisson au moment où ils se dirigeaient vers leurs vaisseaux, les mille soldats anglais qui accompagnaient Knolles furent tous pris ou tués. Ce dernier, parvint dans Brest, où il commanda, comme lieutenant de Jean V après le départ de ce prince pour l'Angleterre, le 28 août 1373; il défendit la place avec succès contre Clisson, qu'il obligea à lever le siége. Du Guesclin ne fut pas plus heureux que Clisson, lorsqu'à son tour il vint bloquer Brest, puis ensuite Derval. Brest ayant été ravitaillé avant l'expiration du terme conditionnellement assigné pour sa capitulation, Knolles, en laissant le commandement au comte de Salisbury, qui avait amené les renforts, rentra dans Derval, et refusa de ratifier la convention souscrite par son lieutenant, qui s'était engagé à livrer cette place si, comme Brest, elle n'était pas secourue avant six semaines. C'est alors que le duc d'Anjou fit trancher la tête aux Anglais qui lui avaient été remis comme otages, et que Knolles, usant de représailles, traita de la même façon quatre prisonniers français, dont il fit jeter les têtes dans le fossé, en vue des assiégeants. Le duc et le connétable ayant été réduits à s'éloigner, Knolles put rentrer dans Brest. En 1377 il s'embarqua sur un des vaisseaux commandés par le duc de Buckingham et armés en vue de prendre une revanche des succès obtenus par les Français, peu de mois auparavant, sur les côtes et dans les ports d'Angleterre; mais la tempête ayant dispersé cet armement, il resta sans effet. Le siége de Nantes, auquel Knolles concourut en 1380, sous le duc de Buckingham, est le dernier fait qui atteste sa présence en Bretagne. L'année suivante, il comprima à Londres (juin 1381) l'insurrection de Wat-Tyler, qui dix jours durant tint en échec Richard II. Le triomphe des insurgés avait réduit le roi à consentir au partage des terres, à l'abolition de la noblesse, à la suppression des impôts, lorsque Knolles, accourant à la tête de mille hommes d'armes, que lui et le lord maire avaient rassemblés, mit fin à cette jacquerie, qui aurait infailliblement renversé la monarchie et bouleversé de fond en comble la constitution anglaise. Comblé des marques de gratitude de son souverain, Knolles vécut désormais dans ses domaines, au comté de Kent, et y consacra à la fondation d'établissements pieux dont quelques uns, dit-on, subsistent encore, une partie des richesses qu'il devait à ses exploits d'aventurier et à la libéralité des rois d'Angleterre. P. Levot.

Chroniques de Froissart. — *Histoire de Charles VI*, par Le Laboureur. — *Histoires de Bretagne*, par d'Argentré, D. Lobineau et D. Morice. — *Histoire d'Angleterre* de Smolett.

KNOLLES (*Richard*), historien anglais, né dans le comté de Northampton, vers 1540, mort à Sandwich, en 1610. Il fit ses études à Oxford, et devint directeur de l'école libre de Sandwich, dans le comté de Kent. Sa vie entière se passa dans cet emploi sans laisser d'autres traces que des ouvrages, dont le plus remarquable est une *Histoire des Turcs*. On a de lui : *Grammaticæ Latinæ, Græcæ et Hebraicæ Compendium, cum radicibus ;* Londres, 1600 ; — *History of the Turks ;* 1610, in-fol. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, et dans les dernières il porte le titre de *The general History of the Turks, from the first beginning of that nation to the rising of the Ottoman Family*. L'histoire de Knolles a eu plusieurs continuations, entre autres celle de Paul Ricaut; Londres, 1680, in-fol. Knolles y ajouta lui-même comme suppléments : *The Lives and Conquests of the Ottoman Kings and Emperors to the year* 1610; 1621 ; — *A brief Discourse of the greatness of The turkish Empire, and wherein the greatest strength thereof consisteth ;* 1621. Selon Johnson, personne ne peut contester les mérites de Knolles, qui possède toutes les perfections qu'admet le genre narratif. Mais ce critique, qui devait à Knolles le sujet de sa tragédie d'*Irène*, est suspect de partialité, et nous préférons le jugement tout

contraire d'Horace Walpole. « Considérée comme une histoire, dit celui-ci, c'est un ramas de fables; et sous le rapport du style, c'est le livre le plus ennuyeux du monde, avec des périodes d'une page. » Knolles a traduit en anglais la *République* de Bodin. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Johnson, *Rambler*, n° 122. — Chalmers, *General Biographical Dict.*

KNOLLIS (*Francis*), homme d'État anglais, né à Grays, dans le comté d'Oxford, vers 1530, mort en 1596. Il fut élevé à l'université d'Oxford. Admis à la cour d'Édouard VI, il s'y distingua par son zèle en faveur de la réforme. Pendant le règne de Marie, il se retira sur le continent. A l'avénement d'Élisabeth, il obtint l'office de vice-chambellan de la maison de la reine et de conseiller privé. Il fut ensuite nommé trésorier de la maison de la reine et chevalier de la Jarretière. Ses talents furent employés par Élisabeth dans diverses circonstances, et il fit partie de la commission qui jugea Marie Stuart. Il laissa un traité intitulé : *Usurpation of papal Bishops*; 1608, in-8°. Z.

Turner, *History of the Reign of Edward VI, Mary and Elisabeth.* — Rose, *New general Biographical Dictionary*

KNORR (*Georges-Wolfgang*), dessinateur allemand, né le 30 décembre 1705, à Nuremberg, où il est mort, le 17 septembre 1761. A dix-huit ans, il abandonna le métier de tourneur pour se livrer à l'étude de la gravure, et reproduisit quelques-uns des tableaux d'Albert Dürer. Il cultiva même la peinture, et donna sous son nom plusieurs séries de vues et de paysages. Mais il consacra surtout son talent à l'illustration de beaux ouvrages d'histoire naturelle, science pour laquelle il avait un goût particulier. On a de lui : *Thesaurus Rei Herbariæ hortensisque universalis*, etc.; Nuremberg, 1750, gr. in-fol., avec 301 planches enluminées, texte latin et allemand par Ph.-Fréd. Gmelin et le professeur Bœhmer; — *Monumentorum, et aliarum quæ ad sepulcra veterum pertinent rerum, Imagines in ære incisæ atque collectæ*; ibid., 1753, in-fol., avec 272 pl., ouvrage recherché, traduit en français et augmenté; — *Recueil de Monuments*; ibid., 1768-1778, 5 vol. in-fol.; — *Les Délices des Yeux et de l'Esprit, ou collection générale des différentes espèces de coquillages que la mer renferme*; ibid., 1760-1763, 6 part. en 3 vol. in-4°, avec pl.; — *Deliciæ Naturæ selectæ*; ibid., 1766-1767, 2 part. in-fol., avec 88 pl.; texte allemand de Louis-Stace Muller, trad. en français par La Blaquière; — *Les Délices Physiques choisies*; ibid., 1769-1777, 2 vol. gr. in-fol.; et par Isenflamm, ibid., 1779, édition revue et augmentée. K.

Nagler, *Künstler-Lexicon*, VII. — Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lex.*, II, 299. — Meusel, *Lexikon*, VII, 143. — Brunet, *Man. du Libraire.*

KNORR DE ROSENROTH (*Christian*), archéologue allemand, né le 15 juillet 1636, à Alt-Rauden, en Silésie, mort à Sulzbach, en avril 1689. Il fit ses études à Frauenstadt, Stettin, Wittemberg et Leipzig, voyagea en France, en Angleterre et en Hollande, et s'appliqua particulièrement à la chimie et aux langues orientales. C'était, suivant Buddæus, un des plus célèbres restaurateurs des sciences rabbiniques et cabalistiques. On a de lui : une traduction allemande de la *Pseudodoxia epidemica* de Thomas Brown et de l'ouvrage *Nova Hypothesis physica* de Leibnitz; Nuremberg, 1680; — *Kabbala denudata, seu doctrina Hebræorum transcendentalis et metaphysica atque theologica*; 4 parties en 2 tomes, 1er vol. à Sulzbach, 1677 et 1678; 2e vol. à Francfort-sur-le-Mein, 1678; — *Liber Sohar restitutus, seu Kabbalæ denudatæ tomus secundus*; Francfort, 1683. Ces deux derniers ouvrages lui valurent le reproche d'athéisme; — *Neuer Helikon das ist geistliche Sittenlieder* (Nouvel Hélicon, ou cantiques spirituels); Nuremberg, 1684, ibid., 1694. R. L.

Buddæus, *Introductio ad historiam philosophiæ Hebræorum*, édition de 1702, p. 232-245. — Krause, *Nova litteraria Lipsiens., anni* 1718. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexikon.* — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Saxius, *Onomast. Litterar.*

KNOTT (*Edward*), controversiste anglais, dont le véritable nom était *Matthias Wilson*, et qui dans plusieurs de ses ouvrages a pris le nom de *Nicolas Smith*, naquit à Pegsworth, près de Morpeth, dans le Northumberland, en 1580, et mourut à Londres, en 1656. Il entra chez les jésuites en 1606, et enseigna longtemps la théologie dans le collége anglais de Londres. Il fut nommé sous-provincial de la province d'Angleterre, et après avoir exercé pendant plusieurs années ces fonctions hors du royaume, il s'y rendit avec le titre de provincial. Il assista en cette qualité à l'assemblée générale des jésuites tenue en 1646, et fut élu un des *définiteurs*. Il a écrit plusieurs livres, où il montre de la pénétration et du savoir. Il publia, en 1630, un petit volume intitulé *Charity mistaken*, dans lequel il défend les catholiques contre les accusations des protestants sur le point si débattu du salut et de la grâce. Ce livre l'engagea dans une controverse avec le Dr Palter, qui écrivit son *Want of Charity* en 1633, et avec Chillingworth, qui publia à ce sujet sa *Religion of Protestants*. La réponse de Knott ne parut que longtemps après, sous ce titre : *Infidelity unmasked; or the confutation of a book published by W. Chillingworth*; Gand, 1652. Z.

Biographia Britannica. — Chalmers, *Gener. Biogr. Dictionary.*

* **KNOWLES** (*James-Sheridan*), célèbre auteur dramatique anglais, né en 1784, à Cork. Issu d'une famille irlandaise, il est fils de James Knowles, professeur de belles-lettres, qui a attaché son nom à un *Dictionnaire* estimé de la langue anglaise. Il avait huit ans lorsque, en 1792, il vint avec sa famille s'établir à Londres, où il continua ses études sous la direction de son père. Le goût de la lecture, joint à une imagination active, développa de bonne heure en lui le besoin

d'écrire : encore enfant, il composa un opéra, dont une légende de chevalerie lui avait fourni le sujet, et une jolie ballade intitulée : *The Welsh Harper*. Vers l'âge de quinze ans, notre jeune poëte eut la bonne fortune d'être présenté à William Hazlitt, qui donna des éloges à ses premiers essais. Longtemps après, l'excellent critique, devenu son ami, en trace ainsi le portrait : « C'est un homme que le succès n'a pas changé ; il est resté tel que je l'ai jadis connu, traitant ses œuvres aussi librement que s'il n'en eût pas été l'auteur, toujours franc, simple et honnête. » De son côté, M. Knowles a parlé d'Hazlitt comme de son « père spirituel », et s'est plu à rappeler avec effusion les nombreuses marques de bienveillance dont il l'avait honoré. Ce fut dans le commerce de cet écrivain et de ses amis, Coleridge, Lamb et autres, qu'il puisa ce goût sûr et cette élégance de style qui ont fait de lui le régénérateur de la scène anglaise. Vers 1806 M. Knowles revint en Irlande ; telle était alors sa passion pour le théâtre qu'il résolut, malgré les efforts de sa famille, d'embrasser la carrière dramatique. Soit faiblesse, soit inexpérience, il essuya à Dublin un échec complet ; mais, loin de se décourager, il reprit en silence le cours de ses études, et fit en 1809 un nouveau début à Waterford, dans une troupe où se trouvait le fameux Edmond Kean. Il partagea pendant deux ans la vie nomade et incertaine des comédiens de province, et fut obligé, pour suppléer à l'insuffisance de ses appointements, de publier, par voie de souscription, un petit volume de vers intitulé *Fugitive Pieces*, qui parut à Waterford ; la même ville eut aussi, dans *Léon le Bohémien* (Leo the Gipsy), les prémices de sa muse dramatique ; bien que Kean eût accepté le principal rôle, la pièce n'obtint qu'un *succès d'estime*, et n'a jamais figuré dans les œuvres de l'auteur. Lors des tribulations et des rivalités inhérentes à la carrière théâtrale, ce dernier rompit son engagement à l'amiable, s'établit à Belfort, et ouvrit des cours particuliers de grammaire et de littérature. Ses meilleures leçons étaient celles où il prenait pour texte les chefs-d'œuvre de Shakespeare. En dépit de lui-même, et quoi qu'il fît pour se créer dans le monde une position sérieuse, il revenait à ses goûts favoris, et arrangeait en secret le drame de *Brian Boroihme*.

Ce fut par la tragédie de *Caïus Gracchus*, jouée à Belfort, le 13 février 1815, que M. Knowles se fit connaître comme poëte dramatique; mais, bien qu'elle eût été applaudie sur toutes les scènes des trois royaumes, elle ne devait être adoptée qu'en 1823 par le public de Londres. Celle de *Virginius*, qui vint ensuite (1820), écrite d'abord pour Kean, devint plus tard un des plus beaux triomphes de Macready. Si l'on ajoute *William Tell* (1825) et les agréables comédies *The Hunchback* (Le Bossu ; 1832), et *Love Chase* (La Chasse d'Amour ; 1836), on aura l'ensemble des meilleures pièces de cet auteur. C'étaient celles qu'il choisissait de préférence pour se montrer en public ; car, autant par habitude que par goût, il était remonté sur les planches. Sans être un comédien remarquable, il apportait dans son jeu de la dignité, une tenue excellente, et il savait se faire applaudir à côté de Kean, de Kemble et de Macready. Le caractère fortement tracé du *Bossu* était une de ses meilleures créations. On aimait beaucoup Knowles en province, et il fut accueilli en 1835 en Amérique avec de bruyantes démonstrations, qui s'adressaient peut-être plus à l'auteur qu'à l'interprète. Vers 1845 sa santé, délabrée par le travail, exigea qu'il renonçât à la scène ; il prit sa retraite, mais, malgré la popularité de ses pièces, il était loin d'être à l'abri du besoin. Sur les instances réitérées de ses confrères les auteurs dramatiques, il obtint en 1849 une pension, qui fut quelque temps après portée à 200 livres (5,000 fr.). A cette occasion il fut constaté qu'il n'avait jamais tiré par an une somme plus forte du produit de ses œuvres. En outre, M. Knowles reçut la sinécure de conservateur de la maison qui vit naître Shakespeare à Stratford-sur-Avon. Dans ces derniers temps, il a écrit deux ou trois romans, qui n'ont rien ajouté à sa réputation d'écrivain ; puis il s'est converti aux doctrines des baptistes, a prêché plusieurs fois avec un grand succès de curiosité, et a tourné sa plume contre ce qu'il appelle « les monstrueuses erreurs de la moderne Babylone ». Il n'en est pas moins resté, malgré ces écarts d'une vieillesse chagrine, un véritable poëte dramatique. « Comme tel, d'après l'avis d'un critique, la scène contemporaine lui est redevable de caractères vivement sentis ; les passions humaines sont indiquées et développées par lui avec une puissance qui rappelle les traditions du siècle d'Élisabeth. En imitant le style et la manière des anciens maîtres, il n'a pourtant pas cessé d'être lui-même ; il sait habilement conduire ses personnages et les placer dans des situations émouvantes, et à ce besoin de péripéties il va même jusqu'à sacrifier la clarté de l'intrigue. »

Outre les pièces que nous avons citées, on a encore de cet écrivain : *The Beggar's Daughter of Bethnal Green*, comédie, 1828 ; — *Alfred the great*, tragédie, 1831 ; — *The Wife, a tale of Mantua*, drame, 1833 ; — *The Daughter*, drame, 1836 ; — *The Wrecker's Daughter*, tragédie, 1837 ; — *Woman's Wit*, comédie, 1838 ; — *The Maid of Mariendorpet*, drame, 1838 ; — *Love*, comédie, 1839 ; — *John of Procida*, tragédie, 1840 ; — *Old Maids* ; comédie, 1841 ; — *The Rose of Arragon*, 1842 ; — *The Secretary*, comédie, 1843, etc. Il a encore publié : *George Lovell*, roman, 1847, 3 vol. in-12 ; — *Henry Fortescue*, 1848, 3 vol. in-8° : roman imprimé, comme le précédent, dans les colonnes du *Sunday Times* ; — *The Rock of Rome*, *or the Arch-Heresy* ; — *The Idol demolished by its own priest*, traités de controverse religieuse ; — *The*

Elocutionist, a collection of pieces in prose and verses; Londres, 1853, dix-neuvième édit. Les œuvres dramatiques de Sheridan Knowles, qui pour la plupart sont restées au répertoire courant de Covent-Garden et de Drury-Lane, ont été réunies sous le titre de *Dramatic Works;* 3 vol. in-8°. Paul Louisy.

Cyclopædia of English Literature. — Men of the Time. — Gallery of literary Portraits. — National Portraits Gallery of illustrious Personages of th XIXth century. — Conv.-Lex.

KNOWLES (*Thomas*), théologien anglais, né à Ely, en 1723, mort le 6 octobre 1802. Il reçut son éducation au collége de Pembroke à Cambridge, et s'y fit agréger. Il fut pendant trente ans prédicateur de Sainte-Marie, et devint prébendaire d'Ely, recteur d'Ickworth et vicaire de Winston. Ses ouvrages sont pleins de savoir et écrits avec élégance; les principaux sont : *The Scripture Doctrine of the existence and attributes of God; — Lord Hervey's and Dr Middleton's Letters on the Roman State; — Primitive Christianity in favour of the Trinity;* — *Observations on the divine mission of Moses.* Z.

Gentleman's Magazine, LXXII. — Chalmers, *Gener. Biographical Dictionary.*

KNOWLTON (*Thomas*), botaniste anglais, né en 1692, mort en 1782. Il fut employé comme jardinier, d'abord chez le Dr Sherrard, et ensuite chez lord Burlington à Lanesborough dans le comté d'York. Il s'occupa de sciences, particulièrement de botanique, et se fit connaître par quelques bonnes observations. Il découvrit à Walbengsenmere le *globa conferva*, appelé par Linné *conferva ægagrophila*, et qui paraît être formé par des feuilles de la zostère marine qui se décomposent dans l'estomac des poissons. Il fit insérer dans les *Philosophical Transactions* des observations sur la situation de l'ancienne Delgovicia, sur deux hommes d'une taille extraordinaire et sur deux cornes de cerf trouvées dans le comté d'York. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary.*

KNOX (*Jean*), le principal auteur de la réformation en Écosse, naquit en 1505, selon les uns, à Giffort, village du Lothian oriental, et selon d'autres, qui s'appuient sur des traditions locales, à Haddington, chef-lieu de ce comté, et mourut à Édimbourg, le 24 novembre 1572. Il reçut une éducation soignée, d'abord à l'école d'Haddington, et ensuite à l'université de Saint-André, où il se rendit en 1524. Jean Major était alors l'oracle de cette université. Disciple de Gerson et de Pierre d'Ailly, il enseignait leur doctrine de la suprématie des conciles généraux sur les papes, et, l'étendant aux matières politiques, il ajoutait que l'autorité des rois dérive du peuple. C'est à ses leçons et non à Genève, comme on l'assure d'ordinaire, que Knox, ainsi que son condisciple Buchanan, puisa les principes démocratiques qu'il voulut faire triompher plus tard dans l'État et dans l'Église. Après avoir été reçu maître ès arts, il enseigna la philosophie dans un des colléges de l'université de Saint-André. En 1530 il reçut l'ordination. La théologie scolastique n'avait jamais eu d'attrait pour lui; à peu près à cette époque, il en abandonna tout à fait l'étude, et se mit à lire les Pères de l'Église, principalement saint Jérôme et saint Augustin. De cette lecture il passa à celle de la Bible. Il y a là déjà une preuve qu'il commençait à prendre goût aux opinions nouvelles que Patrik Hamilton, Garvin Lagie, Tindal et Wishart prêchaient depuis peu en Écosse. Enfin, en 1542, il en fit ouvertement profession, et les enseigna dans ses leçons de philosophie. Poursuivi bientôt, comme hérétique, par les ordres du cardinal Beaton, il se réfugia dans le midi de l'Écosse. Après le meurtre de ce prélat, les lairds de Languiddrie et d'Orniton l'entraînèrent au château de Saint-André (1547), qui était entre les mains de ceux qui venaient de commettre ce crime. Cependant, à la fin de juillet, le château fut forcé de se rendre aux armes de la régente, soutenues d'une flotte française, commandée par L. Strozzi, et la garnison fut amenée en France, où les uns furent enfermés au Mont-Saint-Michel et les autres conduits aux galères. Knox fut du nombre de ces derniers. Les premiers réussirent à s'évader; les seconds furent rendus à la liberté, dix-huit mois après, quand le mariage de Marie Stuart avec le dauphin fut arrêté. Knox se rendit alors en Angleterre. Il y travailla avec ardeur à la propagation de la réforme, quoiqu'il n'approuvât ni la hiérarchie épiscopale qu'on avait conservée, ni les formes du culte, qui se rapprochaient trop encore, selon lui, des formes catholiques. Mais il ne crut pas pouvoir devenir membre de l'Église réformée anglicane, et il refusa une chaire de pasteur à Londres et plus tard l'évêché de Newcastle. Après l'avénement de Marie au trône, il lutta quelque temps contre les mesures prises pour étouffer le protestantisme. Cédant enfin aux sollicitations de ses amis, il s'embarqua pour la France au commencement de 1554, et se rendit à Genève. Calvin le reçut avec la bienvaillance la plus marquée. La ressemblance de leurs caractères, autant pour le moins que celle de leurs principes, resserra vite entre eux les liens de l'amitié. Vers le milieu de cette année, il espéra pouvoir rentrer dans sa patrie. Il quitta Genève; mais, arrivé à Dieppe, il reçut des nouvelles qui le décidèrent à ne pas pousser son voyage plus loin. Il retourna auprès de Calvin. Pour occuper ses loisirs, il se livra à l'étude de l'hébreu. Appelé, quelque temps après, à Francfort-sur-le-Mein, où des Anglais réfugiés avaient formé une Église protestante, il voulut y introduire les formes du culte genevois, rencontra une vive opposition, et se retira de nouveau à Genève. L'année suivante (1555), profitant de l'espèce de tolérance que Marie de Lorraine, autant par caractère que par politique, avait, dans les premiers temps de sa régence, laissé

s'établir, il rentra en Écosse, après une absence de huit ans. Il se mit aussitôt à parcourir le royaume, ranimant le zèle de ceux qui avaient déjà embrassé les opinions nouvelles, et travaillant à leur gagner de nouveaux partisans. Parmi ceux qu'il réussit à amener à la cause protestante, il faut surtout nommer trois jeunes lords qui jouèrent plus tard un rôle considérable dans les affaires de leur pays : Archibald Horn, depuis comte d'Argyle, James Stuart, frère naturel de Marie Stuart, depuis comte de Murray, et régent pendant la minorité de Jacques VI, et John Erskine, qui, connu plus tard sous le nom de comte de Murr, parvint aussi à la régence.

En 1556, la noblesse écossaise protestante forma une ligue dont le but avoué était la défense et la propagation du culte réformé; et comme déclaration publique de son existence et de ses desseins, elle engagea Knox à célébrer à Kylus, ancien siége des Lollands écossais, la sainte Cène selon le rite qu'il fit prévaloir plus tard dans l'Église réformée d'Écosse. Les évêques, irrités de cette audace, ne purent obtenir de la régente l'ordre de le faire arrêter; ils essayèrent de l'intimider, en le citant devant eux. Ce fut une occasion de triomphe pour le réformateur : il arriva à Édimbourg accompagné d'un si grand nombre de seigneurs écossais, que les évêques se virent contraints de céder et d'ajourner la citation. Pendant dix jours consécutifs, il monta en chaire soir et matin et prêcha devant une foule immense sans qu'on entreprît de s'y opposer. Le peuple, exalté par ses sermons, dispersa la procession annuelle de saint Giles, patron de la ville, et jeta dans le lac la statue du saint. A la vue de l'enthousiasme populaire, Knox crut que la cause du protestantisme était décidément gagnée; il s'aperçut bientôt qu'il avait trop présumé des circonstances du moment. Une requête qu'il présenta à la régente pour demander l'exercice public du culte réformé fut rejetée avec hauteur et dédain, et celle-ci, effrayée des progrès d'une révolution qui, en attaquant l'Église établie, menaçait l'ordre dans l'État, se laissa persuader par le clergé de la nécessité de sévir contre Knox. On donna l'ordre de le poursuivre. Le réformateur écossais « mettait son courage, dit M. Mignet, à braver utilement les périls, mais non à y succomber certainement. Il mêlait la prudence à l'exaltation, et, selon les rencontres, il savait se dévouer ou se réserver ». En ce moment il sentit la nécessité de céder à l'orage. Il se retira de nouveau à Genève, où une congrégation anglaise l'appelait. A peine fut-il parti qu'il fut condamné à mort par l'assemblée des évêques, et brûlé en effigie à la haute croix d'Édimbourg. Il se hâta d'adresser à la noblesse et aux communes d'Écosse une lettre dans laquelle il protestait contre cette sentence et en appelait à un futur concile.

Le temps de son exil fut consacré à une traduction nouvelle de la Bible en anglais. Cette traduction, imprimée à Genève, est connue, à cause de cette circonstance, sous le nom de *The Geneve Bible*. Ce fut encore à cette époque (1558) qu'il publia son singulier traité : *The First blast of the trumpet against the monstrous government of Women*. C'est à Marie d'Angleterre, à Catherine de Médicis et à la régente d'Écosse qu'il en voulait; mais il blessa, sans le vouloir, Élisabeth, qui, quand elle fut montée sur le trône, ne lui pardonna jamais cette diatribe contre le gouvernement des femmes.

Cependant, la réforme s'étendait en Écosse; la noblesse protestante avait signé à Édimbourg, le 3 décembre 1557, un nouveau covenant; et la régente ne paraissait pas trop hostile aux opinions nouvelles. Knox, qui avait renoncé pour quelque temps à rentrer en Écosse, pour ne pas y soulever des troubles inutiles, crut pouvoir y revenir vers le milieu de 1559. Le moment était mal choisi. Marie de Lorraine, obligée de suivre la politique adoptée par les Guise et de favoriser leurs desseins contre le trône encore mal affermi d'Élisabeth, en s'appuyant sur les catholiques, venait de se déclarer contre le parti protestant, qui avait répondu par une menace de révolte. Le primat avait cité les ministres protestants à comparaître devant lui à Stirling, le 10 mai 1559. Knox, qui arrivait au fort de la bataille, se décida à obéir à la citation, et la noblesse protestante se réunit à Perth pour l'accompagner. Dans le dessein de prévenir une collision qui semblait imminente, la régente promit de faire ajourner la citation. Confiant en cette promesse, les ministres ne quittèrent pas Perth; mais ils furent condamnés par contumace et mis hors la loi. La nouvelle en arriva à Perth au moment même où Knox venait de prononcer un discours véhément contre l'Église catholique. Elle ajouta à l'exaltation produite déjà par ce sermon, et un prêtre qui disait la messe, ayant eu l'imprudence de frapper un jeune homme qui l'avait injurié, la fureur populaire éclata et renversa tous les édifices catholiques de la ville et des environs. Cette rage de destruction se répandit dans beaucoup d'autres lieux. La régente, dans sa colère, menaça de raser Perth jusque dans ses fondements. La guerre civile devint inévitable. Les lords de la congrégation, maîtres de Perth, s'emparèrent de Stirling et marchèrent sur Édimbourg, où ils entrèrent le 30 juin. Amené en triomphe dans la capitale, mais obligé bientôt d'en sortir avec les troupes protestantes forcées à capituler, Knox se mit à parcourir l'Écosse pour relever le courage de ses coreligionnaires. Après la mort de la reine régente (10 juin 1560), un traité de paix fut signé entre les deux partis, le 5 juillet. Le parlement, réuni bientôt après, adopta par acclamation, le 17 août, une confession de foi présentée par Knox; mais la discipline qu'il avait été chargé de rédiger, avec trois de ses collègues, et qui était d'une extrême sévérité, n'obtint pas la même approbation, et ne fut admise qu'en partie, la noblesse étant

peu disposée à se soumettre aux censures des pasteurs et convoitant les biens du clergé catholique, que les ministres se proposaient d'affecter à l'entretien du culte et des écoles et au soulagement des pauvres. Mais du moins le système presbytérien fut adopté; c'était le point essentiel pour Knox.

La mort de François II (décembre 1560) ramena Marie Stuart à Édimbourg. Malgré l'antipathie de la reine pour un homme qui lui paraissait la cause principale de la ruine de l'Église, elle le fit appeler auprès d'elle, peu de temps après son arrivée en Écosse, dans le dessein ou de le gagner ou de l'intimider. L'entrevue n'eut pas le succès qu'elle en attendait. Le réformateur se défendit vivement d'avoir soulevé la nation contre son autorité; mais il ne craignit pas de développer en sa présence la théorie sur le pouvoir des rois. Il rapporta de cette entrevue une fâcheuse impression. « Dans mon entretien avec la reine, écrivit-il à Cécil, elle a montré plus d'artifice que je n'en ai jamais rencontré dans un âge aussi peu avancé. » Dès ce moment, plein de défiance pour la reine, qu'il jugeait pleine de dissimulation, il voyait dans toutes ses actions des motifs de crainte pour la réforme, et il redoubla de véhémence dans ses sermons. « Votre Grâce, écrit l'ambassadeur anglais à Cécil, nous exhorte à la fermeté; vos avis sont superflus, car il y a ici un homme dont la voix nous ranime avec plus de force que ne pourraient le faire six cents trompettes, retentissant incessamment à nos oreilles. » Des fêtes ayant été données à la cour, peu après le massacre de Vassy, Knox les attribua à la joie causée par la nouvelle de cet événement, et il prêcha aussitôt un sermon foudroyant contre les joies mondaines et contre les ennemis de la réformation. Cité devant la reine et accusé d'avoir poussé le peuple à la révolte, il n'hésita pas à répéter devant elle son sermon, et au moment qu'il se retirait, un courtisan ayant témoigné son étonnement d'une telle audace, il se retourna, et lui dit: « Et comment aurais-je été effrayé par le visage d'une jolie femme, quand j'ai plus d'une fois regardé en face des hommes irrités, sans trop grande épouvante? »

Quelques prêtres ayant repris l'exercice de leurs fonctions, malgré les défenses du dernier parlement, et la noblesse protestante s'étant emparée d'eux, Marie Stuart fit de nouveau appeler Knox auprès d'elle (mai 1563), pour l'engager à user de son influence sur ses partisans en faveur de ces prêtres. Le réformateur lui répondit avec une liberté de langage, quelque peu brutale, que si elle faisait elle-même exécuter les lois, les protestants n'auraient pas été dans la nécessité de se faire justice eux-mêmes. Il ne fut pas moins acerbe dans une autre occasion: il avait prêché sans ménagement contre le projet qu'on supposait à la reine d'épouser don Carlos. Marie Stuart lui reprochant de se mêler, sans mandat, des affaires du gouvernement: « Qui êtes-vous dans l'État, lui dit-elle, pour tenir un pareil langage? — Je suis citoyen, répondit-il; et bien que je ne sois, Madame, ni comte, ni lord, ni baron, Dieu m'a fait, tout indigne que je vous en paraisse, membre utile de l'État, et comme tel j'ai le devoir, aussi bien qu'un membre de la noblesse, de mettre le peuple en garde contre les dangers; et par cette raison ce que j'ai dit en public, je le répète maintenant devant vous. » A la suite de l'arrestation de deux bourgeois d'Édimbourg qui avaient troublé la célébration de la messe à la chapelle de la reine, Knox, prenant leur cause pour celle de la réforme tout entière, invita, par une circulaire, la noblesse protestante à se réunir pour délibérer sur les intérêts communs. On saisit aussitôt cette occasion pour l'accuser de haute trahison, quoique des réunions semblables à celles qu'il venait de convoquer eussent été tolérées jusque alors. Traduit devant une assemblée de nobles, il eut pour accusateur le secrétaire d'État Maitland, qu'il réduisit facilement au silence, en lui rappelant qu'il avait lui-même fait autrefois partie de ces assemblées. Il fut absous à la presque unanimité des voix. Cette affaire n'eut pas d'autre effet que d'élever encore plus haut le réformateur dans l'opinion publique, qui vit en lui la vigilante sentinelle de la religion nouvelle.

La face des choses changea cependant bientôt. Après la défaite des lords de la congrégation qui s'étaient réunis en armes à Stirling, à la suite du mariage de la reine avec Darnley (juillet 1565), le réformateur écossais se trouva dans une position difficile, quoiqu'il n'eût pris aucune part à la rébellion. Le meurtre de Rizzio, auquel il était entièrement étranger, aggrava encore sa situation. Il ne crut pas prudent de s'exposer au courroux de la reine, et il se retira en Angleterre. Il n'eut aucune part aux graves événements qui amenèrent la déposition de Marie Stuart. Il apprit en Angleterre, presque en même temps, l'assassinat de Darnley, le mariage de la reine avec Bothwell, la ligue de la noblesse, l'arrestation de Marie et la nomination du comte Murray à la régence. Il se hâta de rentrer en Écosse; et quand il fut question de prononcer sur le sort de la reine, il se rangea d'abord du côté de ceux qui voulaient la traduire devant un tribunal, mais il accéda ensuite à l'opinion de ceux qui voulaient la retenir en captivité.

La réforme paraissait décidément triomphante, et Knox se disposait à vivre désormais dans la retraite, quand l'évasion de la reine (1568) et plus tard l'assassinat du régent (1570) jetèrent de nouveau le royaume dans la plus complète confusion et le forcèrent à prendre de nouveau la parole pour la défense de la réforme et de la liberté. Malade et souffrant encore d'une attaque d'apoplexie, il fut contraint de quitter Édimbourg quand les Hamilton se furent emparés du château de cette ville. Il se retira à Saint-André. Il ne rentra à Édimbourg qu'après

la mort du comte de Lennox et celle de l'archevêque de Saint-André. Mais il était déjà près de la fin de sa carrière. Huit jours avant sa dernière heure, il réunit autour de lui les anciens de l'Église d'Édimbourg, et, dans un discours touchant, il leur rendit une espèce de compte de sa vie tout entière. « Je me suis toujours efforcé, leur dit-il en terminant, d'être un fidèle dispensateur des mystères de l'Église, et je puis dire avec vérité que je n'ai jamais trafiqué de la parole de Dieu, que jamais je n'ai cherché à plaire à personne, que jamais je n'ai songé à servir ni les passions d'autrui ni les miennes, et quelles que soient les calomnies de mes ennemis, ma propre conscience me justifie et m'absout. » La sérénité de ses derniers moments fut troublée par un scrupule singulier, qui achève de peindre cet homme, et qui est propre à donner une idée de son époque, si différente de la nôtre. Adversaire décidé de la doctrine du mérite des œuvres et partisan extrême de celle du salut par pure grâce, il regardait la juste confiance qu'il ne pouvait s'empêcher de ressentir à l'approche de la mort, comme une tentation du démon qui cherchait une dernière fois à le priver des récompenses éternelles, en lui faisant croire qu'il les avait méritées par ses travaux. Le comte Morton prononça sur sa tombe cette courte, mais énergique oraison funèbre : « Ici repose l'homme qui jamais ne craignit la face d'aucun homme. »

Knox s'était marié deux fois : sa première femme fut Marjory Bowes de Berwick, qu'il épousa en 1550 et qui mourut en 1560, et sa seconde Marguerite Stuart, fille de lord Ochiltrée, qu'il épousa en 1564, et qui lui survécut. Il eut de la première deux fils, qui étudièrent la théologie et moururent à Cambridge, et trois filles, qui se marièrent avec des pasteurs, et dont la plus jeune est connue par le courage avec lequel elle partagea les infortunes de Welch, son époux.

Les jugements divers sur le réformateur écossais se ressentent naturellement des intérêts de parti. Condamné comme un audacieux novateur par les catholiques, pour avoir attaqué l'Église de Rome; comme un perturbateur de l'ordre social par les anglicans, pour avoir combattu le pouvoir absolu et la hiérarchie épiscopale; et comme un farouche fanatique par les indifférents, qui ne tiennent pas assez compte des idées et des tendances de son époque, il a été, d'un autre côté, hautement approuvé et prôné par Calvin, qui fut son ami, par Th. de Bèze, qui eut des relations avec lui, et en général par les écrivains réformés. Si l'on se place en dehors de tout esprit de parti, on reconnaîtra qu'il posséda à un haut degré les qualités les plus propres à assurer en Écosse le triomphe de la liberté religieuse et de la liberté civile, qui lui paraissaient inséparables. Si sa raison ne fut pas toujours au-dessus des préjugés de son siècle, ni sa piété entièrement pure de fanatisme, ni son caractère dégagé de tous les défauts de son pays et de son temps, il eut cet amour de l'indépendance et ce bon sens pratique qui forment les traits les plus caractéristiques de sa nation; et, guidé plus sûrement par eux que par de profondes connaissances, auxquelles il n'était pas d'ailleurs étranger, il proposa à ses compatriotes moins un système subtil et compliqué de théologie, pour lequel il avait peu de goût et qui serait resté sans effet sur des esprits peu cultivés mais sensés, que des vues religieuses claires et parlant à la conscience, et des institutions simples, d'une application facile et d'une utilité évidente.

Outre sa traduction anglaise de la Bible et plusieurs écrits de circonstances, Knox a laissé une histoire de la réformation de l'Écosse depuis 1422 jusqu'en 1567, sous ce titre : *History of the Reformation of Religion within the realm of Scotland;* Londres, 1644, in-fol.; trois autres éditions, dont la dernière, Édimbourg, 1732, in-fol., renferme ses autres écrits. On a une édition complète de ses œuvres : *Works of John Knox, collected and edited by Duv. Laing;* Édimbourg, 1846, in-8°. Michel NICOLAS.

M. Crie, *Life of J. Knox*, 3e édit.; Édimbourg, 1814, in-8°; Planck en a publié un abrégé en allemand, Gœttingue 1817, in-8°. — Ch. Niemeyer, *Knox Leben;* Leipzig, 1824, in-8°. — Th. Mac Crie, *Life of John Knox*, 1852 (compte rendu dans l'*Edinburgh Review*, juillet 1853).

KNOX (*Robert*), voyageur anglais, né en 1638, mort vers 1700. Fils d'un capitaine au service de la Compagnie des Indes, il s'embarqua le 20 janvier 1657, sur le navire *Annah*, que commandait son père. Ils descendirent à Madras, puis à Masulipatnam. Ils étaient en chargement lorsque, surpris par un ras de mer, le 19 novembre 1659, ils virent leur vaisseau complétement désemparé. Ne trouvant aucun moyen de radoubage au fort Saint-Georges (côte de Coromandel), ils se dirigèrent sur l'île de Ceylan, et atterrirent à Cotaïn, où ils commencèrent d'excellentes relations avec les naturels, tandis qu'on réparait leur navire. Mais, par une trahison dont le motif est resté inconnu, les deux Knox furent saisis par les insulaires avec quinze de leurs matelots. Par la volonté du sultan de Candy, le jeune Knox fut dépêché au vaisseau pour engager son équipage à se rendre aux Chingulais. Loin de remplir cette mission forcée, d'accord avec son père, il constitua le lieutenant seul commandant du bord, lui ordonnant de désobéir à son père et à lui-même tant qu'ils seraient tous deux en captivité, s'il leur arrivait que les souffrances leur arrachassent quelque chose d'indigne et de contraire à l'honneur de leur pavillon. Il retourna ensuite auprès de son père. Deux mois plus tard, le lieutenant prit la mer et abandonna ses compatriotes prisonniers, qui furent dispersés dans différentes parties de l'île (16 septembre 1660). On assigna pour résidence aux Knox une ville située à dix lieues au nord de Candy. Un an plus tard Knox père mourut. Son

fils, longtemps malade, dut avoir recours à l'industrie pour vivre. Il se mit à tricoter des vêtements de coton, qu'il vendit avantageusement et du produit desquels il put acquérir une petite propriété. Il trafiqua ensuite sur les grains. Plusieurs fois le gouverneur de Saint-Georges et l'ambassadeur de Hollande réclamèrent la liberté des marins anglais, ce fut sans succès. Après de nombreuses péripéties, Robert Knox et un de ses compagnons réussirent à tromper leurs surveillants (22 septembre 1679); ils gagnèrent le fort hollandais d'Arepa (18 octobre), et avec l'aide du gouverneur atteignirent Colombo, l'une des principales villes de la côte occidentale de l'île de Ceylan. Knox s'embarqua pour Batavia, où il arriva le 5 janvier 1680. Le gouvernement hollandais chercha vainement à se l'attacher ou à profiter de ses connaissances sur Ceylan; Knox repoussa toutes les offres, et, montant à Bentam sur un bâtiment anglais, il revit sa patrie en septembre 1680. La Compagnie des Indes britanniques lui confia bientôt le commandement d'un vaisseau sur lequel il fit plusieurs voyages dans les mers du sud. Robert Knox a écrit la relation de sa captivité et de son séjour à Ceylan sous ce titre : *Historical Relation of the Island of Ceylon*, etc.; Londres, 1681, in-4°, avec fig. et cartes : la préface est de Robert Hooke. Cet ouvrage est très-rare; il a été réimprimé en 1817, à la suite d'une *History of island of Ceylon*. La *Relation* de Knox a été traduite en français : *Relation ou Voyage de l'île de Ceylan dans les Indes orientales*, etc.; Paris et Lyon, 1684 et 1693; Amsterdam, 1693, 2 vol. in-12, avec fig.; trad. en allemand, Leipzig, 1681, in-4°, fig.; trad. en hollandais, Utrecht, 1692, in-4°, fig. Le livre de R. Knox est encore le meilleur que l'on ait écrit sur Ceylan et qui fasse le mieux connaître cette île, sa division géographique, ses villes, ses productions, son gouvernement, ses habitants, leurs mœurs, leurs religion, leur langage, leur science, etc. Alfred DE LACAZE.

Gorton, *Biographical general Dictionary*. — Rose, *Biographical Dictionary*; — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Colés, *Ms. in British Museum*.

KNOX (*John*), marin anglais, né à Édimbourg, mort à Dalkeith, en 1790. Il monta de grade en grade jusqu'à celui de capitaine, et prit une part active aux guerres qui eurent pour théâtre l'Amérique septentrionale. Il a publié une relation des événements dont il a été le témoin : *An historical Account* etc.; Londres, 1769, 2 vol. in-4°, trad. en français; son titre explique suffisamment les matières qu'elle renferme : *Relation historique des campagnes faites en Amérique pendant les années* 1757, 1759, 1760, *contenant les événements les plus remarquables de cette période, notamment les deux sièges de Québec; les ordres donnés par les amiraux et les officiers généraux; la description des pays où l'auteur a servi, celle de leurs forts et garnisons, de leur sol, de leur climat et de leurs productions*, avec un *Journal météorologique*, et suivie de *Pièces officielles*, telles que le *Mandement de l'évêque du Canada*, les *Ordres du jour des Français;* des *Plans pour la défense du pays*, etc. A. DE L.

Rose, *New Biograph. Dict.* — Arnault, Jay, Jouy, etc., *Nouvelle Biographie des Contemp.*

KNOX (*John*), libraire écossais, né vers 1720, mort le 1er août 1791. Il avait une librairie à Londres sur le Strand, et il acquit une grande fortune, qu'il consacra à des entreprises d'utilité publique pour son pays. Il contribua entièrement à relever la pêche des harengs, et fit établir des pêcheries dans plusieurs petites villes de la côte nord-est de l'Écosse. Il visita et explora seize fois ce royaume dans l'espace de vingt-trois ans à partir de 1764. On a de lui : *Tour trough the Highlands of Scotland*; 1785, in-8°; traduit en français par Th. Mandan, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. Z.

Rose, *New general Biog. Dictionary*.

KNOX (*Henri*), général américain, né en 1750, mort à Thomas-Town, en 1806. Avant la guerre qui amena l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique, Knox s'était déjà fait remarquer par son ardent patriotisme; aussi fut-il l'un des premiers à prendre les armes. Il leva une compagnie franche, et durant les siéges de Boston se fit remarquer par sa valeur et son intelligence. Les officiers d'artillerie le placèrent à l'unanimité à la tête de leur corps. En 1776 Knox fut confirmé brigadier général d'artillerie, et en 1781 promu au grade de major général. Il se distingua à la prise de Cornwallis. Ami de Washington, en 1790 il succéda au général Lincoln en qualité de secrétaire de la guerre, et remplit ces fonctions jusqu'en 1794. Il se retira alors dans ses propriétés du comté du Maine, et vécut éloigné des fonctions publiques. Sa mort fut causée par un os de poulet qu'il avait avalé. A. DE L.

Fared Sparks, *The Library of American Biography*, t. III, p. 13 et 15. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* (Supplément).

KNOX (*Vigésime*), littérateur anglais, né le 8 décembre 1752, à Newington-Green, mort le 6 septembre 1821, à Tunbridge. Fils d'un ecclésiastique, il entra aussi dans les ordres, fut élevé à l'université d'Oxford, où il occupa quelque temps une chaire d'humanités, devint en 1778 principal du collége de Tunbridge, dans le Kent, et dirigea cet établissement pendant plus de trente années. Latiniste instruit et prédicateur distingué, ses ouvrages, écrits dans un style simple et élégant, lui valurent de son temps une certaine réputation et furent traduits en plusieurs langues; on leur a reproché de manquer de vigueur et d'originalité. A l'époque de la révolution française, il prit part au mouvement politique, se montra libéral, et écrivit plusieurs brochures anonymes. Nous citerons de lui : *Essays moral and literary*; Londres, 1777, in-12, augmentés en 1778 de deux nouveaux

volumes et souvent réimprimés; — *Liberal Education, or a practical treatise on the method of acquiring useful and polite learneng;* ibid., 1781, in-8°; 1785, 2 vol., ouvrage dont la publication fit introduire des améliorations notables dans le système de l'enseignement universitaire; — *Elegant extracts in prose*, in-8°; — *Winter evenings, or lucubrations on life and letters;* ibid., 1788, 3 vol. in-12; — *Elegant Extracts in verse;* ibid., 1790, in-8°; — *Sermons intended to promote faith, Hope and Charity*, ibid., 1792, in-8°; — *Elegant Epistles;* ibid., 1792, in-8°; — *Family Lectures;* ibid., 1794, in-8°; — *Christian Philosophy, or an attempt to display the evidence of revealed religion;* ibid., 1795, 2 vol. in-8°; — *The Spirit of Despotism;* ibid., 1784; — des éditions classiques d'Horace et de Juvénal, etc.

P. L—Y.

Annual Biography. — Gorton, *General Biogr. Dict.*

KNUTSSON (*Torkel*), général suédois, décapité le 6 février 1306, à Stockholm. Né dans une condition obscure, il parvint par son mérite à la dignité de grand-maréchal et de sénateur de Suède. En mourant, Magnus II le nomma, en 1290, régent et tuteur de son fils Birger, âgé de dix ans. Le trésor était épuisé; Knutsson commença par enlever aux prêtres ce qu'on appelait la dîme des pauvres, et l'appliqua au trésor public. Il donna une somme convenable au roi Waldemar, qui avait été détrôné. Le pape Boniface VIII lança une bulle contre les restrictions que Knutsson avait apportées aux prérogatives du clergé. Quelques évêques voulurent résister aux idées du régent; mais sa fermeté réussit bien vite à arrêter ces mouvements. Les Karéliens, aidés des Russes, ayant ravagé les colonies suédoises de la Finlande, Knutsson marcha contre eux, occupa leur pays, ramena le christianisme parmi eux, et fonda la ville de Viborg. Il s'était aussi emparé de Kexholm; mais dès qu'il fut de retour en Suède, les Russes reprirent cette place, en 1295. Trois ans après, Knutsson revint avec quelques troupes, sauva la flotte suédoise, que les Russes voulaient incendier, et leur fit éprouver de grandes pertes. Il bâtit ensuite Nyslot ou Landskrona. Knutsson réforma la loi civile de l'Upland, et rechercha l'alliance de la Norvège. En 1302 il remit les rênes du pouvoir à Birger, qui avait atteint sa majorité. Trois ans après, la paix fut conclue par son entremise. Cependant, le roi avait rendu la puissance au clergé; Knutsson fut accusé d'avoir trahi l'État, violé les droits de l'Église, et semé la discorde dans la famille royale. Le roi le laissa poursuivre. Knutsson fut arrêté à sa terre de Lina, en Westrogothie, amené à Stockholm, condamné à mort et exécuté.

J. V.

Olaüs Magnus, *Chronicon.* — A Geoffroy, *Hist. des États Scandinaves.* — *Art de vérifier les dates*, 2e partie, tome VIII, p. 216.

KNUZEN ou **KNUTZEN** ou **CNUZEN** (*Mathias*), philosophe sceptique du dix-septième siècle, natif d'Oldemourt, village de l'Eyderstette, dans le duché de Holstein. Il étudia la théologie et la philosophie à l'université de Kœnigsberg. En 1673 il fut employé par un ministre protestant du Holstein à enseigner le catéchisme aux enfans et à prêcher quelquefois dans la ville de Crempen. Dès cette époque Knuzen se déclara avec une telle violence contre certaines institutions et croyances religieuses, que Jean Hudemann, surintendant des affaires ecclésiastiques, lui interdit la chaire et lui ôta la direction de l'école à la tête de laquelle il avait été mis.[1] Au commencement de l'année 1674 Knuzen se rendit à Tonningen, et de là en Allemagne, où il prêcha publiquement l'athéisme. Il donna le précis de son système dans une lettre datée de Rome, que La Croze a insérée en latin et en français dans ses *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique;* Cologne et Amsterdam, 1711, 1733, 1740. Knuzen soutient dans cette lettre qu'il n'y a ni Dieu ni diable (*non esse Deum neque diabolum*), qu'il ne faut faire aucun cas des magistrats, mépriser les temples et repousser les prêtres (*magistratum nihil æstimandum, templa contemnenda, sacerdotes rejiciendos*); que la science et la raison unies à la conscience, qui enseignent à vivre honnêtement, à ne blesser personne, et à donner à chacun ce qui lui appartient, doivent remplacer la magistrature et la prêtrise (*loco magistratus et loco sacerdotum esse scientiam et rationem cum conscientia conjunctam, quæ doceat honeste vivere, neminem lædere et suum cuique tribuere*); que le mariage ne diffère en rien du libertinage (*conjugium a scortatione nihil differre*); qu'il n'y a qu'une seule vie, et qu'après celle-là il n'y aura ni récompense ni punition (*unicam esse vitam : post hanc nec præmium nec pœnam dari*); enfin, que la Bible est remplie de contradictions (*scripturam sacram secum ipsam pugnare*).» Le professeur Jean Musæus de Iéna réfuta Knuzen, surtout parce que celui-ci s'était vanté d'avoir un grand nombre de disciples dans les principales villes de l'Allemagne, notamment à Iéna. Plus tard Valentin Greissing de Wittemberg écrivit contre Knuzen l'ouvrage intitulé : *Exercitationes academicæ II de atheismo Renato Descartes et Matthiæ Knuzen;* Wittemberg, 1677. La secte que Knuzen prétendait avoir fondée s'appelait les *Gewissener*, c'est-à-dire les hommes qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leur conscience. Elle disparut bientôt de même que son fondateur, sur lequel on n'a plus de renseignements biographiques à partir de l'année 1674. Outre la lettre déjà mentionnée, et qui parut séparément sous le titre : *Epistola amici ad amicum;* Rome, 1674, on a de Knuzen : *Gespræch zwischen einem lateinischen Gastgeber und drey ungleichen Religions Gæsten* (Conversation entre un maître de maison et ses trois hôtes de religions différentes); Altona, 1674;

— *Gespræch zwischen einem Feldprediger D. Brummer und einem lateinischen Schreiber* (Dialogue entre l'aumônier D. Brummer et un écrivain latin) (1673); — *Schediasma de lachrymis Christi* (1674). R. LINDAU.

F. Damius, *Relation was mit M. Knuzen und Lohmannen vorgegangen*; Flensburg, 1706. — Moller, *Cimbria litterata*. — Sagittarius, *Introductio ad Historiam Ecclesiasticam*. — Heimburg, *Nord-Friesische Chronik*. — Arnold, *Kirchen und Ketzer Historie*, t. III, p. 18. — Feller, *Monumenta inedita*, Grima, X, p. 1. — Schelborn, *Amœnitates litterar.*, t. II, n. 1, § 4. — Holberg, *Dænisch und Norweg. Staats und Reichs Historie*, p. 160. — Bayle, *Dict.*

KNUTZEN (*Martin*), littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 14 décembre 1713, mort le 29 janvier 1751. Professeur de logique et de métaphysique à l'université de sa ville natale, conservateur de la bibliothèque du château, et inspecteur de l'académie, il a publié plusieurs ouvrages, dont la liste complète se trouve dans le *Lexicon* de Meusel, t. VII, p. 153 et dont voici les principaux : *Elementa Philosophiæ rationalis, methodo mathematica demonstrata*; Kœnigsberg, 1747; — *Philosophischer Beweis von der Wahrheit des Christenthums* (Preuve philosophique de la Vérité du Christianisme); ibid., 1739; 6e édit., 1763; traduction danoise, 1742; — *Arithmetica Mechanica*; Kœnigsberg, 1744. R. L.

Rotermund, *Supplement* à Jöcher. — Meusel, *Lexicon*. — *Zuverlæssige Nachrichten von dem Zustande der Wissenschaften*; Leipzig, 1740-1757, t. II, p. 306-328. — *Neues Gelehrtes Europa*, t. V, p. 218.

KNUYT (*Hermann*), littérateur hollandais, né à Slyterhoven, vivait au quinzième siècle; on manque de détails sur son compte; on croit qu'il fut attaché à la cour de Philippe, duc de Bourgogne. Il dédia à Nicolas Staeb, médecin de ce prince, une comédie qualifiée, sur le frontispice, de *Salebrosa atque Lepidissima cui titulus Scornetta*. Cette pièce, mise sous presse à Bologne par l'imprimeur De' Benedictis, en 1497, in-4°, est longtemps restée ignorée des bibliographes, et son extrême rareté est cause qu'on n'en connaît guère jusqu'à présent que le titre. G. B.

Hain, *Repertorium Bibliographicum*, n° 9785.

KOB (*Jean*), philosophe et jurisconsulte allemand, né à Hildburghausen, le 10 avril 1590, mort le 30 janvier 1661. Son père, membre du petit conseil de Hildburghausen, l'envoya, en 1602, faire ses humanités à Nuremberg. En 1609 le jeune Kob étudia à Altorf, et y devint professeur de jurisprudence et de métaphysique. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstiones miscellæ Metaphysicæ*; Altorf, 1615, in-4°, ouvrage reproduit dans la *Philosophia Altdorphina* de Felwinger; — *Disputationes Logicæ XIX, ex libro I priorum Analyticorum a capite* XXXII *ad finem usque*; Altorf, 1622, in-4°; — *De Utilitatibus Dialecticæ*; Altorf, 1627; — *De Instrumentis dialecticis*; Altorf, 1629, in-4°; — *Decas Quæstionum Miscellanearum*; Altorf, 1630, in-4°; — *Problematum Miscellaneorum Philosophicorum Decas*; ibid., 1630; — *Disputatio de natura Homonymorum, Synonymorum*; Altorf, 1636, in-4°; — *De Constituto Possessorio*; ibid., 1637. E. G.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*. — Sincerus, *Vitæ Jurisconsultorum*, t. II, p. 183. — Freher, *Theatrum Virorum eruditorum*, pars II, p. 1156. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

KOBAD. *Voy.* CABADES.

KOBAD, surnommé *Chyrouyèh* (le Siroès des Grecs), vingt-troisième roi de Perse de la dynastie des Sassanides, élevé sur le trone en 628, mort en 629 de J.-C. A peine fut-il parvenu à la couronne par l'élection des grands, qu'il résolut de s'en assurer la possession par le meurtre de ses dix-sept frères, et même de son père, Khosrou Pervitz. Kobad chargea de cette mission parricide Mihir-Hormouz, dont Khosrou avait fait mourir le père. Dès que l'infortuné vieillard le vit entrer dans sa prison, soupçonnant le motif de sa visite, il lui dit d'un air furieux et désespéré : « J'ai fait tuer ton père; et je ne regarde pas comme légitime tout fils qui ne venge pas une telle mort quand il le peut. — Vous avez prononcé votre arrêt, reprit Mihir-Hormouz. » Et à ces mots il lui plongea son épée dans le sein. Après les funérailles de Khosrou son meurtrier fut mis à mort. Kobad pour faire oublier tant de crimes, rétablit la justice dans ses États et fit une paix solide avec Héraclius auquel il rendit la vraie croix, enlevée aux Grecs sous le règne précédent. Kobad, haï de ses sujets, mourut de chagrin et de remords après dix-huit mois de règne, en 629. Il eut pour successeur Ardéchyr Koutchek. F.-X. T.

Sylvestre de Sacy, *Hist. des Sassanides*. — *Art de de vérifier les dates*. — *An. Orient.*, part. I.

KOBAH (*Nassir ed-Dyn*), roi de Moultan, l'an de l'hégire 602 (juillet 1206 de J.-C.), mort en 623 (1226 de J.-C.). Kobah était Turc d'origine et né dans l'esclavage. Schihab ed-Dyn-Mohammed, quatrième sultan de la dynastie des Gaurides, le fit élever avec soin dans son palais, et vers la fin de son règne lui donna le gouvernement de Moultan et des provinces limitrophes de Ghazna, sur les bords de l'Indus. Après que le prince Gauride eut succombé sous le poignard d'un Indien idolâtre, vers la fin de l'année 602 (1206), Kobah, profitant de la faiblesse de Mahmoud, son neveu et son successeur, se rendit indépendant dans son gouvernement, pendant que Coth ed-Dyn Aïbek et Tadj ed-Dyn-Ildouz, qui avaient été comme lui esclaves, puis favoris et héritiers de Schihab ed-Dyn, ceignaient le diadème, le premier dans Delhy et le second dans Ghazna. En 607 (1210-1211), tandis que Schams ed-Dyn Iletmireh, son beau-frère, détrônait Aramchad, fils et successeur d'Aïbek, Kobah s'empara du Sind et de plusieurs petites provinces dépendantes de la Perse et de l'Indoustan. Cependant l'hospitalité que Mahmoud avait accordée au sultan Aly-Schah, frère ré-

volté d'Ala ed-Dyn-Mohammed, sultan du Kharisme, attira dans le royaume de Ghazna les armes des Kharismiens. Tadj ed-Dyn-Ildouz, dépouillé des États qu'il possédait dans le royaume ghrasnévide, s'empara des provinces septentrionales de Kobah, qui ne put les recouvrer qu'en 611 (1215-1216), lors qu'Ildouz fut battu et fait prisonnier par Iletmireh. Mais ce dernier s'irrita d'avoir été deux fois frustré de ses conquêtes par Kobah, et la guerre éclata entre les deux gendres de Cotb ed-Dyn-Aïbek. Il ne fallut rien moins que l'invasion de Genghiz-Khan dans la Perse orientale pour suspendre un instant les hostilités. Genghiz-Khan, fondateur de l'empire des Mogols, établissait son nouvel État sur les ruines des Tartares Niu-Tche. Après avoir soumis un grand nombre de hordes turques et tartares, il envahit le Kharisme. Djélal ed-Dyn, dernier sultan de ce royaume, après avoir opposé à l'ennemi un courage héroïque, fut obligé de céder au vainqueur et de traverser l'Indus sous les traits des Tartares. Repoussé par le roi de Delhy de Lahor, où il s'était réfugié, ce malheureux prince tenta de s'établir sur les bords de l'Indus inférieur. Le roi de Moultan, qui avait tout à craindre de son ambition, le repoussa, et le poursuivit jusque dans le Mékran. Mais en revanche Nassyr ed-Dyn-Kobah accorda la plus généreuse hospitalité à tous les musulmans que l'invasion des Tartares contraignit de chercher un asile dans l'Indoustan. Le danger commun passé, les hostilités recommencent entre le roi de Delhy et le roi de Moultan. Kobah, dont les guerres précédentes ont épuisé les ressources, se borne à défendre ses places fortes de l'Indus. Laissant à Outch une garnison, il court s'enfermer dans la forteresse de Bikher, bâtie dans une île de ce fleuve. Outch est assiégée par Iletmireh en personne, et Bikher investie par son vézyr Nézam al-Molouk. Après vingt-quatre jours de siége, Outch est prise, et Kobah, ayant inutilement sollicité la paix, et désespérant de défendre la forteresse de Bicher, s'embarque sur l'Indus, pour sauver au moins sa vie et sa liberté. Mais, soit hasard, soit trahison, la barque chavire, et il périt dans les flots. Ses États furent réunis au royaume de Delhy.

F.-X. T.

Mirkhond, *Raouzet al Safar*. — Khondemyr, *Khelassat alakhar si beïan ahual alakhiar*. — D'Ohsson, *Histoire des Mogols*. — De Guignes, *Histoire des Huns*. — Aboulfarage; Scherif-Eddin; Raschid ed-Din. — Elphinston, *History of India*. — *An. Orient.*, partie II.

KOBELL (*Ferdinand*), peintre et graveur allemand, né à Mannheim, en 1740, mort à Munich, en 1799. Après avoir étudié la jurisprudence selon les désirs de son père, conseiller de l'électeur palatin, il obtint un emploi de secrétaire auprès de la chambre aulique de Mannheim. Mais un goût prononcé pour la peinture le fit renoncer à cet emploi en 1762. Ayant reçu une pension de l'électeur Charles-Théodore, il alla suivre à Paris les leçons des maîtres français. De retour à Mannheim, il y fut nommé peintre de la cour et professeur à l'Académie des Beaux-Arts. Il devint, en 1793, directeur de la galerie de tableaux à Munich. Kobell s'est surtout distingué comme peintre de paysage; on recherche beaucoup ses nombreuses eaux-fortes, qui représentent des paysages et des scènes champêtres. Frauenholz en a réuni une grande partie dans l'œuvre de Kobell, qu'il a fait paraître en 1809 à Nuremberg; Rugler en a publié cent soixante-huit, à Stuttgard, en 1842, avec une *Introduction*. Le baron Stengel a donné en 1822, à Nuremberg, le *Catalogue raisonné des Estampes de Kobell*.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KOBELL (*François*), peintre allemand, frère du précédent, né à Mannheim, en 1749, mort à Munich, en 1822. Ayant perdu ses parents de bonne heure, il fut envoyé par son tuteur à Mayence, pour y apprendre le commerce. Mais un goût invincible pour les arts le fit retourner quatre ans après à Mannheim, où il se voua, sous la direction de son frère aîné, au dessin et à la peinture. En 1776 il reçut de l'électeur de Bavière Charles-Théodore une pension qui le mit à même d'aller se perfectionner en Italie. De retour en Allemagne, en 1785, il se fixa à Munich. On conserve de lui dans cette ville quelques paysages remarquables par un sentiment exquis des beautés de la nature. Kobell n'a peint que très-peu de tableaux à l'huile; son imagination aimait tant à produire, qu'il adopta un procédé plus expéditif, le dessin à la plume, qu'il ombrait ensuite à la sépia. Il a laissé dans ce genre plus de dix mille croquis, représentant des paysages ou des morceaux d'architecture; ils sont disséminés dans diverses collections.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*. — *Kunstblatt* (année 1822).

KOBELL (*Guillaume*), peintre et graveur allemand, fils de Ferdinand, né à Mannheim, en 1766, mort en 1853. Il apprit la peinture sous la direction de son père, et devint en 1808 professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Munich. Ses tableaux, représentant pour la plupart des sujets de bataille, sont très-recherchés ainsi que les eaux-fortes qu'il a gravées, au nombre d'environ une centaine.

KOBELL (*Hendrik*), peintre hollandais, né à Rotterdam, en 1751, mort en 1782. Destiné d'abord au commerce, il le quitta bientôt pour se consacrer entièrement aux arts. Il fit des progrès si rapides dans le dessin, qu'il devint membre de l'Académie d'Amsterdam en 1770. Il a laissé beaucoup de croquis, quelques tableaux de marine et de paysages, et une douzaine d'eaux-fortes.

KOBELL (*Jan*), peintre hollandais, fils du précédent, né à Utrecht, en 1782, mort en 1814. Il devint un très-habile peintre de paysages et d'animaux, et fut nommé membre de l'Institut des Pays-Bas. En 1812 il reçut une médaille d'or à l'exposition de Paris.

E. G.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

KOBENZL (*Hans* von Rosseg), diplomate autrichien, est connu par les missions importantes que lui confia l'empereur Maximilien II dans la seconde moitié du seizième siècle. Parmi ces missions on remarque surtout celle qu'il remplit en 1575 auprès du tzar Ivan le Menaçant, conjointement avec Daniel Printz (*voy.* ce nom), dont ce dernier a laissé une relation officielle intitulée : *Herren Hanss Kobenzels von Prossegg Teutsch. Ordens Ritters und herrn Daniel Prinzens allerunderthænigste Relation über Ihre getragene Legation bey dem Grossfürsten in der Mosca*, qui est conservée dans la Bibliothèque impériale de Vienne et n'a pas été publiée jusqu'à présent. Cette même bibliothèque possède, sous le n° 8707, une épître latine de Kobenzl à son ami Nicolas Drancovitch, archevêque de Kolotscha, qui témoigne que le noble diplomate n'avait pas moins de sagacité que de sagesse; il s'y étend beaucoup, par exemple, sur les choses de la religion qu'il a remarquées en Russie, et termine ses observations à ce sujet par cette phrase : *Ita a catholicis non re, sed nomine, saltem ipsi differunt.* Cette épître instructive a été intelligemment mise au jour d'abord par Wichmann (*Sammlung bisher noch ungedruckter kleiner Schriften zur ältern Geschichte des russischen Reichs;* Berlin, 1820), puis par Starczewski (*Historiæ Ruthenicæ Scriptores exteri sæculi XVI;* Berlin, 1842, II); elle a été traduite en russe dans le *Messager de l'Europe*, t. CXIII, et insérée par Marini dans son *Cod. Diplom. Rutheno-Moscoviticus*, sur un manuscrit italien de la bibliothèque vaticane. A. G.

Joseph Chmel, *Les Manuscrits de la Biblioth. de Vienne*, 519. — *Bibliografia delle corrispondenze dell' Italia colla Russia*, par Sebastiano Ciampi; Florence, 1834. — Adelung, *Ubersicht der Reisenden in Russland*, bis 1700.

KOBENZL. *Voy.* Cobenzl.

KOBIERZYSKI (*Stanislas*), historien polonais, né en 1702, mort en 1676. Il fut successivement ambassadeur de Pologne en Belgique, castellan de Dantzig et palatin de Poméranie. Il vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il habita Dantzig et divers lieux de la Poméranie. On a de lui : *De Luxu Romanorum;* Louvain, 1628, in-4°; réimprimé dans le tome VIII du *Thesaurus* de Grævius; — *Historia Vladislai, Poloniæ principiis;* Dantzig, 1655, in-4°; se trouve aussi dans le tome II des *Scriptores Rerum Polonicarum* de Ludovici; — *De Obsidio Clarimontis Crestochoviensis Deiparæ imagine a D. Luca depictæ celebris;* Dantzig, 1659, in-4°. E. G.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Chodynlki, *Dict. des Polonais savants.*

KOBOUDAÏSI, célèbre pélerin bouddhiste du Japon, né en 774, dans la province de Sanouki, mort le 21e jour du 3e mois de l'an 835 de J.-C. On lui attribue l'invention de la poudre *Dosia* et les progrès du bouddhisme au Japon, où sa mémoire a toujours été en grande vénération. Au mois de novembre 1785, on afficha sur le grand escalier du port de Nangasaki, une ordonnance impériale pour célébrer en son honneur une grande fête dans tout l'empire. Elle était fixée au 21e jour du 3e mois de l'année suivante, ou 950e anniversaire de la mort de Koboudaïsi, en comptant à la manière des Japonais. Dès ses plus jeunes années il se livra à l'étude des livres chinois et japonais. Pour avoir toute facilité de satisfaire cette passion d'apprendre dont il était dévoré, il embrassa l'état religieux à vingt ans. Devenu grand-prêtre, il accompagna vers 804 un ambassadeur japonais en Chine, afin d'étudier à fond la doctrine de Chakia, vers laquelle il se sentait entraîné. Un savant indien nommé Azari lui donna des instructions sur ce qu'il désirait connaître, et lui fit présent des livres qu'il avait recueillis dans ses longs pèlerinages. Un autre religieux du nord de l'Indoustan lui remit aussi un ouvrage qu'il avait traduit du sanscrit et plusieurs manuscrits sur des sujets religieux. Muni d'un si riche trésor, Koboudaïsi revint au Japon en 806, et par ses prédications et ses miracles convertit le daïri lui-même, qui embrassa le bouddhisme indien, et reçut le baptême selon le rite de Chakia. Animé par ce succès, il publia divers ouvrages ascétiques, et composa un livre où sont exposés les dix dogmes fondamentaux de la loi bouddhiste. D'après Kobou-Daïsi les quatre grands fléaux de l'humanité sont : l'enfer, la femme, l'homme méchant et la guerre. On ne saurait dire le nombre des prodiges qu'il opéra ni celui des pagodes et des bonzeries qu'il fit bâtir. Il mourut après avoir obtenu du daïri la création de trois chaires de théologie pour l'interprétation des livres sacrés. F.-X. Tessier.

Tit-Sing, *Bibliothèque Japonaise.* — Abel Remusat, *Nouveaux Mélanges Asiatiques.*

KOBURGER. *Voy.* Coburger.

KOCH (*Henri-Christophe*), musicographe allemand, né le 10 octobre 1749, à Rudolstadt, mort le 12 mars 1816, dans la même ville. Après avoir reçu des leçons de piano, de violon et de composition, il fût admis, à quinze ans, dans la musique du prince de Rudolstadt, qui lui accorda une pension pour l'aider à continuer ses études littéraires. En 1768 il devint premier violon de la chapelle du prince. Ses travaux occupent une place importante dans la littérature musicale; nous citerons : *Versuch einèr Anleitung zur Composition* (Essai d'une Introduction à la Composition); Leipzig, 1782-1793, 3 vol. in-8° : livre excellent, et dont la valeur est trop méconnue; — *Musikalisches Lexikon, welches die theoretische und practische Tonkunst encyclopædisch bearbetitet* (Lexique Musical, etc.); Francfort, 1802, gr. in-8° : le premier recueil de ce genre où les questions ont été traitées avec les développements nécessaires et le langage convenable; l'auteur en a donné lui-même un abrégé intitulé : *Kurzgefasstes Handwærterbuch der Musik*

(Vocabulaire abrégé de Musique); Leipzig, 1807, in-8°; 2e édit., Ulm, 1828, in-8°; — *Handbuch bei dem Studium der Harmonie* (Manuel pour l'étude de l'Harmonie); Leipzig, 1811, in-4°, obl., etc. Comme compositeur, Koch a écrit plusieurs cantates et un drame pour la cour de Rudolstadt. K.

Fétis, *Biogr. univ. des Music.* — Gerber, *Neues hist. biogr. Lexik. der Tonkünstl.*

KOCH (*Christian-Guillaume* DE), publiciste et historien français, né à Bouxwiller, en Alsace, le 9 mai 1737, mort à Strasbourg, le 25 octobre 1813. Son père était conseiller des finances du landgrave de Hesse-Darmstadt, auquel appartenait alors la ville de Bouxwiller. Il fit ses études à Strasbourg, où son père était venu se fixer en 1750. Il eut pour maître Schœpflin, qui l'attacha plus tard à ses travaux. Après la mort de son maître, il devint le chef de cette école d'où sortirent le prince de Metternich, Lévis, Ségur, La Luzerne, Tracy, etc. En 1789 il fut chargé, par les protestants de l'Alsace et de Strasbourg, de demander à l'Assemblée constituante la conservation des droits civils et religieux que les traités leur avaient assurés. Ces droits furent reconnus par le décret du 17 août 1790. En 1791 Koch fut élu par le département du Bas-Rhin à l'Assemblée législative, où il fit partie du comité diplomatique. A l'approche du 10 Août, dans cette journée même, il écrivit aux autorités de son département contre les mesures révolutionnaires qui étaient prises, et provoqua une adresse de cinq mille citoyens de Strasbourg qui déclaraient que la déchéance du roi était regardée par eux comme un malheur pour la nation, qui allait être exposée à l'envahissement des frontières et à la guerre civile. Après la dissolution de l'Assemblée législative, il passa quelque temps en Suisse. De retour en France, voyant sa liberté menacée, il chercha un refuge dans les Vosges. Il fut découvert, jeté en prison, et recouvra sa liberté après la chute de Robespierre. Il devint alors administrateur du département du Bas-Rhin; mais, en octobre 1795, il se retira des affaires publiques pour s'occuper de ses travaux littéraires et reprendre l'enseignement. Il devint bientôt après correspondant de l'Institut. En 1802 il fut nommé membre du Tribunat, et prit une grande part à la nouvelle organisation du culte protestant et au rétablissement de l'Académie protestante de Strasbourg. Après la suppression du Tribunat, il retourna à Strasbourg. A sa mort, le séminaire protestant de Strasbourg, qui lui doit son existence actuelle, lui fit ériger un monument dans le temple de Saint-Thomas, auprès de celui de Schœpplin et d'Oberlin. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau des Révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'empire romain en Occident jusqu'à nos jours;* Lausanne, 1771, in-8°, imprimé sans le nom et sans la participation de l'auteur, sur une copie des cahiers de ses leçons. Koch revit cet ouvrage, le refondit sur un plan plus étendu, et en prépara une édition qui, souvent interrompue, ne parut complétement qu'en 1807, en 3 vol. in-8°; il l'a continué jusqu'à la révolution de 1789; réimprimé en 1813, 4 vol. in-8°. F. Schœll, élève de l'auteur, en a donné, en 1823, une nouvelle édition, continuée jusqu'à la restauration de la maison de Bourbon, en 3 vol. in-8°; — *Tableau généalogique des Maisons Souveraines du sud et de l'ouest de l'Europe;* Strasbourg, 1782, in-4°; — *Tableau généalogique des Maisons Souveraines du nord et de l'est de l'Europe* (publié par F. Schœll); 1814-1819, in-4°; — *Sanctio Pragmatica Germanorum illustrata;* 1789, in-4°; — *Aperçu rapide de la position de la France à l'époque de la prétendue coalition des souverains de l'Europe contre la constitution du* 26 *août* 1791; Strasbourg, 1791, in-8°; — *Principes généraux des Protestants de la confession d'Augsbourg et leur incompatibilité avec la constitution civile du clergé;* Strasbourg, 1792, in-8°; — *Abrégé de l'histoire des Traités de Paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie;* Bâle, 1796, 4 vol. petit in-8°. F. Schœll en a donné une édition *entièrement refondue et continuée jusqu'au congrès de Vienne et au traité de Paris de* 1815; Paris, 1817, 4 vol. in-8°; — *Tableau des Traités entre la France et les puissances étrangères, suivi d'un Recueil de traités et d'actes diplomatiques qui n'ont jamais vu le jour;* Bâle, 1801, 2 vol. in-8°. Koch a laissé en manuscrit quelques opuscules relatifs à l'histoire de la confession d'Augsbourg. GUYOT DE FÈRE.

Notice biographique de F. Schœll, en tête de son édition de l'*Histoire abrégée des Traités de Paix.* — Schweighæuser fils, *Notice biographique de Koch.*

KOCH (*Joseph-Antoine*), peintre allemand, né en 1768, à Obergiebeln, dans le Lechthal, mort à Rome, le 12 janvier 1839. Fils d'un petit marchand, il montra dès ses premières années de grandes dispositions pour le dessin. Patronné par le baron d'Umgelder, il entra à l'Académie des Beaux-Arts de Stuttgard, y resta pendant sept ans, et se rendit ensuite en France, en Suisse et en Italie. En 1795 il alla s'établir à Rome; il quitta cette ville à l'époque de la domination française, et vécut successivement à Munich, à Dresde et à Vienne; mais, après quelques années, il retourna à Rome, où il passa le reste de sa vie. Ses tableaux d'histoire et ses nombreux paysages se distinguent par la correction du dessin, par la transparence des couleurs et par une grande et large poésie. Parmi ses principales toiles, on cite : *Le Sacrifice de Noë; — Francesca de Rimini; — Le Christ au Temple; — Guido de Monte-Feltro; — Macbeth; — Hylas et Apollon; — La Délivrance du Tyrol par Andreas Hofer; — La Chute de Schmadribach; — Le Haslithal,* et plusieurs autres vues de Suisse et d'Italie. Koch a aussi fait à la villa Massimi les fresques qui représentent les

sujets du Dante, poëte qu'il interpréta encore une autre fois dans une série de magnifiques dessins. Il a enfin gravé à l'eau-forte les vingt-quatre planches de l'ouvrage des *Argonautes* de Carsteus, ainsi qu'une suite de vingt paysages italiens, dessinés par lui-même, et qui fut publiée à Leipzig. Koch a fait paraître en 1834, à Karlsruhe, un livre intitulé : *Moderne Künstchronik* (Chronique Artistique moderne), dans lequel il rapporte beaucoup de faits scandaleux sur le compte d'un grand nombre d'artistes.

E. G.

Conversations-Lexikon. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

KOCH (*Guillaume-Daniel-Joseph*), botaniste allemand, né le 5 mars 1771, à Kusel, près Deux-Ponts, mort à Erlangen, le 14 novembre 1849. Il étudia la médecine à Iéna et à Marbourg, devint médecin pensionné de la ville de Trarbach et de Kaiserslautern, et occupa depuis 1824 jusqu'à sa mort la chaire de botanique à l'université d'Erlangen. Les ouvrages de Koch sont écrits avec beaucoup de soin, et se recommandent surtout par l'exactitude de la partie descriptive. Voici les principaux : *Entomologische Hefte* (Cahiers Entomologiques); Francfort, 1803, 2 livraisons; — *Catalogus Plantarum Floræ Palatinæ;* Francfort, 1814. Le professeur Ziz de Mayence a collaboré à cet ouvrage; — *De Salicibus Europæis;* Erlangen, 1818; — *De Plantis labiatis;* ibid., 1832; — *Synopsis Floræ Germanicæ et Helveticæ;* Francfort, 1835-1837; 3e édition, 1843-1845; texte allemand, Francfort, 1837-1838; 2e édition, 1846-1847; — *Taschenbuch der deutschen und schweizer Flora* (Manuel de la Flore allemande et de la Flore suisse); Leipzig, 1844, in-18. Dr L.

Conv.-Lex.

*KOCH (*Jean-Baptiste-Frédéric*), général et écrivain militaire français, neveu de Christophe-Guillaume de Koch, est né à Nancy, le 9 septembre 1782. Entré dans la carrière militaire en 1800, il passa en 1806 au service de Naples. Nommé sous-lieutenant des grenadiers français de la garde royale napolitaine à la formation de ce corps, il fit partie du bataillon qui passa en Espagne en 1808. C'est là qu'il obtint les grades de capitaine en 1809 et de chef de bataillon en 1811. Un passe-droit lui fit quitter l'Espagne, et il rentra au service de France en 1812 comme simple capitaine. Envoyé en 1813 en Saxe, il fut attaché au troisième corps d'armée, et eut occasion d'y connaître le général Jomini, qui apprécia l'étendue de ses connaissances et le prit pour aide de camp. Il occupait encore cette position lorsque le général Jomini (*voy.* ce nom) abandonna fortuitement le service de France, ce qui nuisit à l'avancement de M. Koch. Poursuivi en 1815, après la restauration, pour ses opinions, il vint chercher un refuge auprès de son ancien général. Réintégré dans le cadre des officiers de l'armée en 1817, M. Koch fut admis comme chef de bataillon dans le corps royal d'état-major, à sa réorganisation, et nommé en 1820 professeur d'art et d'histoire militaires à l'école d'application de ce corps; on suspendit bientôt son enseignement, comme suspect de tendances bonapartistes. Après la révolution de Juillet, il passa lieutenant-colonel, puis colonel en 1834 et maréchal de camp le 1er septembre 1841. L'âge l'a fait passer dans le cadre de réserve. On a de M. Koch: *Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de* 1814; Paris, 1819, 3 vol. in-8°, et atlas in-fol.; — *Examen raisonné de l'ouvrage intitulé :* La Russie dans l'Asie Mineure, ou campagnes du maréchal Paskewisch en 1828 et 1829, *par un officier français ;* Paris, 1840, in-8°; — *Mémoires de Massena, rédigés d'après les documents qu'il a laissés et sur ceux du dépôt de la guerre et du dépôt des fortifications;* Paris, 1849, 4 vol. in-8°, avec plans et cartes. Le général Koch a été le rédacteur principal du *Bulletin des Sciences militaires* de 1823 à 1831, 11 vol. in-8°. Il a traduit les *Principes de Stratégie* du prince Charles, auxquels le général Jomini a ajouté des notes; Paris, 1817, 3 vol. in-8°; il a aidé le même général dans la publication de son *Histoire des Guerres de la Révolution;* Paris, 1819-1824, 5 vol. in-8°. Enfin, il a revu, corrigé et augmenté le *Traité de Tactique* du colonel marquis de Ternay; Paris, 1832, 2 vol. in-8°. L. L—T.

Dict. de la Conversation. — Eug. et Em. Haag, *La France Protestante.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.*

*KOCH (*Charles-Henri-Emmanuel*), voyageur et naturaliste allemand, est né à Weimar, en 1809. Il fit ses études aux universités de Wurtzbourg et de Iéna, explora, depuis 1836 jusqu'en 1838, les provinces méridionales de la Russie, et compléta ses savantes recherches par un second voyage qu'il entreprit en 1843 en société avec George de Rosen. En 1839, M. Koch fut nommé professeur de botanique à l'université de Iéna. Parmi ses ouvrages, importants aux points de vue d'histoire naturelle, de linguistique et d'ethnographie, nous citerons : *Monographia generis Veronicæ;* Wurtzbourg, 1833; — *Reise durch Russland nach dem Kaukasischen Isthmus* (Voyage à l'Isthme du Caucase, à travers la Russie); Stuttgard, 1842-1843, 2 vol.; — *Wanderungen im Oriente* (Voyage dans l'Orient); Weimar, 1846-1847, 3 vol.; — *Das natuerliche System des Pflanzenreichs, nachgewiesen in der Flora von Iena* (Le Système naturel des Plantes demontré sur la Flore de Iéna); Iéna, 1839; — *Beitræge zu einer Flora des Orients* (Études de Botanique sur l'Orient); Halle, 1848-1851, 3 livraisons; — *Karte von dem Kaukasischen Isthmus und von Armenien* (Carte de l'Isthme du Caucase et de l'Arménie), 4 planches avec texte, traitant des parties politique, ethnographique, botanique et géographique;

Berlin, 1851; — *Die kaukasische Militairstrasse und die Halbinsel Taman* (La route militaire du Caucase et la presqu'île de Taman); Leipzig, 1851; — *Der Zug der Zehntausend nach Xenophon's Anabasis* (La Retraite des Dix-mille, d'après l'Anabasis de Xénophon); Leipzig, 1850; — *Hortus Dendrologicus. Verzeichniss der Bæume, Straeucher und Halbstræuscher die in Europa, Nord und Mittel-Asien, im Himalaya und in Nord-Amerika wild wachsen und möglicher Weise in Mittel-Europa im Freien ausdauern* (Catalogue des arbres, arbrisseaux et sous-arbrisseaux qui croissent sans culture en Europe, dans l'Asie du Nord, dans l'Asie centrale, sur l'Himalaya et dans l'Amérique du Nord, et que l'on pourrait planter en plein air dans l'Europe centrale); Berlin, 1853-1854, 2 vol.; — *Krim und Odessa* (La Crimée et Odessa); Leipzig, 1853; — *Die kaukasischen Laender und Armenien* (Le Caucase et l'Arménie); Leipzig, 1854; — *Sued Russland und die türkischen Donaulaender* (La Russie méridionale et les contrées danubiennes appartenant à la Turquie); ibid., 1855. Ces trois derniers ouvrages font partie de la collection : *Hausbibliothek fuer Vœlker und Laenderkunde* (Bibliothèque de la connaissance des peuples et des pays), que publie le libraire Lorck à Leipzig. R. L.

Conv.-Lex, avec additions.

*KOCH-STERNFELD (*Joseph-Ernest*, chevalier DE), archéologue et historien allemand, est né en 1778, à Mittersill. Ancien employé au tribunal de Gastein et au gouvernement de Salzbourg, il débuta dans la carrière des lettres par son traité : *Versuch ueber Nahrung und Unterhaltung in civilisirten Staaten* (Essai sur l'Alimentation et l'Entretien dans les États civilisés); Munich, 1805, qui obtint le prix mis au concours par l'Académie de Saint-Pétersbourg pour le meilleur travail sur ce sujet. En 1815 il fut nommé conseiller de légation à Munich, et chargé de la direction du bureau de statistique de la Bavière. Depuis 1850 il vit retiré à Titmanning. Ses principaux ouvrages sont : *Zeitschrift fuer Geschichte, Geographie und Topographie von Baiern* (Journal historique, géographique et topographique de la Bavière); Munich, 1816-1817, 8 vol.; — *Das Gasteiner Thal* (La Vallée de Gastein); Salzburg, 1810; 2e édition, Munich, 1820; — *Salzburg und Berchtesgaden* (Salzbourg et Berchtesgaden); ibid., 1810, 2 vol.; — *Beitraege zur deutschen Laender-Vœlker-Sitten und Staatenkunde* (Documents pour servir à la connaissance des contrées, peuples, mœurs et États de l'Allemagne); Munich, 1825-1826, 2 vol.; — *Das Prædialprincip; die Grundlage und Rettung der Ruralstaaten* (Le Principe foncier, considéré comme la base et le salut des États ruraux); Munich, 1833; — *Grundlinien zur allgemeinen Staatskunde* (Éléments d'Économie politique générale); ibid., 1826; — *Das geographische Element im Welthandel mit besonderer Ruecksicht auf die Donau* (L'Élément Géographique au point de vue du commerce, plus particulièrement au point de vue du commerce danubien); Munich, 1843; — *Das Reich der Longobarden in Italien* (L'Empire des Longobardes en Italie); Munich, 1839; — *Culturhistorische Forschungen ueber die Alpen* (Études historiques sur la Civilisation dans les Alpes); ibid., 1851-1852, 2 vol.; — *Begruendungen zur aeltesten Profan-und Kirchengeschichte* (Documents pour servir à l'Histoire profane et ecclésiastique primitive); Ratisbonne, 1854; — *Das Christenthum und seine Ausbreitung von Beginn bis zum achten Jahrhundert* (Le Christianisme et son développement depuis le commencement jusqu'au huitième siècle); Ratisbonne, 1855; — *Rueckblick auf die Vorgeschichte von Baiern* (Études sur l'Histoire primitive de la Bavière); Munich, 1853; — un grand nombre de *Mémoires* sur l'histoire d'Autriche, insérés dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Bavière, etc.

R. L—U.

Conv.-Lex., avec additions.

KOCHANOWSKI (*Jean*), poëte polonais, né en 1532, mort en 1584. Il fit ses études en Allemagne, les acheva à Paris, et visita ensuite Rome et Padoue, où il rencontra le chancelier Zamoyski, qui devint son protecteur. Lorsque Kochanowski fut revenu en Pologne, le roi Sigismond-Auguste voulut se l'attacher, mais Kochanowski préféra l'étude dans la retraite. Zamoyski ne réussit pas davantage à lui faire accepter le titre de sénateur. Il passa longtemps pour le premier poëte de la Pologne, et reçut le surnom de *Pindare polonais*. « Quand, en France, les mystères et soties faisaient encore les délices du public, dit M. Th. Morawski, Jean Kochanowski publiait son *Congé des Ambassadeurs* (1554), qui, quoique la plus médiocre parmi ses œuvres poétiques, peut cependant être regardé comme un des chefs-d'œuvre dramatiques du temps. » Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-8°, dans le choix des auteurs polonais imprimé à Varsovie, 1803-1805. On lui doit une traduction en vers polonais des *Psaumes* de David, qui avait paru à Cracovie, en 1587, et quelques poëmes originaux en polonais et en latin.

Ses deux frères, *André* et *Pierre* KOCHANOWSKI, se distinguèrent aussi par leurs talents pour la poésie. André traduisit l'*Énéide* de Virgile en vers polonais, 1599; et Pierre traduisit la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 1618. J. V.

Iuszynski, *Dykcyonarz poetow Polskich*. — Bentkowski, *Historya literatury polskiey*. — Th. Morawski, *Encyclop. des Gens du Monde*, art. POLONAIS.

KOCHHAFF (*David*). *Voy.* CHYTRÉE.

KOCHOWSKI (*Vespasien*), écrivain polonais, vivait au dix-septième siècle. Il servit sous Casimir dans la campagne contre les Cosaques

et les Suédois, et devint voivode de Cracovie. On a de lui : *Hypomnemata Reginarum Poloniæ;* Cracovie, 1672, in-4°; — *Climacteres tres annalium Polonorum;* Cracovie, 1683-1698, 3 vol. in-fol.; — *Munus civile regi suo a fideli subdito oblatum;* — *Commentarium Belli adversus Turcos ad Viennam et in Hungaria* 1683 *gesti ductu et auspiciis Joannis III;* — Pièce de poésie sur *le couronnement du roi Michel* (en polonais); — *Histoire Ecclésiastique* (en polonais); — *L'Œuvre de Dieu, ou chant de délivrance de la ville de Vienne* (en polonais); Cracovie, 1684, in-4°; — *Le Rosaire de la Vierge Marie* (en vers polonais); 1695. J. V.

Rotermund, Supplém. à Jöcher, *Gelehrten-Lexikon.*

KOCK (*Matthieu*), peintre flamand, né à Anvers, en 1500, mort en 1554. Il fut un excellent paysagiste et un des maîtres qui introduisirent dans les Pays-Bas la manière italienne. Il peignait également bien en détrempe et à l'huile. Il savait imiter la nature et la varier agréablement. A. L.

Pilkington, *Dictionary of Painters.* — Descamps, *La Vie des Peintres flamands,* etc., t. I, p. 55.

KOCK (*N*......), voyageur allemand, né à Munich, en 1808, mort à Kartouna (Afrique), le 6 juin 1844. Il s'était fait un nom par dix années de séjour en Égypte, ainsi que par ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique, où il avait d'abord accompagné le duc de Raguse, et ensuite le prince Puckler-Muskau. Il mourut pendant un nouveau voyage qu'il faisait dans le Soudan. J. V.

Gazette d'Augsbourg, 1844. — *Moniteur,* 15 août 1844.

* **KOCK** (*Charles-Paul* DE), romancier et auteur dramatique français, né à Passy-lès-Paris, le 21 mai 1794. Son père, banquier hollandais, s'étant établi à Paris, obtint sous la république, par l'entremise du général Dumouriez, la fourniture de l'armée du nord : il s'était battu à Jemmapes et à Valmy et avait le grade de colonel. De retour à Paris, à la fin de 1793, il fut arrêté, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et exécuté. Mme de Kock, jetée elle-même à l'Abbaye, ne dut son salut qu'à son état de grossesse. Toute son affection se porta sur cet enfant posthume. M. de Kock, lorsqu'il s'était remarié, avait de son premier mariage deux fils. L'aîné, qui était resté en Hollande, et qui fut élevé par la famille de son père, embrassa la carrière des armes et partit pour les Indes, où il donna des preuves de courage. Devenu général et gouverneur de Batavia, il battit les Indous en plusieurs rencontres, revint en Europe, fut créé baron, remplit pendant quinze ans les fonctions de ministre de l'intérieur à La Haye, et mourut en 1844. Le jeune Paul de Kock, qui resta près de sa mère, était rêveur, studieux, observateur, mais timide; elle lui donna un précepteur qui essaya de l'égayer en lui faisant lire des romans. Le jeune homme y prit goût, et se passionna pour le bois de Romainville, où il allait lire Ducray-Duménil et Pigault-Lebrun. Mme de Kock finit par remplacer ce précepteur complaisant; il fallut en revenir à des études sérieuses, et à quinze ans le jeune Paul était commis chez les banquiers Scherer et Finguerlin. C'est là qu'il écrivit son premier roman; son patron découvrit le manuscrit, et en renvoya l'auteur. M. Paul de Kock fit imprimer son premier roman à ses frais; mais le travail d'un inconnu se vend difficilement : son second roman ne pouvait être imprimé. Il composa alors pour le théâtre, et y obtint bientôt du succès. Dès lors les éditeurs vinrent à lui, et il put se livrer à toute sa verve. Après quelques aventures, qu'il dut surtout à ses compositions, il se maria, et acheta une maison de campagne à Romainville. Il a eu une nombreuse famille, dont il n'a survécu qu'une fille et un fils. M. Paul de Kock a perdu sa femme en 1842 et sa mère en 1853.

On reproche à M. Paul de Kock un style trop facile, des phrases trop sans gêne, des expressions trop vulgaires et trop libres; mais on a répondu que c'était le langage de ses héros, que personne n'avait plus de naturel, de vérité et de gaieté. Il peint admirablement les mœurs populaires, la malice parisienne, la bonhomie campagnarde, la sottise bourgeoise. Grand observateur, il a saisi ses types sur le fait, il décrit ce qu'il a vu, sans convention, mais avec une science parfaite de l'âme, une douce sensibilité, une délicatesse merveilleuse, une grande connaissance du cœur. Malgré la phrase leste et le mot grivois, sa tendance généralement est morale. Il n'écrit certainement pas pour les jeunes filles; mais, comme le disait Mme Sophie Gay : « Si le hasard faisait tomber un de ses romans dans les mains de l'une d'elles, la lecture en serait bien moins préjudiciable à sa vertu que celle des nouvelles sanglantes et adultères dont les livres nouveaux sont remplis. » On assure que Châteaubriand lui-même jugea favorablement les romans de notre auteur : « Paul de Kock est consolant, aurait-il dit un jour dans le salon de Mme Récamier : jamais il ne présente l'humanité sous le point de vue qui attriste. Avec lui on rit et on espère. »

On a de M. Paul de Kock : *L'Enfant de ma femme;* Paris, 1813, 1828, 1833, 1839, 1843, 1845, 2 vol. in-12 ou in-8°; mis en vaudeville en un acte; Paris, 1835, in-8°; — *Catherine de Courlande*, mélodrame en trois actes; Paris, 1814, in-8°; — *Madame de Valnoir*, mélodrame en trois actes, tiré d'un roman de Ducray-Duménil; Paris, 1814, in-8°; — *La Bataille de Veillane*, mélodrame historique en trois actes; Paris, 1815, in-8°; — *Le Troubadour portugais*, mélodrame en trois actes (avec Théodore); Paris, 1815, in-8°; — *Le Moulin de Mansfeld*, mélodrame en trois actes; Paris, 1816, in-8°; — *Une Nuit au château*, opéra-comique en un acte; Paris, 1818, in-8°; — *Georgette, ou la nièce du tabellion;* Paris, 1820, 1824, 1828, 1833, 4 vol. in-12; 1842, in-12; 1845, 2 vol. in-8°; — *M. Mouton, ou la journée*

mystérieuse, vaudeville (avec Gouffé); Paris, 1820, in-8° ; — *Les Époux de quinze ans*, comédie-vaudeville en un acte ; Paris, 1821, in-8° ; — *Gustave, ou le mauvais sujet*; Paris, 1821, 1825, 1829, 3 vol. in-12; 1832, 1837, 4 vol. in-12 ; 1842, in-12 ; — *M. Graine de Lin, ou le jour de noce*, vaudeville en un acte; Paris, 1821, in-8°; — *Le Philosophe en voyage*, opéra comique en trois actes; Paris, 1821, in-8° ; — *Frère Jacques;* Paris, 1822, 1825, 1829, 1830, 1840, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *Mon Voisin Raymond;* Paris, 1822, 1825, 1832, 1838, 4 vol. in-12; 1842, in-12; 1845, 2 vol. in-8°;— *Les Infidèles*, comédie en un acte, mêlée de chants; Paris, 1823, in-8°; — *Le Muletier*, opéra comique en un acte, musique d'Hérold; Paris, 1823, in-8°; — *Contes en vers;* Paris, 1824, in-12 ; — *M. Dupont, ou la jeune fille et sa bonne;* Paris, 1824, 1826, 1829, 1836, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *André le Savoyard;* Paris, 1825, 1828, 1833, 1839, 5 vol. in-12; 1842, in-12; 1845, 2 vol. in-8° ; — *Les Enfants de maître Pierre*, opéra comique en trois actes; Paris, 1825, in-8° ; — *Petits Tableaux de mœurs, ou macédoine critique et littéraire;* Paris, 1825, 1829, 2 vol. in-12 ; — *Sœur Anne;* Paris, 1825, 1830, 1834, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *Une Bonne Fortune*, vaudeville en un acte (avec Lepoitevin Saint-Alme); Paris, 1825, in-8°; — *Le Barbier de Paris ;* Paris, 1826, 1829, 1833, 1839, 4 vol. in-12; 1842, in-12; — *Le Calendrier des Vieillards*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1826, in-8° ; — *La Laitière de Montfermeil;* Paris, 1827, 1829, 1836, 5 vol. in-12; 1842, in-12 ; — *Jean ;* Paris, 1828, 1830, 4 vol. in-12; 1842, in-12 ; 1849, in-8°; — *La Maison blanche ;* Paris, 1828, 1840, 5 vol. in-12 ; 1842, in-12 ; — *La Bulle de Savon, ou choix de chansons ;* Paris, 1829, in-18 ; — *La Femme, le Mari et l'Amant ;* Paris, 1829, 4 vol. in-12 ; 1842, in-12; arrangé en comédie-vaudeville en trois actes et cinq époques (avec M. Ch. Dupeuty); Paris, 1830, in-8° ; — *L'Homme de la Nature et l'Homme policé ;* Paris, 1830, 5 vol. in-12; 1843, in-12; mis au théâtre (avec M. Dupeuty); — *Le Cocu;* Paris, 1831, 1835, 4 vol. in-12; 1842, in-12 ; — *Madeleine;* Paris, 1832, 1838, 4 vol. in-12; 1842, in-12; 1845, 2 vol. in-8°; mis au théâtre (avec MM. Dupeuty et Valory) ; — *La Pucelle de Belleville ;* Paris, 1834, 4 vol. in-12, ou 2 vol. in-8° ; 1842, in-12; mis au théâtre (avec MM. Cogniard frères) sous ce titre : *L'Agnès de Belleville ;* — *Un Bon Enfant;* Paris, 1834, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-8°; mis au théâtre (avec MM. Cogniard frères) ; — *Le Commis et la Grisette*, vaudeville en un acte (avec M. Ch. Labie); Paris, 1834, in-8°; — *Ni Jamais ni Toujours;* Paris, 1835, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-8°; 1836, 1839, 1840, 1841, in-8°; 1843, in-12; mis en vaudeville en cinq actes (avec M. Valory); Paris, 1836, in-8° ; — *Zizine;* Paris, 1836, 2 vol. in-8°, ou 4 vol. in-12; 1839, in-8°; 1843, in-12; mis en comédie-vaudeville en quatre actes (avec M. Varin); Paris, 1841, in-8°; — *Les Fleurs et les Papillons*, vaudeville en un acte; Paris, 1836, in-8°; — *Samson et Dalila*, vaudeville en deux actes; Paris, 1836, in-8° ; — *Une Maîtresse dans l'Andalousie*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1836, in-8°; — *Tout ou Rien*, drame en trois actes; Paris, 1836, in-8° ; — *Une Tombola de Maris, ou l'île Joyeuse*, vaudeville en trois actes; Paris, 1836, in-8° ; — *Un Tourlourou;* Paris, 1837, 2 vol. in-8°; 1840, in-8°; 1843, in-12; mis au théâtre par MM. Chapeau et Varin; — *Mœurs parisiennes*, nouvelles; Paris, 1837-1839, 4 vol. in-8° ; 1839-1840, 8 vol. in-12; — *Les Hussards en garnison*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1837, in-8° ; — *Le Pompier et l'Écaillière*, comédie-vaudeville en trois actes; Paris, 1837, in-8° ; — *Moustache;* Paris, 1838, 2 vol. in-8°, 1839, 4 vol. in-12 ; 1840, in-8°; 1843, in-12; mis en vaudeville en trois actes (avec M. Varin); Paris, 1838, in-8°; — *Les Bayadères de Pithiviers*, vaudeville en trois actes (avec M. Valory); Paris, 1838, in-8°; — *La Bouquetière des Champs-Élysées*, drame vaudeville en trois actes (avec M. Valory); Paris, 1838, 1841, in-8° ; — *La Concierge du théâtre*, vaudeville en un acte (avec M. Valory); Paris, 1839, in-8°; — *La Laitière et la Forêt*, vaudeville en deux actes (avec M. Valory); Paris, 1839, in-8°; — *Le Postillon franc-comtois*, comédie-vaudeville en deux actes (avec M. Valory); Paris, 1839, in-8°; — *Un Bal de Grisettes*, vaudeville en un acte; Paris, 1839, in-8° ; — *Le Débardeur, ou le Gros-Caillou et Alger*, vaudeville en deux actes (avec M. Valory); Paris, 1839, in-8° ; — *Un Jeune Homme charmant;* Paris, 1839, 2 vol. in-8° ; 1840, 4 vol. in-12 ; 1841, in-8° ; 1843, in-12; mis en drame-vaudeville en cinq actes (avec M. Varin); Paris, 1839, in-8°; — *L'Homme aux trois Culottes, ou la République, l'Empire et la Restauration;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°; 1841, 4 vol. in-12; 1845, in-8° et in-12; mis en comédie-vaudeville en trois actes et quatre parties; Paris, 1842, in-8°; — *La Jolie Fille du Faubourg*; Paris, 1840, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-8°; 1845, in-8° et in-12 ; mis en comédie-vaudeville en trois actes (avec M. Varin); Paris, 1840, in-18; — *La Famille Fanfreluche*, vaudeville en trois actes ; Paris, 1840, in-8° ; — *M. Gribouillet*, vaudeville en un acte (avec M. Lubize); Paris, 1841, in-8° ; — *Physiologie de l'Homme marié ;* Paris, 1841, in-32 ; — *Carotin;* Paris, 1842, 1845, 4 vol. in-8°; — *Ce Monsieur;* Paris, 1842, 3 vol. in-8°; 1844, 6 vol. in-12; 1845, 2 vol. in-8°; — *L'Auberge de Chantilly*, vaudeville en un acte ; Paris, 1842, in-8°; — *Le Lazaret*, vaudeville en un acte (avec M. Simonnin); Paris, 1842, in-8°; — *Les Jeux innocents*, comédie en un acte mêlée de couplets (avec M. Varin); Paris, 1842, in-8°; — *La Veille de Wagram*,

drame en quatre actes, mêlé de chants; Paris, 1842, in-8°; — *Les Marocains*, pièce en trois actes, mêlée de chants; Paris, 1842, in-8°; — *Sur la rivière*, tableau nautique en un acte (avec M. Amédée de Beauplan); Paris, 1842, in-8°; — *Un Homme à marier, suivi de Recette pour faire un mariage;* Paris, 1843, in-12; — *Un Mari perdu*, suivi de *Les Mésaventures d'un Anglais*, *Edmond et sa cousine, contes en vers et chansons;* Paris, 1843, in-12: *Un Mari perdu* a été arrangé en comédie-vaudeville en deux actes (avec M. Varin); Paris, 1846, in-8°; — *L'Amoureux transi;* Paris, 1843, 4 vol. in-8°; 1845, 8 vol. in-12; — *Les Fumeurs*, comédie-vaudeville en deux actes (avec M. Varin); Paris, 1843, in-8°; — *Le Château de Vincennes*, drame vaudeville en trois actes; Paris, 1844, in-8°; — *Le Théâtre et la Cuisine*, vaudeville-drame-bouffonnerie lardée de couplets, de coups de sabre, de coups de théâtre, etc., en deux actes; Paris, 1844, in-8°; — *La Bohémienne de Paris*, drame en cinq actes, mêlé de chants (avec M. Gustave Lemoine); Paris, 1844, in-8°; — *Mon ami Piffard et Chipolette;* Paris, 1844, 4 vol. in-8°; — *Sans cravate, ou les commissionnaires;* Paris, 1844, 4 vol. in-8°; 1847, 8 vol. in-12; mis en drame-vaudeville en cinq actes; Paris, 1845, in-8°; — *Tyler le couvreur;* Paris, 1844, in 8°; — *La Famille Gogo;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Paris au kaléidoscope;* Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *Un Bal dans le grand monde;* Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *Le Voisin Bagnolet*, vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1845, in-8°; — *Les Bains à domicile*, vaudeville en un acte; Paris, 1845, in-8°; — — *Le Bœuf gras*, vaudeville en deux actes; Paris, 1845, in-8°; — *Une Averse*, comédie-vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1845, in-8°; — *L'Eau et le Feu*, vaudeville en un acte (avec M. Henri de Kock); Paris, 1846, in-8°; — *Le Garde-Malade*, vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1846, in-8°; — *L'Amant de la Lune;* Paris, 1847, 10 vol. in-8°; — *Place Ventadour*, vaudeville en deux actes; Paris, 1847, in-8°; — *Une Femme à deux Maris*, vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1847, in-8°; — *Taquinet le Bossu;* Paris, 1848, 2 vol. in-8°; — *L'Atelier de Demoiselles, ou l'apothicaire de Pontoise*, vaudeville en trois actes; Paris, 1848, in-8°; — *La Croix et le Vent, et le Jardin Turc;* Paris, 1849, in-4°; — *La Graine de Mousquetaire*, vaudeville en cinq actes (avec M. Guénée); Paris, 1849, in-8°; — *Œil et Nez*, vaudeville en un acte; Paris, 1849, in-8°; — *Le Cauchemar de son Propriétaire*, vaudeville en un acte (avec M. Constant Guéroult); Paris, 1849, in-8°; — *Couplets chantés dans les* Blagueurs et les Blagues, *et dans* le Fleuve d'Or, *prologue, revue statistique en trois actes et dix tableaux;* Paris, 1849, in-12; — *L'Amour qui passe et l'Amour qui vient;* Paris, 1850, 2 vol. in-8°, — *Une Gaillarde;* Paris, 1850, 2 vol. in-8°; — *Cerisette*, Paris, 1851, 2 vol. in-8°; — *La Mare d'Auteuil;* Paris, 1851, 2 vol. in-8°; — *Les Étuvistes;* Paris, 1852, 2 vol. in-8°; Paris, 1858, in-4°; — *Un Monsieur très-tourmenté;* Paris, 1853, 2 vol. in-8°; — *La Bouquetière du Château d'Eau;* Paris, 1854, 2 vol. in-8°; — *Un Pari biscornu*, vaudeville en un acte (avec M. Boyer); Paris, 1856, in-8°; — *Une Maison où l'on a peur*, esquisse champêtre en quatre journées; Paris, 1858, in-4°; — *M. Choublanc à la recherche de sa femme;* Paris, 1858, 3 vol. in-8°; — *M. Cherami;* Paris, 1858, 5 vol. in-8°; — *Paul et son Chien;* Paris, 1858, 6 vol. in-8°. On lui doit quelques chansonnettes dont il a composé la musique et qui ont eu du succès, comme *L'Anglais en bonnes fortunes;* — *Le Caissier;* — *Le Maître d'école;* — et *Les Concerts monstres*. Il est aussi l'auteur, avec M. Carmouche, d'une féerie intitulée : *La Chouette et la Colombe.*

On trouve encore de M. Paul de Kock dans le *Foyer de l'Opéra : Jenny, ou les trois marchés aux fleurs de Paris;* — dans le *Paris-Londres Keepsake : L'Amour médecin* et *Le Lutin de la Ferme;* — dans le *Livre des Cent-et-un : Une Fête aux environs de Paris*, réimprimée dans la collection des *Romans populaires illustrés;* — des articles dans beaucoup d'autres publications ou recueils. On compte trois éditions de ses œuvres; Paris, 1834-1835, 30 vol. in-8°; 1841-1843, 26 vol. gr. in-18; 1844-1845, 56 vol. in-8°; une édition de son théâtre, Paris, 1840, 2 vol. in-8°. Un bon nombre de ses romans ont été reproduits dans les *Romans populaires illustrés.*

L. LOUVET.

L. Huart, *Galerie de la Presse.* — Eug. de Mirecourt, *Les Contemporains.* — Ourry, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — *Dictionnaire de la Conversation.* — Quérard, *La France Littéraire.* — Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.* — Ch. Monselet, *Statues et Statuettes contemporaines.*

*KOCK (*Henri* DE), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, le 25 avril 1819. On a de lui : *Berthe l'Amoureuse;* Paris, 1843, 2 vol. in-8°; — *Le Roi des Étudiants;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *La Course aux Amours;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Les Amants de ma Maîtresse;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *L'Amant de Lucette;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *La Reine des Grisettes;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Lorettes et Gentilshommes;* Paris, 1847, 3 vol. in-8°; — *La Danse des Écus*, folie-vaudeville en un acte (avec M. Marc Fournier); Paris, 1849, in-18; — *L'Hôtel de Nantes*, revue, aux Variétés; Paris, 1851, in-8°; — *Histoire de Paris*, drame en quinze tableaux (avec M. Th. Barrière), au théâtre du Cirque; Paris, 1855, in-8°; — *Les Grands Siècles*, drame en trois actes et seize tableaux (avec M. Th. Barrière), au

théâtre du Cirque; Paris, 1855, in-8°; — *Les Frères de la Côte*, drame en cinq actes et huit tableaux (avec M. Emmanuel Gonzalez), au théâtre du Cirque; Paris, 1856, in-8°; — *La Belle Créole;* Paris, 1858, 4 vol. in-8°; — *Le Médecin des Voleurs;* Paris, 1858, 4 vol. in-8°; — *Minette;* Paris, 1858, in-16. M. Henri de Kock a dirigé plusieurs petits journaux littéraires. L. L—T.

Bourquelot et Maury, *La Littér. franç. contemp.*

KOCK. *Voy.* COCK.

KODDE. *Voy.* CODDÆUS.

KODHAÏ (*Abou-Abdallah-Mohammed ben Abdallah ben-Alabar-*), un des plus célèbres écrivains arabes de l'Espagne, natif de Valence, mort l'an de l'hégire 656 ou 658 (1258 ou 1260 de J.-C.), suivant Casiri, qui le nomme plusieurs fois, par erreur sans doute, Abou-Bekr. Son père, aussi surnommé Kodhaï, était né en 571 de l'hég. (1174), et mourut en 619 (1223). Les talents littéraires de Kodhaï firent sa fortune et sa gloire. La pureté et l'élégance de son style, la justesse de ses sentences, l'à-propos et le charme de ses bons mots, la profondeur de son érudition, la lumière qu'il jette parfois au milieu des ténèbres de l'histoire ancienne, rendent la lecture de ses écrits agréable, entraînante et très-instructive. Les ouvrages les plus remarquables de Kodhaï sont : l'*Alhillah al syera;* c'est une notice de tous les poëtes arabes qui se sont distingués par leur talent en Mauritanie ou en Espagne depuis la conquête de ce dernier pays par les musulmans. Dans cette notice, dont Carisi a extrait la partie biographique, l'auteur cite les passages les plus saillants de chacun des poëtes; — le *Moaddjem*, ou histoire des auteurs arabes jusqu'à l'an 650 (1252 de J.-C.); — L'*Itab* (Récréation) : c'est une histoire des secrétaires d'État et des ministres qui se sont fait remarquer dans leur administration; — Les *Tohfeh alkadim*, ou extraits des poëtes. *Ebn-Khaldaoun* attribue à Kodhaï un ouvrage intitulé *Tecmilèh;* c'est un dictionnaire historique des hommes célèbres, disposé suivant l'ordre alphabétique. Cet ouvrage est, comme son titre l'indique, un supplément à la bibliothèque historique d'Abou'lkasem Khalef de Cordoue, connu sous le nom d'*Ebn-Baschcoual*, qui n'est elle-même, au rapport d'Hadji-Khalfa, qu'un supplément à l'histoire d'Espagne d'Abou'lvalid-Abd-Allah, fils de Mohammed, fils d'Alfarth, mort en 403 (1013). Les divers articles du dictionnaire historique de Kodhaï portent le titre de Notions ou Renseignements. On trouve un passage remarquable à l'article Ebn-Farouk-Kaïrovani-Faresi-Andalousi, l'un des compagnons de Malek. « Je dis (c'est le père d'Ebn-Faroukh qui parle) à Abdallah, fils d'Abbas : Famille de Koréisch, donnez-moi, je vous prie, des renseignements sur cette écriture arabe (dont vous vous servez). Dites-moi si avant que Dieu envoyât le prophète Mahomet vous en usiez et si vous aviez l'habitude d'unir les lettres qui s'unissent, et d'isoler celles qui s'isolent, comme sont l'*élif*, le *lam*, le *mim* et le *noun?* Il me répondit : Oui. Je lui dis : Et de qui avez-vous reçu cette écriture? De Harb, fils d'Omayya, me répondit-il. Et de qui, ajoutai-je, Harb la tenait-il? Il me répondit : d'Abd-Allah, fils de Djodan. Je repris, et cet Abd-Allah de qui l'avait-il reçue? Des habitants d'Anbar, me dit-il. Je continuai à l'interroger, et je lui demandai d'où la tenaient les habitants d'Anbar. Il me dit qu'ils la tenaient d'un étranger habitant du Yémen, qui était venu s'établir chez eux. Et cet étranger, repris-je encore, de qui la tenait-il? Il me répondit : de Khaldjan, fils de Kasem, qui écrivait les révélations du prophète Houd. »

Ce passage tendrait à prouver que les habitants de l'Hedjaz ont reçu de Hira la connaissance de l'écriture, et que les Arabes de Hira l'avaient primitivement reçue des Tabbas et des Himyarites.

Casiri, *Biblioth. Arab.-Hisp. Escurial*, t. II, pag. 10, 16, 30, 121, 129, 163, 164 et 198. — Sylvestre de Sacy, *Chrestomathie Arabe.* — Aboulféda, *Annales Moslemici*, t. III, 188.

KODSI (*Schems ed-Dyn al-*), historien arabe, ainsi nommé parce qu'il était originaire de Jérusalem ou de la Palestine, que les musulmans appellent Kods (la Sainte), florissait au commencement du onzième siècle de J.-C., sous le règne d'Hakem, mémorable par ses cruautés et ses extravagances. Kodsi est auteur d'une histoire générale et d'une géographie qui porte son nom et fut composée l'an de l'hégire 414 (1023 de J.-C.).

KODSI (*Mohammed ben-Mahmoud*), historien arabe, né à Jérusalem et mort l'an 776 de l'hég. (1374-1375 de J.-C.), a laissé un ouvrage intitulé : *Tawickh al Kods* (Histoire de la ville sainte). F.-X. T.

Aboulféda, *Annales Moslesmici.* — Macrizi, *Livre des Avertissements; Traité de la route qui mène à la connaissance des dynasties royales.*

KŒBERGER (*Venceslaüs*), peintre, poëte et architecte flamand, né à Anvers, vers 1550, mort vers 1610. Il était l'un des meilleurs élèves de Martin de Vos, qui l'estimait beaucoup; étant devenu amoureux de la fille de son maître, l'indifférence de celle-ci le détermina à voyager. Il partit pour l'Italie, visita Rome, puis Naples. Dans cette capitale, il rencontra un de ses compatriotes, le peintre Franco, qui le reçut avec affection et dont il épousa la fille. Ce lien l'arrêta longtemps en Italie; cependant, rappelé par tous les siens, il revit Anvers, et vint s'établir à Bruxelles, où l'archiduc Albert d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, l'attacha à sa personne et lui donna la conduite des embellissements du château de Tervère. Aussi bon architecte que peintre, Kœberger s'acquitta merveilleusement de sa tâche. Il bâtit ensuite l'église de Notre-Dame-de-Montaigu dans la forme de Saint-Pierre de Rome, et la décora de ses tableaux. D'autres monuments moins célèbres lui sont également dus. Antiquaire savant et versé dans la connaissance

de la numismatique, il possédait un fort beau cabinet, que son ami Nicolas-Claude Fabri Peïresc vint souvent consulter. Il a laissé aussi de bonnes poésies en italien et en flamand. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de saint Sébastien*, qu'il peignit pour la Compagnie des archers d'Anvers. A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 120-121.

KŒCHER (*Hermann-Frédéric*), hébraïsant allemand, né à Osnabruck, en 1747, mort à Rettwitz, le 2 avril 1792. Il exerça le ministère ecclésiastique à Iéna, Thangelstædt et Rettwitz, et publia plusieurs travaux de philologie et d'exégèse, tels que : *Commentatio philologica de Thuribulo aureo, ejus usu et significatione mystica ;* Iéna, 1766 ; — *Specimen Observationum philologicarum in lib. prim. Samuel;* ibid., 1772 ; — *Stricturarum antimasorethicarum in Krijan et Bethibhim ad librum Judicum Specimen;* ibid., 1780 ; — *Nova Bibliotheca hebraica, secundum ordinem bibliothecæ hebraicæ Wolfii disposita*, etc.; ibid., 1783-1784, 2 parties. Ce savant ouvrage est fort estimé. R. L.

Meusel, *Lexicon*, VII, p. 168 et suiv. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

KŒCHLIN, famille d'industriels français, d'origine suisse, et qui paraît se rattacher d'une manière indirecte aux seigneurs de Singenberg. Parmi les principaux membres de cette famille, on remarque :

KŒCHLIN (*Samuel*), né en 1719, à Mulhouse, où son aïeul, Hartmann Kœchlin, avait été reçu bourgeois, mort dans la même ville, en 1771. Il fut l'un des trois fondateurs de la fabrication des toiles peintes dites *indiennes*, à Mulhouse, où il établit en 1746 avec Jacques Schmaltzer et Henri Dollfus la première fabrique de ces sortes d'étoffes. Cette industrie était alors dans l'enfance. On l'avait importée de l'Inde dans quelques contrées de l'Europe, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse ; elle n'avait pas encore pénétré en France, et longtemps avant 1798 (époque de la réunion de Mulhouse à la France), le marché français était servi presque exclusivement par les indiennes de cette ville. La maison *Kœchlin, Schmaltzer et compagnie* fit faire de rapides progrès à la fabrication des indiennes. A l'origine elle ne produisait que des dessins à quelques rares couleurs sur fond blanc ; mais dès la seconde année elle trouva le mordant rouge, qui permit d'imprimer une couleur rouge solide.

Samuel Kœchlin laissa douze enfants. Six de ses huit fils s'adonnèrent à l'industrie et au commerce. Les deux autres furent *Jacques* Koechlin, mort docteur en médecine ; et *Jérémie* Koechlin, mort receveur des domaines et de l'enregistrement. Celui-ci occupait une position analogue sous l'ancienne république de Mulhouse, et dans le traité de réunion à la France, on trouve stipulé que M. Jérémie Kœchlin serait nommé receveur dans sa ville natale. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Dict. de la Conv.* — *Doc. communiqués*.

KŒCHLIN (*Jean*), industriel français, fils aîné de Samuel Kœchlin, né en 1746, mort en 1836. Il fut initié de bonne heure aux travaux de son père. La mort de celui-ci ayant amené la dissolution de la société Kœchlin, Schmaltzer et compagnie, Jean Kœchlin s'associa avec deux de ses frères, Josué et Hartmann Kœchlin, pour fonder une nouvelle manufacture de toiles peintes sous la raison sociale *Kœchlin frères ;* mais, voulant ensuite embrasser une autre carrière, il abandonna cette fabrication pour se réunir à un de ses beaux-frères et fonder à Mulhouse une école supérieure de commerce, connue sous le nom d'Institut de Mulhouse, et d'où sont sortis une foule de négociants notables de la Suisse et de l'Allemagne. Jean Kœchlin rentra plus tard dans l'industrie, d'abord comme directeur de la fabrication dans la grande manufacture de Wesserling, et quelques années après pour aller former avec MM. Marin et Keller une nouvelle fabrique de toiles peintes à Basserville, près de Nancy. Il revint à Mulhouse en 1802, pour entrer comme associé dans la maison *Nicolas Kœchlin et frères*, bel établissement que venait de fonder son fils Nicolas Kœchlin. Jean Kœchlin avait eu seize enfants. Avant de mourir, il avait pu compter cent et quelques petits-enfants et plus de soixante arrière-petits-enfants, dont trois descendaient de la cinquième génération. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du monde*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Dict. de la Convers.* — *Doc. communiques*.

KŒCHLIN (*Jacques*), industriel et homme politique français, frère de Nicolas Kœchlin, né à Mulhouse, en 1764, mort dans la même ville, le 16 novembre 1834. Associé de son frère, il défendit courageusement, comme lui, la France contre l'étranger, et les libertés publiques contre les tendances réactionnaires de la Restauration. Après avoir été nommé deux fois maire de Mulhouse il vint, en 1820, siéger à l'extrême gauche de la chambre des députés. Réélu en 1822, il fut chargé de présenter à la chambre une pétition de cent trente-deux électeurs demandant « une enquête judiciaire sur la promenade militaire de deux escadrons de cavalerie dans le département du Haut-Rhin, qui n'eut pour résultat définitif que l'arrestation du colonel Caron et du sieur Roger. » La pétition déposée par J. Kœchlin n'ayant pas été prise en considération, et lui-même n'ayant pu la soutenir à la tribune, il crut de son devoir de faire imprimer sous sa responsabilité personnelle une relation de ce qui s'était passé à cette époque dans le département qu'il représentait, et dans laquelle il signalait les menées qui avaient fait tomber le colonel Caron dans un piége et gravement compromis le repos de l'Alsace. Cet écrit fut saisi, et Jacques Kœchlin

fut d'abord condamné par défaut à un an de prison et 5,000 fr. d'amende. Sur opposition, sa peine fut réduite à six mois d'emprisonnement et à 3,000 fr. d'amende. Celle-ci fut acquittée par une souscription patriotique. M. Barthe, qui plaida pour lui, s'étant écarté des usages du palais, fut suspendu pour un mois par la chambre de discipline de son ordre; mais d'autres de ses confrères le dédommagèrent de cette punition par un splendide banquet. Réélu député en 1824, J. Kœchlin se retira de la vie politique en 1826. Chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1814, il fut élevé au grade d'officier après la révolution de juillet 1830. Un monument lui a été élevé par souscription dans la cour de l'hospice des Orphelins à Mulhouse, dont il était le premier fondateur. On a de lui : *Relation historique des événements qui ont précédé, accompagné et suivi l'arrestation du lieutenant-colonel Caron*; Paris, 1822, in-8°; — *Réponse à l'accusation dirigée au nom de quelques fonctionnaires publics du Haut-Rhin, contre M. Kœchlin, au sujet de la Relation des événements*, etc.; Paris, 1823, in-4°. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.—*Dict. de la Convers.* — *Doc. communiqués*.

KŒCHLIN (*Nicolas*), célèbre industriel et homme politique français, né à Mulhouse, en 1781, mort dans la même ville, le 15 juillet 1852. L'un des fils de Jean Kœchlin, il fut élevé avec ses onze frères et quatre sœurs dans une ferme située à proximité de la manufacture de Wesserling, dont son père dirigeait la fabrication. A peine âgé de douze ans le jeune Nicolas Kœchlin fut nommé « colonel des enfants de la patrie du canton de Saint-Amarin ». Son père étant revenu à Mulhouse, il alla apprendre le commerce à Hambourg, puis en Hollande, et il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans lorsqu'il commença avec de faibles ressources un commerce d'indiennes qu'il faisait imprimer à façon pour les aller vendre aux grandes foires de France et d'Allemagne. Mulhouse, réunie à la France, commençait à prendre un essor prodigieux; N. Kœchlin devint un des plus actifs promoteurs de ce mouvement. Grâce au crédit qu'inspiraient sa parfaite entente des affaires et sa probité éprouvée, il put fonder en 1802 à Mulhouse, sous la raison *Nicolas Kœchlin et frères*, un bel et vaste établissement auquel il associait uniquement ses frères et beaux-frères, ainsi que son vieux père. Il s'était déjà acquis un nom considérable dans l'industrie et le commerce, lorsque la France fut menacée de l'invasion étrangère, à la fin de 1813. Il était alors colonel de la garde nationale de Mulhouse; il envoya sa famille à Neuchâtel en Suisse, ferma ses ateliers, et vint trouver l'empereur, avec deux de ses frères, comme lui équipés et armés à leurs frais. Le maréchal Lefebvre les présenta à Napoléon, qui les attacha comme officiers d'ordonnance volontaires au quartier impérial, où ils firent toute la campagne de France. Le 18 février 1814, le lendemain de la bataille de Montereau, Nicolas Kœchlin fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur et chargé en même temps par l'empereur d'une mission à Lyon, auprès du maréchal Augereau, et puis en Alsace, où Napoléon comptait aller frapper un grand coup sur les derrières de l'armée d'invasion avec les divisions de sa garde. Les événements en décidèrent autrement, et Nicolas Kœchlin, de retour à l'armée de sa double mission, arrivait à Fontainebleau le jour même de l'abdication. A la seconde invasion de la France en 1815, on vit encore Nicolas Kœchlin, avec plusieurs de ses frères et d'autres citoyens de Mulhouse, se jeter en partisans dans les Vosges avec les deux pièces de canon de l'ancienne petite république de Mulhouse, et se maintenir en communication avec Belfort, où le général Lecourbe, avec une poignée d'hommes, tenait en échec un corps d'armée autrichien. Revenu après la paix à ses travaux industriels, N. Kœchlin sut maintenir sa maison au niveau du progrès, et reçut à l'exposition de 1819 une médaille d'or. Fidèle à ses opinions politiques, il avait été désigné par les conspirateurs de Belfort pour administrer le département du Haut-Rhin. Cette entreprise ayant échoué, Nicolas Kœchlin fit de grands efforts pour tenter de sauver les accusés. Élu député en juin 1830, il accourut à Paris à la nouvelle des ordonnances du 25 juillet, et le 31 il signa la déclaration des députés présents dans la capitale qui prononçait la déchéance de Charles X, et l'appel au trône du lieutenant général du royaume Louis-Philippe d'Orléans. Réélu trois fois député, Nicolas Kœchlin se rangea, par ses opinions avancées mais toujours modérées, parmi les membres de l'opposition dite constitutionnelle ou dynastique. Le célèbre compte-rendu de 1831 n'était primitivement qu'une lettre de M. Odilon Barrot, chef de cette opposition, à son honorable collègue et ami Nicolas Kœchlin. Cette lettre fut d'abord imprimée à Mulhouse, avant de recevoir une plus grande publicité sous la forme d'un compte-rendu des travaux de la session législative. N. Kœchlin avait suggéré l'idée d'une semblable publication après chaque session, afin de proclamer tout haut les principes qui dirigeaient l'opposition à la chambre. Pendant dix ans, Nicolas Kœchlin prit une part active aux travaux de la chambre, s'associant dans toutes les circonstances par son vote aux propositions les plus larges et les plus libérales. C'est ainsi que lors de la discussion pour la révision de la charte en 1830, inspiré par le souvenir des invasions de 1814 et 1815, il demanda que la constitution mît à la charge de la France entière les désastres de la guerre qui frappait toujours de préférence les départements frontières. Ce fut encore lui qui suggéra à M. Viennet l'article nouveau, admis dans la charte de 1830, consacrant le principe de l'égalité des cultes, en faisant salarier par l'État

les rabbins juifs, qui en étaient exclus jusque alors. Il monta rarement à la tribune, une fois cependant pour soutenir un amendement à la loi d'organisation municipale, lequel aurait ouvert la porte de l'élection à la classe déshéritée jusque là de tous droits politiques; une autre fois pour soutenir un amendement en faveur des légionnaires du bataillon de l'île d'Elbe, afin qu'on leur accordât le traitement de 250 francs attribué aux autres décorés des Cent Jours; une dernière fois dans la discussion sur la réforme des lois douanières, hérissées de prohibitions et de droits d'entrée élevés qui, selon lui, étaient plus nuisibles que profitables à l'industrie et au commerce de la France. Il déposa ses opinions à ce sujet dans l'enquête douanière de 1834 et 1835; et son opinion avait d'autant plus de poids, qu'il était non-seulement député d'un département essentiellement industriel, mais en outre membre du conseil général du Haut-Rhin, président de la chambre de commerce de Mulhouse et membre du conseil général des manufactures auprès du ministère du commerce. Nicolas Kœchlin se retira de la chambre des députés en 1841, par démission. Après avoir créé et édifié, en 1825, le nouveau quartier de Mulhouse, il avait voulu doter son pays des chemins de fer. Il obtint en 1837 et 1838 la concession des deux lignes de Mulhouse à Thann et de Strasbourg à Bâle, qu'il construisit et mit en exploitation en moins de trois ans, par entreprise à forfait, dotant ainsi l'Alsace des premières voies de fer importantes qu'ait eues la France. Après la révolution de février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département du Haut-Rhin. Il rentra ensuite modestement dans la retraite après l'installation du préfet nommé par la république. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du monde*. — *Dict. de la Convers.* — Chemin-Dupontès, dans le *Journal des Débats* du 2 août 1852. — *Documents particuliers*.

KŒCHLIN (*Ferdinand*), industriel français, mort en 1854. Il avait déjà fait pour une maison anglaise des voyages aux Açores et au Sénégal, lorsqu'il entra dans la maison Nicolas Kœchlin frères, où il fut chargé de la direction des ventes à l'étranger. Avec deux de ses frères et un autre membre de sa famille, il vint en 1813 offrir ses services à l'empereur. Tous quatre firent la campagne de France attachés au quartier général impérial en qualité d'officiers volontaires d'ordonnance du maréchal Lefebvre. Ferdinand Kœchlin eut un cheval tué sous lui à la bataille de Montmirail, où il reçut la croix de la Légion d'Honneur. Pendant cette campagne, il fut chargé d'une missive de l'empereur pour le vice-roi d'Italie, et en 1815, se trouvant à Rome pour les affaires de sa maison, il eut une semblable mission de l'ex-roi de Hollande pour l'empereur son frère, après son retour de l'île d'Elbe. A la suite de la révolution de juillet 1830, Ferdinand Kœchlin fut nommé par le nouveau gouvernement commissaire pour l'organisation et l'armement de la garde nationale et choisi pour colonel de la légion cantonale de Mulhouse. J. V.

Documents particuliers.

* **KŒCHLIN** (*Daniel*), industriel et chimiste français, fils de Jean Kœchlin, est né vers 1780. Il contribua le plus à élever la réputation de l'ancienne maison Nicolas Kœchlin et frères, qu'il dirigea pendant trente ans. C'est à lui que l'on doit les découvertes qui ont fait particulièrement la renommée des toiles peintes d'Alsace; nous ne citerons que deux de ces découvertes, faites vers 1812, et qui ont enrichi le pays qui les a pendant longtemps exploitées avant qu'elles ne fussent connues à l'étranger. Amené à produire par la teinture en garance des pièces entières de toile de coton en rouge d'Andrinople, couleur qu'on n'avait pu obtenir jusque là qu'en écheveaux, M. Daniel Kœchlin arriva bientôt après à l'*enlévage*, qui consiste à enlever la couleur ou plutôt à décolorer, par une action chimique, certaines parties d'une pièce de toile teinte par exemple en rouge uni, par son procédé, pour recevoir, par l'impression, des dessins de toutes les couleurs appelées *couleurs d'enluminage*, ce qui permettait au dessinateur de composer les dessins les plus riches en variété et en brillant. C'est ainsi que la maison Nicolas Kœchlin et frères, qui a exploité pendant quelque temps presque exclusivement cette dernière découverte d'un de ses chefs, a produit dès 1810 ces belles mousselines imprimées, connues sous le nom de *genre mérinos riche*, parce que les dessins étaient une imitation de ceux des châles cachemire en laine mérinos. A l'exposition de 1819, M. Daniel Kœchlin vit récompenser ses travaux par une médaille d'or personnelle, indépendamment de celle qu'obtint la maison Nicolas Kœcklin et frères, et en même temps il reçut la croix de la Légion d'Honneur. Il est aujourd'hui encore avec ses fils à la tête de la maison *Kœchlin frères* de Mulhouse, qui a obtenu à l'exposition universelle de 1855 la grande médaille d'honneur pour excellence dans l'impression des articles garance, la garancine pour chemises et robes et l'imitation des guingamps. J. V.

Rapport du Jury central de l'Exposition de 1819. — *Documents particuliers.*

* **KŒCHLIN** (*André*), industriel français, un des onze fils du docteur Jacques Kœchlin, est né en 1789. Il commença fort jeune sa carrière. A l'âge de dix-neuf ans il entrait dans la maison Dollfus-Mieg et compagnie, dont le chef l'avait choisi pour gendre. Quand Dollfus mourut, en 1818, il laissait ses quatre fils encore dans l'adolescence. André Kœchlin se trouva donc seul à la tête d'une des plus grandes maisons de Mulhouse et d'Alsace, et la maintint au niveau de sa renommée. Sorti de la maison Dollfus-Mieg à l'époque où ses quatre beaux-frères en prirent la direction, André Kœch-

lin fonda lui-même à Mulhouse un grand établissement de constructions mécaniques, où l'on a fabriqué les premières locomotives françaises. En outre André Kœchlin contribua puissamment à étendre et à nationaliser en France la filature du lin et du chanvre, ainsi que la filature de la laine peignée, en prenant un intérêt dans plusieurs établissements de ce genre à leur naissance, et en leur fournissant des machines bien établies et parfaitement appropriées à leur travail. Nommé maire de Mulhouse et chevalier de la Légion d'Honneur après la révolution de juillet 1830, il fut ensuite élu membre du conseil général du Haut-Rhin, puis député d'Altkirch, en 1832. A la chambre il soutint la politique conservatrice dirigée alors par Casimir Périer. Son premier mandat législatif expira à la dissolution de 1834. En 1839 il reçut une médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie pour un métier mécanique à tisser le coton, un banc à broches à engrenages, un *renvideur* ou *self-acting*, et une machine à papier. Il rentra à la chambre comme député de Mulhouse en 1841. Ayant échoué dans cette ville en 1846, il fut plus heureux à Altkirch, et faisait encore partie de la majorité lorsque la révolution de février 1848 mit fin à sa mission. Après cette catastrophe, il resta fidèle à ses opinions et à ses amitiés politiques. Ses capacités financières le firent choisir pour un des liquidateurs de la caisse Gouin. En même temps il fut appelé à la présidence de la société franco-belge-prussienne des mines de Stollberg et de Westphalie, position qu'il occupe encore, ainsi que celle de président de la société anonyme des glaces d'Aix-la-Chapelle, établissement naissant, dont il est considéré comme le principal fondateur. J. V.

Schnitzler, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde.* — *Dict. de la Convers.* — *Biographie statistique des Membres de la Chambre des Députés*, 1846. — *Rapport du Jury central de l'exposition de* 1839. — *Documents particuliers.*

KŒCHLIN (*Hulderic*). *Voy.* Coccius.

*** **KŒCHLY** (*Hermann-Auguste-Théodore*), philologue et antiquaire allemand, né le 5 août 1815, à Leipzig. Après des études philologiques faites à Leipzig sous la direction de Gottfried Hermann, il fut nommé professeur en 1837 au Pro-Gymnasium de Saalfeld, et trois ans après à l'école de la Croix, à Dresde. En 1846 il fonda la Société des Professeurs de Collége, constituée pour provoquer en Saxe des réformes dans l'instruction secondaire. A ce sujet Kœchly proposa dans divers écrits d'initier plus complétement que cela ne s'est fait jusque ici les jeunes gens à l'esprit même de l'antiquité, en leur faisant lire en entier, sans trop s'attacher aux minuties de la grammaire, les principaux chefs-d'œuvre de cette époque. Ayant donné du retentissement à ses idées, en prenant une part active aux réunions qui en 1848 eurent lieu en Allemagne pour la réorganisation de l'enseignement, il fut nommé en 1849 membre de la seconde chambre de la Saxe. Impliqué dans les troubles qui éclatèrent à Dresde au mois de mai de la même année, il se réfugia d'abord à Bruxelles, et se rendit en 1851 à Zurich, où il venait d'être nommé professeur de littérature grecque et romaine en remplacement d'Orelli. On a de lui : *Vorlesungen über Sophocles Antigone* (Leçons sur l'Antigone de Sophocle) ; Dresde, 1844 ; — *Ueber das Princip des Gymnasialunterrichtes der Gegenwart* (Sur le principe de l'enseignement actuel des colléges) ; Dresde, 1845 ; — *Zur Gymnasialreform* (Documents pour servir à la réforme de l'enseignement secondaire) ; Dresde, 1846 ; — *Quintus Smyrnæus, cum Prolegomenis ac notis criticis ;* Leipzig, 1850 ; — *Pseudo-Manetho et Maximus Tyrius ;* Paris, 1851 ; — *Opuscula Academica ;* Leipzig, 1853. En commun avec Rustow, Kœchly a publié : *Geschichte des griechischen Kriegswesens* (Histoire de l'Art de la Guerre chez les Grecs) ; Aarau, 1852, excellent ouvrage, ainsi que : *Einleitung zu Cæsars Commentarien* (Introduction aux Commentaires de César) ; Gotha, 1857, in-8°. E. G.

Convers.-Lexik.

KŒCK (*Pierre*), peintre et architecte hollandais, né à Ælst, en 1500, mort à Anvers, en 1553. Il apprit la peinture dans l'atelier de Bernard van Orley de Bruxelles. Il quitta ce maître pour voyager en Italie, où il puisa dans l'étude de l'antique le goût que l'on remarque dans ses ouvrages. A son retour dans sa patrie, il se maria, et fut nommé peintre et architecte de sa ville natale ; mais, devenu bientôt veuf, il partit pour Constantinople, engagé par une compagnie de négociants bruxellois. Le but de cette société était de fonder dans la capitale de l'empire ottoman une manufacture de tapisseries. Kœck conduisit et dirigea habilement l'entreprise ; cependant ses efforts restèrent sans succès et ses dessins furent peu goûtés des musulmans. Il revint à Bruxelles ruiné et malade. L'air du sol natal le rétablit, et il put faire paraître de belles compositions, recherchées aujourd'hui autant pour le talent de l'artiste que pour les mœurs qu'elles reproduisent, mœurs aujourd'hui presque effacées ; telles sont : *La Ville de Constantinople et ses environs* (suite de gravures sur bois) ; — *La Marche du Grand-Seigneur avec ses janissaires ;* — *Le Grand-Seigneur à la promenade ;* — une *Noce turque*, avec les ornements et les danses du pays ; — une *Inhumation musulmane* dans un cimetière hors la ville ; — *Fêtes pour la nouvelle lune ;* — *Différents usages des musulmans dans leurs repas ;* — *Costumes de voyage ;* — *Costumes de guerre.* Dans toutes ces gravures, les figures sont bien dessinées, bien groupées, le paysage y est reproduit d'une façon naturelle.

En 1549, Charles V avait choisi Pierre Kœck pour son peintre particulier. Sous le patronage

de cet empereur, il publia plusieurs traités d'architecture, de géométrie et de perspective avec gravures sur bois et sur cuivre. Il traduisit de l'italien en flamand les œuvres de Sébastien Serlio, et donna une bonne traduction de Vitruve. Kœck a peint une quantité de tableauxd'autel et de cabinet, ainsi qu'un grand nombre de portraits : ses meilleurs élèves furent Pierre Breughel, son gendre, et Paul van Ælst, son fils naturel. Sa veuve, Marie Verhùlst (Bessemers), se remaria au célèbre payagiste Gilles de Coninxloo.

A. DE LACAZE.

Pilkington, *Dictionary of Painters.* — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais.*

KŒGLER (*Ignace*), missionnaire en Chine, né à Landsberg, en Bavière, l'an 1680, mort à Pékin, le 26 mars 1746. Entré chez les jésuites en 1696, il montra d'abord une grande aptitude pour les mathématiques et pour les langues, qu'il professa ensuite avec distinction dans l'université d'Ingolstad. En 1715 il quitta l'enseignement pour se dévouer aux missions de la Chine. L'empereur Khang-Hi, à qui les missionnaires ses confrères l'avaient fait connaître, l'appela à Pékin dès l'année 1716, le créa mandarin de la deuxième classe, et le nomma président du tribunal des mathématiques. Yung-Tching, successeur de Khang-Hi, honora également le père Kœgler de sa confiance et de sa considération : en 1731 il le nomma assesseur de troisième classe au tribunal des rites. Pendant la grande persécution que ce prince exerça contre les chrétiens, le père Kœgler seul pouvait calmer ses fureurs et arrêter l'effet des édits sanguinaires. Son dévouement en cette circonstance rendit à la mission les plus grands services. Sentant ses forces diminuer, il se fit adjoindre, dans ses fonctions de président du tribunal des mathématiques, le père Augustin Hallerstein, qui devait le remplacer après sa mort, arrivée à l'âge de soixante-six ans L'empereur lui fit faire de pompeuses obsèques

Les observations astronomiques de Kœgler recueillies par Hallerstein, furent envoyées ave celles de ce père au savant Amort, qui les a compagna de notes. La bibliothèque de Munic en possède encore le manuscrit. On les trouv en partie dans le recueil du père Souciet, dan le *Scientia Ecclipsium* du père Simonelli Rome, 1744, in-4°; dans les *Observationes as tronomicæ ab anno* 1717 *ad annum* 1752 *PP. S. J. Pekini Sinarum foretæ* du père Ha lerstein, publiées par les soins du père Hell Vienne, 1768, 2 vol. in-4°; et dans les *Philo sophical Transactions*, n° 424, an 1732. Il nou reste en outre du même auteur un ouvrage su les éclipses publié par le père Simonelli, sous c titre : *Scientia Eclipsium, ex imperio et com mercio Sinarum illustrata, pars* 2; Lucques 1745, in-4°; — *Notitiæ circa SS. Biblia Ju dæarum in Caï-Foug-Fou in imperio Sinensi* publiées par de Murr dans son journal pou les arts et pour la littérature, VII, 420 ; et dan ses *Notitiæ Bibliorum*, etc.; Halle, 1805, 180(in-8°. On les trouve aussi dans l'*Israélit français* n° 2, et dans la *Notice d'un manus crit du Pentateuque conservé dans la syna gogue des Juifs de Caï-Foug-Fou*, par Sylvestr de Sacy; — *Succincta Narratio eorum qu in Sinis contigere circa et post publicatum mense Aug.* 1716, *præceptum apostolicum d prohibendis retibus ; — Litteræ patentes im peratoris Sinarum Khang-Hi, sinice et latin cum interpretatione*, publiées par de Murr avec le texte chinois; Nuremberg, 1802, in-8°

F.-X. TESSIER.

Backer, *Bibliothèque des Écrivains Jésuites. — Lettr édifiantes.* — Migne, *Biographie Chrétienne* et *Ant chrétienne.* — Sylvestre de Sacy, *Notices et extraits d Manuscrits*, IV, 592.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

